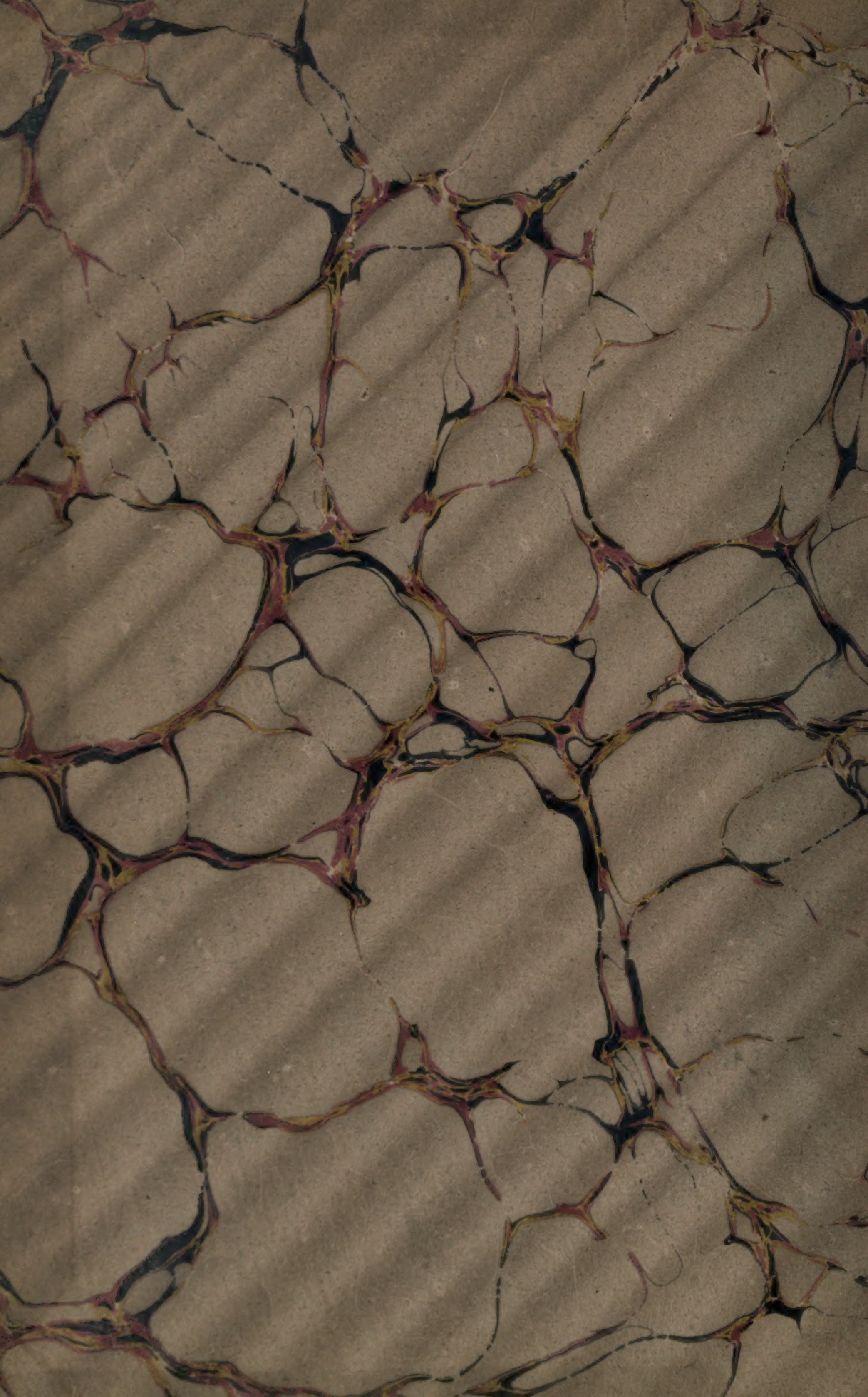






ÉTUDES

RELIGIEUSES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

TOME LII

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

PREMIÈRE ANNÉE

PARIS
IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

ÉTUDES

RELIGIEUSES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE PAR DES

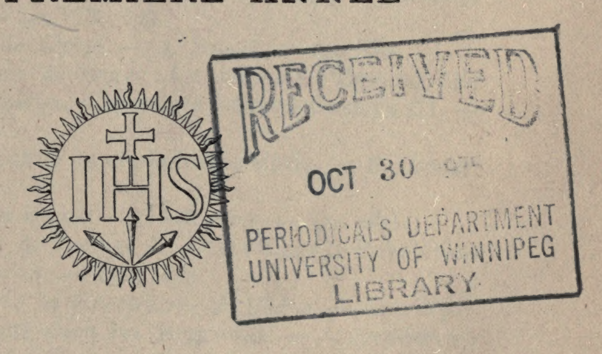
Pères de la Compagnie de Jésus

XXVII[e] ANNÉE — TOME LII

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

(ANCIENNE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE)

1890. — PREMIÈRE ANNÉE



PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

TABLES

DE LA BIBLIOGRAPHIE DES *ÉTUDES*

POUR L'ANNÉE 1890

Ces *Tables* indiquent l'auteur et la matière de tous les ouvrages analysés ou fréquemment cités dans les *Études* de 1890 (tomes XLIX, L et LI) avec leur *Partie bibliographique* (tome LII).

I. — AUTEURS

A

Alaux (J.-E.) : Le problème religieux au dix-neuvième siècle. — *A. Vacant.* — LII. 409.
Albano (A.) : Bardha de Témal. — *E. Cornut.* — LII. 71.
Alexandre (A.) : Les aventures de Piképikécomégram. — *E. Cornut.* — LII. 932.
Allègre (G.) : Impedimentorum matrimonii synopsis. — *S. Adigard.* — LII. 95.
Amigues : Leçons d'algèbre. — *A. P.* — LII. 111.
André, S. J. : Le médaillon de Fourvière. — *G. Gandy.* — LII. 219.
André (Mgr) : Dictionnaire de droit canonique, revu par M. Condis. — *F. Desjacques.* — LII. 13, 330.
Antonini (P.) : Au pays de Chine. — *A. Fauvel.* — LII. 838.
Armaillé (comtesse d'), née de Ségur : La comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, d'après ses lettres à Gustave III. — *P. Mury.* — L. 165.
Aubertin (Ch.) : L'esprit public au dix-huitième siècle. — *E. Cornut.* — LII. 926.
Audoin (M.) : Le divorce de Roger. — *J.-F. Alric.* — LII. 943.
Aulard (F.-A.) : Mémoires de Louvet de Couvrai sur la Révolution française. — *H. Martin.* — XLIX. 335.
Aumale (duc d') : La journée de Rocroy. — *H. Chérot.* — LII. 762.
Aurignac (R. d') : Trois ans chez les Argentins. — *J. Brucker.* — LII. 929.
Auriol (Ch.) : La défense du Var, le passage des Alpes ; lettres des généraux Suchet, Masséna, etc. — *J. Le Génissel.* — XLIX. 512.
Auzies : Les origines de la Bible et M. Ernest Renan. — *A. B.* — LII. 642.
Aylicson (A.) : La fille du cacique. — *E. Cornut.* — LII. 382.

Ayroles (J.-B.), S. J. : La Pucelle devant l'Église de son temps, documents nouveaux. — *E. Cornut.* — l. 177.

B

Babeau (A.) : Paris en 1789. — *H. Lefranc.* — lii. 351.
Babou (H.) : Vie du F. Jean, fondateur de l'hospice de Galan. — *J. de Rességuier.* — lii. 582.
Baille : Souvenirs d'Annam (1886-1890). — *A. Boué.* — lii. 849.
Ballerini (A.), S. J. : Opus theologicum morale in Busembaum Medullam. — *S. Adigard.* lii. 485.
Barbey d'Aurevilly (J.) : Dernières polémiques. — *E. Cornut.* — lii. 926.
» Les vieilles actrices. — *E. Cornut.* — lii. 220.
Barghon de Fort-Rion (baron) : Jehanne d'Arc, chronique rimée. — *V. Delaporte.* — xlix. 154.
Barthélemy-Saint-Hilaire (J.) : Étude sur François Bacon, suivie du rapport sur le concours pour le prix Bordin. — *C. de Beaupuy.* — lii. 890.
Baume-Pluvinel (de la) : Le développement de l'image latente. — *G. L.* — lii. 113.
Baunard (Mgr) : Le général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance. — *E. Cornut.* — li. 150.
» Le collège chrétien. — *P. B.* — lii. 401.
Bazin (R.) : Les Noëllet. — *E. Cornut.* — lii. 144.
Bazouge (F.) : Jane de Kerhors. — *A. Villerais.* — lii. 859.
Béal (G.) : Trop petite; l'Abbaye. — *E. Cornut.* — lii. 863.
Beaubourg (M.) : Contes pour les assassins. — *A. Villerais.* — lii. 859.
Beaurepaire de Louvagny (comtesse de) : Les sauveteurs de l'asphalte. — *A. Villerais.* — lii. 859.
Beaussire (E.) : Les principes du droit. — *F. Butel.* — lii. 26.
Beauverie (J.-B.) : Poëmes bibliques et évangéliques. — *V. Delaporte.* — xlix. 142.
Belloc (J.-T. de) : Les Saints de Rome au dix-neuvième siècle. — *A. Lefèvre.* — lii. 748.
Belot (J.-B.), S. J. : Dictionnaire français-arabe. — *F. Desjacques.* — lii. 140.
Bénard (Ch.) : L'esthétique d'Aristote et de ses successeurs. — *E. Cornut.* — lii. 657.
Bérengier (dom Th.), O. S. B. : L'épiscopat provençal au dix-huitième siècle : Notice sur Mgr Jos.-Ign. de Mesgrigny, évêque de Grasse (1653-1726). — *H. Chérot.* — lii. 748.
Bergaigne (A.) et Henry (V.) : Manuel pour étudier le sanscrit védique. — *J. Van den Gheyn.* — lii. 599.
Bergson (H.) : Essai sur les données immédiates de la conscience. — *H. Despont.* — lii. 258.

BERINGER (F.), S. J. : Les indulgences, leur nature et leur usage (traduites par les PP. E. Abt et A. Feyerstein). — *E. A.* — LII. 328.
BERSANGE (abbé) : Dom François Régis, fondateur et premier abbé de Notre-Dame de Staouëli. — *J. de Rességuier*. — LII. 582.
BERSEAUX (abbé) : Liberté et libéralisme ou l'État chrétien. — *F. Butel*. — LII. 172.
BERTHELÉ (J.) : Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou. — *Ch. Clair*. — LII. 610.
BERTHELOT : La révolution chimique : Lavoisier. — *E. Capelle*. — LII. 901.
BERTILLON (A.) : La photographie judiciaire. — *A. Poulain*. — LII. 900.
BERTIN (E.) : La société du Consulat et de l'Empire. — *M. Baron*. — LII. 766.
BERTIN (Marthe) : Trop faible. — *A. Lefèvre*. — LII. 379.
BERTRAND (J.) : Leçons sur la théorie mathématique de l'électricité. — *T. Pepin*. — LII. 341.
BERTRAND (P.) : Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon. — *H. Martin*. — XLIX. 687.
BESSONIES (abbé G. de) : Manuel des serviteurs de sainte Anne. — *P. Fortin*. — LII. 729.
BESSON (Mgr) : Œuvres pastorales et oratoires. — *P. B.* — LII. 401.
BIRÉ (E.) : Paris pendant la Terreur. — *P. Fortin*. — LII. 354.
» Causeries littéraires. — *H. Chérot*. — LII. 58.
BLAMPIGNON (E.-A.) : Fleurs et fruits de saint François de Sales. — *E. Cornut*. — LII. 17.
BLANC (abbé E.) : Traité de philosophie scolastique. Tomes II et III. Avec un appendice du R. P. G. de Pascal sur le pouvoir social et l'ordre économique. — *F. Desjacques*. — LII. 18.
BLANC (capitaine) : Prêtres et soldats. — *Un ancien officier*. — LII. 775.
» La légion étrangère. — *Un ancien officier*. — LII. 776.
BLANCHET (A.) : Nouveau manuel de numismatique du moyen âge et moderne. — *J. Chautard*. — LII. 662.
BLANDY (S.) : Le bouquet d'algues. — *E. Cornut*. — LII. 295.
BLANLŒIL (A.) : Récits bretons. — *F. Butel*. — LII. 462.
BLAZE DE BURY (Henri) : Jeanne d'Arc. — *P. Mury*. — LII. 359.
BLAZE DE BURY (Mlle) : Un divorce royal : Anne Boleyn. — *H. Chérot*. — LII. 760.
BLED (abbé) : La réforme à Saint-Omer et en Artois jusqu'au traité d'Arras (1577-1579). — *H. Dussart*. — LII. 41.
BLENNERHASSETT (Lady) : Madame de Staël et son temps (traduit de l'anglais par Dietrich. — *E. Cornut*. — LI. 671.
BLOCK (M.) : Annuaire de l'économie politique et de la statistique (46e année). — *Ch. Denieul*. — LII. 111.

BLOCK (M.) : Annuaire de l'économie politique et de la statistique (47e année.) — *H. Martin.* — LII. 842.
» Les progrès de la science économique depuis Adam Smith. — *H. Martin.* — LII. 842.
BLOT (le P.) : Un pèlerinage en Espagne, pour le troisième centenaire de sainte Thérèse : Tomes I et II. — *J. Desmarquest.* — LII. 911.
BOIS DE LA VILLERABEL (A. du) : Les procés de Jehanne la Pucelle. — *E. Cornut.* — LII. 914.
BOISGOBEY (F. du) : Le fils du plongeur. — *F. Butel.* — LII. 462.
» Fontenay Coup-d'Épée. — *E. Pujo.* — LII. 705.
» Le Chêne-Capitaine. — *E. Cornut.* — LII. 863.
» Un cadet de Normandie au dix-septième siècle. — *E. Cornut.* — LII. 932.
BOISLISLE (A. de) : Mémoires de Saint-Simon, tome VII. — *J. Brucker.* — LI. 337.
BONHOMME (Paul) : L'affaire de Jeufosse. — *A. Villerais.* — LII. 700.
BONNEFOY (M.) : Toujours pour la France. — *A. Lefèvre.* — LII. 625.
BONNOT (abbé A.) : Les fruits de l'école sans Dieu. — *J. Burnichon.* — LII. 265.
BORGNET (abbé A.) : B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, ordinis Prædicatorum, opera omnia. — *F. Desjacques.* — L. 514.
BORN (Bertrand de) : Poésies complètes, publiées par A. Thomas. — *E. Rivière.* — LII. 606.
BORNIER (vicomte de) : Louise de Vauvert. — *E. Cornut.* — LII. 528.
BORRELLI (vicomte de) : Rana, poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 135.
» Alain Chartier, un acte en vers héroïques. — *V. Delaporte.* — XLIX. 136.
BORY (P.) : Les chercheurs de quinquinas. — *A. Lefèvre.* — LII. 858.
BOSSU (chanoine L.) : Sommaire de philosophie. — *E. Lanusse.* — LII. 256.
BOTTI (A.) : Homélies sur les Évangiles du dimanche. — *P. Motte.* — LII. 403.
BOUARD (Mme de) : Reine de Chanteneuil. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.
BOUCHAUD (P. de) : Mélodies poétiques. — *V. Delaporte.* — LII. 616.
BOUCTOT (J.-G) : Histoire du communisme et du socialisme. Tome Ier. — *A. D. G.* — LII. 731.
BOUERE (comtesse de la) : Souvenirs de la comtesse de la Bouëre : la guerre de la Vendée. — *F. P.* — LII. 588.
BOUGAUD (Mgr) : Saint-Vincent de Paul. — *J. Burnichon.* — XLIX. 162 et LII. 47.
» Discours, publiés par son frère et précédés d'une notice par M. Lagrange. — *P. B.* — LII. 89.

BOULFROY (abbé) : Rome, ses monuments, ses souvenirs. — *E. Portalié.* — LII. 771.
BOURASSA (N.) : Jacques et Marie; souvenir d'un peuple dispersé. — *J. Fèvre.* — LII. 147.
BOURGET (P.) : Un cœur de femme. — *E. Cornut.* — LII. 781.
BOURNICHON (J.) : Jacques Cœur, drame. — *A. Villerais.* — LII. 778.
» L'invasion musulmane en Afrique. — *J. Adam.* — LII. 368.
BOUSSINESQ (J.) : Leçons synthétiques de mécanique générale. — *A. P.* — LII. 111.
BOYLESVE (M. de), S. J. : L'Arsenal : religion, morale, société, histoire, philosophie. — *V. Delaporte.* — LII. 14.
BRÉMOND D'ARS (G. de) : La vertu morale et sociale du christianisme. — *Th. de Régnon.* — L. 516.
BRETONNIÈRE (J. de la) : Ames vierges. — *E. Cornut.* — LII. 463.
BRETTES (abbé F.) : Les principes de 89; conférences sur la vie sociale. — *V. Delaporte.* — LII. 14.
BREVET (abbé P.) : Le Cantique des Cantiques. — *P. Motte.* — LII. 487.
BRIAULT (abbé L.) : Faits et gestes d'enfants. — *E. Cornut.* — LII. 71.
» Rimes cléricales. — *V. Delaporte.* — XLIX. 141.
BRIDGETT (R. P.) : La vie du bienheureux Jean Fisher (traduite par l'abbé Cardon). — *J. Mavel.* — LII. 521.
BRUCKER (P.-P.), S. J. : L'Alsace et l'Eglise au temps du pape saint Léon IX (Bruno d'Egisheim). — *B. S.* — XLIX. 160; L. 508.
BRUNETIÈRE (F.) : L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature; leçons professées à l'école normale supérieure. — *E. Cornut.* — LI. 171.
BUET (Ch.) : François de Lorraine, duc de Guise. — *A. Reimsbach.* — LII. 360.
BUTAYE (R.), S. J. : Leven van Pater Damiaan, apostel der melaastschen van Molokai. — *H. Chérot.* — LII. 749.
BUTEL (F.) : L'éducation des Jésuites autrefois et aujourd'hui ; un collège breton. — *V. Delaporte.* — LII. 128.

C

CADOL (E.) : Le chemin de Mazas. — *E. Cornut.* — LII. 221.
CAER (Th. de) : Un ex-voto à Notre-Dame de Lourdes, histoire intime et authentique d'une guérison. — *J. Noury.* — LII. 438.
CAGIN (dom P.-G.) : Un mot sur l' « Antiphonale Missarum. » — *F.-L. Comire.* — LII. 818.
CAGNAT (R.) : Cours d'épigraphie latine. — *E. Beurlier.* — LII. 66.
CAITHNESS (lady) de Pomar : Théosophie sémitique ; les vrais Israélites, l'identification des dix tribus perdues avec la nation britan-

nique; les Saffis et la théosophie mahométane. — *F. Prat.* — LII. 564.
CALHIAT (abbé H.) : Histoire populaire de Léon XIII. — *Ch. Brun.* — LII. 362.
» Élisabeth de Prades, sa vie, son journal. — *A. Villerais.* — LII. 365.
CAMPAUX (A.) : Le rêve de Jacqueline. — *E. Cornut.* — LII, 528.
CARREZ (L.), S. J. : Carte de la mission de la Compagnie de Jésus au Tcheu-ly sud-est (Chine). — *A.-A. Fauvel.* — LII. 924.
CARRIER-BELLEUSE (P.) : La mission patriotique de Jeanne d'Arc, en huit tableaux. — *P. L. d'Arc.* — LII. 201.
CASIER (J.) : Les harmonies chrétiennes, poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 139.
CASSE (A. du) : Les veillées de la brigade, ou la vie d'un soldat de 1814 à 1871. — *H. Lefranc.* — LII. 351.
CASTELEIN (A.), S. J. : Cours de philosophie. Tome II : Psychologie. — *E. Lanusse.* — LII. 567.
» Cours de philosophie. Tome III : Les principes de la philosophie morale. — *E. Lanusse.* — LII. 807.
CASTRO (Guillen de) : Mocedades del Cid (1re partie), publiées par E. Mérimée. — *E. Rivière.* — LII. 606.
CAT : Aïcha. — *A. Lefèvre.* — LII. 148.
CÉLIÈRES (P.) : Les mémorables aventures du Dr J.-B. Quiès. — *E. Cornut.* — LII. 931.
CELLARIER (F.) : Rapports du relatif et de l'absolu. — *H. Despont.* — LII. 491.
CHAFFANJON (J.) : L'Orénoque et le Caura. — *P. Fortin.* — LII. 285.
CHANAL (Ed.) : Cours de composition française. — *J. Burnichon.* — LII. 575.
CHARAVAY (E.) : Assemblée électorale de Paris (18 novembre 1790-15 juin 1791); procès-verbaux avec des notes. — *J. Burnichon.* — LI. 488.
CHARVÉRIAT (F.) : Huit jours en Kabylie. — *F. Desjacques.* — LII. 208.
CHATAIGNERAIE (G. de la) : Dom Fernando. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.
CHATEAU (P. du) : Le Robinson des vacances. — *E. Cornut.* — LII. 931.
CHAUVET (abbé) : Exposition de la doctrine chrétienne. — *D. Gaye.* — LII. 5.
CHAUVIGNY (L. de) : Croyances, poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 155.
CHERBULIEZ (V.) : Une gageure. — *E. Cornut.* — LII. 295.
CHEVALIER (Arist.) : Un écho de la « Dernière bataille » d'Ed. Drumont. — *E. Pujo.* — LII. 846.
CHEVALIER (U.) : Œuvres complètes de S. Avit, évêque de Vienne. — *J. Dutel.* — LII. 724.

CHEVALIER (U.) : Repertorium hymnologicum. — *G.-M. Dreves.* — XLIX. 653.
» Repertorium hymnologicum. — *E. Rivière.* — LII. 167.
» Cartulaire de l'abbaye Notre-Dame de Bonnevaux. — *E. Rivière.* — LII. 132.
CHEVALLIER (A.) : Le sacrifice de Lancelot. — *A. Lefèvre.* — LII. 858.
CHOPIN (R. P.), S. J. : France et Syrie, souvenirs de Ghazir et de Beyrouth. — *F. Desjacques.* — XLIX. 167.
CHOPPIN (capitaine H.) : L'armée française (1870-1890). — *Capitaine Blanc.* — LII. 847.
CHOTARD (H.) : Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortifications du Nord de la France. — *P. Mury.* — LII. 358.
CHOULLIER (abbé) : Les jeunes saints. — *E. Cornut.* — LII. 279.
CLARAMOND (F. de) : Le neveu de Sadi. — *A. Lefèvre.* — LII. 945.
CLARENS (J.-P.) : Réaction. — *E. Pujo.* — LII. 377.
CLAVERIE (F.) : Étude sur l'hypnotisme. — *S. Adigard.* — LII. 174.
COCHIN (H.) : Boccace ; études italiennes. — *J. Montagne.* — LII. 210.
COCONNIER (M.-T.), O. P. : L'âme humaine ; existence et nature. — *H. Despont.* — LII. 812.
COMPAYRÉ (G.) : Psychologie appliquée à l'éducation. — *J. Burnichon.* — LII. 504.
» Organisation pédagogique et législation des écoles primaires. — *E. Burnichon.* — LII. 504.
CONDAMIN (abbé J.) : Rome et Léon XIII. — *Ch. Brun.* — LII. 362.
CONSTANS (L.) : Chrestomathie de l'ancien français (onzième-quinzième siècle). — *H. Chérot.* — LII. 926.
CONSTANTIN (abbé) : Les paroisses du diocèse d'Aix, leurs souvenirs et leurs monuments. — *J. Burnichon.* — LII. 885.
COPPÉE (F.) : Toute une jeunesse. — *E. Cornut.* — L. 166.
» Le Pater, drame en un acte. — *V. Delaporte.* — XLIX. 152.
CORBANI (P.) : Jeanne Darc. — *P. Brucker.* — LII. 55.
CORMIER (H.-M.), O. P. : Vie du Réverend Père Alexandre-Vincent Jandel, soixante-treizième maître-général des Frères Prêcheurs. — *H. Chérot.* — LI. 520.
CORNELY (R.), S. J. : Cursus Scripturæ sacræ : Commentarius in S. Pauli priorem Epistolam ad Corinthios. — *A. P.* — LII. 721.
CORRE (docteur) : Nos créoles. — *E. Pujo.* — LII. 922.
COSNIER (L.) : La charité à Angers. — *J. Dutel.* — LII. 592.
COSTA DE BEAUREGARD (marquis) : Épilogue d'un règne ; les dernières années du roi Charles-Albert. — *J. Burnichon.* — LI. 684.
COSTE (A.) : Nouvel exposé d'économie politique et de physiologie sociale. — *F. Butel.* — LII. 499.
COSTE (G.) : A travers la vie ; esquisse de la vie morale et sociale. — *Ch. Denicul.* — LII. 263.

Couderc (J.-B.), S. J. : Catéchisme chanté. — *J. C. D.* — lii. 404.
Crampon (abbé A.). Le nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traduit sur la Vulgate. — *J.-B. Didierjean.* — lii. 324.
» Le livre des psaumes, traduit sur la Vulgate. — *J.-B. Didierjean.* — lii. 324.
Craven (Mme Aug.) : Le Père Damien. — *J.-B. Ray.* — lii. 361.
Crécelle (F. Boussenot) : Aubades à Marianne. — *V. Delaporte.* — xlix. 149.
Croiset (Alf. et Maur.) : Histoire de la littérature grecque, tome II. — *F. Lecroix.* — lii. 690.
Croiset (Le P.), S. J. : L'Avent. — *E. Cornut.* — lii. 17.

D

Darien (G.) : Bas les cœurs. — *E. Cornut.* — lii. 295.
Darimon (A.) : Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870. — *O. S.* — lii. 678.
Dars (Marie) : Les primevères. — *P. Fortin.* — lii. 855.
Déchelette (abbé J.) : Le cardinal Caverot. — *J. Burnichon.* — lii. 440.
Dejob (Ch.) : Mme de Staël et l'Italie. — *E. Cornut.* — li. 671.
Delaporte (V.), S. J. : Récits et légendes, 2e série. — *H. Chérot.* — xlix. 518.
Delarc (abbé O.) : Saint Grégoire VII et la réforme de l'Église romaine au onzième siècle, tome III. — *H. Colombier.* — lii. 821.
Delbos (L.) : Les deux rivales, l'Angleterre et la France. — *S. Coubé.* — lii. 444.
Delestre : Exploration du ciel théocentrique. — *A. Poulain.* — l. 510.
Deloume (A.) : Les manieurs d'argent à Rome : les grandes Compagnies par actions, le marché, puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire. — *J. Dutel.* — lii. 753.
Delplace (L.), S. J. : Joseph II et la révolution brabançonne. — *P. Mury.* — lii. 762.
» L'Angleterre et la Compagnie de Jésus avant le martyre du B. Edmond Campion (1540-1581). — *H. Chérot.* — lii. 823.
Demimuid : Le B. Jean-Gabriel Perboyre; discours prononcés les 3, 4 et 5 décembre 1889. — *J. D.* — lii. 779.
Déroulède (P.) : Histoire d'amour. — *E. Cornut.* — lii. 618.
Desdevises du Dezert (G.) : Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières. — *A. Lapôtre.* — xlix. 353.
Desforges (J.) : Cours pratique d'enseignement manuel à l'usage des candidats aux écoles nationales d'arts et métiers. — *G. L.* — lii. 113.
Desmoulins (Hlle) : Retour aux champs. — *J. Burnichon.* — lii. 575.

DESPORTES (H.) : Le mystère du sang chez les Juifs de tous les temps. — *E. Cornut.* — LII. 30.
DESPRÈS (Dr A.) : Les Sœurs hospitalières. — *Dr Surbled.* — LII. 444.
DESRAY (abbé) : Éléments d'anatomie et de physiologie animales et végétales. — *E. Capelle.* — LII. 738.
DICK DE LONLAY : Français et Allemands, histoire anecdotique de la guerre de 1870. Tome V, — *P. Mury.* — LII. 435.
DIDON (R. P.), O. P. : Jésus-Christ. — *J. Brucker.* — LI. 511.
DIEHL (Ch.) : Excursions archéologiques en Grèce. — *A. Boué.* — LII. 834.
DOMET DES VORGES (E.) : Cause efficiente et cause finale. — *H. Despont.* — LII. 103.
DOMINIQUE (abbé) : Un peintre célèbre. — *Ch. Denieul.* — LII. 301.
» Un noble cœur. — *A. Villerais.* — LII. 700.
DONEL (L.) : Devant l'âtre. — *A. Lefèvre.* — LII. 148.
DOUAIS (abbé C.) : Saint Germier, évêque de Toulouse. — *G. Desjardins.* — LII. 821.
DRAULT (Jean) : Le dernier sire de Lavardin. — *Ch. Denieul.* — LII. 380.
DROCHON (R. P.), de l'Ass. : Histoire illustrée des pèlerinages français de la Très Sainte Vierge. — *L. Roure.* — LII. 908.
DRUMONT (E.) : La dernière bataille, nouvelle étude psychologique et sociale. — *J. Burnichon.* — L. 334.
DUBOUL (A.) : La fin du Parlement de Toulouse. — *L. Boutié.* — LII. 915.
DUC (Fronton du), S. J. : L'histoire tragique de la pucelle de Dom-Remy, autrement d'Orléans, nouvellement départie par actes. — *V. Delaporte.* — LI. 237.
DUCHESNE (abbé L.) : Origines du culte chrétien ; étude sur la liturgie latine avant Charlemagne. — *E. Rivière.* — L. 311.
DUGUAY (H.-E.) : Le R. P. Louis Saché, S. J. — *J. Burnichon.* — LII. 585.
DUMOND (abbé L.) : Souvenirs et impressions d'un voyage en Italie. — *A. Villerais.* — LII. 283.
DUMONT (A.) : Dépopulation et civilisation, étude démographique. — *J. Burnichon.* — LI. 535.
DUPONT (abbé) : Cours de géographie. — *J. Brucker.* — LII. 526.

E

EGGER (Em.) : La Littérature grecque. — *E. Charel.* — LII. 851.
ESTIENNE D'ORVES (comtesse d') : Sainte Thérèse. — *E. Cornut.* — LII. 746.
ETHAMPES (Mlle G. d') : Le Logis-aux-ombres. — *Ch. Denieul.* — LII. 301.

F

Fabre (abbé A.) : Études littéraires sur le dix-septième siècle. Chapelain et nos deux premières Académies. — *H. Chérot.* — LII. 211.

Fabre (H.) : Les auxiliaires ; récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture. — *J. Dutel.* — LII. 739.

Faguet (E.) : Dix-huitième siècle; études littéraires. — *E. Cornut.* — LI. 294.

» Notes sur le théâtre contemporain (1888). — *E. Cornut.* — LII. 287.

Falconi (le vén. J.) : Notre pain quotidien, c'est-à-dire le Très Saint Sacrement de l'autel. — *A. Courat.* — LII. 488.

Farges (abbé Alb.) : La vie et l'évolution des espèces. — *Dr Surbled.* — LII. 659.

» Le cerveau, l'âme et les facultés. — *Dr Surbled.* — LII. 660.

Fava (Mgr) : Jésus-Christ, Roi éternel. — *H. de Bigault.* — LII. 82.

Faye (J. de la) : Histoire du général de Sonis. — *E. Plantier.* — LII. 364.

Fayolle (abbé A.) : Notre-Dame de Paris ; mois de Marie (1890). — *F. Jubaru.* — LII. 806.

Federici (R.) : Les lois du progrès. — *F. Butel.* — LII. 100.

Félix (J.), S. J. : La prévarication; le châtiment (3e et 4e retraites de Notre-Dame) — *H. Martin.* — LII. 161.

» Les passions, 5e retraite de Notre-Dame de Paris. — *P. B.* — LII. 562.

Feron (Mme A.) : L'homme : origines, luttes, destinées. — *F. Jubaru.* LII. 814.

Ferraz : Histoire de la philosophie pendant la Révolution. — *H. Despont.* — LII. 103.

Ferry (Jules) : Le Tonkin et la mère-patrie. — *E. Soullier.* — LIII. 450.

Fessler (Jos.) : Institutiones patrologiæ, quas denuo recensuit, auxit, edidit Bern. Jungmann. Tomus I. — *E. Rivière.* — LII. 643.

Feugère (G.) : La Révolution française et la critique contemporaine. *G. Driget.* — LII. 196.

Feuvrier (J.) : Un collège franc-comtois au seizième siècle. — *Ch. Denieul.* — LII. 199.

Féval *fils* (P.) : Le dernier laird. — *E. Cornut.* — LII. 932.

Fidus : Journal, t. III. L'essai loyal. — *L. Gabriel.* — LII. 595.

Finot (A.) : Faune de la France ; insectes orthoptères, — *J. Pantel.* — LII. 668.

Foley (Ch.) : Risque-Tout. — *J.-F. Alric.* — LII. 944.

Fontaines (Mme de) : Histoire de la comtesse de Savoie. — *E. Cornut.* LII. 463.

Font-Réaulx (H. de) : Le général Hoche. — *G. Gandy.* — LII. 523.

Fouéré-Macé (abbé) : Chemin de croix des âmes du Purgatoire. — *J. Sarramagna.* — lii. 405.
Fouillée (A.) : L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience. — *J. Le Veux.* — lii. 253.
Fournel (V.) : La confession d'un frère. — *E. Cornut.* — lii. 295.
» Des hommes du 14 Juillet, gardes-françaises et vainqueurs de la Bastille. — *Th. Malley.* — lii. 676.
France (A.) : Thaïs. — *P. Brucker.* — li. 503.
Franchi (A.) : L'ultima critica, la filosofia delle scuole italiane. — *F. Desjacques.* — lii. 109.
Franck (Ad.) : Nouveaux essais de critique philosophique. — *X.* — lii. 650.
Franco (J.-J.), S. J. : L'hypnotisme revenu à la mode (trad. par A. de Villiers de l'Isle-Adam). — *F. Desjacques.* — lii. 29.
Franklin (A.) : La vie privée d'autrefois; l'hygiène. — *H. Martin.* — lii. 423.
» La vie privée d'autrefois ; arts et métiers, mœurs, modes, usages des Parisiens du douzième au dix-huitième siècle. Comment on devenait patron. — *J. Forbes.* — lii. 658.
Frassinetti (J.) : Abrégé de la théologie morale de saint Alphonse de Liguori. — *F. Desjacques.* — lii. 12.
Fraty (abbé) : Cours complet d'instructions sur les fondements du christianisme. — *A. Courat.* — lii. 250.
Fréchette (L.) : Jean-Baptiste de La Salle, poème lyrique. — *V. Delaporte.* — xlix. 146.
Frenet (F.) : Recueil d'exercices sur le calcul infinitésimal (5e édit.). — *Abbé Rivereau.* — lii. 896.
Fustel de Coulanges : Histoire des institutions politiques de l'ancienne France : l'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne. — *G. Gandy.* — lii. 185.
Fuster (Ch.) : Les poètes du clocher. — *V. Delaporte.* — xlix. 155.
» Sonnets. — *V. Delaporte.* — lii. 616.

G

Gaillardon (G.) : Le devoir avant tout. — *A. Lefèvre.* — lii. 945.
Gainet (abbé) : Examen du livre de M. Jules Simon, intitulé la Religion naturelle. — *A. Vacant.* — lii. 409.
Garzon (F.), S. J. : El Padre Juan de Mariana y las escuelas liberales. — *B. Gaudeau.* — xlix. 509.
Gastine (L.) : Le mal du cœur. — *P.-P. Brucker.* — lii. 779.
Gaucher (M.) : Causeries littéraires (1872-1888). — *E. Cornut.* — lii. 612.
Gaullieur (H.) : Daniel Cummings. — *E. Cornut.* — lii. 463.
Gautier (H.) : En se cherchant. — *E. Cornut.* — lii. 931.
Gautier (Léon) : Portraits du dix-septième siècle. — *M. Robert.* — lii. 697.

Gay (Mgr Ch.-L.) : Instructions en forme de retraite.— *J. P.* — LII. 163.
» De la douleur chrétienne ; — le ciel, le purgatoire, la terre ; — de l'abandon à Dieu. — *P. Fortin.* — LII. 728.
Gay (J.-B.) : La plante du bon Dieu. — *P. Fortin.* — LII. 855.
Gayraud (R. P. H.), O. P. : Thomisme et molinisme. Première partie : préliminaires historiques et critiques du molinisme. — *E. Portalié.* — XLIX. 659.
Gebhart (E.) : L'Italie mystique; histoire de la renaissance religieuse au moyen âge. — *E. Rivière.* — L. 690.
Gérard (E.) : Leçons sur l'électricité, tome I. — *J. de Joannis.* — LII. 419.
» Leçons sur l'électricité, tome II. — *J. de Joannis.* — LII. 817.
Gevaert (F.-A.) : Les origines du chant liturgique de l'Église latine. — *E. Soullier.* — LII. 490.
Gilly (Mgr) : Les sept paroles de Jésus en croix. — *J. Clavé.* — LII. 561.
Gimazane (abbé J.) : Étude sur le quatrième siècle : Ammien Marcellin, sa vie et son œuvre. — *E. Rivière.* — LII. 276.
Giquel (Louise) : Antonio Sani. — *Ch. Denieul.* — LII. 301.
Girard (abbé) : La charité à Nancy. — *J. Orhand.* — LII. 333.
Girodon (P.) : Deux années de méditations à l'usage de la jeunesse. — *J.-B. Didierjean.* — LII. 325.
Giron (A.) : Braconnette. — *E. Cornut.* — LII. 618.
Glasson : Les communaux et le domaine rural à l'époque franque, réponse à M. Fustel de Coulanges. — *G. Gandy.* — LII. 428.
Goldie (F.), S. J. : The life of saint Alonzo Rodriguez. — *L. Carrez.* — LII. 200.
Gonzalez (cardinal Zéph.), O. P. : Histoire de la philosophie (traduite et annotée par le P. G. de Pascal), tome I. — *R.* — LII. 648.
Goudet (abbé A.) : La mission des Juifs et les deux chars évangéliques. — *A. Vacant.* — LII. 409.
Goyhenèche (chan.) : Nouveau commentaire pratique des censures « latæ sententiæ. » — *F. Desjacques.* — LII. 407.
Grand-Carteret (J.) : Jean-Jacques Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui. — *H. Chérot.* — LII. 293.
Grange (Jean) : Les aventures d'un gentilhomme poitevin. — *Ch. Denieul.* — LII. 380.
Grangeon (abbé L.-B.) : Jean Barrier, missionnaire du Kouang-si ; vie et lettres. — *J. Burnichon.* — LII. 135.
Gréard (O.) : Edmond Schérer. — *E. Cornut.* — LI. 677.
Gréville (H.) : Un mystère. — *E. Cornut.* — LII. 144.
Groot (J.-V. de), O. P. : Summa apologetica de Ecclesia catholica ad mentem S. Thomæ Aquinatis. — *D. Gaye.* — LII. 801.
Guadet : Les Girondins. — *H. Martin.* — LII. 194.

Guérin (V.) : Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux. — *F. Desjacques.* — xlix. 166, et lii. 36.
Guers (E.) : Les soldats français dans les prisons d'Allemagne. — *M. Robert.* — lii. 436.
Guiard (E.) : Poésies. — *V. Delaporte.* — xlix. 154.
Guillaume (P.) : Chartes de Notre-Dame de Bertaud. — *E. Rivière.* — lii. 132.
» Istorio de sanct Poncz, mystère provençal. — *E. Rivière.* — lii. 138.
Guy-Valvor : Sadi. — *E. Cornut.* — lii. 863.
Guyau (M.) : La genèse de l'idée des temps. — *H. Despont.* — lii. 491.
Gyp : O province ! — *E. Cornut.* — lii. 295.

H

Hamon (A.) et Bachot (G.) : L'agonie d'une société. — *E. Cornut.* — lii. 362.
Hamon (M.) : Retraites pastorales et discours. — *P. B.* — lii. 6.
Harcoet (Mlle de) : L'épreuve de Paule. — *A. Lefèvre.* — lii. 302.
Hauréau (B.) : Des poèmes latins attribués à saint Bernard. — *H. Chérot.* — lii. 695.
Hennequin (Ém.) : Ecrivains francisés : Dickens, Heine, Tourguénef, Poë, Dostoïewski, Tolstoï. — *L. Gabriel.* — lii. 608.
» Quelques écrivains français : Flaubert, Zola, Hugo, Goncourt, Huysmans, etc. — *L. Gabriel.* — lii. 608.
Héphell : Démos, roman traduit de l'anglais. — *E. Pujo.* — lii. 378.
Héricault (Ch. d') : Fou d'amour. — *E. Cornut.* — lii. 71.
» Le roman d'un propriétaire. — *E. Cornut.* — lii. 528.
Hérisson (comte d') : Journal de la campagne d'Italie (1859). — *G. Gandy.* — lii .125.
» La légende de Metz. — *O. S.* — lii. 678.
Hervé-Bazin : Les grandes journées de la chrétienté. — *E. Cornut.* — lii. 525.
Hervieu (P.) : Flirt. — *E. Cornut.* — lii. 618.
Hessem (L. de) : Contes merveilleux, traduits de l'allemand. — *A. Lefèvre.* — lii. 858.
Hilaire (R. P.), capucin : Saint Antoine de Padoue. — *J. Van den Gheyn.* — lii. 518.
» Le système du ciel. — *A. Poulain.* — xlix. 306 ; li. 307.
Hinzelin (E.): André Marsy. — *A. Lefèvre.* — lii. 302.
» Poèmes et poètes ; vers anciens et nouveaux. — *A. Boué.* — lii. 849.
Hochart (P.): De l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite. — *J. Dutel.* — lii. 602.

Hohcart (P.) : Études d'histoire religieuse.—*A. Lapôtre.*— xlix. 679.
Holmès (A.) : Ode triomphale en l'honneur du centenaire de 1789. — *V. Delaporte.* — lxix. 147.
Horoy (Dr) : Du mariage du prêtre catholique en France. — *F. Butel.* — lii. 499.
Hubert-Valleroux (P.) : La charité avant et depuis 1789 dans les campagnes de France, avec quelques exemples tirés de l'étranger. — *H. Chérot.* — lii. 916.
Hyde de Neuville (baron) : Mémoires et souvenirs. Tome ii. — *H. Martin.* — l. 161.

I

Ignotus (Félix Platel) : L'armée du crime. — *E. Cornut.* — lii. 594.

J

Jaguin (lieut.) : Historique du 137e régiment d'infanterie. — *Capitaine Blanc.* — lii. 847.
Janet (P.) : La philosophie de Lamennais. — *H. Despont.* — lii. 258.
» Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale. — *J. M. Fournier.* — lii. 810.
Janssen (J.) : Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters. T. i et ii. — *P. Brucker.* — xlix. 34.
Janssens (dom L.) : Le chant grégorien, sa genèse et son développement ; conférence. — *F.-L. Comire.* — lii. 818.
Jaugey (abbé J.-B.) : Dictionnaire apologétique de la foi catholique. — *J. Brucker.* — lii. 246.
Jeannin (J.-B.) : Vie de saint Vincent de Paul. — *J. Burnichon.* — lii. 47.
Jeanroy-Félix (V.) : Nouvelle histoire de la littérature française sous le second Empire et la troisième République. — *V. Delaporte.* — lii. 60.
Jhering (R. von) : La Lutte pour le droit (trad. par O. de Mulenaere). — *F. Butel.* — lii. 729.
Joguet-Tissot (J.) : Les armées allemandes sous Paris. — *P. Mury.* — lii. 435.
Jonquet (R. P. E.) : Montmartre, autrefois et aujourd'hui. — *V. Siveton.* — lii. 283.
» Montmartre, autrefois et aujourd'hui. — *P. Brucker.* — lii. 807.
Jousset (P.) : L'éternelle chanson, poésies. — *V. Delaporte.* — lxix. 141.
Joyau (E.) : La théorie de la grâce et la liberté morale de l'homme. — *E. Portalié.* — lii. 642.
Jullien (M.), S. J. : L'Égypte, souvenirs bibliques et chrétiens. — *F. Desjacques.* — lxix. 674.
Juven (F.) : Comment on devient officier. — *O. S.* — lii. 742.

K

KATSCHTHALER (Dr J.) : Theologia dogmatica catholica specialis. — *D. Gaye.* — LII. 801.
KAWEZYNSKI (M.) : Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes. — *J. C. D.* — LII. 372.
KÆPPELIN (R.) : L'Alsace à travers les âges. — *P. Brucker.* — LI. 163.
KERVYN DE LETTENHOVE (baron) : Marie Stuart ; l'œuvre puritaine, le procès, le supplice (1585-1587). — *J. Morris.* — XLIX. 669.
KNABENBAUER (J.), S. J. : Commentarius in Jeremiam prophetam. — *J. Brucker.* — LII. 321.
— Commentarius in Ezechielem prophetam. — *J. Brucker.* — LII. 321.
KNEIPP (Séb.) : Ma cure d'eau. — *Dr Surbled.* — LII. 740.
KRAFFT-BUCAILLE (Mme) : Causeries sur la langue française. — *A. D.G.* — LII. 375.

L

LACOUTURE (Ch.) : Répertoire chromatique, solution raisonnée et pratique des problèmes les plus usuels dans l'étude et l'emploi des couleurs. — *E. Villaume.* — LI. 124.
LACOUTURE (H.), S. J. : Géométrie élémentaire. — *L. Duquesne.* — LII. 663.
LACROIX (Marie) : Louisette. — *A. Lefèvre.* — LII. 530.
LAFARGUE-DECAZES (G.) : Israël ; Son Excellence le citoyen Vénal. — *A. Villerais.* — LII. 700.
LAFFITE (P.) : Cours de philosophie première. T. I. — *Ch. Delmas.* — LII. 338.
LAFFORGUE (abbé P.) : La harpe chrétienne. — *P. F.* — LII. 16.
LAGARDE (abbé J.-B.) : Exposition et démonstration de la doctrine catholique. — *E. Cornut.* — LII. 17.
LAGRANGE (Dr F.) : L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens. — *J. Burnichon.* — LII. 265.
LAHOUSSE (G.), S. J. : Prælectiones Logicæ et Ontologiæ. — *Ch. Antoine.* — LII. 23.
LALANDE, S.J. : Histoire de Boucherville ; une vieille seigneurie. — *J. Le Veux.* — LII. 356.
LAMARRE (Cl.) : Nouvelles fables. — *V. Delaporte.* — XLIX. 155.
LAMBERT (Maur.) : Les fédérations en Franche-Comté, ou la fête de la Fédération du 14 juillet 1790. — *G. Gandy.* — LII. 764.
LAMOTHE (A. de) : Les moissonneurs de tempêtes. — *E. Pujo.* — LII. 378.
LANÉRY D'ARC (P.) : Mémoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc, par les juges du procès de réhabilitation. — *A. Desplagnes.* — LII. 674.

Languet (Mgr. J.-J.) : La vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation Sainte-Marie (nouvelle édition par l'abbé L. Gauthey). — *J. Burnichon.* — li. 335.

Lansperge (J.-J.) : Entretiens de J.-C. avec l'âme fidèle. — *F. Desjacques.* — lii. 330.

Lantenay (A. de) : Peiresc, abbé de Guîtres. — *E. Rivière.* — lii. 134.

Lapeyrade (abbé) : Le livre du mariage et de la famille. — *F. Desjacques.* — lii. 407.

Lapparent (A. de) : Le siècle du fer. — *T. Pepin.* — lii. 30.

Large (Henriette) : Le cri du devoir. — *A. Lefèvre.* — lii. 70.

Laurie (A.) : Mémoires d'un collégien russe. — *E. Cornut.* — lii. 214.

Laval (H.-B. de) : Trompe-la-mort. — *E. Cornut.* — lii. 70.

Lavisse (E.) : Vue générale de l'histoire politique de l'Europe. — *E. Rivière.* — **1890.** lii. 750.

Lazaire (abbé E.) : Étude sur les Vestales. — *M. Daudier.* — lii. 671.

Le Camus (abbé E.) : Notre voyage aux pays bibliques. — *F. Desjacques.* — xlix. 674.

L'Echassier (Mlle) : Les aventures de Mlle Aïda. — *A. Lefèvre.* — lii. 379.

Le Chauff de Kerguenec (F.) : Souvenirs des zouaves pontificaux, 1861 et 1862. — *V. Mercier.* — l. 343.

Leclerc (Max) : Lettres du Brésil. — *G. Gandy.* — lii. 774.

Leconte de Lisle : Les raisons du Saint-Père, poésie (Revue des Deux Mondes, 15 septembre). — *V. Delaporte* — li. 498.

Le Couteulx (C.), chartreux : Annales Ordinis Cartusiensis ab anno 1084 ad annum 1429. Tomi i-vii. — *H. Chérot.* — li. 410.

Lecoy de la Marche (A.) : Le treizième siècle artistique. — *F. Jubaru.* — lii. 291.

Le Dorz (F.) : Allons, gai, gai ! comédie. — *V. Delaporte.* — lii. 698.

» Le Serment. — *V. Delaporte.* — lii. 699.

Lefranc (abbé A.) : Poèmes bibliques. — *V. Delaporte.* — xlix. 143.

Le Gendre (A.) : La foi pour tous ; apologétique chrétienne. — *A. Courat.* — lii. 804.

Léger (L.) : Russes et Slaves ; études politiques et littéraires. — *P. Pierling.* — lii. 754.

Lemaître (J.) : Impressions de théâtre. — *E. Cornut.* — lii. 287.

Lémann (abbé J.) : La prépondérance juive. — — xlix. 169.

Lemercier de Neuville : Contes et comédies de la jeunesse. — *E. Cornut.* — lii. 931.

Le Monnier (abbé L.) : Histoire de saint François d'Assise. — *H. Colombier.* — lii. 516.

Lenoir (P.) : Histoire du réalisme et du naturalisme dans la poésie et dans l'art. — *A. Boué.* — LII. 456.
Le Provost (abbé) : Etude philologique et littéraire sur saint Cyprien. — *A. Boué.* — LII. 368.
Lesigne (E.) : La fin d'une légende ; vie de Jeanne d'Arc. — *P. L. d'Arc.* — LII. 201.
Lesseps (F. de) : Origines du canal de Suez. — *A. Lefèvre.* — LII. 844.
Letierce (E.), S. J. : Étude sur le Sacré-Cœur. T. I : Le Sacré-Cœur et la Visitation Sainte-Marie. — *L. Decoster.* — LII. 887.
Letourneau (Ch.) : Science et matérialisme. — *G. Gandy.* — LII. 893.
Le Vavasseur (G.) : Poésies complètes. T. III. — *V. Delaporte.* — XLIX. 137.
Le Vavasseur (R. P.) : Cérémonial selon le rite romain. — *P. Bumhert.* — LII. 243.
Le Verdier (H.) : Un modèle vivant. — *E. Cornut.* — LII. 863.
Levray (Marg.) : Une petite sauvage. — *A. Lefèvre.* — LII. 302.
» L'orpheline des Fauchettes. — *A. Lefèvre.* — LII. 945.
Lhomme (F.) : Les chefs-d'œuvre de la chaire. — *E. Cornut.* — LII. 213.
Linas (S. de) : Rose Minon. — *E. Cornut.* — LII. 220.
Lodge (O.-J.) : Modern views of electricity. — *J. de Joannis.* — L. 218.
Lohan (abbé) ; L'âme et son ange gardien. — *I. Sarramagna.* — LII. 405.
Lombard (J.) : Byzance. — *A. Villerais.* — LII. 710.
Lombroso (C.) : L'anthropologie criminelle et ses récents progrès. — *Dr Surbled.* — LII. 497.
Longhaye (G.), S. J : La confédération de Bar, tragédie. — *J. V.* — LII. 777.
Lorémond (Mme de) : Les petits noëls ; contes, légendes et histoires. — *Ch. Denieul.* — LII. 301.
Loret (C.) : Recherches sur l'orgue hydraulique. — *F.-L. Comire.* — LII. 511.
Loth (A.) : Autour du bon curé, recueil de légendes et d'histoire. — *A. Villerais.* — LII. 928.
» Sœur Rose ; sa vie et son œuvre, la messe réparatrice. — *J. de Rességuier.* — LII. 583.
Loti (P.) : Au Maroc. — *E. Cornut.* — LII. 284.
Loude (A.) : Traité pratique du développement. — *G. L.* — LII. 113.
Loudun (Eug.) : La mort d'un franc-maçon. — *V. Delaporte.* — LII. 771.
Louvet de Couvrai : Mémoires (publiés par F.-A. Aulard). — *H. Martin.* — LII. 121.

LUGUET (M.) : En guise d'amant. — *A. Lefèvre.* — LII. 625.
LUMHOLTZ (C.) : Au pays des cannibales (trad. par V. et W. Molard. — *P. Fortin.* — LII. 285.

M

MAEL (P.) : Le torpilleur **29**. — *E. Cornut.* — LII. 931.
MAGGIOLO (A.) : Pozzo di Borgo (1764-1842). — *A. Boué.* — LII. 919.
MAILLES (abbé A.) : Méditations sur la vie de la très sainte Vierge. — *P. Motte.* — LII. 251.
MAIGRET (L.) : Souvenirs d'un chasseur à pied (1870-1871). — *E. Pujo.* — LII. 922.
MAIRE (J) : Les topasines. — *A. Lefèvre.* — LII. 945.
MALATESTE (P.-F.) : La sainte Vierge, modèle pratique de tous les âges. — *R. de Scorraille.* — LII. 252.
MANACÉINE (Marie) : Le surmenage mental dans la civilisation moderne (trad. par E. Jaubert). — *Dr Surbled.* — LII. 346.
MANNING (Cal) : Le sacerdoce éternel (trad. par l'abbé Ch. Fiévet). — *A. Courat.* — LII. 408.
MANSI : Ærarium evangelicum (edidit Z. C. Jourdain). — *J. Fèvre.* — LII. 93.
MANZONI : Les fiancés, traduction abrégée. — *E. Cornut.* — LII. 70.
MARC (abbé) : Manuel d'histoire de la littérature française. — *H. Chérot.* — LII. 691.
MARCEL (E.) : L'hetman Maxime, scènes de la vie en Ukraine. — *E. Cornut.* — LII. 931.
MARCHAND (H) : Tu seras agriculteur. — *J. Burnichon.* — LII. 347.
MARIE (M.) : Histoire des sciences mathématiques et physiques. — *A. Poulain.* — L. 137.
MARIN (Dr P.) : L'hypnotisme théorique et pratique. — *S. Adigard.* — LII. 174.
MARIO (M.) et LAUNAY (L) : Vidocq. — *A. Lefèvre.* — LII. 530.
» Vidocq, le roi des amoureux. — *A. Lefèvre.* — LII 781.
MARMIER (X.) : Les États-Unis et le Canada. — *J.-B. Ray.* — LII. 772.
MARTIN (A.) : Paris ; promenades dans les vingt arrondissements. — *E. Cornut.* — LII. 932.
» Tout autour de Paris ; promenades et excursions dans le département de la Seine. — *E. Cornut.* — LII. 932.
MARTINEZ (Dr) : Le Juif, voilà l'ennemi ! — *E. Cornut.* — LII. 30.
MARTRIN-DONOS (abbé J. de) : Jehan de Harpedanne. — *A. Villerais.* — LII. 777.
MASCART : Traité d'optique. — *A. P.* — LII. 111.
MATHARAN (M.), S. J. : Asserta moralia. — *D. Gaye.* — LII. 327.
MATHIEU (Em.) : Théorie de l'élasticité des corps solides. — *T. Pepin.* — LII. 737.

Maulde-la-Clavière (R. de) : Les origines de la Révolution française au commencement du seizième siècle : la veille de la Réforme. — *J. Forbes.* — LII. 759.
Maumus (E.-V.), O. P. : Saint Thomas d'Aquin et la philosophie cartésienne. — *E. Portalié.* — LII. 171.
Maurel (A) : Candeur. — *E. Cornut.* — LII. 382.
Maurin (dom G.) : Les véritables origines du chant grégorien. — *F.-L. Comire.* — LII. 818.
May (Karl) : Les pirates de la mer Rouge. — *A. Lefèvre.* — LII. 945.
Mayne-Reid : Les exilés dans la forêt. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.
Mayr (le P.), S. J. : Περι της του Χριστου μιμησεως (De l'Imitation de Jésus-Christ). — *V. Delaporte.* — LII. 565.
Méaulle : Perdus dans la grande ville. — *A. Lefèvre.* — LII. 858.
Mercier (R. P.), S. J. : Campagne du « Cassini » dans les mers de Chine, d'après les rapports, lettres et notes du commandant de Plas (1851-1854). — *F. Balay.* — LII. 44.
» Marin et Jésuite. Vie et voyages de François de Plas, ancien capitaine de vaisseau, prêtre de la Compagnie de Jésus (1809-1888). — *P. Fortin.* — LII. 920.
Méric (El.) : Le clergé sous l'ancien régime. — *L. Boutié.* — LII. 579.
Merlino (X.) : L'Italie telle qu'elle est. — *E. Pujo.* — LII. 836.
Merson (E.) : Confessions d'un journaliste. — *L. Gabriel.* — LII. 595.
Méry (G.) : L'école où l'on s'amuse. — *J. Burnichon.* — LII. 504.
Meylan (A.) : A travers l'Italie. — *E. Pujo.* — LII. 836.
Meynial (L.) : Napoléon Ier ; sa vie, son œuvre. — *G. Gandy.* — LII. 428.
Michel (abbé) : Conférences apologétiques adressées aux étudiants de Rennes. — *H. Martin.* — LII. 803.
Michel (E.) : A travers l'hémisphère sud, ou mon second voyage autour du monde. T. III. — *J. Brucker.* — LII. 929.
Mir y Noguera (J.) : La Creacion. — *E. Cornut.* — LII. 802.
Mismer (Ch.) : Dix ans soldat. — *H. Lefranc.* — LII. 351.
» Souvenirs de la Martinique et du Mexique pendant l'intervention française. — *E. Pujo.* — LII. 590.
Moessard (P.) : Le cylindrographe, appareil panoramique. — *G. L.* — LII. 113.
Moireau (A.) : La journée d'un écolier au moyen âge. — *E. Cornut.* — LII. 213.
Mola (Ch.) : Vie de la sainte Vierge (trad. par l'abbé Le Monnier). — *P. Fortin.* — LII. 855.
Molière : Œuvres, t. X (Coll. des grands écrivains de la France). — *A. Villerais.* — LII. 143.
Molloy (G.) : Glanures dans la science (trad. par l'abbé Hamard). — *X.* — LII. 345.

Monfat (le P. A.), S. M. : Les Samoa ou Archipel des Navigateurs. — *M. Bouillon.* — lii. 687.

Montégut (Em.) : Dramaturges et romanciers. — *E. Cornut.* — lii. 612.

Montet (abbé C.-E.) : La France du travail à Rome ; journal d'un pèlerin. — *A. Courat.* — lii. 844.

Morice (Ch.) : La littérature de tout à l'heure. — *E. Cornut.* — lii. 926.

Moser (abbé A.) : M. Cognat, sa vie, ses œuvres et ses écrits. — *J. Burnichon.* — xlix. 684.

Mossé (B.) : Dom Pedro II, empereur du Brésil. — *G. Gandy.* — lii. 280.

Moussard (abbé) : Le prêtre et la vie d'étude. — *A. Vacant.* — lii. 726.

Mouy (Ch. de) : Rome ; carnet d'un voyageur. — *E. Portalié.* — lii. 771.

Muller (E.) : Nizelle, souvenirs d'un orphelin. — *E. Cornut.* — lii. 931.

Mulot (E.) : De Gethsemani au Golgotha, méditations poétiques. — *V. Delaporte.* — xlix. 154.

Musany (F.) : La lutte pour le vrai ; aphorismes. — *J.-M. Fournier.* — lii. 810.

N

Narjoux (F.) : Francesco Crispi, l'homme public, l'homme privé. — *A. Battandier.* — lii.442.

Naville (Ern.) : La physique moderne; études historiques et philosophiques. — *J. de Joannis.* — lii. 665.

Nemours-Godré (L.) : O'Connell, sa vie, son œuvre. — *V. Delaporte.* xlix. 511.

Neukomm (E.) : Guillaume II et ses soldats. — *H. Lefranc.* — lii. 351.

» Voyage au pays du déficit (la nouvelle Italie). — *E. Pujo.* — lii. 836.

Nicol (abbé M.) : Une voix de Bretagne, poésies. — *V. Delaporte.* — xlix. 144.

Nicolas (Aug.) : Études sociales sur la Révolution (2e série). — *H. Garrelon.* — lii. 655.

Nicole (tante) : Bons joueurs et mauvais joueurs. — *E. Cornut.* — lii. 932.

Nicolet (le R. P.), S. M. : Vie du B. Pierre-Louis-Marie Chanel. — *M. Bouillon.* — lii. 687.

Nisard (Ch.) : Le poète Fortunat. — *E. Rivière.* — lii. 694.

Nocé (Mme F. de) : Julius et Miriam. — *E. Cornut.* lii. 70.

Nolhac (P. de) : La reine Marie-Antoinette. — *J. Burnichon.* — lii. 432.

Nolhac (P. de) : Le château de Versailles, au temps de Marie-Antoinette. — *J. Burnichon.* — lii. 432.
Nourrisson : Défense de Pascal. — *H. Despont.* — lii. 103.

O

Ollivier (E.) : 1789 et 1889. — *H. Lefranc.* — lii. 351.
O'Monroy (R.) : La soirée parisienne. — *E. Cornut.* — lii. 382.
Orléans (le duc d') : Récits de campagne (1833-1841), publiés par ses fils. — *E. Cornut.* — lii. 677.
Ors (Abel d') : La femme aux nymphéas. — *A. Villerais.* — lii. 700.

P

Pagnerre (L.) : Charles Gounod, sa vie et ses œuvres. — *F. Comire.* — lii. 589.
Paléologue : L'art chinois. — *L. Gaillard.* — xlix. 436.
Paoli (abbé Ant.) : Etude sur les origines et la nature du mariage civil, mis en regard de la doctrine catholique. — *J. A.* — lii. 645.
Pâris (Mme Em.) : Guide du voyageur à Oberammergau; traduction du mystère de la Passion. — *H. Chérot.* — lii. 376.
Parville (H. de) : L'Exposition universelle. — *E. Cornut.* — lii. 895.
Pastor (Dr L.) — Geschichte der Pæpste seit dem Ausgang des Mittelalters. Tome II. — *P. Mury.* — lii. 426.
Paul (Aug.) : Garcia Moreno, drame. — *A. Villerais.* — lii. 779.
Paulus (abbé N.) : L'église de Strasbourg pendant la Révolution, sous la Constituante et la Législative. — *P. Brucker.* — lii. 910.
Pauthe (abbé L.) : Madame de La Vallière; la morale de Bossuet à la cour de Louis XIV. — *H. Martin.* — lii. 56. et xlix. 165.
Pellissier (A.) : Les gloires de la France chrétienne au dix-neuvième siècle : essais anecdotiques. — *E. Plantier.* — lii. 767.
» Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne. — *P. Fortin.* lii. 855.
Pellissier (G.) : Le mouvement littéraire au dix-neuvième siècle. — *E. Cornut.* — l. 692.
Péries (abbé G.) : La Faculté de droit dans l'ancienne Université de Paris (1160-1793). — *F. Butel.* — lii. 828.
Périn (Ch.) : L'ordre international. — *H. Martin.* — lii. 96 et xlix. 329.
Perraud (abbé Ch.) : Méditations sur les sept paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix. — *F. Desjacques.* — lii. 166.
Perret (P.) : Les derniers rêveurs. — *A. Lefèvre.* — lii. 705.
Petit (E.) : François Mignet. — *E. Cornut.* — lii. 69.
Petit de Julleville (L.) : Le théâtre en France. — *E. Cornut.* — lii. 287.

PÉTROZ (P.) : Esquisse d'une histoire de la peinture au musée du Louvre. — *E. Cornut.* — LII. 612.
PEYRIN (L.) : Voyage dans l'Inde, Chine et Japon. — *P. Fortin.* — LII. 855.
PHILIPPE (Frère) : Méditations sur l'emploi de l'école. — *J. Burnichon.* — LII. 504.
PIE (le P.) de Langogne : Le diurnal de Marie. — *E. Cornut.* — LII. 17.
PIERLING (P.), S. J. : Papes et tsars. — *H. Colombier.* — LII. 197.
PILLET (A.) : Jus canonicum generale, distributum in articulos. — *S. Adigard.* — LII. 881.
PINGAUD (L.) : Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration (1789-1815). — *P. Pierling.* — LII. 131.
PINSON (E.) : Claire d'Alvinière. — *A. Lefèvre.* — LII. 379.
PIOLET (abbé Ant.) : Histoire contemporaine de 1789 à 1889. — *Ch. Malley.* — LII. 581.
PITRAY (vicomtesse de) : Voyages abracadabrants du gros Philéas. — *V. Delaporte.* — LII. 624.
PIZZETTA (J.) : Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle. — *H. Martin.* — LII. 816.
PLANET (H.) : Dante ; étude religieuse et littéraire sur la Divine Comédie. — *H. Chérot.* — LII. 459.
POIRET (J.) : Horace ; étude psychologique et littéraire. — *J.-C. D.* — LII. 371.
POMAIROLS (Ch. de) : Lamartine ; étude de morale et d'esthétique. — *V. Delaporte.* — LII. 60.
PONSOLLE (P.) : Le tombeau des milliards, Panama. — *A. Lefèvre.* — LII. 844.
PRADIER (abbé) : La vie des saints pour tous les jours de l'année. — *E. Cornut.* — LII. 279.
PRAROND (E.) : Les grandes écoles et le collège d'Abbeville (1384-1388). — *A. Jean.* — LII. 43.
PRESSENSÉ (E. de) : L'Irlande et l'Angleterre, depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (1800-1888). — *H. Martin.* — L. 331.
PRESSENSÉ (Mme E. de) : Le clos Toustain. — *E. Cornut.* — LII. 144.
PRIEM (F.) : Cours de géologie. — *J. Pantel.* — LII. 897.
PROU (M.) : Manuel de paléographie latine et française du sixième au dix-septième siècle. — *A. Bouillet.* — LII. 141.
PROU-GAILLARD (A.) : La France extérieure, colonisation politique et morale. — *S. Coubé.* — LII. 444.
PROVOST (abbé) : Vie des saints pour tous les jours de l'année. — *E. Cornut.* — LII. 279.
PROVOST DE LAUNAY (L.) : Manuel des lois de l'enseignement primaire. — *J. Burnichon.* — LII. 265.

Q

QUESNAY DE BEAUREPAIRE (A.) : De Wissembourg à Ingolstadt (1870-71). Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Bavière. — *E. Cornut.* — LII. 931.

QUINCEY (Th. de) : Confessions d'un mangeur d'opium (trad. par V. Descreux. — *Dr Surbled.* — LII. 264.

R

RABOISSON (abbé) : En Orient; récits et notes d'un voyage en Palestine et en Syrie par l'Egypte et le Sinaï. — *F. Desjacques.* — XLIX. 674.

RAGEY (R. P.), mariste : Histoire de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry. — *F. Desjacques.* — XLIX. 538.

RAINGUET (abbé Aug.) : Œuvres poétiques. — *V. Delaporte.* — LII. 699.

RAMEAU (J.) : Moune. — *E. Cornut.* — LII. 931.

RAQUET (H.), FRANC et GASSEND : La première année d'agriculture. — *J. Burnichon.* — LII. 347.

RASTOUL (A.) : Le maréchal Randon, d'après ses mémoires et des documents inédits. — *H. Martin.* — XLIX. 682.

REBOUL (abbé H.) : Nos inconséquences; extraits du journal d'un philosophe franc-penseur. — *Ch. Denieul.* — LII. 263.

RECORDON (abbé J.) : Quarante lectures ou instructions pour le carême. *P. Motte.* — LII. 403.

RÉGNON (Th. de), S. J. : Bannésianisme et molinisme. Première partie : établissement de la question et défense du molinisme. — *E. Portalié.* — XLIX. 659.

RENAN (E.) : L'avenir de la science. — *H. Martin.* — L. 435.

RETKE (A.) : Patrologiæ compendium scholis accommodatum. — *F. Desjacques.* — LII. 330.

RICARD : Cœurs inquiets. — *E. Cornut.* LII. 220.

RICARD (Mgr) : Mois consolateur de saint Joseph. — *F. Desjacques.* — LII. 95.

» Le grand siècle : Boileau. — *V. Delaporte.* — LII. 616.

RICHARD (J.-M.) : Cartulaire de l'hôpital de Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras. — *F. Lecroix.* — LII. 278.

RICKABY (J.), S. J. : General Metaphysics. — *J. Garde.* — LII. 539.

RIPERT (chanoine) : Corbeille de lectures chrétiennes. — *P. Fortin.* — LII. 855.

ROBERT (P.) : La poétique de Racine; étude sur le système dramatique de Racine et la constitution de la tragédie française. — *M. Daudier.* — LII. 696.

ROBINEAU (L.) : Turgot; administration et œuvres économiques. — *J.-B. Jeannin.* — LII. 110.

ROBIOU (F.) et DELAUNAY (D.) : Les institutions de l'ancienne Rome. — *F. Butel.* — LII. 274.

ROCAFORT (J.) : De Paulini Pellæi vita et carmine. — *J. Dutel.* — LII. 693.

» Les doctrines littéraires de l'Encyclopédie, ou le romantisme des Encyclopédistes. — *E. Cornut.* — LII. 852.

ROCHARD (J.) : L'éducation de nos fils. — *J. Burnichon.* — LII. 265.

ROCHECHOUART (général comte de) : Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration. — *H. Martin.* — L. 161.

ROCHEFOUCAULD (comtesse F. de la) : Histoire de saint Vincent de Paul. — *J. Burnichon.* — LII. 47.

ROCHEMURE (H. de), S. J. : Le Vén. P. Claude de la Colombière, apôtre du Sacré Cœur. — *F. Desjacques.* — LII. 330.

» Le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus. — *F. Desjacques.* — LII. 330.

ROCHÈRE (comtesse de la) : Le secret de Vaudeau. — *M. Bouillon.* — LII. 379.

ROCHETERIE (M. de la) : Histoire de Marie-Antoinette. — *M. Bouillon.* — L. 339.

ROD (E.) : Scènes de la vie cosmopolite. — *E. Cornut.* — LII. 71.

» Les trois cœurs. — *E. Cornut.* — LII. 220.

ROGER (Dr J.) : Hecquet, docteur, régent et ancien doyen de la faculté de médecine de Paris. — *Dr Surbled.* — LII. 588.

» Les médecins normands du douzième au dix-huitième siècle ; biographie et bibliographie. — *D. Surbled.* — LII. 769.

ROMAIN (G.) : Le moyen âge fut-il une époque de ténèbres et de servitude ? — *J.-B. Jeannin.* — LII. 40.

RONDELET (A.) : Une femme bien malheureuse. — *E. Cornut.* — LII. 932.

ROQUEMONT (de) : Villers-sous-Ailly depuis le quinzième siècle. — *F. Lecroix.* — LII. 278.

ROSNY (J.-H.) : Le termite. — *E. Cornut.* — LII. 295.

ROSSIGNOL (abbé Ch.) : Nouvelle défense de l'Église, ou réflexions sur quelques faits du jour. — *J. Pra.* — LII. 883.

ROUGÉ (comte A. de) : Le marquis de Vérac et ses amis (1768-1858). — *H. Chérot.* — LII. 585.

ROUGIER (E.) : Naufrage d'amour. — *E. Cornut.* — LII. 382.

ROUVROY (L. de) : Sans alliage, poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 138.

S

SAINT-MARTIN (Ch.) : La barque rouge. — *A. Lefèvre.* — LII. 70.

SAINT-SIMON : Mémoires, nouvelle édition par A. de Boislisle. T. VII. — *J. Brucker.* — LI. 337.

SALEMBIER (abbé L.) : Notions de psychologie à l'usage des jeunes filles. — *J.-M. Fournier.* — LII. 810.

SAMSON (Mme J.) : Temps d'épreuve, épisodes de la vie d'une jeune fille. — *E. Cornut.* — LII. 931.

SAN-CARLOS DE PEDROSO (marquise de) : Les Américains chez eux. — *J. Forbes.* — LII. 527.

SANTA-ANNA NÉRY (F.-J. de) : Aux États-Unis du Brésil, voyages de M. T. Durand. — *J. Brucker.* — LII. 929.

SAPIENS (Dr P.) : L'hygiène dans la famille. — *Dr Surbled.* — LII. 739.

SARDA Y SALVANY (don) : Le mal social, ses causes, ses remèdes. — *F. P.* — LII. 570.

» Petit mois de saint Joseph. — *F. Desjacques.* — LII. 95.

» Petit mois de Marie (trad. par un ancien directeur de séminaire). — *R. de Scorraille.* — LII. 252.

SAUNIÈRE (P.) : La recluse de Montfleury. — *E. Cornut.* — LII. 220.

SAUNOIS DE CHEVERT (G.) : La liberté de conscience en France et à l'étranger. — *E. Cornut.* — LII. 688.

SAUVÉ (Mgr. H.) : Le Pape et le concile du Vatican. — *F. Desjacques.* — L. 159.

SAVIGNY (comtesse de) : L'éducation chrétienne de Marthe. — *P. Fortin.* — LII. 855.

SCHICKELÉ (abbé) : Le vieux Strasbourg; conférences faites au Cercle catholique de Strasbourg. — *P. Brucker.* — LI. 164.

SCHOPENHAUER (A.) : Critique de la philosophie kantienne. — *H. Despont.* — LII. 103.

SCHURÉ (E.) : Les grands initiés; esquisse de l'histoire secrète des religions. — *G. Gandy.* — LII. 335.

» Paysage historique du Mont Saint-Michel. (*Revue des Deux Mondes,* 1er sept. 1890). — *V. Delaporte.* — LI. 578.

SCOTT KELTIE (J.) : La délivrance d'Emin-pacha, d'après les lettres de M. Stanley. — *J. Dupont.* — LII. 366.

SÉGUR (marquis de) : Les fleurs de Mgr de Ségur; pensées et traits les plus touchants de sa vie. — *P. Fortin.* — LII. 728.

SEGRETAIN (abbé) : L'Église et la jeunesse ouvrière. — *J. Burnichon.* — LII. 265.

SEIGNOBOS (Ch.) : Histoire de la civilisation contemporaine. — *J. Mavel.* — LII. 756.

SÉPET (M.) : Les préliminaires de la Révolution. — *L. Boutié.* — LII. 192.

SERRE (contre-amiral) : Étude sur l'histoire militaire et maritime des Grecs et des Romains. — *O. S.* — LII. 751.

SERRE (Jos.) : Au large! Esquisse d'une méthode de conciliation universelle. — *E. Pujo.* — LII. 653.

SICOTIÈRE (L. de la) : Louis de Frotté et les insurrections normandes (1793-1832). — *A. Jean.* — LII. 115.

SIMON (J.) : Mémoires des autres. — *A. Villerais.* — LII. 217.

SODAR DE VAULX (Mme) : Les splendeurs de la Terre Sainte; ses sanctuaires et ses gardiens. — *F. Desjacques.* — XLIX. 167.
SOMMERVOGEL (C.), S. J. : Bibliothèque de la compagnie de Jésus; nouvelle édition. T. I. — *H. Chérot.* — LI. 516.
SOREL (A.) : Madame de Staël. — *E. Cornut.* — LI. 671.
SOUDRY (Mme A.) : La famille de Lyonne. — *A. Lefèvre.* — LII. 379.
SOURCHES (marquis de) : Mémoires sur le règne de Louis XIV (publiés par le comte G. J. de Cosnac et E. Pontal.) T. VII-IX. — *L. Charpentier.* — LII. 123.
STAFFE (baronne) : Usages du monde; règles du savoir-vivre dans la société moderne. — *J. Montagne.* — LII. 180.
STANLEY (H. M.) : Dans les ténèbres de l'Afrique; recherche, délivrance et retraite d'Émin-pacha. — *J. Brucker.* — L. 668.
STANY (commandant) : Mémoires d'un parapluie. — *A. Villerais.* — LII. 700.
STEVENSON (R. L.) : Le cas étrange du Dr Jekyll (traduit par Mme Lowe). — *E. Pujo.* — LII. 623.
STOLZ (Mme de) : L'héritage de mon oncle. — *P. Fortin.* — LII. 855.
STRAUSS (O. S.) : Les origines de la forme républicaine du gouvernement, dans les États-Unis d'Amérique (trad. par A. Laurent). — *G. Gandy.* — LII. 831.
SUGNY (J. de) : Éléments de météorologie nautique. — *M. Genevois.* — LII. 573.
SUMNER MAINE (H.) : Le droit international : la guerre. — *P. Fristot.* — LII. 411.
SURBLED (Dr G.) : Le cerveau. — *H. Despont.* — LII. 259.
» Le médecin devant la conscience. — *F. Desjacques.* — LII. 421.
SURCOUF (R.) : Un corsaire malouin, Robert Surcouf, d'après des documents authentiques. — *E. Prampain.* — XLIX. 515.
SYBIL : Croquis parlementaires. — *A Boué.* — LII. 849.
SYLVA (Carmen) : Qui frappe? — *E. Cornut.* — LII. 295.
» Astra. — *A. Villerais.* — LII. 700.

T

TACHÉ (J.-L.) : Forestiers et voyageurs. — *J. Fèvre.* — LII. 147.
TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.) : Documents inédits sur l'histoire de France : lettres de Peiresc aux frères Dupuy. — *H. Chérot.* — LII. 190.
» Livre de raison de la famille de Fontainemarie (1640-1774). — *H. Chérot.* — LII. 830.
» Hercule d'Argilemont. — *H. Chérot.* — LII. 830.
» Les correspondants de Peiresc : Boniface Borrilly; lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc (1618-1631). — *H. Chérot.* — LII. 830.
» Une petite gerbe de billets inédits : Beaumarchais, sa femme, Mme Campan, Cuvier, etc. — *H. Chérot.* — LII. 586.

TARDE (G.) : Les lois de l'imitation. — *H. Despont.* — LII. 491.
TARDIF (Ad.) : Histoire des sources du droit français; origines romaines. — *E. Rivière.* — LI. 169.
TARDIVEL (J.-P.) : Notes de voyage en France, Italie, Espagne, Irlande, Angleterre, Belgique et Hollande. — *E. Pujo.* — LII. 862.
TAUVEL (R. P. Ph.) : Vie du P. Damien, l'apôtre des lépreux de Molokai. — *J.-B. Ray.* — LII. 361.
TAXIL (Léo) : La France maçonnique. — *E. A.* — XLIX. 503.
» Monsieur Drumont, étude psychologique. — *J. Burnichon.* — L. 335.
TAXIL (L.) et GALL (T.) : Les admirateurs de la lune à l'Orient de Marseille. — *E. A.* — LII. 453.
TAXIL (L.) et VERDUN (P.) : Les assassinats maçonniques. — *E. A.* — LII. 453.
TEILLARD (Henriette) : Le trésor du pirate. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.
TEILHARD DE CHARDIN (J.) : La Guinée supérieure et ses missions ; étude géographique, sociale et religieuse. — *J. Brucker.* — LII. 591.
THOINOT (H.-L.) : Cours d'hygiène. — *J. Burnichon.* — LII. 504.
THOMAS (S.) : Summa theologica. — *F. Desjacques.* — XLIX. 328 et LII. 81.
» Totius Summæ theologicæ conclusiones. — *F. Desjacques.* — LII. 330.
TIERCELIN (L.) et ROPARTZ (G.) : Le Parnasse breton contemporain. — *V. Delaporte.* — XLIX. 145.
TIMON-DAVID (chan.) : Vie de saint Joseph Calasanctius. — *G. Desjardins.* — L. 493.
» Réponse à la brochure « le P. Pietrasanta ». — *G. Desjardins.* — LI. 305.
TINSEAU (L. de) : Sur le seuil. — *E. Cornut.* — LII. 144.
TISSIÉ (Ch.) : Les rêves, physiologie et pathologie. — *D*r *Surbled.* — LII. 422.
TISSOT (E.) : Les évolutions de la critique française. — *H. Chérot.* — LII. 460.
TIT (Tom) : La science amusante, cent expériences. — *H. M.* — LII. 943.
TOLSTOÏ (comte L.) : Le progrès de l'instruction publique en Russie. — *J. Burnichon.* — LII. 265.
TOLSTOÏ (L.) et BONDAREFF (T.) : Le travail, trad. par B. Tseytline et A. Pagès. — *E. Pujo.* — LII. 733.
TOUPET (abbé A.) : Essai sur le catholicisme. — *A. Boué.* — LII. 563.
TOUROUDE (A.) : L'hypnotisme, ses phénomènes et ses dangers. — *S. Adigard.* — LII. 174.
TRÉVÉDY (J.) : Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère, dressé en l'an III par Cambry. — *J. Forbes.* — LII. 37.

Tricard (H.), S. J. : Garcia Moreno, drame. — *V. Delaporte.* — xlix. 150.
Tricht (V. Van), S. J. : Leçons élémentaires de physique. — *J. Pantel.* — lii. 899.
Tuetey (A.) : Journal de Nicolas de Baye, greffier au Parlement de Paris (1400-1417). T. II. — *A. Jean.* — 759.
Turinaz (Mgr.) : Œuvres pastorales ; lettres. — *J.-B. Didierjean.* — lii. 481.

V

Vacquerie (A.) : Futura, drame. — *V. Delaporte.* — l. 321.
Vadier (B.) : A la conquête du courage. — *É. Cornut.* — lii. 932.
Valois (Ch.), Arnould (Ar.), etc. : Les compagnons de la plume. — *A. Villerais.* — lii. 700.
Vannesson (abbé A.) : Au pays de Notre-Seigneur ; études et impressions d'un pèlerin. — *A. Crey.* — lii. 647.
Vattier d'Ambroyse : Le littoral de la France. — *A. Lefèvre.* — lii. 945.
Verdon (abbé L.) : Mois de Marie. — *A. Courat.* — lii. 489.
Verdy du Vernois (général) : Études sur le service en campagne. — *O. S.* — lii. 418.
Verger (abbé A.) : Vie de saint Antoine le Grand, patriarche des cénobites. — *V. Siveton.* — lii. 744.
Verne (J.) : Sens dessus dessous. — *A. Villerais.* — lii. 217.
Vial (R. P.) : De la langue et de l'écriture indigènes au Yûn-Nân. — *Dom F. Chamard.* — lii. 662.
Vignet (P.) : Le jeune Burdaud. — *A. Lefèvre.* — lii. 781.
Vigouroux (abbé F.) : Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes. — *J. Brucker.* — lii. 241.
» La cosmogonie mosaïque, d'après les Pères de l'Église. — *J. Brucker.* — lii. 241.
Villefranche (J.-M.) : Histoire du général Chanzy. — *E. Cornut.* — lii. 54.
» Photographies contemporaines ; souvenirs et menus propos d'un vieux journaliste. — *J. Burnichon.* — lii. 455.
Villeneuve (marquis de) : Charles X et Louis XIX en exil. — *H. Martin.* — l. 161.
Villeneuve (H. de) : L'esprit de Jésus, ou le christianisme rationaliste. — *F. Desjacques.* — lii. 407.
Villepreux (J. de) : Les dégoûts. — *V. Delaporte.* — lii. 616.
Viollet (P.) : Droit public ; histoire des institutions politiques et administratives de la France. — *E. Rivière.* — lii. 98. et xlix. 332.
» Les Établissements de Saint Louis, accompagnés des textes primitifs et des textes dérivés. — *P. Lanéry d'Arc.* — lii. 824.

Vogüé (E.-M. de) : Remarques sur l'Exposition du centenaire. — *H. Martin.* — LII. 348.

Vorys (J. de) : Popular. — *E. Pujo.* — LII. 623.

W

Wallon (H.) : Les représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794). — *J. Delbrel.* — LII. 512.

Walsh (Mgr), archev. de Dublin : Statement of the chief grievances of irish Catholics on the matter of education. — *Un jésuite anglais.* — LI. 689.

Weill (Al.) : Les cinq livres de Moïse, traduits de l'hébreu : la Genèse. — *F. Prat.* — LII. 564.

Welschinger (H.) : Le roman de Dumouriez; le livret de Robespierre; Adam Lux et Charlotte Corday; le comité de salut public à la Comédie-Française; le journaliste Lebois et l'*Ami du peuple.* — *J. Delbrel.* — LII. 917.

Wetzer et Welte : Kirchenlexicon oder Encyclopædie der kathol. Theologie und ihrer Hülfswissenschaften (par le cardinal Hergenrœther et le D[r] F. Kaulen). — *E. Rivière.* — LII. 883.

Wichmans (A.) : Le samedi de Marie (publié par I. V. S., O. P.). — *J. Sarramagna.* — LII. 405.

Wickersheimer (E.) : L'alliance franco-russe, réponse à M. Serge de Tatischeff. — *P. Mury.* — LII. 349.

Wilde (J.), S. J. : De C. Plinii Cæcilii Secundi et imp. Trajani epistulis mutuis disputatio. — *F. Lecroix.* — LII. 209.

Winspeare (baron) : Contre vent et marée. — *A. Lefèvre.* — LII. 705.

Witz (A.) : Exercices de physique et applications préparatoires à la licence. — *A. P.* — LII. 111.

Wogue (J.) : Athalie. — *J. Burnichon.* — LII. 504.

Worms (E.) : Les attentats à l'honneur. — *J.-B. Barquissau.* — LII. 414.

Wyzewa (T. de) et Perreau (X.) : Les grands peintres de l'Allemagne, de la France contemporaine, de l'Espagne et de l'Angleterre; suivi de l'histoire sommaire de la peinture japonaise. — *E. Cornut.* — LII. 931.

II. — MATIÈRES

A

Abbeville. PRAROND (E.) : Les grandes écoles et le collège d'Abbeville (1384-1888). — *A. Jean.* — LII. 43.

Actrices. BARBEY D'AUREVILLY : Les vieilles actrices. — *E. Cornut.* — LII. 220.

Afrique. BOURNICHON (J.) : L'invasion musulmane en Afrique. — *J. Adam.* — LII. 368.

» SCOTT KELTIE (J.) : La délivrance d'Émin-pacha, d'après les lettres de M. Stanley. — *J. Dupont.* — LII. 366.

» STANLEY (H. M.) : Dans les ténèbres de l'Afrique ; recherche, délivrance et retraite d'Emin-pacha. — *J. Brucker.* — L. 668.

Agriculture. MARCHAND (H.) : Tu seras agriculteur. — *J. Burnichon.* — LII. 347.

» RAQUET (H.), FRANC et GASSEND : La première année d'agriculture. — *J. Burnichon.* — LII. 347.

» Congrès international d'agriculture, tenu à Paris du 4 au 11 juillet 1889. — *J. Burnichon.* — LII. 575.

Aix. CONSTANTIN (abbé) : Les paroisses du diocèse d'Aix, leurs souvenirs et leurs monuments. — *J. Burnichon.* — LII. 885.

Albert le Grand. BORGNET (abbé A.) : B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Prædicatorum, opera omnia. — *F. Desjacques.* — L. 514.

Albums. NICOLE (tante) : Bons joueurs et mauvais joueurs. — *E. Cornut.* — LII. 932.

» Joies d'enfants (MARS); — La première fête de Noël (abbé POYER); — Petite vie de Jésus pour les enfants. — *A. Lefèvre.* — LII. 945.

Algèbre. AMIGUES : Leçons d'algèbre. — *A. P.* — LII. 111.

Allemagne. JANSSEN (J.) : Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters. T. I et II. — *P. Brucker.* — XLIX. 34.

» Courrier allemand. — *A. Arndt.* — LII. 531.

Allemands. JOGUET-TISSOT (J.) : Les armées allemandes sous Paris. — *P. Mury.* — LII. 435.

Alliance. WICKERSHEIMER (E.) : L'alliance franco-russe, réponse à M. Serge de Tatischeff. — *P. Mury.* — LII. 349.

» La Triple Alliance de demain. — *P. Mury.* — LII. 349.

Alphonse (S.). GOLDIE (F.), S. J. : The life of saint Alonzo Rodriguez. — *L. Carrez.* — LII. 200.

» Vie admirable de saint Alphonse Rodriguez (traduit de l'espagnol). — *J. Dutel.* — LII. 519.

Alsace. KÆPPELIN (R.) : L'Alsace à travers les âges. — *P. Brucker.* — LI. 163.

Ame. Coconnier (M. T.), O. P. : L'âme humaine ; existence et nature. — *H. Despont.* — LII. 812.

Américains. San Carlos de Pedroso (marquise de) : Les Américains chez eux. — *J. Forbes.* — LII. 527.

Ammien-Marcellin. Gimazane (abbé J.) : Etude sur le quatrième siècle ; Ammien Marcellin, sa vie et son œuvre. — *E. Rivière.* — LII. 276.

Anatomie. Desray (abbé) : Éléments d'anatomie et de physiologie animales et végétales. — *C. Capelle.* — LII. 738.

Ange gardien. Lohan (abbé) : L'âme et son ange gardien. — *J. Sarramagna.* — LII. 405.

Angers. Cosnier (L.) : La charité à Angers. — *J. Dutel.* — LII. 592.

Angleterre. Delbos (L.) : Les deux rivales, l'Angleterre et la France. — *S. Coubé.* — LII. 444.

Annam. Baille : Souvenirs d'Annam (1886-1890). — *A. Boué.* — LII. 849.

Anne. Bessonies (abbé G. de) : Manuel des serviteurs de sainte Anne. *P. Fortin.* — LII. 729.

Annuaire : Annuaire pour l'an 1890, publié par le bureau des longitudes. — LII. 344.

Anselme. Ragey (R. P.), mariste : Histoire de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry. — *F. Desjacques.* — XLIX. 588.

Anthropologie. Lombroso (C.) : L'anthropologie criminelle et ses récents progrès. — *Dr Surbled.* — LII. 497.

Antiquité. Pellissier (A.) : Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne. — *P. Fortin.* — LII. 855.

Antoine. Verger (abbé A.) : Vie de saint Antoine le Grand, patriarche des cénobites. — *V. Siveton.* — LII. 744.

» Hilaire (R. P.), capucin : Saint Antoine de Padoue. — *J. Van den Gheyn.* — LII. 518.

Apologie. Groot (J. V. de), O. P. : Summa apologetica de Ecclesia catholica ad mentem S. Thomæ Aquinatis. — *D. Gaye.* — LII. 801.

» Jaugey (abbé J.-B.) : Dictionnaire apologétique de la foi catholique. — *J. Brucker.* — LII. 246.

» Le Gendre (A.) : La foi pour tous ; apologétique chrétienne. — *A. Courat.* — LII. 804.

» Michel (abbé) : Conférences apologétiques adressées aux étudiants de Rennes. — *H. Martin.* — LII. 803.

» Rossignol (abbé Ch.) : Nouvelle défense de l'Église ou Réflexions sur quelques faits du jour. — *J. Pra.* — LII. 883.

Arabe. Belot (J. B.), S. J. : Dictionnaire français-arabe. — *F. Desjacques.* — LII. 140.

Argilemont. Tamizey de Larroque (Ph.) : Hercule d'Argilemont. — *H. Chérot.* — LII. 830.

Armée. Choppin (cap. H.) : L'armée française (1870-1890). — *Cap. Blanc.* — LII. 847.

Armée. Choppin (cap. H.) : L'armée française et son budget en 1890. — *S. Coubé.* — lii. 444.

Arras. Richard (J. M.) : Cartulaire de l'hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras. — *F. Lecroix.* — lii. 278.

Arsenal. Boylesve (M. de), S. J. : L'Arsenal : religion, morale, société, histoire, philosophie. — *V. Delaporte.* — lii. 14.

Art. Lecoy de la Marche (A.) : Le treizième siècle artistique. — *F. Jubaru.* — lii. 291.

» Lenoir (P.) : Histoire du réalisme et du naturalisme dans la poésie et dans l'art. — *A. Boué.* — lii. 456.

Artois. Bled (abbé) : La Réforme à Saint-Omer et en Artois jusqu'au traité d'Arras (1577-1579). — *H. Dussart.* — lii. 41.

Autel. L'autel ou le sacrifice, le prêtre, le culte. — *A. Courat.* — lii. 488.

Avent. Croiset (le P.), S. J. : L'Avent. — *E. Cornut.* — lii. 17.

B

Bacon. Barthélemy-saint-Hilaire (J.) : Etude sur François Bacon, suivie du rapport sur le concours pour le prix Bordin. — *C. de Beaupuy.* — lii. 890.

Bar. Longhaye (G.), S. J. : La Confédération de Bar, tragédie. — *J. V.* — lii. 777.

Barrier. Grangeon (abbé L.-B.) : Jean Barrier, missionnaire du Kouang-si ; vie et lettres. — *J. Burnichon.* — lii. 135.

Bastille. Fournel (V.) : Les hommes du 14 juillet ; gardes-françaises et vainqueurs de la Bastille. — *Th. Malley.* — lii. 676.

Bataille. Drumont (E.) : La dernière bataille, nouvelle étude psychologique et sociale. — *J. Burnichon.* — l. 334.

» Chevalier. (Arist.) : Un écho de la « Dernière Bataille » d'Ed. Drumont. — *E. Pujo.* — lii. 846.

Baye. Tuetey (A.) : Journal de Nicolas de Baye, greffier au parlement de Paris (1400-1417). Tome ii. — *A. Jean.* — lii. 759.

Bernard. Hauréau (B.) : Des poèmes latins attribués à saint Bernard. — *H. Chérot.* — lii. 695.

Bertaud. Guillaume (P.) : Chartes de Notre-Dame de Bertaud. — *E. Rivière.* — lii. 132.

Bible. Auzies : Les origines de la Bible et M. Ernest Renan. — *A. B.* — lii. 642.

» Brevet (abbé P.) : Le Cantique des Cantiques. — *P. Motte.* — lii. 487.

» Cornely (R.), S. J. : Cursus Scripturæ sacræ ; Commentarius in S. Pauli priorem Epistolam ad Corinthios. — *A. P.* — lii. 721.

» Crampon (abbé A.) : Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traduit sur la Vulgate. — *J.-B. Didierjean.* — lii. 324.

Bible. Crampon (abbé A.) : Le livre des Psaumes, traduit sur la Vulgate. *J.-B. Didierjean.* — lii. 324.
» Knabenbauer (J.), S. J. : Commentarius in Jeremiam prophetam. — *J. Brucker.* — lii. 321.
» Knabenbauer (J.), S. J. : Commentarius in Ezechielem prophetam. — *J. Brucker.* — lii. 321.
» Mansi : Ærarium evangelicum (edidit J. C. Jourdain). — *J. Fèvre.* — lii. 93.
» Mir y Noguera (J.) : La Creacion. — *E. Cornut.* — lii. 802.
» Vigouroux (abbé F.) : Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes. — *J. Brucker.* — lii. 241.
» Vigouroux (abbé F.) : La Cosmogonie mosaïque d'après les Pères de l'Église. — *J. Brucker.* — lii. 241.
» Weill (Al.) : Les cinq livres de Moïse, traduits de l'hébreu : la Genèse. — *F. Prat.* — lii. 564.
Billets. Tamisey de Larroque (Ph.) : Une petite gerbe de billets inédits : Beaumarchais, sa femme, Mme Campan, Cuvier, etc. — *H. Chérot.* — lii. 586.
Biographies : Biographies du dix-neuvième siècle. — *E. Cornut.* — lii. 54.
Boccace. Cochin (H.) : Boccace ; études italiennes. — *J. Montagne.* — lii. 210.
Boileau. Ricard (Mgr) : Le grand siècle : Boileau. — *V. Delaporte.* — lii. 616.
Boleyn. Blaze de Bury (Mlle) : Un divorce royal ; Anne Boleyn. — *H. Chérot.* — lii. 760.
Bonnevaux. Chevalier (U.) : Cartulaire de l'abbaye Notre-Dame de Bonnevaux. — *E. Rivière.* — lii. 132.
Boucherville. Lalande, S. J. : Histoire de Boucherville ; une vieille seigneurie. — *J. Le Veux.* — lii. 356.
Brésil. Leclerc (Max) : Lettres du Brésil. — *G. Gandy.* — lii. 774.

C

Calcul. Frenet (F.) : Recueil d'exercices sur le calcul infinitésimal (5e éd.). — *Abbé Rivereau.* — lii. 896.
Campagne. Mercier (R. P.), S. J. : Campagne du « Cassini » dans les mers de Chine, d'après les rapports, lettres et notes du commandant de Plas (1851-1854). — *F. Balay.* — lii. 44.
» Hérisson (comte d') : Journal de la campagne d'Italie (1859). — *G. Gandy.* — lii. 125.
» Orléans (le duc d') : Récits de campagne (1833-1841), publiés par ses fils. — *E. Cornut.* — lii. 677.
» Verdy du Vernois (général) : Études sur le service en campagne. — *O. S.* — lii. 418.
Canada. Taché (J. L.) : Forestiers et voyageurs. — *J. Fèvre.* — lii. 147.

Canada. BOURASSA (N.) : Jacques et Marie ; souvenir d'un peuple dispersé. — *J. Fèvre.* — LII. 147.

Carême. P. G. L. : Les Vendredis du carême. — *I. Sarramagna.* — LII. 405.

» RECORDON (abbé J.) : Quarante lectures ou instructions pour le carême. — *P. Motte.* — LII. 403.

Catéchisme : Catéchisme à l'usage du diocèse d'Aix. — *J. Burnichon.* — LII. 885.

Catholicisme. TOUPET (abbé A.) : Essai sur le catholicisme. — *A. Boué.* LII. 563.

Cause. DOMET DES VORGES (E.) : Cause efficiente et cause finale. — *H. Despont.* — LII. 103.

Causeries. BIRÉ (E.) : Causeries littéraires. — *H. Chérot.* — LII. 58.

» GAUCHER (M.) : Causeries littéraires (1572-1888). — *E. Cornut.* — LII. 612.

Caverot. DÉCHELETTE (abbé J.) : Le cardinal Caverot. — *J. Burnichon.* — LII. 440.

Célibat : Le célibat des clercs dans l'Église catholique ; conférences ecclésiastiques de Moulins. — *F. Desjacques.* — LII. 89. et XLIX. 331.

Censures. GOYHENÈCHE (chan.) : Nouveau commentaire pratique des censures « latæ sententiæ. ». — *F. Desjacques.* — LII. 407.

Centenaire. HOLMÈS (A.) : Ode triomphale en l'honneur du centenaire de 1789. — *V. Delaporte.* — XLIX. 147.

Cérémonial. LE VAVASSEUR (R. P.) : Cérémonial selon le rite romain. — *P. Bumhert.* — LII. 243.

Cerveau. FARGES (abbé A.) : Le cerveau, l'âme et ses facultés. — *Dr Surbled.* — LII. 660.

« SURBLED (Dr G.) : Le cerveau. — *H. Despont.* — LII. 259.

Chaire. LHOMME (F.) : Les chefs-d'œuvre de la chaire. — *E. Cornut.* — LII. 215.

Chanel. NICOLET (le R. P.), S. M. : Vie du bienheureux Pierre-Louis-Marie Chanel. — *M. Bouillon.* — LII. 687.

Chant. CAGIN (dom P. G.) : Un mot sur l' « Antiphonale Missarum ». — *F.-L. Comire.* — LII. 818.

» CHEVALIER (U) : Repertorium hymnologicum. — *G. M. Dreves.* — XLIX. 653.

» CHEVALIER (U.) : Repertorium hymnologicum. — *E. Rivière.* — LII. 167.

» COUDERC (J.-B.), S. J. : Catéchisme chanté. — *J. C. D.* — LII. 404.

» F. : Recueil de cantiques anciens et nouveaux. — *J. Vaudon.* — LII. 63.

» GEVAERT (F. A.) : Les origines du chant liturgique de l'Église latine. — *E. Soullier.* — LII. 490.

» JANSSENS (dom L.) : Le chant grégorien, sa genèse et son développement ; conférence. — *F.-L. Comire.* — LII. 818.

Chant. Maurin (dom G.) : Les véritables origines du chant grégorien. — *F.-L. Comire.* — lii. 818.
» Le chant grégorien et la musique à l'Église. — *E. Soullier.* — lii. 907.
Chanzy. Villefranche (J. M.) : Histoire du général Chanzy. — *E. Cornut.* — lii. 54.
Chapelain. Fabre (abbé A.) : Études littéraires sur le dix-septième siècle ; Chapelain et nos deux premières Académies. — *H. Chérot.* — lii. 211.
Charité. Hubert-Valleroux (P.) : La charité avant et depuis 1789, dans les campagnes de France, avec quelques exemples tirés de l'étranger. — *H. Chérot.* — lii. 916.
Charles X. Villeneuve (marquis de) : Charles X et Louis XIX en exil. — *H. Martin* — l. 161.
Charles-Albert. Costa de Beauregard (marquis) : Épilogue d'un règne ; les dernières années du roi Charles-Albert. — *J. Burnichon.* — li. 684.
Chartreux. Le Couteulx (C.), chartreux : Annales ordinis Cartusiensis ab anno 1084 ad annum 1429. Tomi i-vii. — *H. Chérot.* — li. 410.
Chemin de Croix. Fouéré-Macé (abbé) : Chemin de croix des âmes du Purgatoire. — *I. Sarramagna.* — lii. 405.
Chine. Antonini (P.) : Au pays de Chine. — *A. Fauvel.* — lii. 838.
» Carrez (L.), S. J. : Carte de la mission de la Compagnie de Jésus au Tcheu-ly Sud-Est (Chine). — *A. Fauvel.* — lii. 924.
» Paléologue : L'art chinois. — *L. Gaillard.* — xlix. 436.
Chrestomathie. Constans (L.) : Chrestomathie de l'ancien français (onzième et quinzième siècle). — *H. Chérot.* — lii. 926.
Chrétienté. Hervé-Bazin : Les grandes journées de la chrétienté. — *E. Cornut.* — lii. 525.
Christianisme. Brémond d'Ars (G. de) : La vertu morale et sociale du christianisme. — *Th. de Régnon.* — l. 516.
» Fraty (abbé) : Cours complet d'instructions sur les fondements du christianime. — *A. Courat.* — lii. 250.
« Villeneuve (H. de) : L'esprit de Jésus, ou le christianisme rationaliste. — *F. Desjacques.* — lii. 407.
Cid. Castro (Guillen de) : Mocedades del Cid (1re partie), publiées par E. Mérimée. — *E. Rivière.* — lii. 606.
Ciel. Hilaire (R. P.), capucin : Le système du ciel. — *A. Poulain.* — xlix. 306 ; li. 307.
Ciel. Delestre : Exploration du ciel théocentrique. — *A. Poulain.* — l. 510.
Civilisation. Seignobos (Ch.) : Histoire de la civilisation contemporaine. — *J. Mavel.* — lii. 756.
Clergé. Méric (El.) : Le clergé sous l'ancien régime. — *L. Boutié.* — lii. 579.

Cœur. Bournichon (J.) : Jacques Cœur, drame. — *A. Villerais.* — LII. 778.

Cognat. Moser (abbé A.) : M. Cognat, sa vie, ses œuvres et ses écrits. — *J. Burnichon.* — XLIX. 684.

Collège. Baunard (Mgr) : Le Collège chrétien. — *P. B.* — LII. 401.

» Feuvrier (J.) : Un collège franc-comtois au seizième siècle. — *Ch. Denieul.* — LII. 199.

» La vie au collège, par un collégien. — *V. Delaporte.* — LII. 624.

Colonisation. Prou-Gaillard (A.) : La France extérieure, colonisation politique et morale. — *S. Coubé.* — LII. 444.

Communaux. Glasson : Les communaux et le domaine rural à l'époque franque, réponse à M. Fustel de Coulanges. — *G. Gandy.* — LII. 428.

Communisme. Bouctot (J. G.) : Histoire du communisme et du socialisme. Tome I. — *A. D. G.* — LII. 731.

Composition. Chanal (Ed.) : Cours de composition française. — *J. Burnichon.* — LII. 575.

» Nouveau choix de compositions françaises ; sujets et modèles. — *J. Burnichon.* — LII. 575.

Conciliation. Serre (Jos.) : Au large ! Esquisse d'une méthode de conciliation universelle. — *E. Pujo.* — LII. 653.

Conscience. Bergson (H.) : Essai sur les données immédiates de la conscience. — *H. Despont.* — LII. 258.

Consulat. Bertin (E.) : La société du Consulat et de l'Empire. — *M. Baron.* — LII. 766.

Correspondance. Pingaud (L.) : Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'émigration (1789-1815). — *P. Pierling.* — LII. 131.

Couleurs. Lacouture (Ch.) : Répertoire chromatique ; solution raisonnée et pratique des problèmes les plus usuels dans l'étude et l'emploi des couleurs. — *E. Villaume.* — LI. 124.

Créoles. Corre (Dr) : Nos créoles. — *E. Pujo.* — LII. 922.

Crime. Ignotus (Félix Platel) : L'armée du crime. — *E. Cornut.* — LII. 594.

Crispi. Narjoux (F.) : Francesco Crispi; l'homme public, l'homme privé. — *A. Battandier.* — LII. 442.

Critique. Franchi (A.) : L'ultima critica ; la filosofia delle scuole italiane. — *F. Desjacques.* — LII. 109.

» Franck (Ad.) : Nouveaux essais de critique philosophique. — *X.* — LII. 650.

» Tissot (E.) : Les évolutions de la critique française. — *H. Chérot.* — LII. 460.

Croquis. Sybil : Croquis parlementaires. — *A. Boué.* — LII. 849.

Culte. Duchesne (abbé L.) : Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne. — *E. Rivière.* — L. 311.

Cure. Kneipp (Séb.) : Ma cure d'eau. — *Dr Surbled.* — LII. 740.

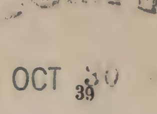
Cylindrographe. Moessard (P.) : Le cylindrographe, appareil panoramique. — *G. L.* — lii. 113.
Cyprien (S.). Le Provost (abbé) : Étude philologique et littéraire sur saint Cyprien. — *A. Boué.* — lii. 368.

D

Damien. Craven (Mme Aug.) : Le Père Damien. — *J.-B. Ray.* — lii. 361.
» Butaye (R.), S. J. : Leven van Pater Damiaan, apostel der melaastschen van Molokai. — *H. Chérot.* — lii. 749.
Dante. Planet (H.) : Dante; étude religieuse et littéraire sur la Divine Comédie. — *H. Chérot.* — lii. 459.
Dépopulation. Dumont (A.) : Dépopulation et civilisation, étude démographique. — *J. Burnichon.* — li. 535.
Développement. Loude (A.) : Traité pratique du développement. — *G. L.* — lii. 113.
Discours. Bougaud (Mgr) : Discours publiés par son frère et précédés d'une notice par M. Lagrange. — *P. B.* — lii. 89.
Doctrine chrétienne. Chauvet (abbé) : Exposition de la doctrine chrétienne. — *D. Gaye.* — lii. 5.
» Lagarde (abbé J.-B.) : Exposition et démonstration de la doctrine catholique. — *E. Cornut.* — lii. 17.
Dramaturges. Montégut (Em.) : Dramaturges et romanciers. — *E. Cornut.* — lii. 612.
Droit. André (Mgr) : Dictionnaire de droit canonique (revu par M. Condis). — *F. Desjacques.* — lii. 13. 330.
» Beaussire (E.) : Les principes du droit. — *F. Butel.* — lii. 26.
» Jhering (R. von) : La lutte pour le droit (trad. par O. de Meulenaere). — *F. Butel.* — lii. 729.
» Péries (abbé G.) : La Faculté de droit dans l'ancienne Université de Paris (1160-1793). — *F. Butel.* — lii. 828.
» Pillet (A.) : Jus canonicum generale, distributum in articulos. — *S. Adigard.* — lii. 881.
» Sumner Maine (H.) : Le droit international : la guerre. — *P. Fristot.* — lii. 411.
» Tardif (A.) : Histoire des sources du droit français; origines romaines. — *E. Rivière.* — li. 169.
» Viollet (P.) : Droit public; histoire des institutions politiques et administratives de la France. — *E. Rivière.* — lii. 98, et xlix. 332.
Drumont. Taxil (Léo) : Monsieur Drumont, étude psychologique. — *J. Burnichon.* — l. 335.

E

Économie. Block (M.) : Annuaire de l'économie politique et de la statistique (46e année). — *Ch. Denieul.* — lii. 111.
» Block (M.) : Annuaire de l'économie politique et de la statistique (47e année). — *H. Martin.* — lii. 842.
» Block (M.) : Les progrès de la science économique depuis Adam Smith. — *H. Martin.* — lii. 842.
» Coste (A.) : Nouvel exposé d'économie politique et de physiologie sociale. — *F. Butel.* — lii. 499.
École. Bonnot (abbé A.) : Les fruits de l'école sans Dieu. — *J. Burnichon.* — lii. 265.
» Méry (G.) : L'école où l'on s'amuse. — *J. Burnichon.* — lii. 504.
» Philippe (Frère) : Méditations sur l'emploi de l'école. — *J. Burnichon.* — lii. 504.
Écolier. Moireau (A.) : La journée d'un écolier au moyen âge. — *E. Cornut.* — lii. 213.
Écrivains. Hennequin (Em.) : Écrivains francisés : Dickens, Heine, Tourguénef, Poë, Dostoïewski, Tolstoï. — *L. Gabriel.* — lii. 608.
» Hennequin (Em.) : Quelques écrivains français; Flaubert, Zola, Hugo, Goncourt, Huysmans, etc. — *L. Gabriel.* — lii. 608.
Education. Compayré (G.) : Psychologie appliquée à l'éducation. — *J. Burnichon.* — lii. 504.
» Compayré (G.) : Organisation pédagogique et législation des écoles primaires. — *J. Burnichon.* — lii. 504.
» Rochard (J.) : L'éducation de nos fils. — *J. Burnichon.*—lii. 265.
Egmont. Armaillé (comtesse d'), née de Ségur : La comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, d'après ses lettres à Gustave III. — *P. Mury.* — l. 165.
Égypte. Jullien (M.), S. J. : L'Égypte, souvenirs bibliques et chrétiens. — *F. Desjacques.* — lxix. 674.
Élasticité. Mathieu (Em.) : Théorie sur l'élasticité des corps solides. — *T. Pepin.* — lii. 737.
Électricité. Bertrand (J.) : Leçons sur la théorie mathématique de l'électricité. — *T. Pepin.* — lii. 341.
» Gérard (E.) : Leçons sur l'électricité. Tome i. — *J. de Joannis.* — lii. 419.
» Gérard (E.) : Leçons sur l'électricité. Tome ii. — *J. de Joannis.* — lii. 817.
» Lodge (O. J.) : Modern views of electricity. — *J. de Joannis.* — l. 218.
Encyclopédie. Rocafort (J.) : Les doctrines littéraires de l'Encyclopédie, ou le romantisme des Encyclopédistes. — *E. Cornut.* — lii. 852.
Enseignement. Desforges (J.) : Cours pratique d'enseignement manuel



à l'usage des candidats aux écoles nationales d'arts et métiers. — *G. L.* — LII. 113.

Enseignement. PROVOST DE LAUNAY (L.) : Manuel des lois de l'enseignement primaire. — *J. Burnichon.* — LII. 265.

Entretiens. LANSPERGE (J.-J.) : Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle. — *F. Desjacques.* — LII. 330.

Épigraphie. CAGNAT (R.) : Cours d'épigraphie latine. — *E. Beurlier.* — LII. 66.

Esprit. AUBERTIN (Ch.) : L'esprit public au dix-huitième siècle. — *E. Cornut.* — LII. 926.

Esthétique. BÉNARD (Ch.) : L'esthétique d'Aristote et de ses successeurs. — *E. Cornut.* — LII. 657.

États-Unis. MARMIER (X.) : Les États-Unis et le Canada. — *J. B. Ray.* — LII. 772.

» STRAUSS (O. S.) : Les origines de la forme républicaine du gouvernement dans les États-Unis d'Amérique (trad. par A. Laurent). — *G. Gandy.* — LII. 831.

Europe. LAVISSE (E.) : Vue générale de l'histoire politique de l'Europe. — *E. Rivière.* — LII. 750.

Évangile. A. G. : Le chemin de la vérité, ou le pur Évangile bien compris. — *A. Courat.* — LII. 641.

Évolution. FARGES (abbé Alb.) : La vie et l'évolution des espèces. — *Dr Surbled.* — LII. 659.

Exposition. PARVILLE (H. de) : L'Exposition universelle. — *E. Cornut.* — LII. 895.

» VOGÜÉ (E. M. de) : Remarques sur l'Exposition du centenaire. — *H. Martin.* — LII. 348.

F

Fac-similés : Recueil de fac-similés à l'usage de l'École des Chartes (4e fascicule). — *Dom P. Piolin.* — LII. 182.

Fédération. LAMBERT (Maur.) : Les fédérations en Franche-Comté, ou la fête de la Fédération du 14 juillet 1790. — *G. Gandy.* — LII. 764.

Fer. LAPPARENT (A. de) : Le siècle du fer. — *T. Pepin.* — LII. 30.

Finistère. TRÉVÉDY (J.) : Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère, dressé en l'an III par Cambry. — *J. Forbes.* — LII. 37.

Fisher. BRIDGETT (R. P.) : La vie du bienheureux Jean Fisher (trad. par l'abbé Cardon.) — *J. Mavel.* — LII. 521.

Fontainemarie. TAMISEY DE LARROQUE (Ph.) : Livre de raison de la famille de Fontainemarie (1640-1774). — *H. Chérot.* — LII. 830.

Fortifications. CHOTARD (H.) : Louis XIV, Louvois, Vauban et les fortifications du Nord de la France. — *P. Mury.* — LII. 358.

Fortunat. NISARD (Ch.) : Le poète Fortunat. — *E. Rivière.* — LII. 694.

Fourvière. André, S. J. : Le médaillon de Fourvière. — *G. Gandy*. — lii. 219.
France. Pellissier (A.) : Les gloires de la France chrétienne au dix-neuvième siècle : essais anecdotiques. — *E. Plantier*. — lii. 767.
» Vattier d'Ambroyse : Le littoral de la France. — *A. Lefèvre*. — lii. 945.
François. Le Monnier (abbé L.) : Histoire de saint François d'Assise. — *H. Colombier*. — lii. 516.
» Bersange (abbé) : Dom François Régis, fondateur et premier abbé de Notre-Dame de Staouëli. — *J. de Rességuier*. — lii. 582.
» Blampignon (E. A.) : Fleurs et fruits de saint François de Sales. — *E. Cornut*. — lii. 17.
Francs-maçons. Taxil (Léo) : La France maçonnique. — *E. A.* — xlix. 503.
» Taxil (Léo) et Gall (T.) : Les admirateurs de la lune à l'Orient de Marseille. — *E. A.* — lii. 453.
» Taxil (L.) et Verdun (P.) : Les assassinats maçonniques. — *E. A.* — lii. 453.
» La Belgique maçonnique. — *E. A.* — xlix. 503.
Frotté. Sicotière (L. de la) : Louis de Frotté et les insurrections normandes. — *A. Jean*. — lii. 115.
Futura. Vacquerie (A.) : Futura, drame. — *V. Delaporte*. — l. 321.

G

Géographie. Dupont (abbé) : Cours de géographie. — *J. Brucker*. — lii. 526.
Géologie. Priem (F.) : Cours de géologie. — *J. P.* — lii. 897.
Géométrie. Lacouture (H.), S. J. : Géométrie élémentaire. — *L. Duquesne*. — lii. 663.
Germier. Douais (abbé C.) : Saint Germier, évêque de Toulouse. — *G. Desjardins*. — lii. 821.
Girondins. Guadet : Les Girondins : — *H. Martin*. — lii. 194.
Gounod. Pagnerre (L.) : Charles Gounod, sa vie et ses œuvres. — *F.-L. Comire*. — lii. 589.
Grâce. Joyau (E.) : La théorie de la grâce et la liberté morale de l'homme. — *E. Portalié*. — lii. 642.
Grèce. Diehl (Ch.) : Excursions archéologiques en Grèce. — *A. Boué*. — lii. 834.
Grégoire. Delarc (abbé O.) : Saint Grégoire VII et la réforme de l'Église romaine au onzième siècle. Tome iii. — *H. Colombier*. — lii .821.
Gueldre. Histoire de Philippe de Gueldre, par une pauvre Clarisse de Grenoble. — *A. Charaux*. — lii. 51.
Guerre. Darimon (A.) : Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870. — *O. S.* — lii. 678.

Guerre. Dick de Lonlay : Français et Allemands, histoire anecdotique de la guerre de 1870. Tome v. — *P. Mury.* — LII. 435.

Guillaume. Neukomm (E.) : Guillaume II et ses soldats. — *H. Lefranc.* — LII. 351.

Guinée. Teilhard de Chardin (J.) : La Guinée supérieure et ses missions ; étude géographique, sociale et religieuse. — *J. Brucker.* — LII. 591.

Guise. Buet (Ch.) : François de Lorraine, duc de Guise. — *A. Reimsbach.* — LII. 360.

H

Harpe. Lafforgue (abbé P.) : La harpe chrétienne (les Psaumes). — *P. F.* — LII. 16.

Harpedanne. Martin-Donos (abbé J. de) : Jehan de Harpedanne. — *A. Villerais.* — LII. 777.

Hecquet. Roger (Dr J.) : Hecquet, docteur, régent et ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris. — Dr *Surbled.* — LII. 588.

Histoire. Piolet (abbé Ant.) : Histoire contemporaine de 1789 à 1889. — *Th. Malley.* — LII. 581.

» Pizzetta (J.) : Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle. — *H. Martin.* — LII. 816.

» Serre (contre-amiral) : Étude sur l'histoire militaire et maritime des Grecs et des Romains. — *O. S.* — LII. 751.

Hoche. Font-Réaulx (H. de) : Le général Hoche. — *G. Gandy.* — LII. 523.

Homélies. Botti (A.) : Homélies sur les Évangiles du dimanche. — *P. Motte.* — LII. 403.

Homme. Féron (Mme A.) : L'homme : origines, luttes, destinées. — *F. Jubaru.* — LII. 814.

Honneur. Worms (E.) : Les attentats à l'honneur. — *J.-B. Barquissau.* — LII. 414.

Horace. Poiret (J.) : Horace ; étude psychologique et littéraire. — *J. C. D.* — LII. 371.

Hygiène. Lagrange (Dr F.) : L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens. — *J. Burnichon.* — LII. 265.

» Sapiens (Dr P.) : L'hygiène dans la famille. — Dr *Surbled.* — LII. 739.

» Thoinot (H. L.) : Cours d'hygiène. — *J. Burnichon.* — LII. 504.

Hypnotisme. Claverie (F.) : Étude sur l'hypnotisme. — *S. Adigard.* — LII. 174.

» Franco (J.-J), S. J. : L'hypnotisme revenu à la mode (traduction par A. de Villiers de l'Isle-Adam. — *F. Desjacques.* — LII. 29.

» Marin (Dr P.) : L'hypnotisme théorique et pratique. — *S. Adigard.* — LII. 174.

» Touroude (A.) : L'hypnotisme, ses phénomènes et ses dangers. — *S. Adigard.* — LII. 174.

I

Image. Baume-Pluvinel (de la) : Le développement de l'image latente. — *G. L.* — lii. 113.

Imitation. Tarde (G.) : Les lois de l'imitation. — *H. Despont.* — lii. 491.

Inconséquences. Reboul (abbé H.) : Nos inconséquences; extraits du journal d'un philosophe franc-penseur. — *Ch. Denieul.* — lii. 263.

Indulgences. Beringer (F.), S. J. : Les Indulgences, leur nature et leur usage (trad. par les PP. E. Abt et A. Feyerstein). — *E. A.* — lii. 328.

Insectes. Finot (A.) : Faune de la France ; insectes orthoptères. — *J. Pantel.* — lii. 668.

Institutions. Fustel de Coulanges : Histoire des institutions politiques de l'ancienne France ; l'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne. — *G. Gandy.* — lii. 185.

Irlande. Pressensé (E. de) : L'Irlande et l'Angleterre, depuis l'acte d'union jusqu'à nos jours (1800-1888). — *H. Martin.* — l. 331.

» Walsh (Mgr), archevêque de Dublin : Statement of the chief grievances of irish Catholico on the matter of education. — *Un jésuite anglais.* — li. 689.

Italie. Dumond (abbé L.) : Souvenirs et impressions d'un voyage en Italie. — *A. Villerais.* — lii. 283.

» Gebhart (E.) : L'Italie mystique; histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge. — *E. Rivière.* — l. 690.

» Merlino (X.) : L'Italie telle qu'elle est. — *E. Pujo.* — lii. 836.

» Meylan (A.) : A travers l'Italie. — *E. Pujo.* — lii. 836.

» Neukomm (E.) : Voyage au pays du déficit (la nouvelle Italie). — *E. Pujo.* — lii. 836.

J

Jandel. Cormier (H. M.), O. P. : Vie du Rme Père Alexandre-Vincent Jandel, 73e maître général des Frères Prêcheurs. — *H. Chérot.* — li. 520.

Jean. Babou (H.) : Vie du F. Jean, fondateur de l'hospice de Galan. — *J. de Rességuier.* — lii. 582.

Jeanne d'Arc. Ayroles (J.-B.), S. J. : La Pucelle devant l'Église de son temps, documents nouveaux. — *E. Cornut.* — l. 177.

» Barghon de Fort-Rion (baron) : Jehanne d'Arc, chronique rimée. — *V. Delaporte.* — xlix. 154.

» Blaze de Bury (Henri) : Jeanne d'Arc. — *P. Mury.* — lii. 359.

» Bois de la Villerabel (A. du) : Les procès de Jehanne la Pucelle. — *E. Cornut.* — lii. 914.

» Carrier-Belleuse (P.) : La mission patriotique de Jeanne d'Arc, en huit tableaux. — *P. L. d'Arc.* — lii. 201.

Jeanne d'Arc. Corbani (P.) : Jeanne Darc. — *P. Brucker*. — lii. 55.
» Duc (Fronton du), S. J. : L'histoire tragique de la Pucelle de Dom-Remy, autrement d'Orléans, nouvellement départie par actes. — *V. Delaporte*. — li. 237.
» Lanéry d'Arc (P.) : Mémoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc, par les juges du procès de réhabilitation. — *A. Desplagnes*. — lii. 674.
» Lesigne (E.) : La fin d'une légende ; vie de Jeanne d'Arc. — *P.L. d'Arc*. — lii. 201.
Jérusalem. Guérin (V.) : Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux. — *F. Desjacques*. — xlix. 166, et lii. 36.
Jésuites. Butel (F.) : L'éducation des Jésuites autrefois et aujourd'hui : un collège breton. — *V. Delaporte*. — lii. 128.
» Delplace (L.), S. J. : L'Angleterre et la Compagnie de Jésus, avant le martyre du B. Edmond Campion (1540-1581). — *H. Chérot*. — lii. 823.
» Rochemure (H. de), S. J. : Le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus. — *F. Desjacques*. — lii. 330.
» Sommervogel (C.), S. J. : Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, nouvelle édition. Tome i. — *H. Chérot*. — li. 516.
Jésus. Didon (R. P.), O. P. : Jésus-Christ. — *J. Brucker*. — li. 511.
» Fava (Mgr) : Jésus-Christ, Roi éternel. — *H. de Bigault*. — lii. 82.
» Gilly (Mgr) : Les sept paroles de Jésus en Croix. — *J. Clavé*. — lii. 561.
» Mayr (le P.), S. J. : Περὶ τῆς τοῦ Χριστοῦ μιμήσεως (De l'Imitation de Jésus-Christ). — *V. Delaporte*. — lii. 565.
» Perraud (abbé Ch.) : Méditations sur les sept paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix. — *F. Desjacques*. — lii. 166.
» Imitation de l'Enfant Jésus. — *E. Cornut*. — lii. 17.
Jeufosse. Bonhomme (Paul) : L'affaire de Jeufosse. — *A. Villerais*. — lii. 700.
Joseph (S.). Ricard (Mgr) : Mois consolateur de saint Joseph. — *F. Desjacques*. — lii. 95.
» Sarda y Salvany (Don) : Petit mois de saint Joseph. — *F. Desjacques*. — lii. 95.
» Timon-David (Chan.) : Vie de saint Joseph Calasanctius. — *G. Desjardins*. — l. 493.
Joseph II. Delplace (L.), S. J. : Joseph II et la Révolution brabançonne. — *P. Mury*. — lii. 762.
Journal. Fidus : Journal, III. L'Essai loyal. — *L. Gabriel*. — lii. 595.
Journaliste. Merson (E.) : Confessions d'un journaliste. — *L. Gabriel*. lii. 595.
Juifs. Desportes (H.) : Le mystère du sang chez les Juifs de tous les temps. — *E. Cornut*. — lii. 30.

Juifs. Goudet (abbé A.) : La mission des Juifs et les deux chars évangéliques. — *A. Vacant.* — lii. 409.

» Lafargue-Decazes (G.): Israël ; Son Excellence le citoyen Vénal. — *A. Villerais.* — lii. 700.

» Lémann (abbé J.) : La prépondérance juive. — xlix. 169.

» Martinez (docteur) : Le Juif, voilà l'ennemi ! — *E. Cornut.* — lii. 30.

K

Kabylie. Charvériat (F.) : Huit jours en Kabylie. — *F. Desjacques.* — lii. 208.

Kant. Schopenhauer (A.) : Critique de la philosophie kantienne. — *H. Despont.* — lii. 103.

Kirchenlexicon. Wetzer et Welte : Kirchenlexicon oder Encyclopædie der kathol. Theologie und ihrer Hülfswissenschaften (par le Card. Hergenrœther et le Dr F. Kaulen). — *E. Rivière.* — lii. 883.

L

La Colombière. Rochemure (H. de), S. J. : Le Vén. P. Claude de La Colombière, apôtre du Sacré Cœur. — *F. Desjacques.* — lii. 330.

Lamartine : Pomairols (Ch. de) : Lamartine ; étude de morale et d'esthétique. — *V. Delaporte.* — lii. 60.

Lamennais. Janet (P.) : La philosophie de Lamennais. — *H. Despont.* — lii. 258.

Langue. Krafft-Bucaille (Mme) : Causerie sur la langue française. — *A. D. G.* — lii. 375.

La Rochejacquelein. Henri de la Rochejacquelein et la guerre de la Vendée, d'après des documents inédits. — *J. Delbrel.* — lii. 765.

La Salle. Fréchette (L.) : Jean-Baptiste de La Salle, poème lyrique. — *V. Delaporte.* — xlix. 146.

La Vallière. Pauthe (abbé L.) : Madame de La Vallière ; la morale de Bossuet à la cour de Louis XIV. — *H. Martin.* — xlix. 165. et lii. 56.

Lavardin. Drault (Jean) : Le dernier sire de Lavardin. — *Ch. Denieul.* — lii. 380.

Lavoisier. Berthelot : La révolution chimique ; Lavoisier. — *E. Capelle.* — lii. 901.

Légion. Blanc (cap.) : La légion étrangère. — *Un ancien officier.* — lii. 776.

Léon (S.). Brucker (P.-P.), S. J. : L'Alsace et l'Église au temps du pape saint Léon IX (Bruno d'Egisheim). — *B. S.* — xlix. 160 ; l. 508.

Léon XIII. Calhiat (abbé H.): Histoire populaire de Léon XIII. — *Ch. Brun*. — lii. 362.

Le Prévost : Vie de M. Le Prévost, fondateur de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul. — *M. de Boylesve*. — lii. 203.

Lettres : Lettres de l'ouvreuse, voyage autour de la musique. — *E. Soullier*. — lii. 741.

» Auriol (Ch.) : La défense du Var, le passage des Alpes ; lettres des généraux Suchet, Masséna, etc. — *J. Le Génissel*. — xlix. 512.

Liberté. Berseaux (abbé) : Liberté et libéralisme, ou l'État chrétien. — *F. Butel*. — lii. 172.

Liberté de conscience. Saunois de Chevert (G.) : La liberté de conscience en France et à l'étranger. — *E. Cornut*. — l. 688.

Littérature. Brunetière (F.) : L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature, leçons professées à l'École normale supérieure. — *E. Cornut*. — li. 171.

» Clarens (J.-P.) : Réaction. — *E. Pujo*. — lii. 377.

» Croiset (Alf. et Maur.) : Histoire de la littérature grecque, t. ii. — *F. Lecroix*. — lii. 690.

» Egger (Ém.) : La littérature grecque. — *E. Charel*. — lii. 851.

» Faguet (E.) : Dix-huitième siècle; études littéraires. — *E. Cornut*. — li. 294.

» Jeanroy-Félix (V.) : Nouvelle histoire de la littérature française sous le second Empire et la troisième République. — *V. Delaporte*. — lii. 60.

» Marc (abbé) : Manuel d'histoire de la littérature française. — *H. Chérot*. — lii. 691.

» Morice (Ch.) : La littérature de tout à l'heure. — *E. Cornut*. — lii. 926.

» Pellissier (G.) : Le mouvement littéraire au dix-neuvième siècle. — *E. Cornut*. — l. 692.

Louis (S.). Viollet (P.) : Les Établissements de saint Louis, accompagnés des textes primitifs et des textes dérivés. — *P. Lanéry d'Arc*. — lii. 824.

Lourdes. Caer (Th. de) : Un ex-voto à Notre-Dame de Lourdes, histoire intime et authentique d'une guérison. — *J. Noury*. — lii. 438.

Lutte. Musany (F.) : La lutte pour le vrai; aphorismes. — *J.-M. Fournier*. — lii. 810.

Lyonne-Selore. Soudry (Mme A.) : La famille de Lyonne-Selore. — *A. Lefèvre*. — lii. 379.

M

Mal social. Sarda y Salvany (don) : Le mal social, ses causes, ses remèdes. — *F. P.* — lii. 570.

Marguerite-Marie. LANGUET (Mgr J.-J.) : La Vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation Sainte-Marie (nouvelle édition par l'abbé L. Gauthey). — *J. Burnichon.* — LI. 335.

» Courte biographie et lettres inédites de la bienheureuse Marguerite-Marie, l'apôtre du Sacré Cœur de Jésus. — LI. 535.

Mariage. ALLEGRE (G.) : Impedimentorum matrimonii synopsis. — *S. Adigard.* — LII. 95.

» HOROY (Dr) : Du mariage civil du prêtre catholique en France. — *F. Butel.* — LII. 499.

» LAPEYRADE (abbé) : Le livre du mariage et de la famille. — *F. Desjacques.* — LII. 407.

» PAOLI (abbé Ant.) : Étude sur les origines et la nature du mariage civil, mis en regard de la doctrine catholique. — *J. A.* — LII. 645.

» Souvenir de mariage. — *A. Courat.* — LII. 804.

Mariana. GARZON (F.), S. J.: El Padre Juan de Mariana y las escuelas liberales. — *B. Gaudeau.* — XLIX. 509.

Marie. FAYOLLE (abbé A.) : Notre-Dame de Paris; mois de Marie (1890). — *F. Jubaru.* — LII. 806.

» MAILLES (abbé A.) : Méditations sur la vie de la très sainte Vierge. — *P. Motte.* — LII. 251.

» MALATESTE (P.-F.) : La sainte Vierge, modèle pratique de tous les âges. — *R. de Scorraille.* — LII. 252.

» MOLA (Ch.) : Vie de la sainte Vierge (trad. par l'abbé Le Monnier). — *P. Fortin.* — LII. 855.

» PIE (le P.) DE LANGOGNE : Le diurnal de Marie. — *E. Cornut.* — LII. 17.

» SARDA Y SALVANY (don) : Petit mois de Marie (trad. par un ancien directeur de séminaire). — *R. de Scorraille.* — LII. 252.

» VERDON (abbé L.) : Mois de Marie. — *A. Courat.* — LII. 489.

» WICHMANS (A.) : Le samedi de Marie (publié par I. V. S., O. P.). — *I. Sarramagna.* — LII. 405.

Marie-Antoinette. NOLHAC (P. de) : La reine Marie-Antoinette. — *J. Burnichon.* — LII. 432.

» NOLHAC (P. de) : Le château de Versailles, au temps de Marie-Antoinette. — *J. Burnichon.* — LII. 432.

» La ROCHETERIE (M. de) : Histoire de Marie-Antoinette. — *M. Bouillon.* — L. 339.

Marie Stuart. KERVYN DE LETTENHOVE (baron) : Marie Stuart; l'œuvre puritaine, le procès, le supplice (1585-1587). — *J. Morris.* — XLIX. 669.

Maroc. LOTI (P.) : Au Maroc. — *E. Cornut.* — LII. 284.

Matérialisme. LETOURNEAU (Ch.) : Science et matérialisme. — *G. Gandy.* — LII. 893.

Mécanique. Boussinesq (J.) : Leçons synthétiques de mécanique générale. — *A. P.* — lii. 111.

Médecin. Surbled (Dr) : Le médecin devant la conscience. — *F. Desjacques.* — lii. 421.

» Roger (Dr J.) : Les médecins normands du douzième au dix-huitième siècle; biographie et bibliographie. — *Dr Surbled.* — lii. 769.

Méditations. Girodon (P.) : Deux années de méditations à l'usage de la jeunesse. — *J.-B. Didierjean.* — lii. 325.

Mémoires. Hyde de Neuville (baron) : Mémoires et souvenirs. Tome ii. — *H. Martin.* — l. 161.

» Laurie (A.) : Mémoires d'un collégien russe. — *E. Cornut.* — lii. 214.

» Louvet de Couvrai : Mémoires sur la Révolution française (publiés par F.-A. Aulard). — *H. Martin.* — xlix. 335, et lii. 121.

» Saint-Simon : Mémoires, nouvelle édition par A. de Boislisle. Tome viii. — *J. Brucker.* — li. 337.

» Simon (J.) : Mémoires des autres. — *A. Villerais.* — lii. 217.

» Sourches (marquis de) : Mémoires sur le règne de Louis XIV (publiés par M. le comte G.-J. de Cosnac et E. Pontal). Tomes vii-ix. — *L. Charpentier.* — lii. 125.

Mesgrigny. Bérengier (dom Th.), O. S. B. : L'épiscopat provençal au dix-huitième siècle : notice sur Mgr Jos.-Ign. de Mesgrigny, évêque de Grasse (1653-1726). — *H. Chérot.* — lii. 748.

Métaphysique. Fouillée (A.) : L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience. — *J. Le Veux.* — lii. 253.

» Rickaby (J.), S. J. : General metaphysics. — *J. Garde.* — lii. 569.

Météorologie. Sugny (J. de) : Eléments de météorologie nautique. — *M. Genevois.* — lii. 573.

Metz. Hérisson (comte d') : La légende de Metz. — *O. S.* — lii. 678.

Mignet. Petit (E.) : François Mignet. — *E. Cornut.* — lii. 69.

Molinisme. Gayraud (R. P. H.), O. P. : Thomisme et molinisme. Première partie : Préliminaires historiques et critique du molinisme. — *E. Portalié.* — xlix. 659.

» Régnon (Th. de), S. J. : Bannésianisme et molinisme. Première partie : Établissement de la question et défense du molinisme. — *E. Portalié.* — xlix. 659.

Moltke. Le maréchal de Moltke. — *O. S.* — lii. 678.

Montmartre. Jonquet (R. P. E.) : Montmartre, autrefois et aujourd'hui. — *V. Siveton.* — lii. 283.

» Jonquet (R. P.), O. M. I. : Montmartre, autrefois et aujourd'hui. — *P. Brucker.* — lii. 807.

Morale. Ballerini (A.), S. J. : Opus theologicum morale in Busembaum « Medullam ». — *S. Adigard.* — lii. 485.

» Frassinetti (J.) : Abrégé de la théologie morale de saint Alphonse de Liguori. — *F. Desjacques.* — lii. 12.

Morale. MATHARAN (M.), S.J. : Asserta moralia. — *D. Gaye.* — LII. 327.
Moreno. TRICARD (H.), S. J. : Garcia Moreno, drame. — *V. Delaporte.* — XLIX. 150.
» PAUL (Aug.) : Garcia Moreno, drame. — *A. Villerais.* — LII. 779.
Moyen Age. ROMAIN (G.) : Le moyen âge fut-il une époque de ténèbres et de servitude ? — *J.-B. Jeannin.* — LII. 40.

N

Nancy. GIRARD (abbé) : La charité à Nancy. — *J. Orhand.* — LII. 333.
Napoléon. MEYNIAL (L.) : Napoléon Ier ; sa vie, son œuvre. — *G. Gandy.* — LII. 428.
Numismatique. BLANCHET (A.) : Nouveau manuel de numismatique du moyen âge et moderne. — *J. Chautard.* — LII. 662.

O

Oberammergau. PÂRIS (Mme Em.) : Guide du voyageur à Oberammergau; traduction du mystère de la Passion. — *H. Chérot.* — LII. 376.
O'Connell. NEMOURS-GODRÉ (L.) : O'Connell, sa vie, son œuvre. — *V. Delaporte.* — XLIX. 511.
Œuvres. AVIT (S.), évêque de Vienne : Œuvres complètes (publiées par U. Chevalier). — *J. Dutel.* — LII. 724.
» BESSON (Mgr) : Œuvres pastorales et oratoires. — *P. B.* — LII. 401.
» MOLIÈRE : Œuvres, tome x (les Grands Écrivains de la France). *A. Villerais.* — LII. 143.
» TURINAZ (Mgr) : Œuvres pastorales ; lettres. — *J.-B. Didierjean.* — LII. 481.
Offices. Officia hebdomadæ sanctæ et octavæ Paschæ. — *F. Desjacques.* LII. 166.
Officier. JUVEN (F.) : Comment on devient officier. — *O. S.* — LII. 742.
Opium. QUINCEY (Ch. de) : Confessions d'un mangeur d'opium (trad. par V. Descreux). — *Dr Surbled.* — LII. 264.
Optique. MASCART : Traité d'optique. — *A. P.* — LII. 111.
Opuscules. GAY (Mgr Ch.) : De la douleur chrétienne; — le ciel, le purgatoire, la terre ; — de l'abandon à Dieu. — *P. Fortin.* — LII. 728.
Ordre. PÉRIN (Ch.) : L'ordre international. — *H. Martin.* — LII. 96, et XLIX. 329.
Orénoque. CHAFFAUJON (J.) : L'Orénoque et le Caura. — *P. Fortin.* — LII. 285.
Orgue. LORET (C.) : Recherches sur l'orgue hydraulique. — *F.-L. Comire.* — LII. 511.
Ouvriers. SEGRETAIN (abbé) : L'Eglise et la jeunesse ouvrière. — *J. Burnichon.* — LII. 265.

P

Paléographie. Prou (M.) : Manuel de paléographie latine et française, du sixième au dix-septième siècle. — *A. Bouillet.* — LII. 141.
» Bénédictins de Solesmes : Paléographie musicale; fac-similés photographiques des principaux manuscrits de chant grégorien, ambrosien, mozarabe, gallican. Tome I. — *E. Soullier.* — LII. 905.
Panama. Ponsolle (P.) : Le tombeau des milliards, Panama. — *A. Lefèvre.* — LII. 844.
Papes. Pastor (Dr S.) : Geschichte der Pæpste seit dem Ausgang des Mittelalters. Tome II. — *P. Mury.* — LII. 426.
» Pierling (P.), S. J. : Papes et tsars. — *H. Colombier.* — LII. 197.
» Sauvé (Mgr H.) : Le Pape et le concile du Vatican. — *F. Desjacques.* — L. 159.
Paris. Babeau (A.) : Paris en 1789. — *H. Lefranc.* — LII. 351.
» Biré (E.) : Paris pendant la Terreur. — *P. Fortin.* — LII. 354.
» Franklin (A.) : La vie privée d'autrefois; l'hygiène. — *H. Martin.* — LII. 423.
» Franklin (Alf.) : La vie privée d'autrefois; arts et métiers, mœurs, modes, usages des Parisiens du douzième au dix-huitième siècle. Comment on devenait patron. — *J. Forbes.* — LII. 658.
» Martin (A.) : Paris; promenades dans les vingt arrondissements. — *E. Cornut.* — LII. 932.
» Martin (A.) : Tout autour de Paris; promenades et excursions dans le département de la Seine. — *E. Cornut.* — LII. 932.
» O'Monroy (R.) : La soirée parisienne. — *E. Cornut.* — LII. 382.
Paroissien. Le paroissien romain selon le missel et le bréviaire. — *J. Burnichon* — LII. 889.
Pascal. Nourrisson : Défense de Pascal. — *H. Despont.* — LII. 103.
Pascalis. X. (abbé) : Scènes de la vie religieuse ; l'abbé Pascalis, un curé de village. — *A. Villerais.* — LII. 701.
Patrologie. Fessler (Jos.) : Institutiones Patrologiæ, quas denuo recensuit, auxit, edidit Bern. Jungmann. Tomus I. — *E. Rivière.* — LII. 643.
» Retke (A.) : Patrologiæ Compendium scholis accommodatum. — *F. Desjacques.* — LII. 330.
Paulin. Rocafort (J.) : De Paulini Pellæi vita et carmine. — *J. Dutel.* — LII. 693.
Pedro. Mossé (B.) : Dom Pedro II, empereur du Brésil. — *G. Gandy.* — LII. 280.
Peintres. Wyzewa (T. de) et Perreau (X.) : Les grands peintres de l'Allemagne, de la France contemporaine, de l'Espagne et de l'Angleterre; suivi de l'histoire sommaire de la peinture japonaise. — *E. Cornut.* — LII. 931.

Peinture. Pétroz (E.) : Esquisse d'une histoire de la peinture au musée du Louvre. — *E. Cornut*. — lii. 612.

Peiresc. Lantenay (A. de) : Peiresc, abbé de Guîtres. — *E. Rivière*. — lii. 134.

» Tamizey de Larroque (Ph.) : Documents inédits sur l'histoire de France : lettres de Peiresc aux frères Dupuy. — *H. Chérot*. — lii. 190.

» Tamizey de Larroque (Ph.) : Les correspondants de Peiresc : Boniface Borrilly; lettres inédites, écrites d'Aix à Peiresc (1618-1631). — *H. Chérot*. — lii. 830.

Pèlerinage. Blot (le P.) : Un pèlerinage en Espagne, pour le 3e centenaire de sainte Thérèse. Tomes i et ii. — *J. D.* — lii. 911.

» Drochon (R. P.), de l'Ass. : Histoire illustrée des pèlerinages français de la très sainte Vierge. — *L. Roure*. — lii. 908.

» Montet (abbé C. E.) : La France du travail à Rome ; journal d'un pèlerin. — *A. Courat*. — lii. 844.

» Sodar de Vaulx (Mme) : Les splendeurs de la Terre Sainte, ses sanctuaires et ses gardiens. — *F. Desjacques*. — xlix. 167.

» Vannesson (abbé A.) : Au pays de Notre-Seigneur; études et impressions d'un pèlerin. — *A. Crey*. — lii. 647.

Perboyre. Demimuid : Le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre; discours prononcés les 3, 4 et 5 décembre 1889. — *J. D.* — lii. 779.

» Vie du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, par un prêtre de la Mission. — Vie abrégée du Vénérable Jean-Gabriel Perboyre. — Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. — *V. Siveton*. — lii. 137.

Philosophie. Blanc (abbé. E.) : Traité de philosophie scolastique. Tomes ii et iii, avec un appendice du R. P. G. de Pascal sur le pouvoir social et l'ordre économique. — *F. Desjacques*. — lii. 18.

» Bossu (chan. L.) : Sommaire de philosophie. — *E. Lanusse*. — lii. 256.

» Castelein (A.), S. J. : Cours de philosophie. Tome ii : Psychologie. — *E. Lanusse*. — lii. 567.

» Castelein S. J. : Cours de philosophie. Tome iii : Les principes de la philosophie morale. — *E. Lanusse*. — lii. 807.

» Ferraz : Histoire de la philosophie pendant la Révolution. — *H. Despont*. — lii. 103.

» Gonzalez (card. Zéph.), O. P. : Histoire de la philosophie (traduite et annotée par le P. G. de Pascal). Tome i. — *R*. — lii. 648.

» Janet (P.) : Eléments de philosophie scientifique et de philosophie morale. — *J.-M. Fournier*. — lii. 810.

» Laffitte (P.) : Cours de philosophie première. Tome i. — *Ch. Delmas*. — lii. 338.

» Lahousse (G.), S. J. : Prælectiones Logicæ et Ontologiæ. — *Ch. Antoine*. — lii. 23.

Philosophie. Maumus (E.-V.), O. P. : Saint Thomas d'Aquin et la philosophie cartésienne. — *E. Portalié.* — LII. 171.

Photographie. Bertillon (A.) : La photographie judiciaire. — *A. Poulain.* — LII. 900.

Physique. Naville (Em.) : La physique moderne; études historiques et philosophiques. — *J. de Joannis.* — LII. 665.

» Tricht (V. van), S. J. : Leçons élémentaires de physique. — *J. P.* — LII. 899.

» Witz (A.) : Exercices de physique et applications préparatoires à la licence. — *A. P.* — LII. 111.

Pietrasanta. Grandidier (F.), S. J. : Le P. Pietrasanta, rectification historique. — *G. Desjardins.* — L. 490; LI. 305.

» Timon-David (chan.) : Réponse à la brochure « Le P. Pietrasanta ». — *G. Desjardins.* — LI. 305.

Plas. Mercier (R. P.), S. J. : Marin et Jésuite. Vie et voyages de François de Plas, ancien capitaine de vaisseau, prêtre de la Compagnie de Jésus (1809-1888). — *P. Fortin.* — LII. 920.

Pline. Wilde (J.), S. J. : De C. Plinii Cæcilii Secundi et imp. Trajani epistulis mutuis disputatio. — *F. Lecroix.* — LII. 209.

Poésies. Beauverie (J.-B.) : Poèmes bibliques et évangéliques. — *V. Delaporte.* — XLIX. 142.

» Born (Bertrand de) : Poésies complètes, publiées par A. Thomas. — *E. Rivière.* — LII. 606.

» Borrelli (vicomte de) : Rana, poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 135.

» Borrelli (vicomte de) : Alain Chartier, un acte en vers héroïques. — *V. Delaporte.* — XLIX. 136.

» Bouchaud (P. de) : Mélodies poétiques. — *V. Delaporte.* — LII. 616.

» Briault (abbé L.) : Rimes cléricales. — *V. Delaporte.* — XLIX. 141.

» Casier (J.) : Les harmonies chrétiennes, poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 139.

» Chauvigny (L. de) : Croyances, poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 155.

» Coppée (F.) : Le Pater, drame en un acte. — *V. Delaporte.* — XLIX. 152.

» Crécelle (F. Boussenot) : Aubades à Marianne. — *V. Delaporte.* — XLIX. 149.

» Delaporte (V.), S. J. : Récits et légendes, 2e série. — *H. Chérot.* — XLIX. 518.

» Fuster (Ch.) : Les poètes du clocher. — *V. Delaporte.* — XLIX. 155.

» Fuster (Ch.) : Sonnets. — *V. Delaporte.* — LII. 616.

» Guiard (E.) : Poésies. — *V. Delaporte.* — XLIX. 154.

» Hinzelin (Em.) : Poèmes et Poètes ; vers anciens et nouveaux. — *A. Boué.* — LII. 849.

Poésies. Joussel (P.) : L'éternelle chanson, poésies. — *V. Delaporte.* — xlix. 141.
» Lamarre (Cl.) : Nouvelles fables. — *V. Delaporte.* — xlix. 155.
» Leconte de Lisle : Les raisons du Saint-Père, poésie (Revue des Deux-Mondes, 15 sept.) — *V. Delaporte.* — li. 498.
» Le Dorz (F.) : Allons, gai, gai! comédie. — *V. Delaporte.* — lii. 698.
» Le Dorz (F.) : Le Serment, drame. — *V. Delaporte.* — lii. 699.
» Lefranc (abbé A.) : Poèmes bibliques. — *V. Delaporte.* — xlix. 143.
» Le Vavasseur (G.) : Poésies complètes, tome iii. — *V. Delaporte.* — xlix. 137.
» Mulot (E.) : De Gethsemani au Golgotha, méditations poétiques. — *V. Delaporte.* — xlix. 154.
» Nicol (abbé M.) : Une voix de Bretagne, poésies. — *V. Delaporte.* — xlix. 144.
» Rainguet (abbé Aug.) : Œuvres poétiques. — *V. Delaporte.* — lii. 699.
» Rouvroy (L. de) : Sans alliage, poésies. — *V. Delaporte.* — xlix. 138.
» Tiercelin (L.) et Ropartz (G.) : Le Parnasse breton contemporain. — *V. Delaporte.* — xlix. 145.
» Villepreux (J. de) : Les dégoûts. — *V. Delaporte.* — lii. 616.

Poitou. Berthelé (J.) : Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou. — *Ch. Clair.* — lii. 610.

Polémiques. Barbey d'Aurevilly (J.) : Dernières polémiques. — *E. Cornut.* — lii. 926.

Pons (S.). Guillaume (P.) : Istorio de sanct Poncz, mystère provençal. — *E. Rivière.* — lii. 138.

Portraits. Gautier (Léon) : Portraits du dix-septième siècle. — *M. Robert.* — lii. 697.

Pozzo di Borgo. Maggiolo (A.) : Pozzo di Borgo (1764-1842). — *A. Boué.* — lii. 919.

Prades. Calhiat (abbé H.) : Elisabeth de Prades ; sa vie, son journal. — *A. Villerais.* — lii. 365.

Prêtre. Moussard (abbé) : Le prêtre et la vie d'étude. — *A. Vacant.* — lii. 726.
» Blanc (cap.) : Prêtres et soldats. — *Un ancien officier.* — lii. 775.

Prières. Recueil de prières de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. — *R. de Scorraille.* — lii. 170.

Progrès. Federici (R.) : Les lois du progrès. — *L. Butel.* — lii. 100.

Psychologie. Salembier (abbé L.) : Notions de psychologie à l'usage des jeunes filles. — *J.-M. Fournier.* — lii. 810.

R

Racine. Robert (P.) : La poétique de Racine; étude sur le système dramatique de Racine et la constitution de la tragédie française. — *M. Daudier.* — lii. 696.
» Wogue (J.) : Athalie, nouvelle édition. — *J. Burnichon.* — lii. 504.
Randon. Rastoul (A.) : Le maréchal Randon, d'après ses Mémoires et des documents inédits. — *H. Martin.* — xlix. 682.
Régiment. Jaguin (lieut.) : Historique du 137e régiment d'infanterie. — *Cap. Blanc.* — lii. 847.
Relatif. Cellarier (F.) : Rapports du relatif et de l'absolu. — *H. Despont.* — lii. 491.
Religion. Gainet (abbé) : Examen du livre de M. Jules Simon, intitulé « la Religion naturelle. » — *A. Vacant.* — lii. 409.
» Alaux (J. E.) : Le problème religieux au dix-neuvième siècle. — *A. Vacant.* — lii. 409.
» Hochart (P.) : Etudes d'histoire religieuse. — *A. Lapôtre.* — xlix. 679.
» Schuré (E.) : Les grands initiés; esquisse de l'histoire secrète des religions. — *G. Gandy.* — lii. 335.
Retraites. Félix (J.), S. J. : La prévarication; le châtiment (3e et 4e retraites de Notre-Dame). *H. Martin.* — lii. 161.
» Félix (le P.), S. J. : Les passions, 5e retraite de Notre-Dame de Paris. — *P. B.* — lii. 562.
» Gay (Mgr Ch. L.) : Instructions en forme de retraite. — *J. P.* — lii. 163.
» Hamon (M.) : Retraites pastorales et discours. — *P. B.* — lii. 6.
Rêves. Tissié (Ch.) : Les rêves, physiologie et pathologie. — *Dr Surbled.* — lii. 422.
Révolution. Charavay (E.) : Assemblée électorale de Paris (18 novembre 1790-15 juin 1791); procès-verbaux avec des notes. — *J. Burnichon.* — li. 488.
» Feugère (G.) : La Révolution française et la critique contemporaine. — *G. Driget.* — lii. 196.
» Nicolas (Aug.) : Etudes sociales sur la Révolution (2e série). — *H. Garrelon.* — lii. 655.
» Maulde-la-Clavière (R. de) : Les origines de la Révolution française au commencement du seizième siècle ; la veille de la Réforme. — *J. Forbes.* — lii. 759.
» Ollivier (E.) : 1789 et 1889. — *H. Lefranc.* — lii. 351.
» Sépet (M.) : Les préliminaires de la Révolution. — *L. Boutié.* — lii. 192.
» Wallon (H.) : Les représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794). — *J. Delbrel.* — lii. 512.

Révolution. Welschinger (H.) : Le roman de Dumouriez ; le livret de Robespierre ; Adam Lux et Charlotte Corday ; le Comité de salut public et la Comédie-Française ; le journaliste Lebois et « l'Ami du peuple ». — *J. Delbrel.* — LII. 917.

Rocroy. Aumale (duc d') : La journée de Rocroy. — *H. Chérot.* — LII. 762.

Romans et Lectures. Albano (A.) : Bardha de Témal. — *E. Cornut.* — LII. 71.

» Alexandre (A.) : Les aventures de Piképikécomégram. — *E. Cornut.* — LII. 932.

» Audoin (M.) : Le divorce de Roger. — *J.-F. Alric.* — LII. 943.

» Aylicson (A.) : La fille du cacique. — *E. Cornut.* — LII. 382.

» Bazin (R.) : Les Noëllet. — *E. Cornut.* — LII. 144.

» Bazouge (F.) : Jane de Kerhors. — *A. Villerais.* — LII. 859.

» Béal (G.) : Trop petite ; l'Abbaye. — *E. Cornut.* — LII. 863.

» Beaubourg (M.) : Contes pour les assassins. — *A. Villerais.* — LII. 859.

» Beaurepaire de Louvagny (comtesse de) : Les sauveteurs de l'asphalte. — *A. Villerais.* — LII. 859.

» Bertin (Marthe) : Trop faible. — *A. Lefèvre.* — LII. 379.

» Blandy (S.) : Le bouquet d'algues. — *E. Cornut.* — LII. 295.

» Blanlœil (A.) : Récits bretons. — *F. Butel.* — LII. 462.

» Boisgobey (F. du) : Le fils du plongeur. — *F. Butel.* — LII. 462.

» Boisgobey (F. du) : Fontenay Coup-d'Épée. — *E. Pujo.* — LII. 705.

» Boisgobey (F. du) : Le Chêne-Capitaine. — *E. Cornut.* — LII. 863.

» Boisgobey (F. du) : Un cadet de Normandie au dix-septième siècle. — *E. Cornut.* — LII. 932.

» Bonnefoy (M.) : Toujours pour la France. — *A. Lefèvre.* — LII. 625.

» Bornier (vicomte de) : Louise de Vauvert. — *E. Cornut.* — LII. 528.

» Bory (P.) : Les chercheurs de quinquinas. — *A. Lefèvre.* — LII. 858.

» Bouard (Mme de) : Reine de Chanteneuil. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.

» Bourget (P.) : Un cœur de femme. — *E. Cornut.* — LII. 781.

» Briault (abbé L.) : Faits et gestes d'enfants. — *E. Cornut.* — LII. 71.

» Cadol (E.) : Le chemin de Mazas. — *E. Cornut.* — LII. 221.

» Campaux (A.) : Le rêve de Jacqueline. — *E. Cornut.* — LII. 528.

» Cat : Aïcha. — *A. Lefèvre.* — LII. 148.

» Célières (P.) : Les mémorables aventures du docteur J.-B. Quiès. — *E. Cornut.* — LII. 931.

» Chateau (P. du) : Le Robinson des vacances. — *E. Cornut.* — LII. 931.

Romans et Lectures. Cherbuliez (V.) : Une gageure. — *E. Cornut.* — lii. 295.
» Chevallier (A.) : Le sacrifice de Lancelot. — *A. Lefèvre.* — lii. 858.
» Claramond (F. de) : Le neveu de Sadi. — *A. Lefèvre.* — lii. 945.
» Coppée (F.) : Toute une jeunesse. — *E. Cornut.* — l. 166.
» Darien (G.) : Bas les cœurs. — *E. Cornut.* — lii. 295.
» Dars (Marie) : Les primevères. — *P. Fortin.* — lii. 855.
» Déroulède (P.) : Histoire d'amour. — *E. Cornut.* — lii. 618.
» Desmoulins (Henriette) : Retour aux champs. — *J. Burnichon.* — lii. 575.
» Dominique (abbé) : Un peintre célèbre. — *Ch. Denieul.* — lii. 301.
» Dominique (abbé) : Un noble cœur. — *A. Villerais.* — lii. 700.
» Donel (L.) : Devant l'âtre. — *A. Lefèvre.* — lii. 148.
» Ethampes (Mlle G. d') : Le Logis aux ombres. — *Ch. Denieul.* — lii. 301.
» Fabre (H.) : Les auxiliaires ; récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture. — *J. Dutel.* — lii. 739.
» Féval *fils* (P.) : Le dernier laird. — *E. Cornut.* — lii. 932.
» Foley (Ch.) : Risque-Tout. — *J.-F. Alric.* — lii. 944.
» Fournel (V.) : La confession d'un père. — *E. Cornut.* — lii. 295.
» France (A.) : Thaïs. — *P. Brucker.* — li. 503.
» Gaillardon (G.) : Le devoir avant tout. — *A. Lefèvre.* — lii. 945.
» Gastine (L.) : Le mal du cœur. — *P. Brucker.* — lii. 779.
» Gaullieur (H.) : Daniel Cummings. — *E. Cornut.* — lii. 463.
» Gautier (H.) : En se cherchant. — *E. Cornut.* — lii. 931.
» Gay (J.-B.) : La plante du bon Dieu. — *P. Fortin.* — lii. 855.
» Giquel (Louise) : Antonio Sani. — *Ch. Denieul.* — lii. 301.
» Giron (A.) : Braconnette. — *E. Cornut.* — lii. 618.
» Grange (Jean) : Les aventures d'un gentilhomme poitevin. — *Ch. Denieul.* — lii. 380.
» Gréville (H.) : Un mystère. — *E. Cornut.* — lii. 144.
» Guy-Valvor : Sadi. — *E. Cornut.* — lii. 863.
» Gyp : O province ! — *E. Cornut.* — lii. 295.
» Harcoët (Marie de) : L'épreuve de Paule. — *A. Lefèvre.* — lii. 302.
» Héphell : Démos, roman traduit de l'anglais. — *E. Pujo.* — lii. 378.
» Héricault (Ch. d') : Fou d'amour. — *E. Cornut.* — lii. 71.
» Héricault (Ch. d') : Le Roman d'un propriétaire. — *E. Cornut.* lii. 528.
» Hervieu (P.) : Flirt. — *E. Cornut.* — lii. 618.
» Hessem (L. de) : Contes merveilleux, traduits de l'allemand. — *A. Lefèvre.* — lii. 858.

Romans et Lectures. HINZELIN (E.) : André Marsy. — *A. Lefèvre.* — LII. 302.

» LA BRETONNIÈRE (J. de) : Ames vierges. — *E. Cornut.* — LII. 463.

» LA CHATAIGNERAIE (G. de) : Dom Fernando. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.

» LACROIX (Marie) : Louisette. — *A. Lefèvre.* — LII. 530.

» LAMOTHE (A. de) : Les moissonneurs de tempêtes. — *E. Pujo.* — LII. 378.

» LARGE (Henriette) : Le cri du devoir. — *A. Lefèvre.* — LII. 70.

» LA ROCHÈRE (comtesse de) : Le secret de Vaudeau. — *M. Bouillon.* — LII. 379.

» LAVAL (H.-B. de) : Trompe-la-mort. — *E. Cornut.* — LII. 70.

» L'ÉCHASSIER (Mlle) : Les aventures de Mlle Aïda. — *A. Lefèvre.* — LII. 379.

» LEMERCIER DE NEUVILLE : Contes et comédies de la jeunesse. — *E. Cornut.* — LII. 931.

» LE VERDIER (H) : Un modèle vivant. — *E. Cornut.* — LII. 863.

» LEVRAY (Marguerite) : Une petite sauvage. — *A. Lefèvre.* — LII. 302.

» LEVRAY (Marguerite) : l'Orpheline des Fauchettes. — *A, Lefèvre.* — LII. 945.

» LINAS (S. de) : Rose Minon. — *E. Cornut.* — LII. 220.

» LOMBARD (J.) : Byzance. — *A. Villerais.* — LII. 700.

» LORÉMOND (Mme de) : Les petits noëls ; contes, légendes et histoires. — *Ch. Denieul.* — LII. 301.

» LOTH (A.) : Autour du bon curé, recueil de légendes et d'histoires. — *A. Villerais.* — LII. 928.

» LOUDUN (Eug.) : La mort d'un franc-maçon. — *V. Delaporte.* — LII. 771.

» LUGUET (M.) : En guise d'amant. — *A. Lefèvre.* — LII. 625.

» MAEL (P.) : Le torpilleur **29**. — *E. Cornut.* — LII. 931.

» MAIRE (J.) : Les topasines. — *A. Lefèvre.* — LII. 945.

» MANZONI : Les Fiancés, traduction abrégée. — *E. Cornut.* — LII. 70.

» MARCEL (E.) : L'hetman Maxime, scènes de la vie en Ukraine. — *E. Cornut.* — LII. 931.

» MARIO (M.) et LAUNAY (L.) : Vidocq. — *A. Lefèvre.* — LII. 530.

» MARIO (M.) et LAUNAY (L.) : Vidocq, le roi des amoureux. — *A. Lefèvre.* — LII. 781.

» MAUREL (A) : Candeur. — *E. Cornut.* — LII. 382.

» MAYNE-REID : Les exilés dans la forêt. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.

» MÉAULLE : Perdus dans la grande ville. — *A. Lefèvre.* — LII. 858.

» MULLER (E.) : Nizelle, souvenirs d'un orphelin. — *E. Cornut.* — LII. 931.

» ORS (Abel d') : La femme aux nymphéas. — *A. Villerais.* — LII. 700.

Romans et Lectures. PERRET (P.) : Les derniers rêveurs. — *A. Lefèvre.* — LII. 705.
» PINSON (E.) : Claire d'Alvinière. — *A. Lefèvre.* — LII. 379.
» PRESSENSÉ (Mme E. de) : Le clos Toustain. — *E. Cornut.* — LII. 144.
» RAMEAU (J.) : Moune. — *E. Cornut.* — LII. 931.
» RICARD : Cœurs inquiets. — *E. Cornut.* — LII. 220.
» RIPERT (chan.) : Corbeille de lectures chrétiennes. — *P. Fortin.* — LII. 855.
» ROD (E.) : Scènes de la vie cosmopolite. — *E. Cornut.* LII. 71.
» ROD (E.) : Les trois cœurs. — *E. Cornut.* — LII. 220.
» RONDELET (A.) : Une femme bien malheureuse. — *E. Cornut.* — LII. 932.
» ROSNY (J.-H.) : Le termite. — *E. Cornut.* — LII. 295.
» ROUGIER (E.) : Naufrage d'amour. — *E. Cornut.* — LII. 382.
» SAINT-MARTIN (Ch.) : La barque rouge. — *A. Lefèvre.* — LII. 70.
» SAMSON (Mme J.) : Temps d'épreuve, épisodes de la vie d'une jeune fille. — *E. Cornut.* — LII. 931.
» SAUNIÈRE (P.) : La recluse de Montfleury. — *E. Cornut.* — LII. 220.
» SAVIGNY (comtesse de) : L'éducation chrétienne de Marthe. — *P. Fortin.* — LII. 855.
» STANY (commandant) : Mémoires d'un parapluie. — *A. Villerais.* — LII. 700.
» STEVENSON (R. L.) : Le cas étrange du Dr Jekyll (traduit par Mme Lowe. — *E. Pujo.* — LII. 623.
» STOLZ (Mme de) : L'héritage de mon oncle. — *P. Fortin.* — LII. 855.
» SYLVA (Carmen) : Qui frappe ? — *E. Cornut.* — LII. 295.
» SYLVA (Carmen) : Astra. — *A. Villerais.* — LII. 700.
» TEILLARD (Henriette) : Le trésor du pirate. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.
» TINSEAU (L. de) : Sur le seuil. — *E. Cornut.* — LII. 144.
» VADIER (B.) : A la conquête du courage. — *E. Cornut.* — LII. 932.
» VALOIS (Ch.), ARNOULD (Ar.), etc. : Les compagnons de la plume. — *A. Villerais.* — LII. 700.
» VERNE (J.) : Sens dessus dessous. — *A. Villerais.* — LII. 217.
» VORYS (J. de) : Popular. — *E. Pujo.* — LII. 623.
» VIGNET (P.) : Le jeune Burdaud. — *A. Lefèvre.* — LII. 781.
» WINSPEARE (baron) : Contre vent et marée. — *A. Lefèvre.* — LII. 705.
» Éléanor, par une dame hollandaise. — *A. Lefèvre.* — LII. 303.
Rome. BOULFROY (abbé) : Rome, ses monuments, ses souvenirs. — *E. Portalié.* — LII. 771.
» CONDAMIN (abbé J.) : Rome et Léon XIII. — *Ch. Brun.* — LII. 362.
» DELOUME (A.) : Les manieurs d'argent à Rome; les grandes

compagnies par actions, le marché, puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire. — *J. Dutel.* — LII. 753.

Rome. MOUY (Ch. de) : Rome; carnet d'un voyageur. — *E. Portalié.* — LII. 771.

» ROBIOU (F.) et DELAUNAY (D.) : Les institutions de l'ancienne Rome. — *F. Butel.* — LII. 274.

» B. O. S. : La vérité sur la question romaine. — *G. Gandy.* — LII. 8.

Rose. LOTH (A.) : Sœur Rose; sa vie et son œuvre, la messe réparatrice. — *J. de Rességuier.* — LII. 583.

Rousseau. GRAND-CARTERET (J.) : Jean-Jacques Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui. — *H. Chérot.* — LII. 293.

Russes. LÉGER (L.) : Russes et Slaves ; études politiques et littéraires. — *P. Pierling.* — LII. 754.

Russie. TOLSTOÏ (comte L.) : Le progrès de l'instruction publique en Russie. — *J. Burnichon.* — LII. 265.

» Russie et liberté, par un gentilhomme russe. — *E. Cornut.* — LII. 139.

Rythmes. KAWCZYNSKI (M.) : Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes. — *J. C. D.* — LII. 372.

S

Sacerdoce. MANNING (cardinal) : Le Sacerdoce éternel (trad. par l'abbé Ch. Fiévet) — *A. Courat.* — LII. 408.

Saché. DUGUAY (H. E.) : Le R. P. Louis Saché, S. J. — *J. Burnichon.* — LII. 585.

Sacré Cœur. LETIERCE (E.), S. J. : Étude sur le Sacré Cœur, T. I : le Sacré Cœur et la Visitation Sainte-Marie. — *L. Decoster.* — LII. 887.

Sacrement. FALCONI (vén. J.) : Notre pain quotidien, c'est-à-dire le Très Saint Sacrement de l'autel. — *A. Courat.* — LII. 488.

Saints. BELLOC (J.-T. de) : Les saints de Rome au dix-neuvième siècle. — *A. Lefèvre.* — LII. 748.

» CHOULLIER (abbé) : Les jeunes saints. — *E. Cornut.* — LII. 279.

» PRADIER (abbé) : La Vie des saints pour tous les jours de l'année. — *E. Cornut.* — LII. 279.

» PROVOST (abbé) : Vie des saints pour tous les jours de l'année. — *E. Cornut.* — LII. 279.

Saint-Cyr (le P.) : Vie du R. P. Louis Saint-Cyr, S. J. — *J. Burnichon.* — LII. 135.

Samoa. MONFAT (le P. A.), S. M. : Les Samoa ou Archipel des Navigateurs. — *M. Bouillon.* — LII. 687.

Sanscrit. BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.) : Manuel pour étudier le sanscrit védique. — *J. Van den Gheyn.* — LII. 599.

Savoie. FONTAINE (Mme de) : Histoire de la comtesse de Savoie. — *E. Cornut.* — LII. 463.

Savoir-vivre. Staffe (baronne) : Usages du monde; règles du savoir-vivre dans la société moderne. — *J. Montagne.* — LII. 180.
Schérer. Gréard (O.) : Edmond Schérer. — *E. Cornut.* — LI. 677.
Sciences. Marie (M.) : Histoire des sciences mathématiques et physiques. — *A. Poulain.* — L. 137.
» Molloy (G.) : Glanures dans la science (trad. par l'abbé Hamard). — *X.* — LII. 345.
» Renan (E.) : L'avenir de la science. — *H. Martin.* — L. 435.
» Tit (Tom) : La science amusante, cent expériences. — *H. M.* — LII. 943.
Ségur. Ségur (marquis de) : Les fleurs de Mgr de Ségur; pensées et traits les plus touchants de sa vie. — *P. Fortin.* — LII. 728.
Servat Loup. Desdevises du Dezert (G.) : Lettres de Servat Loup, abbé de Ferrières. — *A. Lapôtre.* — XLIX. 353.
Société. Hamon (A.) et Bachot (G.) : L'agonie d'une société. — *E. Cornut.* — LII. 362.
Sœurs. Després (Dr A.) : Les sœurs hospitalières. — *Dr Surbled.* — LII. 444.
Soldats. Casse (A. du) : Les veillées de la brigade, ou la vie d'un soldat de 1814 à 1871. — *H. Lefranc.* — LII. 351.
» Guers (E.) : Les soldats français dans les prisons d'Allemagne. — *M. Robert.* — LII. 436.
» Mismer (Ch.) : Dix ans soldat. — *H. Lefranc.* — LII. 351.
Sonis. Baunard (Mgr) : Le général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance. — *E. Cornut.* — LI. 150.
» Faye (J. de la) : Histoire du général de Sonis. — *E. Plantier.* — LII. 364.
Souvenirs. Bouëre (comtesse de la) : Souvenirs de la comtesse de la Bouëre; la guerre de la Vendée. — *F. P.* — LII. 588.
» Maigret (L.) : Souvenirs d'un chasseur à pied (1870-71). — *E. Pujo.* — LII. 922.
» Mismer (Ch.) : Souvenirs de la Martinique et du Mexique pendant l'intervention française. — *E. Pujo.* — LII. 590.
» Quesnay de Beaurepaire (A.) : De Wissembourg à Ingolstadt (1870-71). Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Bavière. — *E. Cornut.* — LII. 931.
» Rochechouart (général comte de) : Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration. — *H. Martin.* — L. 161.
» Villefranche (J. M.) : Photographies contemporaines, souvenirs et menus propos d'un vieux journaliste. — *J. Burnichon.* — LII. 455.
» Souvenirs d'un frère. — *M. B.* — XLIX. 517.
Staël. Blennerhassett (lady) : Mme de Staël et son temps (trad. de l'anglais, par Dietrich). — *E. Cornut.* — LI. 671.
» Dejob (Ch.) : Mme de Staël et l'Italie. — *E. Cornut.* — LI. 671.
» Sorel (A.) : Mme de Staël. — *E. Cornut.* — LI. 671.

Strasbourg. Paulus (abbé N.) : L'Église de Strasbourg pendant la Révolution, sous la Constituante et la Législative. — *P. Brucker.* — lii. 910.

» Schickelé (abbé) : Le vieux Strasbourg, conférences faites au Cercle catholique de Strasbourg. — *P. Brucker.* — li. 164.

Suez. Lesseps (F. de) : Origines du canal de Suez. — *A. Lefèvre.* — lii. 844.

Surcouf. Surcouf (R.) : Un corsaire malouin, Robert Surcouf, d'après des documents authentiques. — *E. Prampain.* — xlix. 515.

Surmenage. Manacéine (Marie) : Le surmenage mental dans la civilisation moderne (trad. par E. Jaubert). — *Dr Surbled.* — lii. 346.

Syrie. Chopin (R. P.), S. J. : France et Syrie, souvenirs de Ghazir et de Beyrouth. — *F. Desjacques.* — xlix. 167.

T

Tabac. La lutte contre l'abus du tabac. — *H. Martin.* — lii. 423.

Tacite. Hochart (P.) : De l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite. — *J. Dutel.* — lii. 602.

Talleyrand. Bertrand (P.) : Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon. — *H. Martin.* — xlix. 687.

Temps. Guyau (M.) : La genèse de l'idée de temps. — *H. Despont.* — lii. 491.

Théâtre. Faguet (Em.) : Notes sur le théâtre contemporain (1888). — *E. Cornut.* — lii. 287.

» Lemaitre (J.) : Impressions de théâtre. — *E. Cornut.* — lii. 287.

» Petit de Julleville (L.) : Le théâtre en France. — *E. Cornut.* — lii. 287.

Théologie. Katschthaler (Dr J.) : Theologia dogmatica catholica specialis. — *D. Gaye.* — lii. 801.

» Thomas (S.) : Summa theologica. — *F. Desjacques.* — xlix. 328, et lii. 81.

» Thomas (S.) : Totius Summæ theologicæ conclusiones. — *F. Desjacques.* — lii. 330.

Théosophie. Caithness de Pomar (lady) : Théosophie sémitique : les vrais Israélites ; l'identification des dix tribus perdues avec la nation britannique ; les Saffis et la théosophie mahométane. — *F. Prat.* — lii. 564.

Thérèse. Estienne d'Orves (comtesse d') : Sainte Thérèse. — *E. Cornut.* — lii. 746.

Tonkin. Ferry (Jules) : Le Tonkin et la mère-patrie. — *E. Soullier.* — lii. 450.

Toulouse. Duboul (A.) : La fin du parlement de Toulouse. — *L. Boutié.* — lii. 915.

Travail. Tolstoï (L.) et Bondareff (T.) : Le travail (trad. par B. Tseytline et A. Pagès). — *E. Pujo.* — lii. 733.

Turgot. ROBINEAU (L.) : Turgot; administration et œuvres économiques. — *J.-B. Jeannin.* — LII. 110.

V

Vérac. ROUGÉ (comte A. de) : Le marquis de Vérac et ses amis (1768-1858). — *H. Chérot.* — LII. 585.

Verrier. WEILL (Al.) : Julie Verrier, une arrière-petite-sœur de Jeanne d'Arc. — *J. Burnichon.* — LII. 622.

Vestales. LAZAIRE (abbé E.) : Étude sur les vestales. — *M. Daudier.* — LII. 671.

Vie. COSTE (G.) : A travers la vie; esquisse de la vie morale et sociale. — *Ch. Denieul.* — LII. 263.

» BRETTES (abbé F.) : Les principes de 89; conférences sur la vie sociale. — *V. Delaporte.* — LII. 14.

Vienne. La philosophie du concile de Vienne, par un ancien directeur de grand séminaire. — *D. Gaye.* — LII. 21.

Villers-sous-Ailly. ROQUEMONT (de) : Villers-sous-Ailly depuis le quinzième siècle. — *F. Lecroix.* — LII. 278.

Vincent. BOUGAUD (Mgr) : Saint Vincent de Paul. — *J. Burnichon.* — XLIX. 162, et LII. 47.

» JEANNIN (J.-B.) : Vie de saint Vincent de Paul. — *J. Burnichon.* — LII. 47.

» LA ROCHEFOUCAULD (comtesse F. de) : Histoire de saint Vincent de Paul. — *J. Burnichon.* — LII. 47.

» Saint Vincent de Paul dans ses rapports avec la Gascogne, par un prêtre de la Mission. — *J. Burnichon.* — XLIX. 334.

Voyages. AURIGNAC (R. d') : Trois ans chez les Argentins. — *J. Br.* — LII. 929.

» LE CAMUS (abbé E.) : Notre voyage aux pays bibliques. — *F. Desjacques.* — XLIX. 674.

» LUMHOLTZ (C.) : Au pays des Cannibales (trad. par V. et W. Molard). — *P. Fortin.* — LII. 285.

» MAY (Karl) : Les pirates de la mer Rouge. — *A. Lefèvre.* — LII. 945.

» MICHEL (E.) : A travers l'hémisphère sud, ou Mon second voyage autour du monde. T. III. — *J. Br.* — LII. 929.

» PEYRIN (L.) : Voyage dans l'Inde, Chine et Japon. — *P. Fortin.* — LII. 855.

» PITRAY (vicomtesse de) : Voyages abracadabrants du gros Philéas. — *V. Delaporte.* — LII. 624.

» RABOISSON (abbé) : En Orient; récits et notes d'un voyage en Palestine et en Syrie par l'Égypte et le Sinaï. — *F. Desjacques.* — XLIX. 674.

» SANTA-ANNA-NÉRY (F.-J. de) : Aux États-Unis du Brésil; voyages de M. T. Durand. — *J. Br.* — LII. 929.

Voyages. Tardivel (J.-P.): Notes de voyage en France, Italie, Espagne, Irlande, Angleterre, Belgique et Hollande. — *E. Pujo.* — lii. 862.

Y

Yûn-Nân. Vial (le P. P.) : De la langue et de l'écriture indigènes au Yûn-Nân. — *Dom F. Chamard.* — lii. 601.

Z

Zouaves. Le Chauff de Kerguenec (F.) : Souvenirs des zouaves pontificaux. — *V. Mercier.* — l. 343.

N. B. — *Nous recevrions avec reconnaissance, sur l'arrangement de cette* Table, *les observations des hommes compétents, afin de la rendre aussi pratique qu'il nous sera possible pour l'aveuir.*

P. Br.

ERRATA

DU TOME LII (*PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE*)

P. 605, ligne 3. *Au lieu de* Ch. Duruy, *lisez* Cfr. Duruy.

P. 647. *A la signature* J. A., *ajoutez* S. J.

P. 687 et 689. *Au lieu de* MOUFAT, *lisez* MONFAT.

P. 759. *Au lieu de la signature* L. ANÉRY D'ARC, *lisez* A. JEAN, S. J.

P. 777. *Après la signature* J. V., *supprimez* S. J.

P. 16, ligne 16 des Tables, *supprimez* 1890.

Imp. D. Dumoulin et Cie, à Paris.

ÉTUDES

RELIGIEUSES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

TOME LVI

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C[ie]

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

ÉTUDES

RELIGIEUSES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE PAR DES

Pères de la Compagnie de Jésus

XXVIIIe ANNÉE — TOME LVI

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

(ANCIENNE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE)

1891. — DEUXIÈME ANNÉE



PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

JANVIER 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

La Foi et la raison en elles-mêmes et dans leurs rapports, par l'abbé Louis-Adolphe Paquet, docteur en théologie dogmatique à l'Université de Laval. Québec, Imprimerie de L.-J. Demers et frère.

Le titre de ce livre en indique clairement le sujet et les grandes divisions. Le nom, les fonctions et les grades de l'auteur en garantissent l'orthodoxie et la solidité. Dans une lettre d'approbation, Son Éminence le cardinal Taschereau, après avoir assuré que « cette étude sur la foi et la raison rendra d'incontestables services, non seulement à la jeunesse studieuse, aux élèves de nos maisons de haute éducation, mais encore aux classes instruites de la société, la recommande à toutes les personnes sérieuses qu'intéresse le progrès de la science et de la religion, mais plus particulièrement aux directeurs de nos collèges classiques, qui y trouveront les principes et les raisonnements dont il importe de bien pénétrer l'esprit des jeunes gens, qu'attendent souvent dans le monde, dès le début de leur carrière, les sophismes de l'erreur et les mille séductions de l'esprit de mensonge ».

L'ouvrage, divisé en deux parties, comprend six chapitres, dans lesquels l'auteur considère successivement la nature de la raison et de la foi, les limites et les droits de la raison humaine, comment la raison dispose l'homme à la foi, l'accord qui existe entre la raison et la foi, comment la raison est utile à la foi, l'influence de la foi sur les progrès de la raison.

Chaque chapitre renferme plusieurs articles, dans lesquels le sujet indiqué est envisagé sous toutes ses faces. Voici le titre des subdivisions du chapitre intitulé « Accord de la raison et de la foi » :

« L'adhésion aux dogmes surnaturels est un acte raisonnable ; il n'existe pas d'opposition entre la raison et les mystères ; il ne peut y avoir de désaccord réel entre la science et la Bible ; Galilée et la cour romaine ; le *Syllabus ;* l'*Index ;* la liberté de l'acte de foi ; l'inquisition. »

Chaque article est précédé d'un sommaire qui indique l'état de la question, les preuves et les principales objections.

On voit que l'auteur a enseigné ce traité d'apologétique avant de le publier. Nous y avons admiré les qualités qui caractérisent le bon professeur, c'est-à-dire la clarté, la précision du style, l'ordre et l'enchaînement des preuves, la netteté dans les démonstrations.

Beaucoup de personnes, moins familiarisées avec les lectures sérieuses, trouveront la méthode trop didactique, les expressions techniques de l'école trop fréquemment adoptées, et quelques professeurs de théologie regretteront que leur illustre confrère de l'Université de Laval ait introduit des questions controversées dans l'exposé des principes constitutifs de la foi, et compté la distinction réelle de la personne et de la nature concrète et individuelle parmi les vérités que la foi a enseignées à la raison ; mais les uns et les autres seront unanimes à reconnaître l'opportunité de ce travail et à faire des vœux pour qu'il produise les fruits de salut dont la nécessité est encore plus grande dans l'ancienne que dans la nouvelle France. L. BOUSSAC, S. J.

Les Anges, par le R. P. Lavy, des Frères Prêcheurs. In-8 de 188 pages. Paris, Lethielleux, 1890.

Cet ouvrage est extrait d'une série de *Conférences sur la théologie de saint Thomas d'Aquin.* Sous une forme élégante et imagée, jointe à une grande précision théologique, l'auteur expose la doctrine de saint Thomas sur les anges bons ou mauvais, en traitant successivement de leur nature, de leurs rapports avec le monde corporel, de leurs facultés, intelligence et volonté, de l'état dans lequel ils furent créés, de l'épreuve qu'ils ont

subie, enfin de leurs hiérarchies. On trouvera dans les cinq conférences qui composent ce savant et charmant ouvrage un travail complet, et aussi accessible à toutes les intelligences cultivées que le permet l'élévation du sujet.

Le R. P. Lavy se montre l'interprète fidèle et éloquent de celui qui, au moyen âge, fut nommé le *Docteur angélique*, à cause précisément de la beauté de son traité des Anges, beauté abstraite sans doute et qui s'adresse à la raison, mais que l'auteur des *Conférences*, disciple d'un grand maître dans l'art de penser, a su rendre sensible à l'imagination et au cœur par l'art de bien dire.

J. PRA, S. J.

Les Récits bibliques et leurs beautés littéraires, par M. l'abbé J. VERNIOLLES, chanoine honoraire de Tulle. 2e édition. In-12 de VI-503 pages. Paris, Poussielgue, 1889.

La Bible est le livre éternellement lu et relu par les générations humaines. C'est le point de départ de toute science ici-bas, avant tout de la science de Dieu et de la science de l'homme. Aussi faut-il dire que ceux qui travaillent à la faire mieux comprendre et plus aimer, font œuvre de souveraine utilité.

Parmi ces hommes, il faut compter M. l'abbé J. Verniolles. Sa réputation de littérateur fin et délicat, d'écrivain solide et attachant, n'est plus à faire. On le retrouve tout entier dans la nouvelle édition qu'il donne au public des *Récits bibliques* et de *leurs beautés littéraires*. Mgr Plantier avait étudié dans la Bible les poètes; M. l'abbé Verniolles s'en tient aux livres historiques, et tandis que, chez le premier, presque tout est donné à la critique littéraire, chez le second, le récit lui-même occupe la première place.

Ce récit, en général, serre d'assez près le texte, soit que l'auteur cite les paroles mêmes du livre sacré, soit qu'il les résume. Parfois il ajoute quelques brèves explications. C'est ainsi qu'il montre comment les Israélites, en exterminant les peuples de Chanaan, ne furent que les justes exécuteurs des vengeances divines. C'est ainsi qu'il justifie Judith dans le meurtre d'Holopherne. Ces explications répondent à un besoin du lecteur, et il y aurait avantage à les multiplier un peu. On trouverait volontiers quelques mots sur le stratagème de Jacob pour obtenir la

bénédiction paternelle, sur l'enlèvement des vases des Égyptiens par les femmes des Hébreux.

Le livre se présente sous la forme de lettres, au nombre de cinquante-deux, adressées à un jeune séminariste. C'est sans doute un élève de littérature dans un petit séminaire, ou un séminariste philosophe. A eux, en effet, semble convenir particulièrement cet ouvrage, préparation à l'étude théologique de la Bible. Il est évident qu'un étudiant en théologie ne saurait avoir principalement en vue, dans la lecture des Livres saints, leur beauté littéraire. L'ouvrage serait aussi très bien placé entre les mains de jeunes gens qui finissent leurs études littéraires.

Le vénérable auteur, dans la préface, exprime le vœu que ses *Récits bibliques* pénètrent dans les familles chrétiennes. Ce vœu est le nôtre. Il y a encore place à côté de la *Sainte Bible* de M. Wallon, écrite avec tant d'exactitude et de naturel, à côté des *Récits bibliques* du R. P. Berthe, si bien faits pour intéresser et édifier. Avouons cependant que les familles chrétiennes ne lisent pas la Bible pour sa valeur littéraire ; elles sont assez indifférentes aux réflexions qu'elle a pu inspirer à un Laharpe, à un Rollin, à un Villemain, et nous comprenons très bien cette indifférence. Elles cherchent mieux dans la Bible : elles y cherchent des leçons de vertu.

Et puis, l'auteur ne s'est-il pas rendu moins faciles cette entrée et quelques autres, en adressant ses lettres à un séminariste? Des gens du monde, en lisant à la première page : « Mon cher Emmanuel, » se diront : « Ce livre n'est pas pour moi. » Nous ne voyons guère ce que l'ouvrage gagne d'intérêt à cette forme épistolaire. Que l'auteur écrive « Chapitre » au lieu de « Lettre », qu'il efface le « Cher ami » du commencement et l' « Adieu » de la fin, et il aura, sans nulle perte, un livre qui s'adresse à tout le monde.

Est-ce à cette négligence discrète, à ce certain abandon reçu dans le style épistolaire, qu'il faut attribuer l'irrégularité dont use l'auteur dans la manière d'indiquer ses sources au bas des pages? Tantôt il renverra au chapitre et à la page du livre cité, tantôt il se contentera du titre seul, tantôt il omettra toute espèce d'indication. Nous aurions aimé plus de méthode.

Mais tel qu'il est, cet ouvrage sera certainement bien accueilli du public.

L. ROURE, S. J.

La Révolution, le Concordat et la liberté religieuse, par le R. P. Dom CHAMARD, bénédictin, prieur de Saint-Maur-sur-Loire. In-12 de 292 pages. Paris, Letouzey. Prix : 3 fr. 50.

Le cadre est vaste : aussi le savant bénédictin a-t-il très peu développé ses récits et ses commentaires. C'est assez dire que son livre est plus un manuel qu'un traité complet sur ces grandes questions.

Quatre pensées principales résument l'ouvrage. Premièrement, le régime de persécution sous lequel gémissait l'Église de France, depuis 1789, ne pouvait cesser que par un accord entre le Saint-Siège et le gouvernement français. Pour le prouver, l'auteur énumère les lois de persécution portées durant la période révolutionnaire, l'institution de l'Église constitutionnelle et sa position officielle à l'avènement de Bonaparte.

Deuxièmement, le Concordat n'a pas été un acte de condescendance de l'État envers l'Église, en vertu duquel celle-ci aurait reçu gratuitement une position privilégiée; mais de la part du gouvernement ce fut un acte très restreint de réparation; de la part de l'Église, un acte sublime de désintéressement, par lequel, au prix de quelques sacrifices temporels, elle mit un terme à l'état de persécution sous lequel elle vivait depuis dix ans, et recouvra l'exercice paisible de ses droits spirituels. Dans l'étude très sommaire des dix-sept articles du Concordat, dom Chamard montre comment le Saint-Siège sut l'accommoder aux changements survenus dans l'ordre social.

Troisièmement, ce concordat fut audacieusement violé dès le principe par l'adjonction frauduleuse des articles organiques; il l'est encore plus de nos jours, où les sectaires, non contents de faire revivre les institutions de la période révolutionnaire, d'enserrer l'Église dans un réseau de lois oppressives, prétendent abriter leurs injustices sous les stipulations mêmes du Concordat. De là, parmi les catholiques, la question, diversement résolue : Ne vaudrait-il pas mieux renoncer à un Concordat devenu, entre les mains des sectaires, une arme de combat contre l'Église? Dom Chamard renvoie au Saint-Siège la solution d'une question si grave ; mais il constate que, de fait, la convention entre l'Église et le gouvernement n'empêche pas celui-ci

de nous ramener à l'état de persécution contre lequel elle avait été conclue.

Quatrièmement, et c'est ici la conclusion pratique, au lieu de maintenir la défense religieuse sur le terrain légal d'un traité impunément violé, les catholiques doivent organiser la croisade au nom de la liberté religieuse, comme le faisaient jadis les apologistes chrétiens, quand ils réclamaient pour eux la liberté accordée à toutes les autres religions.

D'après ce court exposé, le lecteur comprendra de quelle utilité sera, dans les circonstances actuelles, le petit livre de l'érudit Bénédictin.

Qu'on nous permette cependant quelques réserves. D'abord, dom Chamard n'exagère-t-il pas l'importance de l'Église constitutionnelle, au commencement des négociations du Concordat, quand il y voit pour le Pape un motif nécessaire de traiter avec le gouvernement de la République? Le simulacre de concile siégeant à Notre-Dame était-il autre chose qu'un stratagème, par lequel le jeune guerrier espérait effrayer l'envoyé pontifical et le rendre plus coulant sur les articles du Concordat? Cette Église était trop universellement méprisée pour tenir en échec l'Église romaine, et la grande habileté de Napoléon fut de prendre la tête du mouvement irrésistible qui entraînait la nation vers ses institutions séculaires. Ce qui rendait le Concordat nécessaire, c'était plutôt le besoin de stabilité pour le culte catholique, qu'il fallait prémunir contre tous ces retours de persécution qui, depuis dix ans, entravaient son exercice.

Notre seconde réserve porte sur les effets du Concordat. En plusieurs passages de son livre, dom Chamard le représente comme ayant sanctionné les actes de la Révolution, comme ayant sauvé l'Église, il est vrai, mais en l'avilissant et la réduisant au rôle d'une mendiante qui s'en va quêter un morceau de pain à la porte de son spoliateur, au rôle d'une esclave asservie aux caprices de son maître. Grâce à Dieu, il n'en fut pas ainsi. Qu'on pèse tous les mots de cette célèbre convention, et l'on ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle le négociateur romain, passant entre les écueils, a su concilier les plus grands sacrifices avec le maintien de tous les droits de l'Église. Si le Concordat eût été loyalement observé, l'Église de France se serait relevée dans toute sa splendeur. Ce qui lui a fait une si triste position, c'est la mauvaise foi

de l'auteur des Organiques et la haine des sectaires, qui font servir à son humiliation le pouvoir que leur ont mis en main des populations aveuglées.

Enfin, nous ne saurions admettre avec le Révérend Père que les Concordats soient des traités internationaux de la même nature que les autres, conclus entre souverains indépendants. Cette thèse est celle des politiques; elle a trouvé quelques défenseurs dans les rangs du clergé, mais elle ne paraît pas avoir les préférences de la cour romaine, s'il en faut juger par les encouragements qu'a donnés le Saint-Siège aux écrits du cardinal Tarquini, du P. Liberatore, et, tout récemment, à l'ouvrage de Mgr Satolli, auxquels nous ajouterons le bref adressé par Pie IX à M. Maurice de Bonald, à l'occasion de son opuscule sur le Concordat de 1801.

L. S., S. J.

Nos Maîtres, conférences sur la vie sociale, par l'abbé F. BRETTES, chanoine de Paris. In-12 de xx-289 pages. Gaume, 1890.

Ces huit conférences ont pour sujets : le Suffrage universel, l'École, la Presse, le Roman, le Théâtre, les Arts, l'Argent, l'Église et l'État. Elles s'ouvrent toutes par un coup d'œil historique et se poursuivent par une sorte de débat contradictoire, plein de chaleur mais aussi d'impartialité. L'orateur, par sa franchise cordiale, a conquis le droit de distribuer à chacun de ses auditeurs sa part de remontrances : journalistes, romanciers, dramaturges, manieurs d'argent, politiciens, tout le monde a son fait, sans pouvoir s'en offenser.

Le mot de sacerdoce est employé un peu hors de propos : sacerdoce de la plume, du drame, de la peinture! Ce serait à nous, prêtres catholiques, de garder aux mots catholiques leur vrai sens.

Quelques inexactitudes, excusables chez l'improvisateur, auraient pu être bannies de l'impression. Ainsi les vers qui accordent aux Grecs l'empire des arts et permettent aux Romains l'empire du monde ne sont point d'Horace, mais de Virgile (page 148).

A la page 205, nous avons lu avec une certaine surprise les lignes suivantes : « Napoléon se faisait accompagner par Talma. Comme il voulait amener l'empereur de Russie à la paix de Tilsitt,

il l'invita à une représentation de *Cinna*, pour laquelle il avait promis et il donnait à son acteur un parterre de rois. Au moment où Talma dit avec émotion que

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

l'empereur saisit la main d'Alexandre et la serre avec effusion. Ils ne s'étaient rien dit, mais ils avaient signé la paix. »

C'est à Erfurt, en octobre 1808, que Talma jouait la tragédie devant un parterre de rois. La paix de Tilsitt, signée le 8 juillet 1807, ne pouvait donc se préparer à l'entrevue d'Erfurt. Ce n'est pas dans le *Cinna* de Corneille, c'est dans la première scène de l'*Œdipe* de Voltaire que se trouve le vers fameux. Enfin, détail qui a son importance, ce n'est pas Napoléon qui saisit la main d'Alexandre, mais Alexandre qui saisit la main de Napoléon.

Il y aurait aussi quelques redites à signaler. Ce sont là taches légères, qui disparaîtront aisément dans une édition prochaine et qui n'ôtent rien à l'intérêt de ces conférences.

E. PUJO, S. J.

La Cité chrétienne. Dialogues et récits, par Claude-Charles CHARAUX, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Grenoble. In-12 de 542 pages. Paris, Firmin-Didot, 1890.

Le nouveau livre que nous présente M. Charles Charaux se recommande par les qualités aimables et sérieuses qui distinguent ses précédents écrits. C'est l'œuvre d'un penseur original, d'un écrivain délicat, et ce qui vaut mieux encore, d'un chrétien convaincu et éclairé, qui aime l'Église et a l'ambition de la faire aimer.

« Nous désirons, dit l'auteur, rappeler en quelques traits rapides, quelle place la Cité chrétienne tient encore, à l'heure présente, au milieu des cités du temps. » Tout l'ouvrage s'inspire de cette féconde pensée. Qu'on ne s'attende point du reste à la voir se développer avec la rigueur et la régularité d'une thèse. M. Charaux estime avec raison que ce n'est point faire tort à la vérité que de l'encadrer dans quelques tableaux dont l'imagination fait en partie les frais. Rien de plus varié, pour le fond et la forme, que cette série de dialogues et de récits, où sont abordées successivement, et généralement résolues avec beau-

coup de solidité et de justesse, les questions les plus diverses : religion, philosophie, histoire, littérature, esthétique. La scène est à Paris, à Rome, au Canada, à la Nouvelle-Zélande, en bien d'autres lieux encore. De la cité antique, le lecteur passe sans transition à la cité moderne, du tombeau d'Œdipe au berceau de Jeanne d'Arc. L'ensemble forme une mosaïque, sobre de couleurs, mais d'un dessin très net et très ferme, où se révèle un esprit sûr de lui-même et maître de son expression.

Sans aucunes prétentions scientifiques, ce livre est une intéressante apologie de la religion catholique. Qu'on lise les récits intitulés : *le Médecin de Granville*, *Notre-Dame du Hêtre*, *le Sommet de la Cité chrétienne*, on y trouvera une réponse toujours juste et substantielle, souvent piquante, parfois profonde, aux objections que l'ignorance et l'incrédulité s'efforcent d'accréditer contre la Cité chrétienne, sa langue, son culte extérieur, ses ordres contemplatifs. C'est la réponse de l'esprit de foi à l'esprit de doute, c'est aussi le langage du bon sens, et, ce qui ne gâte rien, ce bon sens parle bon français.

Çà et là, de charmantes descriptions pleines de fraîcheur et de poésie, des pages où respire une piété émue, comme celles que l'auteur consacre au livre de l'*Imitation*, font éprouver au lecteur la justesse de cette observation, que « rien ne repose de penser avec le seul entendement, comme de penser avec l'âme entière ».

Il faut reconnaître cependant que, dans le recueil de récits et de dialogues qui forme la première partie de l'ouvrage, tout n'est point d'une égale valeur ni d'un égal intérêt. La deuxième partie, celle qui renferme les considérations d'un caractère plus philosophique, se distingue par une grande élévation d'idées. Mais on voudrait parfois plus d'ordre dans la discussion, plus de sobriété dans le développement, et l'idée ne se dégage point toujours avec assez de netteté et de précision. Telle théorie philosophique pourra paraître plus ingénieuse que solide : celle par exemple qui assigne comme unité rationnelle du temps « l'indivisible instant où l'acte de notre bon vouloir, né dans le temps, entre aussitôt, et pour toujours, dans l'éternité » (p. 418).

Dans un autre ordre d'idées, l'écrivain témoigne en plus d'un endroit une indulgence que nous croyons excessive pour une école qui se résume dans l'abbé Gratry et Mgr Dupanloup.

Au moins conviendrait-il de faire les réserves nécessaires pour les doctrines. Il y a certains noms qu'on s'étonne de rencontrer au premier plan dans le « cycle religieux » du dix-neuvième siècle. D'autres sont relégués dans l'ombre, qui mériteraient la pleine lumière. L. Veuillot — c'est lui, sans doute, que l'auteur a en vue lorsqu'il parle du « grand tribun » — est-il de ceux qu'il faut se hâter d'oublier ?

Ces réserves faites, nous rendons pleinement hommage à l'inspiration élevée, à l'esprit chrétien et catholique qui circule à travers ces pages. C'est là qu'il faut chercher l'unité d'un livre composé d'éléments si divers, et ce qui justifie son titre de *Cité chrétienne* : l'Église et Jésus-Christ sont vraiment le centre où tout converge. Ajoutons que M. Charaux n'est point de ceux que le présent décourage et qui désespèrent de l'avenir. Sa foi vaillante lui fait présager pour la *Cité chrétienne* de prochaines et brillantes conquêtes. Ce livre y contribuera pour sa part, et c'est pourquoi nous lui souhaitons beaucoup de lecteurs.

L. DECOSTER, S. J.

La Femme forte et l'état religieux, par le P. Henri Demante, de la Compagnie de Jésus. In-12 de 266 pages. Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1890.

Le portrait de la femme forte est une des pages les plus célèbres du livre des Proverbes. Le P. Demante a eu l'heureuse idée d'en faire l'objet d'une série d'entretiens à des religieuses carmélites; et ce sont ces entretiens qu'il livre aujourd'hui à la publicité.

Les vingt-deux versets qui composent ce portrait sont successivement abordés en tout autant d'entretiens, et, chaque fois, il en est fait application à l'Église, à la sainte Vierge, surtout à l'âme religieuse. Ce qui constitue l'originalité réelle de ce travail, venant après tant d'explications données de ce passage de l'Écriture par d'éminents interprètes, c'est précisément cette application de chacun des détails de ce sublime tableau à l'esprit et aux devoirs de l'état religieux.

Il y a vraiment parfaite sécurité, charme délicat et profit sérieux à suivre dans ses leçons le savant, pieux et ingénieux commentateur de cette page instructive de nos Livres saints.

F. P., S. J.

Méditations à l'usage des élèves des grands séminaires et des prêtres, par L. BRANCHEREAU, Supérieur du grand séminaire d'Orléans. 4 vol. in-12. Paris, Vic et Amat, 1890. Prix : 12 francs.

Utile à tous les fidèles, l'exercice de la méditation quotidienne est indispensable au prêtre. C'est donc faire une œuvre éminemment sacerdotale que d'en faciliter la pratique au clergé. Tel est le but que se propose le vénérable supérieur du grand séminaire d'Orléans, en publiant ces quatre volumes.

L'auteur le dit dans sa préface : les méditations dont se compose ce recueil ont été préparées, au jour le jour, pour les séminaristes, sans être d'abord destinées à la publicité. Mais je comprends qu'après avoir été nourris de cette forte et substantielle doctrine, les élèves de M. Branchereau aient manifesté le désir de conserver et de savourer, à leur aise, les enseignements de leur jeunesse cléricale. Nous nous joignons à eux bien volontiers pour remercier l'éminent Sulpicien d'avoir accédé à de si légitimes demandes.

Nous ne surprendrons personne en disant que, dans ces pages, on retrouve la netteté et la vigueur de pensée qui distinguent les œuvres de M. Branchereau. Les vertus et les devoirs du séminariste sont les sujets ordinaires de ces méditations. Dans l'analyse qu'il en fait, on sent que l'auteur n'est pas homme à se contenter d'un aperçu superficiel ; il n'est satisfait que lorsqu'il arrive au fond des choses. Sans recherche et sans affectation, c'est parfois tout un traité qu'il résume en quelques lignes.

Oserai-je dire que cette qualité supérieure pourrait avoir ici ses inconvénients ? La part faite à l'intelligence est peut-être un peu large dans un exercice qui a pour but principal d'exciter les affections du cœur. C'est une tentation assez fréquente de confondre la méditation avec des réflexions toutes spéculatives. Mais j'ai tort de donner à cette observation la forme d'une critique. Excellente réaction, au contraire, que cet excès, si excès il y a ; car c'est dans un tout autre sens que pèchent aujourd'hui les auteurs de spiritualité.

Le nombre des méditations consacrées aux mystères de Notre-Seigneur est relativement beaucoup trop restreint : à peine un volume sur quatre. Mais ceci tient évidemment à la manière dont

le recueil a été composé, et l'auteur souscrirait autant que personne à cette règle de l'Imitation : *Summum igitur studium nostrum sit in vita Jesu Christi meditari.*

De la méthode, nous ne dirons rien. La meilleure pour chacun est celle qui convient le mieux à la nature de son esprit, à la disposition actuelle de son âme et au sujet qu'il médite. Ceux qui sont familiarisés avec la méthode de Saint-Sulpice n'en peuvent trouver une plus heureuse application. Je regrette seulement qu'on s'en tienne à ce moule unique, en faisant d'inutiles efforts pour l'accommoder à tout et à tous. Telle méthode qui réussit à l'un devient pour l'autre un obstacle; et celle qui se prête merveilleusement à la méditation d'une vérité abstraite ou à la considération d'une vertu, s'adapterait mal à la contemplation d'un mystère.

En félicitant le supérieur de son grand séminaire du nouveau service qu'il vient de rendre au clergé, Mgr l'évêque d'Orléans exprime le souhait que ces méditations fassent croître un grand nombre d'âmes sacerdotales dans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur. C'est aussi le vœu que nous voulons former ici, assuré de répondre en cela au meilleur désir du pieux et savant auteur.

P. B., S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **Les Fondements de la métaphysique,** par B. Conta, traduit du roumain par D. Tescanu. In-18 de 155 pages. Paris, Alcan, 1890. Prix : 2 fr. 50.

II. — **Doctrine philosophique de saint Thomas d'Aquin,** résumée d'après le docteur Stœckl, par l'abbé L. Crolet, ancien professeur de philosophie. In-18 de 392 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1890.

I. — « La métaphysique reste toujours l'irrésistible tentation de l'esprit humain, » disait-on récemment à propos d'un livre de M. Fouillée. Nous sommes loin du temps où A. Comte ramenait toute la philosophie à la coordination des siences positives.

Qu'est-ce, en effet, que l'évolutionnisme, sinon une synthèse des connaissances humaines et une explication de l'existence universelle, c'est-à-dire une manière de métaphysique? M. Conta se proposait[1] de chercher les fondements de cette métaphysique.

D'après lui, on peut élever la *pyramide* des connaissances humaines sans avoir recours à des principes *a priori*, sans rencontrer à chaque instant Dieu, le libre arbitre, l'immortalité, sans perdre de vue les choses *réelles*, c'est-à-dire les choses attestées par les sens. Conclusion : la relativité de la vérité ; au fond, le scepticisme. Alors, pourquoi affirmer un système ; n'est-ce pas une contradiction ? « Oui, répond l'auteur ; mais quel est le système qui ne contienne pas des contradictions essentielles ? »

II. — Notre sympathie est acquise d'avance à tout travail entrepris en vue de favoriser la restauration de la philosophie catholique. Le livre de M. l'abbé Crolet nous semble éminemment propre à procurer ce résultat. Il résume en effet assez bien la doctrine philosophique de saint Thomas, en la réduisant à quelques points essentiels : principes fondamentaux, métaphysique, théorie de la connaissance, Dieu, la création, les anges, l'homme, la morale, la rédemption, la politique. Des sous-titres et des numéros insérés dans le texte facilitent les recherches ; au bas des pages se trouvent classées méthodiquement les citations se rapportant aux divers sujets traités. Utile à tous ceux qui se vouent à l'étude ou à l'enseignement de la scolastique, cet ouvrage le sera tout particulièrement à ceux qui n'ont pas le loisir de consulter les œuvres complètes de saint Thomas.

Nous avons cependant quelques réserves à faire çà et là. Le chapitre de la métaphysique est par trop incomplet. On n'y trouve rien sur l'être en général, ses propriétés, ses causes ; l'auteur se contente presque uniquement d'exposer la théorie de la matière et de la forme, la confondant, sans doute, avec le système plus général et moins discuté de la cause matérielle et formelle, de l'acte et de la puissance.

Nous n'aimons pas non plus cette assertion que le souverain

1. L'auteur est mort en 1882. Professeur de droit à Jassy, et ministre de l'Instruction publique, il s'occupait surtout de philosophie. On a de lui plusieurs ouvrages. Celui que nous annonçons est incomplet : il ne contient que le premier chapitre du grand travail que préparait l'auteur.

bonheur ne *peut* consister que dans l'intuition immédiate de Dieu, surtout si on la rapproche de celle-ci : « Cette intuition immédiate de Dieu ne peut être réalisée que par un moyen surnaturel. » (P. 261.)

Enfin, à la page 372, on nous dit que « les progrès de la philosophie ne dépendent pas de ceux des sciences naturelles », et un peu plus bas, que « la scolastique a pour point de départ l'expérience ». N'y a-t-il pas là une apparence de contradiction? L'auteur répond que l'expérience, base de la scolastique, n'est pas « cette expérience qui suppose des instruments précis, des *observations multipliées* ». A ce compte, l'expérience faite *grosso modo*, par à peu près, serait suffisante. Est-ce bien là la pensée de saint Thomas et d'Aristote?

H. DESPONT, S. J.

Code civil espagnol, promulgué le 24 juillet 1889. Traduit et annoté par A. Levé, vice-président du tribunal civil d'Avesnes. In-8 de xxxi-385 pages. Paris, Pedone-Lauriel, 1890.

En publiant, le 24 juillet 1889, son nouveau Code civil, l'Espagne a fait un pas vers l'unité de législation. Nous disons : un pas; en effet, la loi nouvelle laisse, en partie, subsister dans les provinces le droit local (*fuero*) écrit ou coutumier, et n'édicte seulement qu'une règle de droit commun et supplémentaire, « à défaut de dispositions dans les lois spéciales ».

Les auteurs de ce code se sont manifestement inspirés du Code Napoléon; mais l'œuvre de 1803 n'a passé dans la loi espagnole que modifiée, transformée, amendée de telle façon que l'imitation, on peut le dire hardiment, est devenue supérieure au modèle.

Ne pouvant tout analyser, nous nous bornerons à signaler quelques points sur lesquels portent les différences et, on le verra, les progrès les plus notables.

Mariage. — Sur cette question si délicate et si discutée du mariage, le Code espagnol s'est montré plus respectueux que le nôtre du droit canonique. Bien des Français n'apprendront pas sans surprise qu'en Espagne les époux catholiques ont la liberté de ne se marier qu'à l'église, et n'ont rien à voir avec la mairie; bien plus, que « les constitutions de l'Église catholique et du

saint concile de Trente y sont reçues *comme lois du royaume* ». (Art. 75.) Un récent accord entre le Saint-Siège et le gouvernement espagnol a réglé de la manière suivante l'intervention respective des deux puissances.

Le *mariage canonique* produit, du jour même de la célébration à l'église, tous les effets civils (art. 76). — La connaissance des procès en nullité et en séparation de corps appartient aux tribunaux ecclésiastiques, dont la sentence est rendue exécutoire par les tribunaux ordinaires (art. 80, 82).

Pour concilier l'intérêt de l'État avec le droit de l'Église, un fonctionnaire municipal doit assister à la célébration du mariage canonique, « dans le seul but d'assurer son inscription immédiate sur le registre civil. » (Art. 77.)

Ajoutons qu'outre le mariage canonique public, la loi reconnaît la parfaite licéité du *mariage canonique secret* et du mariage *in articulo mortis*.

A ceux qui entendent se passer du mariage canonique, la loi réserve la faculté du *mariage civil*.

Qu'est-ce à dire? Est-il donc loisible à tout individu, catholique ou non, de choisir à son gré l'une ou l'autre forme de mariage? — *En principe*, *non*. D'après l'article 42, « tous ceux qui font profession de la religion catholique *doivent* contracter le mariage canonique ». Le commentaire le plus autorisé du nouveau code en déduit pour les catholiques une obligation étroite de se conformer au droit ecclésiastique[1]. On se hâte d'ajouter, il est vrai, que le catholique d'origine peut lui-même adopter la forme du contrat civil, à la condition de « manifester ostensiblement qu'il n'appartient pas à l'Église ». Et la jurisprudence décide que cette intention *ostensible* résulte suffisamment « du fait de solliciter la célébration d'un mariage que réprouve l'Église catholique ».

En fait, il semble donc que tout individu peut se soustraire, moyennant une démonstration peu compromettante, aux règles du statut ecclésiastique. Voilà qui altère singulièrement l'esprit de l'accord sur lequel Rome avait dû compter pour assurer le respect du mariage religieux. Comme les articles organiques ont fait en France pour le Concordat, l'interprétation donnée après coup au traité en a quelque peu faussé le sens et créé une situa-

1. *Codigo civil comentado*, par un avocat de Madrid qui signe : *Mucius Scævola*.

tion que le Saint-Siège, dit-on, subit faute de mieux, mais en le déplorant.

Tel quel, cependant, ce *modus vivendi* nous paraît encore enviable. Remarquons que, même dans l'hypothèse du « mariage civil », l'engagement dans les ordres sacrés ou le vœu solennel de chasteté dans un ordre religieux constitue un empêchement légal au mariage (art. 83); en second lieu, que la loi n'admet pas le divorce (art. 52).

Tutelle. — Le système espagnol sur la tutelle semble, à la fois, plus prévoyant et plus libéral que le nôtre. Au lieu d'être abandonnée, comme en France, au bon vouloir trop souvent précaire de parents ou d'alliés, c'est un magistrat spécial qui en provoque l'établissement. Cette formalité remplie, le conseil de famille endosse la responsabilité de l'administration, nomme son président et règle tout, en dehors de l'intervention du juge.

Au lieu d'être gratuite comme en France, la tutelle donne droit à une rétribution de 4 à 10 pour 100 sur les biens de l'incapable (art. 276). Moins sentimental, mais beaucoup plus logique que la loi française, cet article a pour but d'intéresser le tuteur à la bonne gestion.

Hérédité. — Il est facile de voir que nos voisins, comme tous les peuples de tradition, attachent une grande importance au *testament :* la partie de leur code qui le régit est une des plus riches en textes. Ici encore les préjugés français trouveront à critiquer plus d'une tendance de la loi nouvelle : faculté d'acquérir reconnue aux « églises et chapitres ecclésiastiques » (art. 746); — extension des *substitutions fidéicommissaires* en dehors de la descendance directe et jusqu'au deuxième degré (art. 781); — *droit d'exhérédation* pour le testateur (art. 848); — et surtout *liberté testamentaire* assurée au père de famille, par une combinaison ingénieuse dont voici un aperçu.

La succession est divisée en trois portions égales. Un tiers forme la *quotité disponible ;* les deux autres tiers, la *réserve* de la famille. De cette réserve, la moitié, c'est-à-dire un tiers de l'hérédité totale, peut être attribuée par préciput *(mejora)* à l'un ou à plusieurs des enfants ; l'autre moitié se partage entre tous les héritiers privilégiés (art. 809, 810).

On voit, d'après cela, que le fils choisi par le père peut recevoir toute la quotité disponible et la moitié de la réserve, c'est-à-

dire les *deux tiers* de la succession, sans préjudice de sa part dans le dernier tiers réservé. Voilà qui fera bondir nos légistes ! Un peu de science sociale les amènerait cependant à reconnaître la sagesse de cette législation qui fait reposer la prospérité de l'État sur la stabilité des familles, et cherche le meilleur moyen d'y parvenir en dehors des utopies désastreuses du partage forcé.

Une autre amélioration vainement réclamée depuis longtemps en France est l'admission du conjoint survivant au nombre des *héritiers réservataires* (art. 807). Tandis que, chez nous, la loi le refoule après tous les cousins jusqu'au douzième degré, en Espagne elle exclut les collatéraux autres que les frères et sœurs.

Hypothèques légales. — Comme en France, le Code civil assure à l'incapable une hypothèque sur les biens du tuteur pour la garantie de la tutelle, et à la femme sur les biens du mari, pour la restitution de la dot. Mais voici la différence. Au lieu d'être occulte et générale, cette hypothèque est soumise, en Espagne, à la formalité de l'inscription, et ne frappe les immeubles que dans la proportion exacte des intérêts à garantir. C'est là un avantage dont tous les praticiens apprécient l'importance.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la manière dont la loi espagnole envisage les conventions matrimoniales, les *retraits*, les rentes foncières et, en général, toutes les modifications de la propriété. La préoccupation très légitime de conserver les biens dans les familles se trahit à chaque page ; et cela suffit à expliquer pourquoi le traducteur, fortement attaché, on le voit, aux idées françaises, ne rend pas toujours à nos voisins la justice qui leur est due. Lorsqu'on exprime une opinion sur une législation étrangère, il faut se garder des jugements *a priori;* et, en présence d'une disposition contraire à nos habitudes juridiques, le mieux serait, semble-t-il, de recourir à l'*exposé des motifs*, pour connaître et interpréter sainement la pensée du législateur.

A défaut de cette précaution indispensable, il nous est impossible de reconnaître à cette traduction, d'ailleurs estimable, la valeur d'une édition critique.

F. BUTEL.

I. — Grande Encyclopédie des jeux et des divertissements de l'esprit et du corps, par T. de Moulidars. Grand in-8 de vii-796 pages, 750 gravures. Paris, Librairie illustrée, 7, rue du Croissant. S. D.

II. — Les Jeux des Grecs et des Romains, par Richter. Traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Auguste Bréal et Marcel Schwob. In-18 de xiv-248 pages. Paris, Émile Bouillon, 1891.

III. — Annuaire de la jeunesse, par H. Vuibert. In-18 de iii-874 pages. Paris, Nony et C[ie].

I. — Le titre de ce livre est un peu bien solennel ; cette exagération répond à une idée qui est dans l'air depuis deux ou trois ans. Après avoir négligé jusqu'ici les jeux et les exercices du corps dans l'éducation universitaire, on s'est pris tout à coup d'un beau feu pour en rétablir l'usage. Dieu veuille que ce ne soit pas un feu de paille ; il paraît trop flambant et trop pétillant pour durer beaucoup. A la dernière distribution des prix, le discours traditionnel a roulé en plus d'un endroit sur ce sujet. Généralement les discoureurs ne savent pas garder la mesure : on dirait, à les entendre, que le jeu possède une vertu magique pour former le caractère et développer l'intelligence. A ce compte, on a bien le droit d'inscrire le nom d'*encyclopédie* en tête d'un recueil de jeux qui remplit 800 pages grand in-8. On peut même, sans trop d'indiscrétion, lui donner pour épigraphe le texte connu de Cicéron : *Adolescentiam alunt, senectutem delectant ;* l'orateur romain entendait cela des lettres, et nos aïeux aussi. Aujourd'hui ce rôle sera dévolu à la paume, aux cartes ou au croquet.

On n'a pas encore vu le titre du livre au complet ; voici la suite : *Jeux anciens et nouveaux, de calcul, d'adresse et de hasard ; jeux de salon, de préau, de cour, de jardin et des champs ; amusement de l'enfance ; jeux innocents, jeux d'esprit et jeux de société. Récréations scientifiques ; arithmétique et physique amusantes.*

Après cela, il est clair que le meilleur éloge que l'on puisse faire du magasin, c'est de dire que l'enseigne n'est pas menteuse. Il y a là vraiment de quoi se divertir de toute façon, des

pieds à la tête, cerveau, bras et jambes, à la ville et aux champs, assis ou debout, par le beau temps et la pluie, seul ou en société, malade ou bien portant, fillettes et grand'mères, babys et académiciens. Entrez et choisissez. Sans parler des jeux d'exercice, qui occupent la place qui leur convient, trois cents pages seulement pour les cartes, cent pages au moins de jeux scientifiques, trente pages de petits jeux de société, ou jeux innocents, plus une douzaine de pages de *pénitences* qui ne sont pas toutes saintes et salutaires, etc., etc. Avec cela deux tables, l'une en tête, l'autre en queue; la première donnant le classement des jeux; la seconde, leur nom par ordre alphabétique.

En somme, livre précieux et de ressource. La mère de famille le mettra, dans son estime, sur le même rang que sa *Cuisinière bourgeoise*. Les maîtres et maîtresses de maisons d'éducation le placeront, non dans la bibliothèque, mais sur le bureau, parmi les livres de main. Pour ces deux catégories de personnes, c'est un devoir, et pas le moins important, de savoir divertir son monde; l'*Encyclopédie* les y aidera fort. Il y a aussi des gens qui ont du temps à *tuer;* ceux-là y trouveront des armes pour ce massacre.

II. — Encore un numéro pour la *Bibliothèque de l'éducation physique*. M. de Coubertin a découvert les jeux en Angleterre; M. Richter nous ramène chez les Grecs et les Romains. M. Auguste Bréal, qui importe en France la prose de cet Allemand, nous redit dans sa Préface ce que nous avons bien déjà lu un millier de fois, savoir que, « dans ces derniers temps, — grâce à M. Philippe Daryl — les jeux du corps retrouvent chez nous la faveur qu'ils méritent et qu'ils avaient perdue »; que, « par imitation des Anglais, nous nous sommes remis à jouer... », etc.

Jamais, dans nos établissements libres, la jeunesse n'avait perdu la bonne et salutaire habitude de jouer; presque tous les jeux, dont on nous rebat les oreilles en les affublant de noms anglais, y sont en grand honneur; nous en avons d'autres encore qu'on ignore en Angleterre; les exercices, imités de l'antiquité classique, y sont pratiqués dans la mesure que permettent les convenances chrétiennes. Voilà la simple vérité; tout le monde sait cela. Mais à l'Université on ne connaît que l'Université; ce qui se

fait en dehors des murailles des lycées ne compte pas pour ces Messieurs.

Quant au livre de l'Allemand Richter sur les *Jeux des Grecs et des Romains*, on ne voit pas bien à quoi il rime. Pour un ouvrage d'archéologie, c'est maigre; Dezobry et Duruy pour les Romains, l'antique *Voyage du jeune Anacharsis* lui-même pour les Grecs, sont autrement riches. Pour un livre de jeux scolaires, la moitié des chapitres est à retrancher. Est-ce que l'on pense à rétablir dans nos lycées les jeux du cirque et les combats de gladiateurs ?

Autrefois on traduisait les mots grecs par leurs équivalents français; les noms propres eux-mêmes avaient dans notre langue une forme traditionnelle. Nos savants d'aujourd'hui ont changé tout cela. Ils écrivent Zeus, Poseidon, Kronos, Phoibos, Koroibos, pour Jupiter, Neptune, le Temps, Phébus-Apollon, Corébus; la Boulê pour le Conseil, et le Bouleutérion, pour le lieu où il tient ses séances, en français, la salle du Conseil. Cela ne prouve pas que l'on sache mieux le grec.

Cette manie est contagieuse. Dans une récente Vie de Jésus-Christ, dont on a beaucoup parlé, le beau-père de *Kaïphe* est appelé *Hanan*. Jusqu'ici les chrétiens l'appelaient Anne ; il eût peut-être mieux valu faire comme eux.

III. — L'*Annuaire de la Jeunesse* est un recueil de renseignements théoriques et pratiques sur les établissements d'éducation et d'instruction de tous les degrés. Plus développé que l'*Annuaire de l'Instruction publique*, ce manuel sera très utile à toutes les personnes qui ont besoin de connaître l'état et le fonctionnement de nos différentes écoles. J. BURNICHON, S.J.

Les Alliages. Trois leçons, par W. CHANDLER ROBERTS-AUSTEN, membre de la Société royale de Londres, professeur de métallurgie à l'École des mines, données devant la Société des Arts de Londres, en 1888. Traduit par M. Gustave Richard, ingénieur civil des Mines. Paris, Gauthier-Villars, 1890.

Dans ces leçons qui rappellent, au moins par la forme, l'enseignement si plein d'intérêt de Tyndall sur diverses parties de la

physique, l'auteur expose les résultats des travaux les plus récents sur la constitution des alliages.

Après avoir étudié, dans la première, les trois méthodes de production des alliages : fusion, compression des métaux en poudre, électro-déposition, le savant professeur recherche, dans la deuxième, les modifications que les métaux éprouvent par les alliages. Elles semblent dues souvent à des combinaisons chimiquement définies ; mais, d'autres fois, les proportions de l'un des éléments sont beaucoup trop faibles pour qu'on puisse invoquer une combinaison : ainsi l'acier doit ses propriétés à la présence de 2 à 8 millièmes de carbone, quantité évidemment insuffisante pour constituer un composé chimique définissable en proportions atomiques. Il s'agit alors d'une modification par influence physique : le métal à l'état de traces produit dans le métal associé ce changement moléculaire qu'on appelle changement allotropique d'état[1].

Cette allotropie des métaux dans les alliages a été établie, dès 1860, par les recherches de Matthiessen. Or, M. Roberts-Austen veut donner la raison intime de ces changements moléculaires. D'après ses expériences sur les alliages de l'or, il croit pouvoir affirmer que les modifications de ténacité des métaux alliés sont en relation avec les volumes des éléments qui y entrent. Les corps qui, dans les courbes de Lothar-Mayer, occupent les points les plus élevés, en d'autres termes, ceux qui ont de grands volumes atomiques, comme les métaux alcalins, diminuent la ténacité de l'or; au contraire, les métaux usuels de l'industrie qui, occupant le bas des courbes, ont des volumes atomiques inférieurs ou tout au plus égaux à celui de l'or, augmentent sa ténacité. De là, ne peut-on pas conclure que les atomes du corps surajouté agissent par leurs volumes; que, s'interposant aux atomes de l'autre métal, selon qu'ils les écartent ou les rappro-

1. Cette négation de toute combinaison chimique proprement dite, dans cette deuxième espèce d'alliages, est du moins ce qui semble ressortir de l'exposé un peu vague de l'auteur. Cependant, les expériences citées ne paraissent pas contraires à l'idée qu'on se fait généralement d'un alliage, d'après laquelle ce n'est qu'une dissolution d'un composé défini dans un excès de l'un des métaux associés. Seulement l'influence qui amène les modifications allotropiques devrait être rapportée, non au métal introduit à l'état de traces, mais au composé défini qu'il a servi à former.

chent, la ténacité diminue ou augmente? Ces conclusions, si elles ne sont pas encore bien établies, sont assurément dignes d'attention.

La troisième leçon, sur les couleurs des métaux et des alliages par rapport à leurs applications aux arts, est d'une importance moindre, au moins théoriquement. Mais, à propos de couleurs de métaux, qui se serait attendu à voir intervenir le darwinisme?

Le professeur anglais ne doute pas que le sens des couleurs dont nous jouissons ne soit un legs transmis à l'homme primitif par les oiseaux et les insectes, et par nos ancêtres plus proches (les singes vraisemblablement). Nous lui laissons la gloire de ce lointain héritage ; mais il nous semble que ses doctrines sur l'origine de l'homme ne sont pas à la hauteur de ses idées sur l'origine et la nature des alliages. C. S., S. J.

Manuel de l'analyse des vins, par Ernest Barillot. In-12 de xii-131 pages, avec figures dans le texte. Paris, Gauthier-Villars, 1889.

Dans la première partie de ce petit volume, l'auteur s'occupe du dosage des matières contenues normalement dans les vins naturels; la deuxième partie est consacrée à la recherche et au dosage de celles qui y peuvent avoir été introduites dans un but frauduleux.

L'ouvrage est complet, sans être surchargé; les meilleures méthodes y ont été seules admises et systématiquement coordonnées. Fidèle à son titre, il vise à la technique, non à la théorie. L'auteur décrit les procédés opératoires et dirige les plus petits détails des manipulations, sans insister sur les principes qui en sont le point de départ, où même sans les rappeler.

La deuxième partie était de beaucoup la plus délicate à traiter : c'est aussi celle qui paraît avoir été l'objet de soins spéciaux. On y trouve décrite une méthode nouvelle pour reconnaître et doser l'alcool surajouté, fondée sur des recherches personnelles d'un haut intérêt. M. Barillot considère le vin naturel comme un liquide complexe que l'on ne peut assimiler de tous points ni à un simple mélange ni à une combinaison moléculaire, et dans lequel les substances constitutives seraient associées « d'une façon spéciale, jusqu'ici indéfinissable ». On peut, à certains égards, l'as-

similer à un système éthérifiable : comme il arrive dans un pareil système, l'excès de l'un des termes — alcool introduit par le vinage — modifie la marche de l'éthérification et influe sur la proportion des acides volatils qui passent à la distillation. De là, un procédé de recherche dont la pratique peut paraître assez compliquée, mais dont l'auteur croit avoir contrôlé l'exactitude. Dans tous les cas, ses recherches offrent cet intérêt qu'elles paraissent établir l'existence d'un nouvel ordre de réactions limitées.

Un appendice assez étendu est consacré, soit à des renseignements complémentaires sur la nouvelle méthode, soit à la constitution des matières colorantes employées pour colorer frauduleusement les substances alimentaires. Sur ce dernier point, M. Barillot semble vouloir se dédommager d'avoir été retenu jusque-là sur le terrain de la pratique; il ne fait maintenant que de la théorie, et de la plus hardie. Sa note est absolument remplie par les noyaux schématiques de Kékulé et par les formules structurales; elle est trop réduite, d'ailleurs, pour entrer dans les explications justificatives; aussi croyons-nous qu'elle s'harmonise assez mal avec le caractère du livre.

L'exécution typographique est belle. Les nombreuses tables numériques à deux entrées et les tableaux de recherches ont été disposés par les éditeurs avec l'intelligence et la distinction qui caractérisent leurs publications scientifiques. Le tirage est sur papier fort, légèrement teinté. P. L., S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Histoire civile et religieuse des Papes, de Constantin à Charlemagne, par G. Audisio, chanoine de Saint-Pierre, professeur de droit des gens à l'Université de la Sapience. Traduite de l'italien par le chanoine Labis et annotée par le chanoine Delvigne. In-8 de 444 pages. Lille, Desclée.

Parmi les historiens modernes qui ont essayé de faire, ou plutôt de refaire sur les sources l'histoire impartiale des pontifes romains, le chanoine Audisio occupe un rang distingué : son

ouvrage, écrit avec méthode et clarté, méritait de passer en notre langue. Nous avons sous les yeux le deuxième volume ; il comprend l'histoire civile et religieuse des papes, depuis saint Melchiade, contemporain de l'empereur Constantin, jusqu'à Adrien Ier, celui qui eut la joie de voir prosterné à ses pieds le défenseur de l'Église, Charlemagne. C'est donc une période de plus de quatre siècles (311 à 795), que le docte professeur de la Sapience résume d'un mot, en l'appelant l'époque de « l'émancipation religieuse et civile du genre humain ».

La traduction de M. le chanoine Labis nous semble fidèle et correcte ; dans des notes, que l'on aimerait un peu plus nombreuses, M. le chanoine Delvigne cite sur les questions controversées l'opinion des critiques français ou allemands, qui confirment ou contestent les solutions de l'auteur. Ce travail ajoute encore au mérite de l'ouvrage, que tout amateur d'histoire ecclésiastique consultera avec fruit. P. MURY, S. J.

Le B. Guerric, disciple de saint Bernard et second abbé du monastère d'Igny, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Reims, par l'abbé J. BELLER. In-8 de 377 pages. Reims, Dubois-Poplimont. Prix : 3 francs.

Au siècle de saint Bernard, la vie monastique jette un éclat incomparable ; on est sûr, alors plus que jamais, de rencontrer sous le froc le savoir uni à la vertu, témoin le Bienheureux dont voici la vie.

A Tournai sa patrie, Guerric, pourvu d'abord d'un canonicat, s'était rapidement élevé à la charge d'écolâtre, et avait vu accourir à lui les disciples. Il pouvait se faire un nom : il préféra la solitude, l'humilité, presque l'oubli. Bientôt Clairvaux le voit s'attacher à saint Bernard, imiter sa sainteté, s'imprégner de sa doctrine ; Igny le prend pour père, admire dans sa vie le reflet, dans sa parole l'écho de celle du maître. Et pourtant, sur cet homme qui, même absorbé dans le rayonnement d'une gloire plus grande, garde encore des titres à la célébrité, quels renseignements nous laissent les contemporains ? Deux chapitres de l'*Exordium magnum*, quelques anecdotes éparses dans les vies d'autres abbés ; c'est tout.

Avec cette pénurie de documents, on comprend que la tâche

de l'historien fût difficile. On sait aussi comment les biographes ont coutume de se tirer de cet embarras : « Voilà, disent-ils en présentant un tableau des mœurs du temps, ce qu'on faisait à cette époque ; voilà donc ce qu'a dû faire mon héros. » La présente Vie abuse un peu de ce moyen. Avec les quelques traits qui restaient, il y avait de quoi faire une esquisse, légère à la vérité, mais distincte : mais combler les vides à grand renfort d'extraits de l'histoire générale et de la vie de saint Bernard, c'est noyer dans un ensemble impersonnel le vrai caractère d'une figure intéressante, quoique de second ordre.

Pour la mettre dans son jour, il y avait mieux que de rares détails biographiques, transmis par tradition ou retrouvés par conjecture ; il y avait ses écrits. Sans doute ils n'étaient pas complètement ignorés ; mais, donnés le plus souvent en appendice aux œuvres de saint Bernard, dont ils ont la saveur, ils y passaient inaperçus. M. Beller s'attache à les tirer de leur demi-obscurité, et, faisant un choix, il nous présente une corbeille des plus exquis fragments d'éloquence mystique, qu'il dispose dans un ordre rationnel et commente brièvement, de manière à nous donner des phases de la vie spirituelle un exposé succinct.

Il fait plus : pour enrichir ce petit trésor, il exhume de la poussière des bibliothèques un opuscule souvent signalé, mais encore inédit : *De languore animæ amantis*. Malheureusement, ni texte ni traduction ne sont d'une correction irréprochable : les amateurs d'éditions critiques pourront être déçus, et les amateurs d'inédit regretter que les recherches se soient bornées à la Belgique. Les manuscrits que la France a pris à Tournai ne sont peut-être pas introuvables, et la Suisse doit posséder encore celui que mentionne Le Long (*Bibl. s.* II, 756) : l'auteur ne semble pas en avoir eu connaissance.

Il pourra dire qu'il n'a pas voulu faire œuvre d'érudit, et qu'il s'est moins adressé aux savants qu'aux âmes pieuses. Rome vient d'approuver le culte de Guerric, il ne veut voir en lui que le saint et l'ascète. En le faisant connaître, il espère faire aimer la vie cistercienne et rouvrir pour l'abbaye d'Igny l'ère des vocations. Comment ne pas applaudir à ce dessein ? A un siècle qui semble tout attendre du travail sans Dieu, il est bon de montrer, comme une leçon et un idéal, ces centres de travail chrétien et de prière

féconde qui se nomment les monastères de l'ordre de Cîteaux.

J. D., S. J.

Histoire de sainte Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry (1464-1505), par Mgr Hébrard, Protonotaire apostolique, vicaire général d'Agen, docteur en théologie et en droit canon, etc. In-12 de xxiv-527 pages. Paris, Poussielgue, 1890.

La fille du roi Louis XI, femme du roi Louis XII, est en possession de deux historiens dévoués, l'un prêtre, l'autre laïque, qui se complètent mutuellement. Ainsi, Mgr Hébrard ayant fait paraître en 1878 une étude sur *Sainte Jeanne de Valois et l'Ordre de l'Annonciade*, en 1884 M. de Maulde révéla au grand public l'existence de cette femme qui, fille, sœur et épouse de nos rois, semblait garder encore aux yeux profanes du monde le voile de son humilité chrétienne et de son volontaire effacement. Maintenant, après la fondatrice, Mgr Hébrard nous donne la sainte.

Cette noble et délicate figure est-elle enfin fixée par le pinceau de ses biographes ? Nous n'oserions point l'affirmer. L'œuvre est si malaisée ! Peu de renseignements et de critique dans les Bollandistes, au 4 février. Ce tome des *Acta* est daté de 1658 ; or le procès de béatification commencé en 1632 devait durer plus d'un siècle. Très riche au contraire en documents, et unissant l'ordre à l'abondance, se présente au lecteur ami des sources l'introduction de M. de Maulde. Mgr Hébrard a d'ailleurs recouru aux mêmes pièces, compulsé à Bourges le vieux *Fonds de sainte Jeanne*, et à Albi les mêmes actes du procès de 1498. Il a surtout eu sous les yeux la *Chronique de l'Annonciade*, œuvre de sincérité pieuse écrite par un témoin oculaire. Sur le caractère légendaire de certaines parties, il y a quelque dissentiment entre l'historien de la duchesse et celui de la sainte. Tous deux déclarent s'en remettre à l'autorité de l'Église.

Pour conclure ce parallèle, ajoutons que, si M. de Maulde fait volontiers des excursions dans le domaine de l'histoire générale et au pays des événements politiques, Mgr Hébrard a choisi pour le champ de ses digressions une région de pure allégorie, où il recueille des traditions sur la fleur de lis. Ce hors-d'œuvre a le

tort de donner le change, dès le début, sur un ouvrage excellent et tel que nous n'en connaissons guère de meilleur.

Par ce temps de divorce, on ne lira pas sans profit ce que fit une sainte en matière de soumission aux lois et aux jugements de l'Église; au milieu de cette chasse aux jouissances, on ne contemplera pas sans émotion ce spectacle de surhumaine patience. Remercions Mgr Hébrard d'avoir consacré son talent à composer un livre si beau et si bon, si français et si chrétien.

H. CHÉROT, S. J.

Le Cardinal Borromée, par Charles QUESNEL. Ouvrage posthume, publié par les soins de M. Alexandre PIEDAGNEL. In-16 de 192 pages. Lille, Desclée, 1890.

Le cardinal Frédéric Borromée (1564-1631), neveu de saint Charles, fut comme lui, mais non immédiatement après lui, archevêque de Milan (1595-1631). Peu connu hors de l'Italie, il a cependant un titre immortel à la reconnaissance de toute l'Europe : ce n'est point tant pour avoir fondé, en 1609, la bibliothèque *Ambrosienne*, si riche en manuscrits très anciens et en palimpsestes, que pour avoir ouvert ces trésors au public. L'Église lui doit cet honneur que le premier palais de la science donnant libre entrée aux travailleurs, fut celui d'un cardinal. A Oxford, la *Bodléienne* n'offrit les mêmes facilités qu'à partir de l'année 1612; l'*Angelica* de Rome, en 1620; la *Mazarine*, — œuvre d'un cardinal encore et d'un Italien, — en 1643 ; la bibliothèque *Royale*, aujourd'hui *Nationale*, en 1692.

« Frédéric Borromée, dit Manzoni, dans ses *Promessi sposi*, fut un de ces hommes rares en tout temps, qui ont employé un beau génie, toutes les ressources d'une grande fortune, tous les avantages d'une condition privilégiée, une application continuelle, à la recherche et à la pratique du bien. » L'excellent ouvrage de M. Quesnel est le développement de cet éloge.

H. CHÉROT, S. J.

Vie du R. P. Muard (Marie-Jean-Baptiste), fondateur des Pères de Pontigny et du monastère des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire, par le R. P. Dom Joseph BOUCHARD, de l'Ordre de Saint-Benoît. Deux vol. in-8 de XIII-414 et 429 pages. Imprimerie générale, rue Saint-Fuscien, 18, Amiens, 1890.

Le R. P. Muard, fondateur des Bénédictins Prêcheurs de la Pierre-qui-Vire, faisait de son vivant (1809-1854) l'impression d'une figure de saint. La mort a encore agrandi son auréole. L'enquête touchant l'héroïcité de ses vertus a éclairé d'un jour radieux cette physionomie déjà si resplendissante. Le soin pieux des enfants et des disciples du patriarche a permis de retrouver, dans les notes de son premier compagnon et dans sa correspondance personnelle, des révélations sur les merveilles cachées aux regards des hommes par son âme, jalouse de ses trésors. Cette somme considérable de documents inédits appelait une nouvelle Vie. L'ancienne, qui a pour auteur le restaurateur de l'abbaye de Sainte-Colombe-lez-Sens, l'abbé Brullée, ne suffisait plus, malgré un réel mérite. Dom Bouchard vient de consacrer son talent d'écrivain à composer une histoire définitive. D'un style solide et brillant, il expose avec ordre et lumière tout ce qu'il a pu recueillir sur l'enfance, la vocation, les fondations et l'apostolat du serviteur de Dieu.

L'abbé Muard fut, dès le petit et le grand séminaire, un amant passionné de la pénitence. Toute sa vie il rappela par ses chaînes, ses cilices et ses abstinences, les effrayantes austérités des moines d'autrefois. Il fut moine en effet, et dans toute l'acception de la chose. Épris de la pauvreté la plus souffrante, de l'humilité la plus absolue, de l'obéissance la plus passive, en un mot de tout ce que le monde appelle la mort, il s'en allait en pèlerin, de Sens à Rome, de Rome à Aiguebelle, à la Salette, à Ars, à la Louvesc, et, rien qu'à le voir, on croyait à une évocation e saint François d'Assise ou de saint Benoît Labre. Sous ces dehors modestes et mortifiés, il avait au cœur une flamme intense : le zèle des âmes. Donner des missions dans les campagnes fut son œuvre de prédilection.

Simple curé, il y consacre ses forces et son temps. C'est trop peu. Il rachète, et Dieu sait au prix de quels sacrifices, les ruines de la magnifique abbaye de Pontigny, et il y établit, auprès du corps de saint Edme de Cantorbéry, une congrégation de missionnaires diocésains. Ce n'est pas encore assez. Il obtient d'aller à Rome pour étudier l'appel d'en-haut qui le poursuit toujours et, au retour, il se présente comme novice à la Trappe d'Aiguebelle. Rentré au diocèse de Sens, il fonde, au milieu des pittoresques montagnes de l'Avallonnais, le monastère de la Pierre-

qui-Vire. La règle qu'il y met en vigueur, — « une règle de fer », a écrit Louis Veuillot, — mais aussi une règle d'or, allie les pratiques de la pénitence aux exercices de la prédication.

Et ce n'est pas un des moindres miracles montrés par la Providence aux hommes de notre siècle, que ce couvent de Saint-Benoît faisant refleurir au milieu du désert les exemples des thébaïdes antiques. Comment s'étonner dès lors de sa toute-puissante attraction ? Là aimaient à venir, aux pieds de la Vierge du dolmen, les Montalembert et les Dupanloup ; là, M. Dupin (le Dupin du cordon de Saint-Acheul ?) redevenait dévot à son aise, loin des regards profanes. Ces visites d'hôtes célèbres et les rapports non moins édifiants du P. Muard avec le P. Lacordaire et le P. de Ravignan, sont parmi les pages les plus intéressantes d'un livre qui ne les compte point.

Les derniers chapitres sont consacrés à l'histoire des fondations de France et de l'étranger. On disait jadis de Pontigny qu'elle était une des *quatre filles de Cîteaux*. La maison de la Pierre-qui-Vire a vu elle aussi se multiplier les abbayes dont elle est mère. Ses colonies s'appellent Béthisy-Saint-Pierre, Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Pierre-de-Canon, Belloc, Kerbeneac. Une autre plus récente, Buckast-Abbey, au diocèse anglais de Plymouth, a servi de refuge aux expulsés de 1880. Car, à la Pierre-qui-Vire on a exécuté comme ailleurs les décrets du 29 mars 1880. Ce qui y a été plus odieux qu'ailleurs, c'est que Ch. Lepère, un des signataires de ces tristes mesures, avait été en 1855 un des plus chauds panégyristes du R. P. Muard. Mais alors il était sincère ! H. CHÉROT, S. J.

Leven van den Hoogeerwaarden Pater Petrus Beckx (Vie du T. R. P. Pierre Beckx), door A. M. Verstraeten, S. J. In-8 de vii-572 pages. Anvers, Van-Os-de-Wolff, 1889.

« Un général de la Compagnie de Jésus, le *Pape noir* : que de mystères doit renfermer cette vie ! que de secrets à révéler ! » se diront, en voyant ce titre, ceux qui croient encore aux légendes, accumulées par la presse et le roman moderne. Qu'ils ouvrent le livre ; ils y trouveront, en effet, des révélations qu'ils n'attendaient point et dont ils pourront même faire leur profit : l'humilité, la douceur, la patience, la confiance en Dieu, la bonté la

plus tendre pour les inférieurs, tels sont les secrets du gouvernement de ce Supérieur jésuite.

Son histoire ne l'affirme pas gratuitement. Compatriote du P. Beckx, l'auteur a été à même de puiser à des documents sûrs, et souvent intimes. A ce titre aussi, il a pu nous donner sur les premières années du futur général des renseignements curieux, qu'on ne pouvait glaner ailleurs qu'en Belgique, et qui ont pour but spécial de faire connaître aux populations des Flandres, dans leur langue et dans leur style familier, « l'enfant du pays ». Il n'a point voulu retracer la part que le R. P. Beckx a prise, durant ses trente-trois années de gouvernement, aux grands faits de l'histoire religieuse du siècle.

Le lecteur français demanderait peut-être un récit plus serré; mais à ceux que charme la langue des Vondel et des Bilderdijk, ces pages, du plus pur néerlandais, sembleront toujours trop courtes. L. LOUBIÈRE, S. J.

Clergé du Poitou en 1789. *Procès-verbaux, cahier des doléances, et noms de tous les signataires des procurations et de leurs mandataires,* publiés par H. et P. BEAUCHET-FILLEAU, et précédés d'une introduction par M. l'abbé Alfred LARGEAULT. In-8 de XI-290 pages. Fontenay-le-Comte, imprimerie Gouraud, 1890.

Le cahier du clergé du Poitou avait paru déjà dans les *Archives de l'Ouest;* mais les procès-verbaux des séances n'y sont pas complets, et les discours de Mgr de Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, y sont réduits à des citations. La publication intégrale de ces documents par MM. H. et P. Beauchet-Filleau, d'après une copie manuscrite conservée dans leur famille, est un bon service rendu à l'histoire.

C'est aussi un légitime hommage décerné à ces prêtres de 89, animés de si loyales intentions. Dans leurs doléances, il est un peu question de tout et d'autres choses encore, sans que le nombre des plaintes nuise en rien à leur justesse. Ni esprit de routine, ni chimériques utopies. On proclame le maintien de la monarchie; on sollicite la tenue des conciles nationaux et provinciaux ; on souhaite que l'éducation nationale soit de préférence confiée à des congrégations, et l'on fait des vœux pour la réforme, non pour

la destruction des ordres religieux. Tolérance envers les hérétiques qui respectent l'ordre public; mais répression sévère des écrits impies et immoraux. Enfin, l'amour de l'unité rivalisant avec l'ardeur de liberté et de fraternité, les évêques sont invités à faire composer un cours de théologie uniforme pour tous les séminaires, aussi bien qu'un grand et un petit catéchisme communs à tous les diocèses. On éprouve même le besoin, sur la fin d'un siècle si fécond en liturgies particulières, de revenir à un seul bréviaire et à une seule liturgie.

Le programme est donc parfait; M. l'abbé Largeault n'a pas de peine à le démontrer dans son excellente introduction. Que restait-il à faire ? — A le réaliser. H. CHÉROT, S. J.

I. — **A la cour de Napoléon III,** par la marquise DE TAISEZ-CHATENOY. In-18 de 319 pages. Paris, A. Savine. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Le Prince Impérial** (Journal de Fidus, IV). In-18 de 390 pages. Paris, A. Savine. Prix : 3 fr. 50.

III. — **Souvenirs d'un aide de camp du roi Jérôme,** par le baron DU CASSE. In-18 de 312 pages. Paris, A. Savine. Prix : 3 fr. 50.

La librairie Savine publie trois volumes nouveaux se rapportant au second Empire; tous les trois appartiennent au genre anecdotique.

Il pleut en ce moment des mémoires, et chacun, se haussant sur un piédestal, raconte *urbi et orbi* ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a entendu ou cru entendre.

Cela servira-t-il à l'histoire? Oui et non. Oui, quand les auteurs de mémoires ou de souvenirs seront des hommes sincères, sérieux, comme le baron du Casse et *Fidus*. Non, lorsqu'à l'exemple de la marquise de Taisez-Chatenoy, ils se borneront à raconter des gauloiseries pimentées. En tout cas, ils ne feront pas toute la lumière; car l'anecdotier, le reporter, ne voit les faits que sous une face; quand il discute, il lui manque les éléments nécessaires à une discussion décisive, et quand il affirme, il ne peut en général affirmer qu'au point de vue spécial et personnel où il se place. Entrons dans le détail de ces trois nouveautés.

I. — Nous ne dirons qu'un mot du factum *A la Cour de Napoléon III*. Il est honteux qu'une femme ose signer un tel volume. Nous avions pensé que ce nom de marquise de Taisez était le pseudonyme de *Rigolboche* ou de *Grille d'égout;* on nous affirme que Mme de Taisez a existé comme dame de la cour... Tant pis pour elle!

II. — Nous nous relevons tout à fait avec *le Prince Impérial*. C'est le titre qu'a choisi *Fidus* pour présenter le quatrième volume de ses Mémoires, bien supérieur au troisième.

Ici, point de « chambres bleues », mais des détails souvent fort intéressants sur le ministère du 16 mai, l'Exposition de 1878, la chute de Mac-Mahon.

Fidus raconte le rôle du cardinal de Bonnechose auprès du maréchal. Évidemment, c'est là un des points principaux des révélations; l'auteur en a senti l'importance et a fourni des éléments de contrôle plus étudiés et plus précis. Le cardinal a plusieurs fois affirmé qu'il ignorait le plan d'une restauration impériale, et que ses entrevues avec le maréchal et la maréchale n'avaient eu d'autre but que d'empêcher Mac-Mahon de « se démettre ». A vrai dire, l'amitié qui liait l'empereur et le cardinal, l'affection que Mgr de Bonnechose portait au prince impérial, pouvaient faire croire à une sorte de conspiration, où le cardinal jouait un rôle considérable, et nous avouons que tel était notre humble avis. Nous remercions l'auteur d'avoir réformé nos idées à cet égard.

Fidus n'a garde d'oublier, en parlant du jeune prince, son voyage en Italie, sa réception par le Pape, son départ pour l'Afrique, sa mort, ses funérailles.

C'est le plus important, le plus nourri, le plus étudié et le plus intéressant des quatre volumes déjà parus du Journal de *Fidus*.

III. M. le baron A. du Casse, auteur des *Mémoires du roi Joseph*, commence la série de ses « Souvenirs ». M. du Casse écrit comme un soldat, c'est-à-dire avec franchise, mais il écrit aussi avec une finesse d'observation qui nous a ravi. En notre qualité de Picard et d'Amiénois, nous avons lu avec plaisir les anecdotes sur le vénéré Mgr de Bombelles et la révolution de 1830 dans notre pays, alors si dévoué à la cause royale. *Quantum mutatus ab illo!*

Le baron du Casse devint, en 1849, aide de camp du roi Jérôme, qui était alors gouverneur des Invalides; s'il raconte les

événements dont il fut témoin, il a le bon goût de voiler certaines faiblesses, trop connues, du vieux roi et il a la sincérité de l'en blâmer. A. LEFÈVRE.

Le Mouvement agraire dans la péninsule des Balkans, l'Angleterre et ses colonies, la plaine saxonne, les États-Unis, par MM. R. Meyer et G. Ardant. In-8 de 315 pages. Paris, Retaux-Bray, 1889.

Le *Mouvement agraire* fait suite à la question agraire, traitée par les honorables auteurs dans un premier volume. Pour eux, et avec raison, la petite propriété apparaît au début de toute civilisation ; mais le développement de la richesse met nécessairement aux prises la petite et la grande propriété : la première succombe toujours, si elle n'est pas garantie par une législation protectrice. C'est à montrer cet antagonisme, souvent sanglant, à mentionner les mesures qui ont pour objet de sauvegarder l'une contre l'oppression de l'autre, en Europe et dans le Nouveau Monde, que ces doctes pages sont consacrées. Naturellement, l'histoire politique s'y mêle à l'histoire sociale; car la seconde est unie à la première par des liens étroits.

Abordant la presqu'île des Balkans, les auteurs jettent un coup d'œil sur la législation agraire des mahométans. Ils en font l'éloge à certains égards, et ils estiment que dans cette région leur conquête fut plutôt un bienfait. Étudiant ensuite la situation économique depuis l'indépendance, ils signalent dans la Serbie les avantages de la *Zadruga*, communauté familiale d'un ou de plusieurs ménages qui protège la propriété domestique. Ces communautés, sous des lois plus ou moins favorables à la petite propriété, fleurissent dans la Bulgarie, la Croatie et les Confins militaires annexés à la Hongrie, dans la Croatie autrichienne, la Dalmatie, la Roumanie et le Montenegro. En les décrivant, MM. Meyer et Ardant font ressortir les influences dissolvantes du droit romain, du code Napoléon et du partage égal, sur les destinées économiques de la famille. Puis ils examinent l'Angleterre et ses colonies, la plaine saxonne entre l'Elbe et la Néerlande, les États-Unis, la Hongrie ; un dernier chapitre sur *l'Église et la propriété* couronne dignement cet important ouvrage.

En Angleterre et aux États-Unis, l'*homestead,* qui défend le

foyer domestique contre les exigences impitoyables des créanciers opulents et la rapacité des usuriers, spécialement des juifs, qui exploitent aussi la presqu'île des Balkans; le fonctionnement de l'économie sociale dans les colonies anglaises, notamment dans les Indes et au Canada; la famille-souche, déjà constatée par M. Le Play, dans la majeure partie de la Westphalie et du Hanovre, institution qui oppose des obstacles à l'aliénation des biens immobiliers et à leur morcellement; toutes ces organisations pleines d'intérêt sont mises au plein jour. En 1870, le code de la Prusse conquérante a porté une grave atteinte aux coutumes de transmission intégrale des propriétés familiales; une association de paysans hanovriens lutte par les assurances, par les caisses d'amortissement et de secours, contre ce despotisme économique.

Parmi les aristocraties terriennes les plus tyranniques, MM. Meyer et Ardant réprouvent de préférence, et à bon droit, les capitalistes et grands propriétaires renégats de la presqu'île des Balkans, les usurpateurs protestants des biens ecclésiastiques aux seizième et dix-septième siècles, qui, en dépouillant l'Église, créaient la misère des peuples. En regard de cette cupidité, de ces rapines, ils exposent les innombrables services rendus par l'Église à la propriété. Avec quelle justice et quelle charité elle traitait les serfs de ses domaines! Comme, en veillant sur les petits et les humbles, elle lançait l'anathème aux usuriers et aux voleurs, si haut qu'ils fussent sur l'échelle sociale! Les richesses que lui avait léguées la reconnaissance des générations étaient, pour une large part, le bénéfice des pauvres et le secours des petits propriétaires obérés. Ce qu'a fait d'ailleurs pour les paysans la papauté, devenue souveraine en Italie par la gratitude des peuples, les auteurs le prouvent : ils mettent surtout en lumière, à ce point de vue, les généreuses initiatives de Sixte IV, si calomnié, et de Pie VII. Dans un prochain volume, M. Ardant étudiera les rapports historiques des papes et des paysans dans les États de l'Église.

Ce livre, très remarquable, est enrichi de notes précieuses à la fin de chaque chapitre, le dernier excepté; une belle exécution typographique ajoute au charme de cette lecture.

Qu'on me permette quelques sympathiques observations. Les avantages de la grande propriété, quand elle est sage, sont pas-

sés sous silence. Le régime turc me paraît trop flatté ; sa décadence ne lui vient pas seulement de l'Occident, mais surtout de lui-même. L'Église n'a pas *toléré* en Angleterre le mariage des prêtres et des moines jusqu'au deuxième concile de Latran, en 1329 : le mot est impropre. Enfin, la communauté agraire dans le pays de Galles, en Écosse, en Angleterre et dans l'Inde anglaise, aurait besoin d'éclaircissements. Ces quelques *desiderata* n'enlèvent rien, ai-je besoin de le dire? à la valeur de ce travail.

G. GANDY.

A l'aventure, croquis italiens, par René BAZIN. In-12 de VI-322 pages. Paris, Calmann Lévy, 1891.

A l'Aventure est un recueil de notes, prises au cours d'un voyage à travers l'Italie. Ces croquis, enlevés d'une plume alerte et fine, sont intéressants par les questions qu'ils abordent, par les réflexions qu'ils suggèrent et par le charme du style. Il y en a de gracieux : l'intérieur de l'honnête famille Tacconi, Assise, les mœurs romaines ; d'autres pittoresques : Venise, Florence vue de nuit, un convoi funèbre escorté par les Confrères de la *Miséricorde* et traversant les rues à la lueur des torches, le pèlerinage des ouvriers français à Rome ; quelques-uns confinent au comique : l'idylle de Miss Maud, la loterie et le livre des songes ; habituellement toutes ces nuances sont mêlées et fondues, comme dans la vie.

La plupart de ces pages sont, en outre, remarquables par ce qu'elles nous révèlent du caractère, des mœurs et des préoccupations italiennes. La Triple-Alliance, la lutte sourde entre la France et la Prusse et l'éventualité d'une guerre européenne attirent surtout l'attention. L'influence française s'exerce sur la masse de la nation par la presse, la littérature, les modes et les relations extra-officielles. Malheureusement, ce qui franchit les Alpes n'est pas toujours ce qu'il y a de plus honorable pour le génie français ; nos journaux, en particulier, et nos romans naturalistes donnent là-bas une triste idée de notre sens moral. La pénétration allemande est moins spontanée ; elle s'exerce plutôt sur les classes élevées et sur les fonctionnaires par la politique, le militarisme et les systèmes pédagogiques.

Ce livre ne contient que des idées et des appréciations justes,

bien que légèrement optimistes, à notre humble avis du moins. Je ne sais quel parfum d'honnêteté littéraire et d'élévation morale pénètre tout et laisse dans l'âme une impression agréable et saine, comme les causeries d'un compagnon sérieux, spirituel et distingué. Qu'on en rencontre peu, hélas ! dont le langage ait cette réserve délicate, l'œil cette perspicacité bienveillante dans l'observation, l'esprit enfin cette ouverture souriante et cette sympathie universelle pour tout ce qui est bon.

A l'Aventure se prêterait à une magnifique illustration, où les paysages et les villes de l'Italie, le passé et le présent, les merveilles des peintres, des sculpteurs et des architectes, la réalité et la fantaisie trouveraient naturellement leur place. En attendant, chaque lecteur doit y pourvoir. Heureusement M. René Bazin nous facilite cette tâche par la vivacité nette et la fidélité de sa narration. Nous croyons voir et sentir par lui et comme lui ; c'est délicieux et profitable. ÉT. CORNUT, S. J.

Au pays d'Annam, par Paul Antonini. In-8 de 316 pages. Paris, librairie Bloud et Barral. (Sans indication de date).

Nous avons déjà analysé ici même *Au pays de Chine*, du même auteur, et montré que ce livre n'est pas, comme le veut une petite notice flatteuse que nous trouvons au dos de celui-ci, « un des livres les plus intéressants et les plus sérieux qui aient été publiés sur l'extrême Orient ». Grâce à cet abus de superlatifs, il ne nous resterait plus de termes admiratifs pour *Au pays de l'Annam*, qui montre sur son prédécesseur un progrès réel. On voit que M. Antonini n'a pas plus visité l'Annam et le Tonkin que la Chine, et que son travail n'est qu'une compilation. Mais nous lui devons la justice de reconnaître qu'il a su cette fois puiser ses renseignements dans des livres plus modernes et plus exacts, et les contrôler suffisamment pour la plupart. Nous regrettons qu'il n'ait pas cité plus fréquemment ses sources et nous renvoie trop souvent à ses propres ouvrages. L'habitude des écrivains sérieux s'affirme de plus en plus dans ce sens de l'exactitude des citations, surtout dans les ouvrages de compilation. Ceci dit, examinons un peu le livre.

La première partie traite de l'histoire, de la géographie de l'Annam et du Tonkin, du climat, des produits, de l'industrie et du

commerce. Tout cela est intéressant, on y trouve même de temps à autre le mot pour rire. C'est ainsi que, décrivant les divers animaux ou insectes désagréables qui fourmillent dans les maisons, l'auteur nous affirme gaiement que « en somme on est rarement *seul chez soi* au Tonkin et en Annam ». (P. 67.) Puis l'auteur nous initie aux mœurs, institutions, croyances, etc., des Annamites. Cela diffère peu de ce qu'il nous a raconté des Chinois. Nous remarquons avec plaisir que « l'Annamite est plus disposé que le Chinois à voir dans sa femme un être doué de sentiments qui peuvent être aussi nobles que ceux d'un homme de bien; il est prêt à faire de la compagne de sa vie *son égale*... » (P. 94.) C'est un bon point en leur faveur; malheureusement, nous lisons un peu plus loin que les Annamites sont de grands enfants malicieux; nous pourrions ajouter : et passablement cruels.

M. Antonini nous raconte ensuite l'histoire du christianisme dans l'Indo-Chine. Il y a là des pages émouvantes, écrites avec cœur et foi, témoin l'éloge de Mgr Puginier, que tous liront avec plaisir, même les admirateurs de Paul Bert, qui avait fait son ami du vaillant évêque. Notre auteur relève courageusement les accusations haineuses lancées par le gendre de Paul Bert, M. T. Chailley, contre nos missionnaires et les chrétiens; il en prouve la mauvaise foi et l'inanité par de magnifiques exemples de dévouement et de courage. Il montre l'erreur qu'on a commise en n'armant pas les chrétiens du Tonkin et en les faisant massacrer par les Annamites. L'amiral Courbet l'avait compris et il avait donné quelques fusils aux chrétientés les plus menacées. Mais le vaillant marin chrétien fut sacrifié, lui aussi, et il en mourut de chagrin au moment où il venait de vaincre la Chine.

Cette histoire de la dernière guerre est rapportée dans la seconde partie, qui traite de l'intervention de la France dans l'extrême Orient, de 1788 à 1888. Nous y trouvons une apologie de F. Garnier et quelques lignes aussi justes que charitables sur la triste affaire de Langson, et l'histoire plus triste encore du malheureux Herbinger. Ces pages remplies de sentiments patriotiques sont d'une lecture attachante.

Viennent alors les hauts faits accomplis au Tonkin par les Hautefeuille, les Trentinian, les Balny d'Avricourt et tant d'autres, suivis des tristesses et des massacres causés par l'incompréhensible et coupable Philastre, marié à une Annamite, sacrifiant

l'honneur du pavillon français pour rendre les villes conquises au gouvernement de l'Annam. Nous assistons aux massacres causés par cet acte inqualifiable, à la mort de Rivière, à la seconde conquête du Tonkin, à la campagne de Formose, au blocus des côtes de Chine, enfin, au traité de paix couronné par la mort de l'amiral Courbet à bord de son vaisseau *le Bayard*.

M. Antonini termine par les mots suivants une critique de notre politique au Tonkin: « Aujourd'hui, il est trop tard pour discuter l'occupation du Tonkin : l'honneur de la France est à jamais engagé à conserver ce pays. » Tel est bien notre sentiment et nous devons remercier notre impartial auteur de le faire comprendre à ses lecteurs. A.-A. FAUVEL.

I. — Le Crédit foncier de France, par Émile Robert-Coutelle. In-12 de 441 pages. Paris, A. Savine, 1890. Prix : 3 fr. 50.

II. — Où est l'argent, par Auguste Chirac. In-12 de 300 pages. Paris, Savine. Prix 3 fr. 50.

I. — Nous commençons par déclarer que ce livre nous semble indispensable à tous les actionnaires ou obligataires du Crédit foncier; ils verront comment et pourquoi cette institution, au lieu de se contenter de prêter aux particuliers ou aux villes sur des propriétés bâties ou des garanties absolument certaines, se lance dans des opérations commerciales qui, précisément parce qu'elles sont commerciales, sont sujettes à des imprévus ; ils verront que le Crédit foncier, continuant à jouer sur les phosphates (pour ne parler que de ce fait), expose ses actionnaires à perdre de grosses sommes.

Du reste, il est un criterium mathématiquement vrai : quand une société de crédit est obligée de donner des millions à la presse, c'est qu'elle a des voiles à jeter sur des opérations plus ou moins véreuses. Or, on a prouvé que le Crédit a donné en pâture aux journalistes des sommes considérables ; donc, la conclusion de l'auteur est exacte, il y a des opérations à cacher. M. Robert-Coutelle attaque personnellement M. Christophle, et il se demande comment cet opportuniste, ayant des appointements de 40 000 francs, a pu accaparer des millions.

Le jeu est partout ; on l'a vu dans le Comptoir d'escompte. De

plus, la complaisance est partout; car le gouvernement, cet affamé d'argent, s'il donne des concessions et des titres de gouverneur, ne les donne pas gratis, et au Crédit foncier, comme à d'autres établissements que nous pourrions nommer, il impose des réciprocités, c'est-à-dire, des emprunts déguisés.

L'auteur pense que le Crédit foncier devrait être morcelé, et il voudrait voir le privilège remplacer le monopole.

Il indique dans sa conclusion les réformes immédiates à opérer, les révocations nécessaires.

Bref, ce livre est une réponse péremptoire aux applaudisseurs salariés ou innocents qui ne trouvent que des « très bien » dans l'administration actuelle de notre établissement de crédit hypothécaire.

II. — Est-ce un roman? est-ce tout simplement un pari? nous penchons pour le pari.

Il s'agissait (du moins nous le supposons) d'écrire trois cents pages sur un sujet dont on ne connaît pas le premier mot. Disons bien vite que M. Chirac a triomphé.

Son volume a pour but d'éreinter la Banque de France, qu'il définit ainsi : « une institution qui a pour principale fonction d'accaparer le numéraire ».

Un de ses arguments est celui-ci : On a donné 73 millions d'or à l'Angleterre ; donc la Banque a des trésors innombrables qu'elle cache.

Est-ce la peine de répondre que sur un encaisse de 2 milliards et demi, 72 millions improductifs pouvaient sagement être prêtés à l'Angleterre à un taux rénumérateur, sans pour cela faire supposer que la Banque accaparait le métal et l'entassait pour le plaisir d'avoir des monceaux d'or. Loin d'accuser la Banque, il faut la féliciter d'avoir su prendre le premier rang sur le marché monétaire, tout en faisant une bonne opération et en empêchant une catastrophe qui aurait atteint la France. Faut-il que le public soit naïf de s'émouvoir pour des racontars de journalistes en quête de scandale!

A. LEFÈVRE.

LITTÉRATURE

Dictionnaire chinois-français, par le Père Séraphin Couvreur, S. J. In-4 de 1 099 pages à trois colonnes. Ho-kien-fou (Chine), Imprimerie de la Mission catholique, 1890.

Sauf le volumineux, rare et dispendieux ouvrage du Père Basile de Glemona, que s'appropria de Guignes pour le publier sous son nom en 1813, nous ne possédions jusqu'ici aucun dictionnaire chinois-français pouvant lutter avec ceux que Morrison et W. Williams ont édités en langue anglaise [1].

Le P. Séraphin Couvreur, déjà connu par son Dictionnaire français-chinois et son Cours de conversation chinois-anglais-français, vient de remplir cette lacune, en éditant le superbe Dictionnaire chinois-français, sorti cette année même des presses de la Mission des Péres Jésuites à Ho-kien-fou, au Tché-li Sud-Est. Nous avons eu le plus grand plaisir à parcourir cet énorme in-4° de 1 099 pages, et à renouveler connaissance avec quelques-uns de ses 23 747 caractères, sur lesquels nous avons passé autrefois de longues heures d'étude.

Donnons d'abord à ce magnifique travail tous les éloges qu'il mérite ; on nous permettra alors plus facilement de présenter quelques critiques suggérées par les leçons de l'expérience et par notre désir de voir les travaux de nos studieux missionnaires rivaliser heureusement avec ceux des missionnaires protestants.

Le Dictionnaire du P. Couvreur, comme celui de Williams, comprend trois colonnes par page. En tête de chaque colonne est figurée la prononciation des caractères qu'elle contient : l'auteur évite ainsi de la répéter sous chacun d'eux. L'ordre de ces sons est alphabétique. Le système de transcription des sons chinois est presque entièrement celui de Sir Thomas Wade, avec quelques additions et quelques variantes. Les tons sont marqués sur les grands caractères chinois à la mode du pays, c'est-à-dire par un petit demi-cercle à l'un des coins du caractère ; une apostrophe marque les aspirations. C'est aussi la méthode adoptée par Williams. Mais le P. Couvreur apporte un grand perfectionnement au Dictionnaire chinois-anglais de ce dernier, en plaçant à

1. Celui de M. Williams fut imprimé en 1874 à Shang-haï.

côté de chaque petit caractère du texte, ou à la suite de chaque phrase chinoise, la transcription en caractères latins, sur lesquels les tons sont indiqués par les accents français circonflexe, aigu et grave, complétés par le signe — et par l'apostrophe, lorsqu'il s'agit de marquer les aspirations.

De plus, il a ajouté en chinois, entre parenthèses, l'indication des sources auxquelles il a puisé les citations classiques. Ex : *Lun-yü*, *Meng-tze*, *Kong-fou-tze* (Confucius), etc. C'est là un avantage considérable sur ses devanciers. La matière des explications et des citations nous a paru très abondante et tout à fait neuve. On voit bien que c'est là un travail original et non une simple adaptation des ouvrages antérieurs. Le nombre des caractères employés est plus considérable, et une innovation de valeur est d'avoir mis sous un grand nombre d'entre eux une série, allant souvent jusqu'à sept et huit de leurs formes diverses.

Le P. Couvreur a cru sans doute apporter un autre perfectionnement à son œuvre, en insérant dans le texte un certain nombre de dessins, copiés dans un vieux livre chinois et que nous avons déjà trouvés dans le *Cursus litteraturæ sinicæ* du Père Zottoli. Ici commencent nos critiques. Nous pensons que ces dessins, fort anciens, n'ajoutent rien ou très peu de chose à l'intelligence du texte. On aurait pu les supprimer, ou imiter Zottoli en les plaçant tous ensemble au commencement du dictionnaire. A leur place, les sinologues et les sinophiles eussent préféré trouver les formes hiéroglyphiques anciennes, ou cursives modernes, des caractères les plus usuels.

Au lieu de se borner à huit tables spéciales, on aurait rendu grand service aux étudiants de chinois en empruntant au second volume du *Vocabulary and hand book of the chinese language*, de J. Doolittle, quelques-uns de ses tableaux aussi nombreux qu'utiles, par exemple : 1° la concordance des mesures chinoises avec les anglaises et les françaises ; 2° la liste chronologique et les noms chinois des premiers missionnaires jésuites à Pékin ; 3° les noms anciens et modernes des 417 préfectures de l'empire, telles qu'on les trouve dans Zottoli, etc.

Enfin, pour terminer par une dernière critique, ou mieux par un *desideratum*, nous remarquerons qu'on eût pu donner un peu d'air aux suites de caractères qui composent la table, en imitant la disposition qu'elle a reçue dans le Dictionnaire de Williams.

Cet amas serré de 352 caractères par page fatigue l'œil et l'attention. Il eût été encore très utile d'emprunter à Williams sa liste des caractères difficiles et douteux.

Tout cela eût, il est vrai, allongé considérablement la table et l'appendice ; mais l'inconvénient eût été contrebalancé par des avantages sérieux. Les étudiants auraient pu, d'ailleurs, faire relier cette partie séparément.

Sauf ces minces défauts, nous n'avons que des éloges à donner au soin avec lequel cet ouvrage considérable a été imprimé. Deux pages seulement d'*errata* et de *corrigenda :* quiconque a corrigé des épreuves en chinois jugera par là du degré d'attention qu'il a fallu pour arriver à un aussi magnifique résultat.

Nous ne pouvons que recommander chaudement ce dictionnaire à tous ceux qui ont à traduire du chinois, et nous nous associons de tout cœur au vœu exprimé par le pieux auteur, à la fin de sa trop courte préface : « Puisse ce travail, dédié au Sacré Cœur, contribuer à réunir la Chine avec le reste de l'univers, sous la loi de charité ! *Et solis instar sola regnet charitas.* »

A.-A. FAUVEL.

Amor. Carmen elegiacum Rudolphi van Oppenraij, S. J., in certamine Hœufftiano præmio aureo donatum, iterumque editum ut emolumento esset Leprosis qui sunt in insula Molokai. In-8 de 16 pages. Lugduni Batavorum, Van Leeuwen, 1890.

Un mois passé, le *Figaro* faisant écho à sa manière au discours de l'empereur d'Allemagne, gémissait sur ce qu'il appelle « la prodigieuse mystification » des études classiques. *Figaro* est d'un pays où fleurit l'oranger; au nord de l'Europe il en est un autre où fleurit la poésie latine aux fruits d'or. La médaille remportée depuis plusieurs années par les latinistes modernes Esseiva et van Leeuwen, a été décernée en 1890 au P. Oppenraij. L'*Amour* qui a inspiré son œuvre est la charité du P. Damien, mort au service des lépreux; les formes un peu froides du distique antique y ont retrouvé chaleur et mouvement, presque la vie.

H. C.

Théophile Gautier, par Maxime du Camp. In-12 de 202 pages. Paris, Hachette, 1890.

« Théophile Gautier, dit M. Maxime du Camp, a été le type de ce que les rédacteurs de catalogues de librairie nomment un *polygraphe.* » Il a écrit, en effet, pendant quarante ans, plus de cent volumes, dont aucun n'est vraiment un chef-d'œuvre. Lecteur d'une curiosité et d'une mémoire infatigables, peintre d'une palette et d'une imagination à la fois riches et précises, il a su dire ce qu'il voyait; pas autre chose. Les idées, les principes, les sentiments élevés, la philosophie, la religion et la simple morale ont été des pays où ce hardi voyageur n'a jamais pénétré. De là pour le critique, le poète, le conteur, et surtout pour l'homme, un vide, une aridité et une souffrance incurables.

Dans *Mademoiselle de Maupin* ou le *Roman de la momie;* dans ses *Voyages* en Espagne, en Russie, en Turquie; dans ses innombrables articles sur la littérature, le théâtre et les arts; dans ses poésies, dont les *Émaux et camées* sont les meilleures, quoique la patience et le procédé s'y montrent plus que l'inspiration, on retrouve un excellent photographe, quelquefois un hardi coloriste, jamais un penseur. Son originalité ne dépasse guère les mots et ne va pas au fond de l'âme humaine. Louis Veuillot a décrit en bons vers ce genre de talent et d'exercice :

... Que je voudrais, Gautier,
Quand j'ai l'idée, avoir, comme toi, le métier!
Formé dès ton enfance à bloquer des syllabes,
De la difficulté, vieux rimeur, tu te gabes;
Ta plume dégagée, avec des airs fendants,
Peut dresser mille vers sans rien mettre dedans.
Sur ton papier le mot que cherche Baudelaire,
Le mot qui ne dit rien, ce mot si nécessaire,
Arrive à point nommé; tu tiens en petits pots
Tes couleurs; ton tiroir est rempli d'à-propos.
C'est du vide vivant, qui sonne et qui rutile;
Hugo seul a mieux su prodiguer l'inutile,
Et le bourgeois naïf, admirant ton savoir,
S'étonne du plaisir qu'il prend à ne rien voir.

Les livres et la conversation de Théophile Gautier étaient volontiers cyniques; le cœur ne semble pas avoir été mauvais pourtant; mais aucun souffle religieux ne vint le soulever au-dessus

des préoccupations de l'art, aucune règle ne le mit à l'abri des égarements de la luxure. Dieu a manqué à cette vie, comme à celle d'un grand nombre de contemporains, c'est-à-dire l'ordre et la grandeur qui constituent la vraie beauté et la gloire durable. On sent partout cette épouvantable lacune, et particulièrement dans une lettre navrante que cite le nouveau biographe.

Théophile Gautier y répond à ses sœurs, le 17 décembre 1858; il avait alors quarante-sept ans :

Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos chers parents morts, et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez, sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'à mon dernier soupir... Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses; je ne vis que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres, ne m'amusent plus; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer. N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans bouger... J'ai été bien triste, le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque nuit à midi; le ciel était jaune, la terre couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul, dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches petites et grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs; mais mon esprit était comme un cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans les brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, et il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte; et il a servi à la faire enterrer.

Il semble que l'apologétique pourrait tirer un merveilleux parti, non seulement des témoignages directs et des aveux des écrivains et des artistes modernes, mais encore des misères, des fautes et de l'irrémédiable impuissance de ceux qui n'ont pas connu ou qui ont méconnu la foi.

Le livre de M. Maxime du Camp est une œuvre sympathique, venue du cœur autant que du souvenir; mais la bienveillance indulgente pour un vieux et bien-aimé compagnon n'exclut pas l'impartialité. On retrouve ici l'abondance et la sûreté d'informations, la probité et la générosité d'âme et de talent qui ont rendu populaire l'auteur des *Convulsions de Paris*, de la *Charité privée*

et de la *Croix-Rouge de France*. On désirerait pourtant quelques rayons d'en haut pour illuminer ces pages.

Nous ne saurions mieux terminer que par ce mot de commisération finale sur un écrivain déjà un peu oublié de ce temps, et peut être, hélas ! sévèrement puni dans l'éternité : *Pauvre Théo !*

ÉT. CORNUT, S. J.

Aurora Leigh, par Élisabeth Barrett-Browning, traduit de l'anglais. In-12 de 326 pages. Paris, Savine, 1890. Prix : 3 fr. 50.

Aurora Leigh est un magnifique poème. Le poète, une femme, y chante notre destinée ici-bas. Ce chant sort d'une âme chrétienne. Nous voudrions qu'il fût sorti d'une âme catholique ; l'art même y eût gagné.

Romney Leigh, c'est le philanthrope anglais, perdu dans les bonnes œuvres stériles. Sa cousine, Aurora Leigh, dédaigne le dévouement prosaïque pour se consacrer au culte de l'art. Leurs mains et leurs existences allaient s'unir, mais chacun d'eux croit devoir sacrifier son cœur à sa vocation.

Marian Erle, perle fine trouvée dans les boues de Londres, lady Waldemar, intrigante de haute volée, font tour à tour ressortir en pleine lumière les vertus de Romney et d'Aurora. Le poème est un drame intime joué à quatre personnages ; il se déroule à Florence. Romney, désabusé, devenu aveugle, comprend que l'homme ne vit pas seulement de pain ; Aurora, trop longtemps prêtresse de l'art, reconnaît que le cœur doit avoir son rôle en ce monde. La conclusion est protestante ; c'est une longue scène d'amour, chaste si l'on veut, mais tout humaine.

La contre-partie catholique de cette scène se trouve dans l'admirable récit de Louis Veuillot, *le Vol de l'âme*. Quelle pitié de voir ces deux âmes si hautes d'Aurora et de Romney finir par un mariage banal, comme le protestantisme et comme les comédies !

Une certaine diffusion et je ne sais quelle brume anglaise dans le style pourront décourager plus d'un lecteur. C'est affaire de goût personnel. Mais, sous aucun prétexte, une mère ne laissera ce livre aux mains de ses enfants, fussent-ils jeunes hommes.

E. PUJO, S. J.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris, 7, rue des Grands Augustins). — Décembre 1890. — De la folie religieuse et de la possession diabolique (fin), *Dr A. Goix*. — L'œuvre de M. Caro et le spiritualisme en France (fin), *Ch. Denis*. — Les postulats de la vérité (fin), *Th. Desdouits*. — Société de Saint-Thomas d'Aquin : séance annuelle.

Association catholique (Paris, boul. Saint-Germain, 262). — 15 janvier 1891. — Aux lecteurs, *le comte Albert de Mun*. — La représentation professionnelle, *U. Guérin*. — La propriété dans la famille, *G. de Pascal*. — Les Papes et le JUS ABUTENDI, *G. Ardant*. — Aperçus et documents sociaux.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris, 35, rue de Grenelle Saint-Germain). — 15 décembre 1890. — L'éducation dite nationale, d'après les rapports officiels soumis aux conseils généraux, *F. Gibon*. — Assemblée solennelle de l'Institut catholique de Paris : les concours de la Faculté de droit, *Merveilleux du Vignaux*; — la situation et les travaux de l'Institut catholique, *Mgr d'Hulst*; — allocution de clôture, *S. G. Mgr Goux*. — Bulletin judiciaire, *H. Taudière*.

15 janvier 1891. — La Société d'éducation en 1891, *E. Keller*. — Allocution prononcée à la messe indulgenciée de Notre-Dame des Victoires, *R. P. Terrade*. — Le budget de l'instruction publique, *A. d'Herbelot*. — Un an de laïcisation, statistique (1er nov. 1889-31 oct. 1890), *E. P.* — L'impôt sur les Congrégations, *L. M. Delamarre*. — Les publications périodiques des Universités libres, *P. Griveau*. — Bulletin judiciaire.

Canoniste contemporain (Paris, 10, rue Cassette). — Décembre 1890. — Académie de S. Raymond de Pennafort. Séance du 28 novembre. — De l'administration du baptême solennel par un diacre; étude sur les irrégularités. — Concordat entre le Saint-Siège et le gouvernement de la Colombie.

Janvier 1891. — Du droit public de l'Église, *Mgr Péchenard*. — Des études canoniques et de leur influence sociale, *E. Grandclaude*. — Acta S. Sedis.

Correspondant (Paris, 14, rue de l'Abbaye). — 25 décembre 1890. — Les débuts d'une nouvelle reine (Élisabeth Farnèse), *Mis de Courcy*. — Des nouveaux impôts sur les Congrégations religieuses, ***. — La lutte du tsarisme et du nihilisme (fin), *N. Lallié*. — A propos du métropolitain, *A. de Lapparent*. — La villa des Ormes, *O. Bignon*. — Un petit peuple catholique et les luttes de la

démocratie dans la Confédération suisse, *Dr Dufresne*. — Le jubilé de M. Ernest Naville, *L. Ollé-Laprune*. — Le Christ aux limbes, poésie, *M. Bouchor*.

10 janvier 1891. — Le clergé catholique aux Etats-Unis, *Vte de Meaux*. — Les débuts d'une nouvelle reine (suite), *Mis de Courcy*. — La topographie et les cartes, *Vte A. de Saporta*. — La villa des Ormes, *O. Bignon*. — Victor Hugo après 1830 : la pairie; les Misérables; le 24 février, *E. Biré*. — Le mouvement philosophique, *H. Joly*. — Marin et jésuite: le commandant de Plas, *E. de Broglie*.

Cosmos (Paris, 8, rue François Ier). — 20 décembre 1890. — Tour du monde. — Dangers des vases en zinc, *L. Capelle*. — Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand*. — Les points de rupture des lignes télégraphiques, *F. K*. — Sur les vins, *E. Maumené*. — Le bouclier pour la construction des tunnels, *B. B*. — Un nouvel isolateur électrique, *Dr A. B*. — Les plaqueminiers, *G. de Dubor*. — Le comte de Saint-Venant, *V. Bunard*. — Newton, *J. Vindry*.

27 décembre. — Tour du monde. — L'accord du *Cosmos* et de la nature, dans le choix du méridien pour fixer l'heure universelle, *Ch. Tondini de Quarenghi*. — Transport d'objets par le vent, *M. de R*. — Les ballons au pôle nord. — Appareils de levage, *B. B*. — Machine rotative Dannbacher, *A. Berthier*. — L'électrolyse industrielle de l'eau, *G. Bethuys*. — Exploitation de l'amiante en Italie, *L. Knab*. — Un temple à Chicago, *S. B*. — Métamorphoses de la grenouille, *A. Acloque*. — Sur l'avenir de la terre ferme, *A. de Lapparent*.

3 janvier 1891. — Tour du monde. — Un anémométroscope électrique enregistreur, *Dr A. Battandier*. — Les suggestions criminelles, *L. Menard*. — Les télégraphes harmoniques et multiplex, *F. Kéramon*. — Saint Bénézet, patron des ingénieurs, *V. Bunard*. — La baguette des sourciers, *A. de Rochas*. — Les montagnes de glace du nord de l'Atlantique. — Un générateur d'oxygène. — Conserves de lait.

10 janvier. — Tour du monde. — Japon : donjon de Matsumoto; col de l'Ousui; torrent de Foujikawa, *L. Drouart de Lézey*. — Notes psychiques sur l'araignée halabe de Madagascar; expériences, *P. Camboué*, S. J. — Les télégraphes harmoniques et multiplex (suite), *J. Kéramon*. — Le Ceïba, *Laverune*. — La langue universelle, *P. Courbet*. — Histoire du vin de Champagne, *A. de Vaulabelle*. — Les Cliffs dwellers de la Sierra Madre, *E. T. Hamy*. — La vacherie, *J. Cordier*. — Baratte de Laval, *A. Berthier*. — A propos du nombre π.

17 janvier. — Tour du monde. — Les télégraphes harmoniques et multiplex (fin), *F. Kéramon*. — Le bilan de la folie en Italie, *Dr A. Battandier*. — Les ichneumons à la Jamaïque, *Laverune*. — Les étapes d'une loi urgente, *B. B*. — Les cactées dans l'Inde, *H. Léveillé*. — Chantiers de constructions maritimes à 1600 kilom. de la mer. — Oiseaux buveurs de sève. — Le bilan géographique de l'année 1891, *Fr. Alexis M. G*. — La gelée des cours d'eau, *Chateaublanc*. — Les succédanés de la gomme arabique, *A. Berthier*.

Économiste français (Paris, 2, cité Bergère). — 13 décembre 1890. — L'impôt sur le revenu des valeurs dites mobilières. — La réorganisation des finances argentines. — Les transmissions immobilières et les hypothèques en Alsace-Lorraine. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis : le flot des pensions, le déficit prochain du Trésor, les contributions forcées des candidats dans l'État de New-York. — Les banques d'émission et le papier monnaie dans l'Amérique du Sud. — Les discussions

de la Société d'économie politique de Paris : des effets économiques de la règlementation et de la réduction de la durée du travail. — La question économique et commerciale en Espagne. — La ligue pour la défense du commerce d'importation et d'exportation de Bordeaux et du Sud-Ouest. — Les conversions de la dette turque.

20 décembre. — La question des caisses d'épargne : emplois des fonds et taux de l'intérêt. — Commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de l'année 1890. — Feu le Sénat. — La grande propriété et les communes rurales dans les provinces de l'Est de la Prusse. — La colonie de Queensland et sa population indigène. — La mortalité infantile et la question des tours. — Chicago et son commerce en 1889. — Lettre d'Angleterre.

27 décembre. — La question des caisses d'épargne. — Nécessité d'une action énergique et immédiate de la France à Madagascar. — Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les onze premiers mois de 1890. — La propriété bâtie. — Le mouvement économique et social aux États-Unis. — Les industries de la soie. — Affaires municipales : les eaux de Paris. — Amortissement de la dette publique.

3 janvier 1891. — Les fluctuations de prix du charbon, du fer, du cuivre, de l'étain, du plomb et du zinc. — Une loi mal faite (sur les syndicats professionnels, 21 mars 1884). — L'Irlande : la crise agraire ; la série des expédients. — Les conditions du travail en Belgique. — Le trafic du Transsaharien. — Lettre d'Angleterre : le bilan de la Banque en fin d'année, etc. — L'immigration européenne en Brésil. — L'industrie de la batiste et des toiles fines, et les droits sur les fils fins de coton.

10 janvier. — Questions coloniales : Terre-Neuve, Tunis, Madagascar. — Les méthodes défectueuses pour l'arrangement des finances argentines. — La réforme de l'organisation consulaire. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis : la magistrature et la nécessité de pensions de retraite ; la *Farmer's alliance;* les pêcheries et la destruction des phoques. — Le trafic du Transsaharien. — La lutte contre l'alcoolisme ; mesures prises à l'étranger. — Les marchés monétaires de Paris et de Londres, et leurs moyens de défense.

17 janvier. — L'or et l'argent : projet américain de monnayage illimité de l'argent. — La propriété bâtie. — Finances de la Russie. — Insuffisances du crédit populaire en France. — La Nouvelle-Calédonie et le régime pénitentiaire. — Lettres d'Angleterre et du Brésil. — Le trafic du Transsaharien.

Magasin littéraire et scientifique (Gand, rue Haut-Port, 52). — 15 décembre. — Les lettres tournaisiennes au moyen âge, treizième siècle (fin), *J. Hoyois.* — La lutte de l'Irlande, par le baron Kervyn de Lettenhove, *H. Hoornaert.*

Nature (Paris, 120, boul. Saint-Germain). — 13 décembre. — Lancement d'un torpilleur à Paris, *Max de Nansouty.* — Le médimarémètre de M. Ch. Lallemand, *A. Lallemand.* — L'industrie minière au Canada, *A. Ladureau.* — Les cadrans solaires à propos de deux instruments anciens, *Ch.-Ed. Guillaume.* — La science au théâtre, *W. de Fonvielle.*

20 décembre. — Les dangers de l'électricité, *J. Laffargue.* — Le réseau métropolitain de Paris, *G. Richou.* — Les baguettes de Napier, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Les richesses du monde souterrain. — Le gaz d'éclairage à Paris. — La photographie de l'amateur, *G. Tissandier.* — Le naufrage du « Serpent », *D. Bellet.* — La navigation sur les grands lacs américains. — La pêche bathypélagique, *H. Fol.*

27 décembre 1890. — Projections stéréoscopiques, *G. Mareschal.* — Les origine de la machine à vapeur, *A. de Rochas.* — Le canal de Kioto-Fu au Japon. — La culture sous verre des arbres fruitiers, *A. Renouard.* — La statistique de l'Exposition universelle de 1889, *G. Tissandier.* — Académie des sciences; séance du 22 décembre 1890, *St. Meunier.* — La mécanique des jouets. Le marcheur infatigable, *A. Good.*

3 janvier 1891. — Voiture à vapeur de M. Serpollet, *G. Tissandier.* — Les chevaux percherons, *A. Larbalétrier.* — Le réseau métropolitain de Paris, *G. Richou.* — Le tamanoir ou grand fourmilier, *E. Oustalet.* — Les trombes, *Dr Martinez Ancira.* — Académie des sciences; séance du 29 décembre 1890, *St. Meunier.* — Nouveau baromètre enregistreur.

10 janvier. — L'arbre cotonnier de Nassau. — Les collectionneurs de timbres-poste, *Géo P. Grignard.* — Les budgets de la marine des diverses puissances européennes, *D. Bellet.* — Électricité pratique; indicateur de l'état de charge des accumulateurs, *E. H.* — Le viaduc du Malleco, *A. F. Noguès.* — Académie des sciences; séance du 5 janvier 1891, *St. Meunier.*—Trucs de théâtre, par le prestidigitateur *Alber.*

17 janvier. — Utilisation de la force du vent, *J. Laffargue.* — Les dépôts mortuaires à Paris, *Max de Nansouty.* — La photographie panoramique, *A. Londe.* — Machines à écrire, *Dr Z...* — Le repeuplement des mers par la reproduction artificielle des poissons, *J. Kunstler.* — Académie des sciences; séance du 12 janvier 1891, *St. Meunier.* — La science pratique, *A. Good.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris, 20, rue de la Chaise). — Décembre 1890. — Puvis de Chavannes, *A. M. d'Annezin.* — Noël, *Aman Jean.* — Art religieux, *baron J. de Bernon.*

Janvier 1891. — Valencia del Cid, *Balysis.* — Coup d'œil sur la métallurgie du fer en France, en 1789, *P. Mahler.* — Un coin du Poitou, *A. de Moncourt.*

Nouvelle Revue (Paris, 18, boul. Montmartre). — 15 décembre 1890. — L'abîme, *comte P. Vasili.* — Au pays du Sphinx, *comte Ch. de Moüy.* — Philonéisme, *Dr C. Lombroso.* — Sous la Croix du Sud (fin), *J. Dargène.* — La Noël du petit Jean, *J. Aicard.* — Chateaubriand et l'école réaliste contemporaine, *A. Albalat.* — Les réductions de cadres dans l'état-major particulier du génie, *X.* — Hottentots Namaquas, *G. de Wailly.*

1er janvier 1891. — L'abîme (2e partie), comte *P. Vasili.* — La défense de la France, *G. G.* — Le quatrième État français, *marquis de Castellane.* — Les vrais Israélites, *V. Garien.* — Adolphe Salmon, le graveur de M. Ingres, *H. de Chennevières.* — Au grand désert, légendes sahariennes, *L. Rabourdin.* — M. Crispi et sa politique, *M. Petit.* — Erreurs judiciaires, *H. Pascaud.* — L'Institut de médecine expérimentale à Saint-Pétersbourg, *A. Hutinet.*

15 janvier. — L'abîme (3e partie), *comte P. Vasili.* — Les charpentiers de Paris, *Th. Funck-Brentano.* — La défense de la France (fin), *G. G.* — Detta, mœurs corses, *G. de Lys.* — Erreurs judiciaires, *H. Pascaud.* — La navigation intérieure, *Ch. M. Limousin.* — Sourds-muets, *J. Dussouchet.* — Les disparus : amiral Aube, *Mme J. Adam.* — Octave Feuillet, *F. Loliée.* — A travers l'Afrique allemande, *G. de Wailly.* — L'heure universelle, *Tondini de Quarenghi.* — Lettre de l'Annam. — Berlin et sa colonie française, *E. Fuster.*

Ouvriers des deux mondes (Paris, 56, rue Jacob). — 2e série, 19e fascicule. — Métayers en communauté du Confolentais (Charente, France), propriétaires ouvriers dans le sys-

tème des engagements momentanés (1888), *P. du Maroussem.*

2e série, 20e fascicule. — Vignerons de Ribeauvillé (Alsace), ouvriers-propriétaires et tâcherons, dans le système des engagements momentanés et du travail sans engagements (septembre 1888), *Ch. Hommell.*

Précis historiques (Bruxelles, 3, rue de la Chapelle). — Janvier 1891. — Les missions protestantes jugées par un chanoine anglican. — La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les origines du christianisme. — L'imprimerie orientale de l'Université de Beyrouth.

Réforme sociale (Paris, 174, boul. Saint-Germain). — 16 décembre 1890. — Les progrès de l'école de Le Play et l'agrandissement de la réforme sociale, *A. Delaire.* — Grandeur et décadence des aristocraties ; moyen âge et temps modernes, *F. Funck-Brentano.* — Les chambres d'agriculture, rapport de M. *A. Gairal.* — Les « artels » russes (fin), *M. Afanassiev.* — Réunion mensuelle du groupe de Paris. Les procédés de colonisation en Tunisie et en Algérie : la coutume et les idées préconçues, *J. Michel.*

1er janvier 1891. — La Société d'économie sociale ; les Unions de la paix sociale. — Les moyens d'améliorer la condition de l'ouvrier, *G. Picot.* — Les Charpentiers passants du devoir, *P. du Maroussem.* — Séance de la Société d'économie sociale. — La Société catholique d'économie politique. — L'enseignement social en 1891. — La question ouvrière en Espagne, *J. Cazajeux.*

16 janvier. — La réforme des caisses d'épargne françaises, *E. Rostand.* — L'évolution des idées sociales ; la méthode, *Ch. Maurras.* — Les Charpentiers passants du devoir ; l'utilité des compagnonnages, *P. du Maroussem.* — Un péril social : l'introduction de la charité légale en France (fin de la séance du 10 novembre).

Revue bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Janvier 1891. — Les origines du monachisme et la critique moderne. — Un écrit méconnu de saint Jérôme : la lettre à Présidius sur le cierge pascal. — Les Eulogies.

Revue bleue (Paris, 111, boulevard Saint-Germain). — 20 décembre 1890. — Le sentiment religieux aux États-Unis, *E. Boutmy.* — L'actualité et la mode dans les objets d'étrennes, *J. Grand-Carteret.* — Au revoir ! nouvelle (fin), *P. Desjardins.* — L'Algérie devant le Parlement, *E. Berr.* — L'introduction de l'industrie de la soie en Hollande au dix-septième siècle, *G. Michel.*

27 décembre. — Visions de Noël, *J. Aicard.* — Les sophismes politiques de ce temps, *Ch. Benoist.* — A propos de fables, lettre de M. *Sully-Prudhomme* à M. *Ch. Richet.* — La littérature des enfants, *R. Vallery-Radot.* — Le barreau contemporain : Me Rousse, *Munier-Jolain.* — M. Thiers à Vienne en 1870.

3 janvier 1891. — Effet de neige, conte d'hiver, *Th. Bentzon.* — Comment je devins conférencier, *F. Sarcey.* — Les chrétiens de lettres, *J. Honcey.* — La peur d'un mot : le budget spécial de l'Algérie, *E. Berr.*

10 janvier. — Sophismes politiques de ce temps ; des formes de gouvernement, *Ch. Benoist.* — Comment je devins conférencier, *F. Sarcey.* — Critiques contemporains : M. Émile Faguet, *R. Doumic.* — Les rôles de femmes dans les Mystères du moyen âge, *G. Bapst.* — A propos d'Octave Feuillet, *Ursus.* — Chronique parisienne : Revue de l'année, *A. Capus.*

17 janvier. — L'humanisme français au seizième siècle, *Em. Faguet.* — Origines de l'alliance franco-russe, *A. Malet.* — Artistes contemporains : Eugène Delaplanche, *Ch. Bigot.* — Association des anciens élèves de

l'École normale; discours de M. *G. Boissier*.

Revue catholique des institutions et du droit (Grenoble, 4, Grand'Rue). — Décembre 1890. — Quinzième congrès des jurisconsultes catholiques, tenu à Angers les 7, 8 et 9 octobre 1890 : rapports de M. *A. Onclair* sur le socialisme contemporain, et de M. *A. Roussel* sur la presse juive. — Rapport sur la question juive, *E. Michel*. — Le régime représentatif en France, *comte Catta*. — Association catholique des patrons du Nord de la France, séance du 3 octobre 1890. —

Janvier 1891. — Quinzième congrès (suite) : la Société catholique d'économie politique et sociale; rapport de M. *P. Baugas* snr la mobilisation de la propriété. — Un sermon du cardinal Pie. — De la nature de la société civile, *R. P. Caudron*.

Revue chrétienne (Paris, 11, avenue de l'Observatoire). — 1er janvier 1891. — Deux conceptions du ministère évangélique, *A. Sabatier*. — La défense de nos foyers protestants, *H. Draussin*.

Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou (Nantes, 2, place Delorme). — Décembre 1890. — Figures de mon pays : Émile Péhant, *D. Caillé*. — Documents relatifs à la prise de Noirmoutier par les Hollandais, *A. Joubert*. — Études de rythmique et d'esthétique : la césure, *R. de la Grasserie*. — Mgr Bouché, évêque de Saint-Brieuc, et sa correspondance, *A. de la Borderie*. — Le congrès de l'Association bretonne à Dinan, *H. de Trémaudan*.

Revue de l'art chrétien (Lille, 41, rue du Metz). — 1890, t. I, 6e livr. — Le travail du cuivre dans les Pays-Bas aux quatorzième et quinzième siècles, *A. Pit*. — Notice sur un manuscrit à peintures ayant appartenu au duc Louis Ier de Bourbon, conservé à Milan, *H. Omont*. — L'art héraldique, *A. Verhaegen*.

Revue de l'enseignement secondaire et supérieur (Paris, 4, rue du Bouloi). — 8 janvier 1891. — Chronique, *J. Gautier*. — L'École de Cluny à la Chambre des députés (fin). — L'Association nationale pour la réforme de l'enseignement secondaire.

15 janvier. — Chronique, *J. Gautier*. — La direction du travail à l'étude, *A. Morlet*. — Bibliographie.

Revue de Lille (Lille, 56, boulevard Vauban). — Janvier 1891. — Une soirée chez Auguste, ou l'approche de Dieu, *Mgr Baunard*. — La machine à vapeur, ses perfectionnements, son rôle, *A. Witz*. — Jeanne d'Arc et la région du Nord, *L. Salembier*. — Des congrégations autorisées et des associations reconnues d'utilité publique, au point de vue du droit de posséder et au point de vue fiscal, *Cte de Vareilles-Sommières*. — L'hypnotisme; les suggestions, *H. Moureau*.

Revue des Deux Mondes (Paris, 15, rue de l'Université). — 15 décembre 1890. — Études diplomatiques. Fin de la guerre de la succession d'Autriche, *M. le duc de Broglie*. — La biographie de Dante, à propos de publications récentes, *E. Rod*. — Le surintendant Foucquet; la disgrâce, *C. Rousset*. — Les tableaux de corporations militaires en Hollande, *E. Michel*. — Femmes slaves, *E. de Sacher-Masoch*.

1er janvier 1891. — Un ennemi de Descartes, Gisbert Voet, *J. Bertrand*. — La caisse des dépôts et consignations, *A. Moireau*. — Dans l'Inde. En mer, Ceylan, le bouddhisme, *A. Chevrillon*. — Ludovic le More et Léonard de Vinci, *E. Müntz*. — L'empereur byzantin, *A. Rambaud*. — Crimes et peines, *Ar. Desjardins*. — L'empereur Guillaume II et ses vues

sur la réforme de l'enseignement secondaire, *G. Valbert.*

15 janvier. — Fin de la guerre de la succession d'Autriche, *duc de Broglie.* — Dans l'Inde : Pondichéry et Calcutta, l'Himalaya, Bénarès, *A. Chevrillon.* — La Morgue de Paris, *E. Cherbuliez.* — Le procès des Templiers, *Ch. V. Langlois.* — La jeunesse de La Fayette, *A. Bardoux.*

Revue des questions historiques (Paris, 5, rue Saint-Simon).—1er janvier 1891. — Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre II, *H. Delehaye,* S. J. — L'expédition de Philippe le Hardi en Catalogne, *A. Lecoy de la Marche.* — Le cardinal de Richelieu dans ses rapports avec la Congrégation de Saint-Maur, *Dom P. Piolin.* — Le coup d'État du 22 floréal (11 mai 1798), *L. Sciout.* — Un empereur byzantin au dixième siècle, *R. P. Martinov,* S. J. — Les poèmes latins attribués à saint Bernard, *abbé Vacandard.* — L'ordonnance cabochienne de 1413, *H. Moranvillé.* — Un internonce à Paris pendant la Révolution, *V. Pierre.* — La mort de J.-J. Rousseau, *H. Beaudouin.* — L'intervention européenne au Mexique, *R. Lambelin.*

Revue des sciences ecclésiastiques (Amiens, 28, rue Bellevue; Paris, 7, rue des Grands-Augustins).—Décembre 1890. — Observations sur quelques doctrines : idées modernes et scotistes sur l'Incarnation. — Commentaire sur la Constitution « Apostolicæ Sedis », *Dr Dolhagaray.* — Le « Tractatus theologicus » et Pierre Lombard, *abbé Mignon.*

Revue du monde catholique (Paris, 76, rue des Saints-Pères).—1er janvier 1891. — La fin d'un siècle, *L. Nemours-Godré.* — Garcia Moreno, d'après ses écrits, *R. P. G. Driget.* — Marie-Casimire Sobieska, reine de Pologne, *D. J. Rabory.* — L'étude de l'histoire de la philosophie en Allemagne et en France, *F. Garilhe.* — Le Renégat, *P. Verdun.* — Les questions historiques controversées, *L. Marlet.*

Revue générale (Bruxelles, 16, rue Treurenberg).—Janvier 1891.—Contes de Noël. — Le Congrès des œuvres sociales de Paris, *Ch. de Moreau d'Andoy.* — Le cardinal Newman, *F. de Bernhardt.* — La Mercuriale du 1er octobre 1890 à la cour de cassation (belge), *J. de Becker.* — Mœurs politiques au Japon, *E. de Groote.*

Revue générale des sciences (Paris, 8, place de l'Odéon). — 15 décembre 1890. — L'hydrodynamique moderne et l'hypothèse des actions à distance, *M. Lévy.* — Les maladies microbiennes des plantes, *Dr P. Vuillemin.* — Les récents travaux sur l'amidon et les diastases, *P. Petit.* — Nouvelle théorie sur le vol à voile des oiseaux, *Magnus Blix.*

30 décembre. — Éloge historique de Louis Poinsot; notice académique sur Ernest Cosson, *J. Bertrand.* — L'équatorial coudé de M. Lœwy, *G. Bigourdan.* — Les brachiopodes : leur structure et leur parenté, *L. Joubin.* — La visibilité des anneaux de Newton, *J. Macé de Lépinay.* — Revue annuelle de médecine, *Dr E. de Lavaronne.*

15 janvier. — Le problème des trois corps, *H. Poincaré.* — La reproduction artificielle des rubis, *A. Verneuil.* — Nouvelles expériences sur les tourbillons, *C. Weyher.* — La géologie des Alpes et la carte de M. Noé, *W. Kilian.*

Revue philosophique (Paris, 108, boulevard Saint-Germain).—Janvier 1891. — La psychologie physiologique des protozoaires, *J. Soury.* — Le caractère et les mouvements, *B. Perez.* — Force et masse, *G. Mouret.*

Revue scientifique (Paris, 111, boul. Saint-Germain).—20 décembre 1890.

— Cours de l'Université de Lausanne. L'anatomie pathologique, son but et sa méthode, *H. Stilling*. — La résistance du verre, *J. Henrivaux*. — Les hallucinations télépathiques. — Les vols de lépidoptères et leur signification, d'après *M. Piepers*. — Académie des sciences : séance du 15 décembre.

27 décembre. — Une maladie nouvelle, l'acromégalie, *Souza-Leite*. — L'audition chez les invertébrés, *P. Bonnier*. — Le nombre et la valeur dans le combat d'infanterie, *V. Lite*.

3 janvier 1891. — La crémation, *F. Passy*. — La Flore du Sénégal, *P. Vigné* et *Sambuc*. — Le calendrier perpétuel, *F. Rozier*. — La natalité en Europe depuis vingt ans.

10 janvier. — Congrès des naturalistes et des médecins allemands : Lavoisier et son influence sur les progrès de la physiologie, *J. Rosenthal*. — La vie au sein de la terre, *Vivian Poor*. — La ressemblance entre époux, *H. Fol*. — L'habitation à bon marché en Russie, *G. Zinowiew*. — La durée du service militaire.

17 janvier. — Le traitement de la tuberculose par la méthode de M. Koch, *MM. Cornil* et *R. Virchow*. — Les travaux de la Société de géographie de Paris, *M. de Quatrefages*. — Les troubles du langage dans l'idiotie et l'imbécillité, *P. Sollier*. — La culture du pin et l'industrie de la résine, *E. Ratoin*.

Tour du Monde (Paris, 79, boul. Saint-Germain).—1562e et 1563e livr. — Le « French Shore », souvenirs de campagne à Terre-Neuve, par *L. Kœnig*, lieutenant de vaisseau (1886). — Texte et dessins inédits.

1564e livr. — Le gouffre du puits de Padirac, par M. *E.-A. Martel* (1889-1890). — Texte et dessins inédits.

1565e, 1566e et 1567e livr. — Du Niger au golfe de Guinée, par M. *le capitaine Binger* (1887-1889). — Texte et dessins inédits.

Union économique (Paris, 23, rue des Lombards).—10 janvier 1891.— Société catholique d'économie politique et sociale.—Le crédit agricole, *H. Garreau*. — Le Congrès de Nantes et le socialisme d'État, *P. Lud. de Besse*. — Le congrès des caisses d'épargne, *H. Garreau*.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American Ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati). — Décembre 1890. — L'avènement final, *F. Siegfried*. — Le corporal et la palle. — Instruction obligatoire aux États-Unis, *J. Heuser*. — Sedulius et son abécédaire, *T. Henry*. — Lettres à un religieux.

Catholic World (New-York). — Décembre 1890. — Qu'est-ce qu'une Église vivante ? *Rev. W. Barry*. — Coup d'œil sur l'origine et la structure des langages, *W. Seton*. — Souveraineté temporelle du Pape, *Rev. A. F. Hewit*. — Plaintes des nègres catholiques, *Rev. Slattery*. — Observations sur le congrès national des jeunes catholiques, *Excelsior*. — La classe officielle en Irlande, *G. Mac Dermot*. — Attaque de Spencer contre le déisme, *Ch. Ramm*. — Phases du conflit du travail.

Janvier 1891. — La Société de la vérité catholique, *W. F. Markoe*. — L'île de Majorque, *lady Herbert*. — Le pourqnoi et le comment du chant d'église, *Rev. A. Young*. — Les Canadiens catholiques sont-ils menés par les prêtres? *J. Mac Kenna*. — Contes et poésies de Noël.

Civiltà Cattolica (Rome). — 20 décembre 1890. — De la question juive en Europe : les remèdes. — Jugements de M. Bonghi sur la dernière

encyclique de Léon XIII. — Du plan maçonnique en Italie. — Les diableries du siècle passé.

3 janvier 1891. — Lettre encyclique du S. P. Léon XIII aux évêques du monde catholique sur l'abolition de l'esclavage. — Le divorce. — Observations sur l'Histoire universelle de César Cantù. — Un ouvrier apôtre des ouvriers (Kolping). — Les diableries du siècle passé.

17 janvier. — Du présent et de l'avenir de l'Italie; jugements d'un Américain. — Le pontificat de saint Grégoire le Grand dans l'histoire de la civilisation chrétienne. — Des *Hittim* ou Héthéens, et de leurs migrations. — Système physique de saint Thomas. — Les diableries du siècle passé.

Katholische Bewegung (Würzbourg et Vienne). — 24 décembre. — Témoignages en faveur des Jésuites. — Fragments pédagogiques. — Le réalisme devant les tribunaux. — La sainte tunique de Trèves. — Excursion à Venise. — L'économiste catholique baron de Vogelsang.

Literarische Rundschau (Fribourg en Brisgau). — Janvier 1891. — Littérature de sermons modernes. — *P. Didon*, Jésus-Christ. — *Henle*, l'Épître aux Ephésiens. — *Melchioris Cani* opera. — *Healy*, Insula Sanctorum et Doctorum, or Ireland's ancient schools and scholars. — *Zimmermann*, Marie la Catholique. — *Baumgartner*, Excursions dans le Nord. — *Helmken*, la cathédrale de Cologne. — *OEhler*, Atlas de figures pour les Commentaires de César.

Lyceum (Dublin). — Janvier 1891. — Une crise financière et sa morale. — Progrès et déclin des épidémies. — Le Sahara et le chemin de fer saharien. — L'Athènes moderne. — Un auteur norvégien (Biornson).

Month (Londres). — Janvier 1891. — Rêve d'un socialiste, *M. Maher*. — L'œuvre des Bollandistes et ses derniers développements, *Rev. H. Thurston*. — Personnages célèbres d'Irlande au seizième siècle : le P. Richard de la Field, *Rev. E. Hogan*. — Lux Mundi, la doctrine chrétienne sur Dieu, *R. Sydney Smith*. — Nullius filius (affaire Barnardo), *W. C. Maude*. — Clément XI, *Rev. J. Rickaby*. — Saints du Carmel, *Rev. J. Wynne*.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en Brisgau). — Janvier 1891. — Baron de Frankenstein, *J. Fæh*. — Le christianisme non dogmatique, *Th. Granderath*. — État de bien-être ou simplement État de droit? Question de principe de politique sociale, *Th. Meyer*. — Antennes des insectes, *E. Wassmann*. — Rembrandt éducateur, *A. Baumgartner*.

Studien op godsdienstig, wetenschappelijk en letterkundig gebied (Utrecht). — Janvier 1891. — Association et coopération des ouvriers, *A. van Gestel*. — Stanley dans l'Afrique noire, *S. van den Anker*. — Bibliographie.

Zeitschrift für katholische Theologie (Innsbruck). — 1891, 1re livr. — L'athéisme et la question sociale, *F. Stentrup*. — Résurrection des mérites après leur destruction par le péché mortel, *J. Scheller*. — Le pathétique dans la prédication et l'instruction religieuse, *M. Limbourg*. — Définition et essence de la quantité, *F. Schmid*. — Le professeur Sdralek à propos d'Altmann de Passau et de Grégoire VII, *E. Michaël*.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

10 *décembre* — 20 *janvier*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

ALBERTI MAGNI (B.), Ratisbonensis episcopi, O. P., *Opera omnia*, cura ac labore Augusti Borgnet, sac. diœc. Rem. Tomes IV, V, VI. Trois vol. gr. in-8 à deux colonnes, de 835, 755 et 800 pages. Paris, Vivès, 1890.

BOURRET (Mgr), évêque de Rodez. — *Lettre circulaire au clergé de son diocèse,* donnant les résultats des examens des jeunes prêtres pour l'année 1890. In-4 de 22 pages. Rodez, impr. Carrère.

CERVOS (F.), S. J. — *Breve noticia del Instituto de la Compania de Jesus.* In-32 de 232 p. Barcelone, Subirana, 1890. Prix : 40 cent.

CHABAUTY (abbé E.-A.). — *Etudes scripturales, patristiques, théologiques et philosophiques* sur l'avenir de l'Église catholique selon le plan divin, ou la Régénération de l'humanité et la rénovation de l'univers. Tome II. In-8 de 473 p. Poitiers, Oudin, 1890.

FAVA (Mgr), évêque de Grenoble. — *Vie de Jésus-Christ.* In-8 de 394 p. Paris, Bloud et Barral. Prix : 1 fr. 50.

» *Lettre concernant l'institution divine de la papauté* et annonçant la formation de la Société des Serviteurs de saint Pierre, avec l'agrément de N. T. S. P. le pape Léon XIII. In-8 de 96 p. Paris, Bloud et Barral.

» *Discours sur la papauté,* prononcé au Congrès catholique de Lille (1890). In-8 de 16 p. Grenoble, Baratier, 1890.

FÉLIX (R. P.), S. J. — *La destinée*, retraite de Notre-Dame (3ᵉ éd.). In-12 de x-324 p. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 fr.

FILLION (L.-Cl.), prêtre de Saint-Sulpice. — *La sainte Bible* (texte latin et traduction française) commentée d'après la Vulgate et les textes originaux. Tome III : 1ᵉʳ fascicule. Livres I et II des Paralipomènes. In-8 de 240 p. Paris, Letouzey et Ané, 1891. Prix : 3 fr.

Glaire (abbé J.-B.) — *La sainte Bible selon la Vulgate.* Nouvelle édition par *F. Vigouroux*, prêtre de Saint-Sulpice. Quatre vol. in-8 de xxiii-786, 810, 762 et xxxvi-684 p. Roger et Chernoviz, 1889-1890.

Grèzes (R. P. Henri de), des FF. MM. Capucins. — *Le Sacré Cœur de Jésus, études franciscaines,* publiées à l'occasion du deuxième centenaire de la bienheureuse Marguerite-Marie. In-12 de 408 p. Paris, Delhomme et Briguet.

Guillermin (abbé J.). — *Choix de discours et allocutions de mariage.* In-8 de 365 p. Paris, Bloud et Barral.

Isoard (Mgr), évêque d'Annecy. — *Œuvres pastorales* (1884-1890). In-8 de xlvi-685 p. Annecy, Abry, et Paris, Baltenweck, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Knabenbauer (Jos.), S. J. — Cursus Scripturæ sacræ : *Commentarius in Danielem, Lamentationes et Baruch.* Grand in-8 de 524 p. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 8 fr. 50.

Labroque (R. P. Célestin de), capucin. — *Résolutions chrétiennes,* précédées d'une notice biographique par l'abbé A. Retz, curé doyen d'Héricourt. In-12 de 300 p. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 fr.

Meynard (R. P. A.-M.), des Frères Prêcheurs. — *Réponses canoniques et pratiques* sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples (2e éd.). Deux vol. in-12 de xx-522 et 416 p. Clermont, Bellet; Paris, Vic et Amat, 1891. Prix : 6 fr.

Petit (Ad.), S. J. — *Sacerdos rite institutus* piis exercitationibus menstruæ recollectionis ; series altera. In-16 de 340 p. Lille, Desclée.

Thérèse de Saint-Joseph (Mère). — *Jésus au sépulcre et au tabernacle.* In-24 de xxxii-78 p. Reims, Dubois-Poplimont, 1890. Prix : 60 centimes.

Trochon (C.) et Lesêtre (H.). — *Introduction à l'étude de l'Ecriture sainte,* d'après la « Sainte Bible avec commentaires ». T. ii et iii. In-8 de 662 et 564 p. Paris, Lethielleux, 1890.

Weill (Alexandre). — *Le faux Jésus-Christ du Père Didon et les faux prophètes d'Ernest Renan.* In-16 de 48 p. Paris, Sauvaître, 1891. Prix : 50 cent.

Congrès international du repos hebdomadaire au point de vue hygiénique et social, tenu à Paris, du 24 au 27 septembre 1889, au cercle populaire de l'Exposition. Compte rendu in extenso. In-8 de 418 p. Paris, Guillaumin, 1890.

Manuel des Œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris, et principaux établissements des départements, pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris (1891). In-12 de 592 p. Paris, Poussielgue.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Brunet (Gustave). — *Etudes sur la reliure des livres et sur les collections de bibliophiles célèbres* (2e éd.). In-8 de 173 p. Bordeaux, Vve Moquet, 1891.

Cazauran (abbé). — *Le Cloître du jardin Massey à Tarbes*. In-16 de 60 p. Tarbes, impr. Croharé, 1890.

Dreves (G.-M.), S. J. — *Sequentiæ ineditæ*. Liturgische Prosen des Mittelalters (Proses liturgiques du moyen âge). 2e série. In-8 de 296 p. Leipzig, Reisland, 1890.

Gœtt (E.). — *Anti-Koch ;* une protestation du sens commun. In-12 de 28 p. Paris, Hinrichsen, 1891. Prix : 75 cent.

Gonzalez (Son Em. le card. Zéphirin), O. P., archevêque de Séville. — *Histoire de la philosophie* (trad. par le R. P. G. de Pascal). Tome III : Philosophie moderne ; transition — de Bacon à Kant. In-8 de 492 p. Paris, Lethielleux, 1891.

Horoy, prof. de cours libre à la Faculté de droit de Douai (1885-1886). — *Leçons sur le Concordat*. 1er fascicule. In-8 de 152 p. Paris, Chevalier-Marescq, 1891. Prix du fascicule : 3 fr. (L'ouvrage entier, 600 p., sera porté à 8 fr.).

Lafitte (Prosper de). — *Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels* (2e éd.). Grand in-8 de 182 p. Paris, Gauthier-Villars, 1890.

Le Bel (Hermann), maître de chapelle de la métropole d'Auch. — *Compendium musicale* ad usum clericorum (2e éd.). Grand in-4, de IV-378 p. Paris, Bloud et Barral.

Leroy (M.-D.), O. P. — *L'Evolution restreinte aux espèces organiques*. In-12 de 283 p. Paris, Delhomme, 1891.

Loridan (abbé J.). — *Voyages des astronomes français* à la recherche de la figure de la terre et de ses dimensions. In-8 de 286 p. Lille, Desclée, 1890.

Loubet (L.), ancien magistrat. — *La Justice criminelle en France*, étudiée principalement dans ses rapports avec l'institution et l'organisation du jury, le régime pénitentiaire et l'enseignement primaire. In-12 de XXV-259 p. Paris, Laroze et Forcel.

Nadaillac (C. de) et Rousseau (J.), S. J. — *Les Jeux de collège* (3e éd.). Avec planches et figures. In-8 de 228 p. Paris, Delalain, 1891. Prix : 2 fr. 25.

Ollé-Laprune (Léon). — *La Philosophie et le temps présent*. In-12 de x-379 p. Paris, Belin, 1890.

Starcke (C.-N.), professeur à l'Université de Copenhague. — *La*

Famille primitive, ses origines et son développement. In-8 de 287 p. Paris, F. Alcan, 1891. Prix, cart. : 6 fr.

TISSANDIER (Gaston). — *Histoire de mes ascensions*, récit de quarante voyages aériens (1868-1886). Septième édition, illustrée par Albert Tissandier. Grand in-8 de XXIV-308 p. Paris, Dreyfous, 1887.

» *Souvenirs et récits d'un aérostier militaire* de l'armée de la Loire (1870-1871). Illustrations de V.-A. Poirson. Grand in-8 de 356 p. Paris, Dreyfous, 1891.

TUTZCHER (E.). — *Méthode de traitement de la tuberculose*, du professeur Koch, mise à la portée du grand public. Traduit de l'allemand. In-12 de 114 p. Paris, Hinrichsen. Prix : 2 fr.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

BELLET (Mgr Ch.), prélat de la maison de Sa Sainteté. — *Vie du vénérable serviteur de Dieu Francois-Régis Clet*, prêtre de la Mission et martyr. Grand in-8 de XIX-176 p. Paris, Bloud et Barral, 1891.

BERSANGE (abbé J.). — *Madame du Bourg, Mère Marie de Jésus*, fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Sauveur et de la Sainte-Vierge. In-8 de 372 p. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 5 fr.

CHAMBRUN (Adolphe de). — *Droits et libertés aux Etats-Unis ;* leurs origines et leurs progrès. In-8 de 542 p. Paris, Thorin, 1891.

DUBOIS (abbé Louis-Marie). — *Rochefort et les pontons de l'île d'Aix*. In-12 de XIV-326 pages. Nantes, Libaros, 1890.

DUFLOT (abbé Léon). — *Jeanne Biscot*, fondatrice et première supérieure de la maison de Sainte-Agnès d'Arras. In-8 de 166 pages. Tournai, Casterman, 1891.

FAGUET (Em.). — *Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle*. 1re série. In-12 de XIX-374 pages. Paris, Lecène et Oudin, 1891.

GAY E. (Garennes E.). — *Dernière défaite*. In-12 de 141 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 2 francs.

HAMARD (abbé), de l'Oratoire de Rennes. — *Par delà l'Adriatique et les Balkans* (Autriche méridionale, Serbie, Bulgarie, Turquie et Grèce). Gr. in-8 de VIII-402 p. Paris, Delhomme et Briguet.

JOANNE (P.). — *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies*. BRET-CAUS. Grand in-4 à 3 colonnes. Paris, Hachette. Prix de chaque livraison (32 pages de texte, ou 24 pages de texte avec une carte en couleur, ou 16 pages avec 2 cartes) : 1 franc.

KERVYN DE VOLKAERSBEKE (baron). — *La lutte de l'Irlande*. In-8 de 384 pages. Lille, Desclée.

LARRONDO (abbé). — Une commune rurale avant la Révolution, ou

Histoire de la baronnie de Merville, pays de Guyenne. Avec dessins. In-8 de 552 pages. Toulouse, Privat; Paris, A. Picard.

Launay (Adrien), des Miss. étrang. — *Atlas des Missions de la Société des Missions étrangères*. Vingt-sept cartes en 5 couleurs avec notices. Grand in-folio. Lille, Desclée, 1890.

Lemire (R. P. Ach.), de la Cong. du S. E. — *D'Irlande en Australie*; souvenirs et impressions de voyage, publiés par son frère. In-8 de 178 p. Lille, Deman.

Lemire (abbé J.). — *L'Abbé Dehaene et la Flandre*. Grand in-8 de 592 pages. Lille, Deman, 1891.

Merson (Ernest). — *Confidences d'un journaliste*. In-12 de 352 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Myrand (Ernest). — *Une fête de Noël sous Jacques Cartier* (2e éd.). In-8 de 295 pages. Québec, Demers, 1890.

Pellissier-Séguier (A.). — *Garcia Moreno*; une République catholique dans l'Amérique du Sud. In-12 de 72 pages. Lille, Desclée.

Reclus (Élisée). — *Nouvelle géographie universelle*. T. xvii : *Indes occidentales*. Grand in-8 de 932 pages avec 4 cartes en couleur tirées à part, 191 cartes intercalées et 73 vues. Paris, Hachette, 1891.

Scheibert (major). — *La guerre franco-allemande de* 1870-1871, décrite d'après l'ouvrage du grand état-major et avec son autorisation (trad. par Ernest Jæglé). Avec 44 plans. In-8 de 620 pages. Paris, Hinrichsen, 1891. Prix : 12 fr.

Ségur (marquis de). — *Les païens et les chétiens*. Gr. in-8 de 300 p. Lille, Desclée.

Spuller (Eug.). — *Histoire parlementaire de la seconde République*, suivie d'une petite histoire du second Empire. In-12 de xvi - 376 pages. Paris, F. Alcan, 1891.

Tamizey de Larroque (Ph.). — *Les Correspondants de Peiresc* : François de Galoup-Chasteuil, le solitaire du mont Liban. Lettres inédites écrites de Provence et de Syrie à Peiresc (1629-1633). In-8 de 52 pages. Digne, 1890. (Extrait des *Annales des Basses-Alpes*.)

Vignon (Louis), professeur à l'École coloniale. — *L'expansion de la France*. In-12 de x-379 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

LITTÉRATURE

Bergerat (Emile). — *La chasse au mouflon*, ou petit voyage philosophique en Corse. Avec 43 gravures et 50 dessins de Mme Émile Bergerat. Grand in-8 de 381 pages. Paris, Delagrave.

Desportes (abbé Henri), avocat de Saint-Pierre. — *Le juif franc-maçon*, roman contemporain. In-12 de 291 pages. Paris, Delhomme et Briguet.

Drault (Jean) et Clermont (Jules). — *Fricotard et Chapuzot*, pièce en trois actes. In-12 de 97 pages. Paris, H. Gautier. Prix : 1 franc.

Dupuis (E.). *Au temps de Guillaume Tell.* Illustrations de Jacques Wagrez. Grand in-8 de 300 pages. Paris, Delagrave, 1890.

Lefranc (abbé). — *Clovis* ou *le Baptême de la France*, tragédie en quatre actes avec chants. Musique de M. l'abbé Giffard. In-12 de 88-9 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Levray. (Marguerite). — *Le serment de Régine*. In-12 de 422 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 3 fr.

Longhaye (G.). S. J. — *Théâtre chrétien :* Jean de la Valette, Connor O'Nial, les Flavius, Bouvines, Helvetia; Campian, Canossa, la Confédération de Bar; comédies, épîtres. Deux in-8 de xxvi-538 et 494 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Loth (abbé Julien). — *Fénelon orateur* (2e édition). In-12 de 243 p. Evreux, imprimerie de Ch. Hérissey, 1890.

Michelin-Tronson du Coudray (M.). — *Le latin dans la langue française*. In-18 de 146 pages. Paris, Delagrave, 1890.

Sommervogel (C.), S.-J. — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Première partie : Bibliographie, par les PP. de Backer. Seconde partie : Histoire, par le P. Carayon. Nouvelle édition, t. i : Abad-Bourg. In-4 de 125 feuilles à double colonne. Bruxelles, Schepens; Paris, A. Picard, 1891. Prix : 30 fr. pour les souscripteurs, 40 pour les autres acheteurs.

Strada (J.). — *L'Epopée humaine* : premier cycle des civilisations. *Le premier pontife*. In-12 de iii-321 pages. Paris, Dreyfous, 1890. Prix : 3 fr. 50.

» *Le premier roi*. In-12 de vii-286 pages. Paris, Dreyfous, 1890. Prix : 3 fr. 50.

Vaudouer (Mlle Jeanne), professeur au lycée Fénelon. — *Lectures morales et littéraires*, à l'usage de l'enseignement secondaire des jeunes filles, des écoles normales et des écoles primaires supérieures. In-12 de 352 pages. Paris, A. Picard et Kaan.

Vincent Ch. (Simmias). — *Les cinq plaies de l'humanité. La faim*. In-12 de 308 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Orientalia. Catalogue spécial et spécimen des caractères de l'imprimerie catholique de Beyrouth (Syrie). In-8 de 72 pages. Beyrouth, 1891.

Le 31 janvier 1891.

Le gérant : P.-P. BRUCKER.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

FÉVRIER 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — La Sainte Bible selon la Vulgate, traduite en français, avec des notes, par l'abbé J.-B. Glaire. Nouvelle édition avec introductions, notes complémentaires et appendices, par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice. Quatre vol. in-8 de xxiii-786, 810, 762 et xxxvi-684 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1889-1890.

II. — Les Livres Saints et la critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les Saintes Écritures, par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice. Avec des illustrations d'après les monuments, par M. l'abbé Douillard, architecte. Tome IV. In-12 de 670 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1890.

III. — La Sainte Bible *avec commentaires*. Tables générales chronologiques et analytiques, par M. l'abbé E. Duplessy et M. l'abbé Trochon. Grand in-8 de 388-27-36 xlii pages. Paris, Lethielleux, 1890.

IV. — Biblia Sacra Vulgatæ editionis. Juxta editionem, cura et studio Caroli Vercellone an. 1861 datam Romæ recensita ad amussim. Deux vol. grand in-8 de xxviii-772-1632 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 12 francs.

V. — Introduction à l'étude de l'Écriture Sainte, d'après la *Sainte Bible avec commentaires*, par MM. C. Trochon et H. Lesêtre, du clergé de Paris. Tome II. *Introductions*

particulières aux livres de l'Ancien Testament. Un vol. in-8 de 661 pages. — Tome III. *Introductions particulières aux livres du Nouveau Testament.* In-8 de 564 pages. Paris, Lethielleux, 1890.

VI. — La Sainte Bible (texte latin et traduction française), commentée d'après la Vulgate et les textes originaux, à l'usage des séminaires et du clergé, par L.-Cl. FILLION, prêtre de Saint-Sulpice, etc. Tome II, fascicules II et III; t. III, fasc. I. 205-436; 437-712; I-240 pages. Paris, Letouzey et Ané, 1890-1891.

I. — Dans ce temps où la Bible, par suite même des attaques qu'elle subit, gagne des lecteurs de plus en plus nombreux, on est heureux de pouvoir signaler une traduction française recommandable de tout point. Telle est celle qu'a élaborée le savant abbé Glaire, et que la maison Roger et Chernoviz vient de rééditer avec d'excellents compléments fournis par M. l'abbé Vigouroux. Le *Nouveau Testament*, traduit sur la Vulgate, a été approuvé en 1861, après un long et minutieux examen, par la Sacrée Congrégation de l'Index. L'*Ancien Testament*, aussi d'après la Vulgate, a été approuvé, en 1873, par les archevêques de Bordeaux, de Paris et de Bourges, à qui le Saint-Siège en avait confié la revision. Ces hautes approbations ne signifient point que toutes les interprétations admises par le traducteur français soient certainement vraies ou les plus exactes possibles; mais elles donneront une pleine sécurité aux fidèles qui, avec les conditions requises, voudront lire et s'assimiler le texte sacré dans cette version.

M. l'abbé Glaire n'a pas cru devoir faire, comme d'autres, une paraphrase élégante ou une transcription moderne de la Sainte Écriture. Prenant pour modèle et guide Bossuet, c'est à la fidélité littérale qu'il a visé, en recherchant pour tout ornement la correction grammaticale et la clarté. Il a atteint son but d'une manière très remarquable. Son travail est une sorte de calque de la Vulgate; mais il reproduit sous une forme véritablement française cette version officielle de l'Église, qui, de l'aveu même des hétérodoxes, est si fidèle au texte original des livres sacrés.

Il va sans dire, d'ailleurs, que ce système l'obligeait à conser-

ver bien des obscurités, qui tiennent en partie au texte original lui-même, en partie aux défaillances du traducteur latin. Les notes au bas des pages remédient dans une bonne mesure à cet inconvénient. M. l'abbé Vigouroux a heureusement complété ces notes de M. Glaire, surtout dans les livres les plus difficiles, tels que ceux des prophètes et les psaumes. D'autres additions fort utiles sont dues également au savant professeur de Saint-Sulpice et de l'Institut catholique de Paris : ce sont des introductions où l'on trouve les notions les plus nécessaires sur le sujet, le plan, les auteurs et la date de chaque livre, avec la solution concise des principales difficultés auxquelles ils ont pu donner lieu ; puis, en appendice, des notes plus étendues, quelques-unes *illustrées* de gravures, sur des questions d'exégèse, d'archéologie, d'histoire. A la fin de chaque volume, un index commode permet de retrouver facilement les nombreux renseignements historiques disséminés dans toute cette annotation.

II. — M. l'abbé Vigouroux a encore publié, en 1890, le quatrième et dernier volume de son travail sur *les Livres saints et la critique rationaliste*. Il y achève la réfutation des objections modernes contre la Bible. Nous ne pourrions que répéter, pour ce volume, l'éloge que nous avons fait du précédent. Celui-ci était consacré tout entier à la défense du Pentateuque ; pour resserrer dans un nombre de pages très peu supérieur ce qu'il avait à dire du reste de la Bible, l'auteur a dû expédier très sommairement beaucoup d'objections de détail. L'ouvrage y gagne peut-être en intérêt et ne perd rien en solidité. Les réfutations développées sont réservées aux objections les plus graves ou du moins les plus spécieuses, à celles qui offrent un caractère plus général et qui sont particulièrement soutenues par les coryphées actuels de l'incrédulité. Signalons, entre autres, la discussion sur le miracle de Josué, que complète un bon résumé de l'affaire de Galilée ; l'explication des divergences des évangélistes ; les chapitres sur les miracles de l'Évangile, sur les frères du Seigneur, etc. Dans la dernière question, notamment, on verra M. Renan péremptoirement réfuté par lui-même.

En appendice, M. Vigouroux publie deux lettres qu'il a reçues en 1889 de M. l'abbé Delaunay, ancien collaborateur de feu l'abbé Bourgeois, à qui les silex préhistoriques de Thenay ont

valu une certaine célébrité. Elles sont très importantes, sinon décisives, pour la solution du problème concernant l'âge de ces silex. Les détails authentiques et précis sur la nature des terrains où ils ont été trouvés, la découverte de débris de poteries à côté et même bien au-dessous de ces silex réputés tertiaires, cela et d'autres faits attestés par M. Delaunay prouvent combien sont justifiés les doutes, que M. Bourgeois avait fini par concevoir lui-même sur la très haute antiquité de ses trouvailles.

III. — La *Sainte Bible* en latin et en français, avec commentaires étendus, qui vient d'être éditée par M. Lethielleux, a reçu en 1890 un précieux complément. C'est un volume de *Tables*, qui comprend d'abord une table analytique des matières contenues, soit dans le texte sacré lui-même, soit dans les introductions et les commentaires qui l'accompagnent; puis un double index des mots grecs et hébreux expliqués dans ces introductions et ces commentaires ; deux tables chronologiques, l'une des livres saints d'après la date de leur composition, l'autre des événements principaux de toute l'histoire biblique ; enfin, deux tables des passages insérés dans la liturgie, soit à la messe, soit dans le bréviaire. L'utilité d'un pareil travail est évidente et il faut remercier les auteurs dont la patience nous l'a donné. En particulier, la grande table analytique peut être regardée comme une mine d'indications variées. Pour ne rien dire des articles que tout le monde s'attend naturellement à y trouver, signalons ceux qu'on lit sous les mots *Grecque* (langue), *Hébreu*, *Septante* et *Vulgate :* les particularités des textes originaux et des principales versions de la Bible, leurs rapports et leurs différences, y sont condensés dans des listes instructives.

IV. — Le même éditeur publie une réimpression de la Vulgate latine en deux tomes grand in-8, d'après l'excellente édition donnée en un volume in-4 par le P. Vercellone, à Rome, en 1861. Cette réimpression est de même format que la Bible avec commentaires, et en caractères tels que peuvent les désirer ceux qui tiennent à ménager leur vue. Elle nous a paru très correcte (une petite faute dans *Is.*, XXVII, 1 : *leviatham serpenten* pour *leviathan serpentem*). On peut regretter de ne pas y trouver la préface où le P. Vercellone rendait compte des travaux faits pour son

édition et des améliorations qu'elle apporte aux éditions précédentes.

V. — L'*Introduction* abrégée à l'étude de l'Ecriture Sainte, dont nous avons annoncé le premier volume, est maintenant aussi terminée. Les deux volumes parus en 1890 contiennent les *Introductions particulières* aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Comme le précédent, ils nous paraissent dignes d'être recommandés pour la clarté, la précision et la sûreté de la doctrine. Notamment on y trouve bien résumées les principales objections des critiques rationalistes, avec les réponses de l'exégèse croyante.

Ce n'est pas qu'on n'y rencontre par ci par là des détails un peu trop contestables, à notre avis. Par exemple, à propos du récit de la chute originelle, M. Trochon (car c'est à lui qu'appartient encore ce qui concerne le Pentateuque, dans le second volume) se déclare pour l'interprétation de Cajetan, qui refusait de voir dans le serpent tentateur un véritable animal, et prenait le mot qui le désigne dans la Genèse pour une simple métaphore représentant le démon. Il croit que cette interprétation fait disparaître les difficultés du récit de la tentation. C'est possible; mais respecte-t-elle comme il faut le sens naturel du texte inspiré? Nous en doutons. D'ailleurs, les difficultés dont il s'agit reçoivent une solution bien suffisante dans l'interprétation traditionnelle, d'après laquelle le tentateur n'était pas un serpent matériel seulement, mais un serpent mû par le démon, à qui cet animal servit tout passivement d'organe et d'instrument. M. Trochon n'a pas tort de critiquer cette traduction : « Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que Dieu avait créés. » Elle est inexacte, en effet, ou du moins équivoque; mais non, comme il le veut, parce qu' « elle donne à entendre que ce serpent lui-même était un de ces animaux des champs que Dieu avait créés »; c'est parce qu'elle semble attribuer à ce serpent, en tant qu'animal et par nature, une qualité qui ne lui appartint qu'un moment et en tant qu'il fut l'organe de l'esprit mauvais. On traduirait donc plus justement : « Le serpent *fut* (ce qui rend bien l'hébreu *hayah*) le plus rusé des animaux, » etc.

La date de publication de l'ouvrage excuse l'erreur histo-

rique des lignes suivantes, dont l'assurance pourrait tromper quelques lecteurs : « Il est certain qu'entre Baltassar et Cyrus, quelqu'un régna à Babylone; car, dans les contrats d'intérêt privé datés de son règne, Cyrus ne prend le titre de roi de Babylone que trois ans après la prise de la ville. » (T. II, p. 617-618). Il est certain aujourd'hui, par plusieurs inscriptions qu'a publiées le P. Strassmaier, que Cyrus a pris le titre de roi de Babylone l'année même où il s'empara de la ville ; il existe une tablette datée de son règne, qui est postérieure seulement de quinze jours à une autre inscription babylonienne, datée du règne de Nabonide, dont Baltassar était le fils et l'associé au trône. Cela n'empêche pas, du reste, que le personnage nommé « Darius le Mède », dans le livre de Daniel, n'ait pu porter aussi le titre de roi de Babylone, par concession du conquérant perse.

Le zèle des protes et des correcteurs a encore besoin d'être quelque peu stimulé pour les éditions futures de ces deux volumes, surtout du second, et spécialement par rapport aux noms propres, si fréquents, et aux mots hébreux. A la page 84 du tome II, la note 2 paraît être tout à fait hors de place.

VI. — M. l'abbé Fillion est arrivé au troisième volume de sa Bible latine-française brièvement commentée. Les premiers fascicules ont déjà été signalés aux lecteurs des *Études*. Ceux qui ont paru depuis comprennent les quatre livres des Rois et les deux livres des Paralipomènes ; ils méritent les mêmes éloges que les précédents. Les gravures offrent un intérêt particulier, parce que beaucoup reproduisent des monuments égyptiens et assyriens, qui représentent et racontent les événements mêmes que rapporte la Bible. Il y a donc là mieux que des *illustrations;* ce sont des preuves ou des confirmations frappantes de la véracité des auteurs sacrés.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que le savant professeur de Lyon vient de donner aussi un utile complément à sa Bible, dans l'*Atlas géographique* qu'il a composé avec la collaboration de M. l'abbé Nicole. (*Atlas géographique de la Bible d'après les documents anciens et les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines.* Dix-huit planches avec un lexique des noms géographiques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Lyon et Paris, Delhomme et Briguet.) Nous reparlerons plus amplement de cette belle publication. J. BRUCKER, S. J.

Biblia Sacra juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria Romana denuo edidit, divisionibus logicis analysique continua sensum illustrantibus ornavit Aloisius Claudius Fillion, presbyter S. Sulpitii, in Majori Seminario Lugdunensi Scripturæ Sacræ professor. Editio altera perpolita multisque episcopalibus approbationibus commendata. In-8 de xii-1366-28* pages. Parisiis, Letouzey et Ané, s. d. (1890). Prix : 10 francs.

On connaît les heureuses modifications apportées par M. Fillion, prêtre de Saint-Sulpice, à son édition latine de la Bible. Tout en respectant la division par chapitres et par versets, si utile pour les citations de l'Écriture, il a néanmoins introduit une nouvelle disposition du texte, fondée sur l'ordre logique des matières, et il a donné à chaque partie un titre précis, accompagné de manchettes explicatives. De cette façon, la lecture est moins coupée, et l'on saisit mieux la suite naturelle des idées et des faits contenus dans les pages divines.

Parue depuis trois ans à peine, la *Bible* de M. Fillion vient d'avoir un second tirage; les éditeurs n'ont pas reculé devant des frais considérables pour améliorer leur texte cliché sur cuivre. Nous regrettons seulement qu'ils aient cru devoir supprimer les *Tables* des éditions ordinaires de la Bible. La phrase *Textus a nobis*... de l'Introduction (p. ix, l. 7) est incomplète et n'offre aucun sens. E. RIVIÈRE, S. J.

L'Esprit-Saint, par le P. Marin de Boylesve, S. J. In-8 de 125 pages. Paris, Haton, 1890.

Sous les six titres généraux qui suivent : *l'Esprit-Saint dans la Trinité, l'Esprit-Saint dans l'Ancien Testament, l'Esprit-Saint dans le Nouveau Testament, l'Esprit-Saint dans l'Église, l'Esprit-Saint dans les âmes, l'Esprit-Saint principe de vie*, le Père Marin de Boylesve résume toute la doctrine catholique sur la troisième personne de la sainte Trinité, sa nature, ses attributs, ses manifestations, ses dons et ses fruits. C'est à la fois théologie, ascétisme, histoire, explication dogmatique, non seulement des

questions les plus hautes, comme le principe et la fonction de l'Esprit-Saint, la mission des Personnes divines, mais aussi de certaines expressions familières à la prédication chrétienne : *pécher contre le Saint-Esprit*, *mentir au Saint-Esprit*, etc. — En tout quatre-vingts chapitres, exposant avec clarté, selon la méthode scripturaire et historique particulière à l'auteur, tous les enseignements de la foi touchant la troisième des divines Personnes.

Les prêtres et les fidèles instruits tireront profit de ce travail, où s'entassent les textes et où la science s'exprime avec autorité, dans un langage ferme et précis comme les idées.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — **Courte explication du catéchisme,** par le R. P. J.-B. Vuillemin, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la Congrégation de Latran, prieur de Mattaincourt. In-12 de 438 pages. Lille, Desclée. Prix : 4 francs.

II. — **L'Instruction religieuse à cinq degrés.** — *Deuxième degré. Questions et réponses pour servir à l'explication du petit catéchisme,* par l'abbé L. Palfray, doyen de Saint-Romain. In-12 de 187 pages. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1890. Prix : 1 franc.

Tout le monde aujourd'hui est si convaincu de l'utilité des ouvrages élémentaires sur la doctrine chrétienne qu'une préface à un catéchisme est devenue inutile. Le R. P. Dom Vuillemin, qui aurait pu nous insinuer là les mérites du sien, préfère que l'on s'en remette à l'examen du texte. Sa confiance est légitime. Une simple dédicace nous apprend que l'auteur s'est adressé spécialement aux religieuses et aux élèves de Notre-Dame de Mattain court, et que pour base de ses explications il a pris le catéchisme de Saint-Dié. Nous pensons que cet excellent traité est appelé à franchir la frontière de son diocèse.

Des questionnaires substantiels et précis sont accompagnés de réponses claires et solides, et forment un commentaire suivi aux demandes principales. L'art de tourner et de retourner une idée sous toutes ses faces y est pratiqué avec méthode et habileté. Çà et là on rencontre quelque terme vieilli, tel qu'*entendement* (p. 282), ou des exprcssions dont la meilleure explication serait

leur étymologie, comme *grâce habituelle* et *justification*, ou des notions plus théologiques que familières, telles que *grâce première* et *seconde*, enfin des histoires et des propos qui ne sont pas tous du curé d'Ars, par exemple la réponse de M. Paul de Cassagnac à Victor Noir, « fougueux républicain » (p. 198). Ce fait divers serait mieux à sa place dans une colonne de journal.

II. — M. l'Abbé Palfray, qui abonde aussi en histoires, n'aurait certainement pas enregistré celle-là. On a en effet commenté naguère dans la presse son cri de « Vive la République ! » Mais de ses opinions politiques rien ne nous semble avoir transpiré dans son petit livre, qui est moins un catéchisme qu'une suite de conseils pratiques, et très pratiques, pour vivre en bon chrétien. Les maîtres et les parents y trouveront matière à bons conseils pour l'instruction et l'éducation religieuse de leurs enfants.

H. CHÉROT, S. J.

La Religion enseignée aux petits enfants, par Mgr DE SÉGUR. Illustrations de l'imprimerie D. Dumoulin. In-12 de 125 p. Paris, Tolra, 1890.

Presque toujours, pour des raisons d'économie où nous n'avons pas à entrer, les catéchismes mis entre les mains des enfants ne sont rien moins que des chefs-d'œuvre de typographie. Souvent même, il serait à croire que l'on a choisi le format le plus désagréable, le papier le plus mince et le moins blanc, les caractères les plus communs et les plus usés ; le tout empaqueté dans un cartonnage primitif et au rabais. Rien pour reposer l'œil de l'enfant ; rien qui parle à son imagination. On lui donnera des livres *neutres* et *laïques* pleins de gravures et de couleurs voyantes ; et, en fait de catéchisme, le plus vilain et le plus terne des livres de rebut. Cet alphabet de la foi, qui traite de Dieu, de l'Église et de nos divines destinées, n'a pas même l'apparence gaie dont on sait décorer le vulgaire A B C D des écoliers apprentis :

... Elementa velint ut discere prima.

Dernièrement, dans plusieurs diocèses, on s'est aperçu de cet oubli déplorable, et l'on s'est avisé d'imprimer des catéchismes sur papier présentable, avec des types moins écrasés, voire même avec des illustrations de bon goût. Chose curieuse, il s'est trouvé

que ces catéchismes illustrés, édités en nombre, ne sont guère plus chers que les horribles éditions à bon marché.

M. Dumoulin, dont le public catholique apprécie de plus en plus les merveilles typographiques, mérite tous les éloges pour les deux catéchismes nouveaux qu'il vient d'éditer. Nous avons mentionné déjà le *Catéchisme de Luçon;* signalons aujourd'hui *la Religion enseignée aux petits enfants*, par Mgr de Ségur. Il est charmant, ce petit volume, avec ses 50 ou 60 gravures, d'après des maîtres tels que Raphaël, Giotto, Fra Angelico, Albert Dürer, Le Brun, Mignard, V. Orsel, etc.

Inutile de louer le texte. Mgr de Ségur excellait à parler de Dieu aux enfants et à leur faire comprendre les plus hautes vérités de la foi. M. le marquis de Ségur le rappelle dans une excellente préface, où il souhaite que les « dames pieuses » et les « chrétiens zélés » qui se dévouent à l'œuvre des catéchismes, mettent ces jolies pages sous les yeux de leurs protégés.

Notre souhait va plus loin. Nous voudrions voir ce volume aux mains de toutes les mères chrétiennes et de tous les petits enfants.

V. DELAPORTE, S. J.

Les Païens et les Chrétiens, par le marquis DE SÉGUR. Grand in-8 jésus de 300 pages, illustré de gravures.

« En composant ce livre, je n'ai pas eu la prétention de faire un ouvrage scientifique ni une histoire en règle de l'établissement de l'Église : j'ai voulu seulement, dans une série de tableaux, de récits ou de causeries, comme on voudra les appeler, donner une idée aussi exacte et aussi complète que possible de ce qu'était le monde avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, et de ce qu'il devint après l'Incarnation; j'ai voulu peindre dans un style que tout le monde pût comprendre et pût lire, d'une part les crimes, les folies et les hontes de la société païenne ; de l'autre, les combats sublimes, les vertus héroïques et la beauté morale surhumaine des premiers chrétiens; faire toucher du doigt, par ce contraste même, la divinité de l'Église de Jésus-Christ, et populariser autant qu'il était en moi une époque admirable et vraiment unique de l'histoire. »

On ne saurait donner une meilleure idée de cet ouvrage qu'en citant ces paroles de l'avis aux lecteurs.

Quand on en parcourt les feuillets, on croit souvent lire des pages écrites par l'autre de Ségur, par le *saint aveugle*. C'est le même esprit si pleinement chrétien, c'est le même charme de style suave et pénétrant, c'est la même distinction, c'est le même resplendissement de la même charité.

Ce nouveau livre ne peut manquer d'être accueilli du public comme le sont toutes les œuvres si diverses signées du nom de Ségur. F. P., S. J.

I. — Instruction pratique de Théologie mystique, ou méthode pour faire les exercices spirituels de saint Ignace, par le P. Tobie Lohner, de la Compagnie de Jésus. Traduit par M. l'abbé J. Dufour. Deux vol. in-12 de 401 et 471 pages. Paris, H. Walzer, 1890.

II. — Les Dernières étapes de la vie chrétienne, par l'abbé Henry Bolo. In-12 de 212 pages. Paris, René Haton, 1891. Prix : 2 francs.

I. — Que le lecteur ne s'effarouche pas de ce titre un peu solennel de *Théologie mystique;* il s'agit simplement d'un manuel de retraite à l'usage du clergé.

Dans sa préface, l'auteur indique en ces termes le but de son livre : « Offrir aux prêtres un traité succinct et exact,... contenant non seulement les principes des exercices spirituels, mais aussi la pratique qui en découle, tel a été notre dessein. » L'ouvrage, on le voit, est divisé en deux parties : l'une, plutôt théorique, traite des exercices spirituels en général; l'autre, exclusivement pratique, renferme trois retraites de huit jours, suivies de quatre récollections de trois jours.

Cette œuvre n'arrive-t-elle pas à son heure ? Au moment où prêtres et fidèles sentent plus que jamais l'attrait de la grâce les porter vers les retraites, M. l'abbé Dufour ne pouvait mieux faire que de donner à notre pays un ouvrage, souvent réédité à l'étranger. Ajoutons qu'il ne pouvait s'adresser à un guide plus sûr que le P. T. Lohner, dont la vie tout entière fut consacrée à la sanctification du clergé. Ses ouvrages n'ont pas d'autre but, ils s'adressent tous aux prêtres; depuis cette *Instructio practica*, fragment détaché d'une œuvre considérable, jusqu'à sa *Bibliotheca manualis concionatoria*, bien connue des prédicateurs.

Avec la *Medulla asceseos* de Bellecius, traduite par M. Berthon, du diocèse de Poitiers, l'*Instruction pratique* de Lohner forme un manuel complet de retraite. Ce manuel fournira aux prêtres une mine abondante de pieuses et solides méditations; il sera en même temps d'un grand secours pour tous ceux qui s'occupent de l'œuvre si importante des retraites.

II. — Les *Dernières Étapes* de la vie chrétienne comprennent la *Maladie*, l'*Extrême-Onction*, le *Saint Viatique*, l'*Agonie*, la *Mort*, les *Funérailles;* elles sont précédées d'une préface sur la *Commémoraison des morts*, et une conclusion toute naturelle les termine : la *Messe des morts*.

Ces différents sujets, déjà très saisissants par eux-mêmes, sont traités avec vigueur : il faut, pour s'en faire une idée, lire ces pages émues, où passe un souffle d'éloquence convaincue. Le livre de M. l'abbé Bolo s'adresse aux âmes chrétiennes qui désirent profiter des enseignements de la mort : à ces âmes il apporte les lumières et les consolations de la foi. Chemin faisant, il prend à partie et réduit à néant divers préjugés funestes au salut.

L'auteur va chercher ses inspirations dans l'Écriture Sainte et la liturgie. Il est tellement imprégné de la lecture des livres saints, qu'à la manière de saint Bernard, il pense et parle au moyen de l'Écriture : son esprit y découvre des aperçus négligés par d'autres, et son goût littéraire en tire des expressions pleines de force et de hardiesse.

Cependant, il faut l'avouer, cette préoccupation du *mot* l'entraîne parfois au-delà des bornes. Ainsi, pour prouver la connexion des souffrances du Calvaire et des flammes expiatrices du péché, il écrit que « le Saint-Esprit semble s'être oublié à confondre les termes qui, de part et d'autre, servent à les qualifier ». A l'appui il cite ce texte de saint Luc (xvi, 21) : *Crucior in hâc flammâ*. Toute la valeur de la preuve est dans le terme *crucior*, qu'il traduit : « Je suis crucifié ». Malheureusement, ce sens ne se retrouve pas dans le texte primitif.

Une exagération dépare aussi le beau chapitre de la *Mort* : « Dieu n'a point fait la mort, » dit le livre de la Sagesse. Pour le prouver, M. Bolo dépeint la vie qui surabonde partout dans la nature, puis en vient à cette conclusion étrange : *Il n'y a que nous qui pouvons mourir, il n'y a que nous qui sommes des êtres personnels, distincts de cet immense océan de la nature...*

Quel est le critique qui ne se croie obligé de signaler un desideratum ? J'ose en soumettre un au zèle sacerdotal de M. Bolo. La confession a été, me semble-t-il, laissée trop dans l'ombre. Il en est parlé une ou deux fois, mais en passant et très brièvement. N'est-ce pas cependant le point capital et trop souvent, hélas ! le point difficile ? Le chapitre du *Saint Viatique*, empreint d'une teinte vaguement romantique, n'eût-il pas gagné en précision et en force salutaire sur les âmes, si la préparation à l'Eucharistie, par le sacrement de pénitence, y avait été mise plus en relief ?

Quoi qu'il en soit de ces quelques remarques, ce livre n'en reste pas moins une œuvre excellente sortie du cœur d'un prêtre, d'un apôtre, et décèle une plume habile.

P. MOTTE, S. J.

Le Prodigue et les Prodigues. Sixième retraite de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix, S. J. Paris, Téqui.

Qu'elle soit écrite ou parlée, la parole du R. P. Félix a toujours une grande puissance : elle émeut et subjugue, elle convainc et persuade aujourd'hui dans ses livres, comme autrefois sous les voûtes de Notre-Dame.

Le *Prodigue*, c'est celui de l'Évangile, dans la parabole rapportée par saint Luc ; les *Prodigues*, ce sont les décalques de l'image tracée par le Sauveur, les coupables vivants et présents.

Le R. P. Félix expose d'abord la parabole évangélique dans sa majestueuse simplicité ; puis, prenant les prodigues, il en fait une entité qu'on peut appeler légion, et il la substitue au prodigue du livre saint, à partir du moment où celui-ci dit à son père : « Mon père, donnez-moi la part d'héritage qui me doit revenir. »

La première phase de leur vie, c'est la révolte contre l'autorité paternelle de Dieu, le caprice de l'homme se substituant à l'empire de Dieu. Dès lors, tout devient commun entre les prodigues et le prodigue : mêmes pensées, mêmes sentiments, mêmes actions ; partant mêmes désordres, mêmes fautes : la débauche, la luxure, produisant la dispersion, la ruine, l'indigence, la servitude, le dernier terme enfin de la dégradation.

La marche du prodigue et des prodigues a six étapes dans leur vie, et six chapitres dans le volume que nous venons de lire : Ré-

volte et fuite du prodigue. — La volupté dans les prodigues. — Ravages de la volupté dans la vie des prodigues. — Esclavage dans la vie des prodigues. — Retour du prodigue et des prodigues (deux chapitres).

Les quatre premières parties du livre inspirent une terreur mêlée de pitié, tant les débordements et l'abjection du prodigue sont vigoureusement tracés. Le malheureux va de chute en chute, au gré des passions, dont le livre précédent du P. Félix nous a fait connaître l'empire désastreux.

Mais si l'orateur sacré a pris, pour écrire ces quatre premières parties de son livre, le vigoureux pinceau de Michel-Ange, il a emprunté au suave Raphaël ses plus douces couleurs pour peindre le retour de l'enfant prodigue sous le toit paternel, la joie du père, la contrition confiante du fils.

Comme le cœur du R. P. Félix est plein de sollicitude pour les prodigues qui l'écoutent au pied de sa chaire ou le lisent dans leur cabinet! Comme il voudrait voir chacun d'eux *ad se reversus*, l'entendre dire : *Surgam et ibo ad patrem!*

« Allons, mes frères, leur dit-il en terminant son dernier discours, levez-vous, levez-vous vite, il en est temps encore. Aujourd'hui, si vous le voulez, enfants prodigues réconciliés, vous serez dans les bras de la divine miséricorde, et demain, à la radieuse aurore de la résurrection, ressuscités vous-mêmes, vous prendrez place au banquet du divin amour. »

Je m'arrête sur ces mots où respire l'âme du prêtre de Jésus-Christ.

C. B.

Résolutions chrétiennes, par le R. P. Célestin DE LABROQUE, Cap. In-12 de 293 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 francs.

Le P. Célestin de Labroque a été, pendant trente années, le guide et le père de toute une génération de sourds-muets et de sourdes-muettes ; il leur avait voué sa vie, son intelligence, son cœur. S'il aimait ainsi les déshérités, c'est qu'il les aimait pour Dieu ; cet homme de dévouement est donc aussi un homme de foi, et les conseils qui viennent d'une pareille bouche ne peuvent qu'être précieux pour qui veut sérieusement tendre vers le ciel.

Voici en deux mots la méthode que suit le pieux auteur. Il

prend une résolution; par exemple : « Je travaillerai sans cesse à mon salut. » Il en donne les motifs, appuie ces raisons des paroles de Notre-Seigneur et les confirme par des exemples. Et successivement il traite ainsi toutes les grandes questions du salut.

A. LEFÈVRE.

Allocutions pour les jeunes gens, par Paul LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire, 3e série. In-12 carré de 306 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Les *allocutions*, adressées par le P. P. Lallemand aux élèves de l'école Massillon ou du collège de Juilly, et recueillies dans ce joli volume carré, aux feuillets discrètement teintés, sont de deux sortes. Les quinze ou seize premières sont des *allocutions* proprement dites; les cinq ou six autres, des discours de distribution ou des oraisons funèbres. La plupart sont très courtes : le P. P. Lallemand sait bien que les sermons pour *jeunes gens* sont longs quand ils dépassent notablement un quart d'heure.

Le P. P. Lallemand a lu et il cite quelque part *Dieu dans l'école*, de Mgr Baunard; ses *allocutions* visent droit au même but; elles tendent aussi à faire régner Jésus-Christ dans de jeunes âmes chrétiennes. Mais la manière des deux orateurs est différente; chez Mgr Baunard, ce sont des causeries, des homélies, des catéchismes, où l'orateur, comme en se jouant, descend des hauteurs du dogme aux détails familiers et journaliers de la vie de collège. Chez le frère et héritier du P. Malebranche et du P. Gratry, les *allocutions* sont des contemplations et des poèmes, parfois des hymnes de foi et de patriotisme chantés dans une langue mélodieuse. Même en parlant de la *mort* et du *jugement*, le P. P. Lallemand mériterait la définition qu'il applique à Bossuet : « Poète lyrique des néants humains ». (P. 19.)

Ces envolées d'éloquence sont faites pour plaire à des jeunes gens lettrés, et les rhétoriciens de Juilly doivent goûter cette parole amie, quand elle retentit à quelques pas de la chaire où enseigna le P. Massillon. Du reste, les pages les plus achevées de tout le volume sont les dernières, consacrées à rappeler le souvenir de deux professeurs de Juilly et à célébrer l'un de ses plus illustres *anciens*, l'amiral Bergasse du Petit-Thouars. Le beau discours où le P. P. Lallemand raconte les exploits et les vertus de

ce vaillant chrétien, est le chef-d'œuvre de la troisième série des *allocutions*.

Une toute petite critique, et pour nous montrer sincère. Dans ces élévations qui s'adressent à des jeunes gens, j'ai rencontré tout un passage du romancier Paul Bourget. M. Jules Lemaître prétend avoir connu A. de Musset en entendant des tirades de ce moraliste douteux, citées par des prédicateurs. Évidemment M. J. Lemaître exagère; mais est-il à propos de produire en chaire, même une seule phrase de certains gens de lettres? Que le P. P. Lallemand décide. V. DELAPORTE, S. J.

L'Oracle maternel, conseils et prédictions d'une mère chrétienne à son fils; avec une lettre-préface du R. P. Tissot, d'Annecy. In-4 allongé de 91 feuillets. Lyon, Delhomme et Briguet. Prix : 7 fr. 50.

« Mêler l'utile à l'agréable » et instruire en récréant, tel est le but de la chrétienne qui par amour maternel s'est faite auteur : « Tu commences à réfléchir, » écrit-elle dans son Épitre dédicatoire. « Désormais il te faut des délassements où l'esprit ait sa bonne part, et apprenne à penser juste sur maintes choses de grand intérêt. — Que je voudrais t'y aider, mon enfant, et dans la formation laborieuse de ton esprit et de ton cœur demeurer encore ta mère! »

J'ose affirmer que le but est atteint. Il est un âge où les natures les plus belles causent quelque souci aux mères attentives. C'est quand va finir la naïve candeur de l'enfance et que le jugement n'est pas encore formé. A cette époque périlleuse, l'adolescent se trouve, souvent sans le savoir, en état d'insurrection latente; s'imaginant être homme et voulant le paraître, il n'aime pas à « recevoir des leçons ». Notre *Oracle* lui « fait la leçon » doucement, finement, comme en se jouant. Il serait mal venu de s'en fâcher.

Qu'un vaniteux demande à l'oracle : « Dira-t-on du mal de moi? » Il aura entre plusieurs autres cette réponse : « Conviens, tout bas, qu'on en pourrait dire beaucoup, pour le moment, sans dépasser la vérité. »

Le bon sel gaulois abonde dans ce livre. Mais ce qu'on y voit

surabonder, ce sont les pensées profondes, marquées au coin de la raison la plus droite et du sens le plus chrétien.

Les familles et les maisons d'éducation pourront donc tirer grand parti de l'*Oracle* pour faire monter vers Dieu, comme à leur insu, les cœurs de leurs enfants. « Toutes les mères qui le connaîtront voudront l'offrir à leurs enfants, fussent-elles moins chrétiennes que le livre lui-même; car c'est un de ses mérites de ne rien dire qui sente l'exagération. » (R. P. Tissot.) Et je vois d'ici telle mère dans l'embarras pour semoncer ou récompenser son fils ou sa fille, lui dire adroitement : « Allons consulter l'*Oracle.* »

Son mécanisme de chiffres, qui amène sûrement la réplique à la question posée, piquant leur curiosité et leur ménageant des surprises, les mettra en goût de le consulter. Depuis les graves problèmes (Dans quel état dois-je entrer? — Arriverai-je à un grand âge? etc., etc.) jusqu'aux fantaisies badines (Par qui suis-je le plus aimé? — Aurai-je bonne chance à la pêche? etc., etc.), il n'y aura pas une des quatre-vingt-onze questions qu'ils n'aient le désir d'essayer. Et comme il y a sept réponses diverses à ces questions variées, ils parcourront de la sorte six cent trente-sept axiomes, qui fourniront une riche matière à des réflexions pratiques.

Serait-il oiseux d'ajouter que l'édition de l'*Oracle*, sortie de l'imprimerie Pitrat, est très belle, et que les dessins, dus au crayon de Steyert, sont soignés? L'ensemble forme un utile et gracieux cadeau. E. PLANTIER, S. J.

Manuel des Œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris et principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris. In-12 de 592 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

Ce livre attestera un jour devant l'histoire la fécondité de la charité française en cette fin de siècle. Chaque édition de cette liste des œuvres est plus considérable que la précédente. Quel ne serait pas ce progrès, sans les entraves administratives?

L'utilité immédiate du *Manuel* est de fournir les renseignements les plus complets et les plus précis, non seulement à tous

ceux qui font partie d'une association charitable quelconque ou désirent y entrer, mais surtout à ceux qui désirent placer des enfants, faire secourir des pauvres, être les intermédiaires de la Providence auprès des malheureux de toute sorte. Il y en a pour tous les âges et pour tous les besoins : crèches, écoles, orphelinats, bibliothèques, hôpitaux, habitations économiques, caisses d'épargne, maisons de correction, de réhabilitation, de préservation, soit pour les Français, soit pour les étrangers.

Les adresses sont en général au courant. Cependant, la *Réunion artistique* de la Société Saint-Jean, pour le développement de l'art chrétien, ne s'est-elle pas transportée de la rue de Sèvres à la rue de la Chaise? Heureusement, peintres, sculpteurs, musiciens et architectes en connaissent le chemin. H. CHÉROT, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Manuals of catholic philosophy : **Psychology,** by M. Maher, S. J. In-12 de 570 pages. London, Longmans, 1890.

Les *Études* ont déjà signalé l'apparition de plusieurs volumes de philosophie, devant former une belle série (*Stonyhurst series*), qui emprunte son nom au grand collège des Jésuites anglais. Le présent ouvrage, qui contient la *Psychologie*, continue très dignement la série commencée.

Nous y avons remarqué le même louable souci d'adapter la philosophie traditionnelle aux besoins de l'heure actuelle. L'auteur fait naturellement la part large à la réfutation des erreurs qui se sont développées en Angleterre. Il y a pour les étrangers plaisir et profit à voir juger les philosophes anglais contemporains par leurs compatriotes, mieux à portée de les comprendre.

Cette alliance de la tradition et de l'actualité est un bon exemple. Puisse-t-il contribuer à nous débarrasser de cet enseignement routinier, qui accumule les arguments pour combattre des morts sans défense, laissant croire qu'il n'est pas de taille à se mesurer avec les vivants! G. SORTAIS, S. J.

I. — Étude sur la condition juridique des églises, temples, presbytères, par Anatole Biré, docteur en droit, avocat. In-8 de 204 pages. Paris, A. Giard, 1890. Prix : 5 francs.

II. — Conséquences juridiques de l'annexion de la Savoie et de Nice à la France, par Ch. Brunet, docteur en droit, avocat à Saint-Jean-de-Maurienne. In-8 de 284 pages. Paris, A. Giard, 1890. Prix : 6 francs.

I. — Toutes les questions relatives aux rapports de l'Église et de l'État empruntent aux événements actuels un caractère particulièrement irritant. Depuis bientôt un siècle, la législation des cultes n'est, en France, qu'une succession d'entreprises plus ou moins hypocrites contre le droit ecclésiastique.

Ce livre en retrace le tableau. N'y cherchez pas toutefois l'émotion qui fait vibrer la plume du polémiste. On dira que c'est une qualité pour un livre de droit. — Je ne sais. L'auteur est certainement animé d'honnêtes intentions. Le plus souvent il adopte le parti équitable, notamment dans les fameuses controverses sur la propriété des églises paroissiales, sur la légitimité des *désaffectations* administratives, etc. Malgré tout, je lui en voudrais presque de l'indifférence avec laquelle il accepte et enregistre tout, Concordat, articles organiques, décrets, avis du conseil d'État, instructions ministérielles, sans risquer la moindre discussion. N'est-il pas vrai qu'un peu de critique, de contrôle, quelques arguments de principe, fondés sur le droit canon, n'eussent pas été déplacés en pareille matière?

Faute de cela, M. Biré n'a fait qu'un livre utile, quand il aurait pu faire un excellent livre.

II. — L'annexion d'un pays, quelle qu'en soit la cause, entraîne des difficultés juridiques d'ordre public ou privé, que ne peuvent toujours d'avance prévoir les conventions diplomatiques, et dont il faut chercher la solution dans les principes généraux du droit international. L'État qui prend possession d'un territoire se voit en présence de situations, de titres, de contrats, nés sous l'empire de l'ancienne législation, et qui se trouveraient lésés et compromis si les lois nouvelles leur devenaient brusquement et entièrement applicables.

Or nos lois françaises étant muettes sur les conséquences juri-

diques de l'annexion, c'est un travail délicat que de dégager un ensemble de règles pouvant gouverner la matière très ardue dont nous parlons.

M. Charles Brunet l'a essayé très heureusement pour la Savoie et le comté de Nice, cédés à la France par le traité du 24 mars 1860.

En matière de droit *privé*, voici le principe général. Toute action née à l'occasion d'un fait (tutelle, mariage, succession, obligation, servitude, etc.) antérieur à 1860, doit être rapportée aux dispositions de l'ancien code Albertin de 1837. C'est à faire connaître ces dispositions, comparées à nos lois civiles, que l'auteur consacre une grande partie de son livre.

En ce qui concerne le droit *public*, les obscurités sont plus considérables, car on se trouve, non plus en présence d'un corps de droit homogène, mais d'une foule de textes dont les uns subsistent, dont les autres sont évidemment caducs. Dans cette dernière catégorie, l'auteur range avec raison tous ceux qui intéressent proprement les matières d'ordre public, comme la situation des fonctionnaires, des officiers publics, notaires, avoués, les professions privilégiées, avocats, médecins, etc.

Parmi les questions que soulève le fait de l'annexion, une des plus importantes est celle du droit applicable aux personnes et aux biens ecclésiastiques. Les bulles de 1861 et 1862, qui ont étendu aux pays annexés le Concordat français de 1801, ont expressément réservé « les droits acquis en vertu des anciens traités entre la Savoie et l'État romain, notamment du Concordat du 14 mai 1828 ».

Il s'ensuit que plusieurs des règles françaises sont inapplicables en Savoie et à Nice. C'est ainsi que les églises et cimetières y sont, sans contestation possible, la propriété des fabriques et non des communes, comme le veut notre administration des cultes; que les ordres religieux pourvus d'une personnalité légale avant 1860, la conservent aujourd'hui à défaut de toute reconnaissance de l'État français, et que les décrets de 1880 leur sont — ou devraient leur être — étrangers. De même le traitement des évêques et des chapitres savoisiens n'étant que la garantie de la cession faite par eux à l'État français des titres de rente qui jadis les faisaient vivre, les suppressions ou diminutions opérées par nos Chambres républicaines constituent à leur égard un double vol.

Cette étude amène d'intéressantes découvertes. En 1883, l'état-major français ayant voulu construire des fortifications au mont Vuache, à vingt-six kilomètres sud-ouest de Genève, la Suisse réclama, sous le prétexte que les traités de Vienne, en 1815, avaient *neutralisé* cette partie de la Haute-Savoie, Chablais et Faucigny. Or cette neutralité avait été accordée aux pressantes sollicitations de la Sardaigne, comme précaution contre la France. Celle-ci devenant propriétaire du territoire, la clause n'avait plus de raison d'être. Sur ce point, aucun doute. Savez-vous ce que fit l'étonnant homme d'État qui présidait à notre diplomatie, M. Jules Ferry? Il s'empressa d'assurer le gouvernement helvétique qu'on allait lui donner satisfaction et qu'aucune défense ne serait établie au mont Vuache....

Le livre de M. Brunet est instructif, et, ce qu'il est bon d'ajouter, parfaitement respectueux des droits de l'Église.

F. BUTEL,
Docteur en droit.

Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels, par Prosper de Lafitte. In-8 de 183 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1890.

Les sociétés de secours mutuels sont, avec raison, l'objet d'une grave préoccupation. Mettre ses vieux jours à l'abri de la misère, s'assurer contre les dommages causés par la maladie, c'est une chose excellente. Les catholiques, bien qu'entrant un peu tard dans le mouvement, comprennent enfin le bien qui peut résulter, pour les employés et les ouvriers, de l'épargne accumulée par les sociétaires et grossie par la charité des patrons et des riches.

Ce livre n'a pas pour objet la fondation de ces sociétés; il ne traite pas davantage de leur existence légale et de leur fonctionnement, d'après des statuts soumis à l'approbation de l'État. L'auteur s'est proposé d'expliquer le pourquoi des opérations, des combinaisons qui assurent l'existence financière de ces sociétés; il a cherché à les rendre familières à tous les mutualistes de bonne volonté, car sa démonstration, aussi simple que concise, ne dépasse pas la force d'un élève intelligent de douze à treize ans.

On consultera avec profit les chapitres où l'auteur traite des « mises et des inventaires ». Ses tables de « mises de retraite », depuis la naissance jusqu'à soixante-neuf ans pour les âges

d'entrée, et depuis un an jusqu'à soixante-dix ans pour les âges actuels, deviennent le dictionnaire obligatoire de toute société de secours mutuels. A. LEFÈVRE.

I. — La Famille primitive, *ses origines*, *son développement*, par M. C.-N. Starcke, professeur à l'Université de Copenhague. In-8 de VIII-269 pages. Paris, Alcan, 1891.

II. — Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété, par M. Maxime Kovalevsky. In-8 de 204 pages. Paris, Alcan, 1890. Prix : 4 francs.

I. — Dans son introduction, M. Starcke nous apprend qu'il préfère entre toutes la méthode *comparative*, et il explique avec quels matériaux il a construit son ouvrage : ils sont peu solides, et vraiment il a bâti sur un terrain mouvant. Il allègue : 1° les récits historiques directs du développement d'une société ; où sont ces récits dignes de foi dans son livre ? — 2° les récits des voyageurs : souvent ils sont peu sûrs et d'ailleurs insuffisants ; — 3° les mythes et les traditions, qui se prêtent si facilement aux jeux de la fantaisie ; — 4° les monuments archéologiques, qui, en *l'espèce*, ne suppléent pas à la pénurie du reste. On avoue, d'ailleurs, que les documents anciens sur les premiers temps historiques des peuples sont rares ; mais à défaut de ces lumières indispensables, on se pourvoit de deux hypothèses contradictoires et *inséparables :* l'une absolument fausse : le commencement de toute société par la barbarie ; l'autre gratuite, d'après laquelle toute évolution sociale traverse des phases « principales analogues » ; cette dernière hypothèse n'est acceptée que « sous toutes réserves, bien qu'elle soit *indissolublement* unie à la première ».

M. Starcke nous dit ensuite que la conception du mouvement de la terre ne se concilie pas avec la Genèse ; c'est un lieu commun de la libre pensée, non moins que le darwinisme, qui a déjà « pénétré (fortement) la conscience contemporaine ». Une autre banalité à l'usage du même clan, c'est que l'humanité ne provient pas d'un seul couple. Cependant, voici du neuf : en bien des cas « l'homme n'a fait que profiter de l'expérience des animaux, car le lien social est positif chez les animaux, négatif chez les hommes ». Mais, direz-vous, s'il n'y a pas de lien social, il n'y a pas de société, et dès lors pourquoi ce volume sur les

évolutions sociales? Pourquoi le savant auteur a-t-il compulsé tant d'écrivains allemands, anglais, danois, etc., pour en faire la trame de ses récits, sinon de ses jugements, et la richesse de ses notes? Je ne parle pas, et pour cause, des auteurs suspects de cléricalisme : ils n'ont pas droit d'entrée dans le cénacle *scientifique* de ces messieurs. Une des notes de M. Starcke — ce n'est pas sans doute la moins précieuse à ses yeux — affirme qu'il faut donner le *nom de mariage* aux *premiers rapports* de l'homme et de la femme, « d'où sortiront plus tard les éléments constitutifs du mariage ». Ailleurs, nous apprenons que le sentiment, pas plus que l'élément religieux, n'est entré dans cette dernière union, avant qu'elle n'évoluât jusqu'à nos jours; elle a été purement utilitaire.

Muni de ces beaux principes, le docte publiciste divise en deux parties son travail nébuleux, abstrait, vague et confus, malgré toute la peine qu'il s'est donnée pour en faire un monument. La première a trait à la *détermination de la parenté*, en d'autres termes à la filiation masculine ou féminine, ou à l'une et à l'autre : c'est tantôt le matriarcat, tantôt le patriarcat, ou tous deux simultanément. Il décrit à sa manière, hélas! peu probante et peu lucide, sauf en certains détails, l'état social et l'évolution sociale des peuples primitifs; aussi, pour faire honneur à sa méthode comparative, parcourt-il l'Australie, l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, la Polynésie, les peuples ariens, et chemin faisant il pourfend à droite et à gauche les systèmes de nombreux savants qui contrarient les siens, sans mettre le plus souvent quelque chose qui tienne debout sur les ruines qu'il entasse. En tout cela, nous n'arrivons pas encore à la *famille primitive*, objet de cette étude. Ne serait-ce pas un peu, comme on dit communément, mettre la charrue devant les bœufs? Quoi qu'il en soit, la *famille primitive* évolue en sept chapitres dont chacun est rebelle à toute analyse; c'est : le Père et l'enfant; la Polyandrie; le *Lévirat* et le *Nyvga;* les Frères héritiers et la polyandrie; les *Nomenclatures*, ou systèmes de dénomination des parentés employés par les sauvages; l'*Exogamie* ou *Endogamie :* interdiction du mariage à l'extérieur ou à l'intérieur du groupe; et enfin le *Mariage* et son évolution. Le décousu et l'étrange, en dépit de certains renseignements admissibles, règnent dans ces chapitres. Il y a là des indécences sexuelles que le sujet n'exigeait pas, et presque

partout dans les appréciations un terre à terre, une matérialité qui répugne. Ne voulant pas étendre outre mesure cet article, je me contente d'indiquer comme spécimens les pages 210, 211, 248, 255, 261, et *passim*. Je signale aussi la conspiration positiviste du silence contre la religion : Dieu n'est même pas nommé.

Pour honorer ce chef-d'œuvre, on y a mis un vrai luxe typographique. Sur la couverture cartonnée brille dans un écusson la *famille primitive*, couronnée de la Bibliothèque scientifique internationale. Comme réclame, c'est assez réussi.

Une autre réclame de trente-deux pages en faveur d'ouvrages portant pour la plupart la marque de la libre pensée, mérite un avertissement préservatif.

II. — Le *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété* a plus d'ombres que de lumière. L'auteur est Russe, et si assez souvent son style n'a rien de commun avec l'élégance et la netteté de notre langue, il faut être indulgent. Mais quand il prétend régénérer la science sociale sans inédit, sans démonstration par les textes et avec le secours d'écrivains anglais, allemands, slaves et autres plus ou moins aventureux, la sévérité est de rigueur.

Il se présente en positiviste et en darwinien évolutionniste. Conséquemment, dans quinze leçons (conférences) fort imparfaites pour un sujet si grave, qu'il a données en Suède après avoir beaucoup voyagé au Caucase et en Asie, beaucoup lu et beaucoup retenu, il évolue du matriarcat au patriarcat ou communauté familiale, puis à la famille *individuelle*, et à la propriété privée, qu'il croit voir naître et grandir, sans avoir achevé d'évoluer, sur les ruines de cette communauté. Quand donc commence et finit chacune de ces phases sociales ? Mystère. Au reste, le sociologue ne songe pas à produire précisément des faits nouveaux en faveur de ses théories ; seulement il se fait fort de les grouper en lumineuses synthèses. Dégagé de toute foi religieuse, il n'a cure ni de la Genèse, qui le contredit et dont *l'auteur* ou *les auteurs* — c'est au choix — lui sont inconnus, ni de la théologie et de la métaphysique, qu'il marque d'un suprême dédain.

Quelques mots sur ces rêveries, d'où émergent, de temps à autre, à l'endroit de la communauté familiale, des faits intéressants. Le matriarcat, c'est l'état primitif, l'état sauvage, où

l'on ne tient compte que de la mère et de ses petits, vu la communauté des femmes d'un groupe à l'autre. La propriété n'a pour origines que le travail, il donne droit pour le moment à quelques objets mobiliers, mais la terre est indivise jusqu'à l'avènement de la famille *individuelle*. Or, la propriété privée du sol date de l'époque patriarcale, la Bible l'atteste et on l'avoue. L'auteur confond le patriarcat, période pastorale, avec la communauté familiale, qui n'est pas du tout un communisme agraire ; et il signale le patriarcat chez beaucoup de nations avant et depuis l'ère chrétienne. La polygamie lui paraît tour à tour *générale* dans cette période sociale et combattue dès le *commencement* par la monogamie. Mais la famille *individuelle* est survenue : c'est le père, la mère et les enfants mineurs ; c'est l'ère progressive ; la *foi au progrès* est la seule religion de cet âge ; tout se sécularise. Le mariage, dont le concile de Trente *a fait un sacrement* (*sic*), redevient purement civil et contrat libre. Le sacrifice, commandé ou conseillé par la *foi aveugle*, n'est et ne sera plus que le dévouement à l'altruisme. Mais prenez garde, le principe : *la terre à tous*, demeure, et la propriété privée, due principalement aux villes, au clergé, à la noblesse et au tiers état, doit être surveillée et réprimée dans son mauvais usage par les gouvernements.

Donc, en religion ignorance profonde, en histoire hypothèses gratuites, en économie communisme et socialisme d'État, voilà l'alpha et l'oméga de ce *Tableau*. G. GANDY.

I. — **Universités transatlantiques,** par Pierre DE COUBERTIN. In-18 de 379 pages. Paris, Hachette, 1890. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Justice aux Canadiens-Français.** *A M. le baron Pierre de Coubertin*, par le vicomte DE BOUTHILLIER-CHAVIGNY. In-8 de v-126 pages. Montréal, Cadieux et Derome; Paris, Retaux-Bray, 1890. Prix : 2 fr. 50.

M. Pierre de Coubertin fit, il y a trois ou quatre ans, un petit voyage en Angleterre; il visita une demi-douzaine de collèges et remarqua que les écoliers de ce pays-là passent beaucoup de temps à canoter sur les rivières et à jouer à la paume dans les prairies. Le petit livre qu'il publia pour informer le public français de sa découverte eut un certain succès. C'était le moment où

les têtes commençaient à tourner au bruit des fanfares que M. Philippe Daryl — aujourd'hui Pascal Grousset — sonnait en l'honneur de l'*Éducation physique*. M. Pierre de Coubertin devint un personnage; si bien qu'à quelque temps de là, M. le ministre de l'Instruction publique lui confiait la mission d'aller étudier les jeux scolaires aux États-Unis et au Canada. C'est le résultat de son exploration que M. de Coubertin nous donne sous le titre un peu fastueux d'*Universités transatlantiques*.

Il paraît que l'écrivain a eu conscience de l'effet que son livre allait produire : « Mon Dieu ! cher lecteur, comme tu vas les trouver filandreuses ces graves considérations que je te présente dans un pêle-mêle impressionniste, sans même avoir pris le soin de vérifier si elles ne se contredisent pas les unes les autres ! »

C'est bien à peu près cela : des impressions au courant de la plume et sans autre plan que celui de l'itinéraire; pas précisément filandreuses, graves moins encore, mais au contraire très superficielles, se contredisant à l'occasion, quelquefois justes, plus souvent fausses par suite d'observations trop incomplètes, d'un enthousiasme quelque peu naïf ou d'un dédain d'homme important, qui sait tout, qui a tout vu, tout comparé et jugé, et qui n'a plus rien à apprendre.

Cependant, avec ses notes de calepin, M. de Coubertin pouvait faire, comme tous les voyageurs, un volume de *Souvenirs*, sans grande portée scientifique assurément, mais intéressant et agréable, d'autant qu'il sait trouver de temps en temps des phrases assez proprettes, et que certains détails sur les grandes écoles américaines ne manquent pas d'originalité. C'eût été un exercice innocent en rapport avec ses talents. Mais il a voulu faire plus et a fait plus mal. Il s'est cru en mesure de prononcer sur les méthodes pédagogiques, les mœurs sociales, la politique, la valeur respective des races, toutes choses sur lesquelles une promenade en chemin de fer ne saurait donner une compétence suffisante. L'anglomanie de M. de Coubertin s'est aggravée d'une dose d'anticléricalisme très sensible dans son petit livre. Il y fallait ce piment pour le faire goûter du ministre à qui il est dédié.

M. de Coubertin n'avait guère ménagé l'expression de son mépris aux Canadiens-Français, qui ont le tort d'être un peuple catholique. Il paraît que l'on s'est ému là-bas de ces incar-

tades. M. le vicomte de Bouthillier-Chavigny a cru devoir demander *justice* pour sa patrie d'adoption. Dans une brochure de 130 pages, il relève les contradictions, les étourderies, les impertinences, les méprises baroques [1] de l'insulteur du Canada français. Cette réplique est d'un honnête homme, profondément froissé, mais qui éprouve encore moins de colère que d'étonnement et de pitié. On trouvera peut-être qu'il a fait beaucoup d'honneur à son adversaire, et celui-ci doit s'estimer heureux d'être quitte à si bon compte; car il n'ignore pas, sans doute, qu'au Canada, pays d'éducation virile, la jeunesse qui s'oublie s'expose à des corrections d'un genre plus énergique.

En somme, M. Pierre de Coubertin a fait un joli voyage à nos frais. Bien qu'il en rapporte un programme de réformes géographiques « qui tient dans ces deux mots : Sport et liberté », les lecteurs sérieux estimeront peut-être que les contribuables n'en ont pas pour leur argent. J. BURNICHON, S. J.

I. — Essai de physiologie synthétique, par Gérard ENCAUSSE. Un vol. in-8 de 130 pages. Georges Carré, 1891.

II. — Sur les agents et les méthodes de désinfection, par le Dr J. GEPPERT. Brochure in-18 de 96 pages. Paris, Hinrichsen, 1891.

I. — Ce travail est intéressant, original; et le sujet, loin d'être banal, touche aux plus hauts problèmes. L'auteur remarque, dans sa Préface, que l'anatomie philosophique est presque complètement délaissée et que la physiologie philosophique reste à faire : nous nous associons à ses regrets, mais nous doutons que son « essai » comble la lacune.

C'est beau d'exposer à grandes lignes la « circulation de la force et de la matière ». Toutefois nous croyons, avec M. Encausse lui-même, le procédé « un peu naïf », en présence de l'état actuel de nos connaissances. Avant de chercher les « pourquoi », sachons bien les « comment ». Une science faite d'hypothèses ne nous suffit pas. La « circulation nerveuse » particuliè-

1. D'après M. de Coubertin, les protestants ayant tenté récemment d'établir à Montréal une succursale de l'Université d'Ottawa, elle aurait été fermée par ordre du Pape !

rement est inconnue ; *a fortiori* ce qu'on appelle (p. 59) la « circulation psychique » ! *Sunt verba et voces.*

La synthèse scientifique a fait le rêve de toute imagination jeune et ardente : elle est désirable, mais présentement irréalisable. Hâtons-en l'avènement par nos analyses patientes, persuadés qu'il n'y a qu'une seule vraie synthèse aujourd'hui, celle qui rayonne de notre *Credo.*

II. — Le Dr Geppert, de Bonn, étudie les différentes substances antiseptiques et leur action sur les spores charbonneuses. Il établit par des preuves expérimentales l'insuffisance de l'acide phénique, doute même de la vertu, tant vantée aujourd'hui, du sublimé corrosif, et conclut : « Le chlore est le meilleur des parasiticides et des désinfectants. » Il n'ajoute pas que c'est le plus *infectant* et le plus intolérable des gaz.

Cette étude est sérieuse, *honnête*, mais d'une lecture difficile. Digne de figurer en bonne place aux recueils spéciaux, elle ne méritait peut-être pas les honneurs d'une traduction. Il est vrai que c'est un travail... allemand, et le prospectus de l'éditeur nous déclare sérieusement « qu'il est *d'une lecture attachante pour les gens du monde* ». Ces bons Allemands ne doutent de rien.

Dr SURBLED.

I. — Méthode de traitement de la tuberculose du professeur Koch mise à la portée du grand public ; traduit de l'allemand, par E. Tutzscher. In-18 de 114 pages. Paris, Hinrichsen, 1891. Prix : 2 francs.

II. — Anti-Koch. Une protestation du sens commun, par E. Goett. Brochure in-18 de 28 pages. Paris, Hinrichsen, 1891. Prix : 75 centimes.

Voilà des brochures qui ne sont pas appelées à un long et brillant avenir : nées d'hier, elles sont vieilles, démodées aujourd'hui et seront oubliées demain. On avait pris au sérieux les *miracles* de Koch, et l'on arrive maintenant à croire que le savant allemand n'est qu'un élève maladroit de notre grand Pasteur.

I. — Le Dr Birnbaum, de Berlin, profite de l'*actualité* de la tuberculose pour décrire en soixante-dix pages les différentes formes de cette diathèse, et particulièrement la redoutable phti-

sie. Son exposé est assez exact, mais il a l'inconvénient d'être trop simple pour les savants et trop savant pour les simples. La fameuse communication de Koch, suivie d'un résumé explicatif, termine le volume. Il y a dans ces pages un enthousiasme lyrique qui n'est plus de mise à l'heure actuelle, après les conclusions si nettes de Virchow. On ne peut pas encore dire que « *le remède* pour guérir la tuberculose *est trouvé*, et que *l'efficacité de la guérison ne saurait être mise en doute* » (p. 7). On n'est pas près « de fixer d'avance le jour où, avec le dernier bacille tuberculeux, le spectre terrifiant de la tuberculose aura disparu du monde » (p. 114), à moins de décréter l'inoculation à dose intensive de la lymphe de Koch à tous les tuberculeux... et de supprimer à la fois le mal et les malades.

II. — L'*Anti-Koch* proteste... contre le bon sens : c'est une diatribe aussi mal écrite que mal pensée. Nous jugeons inutile de relever les erreurs dont elle fourmille. Koch a pu se tromper ou donner ses espérances pour des réalités. Mais il est impossible de ne pas voir que, depuis les mémorables travaux de Pasteur, la science est entrée dans une voie nouvelle, et que tôt ou tard elle livrera à la médecine des armes merveilleuses pour combattre les fléaux qui déciment la pauvre humanité. Dr SURBLED.

Voyages des astronomes français *à la recherche de la figure de la terre et de ses dimensions*, par l'abbé LORIDAN, supérieur de l'Institution Saint-Jean à Douai. In-8 de 285 pages, avec figures. Lille, Desclée, 1890.

L'auteur avait à résoudre un problème difficile : se rendre intéressant en traitant quantité de questions abstraites, telles que les triangulations, les mesures délicates de leurs bases, les longueurs variables du pendule à secondes, le tracé des cartes, etc. Mais les chiffres et les explications mathématiques sont habilement entremêlés de détails biographiques et de récits de voyage les plus piquants, effectués par les astronomes en Laponie et au Cap, au Pérou et en Espagne.

L'ouvrage est instructif et a tout l'intérêt d'un roman. La lecture doit en être conseillée aux rhétoriciens. Ce sera une excellente introduction au cours de cosmographie que leur imposent les nouveaux programmes d'examen. A. POULAIN, S. J.

L'Archéologie musicale et le vrai chant grégorien, ouvrage posthume de Théodore Nisard, publié par les soins de M. Aloys Kunc. In-4 de xiii-429 pages, avec fac-similés. Paris, Lethielleux, 1890. Prix : 15 francs.

« Depuis de longues années, dit M. Aloys Kunc dans sa préface, cet ouvrage a été comme le centre vers lequel convergeaient toutes les études de son auteur. » Dès 1849 paraissaient, en effet, dans la *Revue archéologique* de Leleux, ses cinq *Études sur les anciennes notations musicales de l'Europe*, qui firent sensation parmi les musicologues. Deux d'entre eux, membres très distingués de l'Institut, MM. Vitet et Vincent, en conçurent de vives espérances et les manifestèrent hautement. Ils furent promptement déçus. En 1853, dans la *Préface* mise en tête de sa copie officielle du manuscrit de Montpellier, l'auteur laissait échapper des aveux d'impuissance. M. Vincent les releva avec vivacité, et reprenant ses défiances, il les aggrava au point d'écrire dans le *Correspondant* du 25 juin 1853 ces paroles catégoriques : « La lecture des neumes, des neumes primitifs, est un problème *insoluble*, un problème *indéterminé*, comme on s'exprime en algèbre, c'est-à-dire qui peut avoir une multitude de solutions diverses, par la raison que le nombre des inconnues y est supérieur à celui des données. »

Telle est la thèse que, malgré tous les travaux d'hier et d'aujourd'hui, le docte archéologue s'est efforcé de prouver, à contre-cœur sans doute, mais avec une logique impitoyable et une redoutable érudition.

Après un très rapide coup d'œil sur la liturgie musicale de l'Église depuis l'établissement du christianisme jusqu'à saint Grégoire, il aborde l'œuvre de cet illustre pontife, montrant ce que contenait son *Antiphonaire ;* revendiquant pour le saint docteur la part de rédaction que lui dénient de récents écrivains, mais que lui attribue toute la tradition ; établissant enfin qu'il l'a certainement noté, et, selon toute probabilité, en notation neumatique.

Que le chant grégorien si respecté, si admiré de l'histoire, présentât une grande beauté, personne n'en doute ; mais lorsque Baini lui prodigue des louanges par trop enthousiastes, c'est évidemment de confiance et non sans quelque illogisme, car il conclut que « son exécution, d'où il tirait tant de prix, est entièrement perdue et n'a jamais pu se retrouver ».

Pour que ce chant fût rétabli dans sa perfection à l'aide des manuscrits, il faudrait, d'après l'abbé Raillard, savoir quatre choses: 1° le nombre de notes chantées sur chaque syllabe de la parole; 2° la vraie valeur tonale ou l'intonation de chacune d'elles; 3° la valeur temporaire, base du rythme du chant; 4° le mode d'exécution de ce chant, c'est-à-dire son mouvement, ses repos, ses ornements, son expression, etc.

Tout en admettant à peu près les deux premières conditions, mais en faisant d'assez graves réserves sur les deux dernières, qui sont de fait le sujet d'un *bellum musicale* entre grégoriens, M. Nisard, ici, se demande si les ressources dont l'archéologie musicale dispose aujourd'hui pourraient réaliser les conditions, quelles qu'elles soient, strictement nécessaires pour ramener jamais le chant liturgique à sa pureté primitive. Là en effet est le nœud de la question. Aussi dans une suite de chapitres un peu longs, mais très documentés, il passe en revue « une à une » ces diverses ressources, en vue du but proposé. Après avoir rapporté très exactement les opinions « disparates et presque toujours contradictoires » qu'elles ont fait naître, il se croit le droit de leur appliquer ce que le vaillant abbé Gontier disait de la collection entière des *Scriptores* de Dom Martin Gerbert : « Ce sont des arsenaux communs où chacun prend des armes pour combattre ses adversaires; l'obscurité souvent impénétrable du texte favorise singulièrement l'esprit de système, et l'on y trouve généralement ce qu'on veut y trouver. »

Ces paroles sont terribles; mais pour les justifier, l'auteur avait fait courageusement l'exposé des contradictions où tombent les écrivains les plus renommés sur toutes les ressources de l'archéologie musicale : sur la signification des neumes, alphabet des sons; sur l'Antiphonaire de Saint-Gall, édité par le P. Lambillotte, sur les lettres « significatives » de Romanus; sur l'Antiphonaire digrapte ou bilingue de Montpellier; sur le rythme grégorien d'après Hucbald, saint Odon, et Gui d'Arezzo; sur le xve chapitre du Micrologue de ce dernier; sur la bulle *Docta Sanctorum* de Jean XXII; enfin sur Jérôme de Moravie, et particulièrement sur le chapitre xxv de son traité *De Musica*, que M. Nisard reproduit en le traduisant.

Mais où *l'absence d'unité* pratique éclate à tous les yeux, c'est dans le tableau synoptique des six versions très différentes du graduel *Omnes de Saba venient*, données successivement par la

commission de Reims et Cambrai, par l'éditeur du P. Lambillotte, par Fétis, par Hermesdorff, par Raillard et par Dom Pothier, autorités, comme on le voit, des plus sérieuses et des mieux reconnues.

Néanmoins, au milieu de ces constatations désespérantes, il est une question d'histoire musicale que les érudits verront heureusement tranchée : celle des célèbres *épisèmes* ou signes tout spéciaux qui surchargent plusieurs passages du manuscrit de Montpellier. Ils ne marquent ni des quarts de ton, ni des restes du genre enharmonique, mais simplement l'emploi de la solmisation par muances, si usitée à l'époque du manuscrit.

A leur tour, les bibliographes ne liront pas sans quelque surprise les discussions intéressantes qui rectifient l'origine attribuée à plusieurs œuvres importantes. D'après la première, il faut retirer à Hucbald de Saint-Amand la paternité d'ailleurs douteuse des trois ouvrages très connus, le *Liber de harmonica institutione*, le *Musica Enchiriadis* et les *Scholia Enchiriadis*. Ces deux derniers seraient de date moins ancienne qu'Hucbald, et cependant postérieurs à Gui d'Arezzo, dont ils commentent les théories musicales, ainsi que le font les traités d'Aribon le Scolastique et de Jean Cotton. Quant à leur auteur véritable, qui d'après des manuscrits authentiques doit être un « vénérable abbé », ce serait peut-être Théoger, évêque de Metz, mort abbé de Cluny, dont Gerbert insère d'ailleurs dans ses *Scriptores* un opuscule sur la musique.

D'après la seconde discussion, Saint-Odon ne serait plus l'auteur du *Dialogus de Musica;* c'est à Gui d'Arezzo lui-même qu'il faudrait en faire honneur.

Quand nous aurons indiqué quelques articles des pièces justificatives, deux surtout contre les *Mélodies grégoriennes* du R. P. Dom Pothier, que M. Nisard s'approprie sans qu'ils soient de lui ; quand nous aurons ajouté que ce volume sort des presses de Didot, et qu'ainsi impression, planches, exemples notés en toute sorte de notations, tout y est d'une exécution magnifique, nous en aurons, ce nous semble, rendu un compte très fidèle.

En juger, en critiquer le fond ou seulement quelques passages, nous semblerait pour le moment peut-être trop téméraire. Nous ne pensons pourtant pas qu'il faille désespérer « les chercheurs obstinés dans leur amour de la science », autant que le fait ce vieux lutteur à bout d'efforts et de vie. Il est affligeant de voir quels trésors

d'érudition il dépense à nous décourager. Son style se ressent de cette inspiration fâcheuse. Il ne sait pas cacher assez ses dépits et même ses rancunes de savant, en particulier contre Fétis, qui du reste l'a si malmené dans son *Dictionnaire des musiciens*, et contre de Coussemaker, qui l'aurait trop pillé sans rien dire. Sa personnalité blessée, irritée encore par les malheurs de sa vie, déborde en trop de pages; cela donne à ses thèses un ton passionné qui est fait pour leur nuire.

Mais, comme il proteste hautement, en tête de son livre, de sa parfaite soumission à toutes les décisions du Saint-Siège touchant les matières qu'il appelle liturgico-musicales, cette protestation et cette soumission sont trop dans nos principes pour que nous ne suivions pas de tout cœur son exemple, dont il voudrait bien, croyons-nous, faire aussi une leçon ou du moins un conseil.

F.-L. COMIRE, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

I. — Origines du schisme d'Angleterre. *Henri VIII et les martyrs de la Chartreuse de Londres*, par dom Victor-Marie Doreau, prieur de la Chartreuse de Saint-Hugues (Parkminster, Sussex). Gr. in-8 de IX-435 pages, avec cartes, plans, héliogravures, fac-similé, etc. Paris, Retaux-Bray, 1890. Prix : 12 francs.

II. — Vie de saint Hugues, chartreux, évêque de Lincoln (1140-1200), par un religieux de la Grande-Chartreuse. In-8 de XVI-578 pages. Montreuil, Typographie de Notre-Dame des Prés, 1890.

I. — Par ce temps d'opportunisme de toutes sortes, je ne sache pas de lecture plus pleine d'à-propos ni plus de circonstance, que ces magnifiques récits de martyres. Non pas qu'il s'agisse d'y puiser la force pour des supplices nouveaux, mais parce qu'on y apprend ce que c'est que la chose appelée le *caractère*, et comment on l'acquiert.

L'auteur se contente d'exposer les faits, il sait que c'est encore

le meilleur panégyrique ou le plus terrible réquisitoire. La leçon qui se dégage de ces tableaux historiques, dom Doreau pouvait craindre de la formuler et même le devait, sans que sa modestie nous oblige à taire après lui une partie de la vérité qui se résume en ceci : au milieu de la décadence ecclésiastique et monastique de la Renaissance anglaise, les Chartreuses étaient restées le refuge ou, comme l'on dit maintenant, le *conservatoire* des antiques vertus. Le nouveau paganisme n'avait pu entrer dans ces cloîtres; il en fit sortir les moines pour les envoyer à la Tour, puis à Tyburn.

Thomas Houghton, prieur de la Chartreuse de Londres, était un homme doux, un religieux fervent, un supérieur aimé, un de ces hommes dont l'*Imitation* a dit que, pour paraître en assurance, il faut avoir aimé à disparaître. Il quitta la maison paternelle un peu contre le désir de ses parents et s'enfuit au cloître, où il ne se distingua que par une vie véritablement *exemplaire*. Il était la règle vivante, et il en avait conscience. Comme on taxait un jour ses austérités d'exagération : « Oh, répliqua-t-il, que vous seriez heureux de pouvoir vous autoriser de mes lâchetés pour légitimer les vôtres ! » Tous ses actes tiennent dans cette seule parole. A la veille de mourir, il pourra dire à ses compagnons de captivité : « Faites ce que vous me verrez faire. » Le 4 mai 1535, il fut à l'œuvre et il n'y faillit pas. Avec quatre de ses suivants, dont deux prieurs, il passa sous l'ouverture grillée de la prison de Thomas More, et le rayonnement de sa joie inspirait au pieux et grand captif une sainte jalousie du départ. Le supplice, qui était celui des condamnés pour haute trahison, fut horrible. Au moment de la boucherie finale et quand Houghton dépendu vit le bourreau approcher sa main d'acier pour lui fouiller la poitrine, il dit cette prière ingénue et sublime : « Bon Jésus, que ferez-vous de mon cœur? » La vie ne s'éteignit qu'avec son sourire.

Le crime des suppliciés était, d'après le dossier, d'avoir comploté *sourdement* contre la suprématie spirituelle de Henri VIII. Les maîtres de ce genre ne s'y trompent pas : l'exemple de la vertu est une conspiration; à ce point de vue, ils n'ont pas tort de sévir. Mais ils ne peuvent trouver mauvais que l'Église procède autrement. Le 9 décembre 1886, le culte de cinquante-quatre des victimes mises à mort en Angleterre pour leur fidélité à

l'unité romaine, a été confirmé par Léon XIII. Dans cette phalange il y a quatorze chartreux; leur honneur est d'être tombés, premiers martyrs de la Réforme.

Dom Doreau a fait plus que de retracer la vie et la mort de ces bienheureux; son ouvrage est un monument artistique et littéraire, qui, pareil aux bâtiments encore debout de la Chartreuse de Londres, offre les plus douces jouissances de l'esprit et du cœur à l'historien, à l'archéologue et au catholique.

II. — En mourant sous Henri VIII pour la liberté de l'Église, les chartreux ne faisaient qu'imiter le courage d'un saint qui fut la gloire de leur ordre en Angleterre, au douzième siècle, Hugues, évêque de Lincoln. Les chartreux avaient pris parti pour saint Thomas Becket contre Henri II. Le roi fit pénitence, et ne pouvant aller en Terre-Sainte fonda les cloîtres de Liget et de Witham. Restait à doter ce dernier couvent d'un prieur. Des ambassadeurs anglais se rendirent à la Grande-Chartreuse pour demander Hugues, né en Dauphiné, au château d'Avalon. Hugues, obligé de consentir après un long refus, prit la route de l'étranger. Là-bas il fut moine et évêque, tantôt conseiller de Henri II, tantôt défenseur des droits de l'Église contre Richard Cœur-de-Lion. C'est une grande figure dans cette grande époque qui vit saint Bernard, saint Thomas de Cantorbéry et Innocent III. Le portrait est digne du cadre. H. CHÉROT, S. J.

Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens; étude de son temporel au point de vue économique, par M. Joseph Roux, avocat, docteur en droit. In-4 de 616 pages. Amiens (Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie), Yvert et Tellier, 1890.

Saint-Acheul a eu, dans ce siècle, son heure de célébrité. Petit séminaire où se pressaient neuf cents enfants, il était pour les uns une école de science et de vertus plus qu'ordinaires, pour les autres, un repaire ténébreux de Jésuites, qui ne faisait rien de moins que de mettre la patrie en danger. Danger vite conjuré : en 1828, les Ordonnances dispersaient les élèves; en 1830, l'émeute pillait la maison, laissant à la République de 1880 la gloire de compléter le triomphe et d'expulser les derniers habitants. Mais, si les Jésuites ont donné à Saint-Acheul un renom qui lui

manquait avant eux, ils n'y étaient cependant que des nouveaux venus. Le monastère emporté par la tourmente de 1790 comptait huit siècles d'existence; gardien du berceau de l'Église d'Amiens, il occupait une large place dans l'histoire locale. Les souvenirs contemporains ne devaient pas étouffer ceux du passé.

Ce qu'il faut de patience pour reconstituer pièce à pièce une de ces histoires *documentées* comme notre époque les demande, ceux-là seuls le savent qui ont entrepris de pareils travaux. Heureusement, M. Joseph Roux est un chercheur que rien n'arrête, qu'un doute sur l'orthographe de quelques noms fera partir pour Londres, qui compulsera au besoin des dossiers volumineux pour vérifier un chiffre. Lui-même le déclare : il a voulu faire œuvre d'exactitude et de vérité, non d'imagination ou de littérature. Il faut que les documents soient introuvables pour qu'il se résigne à ne pas combler une lacune; mais il trouve toujours assez de choses pour que son tableau ne manque ni d'ampleur ni d'intérêt.

Ce tableau, pourtant, n'est pas toujours beau. La *Commende*, introduite en 1496, amena vite le relâchement et le désordre. Il fallut imposer réformes sur réformes, et les religieux s'y prêtaient mal parfois. Démêlés avec le chapitre, exactions des abbés, oubli de toute règle, délabrement de la maison de Dieu, c'est là un triste spectacle, instructif pourtant, tracé d'ailleurs par une plume chrétienne, et dont consolent des périodes pleinement édifiantes. Ajoutez le contrecoup des événements politiques : si le séjour à Saint-Acheul des armées de Charles le Téméraire, d'Henri IV, de Louis XIII, est pour nous la révélation de détails curieux, pour l'abbaye c'était une dévastation. Aussi, fondée pour douze ou treize religieux, fut-elle plusieurs fois réduite à quatre, ou moins encore. C'est à travers ces alternatives de prospérité et de détresse qu'elle atteint la Révolution.

Là finit son histoire, mais non la tâche que s'est fixée M. Roux. Un égal nombre de pages au moins sera consacré à l'étude *économique* du temporel de l'abbaye. Étude ardue, mais qui double l'intérêt. C'est la partie la plus originale du livre, et, vu l'importance croissante que prennent chaque jour les questions économiques, la plus actuelle. Chacun des *biens* de l'abbaye, et l'on en compte soixante-quatre, est l'objet d'une monographie détaillée. Nous y voyons défiler, avec leurs variations à travers les siècles, tous les baux, fermages, cens, redevances, grosses ou

menues dîmes, etc., etc. Une large synthèse précède ces analyses et en tire, sur l'agriculture, sur la valeur de la terre, sur la condition des classes rurales au moyen âge, des conclusions qu'il faut lire. Historien, on y appréciera, d'après des chiffres et des faits incontestables, la prétendue misère du peuple d'autrefois ; économiste, on s'y rendra compte du mouvement économique de toute une province, depuis le onzième siècle jusqu'à la Révolution.

Nous ne parlerons pas de quelques erreurs minimes, inévitables dans une œuvre si vaste. N'en signalons qu'une, distraction sans doute, mais qui se répète : *pannus* traduit par *peau*.

Pour la partie archéologique, l'auteur, dont la compétence s'étend aussi sur ce terrain, ressuscite les bâtiments disparus. Il fait à ceux qui les remplacent l'honneur, peut-être immérité, de magnifiques photogravures. Ces planches, auxquelles s'ajoutent plusieurs fac-similés, sont le digne ornement d'un volume que la Société des antiquaires de Picardie a voulu éditer avec un soin, nous allions dire un luxe, qui lui fait honneur. J. D., S. J.

Les Gloires de Corbie, par l'abbé Douillet, chanoine honoraire, curé doyen de Corbie. In-8 de 306 pages. Amiens, Langlois; Paris, Téqui, 1890. Prix : 3 fr. 50.

A trois lieues d'Amiens, sur la rive droite de la Somme, on voit se dresser encore, imposants témoins d'un glorieux passé, les deux tours d'une ancienne abbatiale, devenue église de paroisse. C'est Corbie, l'une des plus illustres abbayes de France. Fondée au septième siècle par sainte Bathilde et son fils Clotaire III, honorée d'insignes privilèges par les princes et les pontifes, elle servit d'asile à maint grand personnage, fut mêlée activement aux vicissitudes politiques et au mouvement intellectuel des siècles qu'elle traversa, et, après les alternatives trop ordinaires de ferveur et de défaillance, succomba comme tant d'autres sous les coups de la Révolution.

Elle n'a pas encore trouvé d'historien pour raconter en détail les phases de son existence douze fois séculaire : cette œuvre pourtant aurait un vif intérêt pour les amateurs du passé, à une époque où l'on aime tant à voir la grande histoire éclairée par les monographies. M. le chanoine Douillet n'a pas voulu, n'a pas

osé l'entreprendre; mais il indique les sources très riches, où peut-être, quelque jour, un de ses petits-neveux, héritier de sa plume et de son amour pour les gloires de la Picardie, ira puiser à pleines mains.

En attendant, il a posé les jalons par une suite de biographies, ayant pour sujets les personnages qui ont marqué dans l'histoire de l'abbaye : les saints, avec l'édification de leurs vertus et l'éclat de leurs miracles; les savants, avec leur ardeur pour l'étude et pour la défense de la vérité; les hommes de gouvernement, avec les services rendus à l'Église, à la patrie, à leur entourage immédiat. On voit passer ainsi le grand saint Adalard et son frère Wala, petits-fils de Charles-Martel, qui voulurent n'être que des moines, tandis que le monde s'obstinait à regarder en eux les princes; le bienheureux Paschase Radbert, théologien de l'Eucharistie et de l'Immaculée Conception; saint Anschaire et ses compagnons, apôtres de la Scandinavie, qui avaient commencé dans ces cloîtres vénérables l'apprentissage de l'apostolat et du martyre; saint Gérard, qui, après avoir restauré son monastère, s'en alla aux bords de la Gironde, au pays nommé l'*Entre-deux-Mers*, faire fleurir dans l'abbaye de la *Grande-Sauve* les traditions monastiques, comme d'autres disciples de saint Adalard le faisaient en Saxe, à la *Nouvelle-Corbie* ou *Corvey*. A cette liste, qui comprend beaucoup de noms moins éclatants, vient s'ajouter sainte Colette, l'enfant merveilleuse de Corbie, d'abord recluse dans une cellule qu'on montre encore, puis appelée par une providence spéciale à réformer les ordres de Saint-François et de Sainte-Claire : le vénérable auteur, qui a décrit ailleurs les vertus et les prodiges de cette vie, ne pouvait se dispenser d'en donner ici la fleur.

Il a condensé dans ces diverses notices tout ce qui peut servir à l'édification du chrétien : car, étant prêtre, il cherche avant tout le bien des âmes. Mais la curiosité de l'érudit et le sentiment patriotique y trouvent aussi leur satisfaction. Pour la rendre plus complète, bon nombre de notes exposent les événements du dehors où l'abbaye et la cité de Corbie furent intéressées, et les institutions diverses que le cours des temps y vit éclore. La conclusion raconte tristement les derniers jours et la ruine finale.

Les pierres dispersées de l'antique *maison de Dieu* ne se rejoindront plus, à moins d'un miracle : mais l'édifice moral qu'ont

élevé les vertus, la science et les bienfaits de ses religieux, subsiste, et il faut savoir gré à M. le doyen de Corbie de nous en faire entrevoir les splendeurs. P.-P. BRUCKER, S. J.

Geschichte der Trierer Kirchen, ihrer Reliquien und Kunstschætze. II. Theil : *Geschichte des hl. Rockes.* (Histoire des églises de Trèves, de leurs reliques et trésors d'art. IIe partie : Histoire de la sainte tunique.) Par le P. Étienne Beissel, S. J. 2e édition. In-8 de 398 pages avec de nombreuses gravures. Trèves, Paulinus-Druckerei, 1889. Prix : 4 Mk. 50.

La relique célèbre qu'on vénère dans la cathédrale de Trèves, depuis des siècles, comme étant « la sainte tunique » de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a été beaucoup attaquée. Après les injures des réformateurs protestants sont venues les objections prétendues scientifiques des critiques de nos jours.

L'auteur de ce volume, qui forme la seconde partie d'une histoire des églises de Trèves et de leurs trésors religieux ou artistiques, s'est proposé d'y réunir tous les documents pour ou contre l'authenticité de la « sainte tunique ». Sans se flatter d'avoir fait la pleine lumière sur le sujet, et en laissant aux lecteurs à tirer des conclusions plus accentuées, il résume le résultat de ses recherches dans les termes suivants : « A tenir compte de tous les documents et de tous les faits connus jusqu'ici, rien ne prouve que les évêques de Trèves aient commis une faute quelconque, lorsque, au douzième siècle, ils firent avec grande vénération la levée de cette relique de leur cathédrale, la renfermèrent dans le maître-autel et, depuis le seizième siècle, l'exposèrent plusieurs fois à la vénération publique. Ils ont agi au mieux de leur connaissance et de leur pouvoir. Ils ont fourni à la piété de leur peuple un aliment sain et fécond en bénédictions. » Cette thèse si mesurée, nous croyons que le P. Beissel l'a rendue évidente.

Il commence par rappeler les principes que suit l'Église dans le culte des reliques. Puis il fait l'histoire de l'insigne relique de Trèves. Un point fixe, absolument certain, c'est que la « sainte tunique » était vénérée dans l'antique cité vers la fin du douzième siècle. Mais les documents permettent de remonter plus haut. L'auteur exploite toutes les sources et s'attache particulièrement

à établir la valeur du témoignage des *Gesta Trevirorum*, d'où il ressort qu'en 1105, on croyait à Trèves que la sainte tunique avait été apportée de Rome par l'évêque saint Agricius, à qui elle aurait été remise par sainte Hélène, la mère de Constantin, née à Trèves.

Après l'examen des textes, il répond aux objections tirées soit de la forme et de la composition même de la sainte tunique de Trèves, soit de l'existence d'autres reliques des vêtements de Notre-Seigneur en d'autres lieux. Ici vient se placer un chapitre spécialement intéressant pour des lecteurs français, sur la « sainte robe » d'Argenteuil, près de Paris. Le docte jésuite allemand est obligé ici de réfuter les erreurs ou les assertions sans preuves de plusieurs écrivains nos compatriotes. Nous ne pouvons guère nous refuser à sa conclusion, en face des témoignages qui militent pour l'authenticité de la relique de Trèves, et surtout devant l'affirmation positive des plus anciens documents que possède Argenteuil. Cette conclusion, c'est que la « sainte robe » d'Argenteuil peut être vénérée comme un vêtement qu'a porté Notre-Seigneur, spécialement comme une *cappa pueri Domini Jesu*, ainsi que l'appellent les chroniqueurs du douzième siècle ; mais qu'il faut laisser à Trèves la gloire de conserver la « robe sans couture », *tunica inconsutilis*, dont le Sauveur a été dépouillé au crucifiement.

Le R. P. Beissel termine son savant et intéressant ouvrage par l'histoire des pèlerinages que la relique de Trèves a suscités jusqu'en 1844, date de la dernière exposition publique.

JOS. BRUCKER, S. J.

I. — Le Missionnaire des Samoa : Mgr L. Elloy, de la Société de Marie, évêque titulaire de Tipusa, vicaire apostolique des Navigateurs et de l'Océanie centrale, par le P. A. Monfat, de la Société de Marie. In-8 de 462 pages. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1890.

II. — La Mission de Birmanie, par Mgr Bigandet, évêque de Ramatha, vicaire apostolique de la Birmanie méridionale ; traduit de l'anglais et augmenté d'une *Introduction*, par Adrien Launay, de la Société des Missions étrangères. In-8 de XII-166 pages. Paris, Téqui, 1890. Prix : 2 francs.

III. — Kerduel ou les Missionnaires du dix-septième siècle au pays de Lannion, par l'abbé France, curé doyen de Lannion. In-12 de 296 pages. Saint-Brieuc, Prud'homme, 1890.

I. — L'étude sur les *Samoa* nous a fait connaître le champ d'action de Mgr Elloy, apôtre du grand archipel des Navigateurs [1]. Il nous reste à fixer quelques traits biographiques.

Né en 1829, à Servigny-lès-Râville, au diocèse de Metz, appartenant à une famille patriarcale de cultivateurs, riches en vertus, Louis Elloy, au foyer domestique comme aux séminaires de Metz, exerça bravement ses forces en vue de l'avenir. Entré au scolasticat des Maristes de Belley (1849), ordonné prêtre en 1853, adjoint au maître des novices, il profite de cette charge pour se tremper de plus en plus dans l'esprit religieux et le zèle apostolique.

Devant lui s'ouvre en 1856 cette voie de mérites et de sacrifices que Dieu lui indiquait depuis quinze ans. Le jeune missionnaire de l'île de Savaï donne en peu de temps des preuves de si haute valeur qu'il est nommé provicaire apostolique et procureur de toutes les stations de l'archipel (1859), évêque titulaire de Tipasa et coadjuteur de Mgr Bataillon (1863), enfin vicaire apostolique de l'Océanie centrale (1870).

Avec une activité toujours en éveil, pendant vingt-deux ans, Mgr Elloy se dépense tout entier à gagner les âmes des infidèles. Auprès de ces peuples enfants, impressionnables, passionnés, mobiles, il obtint une influence considérable par la force des qualités les plus rares : la patience unie à la persévérance, la douceur et l'énergie, l'esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'oubli de soi-même ; et plusieurs milliers d'hommes durent à sa charité ardente et tendre d'être unis à Jésus-Christ. Venu en France pour les besoins de ses missions, brisé par ses travaux excessifs (1878), par ses longues privations, il fut frappé par la mort à Bon-Encontre, où son corps repose dans le sanctuaire de Notre-Dame. Le sillon qu'il a creusé porte une abondante moisson ; les Samoans, qui avaient en lui la plus grande confiance, gardent religieusement son souvenir.

Écrite avec amour, appuyée sur des documents de première

1. *Les Samoa*, par le R. P. Monfat. V. le n° de septembre 1890, p. 689.

main, la Vie du missionnaire des Samoa, en dépit de quelques longueurs, offre le plus vif intérêt. Les ouvriers évangéliques y trouveront de nobles exemples à suivre, et les hommes du monde des renseignements instructifs sur les avant-gardes de l'Église et de la vraie civilisation.

II. — Non moins intéressante et resserrée dans de plus justes limites est l'histoire de la mission de Birmanie, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Elle embrasse une période de trois siècles. L'établissement des chrétiens en haute Birmanie date du commencement du dix-septième siècle : c'étaient des Portugais ou indigènes de l'Inde occidentale. Les premiers apôtres de cette vaste contrée furent les religieux barnabites. A leur arrivée (1721), ils avaient trouvé quelques prêtres portugais dont le zèle ne dépassait guère les limites des comptoirs européens. S'élançant à l'intérieur du pays, ils convertirent les païens à la foi, fondèrent des paroisses et posèrent les bases d'une Église durable. Dépouillés en Europe par la Révolution, ils durent céder à d'autres l'honneur de continuer une œuvre qui leur appartenait à de nombreux titres. Les continuateurs de leurs travaux, les prêtres de la Propagande (1830), puis les Oblats de Marie de Turin (1839), ont été remplacés par la Société des Missions étrangères de Paris (1856), et depuis cette même époque, Mgr Bigandet a été l'âme de la mission de Birmanie. Son ouvrage, excellent résumé des événements religieux les plus importants de cette contrée, contribuera à conserver quelques pages de l'histoire de l'Église. Publié à Rangoun (Birmanie) en 1887, traduit avec élégance de l'anglais, il est complété par un aperçu sur le pays, les habitants et la fondation de nombreuses écoles catholiques, qui sont les plus florissantes de la Birmanie.

Vingt-neuf gravures hors texte ornent ce volume.

III. — Ce n'est pas pour implanter la foi dans leur pays, mais pour la ranimer, lui donner plus d'élan, qu'au dix-septième siècle plusieurs prêtres bretons déployèrent un zèle digne de tout éloge. Le pays de Lannion fut le principal théâtre de leur action merveilleuse. A leur tête se présentent Michel Le Nobletz et le Père Maunoir, jésuite, dont il est question d'introduire la cause de béatification auprès du Saint-Siège. Autour d'eux se groupent l'abbé Hingant de Kerisac, propriétaire du domaine de Kerduel,

le saint Vincent de Paul de cette contrée; l'abbé de Trémaria, non moins dévoué pour les pauvres; l'abbé de Meur de Kerigonan, l'un des fondateurs du séminaire des Missions étrangères à Paris, etc. Noble pléiade de grandes âmes que l'illustre évêque de Tréguier, Grangier de Liverdis, encouragea par sa protection et son exemple.

Les missions produisirent un mouvement extraordinaire de piété, et leur influence salutaire s'est fait sentir jusqu'à nos jours. La Bretagne leur doit d'avoir conservé vive encore sa vieille foi.

La vie de tous ces apôtres a été retracée par Dom Lobineau, l'abbé Tresvaux et quelques autres écrivains. Tout en mettant à profit les travaux de ses devanciers, l'abbé France a su faire une œuvre personnelle ; son livre, dans l'ensemble, sera goûté même au delà des limites du pays de Lannion. A. COURAT.

Vie du vénérable serviteur de Dieu François-Régis Clet, prêtre de la Mission et martyr, par Mgr Charles BELLET, Prélat de la Maison de Sa Sainteté. In-8 de XIX-176 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891.

« En l'année 1820, où Jean-Gabriel Perboyre prononçait ses vœux de religion, François Clet lui ravissait en Chine l'honneur de remporter le premier la palme du martyre. » Cette phrase du bref de béatification qui naguère a placé le disciple en si haut rang, faisait regretter que le maître n'eût point son rayon de gloire. Mgr l'évêque de Grenoble, à qui sont chères toutes les illustrations religieuses de son diocèse, pria Mgr Bellet de recueillir les souvenirs et d'écrire la vie de l'enfant du pays, mort en confessant la foi. Avec quelle conscience d'érudit l'auteur s'est occupé de sa tâche, les nombreux documents originaux retrouvés par lui dans les dépôts d'archives les plus divers, le disent assez. Il était impossible de pousser plus loin l'exactitude, et, si un jour le vénérable Clet est mis sur les autels, le travail des hagiographes sera fait d'avance.

Bonne et fortifiante lecture que celle des pages consacrées à l'enfance, à l'adolescence et aux premières années de sacerdoce du futur martyr. Né à Grenoble, en 1748, d'une pieuse famille de bourgeois, dont il était le dixième enfant sur quinze, François-Régis fit ses études au collège royal de la ville, entra chez les

Lazaristes de Lyon, devint professeur au séminaire d'Annecy, puis maître des novices à Saint-Lazare, en cette année 1789, où le peuple souverain, faisant l'essai de ses forces, vint piller la célèbre maison. En 1791, il partait pour la Chine. Il y subit plusieurs martyres, dont le premier fut d'apprendre la langue. Sur cette période de sa vie, les documents font un peu défaut. Les lettres du vaillant missionnaire sont presque la seule source, et sa modestie ne nous l'a pas livrée assez abondante. Mgr Bellet a su en tirer bon parti quand même, et son livre, écrit avec talent, est une œuvre d'un intérêt soutenu, faite pour plaire autant que pour édifier.

H. CHÉROT, S. J.

La Relique insigne de saint Juste, moine de Condat, par l'abbé F. S., curé de Salaise. In-18 de 60 pages. Grenoble, Baratier. Prix : 1 franc. — **Vie du B. Garembert,** fondateur de l'abbaye du Mont-Saint-Martin, par I. V. S., O. P. In-16 de 42 pages. Namur, Douxfils, 1890. — **Vie de saint Louis de Gonzague,** modèle et patron de la jeunesse chrétienne. In-32 de 32 pages avec 33 dessins. Toulouse, rue des Fleurs, 16. — **Saint François-Xavier,** apôtre des Indes ; — **Trois apôtres de la Nouvelle-France :** les Pères Jean de Brébeuf, Is. Jogues et G. Lalemant, par le P. Fréd. Rouvier, S. J. Broch. in-16 vergé de 55, 46, 48 et 28 pages. Lille, Desclée. — **Le R. P. Léon de Clary,** Provincial des Franciscains de l'Observance, par l'abbé Cél. Vielle. In-18 de 176 pages. Notre-Dame de Lérins, 1890. — **Garcia Moreno,** par A. Pellissier-Séguier. In-18 de 72 pages. Lille, Desclée. — **Fanny Boyet,** présidente des Jeunes Ouvrières de Notre-Dame de Fourvière, par un Père de la Compagnie de Jésus. In-18 de 154 pages. Lyon, Vitte. — **Jeanne d'Arc et la région du Nord,** par le Dr Salembier. Broch. in-8 de 63 pages. Lille, Ducoulombier, 1891. — **Madame Marie Pape-Carpantier,** sa vie et son œuvre, par Ém. Gossot. In-18 de 242 pages. Paris, Hachette, 1890. — **Le Comte de Ruolz-Montchal,** musicien, par Alf. Prost. In-18 de 124 pages. Paris, Savine, 1890.

Toute sainteté vient de Dieu par le seul Jésus-Christ. Mais c'est plaisir d'en étudier les manifestations si diverses aux diffé-

rentes époques de l'histoire de l'Église. Quelques courtes biographies peuvent nous procurer ce plaisir en raccourci.

Les documents font bien un peu défaut sur le bon vieux *saint Juste* (cinquième et sixième siècles). Mais n'a-t-il pas pratiqué excellemment les règles de son monastère ? Ces règles, nous les avons; et les miracles qu'il fit, les luttes qu'il soutint contre l'esprit malin n'ont-ils pas dû ressembler à ce que nous savons sur ce point des saints Romain et Oyend, abbés du même monastère de Condat? Et voilà comme M. le curé de Salaise a pu reconstituer la vie régulière et la vie merveilleuse de saint Juste, à l'honneur de la relique insigne que possède sa paroisse.

Le *Bienheureux Garembert* (1084-1141) est encore taillé sur le même respectable modèle. Il commence par quitter en secret la maison paternelle, se retire dans la solitude, est bientôt entouré de frères, et, de concert avec eux, chante maints longs psautiers, défriche et bêche, dans le Cambrésis, des coins de forêts vierges, construit abbayes et églises. Le saint abbé adopte alors les observances de l'Ordre de Prémontré, que saint Norbert venait de fonder.

Saint Louis de Gonzague est plus connu. Inutile d'insister sur le caractère de sa sainteté. Mais à l'occasion du troisième centenaire de sa mort, on tiendra à répandre par centaines (12 francs par la poste et 11 francs par chemin de fer) la petite brochure illustrée, et par milliers (6 francs le mille) le billet de quatre pages, que le *Messager du Cœur de Jésus* publie sur ce « modèle et patron de la jeunesse chrétienne ».

Deux brochures du R. P. Rouvier, imprimées chez Desclée, sur papier de luxe avec filets rouges, charmantes sous leurs couvertures de papier-parchemin, nous parlent aussi de personnages illustres. L'une est consacrée à *saint François-Xavier*, l'apôtre des Indes; l'autre, à trois apôtres et martyrs de la Nouvelle-France, dont le septième concile de Québec, tenu en 1886, et le troisième concile plénier de Baltimore ont demandé au Souverain Pontife la glorification : *les Pères Jean de Brébeuf*, *Isaac Jogues* et *Gabriel Lalemant*.

Voici enfin des contemporains qui, eux aussi, se sont sanctifiés dans les conditions les plus diverses : le *R. P. Léon Clary*, ex-provincial des Franciscains de l'Observance, dont M. l'abbé Vielle a raconté les vertus et les travaux dans une notice très substan-

tielle ; — *Garcia Moreno*, l'héroïque président, dont M. Pellissier-Séguier nous donne une Vie abrégée ; — *Mlle Fanny Boyet*, présidente de la Congrégation des Jeunes Ouvrières de Notre-Dame de Fourvière, ouvrière elle-même, noble et touchant exemple d'un apostolat fécond de l'ouvrière par l'ouvrière.

Jeanne d'Arc et la région du Nord, de M. l'abbé Salembier, docteur, est une œuvre de savant. C'est un régal d'érudits, vrai buisson de citations, extraites de Chastellain, Monstrelet, Jacques Meyer le Flamand et de bien d'autres.

La vie et les travaux de *Mme Pape-Carpantier* nous sont racontés par M. Émile Gossot. Son œuvre principale fut la création d'une École normale des salles d'asile et la rédaction de nombreux ouvrages, concernant la direction de ces mêmes salles d'asile et l'enseignement pratique à y donner. Hélas ! dans toute cette vie, dans toutes ces citations d'ouvrages, pas un acte, pas une ligne où apparaissent Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Église. Au moment même de la mort de cette pauvre femme, on ne voit ni prêtre, ni l'hostie ; Dieu même n'apparaît pas. C'est navrant.

M. le comte de *Ruolz-Montchal* est bien connu comme inventeur du *ruolz;* M. Alfred Prost l'étudie comme musicien. Il a réuni sur ce sujet bon nombre de pages sans beaucoup de fatigue, je crois. Les citations abondent ; une d'elles prend de la page 49 à la page 71. Empruntons-lui, pour terminer, une phrase gaie :

« Deux hommes de bon ton, de bonnes manières et de bonne éducation, vivant à l'étranger, sont comme des corps flottants dans un fluide qui n'est pas leur élément vital, et se trouvent forcément attirés par ce que l'on pourrait désigner sous le nom de vibrations ondulatoires de la patrie. » — !

F. P., S. J.

Le Cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique, par M. l'abbé Félix Klein. In-12 de 419 pages. Paris, Poussielgue, 1890.

M. l'abbé Klein avait moins à consulter des documents qu'à interroger des témoins. Ses premiers chapitres sur la jeunesse de Charles Lavigerie et sur l'évêque de Nancy, étaient de composition facile, tant la mémoire de l'enfant, du jeune homme et du prélat est encore présente à quiconque le connut et le devina.

Le tableau de l'administration si féconde de l'archevêque d'Al-

ger a été composé à Alger même. Les notes sur les orphelinats arabes ont été jetées sur le papier dans un *gourbi*. Lorsque l'auteur nous montre les Pères Blancs pendant leurs héroïques missions, il consigne le souvenir de ses visites à la Maison-Carrée, en Kabylie, à Carthage. Il a entendu Mgr Livinhac et le P. Girault lui raconter leur vie au désert et aux Grands Lacs ; le P. Delattre, cet ami de l'ancienne Carthage, la lui a montrée renaissant grâce à son pasteur, plus brillante et plus belle.

La croisade antiesclavagiste eût seule réclamé un volume. M. l'abbé Klein en a tracé le cadre, et pour que rien ne manquât au portrait, il nous présente, à côté de l'apôtre et de l'organisateur, l'écrivain et le Français. H. CHÉROT, S. J.

L'Esclavage en Afrique, par un ancien diplomate. Deux vol. in-12 de 513 pages. Paris, Letouzey et Ané, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Les peuples civilisés comprendront-ils que leur devoir est d'empêcher, par tous les moyens possibles, la traite des nègres en particulier et l'esclavage en général? La ligue antiesclavagiste de S. Ém. le cardinal Lavigerie sortira-t-elle de la théorie, de l'espérance, pour arriver à des résultats sérieux? C'est à la solution de ce problème que l'auteur voudrait apporter sa part d'efforts.

Dans ce but, il raconte par le menu les crimes des bourreaux et les souffrances des victimes. Quelques détails ont de quoi faire rougir une jeune fille ; mais ils montrent à quels instincts pervers obéissent les traitants, et à quel degré de honte, d'impudeur et de misère arrivent les malheureux esclaves, rivés à leurs chaînes et abrutis par des tourments sans nom.

D'autre part, il décrit ce qui se passe en diverses régions de l'Afrique, où se tiennent les marchés de chair humaine, où règne l'anthropophagie, où l'on immole encore des femmes et des enfants pour honorer les morts.

A ces maux, quels remèdes appliquera-t-on ? L'auteur énumère tout ce qui a été tenté par le congrès antiesclavagiste, sous l'inspiration de S. S. Léon XIII et la direction ardente, généreuse, du cardinal Lavigerie, et présente jour par jour les traités, les conventions ayant rapport à la cause qu'il défend.

L'ancien diplomate exprime un vœu personnel : il voudrait voir prohiber le commerce de l'ivoire, auquel il attribue une grande partie des crimes et des meurtres qui ensanglantent l'Afrique. Mais cette prohibition, qui tarirait une des sources de la richesse dans ces contrées, est-elle réalisable ? Est-elle nécessaire ? A notre avis, il faut convertir les nègres à la foi de Jésus-Christ, et la civilisation viendra naturellement à la suite de l'Évangile.

A. LEFEVRE.

L'Abbé Dehaene et la Flandre, par M. l'abbé J. Lemire. Grand in-8 de 600 pages, avec portrait. Lille, Deman. Prix : 6 francs.

Cet ouvrage sera lu avec intérêt, non seulement par les catholiques du Nord, mais par tous ceux qui aiment les anciennes coutumes, les mœurs naïves et pittoresques de nos provinces. Les populations de la Flandre, comme celles de la Bretagne, ont gardé, avec leur vieille langue, la vigueur de la foi antique et les saines traditions du passé ; l'auteur nous initie à leur vie, dans des pages écrites avec goût et sentiment, dont plusieurs rappellent les charmants récits de Brizeux.

Ces descriptions servent de cadre à l'histoire d'un enfant de la Flandre, pauvre petit mendiant, devenu grâce à l'Église un homme puissant en paroles et en œuvres, centre du mouvement religieux et politique de sa région. Une étude consciencieuse de sa vie et de ses écrits met dans tout son jour le beau caractère de ce prêtre à l'âme de poète et au cœur d'apôtre.

Le récit eût pourtant gagné à être dégagé de digressions trop étendues, ou de considérations peu en harmonie avec les idées de l'abbé Dehaene. Peut-être aussi, dans un livre si digne par ailleurs d'être mis entre les mains de la jeunesse, aurait-on pu apporter plus de réserve à la critique des hommes et des choses.

J. FLORIAN, S. J.

Rochefort et les pontons de l'île d'Aix, par M. l'abbé Dubois. In-12 de xiv-326 pages. Nantes, Libaros, 1890.

C'est un martyrologe que vient de publier M. l'abbé Dubois ; la lecture de ces pages vous donne comme un cauchemar, qui vous étreint longtemps encore après que le livre est déposé.

Martyrologe, ai-je dit, mais plus saisissant, plus poignant, plus horrible que celui de la primitive Église ; car le temps et la simplicité des narrateurs ont adouci l'horreur de la persécution païenne, tandis que la date récente des faits rapportés par M. Dubois, les détails minutieux qu'il donne, les récits personnels qu'ont laissés les martyrs, en doublent l'atrocité.

Ce livre est le récit de la première persécution du clergé fidèle sous la Terreur. L'auteur n'a fait qu'indiquer la seconde, celle du Directoire. Il n'est pas allé dans les marais fétides et meurtriers de la Guyane, avec les derniers confesseurs de la foi ; il est resté avec les premiers sur les pontons de l'île d'Aix et de Rochefort et dans les cabanons de Saintes et de Brouage.

Cela s'explique par le but spécial que se propose M. l'abbé Dubois. Il veut, en excitant l'indignation contre les bourreaux et la pitié pour les victimes, faire appel au sentiment public en faveur de l'église expiatoire que NN. SS. les évêques de la Rochelle et d'Angoulême ont résolu d'élever à l'île d'Aix, sous le vocable de Notre-Dame des Martyrs. C'est en effet dans les sables de cette île et sur les bords de la Charente que reposent, depuis près de cent ans, les corps de plus de 5 000 prêtres, immolés en haine de la religion, sous la Terreur et le Directoire.

« Les prêtres qui succombèrent au commencement de leur déportation, raconte l'auteur, furent simplement jetés à la mer, comme si les vaisseaux avaient été loin des côtes et en pleine navigation. Le moyen de s'en débarrasser était plus simple et plus expéditif.

« Malheureusement, les flots ne gardèrent pas le secret d'une telle infamie ; ils poussèrent sur le rivage des corps horriblement tuméfiés, rongés déjà par les crabes et exhalant une odeur insupportable. Les habitants les ensevelirent souvent par respect, puis finirent par se plaindre du danger auquel les exposaient, pendant la chaleur de l'été, ces cadavres apportés par les marées de l'Océan. C'est alors que l'île d'Aix fut choisie pour recevoir les dépouilles mortelles des confesseurs de la foi, sans doute à cause de la proximité et de l'indifférence des habitants, moins fanatiques que ceux des côtes. C'est à l'île d'Aix que doit être construite la future basilique où seront recueillis les restes des martyrs. »

En 1879 et 1880, des travaux de défense, entrepris autour du

fort qui domine l'île, mirent à découvert une quantité incroyable d'ossements ; M. l'amiral Maudet, alors maire de l'île d'Aix, prit un arrêté pour leur assurer le respect jusqu'au jour où ils trouveraient un asile convenable. C'est à lui et au digne curé de l'île, M. l'abbé Piau, que remonte la noble pensée de réhabiliter ces dépouilles saintes ; ce sera l'honneur des deux prélats d'en avoir poursuivi l'exécution complète.

M. l'abbé Dubois s'est lui-même inspiré du livre que publiait dans le même but, il y a deux ans, sous le titre : *les Martyrs inconnus,* M. Alfred de Besancenet, reproduisant un manuscrit de 1802, d'un survivant des pontons.

Honneur et courage à qui travaille pour la gloire de Dieu et de ses saints ! Cap. BLANC.

La Lutte de l'Irlande, par le baron KERVYN DE VOLKAERSBEKE. In-8 de 384 pages. Lille, Desclée.

La question irlandaise, sous ses diverses formes, religieuse, politique ou agraire, a suscité dans ces derniers temps, soit en France, soit en Angleterre, d'importants travaux. M. le baron K. de Volkaersbeke a voulu, non pas proposer quelque solution nouvelle à ce redoutable problème, mais présenter en raccourci l'ensemble des faits qui constituent *la lutte de l'Irlande :* et l'histoire de la lutte de l'Irlande, c'est l'histoire entière de ce malheureux pays depuis Henri II jusqu'à nos jours.

Des quatorze chapitres de son livre, M. K. de Volkaersbeke consacre les deux premiers à l'Irlande celtique et à sa conversion par saint Patrice. Leur importance est manifeste. L'organisation primitive des Celtes de l'Hibernie donne la clef des difficultés qui surgissent plus tard. Il est tel ou tel usage, par exemple le principe reconnu par les lois *Gavelkind* et *Tanistry*, sans lequel il est impossible de rien comprendre aux revendications des tenanciers modernes. Il faut toujours se rappeler qu'à l'origine, le chef de clan ne possédait pas la terre : elle appartenait en propriété collective aux membres du clan. Si plus tard ce régime se modifie, si de riches familles acquièrent ou reçoivent en récompense de vastes territoires, le colon reste copropriétaire de la partie du sol qu'il cultive sur le domaine du chef. L'Angleterre a beau confisquer leurs terres et les donner à des

landlords : les Irlandais regardent toujours comme subsistant le principe de la copropriété celtique.

Le chapitre troisième offre un intérêt capital. Pendant sept siècles, le parti anglais a appuyé ses prétentions sur une bulle du pape Adrien IV, de l'an 1155, par laquelle le Saint-Siège faisait à l'Angleterre donation de l'île-sœur. L'auteur, en s'inspirant d'une étude qui parut en 1882, dans les *Analecta juris Pontificii*, discute ce document de manière à ne laisser aucun doute sur sa fausseté.

Avec la descente des Anglais en Irlande, commence une ère unique dans les annales des nations. C'est la résistance la plus longue et la plus héroïque que jamais peuple ait opposée aux ennemis de ses libertés, de son indépendance et de sa foi. C'est aussi une violation sans exemple de tout ce que l'équité et l'humanité ont de plus sacré, une série à peine interrompue de violences et de perfidies pour courber, bien plus, pour anéantir un vaincu qui n'a pu mourir et qui demeure debout.

Dans des pages que les faits seuls rendent éloquentes, nous assistons à cette lutte gigantesque qui grandit d'âge en âge et dont l'intérêt se concentre, pendant une partie de ce siècle, sur la grande et glorieuse figure d'O'Connel. Les successeurs du grand agitateur n'ont qu'à suivre la route qu'il a ouverte : le premier il apprit à sa patrie étonnée à vaincre sans verser le sang. Triomphera-t-elle ? C'est le secret de Dieu.

Comme conclusion, l'auteur se pose la question : L'Irlande a-t-elle une mission? Et il répond : Oui, la plus belle de toutes : elle est une nation missionnaire. Elle a été apôtre dès l'origine, et elle continue son rôle avec une splendeur merveilleuse dans le Nouveau Monde.

Mais la persécution latente, insidieuse, continue aussi son œuvre. Le prosélytisme protestant n'a pas désarmé. Le livre n'en parle pas : c'est, à notre avis, une lacune. Par contre, dans le cours de l'ouvrage, la multitude des faits racontés nuit parfois à la netteté du dessin et ne laisse pas assez voir le trait distinctif de chaque époque. On voudrait aussi un peu plus d'exactitude dans l'orthographe des mots anglais : *Patrik* est mis pour *Patrick*, *Corck* pour *Cork ; Saersfield*, *Connaughth*, ont dans d'autres endroits leur forme exacte, *Sarsfield*, *Connaught*.

Ce livre reste dans son ensemble une œuvre de loyauté et de

franchise. Il sera lu de ce côté de la Manche avec grand profit; et les Irlandais de race y trouveront ce qu'ils craignent parfois de ne pas rencontrer dans des travaux de ce genre, la sympathie et la vérité. J. FAGAN, S. J.

I. — **Souvenirs et récits d'un aérostier militaire,** par Gaston TISSANDIER. In-8 de 356 pages. Paris, Maurice Dreyfous, 1891.

II. — **Histoire de mes ascensions,** par Gaston TISSANDIER. In-8 jésus de 306 pages. Paris, Maurice Dreyfous, 1891.

I. — En haut les yeux! il s'agit de ballons et de voyages aériens. En haut les cœurs avec les yeux! parce que ces ballons et ces ascensions nous parlent du dévouement à la patrie. Alors que tous désespéraient, il s'est trouvé des vaillants qui ont tenté l'impossible pour ramener la victoire ou soulager les souffrances de ceux qui momentanément subissaient le joug de la Prusse.

Les ballons-poste ont rendu à la capitale assiégée d'immenses services, et les Parisiens n'auront jamais assez de reconnaissance pour les hommes de cœur désintéressés qui, à l'exemple de Tissandier, bravèrent tant de périls pour leur donner des nouvelles de leurs amis absents. L'aérostation militaire mérite également notre admiration pour les secours qu'elle a fournis à l'armée de la Loire, trop tard, hélas!

On pourra sourire de l'enthousiasme républicain de l'auteur pour Gambetta, et trouver que le livre n'est pas d'un écrivain : du moins tout y est inoffensif, et beaucoup de détails techniques intéresseront les amateurs.

II. — Le second volume s'ouvre par une histoire abrégée de la découverte des ballons, et contient le récit des ascensions faites par M. Tissandier, de 1878 à 1888. — Qui n'a encore présente à la mémoire la mort de Crocé-Spinelli et de Sivel, les infortunés compagnons de l'aéronaute? Cet épisode et quelques autres donnent à cette œuvre de vulgarisation un véritable intérêt, qui peut aller parfois jusqu'à l'émotion. A. LEFÈVRE.

Nos places perdues d'Alsace-Lorraine, par Marcel POULLIN. In-8 de 296 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891.

Grâce à Dieu, il ne s'agit pas ici d'un de ces romans inventés au coin du feu, où l'on voit de jeunes héros, pleins de vaillance et d'amour, gagner l'épaulette, la croix et la main d'une aimable fiancée. Nous sommes en pleine histoire, et, malgré tout ce qui a été écrit sur la guerre de 1870, et en particulier sur chaque place assiégée, aucun ouvrage d'ensemble n'avait paru sur le rôle que les places fortes françaises ont joué à cette époque.

Ce livre, conçu d'après un plan à la fois historique, militaire et anecdotique, est bien fait. Le style est sobre; point de tirades ampoulées visant à l'effet et fatiguant le lecteur, sans faire vibrer en lui la fibre patriotique.

Ce travail est précédé d'un tableau de la guerre, qui permet au lecteur de suivre les opérations latérales à chacun des sièges décrits.

C'est avec une respectueuse admiration que nous avons vu passer devant nos yeux la série de ces luttes héroïques dont les provinces aujourd'hui perdues ont été le théâtre : Strasbourg, avec le dévouement de ses habitants; la Petite-Pierre, avec le rôle intelligent du sous-officier Bœltz; Schlestadt, Lichtemberg, Neuf-Brisach, Bitche avec le glorieux colonel Teyssier, nous vengent, sans nous en consoler, du désastre de Sedan et de la honteuse capitulation de Metz.

A. LEFÈVRE.

Rosny-sur-Seine, par M. l'abbé THOMAS. In-8 de 412 p. Paris, Plon, Nourrit et Cie.

« C'est l'histoire d'un village : donc il faut laisser ce livre aux lauréats des sociétés savantes ! » Avouons que parfois ces notices sont d'une sécheresse capable de désorienter le plus antique des antiquaires; mais ici, le livre est fait non seulement par un savant, mais par un historien consciencieux et intelligent, qui a su sortir de la « particularité » pour passer au « général ». De Rosny, il rayonne autour de lui et rattache la biographie de Sully, le séjour de Mme la duchesse de Berry, à l'histoire de la France.

Tour à tour, l'auteur examine les origines de Rosny, la succession de ses seigneurs, l'historique de son château, ses transfor-

mations, ses embellissements, son état actuel. L'église est l'objet d'un chapitre fort intéressant; outre qu'elle a l'insigne bonheur de posséder le chef de saint Quirin, l'un des premiers apôtres des Gaules, elle est fière de son chemin de croix et surtout d'une remarquable Sainte-Famille de Corot.

Nous serions heureux d'avoir pu engager quelques-uns de nos lecteurs à se procurer cette notice intéressante.

A. LEFÈVRE.

LITTÉRATURE

ROMANS

I. — Farâïd al-logha fîl forouq. Synonymes arabes, par Henri Lammens, S. J. Petit in-8. Beyrouth, Imprimerie catholique S. J., 1889. Prix : 5 fr. 25.

II. — Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe, par le même. Petit in-8 de LII-314 pages. Beyrouth, Imprimerie catholique S. J. Prix : 8 francs.

I. — La richesse ou plutôt le chaos, je ne dis pas de la langue, mais des lexiques arabes, cette surabondance de termes aux significations vagues et souvent contradictoires, la profusion incroyable des synonymes et l'abus qu'en font les littérateurs arabes de nos jours, avaient depuis longtemps prouvé la nécessité d'un travail sur cette matière. Pour ne parler que des ouvrages édités par l'Imprimerie catholique de Beyrouth, on peut citer en ce genre : la « Critique du langage » (*Foqh al-logha*) de l'illustre Thaâlibî, le « Livre des racines » (*Kitâb al-gerâthîm*) d'Ibn Moslim, le « Livre des locutions » (*Al-alfâz al-kitâbyâ*) d'Abderrahmân al-hamazâni. Ce dernier ouvrage, comme le nom l'indique, est plutôt un recueil de locutions permettant de varier, presque à l'infini, l'expression d'une même pensée. Les deux autres, sans répondre pleinement à l'idée que nous nous faisons d'une synonymie, s'en approchent davantage.

L'auteur des *Farâïd al-logha* nous présente un exposé clair et méthodique, une délimitation aussi exacte que possible du sens de chaque mot. Pour cette tâche difficile, il est à peu près inutile

de recourir aux lexiques arabes. Nous parlons des lexiques existants : car un dictionnaire arabe, rédigé non plus comme une compilation extraite des lexiques indigènes, mais comme un vaste répertoire de la littérature après un dépouillement exact et rigoureux des auteurs, un tel dictionnaire, croyons-nous, restera encore longtemps à l'état de desideratum. La lexicographie arabe a eu des Golius, des Freytag, des B. Bostani; elle attend encore un Littré.

Pour établir les nuances souvent délicates qui constituent les synonymes, il a donc fallu recourir aux sources, c'est-à-dire compulser les ouvrages imprimés ou manuscrits des maîtres de la langue, recueillir les remarques des anciens grammairiens et des écrivains arabes, éparses dans des écrits où souvent on ne s'aviserait pas d'aller les chercher; mais toujours en discutant leurs assertions avant de les admettre, en les confrontant avec la tradition attestée par les meilleurs documents de la langue, cités, invoqués, analysés à chaque page. Les plus illustres noms de la littérature arabe passent ainsi sous les yeux du lecteur, placés en évidence au commencement de chaque article.

De temps en temps, l'auteur s'est permis quelques excursions sur le terrain étymologique, mais sobrement, comme il convient dans un ouvrage destiné principalement à la jeunesse des écoles.

Nous voudrions voir imiter cet essai de philologie arabe par les écrivains arabes indigènes, qui ont encore beaucoup à apprendre en cette matière. Est-ce à dire que nous admettions toutes les conclusions de l'auteur ? Non certes. Pour notre part, nous trouvons audacieux de dériver l'arabe *libd*, poil, feutre, de πίλος ou de l'adj. πιλοτός, πιλητός (page 330, note 1), et nous craignons bien que les Arabes ne continuent à rattacher *libd* à la racine *labad*, « être collé ». Et puisque nous avons commencé à critiquer, signalons quelques grosses fautes d'impression : *khâna*, *khânoût*, au lieu de *hâna*, *hânoût* (n° 288); — *warak* pour *wadak* (n° 336); — *daghmâ* doit s'écrire avec un *ghaïn* au lieu d'un *aïn* (n° 407). Au n° 974, dans les deux mots du titre, le *chîn* s'est fautivement changé en *thâ*. On gagnerait aussi à fondre ensemble les n°s 36, 37 et 186, traitant des différentes sortes de *volition*. En parlant du commentaire d'Ibn Anbâr sur les *Maqâmât* ou *Séances*, il serait utile d'ajouter que ce sont celles de Harîrî.

Une table très complète renvoie aux 5 300 mots expliqués dans

cette synonymie; et une autre aux mots dont l'étymologie a été indiquée. Pour ce qui regarde la netteté de l'impression, la beauté des caractères, l'Imprimerie catholique n'en est plus à faire ses preuves. Elle a prétendu que les *Synonymes* ne le cédassent en rien aux meilleurs ouvrages sortis de ses presses, tels que la *Bible* arabe, les *Poètes arabes chrétiens*, les *Dynasties* d'Aboûlfarage, les *Séances* de Hamazânî et tant d'autres publications, avantageusement connues des orientalistes.

II. — La langue française a-t-elle fait des emprunts à l'arabe? Bien peu, répond M. Brachet; Egger et de Chevallet ajoutent que ces emprunts se bornent à quelques mots commençant par *al*. Un récent étymologiste est beaucoup plus tranchant. Voulant ramener au grec la majorité des mots français, il n'admet pas que nous ayons rien emprunté à l'Orient; et cela, parce que toutes nos relations avec les Arabes se bornent à la bataille de Poitiers! D'autres, au contraire, comme Pihan et surtout Am. Sédillot, trouvent un peu partout en français des mots d'origine arabe; il leur suffit pour cela d'une ressemblance même éloignée.

L'auteur des *Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe* a su éviter ces exagérations. Dans le même livre où il démontre l'origine arabe de plus de 600 mots français qui ne commencent nullement par *al*, il tance vertement (p. 85, note 4) ce pauvre Sédillot, qui eut le tort de se croire orientaliste, et de ce chef commit surtout une *Histoire générale des Arabes*, où il fait preuve de la plus naïve ignorance.

Pourtant, le P. Lammens ne cède-t-il jamais au désir qu'éprouve tout lexicographe de grossir son recueil? Nos romanistes ne le trouveront-ils pas trop aventureux parfois, quand il assigne une origine arabe à certains mots dont ils prétendent donner une généalogie moins exotique, comme *arquebuse*, *bagage*, *garance*, *guider*, etc.

Mais disons quelque chose de la méthode de l'auteur. Avant tout, il s'efforce de démontrer que le mot arabe en question a été employé dans la même acception que son dérivé français. Ici encore les dictionnaires sont d'une regrettable insuffisance. Ouvrez le *Sihâh*, le *Qâmôus*, etc.; vous n'y trouverez presque aucun renseignement sur l'âge du mot, sur ses acceptions particulières aux différentes époques et dans les diverses contrées de langue arabe;

tous renseignements indispensables à qui s'occupe d'étymologie orientale. C'est donc dans les glossaires spéciaux, dans les écrivains arabes eux-mêmes qu'il faut aller chercher et, avec ces données éparses, reconstituer péniblement l'histoire d'un mot. « Aux lexiques, aux auteurs, dit la préface, nous nous sommes permis de joindre les dialectes vulgaires, trop peu explorés jusqu'ici et avec lesquels un séjour de plusieurs années en Orient nous a quelque peu familiarisé. » A tous ces renseignements l'auteur ajoute encore les formes du mot dans les autres langues romanes; il le poursuit, s'il y a lieu, dans les récits des vieux chroniqueurs et des anciennes relations du Levant. Qu'on se reporte aux articles consacrés à *aubergine*, *café*, *cafetan*, *mousseline*, *targe*, *typhon*,... et l'on verra avec quel succès cette méthode est appliquée.

Citons encore parmi les étymologies les plus originales au point de vue philologique et même historique (les détails de cette dernière nature abondent) : *adive*, *aliboron*, *calfat*, *calibre*, *faquin*, *orange*, *patacon*, *réalgar*, *soufi*... Malgré le profond respect qu'il professe pour les maîtres de la science étymologique, le P. Lammens ose au besoin avoir une opinion différente de la leur. (Voy. *felouque*, *fargue*, *macabre*...) Pour ce dernier mot nous croyons qu'il est bien difficile de le dériver du latin, comme le veut Littré.

Quelques observations de détail : *Teskéré* et *Kandoul* ne paraissent pas être assez entrés dans la langue pour qu'il soit nécessaire d'en parler; — *gambra*, « perdrix » (p. LI) ne vient probablement pas de *hamrâ*, « rouge ». — Pour *amiral* (p. 23), nous pensons que l'auteur s'est trop fié à l'autorité de M. L. de Eguilaz, dont l'explication est très discutable.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter à l'*Introduction* (LII pages), qui est la partie la plus neuve de l'ouvrage. Il y est traité des changements, subis par les lettres arabes en passant dans le français; on y généralise, autant que faire se peut, les principes qui seront appliqués à chaque mot. C'est un véritable essai de phonétique arabe et « l'on y remarque facilement les analogies frappantes avec les lois phonétiques qui ont régi la transformation des mots latins en mots français ». (P. VIII.)

Il est intéressant aussi, en parcourant les *Remarques*, de voir combien nos sciences, botanique, mathématiques, chimie, astronomie, médecine, musique, oui, la musique! (v. *luth*, *rebec*, etc.)

ont demandé de termes à l'arabe, comme jadis elles lui demandaient des méthodes et des arguments.

Bref, par les renseignements nombreux et utiles qu'il renferme, ce livre offre un grand intérêt aux orientalistes et fournit des secours à tout philologue qui s'occupe de l'étude du français et des *autres langues romanes*. Il n'est pas même besoin d'être orientaliste : car les mots arabes sont transcrits en caractères latins, d'après un système tout à la fois scientifique et simple.

L'exécution matérielle ne le cède en rien à celle de l'ouvrage précédent. Dans cette riche variété de types et de caractères latins, grecs, arabes, etc., tout se détache avec netteté et avec élégance.

I. S., S. J.

Histoire de la littérature anglaise, par M. Léon Boucher, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. In-12 de 508 pages. Paris, Garnier frères, 1890.

Ce livre n'est pas une œuvre originale : l'auteur n'a voulu, en l'écrivant, que présenter au public un résumé de la littérature anglaise. Il a vu qu'on pouvait désirer sur ce sujet un livre consciencieux, ne renfermant que les lignes essentielles, à l'usage des élèves et des gens du monde. Nous a-t-il donné ce livre ? Je ne demande pas mieux que de le croire.

Le volume commence avec la période anglo-saxonne et la fin du sixième siècle. L'auteur analyse assez judicieusement ces débuts obscurs, où l'on ne relève guère que des noms d'évêques et de moines, Théodore de Tarse, Wilfred d'York, Bède le Vénérable, parlant le latin du moyen âge au milieu des balbutiements de ce qui devait être plus tard la langue anglaise. Là, comme partout, c'est aux gens d'église que sont dus la renaissance littéraire et le maintien des souvenirs classiques. Sous cette influence latine se forment la poésie et la prose du rude idiome anglo-saxon, et l'on voit apparaître dans la langue populaire les longs poèmes épiques et narratifs qui se rencontrent à l'aurore de toutes les littératures.

Puis, avec la conquête normande, commence une seconde période, la période anglo-normande. La langue d'oil de la *Chanson de Roland*, que Taillefer « moult bien cantait » à la bataille d'Hastings, fait invasion avec les vainqueurs et transforme le dialecte

anglo-saxon. C'est la lutte entre le français et l'anglais, qui ne se termine définitivement qu'au quatorzième siècle.

Chaucer écrit ses ballades et ses poèmes, à l'époque du *Roman de la Rose* et de l'ivresse d'érudition qui caractérise cette période en France : ses ouvrages sont pleins des souvenirs de Cicéron, Stace, Boccace, Dante, Guillaume de Lorris. Un rapprochement s'imposait entre l'auteur des *Canterbury tales* et les romanciers du quatorzième siècle français : on regrette de ne point le trouver.

Le siècle d'Élisabeth marque une autre division, avec les poètes comme Spencer, écho de l'âge précédent, les métaphysiciens comme Sydney, Bacon, les poètes sonnettistes ou amorettistes comme John Lily. Arrivé au plus grand nom de la littérature anglaise, Shakespeare, l'auteur lui donne assez nettement sa vraie place au milieu de ses contemporains, Ben Johnson, Chapman, Middleton et les autres dramaturges de l'âge d'Élisabeth. Il consacre à ce génie « océanique » un chapitre entier, l'un des meilleurs du volume.

Comparé au dix-septième siècle français, le dix-septième siècle anglais est bien pauvre en productions littéraires. Deux ou trois noms à peine : il est vrai que le premier est celui de Milton. Mais après lui, qui citer ? — Des philosophes comme Hobbes, des dramaturges comme Dryden et Away, et c'est tout. Il eût été intéressant de faire voir comment ce dix-septième siècle n'est en réalité qu'une époque de transition entre le siècle de Shakespeare et celui de Pope.

Les pages consacrées au dix-huitième siècle sont judicieuses et claires. C'était aussi la partie la moins originale, pour laquelle les documents devaient le moins manquer. L'auteur analyse consciencieusement la vie et les œuvres des écrivains de la reine Anne, Pope, Swift, lady Montagu, et les romans de Richardson, de Foë, Sterne. Il consacre un chapitre à l'étude du groupe littéraire dont Samuel Johnson fut le chef, où se rencontrent les historiens Hume et Gibbon, et l'économiste Adam Smith.

Il y a bien des lacunes dans la dernière partie du volume, consacrée à l'étude de la renaissance poétique au commencement de ce siècle. L'école qui eut pour chefs Byron et Walter Scott, avec des disciples comme Coleridge, Southey, Shelley, et plus tard Tennyson et Rossetti, fut pour l'Angleterre ce qu'était pour

la France l'école romantique : son influence se fait sentir encore aujourd'hui, elle a inspiré les philosophes et les historiens comme Macaulay, les romanciers comme Dickens et Thackeray ; et la littérature française contemporaine lui est redevable de plus d'une de ses inspirations.

L'impression qui se dégage de la lecture du volume de M. Boucher est une impression d'exactitude judicieuse, avec quelque monotonie dans la forme et une nuance de banalité dans les jugements. Les qualités qui le distinguent sont des qualités moyennes. Le plan de l'ouvrage est clair et bien suivi, les analyses exactes et fidèles ; les opinions littéraires sont celles généralement reçues. C'est un livre excellent pour ceux qui demandent un compte rendu court et exact, et qui veulent pouvoir parler de la littérature anglaise sans commettre d'erreurs de fait. Ce qui manque, c'est la vue d'ensemble, le jugement définitif sur un auteur, sur une époque, sur la littérature anglaise tout entière, sur la place qu'elle occupe, les influences qu'elle exerce ou subit, l'avenir qui lui est réservé.

Le style prête parfois à la critique. Il semble que l'auteur, familier avec la langue anglaise, lui ait emprunté trop d'expressions nouvelles, de métaphores étrangères, de tours de phrase embarrassés. Il parle des poètes élisabéthains et de l'ère victorienne : cela surprend. G. DE LAUTREC.

Chrestomathie bretonne (armoricain, gallois, cornique). Première partie : Breton-armoricain, par J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. Grand in-8 de 528 pages. Paris, Em. Bouillon, 1890.

Ouvrage excellent, comme but. Cet inventaire des richesses de la langue bretonne était nécessaire, en un temps où l'on étudie curieusement toutes les manifestations du langage humain : il sera bien reçu, et il sera utile. L'Académie l'a reconnu en lui décernant une de ses récompenses.

Seulement, pour une *Chrestomathie*, le volume paraît bien gros. L'Introduction, par exemple, est tout un ouvrage. Sans doute il est intéressant de recueillir tous les restes du vieux celtique qui nous sont parvenus et de les discuter scientifiquement. Mais était-ce bien ici le lieu ?

Ce livre consacré au breton-armoricain, le plus attachant pour

nous, doit être suivi d'un autre ouvrage qui traitera des autres dialectes bretons. L'auteur sera dispensé alors de remonter jusqu'au vieux celtique, et il pourra être plus bref, puisqu'il nous en a déjà livré tous les secrets. Mais les a-t-il révélés autant qu'il le voulait, et les arcanes de la phonétique bretonne sont-ils (p. 51 *et seq.*) absolument dévoilés? L'auteur destine ses explications sur les transformations du celtique à ceux qui sont « demeurés étrangers au mouvement de ces études ». Il semble que, pour eux au moins, elles pourraient être d'une clarté plus limpide. Le lecteur trouvera peut-être qu'on fait trop d'honneur à son intelligence; il préférerait qu'on le supposât moins savant. Par exemple, il ne serait pas fâché de trouver un tableau sommaire des flexions, comme on en voit dans d'autres chrestomathies.

Puis, dans l'intérêt de la netteté, les divisions doivent être bien établies; il ne faudrait pas en oublier les titres. Les caractères typographiques de ces titres ne sont pas même indifférents; il importe de les varier selon l'importance du chapitre qu'ils résument. Il est vrai que c'est l'affaire de l'imprimeur, qui trouvera plus d'une correction à faire, de la page 77 à la page 82.

Voilà bien des critiques minutieuses pour un livre si estimable et dont l'intention ne mérite que des éloges. Mais l'auteur lui-même semblait les prévoir, puisqu'il est allé au-devant. Il s'excuse, sur une première publication fragmentaire, de l'ampleur qu'il a donnée à son Introduction et de certaines modifications qu'ont dû subir ses théories primitives. L'excuse est vraiment superflue, mais elle honore celui qui l'exprime. Pour un savant, la sincérité est le premier des mérites, et M. Loth est aussi sincère que modeste.

Il reste qu'il a indiqué au public les trésors de la langue bretonne et l'a mis à même de s'en servir. Le jour où la décentralisation intellectuelle sera consommée en France et où les universités provinciales seront rétablies, la Bretagne s'adonnera peut-être à l'étude de sa langue. Elle devra de la reconnaissance à M. Loth, qui a déjà tant fait pour l'y aider. Son livre alors deviendra classique; mais dans les éditions successives qu'il faut lui souhaiter, il s'allégera sans doute et dira plus en moins de mots. C'est le privilège de la maturité en toutes choses; les bons livres, comme les vins généreux, doivent devenir plus clairs et plus substantiels en vieillissant.

D. G.

Joseph Dallois. *Études morales et littéraires* à propos de lord Byron, recueillies et publiées avec une introduction, par l'abbé A. Rosne, directeur de l'école Saint-Charles d'Iéna. In-12 de XLIII-295 pages. Paris, Firmin-Didot, 1890.

Ce livre est l'œuvre posthume d'un jeune homme, frappé par une mort prématurée. Quoique l'automne ne tienne pas toujours les promesses du printemps, on se fait aujourd'hui un devoir pieux de recueillir et de publier ces essais de jeunesse. M. l'abbé Rosne, qui a pris ce soin, serait excusable d'avoir un certain faible pour son ancien élève, devenu son ami; mais rien qu'à la lecture du titre, on sent qu'il a été clairvoyant dans l'application de son œuvre.

Elle n'est point du tout banale; et le jeune homme qui écrivait de ce style avant l'âge de vingt-trois ans, aurait pu nous donner un penseur et un écrivain. Son nom restera obscur; toutefois on a bien fait de le mettre en tête de son œuvre, qui n'est en réalité que l'histoire de ses pensées. Car il ne faut pas chercher dans ce volume un travail complet et méthodique sur Byron. Ce ne sont que des études littéraires et surtout morales « à propos » de lord Byron, comme dit l'introducteur. Mais ces études sont bien personnelles, et l'on ne s'en aperçoit que trop.

Joseph Dallois, chrétien par sa famille et par son éducation, mort dans les plus beaux sentiments de foi et disant adieu à la vie avec une résignation stoïque, se proclame pessimiste comme Byron et sceptique à la façon de Pascal. Spiritualiste convaincu, il juge les hommes par le déterminisme de la nature et du milieu. Explique qui voudra ces contradictions; lui-même y tâche sans cesse et ne peut y réussir. Du reste, il admire son héros sans réserve et sans même s'effaroucher de ses doctrines. Il y a là, je le crains, plus que de l'enthousiasme juvénile; au fond, ce jeune homme a toutes les désillusions de la vieillesse. Ses souffrances précoces ont pu le vieillir; mais c'est plutôt, comme il le dit après Musset, son siècle qui est vieux.

Parmi les symptômes qui révèlent la décadence où nous sommes dans cet âge de transition, l'un des moins curieux n'est pas de voir des jeunes gens chrétiennement élevés, religieux par nature, pratiquant même leur religion, donner ainsi dans toutes les doctrines en vogue, fussent-elles contraires à la foi chrétienne.

A ce point de vue, le livre de Joseph Dallois est un document. *Omni vento doctrinæ circumferuntur*, dit saint Paul. Et ne les prenez pas pour des copies plus ou moins pâles de Werther, de René, de tous les désespérés romantiques. Ils ont « le mal du siècle », sans doute; mais, si l'on n'abusait singulièrement de cette expression, je dirais qu'ils sont « fin de siècle ». Ils ont subi l'influence des sophistes anglais ou allemands ; la philosophie de l'inconscient et de la relativité semble n'avoir plus de secret pour eux; ils sont pessimistes et sceptiques, mais avec une teinte de religiosité et presque de mysticisme. Au lieu de tendre au rationalisme comme les premiers-nés du siècle, c'est à la foi qu'ils aspirent; ils croient y arriver par le dégoût de la vie et, qui plus est, par le doute universel. Ils ont du goût pour la littérature symbolique et décadente, qui proclame en vers déséquilibrés leur « désespoir serein » et les salue « précurseurs du siècle futur ». (C. 7, p. XLII.) Oui ; mais comment, par cette route, le siècle futur ira-t-il à la foi ?

Joseph Dallois brûlait de la répandre et il maintient contre les rationalistes son scepticisme. Il essaye bien de le justifier en se disant fidéiste avec Pascal; mais n'a-t-il pas de l'auteur des *Pensées* une notion fausse? De récents travaux ont montré que les Cousin et les Havet avaient eu tort de voir en lui une victime du doute, pour faire de sa vie un drame romanesque. Mais Pascal fût-il sceptique, se fût-il de désespoir attaché, comme on l'a dit, au cadavre du Christ, et dans cet embrassement eût-il laissé sa raison, on ne voit pas qu'il soit possible d'établir sur ce fondement ruineux la foi raisonnable demandée par l'apôtre. Comme le concile du Vatican a été bien inspiré en déclarant que « la droite raison affermit les fondements de la foi », et comme il est temps de revenir, selon les conseils du Souverain Pontife, au dogmatisme ferme et mesuré de saint Thomas ! Nos jeunes gens d'avenir ne trouveront que là cette foi religieuse qu'ils cherchent, s'ils la veulent inébranlable.

Pour celui qui a donné lieu à ces réflexions, il est mort croyant; que les siens en bénissent Dieu ! *Raptus est ne fictio deciperet animam illius*, et lui-même exprimait la crainte de ne pas conserver sa foi jusqu'au bout. Heureux ceux qui meurent jeunes; ils ne sont point appelés à trahir les espérances qu'ils avaient fait naître. Pour tenir toutes ses promesses, le talent ne suffit pas; il

faut encore le caractère, et ce sont les convictions qui le forment. La foi de Joseph Dallois vaudra mieux que ce livre d'un talent incontestable pour embaumer son souvenir. A. BOUÉ.

Le Roman de l'homme jaune, mœurs chinoises, par le général TCHENG-KI-TONG. Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891.

L'attaché militaire à la légation de Chine à Paris, le général Tcheng-ki-tong, tout en regardant l'Empire-Céleste comme le meilleur des mondes, nous paraît viser plutôt à devenir lettré français que membre de l'académie des *Han-lin* à Pékin. Après avoir décrit son pays sous les couleurs les plus flatteuses dans *les Chinois peints par eux-mêmes*, il nous initia au *Théâtre* et aux plaisirs de la Chine, puis nous fit des contes, *les Contes chinois*. S'étant lancé ensuite dans les colonnes du *Figaro* et de la *Revue des Deux Mondes*, ayant même rempli le rôle de conférencier, il ne doute plus de rien, et aujourd'hui, défiant les divulgations gênantes de celui qui prétend avoir écrit ses premiers ouvrages, M. F. de Mondion[1], il aborde bravement, en vrai mandarin militaire, le roman de mœurs.

La scène du *Roman de l'homme jaune* se passe au temps de l'empereur Ta-li (?). L'intrigue, fort pauvre, n'a rien de neuf. Un jeune lettré, Li-yi, s'éprend d'une jeune fille, la charmante Siao-yu, dont il fait sa compagne sans que le mariage officiel ait été célébré : la mère de Li-yi, en effet, lui refuse son consentement, et les sommations respectueuses n'existent pas en Chine. Cette situation irrégulière est tranchée au bout de deux ans par la mère de Li-yi, qui le marie officiellement et par surprise à une jeune fille noble, Mlle Lou, qu'il n'aime pas, naturellement : il en tombe malade. Elle le soigne, et finalement devient sa femme. Pendant ce temps, la pauvre Siao-yu, abandonnée, s'achemine vers la tombe : elle expire dans les bras de Li-yi, au moment où celui-ci, entraîné chez elle par ses amis, allait tout expliquer et demander son pardon ; mais, en mourant, elle le voue à la vengeance de l'homme jaune, un ancêtre de la famille qui passait pour la protéger. Après avoir enterré dignement sa maîtresse, notre héros retourne auprès de sa mère et de sa femme légitime,

1. Cf. *Quand j'étais mandarin*, par F. de Mondion.

perd la raison et finit par mourir de chagrin. Au dernier moment, l'homme jaune lui apparaît, portant dans ses bras « Petit-jade » (Siao-yu), à laquelle il est réuni dans la mort, étant pardonné par son amie, en raison de sa longue et cruelle pénitence.

Ce canevas sert de trame à des scènes de mœurs chinoises. Quelques descriptions, entre autres celles de Nankin, et de l'*île d'Or*, nous laissent voir que l'auteur a peu étudié ces endroits, ou les a quittés depuis trop longtemps. Nous n'avons jamais vu de lac dans l'île d'Or, qui d'ailleurs est située à l'est et en vue de Chinkiang, et non de Nankin. Nous n'avons jamais aperçu d'allées d'acajous dans ces parages, cet arbre n'existant pas en Chine. Pour nous, les palmiers, très rares d'ailleurs dans la vallée du fleuve Bleu, n'ont jamais porté que des fleurs incolores; aussi faut-il être tout à fait poète pour admirer « les colorations infiniment diverses de leurs fleurs déjà épanouies ». Il faut également des yeux de poète très européanisé pour deviner « un buste jeune et élégant », se dessinant sous le vêtement tout droit, sorte de fourreau sans ceinture et très ample, qui constitue la robe d'une beauté chinoise. Même au temps de Ta-li, on ne se serrait pas la taille, peut-être même pas les pieds; encore moins portait-on ces diamants dont l'auteur constelle les boucles d'oreille de Siao-yu. Tout cela est fort peu chinois.

Le style est gai, même parisien, témoin « cet usage si romanesque (du mariage des docteurs choisis par les jeunes filles), malheureusement disparu, entraîné dans la nuit des temps par cette fatalité qui met au grenier les vieilles coutumes aussi bien que les vieilles lunes[1] ». Ce n'est pas tout à fait le style de Bossuet, dans lequel le brave général s'est vanté d'avoir appris les beautés de notre langue. Ce n'est pas non plus le style profond de Montesquieu et ironique de Voltaire, que lui a concédé un écrivain du *Temps*. On y retrouve cependant La Fontaine : « Le régal fut fort honnête. » (P. 38.)

Pour terminer, nous estimons que, comme tous les grands écrivains, Tcheng-ki-tong a produit son chef-d'œuvre et ne peut plus guère gagner. Il nous intéresserait certainement beaucoup plus en nous donnant des livres sérieux sur l'armée chinoise

1. Il n'y a pas de greniers en Chine.

ancienne, mais surtout moderne, sur la marine et les nouveaux arsenaux de son pays. Mais ce serait sans doute demander au diplomate une indiscrétion que le Fils du Ciel ne lui pardonnerait pas, et qui pourrait arrêter son vol vers l'Académie française, en le faisant rappeler en Chine pour y diriger l'instruction pratique de l'armée nouvelle. FOU-OUEI-LE.

La Corruption fin de siècle, par Léo TAXIL.

Les premières pages de ce livre nous disent que son but est d'appuyer la campagne, entreprise par des sociologues, pour l'abolition de la prostitution officielle. L'intention peut être bonne; le moyen peut être utile; mais est-il sans danger?

Les moralistes catholiques dérobent au gros public, sous le voile du latin, les plaies morales qu'ils doivent étudier pour les guérir. Les médecins, soucieux de tous les devoirs de leur profession, renferment leurs travaux les plus scabreux dans des ouvrages que leur titre, leur langue technique, leur prix élevé réservent aux spécialistes.

Notre avis est que M. Léo Taxil aurait dû imiter cette prudence.

Exposer les résultats d'une enquête générale sur tout ce que la corruption humaine a pu inventer de plus bestial, étaler le tableau de tout ce qui fermente dans les « égouts de luxure », décrire dans tous ses détails l'existence ignominieuse des créatures vendues au vice, et cela dans un livre qui, par l'actualité d'un titre emprunté au jargon à la mode du jour, par la couleur criarde de la couverture, par le style et les apparences du roman, par le pseudonyme sous lequel l'auteur s'est fait une triste célébrité, sollicite les regards, la main et la curiosité de tous, n'est-ce pas s'exposer au péril de ne servir la cause des âmes déjà flétries qu'aux dépens de beaucoup d'autres qui ne le sont pas?

L'auteur avertit bien, dans le cours de l'ouvrage, qu'il ne doit pas être lu par les jeunes gens. Ce n'est pas assez. Il fallait dire, il fallait montrer par sa rédaction et son aspect même qu'il est écrit pour ceux-là seulement qui, pouvant d'ailleurs regarder de près la corruption sociale sans en être atteints, ont de plus besoin de la bien connaître pour en garantir les autres, et en arrêter les progrès. R. DE S., S. J.

Fricotard et Chapuzot, pièce en 3 actes, par Jean Drault et Jules Clermont. In-18 de 96 pages. Paris, H. Gautier. Prix : 1 franc.

Ce drame populaire est une simple mise en scène d'un livre assez connu, *le Soldat Chapuzot.* N'y cherchez pas une intrigue quelconque, ni même une seule ligne de français : argot et drôleries ne visent qu'à distraire honnêtement un auditoire sans prétentions littéraires. Les aventures de ce « bleu » et sa formation par les hommes « de la classe » peignent la vie de caserne avec une bonne humeur capable de dérider les plus moroses. Rire un peu gros, sans doute, mais rire de bon aloi : Chapuzot n'a rien de commun avec ces œuvres malsaines où notre armée est vilipendée à plaisir. Ici la morale est respectée, l'autorité n'est pas compromise : chez le Français, né loustic, rien dans les invraisemblables farces de la chambrée ne porte préjudice à l'amour du drapeau.

Dans *Fricotard et Chapuzot*, les scènes modestes des Patronages ou Cercles d'ouvriers trouveront une bonne ressource. Quelle joie au troupier de demain d'être initié d'avance aux roueries du métier; à celui d'hier, de revoir le quartier... en peinture! J. D., S. J.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris, 7, rue des Grands-Augustins). — Janvier 1891. — Le problème cérébral, *Dr Surbled*. — L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience, *Ad. Franck*. — De la mesure, caractère de l'esprit philosophique, *Ch. Charaux*. — Théorie de la connaissance d'après saint Thomas, *J. Gardair*. — De la conscience de notre liberté, *G. Belot* et *Domet de Vorges*. — La philosophie de saint Thomas à la Sorbonne, *A. A.*

Association catholique (Paris, boul. Saint-Germain, 262). — 15 février. — Lettres de NN. SS. *Manning*, *Langénieux* et *Doutreloux*, à M. le comte A. de Mun. — Discours du comte *A. de Mun* sur le projet de loi de la limitation du travail des femmes et des enfants et de l'interdiction du travail de nuit. — Le mouvement provincial, *L. Milcent*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35). — 15 février. — Les Congrégations religieuses et la persécution fiscale, *A. Louchet*. — Les cours populaires du soir, *E. Domet de Vorges*. — L'enseignement agricole dans ses rapports avec l'enseignement secondaire, *E. Specht*. — Etat des travaux législatifs à l'ouverture de la session de 1891, *E. P.* — Chronique des comités et œuvres d'enseignement chrétien.

Correspondant (Paris, 14, rue de l'Abbaye), — 25 janvier. — Mémoires du prince de Talleyrand : l'entrevue d'Erfurt (1808). — Les origines du théâtre contemporain, *R. Doumic*. — Le journalisme en Italie. — Mémoires du vicomte Armand de Melun : les salons du faubourg Saint-Germain ; les œuvres de charité. — Les œuvres et les hommes, *V. Fournel*. — Les faits économiques et le mouvement social, *Cl. Jannet*.

10 février. — Mémoires du prince de Talleyrand : préface, *duc de Broglie*. — V. Hugo après 1830, *E. Biré*. — Les débuts d'une nouvelle reine (fin), *marquis de Courcy*. — Complot contre la dignité humaine, *Fr. Bouillier*. — Le crédit agricole, *L. Durand*.

Cosmos (Paris, 8, rue François Ier). — 24 janvier. — L'ananas, *Balmé*. — Les plantes contre le phylloxera et autres, *E. Maumené*. — Lampes à arc (suite), *de Contades*. — Voyage à l'île d'Oshima (Japon), *L. Drouart de Lézé*. — Les travaux scientifiques des missionnaires à Madagascar. — L'action à distance de la force nerveuse, *A. de Rochas*. — Le velum et les spores considérés comme éléments de détermination, *A. Acloque*. — Varia.

31 janvier. — La mort par le froid, *Dr L. Ménard.* — La mer de glace à Ostende. — Les erreurs personnelles en astronomie, *Dr A. Battandier.* — Le stand de Bruxelles, *G. Béthuys.* — L'embâcle et la débâcle sur les rivières, *A. Duponchel.* — L'embâcle d'Asnières, *B. B.* — L'action à distance de la force nerveuse, *A. de Rochas.* — Les deux jus de la canne à sucre. — Le Foussa, *S. B.* — Scories de déphosphoration pour engrais, *L. Knab.*

7 février. — Le cofferdam Kirkham, *B. B.* — La culture des mollusques, *Laverune.* — La mort par le froid, *Dr L. Ménard.* — Formation des alcools supérieurs. — Un palais de glace à Saint-Pétersbourg en 1740, *G. de Dubor.* — Les résidus photographiques, *A. Berthier.* — La mort de l'aéronaute Olivier, *O. Frion.* — Étude chimique des germes d'orge. — Un chasse-neige électrique.

14 février. — La sécurité sur les voies ferrées, *B. B.* — Les grands hivers en France, *C. Maze.* — De la signification, de l'attitude et des attributs dans les statues tombales, *A. de Rochas.* — Les plaques de blindage et l'acier-nickel, *G. Béthuys.* — Sur les actions hydrolytiques, causes du vieillissement des vins, *E. Maumené.* — Cadran luni-solaire, *F. Tardy.* — Les utopies et les hypothèses dans le domaine scientifique, *L. Insula.* — Les poudres saus fumée dans les combats de mer, *Chabaud-Arnault.*

Économiste français (Paris, 2, cité Bergère). — 24 janvier. — Le régime commercial de la France : projets d'unions douanières du centre de l'Europe. — Les dangers de la nouvelle méthode budgétaire. — Les sociétés anonymes et les améliorations sociales.

31 janvier. — Les chemins de fer : garantie d'intérêt, insuffisances d'exploitation et dividendes. — Le conseil supérieur des colonies. — Les questions sociales à la Chambre.

7 février. — Le renouvellement du privilège de la Banque de France. — Madagascar et le protectorat français. — La liberté du travail et la loi sur les syndicats professionnels. — L'industrie cotonnière et les droits protecteurs. — Le mouvement de la richesse en Italie, de 1872 à 1889.

14 février, — La concurrence des ouvriers étrangers. — De l'utilité d'un conseil supérieur indo-chinois. — Les résultats de la législation douanière de l'Allemagne depuis 1879.

Magasin littéraire et scientifique (Gand, rue Haut-Port, 52). — 15 janvier. — La famille, *G. Verspeyen.* — Entre Bucarest et Filaret, *W. Ritter.* — La banqueroute de la liberté, *H. de Baets.*

15 février. — Baudouin Ier, *F. van den Bosch.* — La famille (fin), *G. Verspeyen.* — La banqueroute de la liberté, *H. de Baets.*

Nature (Paris, 120, boul. Saint-Germain). — 24 janvier. — L'hiver 1890-1891, *Tissandier.* — La lampe électrique du photographe, *Dr Z...* — La culture de la vigne à Bailleul et à Roubaix, *A. Renouard.* — Les collectionneurs de timbres-poste, *P. Grignard.*

31 janvier. — La marine chilienne, *D. Bellet.* — Les races de pigeons voyageurs, *lieutenant-colonel de Rochas.* — Étude expérimentale des exercices physiques, *Demeny.* — Distribution de l'énergie électrique par les courants alternatifs à Paris, *J. Laffargue.*

7 février. — La jetée-promenade de Nice, *G. Mayrargue.* — Les races de chiens, *P. Mégnin.* — Voyage dans l'Asie centrale de M. G. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, *G. Tissandier.* — La rupture des embâcles par les explosifs, *X..., ingénieur.*

14 février. — La photographie des couleurs, *G. Tissandier.* — Le chauf-

fage des voitures de chemin de fer par thermosiphon, *L. B.* — L'hiver 1890-1891, *E. Renou.* — Les cliff dwellers, *marquis de Nadaillac.* — Le moteur thermique de l'avenir, *E. Hospitalier.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris, rue de la Chaise, 20).—Janvier 1891.— Valencia del Cid, *Balysis.* — Coup d'œil sur la métallurgie du fer en France, en 1789, *P. Malher.* — Un coin du Poitou, *A. de Moncourt.*

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er février. — Une expédition religieuse en Abyssinie, *vicomte de Constantin.*—Le quatrième Etat français, *marquis de Castellane.* — La propriété féodale, *Fergus.*—L'amiral Aube, *commandant Z.* — Lettres sur la politique extérieure, *Mme J, Adam.*

15 février. — Une expédition religieuse en Abyssinie, *vicomte de Constantin.* — La crise économique en Italie, *Testis.* — Un village flamand, *L. Van Keymeulen.* — Les sociétés de secours mutuels de l'Isère, *général Cosseron de Villenoisy.*—Le trimestre scientifique, *St. Meunier.* — L'heure nationale française, *Tondini de Quarenghi.* — Les disparus : le baron Haussmann, *F. Loliée.* — Les petites idées d'un major allemand, *E. Fuster.* — Le chef du parti carliste, *prince de Valori.* — En France russe, *A. D. G.* —Lettres sur la politique extérieure, *Mme J. Adam.*

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Février. — Mort et funérailles de S. A. R. le prince Baudouin. — La vie de Notre-Seigneur et les pèlerinages de Terre Sainte. — Les missions protestantes jugées par un chanoine anglican.

Réforme sociale (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 1er février. — A travers la Russie, *A. Delaire.* — Du droit d'association, *Heurtaux-Varsaveaux.* — L'évolution des idées sociales, *Ch. Maurras.* — De la réforme du régime des sociétés anonymes, *Cl. Jannet.* — Discussion. — Le repos dominical, *Descoubès.* — L'économie pure, *J. Angot des Rotours.* — Programme d'un concours pour l'amélioration des logements à bon marché. — Emigration canadienne-française dans la Nouvelle-Angleterre, *J. Cazajeux.*

15 février. — L'ouvrier belge en 1853 et 1886, *A. Jubin.* — L'évolution des idées sociales, *Ch. Maurras.* —Capital et travail, d'après Mgr Bonomelli. — Annales de la charité et de la prévoyance.

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Janvier 1891. — Le faux et le vrai Jean Tauler, *M. Zitvogel.* — Oberammergau (fin), *A. Postina.* — Calendrier historique du chapitre et de la cathédrale de Strasbourg, *A. Straub.* — Le socialisme et ses principes, *C. Faber.*

Revue Bleue (Paris, 111, boulevard Saint-Germain). — 24 janvier. — Marius Cougourdan au paradis, apothéose philosophique, *E. Mouton.*— Comment je devins conférencier, *F. Sarcey.* — Les chrétiens de lettres : les précurseurs, *J. Honcey.* — Un chef de parti, M. Parnell, *A. Berl.* — Napoléon Ier et la reine Louise de Prusse, *A. Vandal.*

31 janvier. — Littérature et politique : A propos d'une interdiction. — Les idées morales du temps présent : M. Emile Zola, *E. Rod.* — Marius Cougourdan au paradis, *E. Mouton.* — Histoire de la carte de visite à travers deux siècles, *J. Grand-Carteret.* — « Thermidor », *H. Le Roux.*

7 février. — « En bloc », une méthode historique, *A. Rambaud.* — Le bilan intellectuel de l'Allemagne, *Arvède Barine.* — Comment je devins conférencier, *Fr. Sarcey.* — M. Jules Simon et les prédicateurs

laïques. — Artistes contemporains : Chaplin et Meissonier, *Ch. Bigot.*

14 février. — Le roman d'un socialiste allemand, *L. Miramon.* — Chez les étudiants de Montpellier, *E. Lavisse.* — La politique à l'étranger, *Max. Petit.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er février, — De Paris au Tonkin par terre, notes de voyage, *prince Henri d'Orléans.*—Etudes diplomatiques (suite), *duc de Broglie.* — La reine Louise de Prusse, *M. Paléologue.* — Dans l'Inde, *A. Chevrillon.* — Octave Feuillet, *F. Brunetière.* — William Booth et son livre sur l'extinction du paupérisme, *G. Valbert.*

15 février. — Les Juifs et l'antisémitisme, *An. Leroy-Beaulieu.* — Empereurs et impératrices d'Orient, *A. Rambaud.* — Altérations de la personnalité, d'après les travaux récents, *A. Binet.* — L'insurrection des Sioux, *C. de Varigny.*

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, 4, rue du Bouloi). — 22 janvier. — Le discours de Guillaume II et la réforme de l'enseignement secondaire en Allemagne, *E. G.* — Faculté des lettres de Paris : Thèses de M. Ricardou, *M. P.*

29 janvier. — Une légende bretonne et le dénouement du « Don Juan », *M. Le Lay.* — Faculté des lettres de Paris : Thèses de M. Sylvain Lévi. — Le projet de loi sur les Universités et les Facultés de Poitiers.

5 février. — A propos du programme de la première partie du baccalauréat, *G. Guilhot.* — La question du grec en Angleterre, *J. Bébin.* — L'agrégation des lettres en 1890.

12 février. — Faculté des lettres de Paris : Thèses de M. Lucien Gallois. — Les directions d'études au lycée de Brest.

19 février. — Correspondance d'Allemagne : La réforme de l'enseignement secondaire en Wurtemberg; l'enseignement de la géographie à l'Université de Berlin, *E. G.* — Dépenses d'un élève du collège Louis-le-Grand en 1783.

Revue Générale (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Février. — Les vagabonds et dom Bosco, *Ch. Wœste.* — L'esprit français pendant la Révolution, *L. Van Keymeulen.* — L'ouvrier russe, *V. Brants.* — L'instinct chez les bêtes, *M. Lefebvre.*

Revue catholique des Institutions et du Droit (Grenoble, 4, Grand'Rue). — Février. — Quinzième congrès des jurisconsultes catholiques : Rapport de M. Lucien Brun fils, sur le socialisme. — La première séance de la Société catholique d'économie politique et sociale. — Les accidents du travail, *A. Gibon.* — Le *Volksverein*, ligue catholique allemande. — Ne faut-il pas que l'agriculture redevienne une carrière productive et honorée? Moyen d'y arriver. *A. de Villiers de l'Isle-Adam.* — Un sermon du cardinal Pie (fin).

Revue de Lille (Lille, boul. Vauban, 56). — Février. — L'Italie et le renouvellement de la Triple alliance, *G. de Lamarzelle.* — La littérature des Flamands de France, *C. Looten.* — La représentation proportionnelle et les élections de 1889, *M. Vanlaer.* — Un roman méridional du cycle carlovingien, *V. Canet.* — Les muletiers du Vivarais et du Velay, *A. Mazon.*

Revue du Lyonnais (Lyon, rue Stella, 3). — Janvier 1891. — Saint Bonaventure, *L. Morel de Voleine.* — Les Temples et les Cimetières des protestants à Lyon, au seizième et au dix-septième siècle, *Natalis Rondot.* — Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), *Joseph Denais.*

Revue du Midi (Nîmes, place de la Cathédrale). — Janvier 1891. — M. Taine et le régime moderne, *C. Ferry*. — La distillerie française, *X*. — Un antique sanctuaire (Notre-Dame de Monier), *F. C.*

Revue du Monde catholique (Paris, 76, rue des Saints-Pères). 1er février. — Science et miracle : les guérisons de Lourdes, *Dr Boissarie*. — En Belgique ; en Hollande, *Eug. Loudun*. — L'étude de l'histoire de la philosophie en Allemagne et en France (fin), *F. Garilhe*. — Marie Casimire Sobieska, *dom Rabory*. — L'architecture religieuse ou l'architecture française, *R. Nuay*. — L'héroïsme de nos armées, *cap. Blanc*. — Les extases, la médecine et l'Église : les visions, *B. Gassiat*.

Revue Philosophique (Paris, boul. Saint-Germain, 108). — Février. — Réalisme et idéalisme, *P. Janet*. — L'art et la logique, *G. Tarde*. — Morale et métaphysique, *Gourd*.

Revue des Questions scientifiques (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Janvier 1891. — Les glaciers à l'époque quaternaire, *A. Arcelin*. — Essai sur les paratonnerres, *J. Thirion* et *V. Van Tricht, S. J.* — « Darwinism » de M. Wallace, *G. Hahn, S. J.* — La découverte et l'isolement du fluor, *H. de Greeff, S. J.* — Les microbes et la découverte du Dr Koch, *Dr Mœller*.

Revue générale des Sciences (Paris, place de l'Odéon, 8). — 30 janvier. — La photographie des objets à très grande distance par l'intermédiaire d'un courant électrique, *M. Brillouin*. — La castration parasitaire, *A. Malard*. — Revue annuelle de chimie appliquée ; la grande industrie chimique, *G. Lunge* ; les matières colorantes et les produits organiques, *Ph. A. Guye*.

15 février. — A propos des leçons de géométrie de M. Darboux, *J. Tannery*. — La pression osmotique et la physiologie de la cellule, *J. Massart*. — Les idées modernes sur la thermométrie, *Ch.-Ed. Guillaume*. — Les expériences de M. Beyerinck sur les bactéries lumineuses et leur nutrition, *J. van Breda de Haan*.

Revue Scientifique (Paris, 111, boul. Saint-Germain). — 24 janvier. — La production et le commerce des fleurs à Paris, *H. L. de Vilmorin*. — La lymphe de M. Koch en chirurgie, *M. Verneuil*. — Le Transsaharien, *un Algérien*. — La poudre sans fumée et la fortification.

31 janvier. — Influence du froid sur les animaux de la ménagerie du Muséum, *A. Milne-Edwards*. — L'eau dans le paysage, *J. Piccard*. — Hérodote naturaliste, *R. Saint-Loup*. — L'excitabilité du cerveau, *A. Herzen*. — La dépopulation de la France. — La question de l'alcool, *E. Dubois*.

7 février. — La photographie des couleurs, *Lippmann*. — La tradition des procédés métallurgiques d'après un traité du moyen âge, *Berthelot*. — Les tramways électriques, *L. Montillot*. — La destruction des loups en France.

14 février. — Science et pratique agricoles, *Chambrelent*. — L'enseignement de l'horlogerie à Besançon, *L. Lossier*. — La question des petites planètes, *Tisserand*. — La fondation des Universités au moyen âge, *E. Nicaise*. — La psychologie des lézards, *Delbœuf*.

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Janvier 1891. — Un ou deux sujets de l'infaillibilité ecclésiastique, *Dr J. Didiot*. — La fondation de Babylone d'après la Genèse, *Dr Bourdais*. — Commentaire sur la bulle « Apostolicæ Sedis », *Dr Dolhagaray*.

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Janvier 1891. — Farel et

son œuvre, *Mgr Chèvre.* — Bavière et Tyrol, notes sur l'Allemagne du Sud, *Dr A. Taponier.* — Cinq ans en Asie, d'après les notes du *P. Antoine-Marie.* — Autour de l'an 1000 (fin), *M. Raymond.*

Science catholique (Paris, 13, rue de l'Abbaye). — 15 janvier 1891. — La doctrine de S. Irénée et la critique de M. Courdaveaux, *dom F. Cabrol.* — Les fonctions communes à tout organisme vivant, *Saint-Georges Mivart.* — La pensée (suite), *Dr Surbled.* — Le catéchisme du bouddhisme moderne, *Mgr C. de Harlez.* — Note sur la série chronologique des faits de la vie de Notre-Seigneur, *J.-A. Azibert.*

15 février. — Le nom divin Jéhova ou Jahvé devant l'exégèse chrétienne et devant la critique rationaliste, *Mgr T. J. Lamy.* — La pensée (fin), *Dr Surbled.* — De l'esthétique d'après les principes de S. Thomas, *Mgr Bourquard.* — La doctrine de S. Irénée et la critique de M. Courdaveaux, *dom F. Cabrol.* — La science des religions et les caractères du christianisme, *A. Castelein, S. J.*

Tour du Monde (Paris, boulevard Saint-Germain, 79). — 24 et 31 janvier, 7 et 14 février. — Du Niger au golfe de Guinée, par M. le capitaine Binger (1887-1889). Texte et dessins inédits.

Union Économique (Paris, 23, rue des Lombards). — 10 février. — Du succès des Banques populaires à l'étranger, *P. Lud. de Besse.* — Le crédit agricole (fin), *H. Garreau.* — Le combat pour la vie, *M. Clouzard.* — Les cabaretiers et les grèves. — L'emprunt de 1891, *H. Garreau.*

Nouveau Dictionnaire d'Economie politique. — 10e livraison. — Idéologues, *E. Renaudin.* — Impôt, *R. Stourm.* — Impôt foncier, *R. Lisle.* — Incidence de l'impôt, *E. Fournier de Flaix.* — Individualisme, *G. Bouctot.* — Industrie, *P. Bauregard.* — Inscription maritime, *J. Le Roy.* — Intérêt, *M. Lacombe.* — Irrigation, *F. Bernard.* — Jeu et loterie, *J. Lacroix.* — Stanley Jevons, *Mlle S. Raffalovich.* — Laffemas, *E. de Latreille.* — Laffitte. — Laiterie et fruitières, *F. Bernard.* — La Rivière (Mercier de), *G. Schelle.* — Lassalle. — Lauderdale, *M. Harbulot.* — Lavergne (L. de), *D. Zolla.* — Lavoisier, *G. Schelle.* — Law, *Courcelle-Seneuil.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American Ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati). — Janvier 1891. — Cas de conscience (de matrimonio non baptizatorum), *A. Sabetti, S. J.* — Ventilation dans nos écoles, *Pedagogos.* — Dessiccation, nouvelle phase de la crémation, *H. J. Heuser.*

Février. — Signification des lumières à la messe, *H. J. Heuser.* — Dispenses de mariage pour les Juifs. — Les leçons de l'Ecriture sainte dans le bréviaire.

Boletin de la Real Academia de la historia (Madrid). — Janvier 1891. — Les Mozarabes de Valence, *Roque Chabás.* — Colomb aux Canaries, *Santiago de Vandewalle.* — Variétés : S. Louis de Gonzague à Saragosse et à Madrid, *Fidel Fita;* — Alonso de Montalvo et S. Ignace de Loyola, *F. Fita.*

Février. — Autographes de dom Félix Amat, abbé de la Granja, *J. Gomez de Arteche.* — Clôture et limites de la Juiverie de Valence, en 1390-91, *Fr. Danvila.* — Variétés : les Restes mortels de Calixte III et d'Alexandre VI dans l'église de Monserrat; — S. Louis de Gonzague à l'Escurial et à Perpignan, *F. Fita.*

Catholic World (New-York). — Février. — L'armée du Salut et son dernier projet, *G. Simmons*. — Ecoles d'Etat chrétiennes en Amérique, *Th. Jefferson Jenkins*. — Le patriotisme et les écoles catholiques, *H. Wyman*. — Les catholiques à l'Exposition de Colombie, *T. Murphy*. — La ruine du Japon, *S. J.*

Civiltà Cattolica (Rome). — 7 février. — Le présent et l'avenir de l'Italie, jugement d'un Américain. — Observations sur l' « Histoire universelle » de Cantù. — De quelques études récentes sur les propriétés et les combinaisons des couleurs. — Un ouvrier apôtre des ouvriers (Kolping).

21 février. — De l'intervention gouvernementale dans la règlementation du travail. — Système physique de saint Thomas. — Du plan maçonnique en Italie. — Les Hittîm ou Héthéens et leurs migrations. — Les diableries du siècle passé.

Ciudad de Dios (Madrid, monasterio del Escorial). — 20 janvier 1891. — La nouvelle historique en Espagne, *Fr. Blanco Garcia*. — L'Archipel des Philippines, *Fr. Valdès*. — Le thermomètre, *A. Rodriguez*. — Catalogue d'écrivains Augustins espagnols, portugais et américains, *B. Moral*.

5 février. — La religion de l'avenir, *J. Monasterio*. — Le thermomètre, *A. Rodriguez*. — Les écoles économistes sous leur aspect philosophique, *J. de las Cuevas*. — Saint Thomas de Villeneuve, théologien, *T. Rodriguez*. — Influence des frères Pinzón dans la découverte de l'Amérique, *G. Lazcano*.

Dublin Review (Dublin et Londres). — Janvier 1891. — Deux Anglais qui ont bien servi la cause du christianisme à l'étranger, sir E. Wydville et sir Th. Arundell, *Lord Arundell of Wardour*. — Lord Houghton, *E. Peacock*. — L'enseignement de la géographie économique, *miss E. M. Clerke*. — La Pucelle d'Orléans à la lumière des documents originaux, *F. M. Wyndham*. — Journal de W. Scott. — Le mouvement jacobin en Irlande, *W. S. Lilly*. — Les catholiques anglais et la question sociale, *C. S. Devas*. — Le jugement de Lincoln, *L. Rivington*.

Katholische Bewegung (Würzbourg et Vienne). — 25 janvier. — Le « Volksverein » pour l'Allemagne catholique. — Le réalisme devant les tribunaux. — L'Etat unitaire moderne. — Synode diocésain protestant en Suède. — Les couvents en Angleterre. — Excursion à Venise.

Literarische Rundschau (Fribourg en Brisgau). — 1er février. — Littérature de sermons modernes. — *De Groot*, Summa apologetica de Ecclesia catholica ad mentem S. Thomæ. — *Thalhofer*, Manuel de liturgie, II. — *Rœhricht*, Bibliotheca geographica Palestinæ. — *Bæumker*, le Problème de la matière dans la philosophie grecque. — *Schlœr*, Méditations pour prêtres et clercs sur le contenu des saints Evangiles. — *Robitsch-Vidmar*, Histoire de l'Eglise chrétienne. — *Joos*, le Rubriciste dans l'Eglise catholique. — *Cramer*, le Pasteur apostolique des âmes.

Lyceum (Dublin). — Février. — Tsar et nihiliste. — Dr John Casey. — Nouvelle méthode d'orthodoxie. — L'Athènes moderne. — Libérateurs de l'Eglise.

Monat-Rosen (Lucerne). — Développement de la doctrine sur la personne de Jésus-Christ, *J. Kurz*. — Etudes de géologie sacrée, *R. de Girard*. — Le socialisme et les étudiants, *Un étudiant suisse*. — Le radicalisme suisse.

Month (Londres). — Février. — L'histoire naturelle non naturelle, *J.*

Gerard. — Rêve d'un socialiste, *M. Maher.* — Les reliques du B. Thomas Morus, *J. Morris.* — L'histoire du concile du Vatican, *R. Beauclerk.* — LUX MUNDI ; la doctrine chrétienne sur Dieu, *Sydney Smith.* — Le P. Richard de la Field, *E. Hogan.* — L'abolition du servage en Europe ; France, *Can. Brownlow.* — Clément XI et les jansénistes, *J. Rickaby.* — Le rassemblement des aigles autour du cadavre, *H. Lucas.* — Mahomet et le Christ, *W. H. Eyre.*

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en B.). — Février. — Le baron de Franckenstein (fin), *J. Fæh.* — La sainte maison de Lorette, *Et. Beissel.* — Le christianisme non dogmatique, *Th. Granderath.* — La faute de Wallenstein, *B. Duhr.* — Les antennes des insectes, *E. Wasmann.* — L'Atlantide du poète catalan Jacinto Verdaguer, *A. Baumgartner.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *janvier* — 20 *février*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Alberti Magni (B.) *Opera*, t. vii, cura ac labore Aug. Borgnet. Grand in-8 de 690 p. Paris, Vivès, 1891.

Blampignon (Mgr). — *Fleurs et fruits de saint François de Sales.* In-32 long, encadré, de 276 p. Paris, Leday, 1891. Prix : 1 fr. 25.

Bolo (abbé H.). — *Du mariage au divorce.* In-12 de 266 p. Paris, Haton, 1891. Prix : 2 fr. 50.

Bourgoing (R. P. Fr.), de l'Or. — *Méditations sur les litanies de Jésus et de la sainte Vierge.* In-32, de x-570 p. Paris, Téqui, 1891.

Cano (Melch.), O. P. — *Opera* (cura M. Cucchi sac.). Trois vol. in-8 de li-320, 272 et 484 pages. Rome, Typog. Forzani, 1890.

Caussade (R. P. de), S. J. — *Instructions spirituelles sur les divers états d'oraison suivant la doctrine de Bossuet* (nouv. éd.). In-18 de 206 pages. Reims, Impr. Coopérative, 1890.

Coleridge (H.-J.), S. J. — *La Vie de notre Vie*, t. viii : la Formation des Apôtres, i (trad. par le P. Jos. Petit). In-8 de 492 p. Paris, Lethielleux, 1890. Prix : 4 francs.

Hulst (Mgr d'). — *Mélanges oratoires.* Deux vol. in-8 de viii-475 et 424 p. Paris, Poussielgue, 1891.

Janny (M.). — *Il marzo santificato, o un mesetto con S. Giuseppe.* In-32 de 84 p. Modena, tip. dell' Imm. Conc., 1891. Prix : 35 centimes.

» *San Giuseppe, o il piu grande dei Santi.* In-12 de 202 p. Modena, tip. dell' Imm. Conc., 1891. Prix : 2 francs.

» *Intorno alla dignità e santità di S. Giuseppe e S. Giovanni Battista.* In-8 de 103 p. Modena, tip. dell' Imm. Conc. Prix : 1 fr. 50.

» *Intorno all' accrescimento degli onori del pubblico culto a San Giuseppe.* In-8 de 140 p. Modena, tip. dell' Imm. Conc. Prix : 1 fr. 75.

Labatut (abbé). — *Le saint Évangile d'après la concordance des quatre*

Évangélistes (texte latin et trad. fr. avec notes). In-32 de 734 p. Prix : 2 fr. 25.

Lallemand (P.), de l'Orat. — *Allocutions pour les jeunes gens* (3e série). In-16 de 306 p. Paris, Retaux-Bray, 1891. Prix : 3 francs.

Lémann (abbé J.). — *La religion de combat.* Grand in-8 de xv-527 p. Paris, Lecoffre, 1891.

Letierce (E.), S. J. — *Étude sur le Sacré Cœur*, t. ii : le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus. In-8 de xxii-596 p. Paris, Vic et Amat, 1891.

Pie (cardinal). — *Œuvres sacerdotales* ; choix de sermons et d'instructions. Deux vol. in-8 de xxxvi-608 et 730*-48 p. Paris, Leday, 1891. Prix : 12 francs.

Schæfer (Dr B.). — *Commentaire du Petit Office de la T. S. Vierge* (trad. et augmenté par dom L. Janssens). In-32 vergé de xliv-474 p. Tournai, Desclée.

Vercellone (Car.). — *Biblia sacra vulgatæ editionis* (éd. 1861 revue et approuvée). Deux vol. gr. in-8 de xxviii-1632 p. Paris, Lethielleux. Prix : 12 francs.

Cours d'instruction religieuse (par l'auteur des *Paillettes d'or*). 2e partie : Réponses à quelques accusations contre la religion. In-32 de xxii-470 p. Avignon, Aubanel. Prix : 1 fr. 90.

La France ecclésiastique, almanach-annuaire du clergé pour 1891. Petit in-18 de 864 p. Paris, Plon.

Lettres des Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII sur l'Association des familles pour la prière du soir. Broch. grand in-8 de 36 p. Lyon, 10, rue Sainte-Hélène, 1891.

Oracle maternel, conseils et prédictions d'une mère chrétienne à son enfant. In-4 vergé de xii pages et 91 tableaux. Lyon, Pitrat.

Trois jours d'études sacerdotales sur les questions sociales et ouvrières à Notre-Dame de l'Abbatiale de Braisne (*Aisne*). Brochure in-8 de 71 p. Limé, imprimerie de la *Croix de l'Aisne*, 1890.

Le Val-des-Bois et ses institutions ouvrières, le 21 *septembre* 1890. Brochure in-18 de 120 p. Paris, Secrétariat des cercles catholiques, 1890.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Compayré (G.). — *Études sur l'enseignement et sur l'éducation.* In-12 de 332 p. Paris, Hachette, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Denis (Ch.). — *L'œuvre de M. Caro et le spiritualisme en France* (extrait des *Annales de philosophie chrétienne*). In-8 de 148 p. Paris, Bureau des *Annales*, 1891.

Dienne (comte de). — *Histoire du dessèchement des lacs et marais*

en France avant 1789. Grand in-8 de 568 p. Paris, Champion et Guillaumin, 1891.

FLAMMARION (C.). — *Uranie.* In-12 illustré de 368 p. Paris, Marpon et Flammarion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

FOUILLÉE (Alf.). — *L'enseignement au point de vue national.* In-12 de XVIII-452 p. Paris, Hachette, 1891. Prix : 3 fr. 50.

GONZALEZ (cardinal Z.). — *Histoire de la philosophie* (trad. par le R. P. G. de Pascal), t. IV. In-8 de 528 p. Paris. Lethielleux, 1891.

MASSON (P.). — *Fantaisie mnémonique sur le Salon de* 1890. In-12 de 352 p. Paris, Genonceaux, 1890.

MAUMUS (le R. P. V.), O. P. — *Les philosophes contemporains*, t. I. In-12 de 522 p. Paris, Lecoffre, 1891.

MOREAU (abbé J.). — *L'hypnotisme revenu à la mode*, par le P. Franco, S. J. (trad. sur la 3e éd.). In-12 de 380 p. Paris, Vic et Amat, 1891.

RICARDOU (A.). — *De l'idéal* ; étude philosophique. In-8 de 356 p. Paris, F. Alcan, 1891. Prix : 5 francs.

ROCHARD (Dr J.). — *Questions d'hygiène sociale.* In-12 de VI-336 p. Paris, Hachette, 1891. Prix : 3 fr. 50.

ROSOOR (J.). — *La Colombophilie.* In-8 de 208 p. Tourcoing, *Revue colombophile.* Prix : 3 fr. 50.

SOLLIER (Dr P.). — *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile.* In-8 de 276 p. avec 12 dessins. Paris, Alcan, 1891. Prix : 5 francs.

SUAREZ DE MENDOZA (Dr Ferd.). — *L'audition colorée ;* étude sur les pseudo-sensations de couleurs. In-8 de 164 p. avec tableaux synoptiques. Paris, O. Doin, 1890. Prix : 7 francs.

Annuaire pour l'an 1891, publié par le Bureau des Longitudes. In-32 de V-797 p. Paris, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 50.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

AUBINEAU (Léon). — *Gens d'église ;* portraits et histoires. Deux vol. in-8 de 392 et 420 p. Paris, Vic et Amat, 1891.

BALAU (abbé S.). — *Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique* (1815-1884). In-8 de VIII-448 p. (4e éd.). Louvain, Fonteyn, 1890.

BARAGNON (L.-N.). — *Les monarchistes catholiques et la République.* Broch. in-8 de 38 p. Nîmes, Gervais-Bedot, 1891.

BARTTELOT (major). — *Journal et Correspondance* (publiés par son frère). In-12 de 362 p. avec 2 cartes. Paris, Plon, 1891.

BAZIN (abbé G.). — *Vie de Mgr Maret*, son temps et ses œuvres. Deux vol. in-8 de XVI-466 et 463 p. Paris, Berche et Tralin, 1891

Bliard (P.), S. J. — *Les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier.* In-8 de VIII-430 p. Paris, Plon, 1891.

Bocher (A.). *La France dans l'avenir; bases de son organisation future, liberté, charité, colonisation.* In-12 de 272 p. Paris, Ollendorff, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Boissevain (G. M.). — *Le Problème monétaire et sa solution.* Broch. gr. in-8 de 138 p. Paris, Guillaumin, 1891.

Bournand (Fr.). — *Les Sœurs des hôpitaux.* In-12 de XCII-346 p. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Decorsant (L.). — *Le Socialisme, voilà l'ennemi !* In-18 de 124 p. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Folleville (D. de). — *La question des universités régionales.* In-8 de 72 p. Paris, Chevalier-Marescq, 1890. Prix : 1 fr. 50.

Fore-Fauré. — *Face aux Juifs !* Essai de psychologie sociale. Avec préface d'Ed. Drumont. In-18 de 317 p. Paris, Savine. 3 fr. 50.

Gaud (Aug.) — *Caboche de fer.* In-18 de 304 p. Paris, Savine. Prix : 3 fr. 50.

Gaudeau (B.), S. J. — *Les Prêcheurs burlesques en Espagne au* XVIIIe *siècle.* Étude sur le P. Isla. In-8 de XVIII-568 p. Paris, Retaux-Bray, 1891.

» *De Petri Joannis Perpiniani vita et operibus.* Gr. in-8 de 206 p. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Gossot (Em.). — *Madame Pape-Carpantier, sa vie et son œuvre.* In-18 de 244 p. Paris, Hachette, 1890.

Lacroix (abbé L.). — *Richelieu à Luçon, sa jeunesse, son épiscopat.* Grand in-8 de 300 p. Paris, Letouzey, 1890.

Lavisse (E.). — *La Jeunesse du grand Frédéric.* In-8 de x-450 p. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Paliez (abbé). — *Allons au Pape !* In-18 de 96 p. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Parraud (abbé A.). — *Égypte et Palestine, souvenirs de pèlerinage.* In-12 de IV-263 p. Paris, Téqui. Prix : 2 fr. 50.

Prida y Arteaga (Fr. de). — *Le Mexique tel qu'il est aujourd'hui.* In-8 de XV-376 p. Paris, Savine, 1891. Prix : 10 fr.

Rodocanachi (E.) — *Le Saint-Siège et les Juifs ; le Ghetto à Rome.* In-8 de 338 p. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Salembier (L.) — *Jeanne d'Arc et la région du Nord.* Broch. in-8 de 63 p. Lille, imprim. Ducoulombier, 1891.

Tatistcheff (Serge). — *Alexandre Ier et Napoléon, d'après leur correspondance inédite* (1801-1812). In-8 de XIII-640 p. Paris, Perrin, 1891.

Taxil (Léo). — *La corruption fin-de-siècle.*

Vandal (A.) — *Napoléon et Alexandre Ier.* T. I : *De Tilsit à Erfurt.* In-8 de XXIII-526 p. Paris, Plon, 1891.

Vogüé (M. de). — *Spectacles contemporains.* In-18 de xi-366 p. Paris, A. Colin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Zaleski (Mgr). — *Ceylan et les Indes.* In-12 de 412 pages, avec 119 dessins. Paris, Savine, 1891.

Mgr Alexis Canoz, S. J., premier évêque de Trichinopoly (1805-1888), par un Père de la même Compagnie. In-8 de 394 p. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé. In-18 de 70 p. Paris, Retaux-Bray, 1891.

L'homme aux 33 *têtes.* Mémoires posthumes du franc-maçon Paul Le Gobeur. Broch. in-16 de 124 p. avec dessins. Paris, Lamulle et Poisson, 1891. Prix : 50 centimes.

Le Tonkin financier, son avenir. Broch. de 52 p. in-8. Paris, impr. Boullay, 1891.

LITTÉRATURE

ROMANS

Dahlmann (J.), S. J. — *Die Sprachkunde und die Missionen (la Linguistique et les missions).* Broch. in-8 de xi-128 p. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891.

Dargène (J.). — *Sous la Croix du Sud,* roman de la Calédonie. In-18 de 362 p. Paris. Libr. de la *Nouvelle Revue,* 1891. Prix : 3 fr. 50.

Dive (E. de la). — *Louis XVII,* drame historique. In-16 de 66 pages. Paris, Haton, 1891. Prix : 1 fr. 50.

Hatzfeld (Ad.) et Darmesteter (A.). — *Dictionnaire général de la langue française* : berceuse — brouette. 4e fasc. Gr. in-8. Paris, Delagrave.

Marcelly (W.). — *Le marquis de Villarneuil.* In-12 de 308 p. Paris, Plon, 1891.

Rabourdin (Ch.). — *Le Siège de Sébastopol,* poème en six chants. In-18 de 132 p. Paris, Delagrave.

Steyne (F.). — *Par vanité.* In-12 de 270 p. Paris, Perrin. Prix : 3 fr. 50.

Tolstoï (comte L.). — *Pamphile et Julius.* In-12 de 284 p. Paris, Marpon et Flammarion, Prix : 3 fr. 50.

Le 28 février 1891.

Le gérant : P.-P. BRUCKER.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

MARS 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

La Liturgie, ou *le Culte catholique,* par l'abbé J. Julien, chanoine titulaire de Nîmes, aumônier du Lycée. Deux vol. in-12 de 602, 598 pages. Nîmes, Gervais-Bedot.

Quelque différence qui paraisse entre les deux notions de la *Liturgie* et du *Culte*, nous ne blâmerons pas M. l'abbé Julien de les avoir rapprochées comme il l'a fait dans le titre de son livre : n'y gagnons-nous pas de voir les formules de la prière dans leur cadre naturel du temps, des personnes, des objets et des cérémonies liturgiques ?

Disons tout de suite au vénérable auteur que son livre instruit, intéresse, édifie, comme une apologie et comme une prédication, plus peut-être, parce que l'exposition est toujours « la grande méthode catholique », et que la matière exposée ici force d'elle-même toutes les attentions. La prière et aussi le dogme, la doctrine et aussi l'Église vivante, le corps mystique du Christ et aussi son âme divine : aucune règle plus sûre de la foi, aucun aliment plus substantiel de la piété. La jeunesse, à qui s'adresse ce travail, méritait vraiment qu'on lui fît des leçons d'une science si curieuse et si relevée ; il en fallait étendre au peuple lui-même les enseignements ; et Mgr l'évêque de Nîmes, acceptant la dédicace du livre, félicite hautement M. Julien d'y avoir réussi.

Ce n'est pas sans une grande lecture et sans une possession très sûre de son sujet, que l'auteur a pu condenser en deux volumes tant de notions si diverses, rubriques, théologie, droit canon,

archéologie, architecture. D'un style généralement simple et naturel, d'un ton juste et ferme, peut-être s'oublie-t-il çà et là en quelques longueurs; mais, selon le mot d'un bon juge, « nous aurions tort de nous en plaindre, parce que, s'il y a abondance, il n'y a pas encombrement; pas une page oiseuse, pas un détail qui n'ait son intérêt spécial ».

J. C., S. J.

I. — **Le Saint Évangile,** ou la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après *la Concordance* des quatre Évangélistes, par M. l'abbé Labatut, chanoine et supérieur du petit séminaire d'Agen. Grand in-32 de 736 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

II. — **Après le catéchisme.** Cours d'instruction religieuse, par l'auteur du *Sommaire de la doctrine catholique* et des *Paillettes d'Or*. Deuxième partie. Réponses à quelques accusations contre la religion. In-18 de xxiii-470 pages. Avignon, Aubanel, 1891.

I. — C'est une pensée simple et féconde que celle d'harmoniser en un seul récit le texte des quatre Évangiles. Plusieurs l'avaient déjà réalisée, en particulier Carrières et Mastaï Ferretti. Ce qui fait le cachet spécial du travail de M. l'abbé Labatut, c'est la clarté et la limpidité de l'ordonnance, c'est l'étroite liaison donnée au récit, en lui gardant la vérité et l'intérêt sans le secours d'aucun commentaire mêlé au texte.

La traduction française est d'une exactitude sobre et élégante. Elle a été publiée à part, de même que le texte latin. Quelques notes jetées discrètement au bas des pages, tantôt éclaircissent le texte évangélique, tantôt y montrent une leçon morale. L'auteur est peut-être quelquefois un peu exclusif dans ses interprétations, et celle qu'il choisit de préférence à d'autres, également reçues, n'est pas toujours à l'abri de toute discussion. Un exemple : sur ce verset de saint Matthieu (ii, 23) : « Il alla faire sa demeure dans la ville de Nazareth, et ainsi s'accomplit la parole des prophètes : *Il sera appelé Nazaréen*, » une note ajoute : « Le mot *Nazaréen* veut dire *saint;* ainsi il peut être appelé Nazaréen parce qu'il est de Nazareth et parce qu'il est ce que signifie le mot. » N'y aurait-il pas là plutôt, de la part de saint Matthieu, un rapprochement entre l'hôte de Nazareth et le *Netser*, ce *germe*

prédit par Isaïe et Jérémie, qui n'est autre que le Messie?

L'explication donnée des *Portes de l'enfer* (S. Matth., xvi, 18) nous a surpris. « Les puissances de l'enfer, les plus grands génies du mal, les hérésiarques sont comme les *portes* de l'enfer, puisqu'ils y font entrer les âmes, comme la sainte Vierge est la *porte* du ciel. » Nous avouons préférer le sens habituel, qui voit simplement dans le mot *porte* un synonyme oriental de *puissance*.

Mais nous nous reprocherions d'insister sur ces infiniment petits, qui laissent entière la perfection d'un ouvrage où le savant a mis sa science et le prêtre son cœur.

II. — Feuilleter un ouvrage de M. l'abbé Sylvain, c'est toujours remuer des *Paillettes d'or*. Elles sont toutes tirées des meilleurs filons : nous voulons dire de la doctrine traditionnelle de l'Église, proposée par ses organes infaillibles ou ses interprètes les plus autorisés, depuis saint Thomas et Suarez jusqu'au P. Félix et au P. Monsabré. Passez-les au creuset : elles n'y laisseront presque point de poussière, si pur est le métal!

Tout au plus sera-t-on obligé quelquefois, pour les apprécier convenablement, de les regarder sous un jour bienveillant, parce que l'expression n'aura pas reçu son dernier brunissage. Ainsi l'auteur dit (p. 117) que « l'état actuel de l'homme... est inexplicable sans le péché originel »; mais son affirmation n'est pas absolue, puisqu'il a assuré plus haut (p. 114) que « cet état de l'homme pourrait être son état naturel ». — De même quand il écrit que « tout en l'homme le porte au mal » (p. 123), il veut seulement faire entendre qu'en lui tout peut être occasion ou instrument de mal, mais il ne prétend pas nier toute inclination au bien. — A propos des accidents eucharistiques, il est dit que « Dieu peut bien produire par lui-même ce qu'il produisait par un objet matériel, et exciter en nous la sensation que produirait un corps s'il était là, alors que sa substance n'y est plus » (p. 157); mais il faut compléter ces paroles par ce qui a été enseigné plus haut de l'existence objective des accidents. La pensée de l'auteur c'est que Dieu peut produire sur nos sens, par les accidents séparés, l'action qu'ils exerçaient unis à la substance, ou encore qu'il peut produire directement, là où était la substance, un phénomène extérieur qui à son tour impressionne nos organes.

Une seule fois, l'auteur s'est oublié à faire œuvre d'alchimiste et a tenté de transformer en or une matière réfractaire. Traitant de la croyance vague que la plupart des religions ont en une Trinité divine, — il serait mieux de dire en une Triade, — il ajoute : « Remarquons, en passant, ce mot de la langue latine qui ne s'appliquait qu'au maître des dieux : *æternus*, *éternel*, c'est-à-dire *ter-unus*, *trois-un;* — et celui-ci : *sempiternus*, c'est-à-dire *semper ter-unus*, *toujours trois-un.* » (P. 100.) C'est brillant; mais que diront les étymologistes? A ce compte, *hesternus* devrait signifier aussi *heri ter-unus*.

Nous aimons mieux faire remarquer l'ampleur que présente cet ouvrage sous une forme précise. Une première partie répond aux accusations contre la doctrine de l'Église; une deuxième à celles dirigées contre la conduite de l'Église; une troisième combat celles que l'on porte contre la vie de l'Église. Et le développement tient ce que les titres promettent. Il n'est guère d'objections un peu répandues qui ne soient exposées et victorieusement réfutées.

Que le vent de la Providence porte au loin ces *paillettes d'or;* qu'elles aillent enrichir beaucoup d'âmes. Et puisse la mine qu'un infatigable ouvrier exploite depuis de longues années ne pas s'épuiser de si tôt! L. ROURE, S. J.

Mot à mot du catéchisme, ou explication littérale et raisonnée de la doctrine chrétienne, par J.-C. Hervieu, chanoine honoraire de Coutances. 2e édition, revue et corrigée avec soin. In-12. Paris, Leday, 10, rue de Mézières.

Cette explication littérale et raisonnée de la doctrine chrétienne, ce *mot à mot du catéchisme*, comme le porte le titre, nous paraît très utile, aujourd'hui surtout que de pieuses personnes doivent nécessairement intervenir pour aider le prêtre dans l'instruction religieuse des enfants.

L'ouvrage n'a pas été composé *a priori*, loin du théâtre de l'application; c'est le fruit de l'expérience personnelle de l'auteur dans la tâche si difficile de catéchiste. Une première édition, rapidement écoulée, prouve que M. l'abbé Hervieu a parfaitement atteint son but; elle prouve aussi qu'un grand nombre de personnes se sont montrées vraiment désireuses d'apprendre la

manière de s'acquitter consciencieusement de leurs devoirs envers l'enfance chrétienne.

Le fond du livre n'est pas de l'auteur; ce n'est que le texte même du catéchisme du diocèse de Coutances, imprimé en gros caractères; mais viennent ensuite les commentaires sous la forme de demandes et de réponses, en caractères plus petits. De cette sorte, on distingue facilement et du premier coup d'œil le texte du commentaire; ce que nous pourrions appeler la partie de l'élève et celle du maître.

Il ne faut pas s'étonner de rencontrer beaucoup de redites; ce n'est pas toujours un défaut, surtout dans un livre élémentaire. Qui ne sait combien il est nécessaire de répéter souvent les mêmes vérités aux enfants, et sous les formes les plus diverses, si l'on veut les leur faire comprendre et les graver profondément dans leur mémoire? V. M., S. J.

L'Encyclique « Libertas » et les principes de 89, par Mgr Fèvre, vicaire général, protonotaire apostolique. Paris, Téqui.

Populariser les enseignements infaillibles de la Chaire apostolique, démasquer la fausseté des principes de 89, extirper du sein de la société contemporaine les derniers restes du libéralisme, tel est le dessein dont Mgr Fèvre poursuit la réalisation dans ce nouvel ouvrage.

Il suffit d'énoncer les questions abordées dans ce commentaire de l'Encyclique *Libertas*, pour en constater la portée et l'actualité.

Après un préambule sur la misère de l'humanité, son salut par l'Église et la manière dont les papes y travaillent de nos jours, l'auteur nous met en face de la grande hérésie des temps modernes, le libéralisme. Il rappelle les phases de son histoire, précise sa notion théologique et démontre sa criminalité.

Aux aperçus historiques succèdent les considérations philosophiques.

L'origine de la société, la transmission du pouvoir et les formes du gouvernement, les devoirs de la société envers Dieu, les rapports de l'Église et de l'État, le droit nouveau, le problème de la liberté dans l'homme et dans les sociétés, la liberté de conscience, des cultes, de la presse, la royauté de Jésus-Christ,

les règles à suivre dans l'usage de la tolérance, tels sont les titres des principaux chapitres de cet intéressant et lumineux opuscule.

Exposition claire de l'état des questions, orthodoxie rigoureuse dans le choix des principes, logique irrésistible dans le raisonnement, amour communicatif pour la vérité, haine implacable contre toutes les nuances de l'erreur, style ferme, véhément, incisif, telles sont les qualités que nous avons reconnues et admirées.

Çà et là le ton de la discussion nous a paru un peu âpre, violent et agressif. Malgré cela, nous conseillons la lecture de ce travail aux journalistes, aux orateurs et à tous ceux qui combattent, par la plume ou par la parole, pour le triomphe de l'Église, du Pape et de la vérité. LOUIS BOUSSAC, S. J.

I. — **Vade mecum confessariorum**, seu practica methodus Sacramenti Pœnitentiæ administrandi post Bullam *Apostolicæ Sedis ;* P. SALVATORIS DE PHILIPPIS, Miss. Ap. G. B. C. O. P. — Editio quarta emendatior et locupletior. In-16 de VIII-264 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 1 fr. 50.

II. — **Neo-Confessarius practice instructus**, seu methodus rite obeundi munus confessarii, in gratiam juniorum qui ad curam animarum adspirant, a R. P. Joanne REUTER, S. J. Editio nova et emendatior. In-12 de IV-518 pages. Paris, Lethielleux, 1890. Prix : 3 fr. 50.

I. — L'auteur du *Vade mecum* s'est proposé d'aider le confesseur à résoudre, au saint tribunal même, les doutes qui se présenteraient; il a voulu aussi lui faciliter l'étude de la théologie morale et lui permettre d'en repasser brièvement les conclusions les plus pratiques.

A quelques détails près, la doctrine de ce petit manuel est exacte. Les formules en sont généralement claires. Parfois cependant le sens s'obscurcit dans l'expression. Quelques opinions paraîtront un peu sévères ; quelques autres, sur des points controversés, trop absolues ; quelques directions discutables.

Tel quel, le *Vade mecum*, qui ne prétend pas suffire à l'étude de la morale, lui sera un utile auxiliaire ; et nous lui souhaitons, avec des protes plus attentifs, une cinquième édition.

II. — L'éloge du *Neo-confessarius* n'est plus à faire. Reuter est un maître savant et un sage conseiller. Ballerini indique en ces termes les traits saillants de ses écrits : *Doctrinæ soliditate, concinnitate et ordine rerum insignis.* La librairie Lethielleux a eu l'heureuse idée de le rééditer dans un format qui le met à la portée du modeste budget de nos prêtres. Des notes indiquent les modifications survenues dans la discipline. Il eût été à désirer que *l'Instructio practica de dispensationibus* fût, elle aussi, mise à jour. J. BESSON, S. J.

Prælectiones juris Canonici, quas habet M. BARGILLIAT in seminario Corisopitensi. Tomus primus. In-16 de VIII-587 pages. Parisiis, Berche et Tralin, 1890. Prix : 4 francs.

Cet excellent manuel se recommande par la sûreté de sa doctrine, la précision et la clarté de l'exposition. Un arrangement typographique des plus heureux fait ressortir cette netteté d'enseignement ; il a permis à M. l'abbé Bargilliat de renfermer, sans confusion, beaucoup de matériaux dans peu d'espace.

L'ouvrage comprendra dix parties. La première traite des principes du droit; six autres des personnes; les trois dernières sont réservées aux choses, aux jugements et aux peines. C'est l'ancienne division : *De personis*, *De rebus*, *De judiciis*, mais débarrassée des matières qui se trouvent suffisamment expliquées dans les cours de théologie et de liturgie. Ce volume contient les cinq premières parties. Il y est tenu compte des décisions les plus récentes. Une place est faite aux principes du droit public et aux questions les plus utiles du droit ecclésiastique français.

L'auteur a voulu nous donner moins une œuvre personnelle, qu'un résumé substantiel et méthodique des meilleurs auteurs. Chaque paragraphe a ses références. A ce travail de judicieuse marqueterie, on courait risque de laisser parfois dans l'ombre le principe fondamental et la liaison synthétique. Il sera facile à l'enseignement oral de les mettre en lumière.

Quelques points, en petit nombre, demanderaient de légères corrections. Ainsi les modernes refusent généralement aux *Superscriptiones* des Décrétales une valeur officielle[1]. On y a relevé des inexactitudes; il est malaisé d'admettre que le législateur, en les

1. Cf. Laurin, *Introductio in corpus juris canonici*, p. 138.

maintenant dans son œuvre, ait prétendu les sanctionner et les indiquer comme bases de déductions juridiques. Il faudrait préciser le caractère *exclusif* des Décrétales de Grégoire IX et du Sexte de Boniface VIII : ces deux compilations se distinguent en cela des Clémentines. Les Extravagantes sont, il est vrai, *historiquement* authentiques; mais plusieurs de ces documents n'ont que la valeur de lois particulières; il en est même qui, antérieurs aux autres collections du *Corpus*, ont été abrogés par celles-ci.

Ne semble-t-il pas trop absolu de refuser à la coutume toute force dans le droit liturgique [1]?

Le style d'une congrégation romaine ne doit pas être confondu avec le style de la curie : là, par exemple, où il y a divergence dans la jurisprudence de deux congrégations, on ne saurait appliquer le principe : *Certa conficitur regula, cui contraire judices inferiores nefas est.* (P. 284.)

Je l'avoue, j'aurais présenté autrement que l'auteur la théorie des concordats. Sans nul doute, ces conventions obligent des deux côtés, mais à *quel titre?* Là est la question. Si l'Église est inhabile à *aliéner* sa juridiction spirituelle, ou même le *droit* d'en user, comment appuyer ses obligations concordataires sur un titre de *justice?* Dans l'espèce, non seulement un marché, mais une libéralité même seraient sans valeur.

Ce sont là des imperfections de détail : à travers plus de six cents pages, nous en avons trouvé fort peu à glaner. Espérons que l'ouvrage, bientôt complété, recevra l'accueil qu'il mérite à tous égards. Son ordonnance est toute française et son esprit vraiment romain. Voilà deux excellents titres au succès.

J. BESSON, S. J.

Le Droit et les délais de la première communion, par un curé. In-8 de 45 pages. Paris, Delhomme; Lyon, Briguet, 1890. Prix : 80 centimes.

A quel âge faut-il admettre les enfants à la première communion? Quels moyens prendre pour les préparer dignement à cet acte solennel et qui a tant d'influence sur leurs destinées? Comment conserver dans ces jeunes âmes le fruit et le goût de

1. Cf. Gardellini, nos 750, 2924, ad., 13; et ad. n° 4620.

la sainte Eucharistie? Voilà des questions de la plus haute importance et qui sont sérieusement étudiées et traitées dans cet opuscule.

Outre les grands théologiens, notamment saint Thomas et saint Liguori, l'auteur cite à l'appui de ses conclusions des décisions récentes émanées de la cour de Rome, qui jettent un grand jour sur la question, et auxquelles on ne saurait donner trop de publicité. Ce travail révèle à la fois une étude approfondie du sujet et une grande expérience de la jeunesse. On y reconnaît l'homme qui a vécu de longues années avec les enfants et qui porte à leurs âmes le plus vif intérêt. Il sera lu avec fruit non seulement par les pasteurs des âmes, mais encore par tous ceux qui ont à cœur de préserver la jeunesse actuelle des dangers chaque jour plus grands qui la menacent.

En certains endroits, nous aurions aimé un peu plus de développement; quelques phrases pourraient revêtir une forme plus littéraire. Mais ces petits défauts sont bien compensés par la solidité de la doctrine, la sagesse des conseils et le ton convaincu qui anime ces pages vraiment sacerdotales.

Réponses canoniques et pratiques sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples, par le R. P. Fr.-André-Marie Meynard, des Frères Prêcheurs. Deux vol. in-12. Deuxième édition, revue et corrigée. Clermont-Ferrand, Bellet et fils; Paris, Vic. 1891. Prix : 6 francs.

« Voici un excellent ouvrage que nous recommandons vivement aux supérieures de communauté, et à tous ceux qui ont à diriger des religieuses. » (P. Desjacques. *Etudes*, mai 1879.) La deuxième édition, revue et corrigée (1891) méritera de plus en plus l'estime justement témoignée à la première.

Au moment de l'impression, l'important décret pontifical du 17 décembre 1890 n'avait pas encore paru; de là une lacune inévitable, à laquelle un appendice spécial peut aisément remédier. Hâtons-nous de dire que la doctrine du vénérable auteur y trouvera une confirmation solennelle et un complément plutôt qu'une rectification, même sur le point délicat de « la direction à la supérieure » (tome II, n°s 267-269); où cependant les paroles

citées de sainte Chantal dépassent ce qui demeure aujourd'hui licite.

Quelques avis pratiques sur la situation faite depuis la première édition, par les lois de laïcisation, aux instituts enseignants et hospitaliers auraient été d'un grand prix. Des hésitations au sujet des dots des religieuses, de leur administration, de leur emploi, montrent toute la difficulté de la question ; le mode de fondation, de dotation et de gestion de nos communautés contemporaines va, par la force des choses, s'éloignant de plus en plus des types usités naguère dans les pays catholiques que les révolutions n'avaient pas encore bouleversés. Pour une raison semblable, il nous semble que l'on pourrait, sans danger pour les principes canoniques, accepter avec moins de réserve plusieurs coutumes en usage en France, au su et du consentement des évêques ; leur justification se trouve dans les conditions d'existence et dans les œuvres si variées, j'allais dire si hardies de nos instituts français. Le titre *de Consuetudine* est toujours en vigueur dans le droit ecclésiastique : les maîtres de la science théologique et canonique n'hésitaient pas à y recourir, sans que le Saint-Siège témoignât moins d'estime pour leurs doctes écrits.

S. ADIGARD, S. J.

Les Méditations sur les litanies de Jésus et de la sainte Vierge, pour servir depuis l'octave du Saint-Sacrement jusqu'à l'Avent, ou en tout temps de l'année lorsqu'il n'y a pas de méditation particulière; par le R. P. François Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire. Nouvelle édition revue avec soin et enrichie de sommaires pour la préparation de la méditation, la veille au soir. In-32 de 571 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Cette nouvelle édition est simplement la trente et unième. Etait parue et se trouve épuisée la première partie comprenant les mystères de la vie de Notre-Seigneur, de l'Incarnation à l'Ascension. Le présent volume, qui appartient à la deuxième partie, forme le tome IV de la série complète et ne sera pas le dernier. J'avoue être embarrassé pour en faire l'éloge. Pour que la critique fût bien libre, il faudrait avoir oublié l'oraison funèbre du P. Bourgoing, prononcée en 1662 par Bossuet, et dans

laquelle on rencontre en passant ce conseil : « Lisez ses *Méditations*, toutes pleines de lumière et de grâce. Elles sont entre les mains de tout le monde, des religieux, des séculiers, des prédicateurs, des contemplatifs, des simples et des savants : tant il a été saintement et charitablement industrieux à présenter, tout ensemble, le pain aux forts, le lait aux enfants ; et dans ce pain et dans ce lait, le même Jésus-Christ à tous ! » Solidité et onction, telles sont en effet les deux qualités dominantes de ce cours de méditations. Des sommaires clairs et précis en présentent la division toujours nette et bien remplie. Bien que le P. Bourgoing écrivît mieux, paraît-il, en latin qu'en français, la langue est d'un homme du grand siècle. L'expression est théologique et substantielle. Peut-être, dans un ouvrage de vulgarisation, aurait-on pu sacrifier quelques termes moins intelligibles à notre époque, et ne pas laisser aux évangélistes le titre de « secrétaires de l'État et des commandements de Jésus », ni aux évêques celui de « hiérarques », qui rappelle des controverses heureusement oubliées. H. CHÉROT, S. J.

Sacerdos rite institutus piis exercitationibus menstruæ recollectionis, auctore P. Adulpho Petit, S. J. Series altera. In-16 de 340 pages. Lille, Desclée.

Après la première série d'exercices spirituels publiée par le R. P. Petit sous le même titre, bon nombre de membres du clergé avaient manifesté le désir d'un ouvrage un peu étendu qui pût fournir non plus seulement à la *retraite* ou *récollection* du mois, mais à la *méditation* de chaque jour et à une *lecture spirituelle* nourrie et toute pratique.

L'ouvrage dont nous nous occupons paraît des plus propres à remplir ce triple but. Il se compose de vingt-cinq *récollections* dont chacune comprend, outre une méditation assez ample pour fournir la matière à plusieurs oraisons, une considération sur les divers devoirs et circonstances de la vie sacerdotale, suivie d'un examen détaillé sur chacun de ces points. *Ut singulis mensibus*, dit l'auteur dans sa préface, *pius sacerdos videat quid* emendare *debeat*, *quid* perficere, *et sic paulatim quasi per gradus suaviter ad sanctitatem perveniat*.

Chaque *méditation*, comme d'ailleurs chaque considération, est

enrichie de textes de l'Écriture bien choisis, souvent très heureusement commentés par les Pères; de paroles et de traits de la vie des plus saints personnages; le tout si peu commun qu'on est presque tenté de les qualifier d'inédits.

Quant aux *considérations*, elles nous paraissent vraiment remarquables. Principes de la haute perfection, de la vie d'union et de douce familiarité avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ; conseils pratiques pour les circonstances difficiles ou délicates; remarques sur la liturgie, sur le soin et le respect de tout ce qui touche au culte; petits détails de la vie, voire même détails de « ménage », le tout est traité avec les vues élevées de la foi, pour qui rien n'est petit au service de Celui qui a fait bien toute chose.

A. B.

Les Premières Années de la très sainte Vierge, par M. l'abbé Perdrau, ancien curé de Saint-Étienne du Mont, chanoine honoraire de Paris et de Versailles. In-12, orné d'une gravure. Paris, J. Leday, 10, rue de Mézières. Prix : 3 fr. 50.

En 1843, une postulante du Sacré-Cœur, Mlle Perdrau, arrivait à la Trinité-du-Mont à Rome, envoyée par la vénérable Mère Barat, fondatrice de la Société, pour achever quelques études de peinture dans la ville éternelle. « En voyant les religieuses de la communauté travailler à l'aiguille dans l'immense corridor où est aujourd'hui la *Mater admirabilis*, elle eut la pensée de dessiner l'image de la très sainte Vierge, à la place où s'asseyait la supérieure, comme pour engager Marie à venir Elle-même présider l'assemblée de ses filles. » Elle représenta donc la très sainte Vierge, un fuseau à la main, assise sous le parvis du temple, qui laisse voir dans le fond les campagnes environnantes.

Trois années plus tard, le 20 octobre 1846, le pape Pie IX faisait à la Trinité-du-Mont sa première visite. Conduit devant la fresque de *Mater admirabilis*, il se mit à genoux et resta longtemps en prière; puis, se relevant, il bénit l'image et prononça ces mots : « C'est une pieuse pensée d'avoir représenté la Madone à un âge où elle semblait oubliée. »

Cette parole, prononcée par Pie IX devant l'image de *Mater admirabilis*, a été recueillie par M. l'abbé Perdrau. Après avoir écrit *les Dernières années de la très sainte Vierge*, il a voulu nous

donner *les Premières années de la très sainte Vierge*, commentaire délicieux de la charmante peinture de la Trinité-du-Mont.

Déjà M. l'abbé Monnin (plus tard le P. Monnin, S. J.) avait traité le même sujet dans un ouvrage qui fut beaucoup lu : *Mater admirabilis, ou les quinze premières années de Marie Immaculée*; mais le livre de M. l'abbé Perdrau se présente à nous avec une forme toute nouvelle. D'après le plan adopté par l'auteur, les *Premières Années de la très sainte Vierge* sont divisées en trente et un chapitres qui peuvent servir de lectures pour chaque jour du mois de Marie.

La jeunesse de la très sainte Vierge est peu connue. A part le mystère de son Immaculée Conception, qui est de foi catholique, et celui de sa Présentation au temple, qui s'appuie sur une tradition très respectable, le reste est laissé à nos propres méditations. Cependant l'auteur, comme il en avertit dans la *Préface*, n'a invoqué aucune légende ni aucune révélation privée pour suppléer au silence des documents authentiques. Il s'est contenté, et nous l'en félicitons, de recueillir les textes des Pères qui ont parlé des premières années de Marie, et de citer les maîtres autorisés qui les ont résumés; puis, après s'être exactement enquis des coutumes juives, il les a appliquées à la très sainte Vierge lorsqu'elle habitait le temple.

Ainsi, la substance de l'ouvrage n'est pas demandée seulement aux intuitions de la piété la plus tendre; elle est puisée en même temps aux sources les plus pures de l'Écriture, de la tradition et même de l'érudition. « En faisant mieux connaître cette créature unique, qui est le chef-d'œuvre de Dieu, écrit Mgr Gay à l'auteur, vous conduisez les âmes à l'aimer davantage; et parce que, étant si haute par ses sommets qu'on peut la dire inaccessible, elle est pourtant si simple par tous les côtés humains de sa vie, qu'elle devient pour nous un modèle imitable, vous ferez naître en un grand nombre le désir et le goût de marcher sur ses traces. »

Le temps de l'adolescence de la très sainte Vierge semble réservé aux jeunes personnes chrétiennes qui traversent ces mêmes années où Marie leur a laissé de si beaux exemples; aussi ce livre leur est-il spécialement dédié : elles y trouveront des lectures intéressantes, propres à les instruire et à les édifier, et leur dévotion en deviendra plus éclairée et plus filiale. Mais il convient aussi, d'une manière particulière, aux mères de famille,

aux directeurs spirituels et aux maîtresses de pensionnat, tant pour nourrir leur propre piété que pour former chrétiennement les jeunes âmes qui leur sont confiées.

Nous ne doutons pas, du reste, que les *Premières Années de la très sainte Vierge* ne soient accueillies avec faveur de toutes les classes de lecteurs, et ne produisent partout un très grand bien. « Heureuse l'âme qui s'étudie à converser avec l'humble Vierge du temple! elle lui communiquera de sa grâce : grâce d'illumination, qui apprend à voir Dieu dans toutes les créatures, et sur chacune d'elles vous fait reconnaître les droits de Dieu, ses desseins, son action et surtout son amour; grâce de recueillement, qui empêche l'âme de se disperser au dehors, accorde ses puissances et concentre ses efforts, en lui donnant, comme but premier et unique, la très sainte volonté de Dieu; grâce d'apaisement, qui met tout en ordre et à sa place à l'intérieur, règle les appétits, tranquillise les désirs; grâce de détachement, qui donne à l'âme ses deux ailes : la simplicité et la pureté. »

Qu'on nous permette, en terminant ce compte rendu, de souhaiter comme il le mérite, à l'ouvrage que nous venons d'analyser, une prompte et rapide diffusion; et ce que nous souhaitons, nous l'espérons, avec une très ferme confiance, pour la gloire de Dieu, l'honneur de Marie et le bien des âmes! V. MERCIER, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

De l'Idéal. Étude philosophique par A. Ricardou, agrégé de philosophie, professeur au lycée Charlemagne. In-8 de 356 pages. Paris, Alcan, 1890.

L'*Idéal* est un excellent sujet d'étude philosophique; nous ne pouvons pas dire que M. A. Ricardou l'ait traité d'une manière absolument satisfaisante. Son travail contient cependant bien des idées bonnes qui ne sont pas très communes chez les philosophes universitaires. Il se divise en trois parties : caractères, formation et valeur de l'idéal. Parcourons-les rapidement.

I. D'abord, l'idéal n'est pas *Dieu*, puisqu'il est progressif, tandis

que Dieu est immuable; ce n'est pas la *réalité* extérieure, puisque l'idéal existe dans l'âme et qu'au dehors on peut tout au plus rencontrer la conformité du fait avec l'idée; ce n'est pas la *fiction* ou l'utopie, puisque celle-ci est indépendante de l'essence des êtres, tandis que l'idéal est réalisable, à la fois vrai et possible; ce n'est pas l'*idée générale*, puisqu'elle n'est qu'une abstraction froide et morte ne dépassant pas les phénomènes d'où elle est issue, tandis que l'idéal, vivant et fécond, domine les faits et ne s'y confine pas; ce n'est pas une simple *possibilité logique*, mais un modèle qui se propose à notre activité et l'élève à lui par le charme de sa beauté; ce n'est pas non plus une *fin*, car l'orientation de nos actes ne suppose même pas toujours l'idéal, loin de le constituer; telle fin poursuivie est une déchéance de l'idéal. Qu'est-ce donc? « La conception progressive, sous une forme déterminée, de la perfection que peut, à un moment donné, réaliser un être. » Cette perfection ne consiste ni dans la quantité ou l'intensité, ni dans l'utilité ou le plaisir; elle suppose l'ordre et se confond avec la bonté ou la *moralité*. Dans les mathématiques, dans l'étude de la nature, en psychologie, en esthétique, en religion, partout l'idéal dirige l'effort, suscite les dévouements, transfigure la vie et lui donne sa valeur en faisant d'elle, dans tous les sens, « ce qui doit être ». Il est inséparable de la moralité.

On peut admettre cette conclusion, car l'aspiration au *mieux possible* et le déploiement bien ordonné de l'activité humaine sont choses bonnes et morales.

II. Venons à la formation de l'idéal. Ce n'est pas quelque chose d'absolu, d'inné, d'indivisible; il est au contraire progressif et relatif, il « devient ». Par quel mécanisme? M. Ricardou passe en revue les divers genres d'idéal, mathématique, physique, biologique, religieux, et démontre, autant que nous avons pu le comprendre, que le simple effacement des limites, l'addition de réalités imparfaites, l'abstraction, la généralisation et même la déduction d'effet à cause ne peuvent transfigurer la réalité perçue, au point d'en tirer l'idéal et de le faire apparaître dans l'âme; ce serait demander au moins de nous donner le plus. Il faut donc admettre en outre une aspiration immanente à notre nature et qui nous pousse, par un progrès continu, vers le mieux désiré. Cette loi qui gouverne l'être en toutes ses phases et sous toutes ses formes, c'est « la tendance au maximum d'être ».

III. Maintenant, quelle est la valeur de l'idéal? Est-e un rêve et un fantôme ou suppose-t-il une réalité? M. Ricardou repousse d'abord comme inutiles les idées innées que le raisonnement et l'expérience ignorent également; mais il réclame une certaine « virtualité » dont il est, d'ailleurs, difficile de préciser la nature. Peut-être n'est-ce pas autre chose que le pouvoir qu'a l'intelligence de raisonner sur les données sensibles et de s'élever ainsi aux idées universelles et aux notions d'absolu, de parfait et d'infini. Nombre de passages semblent admettre l'évolutionnisme dans l'individu et dans l'espèce. Quoi qu'il en soit, l'idéal, en nous, peut se définir : la conception vivante de ce que les choses seraient si rien ne venait mettre obstacle à leur libre et harmonieux épanouissement, accompagnée du désir de reproduire de plus en plus cette perfection indéfinie.

En dehors de nous, l'idéal est-il quelque chose de distinct de la pensée, c'est-à-dire de l'être arrivé au terme le plus parfait de son évolution? Oui, répond M. Ricardou, car l'absolu moral existe et il ne peut être immanent à ce monde, ni comme mode, ni comme substance. Il faut admettre au-dessus un être agissant et personnel, qui contienne toutes les essences et produise toutes les existences. Cette volonté intelligente et bonne, qui crée librement, est une explication bien supérieure à celle d'une substance inconsciente et indéterminée, qui se développe fatalement. Il n'y a d'ailleurs qu'un moyen de comprendre la coexistence du mal et de l'absolu moral, c'est « d'affirmer un Dieu qui ait créé le bien par la liberté et qui justifie l'épreuve du mal par l'immortalité de la personne ».

Nous ne connaissons pas l'absolu par une intuition de l'âme s'égalant à lui, mais de façon indirecte, suffisante toutefois, en lisant la cause dans l'effet.

La croyance spiritualiste rend compte, mieux que tout autre système, de la totalité des phénomènes observés; mais il y a plus que cette présomption en sa faveur; la raison qui l'accepte par un acte de volonté ne fait que céder à une certitude objective. La repousser, c'est ruiner tout fondement des mœurs; heureusement les hommes subissent encore pratiquement l'influence des vérités qu'ils rejettent en théorie; le spiritualisme, comme le soleil, éclaire ceux-mêmes qui le nient.

Tel est, en gros, le livre de M. Ricardou; nous le croyons, du

moins, car la lecture en est pénible. L'auteur avait entrevu une solution juste, mais il n'a pas su la dégager des brouillards où elle flottait, et l'isoler de théories contestables ou erronées. Le style est souvent obscur, quelques pages inintelligibles; certains morceaux prouvent cependant que l'auteur sait écrire. L'idéal pour le philosophe c'est de formuler des idées vraies dans une langue transparente. Nous espérons que M. A. Ricardou le réalisera mieux à l'avenir. ET. CORNUT, S. J.

Testament d'un antisémite, par Édouard DRUMONT. In-12 de XI-456 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Nos lecteurs savent à quoi s'en tenir sur les premiers livres de M. Édouard Drumont. Le *Testament d'un antisémite* a les mêmes qualités, mais les défauts y sont accentués. Dans l'intention de prouver et de stigmatiser l'affaissement et l'avilissement de la société contemporaine en face de la conquête juive, il étudie successivement toutes les classes, bourgeoisie, noblesse et clergé; rien ne trouve grâce. La finance véreuse, le journalisme vendu, les députés exploitant leur mandat, l'aristocratie rampante aux pieds des Rothschild, l'épiscopat ambitieux et servile, les ministres égoïstes et cupides, les prétendants incapables ou indignes, Israël pressurant et raillant cette France dégénérée : tels sont les tableaux que M. Drumont fait un peu tumultueusement défiler sous les yeux du lecteur, avec une cruauté impitoyable et une verve intempérante.

Sans doute, on ne fait pas une étude sociale sans les faits, et les faits sont inséparablement liés aux personnes; néanmoins, de l'aveu de tous, la mesure est ici dépassée. Parmi ces scandales monstrueux, n'y en a-t-il pas quelques-uns exagérés, quelques autres acceptés sans preuve? Là n'est pas toute la question. La vérité elle-même ne doit pas être prêchée sur les toits, lorsqu'il n'y a pas de raison suffisante pour dévoiler au grand public des actes ou des accidents regrettables, connus tout au plus d'un petit nombre. La charité est une vertu et un devoir; la médisance peut devenir aussi injuste que la calomnie.

Pour être équitable, il faut signaler aussi les beautés du livre. Dans un article du *Monde*, auquel on ne reprochera pas l'indulgence, M. Aigueperse les reconnaît ainsi. « Le *Testament d'un*

antisémite renferme de très belles pages. Il y a de remarquables aperçus, des analyses profondes et vigoureuses de psychologie individuelle ou sociale, d'éclatantes vérités, de généreuses indignations. Il fait éprouver parfois ce soulagement de conscience que donnent l'hypocrisie démasquée, le vice triomphant stigmatisé et flagellé. La pensée juste et le sentiment noble exprimés dans le style franc, incisif et coloré de M. Drumont en reçoivent un plus grand prix. Vous rencontrez çà et là des échappées charmantes de poésie; fréquemment vous saluez des passages marqués de la griffe du maître. » Ajoutons que les plus sévères rendent hommage aux intentions, au talent et au courage de l'auteur. On sent partout et malgré tout une inspiration honnête, sincère, loyale et vaillante, qu'un peu de vanité naïve ne réussit jamais à déparer.

Nous ne pouvons quitter ce livre sans lui adresser un reproche auquel les précédents avaient presque échappé. Pour stigmatiser l'infamie de cette maison Hachette qui fait vendre dans ses bibliothèques de chemin de fer les publications les plus immondes; pour flétrir la conduite si peu noble d'un lieutenant Paimblant, ou bien pour rappeler à Léo Taxil qu'on doit être moins bruyant quand on a dans son passé des œuvres que le plus vil des hommes peut à peine se permettre, M. Drumont cite quelques exemples de ces obscénités et de ces blasphèmes. Ces preuves révoltantes n'étaient pas absolument nécessaires. Quelquefois, il use lui-même, pour traduire son horreur ou son dégoût, d'expressions brutales. On ne peut donc laisser le *Testament d'un antisémite* entre toutes les mains. C'est dommage, car un souffle élevé circule à travers ces pages qui trop souvent, hélas! peignent avec vérité le mal dont la France est atteinte. ÉT. CORNUT, S. J.

Quid de instituendo principe senserit Vayerius : Thesin Facultati litterarum Parisiensi proponebat L. Lacroix, cleri Parisiensis presbyter. In-8, 72 pag. Parisiis, 1890.

Le jury s'est montré ménager de ses éloges envers cette thèse. Un des éminents professeurs n'a pas hésité à lâcher le mot de « long gallicisme ». — « Gallicisme», soit, mais court!

Cette brochure forme soixante-douze pages, dont neuf (p. 41-50) de citations françaises continues, sans rien dire des autres inter-

calées çà et là. Très courts aussi les *index* bibliographiques ; celui des *Institutions royales* (p. 1) comprend en tout et pour tout neuf articles, dont une erreur. Si M. l'abbé Lacroix s'était reporté à un ouvrage peu recommandable au point de vue doctrinal, l'*Histoire critique des systèmes d'enseignement*, de M. Compayré (5e édit., t. I, p. 423, n. 4), il y aurait trouvé une liste facilement plus complète, et appris que le *Catéchisme royal* n'est pas de Godeau, mais de Pierre Fortin de la Hoguette, qui l'a mis à la fin de son *Testament*. Un *catéchisme* déblatérant contre les moines et approuvant le duel, pourrait-il bien être l'œuvre d'un évêque ?

L'*index* sur La Mothe le Vayer, qui forme la couronne du livre, n'est guère plus étendu ni mieux rédigé que le premier. On y rencontre cette perle : le nom de M. René Kerviler écrit *Kervilller;* est-ce par conformité avec les pages 4, 52, 68 et 73 ?

En dehors de la question de latinité et de ces vétilles typographiques, quel est l'intérêt du sujet et comment a-t-il été traité ? M. Gazier nous a assuré qu'il *aurait pu* l'être d'une manière curieuse. Le Vayer fut précepteur de Louis XIV. Peut-on dire : tel maître, tel élève ? La réponse prêtait à une étude pédagogique de premier ordre. Autour de cet important problème, il y a eu jusqu'ici beaucoup de nuages et peu de lumière ; la première obligation était d'élargir ces horizons et de les éclairer. Quand donc les candidats au doctorat prendront-ils pour devise le vers de La Fontaine :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ?

Le principal effort a été ici de rechercher si Le Vayer fut précepteur en titre ou suppléant, et la conclusion est qu'il suppléait. Mais après avoir lu le chapitre VII, *Utrum et quomodo Vayerius Ludovici XIV præceptor fuerit*, nous nous sommes reporté, sur l'invitation d'une note de la page 68, au chapitre X du *François de la Mothe le Vayer* (1879, in-8, 216 pages), de M. Kerviler, et nous sommes tombé sur une foule de dates et de faits ne laissant plus rien qu'à traduire. Encore le thème latin a-t-il été fort abrégé.

Somme toute, les thèses de M. l'abbé Lacroix témoignent de quelque goût pour l'érudition, et d'une certaine méthode dans

la composition. Un coin du champ de l'histoire lui est en partie connu. Après y avoir glané, nous espérons qu'il défrichera.

H. CHÉROT, S. J.

L'audition colorée, étude sur les fausses sensations secondaires physiologiques et particulièrement sur les pseudo-sensations de couleurs associées aux perceptions objectives des sons, par le Dr F. Suarez de Mendoza. Un vol. in-8 de 164 pages. 1890. Paris, Doin. Prix : 7 francs.

Cette monographie de l'audition colorée, — *colour hearing* des Anglais, — l'une des plus bizarres anomalies de la sensibilité, est remarquable et fait grand honneur à son auteur : elle offre successivement une définition du sujet, un historique complet, les observations principales et caractéristiques, les notions acquises, les explications proposées, et se termine par de sages conclusions.

Pour le docteur Suarez de Mendoza, l'audition colorée « est une *faculté d'association des sons et des couleurs*, par laquelle toute perception acoustique objective d'une intensité suffisante, ou même sa simple évocation mentale, peut éveiller et faire apparaître, pour certaines personnes, une image lumineuse colorée ou non, constante pour la même lettre, le même timbre de voix ou d'instrument, la même intensité et la même hauteur de son ». (P. 12.) Notre savant confrère n'accepte pas les explications cherchées par certains auteurs dans des relations de centres cérébraux sensoriels ou des anastomoses de fibres nerveuses, et estime « que les phénomènes de pseudo-photesthésie dépendent tantôt d'une association d'idées datant de la jeunesse, développée d'une manière consciente ou inconsciente, tantôt d'un travail cérébral ou psychique spécial dont la nature intime nous échappe, et qui aurait une certaine analogie avec l'illusion ou l'hallucination ». (P. 152.)

Une bibliographie complète et un tableau synoptique des cas observés terminent ce volume, qui résume bien l'état de la science et sera consulté avec fruit.

Dr SURBLED.

Questions d'hygiène sociale, par le Dr Jules Rochard. In-18 de 336 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Voici encore un livre du Dr Rochard. Notre savant et vénérable confrère est vraiment infatigable : après une longue et honorable carrière sur nos flottes et aux colonies, il ne croit pas avoir rempli tout son devoir et consacre les loisirs d'une verte vieillesse à défendre les intérêts si capitaux et si méconnus de l'hygiène et de la morale.

Ce nouveau livre est composé d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes*. L'unité et le lien leur manquent peut-être, mais non l'intérêt et l'actualité. Le Dr Rochard se distingue entre tous nos hygiénistes par une plume alerte et exercée, et c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on lit ses brillants articles.

L'*acclimatement dans les colonies françaises* est le travail qui nous paraît écrit avec le plus de cœur, de sagesse et de compétence à la fois. Notre savant confrère énumère toutes les conditions nécessaires à une colonisation fructueuse, et montre que notre administration française a suivi — et suit encore — des errements funestes ; mais, hélas ! ses avis risquent fort de ne pas prévaloir sur ceux des organisateurs à outrance.

Deux importants articles sont consacrés aux habitations ouvrières : *l'Hygiène des villes et les budgets municipaux ; la Maison de l'ouvrier*. Nous applaudissons de grand cœur aux excellents principes d'hygiène qui les inspirent ; nous souscrivons moins volontiers à certaines idées que le respectable auteur a cru devoir y joindre. Nous estimons, comme on l'a déjà dit ici même, que M. Rochard, très expert en physiologie, est « bien moins fort » dans les questions morales, et nous n'en voulons pour preuve que les citations suivantes : « Dans les siècles de foi, l'humanité, les regards tournés vers le ciel, marche dans sa voie, *sans se soucier des choses de la terre ;* (?) les peuples vivent et meurent dans des masures inhabitables, au pied des basiliques dans lesquelles ils ont enfermé leurs aspirations et leurs espérances, pour lesquelles ils ont tout sacrifié... Si parfois une âme d'élite se fourvoie dans un corps débile et difforme, *c'est qu'elle se trompe.* La trempe du caractère, la bonté du cœur, les austères vertus sont les compagnes habituelles de la force et de la santé (?)... A

force de souffrir, l'homme se révolte et devient égoïste (?) tandis que le bonheur le rend charitable. (???) *Il se fait meilleur en devenant plus heureux*, et si l'hygiène a d'abord pour auxiliaires des impulsions d'un ordre peu relevé ; elle ramène les sociétés dans la voie du progrès moral et intellectuel, par des chemins que *seule* elle peut leur ouvrir. » (P. 113-115.)

On ne réfute pas de pareils sophismes ; il suffit de les produire au grand jour.

Signalons encore un bon article sur l'*alcool*, deux autres sur la *douleur* et sur la *crémation*, qui ne sont pas absolument dépourvus d'esprit chrétien, mais qui gagneraient à en avoir une plus forte dose.

Le talent de M. le Dr Rochard est des plus estimables : il est en possession d'une science incontestée et se distingue par la droite raison, le sens de la justice, le respect de nos croyances. Que ne s'inspire-t-il tout à fait de la foi chrétienne ? Il désarmerait du coup la critique et aurait droit à une admiration sans réserve.

Dr SURBLED

Études sur la reliure des livres et sur les collections de bibliophiles célèbres, par Gustave BRUNET. In-8 de 173 pages. Bordeaux, Vve Moquet, 1891.

M. G. Brunet réédite avec des additions considérables son ancien travail de 1873. Comme c'est surtout depuis trente ans que l'on mentionne, dans les catalogues de vente, de quelles collections proviennent les volumes à reliure curieuse ou historique, on se rend compte de l'importance de cette publication. Son défaut, ou plutôt une conséquence de ses qualités, est de dériver trop exclusivement de ces mêmes catalogues. Nous regrettons que la notice des objets exposés à la Bibliothèque nationale, ainsi que le catalogue des autres bibliothèques publiques de Paris, n'aient pas été mis davantage à contribution. Les nombreux exemplaires aux armes d'Anne d'Autriche, possédés par la Mazarine, méritaient d'être signalés.

A propos de cette reine bibliophile, puisque M. Brunet déclare qu'il est rare de rencontrer des collections particulières où figurent des livres à sa marque (p. 79), et que d'autre part il fait appel au concours de tous les lecteurs pour combler ses lacunes, il nous

permettra de lui indiquer l'ouvrage suivant, conservé à l'ancien collège d'Enghien (Belgique) : *l'Année Chrestienne*, par le R. Père Jean Suffren, de la Compagnie de Jésus (1640-1-2. Quatre vol. in-4°). Tous les quatre, reliés en maroquin rouge, portent gravées sur les plats les armoiries de la reine, parti de France et d'Autriche-Espagne; dans les deux premiers, elles sont entourées de deux palmes, et dans les deux derniers de la *cordelière*, signe de viduité; le semis de fleurs de lis qui recouvre la reliure du premier tout entier ne figure qu'au dos des trois autres; de plus, le quatrième porte aux angles des plats le monogramme formé du double A enlacé et surmonté de la couronne. H. CHÉROT, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Histoire du clergé dans le département des Pyrénées-Orientales pendant la Révolution française, par M. l'abbé Ph. Torreilles, professeur au grand séminaire de Perpignan. Grand in-8. Perpignan, Imprimerie de Ch. Latrobe, 1890. Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est pas seulement aux Roussillonnais, ni seulement aux catholiques et au clergé que nous recommandons ce livre, mais à quiconque s'intéresse à l'histoire de la Révolution.

L'histoire de la Révolution, c'est en très grande partie son histoire religieuse. Or, celle-ci n'est pas faite, on peut l'affirmer, malgré le nombre et la valeur des travaux déjà parus sous ce titre ou d'autres analogues. Elle se fait peu à peu, par parties, à mesure que dans chaque diocèse se publient des études d'un intérêt purement local, semble-t-il, mais où plus tard l'auteur, encore à venir, d'une œuvre d'intérêt général ira chercher ses matériaux.

A celui-là nous signalons d'avance, comme une des sources les plus riches en renseignements détaillés et documentés, l'ouvrage de M. Torreilles. Tous ou presque tous les côtés de la question religieuse à cette époque, dont plusieurs à peine connus jusqu'à présent, y sont creusés à fond : les élections des députés du clergé, fort inexactement racontées par M. Chassin, que

M. Torreilles ne manque pas de réfuter; — la spoliation de l'Église; — les préparatifs du schisme; — les refus et les prestations de serment; en particulier l'*équivoque* qui amena bien des prêtres, schismatiques sans le savoir, à prêter un serment qu'on leur avait fait regarder comme purement civique; — le clergé constitutionnel; son infériorité numérique, intellectuelle et morale; sa formation au séminaire, si précipitée, si singulière à tous égards; les nominations ecclésiastiques par voie d'élection; les ministères exercés par les intrus et leur influence à peu près nulle sur les populations. Notons ce dernier point, développé avec un tel luxe de preuves que M. Torreilles pourra se flatter d'avoir, sans y penser peut-être, fourni de sérieux arguments à qui voudra attaquer la thèse de M. Gazier sur la vitalité de l'Église constitutionnelle. — Puis le clergé fidèle, sa résistance, ses épreuves, sa vie en exil; il y a là quelques physionomies bien remarquables de prêtres d'autrefois : l'abbé Amalvi, l'abbé Godailh, le prieur Tolra. Ensuite le culte révolutionnaire dans les Pyrénées-Orientales : encore un chapitre où abondent les détails neufs et intéressants. Enfin le rétablissement du culte : excellent travail sur la persécution religieuse, non plus violente, mais excessivement tracassière, au début du Consulat. Voilà pour le point de vue religieux.

A d'autres points de vue, il y a beaucoup à prendre dans cet ouvrage, où l'on trouvera, plus complète et plus exacte que dans celui de M. Vidal (*Département des Pyrénées-Orientales pendant la Révolution*), l'histoire du Roussillon durant la période révolutionnaire. La vie populaire à cette époque, la vraie vie populaire, qu'il serait naïf de chercher dans des manifestations organisées qui mettaient en scène des figurants choisis et payés d'avance, a été décrite là plus fidèlement peut-être que dans aucun autre travail de ce genre. Ajoutez des renseignements nombreux et importants sur les fraudes et les violences commises par les chefs du tiers état, sur la Terreur dans le département (M. Torreilles en donne un tableau parfaitement inédit), sur le fonctionnement des administrations, sur les sociétés populaires, sur les tribunaux. Touchant ce dernier sujet, M. Torreilles corrige et complète, pièces en main, des travaux qu'on aurait pu croire définitifs, comme celui de M. H. Wallon.

Sources d'informations : archives de la préfecture de Perpi-

gnan, dont la série L à peu près tout entière a été dépouillée; archives de l'hôtel de ville et du tribunal; archives de diverses paroisses; archives particulières de plusieurs familles du Roussillon; mémoires inédits de M. Jaume, etc.

L'abondance de ces documents et l'importance des faits ont amené l'auteur à s'étendre tellement sur les premières années de la Révolution qu'il a dû passer trop rapidement sur les dernières : à la page 504, cent pages à peine avant la fin, nous sommes encore en 1794; il restait bien du chemin à parcourir, bien des choses à dire. Sur les graves questions qu'il a dès ce moment laissées de côté, M. Torreilles était prêt, nous le savons pertinemment, et il le prouvera, quand le rapide écoulement de cette édition l'aura décidé à en préparer une seconde — en deux volumes — que nous souhaitons et que nous espérons.

J. DELBREL, S. J.

Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude, par Dom P. Benoit. In-4 de vi-672 pages, avec plans, fac-similé, etc. Montreuil-sur-Mer, Imprimerie de la Chartreuse de Notre-Dame des Prés, 1890.

A la fin du dix-huitième siècle, au temps où Voltaire donnait le ton à l'histoire et à la littérature, un avocat de Saint-Claude, nommé Christin, fit imprimer à Neufchâtel, sous l'anonyme, un livre qui fut répandu à profusion dans les montagnes du Jura : il était intitulé : *Dissertation sur l'établissement de l'abbaye de Saint-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes, ses usurpations, et sur les droits des habitants de cette terre.* La classe lettrée d'alors et la bourgeoisie révolutionnaire menèrent grand tapage autour de ce factum, qui fut suivi de deux *Requêtes* adressées au roi en faveur des mainmortables.

Le mensonge heureusement n'a qu'un temps. Dieu fasse que les habitants de l'ancienne principauté monastique soient aussi heureux de nos jours que sous le régime de la crosse; mais si le bonheur a pu disparaître, la vérité est revenue. Le livre de Dom P. Benoît suit pas à pas les vieilles calomnies et n'en laisse debout aucune.

Il n'est point écrit d'ailleurs dans le ton de la polémique. C'est un immense travail historique, très bien conçu, très bien exé-

cuté, et qui fait rêver, par ses reproductions des chefs-d'œuvre artistiques ou paléographiques, au temps où les arts s'étaient réfugiés dans le cloître. Dom P. Benoît connaît l'époque romaine comme les périodes mérovingienne et carolingienne, ce qui lui permet de réfuter l'erreur jadis accréditée que le haut Jura était, au cinquième siècle, couvert déjà de métairies et de villages dont se seraient emparés les moines. M. Longnon et les derniers géographes n'appellent cette région que *desertum Jurense*. Cette solitude, Dom P. Benoît nous raconte comment saint Claude, saint Lupicius et saint Oyend la firent fleurir, et aussi comment du douzième au quatorzième siècle, époque où s'arrête ce tome premier, l'ivraie commença à germer dans le champ du Seigneur.

H. CHÉROT, S. J.

Histoire de Notre-Dame de Font-Romeu (diocèse de Perpignan), par l'abbé Émile Rous, chanoine honoraire. In-8 de 298 pages. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890.

Un sanctuaire de Notre-Dame, à dix-sept cents mètres d'altitude ; devant lui, au sud, la majestueuse chaîne des Pyrénées ; tout autour, les hauts sommets du Corlitte, du Col-Rouge et les pics de l'Ariège, des cimes neigeuses, un grandiose panorama de montagnes et de forêts : voilà Font-Romeu.

Depuis des siècles, Font-Romeu a été, en Roussillon et dans toute la Catalogne, ce que fut en Bretagne Sainte-Anne d'Auray, ce que Lourdes est aujourd'hui en France ; si en certaines circonstances les chiffres sont des preuves, disons qu'aux grands jours Font-Romeu ne compte pas moins de dix mille pèlerins. Pourtant ce sanctuaire vénéré n'avait pas encore d'histoire et la foi du peuple ne reposait que sur de vagues et incohérents souvenirs.

L'*Histoire* de M. l'abbé Rous vient, croyons-nous, apporter de la lumière à tous les esprits. En même temps qu'il suit de siècle en siècle les phases diverses du sanctuaire et du culte de Notre-Dame, son but manifeste est de préciser les faits historiques, d'éclairer les points obscurs, d'écarter des hypothèses trop gratuitement admises jusqu'ici. Ses recherches nous paraissent heureuses et ses observations appuyées le plus souvent sur des documents incontestables. Lorsque les sources ne lui livrent que de

faibles données, ses hypothèses personnelles sont raisonnables, mais n'apportent peut-être pas une entière conviction.

Ajoutons que ce petit volume est intéressant. Il est fait de poésie, d'imagination brillante, de tendre piété filiale envers Marie, de légitime fierté pour son pays, et, en somme, de saine et intelligente critique. Il est, véritablement, « pour l'esprit autant que pour le cœur ».

En terminant, l'auteur déclare que « toute son ambition serait remplie si ce livre attirait au sanctuaire de Font-Romeu un plus grand nombre de pèlerins ». Ces pages sont de nature à produire cet effet; elles ne manqueront pas, croyons-nous, de parler aux âmes pieuses. Au besoin, le charmant appendice pour « le touriste à Font-Romeu » pourrait tenter d'autres visiteurs encore.

J. J., S. J.

La Belle-sœur d'un pape. Vie de Donna Olimpia, d'après un manuscrit du dix-septième siècle. Édition corrigée et ornée de deux portraits, par Armand Dubarry. In-12 de 262 pages. Paris, Ferreyrol, 1891. Prix : 3 fr. 50.

« Les papes n'ont besoin que de la vérité; » mais encore la leur doit-on. Ramasser des pasquinades et les publier sous couleur d'histoire, c'est faire œuvre de pamphlétaire et non de critique. Le manuscrit dont M. Armand Dubarry a paré son titre est loin d'être inédit. Il a déjà servi aux deux éditions *princeps* de la *Vita di donna Olimpia*, imprimées l'une à Genève en 1666, et l'autre à Raguse, en 1676. Les éditeurs d'alors, trouvant la pièce trop diffuse, en avaient négligé certains passages. M. Armand Dubarry, qui cultive l'art d'utiliser les restes même les plus répugnants, s'est emparé de ces rognures.

L'auteur de cette satire, que Michaud déclarait jadis écrite avec un *emportement inexcusable*, est-il l'abbé Gualdi ou bien Gregorio Leti? M. Armand Dubarry penche en faveur de Gualdi. Nous lui laisserons son opinion. Où l'on a peine à le suivre, c'est lorsqu'il célèbre, dans le violent et acerbe écrivain, une « modération frisant parfois la naïveté ». Tout est relatif. M. Dubarry, qui use d'un vocabulaire à faire reculer le moins timide lecteur, peut bien regarder Gualdi comme trop mesuré. En jugeant autrui, il s'est jugé lui-même.

H. CHÉROT, S. J.

Vie de Mgr Maret; son temps et ses œuvres, par M. l'abbé G. Bazin. Deux premiers vol. in-8 de xvi-466 et 463 pages. Paris, Berche et Tralin, 1891.

M. le chanoine Bazin, ancien secrétaire de la Sorbonne, vient de livrer au public deux premiers volumes de la *Vie de Mgr Maret*. Il poursuit son récit jusqu'à l'ouverture du concile du Vatican, qui fera sans doute l'objet du troisième volume. Trois volumes grand in-8°, format compact, avec de nombreuses citations en petit caractère : n'y a-t-il pas de quoi effrayer bon nombre de lecteurs ? La *Revue* consacrera probablement à cet ouvrage une étude spéciale quand il sera complet. En attendant contentons-nous de dire que M. Bazin a écrit un vrai panégyrique, louant à peu près sans réserve tous les actes, toutes les paroles de son héros ; que celui-ci nous y apparaît comme l'intrépide défenseur du catholicisme libéral et du gallicanisme, comme l'admirateur de la politique impériale dans la plus mauvaise période de sa lutte contre le Saint-Siège, comme le grand électeur de l'épiscopat à l'époque où, du haut de la tribune, le ministre des cultes Baroche se faisait gloire de ne pas choisir pour les sièges épiscopaux les partisans des doctrines romaines. C'est assez dire quels seront les approbateurs de ce livre et quels en seront les improbateurs. L. S., S. J.

Manuel des antiquités romaines, par Théodore Mommsen et J. Marquardt, traduit de l'allemand, sous la direction de M. G. Humbert, professeur honoraire à la Faculté de droit de Toulouse, premier président de la Cour des comptes. Tome VI, 2e partie ; tome VII, *le Peuple et le Sénat*, traduit par P. Frédéric Girard, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris. Tomes XII et XIII, *le Culte*, traduit par M. Brissaud, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. In-8. Paris, E. Thorin. Prix de chaque volume : 10 francs.

La traduction du *Manuel d'antiquités* de Mommsen et Marquardt, entreprise par un groupe de professeurs de droit, sous la direction de M. Humbert, marche avec une régularité que l'on doit d'autant plus louer qu'elle est plus rare. Grâce à la division du travail, les volumes se succèdent rapidement, et bientôt les

lecteurs français seront en possession de l'ouvrage le plus important qui existe sur les antiquités romaines.

La seconde partie du tome VI traite du Sénat. Un simple aperçu de la table des matières suffira à nous faire connaître l'importance des questions qui y sont discutées. Dénominations du Sénat ; nombre des sénateurs ; entrée dans le Sénat ; capacité, durée des fonctions de sénateur ; droits et devoirs des sénateurs ; règlement des travaux du Sénat ; rédaction et conservation des sénatus-consultes et des procès-verbaux du Sénat ; compétence du Sénat ; ratification et délibération préalables des résolutions populaires ; la religion, la justice, la guerre ; le patrimoine de l'État ; relations étrangères ; administration de la ville de Rome et du peuple en général ; le gouvernement de l'Italie et des États autonomes de l'Empire ; le gouvernement des provinces ; nomination des magistrats et extension de leur compétence ; législation ; les consuls, le Sénat et la loi martiale ; le Sénat souverain du principat : tels sont les titres des chapitres.

Le tome VII traite du droit de cité inférieur et en particulier de celui des affranchis ; de la *nobilitas* et de l'ordre sénatorial ; des chevaliers ; des cités de demi-citoyens *(civitas sine suffragio)* ; des rapports de Rome avec l'étranger ; de la ligue nationale latine ; des sujets autonomes ; des sujets non autonomes ; des lieux attribués ; du droit municipal et de ses rapports avec l'État ; enfin de l'empire de Rome.

La traduction du troisième volume allemand de Mommsen, c'est-à-dire du plus nouvellement paru, est donc ainsi achevée. C'est l'un des plus importants de la première partie du *Manuel*. Le Sénat en effet a été le véritable directeur de la politique romaine. L'étendue de ses attributions, l'intimité de ses rapports journaliers avec les magistrats, l'action qu'il exerçait sur eux, font qu'on ne peut écrire un livre sur cette illustre assemblée, sans toucher pour ainsi dire à toutes les questions du gouvernement et de l'administration de Rome. Le champ des recherches de M. Mommsen est plus étendu que celui de M. Willems ; néanmoins l'ouvrage de ce dernier sur le Sénat de la République est si important que l'auteur du *Staatsrecht* a cru devoir faire, en sa faveur, une exception à ses habitudes. D'ordinaire, il se réfère presque exclusivement aux textes anciens et cite rarement les

ouvrages modernes. Ici il a eu constamment devant les yeux le livre de M. Willems, et il a considéré comme une nécessité scientifique d'exprimer clairement la différence fondamentale de point de vue qui le sépare de son devancier, sans que cette différence l'empêchât de tirer plus d'une fois parti des recherches si consciencieuses du professeur de Louvain.

La traduction de M. P. F. Girard mérite les plus grands éloges. Il a su triompher des difficultés que présentait le texte allemand et présenter dans un style clair l'image fidèle de l'original. Ceux qui ont eu occasion de se servir du *Staatsrecht* pourront seuls comprendre combien la tâche était ardue.

Les tomes XI et XII traitent du culte, et la traduction de ces deux volumes est due à M. Brissaud. Elle a été faite sur la troisième édition du *Manuel*, revue par M. G. Wissowa, qui a mis au courant des travaux récents tout ce qui concernait la mythologie et le culte, et M. Friedlaender, qui a fait le même travail pour la partie relative aux jeux. Après une esquisse de la religion romaine aux diverses périodes de l'histoire, le tome XII contient un aperçu de tout ce qui concerne le culte en général (culte domestique, culte de l'État), et une étude sur les sacerdoces, pris en particulier (collège des pontifes et tout ce qui s'y rattache, calendrier, archives religieuses, etc.). Cette étude se continue dans le tome XII par une série de chapitres consacrés au *Rex sacrorum*, aux Flamines, aux Vestales, aux *Septemviri epulones*, aux *Quindecimviri sacris faciundis*, aux Augures, aux Fetiaux, aux *Salii*, aux *Luperci*, aux Arvales, aux *Sodales Augustales*, aux autres prêtres voués au culte des empereurs, enfin aux prêtres des cultes municipaux adoptés par l'État. Un chapitre consacré aux jeux (généralités, jeux du cirque, jeux scéniques, jeux de l'amphithéâtre, *agones*) et un calendrier romain, avec l'indication de toutes les fêtes, terminent le volume.

M. Brissaud n'a pas cru devoir se contenter de traduire dans un style de lecture facile le texte de Marquardt ; il a voulu ajouter à l'ouvrage allemand des suppléments qu'il a jugés à bon droit utiles à faire mieux connaître la religion des Romains. En tête du premier volume il a inséré trois fragments empruntés à d'autres auteurs : 1° des considérations sur la religion romaine, extraites du *Manuel des Antiquités romaines* de M. Bouché-Leclercq ; 2° un chapitre de la *Mythologie romaine* de Preller, sur

les sources de l'histoire de la religion ; enfin un article publié par M. Bouché-Leclercq dans la *Revue de l'histoire des religions* (1886), qui résume l'histoire des progrès accomplis depuis Niebuhr dans l'étude de la religion romaine. M. Brissaud complète lui-même cet article par l'indication des ouvrages de M. Bouché-Leclercq et des autres travaux parus depuis l'article de 1886. Enfin, un appendice au tome XI contient les fastes pontificaux dressés par M. Habel. Dans les notes entre crochets et les additions placées à la fin de chacun des volumes, M. Brissaud complète le texte de Marquardt ou discute ses opinions.

La méthode des traducteurs est, on le voit, assez différente. Les uns se contentent de présenter le texte allemand tel qu'il est, avec de légers et indispensables compléments. Les autres y ajoutent du leur, quelques-uns même beaucoup trop. Chacun des deux procédés peut être adopté, mais il pourra sembler étonnant que dans un ouvrage fait en collaboration, tous les collaborateurs n'aient pas choisi le même. C'est sans doute une belle chose que la liberté, mais peut-être eût-on pu sans arbitraire imposer une unité plus grande et éviter certaines répétitions inutiles. Pourquoi, par exemple, le texte de l'inscription de Narbonne se trouve-t-il dans le tome XII, tandis que déjà un long commentaire de cette même inscription a été inséré dans le tome VIII ? La lirons-nous de nouveau dans le tome IX, au chapitre de la Narbonnaise ?

E. BEURLIER.

Mithridate Eupator, roi de Pont, par M. Théodore REINACH. Grand in-8 de XVI-494 pages. Ouvrage illustré de 4 héliogravures, de 3 zincogravures et 3 cartes. Paris, Firmin-Didot; Bibliothèque d'archéologie, d'art et d'histoire ancienne, 1890.

Mithridate est l'une des figures les plus extraordinaires, sinon les plus admirables de l'antiquité. Doué d'une rare énergie et d'une activité dévorante, grand organisateur et administrateur, il eût changé la face du monde connu, s'il n'avait pas été un médiocre stratégiste, si ses forces immenses n'avaient pas dû se briser contre la discipline et la tactique savante des armées romaines.

Jusqu'à présent, sa complète histoire, qui est celle de presque un demi-siècle de luttes entre un roi barbare, frotté de science

hellénique, et une puissance qui aspirait à la domination universelle, n'avait pas été faite. M. Reinach a tenté cette œuvre d'autant plus difficile que les éléments en étaient épars, malaisés à rejoindre, à harmoniser scientifiquement. Dans une préface remarquable, mais dont cependant je ne partage pas toutes les vues, il esquisse les grandes lignes de son sujet, et il explique « son long et pénible travail d'assemblage et de critique ». Travail romain assurément. Il a compulsé tous les textes littéraires, tous les récits suivis ou fragmentaires, disséminés dans la vaste collection des auteurs anciens; il a dépouillé les recueils d'inscriptions et les publications qui en sont le complément; il a étudié et classé toutes les médailles royales frappées dans le Pont et dans les pays voisins. Est-il ainsi parvenu à dissiper tous les doutes, à ne rien laisser dans l'ombre? Il ne s'en flatte pas, car il est sincère et il veut être vrai. Aussi, dans les notes abondantes qui sont la richesse du rez-de-chaussée de ses pages, il contrôle les uns par les autres les documents qu'il cite, et quand il ne peut atteindre à la certitude, il se contente de probabilités, d'inductions et de vraisemblances; sa critique m'a paru toujours loyale et habituellement sûre.

Voici sa marche. D'abord l'origine des Mithridate, puis avant eux, la situation du Pont; les premiers rois de ce pays; la jeunesse de Mithridate Eupator; ses guerres de l'Euxin et de l'Asie Mineure; sa première guerre contre Rome, avec ses succès anéantis par ses revers; la paix de Dardanos qui n'est qu'un entr'acte entre deux luttes gigantesques. L'auteur saisit ce moment pacifique pour décrire l'empire de Mithridate; les gouvernés d'abord, ensuite le gouvernement, les gouvernants; c'est de toute part le despotisme asiatique servi par une habile organisation civile, administrative, politique et militaire. Au reste, cet empire, mobile suivant les hasards des événements, est fait de pièces et morceaux, de races diverses où se coudoient Grecs et barbares. Viennent enfin les *dernières luttes* après une trêve de douze ans. Nous assistons à la guerre de la succession de Bythinie, au séjour de Mithridate chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, prince trop abaissé peut-être par l'auteur, bien qu'il soit fort au-dessous de son beau-père par le caractère et le génie. Tout se termine par la fin tragique d'Eupator qui se fait percer d'une épée amie à l'heure où son fils révolté, Pharnace, va le saisir.

Il y a dans cette histoire écrite d'un style rapide, vivant et coloré,

qui n'enlève rien à la précision ni à la méthode, les tableaux de ce qu'on pourrait appeler les extrémités des choses humaines. Deux ambitions implacables et démesurées sont aux prises : celles de Rome et du roi de Pont. L'un et l'autre veulent conquérir les plus brillantes régions du monde. Mithridate, dont le royaume est enfermé primitivement dans un cercle de montagnes, se jette sur les provinces romaines d'Asie après un carnage officiel de quatre-vingt mille hommes, et il est victorieux jusque dans la Grèce ; déjà roi de l'Euxin, il l'est encore de la Méditerranée, mais Sylla lui enlève les fruits de ses victoires et impose la paix de Dardanos. Après Sylla, Lucullus le pourchasse dans le Nord-Est de ses États et jusqu'en Arménie ; les témérités du général romain relèvent la fortune du vaincu ; toutefois cette fortune est épuisée par ses vicissitudes et s'affaisse comme un colosse aux pieds d'argile. Advient Pompée qui poursuit le fuyard dans les régions caucasiques et l'accule dans Panticapée, aux bords de l'Euxin. Là, il rêve encore de rallier les masses barbares, de franchir le Danube et de se précipiter sur l'Italie, à l'instant où il doit succomber sous une sédition révolutionnaire. Quarante ans de guerre n'avaient été que d'effroyables effusions de sang, qu'une série de pillages et de dévastations.

Dans un appendice fort étendu, M. Reinach étudie les sources anciennes de cette histoire, à savoir les auteurs historiens (orateurs, poètes, etc.), les inscriptious et les médailles. A la suite de cette critique excellente est un index alphabétique des noms propres, qui permet au lecteur de s'orienter dans ses recherches. Une bonne table analytique des matières et une autre, relative aux illustrations, achèvent de donner à ce volume une belle physionomie. Grâce à une carte nette, claire et fidèle, due à M. Reinach, il est facile de suivre du regard les opérations militaires.

Ce n'est pas à dire cependant que nulle réserve n'est possible. L'auteur me paraît trop favorable à ce qu'il appelle sans restriction la civilisation hellénique. Parfois, il exalte les vues sociales de Mithridate. Je ne crois pas que ce roi asiatique ait songé sérieusement, bien que lettré et savant, à concilier pour sa gloire la barbarie orientale avec l'hellénisme ; ce que dit l'auteur à cet égard me paraît gratuit. La note juste, il la donne à peu près quand il dit : « Je crains » que le véritable Mithridate « n'ait été qu'un prodige d'ambition et d'égoïsme, un royal tragédien, jouant

de l'Olympe et du Davesta, des souvenirs d'Alexandre et des reliques de Darius, du despotisme et de la démagogie, de la barbarie et de la civilisation, comme d'autant d'instruments de règne ; autant de moyens de séduire et d'entraîner les hommes. » (P. 399-400.)

A mon sens, l'auteur pouvait dire sans crainte : Voilà le vrai Mithridate.

G. GANDY.

Correspondance des Deys d'Alger avec la cour de France (1579-1833), recueillie dans les dépôts d'archives des affaires étrangères, de la marine, des colonies et de la chambre de commerce de Marseille, et publiée avec une introduction, des éclaircissements et des notes, par Eugène PLANTET, attaché au ministère des Affaires étrangères. 2 vol. grand in-8 de LXXV-560 et 619 pages. Paris, Alcan, 1889. Prix : 30 francs.

Le recueil des correspondances diplomatiques qui se poursuit depuis quelques années, avec tant d'utilité pour les historiens et avec tant d'intérêt, même pour les simples lecteurs, ne compte guère de volumes plus intéressants que ceux publiés par M. Eugène Plantet. Une œuvre aussi importante exigeait un travail considérable. Il fallait se reporter d'abord à la chambre de commerce de Marseille; là gisaient les plus anciens documents, qui datent du seizième siècle, époque où commencèrent les relations officielles de la France avec la Régence d'Alger. Lorsque Richelieu et Louis XIV eurent développé notre marine, étendu notre commerce au Levant et réprimé l'insolence des Barbaresques, la correspondance s'établit directement entre les souverains de la Jenina et « l'Empereur de France » ; les dépêches des « illustres et magnifiques seigneurs » furent alors recueillies aux archives de la marine et des colonies. Celles de nos rois n'étaient pas conservées dans cette république de corsaires, plus avide d'esclaves que de lettres originales; mais les minutes existent chez nous. Enfin, à partir de 1792, tous les papiers d'État concernant les trois régences d'Afrique sont venus s'entasser au dépôt des Affaires étrangères. M. Eugène Plantet a puisé à ces trois sources, et il en a formé une sorte d'histoire diplomatique, bien suivie et bien complète.

L'érudition n'empêche pas d'autres mérites : l'introduction est d'un littérateur. Dans une cinquantaine de pages, d'un style vif et pressé, l'auteur a su mettre sous nos yeux toutes les grandes phases de l'existence d'Alger, depuis les Berbères de la Numidie, jusqu'aux Barberousse et au dernier dey Hussein. Point de recherche du pittoresque, ni de poursuite de l'effet. Si telle phrase, en passant, vient là pour éclairer le décor, c'est l'étude des institutions qui fournit le plus souvent la couleur locale. Toute la hiérarchie sociale ou plutôt militaire de la « ville forte et bien gardée », est minutieusement décrite. Après l'invincible milice, ce sont les fonctionnaires qui défilent. Ces nomenclatures et ces explications ont l'avantage de rendre plus facile l'intelligence des lettres diplomatiques, et surtout font pénétrer dans le secret de cette puissante corporation de pirates qui, pour la honte de la civilisation, s'imposa trois siècles à la Méditerranée.

Un des chapitres les plus intéressants de cette intéressante étude est consacré aux vicaires apostoliques et à l'œuvre de la Rédemption des captifs. M. Eugène Plantet y rend hommage aux héroïques efforts des « Pères de l'aumône ». Il rapporte que, de 1198 à 1789, les Trinitaires seuls rachetèreut plus de neuf cent mille esclaves. Au prix de quelles sommes et de quels dangers, il le laisse entrevoir. En 1719, pour le rachat d'une jeune fille, la famille du Bourck dut payer 75 000 livres. Les missionnaires donnèrent plus d'une fois leur vie ou leur liberté pour rançon. Il suffit de rappeler les noms du P. Le Vacher et de Monsieur Vincent. « Rien ne les rebutaít, dit l'auteur, dans l'exercice de leur œuvre : leur dévouement croissait au contraire avec les outrages ; il se fécondait par l'avanie. » Aussi leur œuvre dure encore, et le nom seul a changé. L'Ordre de Notre-Dame de la Merci et la Ligue antiesclavagiste se rejoignent à travers les âges, comme deux anneaux de la même chaîne d'or, la chaîne de la charité chrétienne.

H. CHÉROT, S. J.

Histoire d'Allemagne. Les empereurs du quatorzième siècle. Habsbourg et Luxembourg. Principautés, seigneuries, villes, ligues, la Sainte-Vehme et la bulle d'or ; par Jules Zeller, membre de l'Institut. 1 vol. in-8 de 480 pages. Paris, librairie académique Perrin et Cie, 1890.

M. Zeller, avec une louable persévérance, poursuit ses études sur l'*Histoire d'Allemagne*. Nous avons sous les yeux le cinquième volume, dont les titres et sous-titres, transcrits plus haut, résument assez bien le contenu. Des trois livres qui le composent, le premier est consacré au grand interrègne (1250-1273); le deuxième, aux premiers empereurs de la maison de Habsbourg, Rodolphe et Albert; le troisième, à la maison impériale de Luxembourg, dont les trois princes, Henri VII, Charles IV et Venceslas, ont, avec Louis IV de Bavière, porté successivement le titre d'empereur, pendant le quatorzième siècle (1308-1419).

C'est une triste époque que celle qui s'écoule depuis le grand interrègne jusqu'à la fin du schisme d'Occident; et il faut savoir gré à M. Zeller d'avoir jeté quelque clarté sur un tableau qui offre partout l'image du désordre et de la confusion. Mais, nous le disons avec regret, dans toutes les questions qui de près ou de loin touchent à l'Église et aux affaires religieuses, le savant historien ne se montre guère plus favorable ni mieux renseigné que dans les volumes précédents. Parfois pourtant, il fait effort pour se montrer impartial, et il veut bien avouer (p. 88) que le spectacle offert par l'Allemagne du treizième siècle, alors que tout le monde, princes, évêques, chevaliers, moines, marchands, artisans, paysans, professaient une seule et même foi, ne laisse pas d'être intéressant; mais en revanche, que d'assertions fausses et inexactes, et même d'insinuations malveillantes ou hostiles, l'on pourrait relever presque à chaque page, dès qu'il s'agit de l'Église et de ses pontifes. Ainsi (p. 36), Innocent IV *pose en protecteur des rois*, lorsque, par son intervention bienfaisante, il empêche le bouillant roi de Bohême Ottocar de livrer bataille au roi Béla IV de Hongrie; (p. 39) le pape Urbain IV approuve le divorce et le nouveau mariage du même Ottocar, *bien qu'il pût y avoir à l'un et à l'autre des empêchements canoniques;* plus loin (p. 62), la procédure des tribunaux de la Sainte-Vehme est « une sorte de mystérieuse inquisition qui datait *peut-être* du temps où ils avaient informé contre les Saxons récemment convertis au christianisme »; ailleurs (p. 80), l'on voit « l'intelligence du corps germanique *s'évaporer* dans les annales béates des moines »; enfin, pour nous borner, nous signalerons seulement encore la singulière idée que se fait M. Zeller des confréries de

maçons, auxquelles nous devons les merveilleuses cathédrales si poétiquement décrites à la page 85.

Par un étrange contraste, l'historien, si sévère pour les catholiques, se montre plein de commisération pour les Juifs, qu'il appelle courtoisement Israëlites. Loin de nous la pensée de vouloir justifier les abominables massacres de 1349, à Strasbourg et ailleurs; mais pourquoi glisser si légèrement sur les efforts de l'Église pour sauver de la fureur du peuple ceux qui, par les moyens les plus odieux et la plus criante usure, avaient à peu près accaparé et confisqué toutes les richesses des nations?

De même, M. Zeller semble regretter que « les doctrines des Beghars, des Albigeois, des Patarins et autres hérétiques, qui ébranlent les Pays-Bas, la France et l'Italie, ne trouvent presque point encore d'accès en Allemagne ».— « Le prêtre, dit-il, y règne en maître des consciences et des esprits; les savants y sont rares; on n'y trouve qu'une foi naïve, peu mêlée d'examen et de science. » Et pourtant l'on se pressait alors, à Cologne, autour de la chaire d'Albert le Grand, le maître de saint Thomas d'Aquin!

Nous ne pousserons pas plus loin cet examen des opinions fausses qui fourmillent dans l'*Histoire d'Allemagne.* Il est fâcheux qu'une œuvre de sérieuse érudition et de recherches patientes soit ainsi défigurée par une appréciation inexacte ou injuste du rôle joué par l'Église au moyen âge.

Le style de l'auteur est en général sobre et clair, parfois brillant et poétique; mais, à côté de pages toutes françaises, l'on est étonné d'en trouver d'autres, hérissées de locutions étranges, de phrases lourdes et obscures, moins goûtées chez nous que chez les Allemands.

Un dernier mot, avant de finir; l'historien de l'Allemagne (et certains critiques lui en font un grand mérite) se montre impitoyable pour toutes les *légendes* qui, à ses yeux, chargent trop les annales du moyen âge. Ainsi, dans l'histoire des Suisses, ce n'est plus seulement Guillaume Tell qui est classé parmi les héros fabuleux, mais Arnold de Winkelried lui aussi voit son dévouement contesté. Pour un peu, l'ennemi des légendes aurait relégué dans le monde des chimères le martyre de saint Jean Népomucène, mis à mort par le *Néron de Bohême;* heureusement les documents contemporains sont là pour en prouver l'authenti-

cité. Mais puisque M. Zeller en veut tant aux légendes, nous espérons bien que dans le prochain volume, qui est déjà annoncé et qui traitera de la *prétendue Réforme*, il réduira à ses justes proportions, grâce aux travaux du savant professeur de Francfort, Mgr Janssen, la légende de Luther et des autres fondateurs du protestantisme. Toutefois nous n'osons trop y compter, puisque, au jugement du savant membre de l'Institut, la *Réforme* est « une nouvelle protestation de l'esprit et de la conscience de l'Allemagne contre le vieux *Saint-Empire* ». Ces paroles nous font craindre une nouvelle apologie de la révolution religieuse du seizième siècle, si bien appelée la mère de la Révolution française.

P. MURY, S. J.

La Vie militaire sous l'ancien régime, par Albert Babeau, correspondant de l'Institut. 2 vol. in-12 de VIII-390 et XV-350 pages. Paris, F. Didot, 1890.

Le premier volume de la *Vie militaire* sous l'ancien régime est consacré aux simples soldats. Il les suit dans toute leur carrière, depuis l'heure de l'embauchage et du recrutement jusqu'au jour du congé définitif ou de l'admission aux *Invalides*. Nous les voyons en garnison et en campagne; nous assistons aux modifications successives du costume, de la solde et de l'armement, aux détails du service et de la discipline en temps de paix et en temps de guerre; nous apprenons à distinguer les simples soldats, les soldats d'élite, les bas officiers et les troupes étrangères, dont le rôle a été si considérable dans notre histoire militaire. Enfin nous sommes mis au courant de tout ce qui concerne la vie domestique et religieuse de ces braves gens qui ont illustré nos annales avec leur sang et qui sont eux-mêmes si peu connus.

Le second volume regarde les officiers. Il y avait diverses catégories : les nobles et les roturiers; les volontaires et ceux qui sortaient des écoles spéciales de la capitale ou de la province, compagnies de cadets pour l'infanterie, académies pour la cavalerie.

L'avancement est une grave et délicate question. Un chapitre est consacré à nous faire connaître les règles, les usages, les privilèges et les abus sur ce point important. Dans un autre, l'auteur met en regard les traitements ou pensions et les dépenses

nécessaires ou les habitudes luxueuses à la mode. La vie morale et religieuse a sa part ; nous savons quelles étaient les mœurs des officiers, depuis les cornettes et les sous-lieutenants jusqu'aux capitaines, aux colonels et aux généraux. Si la licence était proverbiale, la piété n'était pas inconnue. L'honneur était surveillé avec une délicatesse ombrageuse, et par suite les querelles fréquentes. Le patriotisme allait facilement à l'héroïsme, et l'on avait plus à craindre les incartades d'une bravoure folle que les faiblesses de la lâcheté.

L'ouvrage se termine par des appendices intéressants. L'un donne l'état détaillé de l'armée en 1748 et en 1753. On avait alors environ quatre cent mille hommes qui coûtaient à peu près cent vingt millions. Dans un autre nous trouvons la liste des régiments qui existaient peu avant la Révolution, et dont les noms historiques reviennent fréquemment dans les auteurs militaires, les mémoires et les correspondances.

Dans l'énumération des ministres et secrétaires d'État de la guerre, nous remarquons avec un certain étonnement que, jusqu'à la guerre de Sept ans, aucun d'eux, sauf le maréchal de Villars pendant trois ans (1715-1718), n'appartenait à l'armée. Pendant les soixante-douze ans de son règne, Louis XIV n'eut que cinq ministres de la guerre, dont trois se succédèrent de père en fils : Le Tellier, Louvois et Barbézieux (1643-1701). Napoléon, de 1800 à 1814, en eut deux. Nous sommes loin de ces habitudes de stabilité et de suite.

La *Vie militaire sous l'ancien régime* est un travail sérieux comme tous ceux de l'auteur, instructif, intéressant et d'une lecture facile, malgré l'abondance des documents et des citations. C'est une partie importante et brillante de notre histoire et de la vieille France qui se déroule à nos yeux.

Les noms des grandes batailles et des hommes de guerre qui les ont gagnées ou perdues sont assez connus ; mais comment se recrutaient, comment étaient habillés, équipés, armés, payés, nourris, logés, licenciés, comment enfin vivaient les obscurs soldats qui les livraient ? On l'ignorera un peu moins, grâce aux recherches de M. Albert Babeau ; ajoutons qu'on aimera un peu plus la patrie, parce qu'on la connaîtra mieux.

ÉT. CORNUT, S. J.

L'Evénement de Varennes (avec un plan et un autographe), par Victor Fournel. In-8 de 404 pages. Paris, H. Champion, 1890.

Encore quelques lieues, Louis XVI atteignait Montmédy. Là, « soustrait à la tyrannie de Paris et du jacobinisme, en sûreté au milieu de troupes fidèles, appuyé sur le mouvement des populations qui se seraient prononcées en sa faveur, il aurait pu traiter avec l'Assemblée et l'amener à un accommodement raisonnable ». Quel rêve ! le mouvement révolutionnaire enrayé à ce moment ; la France, après deux ans de fièvre, rendue à elle-même ; les jacobins refoulés dans l'ombre... Du moins quels crimes évités ! Simon restait à son échoppe, et le petit dauphin sur les genoux de sa mère ; pas de régicide, partant peut-être pas de Terreur...

Tout cela vient s'écrouler et s'évanouir à Varennes, dans la boutique de M. Sauce, épicier-chandelier et procureur de la Commune. La *nation*, parmi les vociférations ou dans un silence commandé plus lugubre encore, ramène son roi « comme un forçat en rupture de ban » ; elle le réintègre aux Tuileries, sa prison ; elle l'y surveillera, lui et les siens, « avec autant de rigueur que s'il se fût agi de conserver pour l'échafaud une bande de malfaiteurs condamnés à mort ». — « Il n'en devait plus sortir que pour aller au Temple et de là à l'échafaud... »

Fallait-il donc estimer l'entreprise coupable ou trop risquée ? La situation de Louis XVI était-elle à ce point intolérable qu'il dût chercher par tous moyens à y échapper ? Le livre de M. Fournel apporte à ces questions une réponse décisive.

Tous ceux qui, après avoir été entraînés eux-mêmes dans le mouvement révolutionnaire, ont voulu, à une certaine heure, en prévenir ou en arrêter les excès, Monnier et Mirabeau, La Fayette et Dumouriez, ont fait de la délivrance du roi le premier article et la condition de leur programme. Veut-on la contre-épreuve ? Avec l'auteur, qu'on suive ces bruits de l'évasion du roi dans l'imagination du peuple qui s'est fait son geôlier.

Pour tout Français auquel les fumées du *Contrat social* sont montées à la tête, le 14 juillet 1889 a marqué l'avènement de la souveraineté populaire ; dès lors, conscient ou non, il ne voit plus dans le roi qu'un rival personnel, usurpateur criminel dans le passé, conspirateur dangereux dans l'avenir. On n'imagine pas

encore pouvoir se passer de lui : « Pour les uns il est le palladium, pour les autres l'otage de la Révolution. » (P. 20.) Mais on le tient captif; on le surveille jalousement; tous ses mouvements sont des menaces, ses moindres résistances des révoltes, tous ses actes des empiètements. Les outrages s'accentuent et se multiplient. Mirabeau eût voulu que le roi quittât Paris aussitôt après les journées d'octobre. Il répétait en juillet 1790 : « Il faut que le roi quitte Paris, ou il doit s'attendre, s'il y reste, aux plus déplorables excès contre lui et la famille royale. »

Dès lors quel intérêt poignant à étudier le seul projet de fuite qui ait été mis à exécution, à préciser les causes qui ont amené son échec, à déterminer la part des responsabilités ! Tel est l'objet principal que s'est proposé M. Victor Fournel.

Il était préparé de loin à cette œuvre. D'une famille originaire de Varennes, élevé dans cette petite ville, « de très bonne heure son attention et ses intérêts furent puissamment attirés par cet épisode de la Révolution. A portée de recueillir et de vérifier chaque détail..., de puiser à la fois dans les archives municipales de la ville, et, avec prudence, dans la tradition orale, il a pu amasser lentement et sûrement tous ses matériaux. » (Préf.) Voici plus de trente-cinq ans qu'il publiait dans le *Correspondant* (avril 1855) les premiers résultats de ses investigations; il y en a vingt-deux qu'il donnait à la *Revue des questions historiques* (juillet et octobre 1868) deux longs articles sur la fuite de Louis XVI.

Quiconque voudra désormais apprécier les causes et la portée de l'*événement de Varennes*, connaître et démêler « ce long enchaînement de malheurs et de maladresses » qui devait aboutir à une si lamentable catastrophe, devra s'adresser à l'ouvrage de M. Fournel. Il serait difficile de rencontrer un guide mieux informé, plus sûr et plus intéressant[1]. E. D., S. J.

1. Ce sera rendre hommage à la méthode rigoureuse de l'ouvrage que d'y signaler quelques fautes légères :

P. 70, nº 3. Au lieu de *deux*, il faut lire *trois*, pensons-nous, puisque deux femmes de chambre accompagnaient la baronne de Korff.

P. 108. C'est le 16 et non le 15 que le marquis de Bouillé apprit que la fuite était retardée d'un jour. (Cf. p. 112.)

P. 205. Lire de même 21 au lieu de 22.

Confidences d'un journaliste, par Ernest Merson. In-18 de 352 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

M. Merson veut qu'on rende justice à sa sincérité : je le fais bien volontiers. Mais pourquoi intituler *Confidences* un livre où il n'y a rien, rien que tout le monde ne sache aussi bien que lui? Pas la moindre révélation sur quoi que ce soit; pas même un racontar un peu piquant. Y a-t-il au moins une revue des grands événements politiques de ces vingt années? Pas du tout. Seulement, à tort et à travers, de longs extraits de journaux impérialistes qui nous racontent les réceptions de Chislehurst lors de la majorité du prince impérial, ou le départ du prince Victor après la loi de proscription, ou encore la journée du 24 mai, toutes choses qui ne sont même pas assez vieilles pour être oubliées. Et pourtant, cela est encore préférable à ces lettres de polémique, adressées il y a quinze ou vingt ans par M. Merson, sur des questions sans intérêt, à M. Baze, à M. Massicault, à E. de Girardin et à Mgr Pie; préférable aussi aux fades articles que l'auteur intercale çà et là sur les artistes de théâtre, sur la musique, sur Liszt et Thalberg; préférable enfin aux banalités sur le boulangisme.

M. Merson est sans doute un fort honnête bonapartiste, qui montre souvent du bon sens, et qui a raison de croire que *l'avenir est entre les mains de Dieu.* Mais il ne paraît pas qu'il ait jamais joué un rôle important dans les affaires de son parti, ni seulement qu'il ait été admis dans les « Coulisses » de l'impérialisme. Ce volume est par suite aussi vide que le précédent de faits utiles à l'histoire.

L. GABRIEL.

L'Expansion de la France, par Louis Vignon, professeur à l'École coloniale et à l'École des Hautes études commerciales. In-12 de x-379 pages. Paris, Guillaumin, 1891.

Dès que la France, définitivement constituée en un corps de nation, put suivre une politique vraiment nationale, en vertu même de sa situation géographique, elle s'efforça, sur terre, de reconquérir ses frontières naturelles perdues en 843, sur mer, d'assurer à son commerce des débouchés vastes et sûrs dans de nombreuses possessions lointaines. D'abord tout lui réussit. Pas à pas, elle se rapprochait de ses limites géographiques; elle

acquérait en Amérique et en Asie un superbe empire colonial. Vinrent les errements d'une politique continentale insensée. Les colonies si glorieusement acquises durent en payer les frais et furent perdues (traité de Paris, traités de Vienne).

Mais ce qui montre avec évidence combien est naturelle et irrésistible la force qui entraîne la France à cette expansion lointaine, et combien les colonies lui semblent nécessaires à sa grandeur, à peine eut-elle repris possession d'elle-même, elle se mit en devoir de reconstituer son domaine d'outre-mer. Restauration, monarchie de Juillet, Empire, République s'y emploient tour à tour. « La politique coloniale ne doit, ne peut donc pas être inscrite sur un programme de *politique intérieure*, car elle est bien au-dessus des disputes des coteries et des groupes; elle est indiscutablement une part de notre *politique extérieure*, de la *politique nationale*. La « politique coloniale » n'est donc pas non plus une chose nouvelle; car elle est aussi vieille que notre « politique européenne » même; l'histoire de la « France coloniale » se confond avec l'histoire de la « France continentale ». — Assurément, et sous l'influence de quels excitants malsains des Français ont-ils pu l'oublier naguère?

Le livre de M. Vignon est tout entier consacré à développer ces vues patriotiques. C'est, à tout prendre et dans son ensemble, un ouvrage utile de vulgarisation, sinon une œuvre de très grande originalité.

Mais pourquoi vouloir nous bercer de l'idée que nous sommes encore la seconde nation commerciale du monde, puisque les chiffres semblent indiquer le contraire? Mieux vaudrait peut-être nous exciter soit à reconquérir le rang perdu, soit à ne pas déchoir encore.

Pourquoi tant insister sur la part faite à la France dans le noir continent, « la meilleure part », dit-on. Je le voudrais bien. Mais je ne sais vraiment si, même en Afrique, l'Angleterre consentirait à échanger ses positions pour les nôtres. Puis, notre situation, si belle qu'elle soit, est si loin de ce qu'elle aurait dû être! Flatter notre vanité, est-ce le meilleur moyen de nous faire éviter les fautes qui restent encore à commettre?

L'auteur, signalant ailleurs la tendance à revenir aux pratiques du « pacte colonial », se contente de la regretter. De la même constatation, lord Salisbury tirait naguère un excellent argument

en faveur de la « Plus Grande Bretagne ». L'argument conserve toute sa force en faveur de la « Plus Grande France ».

Enfin, parmi les causes qui retardèrent le peuplement du Canada, nous voyons signaler « peut-être aussi le développement des ordres et des couvents ». Dans un club ou dans nombre de journaux à un sou, pareille assertion serait à sa place. Mais dans un ouvrage à prétentions scientifiques!... De temps en temps, de loin en loin, M. Vignon semble ne pas s'être suffisamment dégagé de certains préjugés, de certains jugements tout faits que l'on accepte de confiance, mais qui, à la moindre réflexion, ne tiennent pas.

F. P., S. J.

I. — **Par delà l'Adriatique et les Balkans,** par l'abbé HAMARD. In-8 de 403 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

II. — **D'Irlande en Australie,** par le R. P. Achille LEMIRE, de la Congrégation du Saint-Esprit. In-8 de 177 pages. Lille, Desclée.

III. — **Le Mexique tel qu'il est aujourd'hui,** par Francisco DE PRIDA Y ARTEAGA. In-8 de 363 pages. Paris, A. Savine. Prix : 3 fr. 50.

I. — L'auteur de *Ma course aux capitales* nous donne aujourd'hui le récit d'une course dans la péninsule balkanique. — On ne voyage plus maintenant, on bondit de ville en ville, et les tours du monde en 80 jours seront bientôt de simples courses de tramway.

Nous n'avons pas l'intention de critiquer M. l'abbé Hamard sur cette envolée à travers l'Italie du Nord, la Croatie, la Serbie, la Bulgarie, la Turquie et la Grèce. Tout voyageur a le droit de prendre les trains express, et, quand il a l'imagination facile et le crayon docile, il peut noter des impressions qui auront au moins la saveur du premier jet. — Avec cette manière, le lecteur ne dort pas.

Il ne s'agit donc pas d'une étude approfondie sur les Croates et les Grecs, ni d'une description complète des mœurs et des institutions de ces pays; l'auteur a vu, et il dit au lecteur ce que lui a suggéré la vue de ce palais, de ce paysage, de ces habitants. Comme M. l'abbé Hamard possède son histoire et sa géographie, il est incontestablement instructif de le suivre dans ce voyage, qu'il a le mérite d'avoir fait réellement. On y trouvera des détails

fort pittoresques sur la Grèce, assez mal connue de nos jours à cause des difficultés de locomotion et de la rusticité de ses hôtelleries.

II. — Aller, à la suite d'un missionnaire, de Plymouth à Gibraltar, admirer pour la centième fois Naples et son ciel, visiter Port-Saïd, étouffer de chaleur dans la mer Rouge, aborder à l'île de Ceylan, toucher à Melbourne pour arriver enfin à Ballarat, cela pourra paraître banal à un nombre considérable de lecteurs.

Assurément, si l'on cherche des peintures croustillantes et des bouts de romans passionnés, on sera désappointé ; ce journal du bord n'est point épicé; mais il est exquis pour les palais non émoussés et il sent la bonne odeur de Jésus-Christ. Aussi bien avons-nous trop de ces récits d'imagination, où le faux absorbe le vrai, où le décor est tout : genre Zola, voire même genre Pierre Loti.

Le P. Lemire décrit ce qu'il voit, ne se perdant pas dans le détail, mais prenant de chaque chose ce qu'il y a de beau, de bon ou d'utile; aimable pour tous et vivant en communion de foi et de prière avec les Irlandais qui se sont comme lui embarqués sur l'*Ormuz*.

Ces Irlandais, il les aime, parce que pendant plusieurs années il a vécu chez eux à Blackrock (près de Dublin), et il s'en va, quittant la France et ses amis, se dévouer pour eux en Australie.

Tout homme intelligent voit les choses et les décrit à un point de vue personnel et original : cela seul suffirait à rendre ce récit de voyage intéressant. Mais l'auteur ne se contente pas de la description géographique : il est prêtre, missionnaire, et il n'oublie pas de nous édifier en nous parlant de la vie religieuse à bord. Quand il arrive à Ballarat, l'apôtre déborde de joie, à la vue du champ qu'il doit moissonner pour le Christ : « Nous sommes pris au cœur et les larmes jaillissent de nos yeux. L'émotion redouble à notre vue. En descendant de wagon, nous tombons dans les bras que tout un peuple tend vers nous. Et ce peuple nous acclame, nous enveloppe, nous entraîne à lui. Nous sommes la patrie pour ces braves gens. Nous sommes la famille. Nous sommes tout ce qu'on aime ici bas... »

Le P. Lemire a consacré deux chapitres à la question agraire en Irlande ; c'est un résumé succinct, mais complet, de la grande lutte de l'Anglais, possesseur du sol par la loi du plus fort,

contre l'Irlandais dépossédé, dépouillé, mais toujours grand, toujours vaillant et toujours chrétien. On ne s'étonnera pas de voir en belle place le nom de Parnell; à l'heure où écrivait le P. Lemire, ce protestant si dévoué à la cause de la patrie n'avait pas encore mérité d'être honni par l'Irlande catholique, respectueuse avant tout de la loi de Dieu.

III. — Au point de vue commercial et géographique, ce livre est bien fait, car il émane d'un homme qui connaît son pays, ses institutions, et a vu ce qu'il décrit; au point de vue de l'impartialité historique, ce livre laisse à désirer, car son auteur appartient à un parti politique, et il ne jure que par Juarez et Porfirio Diaz. Point clérical, l'auteur ; il décoche ici et là quelques traits contre les moines et les curés; par contre, il admire fort notre grande Révolution, dont « l'action bienfaisante et civilisatrice s'est fait sentir dans les régions les plus éloignées ». La thèse favorite est celle-ci : prouver que tout progrès vient de la Révolution.

En somme, d'une part trop de lyrisme quand il s'agit de glorifier le parti de Juarez ; de l'autre, des documents sérieux et importants sur l'organisation du Mexique, la nomenclature de ses différents États avec leurs productions et leur commerce.

A. LEFÈVRE.

Madame du Bourg, fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Sauveur, par l'abbé BERSANGE, chanoine honoraire de Périgueux. In-8 de 369 pages. Paris, Delhomme, 1891. Prix : 5 francs.

Après avoir fait connaissance avec la Mère du Bourg par deux volumes de ses lettres qui révèlent si bien cette belle et grande âme, le public attendait l'histoire de sa vie. Cette vie, non moins admirable que celle des saintes fondatrices ses contemporaines, la Mère Émilie de Rodat et la Mère Barat, M. l'abbé Bersange vient de nous la donner. Dans un récit rapide, sobre, d'une élégante simplicité, très intéressant, il nous montre d'abord Joséphine du Bourg au sein de sa pieuse et noble famille, de nos jours si féconde en vocations religieuses et ecclésiastiques, et qui a eu l'honneur de compter dans sa parenté saint Roch, saint Louis de Gonzague et sainte Magdeleine de Pazzi; ensuite, obéissant à

l'appel de Dieu, et après divers tâtonnements et de grandes épreuves, fondant la Congrégation des Sœurs du Sauveur. Dans cette fondation et dans le gouvernement de ses nombreuses maisons, qu'elle eut la consolation de voir se multiplier sous la bénédiction de Dieu, elle se fit remarquer par la pratique des plus héroïques vertus, encore plus que par sa rare capacité administrative et ses brillantes qualités naturelles. Les grâces extraordinaires tiennent une grande place dans sa vie. Ses extases étaient presque quotidiennes. La récitation de l'acte d'amour de Dieu, le chant des cantiques qui exprimaient le désir du ciel, la ravissaient. Son âme semblait avoir quitté son corps. Des larmes coulaient lentement sur ce visage transfiguré. L'extase ne se terminait presque jamais sans que la Mère du Bourg fût élevée de terre. A côté d'elle ses sœurs, si souvent témoins de ces faveurs extraordinaires, continuaient leurs pieux exercices, et semblaient ne plus y faire attention.

M. l'abbé Bersange nous dit dans sa préface qu'il a voulu « s'oublier lui-même pour laisser Mme du Bourg parler, agir et vivre sous les yeux du lecteur ». Elle vit en effet devant nous, et l'on partage la joie, la consolation et l'édification que le pieux auteur a trouvées dans le commerce avec cette sainte âme.

L. BOUTIÉ, S. J.

Jeanne Biscot, fondatrice et première supérieure de la maison de Sainte-Agnès d'Arras, par l'abbé Léon DUFLOT, licencié ès lettres, professeur de philosophie au petit séminaire d'Arras. In-8 de 166 pages. Tournay, Casterman, 1891.

La première moitié de notre dix-septième siècle fut vraiment, pour la sainteté comme pour le génie, une époque généreuse et féconde : la vie de Jeanne Biscot en est une nouvelle preuve.

Deux fois déjà, elle avait été écrite; et, cependant, bien peu de nos lecteurs sans doute connaissent, même de nom, la vaillante héroïne que Mgr Fava, évêque de Grenoble, dans une lettre flatteuse à l'auteur, définit si justement : « une sainte par ses vertus, une femme forte par son intelligence et par son cœur ».

Embrasée de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, Jeanne Biscot avait rêvé la mission du Canada : l'obéissance la retint à Arras, sa

ville natale, devenue le théâtre désolé et comme l'enjeu d'une lutte sans merci entre Français et Espagnols. La pieuse femme y montra que la charité chrétienne est capable de tous les dévouements et de tous les prodiges. Arras lui doit cette communauté de Sainte-Agnès, qui s'est consacrée jusqu'à nos jours, selon l'esprit de sa fondatrice, au bien des pauvres, des enfants, et surtout des orphelins. Faut-il ajouter que Jeanne puisait lumière et courage dans l'oraison assidue et dans les fréquents exercices de la retraite ?

Nous remercions l'auteur de n'avoir pas oublié qu'elle trouva aide et conseil auprès des Jésuites qui enseignaient alors la jeunesse d'Arras.

M. Duflot a dit tout cela en fort bon style, sans viser le moins du monde à l'effet. D'aucuns même pourront trouver son procédé trop simple et sa diction trop nue. Il nous semble, comme à lui, et malgré tant d'exemples contraires, que lorsqu'il s'agit de la vie des saints ou des héros de la vertu, un exposé véridique des faits, un récit sobre et sincère, appuyé sur des recherches sérieuses, toujours correct et jamais ennuyeux, peut et doit suffire.

A. H., S. J.

LITTÉRATURE

ROMANS

Dictionnaire général de la langue française, du commencement du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un *Traité de formation de la langue*, et contenant : 1° la prononciation figurée des mots; 2° leur étymologie; leurs transformations successives, avec renvois aux chapitres du traité qui les expliquent, et l'exemple le plus ancien de leur emploi; 3° leur sens propre, leurs sens dérivés et figurés, dans l'ordre à la fois historique et logique de leur développement; 4° des exemples tirés des meilleurs écrivains, avec indication de la source des passages cités. Par MM. Adolphe Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, et Arsène Darmesteter, professeur de lit-

térature française du moyen âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des lettres de Paris, avec le concours de M. Antoine Thomas, chargé du cours de philologie romane à la Faculté des lettres de Paris. Grand in-8 à 2 colonnes. Les trois premiers fascicules de XXVIII-224 pages. Paris, Delagrave.

J'aurais pu me dispenser de reproduire dans son entier le titre de cet ouvrage, s'il ne s'agissait que de l'annoncer. La publication n'est plus absolument nouvelle et tout le monde la connaît, tant elle s'impose à l'attention. Déjà l'on dit le Dictionnaire Hatzfeld, comme on disait le Dictionnaire Littré; les philologues les comparent l'un à l'autre, et malgré tout le respect qu'ils ont pour Littré, ils sont bien tentés de s'écrier : *Nescio quid majus nascitur.* Ou plutôt ils affirment dès aujourd'hui, avant même que le nouveau Dictionnaire ait paru en entier, sa supériorité sur l'ancien. D'abord, quand il sera terminé, il tiendra en deux volumes, au lieu de quatre et demi, et ne reviendra aux souscripteurs qu'à 30 francs au lieu de 120; c'est bien là un titre pour trouver place dans toutes les bibliothèques. Quand après cela on lit ce qu'en ont dit les maîtres, quand M. Gaston Pâris témoigne dans le *Journal des Savants* que « la partie étymologique est digne des plus grands éloges », et qu'elle « nous représente parfaitement l'état actuel de la science, ses méthodes rigoureuses et ses résultats assurés », il n'y a plus qu'à souscrire à cet hommage.... et au Dictionnaire qui l'a mérité.

Du reste, sur les questions d'étymologie, il faut bien s'en rapporter, pour le moment du moins, aux hommes compétents. Chaque article renvoie en effet au *Traité de la formation de la langue*, qui n'est pas encore publié. On devra revenir là-dessus plus tard, — et ce sera profit pour tout le monde, — quand nous aurons la clef de ces précieux renvois. Elle nous ouvrira, ce n'est pas douteux, des trésors d'érudition. N'appelait-on pas autrefois les dictionnaires des *Thesaurus?* J'ai quelque regret de voir ces titres symboliques devenir surannés et légèrement ridicules. La langue française est vraiment un trésor, et c'est bien avec un guide comme celui-ci qu'on peut apprécier ses richesses.

Que de choses intéressantes dans un Dictionnaire bien fait, même quand il se borne à la langue encore vivante ! Le titre déve-

loppé qu'on a lu peut en donner un aperçu, mais il ne saurait tout dire. Ce répertoire de mots est une collection d'idées, car toute modification dans le sens d'un mot suppose un changement dans la manière de penser, dans l'état d'esprit d'un peuple. D'où vient, par exemple, que le mot *boulevard*, qui autrefois signifiait le talus d'un rempart, est employé de nos jours pour désigner le moindre chemin planté d'arbres ? Comment le mot *gagner*, dont le sens primitif était paître (et il en reste encore un vestige dans notre mot *regain*), en est-il venu successivement à former les locutions : « avoir ville gagnée, gagner la porte, gagner de l'argent, gagner une bataille, gagner un procès, gagner ses juges, gagner une maladie » ? Littré disait que « l'usage complet a en lui sa raison », ce qui était une manière commode, pour un philosophe positiviste, d'éluder la recherche des causes. Dès ce jour, M. Hatzfeld résolut, après avoir recueilli les faits, d'en montrer le lien et l'enchaînement; cette intention formelle de compléter Littré s'accuse dans l'Introduction, où il est dit : « L'on doit chercher dans les lois de la pensée la cause historique des transformations auxquelles les mots ont été soumis. »

Ainsi, sous peine d'être incomplète, « de faire de la chronique et non de l'histoire », la méthode historique demande une explication rationnelle; mais l'ordre logique ne suffit pas non plus à tout expliquer et il appelle la connaissance des faits. La vraie méthode ne doit être ni trop empirique ni trop idéale; elle doit unir la succession des faits du langage au développement des idées qu'il traduit. Cela se comprend de soi. Pour tous les mots qui ont des sens nombreux, une classification s'impose au lexicographe, et il la doit faire non pas artificielle, mais naturelle. Il faut donc qu'il se serve de la synthèse aussi bien que de l'analyse. D'abord des faits aussi nombreux que possible, puis des hypothèses qui permettent de tenter une explication rationnelle, enfin la vérification de la théorie par l'histoire. Il en faut donc toujours revenir à l'étymologie qui révèle dans la mesure du possible le sens primitif. Ainsi, prenant l'idée à son origine, on est assuré d'en suivre le développement; et si, dans son développement logique, il se rencontre des hiatus, on pourra les combler par les mots tombés en désuétude, mais acquis à l'histoire; de même que, en histoire naturelle, on rejoint par les fossiles la série interrompue des êtres vivants.

Un bel ordre logique ne suffit donc pas, et l'on ne construit pas un Dictionnaire historique *a priori*. M. Hatzfeld s'en aperçut bientôt. Comment, par exemple, du sens primitif de *partir* (partager), en venir au sens actuel (s'éloigner), si l'on ne retrouvait dans Rabelais le pronominal *se partir* : « Se partit du dict lieu »? La difficulté était bien autre encore quand le sens primitif était tombé en désuétude dans la langue usuelle. Il fallait nécessairement avoir recours aux lumières d'un romaniste de profession, pour noter les diverses étapes par lesquelles ont passé les mots. M. Hatzfeld trouva ce secours en M. Ars. Darmesteter, un savant plus jeune que lui et auquel il a survécu. Nul ne pouvait mieux que l'auteur de la *Vie des Mots* s'assimiler et rendre féconde la conception du nouveau Dictionnaire. Les deux amis, pendant dix-sept ans d'un opiniâtre labeur, travaillèrent en commun plutôt qu'ils ne se partagèrent la besogne; mais le plus jeune, hélas ! est mort au moment où l'impression venait de commencer, trop tôt pour jouir du fruit de ses travaux, assez tard toutefois pour en avoir la gloire. L'élève de M. Darmesteter, qui a pris sa tâche où elle en était, n'a point envie en effet qu'on applique à son maître le *Sic vos non vobis* du poète, et à lui le *Tulit alter honores*. M. Ant. Thomas se plaît à dire modestement que tout y était déjà, précisément parce qu'il était digne de tout continuer. Enfin l'œuvre s'achève, c'est l'essentiel; elle en est au mot *brouette*, et puisque toutes les fiches sont au point, le reste ne tardera pas à voir le jour. C'est du moins le vif désir de tous ceux qui ont pu apprécier les premières livraisons. Si l'on veut savoir comment l'ordre logique et l'ordre historique peuvent être heureusement unis, et malgré toutes les difficultés, se faire valoir l'un l'autre, qu'on lise les articles *accueillir*, *assaisonner* et bien d'autres, où, la chaîne du sens une fois renouée, toute solution de continuité semble pour jamais conjurée.

Non pas que cette perfection soit toujours réalisée, ni même réalisable. Les documents font souvent défaut. Un Dictionnaire historique absolument complet supposerait la connaissance de tout ce qui a été écrit ou parlé à travers les âges. De cette façon, l'on pourrait voir comment chaque sens a fait, et non plus a dû faire naître le suivant; mais ce serait infini. Il faudrait un livre grand comme le monde, et encore serait-il impossible de s'y reconnaître. L'imperfection du savoir humain force l'esprit à sys-

tématiser; et c'est bien heureux, car toute classification même imparfaite produit un certain ordre. Seulement, il reste toujours des chances d'erreur. Il y a des étymologies inconnues qui ne permettent pas de prendre la croissance du mot à sa racine. On peut, sur des faits incomplets, appuyer des généralisations trop promptes, et par là même établir une classification fausse. Mais, il faut bien, même dans le cas de doute, indiquer une solution. Les auteurs reconnaissent simplement que leur œuvre devra être corrigée sans cesse; ils ne pouvaient mieux témoigner de sa parfaite sincérité scientifique. Me serait-il permis d'attester moi-même la sincérité de mes éloges en leur disant que le mot *angarier*, s'il vient de l'italien, vient plus sûrement, peut-être, du latin de la Vulgate? (Matth., xxvii, 32.) Ne pourrait-on pas ainsi voir souvent, dans le sens chrétien des mots, le véritable sens primitif? Si cela est vrai d'*ange*, d'*agape*, et d'*âme*, n'est-il pas possible d'en dire autant d'*abominer* et d'*absoudre?* Le peuple chrétien qui a formé notre langue devait songer plutôt, j'imagine, à la rémission des péchés qu'à l'exemption des peines judiciaires portées par le code pénal de ce temps.

Si je hasarde ces observations, c'est que M. Hatzfeld préfère les moindres remarques aux plus beaux compliments, surtout quand ils s'adressent exclusivement à lui. Ce n'en est pas un d'affirmer que le Dictionnaire, tel qu'il est, — je ne dis pas *son* Dictionnaire, — rendra de grands services. La place me manque pour insister sur le mérite de la nomenclature des définitions, du système adopté pour noter la prononciation. En un mot, quand l'ouvrage sera achevé, ce sera un monument. Les auteurs ne feront pas pour lui dans les journaux une réclame avec le mot d'Horace : *Exegi monumentum;* pourtant cette fois la réclame ne dirait que la vérité. Mais ceux qui vivent encore n'en supporteraient pas même l'expression désintéressée, s'ils n'y voyaient un hommage au collaborateur et au maître qu'ils ont perdu.

A. BOUÉ.

Rome pendant la Semaine sainte. Dessins par Paul Renouard. In-4 de 149 pages. Planches gravées et tirées à Asnières, par Boussod et Valadon, imprimeurs-éditeurs à Paris. Janvier-février 1891.

La dernière page de ce livre décrit le retour des courses à Rome, un jour de grand prix. La civilisation des capitales modernes, avec leur banalité cosmopolite et leur luxe tapageur, y est opposée aux mœurs de la vieille cité avec son originalité pittoresque et sa beauté sévère. L'auteur préfère ce qui fut à ce qui est et se demande ce qui sera. Ses espérances dénotent un admirateur d'une papauté idéale, non d'un partisan du pouvoir temporel. Même ces graves questions mises hors de cause, on est gêné pour approuver un ouvrage où les illustrations semblent se moquer du texte, et le texte mal traduire les cérémonies religieuses. Ces dessins impressionnistes, cherchant l'effet à outrance et l'exagérant avec trivialité, s'inspirent trop de tout ce que l'auteur condamne. La *Distribution des rameaux* (p. 66), l'*Adoration du Christ* à Saint-Sauveur des Thermes (p. 82) sont des crayons d'une manière grotesque. Quelques jolies idées, telles que les deux gamins baisant le pied de bronze de saint Pierre (p. 74), *Jeune et vieille Italie* (p. 136), le *Tombeau* à Saint-Chrysogone (p. 106), n'effacent point la physionomie désagréable de cet ensemble.

Le style est à l'avenant. La prose hurlante et bariolée des Goncourt y passe et repasse en laissant traîner ses oripeaux. La prose non moins réaliste de l'auteur, mais pas plus artistique, y promène ses paillettes et ne dédaigne pas l'argot. « Les petits oublient qu'ils souffrent; ils se *grisent* d'oraisons et d'encens, de chants et de prières. » (P. 83.) Les femmes mettent sur le crucifix leurs baisers « d'une *passion d'amoureuse* pour le Dieu supplicié ». Les litanies et le rosaire « bercent doucement et empêchent de *penser* » ; ils donnent « la paix des sens » et l' « endormement mystique ».

L'auteur a des pages convaincues et virulentes contre la gueuserie rapace des envahisseurs, la prétentieuse dévotion de leur souveraine et les sottes alliances de l'aristocratie, ralliée à la cour et alliée aux Américaines. Ces caricatures sont bonnes, mais devraient être les seules. H. CHÉROT, S. J.

Problèmes de sentiment, par le comte Éméric, avec une préface d'Alexandre Dumas fils, de l'Académie française. Illustrés de 106 dessins de Tiret-Borgnet. In-12 de III-378 pages. Paris, Marpon et Flammarion, 1890.

Livre de haute fantaisie et dont la lecture, quoi qu'en dise M. Dumas, n'est pas de nature à nous faire descendre bien profondément en nous-mêmes. Mais il fallait bien un bout de compliment pour répondre à la politesse d'un galant homme qui vous offre une dédicace. Encore les compliments, de la part d'un académicien spirituel, ne vont-ils pas sans un mot de critique, et M. Dumas n'a eu garde de manquer à la tradition. Singulier directeur, au reste, que l'auteur du *Demi-Monde* pour qu'on aille lui soumettre des cas de conscience ; le fait même de s'adresser à lui annonce que les solutions seront celles de la casuistique mondaine.

Il faut s'étonner seulement que des prêtres, si leur témoignage n'a pas été inventé à plaisir, aient pu donner des consultations à notre théologien de boulevard. Qu'il se montre bienveillant pour le clergé, cela part d'un bon naturel ; mais avant de prendre ses « problèmes » au sérieux, un prêtre aurait bien dû lui donner une petite leçon de théologie. Où a-t-il pris, par exemple, que saint Liguori oblige d'une manière absolue l'épouse coupable à révéler sa faute à son mari, et que Bellarmin lui défend d'en parler à personne ? Pour n'admettre pas les biais et les mensonges reçus dans le monde, les théologiens savent faire la part des circonstances. Avant de les citer, encore faudrait-il les connaître. Mais la littérature mondaine semble se complaire dans les sujets théologiques, dont elle ignore le premier mot.

On lui passerait ce ridicule si elle n'avait quelque prétention à montrer la supériorité de la casuistique mondaine sur celle des théologiens. Qu'est-ce que cette figure fantastique, au buste féminin, avec des ailes déployées, moitié ange moitié bête, dont le dessin s'étale au frontispice du livre ? Est-ce un symbole ? Cette image voluptueuse, espèce de sphinx moderne, semble écraser et pétrir le cerveau d'un pauvre prêtre béatement résigné à son rôle inférieur. Veut-on faire entendre que la théologie est vaincue par la sagesse mondaine ? Pour prendre cette attitude victorieuse, il faudrait pourtant avoir à son actif autre chose que des historiettes légères ou même des fautes d'orthographe (pp. 162 et 232).

En attendant, les théologiens ont le droit de ne pas tenir compte de pareils livres, ou mieux encore, de les ignorer.

A. DES GRÉES.

I. — Poésies Eucharistiques, par Jean Casier. In-12 carré de 126 pages. Gand, Siffer; Paris, Baltenweck, 1890.

II. — Jeanne d'Arc victorieuse, par Saint-Yves d'Alveydre. In-8 de 309 pages. Paris, Sauvaitre, 1890. Prix : 5 francs.

III. — Le Premier Roi; le Premier Pontife, par J. Strada. Deux vol. in-18 de 286 et 321 pages. Paris, Dreyfous, 1890. Prix du volume : 3 fr. 50.

I. — Les *Poésies Eucharistiques* sont dédiées à S. Ém. le cardinal Mermillod, « président du Congrès eucharistique d'Anvers ». Ce sont trente petits poèmes, d'une inspiration pieuse et douce, que l'on dirait écrits après lecture d'un chapitre de l'*Imitation.* L'auteur en résume la pensée unique en ces trois mots de saint Jean qui servent d'épigraphe : *Deus charitas est.* Il y chante la Communion, la Messe, le Tabernacle, la Croix, le Prêtre, le Sacré Cœur, le *Saint-Sang* de Bruges, le Salut du soir, une des meilleures pièces du recueil.

Ces cent vingt-six pages sont pleines de sentiments de foi, et semées de jolis vers, parfois de jolies strophes. L'auteur est jeune; on lit son âge dans certaines périphrases et grands mots, tels que *vacillation*, *fractionnement*, *habitacle*, surtout aux rimes qui viennent, sans y être appelées, carillonner au bout des lignes. Mais combien ces *Juvenilia* sont préférables à la plupart des volumes que publient nos millionnaires de la rime, qui s'intitulent : « les Jeunes » !

II. — Pauvre Jeanne d'Arc ! Encore un poème, 250 pages in-8, en rimes très riches, sur papier de luxe. Mais ce poème est neuf. Ni avant Chapelain, ni depuis, on ne s'était avisé d'écrire sur la Pucelle vingt-cinq chants désignés par une lettre de l'alphabet, de A jusqu'à Z. Cette merveille existe, grâce à M. Saint-Yves d'Alveydre ; mais c'est la plus petite merveille de ce chef-d'œuvre, en prose et en vers. Car il y a prose et vers ; et, pour donner une idée des deux formes, il suffira de cueillir quelques diamants dans la prose.

Après des considérations de haut vol sur l'équilibre européen, la « Loi Synarchique », la question ouvrière et plusieurs autres questions, M. Saint-Yves d'Alveydre arrive à « l'Église Univer-

selle ». Cette Église, qui est celle de M. Saint-Yves d'Alveydre, est un fac-similé de l'arche de Noé; le poète de Jeanne d'Arc y admet d'abord l'Église *Évangélique*, puis l'Église *Mosaïque*, puis le « Brahmanisme indépendant avec sa Pagode-Mère, sa mystérieuse Agartha », puis « n'importe quel *Dictionnaire encyclopédique* », puis l'*Évangile*, la *Thorah*, les *Védas*, le Pape, les Conciles, Luther, Mohamed et Çakya-Mouni (p. 16-17). Il y admet tous les « courants bienfaisants », le courant *Kabbaliste*, le courant *Bouddhiste*, le courant *Théosophe* de Saint-Martin et le courant *Maçonnique* de Fabre d'Olivet (p. 19).

Mais que devient Jeanne d'Arc dans ce brouhaha et ce tohubohu ? Oh ! Jeanne d'Arc, *Johanna Victrix*, c'est le « Sphinx ailé du Temple de la Vérité qui est dans l'Église Universelle » (p. 21); ce fut la Vierge au masque de fer de l'Ancien Régime » (l'auteur ne ménage pas les majuscules). Jeanne d'Arc a déployé sur son étendard « l'Arc-en-Ciel synarchique de Noé, le Drapeau tricolore de la France ». (P. 28.)

Après quoi, défilent les vingt-cinq chants, de A jusqu'à Z, avec des noms d'anges juifs, d'esprits bouddhiques, ou d'esprits qui hantent la fantaisie du poète.

M. Saint-Yves d'Alveydre dédie le tout *à l'Armée française*. Le soldat français qui en lira deux pages sera un brave; celui qui irait jusques à dix serait un héros.

Qu'on décore ce héros et qu'on l'envoie aux Invalides !

III. — Vous souvient-il de l'Exposition, dite du *Centenaire*, et des baraques en plâtre et en bois peint, de toute forme, couleur et laideur, qui encombraient l'Esplanade des Invalides : monstres d'architecture orientale ou hindoue, grimaçant en face du palais que le grand roi fit bâtir pour les vieux serviteurs de la France ?

Au milieu de ces vilaines fantaisies, il y en avait une plus vilaine encore, massive, rougeâtre, avec une manière de tour rougeâtre aussi, qui ressemblait à un immense bonnet de coton chargé de rubans. Cela représentait une pagode indienne; et là-dedans, ou dans les environs, par la faveur de la R. F. et pour l'ébahissement des badauds de tous pays, les prêtres de Bouddha pouvaient se livrer à leurs momeries.

C'est là, selon toute probabilité, que M. J. Strada est allé chercher des inspirations pour son *Premier Pontife* et son *Premier*

Roi; c'est là qu'il s'est prosterné dans la poussière en criant :

> Inde, me voilà donc devant toi. Vénérable,
> Je te salue et pleure, ô vivante, au tombeau,
> Devant la majesté de ton œuvre adorable...

C'est non loin de là qu'il a écrit ces deux gros volumes, douze mille vers au bas mot. Et dans ces volumes, rêvés à l'ombre du bonnet de coton gigantesque, M. J. Strada étale, en vers de mirliton, toutes les histoires des divinités hindoues; après quoi, il intitule ce tas d'ordures : *Épopée humaine.* Ces deux tomes , déclare l'auteur, font suite à quatre autres parus également en 1890. Six poèmes épiques, trente mille vers imprimés en une seule année ! et « la suite paraîtra immédiatement et sans interruption ». Comment se fait-il que la terre n'ait pas tremblé ?

M. J. Strada est un Gange, un Brahmapoutre, qui roule et roule à flots « sans interruption », des vers plats, de la boue très sale et des rimes pauvres. Car M. J. Strada, poète de l'Inde et Valmiki de l'humanité, est le champion de la rime pauvre ; par la raison que l'autre rime est « comme la goutte d'eau sur l'estomac du patient » (?).

M. J. Strada avoue, de bonne grâce, que ses poèmes ont des « longueurs » ; il estime même que, « si on les mettait au théâtre, il faudrait augmenter la rapidité de l'action par des coupures ». On n'est pas plus accommodant.

Toutefois, il est un moyen plus simple « d'augmenter la rapidité de l'action » des épopées de M. J. Strada.

Tout le monde a, dans sa chambre, une cheminée, et le matin, devant sa porte, une *poubelle :* qu'on y expédie ce monceau de papier, « immédiatement et sans interruption ». Mais il faut que la cheminée, ou la poubelle, soient larges : cinq ou six poèmes épiques — un Himalaya d'*Épopées humaines !*

V. DELAPORTE, S. J.

Richelieu à Luçon. Sa jeunesse, son épiscopat. Par l'abbé P. Lacroix, du clergé de Paris. Paris, Letouzey et Ané, 1890. In-8 de 300 pages.

I. — La jeunesse des grands hommes est à la mode du jour en histoire. Pour ne citer que du plus récent, nous venons d'avoir

presque coup sur coup la *Jeunesse de Charles-Albert*, la *Jeunesse du grand Frédéric*, la *Première jeunesse de Marie Stuart* et la *Jeunesse de La Fayette.* Il y a quelques années, on allait plus volontiers à la vieillesse des personnages. A un court intervalle la Sorbonne entendit deux thèses sur le cardinal de Retz et « la fin de sa vie ». On avait tant écrit sur le coadjuteur et l'affaire du chapeau qu'il n'était que temps d'aiguiller ailleurs. Richelieu ne saurait rien envier à Retz. Voici la troisième étude contemporaine sur la première période de son existence. En 1869, M. Avenel faisait paraître, dans la *Revue des questions historiques*, la *Jeunesse de Richelieu jusqu'à l'ouverture des Etats de* 1614; travail synthétique où l'auteur condensait le fruit de sa publication des *Lettres et instructions diplomatiques*, et donnait en même temps la fleur de son savoir. En 1889, M. Gabriel Hanotaux revenait sur le même sujet dans la *Revue des Deux Mondes* (1er juillet et 1er août), sous le même titre de la *Jeunesse de Richelieu.* En 1891, enfin, le 16 février, M. l'abbé Lacroix soutenait devant la Faculté des lettres de Paris une thèse au sujet identique, mais où le titre ancien est passé en sous-titre. Ce n'est pas qu'il arrivât bon troisième; le *visa* officiel permet de constater qu'il a couru bon second; le *visa* disparu, quel indice attestera la priorité de ses découvertes? on lit bien en tête que les *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest* ont eu ses primeurs en 1889; je persiste à craindre que la postérité ait peine à discerner qui des deux auteurs a inspiré l'autre, étant donnée surtout l'imprudente bonhomie de M. l'abbé Lacroix, qui ne dédaigne pas de faire des emprunts à son rival M. Hanotaux, de le résumer (p. 206), de le mentionner et dans son introduction et dans sa bibliographie. Les critiques les plus bienveillants de l'avenir concluront sans doute, en désespoir de cause, que deux chercheurs si semblables ne se sont rencontrés au même terme que pour avoir battu les mêmes chemins et fouillé avec la même sagacité les archives des Affaires étrangères, les *Papiers d'Aquitaine* de Dom Fonteneau et la rarissime *Vie* en latin composée par l'abbé de Pure. La morale de ces préliminaires est qu'il est fort dangereux, par ce temps de lutte pour la science, de laisser dormir une thèse en manuscrit ou en portefeuille.

Ce péril n'est cependant pas aussi grave qu'il semble. M. l'abbé Lacroix a su parer son œuvre de marques de propriété qui ne

lui seront pas ravies. Seul, il a eu l'heureuse pensée de s'adresser aux représentants actuels de la famille de Richelieu, et il a eu le bonheur de retrouver dans leurs archives privées bon nombre de lettres et de pièces qui donnent à son travail un cachet original. On aimerait voir toutefois ces documents mis en meilleur relief, moins noyés au milieu de pages, pour ne pas dire de chapitres entiers de seconde main, et moins perdus parmi des extraits de toute sorte. Le caractère scientifique est absent de l'ensemble et des détails. Livre agréable à lire, comme l'ont proclamé tous ses juges d'office, il ne se présente pas avec un appareil assez technique et fait trop songer, même par le fond, à un ouvrage de vulgarisation. Maint lecteur pensera que l'auteur a étalé dans sa soutenance des connaissances inutiles au grand public, dont ces trois cents pages sont allégées. Je n'en douterais pas davantage, si je n'avais assisté à cette fête littéraire.

Il s'en faut que les explications orales aient parfaitement suppléé toutes les lacunes de l'écrit. Le principal mérite du candidat semblait à plus d'un auditeur consister dans la résolution bien prise et bien tenue de recevoir avec une bonne grâce irréprochable les observations qui lui seraient adressées, et de les accepter toutes comme des compliments.

M. Himly, doyen des lettres, présidait. Avec sa courtoisie ordinaire qui, dans la circonstance, revêtait le caractère d'une plus louable bienveillance, ce professeur, fils de pasteur protestant, ne s'est souvenu de ses origines dissidentes que pour faire preuve de plus de réserve envers la mémoire du terrible vainqueur de la Rochelle, et de plus d'égards pour le prêtre catholique présent sur la sellette. Il y avait là une leçon de haute convenance dont le candidat n'a point paru saisir toujours toute la portée. Les gens faciles à étonner auront pu être quelque peu surpris de l'entendre s'exprimer parfois sur certains abus ecclésiastiques, — d'ailleurs condamnables et condamnés, — dans une langue qui n'aurait point dû être la sienne.

Venons à d'autres détails. M. Himly a relevé la complaisance avec laquelle M. l'abbé Lacroix accepte la théorie, dite des milieux, en vertu de laquelle Luçon, et rien que Luçon, était capable de servir de point de départ à la prodigieuse carrière de ce cadet de Poitou. Une petite ville de Normandie ou du Limousin n'y eût point suffi. Il lui reproche d'avoir été vague et incomplet

dans son tableau de la vie scolaire dans les collèges de Lisieux, Calvi, Navarre et Sorbonne, à l'époque où le jeune Armand du Plessis y étudia. Le *Edmond Richer* de Mgr Puyol est autrement fourni et abondant. Il observe enfin que le candidat a placé Duns Scot avant saint Thomas. En général, M. l'abbé Lacroix n'a pas fait parade d'une compétence spéciale dans les questions et les matières ecclésiastiques. Ajoutons, pour en finir avec les blâmes, qu'il ne s'est point montré défenseur très tenace de ses opinions imprimées, lorsque M. Gazier, le dernier, dit-on, des jansénistes, a obtenu de lui sans coup férir le désaveu de ce qu'il avait affirmé contre Saint-Cyran.

La conclusion de cette thèse en est la partie la plus remarquable. M. l'abbé Lacroix y soutient : 1° que Richelieu a été un excellent évêque; 2° que l'évêque a préparé le ministre. C'est le résumé d'un livre qui n'est pas sans témoigner de la droiture des intentions du candidat. L'Église y apparaît comme une école non seulement de la vertu et du zèle, mais de la sage politique et du bon gouvernement.

A-t-il lu l'histoire des Congrégations *de Auxiliis* par le P. *Servy?* (P. 25.) Ce nom ainsi estropié est une coquille empruntée par lui à M. Avenel, qui pas plus que lui peut-être n'a lu le P. Serry. Ailleurs, M. l'abbé Lacroix parle de l'*Apologie* de Saint-Cyran pour l'évêque de Poitiers, et prouve également, par l'inexactitude du titre cité, qu'il connaît peu l'ouvrage; il était d'autant plus à l'aise pour le qualifier de « savant ».

H. CHÉROT, S. J.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Association catholique (Paris boul. Saint-Germain, 262). — 15 mars. — Un programme d'action, *marquis de la Tour-du-Pin.* — Projet de décentralisation administrative et politique en France. — L'Eglise catholique et les institutions de la France, *Urbain Guérin.* — Notice historique sur M. Maignen, *V. de Marolles.* — Les conditions du travail en Europe : Suède et Norvège.

Bulletin de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Romans). — Mars-avril 1891. — Les maisons de Propagation de la foi, *chan. Guichard.* — La Révolution dans les Terres-Froides (Isère), *abbé Lagier.*

Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes (Gap, rue Grenette, 4). — Janvier-mars 1891. — Les armes de Guillaume Farel, *G. Vallier.* — Le diluvium et la période glacière dans les Hautes-Alpes, *D. Martin.* — Briançon pendant la Révolution, *Dr Chabrand.*

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35). — 15 mars. — Les examens de religion dans le diocèse de Paris, *abbé Gaultier de Claubry.* — Les collèges communaux, *A. d'Herbelot.* — L'éducation dite nationale : les institutions annexes de l'enseignement, *F. Gibon.* — Les subventions communales aux écoles libres, *L. de Crousaz-Crétet.*

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Février. — Académie de Saint-Raymond de Pennafort : le droit canon et les fabriques d'église en France, *H. Fedou.* — A propos d'une « sanatio in radice », *A. Boudinhon.* — Le nouveau décret de la S. C. des évêques et réguliers, et l'ingérence des supérieurs et supérieures dans le for de la conscience, *P. Pie de Langogne.*

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 février. — Les écoles aux Etas-Unis, *vicomte de Meaux.* — Un livre sur M. Foisset : Lettres inédites de MM. de Montalembert, de Falloux et Louis Veuillot, *P. Thureau-Dangin.* — Saint-Marc Girardin pédagogue, *Th. Froment.* — Richelieu évêque, d'après une nouvelle publication, *P. Bertrand.*

10 mars. — Souvenirs de l'entrevue d'Erfurt, par un page de Napoléon Ier, *marquis de Gabriac.* — Victor Hugo après 1830 : l'assemblée législative, le 2 décembre, *E. Biré.* — Le nouveau conseil municipal de Paris et les intérêts parisiens, *A. Morillon.* — L'hôtel de Bertrand du Guesclin à Paris, *S. Luce.*

Cosmos (Paris, rue François Ier, 8).

— 21 février. — Cadran solaire de l'église de Brou, à Bourg-en-Bresse, *F. Tardy*. — Les grands hivers en France, *C. Maze*. — La transfusion du sang de chien dans la tuberculose, *Dr L. Menard*. — Les chemins de fer au Chili, *B. B.* — La langue française en Italie, *Dr A. Battandier*. — Le Soja, *G. de Dubor*. — Les acridiens dans l'extrême Sud algérien, *J. Kunckel d'Herculais*. — Les poudres sans fumée dans les combats de mer, *C. Chabaud-Arnault*. — La montée de l'anguille dans la Somme, *V. Brandicourt*.

28 février. — Les grands hivers en France, *C. Maze*. — Lampes à arc, *de Contades*. — La neige à New-York le 26 janvier. — Découverte, vie et extinction du bison américain, *L. Kerjughall*. — Essai d'une explication rationnelle et scientifique de l'attraction universelle, *R. D.* — La notion de l'espèce, *A. Acloque*.

7 mars. — Découverte, vie et extinction du bison américain, *L. Kerjughall*. — Les grands hivers en France, *C. Maze*. — Inscriptions de Tunisie, *A. L. Delattre*. — Le pont provisoire au fort Saint-Ange, *Dr A. Battandier*. — Photographie des couleurs, *E. Maumené*. — Les Indiens de la Colombie anglaise, *Hamard*. — La réparation des lampes à incandescence, *J. A. Montpellier*. — Essai d'une explication rationnelle et scientifique de l'attraction universelle, *R. D.* — Les gisements de phosphate de la Floride, *M.*

14 mars. — Variations de conductibilité des substances isolantes, *F. Kéramon*. — Le vent et les mouvements microsismiques, *A. Battandier*. — La neige en Algérie. — De l'influence des grands froids de l'hiver sur quelques-uns des animaux de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle, *A. Milne-Edwards*.

Economiste français (Paris, 2, cité Bergère). — 21 février. — Les nouveaux tarifs de douanes et leurs probabilités d'application. — Les pouvoirs du Parlement anglais sur les tarifs de chemins de fer. — La coopération au congrès de Marseille.

28 février. — Le budjet de 1892 : chemins de fer. — La République Dominicaine. — Le socialisme d'Etat aux antipodes.

7 mars. — La question algérienne (électorale). — La condition de l'ouvrier agricole, d'après des documents récents. — Le caractère et la progression des pensions avant 1789.

Nature (Paris, boul. Saint-Germain, 120). — 21 février. — Navire séparable en deux tronçons. — Les microbes, *Dr Cartaz*. — Le secteur de la place Clichy, à Paris, *E. Hospitalier*. — L'homme bête de somme, *V. Brandicourt*. — Densimètres, pèse-acides et volumètre, *A. Bernard*.

28 février. — L'hiver 1890-1891, *J. Tissandier*. — La photographie pratique, *H. Fourtier*. — Dahoméens et Egbas, *E. Foa*. — La mesure du degré de l'équateur au dix-huitième siècle, *W. de Fonvielle*.

7 mars. — L'épuration des eaux pour l'alimentation des villes, *P. Lauriol*. — La récente éruption volcanique à l'île Vulcano, 1888-1890, *J. Platania*. — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier*. — La boucle de vapeur, *E. H.* — La science pratique, *Y. Guédon*.

14 mars. — L'importation des bestiaux vivants de l'Argentine, *Daniel Bellet*. — Vélocipèdes à caoutchoucs pneumatiques, *La Tour-du-Pin Verclause*. — Caisson flottant pour la réparation des navires, *G. Richou*. — Les plantes dans les appartements, *Larbalétrier et Poirel*. — Le cerveau des fous, *F. Hément*.

Notes d'art et d'archéologie (Paris, 20, rue de la Chaise). — Février. — Valencia del Cid (suite), *Balysis*. — L'église de Saint-Sulpice de Favières, *A. Bouillet*. — Affiches et murailles, *G. de Roton*.

Nouvelle Revue (Paris, boul. Montmartre, 18). — 1er mars. — Le quatrième État français, *marquis de Castellane*. — La force des choses, *P. Margueritte*. — Le régime douanier de la France, *E. Fournier de Flaix*. — Dépopulation et démocratie, *L. Giraud*. — Le spiritisme, *J. E. Alaux*. — L'envahissement chinois en Amérique, *J. F. Shephard*.

15 mars. — La question religieuse, *M. de Marcère*. — Le maréchal de Berwick et la défense des Alpes, *vicomtesse de Vaulchier*. — Le fendeur de pieux : Abraham Lincoln (suite), *E. Masseras*. — Jean Richepin, son œuvre, *B. H. Gausseron*. — La société persane : la femme persane, *Ahmed-Bey*. — La semaine sainte en Espagne, *Léo Claretie*.

Réforme sociale (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 1er mars. — Le renouvellement du privilège de la Banque de France et l'agriculture, *L. Milcent*. — L'ouvrier belge en 1853 et 1886. *A. Julin*. — Les verriers d'Hirschberg (Basse-Silésie), *M. Bellom*. — Les logements ouvriers à Varsovie, *A. Suligowski*. — L'act Torrens en Tunisie, *Ch. Hackenberger*. — La question ouvrière dans les lettres pastorales des évêques catholiques, *J. Cazajeux*.

16 mars. — Les institutions privées et les sociétés d'économie, d'épargne ou de crédit à Limoges, *L. Guibert*. — Le domaine rural du ve au ixe siècle, *Paul Allard*. — Le socialisme et les lois économiques, *Cl. Jannet*. — Les budgets comparés des monographies de familles, *E. Cheysson*.

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Mars. — Hiérarchie et liturgie dans l'Eglise gallicane au ve siècle, d'après un écrit restitué à Fauste de Riez. — La langue parlée par Jésus et par les apôtres. — Une colonie de moines liégeois en Pologne au xiie siècle. — La question religieuse chez les Grecs. — Arimathie et Ramathain Sophim. — Les origines du culte anglican.

Revue de l'Art chrétien (Lille, 41, rue de Metz). — 1891, tome II, livraison I. — Histoire de l'art pendant la Renaissance, Italie : « les Primitifs » de M. Eug. Müntz, *J. Helbig*. — Esquisse topographique de Constantinople, *Dr Mordtmann*. — Lampes chrétiennes de Carthage, *R. P. Delattre*.

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Février. — La Prusse et sa Révolution intérieure de 1806 à 1812, *E. Wildrebe*. — Xavière de Ferrette, dernière abbesse de Masevaux, *E. Lintzer*. — Le faux et le vrai Jean Tauler, *M. Zitvogel*. — Calendrier historique du chapitre et de la cathédrale de Strasbourg, *A. Straub*. — En Terre Sainte, *A. Postina*.

Revue Bleue (Paris, boul. Saint-Germain, 111). — 21 février. — Les Mémoires d'un avocat anglais, *Arvède Barine*. — Le roman d'un socialiste allemand, *L. Miramon*. — Le nouveau cabinet italien, *Giacometti*.

28 février. — Le christianisme et l'éducation romaine au ive siècle, *G. Boissier*. — La jeunesse de Frédéric le Grand, d'après M. E. Lavisse, *A. Rambaud*. — Comment je devins conférencier, *Fr. Sarcey*.

7 mars. — La diplomatie d'amateurs, *A. R.* — Edmond About à l'école d'Athènes, *G. Deschamps*. — Les œuvres de Montesquieu, *C. Bigot*. — Concerts du Conservatoire, *R. de Récy*. — Les Mémoires de Talleyrand, *Ursus*.

14 mars. — Les Mémoires de Talleyrand sont-ils authentiques ? *F.-A. Aulard*. — A propos de « Thermidor », *L. Ganderax*. — La messe solennelle de J.-Sébastien

Bach, *R. de Récy*. — La civilisation byzantine, *A. Rambaud*.

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux, rue Cabirol, 16). — 25 février. — La religion et le clergé à la Réole pendant la Révolution, *O. Gauban*. — Le camp romain de Saint-Médard-en-Jalles et le pujeau de la Capelle, *A.-J. Lafargue*. — Les excentriques disparus, *Dubédat*.

10 mars. — Etudes sur le STABAT MATER, *J.-B. Pardiac*. — La religion et le clergé à la Réole pendant la Révolution, *O. Gauban*. — Le camp romain de Saint-Médard et le pujeau de la Capelle, *A.-J. Lafargue*.

Revue chrétienne (Paris, avenue de l'Observatoire, 11). — Mars. — Les pensers d'un collègue de Cavour sur la politique italienne, *Th. Roller*. — Une traduction du Nouveau Testament (Stapfer), *Jean Monod*. — La civilisation phénicienne, *E.-H. Kruger*. — L'avenir des missions, *Lobstein*.

Revue de l'enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 26 février. — Les collèges de l'Algérie et le quart colonial, *G. G.* — Faculté des lettres de Paris : thèses de M. Fréd. Montargis. — L'agrégation d'histoire en 1890.

5 mars. — La question des *School-boards* en Angleterre, *J. Bébin*. — Gustave Merlet, *Em. Chauvelon*. — Les exercices physiques à Paris, au lycée de Montpellier.

12 mars. — Conseil supérieur : élection d'un représentant des agrégés des lettres. — Les directions d'études au Lycée de Caen, *M. Morlet*.

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er mars. — Fin de la guerre de la succession d'Autriche, *duc de Broglie*. — Le tarif des douanes, *Ch. Lavollée*. — Le parti de la démocratie sociale en Allemagne, *J. Bourdeau*. — L'alliance franco-russe sous le premier Empire, *G. Valbert*.

15 mars. — Dans l'Inde : Jeypore, Bombay, Ellora, *André Chevrillon*. — Le nouveau « Silver-Bill » aux Etats-Unis, *Emile de Laveleye*. — La crise de l'enseignement secondaire. La science éducatrice, *Marcelin Berthelot*. — La jeunesse de La Fayette, *A. Bardoux*.

Revue générale (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Mars. — Mémoires du vicomte Armand de Melun, *A. de Melun*. — Barbey d'Aurevilly, critique, *Ch. Buet*. — L'instinct chez les bêtes, *M. Lefèvre*. — Octave Feuillet, *L. de Monge*. — Du suffrage universel, *J. Van den Heuvel*.

Revue historique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Janvier-février 1891. — Richelieu et l'Allemagne (1624-1630), *G. Fagniez*. — Les *Periochæ* de la guerre sociale, *Th. Reinach*. — Antoine de Bourbon et l'Allemagne (1560-1561), *H. Hauser*.

Mars-avril. — Les causes de la chute de la Pologne, *N. Kareiev*. — Les couronnements des rois Hugues et Robert, *J. Havet*.

Revue catholique des Institutions et du droit (Grenoble, 4, Grand'rue). — Mars. — Rapport de M. l'abbé Defourny sur le « Militarisme ». — De certaines propositions relatives au droit d'association et à la succession des célibataires, *J. Bresson*. — Le socialisme allemand, *Aug. Onclair*. — Les caisses de prêt de Raiffaisen, *L. Durand*. — L'Union des catholiques sur le terrain social, *Th. Shyrgens*.

Revue de la Jeunesse catholique (Paris, 262, boul. Saint-Germain). — Janvier (1er numéro). — Notre Revue, *Le Comité*. — La France en Afrique, *Fernand Butel*. — L'art et

l'argent, *Robert de la Sizeranne*. — La rivalité des langues, *A. Béchaux*. — Les congrégations religieuses et l'impôt d'accroissement, *M. Legendre*. — Alfred Tonnelé, *G. Maze*. — Causerie littéraire, *H. Le Franc*.

Revue de Lille (Lille, boul. Vauban, 56). — Mars. — Kolb-Bernard, sénateur du Nord : la question romaine, *Mgr Baunard*. — La représentation proportionnelle et les élections de 1889, *M. Vanlaer*. — Le transformisme mitigé, *N. Boulay*. — Mgr Bridoux et la misson du Tanganika, *L. Salembier*. — L'hypnotisme : Phénomènes spirituels de l'hypnose, *H. Moureau*. — Les muletiers du Vivarais et du Velay, *A. Mazon*.

Revue du Lyonnais (Lyon, rue Stella, 3). — Février. — Les temples et les cimetières des protestants à Lyon, *N. Rondot*. — Un épisode lyonnais de la fin de la guerre de Cent ans, *R. Mouterde*. — Les comptes et la chronique de Condrieu, *J. Denais*. — Une maison lyonnaise du XVIII[e] siècle, *E. P.*

Revue du Monde catholique (Paris, 76, rue des Sts-Pères). — 1[er] mars. — Ce qui manque à la meilleure des républiques, *marquis de Moussac*. — En Belgique, en Hollande, *E. Loudun*. — Lettres inédites de saint François de Sales et de sainte Chantal, *J. Denais*. — Les débuts de la civilisation en France, *J.-A. Petit*. — La France et l'Annam, *L. Robert*. — L'enseignement catholique en Irlande, *J.-A. de Colclough*.

Revue philosophique (Paris, boul. Saint-Germain, 108). — Mars. — Pourquoi mourons-nous? *J. Delbœuf*. — Sur un cas d'aboulie et d'idées fixes, *Pierre Janet*. — L'art et la logique (fin), *G. Tarde*.

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Février. — La fondation de Babylone, d'après la Genèse, *D[r] Bourdais*. — Essai sur la conscience psychologique, d'après saint Thomas, *H. Goujon*. — Un et trois en Dieu, d'après une définition pontificale du troisième siècle, *F. D.* — La question du chant liturgique.

Revue générale des Sciences pures et appliquées (Paris, place de l'Odéon, 8). — 28 février. — Les équilibres chimiques, *H. Le Chatelier* et *G. Mouret*. — Les idées nouvelles sur les échinodermes, *R. Kœhler*. — Revue annuelle d'astronomie, *G. Bigourdan*.

15 mars. — La nature des sécrétions microbiennes, *A. Charrin*. — L'hypothèse météoritique de M. Norman Lockyer, *G. Salet*. — Les équilibres chimiques : application des principes de la thermodynamique, *H. Le Chatelier* et *G. Mouret*. — L'œuvre du nivellement général de la France.

Revue scientifique (Paris, boulevard Saint-Germain, 111). — 21 février. — La physiologie et la question sociale, *P. Albertoni*. — Un reboisement dans les Indes anglaises, *L. Ussèle*. — Le phonographe au dix-septième siècle et les rêveries scientifiques, *A. de Rochas*. — L'exposition ethnographique de Sibérie.

28 février. — Les grands animaux fossiles de l'Amérique, *M. Boule*. — La pathogénie du diabète, *R. Lépine*. — L'alcool de riz, *G. Petit*.

7 mars. — La langue française en Indo-Chine, *E. Aymonier*. — L'aluminium, *M. Hanriot*. — La vaccination dans l'armée, *Ch. Aimat*. — La photographie des couleurs.

14 mars. — Le vin et le tabac, *Léon Tolstoi*. — La langue française en Indo-Chine, *E. Aymonier*. — L'amélioration des races européennes des vers à soie, *Coutagne*. — La

vaccination charbonneuse en Australie, *A. Loir*.

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Février. — Bavière et Tyrol, *Dr A. Taponier*. — Préliminaires de l'Université de Fribourg, *P. Berthier*.

Science sociale (Paris, rue Jacob, 56). — Février. — Le conflit actuel entre Yankees et Peaux-Rouges, *P. de Rousiers*. — Le type du méridional, d'après les œuvres d'A. Daudet, *J. Moustier*. — Les évolutions de la grande et de la petite propriété en Angleterre, *L. Poinsard*. — Les mouvements révolutionnaires en Suisse ; la démocratie actuelle, *R. Pinot*.

Tour du Monde (Paris, boulevard Saint-Germain, 79). — 28 février, 7 et 14 mars. — La première traversée du Grœnland, par *M. Fridtjof Nansen* (1888).

Union Économique (Paris, 23, rue des Lombards). — 10 mars. — Du succès des banques populaires à l'étranger, *P. L. de Besse*. — Le contrôle dans les sociétés anonymes, *H. Garreau*. — Société catholique d'économie politique et sociale : discours de *Mgr Freppel*.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American Ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati). — Mars. — Le système des concessions en théologie et ses récents défenseurs, *Rt Rev. Schroeder*. — Le poète de la Passion, *Rev. Henry*. — Les Grecs catholiques et les prêtres latins. — La théologie morale et la loi civile, *Rev. J. Putzer*. — Les leçons du centenaire du P. Mathew, *Rev. J. Halpin*.

Catholic World (New-York). — Mars. — Le témoignage de la science en faveur de la religion, *Rev. William Barry*. — Le *Home rule* en Irlande, il y a deux cent cinquante ans, *G. Mac Dermot*. — Mr Match-Maker Ram, *Farinholt*. — La collection philosophique de Stonyhurst, *V. Rev. Hewit*. — Histoire d'une conversion. — De l'hypnotisme, *William Seton*.

Civiltà cattolica (Rome). — 7 mars. — Du progrès final de la Révolution. — Observations sur l' « Histoire universelle » de César Cantù. — Le pontificat de saint Grégoire le Grand dans l'histoire de la civilisation chrétienne. — Les diableries du siècle passé.

Ciudad de Dios (Madrid, monasterio de l'Escorial). — 20 février. — La nouvelle historique en Espagne, *Fr. Blanco Garcia*. — Essai sur l'esthétique de la musique, *E. de Uriarte*. — La religion de l'avenir, *J. Monasterio*. — Les organismes modificateurs des terrains, *F. Faulin*. — Un procès d'Inquisition sur des illuminés à Valladolid, *M. F. Miguélez*.

5 mars. — Légères observations sur le mouvement, *J. Fernandez*. — L'archipel des Philippines, *F. Valdès*. Réponse à une brochure sur la proximité de la fin du monde, *C. Muiños Sáenz*.

Katholische Bewegung (Würzbourg et Vienne). — 28 février. — Les Jésuites. — Le *Kulturkampf* en Hongrie. — Excursion à Venise. — Le prince-primat cardinal Simor.

Literarische Rundschau (Fribourg en Brisgau). — 1er mars. — *Schæfer*, Les livres du Nouveau Testament (all.).

—*Mozley*, Lettres et correspondances de J. H. Newman (ang.). — *Guglia*, Les éléments conservateurs en France à la veille de la Révolution (all.). — *P. Heinrich*, La compétence sociale de l'Église et le protestantisme : Wittenberg et Rome, le Christ ou l'Antechrist (all.). — *Thode*, L'école de peinture de Nuremberg aux quatorzième et quinzième siècles.—*Hæckler*, Catéchisme de controverse. — *Stapfer*, Etudes critiques sur le livre *de l'Ame* d'Aristote. — *Piel*, Théorie de l'harmonie.

Lyceum (Dublin). — Mars. — Tsar et nihiliste. — L'Italie du signor Crispi. — Les économistes et l'Evangile. — Influences sociales. — L'art de dire la bonne aventure. — Préjugés populaires sur les oiseaux.

Month (Londres). — Mars. — Première partie de la vie du cardinal Newman, *R. F. C.* — La pastorale de l'archevêque Benson, *J. Morris*. — Fabrication de la dentelle en Irlande, *Montagu-Griffin*. — La Pâque de Notre-Seigneur au jeudi saint, *Sydney F. Smith*. — Personnages célèbres d'Irlande au seizième siècle : le P. Henry Fitzsimon, *E. Hogan*. — L'histoire du concile du Vatican, *R. Beauclerk*.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en Brisgau). — Mars. — Un programme politico-social (M. de Mun), *A. Lehmkuhl*. — Le christianisme non dogmatique (fin), *Th. Granderath*. — Le symbolisme de la croix dans la poésie liturgique des Latins, *G. M. Dreves*. — La faute de Wallenstein (fin), *B. Duhr*. — Cercles et asiles d'apprentis, *H. Pesch*. — Les antennes des insectes, III, *E. Wasmann*. — Une visite à Philadelphie, *J. G. Hagen*.

Studien op godsdienstig, wetenschappelijk en letterkundig Gebied (Utrecht). — Février. — L'état déplorable de l'Eglise réformée en Hollande à l'époque de la plus florissante prospérité, *W. Wilde*. — Un monument.

Mars. — L'ancien évêché de Roermonde, 1589-1001, *H. J. Allard*. — Le Pesemah Oeloe Manna à l'île de Sumatra, *J. van Meurs*, Mission. apost. — Les « Idoles » de Bacon, *T.* — Le laboratoire zoologique de Portel, *H. Bolsius*.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *février* — 20 *mars*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

ABÉLARD. — *Tractatus de unitate et trinitate divina.* (Découvert et publié pour la première fois par le Dr R. Stœlzle.) In-12 de XXXVI-101 p. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891. Prix : 2 m. 80 (3 fr. 50).

BLOCQUEVILLE (Marquise de). — *A travers l'invisible.* In-16 carré de 228 pages. Paris, Librairie des bibliophiles, 1891. Prix : 3 fr. 50.

FABRE D'ENVIEU (Abbé). — *Le livre du prophète Daniel*, t. II, 2e partie (pages 773-1493). In-8. Paris, Thorin, 1891.

FOURRIÈRE (Abbé). — *La Mythologie expliquée d'après la Bible.* In-8 de 88 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1890.

FROMENT (Fr.), S. J. — *La véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ* (réédité par le P. Kieckens). In-16 long de LIV-331-40 p. Bruxelles, Vromant, 1891. Prix : 3 fr. 50.

GALLIFFET (J. de). — *Sujets de méditations sur la fin de l'homme.* In-32 de VII-116 pages. Boulogne-sur-Mer, Deligny, 1891.

GHEYN (G. Van den). — *La religion, son origine et sa définition.* In-8 de 130 pages. Paris, Leroux; Gand, Engelke, 1891.

HERVIEU (J.-C.). — *Mot à mot du Catéchisme, ou Explication littérale et raisonnée de la doctrine chrétienne.* In-18 de VIII-367 pages. Paris, Leday, 1891 (2e éd.). Prix : 2 fr.

LE CAMUS (Abbé). — *L'Œuvre des Apôtres.* In-8 de XLVIII-368 pages. Paris, Letouzey, 1891. Prix : 6 fr.

OLLIVIER (R. P. M.-J.), O. P. — *La Passion, essai historique.* Grand in-8 de XXIV-512 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

PERDRAU (Abbé). — *Les premières années de la très sainte Vierge.* In-18 de 414 pages. Paris, Leday, 1891. Prix : 3 fr. 50.

PESNELLE (Le R. P. E.), des Prêtres de la Miséricorde, docteur en théologie, etc. — *Le dogme de la création et la science contemporaine.*

Seconde édition. In-8 de IV-420 pages. Arras, Sueur-Charruey, 1891.

SOULLIER (Abbé M.). — *La désolation du peuple juif.* In-12 de VII-454 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1891. Prix : 3 fr. 50.

J. M. A., missionnaire apostolique. — *Guirlande à saint Joseph.* In-8 de 188 pages, avec gravures. Lille, Desclée.

— *Fleurs eucharistiques.* In-8 de 192 pages. Lille, Desclée.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

BEUDANT (Ch.). — *Le droit individuel et l'État.* In-8 de 289 pages. Paris, Rousseau, 1891. Prix : 6 fr.

COSTE (Ad.). — *La richesse et le bonheur.* In-24 de 188 pages. Paris, Alcan (Bibliothèque utile, à 60 c. le vol.).

FOLLEVILLE (Daniel de). *La question des Universités régionales et les réformes proposées par M. Liard.* In-8 de 72 pages. Paris, Chevalier-Marescq. Prix : 1 fr. 50.

FONSEGRIVE (G. L.). — *Éléments de philosophie.* Tome I : Psychologie. In-8 de 310 pages. Paris, Picard et Kaan.

FRANCHI (Aus.). *Ultima critica.* T. II : Sentimento. In-12 de 499 p. Milan, Palma. 1891.

KANT (Emm.). — *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* (trad. par Ch. Andler et Ed. Chavannes). Grand in-8 de CXXX-96 pages. Paris, Alcan, 1891. Prix : 4 fr. 50.

LACROIX (L.). — *Quid de instituendo principe senserit Vayerius.* Brochure in-8 de 75 pages. Paris, Letouzey, 1890.

LAVELEYE (E. de). — *De la propriété et de ses formes primitives.* In-8 de XXX-562 pages. Paris, Alcan, 1891. Prix : 10 fr.

MANS (Isid.). — *De la justice pénale, étude philosophique.* In-18 de 228 pages. Paris, F. Alcan, 1891. Prix : 2 fr. 50.

PARISET (E.). *Dispositions de dernière volonté à Rome et dans le droit ancien.* Grand in-8 de 154 pages. Paris, Rousseau, 1891. Prix : 6 fr.

— *Les monuments historiques.* In-8 de 222 pages. Paris, Rousseau, 1891. Prix : 6 fr.

RAMBAUD (J.). — *Le Socialisme et les lois économiques, conférence.* Broch. in-8 de 24 pages. Lyon, Jevain, 1891.

RAUH (F.). — *Essai sur le fondement métaphysique de la morale.* In-8 de 258 pages. Paris, Alcan, 1890. Prix : 5 fr.

WORMS (Em.). — *Exposé élémentaire et critique de la science des finances.* In-8 de 403 pages. Paris, Giard, 1891. Prix : 7 fr.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Beauregard (J. de). — *De Paris à Vienne par Oberammergau.* In-12 de 432 pages, illustré. Paris, Vic et Amat, 1891.

Blampignon (E. A.) — *Massillon,* supplément à son histoire et à sa correspondance. In-12 de 69 pages. Paris, Leday, 1891.

Boissard (Henry), ancien procureur général à la cour de Dijon. *Théophile Foisset* (1800-1873). In-18 de IV-319 pages. Paris, Plon, Nourrit, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Boissier (G.) — *La fin du paganisme.* Deux in-8 de 460 et 516 p. Paris, Hachette, 1891. Prix : 15 francs.

Broglie (duc de). — *Mémoires du prince de Talleyrand.* Deux volumes in-8 de XXXII-458 et 568 pages. Paris, Calmann Lévy, 1891. Prix : 15 francs.

Caloen (Dom Gérard Van) O. S. B. — *Dom Maur Wolter et les origines de la Congrégation bénédictine de Beuron.* Esquisse biographique. In-18 de 132 pages avec portrait. Bruges-Lille. Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1891.

Chamard (dom), prieur des Bénédictins de Saint-Maur. — *Annales ecclésiastiques,* ou Histoire résumée de l'Église catholique, de 1869 jusqu'à nos jours. In-4 à deux col. Premier fascicule, 168 pages. Le volume : 10 francs.

Constantin (vicomte de). — *L'archimandrite Païsi et l'ataman Achinoff.* In-18 de XIV-344 pages. Paris, Librairie de la Nouvelle Revue, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Franklin (Alf.) — *La Vie privée d'autrefois : les Médicaments,* variétés gastronomiques. Deux volumes in-12 de 280 et 270 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 3 fr. 50 le volume.

Gilly (Mgr). — *Mgr Besson, évêque de Nîmes* (1875-1888). In-18 de 403 pages. Besançon, Paul Jacquin ; Paris, V. Retaux et fils, 1890.

Guillaumet (G.) — *Tableaux algériens.* In-18 de 274 pages. Paris, Plon, 1891.

Hérisson (le comte d'). — *La Chasse à l'homme ;* guerres d'Algérie. In-12 de XII-364 pages. Paris, Ollendorff, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Louchet (A.) — *Les Congrégations religieuses et la persécution fiscale.* Brochure in-8 de 36 pages. Paris, Société générale d'éducation et Comité des jurisconsultes, 1891.

Maury. — *Correspondance diplomatique et mémoires inédits du cardinal Maury* (1792-1817), annotés et publiés par *Mgr Ricard,* prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur honoraire des Facultés d'Aix

et de Marseille. Deux volumes in-8 de LXXI-516 et 576 pages. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1891.

MOIREAU (Aug.) — *La Banque de France, le Crédit foncier, la Caisse des dépôts et consignations.* In-18 de IV-236 pages. Paris, Perrin, 1891.

SAINT-AMAND (J. de). — *Les dernières années de la duchesse de Berry.* In-18 de 424 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50.

SÉCHÉ (L.) — *Les derniers jansénistes* (1710-1870). Deux in-8 de XXXVI-390 et 459 pages. Paris, Perrin, 1891. Prix : 15 francs.

TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.). — *Billets languedociens inédits.* Brochure in-8 de 12 pages. Toulouse, Privat, 1891.

TERCIER (Général). — *Mémoires politiques et militaires* (1770-1816), publiés par C. de la Chanonie. In-8 de xxx-452 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50.

THOLON (Abbé). — *Gloires et bienfaits de la Papauté pour le salut du monde.* Brochure in-8 de 32 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 1 franc.

F. J. L. — *Sainte Geneviève, patronne de Paris et de la France.* In-18 de 144 pages. Lille, Desclée.

Heureux fruits de l'éducation chrétienne, simples notices sur quelques élèves des Frères. In-8 de 192 pages. Lille, Desclée, 1890.

Rome pendant la Semaine sainte. Grand in-4 de 149 pages, avec 54 planches. Paris, Boussod et Valadon, 1891. Prix : 60 francs.

Vie de la bienheureuse Mère Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, d'après les mémoires de la Mère de Chaugy. In-8 de 206 pages. Lille, Desclée, 1891.

ZELLER (Jules), membre de l'Institut. — *Histoire d'Allemagne : la Réforme, Jean Huss, Martin Luther ; Premiers empereurs de la maison d'Autriche.* In-8 de 423 pages. Paris, Perrin et Cie, 1891.

LITTÉRATURE

ROMANS

DONCIEUX (George). — *La Pernette.* Origine, histoire et restitution critique d'une chanson populaire romane. In-8 de 52 pages. Paris, 1891.

GOURDON (G.) — *Le sang de France*, poésies. In-18 de XII-192 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

LEBARQ (Abbé J.) — *Œuvres oratoires de Bossuet*, t. I (1648-1655) et t. II (1655-1659). Deux grands in-8 de LXIII-596 et 575 pages. Lille, Desclée, 1891. Prix : 12 francs.

MAISTRE (X. de). — *La jeune Sibérienne.* In-18 de 92 pages. Lille, Desclée, 1891.

Ouida. — *Le dernier des Clarencieux.* Deux volumes in-12 de 392 et 468 pages. Paris, Perrin, 1891.

Pierret (Émile). — *Les Illusions du cœur.* In-12 de 410 pages. Paris, Perrin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Sylva (Carmen). — *Le roman d'une princesse.* In-12 de 300 pages. Paris, Perrin, 1891.

Walter (André). — *Cahiers,* œuvre posthume. In-18 de 278 pages. Paris, Perrin, 1891.

Vuillemin (Dom J.-B.). — *Nouveau voyage autour de ma chambre.* In-8 de 92 pages. Lille, Desclée.

X..., avocat. *Choses du monde à gens d'Eglise ; choses d'Église à gens du monde.* In-18 de 286 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Le 31 mars 1891.

Le gerant : P.-P. BRUCKER.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

AVRIL 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Melchioris Cani, episcopi Canariensium, ex ordine Prædicatorum, *Opera* (cura M. Cucchi, soc.). Trois vol. in-8 de LI-320, 272 et 484 pages. Rome, typ. Forzani, 1890. Prix : 6 francs.

Melchior Cano eut le mérite d'inaugurer l'enseignement méthodique des *sources* de la théologie. Il le fit magistralement, et son ouvrage, vraiment remarquable par les solides qualités du fond et par l'élégance littéraire de la forme, mérita les éloges des juges les plus compétents. Ce livre d'ailleurs parut à son heure, alors que les protestants, rejetant la tradition et ses différents organes, n'admettaient plus d'autre canal ni d'autre règle de la foi que le libre examen et l'interprétation privée de l'Écriture Sainte. Les rationalistes sont venus depuis, et ont obligé les catholiques à étendre encore davantage le cadre de ces études préparatoires, et nous avons la théologie *fondamentale* ou *apologétique*, dont les *lieux théologiques* ne constituent qu'une partie. Malgré cela, le traité de l'illustre dominicain demeure en possession de sa gloire, et conserve son utilité. On devra sans doute le compléter d'après les progrès de la science sacrée, et selon les besoins nouveaux ; on devra le rectifier en plus d'un point secondaire ; mais il sera toujours étudié avec fruit. Aussi l'éditeur a-t-il rendu un vrai service aux théologiens en mettant cet ouvrage à la portée de tous.

Outre les *lieux théologiques*, les œuvres de Cano renferment

deux opuscules, ou *relectiones : De Sacramenti in genere* (t. III, p. 203-263), et *De Pœnitentiæ sacramento* (p. 265-445). Le premier volume s'ouvre par l'apologie (*vindicationes*), où le P. Serry entreprend de venger l'auteur de plusieurs accusations dirigées contre ses *lieux théologiques :* il réfute les unes, et, pour d'autres, plaide au moins les circonstances atténuantes. Le dernier volume se termine par une table abondante et bien faite. Cette réédition est soignée et d'un prix modéré. Il est seulement à regretter que les trois tomes soient trop inégaux entre eux.

D. G., S. J.

I. — **Du mariage au divorce,** par l'abbé Henry Bolo. In-16 carré de 267 pages. Paris, Haton, 1891.

II. — **Du célibat au mariage.** Lettre à M. l'abbé Bolo, par Anthyme Saint-Paul. Brochure. Paris, Perret, 1891.

Le livre de M. Bolo mérite d'être remarqué. Titre, sujet, préface, style, jusqu'au format carré et à la couverture de vélin, rien n'y est ordinaire. Au sommet du frontispice, se détache en vedette cette inscription, point banale non plus : *Pour lire avant d'être fiancés*. La préface est courte; une petite page seulement. Peut-être eût-on bien fait de la supprimer. Le spirituel auteur prévoit qu'il sera blâmé par deux sortes de pharisiens : les uns bons, qui seront effarouchés de certaines pages point assez réservées pour les jeunes filles; les autres, moins bons, les mondains, qui se scandaliseront de voir un prêtre trop au courant de leurs affaires. « Il n'aura pour lui que les charitables, et peut-être les sages. »

Voilà qui n'est pas pour mettre la critique à l'aise; mais est-ce bien le moyen de la désarmer?

A notre avis, il n'y a pas précisément lieu de s'effaroucher, moins encore de se scandaliser; mais, au risque d'être classé dans une troisième nuance de pharisiens, si l'on nous demande ce que nous pensons de ces avertissements adressés par un prêtre à des jeunes gens, « pour lire avant d'être fiancés », nous répondrons d'un mot : « Ce n'est pas tout à fait cela. » Expliquons-nous.

Que l'auteur ait du talent, c'est incontestable. Il lui manque peut-être des cheveux blancs; ce n'est pas sa faute, et cela viendra avec les années. En attendant, l'imagination et le cœur don-

nent à sa pensée du mouvement, du coloris, de l'éclat; cela brille, scintille et pétille; c'est sentimental, c'est tendre, c'est littéraire, poétique même, surtout très moderne ; c'est... jeune ; ce n'est peut-être pas assez sacerdotal. Le sermon de Bourdaloue *Sur l'état du mariage* est d'un autre ton. Oh! sans doute, on peut chanter juste sans se mettre à l'unisson du grave Bourdaloue. Mais encore faut-il chanter juste. *Du mariage au divorce* nous paraît sonner un peu faux.

C'est l'impression d'un lecteur qui a doublé le cap de la quarantaine; à vingt ans, le livre eût peut-être fait ses délices. Il est permis d'espérer que ceux, ou du moins celles qui le liront « avant d'être fiancés », le trouveront exquis.

Quelques citations ne seront pas de trop; on y apercevra et les très réelles qualités auxquelles nous rendons hommage plus que personne, et l'exubérance juvénile qui appelle nos réserves.

Le brillant auteur aime trop à planer; le terre à terre dans la pensée comme dans le langage lui fait horreur ; malheureusement, dans les hautes régions, on rencontre vite le nuage. Voici comment débute le chapitre sur *le Grand Sacrement :*

« Parce que l'amour est grand, qu'il vient de Dieu et y retourne, il ne peut vivre et évoluer sans lui. S'il ne se rattache pas à Dieu, il tombe; et tout ce qui tombe des hauteurs de Dieu, amour, archanges ou soleils, ne peut que faire des chutes formidables. Dieu ne sera jamais indifférent à ce qui est sublime; partout il adopte le sublime, l'élève, le bénit et le divinise; ou bien, si le sublime, étant libre, répudie le divin, Dieu le rejette, le réprouve et le maudit. Il faut au sublime le contact de l'infini : or, l'infini, en haut, est le surnaturel; en bas, il est l'abîme. »

Voici une autre page de cette prose fulgurante : « Dieu conduit son serviteur sous le ciel transparent d'une nuit d'Orient, et lui dit : Lève la tête et regarde. Regarde dans l'azur jeune encore, cette divine poignée d'étincelles que j'ai prises dans mes trésors éternels et que j'ai jetées au vent de la création. Regarde : tandis que le bas univers est dans l'ombre, ces étoiles sont assez haut dans l'espace pour recevoir l'irradiation de ma gloire; ma gloire, elles la voient si belle, qu'elles semblent être devenues tout entières des yeux; elle est si vive que les étoiles en scintillent comme sous le clignotement d'une paupière éblouie. Connais-tu leur puissance? Sais-tu les nappes de lumière incommensurables

qu'elles projettent autour d'elles? Sais-tu leurs formidables embrasements et l'envergure de leur couronne de clarté? Et maintenant, nombre-les, si tu peux. Saisis dans tes mains ce tourbillon infini et essaye de compter cet or ; multiplie, dans ta pensée étroite, les millions qui couvrent la surface de l'indicible étendue par les milliards qui remplissent la profondeur des abîmes; ajoute les rayons aux lumières, les lumières aux splendeurs, les splendeurs aux éblouissements... puis écoute : Ainsi seront les enfants de ta race. *Sic erit semen tuum !* »

On serait ébloui — comme les étoiles — pour moins que cela.

Voici, dans un autre genre, un spécimen tout aussi remarquable. Il s'agit des femmes du monde :

« Alors, ne sachant que faire et ne pouvant se résigner à demeurer en perpétuelle conversation avec leur pendule, elles se sont organisées de leur côté, comme celles dont a parlé saint Paul. Elles appellent cela « avoir leur jour ». Avoir son jour, ce qui est indispensable, consiste à tenir, à tour de rôle, boutique de mensonges, de platitudes, de faux compliments et de médisances. « Les poules » de Socrate se sont constituées en syndicat pour le caquetage mutuel. Les deux tiers du mouvement d'une ville s'alimentent de ces moucherons femelles qui tournoient dans le vide, bourdonnent, piquent et corrompent, sans autre utilité pour le public. Elles s'en vont, colportant à tous les carrefours leurs colifichets impayés et leur langue que l'apôtre saint Jacques appelle une « université d'iniquités ». Elles commencent, dès qu'elles se rencontrent, par s'accabler, avec de petits cris d'oiseau, de congratulations enflammées, et se prodiguent avec échange les noms d'amitié les plus variés et les plus doux; elles apprécient avec toute la conviction, la vivacité et la chaleur qu'impose un sujet pareil, l'état de la température. Elles ne se bornent pas à cela : des niaiseries elles passent aux vanités, des vanités aux calomnies, et des personnes qui sont le sujet de leurs calomnies aux choses qui en sont la matière. La société serait trop heureuse s'il ne se trouvait parmi ces femmes que des pies. Il y a trop de pies-grièches. La pie-grièche est le plus petit, le plus sot et le plus féroce des oiseaux de proie. »

Cela, c'est de la satire; il y en a long sur ce ton dans le chapitre *les Chimères*. Le carquois de M. Bolo est aussi riche-

ment garni que sa palette. Les traits pleuvent drus et acérés, et ils ne sont point lancés sans grâce. C'est joli, spirituel et hardi ; mais... ce n'est pas cela.

M. Bolo cite volontiers des auteurs qui n'ont rien de commun avec les Pères de l'Église. Mme Juliette Lambert, M. Jules Lemaître, *Figaro* lui-même en la personne de M. Gaston Jollivet. M. l'abbé affectionne particulièrement les expressions d'une certaine école : les exquisités, l'affolement moral, les grands bois qui versent un poème divin d'ombre,... la soie qui chuchote de plaisir et chatoie d'orgueil,... etc. Ces fanfreluches appartiennent à une littérature où nous ne devons aller chercher ni des idées, ni même des mots.

Une brochure a paru en réponse au livre de M. l'abbé Bolo. Elle a pour titre : *Du Célibat au mariage*, et comme épigraphe : *Pour lire n'importe quand.* De l'auteur, qui se dérobe sous le nom de guerre d'Anthyme Saint-Paul, nous ne savons autre chose sinon qu'il est bon chrétien, père de famille et pas content le moins du monde de la manière dont M. Bolo a traité son sujet. Il lui reproche de pousser trop au noir et de dépasser le but. D'après lui, lecture pareille « avant d'être fiancés » aurait pour résultat de dégoûter du mariage, et nous avons mieux à faire à l'heure présente, où les candidats ne sont pas si nombreux.

La critique nous semble à son tour aller trop loin. Mais il est bien vrai que dans ce trop joli livre l'exactitude est souvent absente de la pensée et plus souvent encore de l'expression. On cherche trop le neuf, l'inédit, et je ne sais quelles grâces flottantes et quelle harmonie vaporeuse. A poursuivre tous ces beaux papillons qui volètent devant vous, on ne peut guère manquer de s'écarter du chemin de la vérité, du bon goût, quelquefois même du bon sens.

Que le brillant écrivain s'étudie à discipliner les dons que la nature lui a départis d'une main libérale ; qu'il s'efforce de brider une imagination trop essorée. Qu'il fréquente les maîtres, les vrais, Bossuet, par exemple, toujours si raisonnable et si juste, alors même qu'il est le plus lyrique ; et il nous donnera, nous n'en doutons pas, des œuvres que les gens sérieux liront avec plaisir.

J. BURNICHON, S. J.

Breve noticia del Instituto de la Compañia de Jesús, por el P. Federico Cervos, de la misma Compañia. In-18 de 230 pages. Barcelone, Subirana, 1890. Prix : 40 centimes.

Dans cet *Exposé sommaire* de l'Institut de la Compagnie de Jésus, le P. Frédéric Cervos ne fait ni polémique ni apologie. Son unique but, le meilleur assurément quand on peut s'en contenter, est d'être utile et agréable aux religieux et aux amis de l'Ordre en le leur faisant mieux connaître. L'origine et le nom de cette société, sa fin et les moyens dont elle use pour la réaliser, son organisation, son gouvernement et son esprit, ses œuvres principales, la dévotion qu'elle pratique et propage le plus volontiers, la sécurité qu'elle offre pour la vie et au moment de la mort, les garanties de persévérance que chacun peut s'y assurer, tels sont les sujets que l'on trouvera traités avec brièveté, clarté et solidité.

Ce petit livre sera lu et relu avec grand fruit par ceux que la grâce a conduits ou qu'elle appelle à la Compagnie de Jésus. Quant à ceux qui ne connaissent les Jésuites que par les pamphlets et les romans de leurs adversaires, ils gagneraient aussi à cette lecture; mais ils n'y trouveront que vérité et qu'édification, c'est-à-dire rien de ce qu'ils pensent. R. DE S., S. J.

Mois de Marie doctrinal, tiré de l'Explication théologique des litanies de la Très Sainte Vierge, par M. J. B. Lagarde, professeur de théologie, auteur de l'*Exposition et démonstration de la doctrine catholique*. Paris, P. Lethielleux, Prix : 1 fr. 50.

Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à ce nouveau Mois de Marie. Il mérite d'occuper une place d'honneur sur la liste déjà bien longue des productions de ce genre.

Son titre n'est pas trompeur. L'auteur nous donne ce qu'il promet. La doctrine théologique sur la dignité de Marie et du chrétien est exposée avec ampleur, clarté et précision.

L'ouvrage est divisé en quatre parties, dans lesquelles les invocations liturgiques des litanies sont groupées de manière à faire ressortir l'excellence de la maternité de Marie dans sa préparation, sa réalité, ses qualités et ses conséquences.

Les considérations dogmatiques et morales servant chaque jour de commentaire à une ou plusieurs invocations, contiennent l'exposition théologique des privilèges, des vertus et des titres de gloire de Marie, placés constamment en regard des privilèges, des vertus et des titres de gloire du chrétien.

Cette association de la mère et de ses enfants spirituels dans l'étude des prérogatives que nous assure notre dignité de chrétien nous a produit l'effet d'une très heureuse innovation dans le développement d'un sujet tant de fois abordé par les prédicateurs.

Le parallèle établi entre Marie et le chrétien nous a surtout intéressé dans la quatrième partie. Le chrétien nous y est présenté comme destiné à devenir, à l'exemple de sa Mère du ciel, miroir de justice, siège de la sagesse, cause de notre joie, vase spirituel, vase honorable, vase insigne de dévotion, rose mystique, tour de David, tour d'ivoire, maison d'or, arche d'alliance, porte du ciel, étoile du matin, refuge des pécheurs, consolateur des affligés, secours de la société chrétienne, roi par le saint rosaire. C'est une idée neuve, juste et féconde.

Les deux points de la méditation sont toujours suivis de deux pratiques qui en résument la doctrine et en indiquent le fruit spirituel. Viennent ensuite plusieurs traits historiques bien choisis pour fixer dans les esprits la vérité enseignée et graver dans les cœurs les vertus recommandées dans l'instruction du jour.

Un mot de critique pour confirmer la sincérité de nos éloges. Le style est trop constamment simple, incolore et peu harmonieux. Nos grands écrivains catholiques, de Maistre, Mgr Pie, Mgr Freppel et Louis Veuillot, sans parler de Mgr Bertaud, montrent bien que la théologie ne perd rien à être parée des beautés de la littérature et prêchée avec éloquence. Plusieurs invocations sont exposées trop longuement, tandis que d'autres n'ont pas reçu le développement dont elles étaient susceptibles. Il serait difficile de prouver que Marie est pour les anges, comme pour les hommes, la porte du ciel.

Malgré ces légères réserves, nous maintenons l'expression de la satisfaction que nous avons éprouvée à la lecture de cet ouvrage, à la fois instructif et édifiant. L. BOUSSAC, S. J.

I. — Les Grands dévouements et l'impôt du sang, par Eugène Alcan. In-12 de 272 pages. Paris, René Haton. Prix : 2 fr.

II. — Choses du monde à gens d'église, choses d'église à gens du monde, par X... In-12 de 285 pages. Paris, Savine. Prix : 3 fr. 50.

I. — Les lois militaires appliquées récemment en France ont pour objectif de faire payer au clergé l'impôt du sang. C'est du moins ce qu'écrivent et ce que ne pensent pas les rédacteurs de la *Lanterne* et de la *Bataille*. L'auteur, homme de bien et catholique convaincu, prouve que les prêtres et les religieux n'ont pas attendu ces décrets pour se dévouer à la patrie. Soit qu'ils aient versé leur sang d'un seul coup, soit qu'ils l'aient versé goutte à goutte jusqu'à épuisement, ils sont tous de dignes serviteurs de Dieu et de la patrie française.

L'auteur appuie sa thèse sur des exemples bien choisis et empruntés à l'histoire contemporaine.

II. — Les gens d'église sont uniquement représentés ici par un jeune prêtre qui reçoit les confidences plus ou moins polissonnes d'un avocat ; ce dernier figure « les gens du monde ».

Ce livre est un salmis de coq-à-l'âne sous forme de lettres ; tout y manque : la convenance, la pensée et le style.

A. LEFÈVRE.

Aux conscrits séminaristes! Conseils pratiques, par Claudius Miles, ancien engagé conditionnel, officier de réserve. Paris, Vic et Amat, 1890. Prix : 50 centimes.

« Consolez-vous, chers séminaristes ; en dépit de ses auteurs, la loi qui vous encaserne aura des résultats excellents : vous sortirez plus forts de l'épreuve, » etc., etc. Depuis six mois, qui n'a entendu ce refrain ? Plein d'excellentes intentions, le soldat sympathique, mais inexpérimenté en matière de vocations, qui dédie cette brochure à ses nouveaux frères d'armes, le répète après tant d'autres. Pardonnons-lui les assertions imprudentes qui émaillent sa première partie ; la seconde renferme des conseils où se révèle l'homme du métier, non moins que le chrétien ; les écueils à éviter, les qualités, disons mieux, les vertus à montrer,

y sont indiqués avec une connaissance exacte de la situation. Que les nouveaux conscrits s'inspirent de l'esprit de ces pages, s'ils veulent traverser comme ils le doivent l'épreuve à laquelle ils sont injustement soumis. J. MARQUAIS, S. J.

I. — Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson, sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations, par ***. In-12 de 70 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

II. — Le Socialisme, voilà l'ennemi, par Louis Decorsant. In-12 de 123 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

III. — Allons au Pape, par l'abbé Paliez. In-12 de 96 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

I. — C'est vraiment plaisir de voir cet honnête Cartouche ébahi du sang-froid, de l'hypocrisie, du cynisme étalés par son interlocuteur. En huit dialogues, la question se déroule du premier principe aux dernières conséquences.

« Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » De cette parole fameuse le F.·. Courdavaux a donné la traduction : « Le catholicisme et le cléricalisme ne font qu'un. » Cartouche ne s'explique pas d'abord comment la guerre à l'Église pourra sortir, en plein pays catholique, du mot de Gambetta. Mais il ignore la race naïve, crédule, gobeuse du Prud'homme libéral, qui admet au nom de la liberté toutes les lois d'exception dirigées par la maçonnerie contre l'Église. Après les lois scolaires, les décrets, les séminaristes à la caserne, voici venir l'impôt d'accroissement, grâce auquel les congrégations vont payer deux fois les mêmes droits, au décès de chaque membre. Bien mieux, grâce à un tour de passe-passe dans les bureaux de l'enregistrement, le nouvel impôt pourra, dans tel cas donné, surpasser vingt-cinq fois la matière imposable.

Cartouche a trouvé son maître. Il admire ; ou plutôt, non, il se révolte. Il ne conçoit pas que le F.·. Brisson demande aux Petites-Sœurs des Pauvres la bourse et la vie. Il prédit la persécution odieuse, sanglante, et l'écroulement de la République oppressive.

II. — L'historique du socialisme occupe les trois quarts de la brochure de M. Decorsant. Les derniers chapitres démêlent ce

qu'il y a de fondé de ce qu'il y a d'injuste dans les revendications ouvrières. Le Pape est tout indiqué comme juge en dernier ressort de ces questions brûlantes et vitales.

Netteté, brièveté, voilà les deux grands mérites de ces quelques pages. Toutefois le chapitre XVII, sur « l'organisation du travail et le rôle de l'État », nous paraît contenir une contradiction. A la page 101 : « L'État n'a point à s'immiscer dans l'*ordre économique*, dont l'objet est d'assurer aux membres de la société civile les moyens de se nourrir et de se développer ; » mais à la page 104-105 : « L'État doit protéger l'enfance contre un travail excessif et prématuré ; retenir autant que possible la femme au foyer domestique ; exiger enfin que les ouvriers soient efficacement garantis contre les maux inhérents à la nature humaine ou particuliers à leur condition ; et pour cela l'État peut provoquer par une contrainte légale l'établissement de caisses de prévoyance. Mais alors il ne doit pas, sous peine de faire du *socialisme d'État*, assurer, administrer, entreprendre, exploiter ces caisses de prévoyance. »

Point de socialisme d'État ! d'accord. Mais dans ce dernier passage l'auteur ne semble-t-il pas admettre, exactement comme M. de Mun, une intervention *modérée* de l'État sur le terrain même économique ? Pourquoi alors rejeter cette intervention trois pages plus haut ?

Nous trouvons, après la table des matières, une liste d'auteurs à consulter sur la question. Ce n'est pas une liste complète : le nom de M. de Mun, entre mille autres, y brille par son absence. Si c'est une liste des meilleurs parmi les bons, l'omission de ce nom illustre devient inexplicable.

III. — *Allons au Pape!* Voici un ouvrage de bonne foi et de bon sens. Dans une langue claire, précise, populaire, sans étalage de preuves ni discussion raffinée, M. l'abbé Paliez engage les hommes sincères à se grouper autour du Pape, le Pape seul pouvant donner au monde la solution pacifique de la question sociale. Nous souhaitons à ces réflexions courtoises et bienveillantes un grand nombre de lecteurs, c'est-à-dire d'adhérents.

En somme, trois brochures à répandre dans l'intérêt des classes dirigeantes et dirigées. E. PUJO, S. J.

Trois jours d'études sacerdotales sur les questions sociales et ouvrières à Notre-Dame de l'Abbatiale de Braisne (Aisne). Brochure in-8 de 71 pages. Limé, imprimerie de la *Croix de l'Aisne*, 1890. — **Le Val des Bois et ses institutions ouvrières,** le 21 septembre 1890. Brochure in-18 de 120 pages. Paris, Secrétariat des cercles catholiques, 1890.— **L'Œuvre des campagnes,** discours prononcé par M. P. Lauras au congrès des catholiques le 8 mai 1890. Paris, Levé, 1890.

Faire précéder d'une retraite spirituelle l'étude des questions sociales, aller ensuite observer sur place l'ouvrier et les œuvres ouvrières était un projet qui devait être fécond en heureux résultats. Il a été réalisé à l'ancienne abbatiale de Braisne ; les membres de ce modeste congrès nous font part des fruits qu'ils en ont retirés. Le compte rendu de leurs séances et le discours de M. le chanoine Didiot donnent sur le rôle du prêtre dans le monde du travail, sur son influence et ses moyens d'action, les détails les plus intéressants et les plus pratiques.

C'est aux retraitants de Braisne, devenus ses hôtes, que M. Harmel offre son nouveau Manuel : *le Val des Bois et ses institutions ouvrières*. Les directeurs de cercle, les patrons chrétiens y trouveront, avec l'histoire de cette usine modèle, le tableau des œuvres admirables qui y sont établies. Institutions corporatives et économiques, sociétés de préservation, œuvres de piété, tout concourt à grouper les ouvriers, en vue de procurer plus efficacement leur bien-être matériel et moral.

L'*Œuvre des campagnes*, dont M. P. Lauras s'est fait l'éloquent apôtre, a pour but la conservation de la foi dans les paroisses pauvres des champs. Après quelques mots sur l'origine de cette œuvre, l'orateur montre les merveilleux résultats déjà obtenus par les missions de campagne, et fait un pressant appel au dévouement et à la générosité des catholiques. Ici encore, il s'agit de restaurer le règne de Dieu dans les âmes.

V. AYRAN, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Leçons sur le Concordat, professées à la Faculté de droit de Douai durant l'année scolaire 1885-1886, par Horoy, docteur en droit français, en droit canon, en théologie, en philosophie, etc. 1er fascicule. In-8 de 152 pages. Paris, Chevalier-Marescq et Cie, 1891. Prix : 3 francs.

Le livre de M. Horoy paraît être le développement de cette thèse :

Il serait erroné de considérer le Concordat de 1801 comme un acte isolé, ayant inauguré brusquement une situation nouvelle pour l'Église de France. Outre qu'il ne faisait que consacrer officiellement la restauration du culte catholique, déjà relevé en fait dans la plupart des paroisses françaises, il avait pour signification essentielle de ressusciter sous une forme particulière le régime sous lequel a toujours vécu notre pays, dès les premiers temps de son histoire. Bien avant l'époque des concordats *écrits*, il régnait chez nous un esprit, une *vie concordataire*, si l'on entend par ce mot une constitution fondée sur un harmonieux équilibre de soumission au Saint-Siège, de zèle pour la foi et de certaines franchises ou libertés adaptées aux conditions spéciales de la vie nationale. — Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des fameuses libertés gallicanes, que l'auteur réprouve comme nous.

C'est un fait considérable dont il faut tenir compte quand on étudie le Concordat. Ceux qui, partisans ou adversaires, ne l'envisagent que dans ses dix-sept articles, n'ont de la question qu'une vue incomplète. Le Concordat détruit, la solution n'aurait pas avancé d'un pas, car il faudrait du même coup détruire toute notre histoire, tout notre droit ecclésiastique, tout cet état social et national que la sagesse de l'Église, d'accord avec l'instinct catholique de nos pères, avait créé.

La plus vulgaire prudence exigerait donc qu'avant de renverser ce vénérable édifice, on se préoccupât des ruines que sa chute peut occasionner. Voilà ce dont la démocratie ne se soucie guère ! C'est à lui démontrer son tort que M. Horoy consacre son livre.

Comme il ne nous donne aujourd'hui que le 1er fascicule, il

nous faut réserver notre jugement sur l'ensemble de l'ouvrage.

Disons seulement que l'auteur traite, dans ses leçons 2e et 3e, l'importante et délicate question de la *nature* du pacte concordataire. Est-ce un traité synallagmatique, liant également et en tout les deux parties? Est-ce une pure concession, un *indult* révocable en cas de nécessité par l'autorité apostolique? — Il penche pour le premier parti, en s'appuyant sur une distinction à laquelle on pourrait reprocher un peu de subtilité.

Il faut faire, avec le droit civil, dit-il, une grande différence entre l'*administrateur* et l'*aliénateur*. « Le Souverain Pontife peut-il aliéner la juridiction? Non, sans doute. Mais il est administrateur. Or, l'administration de la juridiction peut-elle faire l'objet d'une obligation de droit public? Nous n'y voyons pas d'obstacle... » (P. 139.)

En somme, ouvrage sérieux, bien documenté, et dont nous attendons la suite avec curiosité [1].

F. BUTEL,
Docteur en droit.

I. — Dispositions de dernière volonté à Rome et dans le droit ancien, par Ernest PARISET, licencié ès lettres, docteur en droit. Gr. in-8 de 153 pages. Paris, Rousseau, 1891. Prix : 6 francs.

II. — Les Monuments historiques, par le même. In-8 de 222 pages. Paris, Rousseau, 1891. Prix : 6 francs.

I. — Si, comme je le suppose, ces deux volumes reproduisent la thèse de doctorat en droit soutenue par l'auteur, il faut le féliciter de l'heureux choix de ses sujets et de la façon dont il a su échapper à la banalité ordinaire.

L'un et l'autre témoignent de fortes lectures. En ce qui concerne le premier, je ne trouve à formuler qu'une critique. Parlant de la *liberté testamentaire*, si opiniâtrément réclamée par l'école de Le Play, M. Pariset semble ne voir, ou du moins il ne montre dans cette réforme que la possibilité de récompenser les enfants soumis et d'exhéréder les fils ingrats: « en un mot, la faculté accordée au testateur de disposer de son bien selon ses affections ». (P. 2.)

1. On vient d'annoncer la mort de l'auteur : nous ne savons si son œuvre aura une suite. (*N. d. l. R.*)

C'est cela, évidemment; mais il y a bien autre chose dans la liberté testamentaire! En outre de cette sanction apportée à l'autorité paternelle, l'école de la paix sociale invoque en faveur du testament des raisons plus graves encore : conservation du foyer, stabilité de la famille, relèvement de la population, expansion coloniale, et bien d'autres, que nous n'avons pas à énumérer. C'est pour n'avoir pas pénétré dans tous les replis de la question que tant d'hommes s'en tiennent au préjugé révolutionnaire sur le partage forcé. Nul doute que, si l'auteur voulait appliquer à cette étude son très judicieux esprit, il n'arrivât promptement à cette « solution rationnelle » qu'il dit avoir vainement cherchée.

II. — L'étude sur les *Monuments historiques* est un excellent plaidoyer en faveur d'une excellente cause. La religion, l'art, l'histoire et le patriotisme sont intéressés à la conservation des vestiges remarquables du passé, qu'il s'agisse de nos merveilleuses cathédrales gothiques ou de tel chef-d'œuvre d'orfèvrerie ou d'ameublement dû à quelque maître oublié du moyen âge. Ce sont des « témoins vivants », comme disait Montalembert, dont l'auteur a pris cette phrase pour épigraphe : « Les longs souvenirs font les grands peuples. »

Avant 1789, on ne s'en était guère soucié. Vers le commencement de ce siècle, une réaction se produisit contre le vandalisme de la *bande noire*. Plus tard, grâce à l'initiative de ministres éminents, comme Guizot, Montalivet, le pouvoir public intervint. Une « commission des monuments historiques » fut instituée pour dénombrer les monuments dignes de la protection de l'État. Pendant ce temps, l'exemple de M. de Caumont et de sa *Société d'archéologie* faisait surgir dans tous les coins de la province des sociétés savantes, adonnées à l'étude consciencieuse du passé. L'opinion était faite. Mais l'existence des monuments n'était guère mieux garantie qu'auparavant, faute de sanction attribuée aux indications de la commission. Le 30 mars 1887, une bonne loi — rendons cette justice à la République — est venue suppléer à cette lacune et armer l'État de droits considérables.

M. Pariset analyse cette législation sous le rapport doctrinal et pratique. Désormais tout immeuble ou meuble, présentant « un

intérêt national au point de vue de l'histoire ou de l'art », peut être, sous des conditions déterminées, l'objet d'un *classement* qui le frappe d'indisponibilité et le soumet au contrôle de l'État pour toutes les réparations ou modifications éventuelles.

Ce classement exige le consentement du propriétaire, commune ou particulier. En cas de refus, on agit par expropriation. Le procédé est autoritaire; mais comment faire autrement? Persuadez donc au paysan de Carnac de conserver par amour de l'art les derniers débris de ses *alignements* mégalithiques, où, depuis des siècles, il se fournit de pierres à bâtir!

D'ailleurs la loi de 1887 est loin d'approcher de la sévérité de la plupart des législations étrangères. L'auteur les passe en revue. Il leur envie notamment les mesures prises contre ce qu'il nomme le vandalisme *spoliateur*, c'est-à-dire « l'enlèvement de nos œuvres d'art, dont les étrangers dépouillent notre pays pour orner leurs villes et leurs musées ».

De toutes ces législations, le « modèle du genre », dit-il, est celle du gouvernement pontifical, qui, dès 1462, commençait la lutte contre le vandalisme, et qui, par deux édits de Pie VII, organisait, en 1820, la surveillance et le soin des monuments d'art.

M. Pariset y voit très justement « une preuve remarquable de la sagesse et de la supériorité du gouvernement des papes, même en ce qui touchait les intérêts purement profanes de leurs sujets ». (P. 190.)

F. BUTEL,
Docteur en droit.

Pestalozzi. Étude biographique, par J. GUILLAUME. Avec un portrait de Pestalozzi. In-16 de VIII-456 pages. Paris, Hachette, 1890. Prix : 3 fr. 50.

Pestalozzi est un des grands hommes de la pédagogie universitaire. Il a en effet un double titre à l'admiration des réformateurs actuels de l'éducation en France : il fut à moitié Allemand et libre penseur.

M. J. Guillaume ouvre sa préface par cette phrase : « Pestalozzi tient le premier rang parmi ceux qui ont fondé la pédagogie moderne. » On ne saurait donc recueillir avec un soin trop religieux tout ce qui se rapporte à la personne et à l'œuvre de ce bienfai-

teur de l'humanité. M. Guillaume s'est attelé à cette besogne en homme qui en comprend l'importance. Dans les 450 pages de cette biographie, les notes, selon la mode allemande, occupent souvent autant de place que le texte, et à la fin du volume le catalogue des sources remplit un appendice de 20 pages. On n'avait pas encore poussé à ce point la dévotion à Pestalozzi.

Eh bien! hâtons-nous de le dire, après avoir lu, autant que la chose est possible à la patience humaine, ce procès-verbal minutieux des faits et gestes du pédagogue zurichois, l'impression d'ensemble qu'on emporte est que Pestalozzi fut un pauvre sire et de peu de cervelle, une manière de rêveur en éducation comme d'autres le sont en politique, incapable de dégager une idée nette, à plus forte raison un système, du chaos de conceptions nuageuses qui le hantaient tour à tour pour la réforme du genre humain, aussi dépourvu que possible de sens pratique, d'esprit de suite et d'intelligence des affaires, malpropre, bourru, bizarre, au demeurant bonhomme et philanthrope, d'humeur excentrique, mais point méchante, d'une simplicité confiante à l'excès, frisant même la niaiserie. Ce jugement paraît être celui de l'auteur même de cette copieuse biographie, et il serait aisé de le prouver par des citations : nous défions quiconque lira son récit de penser autrement.

Né en 1746, Pestalozzi se destina d'abord à la carrière de pasteur de l'Église réformée ; mais ses idées prirent bientôt une autre direction. Il était né pédagogue. Il fonda à Neuhoff un premier établissement moitié agricole, moitié industriel, pour y recevoir des enfants pauvres, dont le travail, pensait-il, devait lui fournir un honnête bénéfice, en même temps que lui-même leur donnerait le bienfait d'une éducation rationnelle. L'entreprise ne tarda pas à tourner au désastre. L'orphelinat de Stanz et l'école de Burgdorf, qu'on lui confia plus tard successivement, ne réussirent pas mieux. Enfin, le fameux institut d'Yverdon, fondé par Pestalozzi alors que ses livres lui avaient acquis une certaine réputation, eut une histoire, si tant est que l'on puisse appeler de ce nom d'interminables querelles de ménage, parfois odieuses, plus souvent burlesques, dont le biographe a cru utile de donner le récit. Cela tient 200 pages et c'est d'un ennui transcendantal.

Entre temps, Pestalozzi avait élevé son fils selon le vœu de la nature; il ne tint pas à lui que l'enfant arrivât à l'âge d'homme

sans savoir ni lire ni écrire. Lui-même se vantait de ne rien savoir et de n'avoir jamais lu un livre. Sa femme, lasse de ses bizarreries, le plantait là ; mais, en revanche, l'Assemblée législative lui conférait le titre de citoyen français.

Quant à ce que l'on appelle « la méthode de Pestalozzi », on peut mettre au défi le partisan le plus résolu du pédagogue suisse de dire en quoi elle consiste. Il l'expose dans un livre qui a pour titre : *Comment Gertrude instruit ses enfants*. Les analyses et les longs extraits qu'en donne M. J. Guillaume ne sont pas pour tirer la chose au clair. Pestalozzi a découvert que « la source de toutes nos connaissances se trouve dans le *nombre, la forme* et le *langage*. En conséquence, « l'art de l'enseignement doit... arriver à ce triple résultat : 1° enseigner à l'enfant à saisir chacun des objets qu'on lui donne à connaître comme une unité... ; 2° lui enseigner à distinguer la forme de chaque objet... ; 3° le familiariser aussitôt que possible avec tout l'ensemble des mots et des noms de tous les objets qui lui sont connus ».

Un homme de bon sens à qui il exposait ses vues lui dit qu'il voulait *mécaniser* l'éducation. Pestalozzi s'empara de l'idée et déclara désormais qu'il visait à *psychologiser* l'éducation. La prétention n'est pas nouvelle ; de tout temps, les inventeurs de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles ont tâché à mécaniser l'enseignement.

Il y a au fond de tout cet appareil des notions simples et vulgaires et quelques bonnes idées qui ne sont pas d'ailleurs des inventions. Mais l'esprit novateur tient trop souvent de Jupiter *assemble-nuages;* il a besoin de s'environner de formules nébuleuses où chacun voit ce qu'il peut ou plutôt ce qu'il veut. De fait, les maîtres que Pestalozzi avait formés déclaraient franchement que « la méthode » avait toujours été pour eux une *énigme*, et que Pestalozzi lui-même ne l'avait pas comprise. Il est certain qu'il ne sut jamais bien ce qu'il voulait, et, devant les insuccès répétés de ses entreprises et les déboires qui assaillirent sa vieillesse, il eut le courage d'avouer qu'il n'avait rien fait qui vaille.

Voilà l'homme dont M. Compayré a écrit dans la première demi-page de son *Histoire des doctrines de l'éducation en France* : « Nous n'avons pas de pédagogues de la taille des Pestalozzi... »

J. BURNICHON, S. J.

Hygiène pour tous, par le Dr Georges Surbled, lauréat de l'Académie de médecine, de l'Assistance publique, etc. In-12 de iv-262 pages. Paris, V. Retaux et fils, 1891.

C'était autrefois l'usage de faire rimer constamment *médecin* avec *assassin*, et de définir cet assassin très honoré : « Un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué. » Cette définition, recueillie par Furetière, reste-t-elle vraie? Je n'ose en décider. Toujours est-il que le Dr Surbled ne rentre point tout à fait dans la catégorie des *grandes doctores doctrinæ*, que l'on paye pour amuser les malades.

Il s'adresse aux gens qui se portent bien, et il prend tous les moyens imaginables pour rendre ses services inutiles. La lecture même de son livre rafraîchit le sang ; et en arrivant aux dernières lignes, on se sent tout disposé à vivre cent ans. L'auteur de l'*Hygiène pour tous* est un charmant causeur, qui ne vous lâche pas un instant de la journée et qui vous donne les plus utiles conseils sur la *Table*, le *Jeu*, le *Lit*, l'*Habitation*, le *Vêtement;* bref, sur les précautions qui maintiennent l'âme saine dans un corps vigoureux.

Néanmoins les préceptes du Dr Surbled ne seront point du goût de tout le monde ; pas plus que la raison n'est du goût des routiniers, ou de ces humains, hélas ! si nombreux, qu'Horace appelait : *fruges consumere nati.* Il se pose en ennemi très déclaré des liqueurs (p. 75) et du tabac, lequel est un poison pour l'intelligence comme pour le corps (p. 229).

Il en veut aux *élégants*, qui, au point de vue hygiénique, sont gens de si peu de cervelle ; le pantalon « collant » est un objet détestable (p. 170); le monocle est aussi nuisible que ridicule (p. 208) ; le *gibus* est « de plus en plus anti-hygiénique » (p. 174); les corsets, qui font la taille fine, causent chez les dames pour le moins dix ou douze maladies, dont les plus bénignes sont « des étouffements, des nausées, des vomissements » (p. 179) ; les cosmétiques, vinaigres de toilette, parfums, sont « inutiles, quand ils ne sont pas dangereux » (p. 193). La meilleure poudre dentifrice est la suie (p. 214); ce qui est bien prouvé par les dents blanches des petits ramoneurs. Enfin avis aux danseurs et danseuses : les vraies danses, bonnes pour la santé, les « modèles du genre »,

ce sont celles des Bas-Bretons, qui *décrottent* au son du biniou (p. 235).

Quoi qu'on en dise, la viande de cheval et d'âne, jeunes, vaut toute autre viande de boucherie (p. 23) ; et le café au lait est « pour le plus grand nombre un aliment excellent, très nutritif » (p. 80). Quant à l'usage du bonnet de coton, la nuit, c'est un abus regrettable ; seuls, les chauves peuvent se permettre cette fantaisie malsaine. Pour le dire en passant, la calvitie est absolument incurable : « Pleurez, dit le Dr Surbled, sur vos cheveux qui tombent ; ils ne repousseront plus. » (P. 188.)

Comme on le voit, l'auteur de l'*Hygiène pour tous* sait égayer les conseils qu'il donne si largement et avec un si aimable désintéressement. Au chapitre de l'*Habitation*, il nous apprend, avec un demi-sourire, que « les greniers sont aimés des poètes » ; mais il n'ignore point que les poètes, à défaut d'un grenier, se contenteraient assez volontiers d'un hôtel confortable. Le Dr Surbled n'éprouve pas sans doute une grande sympathie pour les poètes : ce sont des gens qui se mettent peu en peine des règles de l'hygiène.

Lisez son livre et portez-vous bien ; vous ne sauriez lui faire plus de plaisir. V. DELAPORTE, S. J.

Compendium musicale, *ad usum clericorum*, par Hermann Le Bel, maître de chapelle de la métropole d'Auch. Deuxième édition. Paris, Bloud et Barral.

M. Hermann Le Bel nous annonce qu'il a voulu « épargner au maître dévoué des recherches et un travail auquel des obligations ou des devoirs d'une autre nature l'empêcheraient de se livrer ».

C'est donc spécialement aux directeurs de maîtrise, aux maîtres de chapelle que l'auteur destine son ouvrage. Ils trouveront là en abrégé les notions qui peuvent leur être nécessaires sur le plain-chant, la façon de l'exécuter et de l'accompagner; sur le chant lui-même et le solfège, la voix, ses qualités, ses défauts, son hygiène; sur la création, l'organisation, la direction d'une maîtrise, sur l'étude enfin de l'harmonium et de l'orgue.

A ceux que la nature a plus richement doués, et qui se sentiraient le désir de pousser plus avant dans l'étude de l'art musical, ce volume offre même un court traité d'harmonie, des renseigne-

ments sur la composition d'un orchestre, d'une fanfare, le jeu des divers instruments, des règles sûres et pratiques pour l'orchestration ou la composition d'un morceau.

L'ouvrage se termine par la biographie à grands traits des principaux compositeurs qui ont illustré l'art musical, et par des notions historiques sur l'origine de l'art lui-même, ses progrès et les différentes écoles auxquelles il a donné lieu.

Réunir ainsi, comme en un faisceau, toutes ces connaissances, est une idée pratique dont nous félicitons sincèrement M. Hermann Le Bel. Sans doute, telle méthode offerte, tels procédés indiqués dans cet ouvrage, ne paraîtront peut-être pas, aux gens du métier, à l'abri de toute critique. Certaines règles de prononciation, par exemple, nous semblent exagérées. C'est à tort, croyons-nous, qu'on veut faire prononcer à l'artiste : *ome* pour âme, *bône* pour bonne, *mâme* pour même (p. 152). Si la prononciation n'est pas pure et simple, le chant paraît immédiatement affecté. Mais ce sont là des détails ; et tout le monde sera d'accord pour reconnaître le bon sens vraiment chrétien avec lequel M. Hermann Le Bel juge de la musique religieuse et des moyens de la promouvoir.

L. FORGEOT, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

L'Histoire de France racontée par les contemporains. Extraits des *chroniques* et des *mémoires*, publiés par B. ZELLER, répétiteur à l'École polytechnique, maître de conférences à la Sorbonne, et ses collaborateurs. Soixante-six volumes, petit in-16, avec de nombreuses gravures. Paris, Hachette, 1879-1890.

Dans un temps où l'érudition est parvenue à rendre populaire le goût des documents originaux, qui n'a rêvé d'avoir à sa disposition une histoire de France racontée par les contemporains ? On aurait ainsi une narration vivante, chaude, colorée, toute empreinte de l'esprit, des mœurs et de la vie de l'époque qu'elle raconte. Le récit pourrait avoir des longueurs, mais il y aurait

sans doute moyen de le réduire. En tout cas, il ferait mieux comprendre les hommes et les choses du passé; or, en histoire, comme en toutes choses, l'essentiel n'est-il pas de comprendre et d'observer? Seulement, il faut mettre ce pouvoir à la portée des plus humbles intelligences, et c'est ce qu'on ferait en leur apprenant à puiser aux sources. Voir est un don de nature qui n'est pas refusé aux peuples jeunes; au contraire, leurs impressions, comme celles des enfants, sont plus vives, sinon plus profondes, et ce qui les a émus une fois ne les quitte plus. Les contemporains ayant vu feraient voir; tout dans leurs récits prendrait un relief saisissant; tout y serait animé, parce qu'ils raconteraient leur propre vie.

> Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint ;
> Vous y croirez être vous-même.

Les monuments de l'époque, sceaux, médailles, portraits, statues, gravures authentiques, nous feraient vivre avec eux. Si tout cela était d'un prix abordable, d'un format commode, si l'on pouvait en ses promenades emporter avec soi tout un coin de la vieille France et ressusciter par la lecture les hommes et les choses d'autrefois, apparaissant comme dans une vision enchantée, ce serait proprement un charme.

Eh bien ! ce n'est plus là un rêve, il est à peu près réalisé. Grâce à la collection Zeller, tout le monde pourra lire l'histoire de France dans les contemporains. Nos pères se délectaient aux romans de chevalerie, les chroniques sont parfois plus intéressantes; elles ont du moins l'intérêt de la vérité. C'est le réel dans l'idéal. Quelle joie nous aurions eue jadis si, dans l'enthousiasme de la jeunesse, nous avions pu nous procurer cette fête ! Nos neveux sont privilégiés, elle ne leur sera pas refusée. Tout le monde, en lisant ces chroniques, pourra se croire un moment contemporain des jours tristes ou glorieux de notre histoire. Elles feront revivre la vie des ancêtres. Aussi, l'on peut être assuré que tout le monde approuvera l'idée comme de tout point excellente.

Reste à savoir comment elle est mise en œuvre. Dès l'abord, au premier coup d'œil jeté sur la collection, on est surpris de la disproportion de son étendue selon les différents siècles. Quand on voit sept volumes consacrés à François Ier, pour trente-deux ans de règne, comment ne pas s'étonner que le règne de saint Louis,

qui dura quarante-quatre ans, tienne dans un seul volume? Le treizième siècle vaut-il donc moins pour l'historien que le seizième? Joinville est-il moins intéressant et moins sincère que du Bellay, ou le confesseur de la reine Marguerite moins grave que Brantôme? Si les hauts faits et les beaux coups d'épée séduisaient le compilateur, il semble qu'il en pouvait trouver aussi bien dans la vie du saint roi que dans celle du roi chevalier. A moins que la chevalerie galante n'ait seule le don d'intéresser M. Zeller, ou plutôt qu'il n'ait un faible pour cette époque de la Renaissance. On aime à parler de ce que l'on connaît et les sources qu'on a bien étudiées sont particulièrement abondantes.

Mais alors pourquoi ajouter encore aux sources, et insérer en notes une grande partie du livre de Mignet sur la *Rivalité entre François Ier et Charles-Quint?* Au lieu de ces longues citations, n'aurait-on pu s'en tenir à des extraits plus courts, dût-on les rejoindre, là comme ailleurs, par quelques lignes explicatives? Seulement, on aimerait que ces transitions du compilateur renvoyassent aux sources mêmes, dans l'intérêt de ceux qui auraient besoin d'y puiser plus abondamment. Cette précaution prise, sagement d'ailleurs et par respect pour la décence, quand il s'agit des galanteries de François Ier, ne serait pas de trop pour des choses plus graves. Je sais que nous avons là une édition populaire et non une édition savante, mais encore fallait-il que tout pût satisfaire les esprits curieux, qui ne conçoivent pas l'investigation sans la critique. M. Zeller l'a compris, et l'on voit bien qu'en se débarrassant de l'appareil de la critique moderne, il a voulu en garder l'esprit. On le voit à la sévérité avec laquelle il n'admet rien que d'authentique, par exemple dans le volume sur la Gaule chrétienne. On le voit au soin qu'il a pris de faire des notices courtes, mais bien informées, sur les auteurs et les ouvrages dont les extraits sont tirés. Il était inutile sans doute de répéter trois fois la même notice, comme on l'a fait pour les frères du Bellay, mais il était louable de les tenir, comme cela est visible, au courant des conclusions les plus récentes de l'érudition contemporaine.

Il y a plaisir à constater, par exemple, qu'on s'est servi de l'étude de M. Delaborde, sur les sources du règne de Philippe-Auguste. Il est vrai qu'en y regardant de plus près, on trouve que l'hypothèse émise par le critique sur l'existence d'un continuateur

de Rigord est donnée ici comme une certitude absolue. Quant au moment où ce chroniqueur commença à écrire, M. Zeller se trompe en disant qu'il conçut le projet de son ouvrage à Saint-Denis, puisque Rigord lui-même énumère, parmi les obstacles qui en ont retardé l'exécution, son indigence et la difficulté de se procurer des aliments, *egestas, acquisitio victualium.* (Cf. la notice sur Rigord, par M. François Delaborde.) Or, à Saint-Denis, le vivre et le couvert lui étaient assurés. L'abbaye était, paraît-il, un refuge pour les chroniqueurs de ce temps-là, qui valaient pourtant bien ceux du nôtre. Quoi qu'il en soit, ils ont le mérite d'être des témoins sincères, et M. Zeller, en les collectionnant, a eu celui de nous donner des faits authentiques.

Il en a un autre, c'est le choix qu'il a fait des sceaux, des médailles, des estampes, des portraits. L'illustration, comme on dit maintenant, est peut-être ce qu'il y a de plus soigné dans l'ouvrage. Sauf en quelques parties, par exemple, dans le 45e volume, où la plupart des gravures sont d'origine moderne, il n'y a guère que des reproductions de l'antique faites dans ce goût d'authenticité qui nous plaît tant aujourd'hui.

Le tout présente, depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV, quelque chose de complet ; mais c'est plutôt une série de récits anecdotiques qu'un véritable tableau d'ensemble. On ne fait pas un tableau avec des extraits; il y manque une pensée unique qui court dans chaque récit et anime le tout du souffle de vie. Sous ce rapport, une compilation de pièces authentiques ne vaudra jamais une histoire composée. C'est regrettable. La merveilleuse épopée que celle de notre histoire de France, si, au lieu d'être chantée par des rapsodes, elle était l'œuvre d'un seul génie ! Quel poème que celui où palpiterait l'âme de la France chrétienne, de cette patrie parfois triomphante, parfois cruellement humiliée, se relevant toujours quand elle n'oublie pas sa mission providentielle ! Mais, hélas ! il y a des avantages qui s'excluent et des beautés incompatibles. On ne peut être à la fois un et plusieurs, nouveau et antique, contemporain de tous les âges et citoyen de tous les lieux. Il ne faut pas demander à un collectionneur de faire œuvre d'artiste ; son rôle est plus modeste ; il suffit qu'il sache, comme l'a fait M. Zeller, mettre chaque tableau à sa place dans la galerie qu'il doit occuper, de façon à la montrer dans le meilleur jour. *Tabulas bene pictas collocare in bono lu-*

mine. C'est le mérite d'un bon conservateur de musée, et vraiment, par beaucoup de côtés, cette collection en est un.

A. BOUÉ.

La Justice criminelle en France, étudiée principalement dans ses rapports avec l'institution et l'organisation du jury, le régime pénitentiaire et l'enseignement primaire, par L. Loubet, ancien magistrat, etc. In-12 de xxv-258 pages. Paris, Larose et Forcel.

Ce titre, un peu long, dénote tout d'abord un auteur sage et méthodique, qui sait donner à ses idées une forme précise et à ses développements des limites définies. Ce n'est pas un mérite banal, par ce temps d'*impressionnisme* et d'aventureux bavardages. La lecture de l'ouvrage ne fait que confirmer cette première impression. On y reconnaît partout l'homme qui a puisé dans une longue pratique des affaires les plus délicates et les plus graves, ces habitudes de réflexion, de prudence et de modération qui sont pour le magistrat des qualités professionnelles.

Sur quelques points de détail, les idées de M. Loubet ne sauraient cadrer parfaitement avec les nôtres ; mais les réserves que nous aurions à faire çà et là ne nous empêcheraient pas de déclarer que ce livre est l'œuvre d'un parfait honnête homme, dans tous les sens anciens et modernes du mot.

Une première partie est consacrée à l'examen comparatif de notre législation pénale actuelle et de celle de l'ancien régime. L'idée dominante de ce parallèle, idée qui reparaît plusieurs fois au cours de l'ouvrage, c'est que la législation actuelle est empreinte d'un esprit de douceur qui lui donne une grande supériorité sur sa devancière.

Ce qu'on a coutume d'appeler « l'adoucissement des mœurs » est, à certains égards, une réalité incontestable. Mais il semble qu'en matière de pénalité, il y a des distinctions à faire. Que l'on ait banni de nos codes certaines pratiques inhumaines, restes d'un âge de fer, nous devons sans doute nous en féliciter comme d'un progrès. Malheureusement, il ne paraît pas qu'à l'adoucissement dans la répression corresponde une atténuation proportionnelle dans le crime. Tout au contraire, les attentats contre la vie humaine sont plus fréquents et plus féroces que jamais ; cela

est incontestable. Ainsi le châtiment est en baisse, mais le crime est à la hausse. A ce compte, ce n'est ni la société ni les honnêtes gens qui gagnent ; tout le bénéfice revient aux malfaiteurs. Sans doute M. Loubet dira : Notre législation est suffisante à réprimer le crime ; seulement elle est mal appliquée, et mon livre a précisément pour but d'indiquer des réformes qui en garantiraient une application meilleure. Soit : nous voulons dire seulement qu'il ne faut pas faire sonner trop haut l'adoucissement introduit dans nos mœurs depuis la Révolution. Nos aïeux auraient trop beau jeu à répondre.

Une autre supériorité très vantée de notre législation sur celle de l'ancien régime, consiste dans les garanties données à la liberté individuelle. Nous ne voulons pas chicaner l'honorable magistrat ; mais, l'histoire de notre temps à la main, n'est-il pas vrai que, aujourd'hui comme autrefois, l'arbitraire trouve le moyen de passer à travers les mailles des garanties légales, si serrées qu'elles paraissent, pour atteindre et frapper les gens qui ne plaisent pas?

La seconde partie est un tableau sommaire de cette formidable progression de crimes et de délits, qui finit par arracher des cris d'effroi même aux admirateurs les plus déterminés de notre état social. En cinquante ans le chiffre des emprisonnements est monté de 41 000 à 127 000 ; celui des récidives a passé de 32 000 en 1855, à 85 000 pour 1885. D'autre part, la proportion des crimes et délits commis par des jeunes gens et des adolescents grandit avec une rapidité véritablement effrayante. C'est là, avec la fréquence des récidives, la note caractéristique de la criminalité actuelle.

Une troisième partie est consacrée à l'examen des causes de ce terrible phénomène. Ces causes, M. Loubet les trouve dans la mauvaise organisation du jury, les vices du système pénitentiaire, l'abus des circonstances atténuantes, enfin l'enseignement primaire ; à ces causes principales il ajoute, à titre d'accessoires, le double abus du droit de récusation et du droit de grâce. Les causes une fois connues, les remèdes sont tout indiqués ; il faut faire des réformes, d'abord dans le fonctionnement du jury, de façon que le cours de la justice ne soit plus entravé ; puis, dans le régime pénitentiaire qui actuellement favorise la criminalité beaucoup plus qu'il ne la réprime. Le régime cellulaire doit être établi dans

toutes les prisons et la gradation des peines revisée d'une manière plus intelligente. La loi Bérenger promulguée au mois de mars a donné, sur ce point, satisfaction à l'auteur.

Ici le magistrat est sur son terrain ; aussi ces deux chapitres des causes et des remèdes sont-ils à peu près tout le livre. M. Loubet discute ces questions de haute jurisprudence avec une compétence devant laquelle nous nous inclinerions très volontiers, alors même que nous n'y serions pas invité par le mot de l'exergue : *Cuique in arte sua credendum est.* Tout cela est très sage, très instructif, et, de plus, fort bien dit, ce qui ne gâte rien.

Le chapitre consacré à l'enseignement primaire appellerait quelques petites réserves. M. Loubet, qui n'est pas un « clérical », qui s'intitule lui-même « un vieux libéral » de la génération de 1830, a une manière d'envisager les luttes que l'Église soutient sur le terrain scolaire, qui n'est point tout à fait la nôtre. Mais ces divergences mêmes ne donnent que plus de poids à la réprobation qu'il formule sans ménagement contre la loi de malheur qui a banni la religion, et du même coup la morale, de l'école primaire.

M. Loubet s'est renfermé dans les limites indiquées si nettement par le titre lui-même. On aurait donc mauvaise grâce à lui dire qu'il y a peut-être quelque chose au-delà. Toutefois le lecteur pourrait croire, en fermant le livre, qu'il connaît vraiment les *causes* et les *remèdes* du mal. Ce serait une demi-illusion, sur laquelle il ne faudrait pas le laisser.

En somme, on nous indique comme causes de la progression effrayante de la criminalité en France, d'une part, l'insuffisance de la répression, de l'autre, les vices de l'enseignement primaire. Partant, le remède proposé consiste à assurer le bon fonctionnement de la justice et à restaurer — on ne nous dit pas bien comment — l'enseignement de la morale dans les écoles fréquentées par les enfants du peuple. Assurément, si une meilleure organisation de la justice répressive assurait au crime son châtiment, le crime deviendrait plus rare : il restera toujours vrai que la crainte est le commencement de la sagesse ; toutefois il faut plaindre les sociétés qui n'ont pas d'autre rempart à opposer au débordement des mauvaises passions. Par ailleurs, l'école primaire, telle que l'a faite l'esprit d'irréligion, est plus apte à développer qu'à

corriger les instincts pervers que tout homme porte au fond de soi-même. Cela est incontestable, et l'expérience le prouve trop. Mais si elle est un foyer permanent de criminalité, elle n'est pas le seul, ni même le plus actif. Ce ne sont pas les élèves de l'école primaire qui, par les livres, les journaux, les romans et les théâtres, propagent l'irréligion et l'immoralité; ce ne sont pas eux qui enseignent dans les chaires de l'État des doctrines qui vont à ruiner tous les fondements de l'ordre social, à donner le plaisir pour but unique à l'existence, à supprimer la responsabilité humaine et, partant, à innocenter d'avance tous les attentats. Voilà pourtant, cela est de toute évidence, les causes originelles du progrès de la criminalité. Tant que toute liberté sera laissée à ces agents de corruption et de dissolution sociale, c'est en vain que l'on tentera d'arrêter le flot montant de la criminalité, et l'on comprend que la justice elle-même, de plus en plus hésitante et timide, ose à peine réprimer des méfaits dont la société tout entière est responsable. J. BURNICHON, S. J.

I. — L'Allemagne depuis Leibniz. *Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne*, 1700-1848, par L. Lévy-Bruhl. In-12 de iv-490 pages. Paris, Hachette, 1890.

II. — Romanciers allemands contemporains, par Édouard de Morsier. In-12 de cxii-404 pages. Paris, Perrin et Cie, 1890.

L'Allemagne moderne et contemporaine, quel sujet de méditations pour les penseurs et les écrivains! On conçoit que, depuis le prestigieux succès du jeune empire allemand, nous soyons tentés en France de refaire sur nouveaux frais l'ouvrage célèbre, mais un peu oublié, de Mme de Staël. Si elle sut, dès le commencement du siècle, intéresser nos pères à cette nation, à ses mœurs et à sa brillante littérature, au moment où la conscience nationale s'éveillait à peine, quel beau livre elle ferait aujourd'hui! L'unité allemande n'est pas en effet un pur accident politique; c'est le terme d'un long travail, lentement accompli, et parfois d'une manière inconsciente, par maintes générations de philosophes, de poètes et d'hommes d'État, depuis Leibniz jusqu'à nos jours.

M. Lévy-Bruhl l'a compris et il a voulu se faire l'historien de cette évolution nationale. Il nous a montré, d'une manière très méthodique, comment, pendant un siècle et demi, se sont modifiés en Allemagne les sentiments, les idées, et par là même les théories politiques. L'émiettement de la nation, dû aux traités de Westphalie et au particularisme des mœurs, a fini par produire l'unité, et cette poussière presque impalpable a constitué la cohésion puissante dont nous sommes témoins. Quelle transformation ! Aussi ne s'est-elle pas accomplie sans peine.

Dans ce progrès continu, quoique parfois insensible, on peut distinguer trois étapes successives. La première, qui remplit tout le dix-huitième siècle, semble tendre au cosmopolitisme et s'éloigner de l'idée de patrie ; mais en même temps, les écrivains de tout ordre arrachent le génie allemand à l'imitation étrangère et font renaître un sentiment patriotique encore inconscient et tout idéal. Cette idée prend corps, depuis Iéna jusqu'à 1815, dans l'aspiration réfléchie des vaincus vers une patrie allemande : c'est la seconde étape. Puis, après 1815, la jeune Allemagne voit grandir et se fortifier sa conscience nationale. Elle veut devenir un État puissant et uni : c'est l'œuvre militaire et politique dont nous avons vu, hélas ! le couronnement à Versailles, en 1870.

L'œuvre de M. Lévy-Bruhl est donc l'histoire d'une idée. Il la poursuit « dans ses origines morales, littéraires et philosophiques, dans sa longue période d'incubation », bien plus encore que dans son triomphe. De là l'insistance sur les moindres ouvriers de l'idée à son début, et l'omission, « qui n'est pas un oubli », de certains autres plus récents ; de là cette manière constamment idéale d'un livre où l'histoire morale et littéraire a beaucoup plus de part que l'histoire politique. On le louait en commençant d'être très méthodique ; il le devient presque trop. On ne s'y délasse pas comme dans celui de Mme de Staël. L'idée toujours poursuivie est voisine du système. Mais l'ouvrage est bien écrit et fortement composé.

II. — On n'en saurait dire autant de celui de M. de Morsier, sur les romanciers allemands contemporains. Le sujet, il est vrai, prêtait plus à la fantaisie, et l'auteur n'a pas manqué de s'en donner à cœur joie. Quatre romanciers, Spielhagen, Freytag, Heyse et

Raabe, suffisent à remplir, ou plutôt fournissent l'occasion de remplir ce volume. Chacun a son caractère propre : ce sont le réformateur idéaliste et l'homme positif, le simple conteur et l'humoriste ; mais voilà des appellations bien sèches, et M. de Morsier a une façon tout autrement figurée de caractériser leur talent (p. 319 et 320) : « Spielhagen, dit-il, ce chevalier errant de l'idéal, doit aimer le cheval de bataille, cabré à l'appel du clairon... Freytag est l'ami du bon chien de garde », attendu que « ce qu'il y a de meilleur en l'homme, c'est le chien ». Heyse, « l'artiste, l'amant, le poète », est de nature « à se passionner pour la grâce féline... et à raffoler des chats... Raabe, l'humoriste, doit garder toute sa sympathie pour cette grosse tête de l'âne, pensive et triste... avec ses yeux rêveurs et si doux. » Ne voilà-t-il pas le symbole plastique des quatre évangélistes du roman contemporain ?

Heureusement pour la littérature allemande qui, d'après lui, n'est pas assez connue, M. de Morsier ne le prend pas toujours sur ce ton pour nous la révéler. Il faut lui savoir gré des notions intéressantes qu'il nous donne, mais on ne peut louer l'esprit et la morale de ses *improvisations*. Car ce qui l'excuse, c'est qu'il improvise. Son style, parfois si facile et si vivant, en garde toujours des traces, et aussi sa manière de composer. On dirait un professeur improvisant un cours à sensation : d'abord, une vaste dissertation avec des théories plus ou moins risquées ; puis une analyse avec de longs extraits, puis une autre tartine, avec des digressions et des mots à effet. Il ne peut se retenir de disserter et il a voulu, lui aussi, refaire, dans une longue introduction, le parallèle entre l'esprit français et l'esprit allemand, à la façon de Mme de Staël. Enfin cela se lit couramment, et c'est peut-être tout ce que voulait M. de Morsier.

Car il ne faut pas, j'imagine, prendre trop au sérieux la glorification de l'Allemagne qui ressort de son livre. Pure affaire d'impression, enthousiasme de critique pour les auteurs qu'il a lus. Du reste, à force de fréquenter les Allemands, il paraît qu'on finit par avoir sur la critique des idées bien... subjectives. M. Lévy-Bruhl professe avec Herder qu'il suffit de comprendre les œuvres d'autrui, et qu'on doit, à cet effet, se placer dans l'esprit de l'auteur, de son public et de son temps. Comprendre, c'est bien ; mais est-ce une raison pour ne pas juger ? Au contraire.

M. de Morsier prise par-dessus tout le style personnel; il ne veut pas qu'on se serve de métaphores toutes faites (c'est une observation dont il pourrait profiter parfois), et il affirme qu'il faut être pour cela pénétré d'idées vraies. Sans doute, mais encore faut-il qu'elles aient un objet. L'Allemagne est malade de criticisme. Kant lui a inoculé cette maladie, quand il a prétendu subordonner la vérité à la raison et faire graviter le monde autour du moi, comme les anciens faisaient tourner le soleil autour de la terre. C'est un élément de déchéance, nous n'avons pas besoin de nous l'assimiler. Les nations pourraient en mourir. Si l'Allemagne n'en guérit pas, ses succès inouïs ne suffiront pas à rendre son unité durable ; elle porte dans son sein un germe de dissolution. « Rien ne finit au monde, » comme dit M. de Morsier ; la vie n'est pas un roman qui se dénoue comme un drame, c'est le plus souvent une humble nouvelle ; quand elle semble finie, elle recommence. Parlons plus clairement : « Tout donne à penser que l'évolution intérieure de l'Allemagne n'est pas achevée, et que l'œuvre qui parut un instant définitive ne pourra durer qu'en se transformant. » C'est le dernier mot de M. Lévy-Bruhl ; que ce soit aussi le nôtre.

A. BOUÉ.

Histoire de Charles VII, par M. G. du Fresne de Beaucourt. T. I, II, III, IV, V. Grand in-8 de 476 pages. Paris, Alphonse Picard, 1890.

Avant la publication de cet important et bel ouvrage, on avait l'*Histoire de Charles VII* par M. Vallet de Viriville ; mais bien qu'estimable par certains côtés, elle renfermait de nombreuses erreurs et laissait voir des lacunes profondes. Or, il était d'autant plus essentiel de mettre en pleine lumière un règne glorieux à tant d'égards, que l'ignorance et la passion l'avaient étrangement calomnié. C'est à remplir cette tâche que M. le marquis de Beaucourt a réservé sa jeunesse et une grande partie de son âge mûr. Dans ce but, il a réuni d'immenses documents, et il a su les manier avec une sûreté de critique et une consciencieuse habileté qui honorent l'écrivain non moins que l'érudit. Déjà, dans la savante Introduction du premier volume, il faisait connaître l'ensemble des sources où il avait abondamment puisé, et les instru-

ments de travail dont il s'était servi ; les volumes suivants témoignent, au bas des pages, dans les notes supplémentaires et les pièces justificatives, de sa constante sollicitude à faire une histoire enfin complète, véridique et de première main. Les archives de France et beaucoup d'autres à l'étranger, les manuscrits des bibliothèques, les écrivains du temps, etc., ont été consultés, choisis avec discernement et exactement cités. Aussi l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le grand prix Gobert à cette étude de longue haleine ; c'était la plus haute distinction qu'elle pût accorder.

Dans les quatre premiers volumes l'auteur a mis en relief *le Dauphin*, *le Roi de Bourges*, *le Réveil du Roi*, *l'Expansion de la Royauté;* le cinquième est consacré au *Roi victorieux*.

Tout d'abord le dauphin nous apparaît dans les péripéties de son attitude au milieu des effroyables misères du règne de Charles VI : folie du roi, luttes implacables des Armagnacs et des Bourguignons, France trahie et livrée aux Anglais, déloyautés et parjures, commotions sanglantes; si bien qu'à la mort de Charles VI Henri VI est maître presque absolu de notre pays. En présence de cette situation lamentable, Charles VII se sent accablé. Il est inerte et on dirait que l'avenir, comme le présent, est sans espoir. Mais ce n'est là qu'une éclipse momentanée. Le roi de Bourges se réveille, il a souci de sa couronne et de son peuple, il fait appel à ses bonnes villes, à ses vaillants capitaines; son activité prépare une énergique défense ; et toutefois, sans le secours surhumain qui lui vient par Jeanne d'Arc, il fût resté impuissant à relever la fortune de la France. M. de Beaucourt expose la mission de l'héroïne, il en démontre le caractère surnaturel et en précise l'étendue; il venge Charles VII de l'injuste reproche d'avoir lâchement trahi la Pucelle, captive des Anglais. Enhardi désormais et plein de confiance dans les promesses de prochaines victoires qu'elle lui a faites, le roi va de l'avant et travaille avec un nouveau courage à l'affranchissement du royaume.

De là, l'*Expansion de la Royauté*, expansion qui s'affirme par les négociations et la rupture de la trêve avec l'Angleterre (1448-1449) ; par une fierté vraiment royale en face de l'ambitieux et tortueux duc de Bourgogne; par une politique toute française en Italie, au point de vue du droit et de la justice ; par l'autorité de Charles VII en Allemagne, où Frédéric III appelle son interven-

tion dans les affaires de Suisse et de Lorraine ; par son dévouement à la légitimité de Nicolas V en présence de l'antipape Félix, enfin par ses réformes militaires, politiques et administratives, par l'impulsion qu'il donne au commerce et à l'industrie. Malheureusement, ces gloires sont ternies par une liaison coupable avec Agnès Sorel. M. de Beaucourt n'épargne pas sa censure à cet oubli du devoir, aux influences de la favorite, aux *mignons* du roi. Ici, comme ailleurs, les abaissements et les grandeurs du règne sont impartialement signalés.

Par la force des choses, l'expansion royale, toujours croissante, devait amener les suprêmes victoires, et c'est pourquoi le cinquième volume, récemment publié, a pour titre : *le Roi victorieux*. Là, trois faits ont la prééminence : l'expulsion des Anglais, Calais excepté, le procès de Jacques Cœur, grand argentier de Charles VII, et la réhabilitation de Jeanne d'Arc.

L'expulsion des Anglais, par la conquête de la Normandie et la double conquête de la Guyenne (1449-1452), fait honneur non seulement à l'intelligence et au courage du roi, mais encore à ses talents militaires. Rien n'intéresse le patriotisme français comme ce récit clair et mouvementé des opérations qui aboutissent aux échecs répétés de nos ennemis séculaires.

Le procès de Jacques Cœur, sur lequel M. Clément avait fait un livre, est repris en sous-œuvre. Il était difficile, ou pour mieux dire, impossible d'admettre absolument la culpabilité de ce puissant personnage, d'après la longue liste des chefs d'accusation. M. de Beaucourt, au chapitre IV, expose sous toutes ses faces ce procès mémorable ; il ne conclut pas, bien qu'il fasse néanmoins ressortir spécialement certains griefs ; en revanche il opine pour les motifs secrets de la condamnation, à savoir, pour la complicité présumée de Jacques Cœur avec le triste Dauphin, dont ce volume ainsi que plusieurs des précédents révèlent l'astuce, l'ambition désordonnée et les sourdes révoltes contre son père.

La réhabilitation de Jeanne d'Arc, faussée dans ses origines et dans sa nature par des historiens prévenus, est restituée (liv. VI, ch. I, 1450-1456).

Charles VII, s'inspirant des plus nobles sentiments, prit à cet égard une généreuse initiative. Toutefois, un tribunal ecclésiastique ayant condamné la Pucelle, il appartenait à un tribunal du même genre de la réhabiliter. L'auteur décrit les détails com-

pliqués de cette laborieuse affaire, et il prouve qu'en définitive, rien ne fut omis de ce qui était nécessaire au succès d'une cause juste et sainte. Le cardinal d'Estouteville, légat du Pape, s'occupa de cette revision, et d'abord du retrait de la Pragmatique Sanction, promulguée par Charles VII : cette Pragmatique violait les droits imprescriptibles du Saint-Siège ; toute une partie notable du haut clergé, égaré par les doctrines gallicanes, la soutenait; les efforts du cardinal échouèrent contre une telle obstination, qui contrastait déplorablement avec la loyauté dont Charles VII avait fait preuve pour terminer le grand schisme.

Indépendamment des trois faits qui ont dans ce volume la prépondérance, il en est d'autres qui retiennent l'attention de l'historien. Ainsi Charles VII, après la mort d'Agnès de Sorel, se donne une nouvelle maîtresse, Antoinette de Maignerais; il va de château en château, s'abandonnant à ses plaisirs et distribuant ses dons aux personnages en faveur. C'est ensuite le mariage du dauphin, l'expédition contre le déloyal duc de Savoie, arrêtée par la médiation du cardinal d'Estouteville; la situation italienne troublée par les rivalités des États, et dans laquelle les intérêts français sont engagés; les relations de Charles VII avec le duc de Bourgogne, au sujet de la révolte des Gantois, privés par le duc de leurs libertés et franchises; la campagne de Lombardie, où René d'Anjou revendique ses droits et fait triste figure; puis les vains efforts du Pape pour unir les princes chrétiens dans une action commune contre les musulmans, la chute de l'empire grec sous les coups de l'islamisme (1453), et l'impossibilité pour Charles VII, préoccupé des périls du royaume, de se rendre à l'appel du Souverain Pontife. Finalement, un chapitre remarquable a trait à l'administration, où les sages mesures de Charles VII se mêlent aux innovations défectueuses (1449-1453).

Le sixième volume, qui sera le dernier, achèvera le récit des *dernières années du roi*. Au total, cette histoire, dans son ensemble, renouvellera la science au sujet de ce règne : ce sera un monument.

G. GANDY.

Histoire du desséchement des lacs et marais en France, avant 1789, par M. le comte DE DIENNE. Ouvrage couronné par la Société nationale d'agriculture de France, qui lui a attribué le prix Léonce de Lavergne au concours de 1889.

Grand in-8 de 568 pages. Paris, Champion et Guillaumin, 1891.

L'auteur, en appelant l'attention sur une des œuvres les plus fécondes du dix-septième siècle, nous dit que le sujet qu'il traite est intéressant à étudier à divers points de vue. Le signaler, ce sera donner une idée de l'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs de la Revue.

Les géologues connaissent les révolutions terrestres qui ont modifié la structure même de notre planète; mais, sans remonter aux âges préhistoriques, nous pouvons suivre certains changements plus récents opérés dans la géographie physique du globe. Le sol français, en particulier, est bien différent de ce qu'il était autrefois. Sur les côtes de l'Océan, vis-à-vis des îles de Ré et d'Oléron, un golfe d'une ouverture d'environ trente kilomètres entrait profondément dans les terres; le Médoc ne se rattachait pas au continent, et le rocher de Cordouan formait une de ses pointes extrêmes. Sur les côtes méditerranéennes, Narbonne et Arles étaient des cités maritimes, construites au milieu des lagunes, très commerçantes et semblables à cette Venise qui leur a succédé et qui se meurt, à son tour, au fond d'un golfe de l'Adriatique. A l'intérieur, certains cours d'eau ne s'étaient pas encore creusé partout le lit fixe et régulier que nous leur voyons aujourd'hui. Ainsi, l'Allier n'arrivait à la Loire qu'après s'être en partie perdu au milieu des marécages de la Limagne d'Auvergne. Peu à peu, les apports des fleuves soulevèrent les terres basses de l'Ouest et du Midi; des *éboulis*, fermant des vallées, modifièrent le cours des fleuves; l'Allier canalisé ne trouva plus d'obstacles pour rejoindre la Loire.

Les principaux marais dont nous trouvons les noms à la table des matières s'étaient formés en Poitou, en Guienne, en Languedoc, en Provence, en Dauphiné, en Auvergne.

De ces fonds marécageux se dégageaient des émanations putrides qui furent, pour les villes voisines, la cause des maladies les plus redoutables. Le point de vue de l'hygiène, examiné sommairement par l'auteur dans son chapitre préliminaire, et que nous nous bornons à indiquer ici, est d'une importance capitale dans l'étude de la géographie des pays inondés et dans l'histoire des entreprises de dessiccation, dont il inspira sans doute la pensée, mais dont il révélait aussi les dangers.

Les premiers travaux furent faits par des moines. Il fallait un grand dévouement pour affronter la fièvre, sacrifier sa santé et risquer souvent sa vie, une indomptable énergie pour tracer des canaux d'écoulement au milieu des eaux croupissantes. Le christianisme inspire ce dévouement et donne cette énergie. Ne voit-on pas encore aujourd'hui des religieux français aux portes de Rome, à Saint-Paul aux Trois-Fontaines, faire, par leurs efforts, reculer la *mal' aria ?*

Ce fut une des œuvres principales que s'imposèrent au moyen âge les fils de saint Benoît. On les voyait s'établir dans les lieux éloignés des centres, autant pour ne pas être troublés par le bruit du monde que pour apporter les secours de la religion aux populations qui vivaient loin des églises. — A Montmajour existait une abbaye florissante, dominant les marais d'Arles et des Baux. Dans le silence des solitudes paludéennes, on entendait jusqu'à Aiguesmortes les chants sacrés du monastère de Psalmody, et c'est de là que lui vint ce nom.

Près de Psalmody se trouvait Saint-Gilles. Sur les côtes de l'Océan, on apercevait les abbayes insulaires de Saint-Michel en l'Herm, Moreilles, Maillezais, les abbayes côtières de Nieul, Jard, Luçon... De ces lieux de retraite descendaient, en grand nombre, les religieux et les convers, armés de pelles et de pioches. Les travaux qui leur sont dus subsistent encore dans plusieurs desséchements, et le canal des Cinq-Abbés, creusé au treizième siècle, rappelle la part que prirent à une œuvre semblable, dans le bas Poitou, les abbayes de Saint-Michel en l'Herm, de l'Absie, de Saint-Maixent, de Maillezais et de Nieul.

La guerre de Cent ans, à laquelle succédèrent, après le règne de Louis XI, des expéditions lointaines et les guerres religieuses, arrêtèrent l'œuvre des Bénédictins.

Elle fut reprise par Henri IV qui, après avoir vainement fait appel à ses sujets, comprit de quelle utilité serait pour la réussite des travaux la direction d'ingénieurs hollandais, habitués dans leur pays à en entreprendre de semblables. Il les encouragea à former une association, que protégèrent les dispositions législatives les plus libérales, et qui ne tarda pas à obtenir les meilleurs résultats. C'est l'histoire de cette Société que le comte de Dienne a pu reconstituer sur des documents inédits dont la plupart proviennent d'archives particulières. On voit les associés s'organi-

sant, soumissionnant les desséchements ou traitant directement avec les propriétaires des terres inondées, affermant les parcelles essuyées, procédant au partage après la fin des travaux.

Ici, l'histoire cède le pas à l'économie politique, qui démontre le profit que l'on peut tirer de ces régions rendues habitables. En quelques années deux cent quarante familles s'établissent dans les marais du Petit-Poitou, et, au milieu de ces espaces jadis perdus pour tous, élèvent, outre les bœufs du pays, des troupeaux de brebis flandrines et une race nouvelle de chevaux, provenant d'étalons allemands. Les métairies ou *cabanes* ont une étendue moyenne de 150 arpents, ou environ 50 hectares. Les terres de marais ne présentant en général aucune partie qui ne puisse être cultivée, c'est tout ce qu'une famille peut travailler avec succès. En Provence, le desséchement, d'après l'ingénieur Bernardy, avait donné, dès son achèvement, à Van Ens et à ses associés, jusqu'à 100 000 francs de rente annuelle.

La question juridique est, dans la matière, d'une très grande importance. Aussi l'auteur, après avoir présenté pour la première fois l'histoire des différents desséchements entrepris par la Société, consacre-t-il avec raison un chapitre entier à l'examen de la législation spéciale créée par nos rois et des statuts particuliers aux associations; il poursuit même jusqu'à nos jours l'étude des questions contentieuses.

Le livre présenté au public est le fruit d'un travail consciencieux, personnel et très considérable; il est composé sur des documents nouveaux dont un grand nombre, n'appartenant pas aux collections publiques, ont été reproduits à l'appendice, comme pièces justificatives.

La publication de ce travail est-elle utile?—Sans aucun doute. C'est par l'œuvre du desséchement des marais « qu'il s'essaya », dit Sully en parlant d'Henri IV. L'auteur a cru que l'on pouvait proposer à nos contemporains l'achèvement des grands travaux qui furent, pour une bonne part, dans les premières années du dix-septième siècle, l'origine du relèvement de la nation et de sa fortune.

Près de 500 000 hectares d'un sol excellent, soit une superficie supérieure à celle des terres arables de tout un département, restent encore couverts par les eaux stagnantes. Les rendre à la culture, c'est augmenter la production agricole dans une propor-

tion considérable et faire, sans le secours des armes, une conquête importante dans l'intérieur du pays. Pour arriver à ce résultat, il faudrait réformer la législation d'après les idées exposées par M. l'ingénieur Le Cler et M. le comte de Luçay, dans les rapports qu'ils ont présentés à la Société des Agriculteurs de France, en 1869 et en 1874. X. DE R., S. J.

Christophe Colomb, d'après les travaux historiques du comte Roselly de Lorgues, par l'abbé Lyons. In-12 de XXIII-377 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

Le quatrième centenaire du 12 octobre 1492 commence à occuper la presse. M. l'abbé Lyons a pensé avec raison que la meilleure manière de le préparer est de mieux faire connaître l'homme providentiel qui, ce jour-là, donnait un continent au monde. Deux figures semblent exercer sur l'auteur une attraction presque égale, et c'est peut-être le principal défaut de son livre : Christophe Colomb, pour avoir découvert l'Amérique, — et le comte Roselly de Lorgues, pour avoir découvert Christophe Colomb. J'eusse aimé que les perspectives eussent été ménagées. Un deuxième défaut est le ton un peu lyrique de l'ouvrage ; lorsqu'on raconte une aussi grande épopée, le mouvement doit naître du spectacle des choses plus que des élans, même spontanés, du style. Enfin, les historiens étrangers de Colomb sont traités avec un dédain que ne déparerait point un peu de réfutation. Les magnifiques publications de M. Harrisse mériteraient au moins cet honneur.

Ces réserves faites, nous ne pouvons qu'applaudir à l'excellente idée de M. l'abbé Lyons. Populariser la mémoire d'un héros qui fut peut-être un saint, c'est rendre hommage à l'action féconde de l'Église dans la formation des grands hommes, et vulgariser les pages émouvantes du biographe le plus enthousiaste de Colomb, c'est mettre à la portée de tous un livre qui fera du bien à tous. Destinée aux familles chrétiennes et aux élèves des collèges, cette lecture éveillera de plus en plus dans les masses catholiques le désir de la canonisation de l'illustre marin, si épris de la gloire de Dieu et de la conquête des âmes. L'auteur nous le montre plantant la croix, au nom du Christ, et prenant possession des nouvelles terres, en apôtre de l'Évangile. Il fait ainsi ressortir

l'idée qui doit nous guider dans l'appréciation relative de toutes les découvertes; ce qui leur donne une âme et les élève au-dessus de la matière, c'est surtout la foi. H. CHÉROT, S. J.

Une Commune rurale avant la Révolution, ou Histoire de la baronnie de Merville, pays de Guyenne, sénéchaussée et diocèse de Toulouse, par l'abbé Larrondo, curé de Merville. In-8 de xi-550 pages. Toulouse, E. Privat; Paris, A. Picard.

Cette monographie de Merville est en trois chapitres : *Communauté*, *Seigneurs* et *Paroisse* de Merville. L'auteur remonte aux origines et va jusqu'à la Révolution, en s'appuyant toujours sur des documents authentiques. L'ensemble est fort intéressant. De nombreux dessins parfaitement exécutés ornent et éclairent le texte. Signalons en particulier une notice attendrie sur le comte Henri de Villèle, fils aîné du grand ministre, dont la charité, les vertus et la prudence ont laissé un profond souvenir à Merville.

M. l'abbé Larrondo dédie son travail à ses paroissiens, comme gage de son affection. Il leur demande une place d'honneur pour un livre qui raconte l'histoire du pays natal et retrace les vertus, les traditions et les exemples des aïeux. « Il vous prouvera, dit excellemment le savant curé, que la religion, loin d'affaiblir dans les cœurs l'amour de la patrie et du foyer, le ranime, au contraire, l'élève et l'élargit. A l'exemple de nos ancêtres, ne séparons pas dans nos âmes Dieu et la France. » Ceux qui sont le plus affectionnés au clocher de la petite patrie sont aussi ceux qui meurent le plus volontiers pour défendre les frontières de la grande. Ajoutons que ce livre est un excellent exemple. Si tous les prêtres l'imitaient, dans la mesure du possible, l'histoire et la religion en recevraient gloire et profit. ÉT. CORNUT, S. J.

I. — E. Trivier. Mon voyage au continent noir. In-12 de ix-386 pages avec portraits et cartes. Paris, Firmin-Didot, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — A travers l'Afrique avec Stanley et Emin-Pacha. Journal de voyage du Père Schynse, publié par Ch. Hespers. In-12 de xi-298 pages. Paris, Hinrichsen, 1890.

III. — Journal et correspondance du major Barttelot, commandant l'arrière-colonne dans l'expédition Stanley. Publiés par W. G. Barttelot. In-18 de 361 pages avec cartes. Paris, Plon, 1891.

IV. — Explorations et missions dans l'Afrique équatoriale, par Florentin Loriot. In-12 de 375 pages. Paris, Gaume, 1890.

I. — Alexandre le Grand, dit-on, ne pouvait se défendre d'un saisissement au chant du coq. Le capitaine Trivier, le premier Français qui ait traversé l'Afrique centrale dans toute sa largeur, tremble d'affronter le public : « C'est lui, dit-il, que je redoute plus que les feux de l'équateur, que les fièvres d'Itaoua, que l'astuce des sultans noirs, que les farouches appétits des cannibales. » Heureusement il ajoute : « Mais je compte, pour l'intéresser, sur la nouveauté et l'intérêt de mon entreprise, sur son caractère pacifique, sur sa réussite, puis sur ma bonne foi et ma religieuse exactitude. » L'accueil que son livre reçoit de ce terrible public lui aura déjà prouvé qu'il n'avait pas trop présumé.

Par le fait, ce volume est très intéressant, non seulement parce qu'il doit être le monument durable d'une expédition hardie, qui a porté pour la première fois le nom de la France dans les parties les plus profondes du continent africain; mais encore à raison de tout ce qu'il nous apprend de nouveau ou de peu connu sur ces régions, aujourd'hui l'objet de tant de convoitises, de rêves, de spéculations.

M. Trivier s'est embarqué à Bordeaux le 20 août 1888. Le 10 décembre, il commençait l'attaque de l'Afrique centrale par la marche de Loango sur Brazzaville, à travers le Congo français. Ensuite, il remonte le grand fleuve, sur un vapeur hollandais, jusqu'à la station de *Stanley Falls*, « Chutes de Stanley ». Là il fait marché avec le fameux chef arabe Tippo Tib, pour être pourvu par ses soins de guides et de porteurs jusqu'à la côte de l'océan Indien. Notre voyageur déclare n'avoir pas eu à se plaindre de ce personnage, « tout au contraire ». Il continue d'abord sa navigation sur le Congo, dans les pirogues de Tippo Tib, jusqu'à Niangoué et Mikété, grands centres d'établissements arabes, dans le Manyéma. De là il reprend la route à pied vers le lac Tanganika, qu'il atteint le 2 juin 1889. La guerre allumée entre

les Allemands et les Arabes ne lui permettant pas de poursuivre le chemin qui mène le plus directement à la côte orientale, il prend par le sud, d'abord voguant sur le Tanganika, puis marchant parallèlement au lac, et enfin dans la direction du lac Nyassa, qu'il salue le 15 octobre. Les dernières étapes, partie sur le Nyassa, ou sur son déversoir le Chiré, partie encore à pied, le conduisent finalement à Quilimane, à l'embouchure du Zambèse, le 1er décembre 1889. Le 21 janvier 1890, il avait retrouvé la France à Marseille.

Le brave capitaine est justement fier de sa traversée de l'Afrique accomplie en moins d'un an, et ses compatriotes en sont fiers avec lui, en même temps qu'ils le remercient d'avoir conquis à la France un honneur déjà gagné par d'autres pour le Portugal, l'Angleterre et l'Allemagne. Son mérite a été grand : on en peut juger par sa relation toute simple des dangers qu'il a courus, des fatigues, des privations, des souffrances de toute sorte qu'il a dévorées. Le ton de son récit en garantit assez la véracité; la mort violente de son unique compagnon européen, Émile Weissemburger, assassiné au sud du Tanganika, et la perte qu'il a faite lui-même d'un œil, sont aussi des preuves de ce qu'il a dû endurer. D'ailleurs, M. Trivier paraît enclin bien plutôt à diminuer, qu'à exagérer les difficultés de son entreprise. Notamment il semblerait, à l'en croire, que même les pires sauvages de l'Afrique intérieure ont été un peu calomniés par les précédents voyageurs.

Notre compatriote a vu de près les divers essais de colonisation tentés par les nations européennes dans l'Afrique centrale. Ses notes et ses réflexions étant, comme elles le sont, d'un observateur attentif et exercé et qui, d'ailleurs, n'en était pas à voir l'Afrique pour la première fois, ont droit d'être prises en sérieuse considération. Rien de moins brillant que le tableau qu'il fait des résultats obtenus sur les rives du Congo, « pays malsain et improductif », et que ce qu'il dit, en particulier, de la situation et de l'avenir des domaines congolais du roi des Belges, « l'État libre ». Bien plus encourageant est ce qu'il rapporte sur les établissements anglais dans la région du Nyassa. Et à ce propos, nous signalons aussi quelques détails curieux pour l'histoire du conflit anglo-portugais en ce pays.

M. Trivier constate que l'Afrique centrale intérieure appartient

de fait aux Arabes; il est impossible, sans leur agrément, de remonter dans le bassin du Congo, à l'est du confluent de l'Arouwimi, et ils empiètent de plus en plus vers l'ouest. Le voyageur ne cache pas que l'idée de briser cette puissance par la force lui paraît chimérique, au moins pour le moment. Nous devons dire qu'il est singulièrement bienveillant pour les Arabes. Les bons offices qu'il a reçus, contre payement, de leurs principaux chefs (les subalternes l'ont bien un peu volé et pillé) l'ont disposé à un excès d'indulgence, croyons-nous; d'ailleurs, il a passé trop loin du théâtre de leur brigandage, pour pouvoir témoigner de tous leurs agissements. Il les a vus en général, dit-il, bien traiter leurs esclaves; mais, sans parler des cas contraires qu'il mentionne lui-même parfois, cela ne justifie pas les moyens employés pour faire ces esclaves. « Le commerce de chair humaine est une horrible chose; » M. Trivier le dit, et puis il ajoute : « Ce ne sont point les Arabes qui font cette chasse à l'homme; mais s'ils n'étaient pas là pour acheter les esclaves, on laisserait l'indigène tranquille chez lui. » Il est avéré du moins que les Arabes font faire la chasse à l'homme par leurs agents; mais qu'ils la fassent personnellement ou la commandent, ou qu'ils l'entretiennent, c'est bien la même chose.

Le voyageur se demande comment on s'y prendra pour abolir la traite : « J'ai beau m'interroger, conclut-il, je ne vois que l'invasion blanche qui puisse être capable de mener à bien une tâche de cette importance. Mais ce sera l'œuvre des siècles. » Il y a pourtant des moyens, que M. Trivier ne nous semble pas suffisamment apprécier, de hâter « l'œuvre des siècles ». Tels ceux que la Conférence de Bruxelles a décrétés naguère.

Nous observons que du moins M. Trivier rend parfaitement justice à l'action des missionnaires catholiques; il parle des travaux et des succès de ceux qu'il a rencontrés, avec une sympathie qu'il y a plaisir à reconnaître.

II. — Tout le monde sait que le dernier grand voyage de M. Henry Stanley, et surtout sa relation ont soulevé plusieurs questions qui ne sont pas d'ordre géographique et qui, passionnant l'opinion publique, particulièrement en Angleterre et en Allemagne, ont donné lieu à des polémiques acerbes et souvent peu édifiantes. Le P. Schynse, membre de la Société des Mis-

sionnaires d'Alger, bien que né en Allemagne, a écrit en dehors de ces polémiques; son livre est, pour la plus grande partie, le simple journal d'un voyage fait en compagnie de Stanley et d'Emin-Pacha, du Victoria-Nyanza à Zanzibar, pendant les mois d'octobre, novembre et décembre 1889. Il n'en est que plus intéressant à consulter, pour qui cherche le dernier mot de l'expédition organisée à grands frais par des banquiers anglais, pour la rescousse d'un pacha égyptien, né Allemand. Les *Études* ont cité le jugement porté par le P. Schynse sur le véritable but de cette entreprise, d'après les aveux peu déguisés des officiers mêmes de Stanley. Celui-ci s'est offensé des révélations du missionnaire; à tort, ce semble; car le journal ne contient absolument rien de désobligeant pour le voyageur personnellement. Il est vrai que le P. Schynse montre assez que Emin lui est plus sympathique.

Outre les détails qui servent à faire connaître les deux héros africains, d'autres, ayant rapport à la guerre des Allemands et des Arabes, contribuent à l'*actualité* du petit volume que nous signalons. Mais il n'y a pas moins d'intérêt véritable dans le reste du journal. Après tout ce qu'on a déjà dit des régions qu'il a traversées, les observations du P. Schynse, tant sur la configuration et les ressources du sol, que sur le caractère de la population, ont encore une valeur propre et sont très dignes d'attention.

III. — Le livre *Dans les ténèbres de l'Afrique* formulait de graves reproches contre quelques-uns des officiers anglais de Stanley, et spécialement contre le major Barttelot, qu'il avait nommé au commandement de son arrière-colonne. Le célèbre voyageur écrit que la perte presque totale de cette troupe était due « au manque de résolution de ses officiers, à l'oubli de leurs promesses, à leur négligence des ordres qui leur avaient été donnés par écrit ». C'est pour répondre à cette imputation que le frère du malheureux major a publié, avec des notes et pièces complémentaires, le journal que Barttelot avait tenu depuis son entrée dans l'expédition de Stanley, et ses lettres à sa famille et à ses amis. Par le fait, cette publication n'est pas seulement une apologie des accusés, mais encore une vive attaque contre l'accusateur. Nous ne prononcerons pas entre les deux parties. Une

chose ressort avec certitude des navrants papiers de Barttelot, c'est que les relations entre le chef et les officiers de l'expédition étaient promptement devenues peu cordiales. Il paraît également certain que Stanley a laissé son arrière-colonne, à Yambuya, dans une situation très difficile, à laquelle il n'a pas pourvu autant qu'il le devait. Enfin il ne semble pas avoir pris tous les moyens convenables pour assurer ses communications avec cette section importante de son expédition.

On ne peut donc s'empêcher de conclure au moins que Stanley n'a pas été assez juste pour son infortuné second, et qu'il ne saurait décliner une forte part de responsabilité dans le désastre de son arrière-colonne.

IV. — Au moment où les découvertes si brillamment commencées par Livingstone viennent de s'achever, grâce aux successeurs que sa gloire lui a suscités, c'est une louable pensée de réveiller le souvenir de ce vaillant initiateur. C'est ce que M. Loriot a entrepris dans un résumé à la fois exact et pittoresque des voyages du célèbre Écossais. Il en parle avec un enthousiasme qui souvent s'élève au ton de la poésie. Cet enthousiasme n'est pas déplacé, et la poésie n'est pas de trop pour peindre tout ce qu'a su faire un homme seul, presque sans ressources, dans le domaine redouté de l'exploration africaine.

Si le dévouement de Livingstone à la science et à l'humanité a été admirable, plus digne encore d'admiration est le zèle des missionnaires catholiques. Et c'est lui qui fait porter aux découvertes géographiques leurs fruits les plus précieux, qui les fait concourir à la diffusion de l'Évangile et de la vraie civilisation. M. Loriot a consacré la seconde partie de son intéressant volume aux missions créées par les Pères d'Alger sur les rives des grands lacs Tanganika et Victoria. Son récit, composé avec foi et avec cœur, et toujours fidèle à l'histoire, bien que mouvementé comme un roman, est un tableau vivant des travaux de nos compatriotes, récompensés par une merveilleuse floraison de chrétiens et de martyrs sur un sol qui semblait à jamais maudit. Les scènes de la persécution du Ganda, dignes des premiers siècles du christianisme, sont surtout mises en relief comme il convenait.

J. BRUCKER, S. J.

I. — Ceylan et les Indes, par Mgr Zaleski. In-18 de 412 pages, illustré de 119 dessins d'après des croquis et des photographies. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — Égypte et Palestine. *Souvenirs de pèlerinage*, par l'abbé A. Parraud, du clergé d'Avignon. In-18 de iv-264 pages. Avignon, Aubanel; Paris, Téqui, 1891. Prix : 2 fr. 50.

I. — Ces voyages à Ceylan et aux Indes portugaises, en Egypte et Palestine n'offrent ni découvertes, ni documents inédits; ils ont été faits et puis écrits dans un but encore plus noble que le progrès de la science.

A la fin de l'année 1886, une délégation apostolique se rendait aux Indes pour y établir la hiérarchie ecclésiastique, promouvoir le recrutement d'un clergé catholique indigène dans la caste des brahmes, et faire exécuter les clauses du concordat stipulé entre le Saint-Siège et le Portugal. Mgr Zaleski, récemment encore conseiller à la nonciature de Paris, suivit la mission en qualité de secrétaire jusqu'au 15 avril 1887. Quels ont été les travaux et les résultats de la mission officielle? Mgr Zaleski, par discrétion sans doute, ne le raconte pas. Se contentant de noter ses impressions au jour le jour, de peindre les scènes qui se déroulent sous ses yeux, il fait voir les indigènes dans leur vie intime et privée, décrit leurs usages, leur état religieux, leur culture intellectuelle et morale, et donne surtout d'intéressants détails sur les labeurs des missionnaires en ces contrées, sur la manière dont s'opèrent les conversions. La marche du récit ressemble à celle du voyageur qui observe les choses dans l'ordre où la nature les lui présente. Détails de mœurs, descriptions des villes, des champs de riz, des jardins de cocotiers ou de palmiers, se croisent, s'enchevêtrent et se pénètrent. Mgr Zaleski manie la langue française avec aisance; des critiques de détail pourraient être faites; nous ne nous y arrêterons pas. Nous aimons mieux féliciter le jeune prélat d'avoir su parcourir ces contrées en observateur intelligent et en artiste, aussi bien qu'en serviteur dévoué de l'Église.

II. — Très française est la langue du voyageur en Egypte et Palestine, en 1890. C'est avec entrain qu'il raconte les péripéties d'une route accidentée, pittoresque, et les émotions de son âme. Il s'at-

tache avant tout à suivre les pas du Sauveur des hommes, dont les siècles n'effaceront jamais les empreintes. Les notes ont été crayonnées sur ces montagnes, dans ces vallons, le long de ces sentiers toujours resplendissants des souvenirs divins. Pour les pages documentées au coin du feu, les auteurs consultés sont en petit nombre. D'autres livres sur la Terre Sainte sont plus complets, celui-ci toutefois est d'une lecture attachante.

ALEX. COURAT.

I. — Spectacles contemporains, par le vicomte MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. In-12 de XI-366 pages. Paris, Armand Colin, 1891.

II. — Les Sœurs des Hôpitaux, par François BOURNAND. Préface par Jacques DE BIEZ. Lettres de MM. Jules Simon, Sully-Prudhomme, François Coppée, etc., etc. In-12 de XCII-346 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

I. — Qu'il s'agisse des affaires de Rome, du chemin de fer de Samarcande ou du partage de l'Afrique ; qu'il faille saisir la physionomie de Guillaume I[er] d'Allemagne ou du général Loris-Mélikoff ; l'auteur des *Spectacles contemporains* a le don de traduire sa pensée en une langue souple, ferme et pleine. Quelques traits lui suffisent pour rendre et buriner l'impression. Le militarisme puritain du vieux Guillaume, le libéralisme mêlé d'astuce du général Mélikoff, le silence des nuits radieuses au fond des steppes asiatiques, tout cela passe dans le style de M. de Vogüé ; et le mot décisif n'est pas encore tombé de sa plume qu'il est déjà suggéré à votre esprit.

Mais à côté de ces mérites, quel libéralisme outré, désolant, inexcusable chez un écrivain qui n'a plus le droit d'être naïf ! Pour lui, les erreurs révolutionnaires ne sont que de l'Évangile aigri (p. 40). Si la Rome papale est pleine de saint Pierre plutôt que de saint Paul, c'est que le premier représente dans le christianisme l'élément populaire et démocratique, le second l'élément scientifique et abstrait (pp. 47-48). M. de Vogüé a oublié le *Tu es Petrus...* ; rien que cela ! Il nous apprend d'ailleurs que le pouvoir temporel est une de ces choses d'autrefois, inutiles à l'Église moderne en face de l'esprit moderne (p. 73). Et M. de Vogüé passe pour un écrivain catholique !

Catholique amoindri, dans tous les cas; il s'incline devant le bouddhisme (p. 206) et la religion de Mahomet (p. 340). Il prouve, dans son appréciation sur Livingstone, qu'il a perdu la notion du surnaturel et de la vraie sainteté (p. 279). Mais quel besoin d'aller chercher dans les funérailles de V. Hugo (p. 121 et *sqq.*) l'expression de l'idée française, et de voir *un grand spectacle* dans ce grotesque et ignoble défilé? Cette page, écrite en 1888, était-elle nécessaire pour conduire M. de Vogüé sous la coupole du palais Mazarin?

Ce livre contribuera pour sa bonne part à la diminution des vérités, qui est le grand mal du jour. L'incontestable talent de l'auteur n'est pas une circonstance atténuante.

II. — C'était un travail à faire, le voilà fait. Voulez-vous être intéressé? lisez. Voulez-vous être instruit? lisez encore, mais éloignez les enfants. Vous verrez, pièces en main, quel souci les FF.·. laïcisateurs qui ont chassé les sœurs des hôpitaux savent prendre du bien-être, de la pudeur, de la vie des malades. La longue préface de Jacques de Biez contient un christianisme bizarre et des saillies pleines de bon sens. Nombre de littérateurs ont envoyé à M. Paul Bournand des lettres d'adhésion. MM. Alphonse Daudet et Georges Ohnet ont bravement esquivé la réponse catégorique. Cela donne leur mesure. M. Zola s'est abstenu; à notre avis il ne pouvait mieux faire. Il n'a pas qualité pour louer les vierges chrétiennes. E. PUJO, S. J.

La France dans l'avenir. Bases de son organisation future. Liberté, charité, colonisation, par A. Bocher. In-18 jésus de 276 pages. Paris, Ollendorff, 1891. Prix : 3 fr. 50.

M. Bocher voudrait voir fonctionner bientôt un ministère de la charité, dont le budget devrait être *illimité;* un ministère de la colonisation, destiné à devenir peut-être le plus important de tous. Mais c'est surtout à l'instruction que reviendrait le plus grand rôle, si on voulait bien enseigner à tous, « la religion comme dogme étant écartée », car c'est chose qui a fait son temps, « que la vie est une épreuve douloureuse pour l'universalité des êtres; que tout, dans la nature, s'oppose à ce que le bonheur soit autrement que passager; que l'intelligence et le travail

l'emporteront toujours sur la bêtise et la paresse; que l'égalité ne sera jamais réalisable, et qu'à la rigueur, les seuls objectifs susceptibles d'être atteints sont la liberté et la fraternité ». A ce prix, la France ne pourrait manquer d'être heureuse, prospère, paisible.

En somme, il y a bien peu à prendre dans ce volume. L'auteur lui-même conclut que la lecture de son livre « n'aura pas porté à la connaissance du public des faits bien nouveaux ». Voilà qui est sage. Nous ne contredirons pas.

Je m'aperçois, au moment de fermer le livre, que M. Bocher a une spécialité. Il a la spécialité de s'occuper de l'avenir. Il a déjà publié *l'Avenir de l'Europe et l'univers* (*Hier, aujourd'hui et demain*). F. P., S. J.

I. — La Faim, par Charles VINCENT (*Simmias*). In-18 de 308 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — Dernière défaite, par Ernest GAY. In-18 de 140 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 2 francs.

I. — *La Faim* est plutôt une chevauchée sur le dos du caprice ou de la fantaisie qu'une œuvre didactique. Le livre se compose de morceaux détachés, prose et vers. L'idée dominante est celle-ci : l'homme est un condamné à la faim, qui s'attache à ses flancs sous des formes diverses. En ce siècle positif, le progrès a trouvé moyen d'aiguiser souvent les appétits : il ne réussit pas à nourrir les individus et à leur assurer le pain qui fait vivre avec la conviction et la vérité. Devant cette impuissance de la raison à vaincre le problème social, M. Ch. Vincent s'est armé du fouet de Juvénal, et le manie de main de maître. Néanmoins il laisse trop apparaître çà et là les pattes des « Faunes et Silènes » affamés, pour que la lecture de son livre soit permise aux adolescents.

Ses conclusions, dédaigneuses de la science et de l'orgueil modernes, exciteront quelques colères parmi les esprits amollis et parmi les philanthropes émargeant au budget des pauvres. La faim sera toujours la mauvaise conseillère, tant qu'on lui montrera seulement la route du Mont-de-piété ou du Théâtre-Libre. L'Église de Jésus-Christ est le seul centre des sollicitudes désintéressées, où tous les hommes sont frères, où tous les affamés

sont nourris, tous les infirmes soignés, où la cité n'est qu'une famille, où l'on ne hait que le mal.

II. — La *Dernière Défaite* date des élections législatives de 1889 : défaite du parti monarchique, défaite du boulangisme, défaite de M. Gay, candidat à la députation dans la Dordogne. Pour se venger de l'échec, l'Achille périgourdin sort de sa tente, pousse une charge contre la *droite* du palais Bourbon, contre les princes d'Orléans et Mgr le comte de Paris en particulier, contre les bonapartistes et l'impératrice Eugénie, — sans respect du deuil. Au clergé sont adressés de paternels conseils. Qu'il cesse de persécuter la République, et la République sera tolérante (p. 122).

Épongeant son front dans l'antichambre du ministère de l'Intérieur, le candidat malheureux guette au passage M. Constans, ce Gascon spirituel, bon garçon (p. 75), et crie : « Vive la République! » avec une ardeur passionnante. Que M. Constans prête l'oreille à l'odyssée de ce Grec moderne et le console en faisant sortir son nom des urnes !

Alex. COURAT.

I. — Tué par les Juifs, par Henri Desportes. In-12 de 60 pages. Paris, Savine, 1890.

II. — Le Juif franc-maçon, par l'abbé Henri Desportes. In-12 de 292 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1890.

III. — Face aux Juifs! par Fore-Fauré. In-12 de 318 pages. Paris, Savine, 1890.

IV. — Le Saint-Siège et les Juifs, le Ghetto à Rome, par Emmanuel Rodocanachi, secrétaire de la Société des études historiques. In-8 de xv-340 pages. Paris, F. Didot, 1891.

I. — La question juive existe toujours, et de temps à autre des conférences ou des publications plus ou moins retentissantes nous avertissent que la plaie ronge silencieusement et obstinément la société française.

L'abbé Henri Desportes, déjà connu par un livre où il dénonce le *Mystère du sang* chez les Juifs, raconte, dans une petite brochure, l'histoire d'un nouveau meurtre rituel, commis encore à

Damas, et sur lequel les journaux ont, comme toujours, à peu près fait le silence. Il faut être d'une singulière hardiesse pour nier en bloc tous les faits de ce genre ; aussi les plus avisés soutiennent qu'il n'y a là que des représailles, des accès isolés de folie répudiés par la nation, sans aucun lien avec ses rites officiels. *Tué par les Juifs* soutient évidemment le contraire.

II. — *Le Juif franc-maçon* met en scène l'influence, l'esprit, les mœurs et le but des Israélites dans les sociétés secrètes. C'est une imitation du fameux *Juif de Vérone*, de Bresciani. Les Juifs ont toujours été les instigateurs et les soutiens de ceux qui ont conspiré contre les gouvernements et contre l'Église. On a sans doute exagéré leur action ; ce n'est pas une raison pour la nier, et de ce qu'ils n'ont pas tout fait, il ne suit pas qu'ils n'aient pas fait beaucoup.

III. — *Face aux Juifs !* par Fore-Fauré, contient des révélations peu nouvelles sur le caractère cosmopolite et désorganisateur des Juifs, sur l'insuffisance et l'immoralité de l'éducation universitaire, sur l'agiotage, les accaparements et les monopoles, enfin sur les dangers que le sémitisme pourrait faire courir à la patrie en cas de guerre. L'auteur donne un ensemble de mesures contre le fléau. C'est l'œuvre d'un homme de verve et de talent.

IV. — *Le Saint-Siège et les Juifs*, ou plus strictement *le Ghetto à Rome*, est bien imprimé, orné d'utiles gravures, d'allure grave et de style convenable. M. Rodocanachi donne la bibliographie de son sujet et la liste des principales sources où il a puisé. Dans son introduction il avoue que, si la Rome des papes n'a pas été pour les Juifs une terre promise, ils y ont trouvé plus de clémence que partout ailleurs. « Comme ailleurs, les Juifs y étaient méprisés ; comme ailleurs, forcés de vivre à l'écart, dans un quartier maudit, de porter un signe distinctif et ignominieux ; comme ailleurs, ces éternels bailleurs de fonds se trouvaient être bien souvent les créanciers involontaires des hauts personnages de la cour, parfois même du Souverain Pontife ; mais enfin, on les laissait vivre, et c'était beaucoup. Ainsi, Rome a donné, au milieu de la barbarie du moyen âge et de l'intolérance des siècles suivants, un grand exemple de modération. »

Entrant ensuite dans son sujet, M. Rodocanachi nous dépeint

l'existence des Juifs dans Rome païenne ; elle ne fut pas toujours douce.

Avec les papes une ère meilleure commence. Eugène IV lance bien des bulles sévères, mais elles ne sont que très mal exécutées. Pendant longtemps, les Juifs vivent librement confondus avec les chrétiens et acquièrent des richesses, une situation et une audace menaçantes. L'orgueil insolent et l'esprit de prosélytisme les perdirent.

En 1555, Paul IV les réunit dans un ghetto fermé de murailles. L'histoire de la communauté juive confinée dans cet étroit quartier et gênée par des règlements qui limitent son activité, occupe la plus grande partie du livre. C'est une lutte sans trêve entre la sagesse tolérante des papes, essayant de concilier la justice et la bonté pour les Juifs avec la protection qu'ils doivent à la foi, aux mœurs et aux biens de leurs sujets chrétiens, contre les empiètements de ces hôtes tenaces et perfides. Quelquefois le peuple romain fait cause commune avec ceux-ci ; plus souvent, exaspéré par des ressentiments faciles à comprendre, ou poussé par la cupidité, il se précipite sur le Ghetto.

M. Rodocanachi semble avoir étudié consciencieusement son sujet et il se pose en historien impartial. Au fond, il est favorable aux Juifs et dur jusqu'à l'injustice et à l'injure pour les papes, et surtout pour les nations catholiques moins patientes pour Israël, l'Espagne en particulier. Sans vouloir excuser tout à fait des rigueurs où la politique et le tempérament ont eu plus de part que la religion, on peut affirmer qu'elles ne furent, dans leur ensemble, que des précautions de défense nationale ou des représailles violentes, mais assez justifiées dans leur principe.

Avant de finir, on nous permettra une réflexion générale. Les livres contre les Juifs se multiplient ; mais on y sent trop la hâte, la colère et la passion. Fond et forme devraient être plus soignés. Et ce que nous disons pour les livres s'applique aux journaux, par exemple, à l'*Alliance anti-juive*, qui combat si vaillamment *pro aris et focis*. De son côté, Israël est trop intéressé dans l'affaire pour ne pas intervenir, et trop riche pour ne pas trouver beaucoup d'avocats. On peut voir un habile résumé de toutes ces apologies dans un des récents numéros de la *Revue des Deux Mondes*. Mais à force de montrer les Juifs innocents, inoffensifs, irréprochables et même bienveillants, on finit par s'enlever toute

créance. Il est difficile, en face de faits aussi criants que ceux de l'Union générale, de Panama, du Crédit foncier, des cuivres, des huiles, des blés, etc., d'admettre que tous les torts aient toujours été du côté de l'Église et des chrétiens.

La parole est d'argent, le silence est d'or. Ceux qui servent le plus utilement les Juifs sont les publicistes qui n'en parlent jamais, ou qui n'en parlent que pour faire connaître au monde les aumônes que les riches Sémites font aux Français pauvres. Ceci explique la conduite de beaucoup de journaux. Parfois cependant le vieil honneur a sa revanche. Après la *France juive* de Drumont, Villiers de l'Isle-Adam fut jugé capable de riposter, et on lui insinua qu'Israël serait magnifique dans sa reconnaissance. L'excentrique écrivain se recueillit un moment, juste assez pour écouter la voix du sang qui coulait dans ses veines : « Eh bien ! dit-il tout à coup, c'est trente deniers ; Judas a fait le prix. » Le négociateur s'enfuit, mais il serait imprudent d'ajouter qu'il court encore. ÉT. CORNUT, S. J.

La Banque de France, par Auguste Moireau. In-12 de 233 p. Paris, Perrin et Cie.

L'auteur a fait paraître, il y a quelques mois, une brochure sur la prorogation du privilège de la Banque de France; elle est intégralement reproduite dans ce livre; il y joint deux plaidoyers : l'un pour le Crédit foncier, l'autre pour la Caisse des dépôts et consignations.

Nous ne pouvons qu'approuver les excellentes raisons qu'il développe en faveur de notre première institution de crédit : la Banque a fait ses preuves; il y a quelques jours à peine, elle empêchait les comptes courants de sombrer, comme elle avait empêché le Comptoir d'escompte d'être complètement anéanti. Donc, maintenir son privilège, c'est bien.

Nous ne partageons pas le lyrisme de l'auteur sur le Crédit foncier, et nous sommes loin de croire qu'il soit sorti de la crise de 1890 « intact et fortifié ». On nous opposera en vain la cote de la Bourse. Quant à la Caisse des dépôts, nous admettons volontiers qu'elle doit conserver son autonomie, sa personnalité : c'est toute la thèse de M. Moireau. A. LEFÈVRE.

LITTÉRATURE

ROMANS

I. — **Anthologie classique des poètes du dix-neuvième siècle,** par Gustave Merlet, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. In-12 de xii-464 pages. Paris, Lemerre, 1891.

II. — **L'Éducation par la poésie,** répertoire des poèmes populaires du dix-neuvième siècle, par Bidart, professeur d'École normale. In-12 de 354 pages. Paris, Gédalge.

III. — **Lectures choisies de français moderne,** par Charles Bigot. In-12 de 250 pages. Paris, Hachette.

IV. — **Extraits historiques de J. Michelet,** choisis et annotés par M. Seignobos, docteur ès lettres. In-12 de 410 pages. Paris, Armand Colin, 1889.

V. — **Lectures variées de littérature et de morale,** par Paul Janet, membre de l'Institut. In-12 de vii-370 pages. Paris, Delagrave, 1890.

VI. — **Lectures morales et littéraires,** par Mlle Jeanne Vaudouer, professeur au lycée Fénelon. In-12 de 352 pages. Paris, Alcide Picard, 1890.

VII. — **Lettres choisies du dix-septième siècle,** par Jacquinet, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique. In-12 de xxiii-420 pages. Paris, Belin, 1890.

VIII. — **Éducation des filles,** de Fénelon, précédée d'une introduction, par Oct. Gréard, de l'Académie française. In-18 de lxxxii-160 pages. Paris, Jouaust, 1891.

I. M. Gustave Merlet était un vieux professeur et un homme de goût ; son recueil n'est pas sans mérite. Nous n'hésitons pas cependant à dire qu'un bon tiers, peut-être les deux tiers des pièces insérées dans ce volume ne méritent pas d'y figurer. On ne doit semer dans la mémoire, l'intelligence, la conscience et le cœur des enfants que des graines exquises et saines. On trouve ici des poésies *domestiques* où l'on chante le berceau et la famille, des poésies *pittoresques* où l'on peint la nature et les animaux,

des poésies *morales* où l'on célèbre l'homme et le travail ; mais en universitaire docile, M. Merlet a eu soin de n'admettre, même dans ce chapitre, l'idée de Dieu, du devoir, de Jésus-Christ, du ciel, de la prière, de l'âme immortelle, des anges, de la Providence, etc., qu'à titre d'ornements. Des poésies *patriotiques* forment une dernière catégorie et semblent dire que la patrie est au-dessus de toutes les choses divines et humaines, et que la vertu suprême est de se dévouer sur le champ de bataille. D'étranges morceaux et d'étranges noms se sont glissés dans cette « anthologie » ; quelques-uns véritablement inconvenants. Par compensation, il y a de grosses lacunes. Sans être épilogueur et sans dépasser le premier feuillet, il est permis de signaler comme ridicules des pièces où l'on dit du nouveau-né, avec M. Pailleron :

Il est comme les fleurs,
Parfum et mystère :
A peine si par des pleurs
Il tient à la terre !
Que faut-il pour l'apaiser ?
Un mot s'il soupire ;
S'il se réveille, un baiser ;
S'il dort, un sourire.

Pauvre enfant ! la moindre goutte de lait, quand il *soupire*, ferait bien mieux son affaire ; quand il dort, le plus doux sourire lui est très indifférent ; la mère seule en jouit, ou la nourrice. Les perles de cette eau abondent ; on en ferait un collier sans fin.

II. Dans l'*Anthologie* de M. Merlet, Dieu est un accessoire ; dans l'*Éducation par la poésie*, il semble nuisible, inutile, au moins importun. Lorsqu'il transcrit un beau morceau, connu de tous comme les grands chemins, M. Bidart, professeur d'école normale, a soin d'en retrancher les meilleurs vers ; on dirait qu'il le fait exprès. Au reste, démocrate et patriote à tous crins, il bannit l'aristocratie ; mais, Mme Anaïs Ségalas, Tournier, Trautner, Clovis Hugues, Catulle Mendès, Stassart, Porchat, Manuel, Siebecker, Erckmann-Chatrian, Pontsevrez, Béranger, tiennent une large place dans ce recueil où domine le Victor Hugo maniaque des dernières années.

Pour donner une idée du goût de M. Bidart, disons qu'il cite M. Auguste Vacquerie :

On a le flacon d'un bond.
Mais le petit moribond
Que dégoûte
L'aspect seul de la cuiller,
Refuse d'en avaler
Une goutte.

Cette poésie est présentée aux jeunes Parisiens des écoles laïques et obligatoires comme « pleine de vérités philosophiques » et « d'enjambements hardis ». J'aime mieux l'homme d'esprit qui portraiturait l'auteur en deux vers où *Kurde* rimait avec *absurde*, l'un pour le style, l'autre pour les idées.

III. Avec un peu moins de lourdeur, M. Bigot est tombé dans les mêmes défauts. Ses *Lectures de français moderne* s'adressent aux petits garçons et aux jeunes filles ; mais on ne peut raisonnablement proposer à cet âge la langue, les idées, et même les noms de Voltaire, d'Alexandre Dumas, de Georges Sand, de Théophile Gautier, d'Alfred de Musset, de Labiche, d'Erckmann-Chatrian, d'About, de Ferdinand Fabre, de Theuriet, d'Halévy, d'Alphonse Daudet, de Loti et de Leconte de Lisle. Qu'y a-t-il de plus sérieux et de plus lugubre que l'agonie. Voici comment en parle M. Sully-Prudhomme :

Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
Ne me dites rien ;
Faites que j'entende un peu d'harmonie,
Et je mourrai bien...
Vous irez chercher ma pauvre nourrice,
Qui mène un troupeau,
Et vous lui direz que c'est un caprice
Au bord du tombeau.

Voilà quelles bonnes leçons cette librairie Hachette, qui entasse tant de livres obscènes dans nos gares de chemin de fer, fait donner à de jeunes chrétiens. Il faut autre chose que de la musique au mourant, pour entrer dans l'éternité terrible et pour paraître devant le souverain Juge. Beaucoup de morceaux sont pires, par exemple, les scènes des *Petites Cardinal*, par le juif Halévy.

IV. Les *Extraits historiques de J. Michelet*, choisis et annotés

par M. Seignobos, seraient dignes de plus graves reproches encore. Malgré des mérites de pittoresque et d'intuition, qui ont été bien exagérés d'ailleurs, l'historien fanatique de la Révolution et l'ennemi licencieux du catholicisme manque trop radicalement de bon sens, de pudeur et d'impartialité pour devenir scolaire. Tout au plus pourrait-on glaner çà et là quelques descriptions ou quelques récits.

V. — C'est un grand honneur, et parfois un grand profit, d'être classique, c'est-à-dire proposé comme un modèle parfait. M. Paul Janet ne s'en remet pas à la postérité et au public ; il présente lui-même aux maîtres et aux élèves des *Lectures variées de littérature et de morale*, tirées de ses œuvres complètes. Quand on pense que Joseph de Maistre, Bonald, Chateaubriand, Mgr Pie, Veuillot, Montalembert ne sont pas encore admis dans nos écoles, cette hardiesse paraît un peu prématurée. Parmi ces morceaux, où l'on parle de tout, la plupart sont communs et honnêtes, quelques-uns plus distingués de forme et de fond, sans dépasser notablement la moyenne. M. Paul Janet n'y paraît pas chrétien ; il se contente du spiritualisme officiel de l'Université et de sa morale naturelle. Comme ce recueil peut aider à émailler de citations un devoir français, il a quelque chance auprès des esprits utilitaires pour qui le vrai, le bien et le beau sont peu de chose, le diplôme de bachelier tout. Triste calcul !

VI. — M. Paul Janet a un concurrent dans Mlle Jeanne Vaudouer, qui a collectionné des *Lectures morales et littéraires* « à l'usage de l'enseignement secondaire des jeunes filles des écoles normales et des écoles primaires, précédées de commentaires (*sic*) et annotées ».

Tous les auteurs mis à contribution ne sont pas de première marque, ni même classés : Waddington, Burdeau, Gréard, L. Carrau, P. Bourde, Marion, Claretie, Franck, Beaussire, Bersot, H. Fouquier, Ponsard, J. Fabre, H. de Parville, Vessiot. Des nombreux morceaux entassés pêle-mêle dans le volume, un petit nombre sont bons, beaucoup plats de style et de tendances louches, quelques-uns sournoisement mauvais. On y parle passablement de conscience, d'immortalité de l'âme, de nos devoirs envers les hommes, envers la patrie, envers les animaux et les choses, et même envers Dieu ; mais sans dépasser le déisme de

J.-J. Rousseau et le rationalisme cher à nos moralistes laïques.

La religion ou le sentiment religieux qu'on y exalte convient également à un juif, à un Turc et à un bouddhiste. De christianisme, de catholicisme surtout, il n'est pas question. Souvent les mots prennent une signification perfide; la prière, par exemple, n'est pas « une élévation de notre esprit et de notre cœur à Dieu, pour lui exposer nos besoins et demander son secours », comme s'exprime le vieux catéchisme; prier c'est tout simplement « exprimer son amour de la perfection morale et sa ferme intention d'y tendre de toutes ses forces ». Voilà qui est fier! Cette morale facile prépare à l'école normale de Sèvres, aux concours de l'enseignement secondaire, à l'école normale de Fontenay et peut-être à d'autres établissements publics ou privés où elle fleurit à l'aise et donne ses fruits. Qu'on inscrive sur la façade des lycées de filles les noms de Voltaire, de Buffon, de Michelet, de Molière, de Lakanal, de Condorcet et autres personnages de ce genre, soit; mais le nom de Fénelon donné à ces officines de pédantes et de libres penseuses est un non-sens, une injure et un mensonge.

VII. — Avec le volume de *Lettres choisies du dix-septième siècle*, nous remontons de toutes les manières. Nous avons le plaisir de lire successivement, ou plutôt d'entendre Henri IV, Richelieu, Malherbe, Balzac, Voiture, Descartes, Corneille, Mlle de Scudéry, Bussy, la marquise de Sévigné, Mme de Lafayette, Mme de Grignan, Bossuet, Louis XIV, Mme de Maintenon, Mme des Ursins, Boileau, Racine et Fénelon. Nous sommes donc toujours en pleine *urbanité*, dans l'atmosphère saine et lumineuse d'un grand siècle français et chrétien ; c'est là qu'il faut conduire et maintenir la jeunesse. L'introduction, les notices et les notes que M. Jacquinet ajoute au texte sont des modèles par la sobriété, la clarté, l'à-propos et la discrétion. Il n'est pas inutile de remarquer ici que l'impression de la maison Belin est fort belle. Citons avant de finir quatre lignes de notre incomparable Henri IV. Elles sont adressées au brave de Batz, la veille d'une chaude affaire où le Béarnais, cerné par Mayenne, avait besoin de ses plus hardis compagnons.

« Mon faulcheur, mets des ailes à ta meilleure beste ; j'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi ? Tu le sçauras à Nérac.

Haste, cours, viens, vole : c'est l'ordre de ton maistre et la prière de ton amy. »

Celui qui écrit de pareils billets conquerra sûrement sa capitale et son royaume d'abord, ensuite le cœur de ses sujets et l'admiration de la postérité.

VIII. — Le traité de *l'Éducation des filles*, par le futur précepteur du duc de Bourgogne, n'est plus à louer; tout ce que nous avons à dire, c'est que l'édition donnée par Jouaust, dans sa *Nouvelle bibliothèque classique*, est charmante, avec un texte authentique débarrassé de commentaires et de notes. Mais pourquoi faire précéder ce chef-d'œuvre de quatre-vingt-deux pages de préface par M. Gréard ? Est-ce pour faire ressortir, par le contraste de ce pédantisme verbeux, lourd, banal et grossier, tout ce qu'il y a de délicatesse, de pénétration et d'aimable sagesse dans l'opuscule du pieux Fénelon? Il n'avait aucunement besoin de ce repoussoir.

ÉT. CORNUT, S. J.

Clovis ou **le Baptême de la France,** tragédie en quatre actes avec chants, par M. l'abbé LEFRANC (et musique de M. l'abbé GIFFARD). In-12 de 88 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

Dans quel genre dramatique faut-il ranger le *Clovis* de M. l'abbé Lefranc ? Le cas est difficile. En y regardant de près, on y trouverait quelque chose du théâtre antique ; les personnages vont, viennent, passent, comme des ombres eschyliennes, après avoir dit leur monologue ou leur récit ; et sur la scène il flotte je ne sais quelle atmosphère aux teintes indécises.

Il y a aussi quelque chose du théâtre moderne, où les tableaux remplacent l'action ; quelque chose du théâtre de Shakespeare, dans l'épisode des *tombeaux* et du *sacrifice* aux pieds d'Irmensul ; enfin l'auteur semble s'être inspiré des *Martyrs* de Chateaubriand, lorsqu'il met en regard chrétiens et païens du cinquième siècle.

Pourquoi saint Remi n'a-t-il pas un rôle dans ce drame de *Clovis ?* Évidemment sainte Clotilde ne serait pas à sa place dans une pièce de collège ; pourtant le poète aurait pu accentuer davantage la bienfaisante influence de la reine des Francs sur l'âme

de son époux. Ce petit Clodomir poitrinaire est attendrissant ; mais que l'histoire véritable est belle !

Où M. l'abbé Lefranc a dû sentir davantage encore la difficulté d'accorder l'histoire avec le drame scolaire, c'est quand il faut mettre en scène la conversion de son héros sur un champ de bataille. Son Clovis est obligé de laisser ses braves compagnons d'armes pourfendre les Teutons dans la coulisse, et de s'en venir, tout seul, conter ses impressions au public. Il est vrai qu'il s'exprime en beaux vers, — les meilleurs peut-être de toute la pièce, où il s'en rencontre beaucoup de bons et de beaux.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — Nouveau voyage autour de ma chambre, par le R. P. Dom J.-B. VUILLEMIN. In-8 de 192 pages. Lille, Desclée, 1891.

II. — Heureux fruits de l'éducation chrétienne. In-8 de 184 p. Lille, Desclée, 1890.

III. — Fleurs eucharistiques, par J. M. A., missionnaire apostolique. In-8 de 192 pages. Lille, Desclée, 1890.

IV. — Guirlande à saint Joseph, par J. M. A., missionnaire apostolique. In-8 de 192 pages. Lille, Desclée, 1890.

V. — Vie de la bienheureuse Mère Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, d'après les Mémoires de la Mère Françoise-Madeleine DE CHAUGY. In-8 de 206 pages. Lille, Desclée, 1891.

VI. — A travers l'invisible, par la marquise DE BLOCQUEVILLE. In-16 carré de 128 pages. Paris, Jouaust, 1891.

VII. — Louis et Auguste Ruellan, prêtres de la Compagnie de Jésus. In-16 de 208 pages. Paris, Desclée, 1891.

I. — On connaît le chef-d'œuvre de Xavier de Maistre. Dans le *Nouveau Voyage autour de ma chambre*, la sagesse remplace l'humour, et les considérations pieuses tiennent plus de place que les caprices de la fantaisie. Si le mérite littéraire est inférieur aux yeux du lettré, le profit peut être plus grand pour l'âme simple et sérieuse. L'attrait d'ailleurs ne manque pas, et l'auteur a su mêler l'utile à l'agréable, le badinage ingénieux à de solides enseignements.

II. — Les *heureux fruits de l'éducation chrétienne* sont évidemment une vie irréprochable et une bonne mort. Dans ce recueil toutes les étapes de la jeunesse et toutes les conditions ont des représentants. Étienne Pautigny meurt à cinq ans en consolant sa mère; Firmin Suc à vingt-trois ans, après avoir consigné sa vie de télégraphiste dans un *Journal* qui est un beau livre. Un autre meurt loin de sa chère Irlande, petit novice chez les Frères des Écoles chrétiennes; cet autre entre les bras de ses parents, qu'il n'a jamais quittés. Humbles et odorantes fleurs bien vite transformées, au soleil de la grâce et de la souffrance, en fruits précieux et immortels. De toutes ces vies s'exhale un même parfum de joyeuse innocence et de généreuse piété.

III. — Les *Fleurs eucharistiques* cueillies par un missionnaire apostolique forment trois corbeilles de belles histoires en l'honneur de la *présence réelle* de l'Homme-Dieu dans le tabernacle, du *saint sacrifice* de la messe et de la sainte *communion*. Elles sont bien contées, édifiantes, instructives, émouvantes. Délicieux régal pour les enfants bien sages; trésor pour le catéchiste qui veut être intéressant; bonne lecture pour tous.

IV. — C'est la même main qui a tressé une riche *Guirlande à saint Joseph*. Ce livre apprend aux enfants, et nous le sommes toujours, l'excellence de la dévotion à l'époux de la Vierge Immaculée; il énumère ses grandeurs et ses privilèges, nous fait aimer en lui le protecteur incomparablement bon et puissant, et le modèle universel. Des traits bien choisis nous montrent comment le glorieux patriarche récompense les pratiques de piété en son honneur. Souhaitons, avec l'auteur, qu'il soit beaucoup lu, afin que saint Joseph soit beaucoup invoqué. Nous en avons tant besoin !

V. — Plusieurs écrivains ont raconté la *Vie de la bienheureuse Mère Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*, fondatrice de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie, successivement parfaite comme jeune fille, comme épouse, comme mère, comme veuve et comme fondatrice d'un Ordre religieux. Amie et pénitente de saint François de Sales et grand'mère de Mme de Sévigné, cette femme fut aussi un remarquable écrivain. Même après de savantes et brillantes biographies, aucun livre ne montre mieux que les

Mémoires de la Mère de Chaugy la physionomie originale, les vertus héroïques, la science surnaturelle et la beauté claustrale de la sainte. Cette édition populaire, dégagée de quelques longueurs, sera donc la bien venue et fera du bien.

Les cinq volumes dont nous venons de rendre un compte rendu sommaire sont excellents pour la propagande.

VI. — C'est au-dessus de ce monde misérable et à la conquête du bonheur que nous conduit Mme de Blocqueville, *A travers l'Invisible.* Sous forme de pensées, de réflexions, de commentaires, plus rarement de récits ou de dialogues, ce livre aimable nous donne de sages conseils pour rendre heureux les autres et nous-mêmes, en nous rendant meilleurs. Tout en fuyant la banalité du terre à terre et des formes convenues, tout en provoquant ses lecteurs aux résolutions viriles et aux généreux élans hors de soi, l'auteur reste pitoyable aux malheureux, indulgente pour les faiblesses ou du moins pour les faibles et les égarés, juste et encourageante pour tous. Sans doute cette œuvre d'un sincère et fervent catholicisme ne peut remplacer l'*Évangile*, l'*Imitation*, l'*Introduction à la vie dévote* ou la *Perfection chrétienne* de Rodriguez; elle n'y vise du reste en aucune façon. Mais si ces livres substantiels et essentiels doivent passer avant tout, à son rang, *A travers l'Invisible* peut être pour plusieurs lecteurs et lectrices un agrément et un profit. Faut-il ajouter que l'aspect même du volume est charmant ?

VII. — Les PP. Louis et Auguste Ruellan n'étaient pas frères, quoique tous deux Bretons. Le Père Louis naquit à Pordic, près de Saint-Brieuc, le 15 décembre 1846. Toujours pieux, il se fit jésuite et devint missionnaire aux montagnes Rocheuses. Son existence y fut celle d'un apôtre que l'amour de Dieu et des âmes dévore. Ses lettres sont admirables par le naturel pittoresque, la variété des récits, l'originalité du tout, l'humeur joyeuse, la vivacité du style et la beauté des sentiments. C'est l'écho d'une âme vaillante et sainte; il fait tressaillir toutes les nobles fibres du cœur. « Aujourd'hui, écrit-il au soir d'une de ses excursions, en revenant dans mon traîneau de faire mes cinq lieues pour visiter mes paroissiens, extrémiser une pauvre vieille femme de quatre-vingt-six ans, surveiller mon école d'Oxford et ses quatre-vingts enfants, garçons et filles, je me suis trouvé, au haut d'une côte,

en présence de toute l'immense plaine couverte de neige, de hautes collines bleues, baignées dans une splendide lumière, comme en Italie. J'étais enthousiasmé. Hier au soir, à Paradise, j'ai passé mon après-midi à faire une promenade à pied dans les environs, pour faire visite à une dizaine d'habitants, quelques-uns négligents. Je ne sais si j'ai jamais plus joui des beautés de la nature, surtout quand le soleil s'est couché. Et puis j'éprouvais une vraie et bien profonde consolation à me sentir perdu, absolument tout seul avec le bon Dieu, au milieu de ce nouveau monde. »

Le P. Louis mourut plein de joie en janvier 1885, laissant la réputation d'un saint.

Le P. Auguste Ruellan, né à Saint-Malo, avait mené, de vingt à trente ans, une vie mondaine et dissipée. Il réussissait et séduisait par ses qualités brillantes, sa gaieté, sa délicatesse et sa distinction. On le voyait un jour, « monté sur un break attelé de quatre chevaux, un voile vert flottant sur une coiffure extravagante, accompagner au champ de courses une bande de joueurs en fête; et peu d'heures après, dans une famille sérieuse et chrétienne, se concilier toutes les sympathies par une conversation pleine de convenance, d'esprit et d'amabilité ». Ces succès ne le rendirent pas longtemps heureux. Les péripéties intimes qui accompagnèrent sa conversion et sa vocation à la Compagnie de Jésus, sont racontées dans des lettres à sa famille ou à des amis ; c'est un drame émouvant. Une fois tout à Dieu, le converti se fit aimer et admirer par sa vertu douce et joyeuse, surtout par sa charité pleine de tact. On pouvait beaucoup espérer de lui, lorsqu'une maladie de poitrine, vainement combattue, l'emporta au printemps de 1875. Il avait trente-neuf ans. Son dernier cri fut cette joyeuse exclamation : « Oh ! qu'il est bon, qu'il est bon d'aller avec Jésus ! » Ce petit volume d'un prix modique, bien imprimé et orné de gravures, intéressera vivement et fera beaucoup de bien.

ÉT. CORNUT, S. J.

Pamphile et Julius, par le comte Léon Tolstoï. In-12 de 284 pages. Paris, Marpon et Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

L'action de ce roman philosophique a lieu dans les premiers temps du christianisme. Julius est païen; il passe par les trois

étapes classiques de la vie sans Dieu : d'abord les passions des sens, que le dégoût accompagne; ensuite les passions intellectuelles, qui conduisent au doute; enfin la vieillesse, l'abandon des hommes, la déception totale. Après chacune de ces trois étapes, Julius penche vers le christianisme, représenté par son ami Pamphile; mais chaque fois un vieux médecin philosophe se trouve à point nommé sur sa route pour l'en détourner. Cependant, à la troisième épreuve, Julius se décide à passer outre et entre chez les chrétiens, *comme on entre au phalanstère.*

Toute notre critique porte sur cette fin. Le comte Léon Tolstoï décrit bien la faiblesse humaine, prône la doctrine du Christ; mais de la prière et des sacrements, pas un mot. Sa solution est donc incomplète et illogique. De plus, elle n'est pas neuve. Le Père Enfantin en avait essayé à Ménilmontant; il a fini bourgeoisement dans les chemins de fer.

Puissent les jeunes gens catholiques ne jamais prendre au sérieux ces faiseurs d'évangile qui, sous couleur de prêcher le Christ, nous racontent leurs petites idées! E. PUJO, S. J.

Les trois Ermites (*Légende languedocienne*), par l'abbé E. Bouisson. In-12 de 176 pages. Paris, Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1890.

Trois frères, riches gentilshommes du Languedoc, tous les trois fiancés, tous les trois chevaliers de la première croisade, animés de la même vaillance, victorieux dans les mêmes combats, forts de la même foi, quittent le monde au retour de la Palestine, et, après avoir prié sur un même tombeau, deviennent les trois ermites. Trois sommets se détachent au milieu des nombreuses montagnes du Languedoc cévenol. Loup, l'aîné des trois frères, choisit le mont Ferrand, qui domine la plaine de Montpellier; Guiral s'établit sur le mont Roquefeuil; Alban, le plus jeune, s'avance jusqu'au pic de Nant. Les vertus des trois ermites jettent un tel éclat que les monts Ferrand, Roquefeuil et Nant, en dépit des géographes, sont plus connus encore aujourd'hui dans la contrée sous les noms de Saint-Loup, Saint-Guiral, Saint-Alban.

Cette légende est très populaire. M. l'abbé Bouisson en a recueilli d'une main heureuse les détails épars, pour venir en

aide aux mémoires infidèles et corriger les rêves des imaginations trop actives. Dans la république des lettres, où il est nouveau venu, croyons-nous, il se fera certainement une place distinguée. A. VILLERAIS.

I. — Les Aventures d'Yvonik Kergoal, par L. ARNOULIN. In-8 de 412 pages. Paris, Bloud et Barral.

II. — Au temps de Guillaume Tell, par E. DUPUIS. Grand in-8 de 298 pages. Paris, Delagrave, 1891.

III. — La Chasse au mouflon ou *Petit Voyage philosophique en Corse*, par Émile BERGERAT. In-8 jésus de 375 pages. Paris, Delagrave.

IV. — La Trombe de fer, par Paul FÉVAL fils. In-12 de 348 pages. Paris, Téqui. Prix : 3 fr. 50.

V. — La Capricieuse, par C. SABATIER DE CASTRES. Deux vol. in-12 de 275 pages. Paris, Téqui. Prix : 2 francs le volume.

I. — Une heureuse idée a inspiré ce volume. L'auteur, qui est professeur d'histoire, a voulu, sous le couvert d'un roman, enseigner à la jeunesse les faits principaux de la Révolution et du Directoire, et présenter un aperçu de la vie sociale de cette époque.

C'est l'histoire dramatique, extraordinaire, d'Yvonik qui groupe ces événements, les relie et donne l'intérêt.

Yvonik, tour à tour maître d'école, régisseur de château, attaché à la lieutenance générale de la police, mène la vie la plus mouvementée qu'il soit possible de rêver. Exposé cent fois à la mort, il a le bonheur d'échapper à tous les dangers, et son roman finit, comme une simple idylle, par un mariage au son des fifres et des binious.

Ont-ils du bonheur, ces personnages de roman ! Ils sauteraient du haut de la tour Eiffel sans même avoir un étourdissement.

II. — Le thème du second ouvrage, c'est la conjuration de Guillaume Tell, la mort de l'infâme Gessler et la délivrance de la Suisse. Le sujet du tableau est donc connu ; mais l'auteur lui a donné de la vie, de l'intérêt, en y intercalant le roman de deux jeunes filles, Eloïe et Hilda, et en nous initiant aux mœurs et usages des Suisses. C'est une lecture attachante.

III. — M. Bergerat écrit au *Figaro;* donc il a les allures de la maison : « ni pieux, ni moine, » dit-il lui-même. C'est la note du journal ; — on rit, on mange, on *blague*, on fait des bons mots, on a de l'esprit, on s'amuse. Certes, dans son livre, l'auteur n'engendre pas la mélancolie, et sa course en Corse, à la recherche d'un mouflon qu'il n'aperçoit même pas, est racontée avec un entrain, une gaieté, un piquant remarquables.

« Ni pieux, ni moine, » comment voulez-vous qu'il ne jette pas quelques phrases mordantes au nez des curés et des sœurs, qu'il appelle des « moinesses » ? « Ni pieux, ni moine, » pourquoi se gênerait-il de parler le langage moderne dans toute sa crudité ?

Et toutefois, nous ne pouvons citer rien d'absolument immoral ni d'impie dans ces pages, que nous avons lues par devoir, n'ayant pas une entière confiance dans les idées religieuses de l'auteur. Nous avouons, parce que c'est la vérité, que certains passages nous ont tout à fait mis en bonne humeur ; l'histoire d'une soupe à l'oignon est un modèle du genre désopilant.

L'illustration est pittoresque ; les vues photographiques et les croquis, de la main de Mme Bergerat, donnent une idée exacte des monuments et surtout des beautés naturelles de la Corse.

IV. — M. Paul Féval fils a-t-il hérité de la plume de son père? Il faudra voir.

En attendant, ce livre, comme tous ceux qu'il a déjà fait paraître, aura de l'intérêt pour les amateurs du dramatique, et ils sont nombreux : on en jugera par le canevas.

La duchesse de Scharfenord, Autrichienne, s'est remariée avec un Allemand, peu importe le nom du Prussien. Celui-ci, pour hériter d'une immense fortune, fait disparaître le fils né du premier mariage de sa femme. L'enfant, adopté par un prêtre français, grandit dans l'amour de Dieu et de la France ; sans fortune, il épouse une orpheline. Alors le décor change. Il retrouve son nom, ses titres, ses richesses. Quand la guerre de 1870 éclate, le jeune duc s'engage : il était avec les cuirassiers de Reichshoffen, et il meurt dans cette charge héroïque qui sauva la retraite de nos soldats vaincus. Mais avant de mourir, il a écrasé de sa botte le crâne du colonel prussien qui était son beau-père.

V. — La « Capricieuse » n'est pas un adjectif qualificatif (on comprend ce que nous voulons dire) ; c'est le nom d'une frégate de

l'ancien régime. L'auteur embarque sur ce navire soixante-quinze déportés, députés, médecins, savants, cultivateurs, etc. Plusieurs sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants.

Toutes ces victimes du tribunal révolutionnaire souffrent mille tourments sur le bateau où elles sont entassées. L'imagination de l'auteur leur fait faire naufrage et aborder dans une île déserte. Beaucoup ont péri. Ceux qui ont été sauvés forment une sorte de république chrétienne qui pourrait donner bien des exemples, bien des leçons, à certaine république de notre connaissance.

Naturellement, les Robinsons chrétiens trouvent autour d'eux des plantes, des animaux de toute espèce, nuisibles ou utiles, et les aventures ne manquent pas, puisqu'elles fournissent matière à deux volumes. A. LEFÈVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris, 7, rue des Grands-Augustins). — Février. — La métaphysique de l'inconscient, *M. Hébert*. — L'Angelus, *Ch. Charaux*. — La notion de liberté chez les grands philosophes : chez saint Thomas et les scolastiques, *A. Ackermann*.

Mars. — Le criticisme et la science, *Aus. Franchi*. —La contradiction radicale du déterminisme, *Th. Desdouits*. — La philosophie et le temps présent, *L. Ollé-Laprune*. — Les symboles mathématiques que l'on pourrait employer en logique, *A. Barberis*. — De la division des facultés de l'âme d'après les scolastiques, *P. Derennes*. — Les facultés de l'âme chez les anciens et chez les modernes, *A. Ackermann*.

Annales des sciences psychiques (Paris, Alcan). — Janvier-février (1er numéro). — Lettre sur les phénomènes psychiques, *Ch. Richet*. — De la méthode dans les observations télépathiques, *Dariex*. — Documents originaux. — Hallucinations télépathiques.

Association catholique (Paris, boul. Saint-Germain, 262). — 15 avril. — De la représentation des droits et des intérêts, *Delalande*. — De l'intervention de l'Etat dans la réglementation du travail, ***. — La législation sociale au Parlement français, *J. D*. — Projets de décentralisation administrative et politique en France, *S.-L*. — Notice sur M. Maignen, *V. de Marolles*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35). — 15 avril. — Situation de l'enseignement primaire en 1887-1888 et 1888-1889, *A. d'Herbelot*. — Les instructions épiscopales sur la question de l'enseignement, *P. Bonnet*. — La liberté d'enseignement ; la loi de 1850, *vicomte A. de Melun*. — L'instruction publique en Algérie, à propos de l'interpellation de M. Dide au Sénat, *P. Talon*.

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Mars. — Consultation sur l'attribution des terrains résultant du démantèlement des places fortes. — Des fiançailles en France, *A. Boudinhon*.— Le nouveau décret de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers et l'ingérence des supérieurs et supérieures dans le for de la conscience, *P. Pie de Langogne*. — Acta S. Sedis.

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 mars. — Windthorst, *abbé Kannengieser*. — La jeunesse de Chateaubriand, *M. de Lescure*. — Le socialisme chrétien, *Henr Joly*. — Le triomphe de Jean Bréval

Mme P. Schlumberger, née de Witt. — Les Œuvres et les hommes, *Victor Fournel.* — Les faits économiques et le mouvement social, *Claudio Jannet.* — Chronique politique, *Louis Joubert.*

10 avril. — La situation religieuse, lettre. — La jeunesse de Chateaubriand, *de Lescure.* — Les progrès de l'anthropologie, *marquis de Nadaillac.* — Les Mémoires du vicomte Armand de Melun : Louis-Napoléon, président. — Les dernières années du maréchal Bugeaud en Algérie (1844-1847), *P. Thureau-Dangin.* — Madame Craven, *vicomte de Meaux.*

Cosmos (Paris, 8, rue François Ier). — 21 mars. — Climat de Paris ; études sur les anomalies, *L. Descroix.* — La tour des Anguillara, *Dr A. Battandier.* — Lampes à arc, *de Contades.* — Que les bêtes n'ont point d'esprit, *Chanaan.* — Le rang des singes, *Balmé.* — De l'action des froids excessifs sur les animaux, *G. Colin.* — La pile Perreur Lloyd. — La sécurité sur mer, *com. A. Riondel.* — Essai d'une explication rationnelle et scientifique de l'attraction universelle, *R. D.*

28 mars. — Une machine pour élever les eaux, *B. B.* — Sur une forme de polypode, *A. Acloque.* — Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand.* — Culture de la pomme de terre, *J. Sabatier.* — Les canons Canet. — Le service minier en Italie en 1888, *Dr A. Battandier.* — Le téléphone de Paris à Londres, *B. Bailly.* — Courbes barométriques, *C. Tardy.* — Téléphone automatique Polto, *com. Grandin.*

4 avril. — Le delta du Gange, *Hector-Léveillé.* — Le pont de Conflans. — Cinémomètres ou indicateurs de vitesse, *L. Knab.* — Une société pour la propagation du latin, *P. Courbet.* — Le Méhari, *Balmé.* — Les incantations magiques, *A. de Rochas.* — Sur les liquides hydro-alcooliques, *E. Maumené.* — La notion du genre et les caractères génériques dans la série végétale, *A. Acloque.*

11 avril. — Le perspectographe de M. Fiorini, *Dr A. Battandier.* — Les billets de banque, *A. de Vaulabelle.* — Tricycle G. Pinker, *com. Grandin.* — Formation des glaces dans l'Atlantique septentrional. — Les phares dans l'antiquité et le phare de Cordouan, *V. Bunard.* — La forme des ruches et les abeilles, *A. Berthier.* — Les volumes moléculaires des combinaisons C_p, H_q, O^r, à leurs points d'ébullition, *J. A. Groshans.*

18 avril. — Le pont sur la Manche, *P. C.* — Lampes à arc, *de Contades.* — Influence de la lune sur la température, *F. Tardy.* — Un portrait inédit de Christophe Colomb, *Dr A. Battandier.* — Alimentation des tenders à l'aide du pulsomètre, *A. Diesnis.* — Le dendrosicyos, *Balmé.* — Les volumes moléculaires des combinaisons C_p, H_q, O^r, à leurs points d'ébullition, *J. A. Groshans.* — Restauration des faïences et porcelaines, *A. de Brébisson.*

Économiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 21 mars 1891. — Les banques de dépôts, la législation et les intérêts des déposants, *Paul Leroy-Beaulieu.* — La coopération en Angleterre, *Ernest Brelay.* — Une industrie menacée : la fabrique calaisienne, *Georges Michel.* — L'État indépendant du Congo et le communisme colonial, *P. L. B.*

28 mars. — Le conseil supérieur du travail, *P. Leroy-Beaulieu.* — Le mouvement économique et financier en Allemagne, *Maurice Block.* — L'extrême Sud de l'Algérie, *Joseph Chailley.* — Les compagnons charpentiers de Paris, *G. Michel.*

4 avril. — Les unions internationales d'ouvriers ; grèves générales, *P. Leroy-Beaulieu.* — La récidive et les moyens de la combattre, *G. Michel.* — Le droit d'accroissement et le socialisme d'Etat, *Hubert-Valleroux.*

11 avril. — Les unions internatio-

nales d'ouvriers, *P. Leroy-Beaulieu.* — Le métayage; moyens actuels de l'améliorer.

18 avril. — Les Compagnies de colonisation privilégiées, *P. Leroy-Beaulieu.* — Les insuffisances de l'assistance publique dans les campagnes, *G. Michel.* — La condition de l'ouvrier agricole, *E. Chevallier.*

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15). — 16 avril. — L'enseignement philosophique en France, *C. Huit.* — Etudes d'analyse critique appliquée aux poètes grecs; Hésiode, *G. Le Bidois.* — Correspondance de Birmanie. — L'agrégation en 1890. — Concours pour la classe de philosophie : dissertation. — Bibliographie. — Chronique : le congrès scientifique des catholiques; thèses de M. l'abbé Lacroix et de M. l'abbé Samouillan; liberté de l'enseignement; la question des vacances.

Magasin littéraire (Gand, rue Haut-Port, 52 et 54). — 15 mars 1891. — La fin du monde d'après les prophéties, *Henry Bordeaux.* — Contes de la Roulette, *P. Wauwermans.* — L'ornement des Noces spirituelles, *Maurice Maeterlinck.* — Un symbolisme suisse, *L. Bachelin.*

15 avril. — La jeune fille dans l'art, *A. Dutry.* — La fin du monde d'après les prophéties (fin), *H. Bordeaux.* — Descente de croix, *L. Bachelin.*

Nature (boulevard Saint-Germain, 120). — 21 mars. — Concerts téléphoniques à grande distance, *E. H.* — L'accumulateur Atlas. — Le Phrynosome, *F. Mocquard.* — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier.* — L'épuration des eaux pour l'alimentation des villes, *P. Lauriol.* — La photographie pratique, *J. Ducom.*

28 mars. — Le traitement de la tuberculose, *Dr A. Cartaz.* — Le téléphone de Paris à Londres, *E. Hospitalier.* — Manomètre métallique de M. Mignot, *J. L.* — Destruction de fils électriques à New-York par une tempête de neige, *G. Richou.* — Dahomiens et Egbas, *E. Foa.* — Les panoramas, *G. Bapst.* — La lampe Auër et les projections photographiques, *G. Mareschal.*

4 avril. — Les cadrans solaires, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Les roches à figures animées, *G. Tissandier.* — Les Peaux-Rouges, *marquis de Nadaillac.* — Les araignées aéronautes, *H. de Varigny.* — Filtre à grand débit, *G. Richou.*

11 avril. — Machines à scier les pierres dures, *L. Knab.* — La grande pyramide, instrument des passages, *F. de Ballore.* — Les panoramas, *G. Bapst.* — Etude expérimentale des exercices physiques, *G. Demeny.* — Le vaccinostyle, *Dr A. Cartaz.* — La science au théâtre, *G. Vitoux.*

18 avril. — Le grand équatorial coudé de l'Observatoire de Paris, *Fraissinet.* — La médaille de l'Association française pour l'avancement des sciences, *A. C.* — La trouvaille de M. Grébaut à Déir-el-Bahari, *G. Maspero.* — Manomètre à air libre de 300 mètres établi à la tour Eiffel, *G. Tissandier.* — L'eau filtrée à Nantes et le puits Lefort, *Max de Nansouty.*

Notes d'art et d'archéologie (Paris, rue de la Chaise, 20). — Mars. — Les principaux architectes occupés à Ferrare sous les princes d'Este, *G. Gruyer.* — Albert Besnard, *A. de Moncourt.*

Avril. — L'église de Saint-Sulpice de Favières, *A. Bouillet.* — La danse de la mort, *baron J. de Bernon.* — Pastellistes, indépendants et caricaturistes, *Ch. Fuinel.*

Nouvelle Revue (Paris, boul. Montmartre, 18. — 1er avril. — L'exposition française à Moscou. — Paris en voiture, *Croqueville.* — Les drames historiques d'Henri Ibsen, *E. Tissot.*

— L'avenir politique du Canada, *Ch. Gailly de Taurines*. — Vérités et apparences, *Th. Funck-Brentano*. — Un parlementaire allemand, Windthorst, *Ed. Furster*. — Quand aurons-nous l'heure universelle? *Tondini de Quarenghi*.

15 avril. — Armement et tactique, *G. G.* — Paris en voiture, *Croqueville*. — Le cardinal Maury, *H. Jouin*. — Adam Mickiewicz et Maryla, *comte A. Wodzinski*. — Le partage de l'Afrique, le Portugal et l'avenir de l'Europe, ***. — La grande nation, *Un Français*.

Précis historiques (Bruxelles, 3, rue de la Chapelle). — Avril. — L'armée du Salut et les ténèbres de l'Angleterre, *F. C.* — L'hiver de 1709 d'après le *Prædium rusticum* du P. Vanière, *A. D.* — Mission belge du Bengale occidental. — Le Dr Louis Windthorst.

Réforme sociale (Paris, boul. Saint-Germain, 174). — 1er avril. — L'accroissement de la population française, *Ch. Richet*. — Le domaine rural du ve au ixe siècle, *P. Allard*. — Société d'économie sociale : le familistère de Guise et la papeterie coopérative d'Angoulême, *U. Guérin*; l'emploi des fonds de la participation aux bénéfices, *Trombert*. — Une nouvelle loi russe sur les fonds de prévoyance retenus aux ouvriers. — Mouvement social à l'étranger : la protection de la petite propriété en Belgique; l'émigration dans l'Amérique du Sud; la crise des tisserands silésiens, *J. Cazajeux*.

16 avril. — Les usines de Creil, *W. Bertheault*. — Les institutions privées et les sociétés d'économie, d'épargne ou de crédit à Limoges, *L. Guibert*. — Les limites naturelles du droit de tester, *E. Richard*. — La vie rurale dans le Texas occidental. — L'arbitrage entre patrons et ouvriers, d'après *M. Finance*. — Correspondance : la durée de la journée de travail à Gand; les doctrines sociales de M. l'abbé de Pascal.

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Mars. — Les élections aux États généraux de 1789 dans les districts réunis de Colmar et de Schlestadt, *G. Danzas*. — Calendrier historique du chapitre et de la cathédrale de Strasbourg, *A. Straub*. — Le clergé français en 1890. — Causerie sociale, *H. Cetty*. — Un internonce à Paris pendant la Révolution, *F. Heymann*.

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Avril. — La langue parlée par Jésus et par les apôtres. — Dom Hubert de Sœtendael, abbé de Saint-Trond (1638-1663). — Les études à Rome. — Un saint de Maestricht (Candide) rendu à l'histoire. — Le regeste de Bernard Aylier, abbé du Mont-Cassin.

Revue Bleue (Paris, boul. Saint-Germain, 111). — 28 mars. — Les Mémoires de Talleyrand, *F.-A. Aulard*. — Les idées morales du temps présent, *Édouard Rod*. — Aristote et l'histoire des constitutions d'Athènes, *Barthélemy Saint-Hilaire*. — Sylviane, *Ferdinand Fabre*.

4 avril. — Méthode pour faire une conférence, *F. Sarcey*. — A propos des décadents et des symbolistes, *G. Rodenbach*. — Les écoles indigènes en Algérie, *Mme C. Coignet*. — Le journal des Goncourt, *Ursus*.

11 avril. — La science éducatrice, réponse à M. Berthelot, *A. Hatzfeld*. — Portraits et caricatures de Talleyrand, *J. Grand-Carteret*. — Comment on devient vieux, *F. Bouillier*.

18 avril. — La vie d'une émigrée (Mme de Gontaut-Biron), *A. Malet*. — A propos de recensement, *comte Tolstoï*. — De la façon de faire une conférence, *F. Sarcey*. — Edmond de Pressensé, *F. Passy*.

Revue catholique de Bordeaux

(Bordeaux, rue Cabirol, 16). — 25 mars. — L'office central des institutions charitables, *L. Lallemand.* — La religion et le clergé à la Réole pendant la Révolution, *Octave Gauban.* — Misère et charité, *A. P.*

Revue chrétienne (Paris, avenue de l'Observatoire, 11). — Avril. — La morale chrétienne, *E. Naville.* — Le mouvement géographique en 1890, *Dupin de Saint-André.* — L'espace, *Ch. Fuster.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er avril. — Les prophètes d'Israël et leur dernier historien, *J. Darmesteter.* — La journée de huit heures et le protectionnisme, *G. d'Avenel.* — Paris, port de mer, *J. Fleury.* — M. Windthorst et le parti du centre catholique, *G. Valbert.* — Le symbolisme contemporain, *F. Brunetière.*

15 avril. — L'Académie des Beaux-Arts depuis les commencements de la troisième République, *comte H. Delaborde.* — La gymnastique à Stockholm, *F. Lagrange.* — Le tarif et la commission des douanes, *Ch. Lavollée.* — Au pays de la vigne; les grandes exploitations agricoles de l'arrondissement de Montpellier, *vicomte A. de Saporta.* — Le parti de la démocratie sociale en Allemagne; l'esprit de la doctrine, *J. Bourdeau.*

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 19 mars. — Thèses de M. F. Allègre, *M. P.* — Les collèges communaux, rapport de M. *Ch. Dupuy.*

26 mars. — La question des *School-Boards* en Angleterre, *J. Bébin.* — Thèses de M. Fréd. Rauh, *M. P.* — A propos du nouveau livre de M. Faguet, *E. Chauvelon.*

2 avril. — L'agrégation littéraire de l'enseignement des jeunes filles en 1890, rapport de M. *Eug. Manuel.* — Thèses de M. l'abbé Lucien Lacroix, *M. P.* — La question des vacances.

9 avril. — A propos de la circulaire de M. Bernès, *G. Valran.*

16 avril. — La réforme du répétitorat, rapport. — Élection au conseil supérieur : circulaire de M. Chauvelon.

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris, 1, place d'Iéna). — 1er avril. — Le traité du Dahomey devant la Chambre, *G. Vasco.* — Kurrachee et Bombay, notes de voyage, *A.-A. Fauvel.* — Voyage au Daghestan, *baron G. Schilling.* — Le conflit franco-terre-neuvien (texte). — L'avenir de l'Afrique australe anglaise. — Relations commerciales entre la Russie et l'Allemagne.

15 avril. — Colonies canadiennes : province d'Ontario et États-Unis, *E. Rameau.* — Kurrachee et Bombay, *A.-A. Fauvel.* — La situation en Arménie, *V. Ricey.* — La question algérienne. — Les traversées de l'Asie, *P. Barré.* — Langue française en Amérique, *E. Aymonier.* — Tunisie : question de la Banque, *G. Demanche.* — École supérieure de marine, *L. Radiguet.*

Revue de Gascogne (Auch). — Avril. — Les sénéchaux anglais en Guyenne, *abbé Tauzin.* — Les églises d'Armagnac, d'après une enquête de 1546, *abbé A. Breuils.*

Revue Générale (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Avril. — Les denrées intellectuelles chez frère Jonathan, *P. Wauwermans.* — Homère, *H. Francotte.* — Les persécutions durant les trois premiers siècles de l'Église chrétienne, *A. Delvigne.* — Les bureaux de statistique du travail aux États-Unis, *A. Julin.*

Revue de l'Histoire des religions (Paris, 28, rue Bonaparte). — Janvier-février. — Tertullien, *V. Courdaveaux.* — Le bouddhisme et les Grecs, *Sylv. Lévi.* — Bulletin ar-

chéologique de la religion grecque (1889-1890), *P. Paris.* — Travaux récents sur la mythologie scandinave, *E. Monseur.* — Légendes russes, *L. Sichler.*

Revue historique (Paris, boul. St-Germain, 108). — Mars-avril. — Les causes de la chute de la Pologne, *N. Kareiev.* — Les couronnements des rois Hugues et Robert, *J. Havet.*

Revue catholique des Institutions et du Droit (Grenoble, 4, Grand'-Rue). — Avril. — La tradition théologique et canonique dans la question du salaire, *A. Onclair.* — Les caisses de prêt de Raiffeisen, *L. Durand.* — Sermon (2e) du cardinal Pie sur la propriété : les devoirs. — M. Bresson, *J. S.-L.* — Le régime représentatif en France, *comte Catta.*

Revue de la Jeunesse catholique (Paris, 17, rue du Vieux-Colombier). — Février-mars 1891. — Les subventions départementales et communales aux écoles primaires libres et la jurisprudence du conseil d'État, *Auguste Rivet.* — Les Français en Canada, *Emile Montmeylian.* — L'action sociale des patronages, *M. P.* — La photographie des couleurs, *Xavier Lauras.*

Revue de Lille (Lille, boul. Vauban, 56). — Avril. — Les Anglais dans les Indes. La Société, *L. de Montarlot.* — Du droit éminent de l'État sur la propriété individuelle, *M. Delachenal.* — Quelques considérations exégétiques sur le premier chapitre de la Genèse, *B. Lacome, O. P.* — La Méditerranée ; son histoire géologique, *M. Bourgeat.* — L'Eglise et l'État sous les Mérovingiens, *L. Bourgain.*

Revue du Lyonnais (Lyon, 3, rue Stella). — Mars. — Le registre de la municipalité de Savigny, *A. Poidebard.* — Les temples et les cimetières des protestants à Lyon, du XVIe au XVIIe siècle, *Natalis Rondot.*

Revue ecclésiastique de Metz (Metz, 8, rue d'Asfeld). — Avril. — Les évêques de Metz du Xe au XIIIe siècle, *F. Chaussier.* — Les catacombes de Rome, *V. H.* — L'édition authentique du plain-chant romain, *J. N.* — Les curés concordataires, *J.-B. P.*

Revue du Midi (Nîmes, place de la cathédrale). — Février. — Le baron d'Aigoliers, *L. Baragnon.* — L'instruction à l'époque de la Renaissance, *Dr Puech.* — Le chanoine Coste, *F. Chapot.* — La femme du joueur.

Revue du Monde catholique (Paris, 76, rue des Saint-Pères). — Avril. — Le mouvement social, *U. Guérin.* — En Belgique ; en Hollande, *E. Loudun.* — Jean-Baptiste Coquille, *abbé Davin.* — La France et l'Annam, *L. Robert.* — Les débuts de la civilisation en France ; époque gallo-romaine, *J.-A. Petit.* — Scènes de la vie militaire en Tunisie, *G. Chevillet.*

Revue philosophique (Paris, boul. St-Germain, 108). — Avril. — Qu'est-ce que la physiologie générale, *Ch. Richet.* — La philosophie de Bacon, *Brochard.* — Sur un cas d'aboulie et d'idées fixes, *P. Janet.*

Revue des questions historiques (Paris, rue Saint-Simon, 5). — 1er avril. — Saint Bernard et la royauté française, *abbé Vacandard.* — La conspiration du duc d'Alençon (1455-1456), *G. du Fresne de Beaucourt.* — Les accusations contre Marie Stuart, *abbé J.-A. Petit.* — Le serment du Jeu de paume et la déclaration du 23 juin, *M. Sepet.* — Mélanges : l'origine française de Gui d'Arezzo, *dom Morin* ; une nouvelle histoire des Papes, de Pie II à Sixte IV, *G. Kurth* ; Louis XII avant son avènement, *J. Vaesen* ; l'assassin

du prince de Condé à Jarnac, *D. d'Aussy* ; une grande bourgeoise de Paris au temps de la Ligue, *comte Baguenault de Puchesse* ; le surintendant Foucquet, *R. P. H. Chérot, S. J.* ; la dernière élection d'un roi des Romains, *Mgr A. Ricard.*

Revue des Religions (Paris, 37, rue du Bac). — Janvier-février. — Études sur la religion chaldéo-assyrienne, *abbé Loisy.* — Les origines et la religion du peuple mexicain, *Castonnet des Fosses.*

Mars-avril. — Études sur la religion chaldéo-assyrienne, *abbé Loisy.* — La question des mythes, *F. Robiou.* — Légende chaldéenne trouvée à El Amarna, *V. Scheil, O. P.*

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Mars. — Le compte de conscience et la sainte communion, *chan. Didiot.* — Osée I et III, *abbé Fl. de Moor.* — La préface liturgique *de Trinitate* et le dogme de la Trinité, *Sch.-Sch.* — Des Confréries, *abbé Tachy.*

Revue générale des Sciences pures et appliquées (Paris, 58, rue Saint-André-des-Arts). — 30 mars. — Les décharges électriques dans les gaz raréfiés et la constitution de la matière, *W. Crookes.* — Le répertoire bibliographique des sciences mathématiques, *M. d'Ocagne.* — Revue annuelle d'hygiène, *L. Olivier.*

15 avril. — La cause de l'équilibre dans la molécule, *A. Le Bel.* — Les idées nouvelles sur la structure, le développement et la reproduction des batteries, *E. Metchnikoff.* — Les décharges électriques dans les gaz raréfiés et la constitution de la matière, *W. Crookes.*

Revue scientifique (Paris, boul. St-Germain, 111). — 21 mars. — L'observatoire du mont Blanc, *J. Vallot.* — Les médicaments de synthèse, *M. Nietzki.* — Le Dahomey et ses habitants, *E. Foa.* — La dégénérescence sénile des infusoires, *J. Delbœuf.* — Les premières descriptions de la pomme de terre, *D. Clos.*

28 mars. — L'œuvre de M. A. Cahours, *A. Gautier.* — Salutations par gestes chez les différents peuples, *Garrick Mallery.* — La dispersion des espèces végétales par les courants marins, *B. Guppy.* — Les différentes levûres de fruits et le bouquet des boissons fermentées, *G. Jacquemin.* — Les effets des projectiles de petit calibre.

4 avril. — Le reboisement des montagnes, *P. Demontray.* — L'université Clarke, *G. Stanley Hall.* — L'antagonisme entre l'Océan et la terre ferme, *J. Léotard.* — La lèpre en Nouvelle-Calédonie, d'après *M. A. Legrand.*

11 avril. — Les grands ports maritimes ; Paris port de mer, *Fournier de Flaix.* — Le « Livre des feux » de Marcus Græcus, *A. Poisson.* — L'influenza en Russie, d'après *M. Lapied.*

18 avril. — L'étude de l'histoire des sciences, *A. Hannequin.* — Le manomètre de la tour Eiffel, *M. Cailletet.* — La fonction photogénique des microbes lumineux, d'après *M. Beyerinck.* — La question du papier, *E. Ratoin.* — La production des céréales en France et aux États-Unis, *G. Petit.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Mars. — Bavière et Tyrol, *D[r] A. Taponier.* — Gruyères, *P. Apollinaire, C.* — Préliminaires de l'Université de Fribourg, *J. Schneuwly.* — Farel et son œuvre, *Mgr Chèvre.*

Science catholique (Paris, 13, rue de l'Abbaye). — 15 mars. — Chodorlahomor, *A. Delattre, S. J.* — La nouvelle Histoire d'Israël, *Fr. Lagrange, O. P.* — L'Église d'Espagne et les Morisques, *J. Souben.*

15 avril. — Le sens de l'allégorie de Dante d'après la scolastique, *J.*

Berthier, O.P. — Les Villes maudites, *A.-J. Delattre, S. J.* — L'Église d'Espagne et les Morisques, *J. Souben.*

Science sociale (Paris, 56, rue Jacob). — Mars. — La politique de l'Église et les temps nouveaux, *H. Saint-Romain.* — Les modifications du transport et la formation politique de l'Europe, *H. de Tourville* et *E. Demolins.* — Le travail : détermination des espèces. Les simples récoltes, *R. Pinot.* — L'Égypte ancienne. Les races étrangères dans la vallée du Nil. Invasions venues des déserts, *A. de Préville.*

Tour du Monde (Paris, boul. Saint-Germain, 79). — 21 et 28 mars. — La première traversée du Grœnland, par M. Fridtjof Nansen (1888).

4, 11 et 18 avril. — La Corse, par M. Gaston Vuillier (1890). Texte et dessins inédits.

Union économique (Paris, 23, rue des Lombards). — 10 avril. — Courte explication, *R.-P. Ludovic de Besse.* — Le crédit agricole en Italie, *L. Durand.* — Le crédit mutuel et populaire de Paris, rapports sur les comptes de 1890.

Nouveau Dictionnaire d'Économie politique (Paris, rue Richelieu, 14). — Le Play, *G. Michel.* — Pierre Leroux, *Mme Clémence Royer.* — Le Trosne, *G. Schelle.* — Liberté des échanges, *W. Graham Sumner.* — Liberté économique, *A. Liesse.* — List, *A. Raffalovich.* — Liverpool (Lord). Livrets d'ouvriers. Logements ouvriers. Logements insalubres, *A. Raffalovich.* — Lois somptuaires, *Courcelle-Seneuil.* — Loménie de Brienne (comte de), *Jean Le Roy.* — Louis (baron), *V. Marcé.* — Luxe, *Courcelle-Seneuil.* — Mably (Bonnat de), *E. Vidal Naquet.* — Machault, *Jean Le Roy.* — Machines agricoles, *D. Zolla.* — Magasins généraux, *G. François.* — Les grands magasins, *G. Michel.* — Mainmorte, *Hubert-Valleroux.* — Malthus, *G. de Molinari.* — Marchandage, *G. Michel.* — Marchés à termes, *E. Vidal.* — Harriett Martineau, *Mlle S. Raffalovich.* — Matières premières, *E. Fournier de Flaix.* — Maximum, *V. Marcé.* — Mendicité, *E. Chevallier.* — Métaux précieux. Métaux précieux (cotes des), *A. Arnauné.* — Méthode, *A. Liesse.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American Ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati). — Avril. — Écoles claustrales, *Br. Azarias.* — Pourquoi n'y a-t-il pas de prêtres indiens ? *L. W. Reilly.* — Le cierge pascal, *A.-A. Lambing.* — Le *minimisme* théologique et son dernier défenseur, *Mgr J. Schrœder.*

Catholic World (New-York). — Avril. — L'échec au mouvement du home-rule, *R. O. K.* — L'histoire vraie d'une conversion, *M. E. Herbert.* — Prélude du système métrique des mesures. — Témoignage de la science en faveur de la religion, *R. W. Barry.* — A travers le Mexique en chemin de fer, *Ch. E. Hodson.* — Vie du P. Hecker (suite), *R. W. Elliott.* — Le Vieux monde vu du Nouveau.

Civiltà cattolica (Rome, Via Ripetta, 246). — 21 mars. — Les nouvelles merveilles de Lourdes. — Système physique, de saint Thomas. — Études récentes sur les propriétés et les combinaisons des couleurs. — Les diableries du siècle passé. — Bulletin archéologique. — Saint Grégoire le Grand, Léon XIII et le chant liturgique.

4 avril. — Des problèmes de l'Italie à Rome. — Le pontificat de saint Grégoire le Grand dans l'histoire de

la civilisation chrétienne. — Observations sur l' « Histoire universelle » de César Cantù. — Les diableries du siècle passé.

18 avril. — Erreurs, mensonges et fautes. — Système physique de saint Thomas. — Les *Hittim* ou Héthéens et leurs migrations. — Les diableries du siècle passé.

Ciudad de Dios (Madrid, monasterio del Escorial). — 20 mars. — Les écoles économiques au point de vue philosophique, *J. de las Cuevas.* — Le R. P. Fr. Gabino Sanchez de l'Immaculée-Conception, *Toribio Minguella.* — Réplique à une brochure sur la proximité de la fin du monde, *Conr. Muiños Sáens.* — Saint Thomas de Villeneuve, théologien, *Thomas Rodriguez.*

5 avril. — La religion de l'avenir, *J. Monasterio.* — Légères observations sur le mouvement, *J. Fernandez.* — La nouvelle historique en Espagne, *Fr. Bl. Garcia.* — Influence des frères Pinzon dans la découverte de l'Amérique, *J. Lazcano.*

Literarische Rundschau (Fribourg en B.). — Avril. — Littérature socialiste d'Angleterre. — *Zahn*, Histoire du Canon du Nouveau Testament. — *Dalponte*, Compendium theologiæ dogmaticæ specialis. — *Dombart*, Commodiani carmina. — *Schepss*, Priscilliani quæ supersunt. — *Schynse*, Avec Stanley et Emin-Pacha à travers l'Afrique orientale allemande. — *Nordhoff*, Le pays de Westphalie et l'anthropologie. — *Wilpert*, Les peintures des Catacombes. — *Stemlin*, L'école non confessionnelle, considérée au point de vue théologique.

Month (Londres). — Avril. — La situation financière en Italie, *J. Colclough.* — Les missions de la Compagnie de Jésus au Bengale. — Les lieux saints de l'Irlande : l'église de Saint-Doulough et Holy-Well. — « Pietas Mariana Gallica. » — Les grands hommes d'Irlande au xvi[e] siècle : le P. Henry Fitz-Simon, *E. Hogan.* — Witman, ses défauts et ses qualités, *O'Leary Curtis.* — L'abolition de l'esclavage en Europe : Allemagne, *Rev. Brownlow.* — Roman.

Studien op godsdienstig, weten : schappelijk en letter : Kundig Gebied (Utrecht). — Avril. — Nos institutions d'enseignement supérieur depuis le xi[e] siècle jusqu'à la fin du xiv[e], *P. A.* — Le *Pesennah Oeloe Manna*, à l'île de Sumatra, *J. Van Meurs, miss., apost.*

Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner-und dem Cistercienser-Orden (abbaye de Raigern, Autriche). — 1[re] livraison 1891. — L'abbaye de Seckau sous le prévôt Ortolf de Prank, *L. Ludger* (Beuron). — Matteo Ronto, *O. Grillnberger* (Wilhering). — Églises et couvents des Cisterciens d'après les données du « Liber usuum », *L. Dolberg* (Ribnitz). — Aphorismes pour l'histoire du monachisme d'après la règle de saint Benoît, *D[r] P. Schmieder* (Lambach). — De viris illustribus monasterii S. Martini Tornacensis, *U. Berlière* (Maredsous).

Zeitschrift für katholische Theologie (Innsbruck). — 1891, 2[e] livr. — M. Duchesne sur les trois plus anciens sacramentaires romains, *F. Probst.* — La question sociale et le christianisme, *F. Stentrup, S. J.* — La non-reviviscence du péché mortel, *J. Scheller, S. J.* — Deux questions fondamentales dans la doctrine de la satisfaction de Jésus-Christ.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *mars* — 20 *avril.*

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Ansault (Abbé). — *Mémoire sur le culte de la croix avant Jésus-Christ.* Broch. gr. in-8 de 100 pages. Paris, Retaux, 1891.

Ardant (G.) — *Papes et paysans.* In-18 de IV-268 pages. Paris, Gaume, 1891.

Charaux (Cl.-Ch.). — *L'Angelus.* Broch. in-18 de 34 pages. Paris, Didot, 1891.

Duhr (B.), S. J. — *Jesuiten-Fabeln* (1re livraison). In-12 de 104 p. Fribourg en Br., Herder, 1891. Prix de chacune des six livraisons : 90 pfenn. = 1 fr. 15.

Lagarde (J.-B.). — *Mois de Marie doctrinal*, tiré des Litanies de la très sainte Vierge. In-32 de 354 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

Lehmkuhl (Aug.), S. J. — *Le clergé et le peuple catholique.* Broch. in-18 de 44 pages, Paris, Lethielleux, 1891.

Manning (Le Cardinal). — *Le Sacerdoce éternel.* Traduit par l'abbé C. Maillet. In-12 carré de 327 pages, Avignon, Aubanel, 1891.

Marcère (De). — *La Question religieuse.* Broch. in-8 de 36 pages. Paris, *Nouvelle Revue*, 1891.

Martinez (Antonio). — *El Antecristo y el fin del mundo segun las revelaciones divinas.* Petit in-4 de XI-402 pages. Astorga, Lopez, 1890.

Meschler (R. P.), S. J. — *Le Jardin des roses de Notre-Dame.* Traduit par J. Levaux, S. J., (4e édition). In-32 de 234 pages, Liège, Godenne, 1891.

Morotius (C. J.), O. Cist. — *Cursus vitæ spiritualis.* In-8 de VIII-324 pages, Ratisbonne, Pustet, 1891. Prix : 3 fr.

Narbone (Al.), S. J. — *Dieci glorie di Sancti Luigi Gonzaga.* In-24 de 247 pages. Rome, 1888.

Proano (R. P. Manuel-José), S. J. — *Catecismo filosofico de las*

doctrinas contenidas en la enciclica « Immortale Dei ». In-8 de XXXII-398 pages. Quito, 1891.

RINALDI-BUCCI (P.-J.). — *De insignibus episcoporum commentaria*. In-8 de 74 pages. Ratisbonne, Pustet, 1891. Prix : 1 fr. 50.

Rituale romanum, Pauli V P. M. jussu editum et a Benedicto XIV auctum et castigatum. Editio secunda. In-16 de 404 pages avec appendice de 256 pages. Ratisbonne, Pustet, 1891. Prix : 5 fr.

RUYSBROECK. — *L'Ornement des Noces spirituelles*. Traduit par M. Maeterlinck. In-12 de XCVII-297 pages. Bruxelles, Lacomblez, 1891. Prix : 4 fr.

SAINT-PAUL (Anthyme). — *Du célibat au mariage*, lettre à M. l'abbé Bolo. In-12 de 30 pages. Paris, Perret, 1891.

TARQUINI (Cam.), S. J. — *Les principes du droit public de l'Église réduits à leur plus simple expression*. Traduit par Aug. Onclair, prêtre. In-8 de XVI-214 pages (4e édition). Paris, Retaux, 1891.

VERNES (M.). — *Essais bibliques*. In-18 de XIV-372 pages. Paris, E. Leroux, 1891.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Annuaire de l'enseignement libre (16e année). In-32 de 264 pages. Paris, Gaume, 1891. Prix : 3 francs.

***. — *Annuaire des Syndicats agricoles et de l'agriculture française*. Deuxième année. In-8 de XXIII-1008-712 pages. Paris, rue de Vaugirard, 177.

BELHACHE (E.). — *Les Forces immatérielles. La Pensée et le principe pensant*. In-8 de 378 pages. Paris, Perrin, 1891.

BROISE (R. de la), S. J. — *Mamerti Claudiani vita ejusque doctrina de anima hominis*. Brochure grand in-8 de XXV-222 pages. Paris, Retaux, 1890.

Id. — *Bossuet et la Bible*. In-8 de XII-456 pages. Paris, Retaux, 1890.

CHABOSEAU (Aug.). — *Essai sur la philosophie bouddhique*. In-8 de 250 pages. Paris, G. Carré, 1891.

DUPUY (A.). — *L'État et l'Université, ou la Vraie réforme de l'enseignement secondaire*. In-18 de VI-288 pages. Paris, L. Cerf, 1890. Prix : 3 fr. 50.

GAUDIN (G.). — *Notions de chimie générale*. In-12 de 384 pages. Paris, A. Colin.

GÉRARD (E.). *Leçons sur l'électricité* (2e édition). Deux grands in-8 de 618 et 442 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891.

GRANIER (Cam.). — *Essai de bibliographie charitable*. In-8 de 450 p. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 17 fr. 50.

GUIGARD (Joannis). — *Nouvel Armorial du Bibliophile, guide de l'amateur des livres armoriés.* 2 vol. in-8 de XVII-390, 494 pages. Paris, Emile Rondeau, 1890.

LIÉBEAULT (D^r. A.-A.). — *Thérapeutique suggestive.* In-18 de 308 p. Paris, Doin, 1891. Prix : 4 fr.

LODGE (O.). — *Les théories modernes de l'électricité.* Traduit par E. Meylan. In-8 de XII-216 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 5 francs.

Manuel d'exercices gymnastiques et de jeux scolaires. In-8 de 276 p. Paris, Masson, 1891.

MOREAU (Abbé P.-G.). — *L'hypnotisme, étude scientifique et religieuse.* In-18 de XXII-612 pages. Paris, Leday, 1891.

PESCHARD (A.). — *Les premières applications de l'électricité aux grandes orgues.* Grand in-8 de 76 pages. Paris, Larousse, 1890.

SURBLED (Dr G.). — *Hygiène pour tous.* In-18 de IV-262 pages. Paris, Retaux, 1891.

VILMORIN-ANDRIEUX. — *Les légumes usuels.* Deux in-18 de 298 et 312 pages. Paris, A. Colin. Prix : 7 fr.

YSABEAU (A.). — *Le médecin du foyer.* In-18 de 428 pages. Paris, Garnier frères.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

BARAUD (Abbé A.). — *Chrétiens et hommes célèbres au dix-neuvième siècle.* Troisième série. In-18 de 401 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 francs.

BERTRAND (I.). — *Un monde fin de siècle.* In-12 de XI-467 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891. Prix : 3 fr. 50.

BLOCK (Maur.). — *Les suites d'une grève.* In-16 de 186 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 1 fr. 25.

BOSCO (Dom). — *Histoire ecclésiastique à l'usage de la jeunesse.* In-12 de VIII-508 pages. Nice, patronage Saint-Pierre, 1890. Prix : 2 francs.

BOUCHARD (L.). — *Système financier de l'ancienne monarchie.* In-8 de 503 pages, Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 12 francs.

BRICARD. — *Journal du canonnier Bricard* (1792-1802). Publié par ses petits-fils. In-18 de 486 pages. Paris, Delagrave, 1891. Prix : 3 fr. 50.

BROC (vicomte DE). — *La France pendant la Révolution.* 2 vol. in-8 de 416; 448 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 15 francs.

CACHEUX (Em.). — *État des habitations ouvrières à la fin du dix-neuvième siècle.* Gr. in-8 de 176 pages avec planches. Paris, Baudry, 1891. Prix : 4 francs.

CARTERON (R.). — *Souvenirs de la campagne du Tonkin.* In-8 de 362 pages. Paris, Baudoin, 1891. Prix : 7 francs.

Choppin (cap. H.).— *Trente ans de la vie militaire.* In-8 de xiv-248 p. avec illustrations. Paris, Berger-Levrault, 1891. Prix : 3 francs.

Clair (Le P. Charles), S.-J. — *La vie de saint Louis de Gonzague*, d'après V. Cepari, son premier historien. In-8 de xiii-344 pages, illustré. Paris, Didot, 1891.

Comberousse (Féline de). — *Député!* In-12 de 283 pages. Paris, Perrin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

— *Documents relatifs au Congrès libre antiesclavagiste*, tenu à Paris les 21, 22 et 23 septembre 1890. In-8 de 210 pages. Paris, à la direction générale de l'Œuvre antiesclavagiste, 6 rue Chomel.

Franclieu (A.-M. de). — *Les martyrs de l'Église de Grenoble décapités à Privas en* 1794 (MM. d'Allemand et Bac). In-12 de vi-262 pages. Lyon, Aug. Cote, 1890.

Gaullieur (H.). — *Etudes américaines.* In-18 de 380 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Gonzaga (il) nel secolo. In-32 de 102 pages. Sienne, 1891.

Guers (chan.). — *Une grande œuvre à Paris. L'orphelinat d'Auteuil et l'abbé Roussel.* In-8 écu de xlviii-426 pages. Auteuil, 1891.

Imbart de la Tour (P.). — *Les élections épiscopales dans l'Église de France du neuvième au douzième siècle* (814-1150). Grand in-8 de xxiii-554 pages. Paris, Hachette, 1891.

Iozzi (Ol.).— *Lettere di S. Luigi Gonzaga.* In-18 de 108 pages. Pise, Ungher, 1889.

Laubespin (marquise de). — *Esquisses de voyages.* In-18 de 284 pages. Paris, Téqui, 1871.

Le Camus (comte). — *Mémoires du vicomte Armand de Melun.* Tome Ier. In-8 écu de xviii-269 pages. Paris, Leday, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Lefèvre-Pontalis. — *Notice sur M. Hippolyte Carnot.* In-8 de 48 pages. Paris, Alphonse Picard. — Plon, 1891. Prix : 1 franc.

Lyons (Abbé). — *Christophe Colomb*, d'après les travaux historiques du comte Roselly de Lorgues. In-12 de xxii-377 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

Marbot (Abbé E.). — *Vie de la Révérende Mère Marie-Saint-Maurice, fondatrice des missions de la Présentation de Marie au Canada et troisième supérieure générale de cette Congrégation.* In-18 de xvi-343 pages. Aix, Makaire, 1891.

Maroussem (P. du). — *La Question ouvrière. Charpentiers de Paris.* In-8 de 296 pages. Paris, A. Rousseau, 1891. Prix : 6 francs.

Monfat (R.-P.-A.), S. M. — *Dix années en Mélanésie.* In-8 de 372 pages. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1891.

Nannerini (L.), S. J. — *Vita di S. Luigi Gonzaga.* In-24 de 232 pages. Siena, 1891.

NAUROY (Charles). — *Révolutionnaires*. In-18 de 318 pages. Paris, Savine, 1891.

PISANI (Abbé P.). — *La Maison des Carmes* 1610-1875. In-18 de XI-79 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

PITRAY (vicomtesse de). — *Ma chère maman* (comtesse de Ségur, née Rostopchine). In-18 de 252 pages. Paris, Gaume, 1891.

Quatrebarbes (*Joseph de*), S. J. In-18 de 112 pages. Paris, typog. Schneider, 1891.

Religieuse ursuline (Une). — *La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice*. Deux gr. in-8 de VI-386 et 492 pages. Paris, Haton, 1891.

SCHEIBERT (major). — *La guerre franco-allemande de* 1870-1871, décrite d'après l'ouvrage du grand état-major. Traduit par E. Jæglé. In-8 de 620 pages. Paris, Hinrichsen, 1891. Prix : 12 francs.

TAXIL (Léo) et SOGLER (G.). — *France et Russie*. In-18 de 416 pages. Paris, Noirot, 1891. Prix : 3 fr. 50.

VESSIOT (A.).— *Chemin faisant*. Notes et réflexions sur l'éducation, l'enseignement et la morale de ce temps. In-18 de 384 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50.

WAGNER (Abbé J.). — *Vie de Mme Miquey et souvenirs de Mulhouse*. In-18 de XXIV-168 pages. Mulhouse, Gangloff, 1891.

LITTÉRATURE

ROMANS

AIGUEPERSE (Mathilde). — *La Fresnaie*. In-18 de 283 pages. Paris, L. Carré, 1891.

BAILLAIRGÉ (F. A.). — *La littérature au Canada en* 1890 (1re année). In-32 de 352 pages. Joliette (Canada), chez l'auteur, 1891. Prix : 50 c.

BRÈTE (Jean de la). — *Le Comte de Palène*, par l'auteur de *Mon oncle et mon curé*. In-12 de 259 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 3 fr. 50.

CAMPFRANC (M. du). — *Obéissance*. In-12 de 311 pages. Paris, Henri Gautier, 1890.

CORNUT (Ét.), S. J. — *Louis Veuillot, étude morale et littéraire*. In-8 de XI-250 pages, Paris, Retaux, 1891. Prix : 4 francs.

DALMAIS (R. P.), S. J. — *Séances littéraires : Marie patronne de la jeunesse; Saint Louis en Égypte; Pélage dans les Asturies*. Trois broch. in-18 de 51, 67 et 51 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

DELASSUS (Abbé Aug.). — *Philippe-Auguste et la bataille de Bouvines*. Broch. in-12 de 63 pages. Lille, Bergès, 1891. Prix : 50 cent.

DOMBRE (R.). — *Une pupille gênante*. In-12 de 249 pages. Paris, Gautier, 1890. Prix : 2 francs.

Id. — *La maison sans fenêtres*. In-12 de 251 pages. Paris, Gautier.

Janet (Paul). — *Lectures variées de littérature et de morale.* In-18 de 378 pages. Paris, Delagrave, 1890.

Laval (H. B. de). — *Boumaza, aventures d'un coureur de bois.* In-18 de 336 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 francs.

Thiéry (V.). — *Le Roman de guerre.* In-18 de 304 pages. Paris, Dreyfous. Prix : 3 fr. 50.

Le 30 avril 1891.

Le gérant : P.-P. BRUCKER.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

MAI 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Le Cœur de Jésus *et la divinisation du chrétien*, par le Père Henry Ramière, de la Compagnie de Jésus. In-12 de 611 p. Toulouse, *Messager du Cœur de Jésus*, 1891.

Une main diligente et habile a réuni sous ce titre différents articles publiés par le R. P. Ramière sur le rôle du Cœur de Jésus dans l'œuvre de la sanctification des âmes.

Toutefois, rien ne rappelle une compilation de plusieurs travaux épars, une juxtaposition artificielle de fragments détachés d'autres ouvrages. Unité de but, gradation dans les développements, liaison des parties, absence de répétitions, introduction préliminaire en rapport avec toute la suite de l'ouvrage, conclusions pratiques tirées des principes établis, tout est disposé de manière à donner à ce recueil le charme d'un ouvrage composé d'un seul trait, sur un plan exactement suivi dans l'ensemble et dans les détails.

Nous avons admiré dans ces pages la qualité maîtresse qui brille dans les écrits ascétiques de l'infatigable fondateur de l'Apostolat de la prière : l'heureux mélange d'une piété ardente et communicative avec une doctrine théologique aussi lumineuse que profonde.

Voici en quelques mots les grandes lignes de cette théologie du Cœur de Jésus.

Dieu a créé le monde pour sa gloire ; la gloire de Dieu, dans

l'ordre présent, résulte de la divinisation de l'homme; la divinisation de l'homme consiste dans l'adoption divine de l'homme en qualité d'enfant de Dieu; l'adoption divine nous est accordée par l'incorporation à Jésus-Christ; l'incorporation à Jésus-Christ est opérée par la grâce sanctifiante; la grâce sanctifiante est répandue en nous par le Cœur de Jésus; le Cœur de Jésus répand la grâce par les sacrements et par nos actions méritoires : notre divinisation est donc un bienfait du Cœur de Jésus.

Le développement de ces grandes questions se poursuit dans trente-cinq chapitres groupés sous quatre divisions générales, dont l'ensemble forme un volume de six cents pages.

C'est la théologie de la vie surnaturelle, considérée dans ses rapports avec le Cœur de Jésus. En général, toutes les questions qui se rattachent à ce beau sujet sont traitées avec ampleur et solidité. La réalité de l'adoption divine, le bienfait des grâces propres à chaque sacrement, la théorie du mérite et la notion de la grâce actuelle sont présentés sous un aspect nouveau très attachant.

Nous aurions des réserves à faire sur les opinions embrassées par l'auteur, quant au but premier de l'Incarnation et au mode d'habitation du Saint-Esprit en nous. Mais en dehors de ces deux questions controversées, la doctrine exposée est toujours puisée aux meilleures sources de la plus sûre théologie.

Les difficultés inhérentes à l'exposition de ces sublimes mystères ont été résolument abordées et surmontées avec un rare bonheur de conception et d'expression.

Bien que le sujet de ce travail soit d'une actualité toujours vivante, l'approche du mois du Sacré Cœur donne à sa publication un surcroît d'opportunité. Nous le signalons avec confiance à tous les amis du Cœur de Jésus, persuadés qu'ils trouveront dans cette fortifiante lecture lumière et consolation.

L. BOUSSAC, S. J.

La Désolation du peuple juif, par M. l'abbé Martial Soullier, chanoine de Tulle, secrétaire général de l'évêché. In-18 de VIII-454 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1891. Prix : 3 fr. 50.

M. le chanoine Soullier veut simplement bien mettre en évi-

dence toute la force de la preuve que la dispersion du peuple juif apporte à la sainte religion du Crucifié.

Ce Crucifié a prédit l'épouvantable châtiment des Juifs, non seulement dans son ensemble, mais jusque dans les détails les plus minutieux. Il l'a décrit d'avance, comme l'observateur le plus attentif pourrait décrire un spectacle qu'il a sous les yeux. Chacune des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, chacune aussi des antiques prophéties de l'Ancien Testament sur le même sujet, est relevée et mise en présence de sa réalisation. La parfaite équation des deux termes, l'événement et la prophétie, ressort pleinement. Nulle part ailleurs, sans doute, on ne trouverait si bien groupées et si consciencieusement étudiées les différentes particularités qui composent cette preuve que l'on envisage d'ordinaire en bloc. C'est là le sérieux mérite, c'est là la véritable originalité du travail que nous recommandons au public en ce moment.

M. Soullier consacre la dernière partie de son livre à la conversion des Juifs. Les Juifs doivent se convertir. Du moins, cela semble prédit. Mais quand? Mais comment? Qu'adviendra-t-il des Juifs après leur conversion? Toutes questions intéressantes... et auxquelles il est impossible de répondre avec certitude. M. Soullier le reconnaît volontiers; mais il s'appuie sur certaines prophéties pour donner les réponses qui lui paraissent les plus probables; un peu comme Rorhbacher annonçait vers 1840, à l'aide de la prophétie de Daniel, la chute... de l'empire ottoman pour... 1882. « La désolation des Juifs » se termine donc sur un touchant tableau, celui des « Juifs rétablis en Palestine ».

Ainsi ce livre joint à l'intérêt d'une grave étude tout le piquant voulu pour tenir en éveil la curiosité la plus exigeante.

Mgr l'évêque de Tulle a parfaitement exprimé ces mêmes idées en quelques lignes que nous nous plaisons à lui emprunter : « Quant aux mérites de votre œuvre, écrit-il à son vénérable secrétaire général, le lecteur pourra facilement les reconnaître; elle lui paraîtra aussi attachante qu'instructive : car la preuve que vous donnez de la divinité du christianisme est une de celles qui ont été le moins développées et qui sont pourtant les plus tangibles. » Et plus loin : « Vos vues plus ou moins probables sur leur future mission ne seront pas les pages les moins intéressantes de votre ouvrage. Puissent-ils nous donner le plus tôt possible

un avant-goût de tout le bien qu'ils devraient faire un jour à l'Église! » F. P., S. J.

Abaelards *Tractatus de unitate et trinitate divina*, aufgefunden und erstmals herausgegeben von Dr. Remigius Stœlzle, a. o. Professor der Philosophie zu Würzburg. In-12 de xxxvi-102 pages. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891.

Le concile de Soissons, tenu en 1126, condamna un écrit d'Abélard. Au témoignage de saint Bernard [1], d'Otto de Freising [2] et d'Abélard lui-même [3], ce livre traitait du mystère de la sainte Trinité. Ce ne fut pas la seule condamnation encourue par le téméraire écrivain : vingt ans plus tard, au concile de Sens, on frappait d'anathème une autre de ses œuvres.

Jusqu'à présent, les érudits étaient peu d'accord sur le titre et le contenu des ouvrages d'Abélard condamnés dans chacun de ces deux conciles de Soissons et de Sens. Goldhorn [4] pensait que Soissons fit brûler un traité intitulé *Theologia Christiana*, et que l'ouvrage condamné à Sens était l'*Introductio ad theologiam*. Cette solution, patronnée également par le savant Père Denifle [5], tendait à prévaloir dans la science contre celle de Cousin [6] et de Deutsch [7], qui croyaient perdu l'écrit anathématisé à Soissons, mais qui prétendaient que ce travail portait sur la Trinité.

Or, une découverte récente de M. Stœlzle semble justifier cette manière de voir de Cousin et de Deutsch. L'Université d'Erlangen possède un manuscrit coté n° 229, *Bibl. Acad. Erlang.* : il est du douzième siècle et renferme, du fol. 27r-63v, un traité portant pour titre : *Petri Adbeiolardi Capitula librorum de Trinitate*. Si l'on compare ce texte à celui qui nous est resté sous le nom de *Theologia Christiana*, on constate que le premier livre du *Traité de la Trinité* s'est développé de façon à former deux livres de la *Theologia Christiana ;* les livres II et III du premier

1. Migne, *P. L.*, tom. CLXXXII, epist. 191 et 331.
2. Pertz, *Monum. S. S.*, tom. XX, p. 377.
3. *Historia calamitatum*, tom. I des *Œuvres d'Abélard*, éd. Cousin, p. 18, 19; tom. II, p. 151, lettre à Gilbert de Paris.
4. *Zeitschr. für hist. Theol.*, 1866, p. 163.
5. *Archiv für Literatur-und Kirchengesch. des Mittelalt.*, tom. I, p. 403.
6. *Op. cit.*, tom. I, p. cxcvi.
7. *Peter Abælard*, pp. v, 265.

ouvrage correspondant, quoique plus développés dans le second, aux livres III et IV de ce dernier qui a, en outre, un cinquième livre manquant au premier. M. Stœlzle essaye de prouver, par un ensemble de déductions qui nous paraissent bien enchaînées, que la *Theologia Christiana* est un remaniement postérieur du livre sur la Trinité. Bien plus, à ses yeux, ce dernier, qu'il vient de trouver à Erlangen, serait l'ouvrage condamné à Soissons en 1121. Il retrouve, en effet, dans plusieurs passages la trace manifeste des accusations qui furent, au témoignage d'Abélard lui-même, produites contre son œuvre. On sait aussi d'ailleurs que l'écrit frappé à Soissons était dirigé contre Roscelin. Or, M. Stœlzle a pu relever dans le texte qu'il a retrouvé certains indices de cette polémique.

Si ces arguments ne fournissent pas l'évidence, ils offrent du moins une grande probabilité. Nous ne dirons rien de l'œuvre même d'Abélard que publie M. Stœlzle : en somme, elle était assez connue par la *Theologia Christiana,* qui n'en est que le développement ultérieur. Néanmoins, il était intéressant de publier le travail primitif et de le comparer, comme l'a fait M. Stœlzle, à la seconde rédaction.

J. VAN DEN GHEYN, S. J.

I. — **Cursus vitæ spiritualis,** auctore R. P. D. Carolo Joseph Morotio, ordinis cisterciensis monacho. In-8 de 324 pages. Ratisbonne, Fr. Pustet, 1891.

II. — **L'Ornement des Noces spirituelles, de Ruysbroeck l'admirable,** traduit du flamand, par Maurice Maeterlinck. In-12 de xcvii-298 pages. Bruxelles, Paul Lacomblez, 1891.

III. — **Parfums de première communion;** *Avant*, *Pendant*, *Après*, par Mgr E.-A. Blampignon, protonotaire apostolique. In-18 encadré. Paris, J. Leday, 1891.

IV. — **Considerationes pro Reformatione vitæ in usum sacerdotum** conscripsit G. Roder, S. J. In-32 de xii-372 pages. Frisburgi Brisgoviæ, Herder, 1891.

I. — Parmi les traités de théologie ascétique, celui de Morotius occupe encore un bon rang par sa brièveté et sa clarté. Il est très méthodique et suit de près la doctrine de saint Thomas. Sa

division est tout à fait classique. La première partie traite de la voie *purgative* et apprend aux commençants à combattre les sept péchés capitaux; la seconde partie traite de la voie *illuminative*, et apprend à ceux qui progressent à se perfectionner dans les vertus théologales et cardinales; enfin, la troisième partie traite de la voie *unitive* et dispose l'âme à s'unir de plus en plus étroitement à Dieu par la contemplation et l'amour.

Les directeurs, les confesseurs, les maîtres des novices, les professeurs de séminaire et tous ceux qui ont charge d'âmes, pourront tirer grand parti de ce manuel, et remercieront le Père rédemptoriste qui leur a préparé cette nouvelle édition. La première, qui parut en 1674, était difficile à trouver.

II. — Jean Van Ruysbroeck naquit en 1274 près de Bruxelles, et fut vicaire à Sainte-Gudule, puis ermite à Groenendael, où il fonda une abbaye. Parmi les visiteurs attirés par son renom, on compte le fameux dominicain Tauler. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages mystiques parmi lesquels on distingue l'*Ornement des noces spirituelles*. Comme tous les autres, ce livre présente un mélange singulier de formules obscures et de lumineuses explications, d'images grossières et de magnifiques métaphores, d'étranges puérilités et de grandes beautés. Les anciens auteurs ascétiques, Rodriguez, par exemple, le citent volontiers, parce qu'il a donné une forme originale à quelques vérités et rendu avec une vivacité intense quelques affections de l'âme pieuse; mais ils se servent de la traduction latine de Surius, qui a d'ordinaire expliqué, atténué, corrigé souvent et quelquefois gâté le texte primitif. Ernest Hello a publié des fragments, mais avec tant de liberté et d'arbitraire dans l'arrangement, qu'on doit y voir un *centon* plus qu'une traduction. M. Maurice Maeterlinck nous donne une version tout à fait littérale, « un mot à mot presque aveugle ». Ruysbroeck est un guide non seulement peu clair, peu instruit, mais peu sûr et même dangereux; ce livre ne peut donc être considéré que comme une curiosité et un document.

III. — Le gracieux petit volume de Mgr Blampignon ne convient pas seulement aux premiers communiants, pour lesquels il sera un souvenir du plus beau jour de la vie, mais encore à tous les chrétiens. Les sujets de lecture et de méditation y sont

très variés. La *Confirmation* n'est pas oubliée. Quelques pages blanches permettront à l'enfant d'y inscrire ses résolutions, qu'il relira plus tard avec grand fruit.

IV. — Nous ne pouvons que recommander les *Considerationes pro reformatione vitæ* aux prêtres qui vont faire les exercices spirituels; c'est pour eux surtout que ce livre a été composé, bien qu'il puisse leur être utile en tout temps, pour eux-mêmes et pour les autres. Ces *Considérations* sont à la fois solides, méthodiques, affectueuses et pratiques; elles aideront beaucoup les hommes de bonne volonté à faire leur examen de conscience, c'est-à-dire à se connaître et à se *réformer*. ÉT. CORNUT, S. J.

De Insignibus episcoporum commentaria, auctore Petro Josepho RINALDI-BUCCI, Academiæ Liturgiæ sacræ censore emerito. In-8 de 74 pages. Ratisbonne, Fr. Pustet, 1891.

On trouvera dans ce petit volume ce qu'il y a de plus important et de plus intéressant à savoir, au point de vue archéologique, symbolique, ascétique et liturgique, touchant les insignes épiscopaux : sandales, croix, gants, anneau, mitre, crosse et pallium. Cette intelligence des ornements et des cérémonies ecclésiastiques devient, hélas! trop rare parmi le commun des fidèles.

Rituale Romanum Pauli V Pontificis Maximi jussu editum et a Benedicto XIV auctun et castigatum. In-16 de 404 et 256 pages. Ratisbonne, Pustet, 1891.

Ce sont en réalité deux beaux volumes juxtaposés. Du *Rituel* nous n'avons à louer que la beauté du papier, la netteté de l'impression et la commodité du format. L'*appendice* qui le complète et qui renferme les formules de prières et de bénédictions communes, ou réservées aux membres de quelques congrégations ou familles religieuses, sera très utile dans une foule de circonstances et dispensera de beaucoup de recherches souvent infructueuses et de beaucoup de livres embarrassants et coûteux. Les prédicateurs trouveront là une mine précieuse de textes et d'inspirations.

ÉT. CORNUT, S. J.

Choix de discours et allocutions de mariage, par l'abbé J. Guillermin. In-8 de 365 pages. Paris, Bloud et Barral.

Le mariage, selon l'Évangile, étant la pierre angulaire des sociétés chrétiennes, il est nécessaire plus que jamais, à l'heure présente, où elle est ébranlée par les lois civiles elles-mêmes, de prêcher la vraie doctrine sur l'origine et la nature de l'union conjugale, sa dignité, ses grandeurs, ses devoirs.

Nulle occasion plus favorable, pour cette exposition doctrinale, que la cérémonie même, où les époux forment au pied des autels leurs liens indissolubles. Souvent alors, dans l'assistance se rencontrent des âmes à qui l'on ne peut qu'en cette occasion faire entendre un enseignement salutaire. De là l'importance des allocutions de mariage.

M. l'abbé Guillermin a réuni les meilleurs modèles en ce genre de discours, soit anciens, soit modernes, et l'on trouvera dans sa galerie oratoire de nombreux petits chefs-d'œuvre de science pastorale et d'art littéraire, signés de noms célèbres parmi nos prélats et prédicateurs contemporains. J. P., S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **Essai sur le fondement métaphysique de la morale**, par M. F. Rauh. In-8 de 255 pages. Paris, Alcan, 1890. Prix : 5 francs.

II. — **Les Philosophes contemporains**, par le R. P. Vincent Maumus, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. In-12 de 520 p. Paris, Lecoffre, 1891.

I. — Le souci de se faire comprendre, sinon du gros public, au moins par les hommes de bonne volonté, doit être la première préoccupation d'un auteur. M. Rauh oublie trop cette vérité si élémentaire, et abuse de la permission que les philosophes s'attribuent d'être obscurs. Tout absorbé par la méditation de son sujet, son esprit poursuit les abstractions les plus compliquées, et passe de l'une à l'autre sans s'inquiéter des transitions. Pour

comble, le style est aussi nuageux que la pensée, et nous avons relevé çà et là des phrases parfaitement inintelligibles. L'auteur croit les éclaircir quelquefois en citant de l'allemand; nous avouons humblement ne prendre aucun goût au procédé.

M. Taine dit agréablement quelque part : « Un Français peut conclure qu'un philosophe commence à se tromper, lorsqu'il introduit en français des mots allemands. » Cette spirituelle boutade est peut-être vraie; mais nous n'avons pas eu à nous servir de ce criterium pour juger que l'auteur a fait fausse route. Son but était de réconcilier la morale avec la métaphysique, c'est-à-dire de la rattacher à un système de la nature, ce qui est une excellente intention.

Mais pour cela, il ne trouve rien de mieux que de confondre la liberté, l'acte moral avec la suprême réalité. Et cette suprême réalité elle-même n'est pas une chose en soi, une *res æterna*, ce n'est pas même l'idée ou le désir de la liberté, au sens de M. Fouillée, c'est plutôt le *devenir* de la liberté. « Nous sommes l'idée, le désir même de la liberté se réalisant dans les choses... Ce qui est premier, c'est non un *absolu donné*, mais mon esprit se réalisant, ou plutôt obligé par lui-même de se réaliser dans les choses. Je ne sais ce que je suis, le savoir serait cesser d'être, je sais seulement ce que je *dois être.* » Comme on le voit, cette théorie est un mélange bizarre des doctrines de Kant, Hegel, Spinoza et Fouillée.

Ajoutons que, pour sauver la morale, il ne suffirait pas d'établir d'une manière quelconque la liberté. Il faudrait encore et surtout trouver une base inébranlable de l'obligation, de la loi. Or, non seulement M. Rauh oublie cet élément capital, mais encore son système le rend impossible. A quoi, en effet, peut être tenue une liberté érigée en absolu et déifiée? C'est pourquoi nous concluons que la crise de la morale reste encore ouverte.

II. — Le livre du R. P. Maumus est une étude critique et polémique de quelques systèmes contemporains, ou pour mieux dire, c'est la confrontation de ces philosophies avec la scolastique. A cela nous applaudissons de tout cœur; car enfin, il ne suffit pas de répéter à tous les échos que saint Thomas a tout prévu, il faut encore le montrer dans le détail; il faut prendre l'erreur corps à corps, la poursuivre dans ses derniers retranche-

ments, lui faire voir que ses raisons, ses théories, ses systèmes sont connus, examinés et jugés. Que pèsent en effet dans la balance, lorsqu'on les compare avec notre grande philosophie, les systèmes panthéistes ou hegeliens de M. Vacherot, les théories de M. Taine sur ou plutôt contre les idées universelles, les causes finales? M. Caro et M. Janet méritent et obtiennent de l'auteur plus de bienveillance, non cependant sans quelques restrictions, que nous aurions peut-être accentuées davantage. Quant à Schopenhauer, le temps est proche, et il est déjà venu, où l'on s'étonnera de l'énorme engouement qu'il a su inspirer à ses contemporains. Le panthélisme compliqué de pessimisme n'est guère moins absurde que l'unité idéale de Hegel, duquel cependant Schopenhauer dit aimablement qu'il est : « un hâbleur dont les doctrines sont d'énormes gasconnades terriblement assommantes ».

Le R. P. Maumus nous permettra une observation en finissant. Son travail aurait gagné en clarté et en intérêt, s'il n'avait pas tant entrecoupé l'exposition des systèmes par sa polémique. Ce morcellement nuit à la vue d'ensemble, si précieuse pourtant, et donne au livre l'aspect d'une vaste collection de *videtur quod* et de *respondeo dicendum*. Ce défaut n'empêchera pas l'ouvrage d'être très utile à nos professeurs et à nos étudiants.

H. DESPONT, S. J.

Mamerti Claudiani vita ejusque doctrina de anima hominis, thesim facultati Litterarum Parisiensi proponebat R. de la Broise, in facultate libera Litterarum Andegavensi olim alumnus. In-8 de xxv-221 pages. Paris, Retaux, 1890. Prix : 5 francs.

Exactitude d'érudition, sagesse de critique et grand sens philosophique justifient l'accueil bienveillant de la Sorbonne et l'affabilité du savant rapporteur, M. Boutroux. Notons surtout un soin extrême de garder la clarté et la lucidité, mérite d'un prix double, quand il s'agit de débrouiller un auteur subtil, où ne brillent ni l'ordre ni la méthode. Mamert Claudien, confondu parfois, mais à tort, avec son frère l'évêque saint Mamert, fut réputé auteur de quelques poèmes dont on a depuis retrouvé la paternité. Le P. de la Broise concède même à saint Fortunat le

Pange lingua. Mais le prêtre de Vienne s'est fait un nom par sa polémique contre Faust, abbé de Lérins, puis évêque de Riez. Sans être un penseur original qui crée, Claudien a son tour personnel, l'*ingenii acumen*, l'érudition, le zèle de philosopher sans détriment pour sa foi. *Indesinenter salva religione philosophabatur*, dit saint Sidoine Apollinaire.

Un piètre malentendu scripturaire et quelques mauvaises raisons suscitèrent la controverse, et trois livres *de statu animæ*, pour revendiquer l'immatérialité de l'âme. La thèse que nous étudions ramène la discussion à six chefs principaux : convenance, — observation, — étude intrinsèque de l'âme, — de sa manière d'être dans le lieu, — puis autorités théologiques — et témoignages d'écrivains divers. Après l'exposition de ces arguments d'inégale force, ranimés par une plume alerte, trois chapitres approfondissent quelques théories de l'auteur du cinquième siècle : considérations parfois nuageuses sur le temps, le lieu et le nombre ; doctrines sur la vie, sur la connaissance.

Signalons, sans entrer dans le détail, quelques vues de plus haut intérêt. L'observation personnelle, révélant deux natures, celle des corps manifestée par l'étendue (p. 70), et celle des esprits caractérisée par la pensée, a vraiment un tour cartésien. La ressemblance va loin, quand Mamert, ennemi de toute distinction entre les facultés et la substance, semble même identifier la pensée et l'âme. — La preuve de plus grande portée, reprise avec vigueur par l'École, est tirée de l'*acte* même de la pensée. Il dépasse toute force de la matière (p. 57), il est donc immatériel, il suppose donc un être immatériel. Cet argument atteint au-delà du but, et prouve contre Faustus, outre la simplicité de l'âme, la spiritualité, l'indépendance d'une vie qui subsiste par elle-même : questions souvent mal distinguées par les modernes. — L'acte de la réflexion de l'âme, qui se replie et atteint sa propre pensée, est aussi fort bien analysé (p. 61). — Claudien réserve le nom d'âme pour les êtres sensibles. Il n'admet sans doute en ceux-ci qu'un principe unique : âme, vie du corps, vie, principe de vie sont pour lui synonymes (p. 143). — Le problème de la connaissance, touché aussi, est résolu suivant le sens de saint Augustin. Le P. de la Broise disculpe élève et maître du soupçon d'ontologisme (p. 149-162).

La physionomie resterait pour nous incomplète, si, instruits

des problèmes soulevés par Claudien, nous ignorions les écoles d'où il procède. Le P. de la Broise montre bien sa place dans l'histoire (*Diss.*, ch. I, II, VII) comme sa valeur et son rang dans la doctrine (III-VI). Homme de grande lecture, et prenant tout spécialement pour guide saint Augustin, Mamert Claudien se rattache par là à l'antiquité, soit profane, soit chrétienne. Il devient un des chaînons de la tradition littéraire. Inutile pourtant d'en faire avec Huet, Vigneul-Marville et Basnage, un précurseur de Descartes. Tous deux ont sans doute puisé à une source commune, insinue le P. de la Broise, sans se mettre à la suite ; par son maître, Claudien toucherait ainsi aux modernes comme aux anciens.

Le double courant des jugements portés par les Pères des premiers siècles sur la philosophie nous est bien montré. L'Orient cependant paraît un peu délaissé. Sans doute, parmi les Pères grecs, saint Grégoire de Nazianze est seul mentionné par notre Viennois. Mais s'il ne fut pas hors de propos de rechercher quelle connaissance prit Claudien du περὶ φύσεως ἀνθρώπου de Némésius d'Emèse (p. 174), l'était-il de parler des ouvrages, aussi considérables dans la science philosophique, d'un des penseurs les plus originaux de l'Orient ? Saint Grégoire de Nysse, à peine nommé (p. XVII) et comme en passant, est trop effacé. Pourquoi, à ce propos, l'auteur parle-t-il des trois chapitres de Némésius ? Toutes les éditions en portent une quarantaine. L'influence de Pythagore, ou de l'école d'Alexandrie, est indiquée. A vrai dire, elle parvient au prêtre de Vienne par l'évêque d'Hippone : voilà le lien. Claudien cite le seul Porphyre, très probablement parce qu'il ne connaît que lui. Aussi, voir un reflet de Plotin dans la doctrine qui attribue un corps aux anges, et nous référer aux Ennéades (p. 171), n'est peut-être qu'ingénieux. Origène exposait cette idée. La perfection du monde créé est aussi une idée origénienne, familière à saint Augustin. Claudien (p. 50-69) s'en sert pour démontrer l'existence d'êtres incorporels. On aimerait à voir plus en relief cette question du platonisme des Pères. L'auteur y rattacherait sans doute certaines tendances mystiques de Claudien, qui, plutôt déductif et géomètre, recommande pourtant, comme moyen scientifique d'acquérir la vérité, la purification du cœur. Ennemi des représentations sensibles, qui ralentissent le vol de l'esprit vers l'intelligible, il disserte à

propos du temps, du lieu et du mouvement, sur la diversité des trois cieux où fut ravi saint Paul, avec des images et des comparaisons qui appellent la vision dantesque et le point radieux (p. 109) :

Da quel punto
Depende il cielo e tutta la terra. (Par. XXVIII.)

Le P. de la Broise, il le faut reconnaître, n'est point entêté de son client : il l'exécute à temps et de bonne grâce, en homme d'esprit, non sans une pointe de malice. Les louanges enflées de Sidoine s'expliquent par son culte d'alors pour la faconde oratoire. La science mathématique du prêtre de Vienne (p. 136) est réduite au savoir d'un collégien moderne, et sa physique aux erreurs anciennes. Mais si l'érudition du nouveau docteur a des sourires, il apprécie sans dureté, avec modération et justice. On pourrait lui retourner, en supprimant les négations, le mot de Térence dont usait Claudien (p. 23), et dire : *Perito nihil justius.* J. PACHEU, S. J.

Psychologie de l'idiot et de l'imbécile, par le Dr Paul SOLLIER. In-8 de 276 pages avec planches. Félix Alcan, 1891. Prix : 5 francs.

M. le Dr Sollier n'est pas le premier venu, c'est le meilleur élève du trop fameux docteur Bourneville. Il n'est pas indigne d'un tel maître et nous offre une psychologie assez singulière, qu'il emprunte aux matérialistes ou aux positivistes, et qui n'est après tout que..... la psychologie des idiots, la psychologie de Bicêtre. Ne soyons pas exigeants.

Dans une question difficile et purement technique, notre confrère ne résiste pas au plaisir de « dire son fait » au spiritualisme. « S'il fallait admettre, écrit-il, une âme suivant la conception spiritualiste, caractéristique de l'homme et absolument différente par ses attributs supérieurs de celle des animaux, on doit convenir qu'on serait assez embarrassé pour en accorder une semblable à l'idiot incapable de parler, ce qui est la vraie caractéristique de l'homme. C'est qu'en effet, l'âme n'est pas une chose qui existe en soi, séparément, en dehors des fonctions cérébrales; c'est l'ensemble des facultés, des fonctions, pour mieux dire, du cerveau *qui constitue l'âme* (sic). Or, dans cette âme, pour nous

servir de ce terme consacré *qui ne signifie pas grand'chose*, nous voyons les sentiments religieux complètement absents. Il n'y en a pas trace, sous quelque forme que ce soit. Ce sentiment, soi-disant inné, fait donc défaut, lorsque le cerveau n'est pas assez développé pour que l'intelligence soit normale. L'âme se montre donc ainsi liée essentiellement à l'organe de la pensée, et l'on est forcé d'admettre ou que les idiots en sont dépourvus, quoique hommes, ou que l'âme n'est pas une émanation divine, indépendante du fonctionnement cérébral. De sorte qu'il est à craindre, de toutes façons, qu'après avoir perdu le royaume de la terre, les simples d'esprit n'obtiennent pas celui des cieux, *ce qui serait du reste de nature à décourager les gens intelligents.* » (P. 147.) Le raisonnement n'est-il pas digne d'un simple d'esprit, sinon de cœur? Plaignons ce malheureux confrère et souhaitons-lui beaucoup de félicité en ce monde..... et dans l'autre.

Le Dr Sollier va plus loin que les anthropologistes les plus autorisés : il n'admet même pas avec Quatrefages la *religiosité.* « Le sentiment religieux, dit-il, n'est pas un sentiment naturel; il est artificiel, créé d'abord par la crainte, entretenu par le besoin d'explication des phénomènes, *par le parti surtout qu'avaient à en tirer les plus intelligents pour mener, gouverner les plus crédules.* » (P. 148.) La morale de notre auteur est très *simple.* « L'homme ne secourt l'homme que parce qu'il sait qu'un jour viendra où il aura lui aussi besoin du secours de ses semblables. Ce sentiment de la réciprocité dans la défense, c'est, nous semble-t-il, la base du droit et du devoir, et *il n'est pas besoin pour les expliquer d'aller chercher bien haut dans les sphères élevées de la morale ou de l'intelligence.* » (P. 131.) « ...A prendre les choses froidement et scientifiquement, il est bien évident que *la responsabilité humaine n'est qu'un mot.* L'organisme qu'on hérite de ses parents est déterminé par les lois de cette hérédité et par les conditions au milieu desquelles il se trouve placé ensuite. Il n'y a qu'une chose à considérer, c'est la disposition qu'on a à être influencé par l'éducation, et comme celle-ci ne dépend pas non plus de l'individu lui-même, mais de son entourage, pour avoir un pouvoir d'arrêt sur certaines tendances, il faut que l'organisme cérébral en soit susceptible. *La liberté humaine n'existe donc pas,* à proprement parler, et il ne saurait par conséquent être question de responsabilité.... Mais de ce qu'on n'admet pas la responsabilité

humaine au sens spiritualiste, il ne s'ensuit pas du tout qu'on nie la nécessité de la réprimande ou du châtiment et de la récompense. *C'est la base de la morale qui se trouve déplacée, voilà tout.* Au lieu de punir un individu parce qu'il a eu plus ou moins conscience du mal qu'il a commis, on le punit en proportion du dommage causé.... Au lieu de parler d'êtres responsables ou irresponsables, on ne parle que d'individus utiles, incapables ou nuisibles. » (P. 268.) Notre auteur est excusable de nous donner une morale aussi faible que sa psychologie.... C'est la morale de Bicêtre.

Toutes réserves faites sur le détestable esprit qui l'anime, l'ouvrage du Dr Sollier est riche en faits et en documents, nous nous plaisons à le reconnaître. Plusieurs de ses conclusions même sont très justes, contredisent ses doctrines et corroborent les nôtres : nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre.

Au point de vue des rapports du langage avec le développement intellectuel, le Dr Sollier montre bien qu'on ne peut établir une classification de l'idiotie d'après le langage. Il n'y a pas là de rapport direct. « Il est possible qu'à regarder les choses superficiellement, il existe en effet un certain rapport de ce genre. Mais si on veut se donner la peine d'examiner les choses de plus près, on s'aperçoit vite que *le développement du langage n'est pas corrélatif du degré intellectuel*, non seulement chez les gens normaux, mais même chez les idiots.... *Avant tout*, il y a le terrain, l'intelligence capable d'être développée, cultivée, de recevoir et de comprendre les notions qu'on veut y faire entrer.... *Le langage*, s'il est beaucoup, *n'est pas tout*, et il faut avant tout une intelligence capable de se développer.... Le langage ne nous paraît pas en rapport avec l'intelligence. » (P. 177-180.)

On sait que, contrairement au sentiment de Gratiolet, le célèbre matérialiste C. Vogt a prétendu montrer dans l'idiotie un retour au type atavique, en rattachant les microcéphales aux singes. « Les microcéphales seraient, au point de vue de l'intelligence, au-dessous des singes supérieurs ; ils ne s'en distingueraient même pas par la parole, car chez tous le langage serait nul ou excessivement rudimentaire. » Notre auteur oppose à Vogt le démenti formel de l'observation : « Il y a toujours entre le microcéphale et le singe cette différence capitale que, chez le microcéphale, la conformation du cerveau n'est pas un simple arrêt de développe-

ment, mais bien la conséquence d'une lésion. Cette seule considération nous empêche de voir dans la microcéphalie un retour au type ancestral. En outre, au point de vue intellectuel, la description de Vogt est fausse sur certains points et en particulier pour le langage. Les microcéphales sont souvent très bavards, et, de tous les idiots, ce sont ceux qui causent le plus. » (P. 168.)

Le Dr Sollier reconnaît que « l'état de la sensibilité, et par contrecoup de la motilité, est intimement lié à celui de l'intelligence. De là à dire que, pour développer l'intelligence, il faut commencer par développer les sens et le mouvement, il n'y a qu'un pas. » (P. 64.) Rien n'est plus vrai.

Ce trop long compte rendu appelle une conclusion, et nous l'emprunterons à l'auteur lui-même. « Mon étude, dit-il dans sa préface, n'est et ne saurait être qu'un essai *imparfait, par conséquent sujet à rectifications, et renfermant beaucoup de lacunes.* » Nous ajouterons qu'elle s'inspire trop rarement de la droite raison; mais nous l'avons lue avec intérêt, car elle nous a démontré, malgré tout, l'existence chez l'idiot et chez l'imbécile de toutes les facultés normales de l'intelligence. Que l'idiotie tienne, comme le veut l'auteur, au défaut d'attention, ou, comme l'indique Séguin, à l'insuffisance de la volonté, peu importe; elle révèle, pervertis et faussés par le mal, tous les ressorts de l'activité psycho-cérébrale et reste toujours, en dépit des infirmités de la chair, le vivant témoignage de l'âme immortelle. Dr SURBLED.

Annuaire du Bureau des longitudes, pour l'an 1891. In-18 de v-797 pages. Paris, Gauthier-Villars. Prix : 1 fr. 50.

Rien de monotone comme une série d'annuaires, qui vont répétant dans le cadre ordinaire à peu près les mêmes chiffres et les mêmes formules. Depuis quelques années, cependant, le Bureau des longitudes n'a cessé d'introduire d'importantes améliorations dans ce manuel, indispensable à quiconque s'occupe de science et de statistique. Celui qui vient de paraître donne un tableau d'étoiles doubles comprenant soixante-deux systèmes, une description des spectres des étoiles et une série d'autres documents intéressant l'astronomie stellaire. Une notice de M. Sarrau résume les propriétés des corps au voisinage du point critique. M. Cornu s'est occupé du nombre des vibrations de sons de l'échelle musi-

cale, et MM. Teisserenc de Bort et Moureaux des anomalies magnétiques, présentées aussi bien en Algérie que dans le Nord de la France. Enfin M. Janssen publie le récit de sa curieuse ascension du mont Blanc en chaise à porteurs ; M. Tisserand étudie la question des petites planètes, et M. Cornu expose la méthode qui permet de déterminer, par l'analyse spectrale, la vitesse des astres. Ce sont là tout autant de notices du plus haut intérêt, dont il suffit de nommer les auteurs pour en faire soupçonner toute l'importance. H. M., S. J.

Japanese pottery, *with notes and subjects..... from the Bowes collection* (*La Poterie japonaise, d'après les échantillons de la collection de M. Bowes*), par J.-L. Bowes. In-8 de 572 et xi pages avec 1 carte, 16 planches et 577 dessins. Liverpool, 1890. (Se trouve à Paris, chez M. Retaux.)

L'auteur, qui a longtemps résidé au Japon, y a réuni une superbe collection céramique, comptant 1 022 pièces, dont il nous donne le catalogue illustré, avec la représentation en couleur ou en phototypie de 96 des pièces les plus remarquables. Cette satisfaction de l'amour-propre du collectionneur n'intéresserait qu'un public bien restreint, si l'ouvrage ne commençait par des notes curieuses sur la mythologie, les traditions et l'histoire du Japon, en ce qui concerne l'art de la poterie.

D'abord, quelques pages sur les poteries préhistoriques trouvées dans des tombeaux ou dans des amas de coquilles analogues aux *Knœppingmœdding* du Danemark. D'après les études d'un savant professeur américain du collège de Tokio, ces poteries ne remonteraient pas plus haut que l'an 660 avant Jésus-Christ, et auraient été fabriquées par une race pré-aïno. Elles présentent des ressemblances frappantes de forme et de couleur avec les antiques poteries troyennes, mexicaines et phéniciennes. Sur le fond d'un bol, nous remarquons même le fameux marteau de Thor le Svastika, qui a tant exercé les antiquaires et les savants.

Un chapitre spécial donne l'histoire de la céramique au Japon, d'après les livres les plus anciens, le Nihongi et le Kojiki, écrits de 711 à 720 après Jésus-Christ.

Ces livres nous apprennent qu'il existait des potiers dans la

province d'Idzumi en l'an 97 avant Jésus-Christ. Des potiers coréens vinrent perfectionner les œuvres céramiques en 29 et 71 de notre ère, puis en 201, 270, et de 456 à 480. A cette dernière époque, la poterie, d'abord réservée aux princes, tombe dans le domaine public. De nouveaux Coréens importent l'art d'émailler les tuiles, de 645 à 655. On ne l'applique à la poterie qu'au commencement du huitième siècle. La roue du potier est apportée de Chine par Gioki, prêtre japonais, vers la fin de ce même siècle. Le treizième voit naître le père de la poterie, le fameux Toshiro, qui, après avoir passé quatre années en Chine dans les fabriques de porcelaine, en rapporta l'art d'appliquer les émaux colorés. Au quinzième siècle, d'autres Coréens introduisent la décoration d'après des modèles de leur pays ; ils font aussi des craquelés.

Ce ne fut qu'en 1513 qu'on façonna les premières porcelaines avec du kaolin, rapporté de Chine par *Garodayu Shosui.* Vers la fin du seizième siècle, *Risampei* en découvrit dans les montagnes de Hizen. En 1647, *Higashima Tokuzamenou* apprit d'un Chinois de Nagasaki la science de la peinture sur porcelaine. Le commencement du dix-septième siècle voit l'ère la plus glorieuse pour la céramique. Les Hollandais font bientôt fabriquer (1664) ces immenses quantités de porcelaines, connues en Europe sous le nom de vieux japon, et dont les dessins aussi bien que la forme sont dus à des artistes (!) européens de mauvais goût.

Enfin, les expositions de Paris en 1867 et de Vienne en 1873 virent les plus belles créations de l'art japonais moderne, tant en faïences qu'en porcelaines. Depuis, on s'est jeté, au Japon comme en Chine, dans la production à outrance, destinée à satisfaire l'engouement de l'Europe et de l'Amérique : aussi l'art est-il complètement tombé.

M. L. Bowes nous fait ensuite l'historique des trente et une fabriques les plus importantes du Japon ; il donne la reproduction des armes des princes qui les patronnaient, ainsi que les marques ou signatures de leurs artistes principaux.

Le catalogue de sa collection nous intéresse beaucoup moins que les chapitres suivants, qui, sous le modeste titre de notes, décrivent minutieusement les motifs employés dans la décoration de la céramique japonaise. On y trouve, avec de nombreuses illustrations, la signification des emblèmes mystiques ou symboliques qui ornent toutes les œuvres d'art de l'empire du Soleil levant,

tels que les vingt-quatre *takara mono*, les sept génies ou dieux principaux : Bisjamon, le dieu de la gloire; Benzaiten, le génie tutélaire des femmes; Yebis, le dieu du pain quotidien (un poisson rouge, le *tai*); Hotei, le patron des enfants; Daiko-ku, le Plutus japonais; Girogin, le dieu de la longévité, au front pyramidal; enfin Tossi-toku, le dieu de la longévité et du savoir. Ce dernier est souvent accompagné d'un cerf blanc, d'une tortue, d'une grue, ou d'un pin, qui sont aussi les emblèmes d'une longue vie ou de l'éternité.

M. Bowes passe ensuite en revue les principales superstitions, les fêtes religieuses ou civiles, l'art de faire les bouquets, et le symbolisme qui y préside. Il explique la valeur emblématique des principaux arbres, des fleurs, des animaux. Au Japon, le pêcher en fleurs et les canards mandarins remplacent nos fleurs d'oranger et les tourterelles chères aux amoureux d'Europe; l'oranger en fleurs y signifie le passé, tandis que le coucou et le croissant de la lune pronostiquent honneur et avancement; le lotus est l'emblème de la pureté du cœur; le bambou, le pin et le prunier réunis, les trois amis d'hiver, symbolisent l'amitié éternelle. Tout cela est aussi poétique qu'intéressant, et donne une excellente idée de la tournure d'esprit gracieuse et aimable des Japonais. Ce livre se recommande ainsi à tous ceux qui s'occupent de céramique, aussi bien qu'aux nombreux amateurs du *japonisme*, très en vogue pour le moment. A. F.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Histoire d'Allemagne. La Réforme, Jean Huss, Martin Luther. Premiers empereurs de la maison d'Autriche, par Jules Zeller, membre de l'Institut. In-8 de 423 pages. Paris, Perrin et Cie, 1891.

A la fin de notre compte rendu sur le sixième volume de l'*Histoire d'Allemagne* (numéro de mars 1891), nous exprimions la crainte que M. Zeller ne voulût, dans le volume suivant, faire

une nouvelle apologie de la prétendue *Réforme*. Hélas ! nos prévisions ne se sont que trop réalisées. Mettant à profit, sans en avoir l'air et sans le dire, les documents entassés dans la grande Histoire de Jean Janssen, le savant membre de l'Institut semble avoir pris à tâche de redorer l'auréole quelque peu ternie des réformateurs du seizième siècle.

Martin Luther, son prédécesseur Jean Huss, Jérôme de Prague, Érasme, Reuchlin, le *Capnion* des « poètes », Ziska lui-même, le ravageur de la Bohême, tous ces personnages que le docte professeur de Francfort avait mis au point, pour les photographier d'après nature, redeviennent, sous la plume discrètement antireligieuse de M. Zeller, des modèles de vertu et de véritables bienfaiteurs de l'humanité. Jean Huss est un martyr; martyr aussi, son disciple Jérôme de Prague, victime de l'intolérance des Pères de Constance; Reuchlin, dans sa lutte avec les Dominicains de Cologne, est le défenseur de la raison, abrutie par la scolastique; Ziska est l'expression la plus fidèle du patriotisme tchèque, Martin Luther est le bras vengeur de la conscience humaine, etc., etc.

Mais c'est Érasme surtout, le sceptique calomniateur des moines et du clergé, qui a le don d'exciter la verve de M. Zeller; il y a, en effet, quelques points de ressemblance entre l'humaniste de Rotterdam et l'historien de l'Institut. Comme Érasme, M. Zeller n'affirme rien, ne nie rien : il critique. Il ne fait pas de ruines, il cherche, il laisse voir des doutes. Sa critique a des limites.... Il tourne autour de l'arche sainte de l'Église, il la frôle, la côtoie au risque de l'écorner, mais il ne la renverse pas.... Qu'on n'attaque point cependant *son impartialité*, car alors, prenant l'offensive, il accuse l'Église du moyen âge « d'avoir étouffé le vrai christianisme sous des superstitions parasites, sous des inventions grossières, des pratiques, des cérémonies vides, dont les moines *autrefois* ouvriers de civilisation, ont fait *maintenant* des instruments d'abaissement intellectuel et de servilisme moral et politique ! »

Voilà ce que M. Zeller appelle l'*admirable* habileté d'Érasme, et voilà, précisément, le procédé moins admirable de l'historien de l'Allemagne : mélange à dose égale du vrai et du faux, insinuations malveillantes contre l'Église, jugements hostiles, exagérations voulues des abus, bref, effort continu de blanchir les

réformateurs en noircissant le plus possible leurs adversaires catholiques !

En vérité, il est regrettable que tant de travail ait été dépensé pour un si mince résultat ! Conçoit-on qu'un membre de l'Institut en soit encore à parler de l'*adoration* des reliques et à confondre les indulgences avec la rémission des péchés ?

Nous en avons dit assez pour édifier nos lecteurs sur l'esprit qui anime l'*Histoire d'Allemagne*. A ceux qui voudront avoir des idées plus justes sur la révolution religieuse du seizième siècle, nous recommanderons une fois de plus les deux beaux volumes de Janssen, si bien traduits par la plume élégante de Mme Pâris[1].

Quant à la *Réforme* de M. Zeller, nous la rangeons parmi les livres dangereux, où la prétendue neutralité laïque n'est autre chose qu'une partialité de sectaire. P. MURY, S. J.

Mgr Besson, évêque de Nîmes (1875-1888), par Mgr GILLY, son successeur sur le siège de Nîmes. In-18 de 403 pages. Besançon, Paul Jacquin, 1890.

« C'est un ami, son successeur, qui prend aujourd'hui la plume pour faire connaître Mgr Besson tel qu'il se montra pendant treize ans comme évêque de Nîmes. » (Préface, p. v.) « Notre but, ajoute l'auteur, est de suivre, en nous attachant aux écrits de Mgr Besson, et en les reproduisant autant que nous le pouvons, les diverses œuvres qu'il accomplit et les divers mouvements de foi qu'il produisit parmi nous. » (P. 274.) Le but est pleinement atteint.

L'évêque de Nîmes, dont la parole éloquente fut sans cesse au service de toutes les nobles causes, — comme en témoignent les sept volumes de ses œuvres pastorales, — eut une carrière épiscopale des mieux remplies et des plus fécondes.

Entre toutes, une cause lui fut chère ; on peut dire qu'il combattit pour elle sans relâche. Ce fut la cause de l'enseignement chrétien. L'abaissement ou la disparition de la foi viennent, suivant l'évêque de Nîmes, de ce que la foi n'est pas ou est mal enseignée. Puisque l'évêque est le gardien de la foi, il doit avant tout se préoccuper de l'enseignement chrétien. La base de cet

1. *L'Allemagne et la Réforme*, 2 vol. in-8. Paris, Plon, 1887-89.

enseignement, c'est le catéchisme. Mgr Besson veut que, dans son diocèse, tous ceux qui ont charge d'âmes soient de parfaits catéchistes. Il fait à ses prêtres une obligation de catéchiser ; il veut que les instituteurs chrétiens regardent l'enseignement du catéchisme comme leur premier devoir, que les parents ne se reposent pas trop sur d'autres du soin d'enseigner le catéchisme à leurs enfants.

A tous les degrés de l'enseignement chrétien, l'influence de l'évêque de Nîmes se fait sentir : il ouvre des écoles libres, il fonde une maison d'instruction secondaire, il soutient les établissements religieux déjà prospères dans son diocèse, il célèbre la fondation de l'Université catholique de Lyon et lui donne, à maintes reprises, des preuves de son attachement et de sa haute estime.

Toutes les questions religieuses agitées pendant les dix précédentes années sont traitées, toujours avec compétence, dans les œuvres pastorales de Mgr Besson. Son biographe nous cite avec discrétion et à propos quelques-unes de ces pages éloquentes, écrites dans cette belle langue que Mgr Besson avait apprise des grands maîtres du dix-septième siècle, de Bossuet surtout, qu'il savait presque entièrement par cœur, et dont il aimait à reproduire le tour de phrase et jusqu'à l'expression. Il faut plus que de la mémoire pour écrire de la sorte : le talent y est nécessaire, uni à un travail assidu.

Mgr Gilly, écrivant sur son prédécesseur, devait songer surtout au diocèse de Nîmes et s'adresser à ses diocésains. Pourtant, si les prémices de Mgr Besson furent pour son diocèse ; si, après Nîmes, la Franche-Comté eut une part de choix au dévouement de l'évêque, la France entière s'intéresse à la mémoire de l'orateur qui célébra dignement ses gloires les plus pures.

Cette vie pleine d'œuvres de l'un de nos grands évêques méritait un historien qui sût et qui voulût tout dire, et, par surcroît, sût le bien dire : elle l'a trouvé dans Mgr Gilly.

Des esprits pointilleux pourront regretter peut-être de n'y pas trouver même un reflet d'antipathies assez accusées, dans l'esprit de Mgr Besson, à l'égard de certaine école ou plutôt de certains publicistes de notre temps. A quoi bon ? L'égalité dans la mort et dans l'admiration des catholiques les a mis en paix.

Pour nous, — que la modestie de Mgr l'évêque de Nîmes nous le

pardonne, — nous trouvons une consolation fortifiante à reconnaître, aux idées de l'écrivain, « toujours dans le même siège la continuation du même zèle pour la maison de Dieu ».

L. GUIPON, S. J.

Monseigneur Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, premier évêque de Trichinopoly (1805-1888), par un Père de la même Compagnie. In-8 de 394 pages. Paris, Retaux-Bray, 1891.

De l'avis du vénérable archevêque de Colombo, Mgr Bonjean, le récit du long et laborieux épiscopat de Mgr Canoz devait former « une des pages les plus importantes de l'histoire de l'Église des Indes au dix-neuvième siècle ».

Le livre qui nous occupe paraît avoir rempli ce programme et réalisé ce vœu. Cette monographie est bien une page d'histoire générale, mais où chaque détail tend à mettre en relief l'expressive et douce physionomie du premier évêque de Trichinopoly.

Après avoir esquissé à grands traits l'intéressant travail de la grâce sur cette riche nature, où « s'unissent à merveille la ténacité franc-comtoise et la vivacité bourguignonne », l'auteur se hâte de nous introduire dans son cher Maduré. Un résumé rapide, mais lumineux, rappelle les origines, les gloires et les deuils de l'ancienne mission de la Compagnie de Jésus. On y lira avec intérêt un aperçu sur la célèbre question des rites malabares.

C'est le 24 octobre 1837 que le R. P. J. Bertrand débarqua à Pondichéry avec trois autres jésuites, pour reconquérir aux Indes un héritage jadis acheté par le sang. Deux ans après, le P. Alexis Canoz les rejoignit. Dans quel état navrant les nouveaux envoyés ne trouvèrent-ils pas la mission, par suite du trop fameux schisme goanais!

On sait assez que le Portugal, « longtemps inépuisable foyer d'apôtres et de héros », avait obtenu de Rome, en récompense du dévouement de ses martyrs, le *patronage* sur toutes les missions de l'Orient. Mais, entre Jean III et Dona Maria, Pombal avait passé; le gouvernement de Lisbonne, qui avait perdu l'empire des Indes, s'était fait persécuteur de la foi et spoliateur des biens ecclésiastiques : pouvait-il encore prétendre au droit de patronage?

En 1832, après des démarches diplomatiques sans succès auprès du Portugal, Grégoire XVI érigea, sans l'aveu du roi très fidèle, les vicariats de Calcutta et de Madras. De là, protestations du Portugal et du chapitre de Goa, puis lutte longue et douloureuse entre le clergé goanais et les *Propagandistes* (missionnaires envoyés par la Propagande), « les premiers traitant les autres d'usurpateurs, d'aventuriers et de faussaires ; les seconds, déconcertés d'abord, mais bientôt remis de leur surprise et ayant à remporter comme de vive force les places où le Pape les envoyait ».

Il fallait rappeler ces événements pour faire comprendre tout ce qu'aura d'intéressant, de douloureux et souvent d'héroïque l'histoire des premiers missionnaires et du premier évêque de Trichinopoly. C'est en effet au milieu de cette lutte que va se passer la vie du P. Alexis Canoz, dont le nom tamoul sera désormais *Savériar*, ou Xavier.

Au reste, le vaillant missionnaire, qui cherchait la croix de gaieté de cœur, allait, dès son arrivée, voir s'ajouter aux amertumes de cette pénible lutte, d'indicibles épreuves : le choléra frappant à ses côtés les meilleurs ouvriers et ses plus chers amis ; de nouvelles et héroïques recrues, que la soif de souffrir va lui amener d'Europe, succombant avant d'avoir commencé à travailler ; tous ses plans contrariés ; toutes ses entreprises comme paralysées par la malice des hommes ou la difficulté des circonstances. Et cependant, fort de son inébranlable conformité à la volonté divine, le missionnaire restera calme. Il a appris de saint Ignace que « les tribulations et les malheurs auxquels une œuvre est soumise dès son origine sont le présage d'un plus grand succès pour l'avenir ». D'ailleurs, Dieu veut tremper une âme destinée à de grandes choses, dans ce rude et long épiscopat de quarante ans.

Ce fut le 7 avril 1847 que le R. P. Canoz, alors supérieur de la Mission, reçut les lettres qui le nommaient vicaire apostolique du Maduré, avec le titre et le caractère d'évêque de Tamase (Chypre). Rien de touchant comme l'humble simplicité du « pauvre » élu, à cette nouvelle ; rien de grand comme son attachement à la Compagnie de Jésus, attachement qui sera « une des plus belles gloires de son apostolat ».

La croix épiscopale devait peser lourd, nous l'avons dit ; le

nouvel évêque rencontra l'épreuve presque au lendemain de sa consécration. Ce fut d'abord l'incendie de son cher collège de Négapatam, collège fondé par lui et que les Goanais avaient cru anéantir en le livrant aux flammes; puis le soulèvement et la révolte générale des côtes de la Pêcherie; de nouveaux et cruels ravages du choléra; la lutte et la défaite momentanée, mais humiliante, du christianisme au Marava; les travaux et les opprobres qu'amena le concordat de 1857, où les Goanais, lésés, à leur sens, dans leurs droits de patronage, ne reculèrent pas devant des mesures injurieuses à l'endroit des missionnaires et — ce qui fut plus sensible — à l'endroit du Souverain Pontife lui-même; enfin, après mille autres tracas, et au milieu de mille autres peines, encore le choléra et la famine...

Dans tous ces événements, le grand cœur de l'évêque, toujours prêt à lutter, et aussi toujours enclin à pardonner, savait trouver, pour ses compagnons ou pour ses enfants, le mot plein de délicatesse et d'affection qui fait oublier ou aimer la souffrance. Il songeait à tout, excepté à lui-même.

La croix d'ailleurs fut là comme partout le gage du salut. Que de consolations vinrent adoucir l'épreuve! Conversions nombreuses; progrès sensible des principales œuvres de la Mission; organisation, développement et succès des écoles catholiques; revirements inexplicables de la part d'hommes hostiles; voyages en Europe où la charité de ses frères ravit le missionnaire, où l'accueil si affectueux de Pie IX lui arracha ce cri : « Très Saint Père, il y a trente ans que je combats pour la cause de Dieu; il m'envoie à cette heure ma récompense! » Enfin, présence au concile du Vatican, où le vicaire apostolique a le bonheur de contribuer pour sa part à la proclamation de l'infaillibité pontificale!

Avant de retracer la douce et touchante mort du vieux missionnaire, l'auteur, dans un chapitre intitulé : *le religieux et l'évêque*, nous donne comme « la clef » de cette âme, si joyeuse dans l'épreuve et si grande dans la lutte. Ce livre, dont la table n'annonce guère que travaux, deuils et malheurs, n'est au fond qu'un chant de triomphe. H. DARTOIS, S. J.

Éléments de géographie générale, conforme aux programmes officiels et d'après une méthode absolument nouvelle, par M. l'abbé BERTHÉ, avec la collaboration de M. G. CANDA.

Cahiers-questionnaires. In-8 et atlas grand in-4. Paris, Chamerot, 1890.

Tout le monde sait quelle place considérable, énorme, la géographie occupe aujourd'hui dans les programmes pour l'admission aux écoles, aux carrières recherchées. Ce serait assurément faire œuvre secourable à la jeunesse qui brigue les diplômes, que de lui rendre plus facile et moins rebutante l'assimilation de cette masse de connaissances en grande partie fort arides. Il nous paraît utile de signaler l'essai nouveau tenté dans ce sens par un maître expérimenté, M. l'abbé Berthé. La méthode qu'il préconise a le double mérite de provoquer d'abord le travail de l'intelligence avec celui de la mémoire; puis, ce qui suit de là naturellement, de graver plus profondément dans les jeunes esprits les notions apprises. La partie capitale et la plus neuve de cette méthode consiste dans la *préparation* des leçons *par écrit*. A cet effet, M. Berthé a composé des cahiers-questionnaires, contenant les questions inscrites aux programmes, et des cartes fournissant les réponses. « Les cahiers-questionnaires ainsi que les cartes doivent seuls être mis entre les mains des élèves. Le devoir écrit est la préparation de la leçon à apprendre. Le devoir consiste à chercher sur les cartes les réponses aux questions désignées par le professeur; ces réponses sont ensuite écrites par l'élève (dans les cahiers) au-dessous de leurs questions respectives. Les réponses écrites par l'élève ne devront être données en leçon qu'après avoir été corrigées par le professeur, qui a à sa disposition les *questions et réponses*, ainsi que l'atlas correspondant. Le professeur ne se contentera pas d'indiquer les questions qui devront être l'objet du travail écrit : il mettra l'élève sur la voie des réponses, en lui désignant les cartes et figures qui contiennent les renseignements nécessaires; il précisera d'autant plus que l'âge des élèves sera moins élevé. »

Les cahiers et les cartes déjà publiés se rapportent aux éléments de la *géographie générale*. M. le directeur de l'école Rocroy-Saint-Léon poursuivra cette œuvre méritoire, si elle est encouragée.

Nous croyons devoir, d'ores et déjà, la recommander au bon accueil des maîtres. Les questions nous ont paru en général bien formulées et bien graduées; les cartes, dues à la collaboration

d'un ingénieur-géographe, M. Canda, sont soignées et claires ; un tant soit peu de réflexion, sous la direction du maître, permettra aux élèves d'y trouver les réponses, non sans le plaisir qui accompagne une découverte. J. BRUCKER, S. J.

I. — **Au Sahara,** par HUGUES LE ROUX. In-18 de 308 pages, illustré. Paris, E. Flammarion.

II. — **Extrême Sud de l'Algérie.** A propos du Transsaharien, par le commandant V. DEPORTER. Carte au 800 000e. Texte in-8 de 473 pages avec tableaux. Alger, Imprimerie Fontana. Prix : 12 francs.

III. — **Tableaux algériens,** par Gustave GUILLAUMET. In-18 de 274 p. Paris, Plon. Prix : 3 fr. 50.

I. — M. Hugues Le Roux est chroniqueur littéraire au *Temps*. Sa prose est un des sourires de ce gros et grave journal. Il est allé faire un tour au Sahara au mois de juillet dernier ; c'était assez mal choisir son moment. Comme tout homme de lettres qui se respecte, il a recueilli ses souvenirs et impressions de voyage et les livre au public.

Son itinéraire en Sahara va d'Aïn-Sefra, point terminus du chemin de fer de pénétration de l'Ouest-Algérien, jusqu'à Ouargla, à l'est, suivant une ligne sensiblement parallèle à la côte, mais à six ou sept cents kilomètres, à vol d'oiseau, dans l'intérieur.

Le trajet, à dos de méhari, que M. Hugues Le Roux montait « comme un Touareg », aurait duré « des semaines », ou, comme on nous dit ailleurs, « plus d'un mois ». C'est beaucoup pour la longueur de la route. Au reste, le touriste nous prévient qu'au désert on perd la notion du temps. Il le dit même dans une langue étrange : « On ne sait plus l'heure, ni la date du mois, ni le nom du jour. Le temps ne compte pas. Et dans l'absence de tout rapport avec d'autres hommes, on se laisse bercer dans le rythme des successions astrales, entre les levers de soleil et les levers de lune. »

De fait, c'est seulement au point de vue littéraire que ce livre mérite quelque attention. C'est un spécimen assez curieux d'une littérature en vogue, grâce aux chroniqueurs des grands jour-

naux. Cela a du relief et de l'éclat ; on est quelque peu ébloui de tant de couleurs et de tant de fusées. Mais, à la réflexion, on voit que, dix fois en trente lignes, ou la grammaire, ou le vocabulaire, ou le bon goût, ou même le bon sens, protestent contre les procédés du styliste et ses mots à effet.

Prenons, par exemple, la description d'un arbre, le *bétoum*, qu'on rencontre parfois tout seul dans une plaine déserte et nue : « Et voilà que soudain, dans cette platitude, surgit un grand et bel arbre. » — Mais non, jamais un terrain plat ne s'est encore appelé une *platitude*... « On éprouve sous son feuillage ce respect qui saisit dans des vaisseaux d'église. » — On dira bien d'une cathédrale que c'est un beau vaisseau ; mais *des vaisseaux d'église*, cela ne peut signifier, et encore dans une langue un peu archaïque, autre chose que les vases sacrés... « Et vraiment le bétoum est considéré comme un arbre sacré, une intervention directe de Dieu. » — Mais non, un arbre n'est pas une *intervention* de Dieu, pas plus qu'un beefsteak n'est une *intervention* du cuisinier.

Quand on vise à parler autrement que tout le monde, on s'expose à ne plus parler français.

Souvent aussi, pour vouloir se faire trop descriptive, se mouler sur son objet, traduire toutes les nuances et tous les contours de l'idée, la phrase devient bizarre, tourmentée, et finalement inintelligible.

Exemples :

Leur misère broussailleuse (des *végétations* sahariennes), tordue, crucifiée, est plus effroyablement stérile que l'apparition, par larges taches, du sol rouge et nu. Pour le sable, on le rencontre bien, lui aussi, au désert, mais comme l'oubli, au bord des galets d'une marée à jamais retirée. (??)

Le chameau de bât, le djemel, qu'on rencontre dans toute la région du Nord, surprend nos yeux d'Européens, par le cabossage de ses formes, et il faut quelque acclimatation pour s'habituer à son dos caricatural, à la prétention de son port de cou, à la gaucherie de toutes ses allures.

On pourrait cueillir dans ce livre toute une anthologie de ces phrases, qui valent à leurs auteurs le renom de fins lettrés.

Les souvenirs bibliques de M. Hugues Le Roux sont peu nets et peu sûrs : les sept villes du Msab lui rappellent les sept cités maudites, apparemment celles de la *Pentapole*, nom qui, à lui seul, indique qu'il y avait cinq villes et non pas sept.

Le chroniqueur du *Temps* essaye çà et là de rendre l'émotion de son âme, saisie par l'immensité et le silence du désert. C'est vraiment curieux, ce que les grands spectacles de la nature disent à ces fortes têtes qui ont mesuré le vide de toutes les croyances religieuses :

Ici on juge sa vie du dehors, on la voit dans la vraie lumière, et on se recueille. Lorsqu'est passée la première angoisse de l'effort inutile en face des choses démesurées, il y a une réaction salutaire. Le cœur sursaute ; on perçoit un devoir nouveau qui n'a ni panache ni récompense triomphale, un devoir qui n'isole pas l'individu de la foule pour des ovations personnelles, un devoir qui vous laisse dans le rang, ouvrier anonyme d'une œuvre commune, et qui tout seul vaut qu'on vive.

M. Hugues Le Roux nous permettra de lui citer de petits vers que l'on trouvait jadis dans tous les manuels de rhétorique :

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te servir du silence.

Par ailleurs, le livre de M. Hugues Le Roux ne manque ni de couleur locale, ni même d'intérêt ; çà et là de toutes petites pointes d'impiété et quelque odeur de licence, mais point trop, comme il convient au *Temps*, où, sans doute, on a porté la primeur des souvenirs du Sahara. On a eu le bon goût de parler honnêtement des Pères Blancs, missionnaires à Ghardaia.

Les illustrations sont un peu comme le style. Cela paraît fin ; mais trop souvent, c'est une bouillie de blanc et de noir, où il est impossible de rien discerner.

A propos, on rencontre çà et là des esclaves nègres. Or, vers la fin de la grande discussion sur les affaires d'Algérie, qui eut lieu naguère au Sénat, M. Wallon a posé une question là-dessus au gouverneur général. M. Tirman a superbement répondu : « Depuis que l'Algérie est terre française, il n'y a pas un seul esclave en Algérie. » Et MM. les sénateurs d'applaudir.

Qui faut-il croire ?

II. — M. Hugues le Roux s'est promené sur le seuil du Sahara. Du point extrême qu'il a atteint vers le sud, Ouargla, jusqu'à El-Goléah, l'oasis la plus méridionale que nous occupions, il y a en-

core près de 180 kilomètres; d'El-Goléah à In-Salah on en compte 380 ; enfin, d'In-Salah à Tin-Bouctou, la ville légendaire (autrefois on disait Tombouctou), la distance est d'environ 1300 kilomètres. C'est là le grand Sahara, le pays de la désolation et de la soif, que les nomades parcourent sur leurs *méhara*, les navires du désert.

Cette région devient intéressante, depuis surtout que les nations européennes se sont partagé l'Afrique. Notre lot, vaste à peu près comme l'Europe, va de l'Algérie et de la Tunisie au nord, jusqu'au Sénégal au sud-ouest. Il s'agit de relier entre elles les parties de cet empire; ce sera l'œuvre grandiose du Transsaharien. Actuellement, les chemins de fer algériens pénètrent au sud de Constantine jusqu'à Biskra, au sud d'Oran jusqu'à Aïn-Sefra; bientôt la ligne du centre atteindra Laghouat, au sud d'Alger. Ces points terminus sont à 400 kilomètres environ de la côte. De quelque côté que l'on pousse la pointe vers l'intérieur, c'est quelque 2 000 kilomètres à construire pour atteindre le Niger.

En attendant que l'on pose les rails, c'est faire œuvre louable que d'explorer et de décrire ces steppes infinies, pour y chercher le tracé le plus sûr et le plus praticable, si toutefois il en est de praticable.

M. le commandant Deporter, qui habite, croyons-nous, un des postes militaires du Msab, s'est attelé à cette tâche, avec plusieurs autres. S'aidant des travaux de ses devanciers, il a dressé une grande carte au 800 000e, laquelle comprend 13 feuilles, avec 67 itinéraires qui sillonnent en tous sens les espaces qui vont du sud de l'Algérie aux rives du Niger. Dans le gros volume qui accompagne la carte, il reprend un à un ces itinéraires. C'est le *Guide-Joanne* du Sahara, très détaillé, vous conduisant à travers le désert, étape par étape, avec indication des distances, des puits, — les hôtels de ce pays-là, — du nombre des palmiers, de la force des Ksours en hommes et en chameaux, etc., etc. Une telle collection de renseignements suppose un travail énorme; il paraît fait consciencieusement. Mais à qui élèverait quelque doute, on ne pourrait rien répondre sinon : allez-y voir.

M. Deporter tient pour le tracé par Biskra, Tuggurth, Ghardaia, El-Goléah, In-Salah, Agadès, d'où l'on peut pousser indifféremment sur le Soudan ou sur Tin-Bouctou. Il estime que

c'est le seul réalisable. Mais ce ne sont pas les hommes de notre génération qui iront à Tin-Bouctou en *sleeping-car*.

III. — Fromentin a décrit les riants paysages du Sahel. Un autre peintre, Guillaumet, épris lui aussi des splendeurs de la nature algérienne, est allé chercher dans le Sud, de l'Aurès à la frontière du Maroc, des impressions et des sujets de tableaux. Son œuvre, gravée par différents artistes, a été publiée il y a quelques années déjà. L'*Afrique septentrionale*, d'Elisée Reclus, datée de 1886, la mentionne plusieurs fois. On nous donne aujourd'hui le texte seul, qui, effectivement, peut se suffire.

Gustave Guillaumet, mort depuis peu, fut un *descriptif* de la jeune école; ses *tableaux algériens* sont chaudement colorés; ils vous donnent bien, à la lecture, la vision de ces steppes ensoleillées; on sent même à travers les pages quelque chose de l'atmosphère lourde et monotone qui enveloppe ces territoires silencieux. On ne va pas vite avec les descriptifs.

D'ailleurs, rien dans ces *tableaux* qui puisse offenser le regard chaste. C'est un mérite trop rare chez les artistes, peintres ou littérateurs, qui vont recueillir des inspirations en pays musulman, pour ne pas le signaler quand on le rencontre.

J. BURNICHON, S. J.

Le Circulaire 94: *De Paris à Vienne par Oberammergau*, par J. DE BEAUREGARD. In-12 de VIII-431 pages. Lyon, Vitte, 1891. Prix : 3 francs (*franco*, par la poste).

Désillusion! Le *Circulaire* 94 s'annonçait comme le *clou* des livres de distributions des prix, édifiant, instructif, intéressant. Nous avons dû en rabattre, bien à regret.

Non, nous n'offririons pas volontiers aux enfants un récit de voyage où les cafés, les brasseries, les théâtres tiennent une si large place dans l'appréciation des villes; où un journal de l'espèce du *Gil Blas* est pris au sérieux (pp. 311 et 367); où Garibaldi, Cavour, Manin sont mentionnés sans qu'un mot discret fasse observer que l'estime ne doit point aller à ces noms-là. Par contre, la noble conduite d'Henri V en 1873 est jugée avec une désinvolture surprenante (p. 171). Il y avait dans tout cela matière à réflexions plus exactes et plus pondérées.

Le mot *problématif* (p. 55) est d'un français plus que *probléma-*

tique. J. de Beauregard daube les Auvergnats à propos du nom inimaginable de Chabreloches : « *Pas d'erreur !* s'écrie-t-il ; c'est l'Auvergne ! » Mais ce *pas d'erreur !* sent d'une lieue son terroir forézien, et à leur tour les Auvergnats peuvent rire.

Nous regrettons de ne pouvoir louer que les quelque cent pages consacrées au drame de la *Passion*, pages émues et intéressantes.

E. PUJO, S. J.

I. — **La Cité chinoise,** par G. Eug. SIMON (6e édition). In-8. Paris, *Nouvelle Revue*, 1890.

II. — **La Cité française,** par le lettré FAN-TA-GEN, membre de l'Académie des Han-lin; Mémoire adressé au ministère des Rites de l'Empire chinois, publié par E. SIMON. In-8. Paris, *Nouvelle Revue*, 1890.

III. — **Les Chinois chez eux,** par J.-B. AUBRY, missionnaire apostolique au Kouy-tchéou. Grand in-8 de 300 pages avec 20 gravures dans le texte. Lille, Desclée, 1889.

IV. — **Souvenirs chinois,** par L. CAUBERT. In-4 de 180 pages avec 17 planches hors texte. Paris, Jouaust, 1891.

I. — M. E. Simon, étant consul de France en Chine (de 1860 à 1869), a exploré ce pays en divers sens pour y étudier les conditions de la vie, plus particulièrement celles qui se rapportent à la terre, pour laquelle il semble avoir un culte spécial.

La préface affirme que *la Cité chinoise* est un livre de bonne foi, basé non sur des théories, mais sur des observations sérieuses. Cependant, nous ferons remarquer que son auteur l'a écrit *seize ans* après avoir quitté le pays, et nous sommes de l'avis de M. Canivet, qui disait naguère dans le *Soleil* : « Je me défie des souvenirs ; au bout d'un certain nombre d'années on les retrouve à peu près tels qu'on les veut, c'est-à-dire qu'on les a arrangés à sa manière, à sa convenance, et que l'on prend pour réalité bien des choses que le temps a plus ou moins modifiées. »

M. E. Simon, se trouvant pour la première fois en contact avec la Chine et les Chinois, s'en est enthousiasmé : il était jeune alors, et il a été ébloui, comme beaucoup d'autres, par cette civilisation, cette science pratique, qu'on ne connaissait pas assez en Europe, avant que cet empire nous eût été ouvert par la campagne de 1860.

Les anciens missionnaires en avaient bien parlé, dans des ouvrages qui n'ont rien perdu de leur grande valeur historique; mais c'étaient des religieux, des jésuites, c'est-à-dire des hommes qu'on peut insulter, mais dont on n'a rien à apprendre!

Si M. Simon avait passé plus de temps en Chine, il aurait, sans aucun doute, modifié quelques-uns de ses jugements sur des points essentiels, ainsi qu'il arrive presque toujours aux vieux résidents : car le Céleste-Empire n'est pas encore le paradis de toutes les vertus, et tous ses habitants ne sont pas des anges. Il s'en faut.

Le livre de M. E. Simon est une thèse en faveur de la civilisation des Chinois et de leurs procédés de culture. On y trouve à chaque page l'éloge pompeux de la Chine, de ses institutions, de son gouvernement. Comme contre-partie, la France est partout rabaissée : l'auteur nous plaint d'être abrutis par une religion bien inférieure à la religion chinoise, et d'être si mal gouvernés, si esclaves, en comparaison des Chinois libres, riches et prospères.

En dehors de la raison de secte, qui lui montre trop de choses sous un faux jour, un défaut de méthode pourrait faire croire qu'il se trompe de bonne foi. Il étudie en effet la condition sociale d'une famille chinoise de cultivateurs aisés, vivant dans l'une des parties les plus riches et les plus fertiles de la Chine, et il en tire des conclusions générales pour la nation. C'est là évidemment une erreur capitale, pareille à celle que l'on commettrait en comparant la vie d'une riche famille de cultivateurs-propriétaires du pays d'Auge, dans notre riche Normandie, à celle de paysans chepteliers dans certaines parties de la Sologne ou de la Champagne, ou à celle des pâtres de la Crau.

M. E. Simon a pourtant traversé la province de Pé-tché-li : n'y a-t-il pas vu de pauvres paysans toujours en lutte contre un climat extrême et ruinés périodiquement, tantôt par la sécheresse, tantôt par l'inondation, comme aussi leurs frères du Shansi, du Shensi, du Shantoung et de Mandchourie? Nous qui avons assisté à deux années de famine dans ces provinces, nous pourrions peindre un fond bien noir au riant tableau de M. Simon. Nous pourrions rappeler comment ces malheureux, déjà cruellement éprouvés par les fléaux naturels, étaient indignement volés par leurs mandarins et ne trouvaient plus de secours que chez ces missionnaires catholiques, qu'il attaque en toute occasion et nous dépeint comme les pires ennemis du progrès et de la science.

Si M. F. de Mondion[1] n'avait déjà fait l'apologie de la *Sainte-Enfance* et avoué que les insinuations malveillantes du Chinois Tcheng-ki-tong étaient sorties de sa propre plume, nous pourrions, sur ce point encore, apporter au débat un témoignage personnel et raconter le bien immense que nous avons vu, de nos yeux vu, à Pékin, à Tientsin, dans les villes mêmes qu'a visitées M. E. Simon, Hankéou, Ningpo, Shanghaï, etc. Nous avons eu l'honneur de connaître les missionnaires qu'il cite : ni Mgr Delaplace, à Pékin, ni les missionnaires de Ningpo, ne nous ont tenu le langage qu'il ose leur prêter. Nous pourrions, par contre, citer l'opinion de nombreux étrangers de marque, Anglais, Allemands, Américains, Russes, Indiens, protestants, grecs, parsis, qui ne trouvent ni assez d'éloges ni assez d'admiration pour le dévouement des prêtres catholiques en Chine, qu'ils soient jésuites, lazaristes, franciscains, ou membres des Missions étrangères.

Quand cet étrange Français accuse nos missionnaires de ne rien faire pour la science[2], il n'a donc jamais lu les comptes rendus et les annales des observatoires météorologiques et magnétiques, fondés par les PP. Jésuites à Si-ka-wey, près Shanghaï, et à Hsien-hsien, dans le Tchely-Sud-Est ? Il n'a jamais jeté les yeux sur les travaux d'histoire naturelle publiés par les Pères Heudes et Rathouis à Shanghaï, sur la faune erpétologique, malacologique, etc., de l'Empire du Milieu ? La science n'aurait point à se plaindre, quand elle ne leur devrait que ces magnifiques publications sur la langue et la littérature, dont M. Simon ne peut leur enlever le mérite. Il se venge en déclarant, contre toute vérité, que cette étude est la seule que leurs supérieurs autorisent (p. 175).

Tous ces jugements de parti pris gâtent un livre qui, pour être juste et utile, aurait dû se baser loyalement sur une observation dépourvue de préjugés et sur les rapports commerciaux officiels, que l'auteur connaît évidemment : ils furent autrefois adressés par le fonctionnaire à ses chefs hiérarchiques du ministère des affaires étrangères. La reproduction intégrale de ces rapports, dépouillée de considérations soi-disant philosophiques,

1. *Quand j'étais mandarin*, par F. de Mondion. Paris, 1889.

2. « Les recherches véritablement scientifiques leur sont donc interdites. » (P. 175.)

dont le but est trop évident, eût donné à l'ouvrage la valeur qui lui manque.

Considérée dans cette lumière, la monographie de la famille Ouang-ming-tse aurait pris une importance réelle. Mais M. E. Simon s'est laissé tenter par le désir de faire du neuf : sa théorie n'en reste pas moins fausse, parce qu'elle est fondée tout entière sur un exemple isolé.

II. — Les idées sectaires de M. E. Simon étaient connues : il a pensé leur donner un nouveau lustre en les habillant de soie. Les succès de Tcheng-ki-tong ont été pour lui une révélation, et, imitant M. F. de Mondion, qui prétend avoir écrit tous les livres du soi-disant lettré, général d'ambassade, il met sa prose sous le couvert d'un membre de l'académie des Han-lin de Pékin, le lettré Fan-ta-gen. Mais pour qui connaît un peu l'esprit des Chinois, il est facile de voir que le « rapport » de Fan-ta-gen a été tracé avec la plume de fer grinçante et l'encre acide d'un franc-maçon d'Europe, non avec le moelleux pinceau et le bâton musqué d'un de ces lettrés si fins, dont les critiques les plus acerbes n'atteignent jamais le caractère violent de ce pamphlet.

La fable de ce personnage, à qui son gouvernement donne mission d'étudier en Europe, en Amérique et en Australie les civilisations chrétiennes, et de découvrir si la Chine n'aurait rien à leur emprunter pour le bonheur de ses peuples, ne sert qu'à masquer le vrai but de l'écrivain : *démontrer que le christianisme a été le pire ennemi de la civilisation et du progrès.*

La civilisation païenne de l'Empire du Milieu, ses livres de morale, son *Taï-ki*, ses préceptes de Confucius, son organisation de la société, du gouvernement, de la famille, tout est parfait. Ces belles institutions, que l'Europe et surtout la France ont perdues, elles pourraient, elles devraient les rétablir ! Il n'est plus pour nous qu'un moyen de salut : supprimer le culte avec ses ministres, et nous convertir tous — allons-nous dire au bouddhisme ou au confucianisme ? non, mais à la libre pensée, à la franc-maçonnerie, assez clairement désignée par les lignes suivantes : « Il y a en France une troisième civilisation formée d'une rare élite qui, ayant compris les grandes lois de la vie, a su y conformer ses actes... Les membres de cette société ont un idéal commun, le bonheur du plus grand nombre, auquel chacun

travaille dans la limite du possible. Aujourd'hui peu nombreuse, cette société voit chaque jour de nouveaux individus s'ajouter à ceux qui la composent. C'est que la lumière qui jaillit d'elle pénètre de plus en plus les ténèbres des civilisations environnantes. » (P. 237.)

L'auteur débute par une critique générale des pays chrétiens, et surtout catholiques : « Partout, dit-il, où les chrétiens ont mis le pied, ils ont desséché et stérilisé la terre. Inde, Pérou, Espagne et Sicile, j'ai vu tous ces pays : j'en pleure. »

Passant ensuite à la France, il fait observer d'abord que les qualités de la terre y sont supérieures à celles des habitants (trois mille six cent soixante espèces de végétaux et pas de population adéquate); puis se déroule le plus triste tableau de notre pays. La France, comme les autres nations chrétiennes, est déchirée par des divisions sans nombre : divisions religieuses, politiques, économiques et sociales. Le sol est mal cultivé; il y a trop de grands propriétaires, trop de machines et d'usines. Le Céleste-Empire, naturellement, nous dépasse en tout; il est plus peuplé, mieux cultivé, plus heureux, car toute richesse provient de la terre, tout bonheur aussi.

Chez nous, au dire de ce Chinois de paravent, « toute la société est fondée par la violence et le sang; d'où cet arsenal de lois, cette armée de fonctionnaires et de soldats, cet état de guerre permanent, les prisons toujours pleines, les impôts écrasants, etc... A constater tout cela, *je devenais fou.* »

Nous croyons, en vérité, que c'est fait : car n'est-ce pas folie pure que de vouloir remplacer toutes nos vieilles croyances par celle de l'homme sorti du têtard (p. 127), et de chercher l'unique remède social dans l'accroissement de la population et la généralisation de la culture ! « Alors la terre partout habitée cessera ses plaintes et ses gémissements, car le règne de l'Homme-Humanité sera venu... Alors tous les êtres seront dans l'espérance, car ils sentiront la main de l'homme et sa justice ! »

Suit une démolition en règle de la religion chrétienne. Dans la Bible, M. Simon ne voit qu'une religion de haine et des hommes vertueux atteints par la colère divine. La religion du Christ ne fut prêchée aux peuples que contre la volonté expresse de saint Pierre; elle ne dut son succès qu'à ce qu'elle enseignait l'indépendance et l'égalité, dans une société écrasée par le des-

potisme : « Les peuples, assoiffés de liberté, embrassèrent la croix, les yeux fermés. » Le fond de notre religion n'est qu'un inconcevable oubli de la terre, un mépris sacrilège du travail, un incompréhensible détachement de la vie, une complète abdication de la raison.

Tout cela n'est pas neuf : c'est du Voltaire à la sauce jaune. « La Chine seule possède la vraie religion. » Le *Taï-ki* seul enseigne la solidarité humaine; seul, il donne l'idée très nette de la vie sur la terre, avec la terre et par la terre. « Le crime du christianisme est de détourner les esprits des réformes sociales, ardemment souhaitées, pour leur montrer le ciel... » Mais, heureusement, « le monde occidental ne croit plus au christianisme ; il n'y a plus qu'un fond d'indifférence, et même d'irréligion. La terre est tout, la famille est tout ; d'elles naissent la liberté, l'égalité et la fraternité. »

La terre est grande, et Simon est son prophète ! Si, après cela, il ne reçoit pas les palmes académiques, un siège de député, un fauteuil à l'Académie, puis une statue en terre cuite, la France sera bien ingrate.

Mais, en attendant, le pauvre peuple de France aura fort à besogner encore pour entrer en pleine possession du bonheur promis : il lui faudra secouer les dernières superstitions chrétiennes, faire la guerre au capital, aux grands propriétaires, obtenir une meilleure répartition de l'impôt, conquérir la liberté de tester, se débarrasser du fisc qui l'opprime et de l'État qui le gruge; reconstituer la famille sur la base chinoise et par l'amour à la chinoise. Car, suivant M. E. Simon, il n'y a en France que l'amour-passion : en Chine règne l'amour-tendresse; là seulement on se marie jeune et l'on a beaucoup d'enfants (quand on ne les jette pas à l'eau !) et cela pour remplir un devoir social. Hélas ! nous n'y sommes pas encore.

III.—L'ouvrage du P. Aubry, quoique un peu plus ancien, forme une excellente réponse aux attaques de M. E. Simon.

On croit volontiers un témoin qui souffre et meurt pour sa foi. Le P. Aubry est mort dans sa pauvre résidence du Kouy-tchéou, la plus pauvre des provinces de Chine, succombant aux fatigues de son apostolat. Son frère publie aujourd'hui ses lettres intimes, écrites sans souci de la publicité à ce frère, à son curé, à ses

amis : elles ont le parfum de la sincérité et de la bonne foi. Simplement racontés, les événements quotidiens de la vie du missionnaire apportent dans les questions chinoises une série de documents d'une valeur indiscutable. Quelle différence entre ces malheureux cultivateurs du Kouy-tchéou et les riches fermiers du Fo-Kien, que l'ancien consul à Ningpo a pris comme types du paysan chinois, pour l'opposer au cultivateur français! Que n'a-t-il poussé ses voyages jusqu'au Kouy-tchéou et visité les orphelinats de ce vicariat!

L'appréciation que le vaillant missionnaire, ancien professeur de théologie, formule sur le peuple chinois, sur sa langue, ses mœurs, sa religion, concorde parfaitement avec celle que nous a inspirée un long séjour dans ce pays : elle contredit presque en tous points les jugements fantaisistes de M. E. Simon, du général Tcheng-ki-tong et d'autres écrivains contemporains, trop prévenus ou mal informés.

On peut voir par ces lettres ce que devient un peuple sous l'influence avilissante d'un paganisme prolongé, et que de peines il en coûtera encore au christianisme pour transformer ces cœurs sans générosité, sans nerf, « sans élévation » (p. 70), dont le culte « n'est que le culte de la peur » (p. 66).

L'Évangile fera sans doute au Céleste-Empire les miracles de conversion qu'il a faits chez les nations païennes d'Europe, et nous n'acceptons pas les craintes qui percent à ce sujet dans quelques lignes découragées du missionnaire ; mais que penser des hommes qui, par haine du christianisme, vont chercher là leur idéal et voudraient transporter chez nous les idées, les mœurs, tout l'état social de la Chine païenne? Qu'on lise le tableau que nous en trace le P. Aubry, et qu'on juge!

IV. — M. Léon Caubert, élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, fut attaché en juillet 1886 à la légation de France à Pékin, en qualité d'interprète. Son livre est un résumé du voyage qu'il fit en compagnie de M. Constans, se rendant à Pékin comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.

Des raisons de politique aussi bien que de convenance, nous pourrions même dire de prudence, n'ont pas permis à notre ami de raconter en détail certains épisodes dont il fut le témoin passif et correct : par exemple la petite scène de Shanghaï, où un

toast ingénu porté par une charmante femme eut pour effet le rappel en France de deux fonctionnaires, après un échange de télégrammes très longs, qui coûtèrent 35 000 francs à la République. Il est à peine moins discret, quand il note un incident comique dont la rade de Colombo fut le théâtre, et qui, en raison de la qualité des personnages, faillit tourner au tragique.

Mais, en laissant de côté ces demi-confidences, fort amusantes pour qui sait y mettre les noms, le livre est rempli de détails pratiques, assez rares dans les récits des *globe-trotters*. Quelques appréciations sont marquées au coin d'une originalité de bon aloi. Nous pouvons cependant affirmer à M. Caubert qu'on trouve d'excellent thé à Shanghaï et même à Pékin, et qu'il n'avait aucun besoin d'en acheter à Paris pour le reporter presque au point d'origine.

A propos d'art, il répond fort justement aux critiques de M. Régamey : « Quand l'art chinois s'élève, il dépasse de cent coudées les fantaisies japonaises ; son seul tort est de n'être pas connu de nos artistes. » Pour s'en convaincre, nous conseillons à M. Régamey d'aller voir, « à la fumerie d'opium de la rue du Consulat, à Shanghaï, les balustrades formées d'entrelacs, de branches, de fleurs et de feuillages d'une beauté merveilleuse ». Même sans quitter Paris, il pourrait réformer son jugement en allant visiter l'admirable collection de porcelaines chinoises de M. E. Grandidier, et les magnifiques albums anciens rapportés de Pékin par M. R. de Semallé.

Pour ce qui est de l'opium, peu de personnes lui trouveront, comme l'aimable auteur, « le goût du chocolat ». Notre ami se trompe aussi quand il parle d'un observatoire *sismographique* à Si-ka-oueï ; c'est *météorologique* qu'il faut lire.

Sauf ces légères erreurs, le livre contient nombre de faits intéressants et d'aperçus nouveaux. Le style en est vif et agréable, très coupé et très parlé, ce qui lui donne une allure assez originale.

A.-A. FAUVEL.

I. — **Les Coulisses du Panama,** par FLORIDIAN. In-12 de 305 pages. Paris, A. Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Mes crimes, mes prisons,** par DE LA BOISSIÈRE. In-12 de 318 pages. Paris, A. Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

I. — Sera-ce encore un coup d'épée dans l'eau ? — Oui. —

Les entrepreneurs, les directeurs du gouffre à millions videront-ils leurs poches gonflées de dollars? — Non!

Et cependant l'auteur a bien fait de protester contre ces odieux tripotages qui ont ruiné tant de petits. Il est bon que de tous les côtés on crie contre ceux qui ont sciemment égaré l'opinion et qui ont menti dans leurs appréciations, dans leurs rapports, dans toutes leurs affirmations. Ce livre est bien fait, car il s'appuie sur des documents; peu à peu le jour se fera malgré toute la juiverie; la légende du grand Français s'effrite et se disloque!

Certes, l'auteur n'est pas tendre à son égard; prenant le colosse par la base, il le montre, ce qui n'avait pas encore été essayé, infidèle à ses devoirs dans son ambassade à Rome. Nous avons ici même montré que le grand Français, académicien et millionnaire, dans une notice qu'il a publiée sur lui-même, avait avoué que le canal de Suez était une « affaire » et non une de ces sublimités à la Christophe Colomb. M. Floridian le prouve. Il prouve surabondamment, de même, que si Suez a été une « affaire » heureuse pour tout le monde, Panama n'a été une affaire heureuse que pour certains habiles.

II. — M. de la Boissière raconte gaiement, spirituellement, l'histoire d'un mois de prison qu'il a dû faire à la Santé; c'est le côté désopilant du volume. Mais il y a une note moins joviale, c'est la cause qui a motivé sa condamnation; elle est triste, mais ne nous surprend pas. Nos gouvernants avaient eu le bon esprit de choisir un Allemand, correspondant de la *Gazette de Cologne*, pour servir de truchement aux représentants de la presse étrangère à Paris. L'idée très patriotique vint à M. de la Boissière d'enlever cette prérogative à l'Allemagne, et il fonda un syndicat des journalistes étrangers sympathiques à la France. D'où lutte avec les souteneurs de la triple alliance, escarmouches à la plume, puis... provocations en duel, puis condamnation à un mois de prison.

Nous recommandons la boutade de l'écrivain sur les trois mots sonores: *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, et la manière dont on les interprète, soit en France, soit dans la grande République américaine.

Est-il besoin de dire que nous n'approuvons pas toutes les théories de l'auteur, et que ce livre n'est pas destiné aux élèves du Sacré-Cœur?

A. LEFÈVRE.

LITTÉRATURE

ROMANS

Bossuet, par G. Lanson. In-18 jésus de xii-522 pages. Paris, Lecène et Oudin. Prix : 3 fr. 50.

Sans prétendre avoir rien découvert de nouveau ou d'inédit, sans même nous promettre une étude littéraire complète, M. Lanson s'est proposé seulement, nous dit-il, « de faire sentir pourquoi il fallait étudier Bossuet, et comment il fallait l'étudier. J'ai voulu, à tous ceux qui tenteraient cette lecture austère, offrir un secours qui en rendît les difficultés moindres et l'intérêt plus sensible. » L'auteur a largement profité des travaux de MM. Floquet, Gandar et Lebarq : il leur doit de parler de la vie et des écrits de Bossuet avec une exactitude qu'il est bien rarement possible de prendre en défaut. Il a fait de l'œuvre du grand écrivain une étude personnelle sérieuse et attentive. Il possède à un haut degré le goût littéraire, la délicatesse de pensée et d'analyse. Les points qu'il met en lumière sont heureusement choisis pour faire saisir la vraie physionomie de Bossuet. Enfin ce volume se recommande par de brillantes et solides qualités : en parcourant rapidement les questions qui y sont traitées, je voudrais, sans en cacher les côtés défectueux, en montrer le mérite et l'intérêt.

Dans le premier chapitre, intitulé : *l'Homme et l'Écrivain*, l'esprit et le style de l'évêque de Meaux sont analysés avec une rare finesse. Il y a bien un peu excès d'éloges, par exemple : « Jamais homme n'eut moins d'orgueil et d'amour-propre que Bossuet. » Et les saints ? Hélas ! M. Lanson n'a pas sur ce point les idées de l'Église et pense que Bossuet, s'il n'a pas été un saint, a « valu mieux que bien des saints ». C'est en vérité mettre Bossuet beaucoup trop haut et les saints trop bas.

A propos de *Bossuet orateur*, M. Lanson a des pages excellentes sur la prédication chrétienne, où l'homme s'efface pour laisser parler Dieu, et sur la façon dont Bossuet tire sa morale de l'exposition constante du dogme[1].

1. Qu'on me permette de relever en note un détail qui ne se rapporte pas directement à Bossuet. M. Lanson dit que le P. Claude de Lingendes, jésuite, et, après lui, Bourdaloue, rompirent « avec le goût *froid* et *faux* de

On se demande depuis longtemps à quoi aboutirent les travaux de Bossuet pour instruire son royal élève. La solution donnée dans l'*Éducation du dauphin* paraît assez vraisemblable, d'autant mieux qu'elle s'appuie sur le témoignage contemporain de la duchesse Charlotte d'Orléans : « Le dauphin, écrivait cette princesse, n'est pas ignorant en réalité. Il a beaucoup appris, mais il ne veut jamais parler de rien : il met toute son application à oublier tout ce qu'on lui a enseigné : car tel est son bon plaisir. »

Il est impossible de discuter en quelques lignes le chapitre de la *Politique*. Bossuet s'est, à mon avis, inspiré beaucoup moins de Hobbes et beaucoup plus de l'Écriture Sainte que ne pense M. Lanson; mais, sans admettre toutes les idées de l'auteur, il faut le louer d'avoir fait effort pour réhabiliter dans l'esprit de ses lecteurs un livre si décrié de nos jours, et d'avoir admis dans une si large mesure les théories de l'évêque.

La réhabilitation de l'*Histoire universelle*, quoique incomplète, est également bonne et généreuse dans sa tendance. Le mérite littéraire de l'*Histoire des variations* est bien montré : il faut admirer Bossuet d'avoir su « mettre dans une exposition théologique une telle force dramatique, des figures si pleines d'expression et de vie ».

Il y a bien des réserves à faire sur les deux chapitres intitulés : *Théologie et controverses religieuses*. M. Lanson voit dans le gallicanisme des beautés que Bossuet même n'y découvrait pas ; il n'aperçoit pas le danger du jansénisme ; il semble peu renseigné sur Richard Simon ; lorsqu'il veut exposer et apprécier l'affaire du quiétisme, il fait presque un pamphlet contre Fénelon et contre la cour de Rome. Les meilleures pages de cette partie ont trait à la lutte contre les protestants : l'auteur a bien vu et prouve nettement que toute la polémique de Bossuet se ramène à la question de l'Église; l'hérésie, en rejetant cette autorité suprême, aboutit fatalement à l'illuminisme ou au rationalisme.

Dans les trois derniers chapitres : *Bossuet évêque ; Bossuet di-*

la Société ». En réalité, les meilleurs orateurs de la Compagnie de Jésus, lorsqu'ils cultivèrent l'éloquence *chaleureuse* et *vraie*, ne firent que se conformer à leurs règles : *Ne sint affectati aut verborum lenocinia sectentur... Modus concionandi ad animorum motum præcipue dirigatur.*

recteur de conscience ; la Philosophie de Bossuet, bien des questions sont indiquées plutôt que traitées. Nous ne pouvons admirer avec l'auteur « l'épiscopat français marchant résolument, sans crainte de personne, ni même du Pape,... passant entre les deux écueils du jansénisme et du probabilisme, toujours à égale distance de toutes les erreurs ». Mais une remarque psychologique et littéraire, qui reparaît plusieurs fois dans cette dernière partie du livre, est très juste et très heureusement développée : Bossuet n'a pas pénétré aussi avant que possible dans ce qui fait le caractère personnel et distinctif de chaque âme et de chaque esprit, mais il a merveilleusement compris et dépeint l'âme et l'esprit de l'homme dans leurs caractères généraux et universels.

Tel qu'il est, le livre de M. Lanson ne saurait, on le voit, contenter pleinement un catholique. Mais si l'on considère la classe de lettrés dans laquelle il est destiné à se répandre, on doit convenir qu'il peut faire du bien aux lecteurs trop assidus de Sainte-Beuve, à ceux de Paul Albert surtout. C'est une excellente réaction, de proclamer qu'il faut « revenir aux idées de Bossuet », et qu'on peut « apprendre de la bouche de ce prêtre éloquent beaucoup d'utiles vérités, beaucoup de pensées fortes et substantielles ». Le mouvement de retour vers ces idées est-il déjà aussi marqué que le pense l'auteur ? Malheureusement non, les faits ne le montrent que trop. Que M. Lanson lui-même ne s'arrête pas à moitié chemin : puisse-t-il voir un jour dans le christianisme plus que des symboles vénérables ou la meilleure des hypothèses, et reconnaître, avec Bossuet, que la religion « est au-dessus de toutes les pensées humaines et digne d'être regardée comme venue de Dieu même ». Alors, avec son talent, il nous donnera des ouvrages vraiment bons et utiles pour tout le monde.

J. DUTEL, S. J.

Le Latin dans la langue française, par M. MICHELIN-TRONSON DU COUDRAY. In-18 de 146 pages. Paris, Delagrave, 1890.

Le latin disparaît des écoles, et la connaissance du français se perd. Les publications scolaires le prouvent bien. M. Michelin-Tronson du Coudray a imaginé de réunir en un joli volume les mots latins transportés de toutes pièces dans notre langue. On y

voit qu'il faut prononcer *hic et' nunc*, que *de facto* veut dire *de fait*, *et cætera...*; mille découvertes curieuses *ejusdem farinæ*. L'interprétation est confirmée par des exemples pris *passim* dans la littérature.

Parfois s'y ajoute une remarque d'orthographe, d'étymologie ou d'histoire. L'auteur nous apprend que la doctrine du *perinde ac cadaver* « est renouvelée du mahométisme ». Heureuse trouvaille !

La seconde partie de l'ouvrage est une collection — nécessairement incomplète — de proverbes et citations usuelles latines ; la méthode est la même.

Mais *cui bono?* De fortes études latines en apprendraient bien plus que ce recueil, *rudis indigestaque moles.* Sans elles, pour nous en tenir au point de vue restreint où se place l'auteur, le pédant qui se risque à citer les vers d'Horace ou de Virgile, s'expose à des *lapsus* ou à des *quiproquos* de plus d'un genre.

E. SECRÉ, S. J.

France et Russie, par Léo TAXIL et G. SOGLER. In-12 de 416 pages. Paris, H. Noirot, 1891.

C'est un roman patriotique et plein d'actualité que *France et Russie !* On y voit en action, et personnifiés par des hommes ou des femmes, les partis politiques et les sentiments de sympathie ou de haine qui agitent la France, la Russie, l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne. Les conspirations irrédentistes ou nihilistes tiennent une large place ; l'éloge du tsar et de son empire domine ; la Prusse est exécrée. A côté des patriotes en guenilles, on voit une petite comtesse qui a toujours ses poches pleines de billets de banque et qui prodigue les millions. Tout cela est assez brouillé, fort invraisemblable, écrit avec une facilité plate, pas très amusant toujours, en somme à peu près inoffensif.

C'est très bien d'admirer, d'exalter, d'aimer avec fureur la Russie, future alliée de la France ; il ne faudrait cependant pas tout à fait oublier tout ce que la Pologne et la religion catholique ont eu à souffrir, au dix-neuvième siècle, de l'absolutisme russe. Si le tsar et le schisme venaient à triompher à Constantinople et dans les Indes, serait-ce un avantage pour la religion et pour l'humanité ?

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — Le Roman d'une princesse, par Carmen Sylva. In-12 de 300 pages. Paris, Perrin, 1891.

II. — Caboche-de-Fer, par Auguste Gaud. In-12 de 304 pages, Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

III. — Les Cahiers d'André Walter, œuvre posthume. In-12 de 279 pages, Paris, Perrin, 1891.

IV. — Le Dernier des Clarencieux, par Ouida. Deux vol. in-12 de 392 et 470 pages. Paris, Perrin, 1891.

I. — C'est une belle chose que les drames du cœur humain simplement et fortement exprimés. Dans ces trois cents pages de lettres, il n'est pas une longueur. La princesse Ulrique de Horst-Rauchenstein se met en correspondance avec le professeur socialiste Bruno Hallmuth. La jeune princesse avenante et le jeune professeur bourru, après quelques escarmouches platoniques, en arrivent à ce point critique où toute la fierté du sang ne peut rien, où toute l'âpreté socialiste n'en peut mais ; à ce mal dangereux de l'amour, contre lequel il n'est qu'un seul remède, la confession, qu'un seul préventif, l'Eucharistie. Mais ni Ulrique ni Bruno ne se confessent, et voilà pourquoi le *Roman d'une princesse*, qui n'est pas un mauvais livre, qui est même un beau livre et de facture royale, n'est cependant pas un bon livre. En matière si délicate, c'est n'être pas bon que d'être incomplet.

Ulrique pense mourir en devenant mère, et réconcilie par là son père et son mari, les deux irréconciliables. Mais cela prouve-t-il qu'elle ait bien fait de briser le cœur de son vieux père et de se jeter dans les bras du matérialiste Bruno, amant farouche et mari jaloux, qui la torture sous prétexte d'amour ?

Il ne faut pas jouer avec le feu. Aussi, les jeunes gens feront bien de ne pas jouer avec le *Roman d'une princesse*.

II. — *Caboche-de-Fer !* Voilà une poignée de récits qui n'est pas un bouquet de fleurs ; peu de vraisemblance et beaucoup de malpropretés. On y trouve quelques physionomies de prêtres ; mais, au gré de M. Gaud, les prêtres ne valent quelque chose qu'à la condition de jurer comme des païens, d'être *sans-culottes* et mécréants. Un livre pareil, ce n'est pas du papier noirci, c'est du papier sali.

III. — Les *Cahiers* sont d'une lecture fatigante et dangereuse. Ils constituent le journal intime d'André Walter, jeune protestant de vingt ans, mort l'année dernière d'un chagrin d'amour. Walter avait une âme honnête et voulait rester pur. Mais cette pauvre cervelle, pleine d'incohérences et de rêveries, en proie aux panthéistes, à Spinoza, à Schopenhauer, ne pouvait lutter contre la passion obsédante. De page en page monte la folie, submergeant la raison. Tout sombre enfin dans une fièvre cérébrale, qui emporte Walter. Hors de l'Église point de salut, même pour la raison et le cœur.

Mais, était-il besoin de publier ces tristes pages qu'il eût fallu jeter au feu? A quoi bon révéler à tout venant ces larmes, ces cauchemars, cette folie, cette boue?

IV. — Le dernier des Clarencieux est un Chandos. Comme un filleul des fées, Ernest Chandos a tout pour lui : jeunesse, beauté, génie, fortune. John Trévenna, son commensal et son ennemi intime, est un parfait coquin, financier comme Rothschild, policier comme Vidocq, éloquent comme Chatham. Avec cela, tous deux ont une santé superbe qui leur permet de festoyer ou de mourir de faim, au cours de quelque huit cents pages, sans souffrir du changement de régime.

Les caractères sont tout d'une pièce ; dans le bien comme dans le mal, ils sont *titanesques*, pour employer un mot cher à l'auteur. Le royal débauché Philippe d'Orvâle, l'aventurière Lennox, le vieux juif Ignatius Mathias ne manquent pas de relief et tiennent bien leur place dans cette longue histoire de haine et de vengeance qui se déroule entre Trévenna, bâtard de Philip Chandos (un homme d'État comparable à Pitt), et Ernest Chandos, unique héritier légitime du grand Philip.

Mais cette histoire n'est pas fondue. En plusieurs endroits, le fil se perd. Avec un vrai talent de mise en scène, il y a trop de *ficelles* dramatiques ; tout se trouve à point nommé, comme aux marionnettes. L'art est étouffé sous le métier. A force de descriptions et de changements à vue, cette œuvre, qui eût été poignante en un volume, emplit deux volumes de sa lourdeur. Le *plum-pudding* ne se supporte qu'à petites rations.

Pour le style, Ouida en prend quelquefois à son aise. On n'est pas plus négligé, plus amphibologique, plus barbare. *Autrement*

est employé aussi mal à propos qu'à Tarascon. Les *il*, les *qui*, les *que* se raccrochent comme ils peuvent à des substantifs absents. Survenant après des pages soignées, ces défauts éclatent comme des dissonances.

La conclusion est belle. Ernest Chandos, redevenu heureux, pardonne à Trévenna qu'il pourrait écraser d'un mot. Il faut savoir gré à Ouida de laisser le beau rôle au fils légitime. M. Alexandre Dumas fils eût donné raison à Trévenna.

Faut-il ajouter que cette lecture ne vaut rien pour la jeunesse? Trop d'aventuriers et d'aventurières, trop de scandales, trop de demi-monde, trop de scènes croustilleuses. E. PUJO, S. J.

I. — Sous la Croix du Sud. Roman de la Calédonie, par Jean Dargène. In-18 de 359 pages. Paris, Librairie de la Nouvelle Revue, 1891.

II. — Par vanité, par Félix Steyne. In-18 de 268 pages. Paris, Perrin, 1891.

III. — Le Marquis de Villarneuil, par William Marcely. In-18 de 308 pages. Paris, Plon, Nourrit, 1891.

I. — Très différents de sujet, de méthode et d'allure, ces trois romans ont cela de commun que la lecture en est attrayante, la langue et le style, sans prétention, la thèse, morale, et l'impression qui se dégage du récit, sans danger pour des jeunes gens.

Cela est vrai, même du premier ouvrage, dont le sous-titre pourrait inspirer quelques craintes au lecteur un peu ombrageux. Sans doute, la Nouvelle-Calédonie rappelle le bagne et les turpitudes qu'il abrite, mine inépuisable de hontes à décrire, de laïdeurs à révéler; mais notre auteur, plus soucieux d'instruire que de plaire par le scandale, dédaigne cette veine facile. Mécontent du régime pénitentiaire, économique et administratif de notre colonie du Pacifique, il veut, avant tout, faire connaître les défauts de ce régime. Canaques et colons, fonctionnaires de toute sorte, missionnaires catholiques et protestants, forçats en exercice, évadés ou libérés, passent tour à tour sous les yeux du lecteur, en même temps que l'histoire de l'île, la description de sa flore exotique, des bancs de corail et des îlots qui l'entourent. L'auteur touche à tout, effleure tout d'une main délicate et légère;

si légère, que l'impression dernière est un peu vague, celle d'un voyage en diligence à travers un pays visité pour la première fois. Quelques silhouettes de femmes et de jeunes filles apparaissent de ci, de là, toutes, hormis une seule, voilées de pudeur et d'honnêteté : Jean Dargène professe pour son lecteur un respect presque chrétien.

II. — Plus respectueux, encore, Félix Steyne montre une telle horreur du décolleté, que, sans une page du premier chapitre, son livre pourrait être mis en toute confiance aux mains des plus petits enfants. *Par vanité* est un croquis à main levée des inconvénients de la politique au village. Rien de calme et d'heureux comme la commune du Périgord dont il s'agit ici, avant l'invasion du fléau. Un mercenaire, à la solde des démocrates, réussit à y créer, vaille que vaille, un cercle politique, dont le premier adjoint, *par vanité*, se laisse nommer président. Et aussitôt l'église se vide, l'auberge se remplit, la division et la haine se glissent partout, les rixes sanglantes se multiplient, les fiancés ne se voient plus.

Jusque-là le roman ne diffère en rien de l'histoire : c'est bien ainsi que les choses se passent un peu partout. Ce qui ne s'est vu qu'une fois, et dans le roman, c'est le revirement complet qui se produit, comme par enchantement, au bout de quelques mois, et remet tout dans le premier état de tranquillité parfaite. Heureux Périgourdins, d'avoir été choisis entre mille comme modèles de bon sens et de clairvoyance politique ! Plus heureux s'ils méritent cet honneur !

III. — Avec le *Marquis de Villarneuil* nous passons du village à la ville, de la roture à la noblesse de province, de la troisième République aux dernières années de l'Empire, de la politique à l'intimité de la famille. La donnée du roman est des plus simples : rebuté, tout d'abord, par une jeune fille romanesque qui lui préfère un écervelé sans fortune, le marquis, gentilhomme type du dix-neuvième siècle, épouse, après quelques années, une femme digne de lui, sœur de celle qui l'a refusé. Le milieu est exclusivement aristocratique, tel que l'aimaient autrefois Sandeau et Feuillet, dont William Marcely nous semble le disciple. Comme eux, il est artiste par le fini des détails, la sobriété des couleurs, la vérité de l'ensemble. Ses personnages sont si vivants et si

simples dans leur complexité, les incidents de l'intrigue, si naturels, le ton général si calme et si juste, qu'ils donnent au lecteur l'illusion de l'histoire. Comme eux aussi, il est philosophe par la portée morale de son œuvre, mais sa philosophie, plus chrétienne, n'admet ni les scènes voluptueuses, ni les situations troublantes, ni les chutes profondes. Les mâles vertus ont toutes ses préférences, et il se dégage de son récit une impression de grandeur qui saisit l'âme et lui donne le goût du bien. On l'accusera peut-être de manquer de franchise, de ne nous donner de la société qu'une idée incomplète, ou tout au moins de ne peindre qu'une vérité d'exception : que ce soit là son plus bel éloge. Assez d'autres nous ont dit ce que nous sommes, il est bon que quelques-uns nous disent ce que nous devrions être.

J. ALRIC, S. J.

I. — **Isabelle Le Trégonnec,** par Marguerite LEVRAY. In-8. Tours, A. Mame et fils. — **Benvenuta,** tiré de l'anglais d'Emma MARSHALL. — **Les Trappeurs du Wioming de Pajeken.** Trois in-8. Tours, A. Mame et fils.

II. — **Petite Joyeuse,** par Marguerite LEVRAY. — **L'Oncle Kasper,** par DELAUNEY DU DÉZEN. Deux vol. in-8 de 165 p. Tours, Mame. Prix : 60 centimes.

I. — M. Le Trégonnec, catholique et Breton, meurt sans fortune, laissant deux orphelines, Isabelle et Marthe ; celles-ci sont recueillies par un parent riche, mais égoïste. Mme Du Houzeau, surtout, traite les deux jeunes filles avec dédain, parce qu'elles sont pauvres, jusqu'au jour où la Providence envoie un grand-père d'Amérique... René de Kermeneur avait quitté sa famille pour amasser des trésors ; il y avait consacré sa vie et il revient pour mourir en France et léguer son immense fortune à ses deux petites-filles, Isabelle et Marthe.

Le thème est connu, mais les variations ne manquent pas de charmes ; il y a, dans les acteurs de ce récit, un vieux médecin très bien esquissé. L'auteur nous promet une suite, nous l'accueillerons avec plaisir.

Avec *Benvenuta*, nous rentrons dans les nuages de l'Angleterre ; toute une collection de personnages prennent le thé, se présentent, s'aiment ou se détestent, le tout avec accompa-

gnement de dialogues trop souvent monotones. Disons tout de suite que ces dialogues sont toujours comme il faut, que si M. Farington aime Benvenuta, il l'aime en gentilhomme et mérite sa main en l'aidant à se dévouer pour sa famille. Le romancier anglais, tout en décrivant des scènes de la vie réelle, ne tombe pas dans ce réalisme brutal et choquant qui tend à faire école en France.

Combien les *Trappeurs* sont plus attrayants ! Ici l'intérêt ne languit pas; on aime ce vaillant jeune homme adopté par Charley le Trappeur; on se passionne pour les luttes qu'il doit subir de la part des Indiens Sioux; on applaudit à ses succès, et on est heureux de lui voir retrouver sa famille et sa fortune.

Ce récit, mené avec entrain, animé par des coups de fusil des combattants, aura certainement le plus grand succès.

II. — *Petite Joyeuse*, avec sa gaieté, son entrain, sa charité, triomphera de la méchanceté de son frère, ramènera le sourire sur le visage grimaçant de sa marraine, fera d'un berger méchant et grossier un jardinier courageux et instruit; nous la proposons comme modèle à bien des petites filles de notre connaissance.

Dans *l'Oncle Kasper*, le héros n'est plus une fillette de douze ans, mais un vieil Alsacien qui aime son pays et qui lui a donné le sang de ses trois fils; les récits qu'il fait de nos défaites, de nos luttes, de l'envahissement de l'Alsace, n'émotionneront pas seulement son petit-neveu, auquel il les raconte, mais tous les jeunes gens qui auront la bonne fortune de les lire.

A. LEFÈVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Association catholique (Paris, 262, boulevard Saint-Germain). — 15 mai. — Essais d'organisation sociale : le congrès des mineurs à Paris, le congrès ouvrier à Bruxelles, le mouvement représentatif à l'étranger, *Ségur-Lamoignon*. — Étude sur la liberté d'enseignement, *A. d'Avril*. — Disputes d'école, *L. C.* — Proposition de loi sur les accidents dont les ouvriers sont victimes dans leur travail.

Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (Montauban). — 1891, 1er trimestre. — La Réole et Cadillac, *chan. de Carsalade du Pont*. — Bordeaux, *P. Fontanié*. — Château de la Brède, *A. de Coste*. — Le bureau des trésoriers de France de Montauban (1635-1790), *de Mila de Cabarieu*.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Romans). — 71e livraison. — Description analytique du cartulaire du chapitre de Saint-Maurice de Vienne, *chan. U. Chevalier*. — Chronique inédite des évêques de Valence et de Die, *id.* — Statuts de l'église de Saint-Pierre-entre-Juifs, à Vienne (1306), *id.*

72e livraison (mai-juin). — Les maisons de Propagation de la foi, d'après M. H. de Terrebasse, *chan. Guichard*. — La Révolution dans les Terres-Froides (Isère), *abbé Lagier*.

Canada français (Québec). — 1891 (volume 4e et dernier). — La traite des pelleteries sous Champlain, *N.-E. Dionne*. — Dix ans au Canada, *A. Gérin-Lajoie*. — Actes du frère Didace, premier frère lai récollet, mort en odeur de sainteté en 1699. — Chronique scientifique, *J. C. K. Laflamme*. — Tables.

Correspondant (Paris, 14, rue de l'Abbaye). — 25 avril. — Le congrès scientifique des catholiques, *Mgr d'Hulst*. — La revision de la Constitution belge et l'extension de l'électorat, *L. Durand*. — Les traitements ecclésiastiques supprimés et rétablis en Prusse, *abbé Kannengieser*. — Souvenirs d'un secrétaire d'ambassade à Naples de 1811 à 1814 : excursion dans la principauté de Bénévent, *marquis de Gabriac*. — Les progrès de l'anthropologie (fin), *marquis de Nadaillac*. — Les mémoires du vicomte A. de Melun : le Coup d'État.

10 mai. — L'hypnotisme et la suggestion, *H. Joly*. — Le cardinal Maury, d'après sa correspondance, *H. de Kérohant*. — Michelet royaliste et catholique, *L. Dufougeray*. — Les mémoires du général de Marbot, *vicomte de Boislecomte*. — Les dernières années du maréchal Bugeaud

en Algérie (fin), *P. Thureau-Dangin.* — L'histoire d'un livre : Bernard de Montfaucon, *prince Emm. de Broglie.*

Cosmos (Paris, 8, rue François I[er]). — 25 avril. — Correspondance italienne, *D[r] A. Battandier.* — Le portrait de Christophe Colomb. — La pâte à papier, les forêts et les droits de douane, *C. de Kirvan.* — Un propulseur pour les embarcations. — Le pont sur la Manche (fin), *P. C.* — Laboratoires scientifiques, *D[r] L. M.* — Météorologie : à propos d'une petite trombe, *Quesnot.* — Les torpilles de Robert Fulton, *Ch. Chabaud-Arnaud.* — La loi de Delbœuf, *L. Reverchon.*

2 mai. — Le manomètre à air libre, de 300 mètres, de la tour Eiffel, *M. de N.* — Les fermes à volailles aux États-Unis, *M. Brézot.* — La pyrogravure et son outillage, *L. Knab.* — Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand.* — La fabrication des essences, *Balmé.* — A propos d'une petite trombe (fin), *C. F. A. Quesnot.* — Compensation du balancier à tige de sapin, *L. Reverchon.* — Apiculture moderne, élevage mixte, *A. Berthier.* — Les torpilles de Robert Fulton (fin), *Ch. Chabaud-Arnaud.*

16 mai. — La photographie panoramique, *L. Knab.* — A propos d'une théorie transformiste orthodoxe, *J. d'Estienne.* — Lampes à arc, *de Contades.* — L'explosion d'une poudrière à Rome, *D[r] A. Battandier.* — La liberté et le prix des denrées. — Projet d'adaptation du système américain des 24 fuseaux horaires au méridien chronologique international de Jérusalem, *C. Tondini de Quarenghi.* — Les hirondelles messagères, *A. de Rochas.*

Économiste français (Paris, 2, cité Bergère). — 25 avril. — La prochaine discussion sur les tarifs de douane, *P. Leroy-Beaulieu.* — Les Compagnies de colonisation privilégiées, *P. Leroy-Beaulieu.* — La réglementation des professions médicales, *G. Michel.* — Le Tonkin et la Chine, politique à suivre, *J. Chaillet.*

2 mai. — L'intérêt économique, social et politique de la France dans la fixation du régime douanier, *P. Leroy-Beaulieu.* — L'hospitalité de nuit, *G. Michel.* — L'Allemagne et les traités de commerce, *A. Raffalovich.*

9 mai. — Le mouvement social ou antisocial, les pouvoirs publics et la législation, *P. Leroy-Beaulieu.* — L'influence des droits de douane sur le prix du blé, *A. de Foville.* — Les forêts en France, *G. Michel.* — Les colonies anglaises d'Australasie et le pacte de fédération, *J. Chailley.* — La coopération en Allemagne, *E. Belay.*

16 mai. — Les sophismes et les contre-vérités dans la discussion du tarif des douanes, *P. Leroy-Beaulieu.* — La production et l'emploi des métaux précieux, de 1881 à 1890, *A. Raffalovich.*

Enseignement chrétien (Paris, 15, rue Cassette). — 1[er] mai. — La défaite des humanités modernes, *E. Ragon.* — L'enseignement philosophique en France, *C. Huit.* — Jean-Jacques Rousseau au programme des classes de lettres, *abbé V. Jacques.* — Variétés : la photographie des couleurs, *E. Jaly.*

16 mai. — La simplification de l'orthographe, *E. Ragon.* — L'enseignement philosophique en France, *C. Huit.* — Métrique et musique : le « Mariale » de saint Anselme, mis en musique par l'abbé C. Boyer, *E. Ragon.* — Instructions et règlements universitaires : le dessin.

Institut des fastes du Sacré Cœur (Paray-le-Monial). — 1891 (10[e] cahier). — Les contrats de la chrétienté. — Les hommages de la France à l'hostie sous la quatrième race, *baron de Maricourt.* — La France ouvrière de la chrétienté sous les Valois, *comte d'Alcantara.* — Le pacte

de Tolbiac et ses effets sur la Belgique, *baron de Sarachaga*. — Baudoin de Belgique, *E. A.*

Musica sacra (Toulouse, 18, rue Mage). — Avril. — La Messe en *si* mineur de Bach au Conservatoire. — Grandes orgues de la maison Merklin. — Acclamations en l'honneur de la très sainte Vierge, solo, duo et chœur, *abbé A. Soreau*.

Nature (Paris, boulev. St-Germain, 120). — 25 avril. — Les usages du phonographe, *Th.-A. Edison*. — L'industrie phonographique aux États-Unis. — Application de la lampe électrique à l'exploration des canons, des obus et des trous de sondage, *F. Hément*. — Mesure de la vitesse des navires, *D. Bellet*. — Le commerce de l'ivoire en Afrique. — Souvenir d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier*. — L'aluminium, *Ch.-Ed. Guillaume*.

2 mai. — Le musée de la Susiane au palais du Louvre, *G. Tissandier*. — Le cuirassé d'escadre *Marceau*. — Le moustique. Étude pratique, *L. Larchey*. — Le secteur électrique de la place Clichy, à Paris, *E. Hospitalier*. — Les jeux à l'école, *F. Hément*. — Le Vivarais, *E. Vielliard*.

9 mai. — Poêle thermo-électrique de M. le Dr Giraud, *E. Hospitalier*. — Le Manipour, *G. M.* — L'analyse des vins, *A. Hébert*. — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier*. — La salle des instruments de la tour Eiffel au bureau central météorologique, *A. Angot*. — Les manchots du cap de Bonne-Espérance au jardin d'acclimatation de Paris, *E. Oustalet*.

16 mai. — La torpille automobile dirigeable Sims-Edison, *E. Hospitalier*. — Les races de chiens, *P. Mégnin*. — La fabrication de l'acide carbonique liquide et ses applications industrielles, *G. Tissandier*. — Fleurs en coquillages, *H. Fourtier*.

Nouvelle Revue (Paris, boulev. Montmartre, 18). — 1er mai. — Un homme d'État suisse (Ruchonnet), *V. Rossel*. — Le quatrième État français (fin), *marquis de Castellane*. — Armement et tactique, *G. G.* — Paris en voiture, *Croqueville*. — Tunis en Ramadan, *P. Radiot*. — Les disparus : lord Grandville, *F. Loliée*. — Salon de 1891, *J. Darric*. — L'alliance anglo-chinoise, *Ph. Lehault*.

15 mai. — La physionomie des anarchistes, *Dr C. Lombroso*. — L'Algérie devant le Sénat, *Ch. Roussel*. — Le Conseil supérieur du travail, *H. Depasse*. — Le roman du mont Saint-Michel, *Mme St. Meunier*. — Le XVIIIe siècle et M. Faguet, *G. Renard*. — Les Jésuites de l'antiquité, *G. Lejeal*. — L'Inde restera-t-elle anglaise ? *D. Bellet*. — L'Exposition de Chicago, *E. Masseras*. — Moltke, *E. Fuster*.

Ouvriers des deux mondes (Paris, boulev. St-Germain, 174). — 21e fascicule. — Précis d'une monographie d'un pêcheur côtier du Finmark (Laponie, Norvège), *F. Escard*. — Le tisserand d'Hilversum (Hollande septentrionale, Pays-Bas), *Dr Coronel*.

22e fascicule. — Tisserand de la fabrique collective de Gand (Flandre orientale, Belgique), *comte F. Van den Steen de Jehay*.

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Mai. — La lutte à l'heure présente, d'après un récent livre de M. l'abbé Lémann. — Une excursion à l'île Majorque, *E. H.* — Un grand ouvrage bibliographique (Bibliothèque de la Compagnie de Jésus), *A. P.* — Variétés : l'observatoire du Vatican ; origines du mois de Marie en Belgique.

Réforme sociale (Paris, boulev. St-Germain, 174). — 1er mai. — Les réformes successorales à l'île Maurice, *A. de Boucherville*. — L'ensei-

gnement des jeunes filles pauvres et l'enseignement des jeunes filles riches, *A. Rondelet.* — L'émigration polonaise, *S. Fudakowski.* — Société d'économie sociale : la dépopulation de la France, *Ch. Richet.* — La lutte contre l'alcoolisme en Russie, mémoires d'un maître d'école, *M. Ratchinski.*

16 mai. — Un nouvel assaut à la propriété foncière, *A. Langlois.* — Les usines de Creil, *W. Bertheault.* — A propos d'une polémique, *Cl. Jannet.* — Questions canadiennes. — Annales de la charité et de la prévoyance : office central des institutions charitables ; l'assistance libre à Paris et en province ; les œuvres libres d'assistance à l'étranger. — Chronique du mouvement social.

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Avril. — La Prusse et sa révolution intérieure de 1806 à 1812, *E. Wildrebe.* — Le château de Martinsbourg à Wettolsheim, *fr. Ed. Sitzmann.* — Calendrier historique du chapitre et de la cathédrale de Strasbourg, *A. Straub.* — Les élections aux États généraux de 1789 dans les districts réunis de Colmar et de Schlestadt, *G. Danzas.* — En Terre Sainte, *A. Postina.*

Revue de l'Art chrétien (Lille, Desclée). — 1891. 2e livraison. — Les vêtements de saint Thomas de Canteloup à Lisieux, *F. de Mély.* — Iconographie de saint Nicolas, *abbé J. Laroche.* — L'architecte Frédéric Schmidt, *J. Helbig.*

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Mai. — L'auteur du Micrologue, étude d'après les manuscrits, suivie de deux chapitres inédits. — Discussion sur le nouveau chiliasme. — La langue parlée par Jésus et par les apôtres.

Revue Bleue (Paris, boulev. St-Germain, 111). — 25 avril. — Socialisme d'État et socialisme libéral, *P. Laffitte.* — M. Ferdinand Brunetière, *E. Rod.* — La gouvernante du duc de Bordeaux, d'après les mémoires de Mme de Gontaut-Biron, *A. Malet.* — L'influence française en Égypte, *P. Deschanel.*

2 mai. — Études sur Bossuet : l'homme et l'écrivain, *A. Rébelliau.* — Les journées de juillet et l'exil de Charles X, d'après les mémoires inédits de Mme de Gontaut-Biron, *A. Malet.* — La conférence en province et à l'étranger, *F. Sarcey.* — Le théâtre et le patriotisme au moyen âge, *G. Bapst.*

9 mai. — Le « premier mai », *P. Laffitte.* — Une crise sociale aux États-Unis : la révolte des fermiers, *Max Leclerc.* — Études sur Bossuet (fin), *A. Rébelliau.* — Le barreau contemporain : Me Léon Cléry, *M. Munier-Jolain.* — Le Salon de 1891 : impressions, *M. Prévost.*

16 mai. — L'éducation morale dans l'armée, ***. — Les idées morales du temps présent : M. Alexandre Dumas fils, *E. Rod.* — Une crise agricole aux États-Unis : la révolte des fermiers, *Max Leclerc.* — La fête de la Pentecôte, *Bonet-Maury.* — La correspondance de Flaubert, *Ursus.*

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux). — 10 mai. — Relation inédite d'excès commis en 1622 dans le bas Médoc par les huguenots, *A. Dupré.* — L'abbé Estève, souvenirs, *P. Naudet.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er mai. — La reconstruction de la France en 1800 : l'Église, *H. Taine.* — Le théâtre indien, *E. Sénart.* — La vie et les mœurs dans l'Allemagne d'aujourd'hui : l'influence de Berlin, *T. de Wizewa.* — Les Juifs et l'antisémitisme, *A. Leroy-Beaulieu.* — Le major de Wissmann et son second voyage à travers l'Afrique, *G. Valbert.*

15 mai. — La reconstruction de la France en 1800 : l'Église, *H. Taine*. — Le droit des gens et la loi de Lynch aux États-Unis, *Ar. Desjardins*. — La péninsule d'Apchéron et le pétrole russe, *Calouste S. Gulbenkian*. — Mirabeau, *A. Mézières*. — Le physique et le mental à propos de l'hypnotisme, *A. Fouillée*.

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 23 avril. — La direction du travail, rapport sur une expérience faite dans un grand lycée de province. — Thèses de M. Louis Stouff.

30 avril. — Projet de réforme de l'enseignement secondaire, *G.-E. Cournut*.

7 mai. — L'agrégation des sciences mathématiques en 1890, rapport de *M. Ch. Vacquant*. — Les humanités modernes et la presse.

14 mai. — La bourgeoisie et la réforme de l'enseignement secondaire, *P. Gautier*. — Une circulaire de M. Léon Bourgeois sur l'orthographe.

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er mai. — M. Ribot et l'esclavage en Tunisie, *E. Marbeau*. — Canada, lettre d'Ottawa, *H. Robitaille*. — Caucase, industrie et commerce, *V. Ricey*. — A propos de l'Oubanghi-Ouellé, *E. M.* — Au Muséum : cours d'anthropologie coloniale du Dr Hamy, *L. R.* — Nouvelles géographiques et coloniales.

15 mai. — M. Ribot et l'esclavage en Tunisie, *E. Marbeau*. — Au Muséum : anthropologie coloniale, *L. R.* — Kurrachee et Bombay, notes de voyage, *A.-A. Fauvel*. — Conflit anglo-portugais, *E. M.* — Les deux Frances : de Sonis, Margerin, Isaac, Drumont, *A. Nogues*.

Revue de Gascogne (Auch). — Mai. — Les sénéchaux anglais en Guyenne, *abbé Tauzin*. — Sainte Silvie, vierge élusate, d'après G. Brunati, *L. Couture*. — Le livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc, *Ph. Tamizey de Larroque*.

Revue Générale (Bruxelles, 16, rue Treurenberg). — Mai. — Théodore de Banville, *L. Belmont*. — Les Mémoires du prince de Talleyrand, *Ch. Wœste*. — Les bureaux de statistique du travail aux États-Unis (fin), *A. Julin*. — Tunisie et Algérie, *H. Hoornaert*. — Louis Windthorst, *F. Goune*. — Variétés : la renaissance des lettres en Belgique, *L. de Monge*.

Revue Historique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Mai-juin. — Le second ministère de Necker, *J. Flammermont*. — De l'origine du mot Carolingien, *H. Lot*. — Le testament de Renée de France, duchesse de Ferrare, *G. Bonet-Maury*. — Bulletin historique : France, *L. Farges* et *G. Monod*. — Espagne, *R. Altamira*. — Russie, *J. Jakouschkine*.

Revue catholique des Institutions et du droit (Grenoble, 4, Grand'-Rue). — Mai. — La tradition théologique et canonique dans la question du salaire, *A. Onclair*. — De la morale dans le commerce et dans l'industrie, *Cl. Jannet*. — L'union de la France chrétienne. — Le régime représentatif en France, *comte Catta*. — Association catholique des patrons du Nord, séance. — Société catholique d'économie politique, séance. — Mélanges : l'heure présente, conseils aux catholiques.

Revue de Lille (Lille, boulevard Vauban, 56). — Mai. — Edmond Schérer, *Mgr Baunard*. — La doctrine des douze Apôtres, *chan. J. Didiot*. — La démocratie du travail et l'église catholique, *Ch. Le Cour Grandmaison*. — Les ruines de la *Basilica majorum* à Carthage, *abbé A. Pillet*. — Le deuxième congrès scientifique international des ca-

tholiques, *N. B.* — Mgr Bridoux et la mission du Tanganika, *L. Salembier*.

Revue ecclésiastique de Metz. — Mai. — Les Catacombes de Rome, *V. H.* — Les évèques de Metz du xe au xiiie siècle : Thierry Ier, *F. Chaussier*. — Œuvres sacerdotales du cardinal Pie, *L. Finot*. — Les curés concordataires, *J.-B. P.* — L'édition authentique du plain-chant romain, *J. N.*

Revue du Midi (Nîmes). — Avril. — De la mesure, *C.-C. Charaux*. — Etudes d'économie sociale, *M. Clavel*. Le centenaire d'Athalie, *F. Chapot*.

Revue du Monde catholique (Paris, rue des Saints-Pères, 76). — 1er mai. — Les Mémoires de Talleyrand, *A. Rastoul*. — En Belgique, en Hollande, *E. Loudun*. — Jean-Baptiste Coquille (fin), *chan. Davin*. — Un homme d'œuvres, Hervé Bazin, *X. Y. Z.* — Les lois sociales en Belgique, *J. Delarc*. — Scènes de la vie militaire en Tunisie, *G. Chevillet*. — Les questions scientifiques, *J. d'Estienne*. — Les romans nouveaux, *J. de Rochay*. — Les livres récents d'histoire, *L. de la Rallaye*.

Revue Philosophique (Paris, boulevard Saint-Germain). — Mai. — De la théorie de la connaissance, *E. de Roberty*. — Noms et concepts, *G. Noël*. — L'association des idées dans les passions, *G. Dumas*.

Revue des Questions scientifiques (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Avril. — Les glaciers à l'époque quaternaire (fin), *A. Arcelin*. — L'assyriologie depuis onze ans (fin), *A. J. Delattre, S. J.* — L'origine asiatique de la race noire, *J. Van den Gheyn, S. J.* — La province chinoise du Chan-toung, *A. A. Fauvel*. — L'astronomie à Babylone, *J. D. Lucas, S. J.* — Les forêts du Japon, *Ch. de Kirwan*. — Le R. P. Delsaulx, S. J., *P. Mansion*. — La dernière lutte à Rome autour du système de Copernic, *Ph. Gilbert*. — Sophie von Kowalevsky, *P. Mansion*.

Revue des Religions (Paris, 37, rue du Bac). — Mai-Juin. — Etudes sur la religion chaldéo-assyrienne, *abbé Loisy*. — La date de la composition du Deutéronome, *abbé de Moor*.

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Avril. — La doctrine spirituelle du B. Grignion de Montfort, *Dr. J. Didiot*. — Le cardinal de Franckenberg, *Dr L. Salembier*. — Des confréries, *A. Tachy*. — M. Frédéric Passy et la crémation, *A. Chollet*. — Jurisprudence pontificale, *Dr Dolhagaray*.

Revue générale des Sciences pures et appliquées (Paris, rue St-André-des-Arts, 58). — 30 avril. — Sur deux appareils nouveaux de mécanique, *G. Kœnigs*. — Théorie générale des matières colorantes et de leur fixation sur les fibres végétales, *E. Nœlting*. — L'ombre pupillaire, *Dr G. Weiss*. — Revue annuelle de botanique, *L. Mangin*.

Revue Scientifique (Paris, boul. Saint-Germain, 111). — 25 avril. — A propos du « Livre des feux » de Marcus Græcus, *M. Berthelot*. — Le passé et l'avenir de la Société de géographie, *M. de Quatrefages*. — L'accroissement de la population française, *Ch. Richet*. — Le réseau saharien, *M. Beau de Rochas*. — L'exposition française à Moscou.

2 mai. — Les dogmes scientifiques, *Carl Vogt*. — La science et la pratique agricoles, *M. Chambrelent*. — Les empreintes digitales, d'après *M. Fr. Galton*. — Les lois du calendrier grégorien, *M. Würth*.

9 mai. — Nouvelles observations sur le langage des bêtes, *H. de Lacaze-Duthiers*. — Les phénomènes physiques et chimiques et l'hypo-

thèse de la quatrième dimension, *R. de Saussure*. — Les manœuvres du passage d'une «barre», *Malo-Lefebvre*. — Les Hollandais dans l'archipel indien, *X. de Ricard*. — Le système nerveux des poissons osseux, thèse, *R. Chevrel*.

16 mai. — La repoduction photographique des couleurs, *A. Hatzfeld*. — Les déséquilibrés, *M. Azam*. — La vigne en Crimée, *MM. Portes* et *Ruyssen*. — La boucle de vapeur.

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Avril. — Saint Bernard, *M. Lambert*. — Bavière et Tyrol, *Dr A. Taponier*. — Préliminaires de l'Université de Fribourg, *J. Schneuwly*. — Farel et son œuvre, *Mgr Chèvre*.

Science catholique (Paris, 13, rue de l'Abbaye). — 15 mai. — La loi de l'hérédité, *D. Lefebvre*. — La femme dans l'histoire de la chute originelle, *A. J. Delattre, S. J.* — Part de nos facultés sensitives dans la préparation des concepts et des jugements de notre entendement, *J. M. A. Vacant*. — Encore le premier chapitre de la Genèse, *E. de Gruyse*. — L'évolution restreinte.

Tour du Monde (Paris, boul. Saint-Germain, 79). — 25 avril et 2 mai. — La Corse, par *M. Gaston Vuillier* (1890). Texte et dessins inédits.

9 et 16 mai. — Voyage d'Alger au M'Zab, par *M. Zeys* (1887).

Union économique (Paris, 23, rue des Lombards). — 10 mai. — Le Congrès de Bourges, *P. Ludovic de Besse*. — Le crédit agricole en Italie, *L. Durand*. — Société catholique d'économie, séance. — Les œuvres destinées à ramener et à protéger l'honnêteté chrétienne dans le travail, *P. Ludovic de Besse*. — La loi sur les accidents, *H. Garreau*.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American Ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati). — Mai. — « Maria Regina Cleri », *H. J. Heuser*. — Organiser les jeunes gens catholiques, *J. F. Loughlin*. — Etudes cléricales, *J. Hogan*. — Lettres à un religieux sur l'art. — Chronologie biblique et tradition patristique, *P. C. Yorke*. — Le cardinal Newman comme styliste, *J. Conway*.

Boletin de la Real Academia de la historia (Madrid). — Avril. — Catalogue de bibliothèques de Constantinople, *F. Codera*. — La signature de Christophe Colomb, *Eug. M. O. Dognée*. — Des évêques de Marruecos, *F. Fita*.

Catholic World (New-York). — Mai. — Le clergé catholique et le trafic des liqueurs devant la législature de New-York, *Th. Mac Millan*. — Education au-dessus de la condition sociale, *B. N. Taylor*. — Le Christ fut-il un bouddhiste ? *Mgr C. de Harlez*. — Vie du P. Hecker, *W. Elliott*.

Ciudad de Dios (Madrid). — 20 avril. — Opuscules inédits de saint Thomas de Villeneuve, *F. E. Esteban*. — La critique de « *Pequeneces* » et « petitesses » de la critique, *C. Muiñoz Saenz*. — Le réalisme idéaliste, *M. Gutiérrez*. — L'archipel des Philippines, *F. Valdès*.

5 mai. — La messe solennelle de Rossini, *M. de Aróstegui*. — Le son articulé, le téléphone et le phonographe, *J. Fernandez*. — Ressources que nos campagnes offrent aux pauvres, *D. M. Graells*. — L'étude de l'hébreu, *F. Pérez Aguado*.

Civiltà cattolica (Rome). — 2 mai.

— De la politique antipapale en Italie. — Observations sur l' « Histoire universelle » de César Cantù. — Système physique de saint Thomas. — Les diableries du siècle passé.

16 mai. — A quoi servent les fortifications de Rome. — De la nouvelle théorie de suggestion pour expliquer l'hypnotisme. — Du plan maçonnique en Italie. — Un ouvrier apôtre des ouvriers (Kolping).

Dublin Review (Dublin et Londres). — Avril. — Hypnotisme, *Dr J. R. Gasquet*. — Le mouvement scolastique et la philosophie catholique, *W. Ward*. — Le pape Léon XIII et la philosophie catholique en Angleterre. — Les lettres diplomatiques de Talleyrand (1792-1799), *T. B. Scannell*. — L'insurrection au Chili, *miss E. M. Clerke*. — L'hommage au Christ-Roi, *Ch. Coupe, S. J.* — « La Constitution des Athéniens », attribuée à Aristote, *H. Hayman*. — Les prétentions anglicanes au christianisme historique, *L. Rivington*. — Lettres du pape Léon XIII.

Literarische Rundschau (Fribourg en B.). — Mai. — Littérature catholique de l'Angleterre en 1890. — *Wolter*, « Psallite sapienter ». — *Dœrholt*, La doctrine de la satisfaction du Christ. — *Elbel*, Theologia moralis. — *Langen*, Les romans clémentins. — *Schmidt*, La confession religieuse des enfants selon le droit national dans l'Empire allemand. — *Veit*, Dix conférences sur l'art. — *Bonsmann*, Grégoire Ier le Grand. — *Werr*, Histoire de l'*Association du Cartel* parmi les étudiants catholiques d'Allemagne. — *Spillmann*, Autour de l'Afrique. — *Zingeler*, Le chancelier impérial.

Lyceum (Dublin). — Avril. — Le Dr Church sur le mouvement d'Oxford. — « La Passion », par le P. Olivier. — Influences sociales. — Les mythes du sommeil. — La dernière théorie sur le sommeil.

Mai. — La question sociale à Oxford. — Résoudrons-nous le problème agraire? — Dernières romances anglaises. — Le problème homérique est-il insoluble? — Petits poètes américains.

Month (Londres). — Mai. — Dr Windthorst. — Ambition américaine, *F. B. Scannell*. — Le doyen Church et le mouvement *tractarien*. — Un naturaliste du bord de l'eau, *J. Gérard*. — Les anciens Pères et l'autel chrétien, *H. Lucas*. — François de Plas, marin et jésuite, *E. Schreiber*. — L'abolition du servage en Europe : Russie, *chan. Brownlow*. — Parmi les Coraïtes, *G. Tyrrell*.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en B.). — 21 avril. — Windthorst, *in memoriam*. — Les « armes morales » de la démocratie sociale, *H. Pesch*. — L'archevêque Mac Hale, champion de l'école chrétienne, *O. Pfülf*. — Les antennes des insectes (fin), *E. Wasmann*. — Encore le miracle de Tipasa, *P. Van Hoensbroech*. — Les poésies religieuses de Verdaguer, *A. Baumgartner*.

Studi e documenti di storia e diritto (Rome, via dell' Apollinare, 8). — Janvier-mars 1891. — Nouvelles recherches sur la nature et la notion vraie de la juridiction ecclésiastique ordinaire et déléguée (suite), *S. Sanguinetti*. — Oreste patriarche de Jérusalem : « De Historia et laudibus Sabæ et Macarii Siculorum », *J. Cozza-Luzzi*. — La guerre d'Annibal en Italie, de Cannes au Métaure (fin), *G. Bossi*.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *avril* — 20 *mai*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Bénard (abbé). — *Le Christ et les gouvernements modernes.* In-12 de 368 pages. Nancy, Vagner, 1891. Prix : 2 fr. 50. (La douzaine, *franco* en gare, 21 fr.)

Blampignon (E. A.). — *Parfums de première communion; avant, pendant, après.* In-24 encadré, de 386 pages. Paris, Leday, 1891. Prix : 2 francs.

Castanet (abbé F.). — *Beautés célestes de la bienheureuse Vierge Marie.* Deux vol. in-12 de 492 et 572 pages. Tulle, Mazeyrie, 1891. Prix : 6 francs.

Curley (F. de), S. J. — *Celui qui est.* Essai. In-8 de xiv-354 pages. Paris, Retaux, 1891.

C. M., s. theol. lector. — *De relativa S. Joseph et S. Joannis Baptistæ dignitate ac sanctitate dissertatio et confutatio.* In-8 de 93 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

Fourrière (abbé). — *Évangiles pour tous les dimanches et les principales fêtes, avec explications par demandes et par réponses.* (11e éd.) In-24 de 184 pages. Paris, Bricon. Prix : 50 c.

Manuel des enfants de chœur. In-18 de 316 pages. Tournai, Desclée, 1891.

Manzoni (C.). — *De natura peccati deque ejus remissione disputatio.* In-12 de 432 pages. Lodi, Rezzonico, 1890. Prix fort : 4 fr. 25.

Nix (H. J.), S. J. — *Cultus SS. Cordis Jesu, sacerdotibus præcipue et theologiæ studiosis propositus.* Cum additamento *de cultu purissimi Cordis B. V. M.* (2e éd.) In-12 de viii-192 pages. Fribourg en Br., Herder, 1891. Prix : 2 francs.

Oberdœrffer (Dr P.), presbyter Coloniensis. — *De inhabitatione*

Spiritus Sancti in animabus justorum. In-8 de 132 pages. Tournai, Desclée, 1890.

Preces ante et post missam. Hymni, litaniæ aliæque preces in publicis supplicationibus usitatæ. (5e éd.) In-12 encadré, de 72 pages. Ratisbonne, Pustet, 1891. Prix : 2 fr. 50.

Ramière (H.), S. J. — *Le Cœur de Jésus et la divinisation du chrétien* (revu par un Père de la même Compagnie). In-12 de 612 pages. Toulouse, bureaux du *Messager*, 1891. Prix : 3 francs.

Roder (G.), S. J. — *Considerationes pro reformatione vitæ, in usum sacerdotum.* In-32 de 372 pages. Fribourg en Br., Herder, 1891. Prix : 1 fr. 25 ; relié, 2 fr. 25.

Triduum en l'honneur de saint Louis de Gonzague. In-16 de 32 pages. Paris, Œuvre Saint-Luc des Missions.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Cathrein (V.), S. J. — *Moralphilosophie.* Tome II : *Besondere Moralphilosophie* (Morale spéciale). Grand in-8 de xiv-633 pages. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891. Prix : 9 M. = 11 fr. 25 c.

Comte (Aug.). — *Catéchisme positiviste* (édition apostolique). In-18 de xiv-420 pages. Paris, Apostolat positiviste, 1891. Prix : 3 francs.

Cours abrégé et pratique de plain-chant. In-18 de 112 pages. Tournai, Desclée, 1891.

Gailhard (Dr G.). — *Darwinisme et spiritualisme.* In-18 de vii-371 pages. Paris, Perrin, 1891.

Guérin (U.). — *L'Évolution sociale.* (2e éd.) — In-18 de 360 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Melon (P.). — *L'Enseignement supérieur et l'Enseignement technique en France.* In-8 de xvi-160 pages. Paris, A. Colin, 1891.

Molinari (G. de). — *Notions fondamentales d'économie politique et programme économique.* In-8 de viii-468 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Orti y Lara (J.-M.). — *Principios de psicologia segun la doctrina de S. Tomas de Aquino.* Tome I. In-18 de 480 pages. Madrid, Sociedad de S. Francisco de Sales, 1890. Prix : 4 francs.

Thibault (Aug.). — *Compositions musicales.* Collection in-4 de huit chants religieux. Paris, Haton. Prix : 1 fr. 50 et 2 francs chacun.

Wallon (E.). — *Traité élémentaire de l'objectif photographique.* Grand in-8 de 300 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Baudot (V.), S. J. — *Les îles de marbre, excursion dans la mer Egée*. Grand in-8 de 92 pages. Lille-Paris, Desclée, 1891.

Besancenet (A. de). — *Voyage circulaire à travers la France*. In-18 de 280 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 2 francs.

Blanc (Cap.). — *Souvenirs d'un vieux zouave*. (3e éd.) Deux vol. in-12 de 440 et 412 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 4 francs.

Boissière (E. G. de la). — *Mes crimes ! Mes prisons !* In-18 de 293 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Carteron (R.). — *Souvenirs de la campagne du Tonkin*. In-8 de 358 pages. Paris, L. Baudoin, 1891. Prix : 7 francs.

Chabannes (comtesse A. de). — *Sainte Philomène, vierge et martyre*. In-18 de 260 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

Chalamet (H.). — *De la diffusion de la presse catholique, appel aux hommes de foi et de zèle*. In-8 de 56 pages. Bruxelles, 1891 ; Saint-Donat (Drôme), chez l'auteur. Prix : 50 c.

Chamard (dom). — *Annales ecclésiastiques* (1869-1889), pour faire suite à l' « Histoire universelle » de Rohrbacher et aux « Annales » (1846-1868) de Chantrel. 1er *fascic*. Paris, Gaume. Prix de chacun des 5 vol. de 800 pages in-4 : 10 francs.

Confession de Talleyrand (1754-1838). In-18 de xvii-240 pages. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Courcy (marquis de). — *L'Espagne après la paix d'Utrecht* (1713-1715). In-8 de iii-440 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Deporter (commandant V.). — *Extrême Sud de l'Algérie. A propos du Transsaharien*. Grand in-8 de 473 pages, avec une carte en treize feuilles au 1/800 000e. Alger, Fontana, 1891. Prix : 12 francs.

Dumas (abbé Fl.). — *Hermann et les Hohenzollern ou Destinées de la Prusse*. In-12 de 286 pages. Lille, Desclée, 1891. Prix : 3 francs.

Floridian (L.-M.). — *Les coulisses du Panama*. In-18 de 295 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Fournier (P.). — *Le royaume d'Arles et de Vienne* (1138-1378), étude sur la formation territoriale de la France dans l'Est et le Sud-Est. Grand in-8 de xxii-554 pages. Paris, Alph. Picard, 1891.

Garcin (Fréd.). — *Au Tonkin ; un an chez les Muongs*. In-12 illustré de 290 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 4 francs.

Goyau (G.). — *Chronologie de l'empire romain*. In-12 cart. de lix-633 pages. Paris, Klincksieck, 1891. Prix : 6 francs.

Langlois (Ch.-V.) et Stein (H.). — *Les Archives de l'histoire de France* (fasc. 1). — In-8 de xvii-314 pages. Paris, Alph. Picard, 1891.

Le Roux (Hug.). — *Au Sahara.* In-12 illustré de 304 pages. Paris, Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg en Suisse (1827-1847). Nouvelle édition. — Grand in-8 de xxxviii-452 pages. Imprimé à Montpellier, chez L. Grollier, 1889.

Michelet (J.). — *Rome.* In-18 de 392 pages. Paris, Flammarion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Missionnaire (Un) de Saint-François de Sales. — *La Mission de Vizagapatam.* Grand in-8 de xvi-632 pages avec gravures et carte. Annecy, Niérat; Paris, Goëry, 1890. Prix : *franco,* 8 fr. 50.

Orlando (J.), S. J. — *Saint François d'Assise et son influence religieuse, sociale, littéraire et artistique.* In-18 de xviii-292 pages. Paris, librairie Saint-Paul, 1885.

Profillet (Abbé). — *Les Saints militaires; martyrologe, vies et notices.* 6 vol. in-12 de li-608, 517, 612, 785, 708 et 552 pages. Paris, Retaux, 1891.

Ruble (A. de). — *La première jeunesse de Marie Stuart.* In-8 de 320 pages. Paris, Em. Paul et Ce, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Samouillan (abbé A.). — *Olivier Maillard, sa prédication et son temps.* In-8 de 352 pages. Toulouse, Privat; Paris, Thorin, 1891.

Sica (L.-M.), S. J. — *Cenni storici dei cinque fratelli Massa e della loro famiglia.* In-12 de 135-24 pages. Naples, bureau de la *Civiltà cattolica,* 1891.

Sieber (L.). — *Das Mobiliar des Erasmus* (Mobilier d'Érasme, inventaire du 10 avril 1534). Plaq. in-12 de 24 pages. Bâle, typogr. Schweighauser, 1891.

Verhaegen (A.). — *Le Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines* (1726-1804). In-8 de 430 pages. Bruges-Lille, Desclée. Prix : 4 francs.

LITTÉRATURE

ROMANS

Barine (Arvède). — *Bernardin de Saint-Pierre.* In-8 de 192 pages. Paris, Hachette, 1891.

Boussion (dom R.), O. S. B. — *Grammaire latine simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin.* In-18 de 112 pages. Paris, Delhomme, 1891. Prix : 1 fr. 60.

Id. — *Tableaux synoptiques des déclinaisons et conjugaisons latines.* In-8 de 8 pages. Paris, Delhomme, 1890.

Boussion (dom R.). — *Tableaux synoptiques des conjugaisons françaises*. In-8 de 8 pages. Paris, Delhomme, 1891.

Brisay (H. de) et Laumonier (D.). — *Le secret de l'abbé Fauvel*. In-18 de 324 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 3 francs.

Buet (Ch.). — *J. Barbey d'Aurevilly, impressions et souvenirs*. In-18 de xi-470 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Combes de Lestrade (vicomte). — *Seul de son siècle en l'an* 2000 (traduction et discussion de *Looking backward*, par M. Ed. Bellamy). In-12 de 408 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Delaporte (V.), S. J. — *De historia Galliæ publica, privata, litteraria, regnante Ludovico XIV, latinis versibus a Jesuitis Gallis scripta* (thèse). In-8 de 181 pages. Paris, Retaux, 1891.

Id. — *Le Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV* (thèse). In-8 de 424 pages. Paris, Retaux, 1891.

Id. — *Louis de Gonzague, drame historique en un acte et en vers*. In-18 de 40 pages. Toulouse, *Messager du Cœur de Jésus*, 1891. Prix : 25 cent.

Dombre (R.). — *Doctoresse*. In-18 de 282 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Ethampes (G. d'). — *Les voisins de campagne*. In-18 de 282 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 3 francs.

France (An.). — *La vie littéraire* (3e série). In-18 de xviii-406 p. Paris, C. Lévy, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Haussonville (comte d'). — *Madame de La Fayette*. In-18 de 224 pages. Paris, Hachette, 1891.

Ibsen (Henrik). — *Le Canard sauvage, Rosmersholm ;* drames en cinq et quatre actes, traduits par M. Prozor. (2e édition.) In-18 de 326 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Jouy de Veye (A.). — *Voix de la solitude*. Deux vol. in-12 de xvi-388 et 416 pages. Paris, librairie des Bibliophiles, 1891. Prix : 10 francs.

Id. — *Les Harpes, poésies*. (Extraits du précédent.) In-12 de 320 p. Paris, librairie des Bibliophiles, 1891. Prix : 4 francs.

Legouvé (E.). — *Une élève de seize ans*. (2e éd.) In-18 de 388 p. Paris, Hetzel. Prix : 3 francs.

Le Jeune (L.). — *Les auteurs anglais du baccalauréat d'après le programme de* 1890, classe de 3e. In-12 de 172 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

Maupin (A.-M.). — *Epître aux Jacobins*. In-18 de 64 pages. Paris, De Soye, 1891. Prix : 60 cent.

MONTAL (Marie). — *L'idéal de Germaine*. In-18 de 298 pages Paris, Perrin, 1891.

NAPOLI (P.). — *Epistolario di S. Luigi Gonzaga*. In-18 de XI-68 pages. Salerne, typographie nationale, 1891. Prix : 40 cent.

REYAC (B.). — *Claudie*. In-18 de 324 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891.

ROUTHIER (A.-B.). — *Conférences et discours*. In-8 de 436 pages. Montréal, Beauchemin, 1890.

ROZAN (Ch.). — *Au terme de la vie*. In-12 de 328 pages. Paris, Ducrocq. Prix : 3 fr. 50.

Id. — *La bonté*. (9e éd.) In-12 de 292 pages. Paris, Ducrocq, 1885. Prix : 3 fr. 50.

VALDÈS (A.). — *La prise du regard*, roman d'hypnotisme. In-18 de 378 pages. Paris, Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le 31 mai 1891.

Le gérant : P.-P. BRUCKER.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

JUIN 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Celui qui est, Essai, par F. de Curley, S. J. In-8 de xiv-354 pages. Paris, Retaux, 1891.

Rien de plus rare qu'un vrai philosophe doublé d'un poète. Poète, le P. de Curley certainement l'est en maint endroit de son ouvrage; mais, ainsi que cela convenait dans un sujet entièrement philosophique, il se montre avant tout philosophe par la faculté de déduire, qu'il possède à un degré très élevé. Il abuse même quelquefois de cette éminente faculté en l'appliquant avec insistance à des objets, de son aveu « presque évidents ». Trop de lumière éblouit et fatigue. S'il est impossible de conduire les esprits aux vérités abstraites par des chemins de fleurs, il faut au moins leur épargner, quand elles ne sont pas absolument utiles, les longues marches dans les âpres sentiers de la métaphysique. Hâtons-nous de le dire, cette surabondance de preuves, cet excès de logique n'ôte rien au mérite propre d'une œuvre non d'imagination, mais de raison, et le lecteur qui cherche l'idée, non la phrase, trouvera partout du profit dans les belles et savantes déductions où l'auteur se complaît.

A cette fin de siècle, l'idée de Dieu est en péril. Restaurer, raffermir dans les âmes la plus sainte, et aujourd'hui encore, malgré les attaques dont elle est l'objet, la plus populaire des croyances, tel est le but de l'*Essai* sur l'existence de Celui qui est.

Dans une première partie, l'auteur détermine les vérités que présuppose sa démonstration. Ces vérités, qui sont les premiers principes de la raison et l'existence personnelle, suffisent pour établir la *Divine Existence;* mais parce que l'existence du monde antérieur ajoute, sinon à « la profondeur », du moins à « l'ampleur » de la démonstration, le P. de Curley s'arrête à considérer l'univers visible, et il cherche le fondement sur lequel repose la certitude que nous avons de la réalité de cet univers. Ce fondement il croit le découvrir dans le raisonnement qui suit : Nous avons la sensation du monde comme présent ; or, il est impossible de trouver une raison suffisante de cette sensation en dehors de la présence du monde ; car les sensations que nous avons de la présence du monde servent à notre vie, et pour servir à notre vie, elles supposent la présence du monde. L'auteur explique, développe ces propositions, et de cette vérité : le monde existe et nous est présent, il fait sortir toutes nos connaissances cosmiques, en concluant à l'activité, à la réalité substantielle, à la nature diverse des êtres qui composent l'univers.

La seconde partie contient la démonstration de l'existence de Dieu. Dieu se démontre, non par l'idée de l'infini, ainsi que le veulent les cartésiens et les ontologistes, après saint Anselme, mais *a posteriori* par les effets de sa puissance, la considération de ses œuvres. Les créatures sont l'échelle qui nous élève à Dieu, en vertu du principe de causalité.

Comment se fait cette ascension vers *Celui qui est ?* On peut partir des existences visibles, sans se préoccuper de leur nature, et de ces existences considérées comme un simple fait conclure à l'existence de l'être parfait, en raisonnant ainsi : Quelque chose existe ; donc Dieu existe. L'auteur adopte une autre marche plus complète et aussi rigoureuse. Sous ces titres : *Au-delà*, *Dans la lumière*, *En haut*, il établit trois grandes thèses : la première, que le monde n'a pas la raison de son existence en lui-même, mais dans un autre ; la seconde, que cet être, auteur du monde, est une intelligence ; la troisième, que cette intelligence existe par elle-même.

Le monde a un créateur. — Les caractères des êtres cosmiques : la limite, le nombre, le mouvement, la durée successive ou le temps, nous font comprendre que l'univers, étant imparfait, n'existe point par lui-même. Ils nous obligent à chercher en

dehors du monde un être créateur et totalement distinct du monde. L'axiome aristotélicien : *Omne quod movetur ab alio movetur*, suggère au P. de Curley de judicieuses observations, et l'examen approfondi auquel il soumet cet axiome est un modèle d'analyse philosophique. Signalons encore ici la réfutation des théories darwinistes qui, faisant sortir l'homme de l'animal, l'animal du végétal, le dernier des végétaux du minéral, le minéral de l'accident ou du rien, prétendent expliquer le plus par le moins, l'être par le néant.

Le créateur du monde est une intelligence. — L'auteur arrive à cette conclusion de deux manières. S'appuyant sur ce point établi, que le monde a sa raison d'exister dans un autre être, il démontre que la cause du monde est intelligente, parce qu'elle est cause totale, cause créatrice, cause libre. Puis, de l'ordre qui existe dans le monde, il tire la preuve suivante : L'ordre dont resplendit l'univers suppose une intelligence, cette intelligence n'est pas dans le monde ; elle est donc hors du monde et dans un être supérieur.

L'intelligence créatrice existe par elle-même. — « Deux hypothèses, dit l'auteur, ont été imaginées pour échapper à l'existence de l'être par lui-même, cause intelligente du monde ; l'hypothèse du diallèle et l'hypothèse de la série sans fin. Le diallèle considère les êtres qui composent l'univers comme un cercle fermé dont les points se produisent, s'engendrent mutuellement. A engendre B, et B engendre A. De cette façon, il n'y a aucun être existant par lui-même. Ceux qui admettent la série sans fin considèrent le monde comme une ligne dont le commencement est A, et dont le terme est à l'infini, ou plutôt n'existe pas. A est engendré par B, B est engendré par C, C est engendré par N. De cette façon aussi, tous les êtres existent par d'autres êtres. »

Le diallèle et la série infinie, seules hypothèses imaginables pour échapper à l'être existant par lui-même, sont non seulement impossibles, contradictoires; mais, comme le prouve fort bien le P. de Curley, à supposer qu'elles fussent possibles, elles n'obtiendraient pas le résultat qu'on en attend, elles n'éviteraient pas l'être premier, ne rendraient pas compte du monde.

Ainsi l'intelligence, à la recherche de la raison suffisante des êtres, ne peut ni s'immobiliser dans le monde, ni se mobiliser

éternellement hors du monde. Pour expliquer le fini, elle doit s'élever non dans un vague sans terme, mais à l'existence infinie, source de toutes les existences. « Il suffit d'ailleurs d'une seule existence contingente pour nous porter à l'être nécessaire... Je suis, donc Dieu est : raisonnement irréfutable. Je suis fini, je puis avoir des égaux et des supérieurs en quantité innombrable. Ma vie s'écoule à travers de perpétuels changements ; je suis dépendant de tout ce qui m'entoure. J'ai un berceau, j'aurai un tombeau. Je ne suis donc point par moi-même. »

Mais si le fond du raisonnement reste le même, quel que soit le nombre des existences contingentes soumises à notre examen, il est clair que plus nous étudions l'ensemble de l'univers, plus nous nous enfonçons dans les secrets de la nature, plus en un sens la démonstration de Dieu grandit. Dans le chapitre intitulé : *Marche de l'intelligence*, l'auteur met en lumière et fait ressortir par une suite de considérations, à notre avis magnifiques, ce que la preuve de l'existence divine reçoit et de force nouvelle et « d'éclat accidentel », soit du progrès des sciences, soit du développement des sociétés.

Arrivé au terme de sa démonstration, le P. de Curley indique, suivant son expression, le portrait de l'être antique par excellence, en représentant l'infinie perfection et les attributs qui sont comme les traits de Dieu, savoir : l'unité, la simplicité, l'immutabilité, l'éternité. Ce portrait, cette image, dit-il, est une déduction, car c'est de l'idée de l'être existant par lui-même, que sortent, par voie de conséquence rigoureuse, toutes les perfections renfermées dans l'infinité divine.

Quand le philosophe a prouvé sa thèse, il ne lui est pas interdit, mais bien plutôt, s'il a reçu d'en haut une âme poétique, il lui est naturel d'ouvrir son cœur et de donner une place dans son œuvre aux sentiments qu'inspirent les grandes vérités et les grandes pensées. C'est là ce que fait le P. de Curley. Il termine par une élévation à Dieu l'*Essai* dans lequel il vient de démontrer l'existence de *Celui qui est*.

Deux appendices ayant pour titre, le premier : *Descartes dans le nouveau programme d'études*, le second : *Le respect de la tradition*, font suite à l'ouvrage. Ceux qui se plaisent aux études philosophiques et morales y liront avec intérêt d'excellentes réflexions et sur le rôle de réformateur que s'est donné Descartes

et sur l'importance que tous savent accorder à la tradition dans la religion, la famille, la société, la science. J. PRA, S. J.

De Inhabitatione Spiritus Sancti in animabus justorum disserit Dr P. OBERDŒRFFER, Presbyter Coloniensis. In-8 de 131 pages. Tournai, Desclée.

Le mode d'habitation du Saint-Esprit dans les âmes justes est assurément un des mystères les plus impénétrables de la vie surnaturelle. Est-ce un motif pour les théologiens de renoncer à l'espoir de jeter quelques rayons de lumière dans ses insondables profondeurs ? L'auteur de l'opuscule que nous présentons au public ne l'a point pensé. Nous sommes heureux de le féliciter du résultat de sa courageuse tentative. Son travail sera grandement utile à tous ceux qui sont épris du noble désir de connaître les merveilles opérées dans nos âmes par l'auteur de tout bien.

Les vérités universellement admises dans les écoles catholiques sont clairement et méthodiquement exposées et appuyées de témoignages nombreux et bien choisis de l'Écriture, des saints Pères et des maîtres de la théologie.

Quant au problème spécial qui divise les théologiens, pour savoir si l'union de la Divinité avec les âmes justes est commune aux trois personnes, ou bien si elle est propre et personnelle à la troisième personne de la sainte Trinité, l'auteur l'a exposé, discuté et résolu avec beaucoup de sagacité, d'érudition et de modération.

L'explication qu'il s'attache à faire prévaloir est non seulement la plus communément admise dans les écoles de théologie, mais encore la plus aisée à concevoir. Le but de cette explication est de mettre pleinement en lumière l'efficacité des dons surnaturels pour constituer notre divinisation ; de requérir la présence substantielle et spéciale des trois personnes divines dans le sanctuaire de nos âmes ; de reconnaître les titres du Saint-Esprit à être considéré par *appropriation* comme l'auteur de toute sainteté créée, mais aussi de rejeter absolument l'hypothèse d'une sorte d'union hypostatique d'un genre nouveau, qui rattacherait accidentellement les âmes à la troisième personne de la sainte Trinité pour recevoir par cette liaison ou ce contact le complément nécessaire de la sanctification et le dernier sceau de l'adoption divine.

Les partisans de cette dernière explication ne pourront s'empêcher de rendre hommage à la parfaite compétence de leur adversaire et au ton plein de courtoisie de sa réfutation.

Nous faisons des vœux pour que les futurs docteurs de nos facultés catholiques, à l'exemple du savant prêtre de Cologne, concentrent leur attention sur un point important de la théologie et conquièrent les palmes académiques par une de ces dissertations qui cherchent à trancher une question controversée, avançant ainsi la solution si désirable des grands problèmes de la science sacrée. L. BOUSSAC, S. J.

I. — **Le Sacerdoce éternel,** par S. Ém. le cardinal MANNING. Traduit de l'anglais par M. l'abbé C. MAILLET. In-16 jésus de 323 pages. Avignon, Aubanel, 1891.

II. — **Le Clergé et le Peuple catholique,** par le R. P. LEHMKUHL, S. J., auteur de la *Theologia moralis*. Traduit de l'allemand. In-16 de 43 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

I. — Le *Sacerdoce éternel*, de Son Éminence le cardinal Manning, paru en 1883, nous était connu de réputation ; huit nations étrangères en jouissent déjà dans leurs langues : nous ne les envierons plus, grâce à M. l'abbé C. Maillet, qui a su garder sous une forme bien française le génie original de la langue anglaise et la pensée si personnelle du vénérable archevêque de Westminster.

Des vingt chapitres de l'ouvrage, les deux premiers, plus spécialement dogmatiques, exposent clairement une haute doctrine sur la nature et les pouvoirs du sacerdoce. Le prêtre qui s'est ainsi remis devant les yeux la sublimité de son état goûtera mieux les considérations pratiques des autres chapitres. On y trouve, sur les relations diverses de la vie du prêtre, des aperçus personnels et élevés, de fines observations morales, des pensées fécondes qui se gravent dans l'esprit sous leur forme concise, des conseils dictés par le zèle et la charité d'une âme apostolique et vraiment sacerdotale. Signalons les pages si pratiques sur les dangers du prêtre, sur ses douleurs et ses joies, sur le prix de son temps, sur le prêtre prédicateur.

Partout, un fond solide de théologie. Peut-être pourrait-on désirer une précision plus rigoureuse dans quelques expressions touchant les questions si délicates des dons du Saint-Esprit, de

leur nature et de leur action, du caractère sacerdotal, de son sujet d'inhérence et de ses rapports avec la grâce sacramentelle; mais les théologiens ne s'y tromperont pas. D'ailleurs, Mgr Manning dont le but est tout pratique, ne s'attarde pas dans de stériles discussions : en présence des systèmes, il choisit le sien et passe outre. Il ne recherche pas non plus en quel sens le sacerdoce est éternel; la permanence incontestée du caractère sacerdotal lui suffit pour justifier le titre de son livre. Nous aurions mauvaise grâce à discuter sur des pointes d'aiguille ; où se réfugierait la liberté d'opinion, si ce n'est dans ces questions déliées, qui resteront probablement toujours à l'état de *quæsita* non résolus?

L'auteur insiste souvent sur la perfection exigée par le sacerdoce : certes, aucune perfection n'est trop haute pour le prêtre, on ne saurait assez le redire; toutefois, en affirmant à plusieurs reprises que l'état du sacerdoce est l'*état de perfection*, Mgr Manning nous semble communiquer trop généreusement à ses prêtres le privilège de l'état épiscopal. Saint Thomas précisément, dans l'article cité à la page 299 (2ª 2æ q. 184, a. 8), place l'évêque seul dans l'état de perfection; vient ensuite l'état de tendance à la perfection, qui est l'état religieux. Assurément, le religieux ne prétend pas chercher une perfection plus haute que celle qui s'impose au prêtre, mais il s'oblige pour l'atteindre à des moyens plus efficaces. Et saint Thomas confirme sa doctrine par ces paroles de saint Grégoire : *Clerici qui monachorum propositum appetunt, quia meliorem vitam sequi cupiunt, liberos eis ab episcopis in monasteriis oportet largiri ingressus.* L'adage reste d'ailleurs toujours vrai : *Extra statum perfectionis perfecti multi, intra statum perfectionis multi imperfecti.*

Cette réserve, qu'on nous pardonnera, n'infirme en rien notre conclusion : le *Sacerdoce éternel* sera pour les prêtres un excellent livre de lectures méditées, une source de hautes et bienfaisantes pensées, un guide plein de sagesse et d'expérience.

L'exécution typographique, malgré quelques incorrections, mérite une mention pour son élégance et son goût.

II. — Le clergé personnifie dans le peuple catholique l'action bienfaisante de l'Église. Comment l'exercera-t-il dans les conditions actuelles? Le R. P. Lehmkuhl l'explique en quelques pages nettes et précises, où il passe en revue les aspects multiples de

cette mission du prêtre. Associations à fonder et à diriger, rapports directs avec les paroissiens, œuvres d'hommes et de jeunes gens : pour tous ces points, l'auteur, s'appuyant sur les enseignements du concile de Trente appliqués à la situation présente par les récents conciles provinciaux de Sens, d'Auch, de Québec, etc., donne de sages conseils et rappelle des obligations de conscience.

Puisse cet opuscule, aussi opportun chez nous qu'en Allemagne, soutenir et encourager la vaillance des prêtres catholiques dans le combat suprême, engagé pour l'âme du peuple de France !

P. CHESNAY, S. J.

Mémoire sur le Culte de la Croix avant Jésus-Christ, par M. l'abbé Ansault, chanoine honoraire de Langres et de Lorette, curé de Saint-Éloi de Paris. In-8 de 100 pages. Paris, Retaux, 1891.

Crucem vetusta combiberunt sæcula, chantait Prudence au quatrième siècle ; telle est aussi la conviction profonde à laquelle « une étude passionnée de la révélation primitive » a conduit M. l'abbé Ansault. L'antiquité a été enivrée de la croix ! L'emblème sacré de la Rédemption, avant comme après le sacrifice du Calvaire, domine le monde ; il apparaît chez tous les peuples, soit dans la forme véritable de l'instrument de notre salut, la croix latine ou la croix en T, soit dans quelqu'une de ses nombreuses variantes : croix grecque, croix de Malte, croix ansée, croix gammée ou *svastika;* partout il est vénéré comme un symbole de félicité, de salut, de vie éternelle. Aux témoignages autorisés des plus célèbres archéologues, à peu près unanimes pour affirmer ce grand fait, l'auteur ajoute le témoignage des monuments, que de nombreuses gravures mettent sous les yeux du lecteur, et ce n'est pas sans quelque étonnement que l'on voit deux monarques assyriens, du dixième et du neuvième siècle avant Jésus-Christ, porter sur la poitrine une croix grecque et une croix de Malte, comme les chevaliers chrétiens au temps des croisades.

Mais, dira-t-on, ces différents symboles sont-ils réellement des croix ? Oui, répond M. l'abbé Ansault, l'Église les a tous adoptés dans son iconographie, son architecture, sa liturgie ; donc elle y

a reconnu le signe de notre salut, la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Or, cette unanimité des peuples dans le culte de la croix ne saurait s'expliquer sans une révélation primitive, et l'auteur du mémoire salue ici une démonstration nouvelle, mais éclatante, de la divine origine du christianisme : « O ennemis de la Croix, conclut-il, ce n'est pas le Christ mort pour vous sur la croix du Calvaire, ce n'est pas l'Église, c'est l'humanité qui vous excommunie ! ».

Le sentiment qui a inspiré ces pages est donc le zèle du prêtre pour la sainte cause du divin Crucifié, non moins que la conviction de l'archéologue, et nous savons gré à M. le curé de Saint-Éloi de nous faire profiter ainsi des savantes recherches qu'il poursuit au milieu des labeurs du ministère pastoral.

Est-ce à dire toutefois que la démonstration soit sans réplique ? Nous n'oserions l'affirmer, et l'auteur lui-même ne nous dissimule pas que ses conclusions sont en désaccord non seulement avec celles des écrivains ennemis du surnaturel, qui accusent l'Église d'avoir adopté pour son culte la croix du paganisme antique, mais aussi avec la thèse soutenue par plusieurs savants catholiques, tels que Mgr de Harlez et M. F. Robiou, pour lesquels le rapport entre les croix antiques et la croix chrétienne est purement extérieur : l'origine de ces croix et l'idée qu'elles expriment différant totalement de l'origine et de la signification de notre croix chrétienne, *instrument de supplice* transformé par l'Homme-Dieu en instrument de salut.

On peut espérer que cette controverse servira à faire la lumière sur les points encore obscurs du grave problème auquel le mémoire de M. l'abbé Ansault propose une réponse, discutable sans doute, mais assurément digne d'attirer l'attention du théologien et de l'apologiste.

A. PIFFARD, S. J.

La Religion de combat, par l'abbé Joseph Lémann. In-8 de xv-527 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

Sous ce titre : *la Religion de combat*, M. l'abbé Joseph Lémann a entrepris une nouvelle apologie du catholicisme, celle qui convient le mieux, dit-il, à notre temps. L'Église sur la terre n'est-elle pas, en effet, appelée « militante » ? Et Léon XIII, dans son encyclique sur *les principaux devoirs des chrétiens*,

n'a-t-il pas déclaré que ceux-ci sont « nés pour le combat »?

La religion, selon l'étymologie même du mot, est le lien qui unit l'homme à Dieu. « Or, remarque l'auteur de l'ouvrage que nous analysons, c'est ce lien que l'on veut couper, briser, mettre en pièces partout. Déjà il est brisé dans les administrations, dans les écoles, dans les hôpitaux, à l'armée, dans les prétoires de la justice; plus de Dieu, plus de lien, plus de religion. » Qui donc interviendra pour s'opposer à l'œuvre de destruction? Toutes les autres sociétés religieuses sont réduites à l'impuissance et souvent même prennent part aux complots révolutionnaires; la religion catholique, parce qu'elle est divine, peut seule conjurer le péril social; on comprend dès lors jusqu'à quel point elle doit se montrer belliqueuse. Aussi toutes les rigueurs sont-elles réservées contre elle; on sent bien qu'elle seule possède assez d'énergie pour organiser la résistance.

« Le *cléricalisme*, s'était écrié le coryphée des loges, voilà l'ennemi! » L'adversaire, s'écrie à son tour M. l'abbé Joseph Lémann, ce n'est pas telle ou telle forme de gouvernement, mais bien l'*apostasie* qui les déflore et les dénature toutes. Et il cite ce patriotique reproche que Mgr Freppel adressait un jour à la majorité hostile de la Chambre : « Vous pouvez faire apostasier la République, vous ne ferez pas apostasier la France. »

Nous ne suivrons pas l'auteur de *la Religion de combat* à travers les quatre livres où il expose son éloquente apologie, dans un style brillant, plein de souvenirs bibliques et de mouvements oratoires. Nous ferons seulement observer qu'il réclame pour l'Église l'honneur de la défense et la gloire de l'attaque; et de cette attaque catholique il nous montre la nature, la légitimité, la nécessité à notre époque.

Puisse cet ouvrage « qui a demandé son souffle à la vérité, à la charité et à la justice, obtenir cette précieuse récompense de contribuer, en France et ailleurs, à l'organisation des volontés et des forces catholiques »! (P. XIV.) V. MERCIER, S. J.

L'Hypnotisme, étude scientifique et religieuse, par M. l'abbé Moreau, vicaire général de Langres. In-18 de XXII-612 p. Paris, Leday, 1891.

« L'hypnotisme, nous dit M. l'abbé Moreau à la première ligne

de son livre, est à l'ordre du jour. » On en parle partout : dans les salons et dans les académies, dans les journaux et dans les revues, dans les tribunaux et jusque dans les églises. Impossible de se désintéresser de cette importante question, sous peine de rester étranger au mouvement des idées à notre époque. Elle vaut donc la peine d'être prise en sérieuse considération.

A peine le sommeil magnétique avait-il fait son apparition sous le nom d'hypnotisme, qu'une foule d'incroyants essayèrent de l'accaparer, comptant s'en servir comme d'une nouvelle arme contre la foi. « Nous sommes l'ennemi du merveilleux et du mysticisme, s'écriait le docteur Gibier dans son *Étude historique, critique et expérimentale*, et n'admettons pas qu'il puisse se produire rien en dehors des lois de la nature. » Une revue spéciale fut fondée, et les rédacteurs ressuscitèrent, à propos d'hypnotisme, toutes les anciennes objections contre les miracles de l'Évangile. Jésus-Christ et les apôtres n'étaient plus que de simples magnétiseurs, opérant des guérisons par l'imposition des mains. « L'histoire nous rapporte, s'écria M. Guyonnet du Péral dans un congrès, que le Christ fut forcé de s'y reprendre à deux fois pour faire une cure laborieuse. »

Un grand nombre de personnes, par suite d'ignorance ou de légèreté, jouent avec l'hypnotisme sans en soupçonner les dangers; les pouvoirs publics ont déjà dû plusieurs fois intervenir pour interdire des abus contraires aux convenances et aux bonnes mœurs. L'autorité religieuse s'est aussi émue, et on l'a vue, en plusieurs diocèses, introduire cette question si controversée parmi les sujets de conférences ecclésiastiques. Il convient, en effet, d'éclairer les consciences délicates qui demandent une direction dans leurs vives et légitimes anxiétés.

Que faut-il donc penser de l'hypnotisme, au double point de vue scientifique et religieux? M. l'abbé Moreau s'est proposé de répondre dans l'étude que nous annonçons aujourd'hui.

Les dix chapitres que renferme son livre peuvent, me semble-t-il, être divisés en quatre parties : la première, historique; la seconde, anecdotique; la troisième, scientifique; la quatrième, doctrinale. Division nécessaire pour bien préciser les différentes appréciations que nous croyons devoir porter sur l'ouvrage entier.

La partie historique est suffisamment exposée dans le premier chapitre, qui s'étend de 1778 à 1878, c'est-à-dire depuis l'arrivée

de Mesmer à Paris jusqu'au début des conférences du docteur Charcot à la Salpêtrière.

La partie anecdotique, la plus riche et la plus variée, se trouve disséminée dans tout l'ouvrage. « C'est aux sources que j'ai puisé, dit M. l'abbé Moreau. Je me suis vite aperçu qu'en hypnotisme, comme en toute espèce de questions, les auteurs se copiaient, sans le dire. Il en résulte que le même fait, raconté cent fois par cent copistes différents, laisse croire aux lecteurs qu'il y a cent faits en faveur d'une expérience, alors que le rôle est toujours tenu par la même personne. »

La partie scientifique comprend sept chapitres : le Sommeil et ses modifications morbides ; Sujets et manœuvres hypnotiques ; l'École de la Salpêtrière et l'école de Nancy ; la Suggestion ; la Suggestion mentale ; Thérapeutique magnétique ; Thérapeutique hypnotique.

« Comment, disait naguère un curé de Paris, répondrons-nous à ceux qui nous interrogent sur l'hypnotisme ? Nous n'avons nous-mêmes sur cette question que des « divagations ». C'est à remplacer ces divagations par des données scientifiques que s'est efforcé M. l'abbé Moreau. Pour y parvenir, il ne s'est attaché qu'aux maîtres et à leurs disciples autorisés. Et pour mieux exposer leurs théories, il les fait parler le plus possible, ayant soin d'éviter toute appréciation personnelle. Il a de même évité de parti pris « les données métaphysiques » ; et c'est en cela que cette troisième partie laisse à désirer. Pas n'est besoin, sans doute, de recourir aux « données métaphysiques » ; mais on ne saurait se passer des « données psychologiques », comme on peut le voir dans les solides travaux de MM. Ribet et Méric, ou des PP. Franco et de Bonniot.

La partie doctrinale forme la matière des deux derniers chapitres : l'Hypnotisme et la loi morale ; l'Hypnotisme et la foi catholique. Est-il permis d'hypnotiser ? de se laisser hypnotiser ? Peut-on ne voir dans les phénomènes hypnotiques que le jeu normal des forces humaines agrandi par le sommeil nerveux ? ou l'action du démon est-elle nécessaire pour expliquer certains phénomènes ? Telles sont les questions examinées par l'auteur et qu'il a fait suivre de conclusions, les unes scientifiques et les autres théologiques.

Les premières peuvent se formuler dans cette unique proposi-

tion : *Medici certant et adhuc sub judice lis est.* Quant aux secondes, il suffit d'examiner la conduite de l'Église ; or, l'Église ne s'est prononcée ni pour ni contre l'hypnotisme envisagé d'une manière spéculative ; mais elle condamne certaines pratiques de l'hypnotisme, à cause des inconvénients qui en résultent, et réprouve, dans les phénomènes de clairvoyance divinatoire ou de suggestion mentale, tout ce qu'on doit attribuer à l'action démoniaque.

En résumé, cette *Étude*, approuvée par plusieurs évêques, qui ont félicité l'auteur de la clarté de son exposition et de l'orthodoxie de sa doctrine, peut offrir, croyons-nous, un guide utile à tous ceux qui n'ont ni le temps ni le moyen d'approfondir eux-mêmes ces curieuses et difficiles questions. V. MERCIER, S. J.

L'Homme aux 33 têtes, mémoires posthumes du franc-maçon Paul Le Gobeur. In-16 de 124 pages avec dessins. Paris, Lamulle et Poisson, 1891. Prix : 50 centimes.

L'*Homme aux* 33 *têtes* est une brochure de propagande antimaçonnique. Le titre, la dédicace, les dessins sont curieux, j'allais dire étranges ; mais sous cette forme moqueuse l'auteur dévoile avec verve les menées des loges.

Paul Le Gobeur est une dupe dont les « Enfants de la veuve » exploitent à plaisir la bourse bien garnie. Il se laisse conduire par les 33 *degrés* de la hiérarchie maçonnique ; puis, suffisamment édifié sur le compte des frères Trois-Points, il se décide à dévoiler leurs mystères. Voici la conclusion : « Si le franc-maçon pratique réellement et consciencieusement les enseignements et les principes qu'on lui inculque, il devient successivement sectaire, voleur, escroc, tyran, révolutionnaire, athée, débauché, assassin, fils de Satan, etc., etc. »

Les faits rapportés sont intéressants ; mais on pourrait trouver à la brochure un air un peu trop mystérieux et un ton parfois trop plaisant : les gens sérieux l'en goûteront moins, et le peuple, à qui elle s'adresse, y verra peut-être une charge.

H. DARTOIS, S. J.

Le Jardin des Roses de Notre-Dame, par le R. P. Meschler, S. J. Traduit de l'allemand par Jean Levaux, S. J. Qua-

trième édition. In-24 de 234 pages. Liège, Godenne, 1891.

Ce gracieux opuscule n'est pas, comme son titre pourrait le faire supposer, un recueil de pieuses allégories et de considérations poétiques sur la Vierge Marie. Sans dédaigner une parure dont notre littérature ascétique est assez prodigue, il offre encore au lecteur des fruits qui ne germent qu'en une terre forte et bien travaillée. Avant tout, c'est un choix de conseils aussi clairs que pratiques sur une dévotion que les pressantes invitations du Souverain Pontife ont rendue plus chère aux catholiques : la dévotion au saint Rosaire.

Je ne crois pas que les jeunes gens, avec qui l'auteur semble converser de préférence, soient rebutés par aucun de ces entretiens, où la doctrine, annoncée par des titres charmants, leur est versée saine et limpide. En tout cas, certaines pages intitulées : *Pas de roses sans épines*, seront agréées, même des moins austères.

Les enseignements de saint Ignace sur l'oraison avec ses consolations et ses épreuves, les industries fécondes du *Livre des Exercices*, y sont commentés et appliqués au Rosaire avec une aisance et une netteté qui trahissent un maître de la vie spirituelle.

En quittant ses auditeurs, le pieux *trouvère de Notre-Dame* pourra sans crainte tendre à chacun son escarcelle, et, tout en recueillant le salaire qu'il envie, la promesse du chapelet quotidien, il savourera comme « il est doux d'avoir ajouté un fleuron à la couronne de la Mère de Dieu ». L. DECLAIRVAUX, S. J.

Souvenir du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague, par le P. Pierre-Xavier POUPLARD, S. J. In-18 jésus de 143 pages. Paris, Retaux et fils, 1891.

Dans cette gracieuse brochure, tous les genres de *souvenirs* se trouvent réunis : histoire et détails biographiques choisis, documents pontificaux, exercices de dévotion, maximes spirituelles de saint Louis de Gonzague, un bouquet poétique; puis, en tête, un portrait du jeune marquis de Castiglione, prince du Saint-Empire, page d'honneur à la cour d'Espagne en 1581.

La partie consacrée aux diverses pratiques de piété comprend :

un *Triduum*, une *Neuvaine* et six autres sujets de méditations ou de lecture pour les *six dimanches* en l'honneur de l'angélique patron de la jeunesse. Le P. P.-X. Pouplard emprunte un certain nombre des pensées qu'il développe au discours que le vénérable Bellarmin, confesseur de Louis et témoin de son admirable mort, prononça au jour anniversaire de cette mort, le 21 juin 1608.

Ce pieux opuscule, préparé pour le troisième centenaire, n'en restera pas moins, selon le vœu de l'auteur, « comme un recueil d'exercices toujours pratiques en l'honneur de saint Louis de Gonzague ». Ce *Souvenir* mérite d'être offert aux jeunes gens dans les maisons d'éducation chrétiennes.

V. DELAPORTE, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

L'Intellect actif, *ou du Rôle de l'activité mentale dans la formation des idées* (Thèse de doctorat), par l'abbé C. Piat, agrégé de philosophie. In-8 de 200 pages. Paris, Leroux, 1890.

Nous n'avons pu parler de la thèse de M. l'abbé Piat sur l'*Intellect actif*, au moment où elle parut. C'est une omission que nous nous étions promis de réparer. M. Dunan vient de nous en fournir heureusement l'occasion. Dans un article récent de la *Revue philosophique*, il rend compte du livre de M. Piat, ou plutôt il le prend à partie. Ses critiques sont très vives. Elles ne sont pas très neuves. Elles ont déjà été faites à peu près toutes lors de la soutenance en Sorbonne. M. Dunan était sans doute là. Il a pris des notes et il les livre au public. Nous pouvons les certifier conformes. Tout s'y trouve. L'accusation de sensualisme, comme le reproche d'ignorance de la philosophie kantienne et le tour dédaigneux de la phrase rappellent suffisamment la critique et le ton de M. Boutroux.

Il y a quelques nouveautés cependant. M. Dunan regrette de ne rien trouver dans cette thèse sur les idées de beau et de bien,

et il en veut à l'auteur de ne pas nous avoir fait pénétrer la nature intime de l'âme en nous donnant toute une métaphysique de l'esprit, c'est-à-dire de ne pas avoir glissé dans une théorie de la connaissance intellectuelle, l'esthétique, la morale, la métaphysique, en un mot toute la philosophie. Ce sont là certainement des observations judicieuses.

Elles conduisent M. Dunan à cette conclusion que le livre de M. Piat est incomplet et que, de plus, il est inutile. Quel est en effet son objet? De déterminer la nature et l'origine des idées universelles et nécessaires. Vieille question qui a tourmenté sans raison la philosophie antique, et que la pensée moderne a, non pas résolue, mais supprimée[1]. Voilà qui est lumineux. Le savant n'a plus à se demander quelle est l'origine et par suite la valeur des concepts géométriques, et le métaphysicien perdrait son temps qui ferait de pareilles recherches sur les idées de cause ou de substance. Ce sont là des questions supprimées. On le voit, le procédé est très simple. On peut se demander s'il est aussi décisif. Quelle relation peut-il y avoir entre la conception mécaniste dont on nous parle et l'origine des idées? En réalité il n'y en a pas, et une pareille assertion montre suffisamment que M. Dunan a peu compris la thèse de M. Piat, qu'il n'en a pas vu les limites et n'en a pas saisi la portée. Pour indiquer le rôle de l'activité mentale dans la formation de nos idées, il n'est pas nécessaire de connaître la nature du monde, il est même inutile de savoir s'il existe. Ce qu'on recherche, ce n'est pas le rapport de l'image et de l'objet, mais celui de l'image et de l'idée. Quelle que soit la conception de la nature que l'on accepte, qu'on soit mécaniste ou dynamiste, la question demeure, et, quoi qu'en pense M. Dunan, il la faut résoudre.

La solution de M. Piat a-t-elle quelque mérite? Aux yeux de notre savant critique elle n'en a qu'un, c'est qu'elle est absolument inédite, entièrement neuve. Il avoue qu'elle a quelque ressemblance avec les solutions données jadis par Aristote et les scolastiques, mais il nous assure en même temps qu'elle en diffère sur des points essentiels. Il serait sans doute bien empêché, si on le mettait en demeure de les marquer. Sans doute il y a dans le travail de M. Piat des parties vraiment originales, qui ré-

1. Elle a substitué aux genres et aux espèces une conception mécaniste de l'univers.

vèlent une vigueur d'esprit peu commune : nous signalons notamment une étude sur la nécessité, son caractère, ses limites, et un examen approfondi du principe de causalité ; mais sa doctrine, dans ce qu'elle a d'essentiel et de fondamental, est la pure doctrine d'Aristote et de saint Thomas.

M. Dunan la déclare inintelligible, et certainement il ne l'entend pas. « Il y a un conceptualisme, dit-il, dont pas un homme de réflexion ne pourrait vouloir : c'est celui qui consiste à prétendre que nous avons dans l'esprit des *représentations, c'est-à-dire en définitive des images* qui correspondent à l'ensemble des individus d'une même espèce. » Cette théorie est digne de tous les dédains dont il l'accable. Ce n'est pas celle de M. Piat. Malheureusement M. Dunan ne peut arriver à comprendre qu'il y a une différence radicale entre la connaissance intellectuelle et la connaissance sensible. Toute représentation, dit-il, c'est-à-dire toute pensée, est en définitive une image. Rien ne lui paraît plus clair. Rien n'est plus faux cependant. Et c'est un point sur lequel il aurait trouvé de précieux renseignements dans le livre de M. Piat, s'il l'avait lu avec attention et sans parti pris. Nous ne pouvons reprendre ici ni résumer cette démonstration, qui est faite de main d'ouvrier. Nous nous permettrons seulement de demander un éclaircissement à M. Dunan. Une manière, qu'il déclare acceptable, d'expliquer la connaissance, c'est « de refuser à l'image la généralité, pour la retrouver dans l'usage que nous ferons de ces mêmes représentations, réduites par là à n'être plus qu'individuelles ». Voilà qui est bien. Il n'y a dans l'esprit que deux choses : l'image et la manière de s'en servir. Mais d'où nous vient cette habileté dans le maniement de l'image ? Et comment se fait-il que l'animal n'ait pu l'acquérir ? Quand M. Dunan aura trouvé, pour répondre à cette question, autre chose que le mécanisme ingénieux, mais manifestement insuffisant, imaginé par M. Taine, il pourra se remettre à l'étude de l'ouvrage de M. Piat. Ce sera un travail fructueux. Il verra alors que la théorie qu'on lui propose n'a rien de commun avec celle qu'il combat, et que les critiques qu'on lui soumet ont plus de portée qu'il ne pense.

Elles sont sans valeur, dit-il, parce que ni l'innéisme ni l'empirisme ne sont tenus d'expliquer une conception de l'idée qu'ils n'acceptent pas. M. Dunan a le don des solutions faciles et radicales. Il se débarrasse de ce qui le gêne. Mais la métaphysique

n'est pas cependant une science de fantaisie. Elle ne choisit pas à son gré son point de départ et ne pose pas les questions comme elle l'entend. Elle les reçoit. C'est la nature des choses qui les lui impose. La question n'est donc pas de savoir ce que telle ou telle école entend par idée, mais bien d'établir ce qu'est l'idée, de démêler ses caractères et de les expliquer. C'est ce qu'a fait M. Piat. Il ne fonde pas sa théorie sur des définitions arbitraires. Il ne présuppose rien. Il s'adresse à l'expérience. Mais il en tire tout ce qu'elle contient. C'est plaisir de le voir dégager l'idée de l'image, marquer les différences qui les distinguent et le lien qui les unit; par une analyse pénétrante et subtile, trouver dans l'idée l'universalité et la nécessité; montrer que ces caractères sont inexplicables en dehors de son système; que de plus l'innéisme sépare par une barrière infranchissable l'esprit de la nature, et que l'empirisme l'y engloutit; que ni l'un ni l'autre ne peuvent expliquer la pensée ni fonder la science. « C'est, dit-il, la théorie de l'Intellect actif, et cette théorie seule, qui nous met à même d'expliquer la valeur empirique de nos idées, de voir le point où la logique formelle se soude à la logique réelle, de comprendre pourquoi les faits obéissent en quelque sorte aux prévisions de la pensée.

« .....C'est donc au moyen âge qu'il faut revenir quand il s'agit de la connaissance intellectuelle. » Nous ne pouvons qu'applaudir à cette conclusion.

Si nous avions à examiner la thèse dans le détail, nous aurions peut-être quelques réserves à formuler. Ainsi nous regrettons que M. Piat, quand il recherche le fondement de l'idée, ait cru le trouver dans une possibilité abstraite qui ne dépend de rien et se suffit à elle-même, et qu'il l'ait en quelque sorte laissée suspendue dans le vide au lieu de la rattacher à la réalité vivante et substantielle de Dieu. Mais dans son ensemble son travail est aussi solide que profond. Il prouve surtout que la méthode expérimentale ne conduit pas nécessairement à l'empirisme, qu'elle est au contraire, pour qui sait la manier, un instrument aussi sûr que puissant, et que par sa nature elle est et doit être l'auxiliaire de la vérité. M. Dunan n'a vu dans cette étude qu'un essai de jeune homme. C'est un essai sans doute, mais il présage un maître. M. Dunan sera peut-être un jour de notre avis.

Pour le moment, lui qui est si prodigue de conseils, en accepterait-il un? C'est douteux. N'importe, nous le donnons à tout

hasard : qu'il lise posément et avec réflexion Aristote et saint Thomas. Et si, contre toute prévision, il les avait déjà lus, qu'il ne laisse pas transpirer ce secret. On serait bien obligé de conclure qu'il ne les a pas compris. M. C., S. J.

De la propriété et de ses formes primitives, par Émile DE LAVELEYE, membre des Académies royales de Belgique, de Madrid et de Lisbonne, correspondant de l'Institut de France, etc. Quatrième édition, revue et considérablement augmentée. In-8. Paris, Alcan, 1891.

Étudier les institutions et coutumes des peuples, en déduire certaines lois générales qui régissent l'humanité et dont on ne s'affranchit point sans danger, est une méthode qui fut trop féconde en excellents résultats, pour que nous voulions blâmer M. de Laveleye de l'avoir employée.

Il nous fournit de précieux renseignements sur l'état de la propriété en différentes parties du monde et à diverses époques, et nous lui sommes reconnaissant de les avoir complétés dans la nouvelle édition de son livre. La langue, il est vrai, n'est pas travaillée; la lecture de l'ouvrage est généralement difficile ; mais cet assemblage de documents n'en constitue pas moins une mine précieuse où puiseront ceux qui, voulant étudier ces questions, n'ont pas le loisir de faire par eux-mêmes les recherches auxquelles s'est livré M. de Laveleye.

Cette part faite à l'éloge, remarquons que l'auteur veut soutenir une thèse économique en la prouvant par les faits qu'il apporte. Voici la thèse : « Dans toute société organisée conformément au droit naturel ou plutôt rationnel, tout homme devrait posséder au moins viagèrement, non précisément un lot de terre, comme sous le régime exclusivement agricole, mais l'instrument de travail, c'est-à-dire la terre pour l'agriculteur, l'outil pour l'artisan ou une part de l'usine pour l'ouvrier de la grande industrie. » (P. x.) La propriété doit être collective et non individuelle, et le pouvoir la modifie à certaines époques plus ou moins rapprochées selon les besoins des familles. A ce point que, lorsque les juristes et les économistes « s'efforçaient d'établir la légitimité de la propriété quiritaire que le droit romain nous a léguée, ils prouvaient au contraire que la propriété naturelle

(c'est-à-dire collective) telle qu'elle a été établie chez les peuples primitifs, était seule conforme à la justice ». (P. 542.)

En d'autres termes, pour quiconque sait comment se nomme la détention injuste d'un objet, la propriété foncière absolue et perpétuelle, c'est le vol.

Eh bien! pour soulager la conscience de M. de Laveleye, qui doit sans doute se demander s'il peut garder sa fortune et demeurer honnête homme, nous lui dirons que sa thèse n'est nullement prouvée par les faits qu'il apporte.

On trouve, il est vrai, dans les Indes le domaine éminent de l'État, tel que l'entend M. de Laveleye, c'est-à-dire le droit de considérer les terres comme siennes, et de les répartir entre les différentes familles; mais l'auteur ne nous apprend-il pas que ces contrées furent soumises à la domination musulmane (p. 43), et que la propriété y est régie par les principes admis dans tous les pays mahométans? Vraiment, quelle haute antiquité pour ces principes! Et comme nous sommes bien assurés d'y trouver la forme primitive de la propriété!

Le principe de la propriété collective et du domaine éminent accordé au pouvoir civil ne ressort pas davantage de l'organisation du *Mir* russe ou des *aborigènes* d'Amérique. Car, suivant M. de Laveleye lui-même, « le Mir ou la commune n'est pas seulement une unité administrative, *elle est plutôt une association patriarcale, une extension de la famille* ». (P. 11.) Et ailleurs (p. 405) : « Les sociétés primitives, au moment où elles passent du régime pastoral au régime agricole, sont composées de groupes d'hommes unis par les liens d'une commune descendance. »

Le Mir, ou la tribu, possède donc la terre, mais le Mir ou la tribu n'est autre chose que la famille gardant son organisation patriarcale; d'où je conclus que le possesseur permanent est la famille, et non le pouvoir civil. Dès lors, à l'encontre de M. de Laveleye, c'est la propriété foncière absolue et perpétuelle qui, bien loin d'être une injustice, a été la première en usage.

Quant aux villages de Suisse, aux biens communaux de France dont on peut regretter la disparition, ils dénotent la sage prévoyance de nos ancêtres, le besoin instinctif de la corporation, et nous applaudissons quand nous voyons flétrir la Révolution qui a isolé l'individu, détruit la famille (p. 120), enlevé aux communes leur autonomie; mais, avec la meilleure volonté, nous ne pou-

vons découvrir dans les coutumes observées la raison d'être de cette affirmation : « Le dominium exclusif, personnel et héréditaire appliqué à la terre, est un fait relativement très récent. » (P. xxi.)

D'autant plus que nous indiquerons à M. de Laveleye une source de documents qu'il n'a pas songé à consulter, savoir : la sainte Bible. Au chapitre xxiii de la Genèse, Abraham achète une double caverne, située dans le champ d'Ephron, et en donne le prix non à la cité, mais à Ephron *qui lui livre son champ. « Agrum trado tibi, et speluncam quæ in eo est.* » (V. 11 et 17, 18.) Puis, comment passer sous silence l'ordonnance du jubilé prescrite par Dieu lui-même (Levit., ch. xxv), en vertu de laquelle, tous les cinquante ans, chacun doit rentrer en possession de son bien : *Anno jubilæi redient omnes ad possessiones suas* (v. 13), et comment ne pas y reconnaître, d'après le contexte, l'affirmation de la propriété individuelle et permanente s'étendant aux terres aussi bien qu'à la maison et au verger?

Signalons en terminant quelques erreurs fondamentales. A la page xxviii et dans tout le chapitre xxxv, l'auteur affirme le droit naturel qu'a tout homme, non seulement à *acquérir* le domaine, ce que l'on admet universellement, mais à *avoir* la propriété d'un coin de terre, ou d'un outil, ou d'une part de l'usine. Et cette affirmation repose sur un sophisme qu'on s'étonne de rencontrer sous la plume d'un économiste habitué à penser. Le voici dans sa simplicité : « L'homme a le droit de posséder ce qui lui est nécessaire pour vivre ; donc, il a le droit de posséder ce qui lui peut fournir ce nécessaire. »

Puis, que penser de ces déclarations, pour le moins surprenantes, surtout dans le sens purement matériel qui leur est donné : « Le christianisme est une religion égalitaire. L'Évangile est la bonne nouvelle apportée aux pauvres, et le Christ n'est pas l'ami des riches. Sa doctrine aboutit au communisme. » (P. xviii.) Oserons-nous dire à M. de Laveleye que, s'il est chrétien, pour être l'ami du Christ il lui serait bon de renoncer à ses biens, et d'entrer dans un de ces couvents dont il semble avoir si peur (p. 28 et 29)? Il apprendrait alors à leurs habitants étonnés que « bientôt ils seront assez forts pour dicter leurs volontés aux législateurs et au souverain ».

Quant au dernier chapitre, consacré exclusivement à combattre

tous les arguments, bons et mauvais, apportés en faveur de la propriété quiritaire, il doit jeter l'auteur dans un singulier embarras, quand son intelligence cherche quel droit ont fait valoir les premiers hommes et font encore valoir les tribus indépendantes de l'Amérique (p. 301), lorsque, s'établissant sur un terrain, ils ont empêché et empêchent les autres hommes de s'y installer. Le problème ne manque pas d'un certain charme, et nous le proposons volontiers à M. de Laveleye, qui ne reconnaît point l'occupation comme un titre à la propriété.

P. DUCRET, S. J.

La Richesse et le bonheur, par Ad. Coste. In-24 de 188 pages. Paris, F. Alcan. Prix : 60 centimes.

Richesse et bonheur, deux mots faciles à rapprocher; deux choses difficiles à réunir. Au reste, le bonheur ne paraît qu'au titre et à la dernière page, dans cet abrégé d'économie politique. Il n'est question que de la richesse : elle dépend des fonds productifs et s'accroît de l'épargne sous toutes ses formes : réserves, amélioration du fonds, augmentation de la famille. L'épargne doit être facilitée par la liberté du commerce, conservée par la propriété individuelle, généralisée par la diffusion des biens peu à peu répartis également entre tous, sous l'action de la famille, des pouvoirs publics et des associations libres. Ni collectivisme, ni socialisme, ni protectionnisme, mais liberté, égalité, d'où justice et bonheur. L'auteur suppose la sagesse humaine assez forte pour modérer toute seule les passions : tant pis! Les disciples de ce naturaliste ne seront pas heureux, disons même, jamais riches.

On a cousu à cet opuscule cent pages de développements sur la famille, l'épargne, le crédit, la propriété, extraits de divers écrits du même auteur : il en fallait pour 60 centimes.

E. SECRÉ, S. J.

Le Médecin du foyer, contenant l'exposé de tous les soins nécessaires à la conservation de la santé depuis la naissance jusqu'aux limites extrêmes de la longévité humaine, par A. Ysabeau, ancien professeur d'histoire naturelle à l'École normale de Bruxelles. In-18 de 428 pages. Paris. Garnier. Prix : 3 francs.

Homme de science et d'expérience, causeur agréable, M. Ysa-

beau prend l'être humain depuis son premier souffle jusqu'à son dernier soupir et expose successivement tout ce que peut la médecine familière pour le maintien de la santé, soit lorsqu'elle agit seule, soit lorsqu'elle est appelée à seconder les secours demandés à l'art médical. Il indique les affections dangereuses, dont il serait imprudent de chercher à triompher par les seules ressources de la médecine domestique ; il évite de décrire les causes, les caractères, les symptômes et les remèdes de celles qui sont de nature à ne pas être traitées en famille. Il recommande surtout les remèdes tirés des substances végétales, remèdes jadis très en vogue, trop discrédités peut-être aujourd'hui.

Nous n'admettons pas qu'au foyer puisse trouver place la médecine spirite (p. 233), fort lucrative sans doute pour les somnambules de profession, — notre siècle de positivisme se prête facilement à la duperie, — mais onéreuse et décevante pour ceux qui en font l'essai. Les chefs de famille consciencieux ont de tout autres devoirs à remplir dans les cas désespérés. Il eût mieux valu, pour rajeunir la médecine du foyer, reconnaître que les espérances d'autrefois sont réalisées et signaler les travaux de M. Pasteur sur la rage (p. 225). Ces réserves faites, nous conseillons ce livre aux maîtres de maison, aux garde-malades. Ceux qui le mettront à profit ne seront pas de dangereux rivaux, mais d'utiles auxiliaires des médecins brevetés. A. VILLERAIS.

Manuel d'exercices gymnastiques et de jeux scolaires. Ministère de l'Instruction publique. Paris, G. Masson.

L'Université, qui s'inquiète si peu des hautes vertus chrétiennes, veut donner à la France des citoyens souples et robustes : voilà la raison du présent manuel. Après les arrêtés obligatoires, un programme aussi détaillé que celui du baccalauréat, et une façon d'avant-propos sur l'éducation physique, la leçon de gymnastique et le rôle du maître, le livre premier s'ouvre par des définitions. Toutes les attitudes sont décrites, puis représentées par une quarantaine de bonshommes en caleçon de bain : rien n'est oublié, pas même la flexion des orteils. Viennent ensuite les préceptes particuliers à la gymnastique ou à ses applications : marche, course, exercices en vue des sauvetages; la boxe, le bâton, la canne, l'escrime ont aussi leur place. Des figures par-

tout. Tout cela sent bien un peu la réglementation excessive; l'élève quitte une classe pour une autre : on veut arrêter le surmenage intellectuel et l'on va, sans reposer l'esprit, surmener le corps.

A cette objection, le second livre répond par un choix de jeux d'intérieur ou de plein air. C'est la partie pauvre; mais elle est assez riche pour les lycées.

Messieurs les censeurs, il faut *faire jouer :* voilà le difficile.

E. SECRÉ, S. J.

Traité élémentaire de l'objectif photographique, par E. WALLON. Grand in-8 de 299 pages. Gauthier-Villars, 1891.

L'auteur expose d'abord les propriétés des lentilles et des systèmes centrés, et les moyens propres à corriger leurs aberrations. En vue de rendre cet exposé plus net et d'une lecture plus facile, les démonstrations mathématiques ont été rejetées à la fin du volume. Claires et méthodiques, elles peuvent être utiles aux élèves de mathématiques spéciales, ainsi qu'aux candidats à la licence et à l'agrégation. Mais c'est surtout aux photographes, amateurs ou de profession, que s'adresse le présent ouvrage; il les met en état de choisir en connaissance de cause l'instrument dont ils ont besoin. Les divers types d'objectifs simples, doubles symétriques, doubles dissymétriques et triples, sont passés en revue; l'étude de chacun d'eux met en lumière son adaptation plus ou moins bonne à un usage spécial : portraits, paysages, reproductions, etc.; les dimensions des principaux systèmes sont données. Enfin, un chapitre est consacré à l'étude expérimentale des objectifs, qui comprend deux parties : l'essai, destiné à mettre en évidence les défauts possibles et à motiver le rejet de l'instrument; la détermination des constantes, qui fait connaître les services qu'on en peut attendre et guidera dans son emploi.

COUETTE,
Docteur ès sciences, professeur de physique
aux Facultés catholiques d'Angers.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

L'Histoire sainte enseignée aux enfants, Récits de la Bible et de l'Évangile, par M. l'abbé Lucien Bailleux, ancien secrétaire aux Facultés catholiques d'Angers, et M. l'abbé Victor Martin, professeur aux mêmes Facultés. In-12 de 212 pages. Paris, Putois-Cretté, 1891.

En un temps où l'enseignement officiel bannit des écoles jusqu'au souvenir de Dieu, de nos origines, de nos destinées, il devient de plus en plus nécessaire et urgent d'enseigner avec soin l'*Histoire sainte* aux enfants chrétiens, et de leur mettre à cet effet entre les mains des textes non seulement irréprochables, mais intéressants et attrayants. Autrement, comme le disent les auteurs du présent ouvrage, « ils ressembleraient bientôt aux malheureux élèves des écoles sans religion, qui n'entendent jamais parler ni de Dieu, ni de Notre-Seigneur, ni de nos saints Livres».

MM. L. Bailleux et V. Martin, déjà connus par leur excellente *Histoire de France*, nous offrent, composée sur un plan très méthodique, une histoire des deux divins Testaments, très digne d'éloges et approuvée pour l'enseignement primaire par le cardinal archevêque de Paris.

Un abrégé, aussi complet que possible, des faits les plus mémorables de la Bible et de l'Évangile, des divisions nettement marquées avec des titres en relief, des questionnaires détaillés, des résumés, des notes philologiques à la portée des jeunes lecteurs, enfin de nombreuses gravures, font de cette *Histoire sainte* un livre élémentaire des plus utiles et des plus parfaits, plein de science, de clarté et d'intérêt. V. DELAPORTE, S. J.

Histoire ecclésiastique à l'usage de la jeunesse, par dom Bosco, recommandée par Mgr L. Gastaldi, archevêque de Turin. Traduction française d'après la neuvième édition italienne. In-12 de viii-508 pages. Nice, librairie du Patronage Saint-Pierre, 1890. Prix : 2 fr. 50.

Au milieu de ses incessantes occupations et des œuvres apostoliques qui honorent sa vie, dom Jean Bosco, fondateur de l'Ora-

toire et de la pieuse Société des Salésiens, le Vincent de Paul du dix-neuvième siècle, a su se ménager quelques heures pour composer des ouvrages destinés à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse. C'est là encore un apostolat, et non pas le moins utile ni le moins fécond. On lui doit une *Histoire sainte* et une *Histoire de l'Italie*, adoptées dans toutes les écoles du royaume jusqu'au ministère Crispi. Le succès de l'*Histoire ecclésiastique* a été considérable aussi dans la péninsule italienne.

C'est à grands traits que dom Bosco retrace l'histoire de l'Église. Dans des notions préliminaires, il fait connaître sa constitution hiérarchique, ses assemblées délibérantes et législatives avec des pouvoirs plus ou moins étendus. Puis, suivant sa marche à travers les peuples, à travers les siècles, il raconte les événements, expose les raisons qui les expliquent, et par là nous met à même d'admirer l'action divine sur le monde depuis Jésus-Christ, fondateur de l'Église, jusqu'à Léon XIII, glorieusement régnant. Hommes et faits, tout défile sous nos yeux et nous donne des leçons d'une incontestable utilité pratique, puisqu'il importe aujourd'hui plus que jamais de connaître le riche patrimoine catholique et de le défendre. Toute l'Église est là ; elle vit, elle agit, elle parle ; tendre mère pour ses enfants, charitable, mais ferme en face de ses ennemis. Le récit, tout imprégné de foi, rapide, est semé d'excellentes remarques, d'arguments solides pour la défense sociale et religieuse. Signalons une page blanche. Le vénérable auteur a passé sous silence la campagne de Garibaldi contre le pouvoir temporel, au temps de Pie IX, la prise de Rome par les bandes de condottieri, les hauts faits des Lamoricière, des Pimodan, des Charette et de leurs héroïques zouaves. Le traducteur pourrait l'écrire et la donner en supplément.

Cette *Histoire ecclésiastique* est suivie de la liste des papes, selon leur ordre de succession, et d'un dictionnaire des noms les plus usités dans le volume, touchant la géographie, les diverses cérémonies et les rites religieux. Ce dictionnaire facilitera singulièrement l'intelligence complète du texte. Le traducteur est un prêtre français distingué, qui s'est enrôlé sous la bannière de dom Bosco. Les pères et les mères de famille voudront lire eux-mêmes l'*Histoire ecclésiastique* et s'empresseront de la mettre entre les mains de leurs enfants. Cette lecture ne saurait manquer d'être pour tous utile autant qu'intéressante. A. VILLERAIS.

Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des papes, de 1790 à nos jours, par Charles Van Duerm, S. J. Un vol. in-8 de 458 pages. Lille, Desclée, 1891. Prix : 4 francs.

On sait avec quelle bonne foi certains disciples de Voltaire écrivent l'histoire, et quelle guerre sans trêve ni merci ils font à la vérité. L'histoire des États de l'Église, en particulier, a été mise souvent par eux dans un jour manifestement faux. Ému des ravages de cette conspiration voltairienne et maçonnique, le Saint-Père exhorte fréquemment les catholiques à l'étude de l'histoire, encourage les vaillants polémistes à revendiquer avec énergie et persévérance les droits méconnus du Siège apostolique. « Soyez toujours, disait Léon XIII en février 1879 aux représentants de la presse, unanimes et résolus à défendre sans cesse par la parole et par la plume la nécessité du pouvoir temporel, pour le libre exercice du pouvoir spirituel. L'histoire à la main, montrez que ce pouvoir a été constitué et a duré en vertu d'un droit si légitime qu'il n'est pas possible d'en assigner un plus grand ou même égal dans les choses humaines.»—«En particulier, ajoutait le Saint-Père en août 1803, dans une lettre adressée au cardinal Pitra, le principat civil des pontifes romains, fondé non sans un dessein providentiel pour sauvegarder leur indépendance et leur majesté, cette souveraineté aussi légitime dans son droit de possession, que recommandable par ses bienfaits sans nombre, a été en butte aux traits les plus acérés de la malveillance et de la calomnie. Il faut que ces accusations insultantes, depuis trop longtemps accumulées contre les pontifes romains, soient dissipées avec une science compétente. A de faibles narrations qu'on substitue les investigations laborieuses et conduites à maturité; qu'on oppose aux arrêts téméraires un jugement prudent, aux opinions frivoles une critique savante. Il faut énergiquement s'efforcer de réfuter les mensonges et les faussetés en recourant aux sources, se souvenant que l'historien ne doit prêter au soupçon ni de flatterie ni d'animosité. »

Déjà, sous des formes variées, une protestation ininterrompue a lieu pour rappeler au Piémont, devenu l'Italie, que les faits accomplis ne constituent pas des droits, que l'abus et les triomphes de la force laissent intacts les droits imprescriptibles du Roi-Pontife.

Le P. Van Duerm, dans le livre que nous signalons à nos lecteurs en ce moment, a pris comme but les paroles de Léon XIII, que nous venons de rapporter. Qu'il nous permette de lui dire qu'il a répondu avec bonheur et complètement à l'appel du Saint-Siège, que son remarquable ouvrage servira puissamment la cause de la souveraineté temporelle des papes. Son travail est une étude d'ensemble tout à fait lumineuse sur les événements politiques accomplis dans les États romains depuis la révolution de 1789, et sur les rapports entre Rome et les divers gouvernements, avec la France tout spécialement. Dans un style sobre, clair, maître de lui et cependant chaud et pénétrant, l'historien de la royauté pontificale a su dégager des inextricables broussailles où les sources s'égarent un exposé admirablement lucide. La doctrine est sûre, et pas une seule fois elle ne se perd en concessions libérales, ni en exagérations dommageables à la thèse, qui ressort magistrale de ce récit.

Puisse cette chaude défense du pouvoir temporel contribuer à faire flétrir l'injuste politique et l'ambition sacrilège des « hommes ennemis, qui ont voulu, par ruse et par violence, arracher au Pontife un principat civil qu'avait constitué avec le suffrage spontané des siècles un plan manifeste de la divine Providence, pour maintenir à jamais au Saint-Siège sécurité et liberté, les deux conditions les plus nécessaires au gouvernement de la république chrétienne ».

Puisse ce tableau saisissant des épreuves et des triomphes par lesquels la Providence a fait passer le pouvoir temporel des papes, soutenir les courages ébranlés et relever les esprits abattus !

« Ni l'occupation des Romagnes, écrit le P. Van Duerm, en guise de conclusion, ni le guet-apens de Castelfidardo, ni la convention de septembre, ni la brèche de la Porta Pia, ni le plébiscite du 2 octobre 1870, ni la loi des garanties, ni le silence de l'Europe officielle, ni la triple alliance, ni les visites des empereurs Frédéric III et Guillaume II au Quirinal n'ont apporté à l'Italie la solution de la question romaine. La question romaine demeure ouverte pour l'Italie comme pour tout le monde civilisé : elle reste pendante au tribunal de la conscience des peuples et au tribunal de Dieu. »

P. D'ARC.

Les Élections épiscopales dans l'Église de France, *du neuvième au douzième siècle.* Étude sur la décadence du principe électif (814-1150), par P. Imbart de la Tour, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux. In-8 de xxxi-554 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

M. Imbart de la Tour est un élève de Fustel de Coulanges. A son école il a appris à laisser un peu de côté le point de vue anecdotique et le point de vue politique dans l'histoire, pour s'attacher surtout à l'étude des institutions.

Il apporte dans cette étude le même soin, la même méthode que son maître. Les faits sont réunis avec une patience scrupuleuse, les documents contemporains étudiés avec soin. Il analyse les institutions, il sépare les différents éléments, il remonte autant que possible jusqu'à leur origine, et les suit dans leurs développements.

Le sujet qu'a choisi M. Imbart de la Tour est nettement délimité : ce sont les élections épiscopales dans les Églises de France, du neuvième au douzième siècle. C'est une intéressante question de droit canonique d'après les faits historiques. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de s'être un peu trop renfermé dans cette période chronologique. Sans doute il est loisible à un auteur de déterminer son plan, c'est même excellent ; seulement, pour avoir le nœud de certaines questions, il est nécessaire souvent de remonter jusqu'aux origines d'une institution, et de la suivre jusqu'en ses derniers développements. En général, M. Imbart s'est bien renseigné ; mais quelquefois ses informations nous ont paru insuffisantes au point de vue que nous signalons. Ainsi, par exemple, l'analyse du pouvoir papal, de l'application des droits pontificaux, est un peu trop restreinte à l'époque dans laquelle l'auteur a voulu se renfermer. Il y manque une certaine largeur de vues que l'auteur aurait acquise en étudiant cette grande institution au delà des limites chronologiques qu'il s'est tracées.

Ce livre témoigne de vastes lectures, d'une étude très consciencieuse des sources, d'une rare force et netteté d'esprit, qui ont permis à l'auteur de pénétrer le sens des textes, de classer et de distribuer les matériaux. Ce sont là des qualités de vrai historien.

Il n'est pas surprenant, dans un ouvrage aussi étendu, traité par un laïque, de trouver quelques fautes théologiques (p. 57,

58, 59). Le système électif dans l'épiscopat est considéré un peu trop au point de vue politique; il est trop présenté sous un aspect purement humain. Erreurs sur les irrégularités en matière canonique (p. 69).

A côté de cela, de très bonnes pages sur le pouvoir, tel que l'Église l'envisage, et la théorie de l'autorité d'après l'Église (p. 63).

L'auteur reconnaît que les fausses décrétales n'innovent rien (p. 160, 173, 174), au moins en ce qui concerne la partie qu'il étudie, l'élection épiscopale.

Il ne fait pas un vain étalage d'érudition, quoiqu'il soit bien au courant des dernières recherches. Cependant on peut s'étonner qu'il ne cite pas Philips (*Droit ecclésiastique*), qui méritait d'être consulté dans une question de cette nature. Cette espèce de dédain pour les ouvrages généraux est l'un des traits de son maître.

En somme, le livre de M. Imbart de la Tour est très sérieux, très intéressant, bien composé. Dom PAUL PIOLIN, O. S. B.

Saint Amable, *sa vie*, *son église*, *son culte*, par L. BERNET-ROLLANDE, avocat. In-8 de 240 pages. Clermont-Ferrand, Bellet et fils, 1891.

Ce livre nous transporte en Auvergne, dans la vieille ville de Riom, et nous parle du saint qui, vers la fin du quatrième siècle, quand la foi y fleurissait déjà, fut mis à la tête de la communauté des fidèles de Riom. Sur les faits de la vie même du saint, on en est presque réduit aux conjectures, l'histoire de Riom jusqu'au onzième siècle se réduisant à quelques souvenirs populaires, et la vie de saint Amable ayant été racontée pour la première fois dans un manuscrit latin du onzième siècle, annoté et publié par P. Faydit en 1702.

L'histoire des reliques de saint Amable, du culte qui lui fut rendu dans l'église qui en a la garde depuis 475, voilà l'intérêt capital du livre, où ne laisse pas de retentir l'écho des vieilles rivalités de Riom et de Clermont. L'auteur, et à très bon droit, revendique pour Riom la gloire d'avoir abrité le corps de son apôtre tour à tour dans l'église de Saint-Bénigne, bâtie par saint Amable lui-même, puis dans l'abbaye des Augustins, quand, devant la menace des invasions barbares du dixième siècle, les conciles de 1050-1060 supprimèrent, en beaucoup d'endroits,

pour les clercs la propriété privée, et que les monastères se multiplièrent en Auvergne. L'Église de Riom fut confiée alors aux *chanoines réguliers* de Saint-Augustin ; autour d'elle se fonda l'*abbaye de Saint-Amable*, où s'enseignèrent les sept arts libéraux, et qui contribua à étendre au loin le prestige de la cité, devenue par les chartes de Philippe-Auguste et de saint Louis, en 1214 et 1260, le siège d'une *prévôté*, d'un *bailliage royal*, — la résidence d'un prince du sang. Dans les premières années du dixième siècle, se rencontre un épisode curieux que M. Bernet n'a pas manqué de nous faire connaître. (Cf. *Gallia Christiana*, II, p. 388 et 394.) La France, hélas ! avait suivi l'antipape d'Avignon, qui était en 1404 Pierre de Lune, préconisé sous le titre de Benoît XIII.

Les chanoines de l'abbaye de Saint-Amable avaient alors à élire un abbé. Ils élurent *Pierre IV de Morge*, dont le titre principal était d'avoir eu autrefois Pierre de Lune pour professeur de droit canon, à Montpellier. Le chapitre, en demandant confirmation du choix, ne manqua pas de rappeler au pape intrus ce souvenir personnel, il est plaisant de voir en quels termes : *Qui est decretista bonus, nam ab eadem vestra sanctitate audivit decretum...* Et les prérogatives pontificales de porter la croix et la mitre, octroyées sur-le-champ, ne sortirent plus des armes du chapitre. En 1548, Paul III prononça la sécularisation de l'abbaye, et la maison abbatiale fut remise à un *curé doyen*, « en vue d'un plus grand bien », dit la Bulle.

Il y aura autant de charme que de profit à lire, dans le chapitre x, l'histoire détaillée des *fréries* ou *frairies*, représentant la vie religieuse des corporations de toutes sortes très florissantes à Riom, et la description de leurs fêtes annuelles si bien inspirées par la foi et la reconnaissance, mais dont la piété et la bonne humeur ne faisaient pas toujours tous les frais. — Le chapitre xi nous fait connaître à fond les droits, les services et attributions des *marguilliers* établis à Riom, en 1553 ; c'est là une des parties les plus instructives et les plus intéressantes de l'ouvrage. C'étaient les marguilliers qui avaient la garde des reliques de saint Amable, et qui, au jour où la châsse sortait portée à travers la ville, entouraient la personne qui avait obtenu par voie d'*estrousse* (adjudication) et payé à beaux deniers *le reinage* de la fête, c'est-à-dire l'honneur de marcher derrière la

châsse. M. Bernet nous apprend que de nos jours encore, Riom n'a pas abdiqué la gloire de cette procession traditionnelle riche de grâces, et que tous les ans, le dimanche qui suit le 11 juin, la châsse est portée en triomphe par douze laboureurs ou vignerons vêtus de blanc (p. 222).

La Révolution, il est vrai, avait passé par Riom. M. Taine nous dit que, pour étudier l'histoire de l'Église de France, de 1789 à 1800, il faut lire des biographies ou des histoires locales. (*Révolution*, III, p. 410, note.) Le livre de M. Bernet, où à partir du chapitre xx, l'histoire du culte de saint Amable se confond avec l'histoire même de Riom, nous fait saisir sur le fait ce que dut être en province la tyrannie des commissaires de la Convention. A Riom, non seulement toutes les églises et leurs dépendances deviennent *biens nationaux*, mais on ordonne la démolition des cinq clochers, on débaptise ridiculement le nom des rues, jusqu'à changer la *rue des Morts* en *rue du Silence* et la *rue de la Cure* en *rue de l'Unité;* on punit le repos du dimanche et on impose le repos du décadi; enfin, on dépave l'église de Saint-Amable, pour extraire le salpêtre des terrains du sous-sol où dormaient les morts de plusieurs siècles (p. 209 et 217).

Parfois, dans ce livre d'érudit, les faits sont trop entassés, et il faudrait laisser circuler plus d'air et de lumière pour reposer et éclairer le lecteur. Je crois aussi que, pour tous ceux qui n'ont pas visité Riom, une gravure représentant l'églíse de Saint-Amable eût été fort utile, ne fût-ce que pour mieux faire goûter la belle description qu'en font Mérimée, Émile Montégut (p. 50 et p. 52). Là se bornent les critiques.

En même temps que la curiosité historique est satisfaite, la foi est grandement consolée par la pureté du sens catholique de l'auteur, aussi bien dans les jugements portés sur le grand schisme d'Occident et sur la Réforme, que dans l'explicite croyance aux miracles, par lesquels la toute-puissance de Dieu a récompensé la foi des siècles chrétiens.

J. LE GÉNISSEL, S. J.

Le Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines (1726-1804), par Arthur VERHAEGEN. In-8 de 430 pages. Lille, Desclée. Prix : 4 francs.

Les évêques belges ont eu, pour les guider dans leur coura-

geuse résistance de ces dernières années, de remarquables devanciers. Qui n'a entendu parler de l'évêque de Gand et de ses généreux séminaristes? L'archevêque de Malines était jusqu'ici moins connu : les patientes recherches de M. Verhaegen ont mis dans un meilleur jour son dévouement à l'Église.

L'auteur s'était préparé à ce travail en racontant *les cinquante dernières années de l'ancienne Université de Louvain.* On écoute avec plaisir l'historien qui possède une si profonde connaissance de son sujet. Toutefois les premiers chapitres du livre offrent moins d'intérêt. Quelques exposés de principes auraient utilement varié l'énumération des faits, au début et dans le reste de l'ouvrage; car aujourd'hui les bons principes sont rares, et l'auteur, nous le savons, en a d'excellents.

Le cardinal de Franckenberg, né dans la basse Silésie, fut élève des Jésuites au collège de Gross-Glogau, puis à l'Université de Breslau. Devenu en 1759 archevêque de Malines et primat des Pays-Bas, il se trouva au premier rang pour combattre cette persécution hypocrite, qui se faisait jadis par des édits et des ordonnances, qui s'est faite depuis par des lois, des décrets et des arrêtés préfectoraux. On sait tout ce que la résistance à ces attaques exige de fermeté et de modération : le cardinal sut montrer l'une et l'autre.

Sous Marie-Thérèse, meilleure que ses ministres, et sous Joseph II, plus mauvais que les siens, il s'opposa avec une énergie constante aux mesures qui lésaient les droits de l'Église. Il ne se laissa ni jouer par la politique, ni ébranler par les menaces, ni fatiguer par les tracasseries.

Tantôt le gouvernement se mêle de réformer le bréviaire; tantôt il travaille à supprimer l'abstinence du carême. Un jour, il impose un prédicateur; le lendemain, il veut administrer un béguinage. Une autre fois, l'empereur sacristain, pris de sollicitude pour les religieux, que le chant de l'office épuise, décide que ce chant sera désormais remplacé par la psalmodie. La persécution, toujours plus ou moins ridicule, prenait parfois un caractère plus grave, lorsque, par exemple, Joseph II établit sans motif une complète égalité entre les catholiques et les protestants, ou lorsque, après avoir fermé les séminaires épiscopaux, il se chargea de former des prêtres dans un séminaire général d'où seraient bannies les doctrines ultramontaines. L'archevêque combattait

toujours, et parfois avec succès, comme dans la question des séminaires.

On se tromperait cependant si, en le voyant ainsi sur la brèche, on le croyait implacable et agressif. Il accordait tout ce que lui permettait sa conscience, et ne cherchait que la paix, persuadé que « l'autorité de Sa Majesté et celle de l'Église ne se croisent jamais, quand on y va de bonne foi des deux côtés ». Sa modération lui valut même les attaques de l'ardent polémiste Feller, qui, ajoutons-le, ne tarda pas à lui rendre justice. La fermeté du cardinal parut peu à peu. L'empereur, qui l'éprouvait plus que d'autres, écrivit un jour que l'archevêque devait « plier ou casser ». L'archevêque ne plia ni ne cassa; mais bientôt l'Empire tomba.

A cette époque (1789), des difficultés d'un nouveau genre se présentèrent. Placé entre les États de Belgique qui cherchaient à conquérir leur indépendance, les Autrichiens et les Français qui luttaient pour la leur ravir, le cardinal donna plus que jamais des preuves de sa sagesse, et sut au milieu de ces partis contraires se tenir dans une région supérieure aux débats de la politique. Mais les hommes ne pardonnent pas l'influence de la vertu, et le cardinal de Franckenberg mourut en exil.

Ce soldat de l'Église était en même temps un saint. Sans insister sur ces années de pauvreté, pendant lesquelles il habitait avec trois prêtres dans une seule chambre, on peut rappeler qu'étant à Malines, il tenait à porter lui-même, tous les deux mois, le saint viatique aux malades.

En attendant que la Belgique rende à son illustre pasteur des honneurs dignes d'elle et de lui, l'histoire vient de lui élever un monument d'un style généralement irréprochable, partout simple et naturel. Honneur à M. Verhaegen qui en a été l'heureux architecte ! A. FRÉRY, S. J.

Le Royaume d'Arles et de Vienne (1138-1378). *Étude sur la formation territoriale de la France dans l'Est et le Sud-Est*, par Paul Fournier, professeur à la Faculté de droit de Grenoble. Un vol. in-8 de xxii-554 pages. Paris, Picard, 1891.

Raconter quels furent les efforts des empereurs d'Allemagne

pour maintenir en Bourgogne une souveraineté que M. P. Fournier démontre avoir été purement nominale, et peut-être pour la transformer en souveraineté réelle, tel est le principal objet de ce livre. Il est écrit avec une véritable hauteur de vues et une remarquable philosophie des événements. M. P. Fournier, ancien élève des Chartes et savant juriste, ne se contente pas de recourir aux sources et de les critiquer; il possède l'art de démêler les faits et d'y retrouver les grandes lignes. C'est ainsi qu'il a fréquemment occasion de porter un jugement d'ensemble sur la politique des Césars allemands.

Ce jugement nous semble un peu sévère, et presque satirique lorsqu'il vise l'institution même du Saint-Empire. Le successeur de Charlemagne a, suivant l'auteur, « deux manières de défendre la justice : l'une consiste à redresser les torts ; l'autre, moins difficile et moins périlleuse, consiste à légitimer les faits accomplis... Il faut reconnaître qu'il se servit beaucoup plus souvent du second procédé que du premier. » (P. 519.) Cependant M. P. Fournier, qui semble inspiré parfois par un patriotisme presque exclusif, nous fait voir jusque dans Frédéric II le « champion du droit » brisant la tyrannie des barons usurpateurs ou pillards, et le digne représentant de la république chrétienne par son amour de la justice et du droit (p. 110).

M. P. Fournier est un de nos historiens catholiques les plus distingués. Nous espérons qu'il consacrera ses talents à la publication de nombreux ouvrages, aussi bien pensés et aussi bien écrits que le *Royaume d'Arles*. H. CHÉROT, S. J.

Philippe-Auguste et la bataille de Bouvines, par l'abbé Auguste Delassus. Lille, Imprimerie Salésienne, 1891.

C'est auprès des tombes où dorment les héros de Bouvines que M. le curé d'Austaing a conçu, pensé et écrit sa brochure; on le sent, rien qu'à lire ces pages débordantes d'un saint enthousiasme pour la vieille France chrétienne!

M. l'abbé Delassus s'est attaché à mettre davantage en lumière toute l'importance nationale et religieuse de la victoire de Philippe-Auguste, victoire que le pape Innocent III saluait de ces mots : « Les triomphes de la France sont les triomphes du Saint-Siège! » Les gens du pays de Bouvines recueilleront avec

plaisir, dans la brochure qui nous occupe, mille détails intéressants sur l'histoire religieuse de la région; nul ne lira ces quelques pages sans redire avec l'auteur le vieux cri du passé : « Vive le Christ qui aime les Francs! » H. DARTOIS, S. J.

Alexandre Ier et Napoléon, d'après leur correspondance inédite (1805-1812), par M. Serge TATISTCHEFF. Grand in-8 de XIII-640 pages. Paris, Plon et Cie, 1891.

Cet ouvrage comble, par des documents inédits, de graves lacunes dans l'histoire des relations diplomatiques entre Alexandre Ier et Napoléon. Grâce à ses fouilles dans les archives des ministères de la guerre et des affaires étrangères de Pétersbourg, M. Tatistcheff a découvert trente-trois lettres originales d'Alexandre, la plupart autographes, adressées au premier consul Bonaparte, puis à l'empereur Napoléon; en y ajoutant les minutes d'autres pièces, le total des lettres d'Alexandre Ier à Napoléon est de cinquante-six; cinq lettres inédites de Napoléon à Alexandre, sans compter la minute d'une autre, ont été trouvées aux Archives nationales de Paris.

De plus l'auteur, pour faire un tableau complet et vivant du grand drame que présentent les quinze premières années de notre siècle, met les deux principaux acteurs en scène. S'appuyant sur les rapports scrupuleusement fidèles des ambassadeurs de Napoléon et d'Alexandre, il a pu reproduire avec une parfaite exactitude les paroles mêmes des souverains. En fait de pièces justificatives, son appendice contient le traité secret d'alliance de Tilsit, non encore publié en France, et la convention additionnelle du 9 juillet 1807, dont l'existence était inconnue.

La manière est d'un historien distingué. Le plus souvent il laisse parler les faits; il en dégage, à la lumière de ses documents, des appréciations impartiales, sobres et calmes. Russe de naissance, il unit dans ses affections son pays et le nôtre.

Entrant dans son sujet, il parcourt, pièces en main, les douze années pendant lesquelles les deux empereurs sont constamment en scène. Il dépeint Alexandre, d'abord sympathique au premier consul, puis s'indignant de le voir consul à vie, réprouvant l'assassinat du duc d'Enghien, déclarant imprudemment la guerre à Napoléon après la réunion à l'Empire de Gênes et de Lucques,

cherchant en vain à coaliser la Prusse, l'Autriche, la Suède, Naples, la Turquie et l'Angleterre ; se faisant battre à Austerlitz, à Eylau, à Friedland avec les débris de la Prusse, écrasée à Iéna par Napoléon ; se tournant ensuite vers son vainqueur, lui demandant une suspension d'armes, qui devient rapidement une paix et une alliance. C'était aller au-devant du plus vif souhait de Napoléon. En guerre avec l'Angleterre depuis la rupture du traité d'Amiens, il avait besoin du concours de la Russie : de là l'entrevue de Tilsit (1807) où devait se faire le *partage du monde*. L'auteur saisit bien le caractère d'Alexandre : esprit fin et cultivé, nature impressionnable, mobile, enthousiaste, généreuse et rêveuse, il était, ce dont l'historien le félicite au lieu de l'en blâmer, imbu des idées du dix-huitième siècle. A ce titre, il passait volontiers condamnation sur les abus de la force ; il retenait opiniâtrément sa part de la Pologne, mise en lambeaux par le brigandage de trois cours ; ni les usurpations continues de Napoléon en Europe, ni les attentats contre le Pape, contre l'Espagne, ne lui arrachaient le moindre blâme, et en tout cela l'historien imite son silence.

Voici les deux rivaux à Tilsit. M. Tatistcheff ne s'attarde pas à décrire les fêtes de cette entrevue, les minauderies séduisantes de Napoléon, qui excellait à dissimuler sous le charme de sa parole les desseins de son inflexible politique, toute de calcul, disait-il lui-même. Le partage projeté fut un leurre. A Napoléon, l'empire réel de l'Occident ; à son *frère et ami*, rien, sinon la promesse verbale d'un dédommagement dans les principautés danubiennes. Le tsar, dans sa loyauté magnanime, sauva la Prusse que Napoléon voulait supprimer ; il lui fit conserver plusieurs provinces, entre autres la Silésie, en même temps que la Pologne prussienne était donnée au roi de Saxe, sous le titre de duché de Varsovie. Toutefois, la paix avec l'Angleterre, qui allait être, disait-on gratuitement, la paix générale, restait le nœud de la situation. Alexandre devait négocier cette paix, mais à des conditions qu'évidemment cette puissance n'accepterait pas. Si elle refusait, injonction serait faite à la Suède, au Danemark et au Portugal, de lui fermer leurs ports, sous peine d'être traités en ennemis.

Ainsi donc, l'entrevue pompeuse de Tilsit, l'auteur n'en fait pas la remarque, n'avait rien résolu, ne pouvait rien résoudre. Aussi l'année qui sépara cette réunion de celle d'Erfurt vit surgir des

difficultés, préludes d'une défiance réciproque entre les deux alliés.

L'ambassadeur français Savary rencontrait à Pétersbourg les antipathies antinapoléoniennes de l'aristocratie et de la cour. Après lui, Caulaincourt, malgré son talent diplomatique, n'obtenait pas des succès décisifs. Tolstoï, ambassadeur russe à Paris, apportait dans ses relations avec l'empereur la sombre défiance d'un homme pénétrant et la rudesse d'un soldat. D'autre part, Alexandre, secondé par Roumantzof, son ministre des affaires étrangères, voyait avec peine qu'on ne lui cédait pas les principautés; il s'opposait aux prétentions de Napoléon sur la Silésie, contraires au traité de Tilsit, et il réclamait l'évacuation de la Prusse. Pour conjurer une crise, Napoléon fit volte-face sur la question d'Orient. Hier, il était pour le maintien de la Turquie; aujourd'hui, il met en avant le projet gigantesque d'attaquer l'Angleterre dans son empire de l'Inde, après avoir au passage porté les derniers coups à la domination musulmane en Europe. A ce propos, l'auteur nous montre Caulaincourt et Roumantzof discutant dans quatre entretiens les parts respectives de Napoléon et d'Alexandre en cette immense curée; on disposait des peuples comme on fait d'un vil bétail dans un champ de foire. Mais ce n'étaient là que des chimères. Ces projets de campagne, déclarés dangereux et impossibles par le général Sébastiani, allaient s'évanouir en présence de nouveaux événements.

Napoléon, à la suite du guet-apens de Bayonne, s'était fourvoyé en Espagne dans une guerre aussi folle que criminelle; l'Autriche, alarmée de ces nouveaux attentats, prenait une attitude hostile et armait à outrance. Il fallut donc se réunir à Erfurt, alors qu'Alexandre, avec l'agrément de son allié, luttait contre la Suède pour s'annexer la Finlande, qui, disait-il sans scrupule, lui appartenait géographiquement.

A Erfurt, ce fut, en dépit de l'éclat des fêtes et des protestations amies des deux empereurs, la même impuissance qu'à Tilsit. Déjà un sourd murmure de révolte prochaine agitait l'Allemagne; la fortune de Napoléon, l'historien n'en fait pas la remarque, baissait visiblement. Cependant Alexandre obtint la cession des principautés danubiennes; il s'engagea sincèrement à agir sur l'Autriche par ses conseils, pour la maintenir dans la paix, et en cas de guerre, à prêter main forte aux Français. Quant à l'Angle-

terre, Napoléon, en désespoir de cause, se décidait à la combattre par ce terrible système continental qu'il voulait imposer à l'Europe en la ruinant, et que la Russie elle-même dut subir.

Cette situation tendue présageait de prochaines catastrophes; l'historien l'expose avec justesse et justice. Les chapitres sur *le Déclin de l'alliance et les derniers conflits*, révèlent avec quel aveuglement, avec quel mépris des récents traités, l'ambition insatiable du conquérant allait courir aux abîmes. Alexandre se plaint à Caulaincourt de la pression financière exercée sur la Prusse, en violation du traité d'Erfurt; il devient froid et calculateur, il avoue les illusions de sa précédente amitié. Qu'on ne lui parle plus de partage, il est tout entier à ses regrets et à ses craintes. Aussi bien, contrairement aux vœux notoires de son allié, Napoléon réunit une grande partie de la Galicie au duché de Varsovie. En outre, son refus de signer la *convention*, déjà approuvée par Caulaincourt et Roumantzof, d'après laquelle le royaume de Pologne ne sera *jamais rétabli*, le brusque divorce de Napoléon et son mariage avec une princesse autrichienne, les excessives rigueurs du blocus continental, la réunion de la Hollande à l'Empire, l'occupation de Hambourg, de Stettin et de Dantzig, la possession méditée de tout le littoral allemand de la mer du Nord et de la Baltique, la dépossession du duc d'Oldenbourg, parent d'Alexandre, en haine du traité de Tilsit, tous ces griefs accumulés préparent une rupture. Vainement Napoléon, profondément blessé de n'avoir pu obtenir la main d'une sœur d'Alexandre, engage, pour se justifier, une violente polémique avec son allié de la veille; celui-ci, dit l'historien avec vérité, réplique victorieusement. Au reste, son rival était déjà décidé à combattre. Sous le faux prétexte que l'ambassadeur russe Kourakine, en demandant ses passeports, a lui-même opéré la rupture, il ordonne à la grande armée, sans déclaration de guerre, d'envahir la Russie. Il arrive à Wilna, puis à Moscou. L'occupation de cette ville et la profanation du Kremlin enlèvent au tsar ses dernières espérances d'accommodement. « Plus de paix avec Napoléon, s'écrie-t-il; lui ou moi; nous ne pouvons plus régner ensemble. » Pour arrêter les flots de l'invasion, il n'aurait reculé devant aucun sacrifice. Mais Napoléon voulait une lutte suprême; la responsabilité de cette lamentable campagne pèse tout entière sur son ambition.

G. GANDY.

La Chasse à l'homme. Guerres d'Algérie, par le comte d'Hérisson. In-18 de XII-364 pages. Paris, Paul Ollendorff, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Ce titre, qui rappelle la lutte des Yankees contre les Peaux-Rouges, désigne ici cette période aiguë de nos guerres d'Afrique qui va de 1844 à 1847, et se termine par la prise d'Abd-el-Kader. Le récit, nous dit-on dans la *préface*, est composé presque tout entier des notes écrites au jour le jour par un jeune sous-lieutenant, devenu depuis officier supérieur; l'éditeur a complété « ce journal précieux avec tout ce qui a été mis à sa disposition de divers côtés ». Il faut croire qu'il a puisé à bonne source. Au reste, le nom de l'officier supérieur est resté dans l'ombre. Peut-être aurait-on bien fait d'y laisser le journal lui-même.

La vérité historique est une bien belle chose; quand on l'a découverte dans les hypogées d'archives inexplorées, il ne faut pas craindre d'en faire part à ses contemporains, dût le patriotisme en gémir et en rougir. Mais les petits papiers inédits, pour piquants qu'ils soient, ne méritent pas une confiance illimitée; la médisance à jet continu n'est pas une preuve de sincérité, et, pour tout dire, les notes d'un sous-lieutenant ne renferment peut-être pas le dernier mot sur les gestes de guerre et les hommes qui les ont conduits.

Il y a dans ce *journal* un certain nombre de menus faits intéressants; ils sont narrés sobrement, avec verve et humeur; c'est le ton du bivac. Mais on dirait que le jeune sous-lieutenant est un blasé de l'école de Schopenhauer; point d'enthousiasme, point de flamme; il ne sait voir des choses que les côtés petits et laids. Cette guerre n'est qu'une comédie odieuse et cruelle, parfois ignoble; les officiers sont tous des pantins vaniteux et grotesques; on ne fait grâce qu'à Bugeaud. Pourquoi? Par contre, La Moricière est piétiné. Les plus beaux faits d'armes sont réduits à de telles proportions qu'on s'en veut de les avoir admirés. La prise de la Smala fut un coup de main heureux, par ailleurs le plus simple du monde, et que la courtisanerie seule a pu ériger en exploit. Il est fâcheux que le sous-lieutenant n'ait pas assisté à la prise de Constantine; le *journal* aurait ramené à la juste mesure l'héroïsme trop vanté de La Moricière et de ses zouaves.

La politique nous a misérablement gâté les guerres d'Afrique;

des sottises, on en faisait à la toise, selon le mot de La Moricière lui-même; il y a eu assurément bien des expéditions inutiles, qui servaient surtout le jeu parlementaire des ministres de Louis-Philippe; d'autre part, trop souvent nos soldats ont pris les mœurs sauvages de ceux qu'ils combattaient. Tout cela, on le savait; mais enfin cette histoire était dominée par de superbes figures d'officiers et de prodigieuses prouesses. — C'est de la légende, nous dit-on. — Est-ce bien sûr, et est-ce à un militaire à le dire?

Après les notes du sous-lieutenant sur la prise de la Smala, c'est un soulagement de relire celles de M. Léon Roches qui, lui aussi, a vu les choses de près. La nouvelle était déjà parvenue au camp du maréchal Bugeaud; on attendait le rapport du jeune prince victorieux à son supérieur hiérarchique :

La journée nous parut à tous terriblement longue. Enfin un groupe de cavaliers arabes, venant de l'est, nous fut signalé, et quelques instants après, le général en chef ouvrait le pli renfermant le rapport de Mgr le duc d'Aumale, et le remettant à Rivet : « Tenez, lui dit-il, lisez cela tout haut, et surtout lisez bien. »

Notre excellent chef voulait ainsi calmer l'impatience qu'il lisait dans nos yeux. La lecture de ce magnifique rapport, dans lequel le prince parle de tous, excepté de lui, était souvent interrompue par les sonores exclamations du général Bugeaud : « Ah ! le noble enfant ! Ah ! le brave soldat ! Voilà, Messieurs, comment à la guerre il faut savoir prendre des décisions promptes et énergiques ! » — Et souvent ses yeux s'humectaient de larmes. (*Trente-deux ans à travers l'Islam.* T. II, p. 261.)

Témoignage pour témoignage, j'aime mieux celui qui fait honneur au pays que celui qui m'obligerait à en rougir. On pourrait faire semblable rapprochement pour la plupart des révélations du *journal.*

Au demeurant, l'éditeur des notes du sous-lieutenant devenu officier supérieur a les intentions les plus louables. Il voudrait prévenir le retour de fautes regrettables dans le contact avec les tribus de l'extrême Sud, que nous ne pouvons plus éviter. La science et la douceur devraient être nos armes préférées. « Le gant de l'homme civilisé » réussira mieux que « le gantelet du soudard ». — « Les puits artésiens d'un simple ingénieur dans l'Oued-Rhir ont plus fait pour nous attacher les hommes du Souf que nos généraux suivis d'interminables colonnes. » (P. VII.)

Sans doute; pourtant il est bon que le soldat ne soit pas trop loin. Pour les musulmans, le chrétien est toujours le chien de chrétien : qu'il soit habile, savant et bienfaisant, c'est bien, mais à la condition qu'il soit en même temps le plus fort. On aurait fait meilleure besogne, plus sûre et plus durable, si on avait laissé les missionnaires conquérir par la charité le cœur de populations altérées de vengeance et aveuglées par le fanatisme.

J. BURNICHON, S. J.

Souvenirs des zouaves pontificaux, 1864, 1865 et 1866, recueillis par François Le Chauff de Kerguenec, ancien zouave pontifical. In-12 de VII-500 pages. Paris, J. Leday, 1891.

L'année dernière, à pareille époque, le saint et regretté Mgr Sebaux écrivait au R. P. Le Chauff, auteur des *Souvenirs des zouaves pontificaux :* « Quel charmant volume, et qu'il eût été dommage de laisser dans l'oubli des lettres si alertes et si pleines d'intérêt! » Cet éloge caractéristique s'applique de tout point au nouveau volume qui vient de paraître; il ne nous semble nullement inférieur à son aîné. On y retrouve, dans une série de quarante et une lettres, datées de 1864, 1865 et 1866, la même vaillance, la même foi, le même dévouement au Pontife-Roi.

Au milieu de cette variété de récits pittoresques d'une vie de garnison dans les villes et villages des États de l'Église, deux épisodes ont surtout frappé notre attention; ils intéresseront, je pense, vivement le lecteur. Le premier touche de près à la vie intime de la *famille* des zouaves pontificaux; c'est le baptême au Vatican d'Athanase de Charette, fils du commandant du bataillon; joyeuse fête, trop tôt, hélas ! suivie d'une triste cérémonie : les funérailles de Mme la baronne de Charette. Le deuxième épisode remplit la plupart des chapitres de l'ouvrage; c'est la chasse aux brigands dans la montagne, chasse d'autant plus importante et dangereuse qu'ils étaient nombreux, rusés, et décidés à vendre chèrement leur vie.

D'excellentes vues d'après nature, dues à l'habile crayon de trois artistes, dont deux ont eu l'honneur de servir comme officiers au bataillon des zouaves, sont prodiguées à travers les pages du volume. Elles permettront aux lecteurs de reconstituer facile-

ment par l'imagination les différentes scènes auxquelles le récit les fait assister.

Tout le monde parcourra avec plaisir ce recueil de lettres écrites au jour le jour, et d'autant plus sincères qu'elles n'étaient pas destinées à la publicité. Les jeunes gens seront vite gagnés par la bonne humeur et l'irrésistible entrain du narrateur; les hommes d'un âge mûr aimeront à retrouver les impressions d'un passé qui ne fut pas sans mérite et sans gloire; les mères de famille comprendront combien il importe, de nos jours, de donner aux enfants une mâle et chrétienne éducation.

Puissent donc ces *Souvenirs des zouaves pontificaux* éveiller dans les cœurs les sentiments élevés, et leur imprimer, comme le souhaitait Mgr d'Angoulême, « un généreux élan pour toute cause juste, noble et sainte » ! Ce sera encore, ce sera toujours servir l'Église et la France. V. MERCIER, S. J.

Les Finances de la France, de 1871 à 1891, par CUCHEVAL-CLARIGNY, membre de l'Institut. In-8 de 492 pages. Paris, Perrin, 1891.

« La rapidité avec laquelle la France s'est relevée des désastres de 1870 a été pour l'Europe un légitime sujet de surprise... En moins de cinq années, toutes les ruines laissées par l'invasion furent réparées, le commerce et l'industrie reprirent leur essor, et après le payement d'une rançon colossale, dont elle avait devancé les échéances, la France se retrouvait avec ses finances en bon état. »

Comment la France a-t-elle pu obtenir ce résultat? Comment aussi, après s'être retrouvée, dès 1876, dans une situation prospère, puisque le budget que laissait l'Assemblée nationale se soldait par un excédent de recettes de quatre-vingt-dix-huit millions, tout en dotant largement l'amortissement de la dette et les travaux publics, comment en est-elle arrivée à tomber dans la voie des déficits dont l'importance va s'aggravant de jour en jour? Telles sont les questions que doit se poser tout esprit non prévenu, si, par un retour en arrière, il considère les finances de la France pendant les vingt années qui viennent de s'écouler.

C'est à cet examen rétrospectif que s'est livré M. Cucheval-Clarigny. L'auteur prend la patrie au lendemain de nos revers,

il nous fait toucher du doigt l'énormité des conditions dictées par nos vainqueurs et toutes les précautions prises par eux pour arriver à l'anéantissement de la France pendant une longue suite d'années. L'effondrement auquel songeait toute l'Europe et que toutes les nations jugeaient inévitable ne se produisit pas, cependant, grâce aux moyens qu'employèrent nos gouvernants pour déjouer les calculs haineux de nos ennemis. Les deux premières parties du volume, qu'on ne saurait lire sans émotion, sont consacrées à l'exposé des conditions de la libération du territoire et à l'analyse détaillée de l'œuvre de l'Assemblée nationale, qui partagea avec le gouvernement l'honneur d'avoir mené à bien une tâche aussi délicate et difficile.

Le douloureux drame de la Commune la rendit encore plus pénible, et, on ne devrait pas l'oublier, à la honte de ceux sur lesquels en retombe la responsabilité, l'une des conséquences les plus funestes de la Commune a été d'ajouter aux crimes contre la société et les personnes le crime de lèse-patrie, en aggravant les conditions imposées par les Allemands et en retardant l'évacuation des départements, occupés par la Prusse comme autant de gages de sa créance. Quoi qu'il en soit, aussitôt la paix rétablie, la France a pu se remettre au travail, et, grâce à sa richesse naturelle, à la fécondité de son sol, à l'effacement de tous les partis et à l'union de tous dans une seule et même pensée, elle était arrivée, en 1876, à reconquérir une situation financière qu'auraient pu envier presque toutes les autres nations.

Malheureusement, dès l'année 1876, le faisceau de tous ces dévouements commence à se rompre, et cette désunion influe immédiatement sur notre situation. Les mérites de l'Assemblée nationale n'ont pas inspiré aux assemblées suivantes la saine émulation du progrès dans une voie si bien préparée. A peine la Chambre élue le 20 février 1876 est-elle réunie, que l'on voit se dessiner l'esprit qui l'anime. Dès ce moment, l'ouverture des hostilités contre le parti catholique, déjà en minorité, engendre une recherche malsaine de popularité, d'où naît le double entraînement qui doit conduire nos finances à la ruine : d'un côté, mesures maladroites qui ont pour effet de tarir les sources des revenus publics ; de l'autre, imprudentes prodigalités envers les travaux publics, folle augmentation des dépenses de l'enseignement.

La troisième partie du volume nous retrace, avec faits et chiffres à l'appui, les dépenses nouvelles dont la liste s'augmente de budget en budget, les causes de moins-value des recettes, dues à l'impéritie ou à l'aveuglement de nos législateurs, et les divers expédients auxquels les Chambres et les ministres qui se succèdent se trouvent obligés de recourir pour cacher au pays la vérité sur notre situation financière. Toutes ces causes sont analysées avec impartialité, au fur et à mesure qu'elles se présentent, et nous voyons s'ouvrir devant nos yeux, dès le budget de 1880, tous les gouffres dans lesquels on va engloutir la richesse de la France. Les divers chapitres de cette partie du livre traitent successivement du plan Freycinet, de la rente, de la création du budget extraordinaire, de la désorganisation des recettes, des caisses des chemins vicinaux et des écoles, de la folie des dépenses et de celle des dégrèvements prématurés ou mal pratiqués. L'auteur se trouve ainsi tout naturellement conduit à examiner les désordres et les illégalités résultant des expédients de toute nature auxquels on a eu recours, sans pouvoir échapper à l'aveu du déficit qu'enfin on est contraint de faire au pays dès l'année 1882. M. Cucheval-Clarigny prenant acte, comme point de départ de la quatrième partie de son travail, des reconnaissances officielles de ce déficit faites devant la commission du budget, nous révèle les irrégularités financières qui se multiplient d'année en année. Il insiste, avec raison, sur l'une des plus dangereuses, qui consiste à présenter à la Chambre des budgets qui ne sont pas l'expression de la véritable situation de nos finances, et dont l'équilibre apparent n'est obtenu que par de fausses majorations de recettes et des réductions fictives sur certains chapitres de dépenses. Il suffit, pour se convaincre de l'entière vérité de ces critiques, de passer en revue le défilé des crédits supplémentaires accordés, de 1883 à 1890, sur certains services dont la dotation avait été volontairement réduite chaque année et souvent à des chiffres dérisoires. A dater de cette époque, le budget, œuvre déjà si compliquée par elle-même, devient absolument incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas initiés. On arrive à l'épisode de la nomination si régulière de Mgr Freppel comme rapporteur du budget des cultes et de l'exclusion prononcée ensuite contre lui par la majorité.

L'auteur, citant à l'appui de ses opinions une lettre qu'un

des membres de la majorité, M. Pelletan, adressa par la voie d'un journal à l'éminent prélat, ne laisse plus aucun doute dans l'esprit du lecteur sur la question de savoir à qui incombe la responsabilité d'une pareille situation.

En 1876, le budget réglé en recettes à 3 190 millions, présentait un excédent réellement disponible de 98 millions ; pour 1891, le budget total, *avoué*, est de 3 728 488 644 francs, auxquels il convient d'ajouter plus de 340 millions de dépenses obligatoires, dont on ne peut justifier par aucune espèce de raison l'omission dans les prévisions du budget.

Les entraînements subis par le Parlement se sont étendus aux départements et aux communes; l'auteur se borne à indiquer sommairement ces nouvelles causes de l'augmentation des impôts directs. Cette surélévation des budgets départementaux et communaux tient évidemment d'une façon intime aux mêmes causes générales, mais il n'est pas inopportun de rappeler que l'on a volontairement brisé tout ce qui pouvait entraver la marche croissante du fardeau des centimes additionnels communaux, en retirant aux plus haut cotisés le droit de prendre part au vote de ces centimes. Ainsi, moins de cent ans après la promulgation des grands principes de 1889, auxquels on fait si fréquemment et si pompeusement appel pour défendre les plus mauvaises causes, on a vu un gouvernement républicain retirer aux contribuables une des garanties les plus sérieuses qui leur aient été accordées par la Constitution de 1789, et que tous les gouvernements qui se sont succédé en France avaient toujours maintenue.

Parvenu à la fin de cette période néfaste de 1876-1891, qui nous ramène, financièrement parlant, à une situation au moins aussi difficile que celle de 1871, l'auteur, dans une dernière partie de son ouvrage, intitulée : « Le présent et l'avenir », reprend une à une les charges qui pèsent actuellement sur le pays, et dans un rapide et impartial examen il recherche si nous avons des chances de voir se fermer plus ou moins promptement ces plaies de notre budget. Malheureusement, force nous est de reconnaître, avec M. Cucheval-Clarigny, que beaucoup de ces plaies, loin d'être appelées à se fermer, ne sont destinées qu'à aller en s'aggravant par la force même des choses. Il ne faut donc placer notre espoir que dans des gouvernants et dans des députés qui, ayant le courage civique de renoncer aux flatteries d'une popularité

aveugle, prendraient la ferme résolution d'imiter l'Assemblée nationale. LE FOURDRAY.

I. — Souvenirs de la campagne du Tonkin, par R. CARTERON, capitaine au 1er régiment de zouaves. In-8 de 360 pages. Paris, Baudoin, 1891. Prix : 7 francs.

II. — Au Tonkin. Un an chez les Muongs, par Frédéric GARCIN, ancien lieutenant d'infanterie de marine. In-18 de 289 pages. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Prix : 4 francs.

I. — L'auteur des *Souvenirs de la campagne du Tonkin* nous fait assister aux opérations militaires qui ont eu lieu dans ce pays, de mars 1884 jusqu'à la fin de la guerre, en avril 1885. Les premiers succès du général Millot vers Bac-Ninh et Hong-Hoa, la brillante série de combats qui conduisirent le général de Négrier jusqu'à la Porte de Chine, la malheureuse retraite de Lang-Son, tout est raconté en détail, puis jugé brièvement, au point de vue de la tactique militaire. De nombreuses divisions et subdivisions dans le texte, des cartes et plans bien détaillés, nous aident à suivre chacun de ces engagements où le courage et l'entrain de nos troupes, secondant les habiles et hardies combinaisons de leurs officiers, suppléaient à une infériorité numérique écrasante.

Relevons un défaut typographique : on a parfois de la peine à retrouver dans le volume les cartes auxquelles renvoie l'auteur. Il eût pu, au moins à la table des matières, indiquer la page où elles se trouvent.

II. — D'un genre tout différent, l'ouvrage de M. Frédéric Garcin, *Un an chez les Muongs*, nous donne quelques détails intéressants sur ce peuple peu connu. Le style est assez alerte, surtout au commencement du livre. La fin, moins bien soignée, nous fait voir dans l'auteur un pauvre chrétien et un officier trop au large avec la discipline militaire.

E. SOULLIER, S. J.

L'Archimandrite Païsi et l'Ataman Achinoff, *Une expédition religieuse en Abyssinie*, par le vicomte DE CONSTANTIN.

Un vol. grand in-18 de xv-344 pages. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1891. Prix : 3 fr. 50.

M. de Constantin a voulu soumettre à l'opinion publique les démarches du cosaque Achinoff, et prendre le pays pour juge dans la sanglante affaire de Sagallo.

Nous avouons notre incompétence pour apprécier le fond du débat. Mais, si la réalité répond de tout point au récit, la politique a de vilains dessous, et sous prétexte de diplomatie il se commet de par le monde bien des lâchetés.

M. de Constantin plaide la cause d'Achinoff avec une indignation contenue qui n'enlève rien à la sobriété, à la concision, à la limpidité du style. Cette intéressante lecture est accessible à tous.

E. PUJO, S. J.

Manuels de bibliographie historique. — I. *Les Archives de l'Histoire de France*, par Ch. V. LANGLOIS et Henri STEIN, archivistes paléographes. 1er fasc. In-12 de XVII-304 p. Paris, Picard, 1891.

Ce livre part d'une idée de commisération pour les travailleurs, du moins pour ceux de la capitale et des chefs-lieux de département ; car MM. Langlois et Stein, convaincus des bienfaits de la centralisation des archives, dépouilleraient peut-être volontiers de leurs derniers dépôts les érudits des moindres villes. Qu'en penseront les sociétés de province?

Il y a une concentration meilleure à opérer, et c'est à celle-là que les deux éminents archivistes consacrent leur savoir et leurs labeurs : c'est la réunion de tous les renseignements relatifs aux archives de l'histoire de France. Sous ce dernier terme ils entendent désigner les pièces officielles de toute espèce, chartes, comptes, enquêtes, correspondances publiques et privées. Ces documents, répartis avant la Révolution entre dix mille dépôts, n'en forment plus aujourd'hui que cinq cents, ce qui est encore beaucoup trop. Il est moralement impossible de les consulter tous et il est également impossible à distance de savoir ce qu'ils contiennent. Une publication historique quelconque n'a cependant toute sa valeur qu'à la condition d'être complète. Les découvertes successives se superposent au jour le jour; la bibliographie s'encombre et l'on est parfois plus gêné par ces matériaux

entassés pêle-mêle qu'on ne le serait en terrain vierge et inexploré.

MM. Langlois et Stein entreprennent donc une œuvre de première utilité publique en rédigeant un inventaire sommaire des archives de l'histoire de France, ou plutôt un inventaire des inventaires, avec un tableau de l'organisation des dépôts publics jusqu'en 1890. Dans le présent volume, ils nous guident déjà à travers les archives nationales, familières à M. Stein; — les archives ministérielles des affaires étrangères, si riches et si peu cataloguées, — de la justice, des cultes, de l'intérieur, des finances, de la marine, de la guerre, etc. On apprend avec intérêt qu'il y a là des milliers de volumes et de cartons, peu abordables aux chercheurs et qui dorment dans l'obscurité jusqu'à leur réveil dans quelque formidable incendie, comme il arriva pour l'état civil à l'hôtel de ville.

Des ministères de Paris, MM. Langlois et Stein passent aux départements, puis aux municipalités, dont la dernière est Bretteville-l'Orgueilleuse, en Calvados.

Un second et dernier fascicule, promis pour la fin de 1891, comprendra, avec la deuxième partie des archives municipales, les archives hospitalières et diverses. C'est dire que les deux actifs collaborateurs travaillent à la fois bien et vite.

H. CHÉROT, S. J.

Nouvel Armorial du Bibliophile. *Guide de l'amateur des livres armoriés,* par Joannis GUIGARD. Deux vol. grand in-8. Paris, Rondeau, 1890. Prix : 50 francs.

L'*Armorial du bibliophile* était depuis longtemps un livre classique ; mais, dans cette partie, classique n'est point synonyme de définitif. M. Guigard a fait de son premier ouvrage un livre nouveau, en doublant le nombre des volumes et en accumulant, dans ces deux magnifiques tomes illustrés, un nombre incalculable d'armoiries, de chiffres, de reliures et de monogrammes très nettement dessinés. L'ancienne division est conservée. En tête, on trouve des notions sommaires sur le blason, puis un vocabulaire des principaux termes héraldiques. C'est un petit chef-d'œuvre de clarté et de précision. Quelle distance franchie depuis la *Nouvelle méthode raisonnée du blason* du P. Ménétrier, méthode

que le bon Père avait écrite pour apprendre d'une manière *aisée*, et que, dans ce but, il avait *réduite* en dialogues !

M. J. Guigard a divisé les bibliophiles en quatre groupes : 1° les maisons souveraines françaises et étrangères ; 2° les femmes bibliophiles ; 3° les amateurs ecclésiastiques ; 4° les amateurs particuliers. Pour chacun d'eux, il décrit les armes ou les emblèmes frappés sur les volumes de leur collection, et en explique les symboles. Une notice biographique du personnage et une courte histoire de sa bibliothèque terminent cet ensemble d'informations très complet, et qu'une gravure permet de contrôler.

Les provenances sont généralement indiquées. Il serait à souhaiter qu'elles le fussent toutes, même celle de Desportes (t. Ier, p. 268).

Quelques inexactitudes étaient inévitables. Ainsi, l'auteur répète après bien d'autres (t. II, p. 224) que le surintendant Nicolas Fouquet (et il a tort d'attribuer encore ses libéralités à son père François, t. I, p. 268) avait fait don aux Jésuites du collège de Clermont, à Paris, d'une rente perpétuelle de *six mille* livres pour augmenter leur bibliothèque. C'est *mille* livres seulement qu'il faut lire. Nous l'avons démontré dans les *Études* du 15 janvier, page 80, en produisant les documents originaux. Il y a cependant un moyen de nous mettre d'accord avec M. Joannis Guigard, — et nous y tenons beaucoup, — c'est de rappeler que l'argent valait alors cinq ou six fois plus qu'aujourd'hui. H. CHÉROT, S. J.

Précis de la géographie économique des cinq parties du monde, par Marcel DUBOIS, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. In-18 de XIII-816 pages. Paris, Masson, 1890.

Quelques pages d'*Introduction* font connaître l'esprit et le but de cet ouvrage tout documentaire. Au point de vue économique, les nations civilisées traversent une période de transition. Depuis le commencement de ce siècle, la facilité nouvelle des relations avait provoqué une extension inouïe des échanges internationaux ; deux ou trois peuples qui tenaient la tête dans l'industrie y trouvaient particulièrement leur compte ; aussi la doctrine du libre échange était tenue en grand honneur. Un progrès plus grand et surtout plus universel amène une évolution en sens inverse. Chaque nation aspire à s'affranchir du tribut payé à l'étranger et

à se suffire au moyen de ses propres ressources industrielles et agricoles.

Le *Précis de géographie économique* n'est autre chose que l'inventaire de ces ressources, qui, outre les productions du sol et de l'industrie, comprennent l'outillage commercial, voies de communication, ports, flottes marchandes, etc. Les chiffres de ces statistiques se rapportent d'ordinaire à deux ou plusieurs dates différentes, qui permettent de constater le progrès réalisé dans chaque pays.

On a commencé par l'Asie et l'on finit par la France. La raison de cet ordre est assez difficile à saisir. Ce n'est pas assurément l'ordre ascensionnel ; pour la richesse, la France ne marche pas à la tête des nations. Du moins il paraît bien certain que, moyennant l'aide de ses colonies, la France serait mieux qu'aucune autre capable de se suffire. Il faut souhaiter que les nouveaux tarifs douaniers, actuellement à l'étude, la mettent à même de tirer davantage d'elle-même.

Chose assez curieuse : le blé et le vin que la France récolte année moyenne représentent une valeur de trois milliards environ ; or, son budget dépasse notablement cette somme formidable. D'où il suit que les Français sont obligés de verser dans le gouffre des impôts tout leur blé et tout leur vin, et plus encore.

On regrette que ce livre daté de 1890 ne donne guère de statistiques plus récentes que 1886 ou 1887. Par exemple, ce n'est plus deux fois, mais cinq fois au moins par semaine que le courrier va de Marseille à Alger et *vice versa*. Il semble aussi que la superficie totale de chaque pays devrait être indiquée dans un ouvrage de ce genre. De temps à autre on pourrait relever quelques erreurs de chiffres, un zéro qui manque ou un autre qui est de trop ; c'est quelque chose qu'un zéro, quand on compte sa fortune ou celle des autres.

Dans l'ensemble, ce livre est bien fait, riche de documents, et peut, dans son genre, servir de manuel.

J. BURNICHON, S. J.

Voyage circulaire à travers la France, par A. DE BESANCENET. In-12 de 280 pages. (Collection Saint-Michel.) Paris, Téqui, 1891. Prix : 2 francs.

Ce voyage commence au Mont-Saint-Michel, consacré à l'ar-

change guerrier qui protège la France, et se termine au tombeau de sainte Geneviève, patronne de Paris. Les principaux points d'arrêt sont : Sainte-Anne d'Auray, Rocamadour, Lourdes, Pibrac, Notre-Dame de la Garde à Marseille, La Salette, Notre-Dame de Fourvières, Paray-le-Monial. Le touriste pèlerin fait sommairement l'historique de tous ces lieux bénis où l'on prie, où l'on espère ; il évoque les générations qui se sont donné rendez-vous et se succèdent, entraînées vers ces sanctuaires, soit pour expier, soit pour implorer. A. COURAT.

Les Cévennes et la région des Causses (Lozère, Aveyron, Hérault, Gard, Ardèche), par M. E.-A. Martel. Un vol. grand in-8, avec 14 gravures, 9 plans et 2 cartes. Paris, Ch. Delagrave, 1890.

La France est le pays que les Français visitent le moins, a-t-on pu dire, et non sans quelque raison. Les vacances venues, on se hâte de passer la Manche, les Alpes ou les Pyrénées, avec la conviction que, pour un vrai touriste, l'intérêt sérieux est au-delà des frontières. Depuis plusieurs années déjà, M. Martel s'efforce de réagir contre cette passion de l'exotique, et d'attirer l'attention de ses compatriotes sur certains points de leur pays, qu'ils ignorent et qui méritent à tous égards d'être connus. Cette patriotique préoccupation nous a valu le volume très intéressant où l'auteur a consigné le résultat de ses excursions, de ses études et de ses découvertes. On peut en effet donner ce nom aux merveilles révélées par cet explorateur d'un nouveau genre, opérant au centre de notre pays comme dans un monde où l'inconnu promet d'étranges et d'agréables surprises.

Les plateaux calcaires du Lot, de la Lozère, de l'Aveyron, du Gard et de l'Hérault, composant la curieuse région dite des *Causses*, tel est le champ exploré par M. Martel. La surface, avec ses vallées étranges souvent peu larges, mais profondes, ses paysages, vrais déserts de pierre, ses forêts d'obélisques naturels taillés dans le roc par les déluges antiques, son sol dolomitique resplendissant sous les feux du soleil des plus admirables couleurs, depuis le rose clair jusqu'au pourpre foncé, peut satisfaire le touriste le plus exigeant en fait de pittoresque et de grandiose. Mais ici le paysage a ce qu'on pourrait appeler son verso. Le sol

dissimule dans ses profondeurs un autre monde de merveilles. Ce sont des grottes longues de plusieurs kilomètres, avec des stalactites immenses, des rivières, des lacs intérieurs, contenus entre des parois recouvertes des plus brillantes cristallisations.

M. Martel n'a pas craint, au prix d'incroyables fatigues, de parcourir ces régions souterraines et de frayer la voie aux amateurs de fantastique.

A la surface, nous visitons d'abord avec lui le *cagnon* du Tarn. Le Lot, le Tarn, la Joute et les autres rivières plus ou moins torrentueuses ont taillé dans le massif montagneux des rainures profondes, qui rappellent les merveilleux *cagnons* du Colorado. Celui du Tarn, d'Ispagnac à Peyreleau, est le plus remarquable. Sur une longueur de 53 kilomètres, entre des parois de 400, 500 et 600 mètres, le Tarn se plie et se replie, dans un couloir profond dont la largeur n'est parfois que celle même de la rivière. Embarqué sur un bateau plat, le touriste parcourt une série de *planiols* unis et calmes comme des lacs, de *ratchs* ou rapides dont les eaux bouillonnent avec un fracas étourdissant et forment souvent des cascades de plusieurs mètres.

M. Martel nous fait descendre dans les profondeurs des causses par les *avens*, puits naturels qui s'ouvrent çà et là comme des abîmes effrayants. Nous naviguons avec lui sur des rivières ou des lacs situés à plus de 100 mètres sous terre, et nous assistons à toutes les péripéties d'un voyage dont on comprend le danger. Signalons en particulier la grotte de Bramabiau, où s'engouffre le ruisseau du Bonheur. L'explorateur a pu suivre le torrent de l'entrée à la sortie, c'est-à-dire à travers 400 mètres de route souterraine.

Le récit de ces excursions forme une véritable monographie scientifique, où la géologie, l'hydrologie, la préhistoire ont une large part. Les légendes locales et l'histoire du pays ne sont pas non plus oubliées, peut-être même tiennent-elles parfois un peu trop de place dans cet ouvrage, qui gagnerait du reste à être abrégé dans quelques-unes de ses parties.

Néanmoins, tel qu'il est, on le lit avec un grand intérêt, et l'on éprouve un vif désir de visiter des régions si intéressantes et si longtemps ignorées.

H. MARTIN, S. J.

Les Iles de marbre, ou *Excursion dans la mer Égée*, par Victor Baudot, S. J. Grand in-8° de 92 p. Lille, Desclée, 1891.

C'est plaisir de voyager avec le P. Baudot. Quel aimable compagnon ! Quelle âme pleine d'enthousiasme, éprise de toutes les beautés de la nature, des lettres, des arts ! Quel esprit large aussi, comprenant tout, l'ancien et le moderne ; souriant à la vie patriarcale, et ne boudant pas l'hélice et la locomotive ! « Sans elles, qu'eussé-je vu ? » dit-il.

Et nous, qu'aurions-nous vu sans lui ? D'autres s'attardent, lui passe vite et n'omet rien. Il vous fait embrasser d'un coup d'œil la Grèce d'autrefois et celle d'aujourd'hui, et vous les montre avec leurs sites, leurs mœurs, leurs langues, leurs religions. Ses paroles, plus « rapides » que celles des guerriers d'Homère, ne sont pas moins « douces à entendre ». On pourrait leur reprocher d'être trop poétiques ; mais le moyen de ne pas l'être, lorsqu'on a sous les yeux Constantinople, « la ville de la variété » ; Tinos et Syra, ces îles de marbre, sœurs de Délos, « ces Cyclades enchanteresses » ; Athènes enfin, le séjour des poètes, dont les palais s'élèvent entre l'Hymette et le Cithéron ? Même les quelques gravures de l'ouvrage revêtent, pour l'imagination, comme un reflet de poésie.

Ceux qui ont suivi le P. Baudot, *du Bosphore au Jourdain*, voudront le suivre encore aux *Iles de marbre ;* et ceux qui auront eu le bonheur de faire avec lui ces deux voyages lui demanderont de les conduire bientôt en Égypte, en Pologne, même autour du monde ; car le P. Baudot est de ces guides qui deviennent vite des amis, et de ces amis à qui l'on ne dit jamais adieu.

A. FRÉRY, S. J.

LITTÉRATURE

ROMANS

Elementos de Grammatica Tetense, par le R. P. Courtois, S. J. Mozambique, 1889.

L'idiome de Tété n'est à proprement parler qu'un dialecte, mais peut-être le plus parfait, de ce que les indigènes du bas

Zambèze appellent communément la langue de Senna ou Senga. Elle est parlée, avec quelques variétés sans importance, sur le bas Zambèze, depuis l'embouchure de la rivière Shiré jusqu'à Zumbo, et en outre sur tout le cours de la Shiré, comme aussi dans l'immense région comprise entre cette rivière et le lac Nyassa, d'un côté, et la rivière Loangwe, de l'autre.

Elle diffère d'ailleurs très peu de plusieurs langues parlées depuis le lac Nyassa jusqu'à Mombasa, et apparemment plus primitive que celles-ci, elle fournit l'explication facile d'un grand nombre de leurs difficultés. Rebmann, qui connaissait les langues de Mombasa et de Zanzibar, dit que lorsqu'il commença à apprendre celle-ci il fut tellement épris de sa perfection et se mit à l'étudier avec tant d'ardeur, que jamais les jours et les nuits ne lui avaient coulé avec autant de rapidité[1].

Ces langues toutes ensemble ne forment elles-mêmes qu'un des groupes de la grande famille Bantoue, dont le champ s'étend depuis la Cafrerie jusqu'aux Camerons, et depuis le Damaraland jusqu'à Witu, embrassant ainsi une surface plus vaste que l'Europe.

L'ouvrage du R. P. Courtois vise à la pratique. Il fournit de nombreux exemples pour la plupart des points de grammaire où ces langues s'écartent le plus des nôtres. Un appendice donne des dialogues, des fables, des poésies et des lettres, dans l'idiome de Tété. Tous ces documents ont été fournis par les indigènes eux-mêmes, ce qui leur donne une valeur particulière.

L'ouvrage, imprimé à Mozambique, a un grand nombre de fautes d'impression regrettables, dues sans doute à ce que l'auteur n'a pu revoir lui-même les épreuves. Il manque aussi un peu de méthode, surtout dans la classification des particules, qui jouent un rôle si important dans toutes ces langues.

Mais, malgré ces défauts, on ne saurait trop remercier le R. P. Courtois d'avoir, au milieu de fièvres qui auraient abattu tout autre que lui, produit un travail si consciencieux, et fourni à ceux qui s'intéressent au sort des Africains, un moyen de faire parvenir jusqu'à eux la parole de vérité et de salut.

J. TORREND, S. J.

1. *Kinyassa Dictionary*, Bâle, 1877.

I. — **Le Sang de France**, par M. Georges Gourdon, avec *Préface* de M. Pierre Loti. In-18 jésus de xii-192 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Louis XVII,** drame historique en quatre tableaux et en vers, par E. de La Dive. In-12 carré de 66 pages. Paris, Haton, 1891. Prix : 1 fr. 50.

III. — **Caritas,** par A. Thiernesse. In-12 de 307 pages. Liège, Grandmont-Donders, 1891.

I. — Ce qu'il y a de meilleur dans le joli volume *Sang de France*, ce n'est peut-être pas la *Préface*, écrite par le jeune et vraiment trop heureux académicien Pierre Loti. Le souvenir de Jeanne d'Arc rappelle tout bonnement à ce romancier chanceux une anecdote de la comédienne Sarah Bernhardt, « sœur » de la *bonne Lorraine* « par la grandeur du rêve ». (!) Passons.

Les vers de M. Georges Gourdon valent beaucoup mieux que cette prose. C'est à une parole de Jeanne d'Arc : *Il faut que le sang de la France soit maître*, que le vaillant rédacteur des *Tablettes des deux Charentes* emprunte le titre de son recueil ; et c'est bien le sang de France qu'il chante, en rappelant les grands héros, les grandes journées, dont le nom fait battre encore les nobles cœurs, même en nos tristes jours où

L'armure des géants ne va plus à nos tailles. (P. 7.)

Le digne historien de la Pucelle, M. Marius Sepet, à qui M. G. Gourdon dédie l'un de ses poèmes, écrivait naguère que V. Hugo a piteusement échoué dans sa colossale entreprise de la *Légende des siècles*. En effet, V. Hugo n'a su voir et n'a voulu choisir que les laideurs et les monstres de l'histoire ; il ne comprit jamais les vraies gloires du passé ; il ne connut ni saint Louis, ni les croisés, ni Jeanne d'Arc, ni le bon chevalier Bayard, auxquels M. Gourdon consacre des pages émues.

Après les figures héroïques du temps jadis, le poète du *Sang de France* en évoque plusieurs de notre époque : par exemple, Verthamon, le porte-drapeau des zouaves pontificaux à Patay ; l'amiral Courbet, et ce jeune prince impérial, le plus sympathique des Bonaparte, digne de sa fière devise : *Passavan le meillor*, et dont la mort fut un deuil pour tous les honnêtes

gens de France, comme pour le royal exilé de Frohsdorf. Les deux poèmes que M. Gourdon dédie à la mémoire de *Napoléon IV*, qu'il place bien à son rang,

> Entre Louis dix-sept et Napoléon deux (p. 114),

comptent parmi les plus beaux de ce volume.

Du reste les inspirations patriotiques conviennent à la muse et à l'âme très françaises de M. Gourdon, qui a raison de se représenter toujours la grande « nation chrétienne », ce véritable « soldat de Dieu », debout au milieu des peuples, « la croix d'une main et de l'autre, l'épée ». (P. 182.)

Partout il fait retentir le *Sursum corda*, repoussant du pied les puériles préoccupations, les énervantes rêveries de ce qu'on nomme aujourd'hui la *poésie* décadente; aussi est-ce pour nous un bonheur d'applaudir à ces élans de foi et de fierté, à des strophes vibrantes d'espoir et d'enthousiasme, où le poète te salue,

> O Terre des lys et des chênes,
> Terre des saints et des héros. (P. 181.)

II. — « Parmi toutes les victimes de la Révolution française — et Dieu sait si le nombre en fut grand — l'on chercherait vainement une physionomie plus sympathique et plus attendrissante que celle de l'enfant royal. »

Ainsi s'exprime M. E. de la Dive, auteur de *Louis XVII;* nous sommes bien de son avis, et, selon nous, son drame, qui reproduit quelques-unes des pages charmantes et saisissantes de M. de Beauchesne, est une œuvre utile. Le souvenir de cet enfant, héritier de tant de rois, arraché tout d'un coup aux splendeurs de Versailles, enfermé au Temple pour expier le *crime* de sa naissance, puis mourant lentement, grâce aux *soins* de l'ignoble cordonnier Simon, ce souvenir, dis-je, est plein de larmes, et aussi d'enseignements, « à une heure où l'on entend glorifier si haut et partout l'œuvre et les hommes de la Révolution ». (P. 5.)

Le drame de Monsieur (ne faut-il pas lire *Madame?*) de la Dive est riche de jolis vers, de nobles pensées, de belles scènes. L'auteur, qui est modeste, semble être allé de lui-même au-devant des critiques, en reconnaissant tout le premier qu'il y a « trop de longueurs dans les monologues, et parfois, dans les dialogues, pas assez de variété et de mouvement ». (P. 4.) A quelqu'un qui

se juge avec tant de courage et de sincérité, la critique doit être douce; il nous reste seulement à lui dire merci pour l'inspiration très patriotique de ce *Louis XVII*, qui pourrait trouver place dans le répertoire des pensionnats et des collèges.

III. — De beaux rêves, de la musique, des fleurs et de l'azur, des envolées vers des horizons illuminés par la foi et par la croix, des méditations calmes comme les flots de « l'Ourthe et de l'Amblève », des sentiments simples et purs, traduits dans une langue harmonieuse, légèrement flottante, un peu vaporeuse, semée d'images, voilà l'œuvre que M. A. Thiernesse intitule : *Caritas*, et qu'il aurait pu aussi bien intituler : *Bonitas*, car il célèbre surtout et partout cette vertu conquérante, sachant

Combien de taches on efface,
Dans une goutte de bonté. (P. 144.)

M. Thiernesse a dû lire et relire Lamartine; sa pensée se déploie longuement, comme celle du maître, quelquefois trop longuement et hors cadre; ses vers se balancent et sonnent souvent comme les vers des *Harmonies*.

Pourquoi M. Thiernesse, habile musicien de syllabes, ose-t-il faire rimer *pelouse* avec *mousse* (p. 137), *jalouse* avec *douce* (p. 212), ou *peupliers* avec *oubliés* (p. 57)? Je n'ignore point que certains rimeurs de France s'accordent aujourd'hui cette dernière licence; mais cela ne prouve guère en faveur de leur prononciation, ni de leur oreille, ni peut-être de leur orthographe.

M. Thiernesse n'appartient cependant, ni de près ni de loin, à la jeune Belgique, ou jeune France décadente : il parle français, et, comme nous disions autrefois, *chrétien;* il respecte les mots et l'âme de son lecteur. Jusqu'ici, je l'avoue, je n'ai vu venir, d'au-delà de l'Escaut et de la Lys, aucun livre ou recueil poétique préférable à *Caritas*. V. DELAPORTE, S. J.

Le Siège de Sébastopol, poème en six chants, par Charles RABOURDIN, membre de la Société nationale d'encouragement au bien. In-18 de 132 pages. Paris, librairie Ch. Delagrave.

C'est à ses anciens frères d'armes que M. Charles Rabourdin offre ce poème en six chants. Un long récit de batailles, où le

poète veut rester « exact » historien, n'est pas sans présenter des difficultés. L'auteur les a prévues et les signale lui-même dans sa préface : « Encadrer fidèlement l'histoire dans des vers, l'assujettir à la rime n'est pas chose facile ; c'est une tâche ardue que je considérai longtemps comme au-dessus de mes forces et devant laquelle j'ai été plus d'une fois sur le point de reculer. »

Ajoutons que le grand nombre de noms propres à terminaisons étrangères n'est pas pour aider le poète : des mots comme *Kornilof*, *Nakimof*, *Kariakof*, *Tchernaïa*, *Karabelnaïa*, *Zagorodnaïa*, etc., peuvent à la rigueur fournir des rimes, et des rimes riches, mais ne sont pas pour le vers un élément d'harmonie. Cependant, impossible de les éviter dans un « Siège de Sébastopol ». Aussi ne soyons pas trop exigeants pour l'oreille : les glorieux souvenirs que ces noms évoqueront pour les « braves de l'ancienne armée », les accents de la trompette ou la voix du canon, naturel accompagnement de ces souvenirs, feront passer ce que les mots ont de moins harmonieux !

L'auteur dans sa préface regrette aussi de ne pouvoir « agrémenter » son œuvre de dieux et de déesses. Il nous semble plutôt avoir encore trop obéi aux « règles du poème épique », où

> Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Phébus, Neptune, Bellone, Éole furieux, Borée sans pitié, Cléo, Cérès et Pomone, même dans leur rôle de « personnifications », ont l'air quelque peu dépaysés en compagnie des highlanders, des turcos et des « chacals » !

Un mot sur la versification : le vers est souvent roide et chargé d'adjectifs ; beaucoup de rimes sont faibles, quelques-unes ne sont pas classiques, par exemple : muezzin et sarrasins, Redan et dedans ; d'autres sont plus que hardies : *Traverse* et *fresse*, *décime* et *courtine*, *brigade* et *garde ;* ce ne sont plus que des assonances. Je relèverai en terminant certaines quantités risquées : *supérieur* (quatre syll.), *acier* (trois syll.), etc., etc.

Malgré ces défauts de « métier », que la critique devait relever, le poème de M. Rabourdin demeure un récit consciencieusement exact d'un siège « unique dans les annales des peuples ». Peut-être l'auteur l'aurait-il rendu plus vivant en l'affranchissant des entraves de la versification.

H. DARTOIS, S. J.

De Historia Galliæ publica, privata, litteraria, regnante Ludovico XIV, latinis versibus a jesuitis Gallis conscripta. Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat P. V. Delaporte. In-8 de 181 pages. Paris, Retaux, 1891.

Le titre demande explication; ce n'est point une histoire, ni même une simple chronique, qui a été composée par le P. Delaporte avec des extraits de poésies latines. L'auteur nous montre tout bonnement qu'il ne s'est guère passé un événement, grand ou petit, durant le règne prolongé de Louis XIV, qui n'ait trouvé son écho dans les œuvres des jésuites poètes, mieux vaudrait dire, versificateurs latins.

Les faits qu'ils ont célébrés ont été divisés par le P. Delaporte en trois catégories, suivant qu'ils appartiennent à l'histoire publique, à l'histoire privée et à l'histoire littéraire. Tout le siècle y passe, depuis les palmes et les lauriers jetés à pleines mains sur le royal berceau éclairé par la gloire de Rocroi, jusqu'à ce déclin de règne où Louis XIV, vieilli et vaincu, nous apparaît encore, dit le P. Brumoy, plus grand que la mauvaise fortune :

Solus qui potuit fortiter esse miser. (P. 72.)

La seconde partie est la plus intéressante des trois. De curieuses anecdotes biographiques sur les personnages les plus illustres, des descriptions de palais, de châteaux, de jardins, avec des détails pittoresques sur le vieux Paris, enfin des allusions aux mœurs et aux modes du jour, à l'invention du café, du thé, du chocolat, en font une mosaïque aux nombreux médaillons, brillants et variés.

L'histoire littéraire pourra sembler trop spéciale et disparate. Les querelles de Santeul y occupent plus de place que Bossuet et Bourdaloue, à peine nommés. L'épigraphe de Molière, par le P. Vavasseur, est connue et citée depuis longtemps. Les compliments hyperboliques que l'on échangeait entre initiés sont lettre morte pour la postérité.

A propos des poètes français de la Compagnie de Jésus, le P. Delaporte a rappelé le mot de Jouvancy : *Inepti ac ridiculi.* Il aurait fallu donner la raison du fait et ne pas laisser croire, comme cela a été reproché au candidat par un de ses juges universitaires, que ce fût là une « fatalité de nature ». Le Moyne aurait

peut-être pu faire des vers français aussi bons dans leur genre que la prose de Bourdaloue. Mais il était interdit aux Jésuites de cultiver la poésie dans les langues vivantes; c'est par pure exception et dans des conditions défavorables qu'ils tournaient parfois leur talent de ce côté. Plus heureux de nos jours, l'auteur des *Récits et Légendes* a fait sa thèse sur les vers latins, mais ne signe que des vers français. H. CHÉROT, S. J.

Massillon. *Supplément à son histoire et à sa correspondance*, par E.-A. BLAMPIGNON, protonotaire apostolique et professeur honoraire à la Sorbonne. Brochure in-12 de x-69 p. Paris, Leday, 1891.

Mgr Blampignon vient de réunir toutes les additions à la biographie et à la correspondance de Massillon, qui lui avaient échappé. Il a eu l'art d'en former un petit volume très complet en soi et très agréable à lire malgré l'aridité du sujet, à condition toutefois qu'on ait goût aux choses d'érudition. Dans un aimable avertissement, l'auteur nous fait remarquer les différences qui séparent les Oratoriens d'aujourd'hui de leurs confrères du dix-huitième siècle, et il lui suffit de citer les noms pour nous en convaincre. Il passe ensuite une curieuse revue de personnages et de menus faits où figurent une pénitente de l'évêque de Clermont : Mme de Bousole; un secrétaire : le P. Thouron; enfin Mme de Maintenon et le cardinal de Noailles. Mgr Blampignon ne ménage pas les jugements sévères à la mobilité de caractère de l'une et à l'étroitesse d'esprit de l'autre.

Les lettres ici publiées sont au nombre de quatre, dont une inédite, ce qui porte à soixante-cinq les lettres actuellement connues.

Une excellente bibliographie et de la correspondance et des œuvres de Massillon, avec un catalogue des sources et une table alphabétique, termine ce mince volume, composé avec la patience d'un érudit et le soin délicat d'un écrivain.

H. CHÉROT, S. J.

J. Barbey d'Aurevilly, par Charles BUET. In-12 de VI-470 p. Paris, Savine, 1891.

Nous avons assez parlé de Barbey d'Aurevilly dans les *Études*,

au moment de sa mort, pour être dispensé d'en dire bien long aujourd'hui. Le livre de M. Charles Buet ne nous apprend rien de très important sur le caractère de l'homme, et moins encore sur la valeur de l'écrivain. A force de viser à l'originalité, l'auteur des *Diaboliques* et d'*Un Prêtre marié* n'a réussi qu'à être bizarre, excentrique et dangereux. Le bon sens lui a manqué ; c'est pourquoi, après avoir écrit grand nombre de volumes et d'articles, il ne laissera pas vingt pages que la postérité consente à lire. Quelques descriptions ne suffisent pas à préserver un nom de l'oubli ; encore celles de Barbey sont plus extravagantes que neuves, et elles se cramponnent à la mémoire comme un cauchemar, plutôt qu'elles n'y sont accueillies comme de lumineuses et bienfaisantes visions.

« Le beau, c'est le bon sens qui parle bon français. » Tout ce qui n'a pas cette marque mérite d'être rejeté et sera impitoyablement rejeté.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **La Fresnaie,** par Mathilde AIGUEPERSE. In-12 de 285 p. Paris, Louis Carré, 1891. Prix : 2 francs.

II. — **Esquisses de voyage,** par la marquise DE LAUBESPIN. In-12 de 281 pages. Paris, Téqui, 1891.

III. — **Obéissance,** par M. DU CAMFRANC. In-12 de 322 pages. Paris, H. Gautier. Prix : 3 francs.

IV. — **Boumaza,** ou *les Aventures d'un coureur des bois*, par DE LAVAL. In-12 de 336 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 francs.

V. — **La Chasse anecdotique,** par Pierre BONNEFONT. — **Les Drames de la mer,** par Cinq-Étoiles. — **En route pour la baie d'Hudson,** par M. PROULX, missionnaire. Trois vol. grand in-8 de 160 pages. Tours, A. Mame et fils. Prix : 1 fr. 50.

I. — Nous tromperions la confiance qui nous est accordée dans cette Revue, si nous faisions passer l'amitié avant la vérité. Quoi qu'il nous en coûte, nous devons déclarer que *La Fresnaie* ne doit pas être placé dans une bibliothèque chrétienne.

Yves aime une jeune mondaine qu'il croit fort riche, mais se garde bien de l'épouser alors qu'il la sait pauvre. Il quitte Paris

et s'en va enfermer sa mauvaise humeur dans la maison paternelle ; là, il se marie à une cousine, uniquement pour l'empêcher d'aimer un sien ami. Bientôt le terre à terre de la vie de famille l'ennuie, il revoit l'ancienne amante, devenue veuve après un riche mariage ; ils s'aiment, ils se le disent, et Yves n'hésite pas à quitter son foyer pour courir le monde à la suite de cette femme légère. Il y a des scènes passionnées qui nous surprennent de la part de l'auteur. On répondra que la punition a frappé le coupable et qu'il meurt jeune encore, pardonné et réconcilié ; mais même à ce lit de mort, l'auteur a cru devoir faire figurer la maîtresse ! Pourquoi ? On objectera encore que la femme adultère est allée expier ses fautes dans un couvent ! Allons donc ! Est-ce qu'on accepte des pécheresses repenties au noviciat des sœurs de Saint-Vincent de Paul ?

Nous engageons le très sympathique éditeur à rayer ce livre de sa collection, car il n'est pas fait pour les foyers catholiques.

II. — Le critique ferait un métier de galérien, si çà et là il ne rencontrait un livre distingué dans la forme et dans la pensée ; cette bonne fortune, nous la savourons aujourd'hui, en relisant les notes de voyage de Mme la marquise de Laubespin. Ici point de dissertations sur la politique, de descriptions interminables de monuments ; rien qui sente le *Guide Joanne* ou le *Dictionnaire géographique :* des impressions senties et saisies au vol en Égypte, en Turquie, en Palestine, en Grèce, en Italie ou en Hollande. — On voit que le champ est vaste, mais si le bouquet cueilli n'est pas une gerbe immense, il a les parfums les plus délicats.

III. — Marcelle est fiancée au docteur Conan ; lui, aime éperdument; elle, a rêvé un mari plus doré, plus beau, plus brillant ; malgré les larmes de son père, le chagrin de son véritable ami, Marcelle suit le rêve et s'allie à un escroc qui a volé son nom, sa fortune, ses succès ; bientôt le voile tombe ; elle pleure sa désobéissance et va mourir chez son père.

Çà et là de belles scènes entre cette femme trompée et ce misérable qu'elle voudrait ramener au repentir ; quelques pages émues où le docteur pardonne à son amie les tortures subies ; mais çà et là aussi quelques tirades par trop sentimentales. Marcelle va mourir, et l'auteur, cependant catholique, ne trouve rien de mieux à dire que ceci : « Dans son cœur, les douces chan-

sons de l'amour s'éteignaient à petit bruit. » Quelle langue parle-t-on maintenant dans les livres destinés à la jeunesse chrétienne !

IV. — Les *Aventures de Boumaza* auront du succès parmi les jeunes lecteurs ; ce journal d'un sous-officier de lanciers, devenu marchand de bois en Cochinchine, a des allures crânes et décidées ; Boumaza, trois fois incendié, pillé, raconte sa vie d'aventures à travers les forêts ; certes son odyssée n'est pas faite pour peupler la colonie chère à M. Ferry.

L'auteur, tout en faisant parler un soldat, a su éviter des crudités de langage que trop de narrateurs se complaisent à faire entendre.

V. — Allons, chasseurs, vite en campagne ! Si vous avez lu *la Chasse*, vous saurez avec quel plomb, quels chiens, quels apprêts vous pouvez tuer gibiers à poil ou à plume, et dans vos moments de repos, vous pourrez lire les anecdotes qui animent ces études.

Les *Drames de la mer* ont fourni matière à des quantités de volumes ; rien à signaler dans celui-ci, que la description de quelques nouveaux sinistres maritimes.

Assurément, le plus intéressant de ces volumes est le dernier — c'est le récit d'un missionnaire, M. Proulx, qui accompagne son évêque du lac Abbitibi à la baie d'Hudson. — Les repus qui lisent le *Siècle* dans un voltaire à ressorts moelleux s'imaginent peu ce qu'un prêtre de Jésus-Christ peut entreprendre pour sauver des âmes ; rapides des torrents, flots irrités de la mer, voyages dans les marais boueux, ardeurs du soleil ou pluies incessantes, ces apôtres ont tout bravé, et ils l'ont fait gaiement, joyeusement. C'est avec de pareils livres qu'on s'instruit dans la science de la géographie et qu'on élève son âme en pensant aux mérites de nos missionnaires. A. LEFÈVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris, rue des Grands-Augustins, 7). — Mai. — L'hérédité, *P. Vallet.* — Coup d'œil sur le vocabulaire philosophique contemporain, *Ch. Huit.* — La perception et la psychologie thomiste : du tact, des sensibles communs, *Domet de Vorges.* — Des symboles mathématiques que l'on pourrait employer en logique (fin), *A. Barberis.*

Association catholique (Paris, boulevard Saint-Germain, 262). — Juin. — Étude sur la liberté d'enseignement, *A. d'Avril.* — Des assemblées catholiques en France au regard de l'Allemagne, *L. C.* — La mainmise de l'État sur les chemins de fer, *L.C.*

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35). — 15 mai. — Assemblée générale du 1er mai 1891. — Le Congrès scientifique international des catholiques, *G. Martin.* — Chronique des comités et des œuvres d'enseignement chrétien. — Bulletin judiciaire : subvention des communes aux établissements d'enseignement primaire et secondaire, *L. de Crouzas-Crétet.* — Mélanges et notes : la ligue de l'enseignement en 1889 et 1890 ; les écoles chrétiennes rurales ; conseils aux écoles chrétiennes, *P. K.* — *Chan. Deslandes.*

15 juin. — Les questions d'enseignement et la vingtième assemblée des catholiques, *L. de Crouzas-Crétet.* — Les dernières réformes de l'enseignement juridique, *Ch. Chobert.* — Examens d'instruction religieuse, *abbé de Cormont.* — Réunion des jeunes gens de la rue de Sèvres, *J. de Valence.*

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Mai. — Le clergé et le peuple catholique, *A. Lehmkuhl, S. J.* — Le décret de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers sur l'ingérence des supérieurs dans le for de la conscience (suite) : les confessions, *P. Pie de Langogne, O. M. C.* — Étude historique sur les origines et le développement du droit matrimonial dans l'Eglise : de l'essence du mariage, *E. Philippe.* — Acta Sanctæ Sedis.

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 mai. — Le socialisme et le rôle politique du clergé en Allemagne, *abbé Kannengieser.* — Le dernier duc de Nivernais : la société de la fin du dix-huitième siècle, *L. Pérey.* — Le Salon des Champs-Élysées et l'Exposition du Champ de Mars, *R. Peyre.* — Le Congrès catholique de Portugal, *E. Eude.*

10 juin. — L'Encyclique, *Em. Ollivier.* — L'émigration française et la République argentine, *A. de Chen-*

clos. — Le huitième centenaire de saint Bernard, *J. Condamin.* — Pierre Loti, *R. Doumic.* — La fin du paganisme, *vicomte de Meaux.* — En escadre ; journal de voyage, *Et. de Messignac.* — Les caisses d'épargne en France, *G. Carron.*

Cosmos (Paris, rue François Ier, 8). — 23 mai. — Un projet de canal de Paris à la mer. — Carton et papier d'amiante, *L. Knab.* — Le manomètre du puits Verpilleux, *Balmé.* — L'analyse infinitésimale, *A. Berthier.* — L'Exposition française à Moscou, *G. Petit.* — Sur la variabilité des espèces végétales, *A. Acloque.* — Les hirondelles messagères (fin), *A. de Rochas.*

30 mai. — Les jeux du cirque à Paris, *Balmé.* — La pile Ortelli, *Dr A. Battandier.* — Becs brûleurs à alcool et à benzine, *A. Berthier.* — Comment on construit un fort, *Ch. Manceau.* — Cadran solaire fleuri. — Revue de chimie : chimie générale, *E. Maumené.* — Les palmiers polycéphales, *H. Léveillé.* — Multiplication mentale de certains nombres, *col. Poupon.* — La question du « double-moi », *L. Reverchon.* — La torpille de terre, *com. Grandin.*

6 juin. — Les grands cadrans barométriques. — Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand.* — Le maximum des tremblements de terre de décembre et de janvier, *Tardy.* — L'once de la Société zoologique de Londres, *Balmé.* — Comment on construit un fort, *Cl. Manceau.* — Les machines à air comprimé, *A. de Vaulabelle.* — Quelques espèces de poudres sans fumée, *com. Chabaud-Arnault.* — La question du « double-moi », *L. Reverchon.*

13 juin. — Histoire des sciences : l'anémomètre de Huet, *L. Kherjugall.* — Le gradient barométrique appliqué à la prévision du temps, *G. Guilbert.* — Bleu égyptien, *L. Knab.* — Les compteurs d'électricité, *de Contades.* — Comment on construit un fort, *Cl. Manceau.* — Mémoire sur le calendrier, *A. Le Cointe, S. J.* — Les machines à air comprimé (fin), *A. de Vaulabelle.* — Considérations sur les eaux abyssales, *J. Thoulet.*

Economiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 23 mai. — De la nomination par le gouvernement ou par les municipalités des administrateurs de toutes les sociétés subventionnées ou concessionnaires de services publics, *P. Leroy-Beaulieu.* — Le mouvement économique et financier en Allemagne : compte rendu de l'Office impérial d'assurance contre les accidents pour 1890, *M. Block.* — Le Transsibérien, *J. Chaillet.* — La production et l'emploi des métaux précieux : l'argent, *A. Raffalovich.*

30 mai. — De l'organisation des transports en commun, par la suppression du double monopole des omnibus et des papiers de cocher, *P. Leroy-Beaulieu.* — La question du charbon et la concurrence anglo-russe, *D. Bellet.* — La suppression des bureaux de tabac, *G. Michel.*

6 juin. — Le quatrième état et la résurrection des castes héréditaires, *P. Leroy-Beaulieu.* — La propriété littéraire et artistique, *G. Michel.* — La condition de l'agriculture aux États-Unis, *A. Raffalovich.*

13 juin. — Le projet Maujan : les successions, la loi et le fisc, *P. Leroy-Beaulieu.* — Le projet de loi sur le travail des enfants et des femmes devant le Sénat, *P. Robiquet.* — Le trafic et les tarifs du Transsaharien, *G. Rolland.*

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15). — 1er juin. — L'enseignement philosophique en France, *Ch. Huit.* — Enseignement secondaire spécial : projet de réorganisation soumis au Conseil supérieur. — Licence ès lettres : sujets de composition (1890). — Variétés : Le sacre de Louis XVI, d'après un témoin oculaire (Ant.-Nic. Duchesne).

16 juin. — Enseignement secondaire moderne, à l'occasion du décret du 5 juin, *E. Ragon*. — L'enseignement philosophique en France, *C. Huit*.

Musica sacra (Toulouse, rue Mage, 18). — Mai. — Les concerts religieux dans les églises, *chan. St. Morelot*. — Le chant grégorien et la musique moderne, *dom L. Janssens, O. S. B.* — « Judas Machabée », oratorio de Hændel, à Toulouse, *Rémo*. — Musique : *Acclamations en l'honneur de la très sainte Vierge*, *Sub tuum* (abbé Ch. Hamm).

Nature (Paris, boulevard Saint-Germain, 120). — 23 mai. — Ed. Becquerel, *G. Tissandier*. — L'aluminium, *Ch.-Ed. Guillaume*. — L'analyse des vins, *A. Hébert*. — La Mante diabolique, *G.-A. Poujade*. — Abîmes et grottes du causse de Gramat (Lot), *E.-A. Martel*.

30 mai. — Les derniers anthropophages, *J. Léotard*. — Répartition de la pluie en France, *Th. Moureaux*. — Le secteur électrique de la place Clichy, à Paris, *E. Hospitalier*. — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier*. — La science au théâtre, *G. Mareschal*.

6 juin. — Les grêlons, *G. Tissandier*. — L'exposition d'électricité, *J. Laffargue*. — Les microbes du sol, *A. Hébert*. — L'archer et le chelmon, *F. Mocquard*. — Le tirage des valeurs financières, *M. Vuillaume*.

13 juin. — Cale ou slip en travers au port de Rouen, *G. Richou*. — Cartes magnétiques du bassin de Paris, *Th. Moureaux*. — Concours de compteurs d'énergie électrique, *E. Hospitalier*. — Les incendies de pétrole, *G. Tissandier*. — Une grande chasse en Allemagne au dix-huitième siècle, *P. Mégnin*. — Le réseau de colombiers militaires en Europe, *lieutenant-colonel de Rochas*.

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er juin. — Les trois Talleyrand, *Th. Funck-Brentano*. — Autour du Péloponèse, *comte Ch. de Moüy*. — L'avenir de la magistrature, *A. Guillot*. — L'Algérie devant le Sénat, *Ch. Roussel*. — De l'avenir du roman contemporain, *A. Albalat*. — Du duel, *G. Sénéchal*. — Le Salon de 1891, *Jean Darric*. — Les conditions atmosphériques de Greenwich, *Tondini de Quarenghi*.

15 juin. — La société étrangère à Paris avant les rastaquouères, *comte P. Vasili*. — L'avenir de la magistrature (fin), *Ad. Guillot*. — Le général de Grünne et l'Autriche en 1889, *H. Welschinger*. — La société persane : le clergé, *Ahmed-bey*. — L'origine du nom de Napoléon, *E. Rodocanachi*. — Les disparus : Jos. Roumanille, *F. Loliée*. — Une forme nouvelle de révolution en Belgique, *E. Monteil*.

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Juin. — Le troisième centenaire de saint Louis de Gonzague (21 juin 1591-1891). — Le protestantisme et la Compagnie de Jésus à Tournai, au seizième siècle, *L. Delplace*. — Bossuet et la Bible, *J. Le Génissel*. — Mission belge du Bengale occidental : lettres des missionnaires.

Réforme sociale (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 1er juin. — La logique des choses et l'inconséquence des hommes (à propos du livre de l'*Évolution sociale*, par M. U. Guérin), *A. Boyenval*. — Un coin de la France du centre : monographie du village du Temple, *P. Dubost*. — Société d'économie sociale : la dépopulation de la France, ses causes et ses remèdes (discussion). — Unions du Lyonnais, Forez et Bresse, *G. de Champ*. — L'Encyclique du pape Léon XIII sur la condition des ouvriers, *J. Cazajeux*.

16 juin. — Monographie du village du Temple (Corrèze), *P. Dubost*. —

Description des usines du canton de Creil, *W. Bertheault.* — Les contributions de la France à cent ans de distance (1789-1889), *comte de Luçay.* — Chronique du mouvement social, *A. Fougerousse.* — L'Encyclique du pape Léon XIII sur la condition des ouvriers, *J. Cazajeux.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Mai. — Xavière de Ferrette, dernière abbesse de Masevaux, *E. Lintzer.* — En Terre Sainte, *A. Postina.* — Calendrier historique du chapitre et de la cathédrale de Strasbourg, *A. Straub.* — Le château de Martinsbourg, à Wettolsheim, *fr. E. Sitzmann.*

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Juin. — Les Bénédictines du Saint-Sacrement, *G. V. C.* — Les chapitres généraux de l'Ordre de Saint-Benoît avant le quatrième concile de Latran (1215), *U. B.* — Les leçons apocryphes du bréviaire romain, *G. M.*

Revue Bleue (Paris, boulev. Saint-Germain, 111). — 23 mai. — Les sources grecques du christianisme, *L. Ménard.* — Philosophes contemporains : Guyau, *H. Marion.* — La conférence en Angleterre et en Belgique, *F. Sarcey.* — Un projet de colonisation en Algérie, *E. Accolas.* — Le jeu de paume chez les anciens, *M. Albert.*

30 mai. — Léon XIII et les questions sociales, *P. Laffitte.* — Mme de La Fayette, *A. Heurteau.* — Les idées morales du temps présent, conclusion, *E. Rod.* — L'absolution de Mme Rabot, *H. Gauthier-Villars.* — L'essai loyal de l'enseignement secondaire français, *E. Lintilhac.*

6 juin. — Les Salons : la peinture historique, *G. Deschamps,* — L'essai loyal de l'enseignement secondaire français, *E. Lintilhac.* — Le vers français et les poètes décadents, *J. Psichari.* — L'ancien lendit, *M. Albert.* — L'argent et la littérature, *L. Barron.*

13 juin. — La formation de la Prusse contemporaine, *A. Mézières.* — Sophismes politiques de ce temps: les droits de l'homme, *Ch. Benoist.* — La conférence en Belgique, *F. Sarcey.* — Un projet de colonisation en Algérie, *E. Accolas.*

Revue Canadienne (Montréal). — Mai. — J.-J. Rousseau et la Révolution en France, *A. de B.* — Quatorze jours sur une banquise, *N.-E. Dionne.* — Une école de sauvages (Saint-Boniface), *J. Jetté, S. J.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er juin. — La reconstruction de la France en 1800 : l'Eglise, *H. Taine.* — La tradition du latin en France, *M. Bréal.* — Une jeune fille du dix-huitième siècle, d'après une correspondance inédite, *Ph. Godet.* — La rivalité des industries d'art en Europe, *E. Planchut.* — Les Salons de 1891 : la peinture, *G. Lafenestre,* — Le docteur Peters en Afrique, *G. Valbert.*

15 juin. — Saint François d'Assise, *Arvède Barine.* — Mirabeau, d'après un livre récent (fin), *A. Mézières.* — Curiosités historiques et littéraires : la duchesse et le duc de Newcastle, les écrits de la duchesse, *Em. Montégut.* — L'idée de culpabilité, *G. Tarde.* — Les classes pauvres en Angleterre : l'enfance, ses ennemis et ses protecteurs, *J. Decrais.* — La guerre civile au Chili. — La sculpture et l'architecture au Salon des Champs-Elysées, *G. Lafenestre.*

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 21 mai. — Thèses de M. l'abbé Em. Beurlier, *M. P.* — Les écoles anglaises : Queen's College (lycée de jeunes filles), *J. Bébin.* — L'agrégation de l'enseignement français, d'après M. Bourciez. — Le concours d'agrégation de l'en-

seignement spécial en 1890 (section littéraire et économique), rapport de M. *E. Zévort*.

28 mai. — Projets de décrets relatifs à l'enseignement secondaire classique français et au baccalauréat de cet enseignement — L'agrégation de l'enseignement spécial en 1890, rapport de M. *E. Zévort*. — Les fêtes de Toulouse : discours de *M. Bourgeois*.

4 juin. — Les écoles anglaises : Queen's College, l'instruction, *J. Bébin*. — Thèses de M. Imbart de la Tour.

11 juin. — Un lycée de l'extrême Ouest (Brest), *M. C.*

Revue Française de l'étranger et des colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er juin. — La Perse : le fleuve Karoun, routes, chemins de fer, voyage de M. Vaughan, armée, *R.* — Crédit foncier franco-canadien, *G. Demanche*. — Au muséum : Anthropologie coloniale (Dr Hamy), *L. R.* — Explorateurs et voyageurs, chronique. — État indépendant du Congo : historique des missions religieuses (carte).— Nouvelles géographiques et coloniales.

15 juin. — Les Anglais en Égypte, *E. Le Roy*. — Les expositions de Moscou, *V. Ricey*. — Les étrangers aux Salons de 1891, *Chassaigne de Néronde*. — Au Muséum, cours d'anthropologie (Dr Hamy), *L. R.* — Explorateurs et voyageurs : chronique. — Les Allemands en Nouvelle-Guinée. — Chemins de fer russes. — L'immigration européenne au Brésil. — Nouvelles géographiques et coloniales.

Revue Générale (Bruxelles, 16, rue Treurenberg). — Juin. — Les séquestrations monacales, *P. Verhaegen*. — La protection de l'enfance, *P. Lefebvre*. — Écrivains catholiques : I. Louis Veuillot, *G. Legrand*. — L'arbre de justice. Mœurs wallonnes, *baron A. de Woelmont*. — Lettre de Paris, *Ed. Trogan*. — Tunis et Constantine, *H. Hoornaert*. — Causerie artistique, *G. Kaïser*.

Revue de l'Histoire des Religions (Paris, rue Bonaparte, 28). — Mars-avril. — Un tombeau égyptien, *E. Amélineau*. — La tradition phrygienne du déluge, *E. Babelon*. — Études sur le Deutéronome : sources et date, *L. Horst*. — Glanures païennes dans l'Islam, *J. Goldziher*. — Oryx et les étoiles filantes, *Dr Faust*. — Un office bouddhique au musée Guimet.

Revue de la Jeunesse catholique (Paris, rue du Vieux-Colombier, 17). — Avril-mai. — L'assemblée générale de Lyon. — L'artisan allemand à la fin du moyen âge, *J. Sarda*. — Paysages bretons, *H. Reverdy*. — Un livre à sensation (*Testament d'un antisémite*), P. Vérax. — Les Français au Canada, *E. Montmeglian*. — La mendicité, *M. D.*

Revue de Lille (Lille, boul. Vauban, 56). — Juin. — Le 1er mai et la législation internationale du travail, *A. Béchaux*. — Le libre arbitre, *A. de Margerie*. — Les dernières publications en histoire du droit, *H. Lamache*. — Un professeur d'Université catholique (Hervé-Bazin), *M****. — L'encyclique et la question sociale, *A. Saint-Albert*. — Une colonie asiatique en Égypte au temps de Moïse, *E. Pannier*.

Revue du Lyonnais (Lyon, rue Stella, 3). — Mai. — Mercruy, station celtique et gallo-romaine, *F. Gabut*. — Chazay-d'Azergues en Lyonnais, *L. Pagani*. — Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), *J. Denais*.

Revue ecclésiastique de Metz. — Juin. — La rédemption dans le Nouveau Testament, *A. C.* — Les études théologiques et la formation du

clergé, *F. E.* — Les évêques de Metz du xe au xiiie siècle : le B. Adalbéron II, *F. Chaussier.*

Revue du Monde catholique (Paris rue des Saints-Pères, 76). — 1er juin. — Le partage de l'Afrique, *A. du Cournau.* — Le Salon des Champs-Elysées, *E. Loudun.* — La journée du 1er mai : les grèves en Belgique, *U. Guérin.* — Le congrès scientifique international des catholiques, *C. de Kirwan.* — Le miracle et la science, *Dr Boissarie.* — Scènes de la vie militaire en Tunisie, *G. Chevillet.* — A travers les Alpes autrichiennes, *G. Maury.*

Revue Philosophique (Paris, boul. Saint-Germain, 108). — Juin. — Les résultats des théories contemporaines sur l'association des idées, *B. Bourdon.* — Comment la sensation devient idée, *J. Payot.* — Qu'est-ce que la philosophie générale? *Durand* (de Gros).

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Mai. — La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé, *chan. H. Didio.* — Commentaire sur la bulle Apostolicæ Sedis, *Dr B. Dolhagaray.* — Essai sur la conscience psychologique d'après saint Thomas, *H. Goujon.* — Notes d'un professeur, *chan. Dr J. Didiot.* — Jurisprudence pontificale, *Dr Dolhagaray.*

Revue générale des Sciences pures et appliquées (Paris, rue Saint-André-des-Arts, 58). — 15 mai. — La théorie électromagnétique de la lumière, *R. Blondlot.* — La pathogénie du tétanos, *Dr H. Vincent.* — Théorie générale des matières colorantes et de leur fixation sur les fibres textiles, *E. Nœlting.* — Découverte par le prof. Lannelongue d'un procédé curatif de la tuberculose.

30 mai. — Les systèmes de télégraphie harmonique, *A. Bazille.* — Le sol sous-marin et les eaux abyssales, *J. Thoulet.* — L'origine des tourbillons naturels, *C. Weyher.* — Revue annuelle de zoologie, *Dr H. Beauregard.*

15 juin. — L'insensibilisation chirurgicale, *Dr R. Dubois.* — Les laboratoires de mécanique, *W. Dwelshauvers-Dery.* — Les récents progrès de l'industrie sucrière, *L. Lindet.* — Les Dahoméens, étude anthropologique, *J. Deniker.* — Les récents perfectionnements de la filtration pastorienne de l'eau.

Revue Scientifique (Paris, boul. Saint-Germain, 111). — 23 mai. — Liebig, *Liebig.* — Les dogmes scientifiques, *C. Vogt.* — Les hôpitaux d'enfants en Italie, *G. Variot.* — Les courses et l'élevage du cheval.

30 mai. — Une excursion aux environs de Banyuls-sur-Mer, *E. Yung.* — Les domaines communs de la chimie et de la physique, *G. Barker.* — Les mines d'or et de diamant de l'Afrique australe, *Meyners d'Estrey.* — Le nouvel équatorial de l'Observatoire.

6 juin. — La loi de conservation de la vie, *W. Preyer.* — Les grandes lignes transafricaines, *B. de Rochas.* — Les compteurs d'électricité, *L. Montillot.* — La nouvelle Université de Lausanne.

13 juin. — L'assistance mutuelle chez les sauvages, *Kropotkine.* — Les dogmes scientifiques, *C. Vogt.* — Les exercices physiques dans l'âge mûr, *F. Lagrange.* — La coupellation chez les anciens Juifs, *E. Meyerson.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Mai. — Saint Bernard (fin), *M. Lambert.* — Préliminaires de l'Université de Fribourg (fin), *J. Schneuwly.* — Le B. Pierre Canisius et l'Université de Fribourg, discours, *P. D. Jaquet.* — Gruyères, *P. Apollinaire, C.*

Science catholique (Paris, rue de l'Abbaye, 13). — 15 juin. — Des pro-

grès réalisés dans la littérature syriaque au dix-neuvième siècle, *T. J. Lamy*.— Les dernières découvertes au cimetière de Priscille, *J.-B. de Rossi*. — Gazzali : le traité de la rénovation des sciences religieuses, *baron Carra de Vaux*. — Encore la prononciation du tétragramme divin, *J. Corluy, S. J.*

Science sociale (Paris, rue Jacob, 56). — Juin. — L'échec de la colonisation française en Algérie, *L. Poinsard*. — Les Celtes : la fondation du clan, *H. de Tourville* et *E. Demolins*. — Le travail : les transports et les éléments analytiques du travail, *R. Pinot*. — Monographie du Canada : les premières tentatives de colonisation ; l'exploitation exercée par les compagnies marchandes, *L. Gérin*.

Tour du Monde (Paris, boul. Saint-Germain, 79). — 23 et 30 mai, 6 juin. — Trente mois au Tonkin, par le *Dr Hocquard* (1885). Texte et dessins inédits.

13 juin. — A travers l'Arménie russe : Karabagh, vallée de l'Araxe, massif de l'Ararat. Par *Mme B. Chantre* (1890). Texte et dessins inédits.

Union économique (Paris, rue des Lombards, 23). — 10 juin. — Monographie du Crédit mutuel et populaire de Bourges, *abbé Lorrain*. — Le crédit agricole en Italie (fin), *L. Durand*. — Les heureux effets du métayage, *H. Garreau*. — Les déclassés, *H. G.*

Nouveau dictionnaire d'Economie politique (Paris, rue Richelieu, 14). — 12e livr. Mill (James et Stuart), *F. Faure*. — Mines, *A. Renouard*. — Minghetti, *V. Pareto*. — Mirabeau (le marquis et le comte de), *M. Varagnac*. — Mohl (Robert von). — Mollien, *E. Dubois de l'Estang*. — Monnaie, *A. Arnauné*. — Monopole, *F. Faure*. — Montchrétien (A. de), *H. Baudrillart*. — Montesquieu, *F. Faure*. — Monts-de-piété, *A. Renouard*. — Montyon. — Morale, *H. Baudrillart*. — Morcellement, *A. de Foville*. — Moreau de Jonnès. — Morellet (l'abbé). — Morelly, Morus, *J. Lacroix*. — Mun. — Mutualité, *M. Lacombe*.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati, Pustet). — Juin. — La dévotion du Sacré Cœur dans le ministère pastoral, *R. S. Dewey, S. J.* — La preuve de raison de l'immortalité de l'âme, *A. F. Hewit*. — Le portrait de saint Louis de Gonzague. — Le miracle de Gadara, *A. J. Maas, S. J.* — Le thème angélique, *H. T. Henry*. — Une école apostolique (Issoudun), *H. J. Heuser*.

Ciudad de Dios (Madrid). — 20 mai. — Saint Thomas de Villeneuve moraliste, *T. Rodriguez*. — Conditions esthétiques du chant grégorien, *E. de Uriarte*.— L'archipel des Philippines, *F. Valdès*. — Un procès d'Inquisition contre les illuminés à Valladolid, *M. F. Miguelez*.

5 juin. — Conditions esthétiques du chant grégorien, *P. E. de Uriarte*. — Ressources que nos campagnes offrent aux pauvres, *D. M. Graells*.

Civiltà cattolica (Rome). — 6 juin. Encyclique *de Conditione opificum*. — Le troisième centenaire de saint Louis de Gonzague. — Les diableries du siècle passé.

20 juin. — Encyclique (texte italien). — Les Héthéens et leurs migrations. — Les diableries du siècle passé. — Sciences naturelles.

Literarische Rundschau (Fribourg en B.). — Juin. — Littérature catholique de l'Angleterre en 1890 (fin). — *Knabenbauer*, Commentarius in Danielem. — *Schneider*, L'autre vie. — *Bellesheim*, Histoire de l'Eglise catho-

lique en Irlande depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours. — *Schmid*, Théorie de la connaissance, I. — *Fesch*, L'idée de Dieu dans les religions païennes de l'antiquité, — dans les religions païennes des temps modernes. — *Moormeister*, La vie économique. — *Cepari-Schrœder*, La vie de saint Louis de Gonzague.

Month (Londres). — Juin. — *In memoriam :* Le P. Albany J. Christie. — L'art anglais en 1891, *Ch. Goldie*. — Pourquoi étudions-nous les classiques ? *J. Hirst*. — Du développement des industries électriques, *G. Molloy*. — L'ordre du Bon-Pasteur, *B. A. Wilberforce*. — Amour égoïste et non égoïste, *Ch. Blount*. — La loi de l'époux et de l'épouse, *W. C. Maude*. — Irlandais remarquables du seizième siècle : le P. Henry Fitzsimon, *E. Hogan*. — Le troisième centenaire de saint Louis de Gonzague.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en B.). — 28 mai. — Saint Louis de Gonzague et la leçon qu'il donne à notre temps, *W. Kreiten*. — L'archevêque Mac Hale, champion de l'école chrétienne (fin), *O. Pfülf*. — Les « armes morales » de la démocratie sociale (fin), *H. Pesch*. — Les prévisions plausibles dans le domaine de l'astronomie, *J. G. Hagen*. — Le trésor de reliques de la maison de Brunswick-Lunebourg, *Et. Beissel*. — Le mouvement socialiste en Danemark, spécialement dans la population des campagnes.

Studien op godsdienstig, wetenschappelijk en letterkundig gebied (Utrecht). — Mai. — Le pari de Pascal, *F. A. L. Smit*. — *Pesemah Oeloe Manna*, dans l'île de Sumatra, *J. Van Meurs, miss. apost.* — Un dernier mot au prof. Van Manen sur l'authenticité de la correspondance de Pline avec Trajan, *C. Wilde*.

Zeitschrift für katholische Theologie (Innsbruck, Rauch). — 3e trim. 1891. — Dœllinger, étude de caractère, *E. Michaël, S. J.* — Idée de la grâce prévenante, *M. Limbourg, S. J.* — La tradition patristique relativement à l'année de la naissance de Jésus-Christ, *H. Kellner*. — Bibliographie : *Holtzmann, Lipsius, etc.* Commentaire-manuel sur le Nouveau Testament. — *L. Atzberger*, L'eschatologie chrétienne dans le domaine de la révélation.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *mai* — 20 *juin*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

. BALLERINI (A.), S. J. — *Opus theologicum morale in Busembaum* Medullam *absolvit et edidit D. Palmieri, ejusd. Soc.* — Volumen IV, continens Tract. IX, de Præceptis particularibus, et Tract. X, de Sacramentis, Bapt., Confirm., Euchar. In-8 de 794 pages. Prato, Giachetti, 1891. Prix : 6 francs.

BARGILLIAT (M.). — *Prælectiones juris canonici.* T. II. In-12 de 618-4 pages. Paris, Berche et Tralin, 1891.

BARROU (L.). — *La raison et la foi.* Trois fascic. in-8 de 48, 148 et 254 pages. Paris, chez l'auteur (14, rue de Moscou) et à la Libr. générale, 1890-1891.

BAUWENS (Dr Is.). — *Inhumation et incinération.* T. I : Les rites funéraires depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. (2e éd.). Trad. par le Dr A. de Mets. In-8 de 526 pages. Bruxelles, impr. Polleunis, 1891.

BOURQUARD (Mgr L. C.). — *Saint Thomas dans la question de l'Immaculée Conception,* mémoire présenté à l'Académie de Saint-Thomas de Coutances. Broch. in-8 de 40 pages. Coutances, impr. Salettes, 1891.

Le Cercle de suffrages du Cœur de Jésus, ou Manuel de dévotion aux âmes du purgatoire. In-32 de 176 pages. Amiens, 46, rue Duméril, 1891. Prix : 20 c.; les 50 exempl., 5 francs.

CAZAURAN (abbé). — *Liturgie de la province d'Auch.* Broch. in-8 de 27 pages. Paris, Maisonneuve, 1891. Prix : 1 franc.

CHARDON (abbé G.). — *Imitation des anges.* In-32 de 632 pages. Clermont-Ferrand, Bellet, 1891. Prix : 2 francs.

Le Cœur de Jésus trésor de l'Église; Mois du Sacré Cœur, dédié aux associés du Rosaire, par l'auteur du *Mois de Saint Joseph* tiré du P. Isolani. In-16 de 458 pages. Lyon, Vitte, 1891.

Décalogue ou dynamite; avis aux bourgeois sans Dieu. Par l'auteur des *Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson.* Broch. in-18 de 72 p. Paris, Retaux, 1891.

Les Exercices de saint Ignace en prières, par un Père de la Compagnie de Jésus. In-32 de 40 pages. Amiens, 46, rue Duméril, 1891. Prix : 10 c.; les cent exempl., 5 francs.

Jeunes filles et jeunes femmes; correspondance et journal intime. Par l'auteur du *Souvenir de mariage.* In-18 de 166 pages. Paris, Leday, 1890.

Gay (Mgr Ch.). — Extraits de ses œuvres. 6 vol. in-32. Paris, Leday, 1891.

1° *De l'humilité* (282 pages);
2° *De la foi* (160 pages);
3° *De l'espérance* (218 pages);
4° *De la crainte de Dieu* (120 pages);
5° *De l'obéissance* (260 pages);
6° *Soirée du jeudi saint* (162 pages).

Lasserre (P.). — *La crise chrétienne,* questions d'aujourd'hui. In-18 de xii-300 pages. Paris, Perrin, 1891.

Lehmkuhl (A.), S. J. — Appendix ad I-V editionem *Theologiæ Moralis.* In-8 de 32 pages. Fribourg en Br., Herder, 1890.

Lulle (le B. Raymond). — *Blaquerne l'anachorète,* ou 365 questions et réponses de l'ami et de son bien-aimé. Petit in-32 (latin-français, 312 pages; français seul, 158 pages). Genève, Trembley. Prix : 1 fr. et 75 cent.

Martin de Cochem (R. P.). — *La sainte messe.* In-12 de xii-388 p. Moulins, Velu; Lyon, Vitte, 1891. Prix : 2 fr. 50.

Messio (abbé A.). — *Le poème des Psaumes.* In-4 de 267 pages. Amiens, Rousseau-Leroy, 1890. Prix : 5 francs.

Id. — *De la chronologie des Psaumes,* notes scientifiques et recherches curieuses. In-8 de 118 pages. Amiens, 46, rue Duméril, 1891.

Œuvre des écoles apostoliques : Écoles d'Amiens et de Boulogne réunies à Littlehampton (1890). In-18 de 39 pages. Abbeville, Paillart, 1891.

De la divine Providence, ou Exposé de la conduite pleine d'amour que Dieu tient envers les hommes. Extrait de la *Connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* par le P. Saint-Jure. In-32 de xii-176 pages. Chambéry, Boé, 1891.

Vieira (A.), S. J. — *O Chrysostomo Portuguez,* t. V : Sermoes populares e praticas espirituaes (P. A. Honorati). In-8 de 722 pages. Lisboa, Tavares Cardoso, 1890.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Bebel (A.). — *La femme dans le passé, le présent et l'avenir.* Trad. par H. Ravé. Gr. in-8 de 375 pages. Paris, G. Carré, 1891.

Un Catholique. — *Ce qu'il faut faire en face des lois Brisson,* simples considérations présentées aux Congrégations religieuses. Broch. in-8 de 88 pages. Lyon, impr. Jevain (rue Sala, 42), 1891.

Duchemin (R.), pr. de la Mission. — *Essai d'une explication rationnelle et scientifique de l'attraction universelle.* (Extrait du *Cosmos.*) Broch. in-18 de 48 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891.

Duclaux (E.). — *Cours de physique et de météorologie,* professé à l'Institut agronomique. Grand in-8 de IV-504 pages, avec 175 figures. Paris, Hermann, 1891.

Garnier (abbé). — *La réforme des études classiques.* Broch. in-4 à 2 col. de 94 pages. Caen, chez l'auteur, 1891. Prix : 40 cent.

Grévy (A.). — *Compositions données depuis* 1872 *aux examens de Saint-Cyr :* Algèbre et géométrie. In-8 de 96 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 2 fr. 50.

Legay (Ch.). — *La question sociale : l'unique solution.* In-12 de 240 pages. Paris, Guillaumin, 1891.

Lémann (abbé Aug.). — *L'apostasie dans l'enseignement public* (enseignement primaire). Broch. in-8 de 56 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

Le Play (F.). — *Économie sociale.* Introduction par F. Auburtin. In-32 de LXXIV-232 pages. Paris, Guillaumin. (*Petite Bibliothèque économique.*)

Pellissier (A.). — *La gymnastique de l'esprit* (méthode maternelle), en cinq parties : Observation des choses et des êtres, jugements et raisonnements sur les choses et les êtres, directions pour la mémoire et l'imagination, éducation du sens moral et religieux, éducation du goût. Cinq vol. petit in-4 de 94, 120, 96, 208 et 132 pages. Paris, Hachette, 1882-1890. Prix : 60 c., 80 c., 80 c., 1 fr. 40, 1 fr. 40.

Resal (H.). — *Exposition de la théorie des surfaces.* In-8 de VII-170 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 4 fr. 50.

Rouard de Card (E.). — *Les droits de l'époux sur la succession de son conjoint.* Broch. in-8 de 48 pages. Paris, Pedone-Lauriel, 1891.

Santi (A. de), S. J. — *San Gregorio Magno, Leone XIII e il canto liturgico,* discorso. Broch. in-8 de 15 pages. Rome, Befani, 1891.

Sarda y Salvany (don). — *Le mal social, ses causes, ses remèdes,* t. III. In-18 de 268 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

Urraburu (J.-J.), S. J. — *Institutiones philosophicæ, quas Romæ in pontificia Universitate Gregoriana tradiderat.* Vol. II : *Ontologia.* In-8 de viii-1230 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Abrégé de la vie de saint Louis de Gonzague, S. J., tiré de sa vie écrite par le P. V. Cepari, S. J. Traduit par l'abbé M. Le Monnier. In-18 de 100 pages avec 24 gravures. Lille, Desclée. Prix : 75 centimes.

Alphonse-Marie de Jésus (R. P.), Carme déch. — *Vie de saint Jean de la Croix* (2e éd., trad. par l'abbé H. Feige). In-18 de 125 pages. Lyon, Vitte, 1891.

Anne-Madeleine Remuzat, la propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. In-8 de xxxix-460-120 p. Lyon, Vitte, 1891. Prix : 5 francs.

Antioche (comte d'). — *Changarnier.* In-8 de 486 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Bailleux (abbé L.) et Martin (abbé V.). — *L'histoire sainte enseignée aux enfants.* Récits de la Bible et de l'Évangile. In-12 cart. de 212 pages. Paris, Putois-Cretté, 1891.

Bérengier (dom Th.). — *Notice sur Mgr Jean-Marie du Lau.* Broch. in-8 de 69 pages. Marseille, Boy, 1891.

Boissarie (Dr). — *Lourdes*, histoire médicale. In-12 de x-460 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

Bonnefon (J. de). — *La politique d'un saint*; huitième centenaire de saint Bernard. In-18 de xiv-300 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Bouchard (L.). — *Système financier de l'ancienne monarchie.* In-8 de 504 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 12 francs.

Boulay de la Meurthe (comte). — *Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège en* 1800 *et* 1801. Tome I. Grand in-8 de xxviii-440 pages. Paris, E. Leroux, 1891.

Broglie (Emm. de). — *Bernard de Montfaucon et les Bernardins* (1715-1750). Deux vol. in-8 de xi-381 et 336 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 15 francs.

Calvet (C.) et Mingam (J.). — *L'histoire de France raisonnée à l'école primaire.* Cours moyen. In-12 de 282 pages. Paris, Jouvet, 1891.

Chevrier (le P.), fondateur de la Providence du Prado. — *Extraits de ses écrits.* — In-12 de 364 pages. Lyon, Vitte, 1891.

Clair (Ch.), S. J. — *Marie-Julie Stiénon du Pré, dame de Saint-André.* In-8 écu de 100 pages, illustré. Bruxelles, Société belge de librairie, 1891. Prix : 2 fr. 50.

Croiset (J.), S. J. — *Saint Louis de Gonzague, S. J., parfait modèle de la jeunesse chrétienne.* In-8 de 196 pages. Lille, Desclée. Prix : 2 francs.

Dubois (Pierre). — *De recuperatione Terre Sancte.* Traité de politique générale, publié par Ch.-V. Langlois. In-8 de xxiv-144 pages. Paris, Alph. Picard, 1891.

Galbert de Bruges. — *Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre* (1127-1128), suivie de poésies latines contemporaines. Publié par H. Pirenne. In-8 de xl-206 pages. Paris, Alph. Picard, 1891.

Giraudeau (Fern.) — *Les vices du jour et les vertus d'autrefois.* In-8 de 295 pages. Paris, Perrin, 1891.

Hurabielle (J.). — *Le Sahara; mœurs et paysages.* Broch. in-8 de 13 pages. Courbevoie, *Revue exotique illustrée,* 1891.

Jurien de la Gravière (vice-amiral). — *Le siège de la Rochelle.* In-12 de 428 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Le Chauff de Kerguenec (Fr.). — *Souvenirs des zouaves pontificaux* (1864, 1865 et 1866). In-12 de 498 pages avec gravures. Paris, Leday, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Maineri (A.), S. J. — *Vie de saint Louis de Gonzague, S. J.* Traduite par M. H. Ledieu. In-8 de 203 pages. Lille, Desclée. Prix : 90 centimes.

Marbot (général baron de). — *Mémoires,* tome I. In-8 de xii-390 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50

Marin (Aylic). — *Au loin. Souvenirs de l'Amérique du Sud et des îles Marquises.* Grand in-8 illustré, de 384 pages. Paris, Delhomme, 1891.

Marin (P.). — *La mission de Jeanne Darc;* conférence faite à Gênes. In-12 de 64 pages. Gênes, impr. Ciminago, 1891.

Id. — *Autour des dépouilles de l'empire ottoman. Bulgares et Russes vis-à-vis la Triple-Alliance.* In-12 de 348 pages. Paris, libr. milit. de Baudouin, 1891. Prix : 5 francs.

Marmier (X.). — *En divers pays.* Grand in-8 illustré de xii-304 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Mazarin (card.). — *Lettres pendanl son ministère,* publiées par A. Chéruel. Tome VI : sept. 1653-juin 1655. In-4 de xv-765 pages. Paris, Imp. Nationale, 1890.

Meschler (R. P.), S. J. — *La vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne,* publiée à l'occasion du troisième centenaire du jour de sa mort. Avec gravures. Traduit de l'allemand par M. l'abbé Lebréquier. In-8 de 416 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 5 francs.

Un Missionnaire. — *Notre-Dame du Laus.* In-16 de 176 pages avec gravures. Gap, Richaud, 1891. Prix : 50 cent.

O' Conor (J. F. X.), S. J. — *Life of St. Aloysius Gonzaga, written by the students of Rhetoric of St. Francis Xavier's college* (New-York). In-12 de xv-218 pages. New-York, 1891.

Petitot (Em.). — *Autour du grand lac des Esclaves* (2e éd.). In-18 de 370 pages. Avec gravures et cartes. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Poindron (abbé). — *Marie Danré, ou la jeune postulante de Marie-Réparatrice* (3e éd.). In-18 de 214 pages. Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1891.

Pouplard (P.-X.), S. J. — *Souvenir du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague* (1591-1891). In-12 de 143 pages. Paris, Retaux, 1891.

Prince (Am.). — *Le congrès des trois Amériques* (1889-1890). Grand in-8 de 763 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 20 francs.

Puech (A.). *Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps.* In-8 de viii-326 pages. Paris, Hachette, 1891.

Rastoul (A.). *Histoire de France depuis la révolution de juillet jusqu'à nos jours : la Monarchie de juillet et la deuxième République.* In-8 de 572 pages. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 5 francs.

Rostand (E.). *Une visite à quelques instituts de prévoyance en Italie.* In-8 de 292 pages. Paris, Guillaumin, 1891.

Saint-Victor (G. de). — *Portugal ; souvenirs et impressions de voyage.* In-18 de 264 pages. Paris, H. Gautier. Prix : 3 francs.

Salliard (E.). — *Tribunes et tréteaux ; esquisses parlementaires.* In-8 de xxiii-196 pages. Paris, Flammarion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Simon (J.). *Nouveaux Mémoires des autres.* In-18 de 360 pages, illustré. Paris, Testard et Flammarion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Teil (J. du). — *Le village de Saint-Momelin* (Artois et Flandre), 640-1789. In-8 de 134 pages. Paris, Alph. Picard, 1891.

Thoulet (J.). — *Un voyage à Terre-Neuve.* In-8 de 176 pages. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1891. Prix : 3 francs.

Vernier (D.), S. J. — *Histoire du patriarcat arménien catholique.* Grand in-8 de 348 pages. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 6 francs.

LITTÉRATURE

ROMANS

Airoldi (Giov.) — *Zero, novella.* In-18 de 50 pages. Bellinzona, Salvioni, 1891.

Albert (M.). — *La littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration* (1789-1830). In-18 de 358 pages. Paris, Lecène, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Biré (E.). — *Victor Hugo après* 1830. Deux vol. in-16 de 294 et 254 pages. Paris, Perrin, 1891. Prix : 7 francs.

Chamborant de Périssat (baron de). — *Lamartine inconnu*; notes, lettres et documents inédits. In-8 de xi-388 pages. Paris, Plon, 1891.

Chérot (H.), S. J. — *Une lettre inédite du P. Pierre Le Moyne à Jean Elzévier*, avec fac-similé en phototypie. Broch. in-8 de 15 pages. Paris, Alph. Picard, 1891. Prix : 1 fr. 50.

Courtois (V.-J.), S. J. — *Elementos de grammatica Tetense, lingua chy-nyai ou chi-nyungwe*. In-8 de 160 pages. Moçambique, imprensa nacional, 1889.

Dalmais (R. P.), S. J. — Séances littéraires : *Pélage dans les Asturies*, musique de l'abbé A. Chérion; *Marie patronne de la jeunesse*, musique du R. P. Comire, S. J.; *Saint Louis en Égypte*, musique du R. P. Valeur, S. J. Accompagnement et chant, in-4. Parties et chant seul, in-8. Paris, Poussielgue, 1891.

Fernand-Hue. — 500 000 *dollars de récompense*. Grand in-8 illustré de 320 pages. Paris, Lecène et Oudin, 1891.

Foleÿ (Ch.). — *Bonheur conquis*. In-18 de 308 pages. Paris, Perrin, 1891.

Janzé (vicomtesse de). — *Étude et récits sur A. de Musset*. In-18 de 282 pages. Paris, Plon, 1891.

Jubert (A.). — *Jehanne la Pucelle;* récit en vers. In-18 de xii-240 pages. Reims, Dubois-Poplimont, 1891.

Large (Mme H.). — *Là-bas!* In-12 de 320 pages. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. Prix : 3 francs.

Leclerc de *** (baronne). — *Abnégation*. In-18 de 256 pages. Paris, L. Carré, 1891. Prix : 2 francs.

Lefas (A.). — *La Bohémienne*; comédie en trois actes, en vers. In-8 de 69 pages. Paris, Retaux, 1891.

Lenoir (abbé J.-L.). — *Victor Hugo et son œuvre poétique*, conférence. Broch. in-8 de 42 pages. Bruxelles, Duval; Paris, Vic et Amat, 1891. Prix : 1 franc.

Lestourgie (P.). — *Solitude; stances et poèmes*. In-12 de 228 pages. Paris, Retaux, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Marion Crawford (F.). — *Greifenstein*. Deux in-18 de 351 et 321 pages. Paris, Sauvaitre, 1890. Prix : 7 francs.

Marion Crawford. — *Saracinesca.* Deux in-18 de 360 et 350 pages. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix : 7 francs.

Id. — *Le crucifix de Marzio.* In-18 de 280 pages. Paris, Dentu, 1889. Prix : 3 fr. 50.

Previti (L.), S. J. — *La tradizione del pensiero italiano.* In-8 de xv-592 pages. Rome, Befani, 1891.

Ribet (chan. J.). — *La parole sainte, ou le Guide oratoire dans le ministère de la prédication.* In-12 de 396 p. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. Prix : 4 francs.

Thiernesse (A.). — *Caritas,* poésies. In-12 de 307 pages. Liège, Grandmont-Donders, 1891.

Le 30 juin 1891.

Le gérant : P.-P. BRUCKER.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

JUILLET 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — **Cent Psaumes,** traduits littéralement du texte hébreu et commentés par le P. François-Xavier Patrizi, de la Compagnie de Jésus, avec une Introduction à la lecture du Psautier. Ouvrage traduit de l'italien par le P. Nicolas Bouchot, de la même Compagnie. Un grand in-8 de xxi-399 pages. Paris, Lethielleux, 1890.

II. — **Le Poème des Psaumes,** par A. Messio, curé doyen de Sains. Un petit in-4 de 267 pages. Amiens, Librairie générale (Rousseau-Leroy), 1890. Prix : 5 francs.

I. — Le travail du P. Patrizi sur les Psaumes méritait certainement un public plus nombreux que celui à qui l'italien est familier. Par sa traduction française, le R. P. Bouchot a voulu rendre possible cette plus large diffusion. Nous pensons qu'il a fait une œuvre utile et dont beaucoup lui sauront gré. Il n'y a pas de bon prêtre qui ne souhaite de bien comprendre ces hymnes hébraïques, dont se compose, pour la plus grande partie, sa prière quotidienne obligatoire. Et le rôle que le psautier a dans la liturgie de l'Église fait que bon nombre de laïques religieux ont un semblable désir, et tous devraient l'avoir. Bien des ouvrages ont déjà été publiés en vue de satisfaire ce vœu. Le P. Patrizi avait qualité pour tenter la même entreprise et pour y réussir autant que personne; son long enseignement au Collège Romain et ses publications, bien connues de tous ceux qui s'occupent d'études

scripturaires, lui ont valu de longue date une autorité que Sa Sainteté Léon XIII constatait, et consacrait pour ainsi dire, il y a huit ans, en appelant le vénérable professeur une « lumière des sciences bibliques ».

Le cachet propre de ce commentaire, c'est qu'il tend uniquement à faire connaître le sens littéral des psaumes et qu'il élucide ce sens surtout d'après l'Écriture elle-même. Ainsi l'on n'y trouvera point ces développements mystiques, ces applications morales, où d'autres s'étendent, souvent au détriment de l'interprétation littérale, base essentielle pourtant de toute exégèse sérieuse.

Il ne faut pas non plus y chercher d'abondantes citations d'interprètes anciens et modernes; c'est par principe, comme nous croyons savoir, que le P. Patrizi refusait de sacrifier en ce point à l'usage ou à l'abus contemporain. C'est par principe aussi qu'il s'est abstenu presque toujours de nommer les auteurs qu'il cite ou qu'il réfute, surtout s'ils sont rationalistes ou protestants; car il jugeait que les exégètes de profession n'auraient pas de peine à suppléer ces noms, et que les autres lecteurs n'en avaient que faire.

Le P. Patrizi ne laisse pas, pour cela, de discuter avec toute l'attention nécessaire les problèmes philologiques ou historiques qui se posent dans divers passages des psaumes. Nous l'avons dit, il s'efforce de les résoudre surtout par l'Écriture Sainte elle-même. C'est assurément le procédé le plus rationnel et le plus sûr en soi; mais il s'agit de bien l'appliquer. Le P. Patrizi est heureusement servi, dans l'emploi qu'il en fait, tant par sa connaissance parfaite des livres inspirés, que par la finesse d'un esprit naturellement très ingénieux et pénétrant.

La disposition de l'ouvrage est simple. Il commence par une introduction, où sont traitées les questions générales relatives au psautier et concernant, par exemple, l'origine de la collection, sa forme poétique, ses auteurs, son inspiration. Il y a de plus pour chaque psaume une petite introduction spéciale, où sont déterminés autant que possible l'auteur, le sujet ou argument, la date; après quoi viennent, juxtaposées en deux colonnes, une analyse sommaire et une traduction littérale d'après l'hébreu; et, à la fin, le commentaire, qui ne se rapporte qu'aux parties du texte offrant quelque difficulté.

Sur les cent cinquante psaumes, le P. Patrizi en a traduit et expliqué seulement cent; son but, dit-il, n'était pas de composer un commentaire complet du psautier, mais simplement de fournir les moyens de le lire et de le comprendre. Par le fait, son choix de cent psaumes renferme tous ceux qui ne sont pas clairs et faciles dans la version latine de l'Église.

Il est à peu près inutile de faire observer que, sur certaines questions, dans certaines interprétations controversées, on peut n'être pas convaincu par les raisons que le savant professeur apporte en faveur de son sentiment. C'est le cas, notamment, lorsqu'il soutient que quelques psaumes (XLIV, LXXIV, LXXIX et XCIV) ont été composés à l'occasion de la persécution d'Antiochus Épiphane, c'est-à-dire au temps des Macchabées. Cette opinion, du reste, s'accorde difficilement avec ce que nous savons de l'histoire du canon des saints Livres; c'est pourquoi elle est rejetée par presque tous les exégètes catholiques.

Le traducteur, qui est lui aussi un professeur émérite d'Écriture Sainte, nous paraît s'être bien acquitté de sa tâche; limitant son ambition à rendre fidèlement son auteur, il a volontairement négligé un peu l'élégance; on le lui passera sans peine, en faveur de l'exactitude et de la clarté qu'il devait poursuivre avant tout et qu'il a heureusement réalisées.

II. — Bien traduire les psaumes, ce n'est pas facile, même en prose : que sera-ce en vers ? Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, comme il nous semble, la version de M. l'abbé Messio manque parfois de justesse et souvent n'est pas poétique. Mais l'objet principal de cette publication est une thèse qui, sans être entièrement nouvelle, est assurément contraire aux idées reçues aujourd'hui chez la grande majorité des exégètes, soit catholiques, soit rationalistes. Le vénérable auteur a la ferme conviction qu'il est parvenu à établir la date et l'occasion de la composition de chaque psaume. « Nous montrons, dit-il, que le livre des psaumes se suit admirablement et renferme l'épopée de David, c'est-à-dire le poème chronologique, synthétique, mystique, du plus beau règne de la Bible. » Ainsi toutes les poésies du psautier, dans leur sens direct, littéral, se rapporteraient à quelque événement du règne de David; et pour chacune on spécifie l'événement correspondant, avec l'année de

David et la fête où le morceau a été chanté pour la première fois. Ajoutons que, d'après M. Messio, David est le seul auteur de tout le psautier.

Le savant doyen prévoit bien que les objections « pleuvront » sur ses assertions. Nous avouons, pour notre part, que ses arguments n'offrent pas à nos yeux la clarté qu'ils paraissent avoir pour lui. Il y a là sans doute beaucoup de remarques très ingénieuses, bien des rapprochements plausibles entre les psaumes et l'histoire de David ; mais tout cela ne forme pas un ensemble décisif, à l'encontre de tant de raisons qui combattent la nouvelle chronologie. M. Messio nous paraît faire trop bon marché de l'autorité des titres que les psaumes portent dans les versions les plus anciennes, ainsi que dans l'hébreu ; ou du moins il se met un peu trop à l'aise dans l'interprétation qu'il en donne. Nous ne voyons pas la possibilité de nier que ces titres indiquent expressément d'autres auteurs que David pour plusieurs psaumes. En outre, quelques-uns nous apprennent à quelle occasion tel psaume a été composé ; par exemple le troisième est intitulé : *Psaume de David, lorsqu'il fuyait devant Absalon, son fils;* le cent-quarante-troisième : *Psaume de David contre Goliath;* c'est-à-dire qu'un chant ayant rapport aux derniers temps du règne de David se trouve au commencement du psautier, et qu'un autre célébrant un épisode de la jeunesse du psalmiste vient à la fin de la collection : c'est le renversement de l'ordre chronologique que M. Messio a cru découvrir. Nous nous déclarons également incapable de saisir une relation entre le fameux psaume *Super flumina Babylonis* (CXXXVI) et une période quelconque de l'histoire de David.

Si nous ne pouvons adhérer à la thèse générale de cet ouvrage, nous n'en rendons pas moins un hommage sincère à l'érudition et aux patientes recherches dont il témoigne. Il éveillera l'attention des exégètes et les incitera à une étude plus approfondie de plusieurs points intéressants, qui ne sont pas encore suffisamment élucidés, en particulier de la connexion des psaumes avec la liturgie mosaïque.

J. BRUCKER, S. J.

Cæsaris MANZONI sacerdotis, in Philosophica et Theologica Facultate Doctoris, SS. Ambrosii et Caroli Cœtus socii, **De Natura peccati deque ejus remissione disputatio.** In-12 de 431 pages. S. Angeli Laudensis (Lodi), ex typographia Rezzonico, 1890.

Si M. l'abbé Manzoni avait besoin d'un critique bienveillant et indulgent, il l'aurait. Son livre m'arrive juste au moment où je traite, dans la chaire de dogme de la Faculté de Paris, la question du péché. Ma première pensée est de bénir la Providence qui m'envoie peut-être un secours pour me tirer de plus d'une difficulté; ma seconde est de féliciter l'auteur qui s'est jeté de lui-même dans une des parties les plus ingrates de la théologie. Il y a du mérite à relier ensemble une infinité de questions éparses dans beaucoup de traités. M. Manzoni, jeune docteur du Collège Romain, s'y est appliqué avec courage en prenant saint Thomas pour maître et pour guide.

Je n'entreprendrai pas d'indiquer, même en courant, tout ce que renferme le présent volume. Pour ces sortes d'ouvrages, n'importe quelle table de matières, dans un livre analogue, en donne le contenu. C'est bien un peu ce qu'on reproche aux théologiens, qui n'en continuent pas moins d'écrire sur le même fonds... toujours. Pourtant, il y a manière et manière de traiter les mêmes choses; et, dussé-je étonner et scandaliser ceux qui écrivent avec l'imagination, j'ose dire que la philosophie et la théologie surtout se prêtent à un renouvellement incessant de fonds et de forme. Mais pour cela, il y faut porter non pas simplement de la mémoire, mais une intelligence ouvrière et un peu curieuse. Or, sans vouloir offenser personne, ne pourrions-nous pas avouer, entre nous, que depuis douze ans les œuvres philosophiques et théologiques d'en deçà et d'au delà des monts sont la répétition monotone des textes de saint Thomas.

L'ouvrage de M. Manzoni ne mérite pas, partout, le même reproche. Il a su ajouter aux solutions de la *Somme théologique* les solutions des théologiens postérieurs. Mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il reste un peu à la surface des choses, et que, pour un ouvrage spécial, on demande plus de largeur dans l'exposition, plus de profondeur et d'originalité dans la démonstration. Nous qui sommes voués par goût ou par voca-

tion à ce genre d'études, si nous écrivons, écrivons de manière à rendre service à ceux qui nous lisent. Ceux qui nous lisent, ce sont les professeurs de théologie, les gens du métier, et ceux-ci ne nous demandent pas des *bréviaires* de théologie ou de philosophie : il y en a assez. Ils nous demandent de pousser un peu plus avant. Mais comment pousser plus avant que saint Thomas?

Je laisse les génies répondre à la question et je me contente de remarquer que bien souvent pousser plus avant, c'est regagner le terrain conquis autrefois et perdu depuis. Et en effet, plus d'une fois, retrouver le sens des anciens, c'est remonter aux sommets d'où nous avaient fait descendre des auteurs récents et moins vigoureux. On y arrive, en réfléchissant davantage sur les textes vieillis, en se servant de la raison qui ne demande qu'à travailler et qu'à progresser.

Si le volume que je viens de parcourir me suggère de telles observations, c'est sans doute que ses qualités révèlent dans l'auteur un théologien capable de creuser son sujet, de commenter saint Thomas, et de nous en donner non seulement le texte, mais le sens. Je suis sûr que tous ceux qui le liront demanderont à M. Manzoni de se remettre au travail pour nous donner sur une autre question toute la mesure de son savoir et de son talent.

J. AURIAULT, S. J.

Décalogue ou dynamite, *avis aux bourgeois sans Dieu*, par l'auteur des *Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson*, *sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations*. 1 vol. in-12 de 70 pages. Paris, Retaux, 1891. Prix : 50 centimes.

Quel éloquent réquisitoire ! et quel jour les *avis aux bourgeois sans Dieu* projettent sur les événements d'aujourd'hui ! Lecteurs catholiques, lisez et répandez à profusion ce noble et vigoureux pamphlet, du haut en bas de l'édifice social : quelques bourgeois du premier ou du second étage choisiront peut-être le Décalogue, de préférence à la dynamite. Une minute encore, et tout va sauter !

Il fait bon entendre la vérité dans un langage que n'énerve aucune périphrase. *Décalogue ou dynamite* se fait lire aussi volontiers que les *Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson*. La con-

science chrétienne, soulagée à cette lecture, crie à l'auteur : Bravo et merci ! E. PUJO, S. J.

Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour, par R. DÉCROUÏLLE, prêtre du diocèse d'Arras. 5 vol. in-12 de XII-344, VIII-386, VIII-354, VII-330 et VIII-242 pages. Paris, Haton, 1891.

Les *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour* ont pour but d'enflammer et d'attiser la ferveur du prêtre, en établissant une étroite coordination entre les trois actes principaux de sa vie : la méditation, la récitation du bréviaire et la sainte messe. Ces trois foyers de dévotion, de zèle et de progrès spirituel se ravivent ainsi l'un l'autre, ou plutôt ils n'en forment qu'un seul dont la lumière et la chaleur rayonneront sur tous les actes de la journée. Cette excellente idée a été heureusement réalisée.

Entre les diverses méthodes, l'auteur a choisi celle de saint Ignace, que l'on regarde généralement comme la plus pratique, parce qu'elle saisit, occupe et fait concourir à un but très précis les facultés imaginatives, intellectuelles et affectives, tenant compte à la fois des efforts de la bonne volonté et de l'abondance de grâce divine.

La doctrine de M. l'abbé Décrouïlle est sûre, sa direction sage. Les divers points de chaque méditation, nettement divisés, clairs et substantiels, sont d'un développement facile, sans dispenser de travail personnel pour les creuser et se les appliquer. Un heureux mélange de considérations dogmatiques et d'affections pieuses empêchera la méditation de dégénérer en étude sèche ou en sentimentalité sans fruit.

L'emploi continuel de l'Écriture Sainte, de la liturgie et des plus belles prières fait de ces canevas une sorte de commentaire savoureux de la Bible, du missel, du bréviaire et du rituel. L'âme du prêtre sera ainsi maintenue en pleine harmonie avec l'esprit de l'Église, aux diverses époques de l'année liturgique et à chaque fête de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge ou des saints.

Parmi les auteurs particulièrement consultés, on reconnaîtra facilement l'*Année liturgique* de Dom Guéranger, l'*Année chré-*

tienne du P. Croiset, la *Théologie mystique* de Schram, le P. Faber, Picquigny, surtout Cornelius a Lapide et saint Thomas. On ne saurait puiser à meilleures sources. Aussi quiconque prendra ces *Méditations sacerdotales* pour guide en retirera un grand profit pour sa propre perfection, et il y trouvera, sans l'y chercher directement, une mine précieuse d'instructions et d'exhortations pleines d'à propos pour la chaire et le confessionnal. Au lieu de s'éparpiller et de se disperser, ce qui est un grand inconvénient dans l'ordre spirituel, aussi bien que dans les travaux de l'intelligence, la vie du prêtre formera comme un faisceau et acquerra une triple force pour se rattacher à Dieu, et lui rattacher les âmes.

ÉT. CORNUT, S. J.

Extraits des œuvres de Mgr Charles Gay, évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire de Son Éminence le cardinal Pie, évêque de Poitiers. 6 vol. in-32 de 280, 120, 260, 220, 160 et 162 pages. Paris, Leday, 1890.

Les œuvres de Mgr Gay occupent une des premières places parmi les livres spirituels de ce siècle. Appropriées à notre temps, elles méritent d'être lues et méditées après celles des maîtres incomparables, dont les traités sont justement classiques. C'est donc une bonne idée qu'on a eue de publier à part, en petit format et à bon marché, quelques traités plus pratiques et plus substantiels : *De l'Humilité*, *De la Crainte de Dieu*, *De l'Obéissance*, *De l'Espérance chrétienne*, *De la Foi*, ainsi que trois discours pour la *Soirée du jeudi saint.* Ces extraits engageront les personnes pieuses à lire les *Conférences aux Mères chrétiennes*, les beaux chapitres : *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, les *Élévations sur la Vie et la Doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et les *Entretiens spirituels sur les Mystères du saint Rosaire.* Ce ne sera pas sans un vrai charme pour le goût et un solide avantage pour l'intelligence. La dévotion en deviendra plus éclairée, plus tendre et plus généreuse.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **Les Constitutions.** Maintien et observation des constitutions, vie du corps et des membres dans toutes les congrégations. A tous les religieux et à toutes les reli-

gieuses ; par un religieux. In-8 de III-512 pages. Paris, Vivès, 1891.

II. — **Le Salut assuré par la dévotion à Marie,** ou *Devotus Mariæ nunquam peribit.* Témoignages et exemples ; par l'auteur d'*Auguste Marceau* et de l'*Ange de l'Eucharistie.* In-16 de x-179 pages. Paris, Retaux-Bray, 1890.

I. — Les auteurs ascétiques disent plus communément *règles* que *constitutions* dans le sens général où ce mot est employé ici : l'observation des règles, la fidélité à la règle. Mais il importe assez peu, et nous ne voulons point chicaner sur ce détail le zélé religieux qui a réuni dans son livre tout ce que l'on peut produire de plus autorisé et de plus pressant sur un sujet aussi essentiel. Comme il nous en avertit d'abord, ce n'est pas lui qui parle ; ce sont les saints, surtout les fondateurs d'ordres, qui viennent, tour à tour, redire en mille manières, que la vie, la force, la fécondité, l'avenir des instituts religieux ne dépendent ni des talents ni des richesses, mais de l'attachement inviolable à leurs règles et constitutions.

Les communautés religieuses de France sont peut-être aujourd'hui aussi florissantes et plus ferventes qu'elles ne le furent jamais. S'il y a lieu à réforme, ce n'est plus, grâce à Dieu, comme dans les derniers siècles qui précédèrent la Révolution, pour revenir à l'observance de la règle tombée en désuétude ; mais ce serait quelquefois par suite d'un zèle indiscret de certaines personnes qui croient bien faire en surajoutant à la règle des pratiques pieuses et des moyens de sanctification. On trouvera dans ce livre des protestations sévères de plusieurs saints personnages, entre autres de sainte Thérèse, contre cette manière d'attenter aux constitutions, en croyant les perfectionner. Un autre abus, dans lequel certaines familles religieuses sont exposées à glisser, sous prétexte du plus grand bien, c'est de maintenir les supérieurs en charge bien au delà des limites définies par les constitutions. Sur ce point aussi on verra que les paroles et la conduite des saints sont extrêmement formelles.

L'ouvrage comprend deux parties : la première renferme des textes et des exemples ; la seconde nous présente dans trois *tableaux* historiques tirés de la vie de saint François d'Assise, de sainte Thérèse et de la bienheureuse Marguerite-Marie, l'esprit

de Dieu inspirant à ses saints un indomptable courage pour défendre les constitutions religieuses contre l'esprit du mal qui s'acharne à leur ruine.

Ceux et celles à qui s'adresse le vénérable auteur trouveront dans ces pages un répertoire inépuisable pour s'exhorter eux-mêmes et les autres à l'accomplissement des devoirs de la vocation religieuse. On l'aurait consulté encore avec plus de fruit si l'on avait disposé ces notes et extraits dans un ordre quelconque, ne fût-ce que l'ordre chronologique.

II. — Voici en quels termes l'auteur du *Devotus Mariæ* présente son œuvre au public :

« Ce n'est pas un livre que je veux faire ; je n'en ai pas la force, je n'en aurais pas le temps. Je suis sur le bord de la tombe. C'est un suprême appel que je voudrais faire entendre avant ma mort, par amour pour mes frères et pour la glorification de l'amour miséricordieux de Marie... »

Et un peu plus loin : « Qu'on ne cherche point d'arrangement en ce qu'on va lire ; il n'y en a point. C'est une masse de témoignages, ils se sont entassés dans notre cœur, ils se pressent sans ordre sous notre plume. »

Nous n'avons qu'à dire : *Amen*. En parcourant ce petit livre, nous avons entendu en effet les Pères de l'Église, les docteurs, les saints et le démon lui-même déposer en faveur de la croyance du *Memorare*. Pour être un peu confus, ce concert est quand même bien doux à l'oreille. Certains textes auraient plus de prix si l'on en avait indiqué la provenance avec précision. Plus un témoignage est explicite et formel, plus il importe de pouvoir en justifier l'authenticité.

Ces deux écrits portent l'empreinte d'un même zèle et d'une même piété ; certainement l'« auteur » d'*Auguste Marceau* qui signe le *Devotus Mariæ*, n'est point autre que le « religieux » qui a colligé tant de belles sentences sur les « constitutions ». Cette identité se trahit par plus d'un indice, entre autres, par la déclaration de soumission aux décrets d'Urbain VIII (et non Urbain VII), formulée dans les mêmes termes en tête des deux ouvrages. Nous ne soulèverons pas davantage le voile sous lequel se dérobe un vénérable prêtre de la Société de Marie. Mais nous espérons bien qu'il trouvera encore et « le temps et la force » de faire entendre

d'autres « appels » aux âmes pour lesquelles il a tant travaillé, lui souhaitant seulement, pour revoir ses épreuves, des correcteurs plus exercés et plus attentifs. J. BURNICHON, S. J.

Jeunes Filles et jeunes Femmes, correspondance et journal intime, par l'auteur du *Souvenir de Mariage.* In-18 de 166 pages. Paris, Leday, 1890.

Le bonheur n'est pas dans la richesse, dans le plaisir ou la vanité; il est dans les joies de famille, l'union des cœurs, le travail sain et utile, la charité; plus rarement à la ville qu'aux champs. La foi en est le plus sûr garant. *Jeunes filles et jeunes femmes* met cette morale en action; ce livre a de plus l'avantage d'être court. ÉT. CORNUT, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Les Forces immatérielles. *La pensée et le principe pensant*, par E. BELHACHE. In-8 de 378 pages. Paris, Perrin et Cie, 1891.

L'étude de M. Belhache a pour objet de montrer l'insuffisance des systèmes jusqu'ici connus sur les idées, et de nous proposer une théorie nouvelle.

La première partie contient l'histoire critique des principaux systèmes sensualistes et idéalistes. C'est un aperçu rapide et bien enchaîné, suivi d'une courte réfutation. L'auteur met en lumière de bons arguments contre les idées plongées dans la matière, ou trop affranchies de la condition des sens, ou perdues dans le vide, comme les concepts sans objet de Kant et de Hegel. Mais c'est bien à tort qu'il fait d'Aristote le précurseur du sensualisme. « Nul, dit Cousin, n'a mieux qu'Aristote, séparé la raison, l'intelligence, de la sensualité et de toutes les impressions qui viennent du dehors... C'est ce qui a fait dire à Bossuet que sur ce point Aristote a parlé divinement. »

M. Belhache ne juge pas mieux les scolastiques. Il en parle

comme ceux qui ne les ont pas lus, et ne semble pas soupçonner qu'entre le nominalisme et le réalisme exagéré, il y avait un réalisme sage, qui, tout en donnant un fondement réel aux idées universelles, se gardait de concréter la forme d'universalité.

La seconde partie renferme la théorie de M. Belhache sur les idées. L'esprit humain, d'abord semblable à un feuillet où rien n'est écrit, acquiert toutes ses connaissances au moyen de la conscience, des sens, de la raison. La conscience perçoit immédiatement le moi concret, y découvre par analyse les actes et les facultés, pénètre jusqu'à la substance. Les sens nous révèlent le monde extérieur, les corps avec leurs qualités diverses et leur nature. La raison a pour objet l'être. Elle le saisit par une perception immédiate au fond des choses présentées par la conscience et les sens.

L'être ainsi aperçu dans le moi et dans le monde est l'être concret absolu, infini, la grande, l'unique existence, qui est la source de toutes les autres, celui qui seul peut dire : *Ego sum qui sum;* en un mot Dieu, premier principe, qui ne se prouve pas, mais s'impose. En faisant l'analyse de l'être, la raison découvre ses attributs, le temps éternel, l'espace immense, la substance, la force, la cause, notions absolues, identiques à l'être. Les natures contingentes sont des modifications de l'être infini, tirées de sa propre substance; et c'est ainsi qu'il faut entendre la création. « Créer, ce ne peut être tirer les choses du néant, puisque, d'une part, de rien il ne saurait rien sortir, et que, d'autre part, l'infini étant tout, c'est une absurdité d'admettre des êtres séparés de lui et prenant leur origine ailleurs qu'en lui. » (Page 328.)

Il est difficile de ne pas reconnaître dans cette doctrine l'idée panthéiste : Dieu au fond de toutes les choses, constituant formellement leur essence ; l'être, qui est l'objet de notre concept universel, applicable à tous les êtres, confondu avec l'Être infini en acte ; l'essence éternelle et immuable par abstraction, identifiée avec l'Existant par essence, éternel et immuable dans sa réalité concrète, qui seul peut dire : *Ego sum qui sum.*

Ne pourrait-on pas ajouter que la théorie présentée comme nouvelle est basée sur le panenthéisme de Krause ? Il existe en effet une analogie frappante entre cette théorie et le système de Krause enseigné par Tiberghien. Mais ce n'est pas là cesser d'être panthéiste. On n'évite pas le panthéisme quand on soutient que Dieu

est l'essence absolue, totale, dont les essences relatives diffèrent comme le segment du cercle diffère du cercle entier; quand on réduit les êtres créés à des modes émanés de la substance divine, et qui restent immanents à leur principe. Le P. Mendive, dans son savant ouvrage : *la Religion catolica,* a bien montré qu'entre le système de Krause et le panthéisme de Spinoza, il n'y avait pas de différence essentielle.

L'étude de M. Belhache est spiritualiste, elle témoigne d'une connaissance raisonnée des systèmes modernes ; mais elle n'éclaire pas d'une lumière nouvelle la difficile question des idées. Il est à regretter qu'un esprit judicieux sur bien des points se soit inspiré du panthéisme, ou si l'on veut du panenthéisme.

C. DELMAS, S. J.

Principios de psicologia, según la doctrina de santo Tomás de Aquino, mirando el estado actual de la cultura moderna, por D. J. Orti y Lara, catedrático de metafísica de la Universidad de Madrid. T. I. In-18 de 480 pages. Madrid, Sociedad editorial de San Francisco de Sales, 1890. Prix : 4 francs.

Le titre même de l'ouvrage annonce le double but qu'a poursuivi l'auteur. Le but premier et principal a été de rédiger une psychologie complète d'après les principes mêmes de saint Thomas. Ce but a été atteint. M. Orti y Lara a lu et médité toutes les œuvres du saint docteur; et, cueillant ici et là les textes les plus explicites et les plus clairs, il en a fait comme la formule des thèses qu'il propose. Ces thèses, extraites des œuvres de saint Thomas, il fallait encore les rattacher en un tout, en donner la synthèse. Dans ce second travail, l'auteur s'est beaucoup servi de la psychologie d'un philosophe moderne justement apprécié, Sanseverino.

Le traité est divisé en trois parties : dynamologie, ou étude des facultés de l'âme, idéologie, anthropologie. Le premier volume ne comprend que la dynamologie. Bien qu'il ait emprunté à Sanseverino le cadre de cette étude, M. Orti s'est aidé, dans l'interprétation des textes, de tous les meilleurs philosophes et commentateurs de saint Thomas : Cajétan et Suarez,... Kleutgen, Schiffini, Mazzella, Maurus, Pesch, etc. Plusieurs études ont été particulièrement bien traitées, par exemple, celle de la vie,

la classification des êtres vivants d'après le degré d'indépendance du principe vital de chacun d'eux, la nature et la distinction des espèces impresses et expresses, soit sensibles, soit intellectuelles.

Le second but de l'auteur était de rapprocher cette psychologie du Docteur angélique des conclusions de la philosophie moderne. Aussi, après avoir établi la doctrine de saint Thomas sur chaque faculté, il résume succinctement les théories de Krause, de Müller, de Hamilton, de Spencer, etc., et il les réfute. Cependant il ne pouvait pas ne tenir aucun compte des découvertes de la physiologie; mais avec raison, il déclare « que la philosophie demeure la régulatrice de la saine étude de la physiologie, et non *vice versa* ». Il propose quelque part de remplacer le nom de psychophysique par celui d'estésimétrie. « Car, jusqu'ici les disciples du docteur Fechner se sont bornés au seul fait de la sensation, essayant de la mesurer mathématiquement. Vaines sont leurs prétentions : pour mesurer mathématiquement les relations de l'excitation et de la sensation et établir des proportions logarithmiques entre les deux, il faudrait que le calcul mesurât avec une égale rigueur l'intensité de l'une et de l'autre : ce qui n'est pas.»

Rossignoli est le physiologiste que M. Orti y Lara semble surtout connaître.

Je ne sais pourtant si ce premier volume ne paraîtra point à quelques-uns un peu trop sobre de détails scientifiques et inférieur en ce point à d'autres psychologies publiées récemment. En somme, le docte professeur de l'Université de Madrid a bien mérité de la philosophie catholique : son œuvre nous attache davantage à la belle doctrine de saint Thomas ; nous comprenons mieux qu'en dépit de l'agitation stérile de quelques esprits, la philosophie de saint Thomas demeure la vraie philosophie.

EUG. LANUSSE, S. J.

I. — **De l'instruction publique à Lyon avant 1789.** In-8 de 179 pages. Lyon, imprimerie Pitrat, 1889.

II. — **L'Instruction populaire dans le département de la Mayenne avant 1790,** avec une préface du R. P. D. Paul Piolin ; par l'abbé A. Angot. In-8 de LXXVI-279 pages. Paris, Picard ; Laval, Goupil, 1890. Prix : 4 francs.

III. — Le Collège de Tournon en Vivarais, d'après les documents originaux inédits, par Maurice Massip, ancien archiviste du département de l'Ardèche. In-8 de 323 pages. Paris, Picard, 1890. Prix : 5 francs.

I. — Ce volume fait partie des *Annales de la Société nationale d'éducation de Lyon.*

Les grands débats soulevés par les nouvelles lois scolaires, coïncidant avec la célébration bruyante du centenaire de 1789, ont provoqué partout des recherches sur l'organisation de l'enseignement public sous l'ancien régime. Les érudits lyonnais se sont essayés pour leur part à esquisser l'histoire des établissements littéraires et scientifiques de leur ville. Tel est l'objet des six Mémoires qui composent ce livre.

Le premier est un tableau d'ensemble de l'enseignement à Lyon avant 1789, tableau qui laisse dans l'imagination une idée quelque peu confuse de l'état et du fonctionnement des écoles, surtout des écoles primaires. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; car si la charité avait largement pourvu à l'éducation des enfants du peuple, d'autre part, le manque d'unité et de direction ne permettait pas d'introduire dans ce grand service public tout l'ordre désirable. On voit que les *cahiers* de 1789 demandaient une réforme sur ce point. De l'exposé de M. Bonnel, nous retenons du moins une conclusion sous la forme précise et péremptoire des chiffres : pour une population d'environ 90 000 habitants, on comptait à Lyon, dans les divers établissements d'éducation, de 9 000 à 10 000 écoliers. La masse du peuple n'était donc pas condamnée à l'ignorance.

L'étude sur le collège de la Trinité, « l'un des plus renommés de la chrétienté », inspire un regret, c'est que l'histoire de cette maison célèbre soit encore à faire. Les documents abondent ; le fonds des Jésuites, à la Bibliothèque municipale de Lyon, est extrêmement riche. Puissent ces trésors tenter un amateur qui sache les exploiter !

L'ébauche qu'on nous donne ici présente plus d'un trait intéressant. Il fut stipulé dans le contrat avec les Jésuites qu'il y aurait au collège une classe d'*abécédaires*. Ce fait a son importance dans l'histoire de la pédagogie. A signaler aussi cette lettre du ministre d'État, des Noyers, à Messieurs du consulat de Lyon,

pour les inviter à pourvoir charitablement « à l'extrême misère et dernière nécessité » des religieux du collège, qui n'avaient littéralement plus de quoi vivre. C'est une pièce qui a sa place dans l'inventaire des richesses fantastiques de l'Ordre.

Sans discuter l'exactitude de ses informations, on peut bien faire remarquer à l'auteur que si les Jésuites ont agi comme il le raconte, lors de leur prise de possession (p. 85), il est difficile de s'expliquer les témoignages de confiance et de satisfaction qu'on leur donne peu après et qu'il rapporte au même lieu.

On nous dit que le P. de la Chaise fit, « en faveur du collège dont il avait compris l'utilité », le sacrifice de son abbaye de Saint-Martin, de l'île Barbe, « qu'il avait dans ses bénéfices ». Le P. de la Chaise n'eut pas à faire semblable sacrifice; car il n'eut jamais ni abbaye ni bénéfice d'aucune sorte. Mais, comme il avait, en qualité de confesseur du roi, la feuille des bénéfices, il obtint apparemment que l'abbaye de l'île Barbe fût *unie* au collège de la Trinité, comme cela se pratiquait couramment.

C'est le *Frère*, et non pas le *Père* Martelange qui dressa les plans de l'église de la Trinité, ainsi que d'un grand nombre d'autres.

Dans le *Mémoire* sur l'*Académie de Lyon*, nous relevons ce que Boileau écrivait, lors de sa fondation, par manière d'horoscope : « Je suis ravi de l'Académie qui se forme en votre ville. Elle n'aura pas grand'peine à surpasser en mérite celle de Paris, qui n'est maintenant composée, à deux ou trois hommes près, que de gens du plus vulgaire mérite et qui ne sont grands que dans leur propre imagination... Je suis persuadé que, dans peu, ce sera à l'Académie de Lyon qu'on appellera des jugements de l'Académie de Paris. » (Lettre à Brossette, 2 juin 1700.) On sait que Boileau était académicien, de par le roi, qui avait ordonné.

L'histoire de l'ancienne Académie de Lyon se termine sur un épisode piquant. Elle décerna son dernier prix en 1793. Le sujet du concours était : « Quelles vérités et quels sentiments importe-t-il le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur? » Sur la composition portant le numéro 15, le rapport s'exprimait en ces termes peu flatteurs : « C'est peut-être l'ouvrage d'un homme sensible, mais il est trop mal ordonné, trop disparate, trop décousu et trop mal écrit pour fixer l'attention. » Or, l'auteur du numéro 15 était un jeune lieutenant d'artillerie, qui

s'appelait Napoléon Bonaparte. Le lauréat du concours fut le ci-devant oratorien Daunou.

Viennent ensuite l'école de dessin fondée, en 1758, par un prêtre, l'abbé Lacroix ; puis la *Société d'agriculture*, qui publia au siècle dernier une *Gazette agricole*, peut-être la première en date ; les bibliothèques publiques, au nombre de quatre, dont la principale, celle du collège de la Trinité, « était considérée comme la plus belle du royaume » ; l'école de médecine et l'école vétérinaire créée par Bourgelat, et qui fut le premier institut de ce genre établi en Europe ; enfin, l'école de droit, plus que modeste et parfaitement obscure. L'école de médecine de Lyon compta Rabelais parmi ses maîtres ; elle ne songe pas à s'en faire gloire. En 1532, Rabelais était médecin du grand Hôtel-Dieu ; mais une maladie contagieuse s'étant déclarée, le sire s'esquiva « de la ville et dudit hôpital sans congé prendre ».

Relevons, pour finir, une observation de M. Gairal. Dès le quatorzième siècle, les échevins de Lyon avaient réclamé l'établissement d'une université dans leur ville ; elle leur fut constamment refusée. C'est la réponse au premier *Mémoire*, où l'on prétend que les Lyonnais, gens positifs et entendus aux affaires, n'ont jamais montré beaucoup de zèle pour les études supérieures. Quant aux négociants à qui M. Bonnel reproche de se défier aujourd'hui encore « des employés bacheliers », ils ont, à notre avis, parfaitement raison.

II. — « Avant la Révolution, l'instruction était bien négligée ; les nobles savaient à peine signer leur nom du pommeau de leur épée. L'instruction s'était réfugiée dans les couvents de moines. A cette époque, le peuple ne comptait pas ; il était corvéable à merci et bon à payer l'impôt. »

C'est un ministre, chef de la magistrature de France sous la troisième République, M. Thévenet, pour l'appeler par son nom, qui parlait de la sorte, le 12 octobre 1890, à Saint-Jean-de-Bournay.

Depuis quelques années, on a pourtant fait une enquête sur les écoles primaires, ou petites écoles, avant 1789. Il en est résulté une réfutation péremptoire de la grossière légende que les discoureurs officiels s'acharnent à rééditer, et que le bon peuple de France avale comme du gros bleu. Le livre de M. l'abbé Angot

est un nouveau chapitre de cette enquête. Il a dressé la liste des écoles fondées dans le bas Maine pendant les trois derniers siècles de l'ancienne monarchie. Ces recherches établissent que, pour les 274 communes que renferme le département de la Mayenne, il existait 321 écoles, 180 pour les garçons et 141 pour les filles. Le *Dictionnaire pédagogique* de M. Buisson accordait libéralement à cette région une soixantaine d'écoles. Vraiment, c'est plaisir de montrer à certaines gens combien leur arithmétique est défectueuse.

Le nombre réel des écoles était certainement supérieur à celui que donne M. Angot; car il n'admet dans son catalogue que celles pour lesquelles il apporte des documents écrits. Or, ce genre de preuves fait défaut pour plusieurs paroisses des plus importantes. On n'a pas été dans tous les temps aussi écrivassier ni bureaucrate que de nos jours; nos pères n'éprouvaient pas au même degré que nous le besoin de confier au parchemin, pour les transmettre à la postérité, tous leurs dits et gestes. C'est une simple observation, dont les rénovateurs de l'histoire devraient parfois tenir compte.

Les archives des fabriques sont la source où M. Angot a puisé le plus abondamment; elles sont, en effet, les véritables archives scolaires des siècles passés. Il faut beaucoup d'ignorance, ou beaucoup de mauvaise foi, pour reprocher à l'Église d'être hostile à l'instruction du peuple. Si l'enseignement n'a pas toujours été assez largement distribué, ce n'est certes pas à elle qu'il faut s'en prendre. Un point aujourd'hui mis en pleine lumière, c'est la sollicitude du clergé des campagnes pour l'établissement des petites écoles. Il ressort du travail de M. Angot que, sur les anciennes écoles du département de la Mayenne, 60 pour 100 ont été fondées par des prêtres, 29 pour 100 par les seigneurs des paroisses ou d'autres bienfaiteurs, 11 pour 100 seulement par les populations intéressées. En outre, dans bien des cas, c'était un vicaire qui avait la charge de la classe, « par une suite nécessaire de ses fonctions ».

La préface ajoutée par Dom P. Piolin au très consciencieux ouvrage de M. l'abbé Angot, est en réalité un supplément intéressant et curieux; il est consacré aux écoles jansénistes, assez nombreuses au siècle passé dans le bas Maine, grâce aux libéralités du duc de la Meilleraie.

Il est à souhaiter que ce genre d'études se généralise et s'étende à toutes nos provinces. Tout récemment, M. l'abbé Allain et M. Babeau signalaient encore des sources d'informations inexplorées. Il sera prouvé enfin, avec pièces à l'appui, que sur le terrain de l'enseignement des classes populaires, la Révolution a surtout fait beaucoup de ruines.

III. — Parmi la multitude de livres que l'histoire locale enfante depuis quelques années, les monographies de collège figurent, et pour le nombre et pour le mérite, à un rang honorable. Une thèse récente de doctorat ès lettres avait pour sujet le collège de Troyes; plus récemment encore a paru l'histoire du collège de Pau. On n'a pas oublié le grand ouvrage du P. de Rochemonteix sur le collège royal de la Flèche, non plus que celui de M. Fernand Butel sur le collège de Vannes. Il y a quelques mois, M. l'abbé Méchin publiait un premier volume sur le collège Bourbon d'Aix; nous n'avons pu en parler, faute d'avoir le livre. En attendant que l'esquisse sur le collège de la Trinité, dont il a été question plus haut, se développe dans la proportion convenable, voici Tournon qui prend les devants; et c'est justice, car le collège de la Trinité fut le frère cadet de celui de Tournon; c'est à Tournon que MM. les échevins de Lyon envoyèrent demander des jésuites pour leur grand établissement scolaire.

Ce n'est pas pour la satisfaction d'une gloriole de clocher que M. Massip a entrepris son travail. Tournon ne fut jamais une capitale; ce n'est encore qu'un chef-lieu de canton; mais comme la Flèche, cette petite ville dut à son collège une célébrité qui en vaut bien une autre.

Cette histoire se partage d'elle-même en deux périodes qu'on ne peut mieux désigner que par ces deux titres de livres : *les Jésuites; les Oratoriens*. Chacune de ces périodes est précédée d'une sorte de préambule : le premier va de l'origine du collège jusqu'à l'établissement des Jésuites; le second raconte l'intérim de douze ans entre la chute des Jésuites et l'avènement des Oratoriens.

Fondé en 1536 par le cardinal François de Tournon, archevêque de Lyon et ministre d'État d'Henri II, le collège de Tournon menaçait, comme la plupart des académies des régions méridionales de la France, d'être envahi par les doctrines héré-

tiques. Ce fut pour parer à ce danger que le cardinal, qui avait connu saint Ignace à Rome, le donna à la Compagnie de Jésus. Sa confiance ne fut point trompée; car, en moins d'un quart de siècle, les nouveaux maîtres allaient élever « sur le berceau même de l'erreur, le plus ferme rempart de la foi catholique dans le Midi ». (P. 39.)

L'effervescence de la guerre civile et religieuse était alors à son comble dans ces provinces; d'autre part, le collège avait à compter avec la malveillance jalouse de l'Université de Valence et de plusieurs autres, dont les efforts coalisés l'empêchèrent toujours de jouir du titre et des droits d'Université qui lui avaient été reconnus à plusieurs reprises par lettres patentes du roi. Malgré tout, il s'éleva rapidement à un degré de prospérité inouïe, qui ne subit aucune défaillance jusqu'à la grande tempête de 1762.

Grâce à l'opposition du parlement de Toulouse, l'arrêt de bannissement porté contre les Jésuites en 1594, à la suite de l'attentat de Chatel, ne fut même pas exécuté à Tournon. Au lendemain de cette bourrasque, le collège comptait encore plus de sept cents « escholiers ».

C'est à ce moment que l'historien place un tableau des mœurs scolaires d'autrefois; nous retrouvons à Tournon ce que nous avons vu ailleurs, et vraiment on se demande où M. Compayré a rencontré les riantes prisons et l'éducation de poupée, en usage selon lui chez les Jésuites.

En 1714, un incendie dévore les magnifiques bâtiments élevés par le cardinal de Tournon; il ne reste debout que la chapelle, qui venait à peine d'être achevée. Ce fut un désastre irréparable. On se remit à bâtir avec plus de courage et de persévérance que de succès. La suppression de la Compagnie de Jésus survint avant que le collège ne fût complètement sorti de ses ruines. C'est que là aussi l'opulence légendaire des Jésuites recouvrait une situation réelle des plus besogneuses. On avait dû économiser pendant soixante ans avant d'entreprendre la construction de l'église, et il avait fallu quarante ans pour en venir à bout. Le chapitre consacré par M. Massip aux finances du collège n'est certes pas le moins intéressant; il le serait encore davantage s'il était plus clair. Les tribulations du procureur pour faire rentrer les redevances des fermiers, les procès sans fin avec des gens d'église, autant et plus qu'avec les autres, les pilleries des paysans

sur les domaines du collège, tout cela évoque devant vous un côté du bon vieux temps, pittoresque sans doute, mais qu'on n'est pas tenté de regretter.

Nous ne pouvons qu'être reconnaissants à M. Massip de l'équité et de la bienveillance qu'il témoigne en parlant des anciens maîtres de Tournon et de leur œuvre scolaire. Il semble toutefois qu'il aurait pu faire une place plus considérable dans son récit à plusieurs d'entre eux. Nous ne savons trop pourquoi il rejette comme simple légende ce que les historiens de la Compagnie de Jésus racontent au sujet du P. Edmond Auger, sous prétexte que les documents font défaut. Mais l'histoire du P. Orlandini est aussi un document; elle fut composée sur des témoignages contemporains et dignes de foi. A propos de l'usage du latin chez les Jésuites, dans les classes et *hors des classes*, M. Massip reproduit les affirmations de M. l'abbé Sicard et de M. Compayré, lesquels ont manifestement exagéré, faute d'avoir bien compris les textes. Enfin, par deux ou trois fois M. Massip décoche discrètement un petit trait à l'adresse des *Excerpta* et des *Selectæ*. Nous savons que M. Compayré a donné le signal de se moquer des livres expurgés. Mais, soyons sérieux; est-ce que, à l'Université, on met aux mains des enfants les œuvres d'Horace, de Martial, de Tibulle, etc., sans coupures, sans nettoyage?

La seconde période va de 1774 à l'établissement de l'Université impériale. Pour arrêter la décadence rapide qui suivit la chute des Jésuites, on appela à Tournon les Oratoriens. Les nouveaux maîtres firent grand. Le P. d'Anglade, homme entreprenant et actif, créa un pensionnat « qui n'avait pas son pareil en France ». Du moins, on le disait à Tournon. Ce fut un des douze collèges de province choisis pour recevoir une division de l'École militaire. Il devint promptement l'établissement à la mode et le rendez-vous d'une jeunesse dorée, qui menait grand train et joyeuse existence. Vraiment, si le récit de M. Massip est exact, on y dansait beaucoup trop.

Survint la Révolution ; le collège resista à la tourmente, hélas! Il aurait mieux valu qu'il fût emporté comme tant d'autres. Le corps professoral versa en bloc dans le mouvement; les prêtres jurèrent la Constitution civile; d'autres, le parti des jeunes, poussèrent jusqu'au sans-culottisme. Les écoliers n'eurent garde de rester en retard. M. Massip produit une bien jolie pièce,

envoyée par les petits citoyens au directoire du département, pour lui dénoncer quelques-uns de leurs « citoyens supérieurs,... pétris de la plus noire aristocratie », et dont le civisme laisse à désirer. Le ministre Rolland prescrivit une enquête qui établit que les citoyens incriminés étaient dignes de la confiance de la République. Tout cela est grotesque, triste et curieux.

M. Massip déploie beaucoup de bonne volonté pour attirer l'indulgence, voire même la sympathie sur ces malheureux prêtres, « dont la philosophique attitude rassura les amis de la Révolution ». Ce n'était pas la partie la plus aisée de son travail; il a mieux réussi ailleurs. J. BURNICHON, S. J.

Conférences et Discours, par A.-B. Routhier. In-8 de 434 p. Montréal, Beauchemin et fils, 1890.

« Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Ces mots pourraient servir d'épigraphe au livre de M. le juge Routhier; ils caractérisent bien l'impression produite par la lecture de ces *Conférences et Discours.*

Les sujets traités forment un ensemble assez varié : la religion catholique et la nationalité canadienne française; l'art; le rétablissement du domaine temporel des papes; l'esprit et le cœur devant la science contemporaine et la foi; la charité, et autres nombreux discours de circonstance. L'ouvrage se termine par trois conférences sur les sources du droit, sur le mariage et sur le divorce.

Une pensée qui domine toute l'œuvre, et qu'on retrouve partout et sous toutes les formes, c'est l'amour de l'Église et de la patrie. Le patriotisme de M. le juge Routhier est ardent, éclairé, mais par-dessus tout catholique. C'est qu'en effet l'Église a fondé, sauvé de la mort et fait merveilleusement prospérer la patrie canadienne-française.

En 1759, après la défaite aux plaines d'Abraham, sous les murs de Québec, tout semblait fini. Mais à cette heure périlleuse, « c'est à l'Église que nous avons dû notre salut.... Nous sommes restés Français parce que nous sommes restés catholi-

ques. Aussi considérons-nous l'Église comme notre seconde mère, puisqu'elle a sauvé et conservé jusqu'à ce jour cette vie nationale que nous avons reçue de la France. » (P. 225.)

Les 70 000 abandonnés de 1759 sont maintenant plus de 2 millions et demi! Qu'ils continuent de prospérer ainsi, et avant un siècle ils seront plus de 50 millions! Pourvu qu'ils ne se laissent point envahir, comme ils en sont menacés, par l'élément juif, qui n'apporterait chez eux que la désagrégation et la ruine!

Faut-il s'étonner maintenant que M. Routhier ait une foi ardente dans la mission providentielle de sa patrie? Cette mission est non seulement de « faire connaître et aimer sur le continent américain la langue, la littérature, les gloires de la France; mais surtout d'y propager la foi catholique, apostolique et romaine ». Ce rôle de la race française au Canada est longuement développé dans un magnifique discours prononcé le jour anniversaire de la fête nationale, le 24 juin 1880.

Ce discours de M. Routhier eut du retentissement jusqu'en France. La *Revue trimestrielle* le publia avec une introduction fort élogieuse de M. Lucien Brun. L'auteur n'est donc pas un inconnu parmi nous. D'ailleurs, au cours de ses voyages à travers l'Europe, il fut, à plusieurs reprises, invité à prendre la parole au milieu de nos assemblées catholiques; à la Roche sur-Yon, par exemple, en 1884, et au congrès catholique de Paris, en 1888. Partout il se fit remarquer et chaudement applaudir par son grand amour de l'Église, de son pays et de la France.

L'orateur sait, à l'occasion, descendre de ces hauteurs. Tous les tons lui sont familiers, et il ne se refuse pas à glisser de temps à autre une agréable plaisanterie. Il reconnaît de bonne grâce les défauts de ses concitoyens, et c'est le plus aimablement du monde qu'il leur adresse parfois de délicates leçons et de sages conseils. En l'écoutant, on doit avoir envie de se corriger, de renoncer à de pareilles chicanes, ne serait-ce que pour faire plaisir à un homme qui parle si bien.

Il a beaucoup lu, beaucoup voyagé, et fort bien remarqué tout ce qu'il a vu. Il connaît à fond les Livres saints, qu'il cite et commente très fréquemment, l'histoire ancienne comme l'histoire contemporaine, les littératures anciennes, modernes ou étrangères. Un paysage, un tableau célèbre, un souvenir historique ou mythologique, tout vient fort à propos lui fournir matière à de

saisissants rapprochements, à d'ingénieuses comparaisons, et il en tire des développements naturels, féconds et merveilleusement oratoires. Point de banalités ni de hors-d'œuvre. Dès le début, on voit où l'auteur veut aller; les preuves se déduisent logiquement, s'enchaînent et vont se développant avec ampleur et force.

Ce n'est pas tout. M. le juge Routhier a ses heures de poésie. On le devinerait presque à la souplesse et au coloris de sa langue. On dit même qu'il y a quelque vingt-cinq ans, l'Université-Laval couronnait ses premiers essais poétiques.

Tout cet ensemble donne à sa parole un caractère particulier qui charme et subjugue. L'imagination, le cœur, la raison, l'érudition vaste et de bon aloi, la foi sans tergiversations, tout cela agissant de concert sur un auditoire déjà bien disposé : il n'en faut pas tant pour exciter les élans du plus vif enthousiasme.

D'autant que la diction est parfaite. Pas une expression qui ne soit du plus pur français de France. Une cependant, et encore doit-il se bien garder de la changer, puisqu'elle est tout à l'honneur de son pays; c'est quand, parlant d'un de ses anciens condisciples, il l'appelle son *confrère de classe* (p. 319).

M. Routhier est en même temps un penseur. Que de belles pages, dans ce volume, sur le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ (p. 15), l'amour de la patrie (p. 22, 233, etc.), le rôle de la religion (p. 13, 28), la colonisation anglaise et française (p. 49), le bonheur, la destinée humaine et la souffrance (p. 129), les plaisirs de l'étude (p. 89), la gloire (p. 242), la liberté (p. 258), l'égalité (p. 145), la meilleure forme politique (p. 228), la guerre et l'impôt du sang (p. 175), etc., etc.

Qu'importe, après cela, que la critique puisse, ici et là, faire quelques réserves. *Ubi plura nitent,...* ce serait perdre son temps que de s'arrêter à des vétilles.

Les trois conférences qui terminent le volume offrent les mêmes caractères que les discours. Mais on désirerait que la première, notamment, sur les sources du droit, fût un peu condensée et qu'une plus large part y fût faite aux arguments rationnels; elle gagnerait en force et en précision.

Dans la conférence sur le sacrement de mariage, l'auteur ne s'avance qu'avec une prudente réserve. Aussi n'a-t-il qu'incomplètement traité le sujet. Il aurait pu, ce semble, user davantage de la bulle *Arcanum* de Léon XIII.

La question du divorce est particulièrement bien présentée. M. Routhier montre entre autres choses ce qu'y perdent les époux, et surtout l'enfant, sacrifié avec la dernière injustice par d'égoïstes parents.

Telle est l'œuvre que présente aujourd'hui au public M. le juge Routhier. On éprouve une vraie jouissance à la lecture de ces pages fortifiantes, où l'on trouve fort bien exprimés les plus nobles sentiments. Nous ne connaissons l'auteur que par son livre; mais nous croyons être d'accord avec tous ceux qui ont pu l'entendre, quand nous disons que M. Routhier semble parfaitement répondre à l'idée que l'on aime à se faire du *Vir bonus dicendi peritus*.

E. VANGEON, S. J.

Leçons de physique générale, par G. Chappuis et A. Berget. 2 vol. de 486 et 496 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891.

Cet excellent ouvrage est appelé, ce nous semble, à devenir le manuel des candidats à la licence. Les auteurs ont cherché, disent-ils, à exposer aussi clairement que possible les matières que comportent les programmes de la licence ès sciences physiques et de l'enseignement des grandes écoles, et ce qu'il est nécessaire de savoir pour aborder plus tard la lecture des traités plus complets et des mémoires originaux. Ceux-ci sont soigneusement indiqués dans une bibliographie placée à la fin de chaque chapitre. Le premier volume contient les instruments de mesure, la chaleur et la capillarité. Nous y signalerons particulièrement l'exposé de la thermodynamique suivant la forme désormais classique que lui a donnée M. Lippmann. Tout le second volume est consacré à l'électricité. Les théories mathématiques, sans le secours desquelles les phénomènes ne pourraient souvent être ni décrits avec précision, ni mesurés avec exactitude, y sont exposées avec une ampleur convenable. Mais, dans tout l'ouvrage, on a sagement donné au calcul le rôle qu'il doit avoir en physique : c'est un instrument, ce n'est pas un but. Le troisième et dernier volume, qui paraîtra prochainement, doit réunir tout ce qui est relatif aux vibrations sonores, lumineuses ou électriques. Ce dernier mot nous annonce que le troisième volume, comme les deux autres, tiendra les lecteurs au courant des plus récents travaux. Les études expérimentales et les méthodes de mesure sont

exposées avec la compétence propre à ceux qui mettent eux-mêmes, comme on dit, la main à la pâte. Hôtes assidus des laboratoires, et connus déjà pour leurs recherches personnelles sur l'analyse spectrale, l'ozone, la calorimétrie, l'électrolyse, la propagation de la chaleur, etc., les auteurs possèdent pleinement cette compétence. Leurs leçons, d'ailleurs, sont l'écho fidèle de l'enseignement de la Sorbonne et de l'École normale. Avant de prendre la forme du livre, elles ont été données pendant plusieurs années par M. Chappuis aux élèves de l'École centrale, et cette utile épreuve a permis de les mettre au point, c'est-à-dire d'attribuer à chaque partie du programme l'importance relative qu'elle doit avoir.

M. COUETTE,
Dr ès sciences, prof. de physique aux Facultés catholiques d'Angers.

Exposition de la théorie des surfaces, par H. Resal, membre de l'Institut. In-8 de 171 pages, avec figures dans le texte. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 4 fr. 50.

La théorie des surfaces a pris, depuis quelque temps, une extension considérable. Les travaux des géomètres sur ce sujet sont nombreux et d'un grand intérêt. Dans ses admirables leçons, M. Darboux en a fait un traité complet, mettant le lecteur au courant de tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour. M. Resal s'est placé à un point de vue différent. Son livre est, pour ainsi dire, une introduction à son grand Traité de mécanique générale. L'étude de la mécanique est, en effet, intimement liée à celle des surfaces. Il était donc utile de résumer d'une façon claire et précise les principales propriétés des surfaces, pour dispenser le lecteur de recourir aux mémoires originaux ou aux traités plus complets que le temps ne lui permettrait pas de lire en détail. Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de M. Resal. Qu'il nous suffise de dire que l'opuscule se distingue autant par la simplicité et l'élégance des démonstrations que par la richesse des matières qu'il contient.

L'ouvrage se compose de dix chapitres et de quatre notes supplémentaires.

Après avoir établi les formules relatives à la courbure d'une ligne quelconque et à la courbure d'une ligne tracée sur une surface, l'auteur en fait l'application (chapitres I-III) ; il donne, en particulier, la démonstration de ce théorème : *Par un ombilic*

passent une ou trois lignes de courbure, et termine par l'étude de surfaces particulières, telles que la surface-canal, les surfaces-moulures, les surfaces dont toutes les lignes de courbure sont planes, les hélicoïdes.

Le chapitre IV traite des lignes asymptotiques. On peut y remarquer le calcul relatif à la courbure de ces lignes, à l'aide duquel l'auteur obtient des formules nouvelles qu'il vérifie sur l'hyperboloïde à une nappe. Quelques pages sur les équations différentielles des lignes de niveau et de plus grande pente et sur les lignes géodésiques forment les deux chapitres suivants : on y trouvera le théorème de Gauss, la définition de la courbure géodésique, une digression sur les coordonnées curvilignes avec une application à l'ellipsoïde.

Jusqu'ici, les questions traitées se rapportent à la courbure des lignes tracées sur une surface. Les chapitres VII-IX ont trait à la cambrure de ces lignes, à la courbure totale, à la déformation d'une surface et à l'application de deux surfaces l'une sur l'autre. Le lecteur lira avec intérêt les démonstrations simples relatives à la cambrure géodésique et à la différentielle de la courbure.

Enfin le dixième chapitre, le plus considérable, contient l'exposition du système de variables que M. O. Bonnet a introduit avec tant de succès dans l'étude des surfaces. M. Resal établit les formules générales relatives aux lignes étudiées précédemment, et il en fait l'application aux surfaces d'étendue minimum. Il a réuni en quelques pages les formules fondamentales qui servent à étudier cette classe si intéressante de surfaces.

Pour compléter le volume, l'auteur a ajouté les quatre notes suivantes : sur la courbure et la cambrure de la loxodromie d'une surface de révolution ; sur quelques propriétés, dues à M. O. Bonnet, des trajectoires orthogonales et des lignes géodésiques ; sur l'intégration d'une formule montrant que les surfaces développables seules admettent une série de lignes géodésiques qui se coupent à angle droit ; sur la méthode employée par Legendre pour intégrer l'équation aux dérivées partielles des surfaces d'étendue minimum en coordonnées rectilignes.

Abbé P. RIVEREAU,

Professeur à l'Université catholique d'Angers.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

I. — **Nouvelle étude sur le diocèse de Langres et ses évêques,** par l'abbé ROUSSEL, curé de Vauxbons. In-8 de 425 pages. Langres, Rallet-Bideaud, 1889. Prix : 3 francs.

II. — **Catalogue des évêques de Chartres,** par M. René MERLET, élève à l'École des chartes. In-8 de 15 pages. Chartres, Garnier, 1889.

III. — **Les anciens catalogues épiscopaux de la province de Tours,** publiés par M. l'abbé L. DUCHESNE, membre de l'Institut. In-8 de 102 pages. Paris, Thorin, 1890. Prix : 5 francs.

IV. — **Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux dans l'ancienne Gaule,** par M. l'abbé DUCHESNE, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France. In-8 de 80 pages. Paris, 1890. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. L.)

V. — **Elenchi episcoporum Rotomagensium** quos ex codicibus manu scriptis et libris editis collegit E. P. SAUVAGE, ecclesiæ primatialis Rotomagensis Canonicus. (*Analecta Bollandiana*, t. VIII, p. 406-428.)

I. Dans une *Étude historique*, parue en 1886, M. le curé de Vauxbons a réuni, sur les vingt premiers évêques de Langres, les renseignements transmis par Sidoine Apollinaire, par Grégoire de Tours et par les souscriptions conciliaires. Depuis Miechius, qui siégea au synode parisien de 614, jusqu'à Desiderius, le troisième évêque, martyrisé vers 407 par les Vandales, la liste épiscopale du diocèse est suffisamment en harmonie avec les documents authentiques.

Sans refaire cette partie de son travail, M. l'abbé Roussel a voulu l'étendre, la compléter, la continuer. Sa *Nouvelle Étude* renferme d'abord, sous forme d'extraits, toutes les notices que la *Patrologie latine* de Migne fournit à l'histoire du diocèse de Langres. De quelle courageuse patience a dû s'armer le laborieux auteur, pour dépouiller ainsi ces deux cent dix-sept volumes ! En

feuilletant ces pages interminables, il a plus d'une fois répété sans doute le *Sanctus amor patriæ dat animum :* ce généreux sentiment l'a soutenu et lui a permis de mener à bonne fin un labeur ingrat et fastidieux. Cette mine, si précieuse pour l'histoire diocésaine, contient quelques filons de mauvais aloi : ainsi, les *Canons* d'Isaac sont aujourd'hui regardés comme apocryphes, ils sont de la même famille que les pseudo-capitulaires de Benoît Lévite. Il faut également repousser les lettres de Sergius Ier à Héron de Langres, de Jean V à Vulfcran, abbé de Saint-Bénigne, de Jean VIII en faveur de l'abbaye de Tournus, de saint Léon IX à l'abbaye de Bèze. (Cf. Jaffé-Wattenbach, n°s 2128, 2134, 2136 et 4261.)

La bibliothèque publique de Vauxbons — s'il en est une! — n'offre pas, j'imagine, aux travailleurs les mêmes ressources que la Bibliothèque nationale : personne ne fera donc un crime au savant ecclésiastique langrois de n'avoir pas consulté les dernières publications des érudits, ni même les *Regesta Pontificum Romanorum*, où il trouverait cependant d'utiles compléments à son œuvre, par exemple les n°s 4354, 5087, 8537, etc. Cette première partie du livre aurait gagné à être traitée avec plus de méthode; au lieu de suivre l'ordre des volumes de la *Patrologie*, il eût fallu grouper chronologiquement toutes les notices relatives au diocèse; les listes, dressées aux pages 268-276, corrigent un peu ce défaut, mais elles n'empêchent pas la confusion.

M. l'abbé Roussel, riche de ses nombreux matériaux, passe à l'objet principal de son livre, qui est d'établir, non plus « sur l'hypothèse ou la fantaisie », mais sur l'histoire, la série des évêques de Langres. Il reproduit seize listes épiscopales; les deux premières, du douzième et du treizième siècle, sont les seules vraiment importantes. La première a été écrite sous l'épiscopat de Walterius *qui modo vivit*, par conséquent entre 1163 et 1179; elle fait partie de la collection de Robert de Torigni (Bibliothèque nationale, fonds latin, 6042, f° 2, ancien *Codex Colbertinus*); elle débute ainsi :

Hæc sunt nomina episcoporum Lingonensium.

Senator I episcopus.
Justus II.
Sanctus Desiderius III, etc.

La seconde liste est un peu postérieure, s'arrêtant à Robert de Châtillon (1204-1208); elle concorde parfaitement avec la précédente, sauf qu'elle a confondu en un seul, par une erreur qui saute aux yeux, les deux noms Arlulfus et Ariulfus.

Les autres listes, reproduites par le vénérable auteur, sont beaucoup plus récentes; quant à celles qui ont été dressées par des écrivains modernes, un peu au gré de leur cœur ou de leur imagination, elles auraient pu être supprimées; l'ouvrage n'y eût rien perdu de son caractère scientifique. J'en dis autant des divers systèmes sur la date du martyre de saint Didier : les témoignages d'auteurs contemporains, tels que Rohrbacher et Darras, n'ont absolument aucune valeur. Mais cette série de témoins à charge ou à décharge permet de suivre le flot mouvant de l'opinion; elle montre avec quelle légèreté, avec quelle insouciance du vrai, certains prétendus savants adoptent ou rejettent un sentiment. Nulle part cette légèreté ne se révèle avec plus de naïveté que dans la *Décade* du Père Vignier. Ce jésuite émit le premier, au dix-septième siècle, l'idée de l'origine quasi apostolique de l'Église de Langres; son autorité a créé la *tradition* moderne. Or, voici ce qu'il écrit :

« L'opinion la plus généralement reçue attribue la mort de saint Didier aux Vandales, qui passèrent par la France entre l'an 406 et 412. Elle se fonde sur trois sortes d'autorités : sur les légendes et les leçons des bréviaires, sur les martyrologes tant anciens que modernes, et sur les chroniqueurs, historiens et autres écrivains; elle a encore quelque raison de son côté, et partant semble être bien forte; » mais elle doit être renversée : pourquoi ? Ainsi le veut le P. Jacques Vignier. Et encore : « Je n'ai rien de bien convaincant ni de bien autorisé, pour substituer mon sentiment en la place de l'ancien;... seulement c'est ma pensée que saint Sénateur a été établi premier évêque de Langres par saint Irénée... »

Voilà qui est parler franc; tant pis pour ceux qui se laissent éblouir!

Rejetant à bon droit ces hypothèses fragiles, M. l'abbé Roussel dresse une liste raisonnée des évêques de Langres, et il la fait suivre d'une série de dissertations sur les évêques dont la notice présente quelques difficultés. Il termine ainsi son étude : « De tout ce qui a été dit ci-dessus, il faut conclure : 1° que l'évêché

de Langres n'a été établi que dans les premières années du quatrième siècle, vers l'an 320 ; 2° que saint Didier, troisième évêque, n'a été martyrisé que vers 407, sous les Vandales ; 3° que le catalogue des évêques de Langres est très complet... » Tout esprit impartial souscrira volontiers à de si sérieuses conclusions, et félicitera M. le curé de Vauxbons d'avoir su entreprendre et parfaire, au milieu des pénibles travaux du saint ministère, l'histoire du diocèse et des évêques de Langres.

II. — Un jeune érudit, qui a récemment conquis à l'École des chartes son titre d'archiviste-paléographe, a publié quatre catalogues épiscopaux de l'Église de Chartres, des onzième, douzième, treizième et quatorzième siècles. Le premier de ces catalogues, le *Parisinus* 13758, transcrit entre les années 1063-1068, est particulièrement intéressant. Non seulement « il ne contredit aucune des corrections que les auteurs du *Gallia christiana* ont apportées aux autres listes, soit d'après les souscriptions des conciles, soit d'après des pièces authentiques », mais encore il corrige avantageusement sur plusieurs points les listes postérieures. Le sobre commentaire dont M. René Merlet accompagne sa publication, en fait apprécier l'importance.

III. — La remarquable édition du *Liber Pontificalis* ne tardera guère d'être achevée. Le dernier fascicule, renfermant les tables, n'est pas encore sorti des presses, et déjà M. l'abbé Duchesne a commencé une autre publication analogue, d'une portée moins générale, mais qui sera une des plus utiles sources de l'histoire religieuse de la France, depuis les origines chrétiennes jusqu'au douzième siècle environ. Une édition critique de nos catalogues épiscopaux n'avait pas été faite. Les auteurs du *Gallia christiana* avaient mis à profit quelques-unes de ces pièces, mais ils ne s'étaient point proposé de recueillir et de publier ces listes elles-mêmes dans leur intégrité, en les comparant entre elles, en les confrontant avec d'autres documents authentiques, en étudiant leur ancienneté et leur valeur, en déterminant enfin dans quelle mesure chacune d'elles peut prétendre au titre de source historique. Ce que n'a point réalisé ce recueil « si estimable », auquel M. l'abbé Duchesne rend d'ailleurs un juste hommage, nous l'aurons désormais, et la première partie du travail, consacrée

aux anciens catalogues épiscopaux de la province ecclésiastique de Tours, nous montre la méthode qui sera suivie.

Le volume renferme six catalogues de l'Église de Tours, six de l'Église du Mans, cinq pour l'Église d'Angers et autant pour celle de Nantes, un de Vannes, deux de Quimper ; les évêchés de la Bretagne du Nord, Rennes, Saint-Pol-de-Léon, Alet, Dol, Saint-Brieuc, Tréguier, ne possédant pas de listes épiscopales, sont l'objet d'un chapitre spécial.

Voici les principales conclusions de cette étude minutieuse.

Le catalogue de Tours, « tant pour les chiffres que pour les noms des évêques, est un document traditionnel des plus sérieux ;... il trahit partout une rédaction autorisée et contemporaine » (p. 34) ; il permet de placer sous Constantin l'établissement du siège de Tours. L'éminent professeur discute, en passant, les dates de l'ordination et de la mort de saint Martin, qui se placent, d'après l'opinion la plus probable, la première au 4 juillet 372, la seconde au 11 novembre 397. Il refuse de compter au nombre des évêques de Tours un Agrestius qui souscrivit aux conciles d'Orléans (549) et de Paris (552) : ce personnage, en effet, est inconnu à Grégoire de Tours, postérieur d'une vingtaine d'années seulement ; il ne figure sur aucune liste, et, au concile de Paris, il ne signe point parmi les métropolitains : l'*episcopus Tornice* désigne peut-être un évêque de Tournai. Pour être complet, M. Duchesne aurait pu dire un mot de saint Arnoul, qu'une légende sans valeur place également sur le siège de Tours dans la première moitié du sixième siècle.

Les catalogues de l'Église du Mans remontent, en dernière analyse, à l'auteur, relativement ancien, mais justement suspect, des *Actes des évêques du Mans*. Que le faussaire ait imaginé de toutes pièces les noms et la suite des évêques, cela n'est guère admissible ; tout laisse croire, au contraire, qu'il s'est servi d'une liste antérieure. Mais pour les chiffres, c'est autre chose : ils ne méritent aucune confiance, au moins jusqu'à Aldric, élu le 9 novembre 882.

Les listes d'Angers et de Nantes sont aussi de bonne note. On ne saurait juger avec la même faveur celles de Vannes et de Quimper, qui semblent retarder beaucoup plus que de raison les origines respectives de ces deux évêchés. Ceux-ci, de même que les sièges du Mans, d'Angers et de Nantes, datent approximativement du milieu ou du déclin du quatrième siècle : c'est la con-

clusion qui se dégage de l'examen des catalogues; aucun document ne vient la contredire.

Quant aux origines des évêchés de la Bretagne du Nord, elles sont fort obscures. Je les laisse de côté, pour signaler à nos lecteurs un autre travail de M. l'abbé Duchesne.

IV. — Nous ne sortons pas, d'ailleurs, de notre sujet; il devient seulement plus général. Le précédent mémoire était relatif aux douze Églises d'une seule province; celui-ci concerne les origines, étudiées dans leur ensemble, de tous les anciens diocèses épiscopaux de la Gaule. Dès l'abord, le laborieux auteur nous avertit que s'il n'avait « l'espoir, non seulement de présenter une solution nouvelle, mais surtout de produire quelques arguments nouveaux », il s'abstiendrait de traiter cette question, « une des plus rebattues qui existent ». Il n'a pas à se repentir d'avoir pris la parole. Sa brochure — car c'en est une, à ne l'apprécier que par l'étendue et le nombre des pages — est assurément la meilleure publication qui ait été faite dans la controverse, si longue, si vive et si féconde, de l'apostolicité de nos Églises; on peut même la considérer comme tranchant définitivement le litige en faveur de l'école historique.

Avant d'aller plus loin, il ne sera pas inutile de rappeler en deux mots l'état de la question, pour dissiper les malentendus. Il ne s'agit évidemment pas ici, comme certains esprits se l'imaginent encore, de l'évangélisation de notre pays au premier siècle de l'ère chrétienne; ce point est admis, croyons-nous, par tous les partisans des deux écoles, qu'on a assez mal nommées *historique* et *traditionnelle* : là n'est pas la controverse. Mais la Gaule a-t-elle eu dès le premier siècle des évêchés constitués? En a-t-elle eu une cinquantaine, comme le veulent les traditionnels même modérés? En d'autres termes, à quelle date ont été fondées nos premières Églises? Voilà le vrai nœud de la question, et c'est à le résoudre que s'attache M. l'abbé Duchesne, en ayant bien soin d'éviter toute polémique.

Passant en revue les diocèses de l'ancienne Gaule, le savant professeur de l'Institut catholique de Paris indique « pour chacun d'eux l'état des informations sur la chronologie des origines »; il relève dans chaque liste épiscopale, bonne ou mauvaise, la première date historiquement certaine. Avant que parvinssent

à ma connaissance ces recherches si précieuses, j'avais entrepris pour mon compte et à peu près terminé le même travail. Toutes mes conclusions, je dois le dire, concordent exactement avec les siennes, sauf une seule. En constatant (p. 33) que « Maternus, évêque de Lodève, assista, en 506, au concile d'Agde », l'auteur ajoute qu'il est « impossible de remonter plus haut ». Je crois qu'on peut et qu'on doit remonter jusqu'aux premières années du cinquième siècle. Dans sa lettre du 9 février 422, le pape Boniface blâme Patrocle d'Arles d'avoir, contrairement aux canons, empiété sur les droits du métropolitain de Narbonne et imposé un évêque à l'Église de Lodève[1]; or, cet intrus avait eu un prédécesseur sur le siège qu'il envahissait, il avait été sacré *in locum decedentis episcopi*. Le diocèse de Lodève était donc dès lors constitué[2].

Quoi qu'il en soit de ce détail, le dépouillement des textes une fois terminé, M. l'abbé Duchesne développe les points suivants :

1° Aucune liste épiscopale « n'est assez longue pour rejoindre le premier siècle et les prétendues origines apostoliques. Une seule, celle de Lyon, permet d'atteindre le second siècle, conformément à ce que nous savons d'ailleurs sur l'histoire de cette Église. Il serait vraiment fort étrange que, sur vingt-cinq catalogues épiscopaux bien conservés, bien en règle avec la chronologie depuis le cinquième siècle, aucun n'eût échappé, pour la période antérieure, à des lacunes considérables... » (P. 42.)

2° La fondation tardive de nos Églises est confirmée par l'analogie avec les Églises de la haute Italie. Ici, comme en Gaule, les diocèses ne furent jamais nombreux, — une cinquantaine seulement, — et des évêchés importants, Verceil, Pavie, Côme, Novare, ne furent établis qu'au quatrième siècle plus ou moins avancé; tandis qu'à la même époque c'était par centaines que l'Italie méridionale, comme l'Afrique, comptait ses sièges épiscopaux.

3° Quelques années après son élévation à l'épiscopat (392-3), Théodore de Mopsueste écrivait qu'à une date peu lointaine la plus grande partie de l'Occident avait seulement deux ou tout au

1. Jaffé-Kaltenbrunner, 362; Migne, *P. L.*, t. XX, p. 772.

2. M. Duchesne dit, page 13, que Victurius est le quatrième ou cinquième évêque du Mans; c'est le cinquième ou sixième, qu'il faut dire. Cette correction ne modifie pas la conclusion de l'auteur, au contraire.

plus trois évêques par province; ce système était même encore pratiqué dans certains pays. Or, ces informations, qui s'appliquent à l'Italie septentrionale, à la Pannonie, à la Gaule, à l'Espagne, à la Bretagne, concordent parfaitement avec les autres données historiques.

4° Des rares documents que nous a transmis Eusèbe sur l'histoire ecclésiastique de nos contrées au second siècle, il résulte que, dans l'ancienne Gaule celtique, avec ses grandes subdivisions en Belgique, Lyonnaise, Aquitaine et Germanie, il n'existait alors qu'une seule Église, celle de Lyon, réunissant sous un même évêque tous les chrétiens disséminés, en dehors de la Narbonnaise, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées.

5° Les traditions de la Gaule chrétienne, au cinquième et au sixième siècle, confirment tout ce qui précède; ces traditions nous sont connues par Sulpice Sévère, par les *Actes* de saint Saturnin, la lettre des sept évêques du concile de Tours à sainte Radegonde, Grégoire de Tours, Fortunat, enfin par un groupe de légendes concernant les Églises de Valence, de Besançon, de Langres-Dijon, d'Autun-Saulieu, et plaçant à la tête de ces Églises importantes, non des évêques, mais de simples prêtres envoyés de Lyon par saint Irénée. En somme, on ne trouve, avant le huitième siècle, aucune revendication d'origines apostoliques ou quasi apostoliques; les deux seules exceptions que l'on connaisse, celle de saint Trophime envoyé à Arles par saint Pierre, et celle de saint Eutrope envoyé à Saintes par saint Clément, ne sont pas acceptables : leur source est plus que suspecte, et elles contredisent une série de documents des plus sûrs.

Toutes les personnes un peu au courant de la question présente comprendront l'importance de ces preuves, dont quelques-unes sont introduites pour la première fois dans le débat. L'unité de diocèse en Gaule, au temps de saint Pothin et de saint Irénée, ne semble pas suffisamment appuyée, mais elle n'est démentie, en tout cas, par aucun témoignage autorisé.

V. — M. l'abbé Duchesne a négligé dans son *Mémoire* une sorte de preuve, qui se dégage, il est vrai, de toute son argumentation, mais sur laquelle il n'eût pas été inutile d'appeler l'attention du lecteur. Il aurait pu montrer comment certaines *traditions* actuelles se sont peu à peu substituées à un état d'ignorance

absolue ou même à des traditions toutes contraires. Les exemples de ce phénomène historique ne sont pas rares : on a lu tout à l'heure les naïfs aveux du P. Vignier au sujet de Langres. Un des faits les plus curieux en ce genre a naguère été mis en évidence par M. l'abbé Sauvage. Le savant ecclésiastique a publié en regard les uns des autres une trentaine de catalogues épiscopaux de l'ancien diocèse de Rouen : ce tableau fait voir comment et par quelles interpolations successives, à partir du douzième siècle, le nom de saint Nicaise s'est furtivement glissé en tête de la liste, au préjudice de saint Mellon, reconnu jusque-là comme le premier évêque. D'où la piquante réflexion de M. l'abbé Sauvage, que les partisans de l'école historique sont dans l'espèce les vrais représentants de la tradition.

E. RIVIÈRE, S. J.

Sainte Philomène, *vierge et martyre*. Sa vie, ses miracles, son culte ; ouvrage dédié aux Enfants de Marie, par Mme la comtesse A. de Chabannes, auteur de *la Vierge lorraine, Jeanne d'Arc*. In-18 de VIII-260 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 1 fr. 25.

L'invention du corps de sainte Philomène, le récit de son martyre, les nombreux miracles qu'elle a opérés, la propagation de son culte, tel est le résumé de cette brochure intéressante et pieuse. Ars et M. Vianney n'y sont pas oubliés. Les dévots à sainte Philomène feront leur profit des litanies et des méditations en l'honneur de la vierge-martyre. Puisse le vénérable M. Vianney partager bientôt, avec sa chère petite sainte, les honneurs des autels ! C'est le vœu de l'écrivain et de toute âme catholique et française.

E. PUJO, S. J.

I. — **La Vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne,** par le R. P. Meschler, S. J. ; publiée à l'occasion du troisième centenaire du jour de sa mort. Avec gravures. Traduit de l'allemand par M. l'abbé Lebréquier. In-8 de 416 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 5 francs.

II. — **Vie de saint Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus.** Traduite de l'italien du P. Cepari par le P. Calpin.

In-8 de 396 pages, avec gravures. Paris, Desclée, 1891. Prix : 4 francs.

III. — Abrégé de la vie de saint Louis de Gonzague, S. J., tiré de sa Vie écrite par le P. V. Cepari, S. J. Traduit par l'abbé M. Le Monnier. In-18 de 100 pages, avec 24 gravures. Lille, Desclée. Prix : 75 centimes.

IV. — Vie de saint Louis de Gonzague, par le P. Maineri, S. J. In-8 de 192 pages, illustré. Paris, Desclée, 1891. Prix : broché, 90 centimes ; cartonné ou relié, 1 fr. 25 à 2 fr. 40.

V. — Saint Louis de Gonzague, parfait modèle de la jeunesse chrétienne, par le P. Croiset. In-8 d'environ 200 pages, illustré. Paris, Desclée, 1891. Prix : broché, 2 francs ; cartonné ou relié, 2 fr. 60 à 3 fr. 60.

VI. — Saint Louis de Gonzague, par le P. Rouvier. Brochure de 43 pages. Paris, Desclée, 1890. Prix : 15 centimes.

VII. — Discours de saint Louis de Gonzague à Philippe II. *Fac-similé du Ms. original.* In-4. Paris, Desclée, 1891. Prix : 1 franc.

VIII. — Douze scènes de la vie de saint Louis de Gonzague, *en miniatures polychromes.* Paris, Desclée, 1891. Prix : 1 franc.

IX. — Life of St. Aloysius Gonzaga. Edited by Rev. J. F. X. O'Conor, S. J. Huitième édition. In-8 de 200 pages. New-York, 1891. Prix : broché, 50 cents; relié, 1 dollar.

I. — Cet ouvrage est de beaucoup le plus original de tous ceux qui ont paru jusqu'ici à l'occasion du centenaire. Sans s'écarter des anciens historiens, tels que Cepari et les Bollandistes, le P. Meschler a su faire un livre nouveau. La géographie et l'histoire lui ont fourni des cadres variés et brillants, au milieu desquels il a retracé d'une manière personnelle les scènes bien connues de la vie de saint Louis. La publication des *Lettere di san Luigi*, par Mgr Iozzi, la réédition des *Dieci glorie*, de Narbone, par le P. Nannerini, ont été mises par lui à contribution avec un égal bonheur. Il a pu ainsi compléter les biographes des deux derniers siècles et rajeunir leurs récits. Ses descriptions, vivantes et colorées, mettent en lumière un vrai Gonzague de la

Renaissance, appartenant à son pays et à sa race, visitant des cours qui ne se ressemblent point, et pratiquant des vertus qui ne sont pas celles de tous les saints. L'originalité aurait-elle pu être poussée plus loin? Il est permis de le croire. Ce n'est encore là, même dans ses parties les plus neuves, qu'une histoire de seconde main faite d'après les travaux récents sur l'Italie de Sixte-Quint et l'Espagne de Philippe II, et dans laquelle on ne dédaigne même pas de se référer à Daurignac. Une vie puisée aux archives de la maison de Gonzague est encore attendue, et nous ne l'espérons que de Mgr Iozzi.

La traduction de l'allemand du P. Meschler, par M. l'abbé Lebréquier, est libre d'allure, imagée et pittoresque. Peut-être la fidélité y est-elle portée à l'excès. Nous préférerions en français le marquis, plutôt que le *margrave* de Castiglione. Certains titres, tels que « trêve et non paix », et « la maîtrise en mortification », rappellent trop la construction étrangère; d'autres, comme « rayon de soleil dans l'hiver de Mantoue », auraient gagné à plus de simplicité. La dépense d'imagination que supposent ces métaphores aurait été bien placée dans une illustration plus en rapport avec la valeur du texte.

II. — La maison Desclée a publié toute une bibliothèque et même une imagerie sur saint Louis de Gonzague. Signalons d'abord sa *Vie* par Cepari, traduction du P. Galpin. Cette traduction, en possession d'un long et légitime crédit, a été corrigée et augmentée de quelques opuscules de saint Louis, mis en français par M. l'abbé Le Monnier. A la *Méditation sur les saints anges*, aux sermons et aux *Pieuses affections*, pourquoi n'avoir pas joint les *Lettres?* Nous croyons ne pas être indiscret en annonçant que le savant ecclésiastique se prépare à nous les donner prochainement. Il comblera par là une lacune regrettable, car nous vivons encore en France sur les *Œuvres complètes de saint Louis* éditées il y a trente ans en Belgique, par les soins du P. Pruvost.

Puisqu'on corrigeait ici le P. Galpin, n'était-il pas possible de reviser l'orthographe de ses noms propres et d'écrire Tana au lieu de *Tani* (p. 67), Mondovi au lieu de *Mondavi* (p. 150) et Giuffrè au lieu de *Jouffri* (p. 268), et enfin de ne pas changer au titre le P. Galpin lui-même en *Calpin?* (Voir le *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes S. J.*, col. 1043, où le P. Sommer-

vogel protestait en 1884 contre cette fausse orthographe que l'on s'obstine à perpétuer, contrairement à la première édition de 1788.)

III. — A ceux qui trouveraient trop considérable le précédent volume, avec ses 396 pages in-8, nous ne saurions assez conseiller le joli *Abrégé de la vie de saint Louis*, dont nous sommes encore redevables à la dévotion de M. l'abbé Le Monnier envers son patron d'adoption. Vingt-quatre chapitres finement burinés y répondent à autant de gravures en médaillon. L'auteur, dans une préface trop modeste, s'excuse de défauts qu'il est seul à avoir aperçus. Nous ne lui proposerons qu'un *erratum*. La fête de la canonisation n'a-t-elle pas été célébrée le 31, et non le 13 décembre 1726, comme on le lit à la page 98?

IV. — La *Vie de saint Louis* par le P. Alexandre Maineri, parue pour la première fois à Venise en 1741, plusieurs fois réimprimée jusqu'à nos jours, vient d'être traduite par M. Henri Ledieu. Le principal mérite de Maineri était d'avoir ajouté à Cepari nombre d'informations sur le culte et les miracles. Mais ici le but se trouvait différent, et ces parties ont dû être omises ou abrégées. Le style de Maineri est ferme et rapide; des citations bien choisies, empruntées aux divers procès, donnent à l'éloge des vertus un caractère de précision qui manque assez souvent ailleurs. Le chapitre XVII est excellent. Quelques fautes d'impression seraient faciles à corriger. Ne faudrait-il pas lire : delle Stiviere pour *della Stiviere* (p. 7), et 1558 pour 1585 (p. 65)? Pourquoi aussi en français ne pas appeler la fille de Henri II, roi de France, mariée à Philippe II d'Espagne, Madame Élisabeth, au lieu de Madame *Isabelle*, bien que Brantôme emploie quelquefois, mais rarement, cette seconde forme.

V. — La plus intéressante de ces réimpressions est le *Saint Louis de Gonzague* du P. Croiset. Nulle part les prédicateurs en quête de panégyrique ne trouveront mine plus féconde, ni les jeunes gens et les écoliers ne recevront leçons plus appropriées à leurs besoins spirituels.

VI. — La plaquette du P. Rouvier est un résumé clair et facile. L'attention n'a pas le temps de languir à travers ces quarante petites pages écrites d'un style vif et tout moderne.

VII. — Un régal d'érudit, c'est la reproduction phototypique du *Discours* prononcé par saint Louis, à Madrid, en 1583, devant Philippe II et en son honneur. Deux traductions, l'une française et l'autre italienne, accompagnent en regard le texte latin original. Rien n'a été négligé pour faire de cette publication un souvenir artistique du centenaire.

VIII. — Une Vie en images est le complément des nombreuses publications de la maison Desclée. Douze médaillons coloriés, avec légende historique au bas, représentent en style moyen âge les épisodes les plus touchants de l'histoire du saint.

IX. — L'Amérique, toujours en avance sur le vieux monde, a fait paraître aussi son livre commémoratif; mais là-bas les élèves sont déjà des maîtres. Seize rhétoriciens du collège Saint-François-Xavier, à New-York, ont composé, sous la direction de leur professeur, le P. O'Conor, S. J., une gracieuse *Vie* qui promet à la presse catholique des États-Unis une recrue de sympathiques écrivains et des publicistes précoces. H. CHÉROT, S. J.

En divers pays, par M. Xavier Marmier, de l'Académie française; préface de M. L. Nemours-Godré. Grand in-4 de 304 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Voici un voyage agréable, point du tout monotone et qui se fait en bonne compagnie. On s'embarque sur les rivages de la mer du Nord; on accoste tout d'abord à Helgoland, îlot devenu fameux naguère en devenant terre allemande, mais si étroit que, pour le visiter à son aise, « le petit Poucet... serait obligé de déposer ses bottes de sept lieues, sous peine de tomber en une seule enjambée au sein des vagues, ce qui serait grand dommage ». (P. 13.)

D'Helgoland on met le cap sur l'Algérie; on s'en va de la région des brumes aux côtes d'azur et au pays où fleurit l'oranger. Puis, nouvelle traversée du midi au septentrion, de la Méditerranée au golfe de Finlande, d'Alger à Helsingfors; après les haltes sous le palmier, les relais sous les pins et les bouleaux; et de là on descend en Russie, de ville en ville, au grand trot, sans compter les verstes.

De Russie en Hollande, et de Hollande en Finlande, il n'y a

qu'une ou deux enjambées de géant ; on viendra se reposer ensuite dans le Tyrol et la Styrie : après les jets d'eau du geyser, les chutes retentissantes des fleuves sur les flancs des Alpes.

Encore une fois, voyage charmant, où personne ne s'ennuie : comment s'ennuyer, quand on a pour guide et compagnon M. Xavier Marmier, qui, même à quatre-vingt-trois ans, ne songe pas encore à la fatigue, et qui, Dieu aidant, continuera longtemps sa route? Chemin faisant, il nous conte, dans sa langue bien française, de gracieuses légendes, comme celles du *Joueur de violon*, du *Diable volé*, des *Souris;* ou les histoires des *Zéphyrs*, et de *l'Artiste aveugle*. Enfin, après avoir, ainsi que le vieil Ulysse, vu tant de peuples, de villes et d'océans, nous rentrons dans la patrie, en admirant avec notre guide *l'héritage de la France*.

A vrai dire, ce voyage pittoresque est lui-même une sorte d'exploration à travers les œuvres si variées de l'académicien voyageur ; elle nous est facilitée par M. L. Nemours-Godré, qui a choisi et cueilli d'une main sûre, parmi tant de pages instructives ou joyeuses, fraîches et brillantes.

Dans la préface, le vaillant rédacteur de l'*Univers*, se faisant narrateur à son tour, raconte d'un style alerte les courses gigantesques de M. Marmier, ses travaux et ses succès littéraires, les souvenirs heureux ou douloureux de cette longue vie, au cours de laquelle l'aimable voyageur fut visité par l'épreuve et vit tant d'âmes bien chères prendre les devants : *Friend after friend departs!*

Cette biographie, écrite par un chrétien et un ami, ne ressemble guère (et c'est là son mérite) aux notices des Vapereau et des Larousse : elle a de la couleur et l'on y sent percer l'émotion du biographe.

En divers pays est orné d'un portrait de M. Xavier Marmier et de nombreuses gravures. Ce serait un beau livre de prix, mais de ceux qu'on lit, et qui même se font relire plus d'une fois.

V. DELAPORTE, S. J.

Portugal, par G. DE SAINT-VICTOR. 1 vol. in-12 de 264 pages. Paris, H. GAUTIER. Prix : 3 francs.

On va voir Séville et Cordoue, mais on ne va guère en Portugal; cela ne se trouve pas sur les affiches jaunes ou rouges qui

encombrent les murs de nos cités. Et cependant le Portugal est un jardin parfumé qui a pour capitale une des villes les plus ravissantes du monde. Si donc, jeunes ou vieux, vous voulez égayer le commencement ou la fin de votre existence en allant admirer de belles choses que le bon Dieu a faites ou que les hommes ont bâties, prenez le livre de M. de Saint-Victor; vous y avez tout : le chemin de fer, l'hôtel, les routes, les monuments, les jardins, çà et là un peu d'histoire; c'est un guide sûr, complet et catholique.

A. LEFÈVRE

LITTÉRATURE

ROMANS

Voix de la solitude, par Adolphe Jouy-de Veye. Deux vol. in-12 de xvi-388 et 416 pages. Paris, Jouaust, 1891.

Le vrai poète n'est pas le carillonneur de rimes ou le tisseur de strophes, encore moins l'ambitieux de bruit, d'argent et même de gloire; c'est celui qu'attirent la splendeur du vrai et l'héroïsme du bien, dont l'âme tressaille et vibre tout entière en présence de l'idéal entrevu dans le rêve ou contemplé dans la création, et qui voudrait fixer ce délicieux souvenir dans une forme digne de lui. Ses chants sont désintéressés ; c'est l'écho de sa vie qu'il écoute le premier avec ravissement. Ainsi nous apparaît M. Adolphe Jouy-de Veye dans ces *Voix de la solitude*, qu'il livre discrètement à ses amis, encore plus qu'au grand public.

Les sujets, les rythmes, le ton et l'accent sont très variés dans ces deux volumes, toujours distingués, souvent heureux. L'auteur aborde la philosophie et la religion; mais au lieu d'un spiritualisme vague ou d'une morale banalement honnête, nous avons un catholicisme ardent et précis. Les scènes graves, les propos rieurs, les épisodes comiques même, les beautés changeantes de la nature, les gloires ou les douleurs de la patrie, les intimités du foyer et du cœur trouvent tour à tour leur expression harmonieuse et sincère. Tableaux de genre prestement croqués, sonnets d'une ciselure fantaisiste, odes au vol facile, bluettes charmantes d'esprit et d'humour, poèmes plus étendus où l'âme

s'épanche, récits pittoresques ou pathétiques, riches descriptions, causeries fines ou émues, on y trouve de tout, et partout on devine l'homme aimable à travers la pureté du style, comme on aperçoit le fond d'un ruisseau à travers le flot limpide et sonore. Cette poésie chrétienne, toujours noble et chaste et dans laquelle Dieu est le centre autour duquel la pensée gravite, rappelle beaucoup plus Lamartine que nos contemporains. Ne croirait-on pas entendre le maître dans ces stances d'*Amour et foi*, qu'il faudrait citer toutes? *Au Christ*, *Hymne à la Papauté*, *l'Épreuve*, *Repentir*, *Paradis perdu*, *Ore meste*, *Persécutés*, contiennent de belles pensées en bons vers. Çà et là, que de fières maximes ou de sages conseils heureusement formulés !

La politique se montre quelque peu ; le patriotisme est partout, par exemple dans cette émouvante pièce qui célèbre le cœur tout français de *Jeanne d'Arc*, sa foi, sa pureté, son courage, son martyre et son triomphe. Le poète a des regrets pour l'ancien temps,

Age d'or de l'honneur que domine la croix,

où grands et petits juraient sur l'Évangile et laissaient librement

L'Église intervenir pour le bonheur du monde ;

mais ces regards un peu pessimistes sur le présent ne l'empêchent pas de chanter cette épique *Charge de cavalerie* où trois mille cuirassiers affrontèrent toutes les forces allemandes pour sauver notre armée et l'honneur de la France.

Il y a un héroïsme aussi beau que celui de ces braves courant au galop vers la mort, sans même espérer la victoire ; c'est celui de la *Sœur de charité* qui défie la contagion du vice et de la peste, sans cesser de sourire ; ou celui de l'*Auteur de l'Imitation*, qui veut demeurer inconnu, en nous léguant le meilleur des livres, rempli jusqu'aux bords du miel de l'Evangile.

Nous devrions faire une mention spéciale de *Ginevra*, le poème de la tentation, de la chute et du repentir. Il débute par une magnifique description de l'Italie et de la côte de Naples, et se termine dans une villa parisienne par une héroïque expiation. La leçon qui s'en dégage, c'est qu'il n'y a pas de bonheur dans le plaisir et le péché.

Le temps, qui passe en semant des ruines autour de nous et

sur nous, mène inexorablement à l'éternité. M. Ad. Jouy-de Veye remplit sa dernière strophe de cette pensée :

> Le passé fuit, les voix se taisent; rien ne reste
> Que l'au-delà futur et l'immortalité;
> Mais notre fin dernière est l'extase céleste :
> C'est la grande réalité.

Les *Voix de la solitude* chantent souvent la sainte Vierge,

> Belle fleur que le fruit doit embellir encor.

Ce sujet magnifique, mais difficile, a porté bonheur au poète.

Arrêtons-nous ici. Les perles abondent dans l'œuvre de M. Ad. Jouy-de Veye. On pourrait, sans doute, relever dans ces deux élégants volumes beaucoup d'imperfections, des lenteurs, des faiblesses de rime, des phrases un peu prosaïques; quels vers sont exempts de ces misères? L'auteur le sait mieux que personne et serait le premier à sourire d'un éloge trop exagéré. Cette absence de prétention est un charme de plus et désarme la critique. La beauté des champs ne vient-elle pas en partie des plantes folles qui croissent à l'aventure au milieu des épis et des fleurs? ÉT. CORNUT, S. J.

La Prise du regard, roman d'hypnotisme, par André Valdès. Un vol. in-18 de XII-375 pages. Paris, Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

L'hypnotisme est à la mode. On en met partout, jusque dans le roman. Ne serait-il pas plus simple de le laisser à sa place, dans la science?

Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour juger, au point de vue littéraire, l'œuvre de M. Valdès. Elle nous a paru honnête, composée suivant les règles : au milieu d'intrigues diverses, la vertu est persécutée par le vice le plus noir pendant trois cents pages, mais à la fin la vertu triomphe... et le lecteur est satisfait.

Le savant ne l'est pas autant, car il a peine à reconnaître les phénomènes hypnotiques qui servent de base à la *Prise du regard*. Les enseignements des maîtres de la Salpêtrière ne concordent pas avec ceux de M. Valdès. La *fascination*, telle qu'il la décrit, n'existe pas.

L'auteur « renonçant à toute prétention doctrinale » (p. VII), nous n'insistons pas; mais nous estimons que les pratiques hypnotiques n'ont pas besoin d'être vulgarisées, à cause de leurs dangers manifestes, et nous sommes heureux de constater que M. Valdès est de notre avis.

« L'hypnotisme, écrit-il, est une science que l'humanité peut considérer comme un bienfait ou un malheur, comme la meilleure ou la pire des choses... Ce qu'on doit blâmer et défendre, ce sont les expériences imprudentes, les curiosités sottes. » (P. XI.)

En dépit de ses protestations, la Préface de notre auteur se distingue par ses allures... doctrinales. Il croit à la thérapeutique suggestive. « L'hypnotisme, dit-il, peut rendre et rend des services immenses, là où tous les soins, toutes les autres sciences échoueraient. » Mais il recommande de s'adresser à un magnétiseur ami, loyal, sain et robuste; « car de même qu'en magnétisant un malade, on prend momentanément son mal, de même le magnétiseur peut communiquer le sien au magnétisé ». Assertions très contestables; mais vous êtes averti. Si vous tenez à votre âme, si vous voulez garder un jugement sain, ne lisez pas les romans d'hypnotisme et laissez la science aux savants.

Dr SURBLED.

Le Roman de guerre, par Victor THIÉRY. In-18 de 304 pages. Paris, Dreyfous. Prix : 3 fr. 50.

Il y a deux parties dans ce livre : la partie humaine et la partie imaginaire. La première nous captive particulièrement, parce qu'elle nous représente, en un seul personnage, une espèce très commune, celle des hommes qui, élevés chrétiennement, ont négligé toute pratique religieuse pendant leur jeunesse et la première partie de leur âge mûr, et y reviennent au déclin de cet âge, conduits, soit par l'expérience du néant de la terre, soit par l'étude sérieuse des vérités surnaturelles.

Georges Derancourt, le héros du *Roman de guerre*, officier supérieur, avait renoncé à sa carrière et vivait à la campagne, entre sa femme et une jeune nièce, sa pupille. C'est là que la grâce d'abord, puis la gloire, viennent le trouver.

Il avait la foi, mais une foi plongée depuis longtemps dans un sommeil léthargique dont le réveillent la réflexion et de bonnes

lectures, en même temps que la fréquentation assidue de son curé et les conversations qui s'ensuivent sur les questions religieuses. Il devient catholique pratiquant.

Cela se voit tous les jours, et c'est ce qui constitue la partie humaine, qui doit revenir à la fin du livre, mais d'une façon moins orthodoxe.

Notre héros était donc prêt pour sauver la France que Dieu n'avait voulu que punir; et ici nous entrons en plein rêve, rêve qui a dû naturellement hanter un cœur brûlant de patriotisme, un cerveau bourré de science militaire, un esprit convaincu que des fautes ont été commises par les généraux de la dernière guerre.

Les Allemands, nourris, mais non repus par notre rançon de 1871, se sont de nouveau rués sur la France; leurs armées victorieuses sont partout; leur tête de colonne va bivouaquer sur les bords de la Garonne, lorsque Georges l'arrête, rien qu'avec cent hommes. Il est vrai que ces cent hommes sont de Coursac, près de Toulouse, pays de braves phénoménaux.

L'échec infligé par Georges aux Prussiens a permis aux débris de nos armées de se reformer et a relevé le courage de la nation. Georges bat l'ennemi dans deux grandes batailles et le rejette en Allemagne. Tout ce qui est au-delà du Rhin nous demande humblement la paix, terrorisé par une invention scientifique due à un certain Michel Potio, et consistant en un gaz meurtrier renfermé dans des globes en verre. Potio, qui a trouvé la direction des ballons, plane sur Mayence, au moment d'une fête populaire : Potio laisse tomber, de son ballon, un globe qui se brise sur le sol de la place publique, et tout ce qui est sur cette place meurt à l'instant.

Après ce rêve fantastique, nous revenons aux choses humaines. Georges, le sauveur de la France, refuse le pouvoir suprême qui lui est offert par la reconnaissance de son pays. Il revient modestement à sa villa, sur les bords du Garrut, cultiver ses fleurs entre Berthe sa femme et Jeanne sa nièce. Les deux lieutenants de Georges — Victor Nadal et Pierre Belliqueux — sont également amoureux de Jeanne; le premier est bon; le second mauvais. La jeune fille penche naturellement vers le premier; d'où fureur de Belliqueux, qui va jusqu'à calomnier Georges et sa nièce. Victor Nadal, mis au courant de ces infamies, provoque

Pierre Belliqueux en duel et le tue ; après quoi, il épouse Jeanne.

Pauvre et triste conclusion d'un livre que devraient animer jusqu'au bout la foi et l'héroïsme : un duel et un mariage ! comme dans les romans les plus vulgaires... et les moins soucieux des lois de l'Église catholique !

Capitaine BLANC.

Le Serment de Régine, par Marguerite Levray. In-12 de 422 pages. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 3 francs.

Avec sa jeunesse, sa beauté, sa fortune, et fière de tout cela, Régine de Val-Croix brille dans le monde parisien. Bientôt se termine le rêve de la vie souriante. La riche héritière découvre que la richesse qui lui procure des jouissances aimées lui vient de la fourberie humaine, et le fourbe c'est son père. Celui-ci, en vertu d'un testament qu'il a fabriqué de toutes pièces et d'un procès qu'il a gagné, vit sans remords dans le luxe, donne des fêtes splendides. La famille qu'il a ruinée est nombreuse, et le combat qu'elle soutient contre la pauvreté est rude ; mais elle a des trésors d'énergie, de tendresse mutuelle, de religieuse patience, qui lui font supporter l'épreuve sans se plaindre. Cette famille, Régine heureusement la connaît. En possession de l'acte authentique du testament, découvert sans témoins, elle pourrait facilement le faire disparaître, et continuer à porter la tête haute dans le monde qui l'adule, qui peut-être l'humiliera demain. Cette coupable pensée ne trouve point place dans son esprit. Rejetant avec vaillance le lourd fardeau d'une fortune mal acquise, bravant même le courroux de son père, elle fait le serment solennel de la rendre aux héritiers légitimes, et sans défaillance elle tient parole.

Sa grandeur d'âme est récompensée. Le fils aîné de la famille qui recouvre ses droits, admirant ce brave et noble cœur, épouse Régine et l'associe à sa gloire naissante de brillant avocat. Ce roman est de bonne charpente, d'une inspiration franchement chrétienne, d'un intérêt toujours croissant.

A. VILLERAIS.

I. — **Les Illusions du cœur,** par Émile Pierret. In-16 de 410 pages. Paris, Perrin, 1891.

II. — **Député!** par Féline de Comberousse. In-16 de 284 p. Paris, Perrin, 1891.

I. — Les *Illusions du cœur* nous rappellent ces paroles de Maine de Biran : « Je reste comme en panne dans cette vie qui est sans intérêt et pleine de petites choses, de petits sentiments, de petites idées entre lesquelles le temps s'éparpille sans résultat, sans progrès, sans fruit... » pour celui qui ne sait pas l'occuper selon Dieu. Le Jean Durocher que nous dépeint Émile Pierret « reste aussi en panne dans la vie ». Ce n'est pas que l'occasion lui ait manqué de sortir de cet état, pareil à celui d'un bateau immobile. La bourrasque de l'ardeur juvénile a bien endommagé la barque; mais son père, ingénieur distingué, lui tendant la boussole, s'efforce de l'amener au rivage. Associé aux travaux d'une usine prospère, l'enfant prodigue pourra remplir avec honneur le vide du temps. Les sautes de vent l'emportent dans la carrière militaire, dans celle du barreau, etc., et finalement ce rêveur efféminé, capricieux chercheur d'une position sociale, ne se laisse plus simplement aller à la dérive d'une existence sans fruit ou sans but, mais roule dans la fange des passions humaines.

II. — Comme Jean Durocher, élevé en dehors des principes de la foi chrétienne, Maurice Desrolands sonne de même les joyeuses fanfares à la vie, au plaisir. C'est un désœuvré provincial, sans ressort, sans valeur. Ses dépenses s'équilibrent mal avec ses revenus. Piqué par hasard de la tarentule politique, il contracte mariage, parce que dans la corbeille de noces se trouve, avec une riche dot, la promesse d'un mandat de député. Porté au faîte du triomphe et de la satisfaction par l'urne électorale, l'heureux élu voit passer dans ses rêves le maroquin d'un ministre et pense figurer parmi les Excellences du lendemain. Songes éphémères! Les désordres de sa vie sont tels, si bien percés à jour; la descente dans l'abaissement et les turpitudes est si lamentable, qu'il est « lâché » par ses courtiers électoraux et forcé de donner sa démission. — Nous confions la fin de l'analyse de ces deux volumes aux cendres discrètes du foyer.

Alex. COURAT.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris, rue des Grands-Augustins, 7). — Juin. — Encyclique sur la condition des ouvriers. — Les deux critiques de Kant, *Mgr D. Mercier*. — La théorie de l'évidence d'après Descartes, *A. Havard*. — La matière, *Ch. Braig*. — Force et masse, *G. Mouret* et *G. Lechalas*.

Juillet. — La perception et la psychologie thomiste : les sens intérieurs, *Domet de Vorges*. — Les principes de la raison pure, *J. Gardair*. — La civilisation et la pensée, *C.-C. Charaux*. — Les vices logiques du livre Ier de la géométrie classique, *de Broglie*. — La psychologie physiologique, *L. Maisonneuve*.

Association catholique (Paris, boul. Saint-Germain, 262). — Juillet. — De l'essence des droits et de l'organisation des intérêts économiques, *La-Tour-du-Pin Chambly*. — L'encyclique « De conditione opificum », *G. de Pascal*. — Travaux législatifs, *Le Cour Grandmaison*. — Les conditions du travail et le mouvement gréviste, *Ségur-Lamoignon*.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Romans). — Juillet-août 1891. — Les maisons de la Propagation de la foi, *chan. Guichard*. — Notes sur Pierre de Chalus, évêque de Valence et de Die, *abbé F. Vernet*.

Bulletin de l'Institut catholique de Paris. — Juin. — L'enseignement du droit dans les Facultés catholiques, *M. Jamet*. — Questions d'enseignement, *Z*. — La réunion des jeunes gens de la rue de Sèvres, *L. T.* — Chronique.

Bulletin de l'Institut catholique de Toulouse (Toulouse). — Juin. — L'économie politique à Rome, *E. Saint-Raymond*. — Quelques méprises des grammairiens, *F. Duquesnoy*. — La parodie dans la comédie attique, *L. Valentin*. — La thèse du P. Gaudeau sur Isla (fin), *L. Couture*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35). — 15 juillet. — La fondation d'une école de médecine catholique à Paris, *Dr Le Bec*. — L'instruction primaire publique d'après les rapports officiels, *A. d'Herbelot*. — Les subventions aux écoles libres, *L. de Crousaz-Crétet*. — Les cours populaires du soir, *E. Godefroy*.

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Juin. — Académie de Saint-Raymond de Pennafort : séance du 24 avril. — Le nouveau décret de la Sacrée Congrégation des

évêques et réguliers sur l'ingérence des supérieurs et supérieures dans le for de la conscience, *P. Pie de Langogne, O. M. C.* — Le chant des femmes dans les églises, *G. Péries.* — Acta S. Sedis.

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 juin. — Michel-Ange et le Jugement dernier, *Em. Ollivier.* — Nos modèles dans la lutte religieuse, *H. Boissard.* — Moscou pendant l'incendie, *A. Le Rebours.* — Le socialisme chrétien : théologiens, prédicateurs, missionnaires, *H. Joly.* — Le véritable Japon, ***.

10 juillet. — Amédée de Savoie, duc d'Aoste, roi d'Espagne, *comte J. Grabinski.* — Les administrateurs des Compagnies de chemins de fer. — Un curé allemand extraordinaire (M. Kneipp), *abbé Kannengieser.* — Le général de Marbot, *H. de Kérohant.* — Histoire de la musique en France, *J. Auffray.* — Les hommes du 14 juillet : le centenaire de la fuite de Varennes, *E. Biré.* — La finance contemporaine, *Cl. Jannet.*

Cosmos (Paris, rue François Ier, 8). — 20 juin. — Alimentation d'un canal. — Les médecins à Londres, *Laverune.* — Nouveaux modèles de la pile à oxyde de cuivre de M. F. de Lalande, *de Lalande.* — Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand.* — Les nouveaux ponts de Lyon, *A. Berthier.* — Le picotah. — Le « Madia sativa », *G. de Dubor.* — Mémoire sur le calendrier, *A. Le Cointe, S. J.*

27 juin. — Projet de tunnel métallique sous-fluvial pour la traversée de la Seine entre Tancarville et Quillebœuf, *L. Knab.* — Un *isaria* parasite du ver blanc, *A. Giard.* — Le cryogène. — Le paquebot-poste « la Touraine » de la Compagnie générale transatlantique, *G. Petit.* — La chasse au guépard, *Balmé.* — L'heure nationale, *P. Courbet.* — Mémoire sur le calendrier, *A. Le Cointe, S. J.*

4 juillet. — Nouvel appareil gyroscopique, *G. Sire.* — La passivité du fer. — L'éclairage électrique à Trente, *Dr A. Battandier.* — Une modification à apporter aux hélices propulsives, *E. Lasnier.* — La marine du commerce, *B. B.* — Apiculture moderne, *A. Berthier.* — Les grandes catastrophes de chemins de fer, *Balmé.* — Géométrie non euclidienne, *A. Poulain.* — Indicateur de position, système Fiske, *comm. Grandin.* — Orientation des Ectobasides autour d'une réalisation primordiale, *A. Acloque.*

11 juillet. — Le nouveau baromètre enregistreur Rédier. — Les voies de communication entre New-York et ses environs immédiats. — A propos de l'habitabilité des astres, *J. d'Estienne.* — Contribution à l'étude de la croissance, *H. de Varigny.* — Les momies de Deïr-el-Bahari, *Laverune.* — Géométrie non euclidienne, *A. Poulain.* — Revue de chimie appliquée, *E. Maumené.* — Un document officiel japonais.

18 juillet. — Les forces maritimes de l'Europe, *A. Diesnis.* — A propos de l'habitabilité des astres (fin), *J. d'Estienne.* — L'explosion de la poudrière de Rome et les instruments enregistreurs, *Dr A. Battandier.* — Vauban, commentateur de la Bible et archéologue, *A. de Rochas.* — La sortie des masses rocheuses à travers les perforations verticales de l'écorce terrestre ou diatrèmes, *Daubrée.*

Économiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 20 juin. — Le partage de l'Afrique ; nécessité d'un remaniement, *J. Chailley.*

27 juin. — Finances avariées : République Argentine, Brésil, Portugal, Espagne, Grèce, etc. — La réforme de la propriété foncière, du cadastre et des livres fonciers, *G. Michel.* —

Les syndicats, les pouvoirs publics et la liberté du travail.

4 juillet. — Un nouveau et plus gigantesque Panama : le projet gouvernemental d'assurances ouvrières, *P. Leroy-Beaulieu*. — La nécessité d'un remaniement dans la distribution des possessions européennes en Afrique, *J. Chailley*.

11 juillet. — Les nouveaux tarifs de douane et les éventualités probables, *P. Leroy-Beaulieu*. — Les bureaux de placement, *G. Michel*.

18 juillet. — Les folies du quatrième état : les syndicats, les grèves et les pouvoirs publics, *P. Leroy-Beaulieu*. — Les recettes, les dépenses et les charges des chemins de fer français en 1890, *Ch. Gomel*. — Les compagnies de colonisation sous l'ancien régime, leurs causes, leurs auteurs, *J. Chailley*.

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15). — 1er juillet. — Arrêté relatif au baccalauréat moderne. — L'enseignement philosophique en France, *C. Huit*. — Licence ès lettres : métrique et vers latins. — Instructions et règlements universitaires : enseignement du dessin.

16 juillet. — Question de grammaire grecque, *E. Ragon*. — La vie des mots latins : usage du dictionnaire, *A. Boué*.

Magasin littéraire (Gand). — 15 juin. — La servitude de Pelesh, *Carmen Sylva*. — L'Encyclique de la paix sociale, *E. van der Smissen*. — Saint François d'Assise, *Z. Astruc*. — Barbey d'Aurevilly (Ch. Buet), *H. Hoornaert*.

15 juillet. — La servitude de Pelesh, *Carmen Sylva (S. M. la reine de Roumanie)*. — Les réfugiés du coup d'État en Belgique, *P. Wauwermans*. — Un peintre vénitien d'aujourd'hui, *W. Ritter*.

Musica sacra (Toulouse, rue Mage, 15). — Juin. — Lettre au R. P. Angelo de Santi, S. J., *A. Kunc*. — De l'authenticité des œuvres d'Hucbald, *R. P. Soullier, S. J.* — Musique : *Cœur de Jésus, sauve la France; — Cor Jesu sacratissimum.*

Nature (Paris, boulevard Saint-Germain, 120). — 20 juin. — Les orages, *G. Tissandier*. — L'Exposition française de Moscou, *Max de Nansouty*. — Transmission d'énergie électrique, *J. Laffargue*. — Les nouvelles galeries du Conservatoire des arts et métiers, à Paris, *G. Mareschal*. — Les jeux à l'école, *F. Hément*.

27 juin. — La catastrophe de Mœnchenstein, *G. Tissandier*. — Indicateur optique permanent de M. John Perry, *E. Hospitalier*. — Le chien dans l'ancienne Égypte, *G. Maspero*. — Le nouveau paquebot transatlantique « la Touraine », *X...* — Vélocipédie, *A. Good*.

4 juillet. — Les échasses, *Guyot-Daubès*. — Archipel des Comores, *G. Marcel*. — Le cryogène de M. Cailletet, *G. T.* — La photographie sur fond noir sans fond noir, *A. Guébhard*. — Une troupe d'animaux sauvages. — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier*.

11 juillet. — Les Veddas de Ceylan, *E. Deschamps*. — La nouvelle pile à oxyde de cuivre de M. de Lalande, *J. Laffargue*. — Les collectionneurs de timbres-poste, *Géo. P. Grignard*. — Pyramides et arches naturelles, *St. Meunier*. — Le réseau de colombiers militaires en Europe, *lieutenant-colonel de Rochas*. — Formation de l'amidon dans les feuilles des végétaux, *Lartigue* et *Malpeaux*.

Notes d'Art et d'archéologie (Paris, rue de la Chaise, 20). — Juin. — Palais à Ferrare, *G. Gruyer*. — L'église de Saint-Sulpice de Favières, *A. Bouillet*. — La basilique du Sacré-Cœur, *J. Astruc*. — Un nouveau venu : le peintre belge de Groux, *C. F.* — Le paysage aux Salons de 1891, *baron J. de Bernon*.

Juillet. — Valencia del Cid, *E. Balysis.* — Excursion à travers le pays de la curiosité, *G. de Roton.* — Rapport à la réunion plénière de la Société de Saint-Jean, *E.-C. Belleville.*

Nouveau Dictionnaire d'économie politique (Paris, rue Richelieu, 14). — 13e livr. — Nebenius, *A. Raffalovich.*— Necker, *G. Schelle.*— Newton (Isaac).— Noirot (l'abbé), *G. Michel.*— North (Sir Dudley), *Ed. de Latreille.*— Octrois, *Harbulot* et *A. Renouard.* — Offices (Vénalités des), *Em. Cohendy.* — Offre et demande, *A. Liesse.* — Oresme (Nicole), *Ed. Vidal-Naquet.* — Ouvrard, *E. Renaudin.* — Owen (Robert), *E. de L.* — Palissy (Bernard). — Papier-monnaie. — Paris-Duverney (Joseph). — Participation aux bénéfices. — Passy (Hippolyte). — Patronage, *Hubert-Valleroux.* — Paupérisme, *E. Chevallier.* — Péage, *Delanney.* — Pêche, *Paul Caillard.* Peel (Robert), *G. de Molinari.* — Petty (Sir William), *J. Lacroix.* — Physiocrates, *G. Schelle.* — Pitt, *Ch. Dupuis.* — Platon, *H. Baudrillart.* — Police d'assurance. — Politique, *F. Faure.* —Ponchartrain, *A. Le Roy.* — Population, *E. Levasseur.*

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er juillet. — Les passions dans les révoltes et les révolutions, *Dr C. Lombroso.* — La société étrangère à Paris avant les rastaquouères, *comte P. Vasili.* — Travaux forcés fin de siècle, ***. — De nos jours, *J. du Tillet.* — Les superstitions roumaines, *J. Brun.* — L'Ardèche, *P. Vibert.* — En Chine, *Ph. Lehault.*

15 juillet. — La réforme de l'enseignement en Russie, *M. Katkof.* — Un mariage impérial en 1852, *L. de Brotonne.* — La réforme projetée de l'organisation du Conseil d'État, *H. Pensa.* — Les progrès du communisme d'Etat, *Ch.-M. Limousin.* — Joseph Méry, *E. Caman.* — Les États-Unis en 1890, *E. Masseras.*

Ouvriers des Deux Mondes (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 23e fascicule. — Paysan agriculteur de Torremagiore (province de Foggia, Italie), *prof. Hipp. Santangelo Spoto.*

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Juillet. — Le pape Léon XIII et la question sociale. — Le protestantisme et la Compagnie de Jésus à Tournai, au XVIe siècle, *L. Delplace, S. J.* — Mission belge du Bengale occidental, lettres des Missionnaires. — La religion chaldéo-assyrienne d'après la *Revue des religions.*

Réforme sociale (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 1er juillet. — Séances générales : la Société d'économie sociale et les unions en 1890-91, *A. Delaire.* — Discours sur F. Le Play, *Siméon Luce.* — Réunions de travail : les grèves des verriers du Bordelais; la lutte contre l'alcoolisme en Belgique; le crédit agricole devant le Parlement; la taxe sur les étrangers; les coutumes du mauvais gré dans les campagnes flamandes; les communes du Limousin aux XIIIe et XIVe siècles; une colonie agricole et industrielle en Provence, au siècle dernier; les classes rurales en Allemagne à la fin du moyen âge; le bien de famille, sa conservation et sa transmission, MM. *P. Dubost, L. Arthuis* et *A. Bossy.* — Visites industrielles et sociales.

16 juillet et 1er août. — L'influence de la réforme des caisses d'épargne, quant à leur rôle comme centres d'initiatives et d'action sociales, *E. Rostand.* — La participation et le malentendu social, *E. Brelay.* — Situation générale de la population ouvrière à Creil, *W. Bertheauld.* — Les contributions de la France à cent ans de distance, *comte de Luçay.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Juin. — La Prusse et sa révolution intérieure de 1806 à 1812,

E. Wildrebe. — Les réformateurs de Strasbourg et la liberté morale, *N. Paulus.* — Les électeurs aux États généraux de 1789, dans les districts réunis de Colmar et de Schlestadt, *G. Danzas.* — Calendrier historique du chapitre et de la cathédrale de Strasbourg, *A. Straub.* — Le faux et le vrai Jean Tauler de Strasbourg, *M. Zitvogel.*

Revue de l'art chrétien (Lille, Desclée). — 1891. 3e livraison. — Les arts à la cour des papes du XIVe siècle, *E. Müntz.* — Protection et enseignement des beaux-arts, *Ad. d'Avril.* — Esquisse topographique de Constantinople, *Dr Mordtmann.*

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Juillet. — L'Encyclique *Rerum novarum.* — Les Bénédictines du Saint-Sacrement. — Une biographie de l'évêque Notger au XIIe siècle. — A propos de la question religieuse chez les Grecs.

Revue Bleue (Paris, boulev. Saint-Germain, 111). — 20 juin. — Daniel Manin, *E. Legouvé.* — Les caisses de retraite, *P. Laffitte.* — Les Salons : la peinture religieuse, *G. Deschamps.* — Littérature provençale : *Colombelle, l'Œuf d'ânesse,* deux contes de Roumanille.

27 juin. — A propos de l'affaire de la mélinite. — Une fête à Vicksburg, souvenir de la guerre de sécession, *M. Bouchor.* — Mes conférences en Hollande, *F. Sarcey.*

4 juillet. — Les syndicats devant l'opinion, *P. Laffitte.* — L'alliance franco-russe au temps de Napoléon Ier, *A. Rambaud.* — Sentiments de famille (1570-1891), *R. Vallery-Radot.* — Victor Hugo après 1830, *R. Doumic.* — Les fêtes de juin à Lisbonne, *Ph. Berthelot.*

11 juillet. — La statue de Danton, *F.-A. Aulard.* — Les spectacles et les réjouissances des fêtes publiques au moyen âge, *G. Bapst.* — Les Salons de peinture en 1891 : la nature et le symbole, *G. Deschamps.*

18 juillet. — Le journal de Ferdinand Lassale, *A. Barine.* — Un essai de réhabilitation de Bazaine au Mexique, *A. Duquet.*

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux). — 25 juin. — Projet de Ligue catholique à Bordeaux en 1562 et 1563, *A. Dupré.* — Montmorency à Bordeaux, *T. de L.* et *F. Decrue.* — Étymologies locales, *H. Caudéran.*

Revue Canadienne (Montréal). — Juin. — Madame Craven, *M. Bellay.* — Le curé Philippe Boucher, *J. E. Roy.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er juillet. — L'art et la nature : l'œuvre d'art et le plaisir esthétique, *V. Cherbuliez.* — Les bills Mac Kinley, *A. Moireau.* — La guerre d'Espagne : fragments des Mémoires du colonel Vigo-Roussillon. — Le crédit agricole, ses nouvelles formules, *H. Baudrillart.* — Le Salon du Champ de Mars, *G. Lafenestre.*

15 juillet. — L'art et la nature : l'imagination, ses lois, ses méthodes, ses joies dans son commerce direct avec la nature, *V. Cherbuliez.* — La tuberculose et les doctrines contemporaines, *J. Rochard.* — Les juifs et l'antisémitisme, *A. Leroy-Beaulieu.* — Paysages historiques de la France : les légendes de la Bretagne et le génie celtique, *E. Schuré.* — Le latin vulgaire, *P. Monceaux.* — Un tour en Angleterre : Birmingham, une république bien gouvernée, *M. Leclerc.*

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 18 juin. — Thèses de M. Ch. Laronze, *M. P.* — Décret relatif aux grades universitaires. — Projet de loi sur les Universités. — Projet de décret sur la réforme du répétitorat.

25 juin. — Thèses de M. L. Bé-

nard, *M. P.* — Les classes géminées dans les collèges, *G. M.* — Rapport sur le concours du certificat d'aptitude à l'enseignement des classes élémentaires en 1890, *A. Gautier*.

2 juillet. — La deuxième langue vivante dans l'enseignement moderne, *L. Morel*.

9 juillet. — Thèses de M. V. Delaporte, *M. P.*

16 juillet. — Thèses de M. V. Waille, *M. P.* — Un lycée de l'Ouest, *B.*

Revue Française de l'étranger et des colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er juillet. — Soudan français : Nouvelle tactique de Samory, *G. Demanche*. — Colonies canadiennes : province d'Ontario et États-Unis, *E. Rameau*. — La loi tunisienne sur le recrutement et son extension possible à l'Algérie, *Dr Bertholon*. — Voyages en Nouvelle-Zélande. — Le transsaharien : le tracé par Alger, *C. Viré*.

15 juillet. — L'acte général de Bruxelles, *E. Marbeau*. — Les cabarets flottants, *Ed. M.* — A propos de l'Australie, carnet de voyage, *B.* — Le canal de Gotha, *E. Dolet*. — Les écoles et la langue française en Égypte, *A. S.* — États-Unis : Canadiens et catholiques, *E. Rameau*. — Question religieuse aux États-Unis, *Voulzie*. — Arabie : insurrection des Acyres. — Explorateurs. Nouvelles.

Revue Générale (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Juillet. — Les séquestrations monacales (fin), *Paul Verhaegen*.—Papillonne (fin), *Zénaïde Fleuriot*. — Les économistes catholiques français et la question sociale, *Charles Clément*. — L'antiesclavagisme en Afrique, *comte Hippolyte d'Ursel*.

Revue de l'Histoire des Religions (Paris, rue Bonaparte, 28). — Mai-juin. — Tyché ou la Fortune, *A. Bouché-Leclercq*. — Les origines du mythe d'Aurva, *P. Regnaud*. — Un saint du XIe siècle, Domingo de Silos, *L. Dollfus*. — Christianisme et bouddhisme, à propos de quelques travaux contemporains, *L. Leblois*.

Revue Historique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Juillet-août. — Une famine en Guyenne (1747), *M. Marion*. — Les frères Formont et les relations du grand électeur avec la cour de France, *G. Pagès*. — L'intervention de l'État et l'instruction primaire en province sous la Régence, *A. Babeau*. — La municipalité parisienne et la Révolution, période constitutionnelle, *P. Robiquet*. — Bulletin historique : France.

Revue catholique des Institutions et du droit (Grenoble, Grand'Rue 4,). — Juin. — Seizième Congrès des jurisconsultes catholiques, Lyon, octobre 1891. — Encyclique. — Consultation sur la suppression des traitements des ecclésiastiques, avec l'avis de M. Edmond Rousse, *E. Billard*.

Juillet. — De quelques théories de gouvernement de la société, *L. Olivi*. — De la morale dans le commerce et l'industrie, *C. Jannet*. — De la question préjudicielle de propriété en matière de désaffectation, *E. Billard*. — Le régime représentatif en France, *comte Catta*.

Revue de Lille (Lille, boul. Vauban, 56). — Juillet. — La question ouvrière dans l'Encyclique RERUM NOVARUM, *P. Fristot, S. J.* — Quelques lacunes de la législation sur les mines, *Jonglez de Ligne*. — Saint Louis et le droit au moyen âge, *L. Salembier*. — Le libre arbitre, *A. de Margerie*. — Quelques considérations exégétiques sur le premier chapitre de la Genèse, *B. Lacome, O. P.* — Les Anglais dans les Indes : l'administration politique, *L. de Montarlot*.

Revue du Lyonnais (Lyon, rue

Stella, 3). — Juin. — De l'acquisition des terres nobles par les bourgeois de Lyon au XVIe siècle, *A. Vachez*. — Chazay-d'Azergnes en Lyonnais, *L. Pagani*. — Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), *J. Denais*.

Revue ecclésiastique de Metz. — Juillet. — L'Encyclique *Rerum novarum*. — Les études théologiques et la formation du clergé, *F. E.* — Étude sur l'hypnotisme, *L. Finot*. — L'édition authentique du plain-chant romain, son histoire, *J. N.* — Les évêques de Metz du Xe au XIIIe siècle : Thierry II, *F. Chaussier*. — La sainte Robe à Trèves, *J.-B. P.*

Revue du Midi (Nîmes). — Mai. — Rome et Léon XIII, *V. Michel*. — Etudes d'économie sociale (fin), *M. Clavel*. — La correspondance du cardinal Maury (fin), *C. Ferry*.

Juin. — Causerie pyrénéenne, *E. Bouisson*. — Platon, *A. Spont*. — La Réforme à Uzès, *T. Bouzige*.

Revue du Monde catholique (Paris, rue des Saints-Pères, 76). — 1er juillet. — Saint Thomas de Cantorbéry à Sens, *P. Lhuillier*. — Le Salon des Champs-Élysées, *E. Loudun*. — La déclaration de guerre en 1870, *F. Pichereau*. — Le rôle social du château, *Th. de Caër*. — Le partage de l'Afrique, *A. du Cournau*. — L'évolution sociale, *J. de Chaumont*. — Scènes de la vie militaire en Tunisie, *G. Chevillet*. — A travers les Alpes autrichiennes, *G. Maury*.

Revue Philosophique (Paris, boul. Saint-Germain, 108). — Juillet. — La notion de limite en mathématiques, *G. Milhaud*. — Coup d'œil sur l'histoire de la philosophie en Russie, *Lannes*. — Les sources de la philosophie de l'Inde, *P. Regnaud*.

Revue des Questions historiques (Paris, rue Saint-Simon, 5). — Juillet. — La reine Brunehaut, *G. Kurth*. — La persécution iconoclaste, d'après la correspondance de saint Théodore Studite, *abbé A. Tougard*. — Les emprisonnements de Roger Bacon, *abbé P. Feret*. — L'enquête scolaire de 1791, *chan. Allain*. — Mélanges.

Revue des Religions (Paris, rue du Bac, 37). — Juillet-août. — Études sur la religion chaldéo-assyrienne, *abbé Loisy*. — Les vestiges du culte impérial à Byzance, *abbé Beurlier*.

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Juin. — Observations sur certaines révélations et doctrines particulières accréditées de nos jours. — Des confréries, *abbé A. Tachy*. — La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé, *chan. H. Didio*.

Revue générale des Sciences pures et appliquées (Paris, rue Saint-André-des-Arts, 58). — 30 juin. — Les origines du trait de perspective, *E. Rouché*. — La formation de la craie phosphatée en Picardie, *A. de Lapparent*. — Le rôle du sérum dans l'atténuation des virus, *Dr G. Roger*. — Revue annuelle de physique, *C. Gariel*.

15 juillet. — Le traitement des tuberculoses chirurgicales par la méthode sclérogène du professeur Lannelongue, *L. Olivier*. — La question des anneaux de Saturne, *P. Stroobant*. — Les développateurs de la série aromatique, *A. et L. Lumière*. — Le néo-lamarckisme en Amérique, *F. Priem*.

Revue scientifique (Paris, boul. Saint-Germain, 111). — 20 juin. — Le transformisme expérimental, *H. de Varigny*. — Le réseau saharien, *A. Fock*. — A propos de la ménagerie du Muséum, *G. Pouchet*. — Un voyage dans l'Asie centrale, *E. Ri-*

vière. — Le rôle du médecin dans les prisons, *E. Laurent.*

27 juin. — La régénération des cristaux, *J.-W. Judd.* — Le travail musculaire et l'énergie, d'après les travaux de M. Chauveau, *M. Laulanié.* — Action de la bactéridie charbonneuse sur les marsupiaux, *A. Loir.* — Science et pratique agricoles, *F. Vassillière.*

4 juillet. — La production de l'électricité par les êtres vivants, *A. d'Arsonval.* — Action physiologique et thérapeutique des sels de cantharidine, *O. Liebreich.* — La monnaie primitive, d'après *M. R. Stearns.*

11 juillet. — La photochromie, *A. Berget.* — Une théorie du rêve *Y. Delage.* — L'industrie laitière en Danemark. — La digestion intracellulaire chez les protozoaires, thèse de M. *F. Le Dantec.*

18 juillet. — L'équitation actuelle et ses méthodes. — Les dogmes scientifiques, *C. Vogt.* — La lumière artificielle de l'avenir, *A. Palaz.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Juin. — Encyclique. — Bavière et Tyrol, *Dr A. Taponier.* — Farel et son œuvre, *Mgr Chèvre.* — Gruyères, *P. Apollinaire.* — Pèlerinage de saint Louis de Gonzague.

Science catholique (Paris, rue de l'Abbaye, 13). — 15 juillet. — Les origines du Symbole « Quicumque » dit Symbole d'Athanase, *Dom G. Morin.* — L'Incarnation, d'après le Bhâgavata Purâna, *Roussel.* — La méthode en anthropologie, *Duilhé de Saint-Projet.* — L'influx nerveux et l'électricité, *Dr Surbled.*

Science sociale (Paris, rue Jacob, 56). — Juillet. — La France en Indo-Chine : nos procédés de colonisation et de gouvernement, *L. Poinsard.* — La propriété : détermination et classement des espèces, *R. Pinot.* — Une métamorphose sociale : un Méridional qui cesse de l'être, *N***.* — L'Égypte ancienne : la race indo-européenne, les Mèdes, *A. de Préville.*

Tour du Monde (Paris, boul. Saint-Germain, 79). — 20 et 27 juin. — A travers l'Arménie russe (1890), *Mme B. Chantre.* Texte et dessins inédits.

4 et 11 juillet. — Le transcanadien et l'Alaska (1890), *E. Cotteau.* Texte et dessins inédits.

18 juillet. — Du Niger au golfe de Guinée (1887-1889), *capitaine Binger.* Texte et dessins inédits.

Union économique (Paris, rue des Lombards, 23). — 10 juillet. — Le Crédit agricole, rapport, *Cam. Rousseau.* — Banque populaire d'Angers, compte rendu. — Société catholique d'économie politique et sociale, séance du 26 mai. — Rapport du P. Ludovic sur la question ouvrière. — Le droit commun du travail en Angleterre.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati, Pustet). — Juillet. — Les sciences physiques dans le programme des études cléricales, *J. Hogan.* — Les pasteurs peuvent-ils prévenir les mariages mixtes? *A. Lambing.* — Un disciple de Rossi (Mgr Wilpert), *Th. J. Shahan.* — Le minimisme théologique et son dernier défenseur, *Mgr Schrœder.*

Boletin de la Real Academia de la historia (Madrid). — Juin. — Catalogue des livres arabes existant au Caire dans la bibliothèque du khédive, *F. Codera.* — Esquisse historique sur Niebla, *A. Delgado.* — La

première messe en Amérique, *F. Fita*. — Variétés : Saint Louis de Gonzague, notes littéraires et biographiques.

Catholic World (New-York). — Juillet. — Littérature juvénile et formation du caractère, *Mary Blake*. — La question scolaire dans la législation de Pennsylvanie, *M. Sheedy*. — Témoignage de la science en faveur de la religion, *W. Barry*. — L'État américain et les écoles privées, *A. Higgins, S. J.* — Vie du P. Hecker, *W. Elliott*. — La lutte de la science (contre la foi), *F. Hewit*.

Ciudad de Dios (Madrid). — 20 juin. — Encyclique sur l'état actuel des ouvriers. — La religion de l'avenir, *J. Monasterio*. — L'étude de l'hébreu, *F. Perez-Aguado*. — Le réalisme idéaliste, *M. Gutierrez*. — Revue scientifique.

5 juillet. — Problèmes scientifiques religieux, *T. Rodriguez*. — Le réalisme idéaliste, *M. Gutierrez*. — Saint Thomas de Villeneuve, ascétique et mystique, *T. Rodriguez*. — Catalogue des écrivains Augustiniens, *B. Moral*.

Civiltà cattolica (Rome). — 4 juillet. — L'Encyclique *Rerum novarum*. — Observations sur l'*Histoire universelle* de César Cantù. — De la nouvelle théorie de suggestion pour expliquer l'hypnotisme. — Chronologie biblico-assyrienne sur les faits relatifs aux deux Tobie. — Les diableries du siècle passé.

18 juillet. — Après les fêtes du centenaire de saint Louis de Gonzague. — Système physique de saint Thomas. — Des Hittîm ou Héthéens et de leurs migrations. — Les diableries du siècle passé.

Katholische Bewegung (Würzbourg et Vienne). — 28 mars. — Origine et raison de la haine contre les Jésuites et de la « jésuitophobie ». — *Culturkampf* en Hongrie? — La *Liturgique* de Thalhofer. — Excursion à Venise.

9 mai. — Près de la tombe de notre chef (Windthorst). — Ce qui manque aux Autrichiens. — Le roman de tendance. — L'émigration de la jeunesse donnée comme moyen de salut moral. — Excursion à Venise.

Literarische Rundschau (Fribourg en Br.). — Juillet. — Publications récentes dans le domaine de la philosophie et de la spéculation théologique. — *Ulcoch*, Psalterium. — *Stœlzle*, Traité d'Abélard sur la Trinité. — *Hergenrœther*, Histoire des conciles, t. IX. — *Brucker*, L'Alsace et l'Eglise au temps du pape saint Léon IX. — *Schmid*, Théorie de la connaissance. — *Heinemann* (de), Les manuscrits de la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel, II. — *Hake*, La religion comme fondement le plus profond de l'ordre social. — *Berlichingen* (de), Les deux Tilly.

Lyceum (Dublin). — Juillet. — L'Encyclique papale. — Philomythus: Antidote contre la crainte de Dieu. — Le problème homérique est-il insoluble? — L'âge de la prose (en Angleterre). — Crashaw et Shelley. — Études : l'irlandais moderne.

Month (Londres). — Juillet. — L'Encyclique et les économistes, *H. Lucas*. — M. Calderon et sa SAINTE ÉLISABETH, *Sydney F. Smith*. — Parmi les esclaves en Afrique. — A propos d'hypnotisme, *H. Marchant*. — L'Ordre du Bon Pasteur, *B. A. Wilberforce*. — Irlandais remarquables du seizième siècle : le P. Henry Fitzsimon, *E. Hogan*.

Studi e documenti di storia e diritto (Rome, via dell' Apollinare, 8). — Avril-juin 1891. — Nouvelles recherches sur la nature et la notion vraies de la juridiction ecclésiastique, *S. Sanguineti*. — Oreste, patriarche de Jérusalem : « De Historia et laudibus

Sabæ et Macarii Siculorum », *J. Cozza-Luzi.* — Recensement de la population de Rome (1600-1739), *F. Cerasoli.*

Studien op godsdienstig, wetenschappelijk en letterkundig gebied (Utrecht). — 1891. 5e livr. — Action de l'État dans les choses ouvrières, *P. Bruin.* — Pesemah Oeloe Manna à l'île de Sumatra (fin), *J. Van Meurs, miss. apost.* — Foi et science, *A. L. Smit.* — Quelques données météorologiques du moyen âge, *V. Becker.* — Termites jansénistes, *H. J. Allard.*

Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner - und dem Cistercienser - Orden (Raigern). — 1891. 2e livr. — Culture scientifique de saint Benoît, *E. Schmidt.* — Le chapitre de Seckau sous le prévôt Ortolf de Prank, *L. Ludger.* — Regestes pour l'histoire du monastère souabe de Hirsau, *O. Hafner.* — Aphorismes pour l'histoire du monachisme selon la règle de saint Benoît, *Dr P. Schmieder.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *juin* — 20 *juillet*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Ansault (abbé). — *Le culte de la croix avant Jésus-Christ.* Lettre à M. Bieil. In-12 de 15 pages. Paris, Retaux, 1891.

Boudignon (abbé J.-B.). — *L'Encyclique sur la question sociale* avec commentaire historique et littéral. In-8 de 140 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 2 fr.

Catéchisme à l'usage du vicariat apostolique de Madagascar. In-32 de 84 pages. Tananarive, Mission catholique, 1890.

Changy (P. de). *Livre de l'institution de la femme chrestienne, tant en son enfance que mariage et viduité, aussi de l'office du mary,* naguéres composez en latin par Jehan Loys Vives. (Préface et glossaire, par A. Delboulle.) In-12 de 392 pages. Tiré à 475 exempl., dont 20 sur papier du Japon (40 fr.), 30 sur papier Whatman (25 fr.), et 425 sur papier de Rives (12 fr.). Havre, Lemale, 1891.

Décrouïlle (R.), prêtre.— *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour.* 5 volumes in-12 de 342, 384, 357, 329, 242 pages. Paris, Haton, 1891.

Dementhon (abbé Ch.). — *L'Instruction religieuse dans l'enseignement secondaire.* In-8 de 40 pages. Lyon, Vitte, 1891.

Egidy (lieut.-col. M. d').— *Pensées sérieuses* (trad. de l'allemand par le Bureau bibliographique de Berlin). In-8 de 53 pages. Paris, Westhausser, 1891.

Esmein (A.).— *Le Mariage en droit canonique.* Deux volumes in-8 de 431 et 392 pages. Paris, Larose et Forcel, 1891. Prix : 16 francs.

Gasparri (P.). — *Tactatus canonicus de matrimonio.* 2 volumes in-8 de 550 et 603 pages. Paris, Institut catholique, 1891. Prix : 6 fr. 50 le volume.

HURTER (H.), S. J. — *Theologiæ dogmaticæ compendium.* (7e éd.) Trois volumes in-8 de 546, 573, 716 pages. Innsbruck, Wagner, 1891.

Les Intérêts catholiques en 1891. In-12 de 259 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

JACQUIER (abbé E.). — *La doctrine des douze apôtres et ses enseignements.* Thèse de doctorat en théol. Faculté de Lyon. In-8 de 271 pages, Lyon, Vitte. 1891. Prix : 5 francs.

JEANNIN (abbé). *Études contemporaines : Église et Fin de siècle.* In-12 de VI-243 pages. Paris, Chamuel, 1891. Prix : 3 fr. 50.

JODER (chan. J. Ch.) — *Formulaire matrimonial, guide pratique du curé.* (3e éd.) In-8 de 364 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Un Laïc. — *Le Concordat : qu'on l'observe loyalement ou qu'on le dénonce!* In-12 de 132 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891.

LARMANDIE (comte de). — *Eôraka.* Notes sur l'Esotérisme par un Templier de la R. C. C. In-12 de 194 pages. Paris, Chamuel, 1891. Prix : 3 fr. 50.

PASCAL (G. de), miss. ap. — *L'Église et la question sociale,* étude sur l'Encyclique « De la condition des ouvriers ». In-16 de 128 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

Pieux exercices en l'honneur de sainte Anne durant le mois de juillet et *en l'honneur de saint Joachim,* durant le mois d'août. 3e édition. In-12 de 203 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 1 fr.

Pontificale Romanum Summorum Pontificum jussu editum a Benedicto XIV et Leone XIII, recognitum et castigatum. In-8 de 460 pages. Ratisbonne, Pustet, 1891. Prix : 6 francs.

Un Religieux. — *Les Constitutions;* maintien et observation des Constitutions; vie du corps et des membres dans toutes les Congrégations. In-8 de 512 pages. Paris, Vivès, 1891.

RIVET (A.). — *Le Régime des biens de l'Église avant Justinien,* spécialement sous les empereurs chrétiens. In-8 de 95 pages. Lyon, Vitte, 1891. Prix : 3 francs.

ROD (Ed.). — *Les idées morales du temps présent.* In-12 de IV-320 p. Paris, Perrin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Le salut assuré par la dévotion à Marie; témoignages et exemples. (Par l'auteur d'*Auguste Marceau.*) In-12 de 180 pages. Paris, Retaux, 1890.

SCHOBER (G.), Congreg. SS. Red. — *Explanatio critica editionis Breviarii Romani quæ a Sacr. Rituum Congregatione uti typica declarata est.* In-16 de VII-364 pages. Ratisbonne, Pustet, 1891. Prix : 3 fr. 30.

VIGOUROUX (abbé F.). — *Dictionnaire de la Bible.* Fascicule 1-A. In-4 de 319 pages. Paris, Letouzey et Ané, 1891. Prix : 5 fr.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

BOEDDER (Bernard), S. J. — *Manuals of catholic Philosophy. Natural Theology*. In-8 de XII-480 pages. London, Longmans, Green et C°, 1891. Prix : 6 s. 6 d.

CATHREIN (V.), S. J. — *Le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique*. Traduit de l'allemand par Olivier Feron, S. J. In-18 de x-272 pages. Bruxelles, Schepens ; Paris, Palmé, 1891.

CAVAGNIS (Mgr F.). — *Elementa juris publici naturalis et ecclesiastici*. In-8 de 123 pages. Rome, 1889.

DURAND (Louis). — *Le Crédit agricole en France et à l'Étranger*. In-8 de XII-783 pages. Paris, Marescq, 1891. Prix : 10 fr.

FERRET (abbé). — *La cause de l'hypnotisme*. In-18 de 366 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 fr.

GODCHOT (cap.). — *Les Neutres ;* étude de droit maritime international. In-8 de 444 pages. Alger, Fontana, 1891. Prix : 7 fr. 50.

GRUBER (P. Hermann), S. J. — *Der Positivismus, vom Tode August Comte's bis auf unsere Tage*. In-8 de 194 pages. Freiburg im Br., Herder, 1891. Prix : 2 mks.

MIQUEL (Dr). — *Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux*. In-12 de 194 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 2 fr. 75.

NION (Fr. de). — *La Peur de la mort*, avec préface de C. Lemonnier. In-12 de 306 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

PANTEL (J.), S. J. — *Notes orthoptérologiques*. In-8 de 87 pages. Madrid, Bolivar, 1890.

PETIT (É.). — *Alentour de l'école*. In-12 de 386 pages. Paris, Dreyfous, 1890. Prix : 3 fr. 50.

Programme du cours de philosophie, donné aux élèves en sciences naturelles du collège Notre-Dame de la Paix (Namur). In-8 de 37 p. Namur, Delvaux, 1891.

RIVET (A.). — *La Législation de l'enseignement primaire libre*. In-8 de VIII-332 pages. Lyon, Vitte, 1891. Prix : 6 francs.

TOLSTOÏ (comte L.). — *Pourquoi l'on tient à la vie*. In-18 de 250 p. Paris, H. Gautier. Prix : 2 francs.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

BONNAL DE GANGES. — *La Reine Louise de Prusse*. In-18 de 322 p. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Cédoz (abbé F. M. Th.). — *Un couvent de religieuses anglaises à Paris de* 1634 *à* 1884. In-12 de 480 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

Cepari (Le P.), S. J. — *Vie de saint Louis de Gonzague,* trad. par le P. Calpin. In-8 de 396 pages. Paris, Desclée, 1891.

Delattre (A.-J.), S. J. — *L'Assyriologie depuis onze ans* (*Revue des questions scientifiques*). In-8 de 122 pages. Paris, Leroux, 1891.

Depeyre (G.). — *Les Ducs de Montpensier.* In-12 carré de 90 pages. In-18 de 280 pages. Paris, Champion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Duhr (B.), S. J. — *Jesuiten-Fabeln. Ein Beitrag zur Culturgeschichte* (2e livr.). In-8 de 115 pages. Fribourg en Br., Herder, 1891. Prix : 90 pf.

Fesch (abbé P.). — *Au Séminaire :* Saint-Sulpice et les Sulpiciens. Paris, Leday, 1891. Prix : 3 francs.

Gontaut (duchesse de), gouvernante des Enfants de France pendant la Restauration. — *Mémoires* (1773-1836). In-8 de 399 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Hamon (E.), S. J. — *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre.* In-8 de xv-483 pages. Québec, Hardy, 1891.

Héricault (Ch. d'). — *Une reine de théâtre.* Souvenirs de jeunesse, de théâtre et de cour. In-12 de xi-275 pages. Paris, Perrin, 1891.

Lanusse (abbé). — *Les Héros de Camaron.* Préface par Boyer d'Agen. In-12 de xliii-269 pages. Paris, Marpon, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Leclerc (Max). — *Choses d'Amérique; les crises économique et religieuse.* In-18 de 282 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Le Couteulx (Ch.), O. Cart. — *Annales ordinis Cartusiensis ab anno* 1084 *ad annum* 1429. Tome VIII (Indices). In-4 de 227 pages. Montreuil, Notre-Dame des Prés, 1891.

Mahy (F. de). — *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar.* In-12 de 287 pages. Paris, Lemerre, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Marbot (général baron de). — *Mémoires,* t. II. In-8 de 495 pages, avec portrait. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Médaillons de saint Louis de Gonzague, représentant les (douze) principaux traits de sa vie. Polychromes in-16. Paris, Desclée, 1891. Prix : 1 franc.

Mosaïque. Quelques idées et impressions de province. In-12 de 166 pages. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix : 2 francs.

Mugnier (F.). — *Les Savoyards en Angleterre au treizième siècle, et Pierre d'Aigueblanche, évêque d'Héreford.* In-8 de 324 pages. Paris, Champion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Parseval (colonel de). — *Lettres des États-Unis.* In-8 de 59 pages, avec carte. Paris, Librairie nouvelle, 1891. Prix : 1 fr.

Pimodan (génér. marquis de). — *Souvenirs* (1847-1849). Deux vol. in-8 de 266 et 204 pages. Paris, Champion, 1889.

Pourquoi M. le comte de Chambord n'est pas monté sur le trône de France et pourquoi M. le comte de Paris n'y montera pas. In-18 de 101 p. Paris, Savine, 1891.

Ricard (génér. X. de). — *Autour des Bonaparte.* Fragments de mémoires. In-12 de 347 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Robert (U.). — *Les signes d'infamie au moyen âge.* In-12 de 189 p. Paris, Champion, 1891.

Schefflerin (Priorin Walpurgis). — *Aus dên Jahrbüchern des Klosters Maria-Mai im Riess. Aufzeichnungen über die Geschicke ihres Conventes i. J.* 1525. In-4 de 40 pag. Augsbourg, Seitz, 1891. Prix : 1 mk. 20.

Sepet (Marius). — *Jeanne d'Arc.* (3e éd.) Grand in-8 de 600 pages, avec 29 compositions hors texte. Tours, Mame, 1891.

Théloz (abbé). — *L'abbé Robelin. Un Directeur de séminaire.* In-12 de xxx-332 pages. Lyon, Vitte, 1891.

Villot (col.). — *L'Empereur de demain.* In-18 de 336 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

LITTÉRATURE

ROMANS

Beaurepaire (lieut.-col. L. de) — *Jérôme le Trompette.* (2e éd.) In-18 de 323 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 fr.

Bréal (M.) — *De l'Enseignement des langues anciennes ;* conférences. In-18 de 154 pages. Paris, Hachette, 1891.

Cahen (A.). — *Morceaux choisis des auteurs français* (classe de 5e). In-12 de 360 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 2 fr. 50.

Delaporte (V.), S. J. — *Aloysius af Gonzaga, historisk drama i en akt* (trad. par Ch. Geisler). In-12 de 32 pages. Christiania, imprim. Saint-Olaf, 1891.

Doncieux (G.). — *Le Cycle de sainte Marie-Madeleine dans la chanson populaire.* In-8 de 20 pages. Vannes, Lafolye, 1891.

Drault (I.). — *Chapuzot est de la classe !* In-12 de 300 pages. Paris, Gautier, 1891. Prix : 3 francs.

Hatzfeld (A.), Darmesteter (A.) et Thomas (A.). — *Dictionnaire général de la langue française* (BROUETTÉE—CEPENDANT). Grand in-8, pages 305-384. Paris, Delagrave.

Hugo (V.). — *Dieu.* (5e édit.) In-8 de 263 pages. Paris, Hetzel, 1891. Prix : 7 fr. 50

La Lecture en famille. Grand in-8 de 400 pages. Paris, Hennuyer, 1891. Prix : 5 francs.

Saint Louis de Gonzague. — *Discours à Philippe II*, fac-similé du manuscrit original. In-4. Paris, Desclée, 1891.

Samouillan (A.). — *De Petro Bunello Tolosano ejusque amicis* (1499-1546). In-8 de 112 pages. Paris, Thorin, 1891.

Ségur (comtesse de), née Rostopchine. — *Lettres au vicomte et à la vicomtesse de Simard de Pitray* (publiées par sa fille). In-18 de IV-315 pages. Paris, Hachette, 1891.

Vincent (C.). — *Tout seul*. In-12 de 380 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Le 31 juillet 1891.

Le gérant : P.-P. BRUCKER

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

AOUT 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Tractatus Canonicus de Matrimonio, auctore Petro GASPARRI, sacerd., SS. D. N. Leonis PP. XIII cubiculario intimo, in Instituto catholico Parisiensi textus canonici professore, olim Romæ professore Institutionum canonicarum in Collegio Urbano de Propaganda fide, et sacræ theologiæ sacramentariæ in scholis Pontificii Seminarii Romani ad S. Apollinarem. 2 vol. in-8 de 550-603 pages. Paris, au secrétariat de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard. 1891.

Sans vouloir reproduire les in-folio de ses doctes devanciers, M. Gasparri, ancien professeur de théologie au séminaire Romain, et de droit canonique à la Propagande, avant d'inaugurer à l'Institut catholique de Paris le grand enseignement des saints canons, s'est principalement attaché à exposer la législation de l'Église sur le mariage : *Tractatus canonicus de matrimonio.* Le livre tient plus que le titre n'annonce. On ne précise pas la doctrine du IV[e] livre du *Corpus Juris canonici* dans un traité complet et méthodique, sans aborder les questions de dogme, de morale, de jurisprudence comparée, sans rechercher les origines historiques et la raison philosophique ou sociale des règles canoniques. De nombreux ecclésiastiques italiens ont cet avantage d'être parfaitement versés dans l'étude des lois, et d'avoir complété de fortes études philosophiques et théologiques par le doctorat *in utroque*

jure : c'est à plus forte raison le cas du savant professeur de Rome et de Paris.

Un canoniste de profession aimerait à suivre, comme il se pratique dans les grandes écoles, l'ordre même des Décrétales, à faire connaître les textes, à en éclaircir les difficultés, à montrer par le droit le développement du droit : c'est la méthode employée par Mgr Gasparri aux cours de l'Institut catholique. Dans un ouvrage destiné à tous, il a préféré garder l'ordre naturel des choses, sauf à renvoyer aux sources par de nombreuses indications; en un mot, il a voulu faire un traité, ou des *Institutiones* développées *de matrimonio*.

Prenant successivement toutes les phases du mariage, le savant auteur traite d'abord de ce qui précède le mariage, fiançailles et publications (ch. I et II). Le chapitre III résume le dogme catholique sur la nature du mariage selon la loi naturelle, et comme sacrement de l'Église. Les théologiens regretteront peut-être la brièveté avec laquelle sont passées en revue ces questions fondamentales, et qui, pour cette raison, pourraient précéder toutes les autres; l'enseignement théologique de Mgr Gasparri au séminaire de l'Apollinaire le mettait si bien en état de leur donner toute leur ampleur. Mais n'oublions pas que nous avons affaire à un *Tractatus canonicus de matrimonio* qui ne prétend pas tout développer également.

Quelles sont les personnes habiles à contracter mariage? La réponse est donnée par l'exposé complet des empêchements en général et en particulier, du pouvoir de les établir, de celui de les faire cesser par les dispenses matrimoniales (ch. IV). Tout étant ainsi prêt, et les conditions requises au consentement étant vérifiées (ch. V), on étudie la forme en laquelle le mariage doit être contracté (ch. VI et VII). Le chapitre suivant en détermine les obligations et la perpétuité. Enfin, la validité ou la nullité sont-elles en cause, la juridiction ecclésiastique est seule compétente pour en connaître, et les formes de la procédure seront celles que les anciens canons et les constitutions pontificales ont déterminées (ch. IX). Un appendice traite en détail du mariage civil et du divorce tel que des lois impies l'ont établi à la honte des peuples chrétiens.

Suivent des *allegata* importants (t. II, p. 407-555). Le lecteur trouvera réunis un grand nombre de documents émanés du

Saint-Siège, bulles, brefs, encycliques, instructions diverses sur les matières et les causes matrimoniales ; il saura bon gré à l'auteur de lui épargner de la sorte de pénibles recherches. Parmi ces pièces se trouvent les principales formules relatives aux dispenses, et le catalogue des lieux où le décret *Tametsi* (*Conc. Trid.*, sess. xxiv, c. 1 : *de Ref. matrim.*) est en vigueur.

Outre la sûreté et l'ampleur de la doctrine, outre la parfaite loyauté avec laquelle sont rapportées les diverses opinions et les raisons à l'appui, ce traité se recommande par la lucidité de l'exposition. Une autre qualité le rendra vraiment précieux à tous ceux qui s'occupent de la théologie ou de la législation du mariage : c'est l'abondance des décisions des diverses congrégations romaines, surtout pour les dernières années. On les trouverait difficilement, même dans les auteurs récents les mieux informés. Grâce à ses nombreuses relations avec Rome et avec d'importantes officialités, Mgr Gasparri a pu vérifier sûrement et reproduire des réponses fort peu connues ou entièrement inédites. Nous signalerons particulièrement celles qui proviennent de la Propagande ; elles ne sont pas seulement malaisées à se procurer, tant que la publication du Bullaire spécial ne sera pas terminée ; mais, à raison de la situation des missionnaires en pays païens, elles ont trait aux principes de la loi naturelle, ou à des cas imprévus, étranges, requérant une connaissance approfondie de toute la législation positive : de là leur très grande utilité.

Ce n'est pas tout d'avoir à sa disposition les résolutions des congrégations romaines, il faut savoir les interpréter, et saisir avec perspicacité, dans un ensemble de faits et de considérations juridiques présentées de part et d'autre par les avocats, les vraies raisons qui ont entraîné le jugement du Saint-Siège : rien de plus facile que de s'y tromper, surtout lorsque l'on ne peut recourir aux archives. Il ne nous déplaît pas de voir, en plusieurs rencontres, Mgr Gasparri interpréter une réponse comme une instruction particulière, pourvoyant pratiquement à un cas donné, ou bien encore comme traçant la ligne de conduite la plus sûre, *tutius*, sans prétendre trancher les controverses doctrinales, et sans diminuer par là même la valeur des autorités ou des motifs allégués en sens contraire. Que les congrégations romaines répondent souvent de la sorte, c'est ce que savent parfaitement les écrivains qui les ont fréquentées ; pour ne l'avoir pas remarqué,

l'on donne parfois à ces documents une portée que la Congrégation elle-même ne leur attribue pas[1].

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans le détail de toutes les questions qu'il traite et des opinions qu'il discute.

Par ce qui précède, le lecteur peut se rendre compte du mérite de ce nouveau *Tractatus canonicus de matrimonio;* il n'est plus, après cela, besoin de le recommander. Nous le signalons cependant d'une façon très spéciale aux théologiens mêlés de près ou de loin aux questions matrimoniales en pays de missions.

S. ADIGARD, S. J.

I. — **Beautés célestes de la bienheureuse Vierge Marie** révélées à l'esprit et au cœur du chrétien, par un ancien professeur de Servières, F. CASTANET, curé de Larche. 2 vol. in-12 de 492 et 574 pages. Tulle, J. Mazeyrie, 1891.

II. — **La Véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ,** par le P. François FROMENT, S. J. In-18 de LV-336-40 pages. Bruxelles, Alfred Wromant, 1891.

III. — **Le Cœur de Jésus, trésor de l'Église.** In-18 de 458 p. Lyon, Emm. Vitte, 1891.

I. — La sainte Vierge a inspiré d'innombrables chefs-d'œuvre aux artistes et aux écrivains ; mais il restera toujours beaucoup à dire sur l'excellence et les bienfaits de la Mère de Dieu. Comment le pinceau, la plume ou la parole pourraient-ils exprimer la beauté de celle en qui la toute-puissance elle-même semble avoir épuisé sa magnificence? Saint Augustin, saint Jean Damascène, saint Anselme, saint Bernard, Albert le Grand, Suarez, le P. de Rhodes, parmi les théologiens, les docteurs et les Pères, ont écrit des choses admirables sur le chef-d'œuvre de Dieu. Chez nous, sans compter une foule d'auteurs ascétiques et les livres populaires de Poiré, de Binet, de Jacquinot, d'Argentan et de M. Nicolas, Bossuet a déployé sur cet incomparable sujet tout ce que son génie a d'élévation, sa jeunesse d'audace, sa piété d'onction. Ses magnifiques et nombreux sermons sur la sainte Vierge et sur saint Joseph

1. Comme exemple de la difficulté de bien choisir les motifs d'une décision, nous citerons la cause *in Vintimillien*, au n° 778. Ce manque de *discrétion* de la femme est-il la vraie cause de nullité ? C'est vraisemblable, ce n'est pas certain.

forment un ensemble qui n'est égalé dans aucune nation et dans aucune langue. C'est en lisant et analysant ces maîtres et d'autres encore, anciens et modernes, que M. l'abbé Castanet a composé ses deux volumes sur les *Beautés de la bienheureuse Vierge Marie révélées à l'esprit et au cœur du chrétien.* Son travail se divise en trois parties. La première, consacrée aux privilèges et aux grandeurs de Marie, l'envisage surtout en elle-même, dans sa prédestination et sa place exceptionnelle dans le plan divin, dans sa conception immaculée, dans ses vertus suréminentes et les mérites incomparables qui en ont fait la Reine de tous les saints, enfin dans son assomption au ciel où elle règne au-dessous de son divin Fils, mais au-dessus des pures créatures. Dans la seconde partie, M. l'abbé Castanet étudie les rapports de Marie avec les hommes, sa puissance d'intercession auprès de Jésus et des Personnes divines, et son inépuisable et universelle bonté. La troisième partie expose les fondements, les avantages et la nature du culte que nous devons à la Mère de Dieu et des hommes.

L'auteur avoue lui-même, avec beaucoup de modestie, qu'il s'est moins préoccupé de l'éclat du style, de l'originalité des aperçus et des raffinements de la composition, que de l'orthodoxie de la doctrine, de la solidité des pensées et de l'édification des lecteurs. Son unique désir est d'être utile aux âmes en faisant connaître et imiter, dans la mesure de ses forces, la Mère immaculée du Sauveur. Nous souhaitons que ce vœu soit réalisé par ces deux volumes où, d'après Mgr l'évêque de Tulle qui les a bénis et approuvés, « la théologie et la piété sont abondantes ». Nous ne saurions en faire un meilleur éloge.

II. — Le livre du P. Froment sur la *Véritable dévotion au Sacré Cœur* fut commencé vers l'année 1688, quand la sainteté et les admirables visions de la bienheureuse Marguerite-Marie perçaient de toutes parts au dehors ; mais l'humble auteur le garda manuscrit afin de ne pas nuire à l'ouvrage que le P. Croiset publiait en 1691 sur le même sujet, pour obéir aux instances réitérées de la sainte Visitandine. Le livre du P. Froment fut achevé d'imprimer, pour la première fois, le 30 mai 1699. C'est donc, incontestablement, le premier ouvrage qui ait été composé par un jésuite sur le Sacré Cœur. Indépendamment de la valeur intrinsèque de l'œuvre, cette priorité de date suffirait pour faire

accueillir avec empressement la nouvelle et très belle édition que nous présente le P. J. F. Kieckens, après deux cents ans. Les anciens exemplaires étaient rares et presque introuvables. Les lecteurs trouveront dans ce volume la solidité, la plénitude et l'onction qui caractérisent les auteurs ascétiques de cette époque et de cette école.

III. — Le *Cœur de Jésus, trésor de l'Église*, contient une série de méditations ou de lectures pour le mois du Sacré Cœur. Dédié aux associés du Rosaire, par l'auteur du mois de saint Joseph, tiré du P. Isolani, il considère le Cœur de Jésus en lui-même, dans ses rapports avec les mystères du Rosaire et dans son action sur l'Église par les sacrements. Une assez large place est faite à l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur à travers les siècles, aux pratiques et aux formules de consécration et de prières.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **Imitation des anges,** par M. l'abbé G. CHARDON, vicaire général de Clermont, auteur des *Mémoires d'un Séraphin* et des *Mémoires d'un Ange gardien*. In-32 jésus de VIII-632 pages. Clermont-Ferrand, Bellet ; Paris, Vic et Amat, 1891. Prix : 2 francs.

II. — **La Sainte Messe,** par le R. P. MARTIN DE COCHEM, des Frères Mineurs Capucins ; seule traduction autorisée, avec l'approbation de NN. SS. les évêques de Verdun et de Moulins. Préface par le T. R. P. MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs. In-12 de XII-388 pages. Moulins, Velu ; Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1891. Prix : 2 fr. 50.

III. — **Blaquerne l'anachorète,** ou *Trois cent soixante-cinq questions et réponses de l'Ami et de son Bien-Aimé*, par le B. Raymond LULLE, docteur et martyr, tertiaire de Saint-François d'Assise. In-32, latin-français, de VIII-312 pages. Genève, Trembley, 1891. Prix : 1 fr. 75.

I. — Avec les *Mémoires d'un séraphin* et les *Mémoires d'un ange gardien*, l'*Imitation des anges* forme une excellente et substantielle trilogie. Dans les deux premiers ouvrages, M. l'abbé Chardon a réuni et condensé tout ce que l'Écriture, la tradition et la théologie nous enseignent sur les anges. Dans le troisième,

complément des deux autres, il a recueilli les leçons pratiques qui découlent de cet enseignement. Ce dernier travail est partagé en trois livres : imitation des anges dans leurs rapports avec Dieu, avec l'Homme-Dieu, avec l'homme. Chaque chapitre est une méditation sur l'histoire des anges. Après les méditations viennent de nombreuses prières qui en sont comme la conclusion adaptée aux divers besoins de la vie. Par un effet de la grâce divine, l'homme peut imiter les anges. Esprit comme eux, en son âme, et doué comme eux de facultés intellectuelles, il peut connaître Dieu, se donner à lui, mériter sa gloire. S'il est appelé à vivre de leur vie, au ciel, n'est-ce point à la condition d'avoir vécu de leur vie sur la terre? A la même fidélité est réservée la même gloire : aux âmes angéliques la gloire des anges. Richesse des développements de cette belle doctrine, solidité du fond en harmonie avec l'élégance et la sobriété de la forme, tout contribue à classer l'*Imitation des anges* parmi les bons livres de notre littérature chrétienne.

II. — Il y a deux siècles environ que le livre de *la Sainte Messe* a été composé par le R. P. Martin de Cochem, auteur de plusieurs ouvrages estimés. Celui-ci est devenu populaire dans tous les pays de langue allemande. C'est un traité précis et complet du sacrifice adorable de nos autels. Traduit, d'après les meilleures éditions, de l'allemand en français par un pieux disciple de saint Dominique, honoré du parrainage du R. P. Monsabré, il trouvera chez nous, au foyer des familles chrétiennes, un aussi favorable accueil que dans son pays d'origine.

III. — L'ouvrage du B. Raymond Lulle fut autrefois non moins recherché des âmes pieuses. Il est composé d'autant de pensées qu'il y a de jours dans l'année ; chacune de ces pensées peut servir de méditation quotidienne, et prête à d'heureux développements. Quel est son objet? C'est partout l'amour réciproque entre le *Bien-Aimé*, ou Jésus-Christ, et l'*Ami*, c'est-à-dire tout chrétien pieux et fidèle. Son utilité principale est d'exciter l'âme à monter plus haut, à s'élever à une dévotion plus parfaite. Ce livre bref en paroles, mais plein de choses, répète partout la charité, respire partout la charité et la distille dans l'âme des lecteurs ; c'est « la suavité même », disent les savants Bollandistes.

AL. COURAT.

Pontificale Romanum Summorum Pontificum jussu editum, a Benedicto XIV et Leone XIII Pont. Max. recognitum et castigatum. In-8 de XI-460 pages. Ratisbonne, Pustet, 1891.

Le *Pontifical romain* est trop peu connu et trop peu médité, car c'est une mine précieuse de magnifiques prières, d'enseignements sublimes et de textes choisis. La nouvelle édition qu'en publie la librairie Pustet, de Ratisbonne, se recommande par la beauté du papier, la netteté des caractères et la commodité du format. L'absence de notation en réduit le volume et en rend la lecture courante plus facile. L'approbation de l'autorité ecclésiastique en garantit la parfaite conformité du texte avec l'original publié par la Sacrée Congrégation des Rites. On peut donc le mettre sans crainte entre les mains des prêtres et des pieux fidèles désireux d'étudier plus à fond et de suivre avec plus de fruit les cérémonies de l'Église. ÉT. CORNUT, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Institutiones philosophicæ quas Romæ in Pontificia Universitate Gregoriana tradiderat P. Joannes Josephus URRABURU. Volumen secundum. Ontologia. In-8 de 1230 pages. Vallisoleti, typis viduæ ac filiorum a Cuesta; Lutetiæ Parisiorum, Lethielleux.

Ce nouveau volume du P. Urraburu est un résumé complet des doctrines métaphysiques de Suarez. Sous ce titre : Ontologie, l'auteur traite de l'être et de ses modes transcendantaux, c'est-à-dire supérieurs aux genres (unité, vérité, bonté); des catégories ou genres suprêmes, et enfin des causes.

Les notions ontologiques rayonnent sur toutes les parties de la philosophie, et à toutes elles fournissent les principes qui les soutiennent. Que serait, par exemple, la psychologie, et comment affirmerait-elle avec sécurité la nature et la substantialité de l'âme humaine, si, privée du concours de l'ontologie, elle était réduite à l'étude des phénomènes de conscience?

Le seizième siècle fut pour la scolastique une époque de renouvellement, que signalent en Espagne les tentatives plus ou moins hardies et heureuses de Fonseca, d'Ariaga, d'Oviedo, de Quiros, etc., auteurs cités et mis à contribution par le P. Urraburu. Voici en quels termes s'exprime, dans la préface de son cours de philosophie, l'un de ces auteurs, le P. Bernard Quiros, S. J. : *Habes* (lector) *in hoc opere recentes cogitationes quæ gratiam et plausum forsan a novitate promereantur. Valeant quippe illius genii homines quibus nihil est in deliciis nisi quod a vetustate annosaque rubigine trahit commendationem. O male de suo sæculo meriti! Non ita prodiga manu opes effudit natura ut non possit ultra effundere....*

Les néo-scolastiques du seizième siècle rejettent un grand nombre des distinctions réelles reçues ou introduites par les thomistes. Ainsi, à la différence de ces derniers, ils n'admettent qu'une distinction virtuelle dans les choses créées entre l'essence et l'existence. Tout expliquer par *puissance* et *acte*, c'est là, on le sait, l'idée dominante et fondamentale des thomistes. Suivant cette idée, et appuyés sur cet enseignement d'Aristote, que Dieu seul est l'acte pur, sans composition aucune, ni mélange d'imperfection, ils enseignent que les créatures, à raison de leur nature imparfaite, sont composées de deux principes, l'essence et l'existence, principes réellement distincts, bien qu'inséparables, et qui ont entre eux le rapport de la puissance à l'acte; car de même que la puissance en général n'est actualisée, déterminée que par la forme ou l'acte qui s'y ajoute, ainsi en est-il de l'essence : elle est actualisée par l'existence qu'elle reçoit. A la vérité, disent les thomistes, alors même que l'essence et l'existence ne différeraient point réellement l'une de l'autre dans les choses créées, la composition de puissance et d'acte serait sauvegardée dans l'homme et les êtres inférieurs, puisque ceux-ci, tout comme l'homme, sont constitués par l'union d'une matière et d'une forme distinctes entre elles; mais l'ange étant un acte pur de toute matière, il faut nécessairement distinguer en lui, quant à leur réalité, l'essence et l'existence, à moins d'attribuer indûment à son être imparfait la simplicité de l'être divin [1].

1. Nulla creatura est ens simplex (id enim soli Deo proprium est), sed necessario constat ex actu et potentia : atqui nisi ejus essentia esset distincta ab existentia, aliqua saltem foret ens simplex et non composita ex actu

Ce sont là, ce semble, de profondes et belles harmonies. Les créatures n'ont qu'un rayon d'être imparfait, moins pur et moins simple, à mesure qu'il s'éloigne de Dieu, source de l'être parce qu'il en est la plénitude. Mais il n'était pas dans le génie éminemment critique du seizième siècle d'admirer sans contrôle les spéculations métaphysiques du treizième. Suarez a passé au crible toutes les opinions de l'école ; on trouvera dans le P. Urraburu le résultat et les conclusions de cet examen. La doctrine que nous venons d'exposer, d'après les thomistes, sur la potentialité des êtres finis, ne lui semble indiquer entre l'essence et l'existence d'autre distinction que celle qui est appelée virtuelle. « Si nous distinguons dans les choses créées l'essence d'avec l'existence, dit Suarez, c'est que les créatures n'existent pas par elles-mêmes ; elles ne sont que des êtres possibles, qui peuvent recevoir l'existence d'un autre être ; voilà pourquoi nous concevons leur essence comme une puissance d'être, tandis que nous regardons leur existence comme l'acte par lequel cette puissance est actualisée. » (*Metaphys.*, disp. XXXI, sect. 13.)

Et l'illustre docteur conclut que l'essence et l'existence des choses créées sont un seul et même objet considéré sous deux aspects ou en deux états différents, à savoir, dans l'ordre idéal et dans l'ordre réel.

Si les scolastiques de la Renaissance sont avares de distinctions réelles, ils se montrent en retour prodigues de distinctions modales, et ici encore, ils ont souvent pour adversaires les thomistes. Le mode est une réalité infime et moindre que l'accident dans l'ordre des êtres ; il affecte d'ailleurs ou la substance ou l'accident, et est inséparable, même par miracle, du sujet qu'il détermine. A la suite de Suarez, les auteurs que nous avons nommés plus haut placent des modes d'union entre la matière et la forme, l'âme et le corps. Les thomistes repoussent ces entités intermédiaires qui rappellent trop, selon eux, le médiateur plastique de Cudworth. Ils pensent, avec raison peut-être, qu'on ne doit pas supposer un mode d'union entre la puissance et son acte, et que l'âme, la forme s'unit immédiatement à la matière,

et potentia : ergo in omni ente creato essentia distinguitur ab existentia. Minor constat in angelis ; nam cum sint essentiæ simplices, si eorum essentia esset ipsa sua existentia, non essent entia per compositionem ex actu et potentia... (Goudin, *Philos.*, t. IV, *Métaph.*, q. 2, a. 3.)

puisque c'est par elle-même et non par un autre qu'elle actualise celle-ci. Toutefois, les partisans des distinctions modales ne restent point à court de réponses, sinon probantes, au moins probables, en sorte qu'il serait difficile de trancher résolument une question sur laquelle se divisent les bons esprits.

Par ces divergences et ces controverses que nous venons de signaler entre les écoles, nous croyons avoir fait suffisamment connaître au lecteur initié à la scolastique dans quel esprit est conçu le cours de philosophie du P. Urraburu. D'une lecture profitable à tous, il sera utile en particulier à ceux qui voudront étudier et comparer les opinions autour desquelles s'est agité, durant de longs siècles, l'esprit humain avec cette pleine et juste liberté que l'Église catholique laisse, en dehors de la foi, dans le domaine des sciences philosophiques. Ajoutons que tout en s'écartant quelquefois du Docteur angélique, le P. Urraburu entend bien néanmoins demeurer son disciple, parce qu'il peut dire, comme le P. Lossada, ce représentant espagnol de la philosophie scolastique au dix-huitième siècle : *Sequor sequentem*, Je suis saint Thomas, à la lumière et sur les pas de Suarez, mon maître. J. PRA, S. J.

De philosophia morali prælectiones quas in Collegio Georgiopolitano Soc. Jesu, anno 1890, habuit P. NICOLAUS RUSSO, ejusdem Societatis. In-8 de 310 pages. New-York, Benziger, 1890.

Ce qui distingue cette *Philosophie morale* des manuels ordinaires, c'est moins encore l'ampleur de l'exposition et la netteté lumineuse des preuves que le soin qu'a eu constamment l'auteur d'adapter la doctrine traditionnelle aux exigences des temps modernes. Cette louable préoccupation se remarque surtout quand il montre les conditions et les effets de la responsabilité, quand il réfute l'autonomie de la raison kantienne, ou quand il établit la légitimité et la nécessité de la propriété individuelle contre les socialistes et en particulier contre les théories d'Henry George, dont le communisme a trouvé de nombreux adeptes en Amérique, et que Léon XIII a spécialement visé dans sa magnifique encyclique « Sur la condition des ouvriers ». Les relations complexes entre les patrons et les ouvriers, les droits du père de famille sur

l'éducation de ses enfants, les rapports de l'Église et de l'État, la liberté des cultes et de la presse, les limites de l'initiative privée et de l'intervention des pouvoirs publics dans l'ordre économique et religieux, le droit de répression contre les criminels et les devoirs internationaux des gouvernements, autant de questions actuelles traitées avec compétence et résolues d'après des principes clairs et sûrs. C'est assez dire l'intérêt que les *Prælectiones de philosophia morali* du P. Russo offrent aux esprits sérieux.

ÉT. CORNUT, S. J.

Ultima critica di Ausonio Franchi. Parte seconda : *Del Sentimento.* In-8 de 500 pages. Milano, libreria religiosa di Giuseppe Palma, via Lupetta, 12. Prix : 5 francs.

Quelques notes historiques empruntées à la vie de l'auteur éclaireront le laconisme de ce titre et seront la meilleure recommandation de cet ouvrage.

Après avoir terminé son éducation dans le sein de l'Église, en suivant les cours du petit séminaire et même du grand séminaire de son diocèse, Ausonio Franchi, oubliant les leçons et les exemples de ses maîtres, trompant les espérances que ses talents avaient fait concevoir, se laissa séduire par les funestes propagateurs des erreurs modernes et devint à son tour un des plus ardents défenseurs du rationalisme, un des ennemis les plus perfides et les plus acharnés de l'Église et des doctrines philosophiques et religieuses qu'elle a reçu de Dieu la mission de propager. Ses ouvrages eurent de la vogue et firent beaucoup de mal.

La *Civiltà cattolica* dit à ce propos : « Lorsque nous lisions avec indignation les livres d'Auzonio Franchi, pleins d'erreurs et de mauvaise foi dans ses attaques contre la religion de Jésus-Christ, qui aurait pu nous dire que nous aurions un jour la consolation de lire de nouveaux écrits dans lesquels il se détruirait et se reconstruirait lui-même ? »

Or, c'est ce miracle de la grâce que l'Italie a eu la joie de célébrer et auquel nous sommes heureux d'applaudir à notre tour.

Après avoir lu les cinq cents pages de ce beau livre, nous prenons plaisir à traduire ces lignes de notre confrère italien :

« Cette *Ultima critica* d'Ausonio Franchi est une magnifique apologie du christianisme, ou pour mieux dire du catholicisme, toute remplie de raisonnements contre les erreurs et les sophismes de l'incrédulité moderne et contre le libéralisme contemporain, ce qui est tout un. Elle devrait être lue et étudiée par tous ceux qui sont imprudemment tombés dans leurs filets et qui n'ont pas résolu de demeurer obstinément dans leurs égarements. Nous ne pourrions leur signaler un livre plus opportun, puisqu'il est écrit non seulement avec solidité et grande clarté, mais encore par un auteur qui peut confirmer ses affirmations présentes par l'expérience de sa vie passée. Toutes les qualités du vrai philosophe brillent dans cet ouvrage : étendue de l'érudition, pénétration de l'esprit d'analyse, profondeur et sûreté de doctrine, rigueur de logique, clarté de la diction, et par-dessus tout, un grand amour de Jésus-Christ, de l'Église catholique et de son chef visible. »

L'auteur suit pas à pas la division et le développement de celui de ses ouvrages intitulé : *Del sentimento*, pour en réfuter une à une les erreurs et les objections. Il cite fidèlement les paroles de cet ancien lui-même qu'il appelle « le rationaliste », et aussitôt la lutte s'engage vive, alerte, subtile, profonde, émouvante. Le nouvel Ausonio Franchi est sans ménagements pour celui d'autrefois. Il fait impitoyablement ressortir l'inanité de ses raisonnements, la fausseté de ses principes, les effets pernicieux de ses erreurs. Il prévient et dissipe ses réparties, il lui fait remarquer son ignorance, ses inconséquences, sa mauvaise foi. Il relève ses assertions gratuites, ses imputations calomnieuses, ses théories inintelligibles; puis l'erreur une fois démasquée, confondue, il s'applique à montrer la sublimité, la clarté, la force moralisatrice de la doctrine catholique. Le combat est si acharné, les coups portés par le défenseur du catholicisme sont si pressés, si vigoureusement appliqués, qu'on serait exposé d'oublier l'identité personnelle des deux combattants. L'humilité du vengeur des droits de la vérité nous remet en présence du fait historique. L'auteur se souvient qu'il se réfute lui-même. Il rougit de ses anciens errements, il demande pardon à Dieu et aux hommes des injures qu'il a osé écrire contre Dieu et la vérité, et il poursuit sa magnanime et héroïque réparation.

Les vérités les plus importantes et les plus actuelles sur la

religion, le socialisme et la fausse philosophie sont lumineusement exposées et démontrées dans ce beau livre.

Les services rendus à la philosophie par la révélation, et à la société par la religion catholique, les inconvénients du rationalisme dans le gouvernement des sociétés, la perpétuité et l'indéfectibilité de l'Église, les vaines utopies des socialistes, la réfutation des systèmes de Kant sur la morale sans Dieu, l'excellence de la charité chrétienne, la légitimité des motifs d'espérance et de crainte dans la pratique de la vertu, la différence entre les martyrs de la foi et les faux martyrs de l'erreur, la réfutation de l'idéalisme, du matérialisme et des erreurs communes à tous les rationalistes, la perfection de la morale évangélique comparée à l'immoralité du rationalisme : voilà quelques-unes des nombreuses démonstrations que nous avons admirées dans ce beau travail.

Cette lecture nous a de plus inspiré un double désir. Le premier, de voir l'exemple d'Ausonio Franchi imité par un grand nombre de ses anciens compagnons d'apostasie et de perversion ; le second, de pouvoir bientôt relire en français, dans une traduction élégante et fidèle, un ouvrage que nous avons parcouru, non sans effort, dans la belle langue italienne.

L. BOUSSAC, S. J.

I. — **Seul de son siècle.** *En l'an 2000.* Traduction et discussion du roman communiste *Looking Backward*, de M. Ed. Bellamy, par le vicomte Combes de Lestrade. In-12 de III-408 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Papes et paysans,** par Gabriel Ardant. In-12 de IV-268 pages. Paris, Gaume, 1891.

I. — Je reviens d'un voyage au pays d'Utopie. La capitale de ce pays-là, c'était autrefois Salente ; mais l'inoffensive pastorale de Fénelon est bien dépassée ; c'est d'Amérique aujourd'hui que nous viennent des chimères, hélas ! moins innocentes. Qui aurait cru cela de la nation pratique par excellence ? Eussiez-vous pensé que l'on s'amusât à faire des rêves à Boston ? Cependant, il faut bien se rendre, puisque le livre de M. Edward Bellamy, plus utopiste que l'*Utopie* même de Morus, a eu un succès formidable en Amérique aussi bien qu'en Angleterre, où il a paru en même temps.

Il est vrai que ce rêve n'est guère poétique. L'idéal rêvé est

une république platement et uniformément bourgeoise, où tous les citoyens sont enrôlés dans une armée industrielle, qui procure à tous les mêmes avantages et leur fait la même destinée. On a beau y trouver tous les agréments possibles ou imaginables à notre époque, des restaurants où chacun est chez soi et dîne en musique, pendant que des jeunes gens bien élevés et instruits font l'office de garçons de café ; sur tous les trottoirs, des abris mobiles qui dispensent les passants d'avoir chacun son parapluie ; des appartements privés où l'on peut entendre au choix tous les concerts de la journée et même assister au sermon dans son fauteuil ; enfin des chambres à coucher où, grâce au téléphone, les insomnies sont agréables et le réveil se fait aux sons d'une harmonie capable d'enchanter votre journée : n'importe, si c'est là l'idéal esthétique de la race anglo-saxonne, qu'elle soit heureuse ! il semble que d'autres ne s'en contenteraient pas ; mais chaque peuple a les rêveurs qu'il mérite.

M. Bellamy suppose que son héros, Julian West, s'est endormi d'un sommeil magnétique en 1887, et qu'il se réveille en l'an 2000. A son réveil, il reçoit l'hospitalité d'une famille qui l'entoure d'attentions délicates. Il y là une jeune fille, et elle se trouve être l'arrière-petite-fille de la fiancée qui avait pleuré sa mort. Cette situation n'est pas nouvelle : c'est celle de l'*Homme à l'oreille cassée* d'About, avec de l'honnêteté en plus et de la verve en moins ; c'est un peu aussi celle de la *Belle au bois dormant;* mais comme conte invraisemblable, j'avoue préférer celui de Perrault, tout égayé d'esprit français. Julian West et son domestique Sawyer ne sont que des Américains comme celui qui les inventa. Notre Jules Verne en eût fait des types ; sous la plume de M. Bellamy, ils sont monotones comme le Boston de l'avenir. Pour une fois qu'ils se dérident à la fin, quand l'auteur jette *un regard en arrière* sur le dix-neuvième siècle disparu, ils ne nous parlent que de choses lugubres. On dirait que les affaires sont le fond de la plaisanterie des Yankees, et que dans leur sourire même il y a encore quelque chose d'amer.

C'est donc sérieusement que M. Bellamy a découvert l'Amérique et le monde, tels qu'ils seront dans un siècle. En cent treize ans, le monde a le temps de changer, mais non pas à ce point, je suppose ; et le rêve de l'auteur est, comme il le dit lui-même, vraiment extraordinaire. Imaginez le communisme de Babeuf,

l'industrie passionnelle de Fourier, la bienveillance universelle de Robert Owen, tout cela mélangé et dosé selon quelques formules de Karl Marx, pour nous donner la recette de la panacée socialiste. La théorie ne tiendrait pas debout évidemment, sans une hypothèse qu'il faut admettre à l'égal d'un axiome, avant de commencer cette lecture : c'est que, dans cent ans, la nature humaine sera transformée. Plus d'égoïsme, plus d'envie, plus de juges, ni d'avocats, ni de politiciens, comme si la race n'en était pas immortelle! La Fontaine disait :

Plus d'amour, partant plus de joie.

M. Bellamy, dans son rêve, a conservé l'amour; mais la joie s'est évanouie. Tout le monde est trop heureux, on ne sent plus son bonheur. N'est-ce pas Fourier qui a dit que, sa doctrine une fois comprise, personne ne serait plus malade? Pour un peu, notre rêveur en dirait autant, sans songer que la maladie donne son prix à la santé. En un mot, c'est l'âge d'or retrouvé, non plus dans le passé, mais dans l'avenir; je ne dis pas l'âge de l'or, puisque ce vil métal est supprimé, mais on compte comme s'il existait encore, et c'est l'âge des bureaucrates, des cartes de crédit, du servilisme d'État, un âge d'or en somme très prosaïque.

Tout cela gravement exposé dans des dialogues qui tiennent les trois quarts du roman, car l'intrigue n'est là que pour reposer l'esprit. Jadis, dans les romans, c'étaient les amoureux qui, se parlant depuis quatre heures, ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire; ici, ce sont les théoriciens parlant de socialisme. Et pourtant à quoi bon tant de dissertations? Rien n'est plus simple; la carte de crédit n'est-elle pas là pour trancher les questions les plus complexes, celle des vivres, de la littérature, comme celle des salaires? Il n'y a plus d'obstacles au bonheur; c'est à regretter le temps où il y en avait, car c'était alors une joie de plus de se rappeler la peine éprouvée pour le conquérir. Julian West n'en revient pas, je le crois bien : il avait pourtant eu cent ans et plus pour y penser; mais il paraît que la réalité dans le siècle prochain sera moins lente que le rêve.

Seulement, ce qui m'étonne, c'est que M. Combes de Lestrade, un économiste de quelque renom, se soit donné la peine, en tra-

duisant le livre de M. Bellamy, de tenter sérieusement et presque à chaque chapitre une réfutation. La tentative part d'un bon naturel, mais pourquoi tant de souci? L'utopie est-elle donc si redoutable? Il est facile de faire son procès à la société où nous vivons, et il faut avouer que, dans ce genre, l'apologue de la diligence traînée par le peuple parmi les heurts, les cahots et les fondrières, est bien inventé et supérieurement conduit; il est moins aisé de reconstruire ce qu'on a démoli, et je doute que beaucoup voulussent risquer même leur misère présente pour les espérances qu'on leur fait entrevoir. Ne serait-ce pas lâcher la proie pour l'ombre? Cela ne veut pas dire que les critiques de M. Combes de Lestrade soient à dédaigner; il y en a de bonnes, mais parmi elles, il s'en trouve aussi de fort singulières. En bon économiste de l'école libérale, notre critique a un faible pour les théories de Malthus; il craint donc que la population de la terre ne devienne trop dense, dans le monde rêvé par son auteur. Et comment cela, puisque le principe malthusien est justement que le bien-être rend les familles moins nombreuses? J'entends bien qu'avec le système communiste ce principe n'aurait plus d'effet; mais vous-même dites bien haut que c'est un système irréalisable; alors, pourquoi en tenir compte?

S'il n'y avait encore là qu'une contradiction; mais j'y vois quelque chose de plus grave. Non, le danger n'est pas, à l'heure présente, dans un excès de population; un Français, moins que personne, a le droit d'être malthusien, et M. de Lestrade le saurait, s'il n'y avait pire sourd que celui qui se bouche les oreilles. Les nôtres résonnent encore des lamentations de la patrie; c'est une mère, et elle ne saurait se consoler si elle n'a plus d'enfants. On peut sourire du socialisme chrétien, dédaigner les prédications laïques qui ne voient d'autre solution à la question sociale que dans le retour aux mœurs chrétiennes : pour une telle plaie, ce remède serait meilleur que tous les palliatifs des économistes.

II. — Pour diminuer l'influence légitime de l'Église au point de vue social, on se plaît à dire que son goût pour les prolétaires est de date récente. Il est impossible de nier son zèle présent, au moment où les prêtres se jettent entre les ouvriers et les soldats, où les cardinaux soutiennent les revendications populaires,

où le Pape vient de proclamer solennellement la charte du travail. On ne nie pas la lumière du jour, mais on peut accumuler des ténèbres sur le passé, et les ennemis de l'Église n'ont pas manqué de le faire avec ensemble, à propos de l'Encyclique. M. Gabriel Ardant a donc rendu un vrai service à l'Église et à la société, en montrant par les documents authentiques que les papes se sont toujours intéressés au bien-être des paysans de la campagne romaine. Ces documents sont instructifs, et l'on voit combien Léon XIII a été sage de mettre les archives du Vatican à la disposition des hommes d'étude. L'histoire vraie, éclairant le passé de l'Église, le montre digne de son présent; et le pèlerinage ouvrier, dont on peut dire comme le cardinal Rampolla a dit de ce livre « qu'il constitue un nouveau témoignage du dévouement de la famille Harmel envers le Saint-Siège », ne sera pas un hommage plus touchant que telle requête adressée à Benoît XIV par les paysans de Castel-Gandolfo. On a dit que Léon XIII était socialiste et que c'était une nouveauté sur la chaire de saint Pierre. Mais les principes qu'il soutient sont ceux de ses prédécesseurs, Pie VI et Pie VII, ce sont ceux de Clément VII et de Sixte IV, et ils sont animés de l'esprit de saint Grégoire le Grand. Tous ces papes défendaient la propriété sans doute, mais non la propriété inutile et le *jus abutendi.* En quoi étaient-ils moins « socialistes » que Léon XIII, eux qui permettaient à tout venant de cultiver le tiers des terres sans culture, moyennant la juste redevance aux propriétaires?

Toutefois, en exaltant la politique agraire des papes, M. Ardant ne va-t-il pas un peu loin? Il est bien vrai que, « de tous les détenteurs du sol, le paysan cultivateur est celui qui en tire le meilleur parti »; ce n'est pas une raison pour soutenir que « l'exploitation directe par le propriétaire est dans la notion même de la propriété foncière, et que toute espèce d'amodiation constitue un abus ». Les meilleures intentions ne doivent pas dépasser le but.

A. BOUÉ.

F. Le Play. *Économie sociale*, par F. AUBURTIN. In-32 de LXXIV-252 pages. Paris, Guillaumin, 1891.

Le petit volume consacré à F. Le Play, par M. Auburtin, se compose de deux parties bien distinctes : une *Introduction* et un *Recueil* de morceaux choisis dans les principales œuvres où le

maître éminent a jeté ses vues sur l'économie sociale. Il serait difficile de résumer ici ces pages. On sait comment cet observateur, d'une patience à toute épreuve, d'un coup d'œil si clairvoyant et d'une sincérité absolue, mit de côté les systèmes et les théories préconçues pour étudier les faits par lui-même et sur le vif, et arriver ainsi à en saisir les lois. Le mal est dans la désorganisation de la famille; c'est par cette reconstitution qu'il faut commencer. Elle se refera par l'agriculture et le retour aux champs, par la liberté testamentaire, sur laquelle repose le respect du père et de la femme, par le patronage sincèrement et largement pratiqué dans les classes dirigeantes, et enfin par l'estime et le culte des coutumes et des traditions. Rien n'est attrayant comme ces pages calmes et lumineuses où le bon sens élevé jusqu'au génie éclate dans toute sa splendeur. M. Le Play a terminé sa marche progressive vers le bien et le vrai, en proclamant que la racine du mal qui nous dévore est dans l'oubli du Décalogue et le mépris de Dieu. C'est déjà suffisamment indiquer le remède. On peut comparer la révolution produite dans l'étude des questions sociales par la méthode de M. F. Le Play, à celle que les découvertes de M. Pasteur ont faite dans la biologie et la médecine.

ÉT. CORNUT, S. J.

Thérapeutique suggestive, *son mécanisme, propriétés diverses du sommeil provoqué et des états analogues*, par le docteur A. A. Liébeault. 1 vol. in-18 de 308 pages. Paris, Doin, 1891. Prix : 4 fr.

Notre vénérable confrère, le D[r] Liébeault, de Nancy, est un ardent apôtre de l'hypnotisme et ne connaît qu'une thérapeutique, la *thérapeutique suggestive.* Ne lui demandez pas, avant de croire, un raisonnement et des démonstrations; ne lui opposez pas surtout la faiblesse de notre intelligence en face de l'inconnu. « Arrière, s'écrie-t-il, arrière les savants dédaigneux qui rejettent certains faits *parce qu'ils ne cadrent pas assez avec leurs connaissances acquises*, et qui assignent ainsi des bornes aux recherches de l'esprit de l'homme! » La « nouvelle médecine » est digne de cette foi illuminative et s'appuie sur une physiologie singulière. Contrairement à l'opinion courante qui ne voit partout que la matière, elle n'admet guère que l'esprit, et place dans le *moral*

la cause des maladies et des guérisons. M. Liébeault croit à la toute-puissance de la pensée consciente et aux vertus de la pensée inconsciente, « *qui tient*, à notre insu, *continuellement allumé le feu de la vie*, veille quand nous dormons et *rejaillit sur le corps en merveilles de structure*, *d'harmonie et de mouvements* ». (!!) Ce spiritualisme outré est plus dangereux que le matérialisme du jour : il ne s'appuie pas sur les faits.

Le Dr Liébeault énumère toutes les maladies qu'il a guéries — ou essayé de guérir — par la suggestion. Ce sont, entre mille, les douleurs de tout ordre, la *surdi-mutité*, la folie, l'idiotie, les convulsions, les vomissements, la chorée, le bégaiement, l'*anémie*, les *hémorragies*, le rhumatisme, la fièvre intermittente, la *phtisie*, la *diarrhée*, la *constipation*, les *varices des avant-bras*, le goître, l'*entorse*, etc. La seule lecture de cette longue liste... dilate la rate et suffirait à guérir la plus sombre mélancolie. Êtes-vous malade, *autosuggestionnez-vous* que vous ne l'êtes pas,... et vous voilà guéri sans drogues et sans médecin.

Le livre de M. Liébeault sert mal les idées de MM. Bernheim et Liégeois, et ne relèvera pas l'école de Nancy du discrédit où elle tombe.

Dr SURBLED.

Notions de chimie générale, par E. GAUDIN, ancien élève de l'École polytechnique, professeur aux collèges Stanislas et Sainte-Barbe. 1 vol. in-12 de VIII-384 pages. Paris, Armand Colin.

Il faut entendre ici par *Chimie générale*, ce que les auteurs appellent plus souvent *généralités* ou *préliminaires du cours de chimie*, mais avec quelque restriction dans la signification ordinaire de ces mots. Dans cet excellent petit volume, que l'auteur présente comme l'introduction de son cours de chimie aux collèges Sainte-Barbe et Stanislas, il n'est question ni de phénomènes chimiques en général, ni de thermochimie, ni de nomenclature, mais seulement des nombres proportionnels et de la dissociation. Ces deux questions, dépendant de deux ordres d'idées bien différents et sans lien immédiat, paraissent avoir fixé le choix de M. Gaudin par ce caractère, qui leur est commun, d'offrir de sérieuses difficultés, et d'être traitées sans les développements convenables dans les ouvrages élémentaires. Il était donc utile d'y insister.

Le livre est écrit avec ces rares qualités d'exposition qui sont le principal mérite du professeur. Destiné surtout aux élèves des classes de mathématiques élémentaires et spéciales, il sera lu cependant avec profit par toutes les personnes qui, possédant quelques connaissances en chimie, veulent faire de cette science une étude plus sérieuse.

Les chapitres I-XV sont consacrés aux nombres proportionnels et aux diverses questions qui s'y rattachent, théorie atomique comprise.

Dans l'étude de ces nombreux problèmes où se réunissent toutes les difficultés de la chimie, où se retrouvent toutes ses beautés et aussi tous ses mystères, le lecteur est conduit pas à pas, averti de ce qu'il doit accepter par convention, comme de ce qu'il doit demander à l'expérience, et guidé avec soin dans les manipulations. Peut-être aurait-il été bon de s'étendre davantage sur les faits de substitution directe ou indirecte, auxquels l'idée même d'équivalence assure ici un rôle prépondérant. L'auteur invoque ces faits, à propos de certains métaux : zinc, cuivre, argent, etc., mais seulement pour confirmer le choix des nombres proportionnels déjà fixé par d'autres considérations.

La rédaction du chapitre VIII, intitulé : « Équivalents en volume », nous a particulièrement frappé par sa précision et sa lucidité. L'équivalent en volume, la densité de vapeur théorique, les formules correspondant à deux ou quatre volumes, notions toutes si difficiles d'ordinaire pour le débutant, deviennent très faciles à saisir, grâce à l'heureuse utilisation de la formule fondamentale.

$$P = V \times \frac{H}{760} \times \frac{1}{1 + at} \times d \times 1^{gr},293.$$

Ces notions ont préparé le lecteur à une comparaison raisonnée des systèmes équivalentaire et atomique ; elle remplit les chapitres qui suivent. L'ordre adopté dans cette partie de l'ouvrage est celui-ci :

1° Le système de nombres proportionnels dit des *poids atomiques* est soigneusement distingué de la *théorie atomique*, et établi indépendamment de toute hypothèse, par les seules considérations de la densité gazeuse et de la loi de Dulong et Petit (ch. IX).

2° La théorie atomique est exposée dans ses traits principaux ;

les poids atomiques sont obtenus à nouveau en partant de l'hypothèse d'Avogadro, pour les corps qui sont gazeux ou gazéifiables, ou qui fournissent au moins un composé tel (ch. x).

3° Les deux systèmes de nombres proportionnels, équivalents et poids atomiques, sont comparés, au point de vue tout à fait pratique et trop négligé de la transformation des formules et au point de vue de leur valeur respective (ch. xi). La conclusion de l'auteur, formulée d'ailleurs avec beaucoup de réserve, est que le système équivalentaire doit être préféré en chimie minérale et le système atomique en chimie organique.

Tel est en effet le parti que l'on pourrait appeler « de conciliation », proposé en France par plusieurs savants de mérite. Tout en reconnaissant la valeur des raisons qui le motivent, on ne peut se défendre de penser aux graves inconvénients qu'il entraîne. N'est-ce pas inviter, pour se soustraire au moindre mal d'une complication un peu plus grande dans quelques cas, à subir le mal plus grand d'un double langage et d'une double écriture chimiques? N'est-ce pas en même temps donner à entendre qu'il existe deux chimies, quand il n'y en a qu'une, et condamner à la plus grande confusion les pénétrations réciproques des deux parties de cette science unique?

Une conciliation paraissant à peine possible, il resterait à choisir entre les deux systèmes, en consultant le bilan de leurs avantages et de leurs désavantages, tel qu'il est dressé avec beaucoup de clarté par M. Gaudin. Il n'est pas douteux que la balance n'inclinât du côté du système de notation qui, après avoir été partout adopté, au dehors, nous envahit de plus en plus, au dedans, par les régions de l'enseignement supérieur. Mais on se heurte ici aux immobiles traditions de l'enseignement secondaire officiel. Il faut bien que l'élève se résigne, chez nous, à apprendre, au prix de difficultés que personne ne méconnaît, une écriture chimique provisoire, qu'il devra remplacer plus ou moins complètement, après le baccalauréat, par une écriture définitive. Un tel état de choses est assurément très préjudiciable à l'enseignement et à l'étude de la chimie.

M. Gaudin signale la grande simplicité des réactions salines, dans la notation en équivalents. Elle est réelle; mais peut-être convient-il d'en faire honneur à la pauvreté du système, plutôt qu'à la perfection de sa méthode. La notation atomique ne paraît

plus compliquée, dans les cas similaires, que parce qu'elle est plus expressive et tient compte, non seulement du fait du double échange, mais de l'atomicité des métaux et de la basicité des acides. C'est là une complication de bon aloi, dans laquelle le surcroît de travail imposé à la mémoire est compensé par la satisfaction proportionnelle de l'esprit [1].

Un point plus attaqué dans le système atomique, et assurément le plus faible, c'est la théorie de l'atomicité [2]. Cependant, quel est le chimiste qui nierait en bloc, et dans ses manifestations les plus simples, la réalité expérimentale qui est la base de cette théorie? Pourquoi, dès lors, ne pas l'utiliser pour simplifier le langage, interpréter les dérivations, grouper les corps et les réactions? La systématisation rend des services partout : pourquoi l'exclure de la chimie qui en a besoin plus que d'autres sciences, étant toute faite de détails? Tout ne sera pas permis dans cette direction, mais tout ne peut être interdit.

Telles sont aussi les idées professées par M. Gaudin dans les chapitres XII-XIV, où il traite successivement de la valence des atomes, de la valence des radicaux et des formules de constitution usitées, soit dans la chimie minérale, soit dans la chimie organique. Il montre, en particulier, que les formules de constitution

1. Qu'il nous soit permis de remarquer en passant que nos auteurs classiques, partisans convaincus ou obligés du système équivalentaire, sont aussi de ceux qui tolèrent dans leur nomenclature parlée ou écrite, aussi bien que dans leur manière de procéder, les habitudes les plus propres à embrouiller : confusion des anhydrides et des acides, des oxydes basiques et des bases ; emploi de formules simples (SO^3,HO) alternant avec des formules doublées (S^2O^6,2HO), ou, ce qui est plus grave, emploi de formules de même type pour les sels basiques (SO^3,3HgO) et pour les sels neutres dérivés d'acides polybasiques (PhO^5,3CaO) ; manière incomplète et absolument gênante, pratiquement, d'envisager la formation des sels ; absence totale d'une idée directrice dans l'ordre adopté pour l'étude des divers corps et pour celle des propriétés chimiques de chacun d'eux, etc... Ce sont là des inconvénients dont il ne serait pas juste de rendre le système responsable, mais qui se rencontrent de fait dans le *statu quo* auquel nous sommes condamnés et contre lequel nous voudrions voir protester tous les auteurs qui, comme M. Gaudin, écrivent avec une véritable autorité. De semblables réclamations, au moment du remaniement des programmes, ne sauraient être ni déplacées ni frustrées de tout résultat utile.

2. Ce mot est employé ici dans le sens de Wurtz, comme synonyme de « valence » ; M. Gaudin lui attribue, p. 189, un sens différent.

peuvent être obtenues sans que l'on présuppose l'existence de molécules et d'atomes (p. 274), de même que les poids atomiques l'ont été indépendamment de toute hypothèse sur la constitution des corps.

Avec le chapitre xv commence la série des questions qui se groupent autour de la dissociation; c'est, à tenir compte des matières, la deuxième partie du livre. Dissociations des systèmes hétérogènes et phénomènes soumis à des lois analogues, dissociations des systèmes homogènes, transformations isomériques et allotropiques : tels sont les sujets étudiés successivement. L'auteur s'est proposé d'en traiter exclusivement le côté expérimental; il le fait d'ailleurs avec toute l'insistance désirable, passant en revue les cas les plus instructifs, et en particulier ceux dont il doit être question dans le cours. De nombreuses courbes figuratives aident à suivre l'allure du phénomène étudié.

Ne pouvant nous étendre sur ces questions, d'un intérêt si exceptionnel, nous dirons seulement que le talent avec lequel elles sont exposées nous fait regretter qu'elles soient abordées directement, sans passer par l'étude des réactions en général, dont la dissociation et les phénomènes analogues sont de simples modalités. Dans cette méthode, il eût été plus facile de mettre en relief leur caractère essentiel de phénomènes limités par leurs inverses, et le livre, dont nous tenons à reconnaître de nouveau, en terminant, la grande utilité, aurait gagné aussi en homogénéité.

P. L., S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

La Persécution de Dioclétien *et le Triomphe de l'Église*, par Paul Allard. 2 vol. in-8 de XLVIII-455 et 438 pages. Paris, Lecoffre, 1890. Prix : 12 fr.

Quelles que soient les préférences de l'érudit, pour la méthode strictement documentaire ou pour la méthode conjecturale, on est unanime à reconnaître que l'historien ne doit négliger ni l'une ni l'autre. La conjecture, prudente et savante, sert à éclairer le document, à le compléter, à peu près comme une restauration

habile fait revivre en son entier un monument dont il ne restait que des ruines éparses. Ce procédé est cher à M. Paul Allard, il y excelle, et, sans jamais négliger ce que sa profonde érudition, son vrai sens archéologique, sa science du droit romain découvrent de certain dans les documents de l'antiquité, il recherche avec une sagacité rare les moindres traits, il les combine avec les renseignements puisés dans la tradition orale ou gravés sur les débris d'une brillante civilisation, et il trace d'une main ferme le tableau de cette société persécutrice du quatrième siècle.

Ses récits mouvementés et vivants font éprouver quelque chose du charme saisissant qui s'empare de l'archéologue, à l'ouverture d'une catacombe nouvelle de la Rome souterraine.

Il faut bien avouer aussi que l'auteur a été merveilleusement servi par les deux écrivains qui forment ses principales sources : Eusèbe, le premier et le plus consciencieux des historiens ecclésiastiques ; Lactance, l'éloquent vengeur de la conscience chrétienne.

Rendons cette justice à M. Paul Allard, qu'il n'a pas, à l'exemple de certains historiens, rejeté absolument ce qu'on est convenu d'appeler la légende. Si le document légendaire n'est pas trop postérieur à l'événement dont il traite ; si on retrouve des traces de tradition locale venant confirmer la légende, sans qu'on puisse établir d'une manière certaine l'origine de cette tradition ; si la pièce enfin renferme des détails topographiques ou autres dont la précision ne laisse aucun doute sur la sincérité du témoin qui les rapporte, cette pièce n'a-t-elle pas quelque droit, sinon dans son ensemble, du moins dans plusieurs de ses détails et quant au fond même du récit, à l'indulgence de la critique ?

Dans cette période de trente-huit ans que la plume de M. Paul Allard a si vigoureusement retracée, trois figures se détachent sur lesquelles il a concentré tout son art : Dioclétien, Galère et Constantin.

Dioclétien, presque tolérant d'abord vis-à-vis des chrétiens, puis hésitant et soupçonneux, cédera aux insinuations menteuses et aux menaces de Galère ; mais les édits de persécution ne calmeront ni ses tristesses ni ses peurs étranges, jusqu'à ce qu'enfin, terrorisé par son rival, il perde l'empire et presque la raison.

Sous Galère, la persécution se déchaîne avec toutes ses cruautés et toutes ses horreurs, glorieuse pour les pontifes et les fi-

dèles qui font éclater dans de sublimes interrogatoires la puissance divine qui les soutient. Galère en est exaspéré; plus de bornes aux fureurs de la « méchante bête » qui, après une mort épouvantable, juste châtiment de ses crimes, trouvera un digne héritier dans le farouche Maximin Daïa. Celui-ci, bientôt las d'employer le fer et le feu, inaugure une nouvelle tactique et fraye la voie à Julien : on accorde aux chrétiens le droit de vivre, mais on leur refuse les droits de citoyens.

Enfin, Constantin apporte la paix à l'Église. Constantin tenait de sa race cet esprit de douceur et de tolérance qui le préparait si bien à accepter le christianisme. Quoi qu'on ait dit pour amoindrir le fait miraculeux qui amena sa conversion, cette conversion même est un fait acquis à l'histoire; les monuments de cette époque, et surtout l'édit de Milan, ne permettent pas d'en douter; or, ce changement si brusque et si complet devient inexplicable sans l'événement extraordinaire qui le précipite.

Un mot sur l'opportunité de cet important ouvrage. C'est un des éloges que, dans son Bref du 2 août 1890, Sa Sainteté Léon XIII a adressés à l'auteur :

« Il est extrêmement utile, dans la lutte présente, de montrer à tous les exemples illustres des anciens héros qui ont combattu le bon combat, et, pour prévenir le découragement, de rappeler l'heureuse fin de cette longue guerre par laquelle la croix invincible du Christ triompha de la fureur des païens. »

Nous félicitons M. P. Allard d'avoir mené à bonne fin son *Histoire des persécutions*. Une table alphabétique, comprenant les cinq volumes, permet de retrouver sans peine les richesses d'érudition qu'ils contiennent. A. MAIGNAN, S. J.

Philippe V et la cour de France, *d'après des documents inédits, tirés des Archives espagnoles de Simancas et d'Alcalà de Hénarès, et des Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris*, par Alfred BAUDRILLART, docteur ès lettres, professeur agrégé de l'Université. Tome I : **Philippe V et Louis XIV.** — Tome II : **Philippe V et le duc d'Orléans.** Deux vol. in-8 de 711 et 608 pages. Paris, Firmin-Didot, 1890.

Les livres d'histoire pullulent, ceux d'histoire diplomatique surtout. Le nombre des érudits qui dépouillent les immenses

correspondances des ministères et des dépôts d'archives croît chaque jour. Aucun de ces chercheurs n'a eu, dans ces dernières années, la main plus heureuse et plus habile que M. Alfred Baudrillart. La mission scientifique en Espagne, qui avait été confiée à son mérite éprouvé, a été particulièrement féconde. La masse de documents inédits ou peu connus, qu'il a rapportée de ces mines aussi riches qu'inexplorées, est prodigieuse. A Alcalà de Hénarès, M. A. Baudrillart découvrait les papiers privés de Philippe V, et jusqu'à ses notes les plus intimes, *Algunas devociones*, dont le cachet le séparait, non du secret de la confession, mais de la conscience d'un roi. Dans sa délicatesse de chrétien, il a hésité à les ouvrir, et s'il l'a fait, ce n'a été que pour parler avec respect de ces confidences sacrées (t. II, p. 564). A Alcalà encore, il retrouvait 395 lettres de Louis XIV, qui jointes à celles d'autres provenances, forment un total de 538, dont 408 originales. La figure du vieux monarque s'y révèle aussi grande qu'on l'avait jamais imaginée. Une autre correspondance, complément indispensable pour l'intelligence de la première, a été mise au jour par M. A. Baudrillart; cinq cents lettres de Philippe V lui ont fourni un récit nouveau, vivant, plein de détails intéressants, de la guerre de succession d'Espagne et des rapports du Régent avec son rival. Ces documents de première valeur sont renforcés par des correspondances qui partout ailleurs ne seraient pas reléguées au second plan; telles sont celles du père de Philippe V et de ses frères, les ducs de Bourgogne et de Berry.

Simancas a ouvert à l'heureux explorateur ses archives officielles, où quatre principales séries de dépêches ont été par lui analysées avec le plus grand soin.

La supériorité de l'histoire ainsi faite est d'être définitive; M. Baudrillart semble s'excuser de lui avoir refusé en revanche les qualités brillantes et purement littéraires des anciens maîtres: c'est là une erreur.

La fine analyse des caractères, à laquelle il se livre, donne au récit une haute valeur psychologique et un profond intérêt dramatique qui compensent avec avantage les descriptions de batailles et certaine phraséologie pompeuse. Ici, tous les personnages se meuvent et défilent en un long cortège, laissant au spectateur le loisir d'étudier leurs évolutions intimes et leurs sentiments successifs.

Au premier plan figure Louis XIV. Nous apprenons comment le souverain qui se vantait d'avoir été toujours maître chez lui, et souvent chez les autres, gouverna pendant quinze ans la politique extérieure de l'Espagne, mais sa politique extérieure seulement. M. Baudrillart insiste avec raison sur ce point et fait bien ressortir la sage réserve du roi, qui ne voulut en rien intervenir dans la direction des affaires intérieures et abandonna aux Espagnols l'administration de leur pays. Il n'eût tenu qu'à lui pourtant d'agir autrement. Tout le monde au delà des Pyrénées l'y conviait; la masse du peuple, mécontente de l'inertie de ses derniers souverains, était enthousiaste du monarque français qui faisait régner la justice dans le royaume de saint Louis et y avait créé ou perfectionné une magnifique organisation des services publics. La fermeté et la noblesse de l'attitude de Louis XIV, en présence des revers qui signalèrent le milieu de la guerre de succession sont trop connues pour qu'on s'y arrête. A ces qualités se mêlent toutefois de graves défauts. Le roi a des idées plus morales, mais moins nettes et moins précises qu'au temps de sa jeunesse et de ses triomphes. Comme ses conseillers de la dernière heure, incapables successeurs des Colbert, des Lionne et des Louvois, il n'a plus ni la vigueur de conception ni la sûreté dans l'exécution, qui répondaient naguère à sa lucidité d'intelligence. La constance lui manque, il a perdu la confiance en soi, il change au hasard des événements et des avis.

A côté de lui est la « fée toujours obéie » de cette fin de règne, Mme de Maintenon. Personne n'en est sur elle aux calomnies de Saint-Simon. Ce n'est plus cette reine absolue qui aurait fait prévaloir au palais de Fontainebleau le conseil d'accepter le testament de Charles II. Torcy, l'unique témoin qui nous ait raconté cette séance, dit formellement qu'elle n'y assista point. Quant à ce qu'elle a pu dire en particulier à Louis XIV, l'on n'en sait rien. Elle reste cependant, comme elle l'écrivait elle-même (p. 644), celle à qui « il faut s'adresser, par qui tout passe ». Mais cette femme puissante n'use de la légitime influence que lui donnaient sa qualité d'épouse et sa rare prudence, que pour se tenir « enchaînée » — c'est le mot de Philippe V — à la volonté et aux intentions du roi très chrétien.

Philippe V, qui parlait ainsi d'autrui, n'avait, lui, aucune volonté personnelle. Le jugement prophétique prononcé par Lou-

ville, dix-huit mois après l'avènement de ce prince, se réalisa pleinement : « C'est un roi qui ne règne pas et qui ne régnera jamais. » (P. 49.) Loin de faire paraître, au début, des qualités destinées à se développer avec le temps, il donna tout de suite tout ce qu'il pouvait donner et n'eut plus désormais qu'à déchoir. La princesse des Ursins et la reine Élisabeth Farnèse, Louville, Harcourt, Porto-Carrero, Del Judice, tous ceux qui l'entouraient le gouvernèrent à la fois ou tour à tour. Ses derniers actes, dans la première période qui nous occupe, eurent pour but de repasser en France, au préjudice du duc d'Orléans. Sans l'énergique résistance du roi son aïeul, il eût tenté l'aventure.

L'incapacité du premier roi Bourbon d'Espagne éclate encore davantage dans le second volume de cette histoire. On y voit le petit-fils de Louis XIV osciller éternellement entre ses libérateurs et ses ennemis de la veille, et faire la guerre contre sa patrie avec l'Autriche qui avait voulu le dépouiller. Ainsi, le magnifique édifice élevé par Richelieu et Mazarin, puis couronné par Louis XIV, cette France agrandie et indépendante qui n'avait plus rien à craindre des successeurs de Charles-Quint, cette union des races latines enveloppant d'un réseau d'alliances familiales la France, l'Italie et l'Espagne, tout cela allait être ébranlé et mis en péril de ruine, par la mesquine rivalité de Philippe V avec le Régent. Le présent volume expose les origines de cette rupture et conduit le lecteur jusqu'à l'abdication de Philippe V, qui suivit la mort du duc d'Orléans. M. Baudrillart, qui a puisé encore à d'innombrables sources inédites, y résout plus d'un curieux problème réputé jusqu'ici insoluble, et y expose avec une largeur de vues et une érudition de détail très remarquable, la renonciation de Philippe V au trône de France pour lui et ses descendants, ainsi que la question toujours contemporaine qui s'y rattache.

H. CHÉROT, S. J.

Le Village de Saint-Momelin : Artois et Flandre (640-1789). Notice historique par Joseph DU TEIL. In-8 de 134 pages. Paris, Alphonse Picard, 1891.

Nous avions déjà le grand ouvrage de M. Henri de Laplane sur « les Abbés de Saint-Bertin ». La présente monographie en est l'heureux complément. Saint Momelin naquit à Constance, sur les bords du Rhin, vers la fin du sixième siècle. D'abord

moine à Luxeuil, puis conseiller intime de Clotaire II, il seconde saint Omer dans ses travaux apostoliques à Thérouanne, avec Bertin et Bertram. Avec eux encore, il fonde sur une butte, au nord de l'Aa, un petit monastère qui portera plus tard son nom, puis un autre à Sithieu. Momelin garde le gouvernement du premier; le second est confié à Bertin. A la mort de saint Éloi, évêque de Noyon et de Tournai, Momelin est appelé à recueillir sa succession. Après avoir administré son diocèse pendant vingt-quatre ans, il meurt plein d'années et de mérites.

Ces faits remplissent le premier chapitre de la notice. Les autres sont consacrés à l'histoire du « Vieux Moutier », des seigneuries de Saint-Momelin, Hames et Hauwel, et de leur fortune diverse pendant la guerre de Trente ans et les guerres de Flandre.

Ainsi, grâce à M. du Teil, le monastère de Saint-Momelin a aujourd'hui son histoire complète; et, certes, il convenait de ne pas laisser dans l'oubli une fondation qui fut avec celui de Sithieu le berceau de la célèbre abbaye de Saint-Bertin.

L. ROURE, S. J.

Histoire de la Faculté de médecine de Bordeaux *et de l'enseignement médical dans cette ville* (1141-1888), par le docteur G. Péry, bibliothécaire de la Faculté de médecine. Gr. in-8 de xiv-438 pages. Paris, Doin.

Cette histoire se divise en deux parties. La première embrasse la longue période de 1441 à 1793. Nous y voyons à l'œuvre le Collège des médecins, l'ancienne Faculté de médecine de l'Université de Bordeaux et la communauté des chirurgiens. C'est un joli coup de sonde donné par le Dr Péry dans l'histoire du passé. La décentralisation de l'enseignement est à l'ordre du jour ; une étude sérieuse du jeu des anciennes corporations est donc une véritable actualité.

Ç'a été, de la part du Dr Péry, un travail de bénédictin pour relever sur les vieux registres ces notes si instructives et si curieuses dans leur simplicité. Nous recommandons aux érudits les énoncés de thèses latines, dont quelques-unes ont au moins le mérite de l'inattendu.

La prudence de nos pères se révèle dans maints détails piquants. Ainsi, le 25 novembre 1613, un aspirant du nom d'Eymery offre, suivant l'usage, une collation à ses examinateurs; mais confitures

et dragées sont présentées par l'aspirant aux jurats *assis sur leurs sièges*, afin, dit naïvement le procès-verbal, d'éviter le désordre qui se produisait quand la collation était mise sur la table. Le Collège des médecins n'entendait pas conférer, avec le bonnet, le pouvoir d'occire impunément *per totam terram;* nous voyons (p. 8 et 9) de jeunes docteurs tenus à ne pratiquer, pendant un certain temps, qu'en compagnie de médecins expérimentés.

On courait sus au népotisme, témoin la vigoureuse lettre adressée par le Collège au chancelier d'Aguesseau contre le sieur Grégoire père, qui voulait indûment solliciter pour le sieur Grégoire fils la survivance de sa chaire de professeur (p. 45, 46).

Au sujet du *décorum* citons ce détail typique :

« 1er mars 1739. Un nommé Doumerc, médecin, ayant été accusé d'avoir fait un voyage avec un oculiste nommé Taylor, et d'avoir compromis par ce fait la dignité de la corporation, écrit sur le registre de la corporation une déclaration, où il dit qu'il a fait en compagnie de Taylor un voyage de santé, mais qu'il n'a eu avec lui aucune espèce de société se rattachant à sa profession d'oculiste, et qu'il est bien éloigné de vouloir rien faire qui puisse blesser l'honneur médical. » (P. 40.) On le voit, du simple oculiste au médecin, il y avait alors un abîme que nos esprits démocratiques ne soupçonnent plus.

Très curieuse l'histoire de ce jardin des simples, confié aux soins d'un directeur et d'un jardinier, et qui, en dépit des rapports, des commissions et des visites dont il fut l'objet, ne produisit jamais que de vulgaires salades.

C'est au chirurgien Jean de Mingelousaulx, expert en lithotomie, que la France fut redevable de la guérison du cardinal de Richelieu, tombé malade à Bordeaux, en novembre 1632 (p. 219). Quant à Michel Montaigne, c'est à Michel Montaigne lui-même qu'il dut son salut dans la peste de 1585. Maire de Bordeaux, s'il songea peu à sauver ses administrés, il n'oublia pas de se sauver lui-même loin de la ville (p. 244). Il ne voulut pas faire *l'essai* de l'héroïsme.

La Révolution arrive, simplifiant tout, c'est-à-dire détruisant tout, y compris l'enseignement de la médecine. La seconde partie de l'ouvrage retrace les travaux de l'école Saint-Côme (1793-1829) et les cours pratiques de médecine de l'hôpital Saint-André (1797-1829). L'école de médecine et de pharmacie (1829-1878) fusionne

et remplace ces deux foyers d'études ; sous la direction d'hommes supérieurs, parmi lesquels les Gintrac, père et fils, tiennent le premier rang, elle relie non sans gloire le présent au passé. Enfin, en 1878 survient la création de la Faculté mixte de médecine et de pharmacie, mesure appelée dès 1816 par les vœux des hommes compétents, et qui avait failli aboutir en 1838, sous le ministère de M. de Salvandy. Un dernier chapitre décrit l'inauguration de la Faculté et le fonctionnement des différents services, avec plans détaillés à l'appui.

Cette histoire, sobrement écrite et scrupuleusement composée, restera comme ouvrage à consulter dans l'histoire de la Guyenne. Les lecteurs sérieux y trouveront des arguments en faveur des universités indépendantes, si témérairement supprimées avec l'ancien régime, et que l'Angleterre et l'Allemagne ont eu le bon sens de conserver. E. PUJO, S. J.

I. — **Les Origines de la civilisation moderne,** par Godefroy Kurth. Gr. in-8. Tours, A. Mame et fils. Prix : 2 fr. 50.

II. — **Les Chrétiens illustres jusqu'à l'invasion des barbares,** par J.-B. Marty. Gr. in-8 de 360 pages. Tours, Alfred Mame et fils. Prix : 2 fr. 50

I. — « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » C'est la grande parole qui fut entendue auprès du berceau du christianisme, c'est encore et ce sera le cantique de la civilisation chrétienne. Telle est la pensée que l'auteur a développée, nous allions dire a chantée, dans ce remarquable travail où tout est bien, où tout est juste, où tout respire la bonne odeur de Jésus-Christ.

Éditer, propager de tels livres, c'est faire une bonne œuvre ; nous ne doutons pas qu'ils ne soient bannis du programme des lycées et des écoles sans Dieu, mais à nous catholiques de les répandre et de les faire figurer en belle place dans nos récompenses de fin d'année.

L'ouvrage est divisé en onze chapitres : L'Empire romain va s'écrouler dans l'égoïsme et la débauche ; l'Église naît et grandit dans la charité et dans la pauvreté ; l'Empire romain s'effondre, l'Église triomphe, mais déjà, avec le succès, vient la division ; les Ariens apparaissent, les sociétés catholiques se fondent, et l'auteur

nous montre l'action de la Providence faisant naître et grandir la nation des Francs et préparant les voies à l'illustre Charlemagne. C'est le couronnement du christianisme, c'est le couronnement de l'œuvre que M. Kurth a élevée et dont nous avons ici un abrégé pour les écoles.

II. — Connaître Alexandre et César, Aristote et Platon, c'est bien : connaître les héros, les savants et les saints de Jésus-Christ, c'est mieux. L'auteur a compris que dans un livre destiné à la jeunesse, il ne pouvait tomber dans la nomenclature, genre plus que fastidieux ; il devait faire un choix, il l'a fait avec discernement.

Traitant, par exemple, des apôtres, il met en lumière saint Pierre, saint Paul et saint Jean ; abordant la glorieuse phalange des martyrs, il parle de saint Ignace, de sainte Félicité, de saint Polycarpe, de sainte Cécile, de la légion thébéenne ; c'est ainsi qu'il procède pour les solitaires et les docteurs. Même les moins pieux pourront lire et goûter ce volume que les éditeurs ont accompagné de fort jolis dessins. A. LEFÈVRE

Mémoires du général baron de Marbot. 2 vol. in-8 de 389 et 495 pages. T. I. *Gênes*, *Austerlitz*, *Eylau*. T. II. *Madrid*, *Essling*, *Torrès-Vedras*. Paris, Plon. Prix : 15 fr.

Le général de Marbot, dont on vient de publier les Mémoires, ne fut pas seulement un des plus brillants officiers de nos guerres du Consulat et de l'Empire ; c'était aussi un écrivain de grand mérite qui a su mettre dans ses récits beaucoup de vie, de charme et d'intérêt. Né en 1782, d'un père qui, lui aussi, fut général et mourut au siège de Gênes, il commença sa carrière militaire à dix-sept ans, comme engagé volontaire dans l'armée des Alpes-Maritimes, et la termina à Waterloo. Sa bravoure légendaire et ses rares qualités lui firent conquérir rapidement les grades militaires. A vingt-sept ans, il était chef d'escadron.

Les deux premiers volumes des Mémoires s'arrêtent en 1811. L'auteur nous dit dans la préface « qu'il a été témoin de bien des événements, qu'il a beaucoup vu et beaucoup retenu ; qu'à côté de faits de la plus haute importance politique, il en relate de gais, de bizarres, même de puérils, et que, pour ce qui lui est personnel, il entre dans des détails qui pourront paraître oiseux ».

Un des mérites de ces Mémoires, c'est précisément de s'attacher moins aux événements généraux, que l'on trouve racontés partout, qu'à ces menus faits particuliers, à ces détails intimes, soit de la vie même de l'auteur, soit de celles des personnages avec lesquels il a vécu. Ces détails, le lecteur n'a garde de les trouver *oiseux*, parce qu'ils sont pris sur le vif et présentés avec beaucoup d'esprit, de verve, d'entrain et de gaieté. Successivement aide de camp des principaux maréchaux, Bernadotte, Augereau, Lannes, Murat, Masséna, ayant souvent approché de très près l'empereur, le général de Marbot nous fait pénétrer dans l'intimité de ces personnages, et nous met sous les yeux leurs qualités, leurs petits travers, leurs rivalités. Dans ses jugements, on trouve en général, avec la finesse d'observation, la bienveillance et l'impartialité.

Les historiens qui referont l'histoire du Consulat et de l'Empire trouveront dans ces Mémoires d'utiles documents. L'auteur nous donne entre autres de longs détails sur une conspiration dont Thiers n'avait pas dit un mot. Je veux parler de la conspiration de Bernadotte contre le premier consul. « Ces détails, dit-il, n'ont jamais été connus du public, ni peut-être même par le général Bonaparte. »

Bernadotte et Moreau avaient résolu de renverser le premier consul et de se placer à la tête du gouvernement. Bernadotte avait un talent tout particulier pour se faire aimer des officiers et des soldats. Général en chef de l'armée de l'Ouest, il parcourait les provinces de son commandement, comprenant les départements entre l'embouchure de la Loire et celle de la Seine, passant la revue des corps de troupes, employant tous les moyens pour se les attacher davantage et dénigrant auprès des chefs le premier consul et son gouvernement. Son chef d'état-major, le général Simon, en correspondance journalière avec les chefs de corps, faisait de ses bureaux le centre de la conspiration. La garnison de Rennes devait commencer le mouvement. Tout était prêt pour l'explosion, lorsque Bernadotte persuada aux principaux conjurés qu'il était indispensable qu'il se trouvât à Paris au moment où l'armée de Bretagne proclamerait la déchéance des consuls, afin de pouvoir s'emparer immédiatement du pouvoir. En réalité, c'était pour ne pas être compromis en cas d'insuccès.

Les agents du premier consul avaient eu vent qu'il se tramait quelque chose dans l'armée de Bretagne. Le ministre de la police crut devoir en prévenir le préfet de Rennes, qui reçut la dépêche à onze heures, le jour même où la conspiration devait éclater à midi. Le préfet, n'ayant aucun renseignement positif, manda le chef d'état-major, qui, croyant que tout était découvert, perdit la tête et révéla tout. Le préfet, par d'habiles manœuvres, arrêta toute l'affaire.

Les Mémoires du général de Marbot réunissent donc plusieurs genres d'intérêt : en même temps qu'ils offrent une lecture des plus attachantes, ils ont une importance réelle au point de vue historique. L. BOUTIÉ, S. J.

Mémoires du vicomte Armand de Melun, revus et mis en ordre par le comte Le Camus. T. I, in-8 de xviii-269 pages. Paris, J. Leday, 1891. Prix : 3 fr. 50.

C'est pendant la guerre de 1870, à Bouvelinghem, dans le Pas-de-Calais, que le vicomte Armand de Melun commença la rédaction de ses Mémoires. La mort d'un fils unique, âgé de dix ans, auquel ils étaient destinés, interrompit en 1872 ce premier travail, que le malheureux père ne reprit qu'en 1877, quelques mois avant sa mort.

Les premières pages des Mémoires appartiennent toutefois à une époque beaucoup plus ancienne. Dès le mois de juillet 1827, à la suite d'une conversation chez Mme Tastu de Moly, M. de Melun avait eu l'idée de prendre quelques notes sur les événements contemporains; mais ce ne fut qu'une velléité et le récit s'arrêta presque immédiatement. L'éditeur des Mémoires, jugeant avec raison que ces divers écrits se complétaient les uns les autres, les a fidèlement reproduits, sans y rien changer, se contentant, comme il en avertit dans la préface, « de les unir, de les condenser et de leur donner leurs divisions naturelles ».

Le vicomte de Melun, dont la vie presque tout entière fut consacrée aux œuvres de charité, était déjà connu dans le monde littéraire par des travaux justement estimés [1].

1. Il faut citer : la *Vie de la marquise de Barol*, la *Vie de Mlle de Melun*, fondatrice de l'hospice de Baugé, et la *Vie de la Sœur Rosalie*, qui fut couronnée par l'Académie française ; sans oublier *Un Pèlerinage à Einsiedeln*,

Les Mémoires qui viennent de paraître, en faisant apprécier la valeur morale d'Armand de Melun, donneront aussi une juste idée de son beau talent d'écrivain.

Mais on oublie si vite ceux qui ne sont plus, qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler en quelques mots ce que fut ce grand chrétien et la salutaire influence qu'il exerça pendant une quarantaine d'années, de 1838 à 1877, en faveur des classes populaires.

L'auteur des Mémoires appartenait à la famille des vicomtes de Melun, alliée des Bourbons, dont plusieurs membres ont occupé les grandes charges de la couronne et marqué avec honneur dans l'histoire de France.

« Il était grand, nous dit M. le comte Le Camus, d'une tournure élancée ; ses manières comme sa personne étaient naturellement distinguées : on devinait en lui le gentilhomme de race et de cœur... Le regard naturellement profond s'illuminait à toute impression noble et généreuse... Son premier abord était empreint d'une certaine froideur ; mais cette réserve, qui étonnait de la part d'un homme aussi foncièrement bon et bienveillant, était surtout faite de timidité ;... jamais une parole blessante ne sortait de ses lèvres ; il discernait les hommes, mais il évitait de les juger et surtout de blesser leur cœur ou leur amour-propre. »

Armand n'avait pas entrevu tout d'abord la carrière désintéressée qu'il devait parcourir plus tard. Il avait, comme tant d'autres, fait des rêves d'ambition et songé à entrer dans la diplomatie ; mais l'influence de Mme Swetchine, à laquelle se joignit bientôt celle de la sœur Rosalie, ne tarda pas à l'engager dans la voie des œuvres de charité, et, selon le mot du P. Lacordaire, « il s'y mit jusqu'au cou ». Écrivant à Mme Swetchine, le 26 juin 1838, il lui exprimait sa résolution « de consacrer toute sa vie, ses forces et son temps, à faire tout le bien qui serait en son pouvoir ». Jamais résolution ne fut plus fidèlement tenue.

Doué d'une intelligence vive et prompte, il employa toute son

l'*Histoire d'un village* et l'*Histoire d'une maison du faubourg Saint-Marceau*, et sans parler des remarquables rapports qu'il rédigea selon les circonstances. Il avait même commencé une *Histoire du concile de Trente*, pour laquelle il s'était imposé de laborieuses recherches ; mais sa vie d'action ne lui permit pas d'achever ce travail de longue haleine.

activité, tout son dévouement à découvrir les misères de l'humanité souffrante, à chercher les moyens de les soulager. « La *Société des amis de l'enfance* lui dut son premier règlement; le *Patronage des jeunes apprentis*, celui des *jeunes ouvrières*, qui comptent aujourd'hui à Paris plus de quatre mille jeunes gens et de quatorze mille jeunes filles, ont été créés par son initiative et ses efforts persévérants; l'*Œuvre de la Miséricorde*, instituée pour le soulagement des pauvres honteux, reçut de lui sa meilleure organisation. Il fonda également l'*Œuvre des Publications populaires*. » On peut voir dans les Mémoires la part qu'il prit à l'établissement des *sociétés de secours mutuels*. Napoléon III, qui y attachait tant d'importance, voulut qu'il en dressât lui-même les statuts. Il avait, un des premiers, creusé les problèmes sociaux que nous travaillons aujourd'hui à résoudre, et il réunit dans la *Société d'économie charitable* l'élite des hommes de son temps. La *Société de secours aux blessés militaires* fut la dernière œuvre dont il s'occupa, et au développement de laquelle il contribua dans une large mesure.

On le voit : enfants, ouvriers, pauvres honteux, tous les malheureux, en un mot, étaient l'objet de ses constantes préoccupations; et pour les secourir efficacement, il organisait des comités d'hommes et de femmes, qui lui prêtaient leur concours le plus empressé. Aussi de quelle estime, de quelle admiration son nom n'était-il pas entouré! Quelques mois après sa mort, M. le duc de Nemours, président de la *Société de secours aux blessés militaires*, se fit, dans l'assemblée générale de cette société, l'interprète de la douleur de tous, en exprimant ses regrets d'une perte si cruelle et en rendant un hommage reconnaissant à la mémoire de M. le vicomte Armand de Melun.

L'auteur des Mémoires s'est moins attaché au récit des événements auxquels il fut mêlé qu'à l'historique des œuvres fondées ou soutenues par lui; aussi, comme le remarque M. le comte Le Camus, ses souvenirs pourraient-ils s'intituler : « Mémoires d'un homme d'œuvres, d'un homme de bien. »

Aujourd'hui que tant de carrières sont fermées aux hommes de bien, celle des œuvres leur reste toujours ouverte; il n'est au pouvoir d'aucune tyrannie gouvernementale d'empêcher les chrétiens de se dévouer. Puissent donc ces Mémoires qui, je n'en doute pas, intéresseront vivement les lecteurs, apporter une lumière à

ceux qui chercheraient encore leur voie! Que Dieu leur inspire la pensée d'être les hommes de la charité! Là, ils trouveront, comme l'écrivait le vicomte de Melun pour son fils, « un aliment à leur désir d'agir, une application de toutes leurs facultés, l'action dans la plus complète indépendance. »

V. MERCIER, S. J.

Dom Maur Wolter et les origines de la Congrégation bénédictine de Beuvron. Esquisse biographique, par le R. P. Dom Gérard van Caloen, O. S. B., de l'abbaye de Maredsous. 1 vol. in-12 de 130 pages, avec un portrait. Bruges-Lille, Desclée, 1891.

La mort du fondateur et premier archi-abbé de la Congrégation de Beuvron a été une perte sensible, non seulement pour la grande famille de saint Benoît, mais pour l'Église entière.

Né à Bonn, le 4 juin 1825, Rodolphe Wolter était l'aîné de douze enfants, dont six se donnèrent à Dieu. Il était encore jeune élève d'humanités, que déjà il traduisait Racine en vers allemands, composait un dictionnaire étymologique et parlait couramment le français, l'anglais et l'italien.

Après de brillantes études à l'Université de Bonn, il fut reçu docteur en philosophie, entra au séminaire de Cologne et fut ordonné prêtre en 1851. Recteur du progymnase de Juliers, supérieur du collège épiscopal d'Aix-la-Chapelle, prédicateur distingué, Rodolphe Wolter renonça aux plus brillantes espérances pour se faire moine. C'est à Rome, au monastère de Saint-Paul hors les murs, qu'il prit l'habit de novice. Son frère Ernest, depuis Dom Placide, l'y avait précédé; son troisième frère, Charles, plus tard Dom Hildebrand, ne tarda pas à le suivre.

Durant son noviciat, qu'il fit à l'abbaye de Saint-Pierre de Pérouse, il se lia d'une respectueuse amitié avec le cardinal-archevêque, que Dieu destinait à gouverner son Église. A peine de retour à Rome, après sa profession, Dom Maur — tel fut désormais son nom — devint le correspondant de plusieurs revues allemandes et publia, avec le concours de Dom Nicker, un volume remarquable : *Stimmen aus Rom*, puis, seul, une série de brochures traduites en français sous ce titre : *les Catacombes de Rome.*

Tout cela n'était qu'une préparation à la grande œuvre de sa

vie, le rétablissement de l'ordre de Saint-Benoît en Allemagne. Rien n'est plus admirable que la fondation de Beuvron, en Souabe. Cet antique monastère, qui datait du huitième siècle, avait été sécularisé en 1803; mais un des derniers religieux avait prédit sa résurrection après un sommeil de soixante ans. La prophétie fut réalisée à la lettre.

On lira avec le plus vif intérêt l'histoire de cette renaissance, les rapports de Dom Maur avec Dom Guéranger; la restauration de l'abbaye et de l'église; les efforts du pieux et savant moine pour la réforme de l'art chrétien et de la musique religieuse; la fondation de Maredsous, en Belgique; les épreuves de la persécution et de l'exil en Tyrol, en Angleterre, en Bohême, où l'abbé proscrit plante de nouveaux rejetons de l'arbre vigoureux qui survivra à la tempête du *Culturkampf*.

Quelle belle vie! quelle sainte mort! Et comme les puissants persécuteurs semblent petits à côté de telles victimes!

Le récit que nous fait Dom Gérard van Caloen respire les vertus de son héros; tout y est plein de simplicité, de foi, de piété. Pas une parole amère, pas même un reproche. On sent que le fils, animé de l'esprit de son père, est un vrai moine. « Le moine, disait souvent Dom Maur, ne désire rien; il reste calme et paisible entre les mains de Dieu. » Et c'est pourquoi il fait de grandes choses.

CH. CLAIR, S.J.

Livre d'Or des élèves du pensionnat de Fribourg-en-Suisse (1827-1847). Grand in-8 de LXXVIII-452 pages. Montpellier, imprimerie L. Grollier, 1889.

Ce volume est un véritable monument scolaire où les curieux de l'avenir n'auront que l'embarras du choix pour faire des recherches à coup sûr. Rien n'a été omis pour rendre le recueil aussi complet que possible. Trois années d'un persévérant labeur et plus de deux mille lettres échangées dans toutes les partie du monde, ont permis aux auteurs d'augmenter la somme des premiers renseignements, et surtout de les classer avec un art parfait. Il serait vivement à souhaiter que chaque collège fût l'objet d'une publication rédigée sur ce plan.

Dans la première partie, on trouve un précis historique sur l'établissement, des notices biographiques sur les Pères ayant exercé quelque charge, et un tableau chronologique des recteurs

et des préfets suivi de la statistique du nombre des élèves par année.

La seconde partie comprend une série de notices sur les pensionnaires, plusieurs classements, parmi lesquels une liste des élèves d'après les carrières qu'ils ont embrassées. Dans ce catalogue, on rencontre des archevêques et évêques (il faudrait y ajouter aujourd'hui le cardinal Mermillod), des religieux et des prêtres, des pairs et sénateurs, des députés et représentants à tous les degrés, une phalange d'officiers de terre et de mer, des ministres, des industriels et des négociants, des propriétaires et des rentiers. Il y aurait là matière à une étude sociale sur les résultats de l'éducation congréganiste.

Un supplément, annoncé pour la fin de l'année 1890, ne nous est pas encore parvenu. Le compte rendu du *Reminiscere* de 1891 nous apprend qu'il est à l'impression. H. CHÉROT, S. J.

I. — **Marie-Julie Stiénon du Pré,** dame de Saint-André, par le P. Ch. Clair, S. J. In-8 écu de 100 pages, illustré. Société belge de librairie, 1891. Prix : 2 fr. 50.

II. — **Souvenirs d'une amie :** *la Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice*, par une religieuse ursuline. 2e édition revue et considérablement augmentée. 2 vol. gr. in-8 de VI-386 et 492 pages. Paris, Haton, 1891.

III. — **La Propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus :** *Anne-Madeleine Rémusat*, religieuse professe de la Visitation Sainte-Marie, au premier monastère de Marseille, d'après les documents de l'Ordre. In-8 de XXXIX-450-120 p. Lyon, Vitte, 1891. Prix : 5 francs.

I. — Rien d'éclatant dans la vie extérieure de Marie-Julie, morte en 1885, à l'âge de trente ans, après sept années de vie religieuse. Ni extases, ni visions, ni mortifications extraordinaires, ni miracles. Pieuse, charitable, dévouée, soucieuse de plaire à Dieu, toujours fidèle au devoir, « elle a vécu une longue vie pour avoir excellemment fait les moindres choses ». Le P. Clair nous la donne à connaître par ses actions brièvement racontées et surtout par des citations de ses écrits. Ce n'est pas un tableau ; la matière ne le comportait point : c'est un médaillon gravé avec

soin, quelque chose comme ces dessins à la sanguine qui ornent le commencement et la fin des chapitres.

II. — Théodelinde Dubouché, en religion sœur Marie-Thérèse, est une nature bien autrement complexe, une de ces physionomies aux traits caractéristiques qu'on ne saurait oublier quand on les a vues une fois. Intelligence d'élite, imagination d'artiste, volonté de fer, cœur débordant d'affection, folle d'indépendance, de gloire et de plaisir, élevée par ses parents dans l'ignorance des vérités religieuses et le mépris de la dévotion, elle aime le monde, fréquente jusqu'à l'âge de trente-trois ans les salons, les théâtres et les ateliers de peinture, sans qu'une pensée ou un désir coupable effleure jamais son âme. Dieu veillait sur elle. Il lui avait donné dès son enfance l'instinct de la piété et l'amour des grandes vertus : plus tard, il l'attire à lui par des faveurs de choix qui la séparent peu à peu de tout ce qu'elle aimait et la transforment en apôtre de la réparation. Elle convertit son père et sa mère, se dévoue au soin des pauvres et des infirmes, accepte la direction de quelques âmes d'élite, fonde à Paris, puis à Lyon, la Congrégation de l'Adoration réparatrice, et meurt en 1863, à l'âge de cinquante-quatre ans, les yeux fixés au ciel, en s'écriant : « Je vois, je vois, je vois. » L'auteur, élève et amie de Théodelinde, nous dépeint les deux phases de cette vie admirable avec une abondance excessive de détails et de citations. Les salons où a paru la fondatrice, les personnes qu'elle a connues, les voyages qu'elle a faits, les élèves qu'elle a formées, ce qu'elle a vu, dit ou pensé à chacune des périodes de son existence, tout est rapporté par le menu avec la complaisance du biographe enthousiaste qui ne veut rien omettre de ce qu'il sait. Nous sommes avertis d'ailleurs dans la préface qu'on n'a pas voulu faire une œuvre littéraire, mais un recueil de souvenirs, une étude d'âme. L'âme est admirable, l'étude aussi fouillée que possible ; ne demandons pas autre chose que ce qu'on a voulu nous donner.

III. — C'est plus qu'une étude, c'est une vraie *Vie* que l'historien d'Anne-Madeleine Rémusat a voulu nous donner, et il l'a composée de manière à décourager, ou peu s'en faut, ceux qui voudraient recommencer le travail. Les documents sont nombreux, sinon de première main ; le récit, toujours sobre, animé,

coloré, ne s'attarde qu'aux moments où il le doit; l'étude du milieu éclaire de son vrai jour le portrait du personnage; l'intérêt se concentre tout entier sur la peinture de cette âme de choix que Dieu travaille et qui travaille avec Dieu. L'œuvre a été conçue d'après les exigences de l'hagiographie moderne; seul, le style rappelle peut-être par endroits la prose mystique de saint François de Sales, et nous reporte involontairement trop loin dans le passé: léger défaut, en somme, dans un récit qui a tant de mérites et intéresse par tant de côtés.

Bien différente de Théodelinde, Anne-Madeleine Rémusat n'eut point à se détacher du monde qu'elle ne connut jamais. A huit ans, elle parle de se faire religieuse; à douze, elle entend Notre-Seigneur lui dire : « Je cherche une victime, et c'est toi que je choisis; » à quinze, elle entre au noviciat de la Visitation. Alors commence pour elle une vie de martyre et d'apostolat : veilles, macérations, fièvre, toux incessante, délaissements intérieurs alternent avec les consolations divines, les extases, les visions prophétiques. Elle prédit, deux années à l'avance, le fléau qui devait décimer Marseille en 1720, et plus tard, dicte à Mgr de Belsunce les conditions auxquelles Dieu y mettra fin. Elle établit dans la ville l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle du Sacré Cœur, multiplie ses conseils aux personnes du dehors, convertit un grand nombre d'âmes et meurt en 1730, de la mort des saints. Son souvenir reste populaire, ses reliques opèrent des guérisons merveilleuses, si bien que Mgr Robert, évêque actuel de Marseille, demande l'ouverture de son procès de béatification et ne désespère pas de voir, avant longtemps, le monde chrétien entourer des mêmes honneurs le nom d'Anne-Madeleine et celui de Marguerite-Marie. C'est aussi le vœu de son historien et ce sera sa récompense d'en avoir, nous l'espérons, hâté par son livre la réalisation.

J.-F. ALRIC, S. J.

I. — Un apprenti modèle. Nunzio Sulprizio (1817-1836), par le comte Édouard Le Camus. In-12 de 208 pages, illustré. Paris-Lille, Société de Saint-Augustin. Prix : 90 centimes.

II. — Vie de Jean-Baptiste Laroudie, *du Tiers Ordre de Saint-François d'Assise*, par Roger des Fourniels; préface de M. l'abbé Garnier. In-8 de 240 pages, illustré. Paris-Lille, Société de Saint-Augustin. Prix : 1 fr. 30.

Voilà deux excellentes publications, qui ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques des *Patronages* et des *Cercles d'ouvriers*.

Nunzio Sulprizio est ce jeune apprenti forgeron dont Léon XIII proclamait naguère les vertus héroïques, à l'occasion du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague. Victime des brutalités d'un tuteur avare et grossier, Nunzio tomba frappé d'un mal incurable, qu'il supporta avec une résignation surhumaine. Recueilli au château du colonel Wochinger, le pauvre orphelin, à peine âgé de dix-neuf ans, s'éteignit doucement entre les bras de son bienfaiteur, qui le traitait comme un fils.

II. — Non moins admirable est la figure de ce brave tanneur limousin, J.-B. Laroudie, dont le livre de M. des Fourniels nous raconte la vie édifiante. Après des journées tout entières consacrées à son rude métier, l'ouvrier-apôtre trouvait encore dans son zèle assez de forces pour visiter, au nom de la Société de Saint-Vincent de Paul, dont il était membre, les mansardes les plus abandonnées, et là, versant dans le sein des pauvres, avec des paroles d'efficace consolation, des aumônes abondantes prélevées jusque sur son nécessaire, on le voyait passer de longues heures à enseigner aux enfants, en présence des parents, le catéchisme et les prières. Plusieurs fois, il fit le pèlerinage de pénitence aux saints Lieux, se prodiguant au service de ses compagnons moins robustes que lui ; mais rien n'est plus touchant que de voir cet humble ouvrier, aux manières brusques, à la parole inculte, s'agenouiller rayonnant de bonheur aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et, tout en larmes, lui glisser dans la main, en la couvrant de baisers, une pièce de 10 francs, fruit de ses modiques épargnes.

Nous félicitons les deux auteurs d'avoir si bien mis en lumière ces modèles de l'apprenti et de l'ouvrier chrétiens ; à l'émotion sincère de leurs récits, on reconnaît deux de ces hommes d'élite qui, à l'exemple de M. le comte de Mun, ont mis au service des pauvres et des petits toute la générosité de leur grand cœur et toutes les ressources de leur talent. P. MURY, S. J.

Un Voyage à Terre-Neuve, par J. Thoulet, professeur à la Faculté des sciences de Nancy. Gr. in-12 de 176 pages et 4 gravures. Paris, Berger-Levrault. Prix : 3 francs.

M. Thoulet visita Saint-Pierre, Miquelon et Terre-Neuve, en 1886, chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique. Les notes de touriste qui remplissent les douze chapitres du livre peuvent, semble-t-il, se ramener à trois sortes : 1° notes *descriptives* visant au pittoresque, impressions personnelles affectant l'humour : c'est presque tout l'ouvrage ; 2° notes *scientifiques*, hérissées de termes techniques, mais trop peu développées, sur le monde sous-marin d'animaux et de végétaux dans les mers glaciales, sur la constitution géologique du Labrador, sur les moustiques du Nord, sur les chiens de Terre-Neuve : mal fondues dans l'ensemble, flottant çà et là, comme les algues sur les flots, manquant de suite et de netteté, ces observations, qui pouvaient faire le grand charme du livre, sont dépourvues d'intérêt et de profit pour le lecteur ; 3° notes *historiques*, condensées dans le chapitre IV, résumé incomplet des démêlés et des négociations auxquels a donné lieu entre la France et l'Angleterre la clause du traité d'Utrecht, confirmée au traité de Versailles, qui accorde aux Français le droit exclusif de pêche sur la côte ouest de Terre-Neuve, pendant six mois de l'année.

Hélas ! même les notes *descriptives* n'ont rien de la grâce légère ni de l'originalité qu'on attend d'un voyageur français livrant au public le secret de ses observations personnelles. L'auteur, qui ne craint pas de parler beaucoup de lui, s'y reprend à cent fois pour nous parler des « émotions les plus délicieuses », des « sensations les plus charmantes », éprouvées dans sa vie de voyages ; tantôt lorsqu'il arrive « un beau matin, et un matin beau (*sic*), seul, tranquille, les mains dans les poches, pour la première fois dans une ville,... rencontre un chien ou un chat d'honnête figure, croit toujours qu'ils lui souhaitent la bienvenue, et il lui prend envie de leur serrer la patte en les assurant de sa reconnaissance » (p. 24) ; tantôt, lorsque « sans personne pour arrêter les mouvements de vos coudes et de vos pensées, en face de la nature sauvage, qu'aucun homme n'a encore déformée, gâtée, martyrisée, souillée, on a l'ineffable conscience d'être aussi heureux, aussi exempt d'espérances, de regrets, de haine et d'envie que l'enfant au berceau, qui, gorgé de lait, les lèvres roses, les poings fermés, ouvre ses yeux ». (P. 38.)

Veut-on savoir quelles réflexions lui inspire le lavage du pont pendant la traversée ? Après avoir dit que c'est un talent, un art,

un privilège, que, « un peu plus, ce serait un sacerdoce », M. Thoulet nous ramène encore à l'idée du bonheur dont l'analyse l'obsède : « Le fumeur d'opium aspire sa fumée et il entre dans la béatitude, le fakir indou considère son nombril et il voit le ciel s'ouvrir, le matelot frotte et ses yeux se perdent dans l'infini, il frotte et il rêve, il frotte, et par la pensée il échappe pour un instant au quartier-maître,... il frotte, frotte, frotte et il est heureux. » (P. 18.)

C'est là tout l'intérêt ordinaire, l'élévation de sentiments, la saveur et l'aisance de style du *Voyage à Terre-Neuve*. Encore, toutes les pages n'en sont-elles pas également inoffensives, surtout pour des jeunes gens. J. LE G., S. J.

Autour de l'île Bourbon et de Madagascar (fragments de lettres familières), par François DE MAHY. In-18 de 287 pages. Paris, Lemerre, 1891. Prix : 3 fr. 50.

M. F. de Mahy vient de publier le récit d'un voyage autour de l'île Bourbon et de Madagascar. Ce volume est d'une agréable lecture; l'auteur évite assez heureusement les banalités ordinaires à un récit de voyage et peint avec art et émotion les beaux sites qu'il rencontre. Il se demande dans la préface si son volume aura des lecteurs. Il en aura assurément, et de sympathiques.

Mais cet écrit nous attire moins comme œuvre littéraire que comme étude de politique coloniale. Surtout en ce qui touche Madagascar, l'étude est superficielle : c'est un voyage *autour* de l'île, et comme qui dirait autour de la *question*. Elle n'est pas approfondie et ne pouvait guère l'être par un touriste trop ému par de joyeuses réceptions, pour juger froidement des choses. D'ailleurs, cet ouvrage devait, par sa nature même, rester à la surface des choses. On ne peut demander à des fragments de lettres une étude suivie et telle que M. de Mahy saurait certainement la produire. Nous sommes heureux, du reste, de louer l'intelligente et patriotique direction qu'il rêve pour la politique coloniale de la France, et nous partageons bien volontiers les jugements et les blâmes que lui arrachent les pusillanimités et les anglomanies du gouvernement, ses fautes surtout pendant l'expédition de 1883 à 1886.

Nous aurions aussi à reconnaître une grande exactitude dans les détails qu'il donne sur ces contrées, bien qu'ils soient d'un homme qui ne fait que passer et qui juge par impressions : Vohémar, Sainte-Marie, Nossi-Bé sont bien décrits ; le tableau de Diego-Suarez est certainement trop flatté. M. de Mahy a eu l'heureuse chance de rencontrer partout de vieux amis : cette suite non interrompue de banquets et de toasts lui a fait trop voir tout en beau et le porte trop à cacher le revers de la médaille.

Nous souhaitons de tout cœur à M. de Mahy un voyage, non plus autour de Madagascar, mais dans l'Imerina ; il gagnerait à voir ce ministre remarquable qui naguère encore disait, dans un discours public, à la barbe du résident général : « Nous saurons nous gouverner nous-mêmes. » Un séjour de quelques mois à Tananarivo et quelques affaires à traiter avec la cour malgache montreraient à l'éminent député de Bourbon qu'il est très facile de dire en théorie : « Madagascar appartient à la France ; » mais que de la théorie à la pratique il y a loin.

Ce livre appelle une autre critique. M. de Mahy est républicain et libre penseur ; c'est un fait connu, nous dit-on. Sa piété filiale pour la République est touchante ; et on ne peut être qu'édifié de savoir qu'il a pleuré de dévotion en entendant chanter, à bord du Nielly, *Domine salvam fac rempublicam !* Mais son esprit irréligieux est sans excuses, surtout dans cette question. Le prêtre et le missionnaire apparaissent rarement dans son livre, et presque toujours caricaturés, avec un air ridicule ou odieux. M. de Mahy sait pourtant quel rôle de dévouement remplissent à Madagascar les missionnaires français : dans sa rapide promenade autour de l'île, il a vu ce que pendant la guerre les missionnaires faisaient pour les soldats français, et souvent, à Paris, il a montré qu'il reconnaissait en eux les meilleurs promoteurs des intérêts de la France. Mais alors, pourquoi un homme chevaleresque comme M. de Mahy ne fait-il guère que plaisanter au sujet de ces apôtres qu'il estime assurément ? Pourquoi, s'il les a admirés, n'ose-t-il pas le dire ? Cette question et l'expression du regret qu'elle renferme ne sauraient étonner ni blesser de la part d'un Malgache catholique.

VENANCE ANDRIAMANIFATRA, S. J.

Hermann et les Hohenzollern ou *Destinées de la Prusse*, par M. l'abbé Florent Dumas. 1 vol. in-12 de 285 pages. Société de Saint-Augustin. Prix : 3 francs.

Cet *Hermann*, dont le nom est accolé à celui des *Hohenzollern*, est un moine cistercien du treizième siècle, auteur d'une prophétie sur les destinées de la maison prussienne qui a restauré l'empire allemand. Cette prophétie est connue en Allemagne sous le nom de *Vaticinium Lehninense*, parce que Hermann habitait le monastère de Lehnin, dans le Brandebourg. Elle est écrite en vers latins, et ne compte pas moins de cent hexamètres. Nos voisins d'outre-Rhin veulent y trouver des assurances de prospérités inouïes pour les margraves devenus empereurs. M. l'abbé Dumas, au contraire, interprète *d'une façon plus sinistre* ces oracles écrits en vers léonins ; il prétend y voir annoncée clairement l'extinction prochaine de la famille qui règne sur les rives de la Sprée depuis 1415.

Nous ne nous mêlerons pas de trancher le différend ; mais, à ceux qui aiment à lire dans les secrets de l'avenir, nous dirons qu'ils trouveront dans le livre de M. Dumas de quoi satisfaire amplement leur curiosité. D'autres parcourront peut-être avec plus d'intérêt le chapitre qui traite de l'authenticité du *Vaticinium*, ou celui qui est intitulé : « Un prototype des rois de Prusse. »

P. MURY, S. J.

I. — **Autour des dépouilles de l'Empire ottoman.** *Bulgares et Russes vis-à-vis de la triple alliance*, par Paul Marin, capitaine d'artillerie. In-12 de 347 pages. Paris, L. Baudoin, 1891.

II. — **La Mission de Jeanne d'Arc.** Conférence faite à Gênes à la *Società di Letture e Conversazioni scientifiche*, par Paul Marin, capitaine d'artillerie. In-8 de 63 pages. Gênes, Ciminaga, 1891.

I. — Le nouveau livre de M. Paul Marin — il faut bien le distinguer de la brochure, quoiqu'il en ait un peu les allures éphémères — cherche les enseignements à tirer des événements qui se sont déroulés en Europe, de 1878 à 1881. Il passe en revue le traité de San Stefano, le congrès de Berlin, l'élection d'Alexandre I[er],

prince de Bulgarie, le traité de Kasar-Saïd et les entrevues de Gastein, de Kissingen et de Vienne. « Combien, parmi nos contemporains, — c'est une remarque de l'auteur, — se souviennent avec exactitude de leurs impressions d'alors? » Avec l'aide de documents divers et en particulier de l'*Année politique*, il nous les remet heureusement en mémoire. C'est plaisir de repasser avec lui les pages oubliées de l'histoire qui s'est faite sous nos yeux, il y a quelque dix ans. Non pas que l'ordre suivi dans la composition de l'ouvrage soit toujours irréprochable; on peut se rendre compte de certaines disparates, rien qu'en parcourant les lignes qui courent en tête des pages et les résument. Les affaires de Tunisie en particulier sont racontées deux fois de suite, selon les sources diverses où puise l'auteur. Il est, en somme, bien informé et animé d'un esprit assez impartial.

On n'aurait donc pas de bien grosses querelles à faire à cet ouvrage s'il restait un simple *memento;* mais l'auteur le fait tourner à la thèse, et veut à tout prix nous imposer les conclusions développées dans la préface. Que les russophiles soient imprudents et encombrants, soit; nous n'y contredirons pas; est-ce une raison pour vouloir que nous devenions, coûte que coûte, les alliés de l'Allemagne? La paix universelle, cette utopie toujours caressée, fût-elle assurée à ce prix, le sentiment national aurait encore de la répugnance à l'accepter. Quand on a le courage d'aller là-contre, pourquoi se montrer susceptible à l'endroit de la critique, et trouver mauvais que tout le monde ne soit pas de votre opinion? M. Marin démontre bien que la Russie avait conçu par ambition ses projets sur la Bulgarie, mais ne se souvient-il plus de ce qu'il dit lui-même sur la perfidie de la Prusse, nous offrant Tunis afin de nous aliéner l'Italie et de préparer contre nous cette triple alliance dans laquelle il voudrait nous faire entrer? Lui qui se rappelle volontiers ses souvenirs classiques, a-t-il donc oublié le *Timeo Danaos et dona ferentes?* Il paraît familier avec La Fontaine, dont il cite souvent les fables avec bonheur. Eh bien! quand le renard, adoucissant sa voix, vient nous dire :

> Nous ne sommes plus en querelle;
> Paix générale cette fois,

faut-il blâmer le coq gaulois de rester en sentinelle, et même

d'annoncer l'arrivée prochaine de deux levriers qui lui donneront du renfort ? Sans croire absolument aux levriers, il est toujours bon d'en imposer au renard. Vaudrait-il mieux descendre pour se jeter dans ses bras ? La cause de la paix universelle n'y gagnerait rien. Nous ne saurions, de ce côté des Vosges, « apprendre une meilleure nouvelle que celle de cette paix », mais elle ne sera jamais plus sûre qu'avec une France respectée. *Si vis pacem, para bellum.* Si nous voulons n'avoir rien à redouter, montrons que nous avons encore du cœur. La force morale, le patriotisme, les croyances religieuses, seraient notre sauvegarde.

II. — M. Paul Marin doit être de cet avis, puisqu'il aime à parler de Jeanne d'Arc et qu'il en parle bien.

Dans la conférence qu'il a faite à Gênes, il la défend d'avoir été une hallucinée, et il établit la réalité de ses voix. Mais il s'appuie pour cela sur les faits de spiritisme relevés par le docteur Crookes : pourquoi pas sur la foi catholique, tout simplement ?

A. DES GRÉES.

Au loin, *souvenirs de l'Amérique du Sud et des îles Marquises,* par Aylic MARIN. 1 vol. in-8 de 384 pages, illustré. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891.

A bord du croiseur *le Mistral*, M. Aylic Marin a visité l'Amérique du Sud, traversé le détroit de Magellan, exploré les Marquises. Ce récit de voyage, que le narrateur dédiait à son fils, en date du 1er janvier 1891, a dû être pour l'enfant une précieuse étrenne. Grands et petits trouveront profit et plaisir à feuilleter ces notes où le navigateur, de retour au foyer, nous dit simplement :

J'étais là, telle chose m'avint.

La chose est toujours intéressante et bien contée, avec croquis et dessins à l'appui.

Quelques coupures insignifiantes permettraient d'introduire ces *Souvenirs* dans les bibliothèques de collège. A propos de sainte Rose de Lima, M. Aylic Marin nous permettra-t-il de lui indiquer les leçons du bréviaire romain, à la date du 30 août ? Il y trouvera des détails authentiques et charmants sur la Rose péruvienne. Un mot encore : il est vrai que l'aménité de la jeune vierge, tertiaire de Saint-Dominique, trancha d'une façon heu-

reuse sur l'âpreté de certains conquérants espagnols ; mais n'oublions pas que les adorateurs du soleil ne se faisaient faute de verser le sang humain dans leurs sacrifices. C'est un point d'histoire que la jeunesse catholique ne connaît pas toujours assez.

E. PUJO, S. J.

Le Huitième Centenaire de saint Bernard. *Discours prononcés à l'occasion des fêtes des 14, 15, 16, 17 et 18 juin 1891*, publiés par l'évêché de Dijon. In-8 de xxxvi-259 pages. Dijon, imprimerie Darantière, 1891.

Ceux qui ont assisté comme nous à ces fêtes inoubliables sauront gré à l'auteur de ce recueil d'avoir fixé, sinon ravivé ces souvenirs. Ceux qui n'ont entendu que de loin les échos de ce retentissant triomphe fait par la Bourgogne et par la France au grand saint né à Fontaines, ne lui seront pas moins reconnaissants d'avoir reproduit en un format commode tant de morceaux oratoires dispersés dans les journaux ou demeurés encore inédits.

En tête du recueil figure un document qui est la clef et l'explication des autres pièces. C'est la lettre pastorale adressée par Mgr Oury, évêque de Dijon, le 19 mars 1891, pour le règlement des fêtes prochaines. Il ne nous appartient pas de louer ce mandement ; il faudrait le lire. Monseigneur fait voir en la personne de saint Bernard un compatriote à glorifier, un saint à imiter, un protecteur à invoquer. Les pensées fortes qui se pressent dans cette prose sévère et puissante ont le mérite très particulier de s'adapter toujours aux conditions actuelles de la société, de viser les maux du jour et d'en indiquer le remède. Au milieu des sottes prétentions de certaines couches parvenues et d'utopistes niveleurs, Monseigneur montre ce qu'il y a de grand, pour une nation comme pour une famille, dans ces gloires du passé. Ni la fertilité du sol, ni l'étendue des frontières, ni la prospérité des finances ne font les vraies patries. Le patrimoine des peuples et des individus est constitué avant tout par les traditions et les hommes.

La Bourgogne, qui a produit, rien que dans l'éloquence sacrée, saint Bernard, Bossuet et Lacordaire, était capable d'entendre ce langage.

Aussi s'est-elle véritablement portée tout entière au berceau glorifié du plus illustre de ses enfants.

Elle n'avait pas attendu la dernière heure pour rendre cette

manifestation digne du saint. Dès le 8 septembre 1888, M. le chanoine de Bretennières auquel Dijon doit, parmi tant de bienfaits, la restauration des ruines de Fontaines, avait attiré l'attention de Mgr Lecot, prédécesseur de Mgr Oury, sur le huitième centenaire de la naissance de Bernard, et l'évêque avait noblement répondu à cet appel. Léon XIII lui-même s'était grandement réjoui, lorsque l'idée de promouvoir cette solennité lui avait été soumise par le prélat dijonnais. « Saint Bernard, s'était-il écrié, saint Bernard, l'ami si tendre de la sainte Vierge, le commentateur inspiré du livre des Cantiques, l'auteur de ces exhortations à ses frères, pleines à la fois de tant de lumière et de tant de force ! Saint Bernard, ce grand régulateur de la vie religieuse ! Oh ! oui, je bénis vos projets et je vais m'y associer de toute mon âme... Oui, il faut faire de belles fêtes : elles n'honoreront jamais trop un si grand saint, et elles devront être si utiles ! Car les fortes leçons, données par saint Bernard aux hommes de son temps, sont bien les leçons que réclame le temps présent. » Et, quelques jours plus tard, le Pontife qui, par les qualités de son esprit et son action sur ses contemporains, rappelle si bien l'influence du moine de Clairvaux, déclarait dans un bref que cet hommage rendu au grand docteur n'est pas seulement un devoir, mais une chose éminemment utile et opportune, et il proposait à notre admiration ce maître dans la doctrine, dont la parole, regardée comme la voix du Seigneur, brisait le front des superbes et tranchait « toutes les questions qui divisaient et mettaient malheureusement en lutte, les uns contre les autres, les hommes de son temps ».

Après avoir cité intégralement le texte de ces précieux enseignements, le rapporteur du *Centenaire* nous fait, dans un récit détaillé et vivant, assister aux cérémonies qui pendant cinq jours consécutifs, partagés entre Dijon et Fontaines, furent si variées et si nouvelles pour le pays.

L'avouerons-nous ? Il nous semble que, malgré l'éclat de son style et la fidélité de ses descriptions, il n'évoque point, pour qui ne l'a pas vue, la splendide décoration de l'église Saint-Michel. Au dehors, au-dessus du portail si mouvementé d'Hugues de Sambin, les armoiries de saint Bernard *de sable à la barre échiquetée d'or et de gueules*, apparaissaient au milieu d'oriflammes et de drapeaux qui semblaient rajeunir la vieille façade noire et nous reporter au temps où les vives couleurs y émaillaient les

images des saints. En dedans, c'est une éblouissante profusion de tentures, où se détache, pâle et ascétique, la figure du saint moine.

Plus éloquente encore que cette lumineuse apparition a été la station oratoire que l'église a entendue pendant le *triduum*. Mgr Gonindard, le R. P. Didon et Mgr Perraud ont tour à tour rivalisé d'inspirations élevées et de langage chaleureux ou académique, pour faire revivre la saisissante histoire du fondateur de Clairvaux, du prédicateur de la deuxième croisade et du patriarche du monachisme en Occident. Mgr Carra, recteur des Facultés catholiques de Lyon, le R. P. Sylvestre et le R. P. Leclercq alternèrent le matin avec les orateurs du soir.

J'ai hâte d'arriver au compte rendu de la fête de Fontaines, qui couronna, le mercredi 17 juin, les fêtes de la ville. C'était un curieux spectacle de contempler la foule dont les longues files se déroulaient en rubans bariolés à travers prés et vignobles. Fontaines est bien changé depuis que M. de Bretennières y a passé. Là où quelques maisonnettes, percées de meurtrières par les garibaldiens, flanquaient la petite chapelle fleurdelisée, bâtie sous Louis XIII, s'élève aujourd'hui un donjon féodal. Il a été construit sur les fondations du château où, l'an 1091, Bernard naquit. La chapelle, rajeunie elle aussi, occupe, dit-on, l'emplacement de la chambre où fut le berceau. A mesure que l'on approchait, ce sommet de cité seigneuriale dessinait ses créneaux et ses aiguilles, traçant plus nettement sur le bleu ardent du ciel les crêtes hérissées des murs de pierre, les panaches de verdure de ses noyers séculaires, les guirlandes et les banderoles qui s'échappaient de toutes les fenêtres, les trophées de drapeaux aux couleurs pontificales et françaises.

Le défilé des prélats fut une scène d'un autre âge. Ces abbés cisterciens avec leur blanche mitre de lin, leur crosse d'ébène ou de buis, fendirent pendant longtemps les flots serrés d'une foule qui n'avait point vu, et ne reverra sans doute jamais pareil cortège. Quand ils se furent rangés sur l'estrade, on eût dit un concile, quelque chose comme l'assemblée de la cathédrale de Sens, où fut condamné Abailard.

La parole vibrante de Mgr Turinaz interpréta les sentiments de cet immense peuple acclamant la gloire de ses saints. Tandis qu'il comparait le douzième siècle au dix-neuvième, les fidèles qui écoutaient ces heureux rapprochements témoignaient par

leur attitude combien la religion est encore vivace parmi nous.

Le lendemain, eut lieu la fête cistercienne. Pas plus que le catholicisme, le monachisme n'est mort.

H. CHÉROT, S. J.

Tribunes et tréteaux. Esquisses parlementaires, par Étienne Salliard. In-8 de xxiii-196 pages. Paris, Flammarion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Voilà bien des choses en quelques pages ! — Esquisses parlementaires. Presse et Parlement. Feuilles volantes. — Sous ces titres un peu vagues, le dernier surtout, sont crayonnés les profils des parleurs et des écrivains de notre temps. Quelques bons aperçus politiques, quelques coups d'œil exacts sur la société, font regretter que l'auteur soit resté de parti pris à la surface des questions.

Cette critique renferme un éloge. M. Salliard juge sainement la liberté de la presse; il flétrit comme il convient la ligue maçonnique de l'enseignement; il estime fort l'*Univers* et donne les raisons de son estime. Sur ce fonds de doctrines saines, l'étude sérieuse permettrait au jeune écrivain d'élever un ouvrage où l'idée, suivie et développée avec art, satisferait pleinement l'intelligence du lecteur. Les ébauches de M. Salliard nous mettent à même de pressentir le livre que son talent est capable de nous donner.

Une réflexion à propos du dernier chapitre. La camaraderie peut avoir du bon, mais il n'en faudrait pas abuser en politique ni en littérature. M. Salliard sait tenir une plume, et une plume bien tenue peut valoir une épée au service du vrai. Le mécréant n'a droit qu'à une estafilade, et jamais à une poignée de main.

E. PUJO, S. J.

Une grande œuvre à Paris : *l'orphelinat d'Auteuil et l'abbé Roussel*, par le chanoine E. Guers. In-8 de xlviii-426 pages. Paris-Auteuil, imprimerie de l'Orphelinat, 1891.

M. le chanoine E. Guers a élevé ce monument en l'honneur de M. l'abbé Roussel, fondateur et directeur de l'œuvre si utile d'Auteuil; il décrit les préludes, les difficultés, les progrès, les succès de cette mission permanente pour le relèvement moral et

matériel des enfants délaissés. Après avoir parlé du respectable abbé Roussel, il paye une dette de reconnaissance envers ceux qui, par leur plume, leur activité et leur générosité, ont été les bienfaiteurs de l'œuvre. A. LEFÈVRE

LITTÉRATURE

ROMANS

Nouveaux Mémoires des autres, par Jules SIMON, de l'Académie française. Illustrations de Léandre. In-12 de 360 p. Paris, Testard et Flammarion, 1891.

Ce livre devrait avoir pour titre « Historiettes et fantaisies », plutôt que « Mémoires », même avec un correctif. Ce sont, dit l'éditeur, « des anecdotes vécues, de réels souvenirs ». Je n'y contredis pas absolument : il y a beaucoup de réel sans doute, beaucoup de personnel surtout; mais si les anecdotes sont *vécues*, il semble aussi qu'elles soient embellies. Au fond, si on le pressait un peu, M. Jules Simon ne se défendrait pas trop de les avoir idéalisées, quoiqu'il dise avec un air de bonhomie : « J'écris ces notes pour me rappeler, et non pour me glorifier. Ce n'est ni un plaidoyer, ni une confession, ni une histoire. Je revois ma vie comme dans un rêve, et j'y prends une sorte de plaisir mélancolique. Je devrais peut-être garder ces rêveries pour moi. Ma seule excuse pour les publier, c'est qu'ayant beaucoup côtoyé les grands hommes, il m'arrive souvent d'avoir à parler d'eux. Ce sont mes Mémoires que j'écris, mais c'est presque toujours M. Cousin que je raconte. Après lui, ce sera M. Thiers. Qu'est-ce que l'autobiographie d'un homme de rien? C'est une série d'indiscrétions sur les autres. » Et voilà comment, au lieu d'écrire ses Mémoires, comme tout le monde, il intitule ces souvenirs : « Mémoires des autres ». Je ne sais, mais cela même pourrait bien n'être qu'une coquetterie de plus. Car, visiblement, M. J. Simon est en coquetterie avec le public. Il ne se croit pas tout à fait « un homme de rien », quoi qu'il en dise; il est trop clairvoyant pour cela sur ses moindres mérites, et il sait tout aussi bien que vous et moi que M. J. Simon est quelqu'un. Ce n'est donc pas uniquement pour

parler des « autres » grands hommes qu'il écrit, c'est bien un peu pour parler de soi. On pourrait même retourner sa phrase modeste et dire : Ce sont les Mémoires des autres qu'il écrit, mais c'est presque toujours lui-même qu'il raconte.

Il est vrai qu'il se raconte avec tant d'abandon. Si, pendant ses trois dernières années de collège, il fut toujours le premier, excepté « une seule fois », où il fut le second, s'il le remarque en passant et s'il ajoute : « Cette éclipse passagère fut un événement dans le collège et un peu dans la ville ; » s'il dit : « J'avais pourtant des compétiteurs de grand mérite, » et s'il les nomme, oh ! ce n'est pas par vaine gloire. Un philosophe, un ancien ministre de l'instruction publique, un homme que l'on choisit pour parler au nom de la France quand il faut du décorum, est bien au-dessus de cette vanité enfantine ; mais que voulez-vous ? il le dit parce que c'est comme cela. Il n'y a pas de plus fiers ni de plus doux triomphes que ceux du collège ; il écrit pour se rappeler, tout simplement ; et à quoi serviraient les souvenirs si ce n'était à rendre hommage à la vérité ? Cependant, pour un homme qui nous dit parfois : « Admirez la précision de mes souvenirs, » comment se fait-il qu'il ait donné des répétitions à 3 francs par mois (p. 58), ce qui, à huit répétitions par jour, ne faisait que 24 francs, quand sa pension en coûtait 25, et que ces mêmes répétitions soient de 5 francs à la page 253, ce qui lui aurait valu 15 francs de boni et aurait pu dispenser le conseil général de lui allouer à la fin de l'année, comme fort en thème, une gratification de 200 francs ? De même, où a-t-il vu qu'on vendît à la fois des pommes et des cerises ? Même à Hennebont, au pardon de la Victoire, cela ne se voit guère. On ne le croira pas, si l'écrivain ne précise ses souvenirs jusqu'à dire la saison. C'est peut-être l'éplucher de bien près ; mais puisqu'il nous raconte ses petits calculs et nous dit tous ses secrets ! De la part d'un homme comme lui, les moindres détails ne sont-ils pas intéressants ?

Et charmants donc ? Les souvenirs de Saint-Jean-Brivelay, du collège de Vannes, des jardins d'Hennebont, nous montrent la Bretagne dans tout l'attrait de sa simplicité antique. Encore qu'il se moque un peu de ces vieilles mœurs, M. J. Simon avouera que la Bretagne du passé, avec sa religion, ses traditions, sa noblesse même d'autrefois, ne fait pas trop mauvaise figure dans ses récits. Si l'on s'y aimait tant, il reconnaîtra que l'unité de foi faisait le

lien des âmes; que n'a-t-il un regret pour cette foi perdue! Elle pourrait renaître, si elle était arrosée par des larmes. Son pays a changé sans doute, moins peut-être qu'il ne pense; mais lui, il a changé bien davantage. Il a oublié même le langage catholique avec la langue bretonne. On sourira là-bas de l'entendre parler des trois messes de Noël, « dont une bonne et deux blanches », et aussi du ton dont il loue une dévote « affiliée aux conférences du mois de Marie ». On pouvait attendre un langage plus correct, sinon d'un académicien, du moins de l'ancien moniteur des enfants de chœur de Vannes. Sous ce rapport, un enfant de chœur en remontrerait à M. Jules Simon.

Mais par ailleurs, quel maître dans l'art d'écrire! Quand on voudra retrouver ce que jadis on appelait le style simple, il faudra relire ses récits. On ne raconte plus ainsi de nos jours. Et s'il se meut avec aisance dans les souvenirs, combien plus dans la fantaisie. *Voyage de noces*, *Un Crime*, *Thérèse*, sont des nouvelles absolument délicieuses; mais la broderie y est tout, je le crains, et la trame bien peu de chose. Si le *Serment* est vrai, il est beaucoup moins vraisemblable. On ne comprendra jamais qu'un enfant de quinze ans, fût-il « une manière d'enfant prodige », et eût-il obtenu tous les prix en rhétorique, soit appelé par une famille à donner une consultation morale sur la nécessité d'être fidèle au serment politique. Évidemment, comme il le dit, M. J. Simon a « revu cet endroit de sa vie comme dans un rêve », et il a rêvé qu'il était déjà philosophe et diplomate à cette époque.

Les *Mémoires des autres*, j'en reviens là malgré moi, sont un monument érigé par M. Jules Simon à la gloire de M. Jules Simon. Est-ce donc qu'il manque de sincérité? Dieu me garde de le penser. Il mélange, de très bonne foi sans doute, sa personnalité d'aujourd'hui à ses souvenirs d'enfant. Tant il est difficile de parler de soi! A moins de le faire par devoir, d'écrire des « Confessions », comme saint Augustin. Et encore! on cède à la vanité et l'on se dresse un petit piédestal, parce que l'on ne se connaît pas. Si M. J. Simon n'a pas réussi à éviter cet écueil, ce n'est pas qu'il ne soit loyal, mais c'est que le genre même doit être faux. On serait bien fâché pourtant qu'il ne continuât pas de le cultiver, il nous priverait d'un vrai régal. Heureusement, plus il deviendra vieux — par l'âge, car il n'est pas près de l'être par

la verve, — plus il aimera à conter. Naguère encore, il achevait ses souvenirs de Saint-Jean-Brévelay à la tribune du Sénat, et tous ses collègues ont sans doute trouvé, comme tous ses lecteurs trouveront qu'ils sont proprement un charme.

A. BOUÉ.

Rome, par J. Michelet. In-12 de 392 pages. Paris, Marpon et Flammarion, 1891.

Les notes sur *Rome* et l'Italie qui composent ce volume furent pour la plupart adressées à Mlle de Berry, plus tard duchesse de Parme, dont Michelet avait été nommé professeur d'histoire. La substance en avait déjà passé dans d'autres ouvrages de l'auteur, notamment dans son *Histoire romaine*. Le célèbre écrivain s'y montre plein de respect, sinon d'attachement, pour la monarchie et pour le catholicisme. Ce n'est que plus tard qu'il s'est précipité dans la démocratie, le blasphème et l'obscénité.

Pise avec son *Campo Santo*, l'Étrurie de l'*Énéide*, Florence, avec les chefs-d'œuvre de la Renaissance, et surtout la Rome antique et la Rome des papes, où vivent superposés les souvenirs du paganisme et du catholicisme qui l'a vaincu, les Catacombes, la chapelle Sixtine, le Colisée, les cérémonies de la semaine sainte, la campagne romaine et sa population rongée par la *Malaria*, frappent vivement son imagination et lui inspirent des pages déjà remarquables par la puissance de vision et d'expression, qui est son mérite particulier et qui ressuscite pour ses lecteurs les scènes et les impressions qu'il décrit. Malheureusement le bon sens ne domine pas toujours assez cette impressionnabilité qui s'absorbe dans les spectacles qu'elle contemple. Après avoir parcouru pendant tout un jour les musées peuplés de statues antiques de dieux et d'empereurs, Michelet va se délasser au Colisée. « Solitude profonde... C'est le lundi de Pâques, tous les étrangers sont à la fête. Le gardien a poussé les grilles, et cette fois encore je suis resté seul, je ne sais combien d'heures, entre le sommeil et la veille. Point de lune, — elle est à son déclin, — et pourtant de la lumière. J'ai vu ou cru voir, à travers ses lueurs, que le Colisée se peuplait. C'étaient d'étranges figures, plusieurs de celles que j'avais vues le matin, d'autres encore, mais toutes rayonnantes d'un éclat pâle, d'une infinie douceur. C'était comme une assemblée de dieux qui me

donnait, sur un point de l'espace, la vision du génie mystérieux de l'antiquité. J'étais étonné et non effrayé. Un seul était imposant, au point d'inspirer la terreur : le génie grec, avec le front de Jupiter Olympien, armé de bonté, de puissance, d'incomparable énergie; toute la pénétration des formules invincibles que les Platon, les Aristote ont imposées au genre humain. »

Qu'on lise dans le *Parfum de Rome*, par Louis Veuillot, le chapitre intitulé : *Eccola fiera!* L'évocation est autrement complète et magnifique.

Rome est précédé d'une longue préface, par Mme J. Michelet. Elle est pleine d'éloges exagérés, de récriminations amères contre le discrédit où on laisse les gros ouvrages de Michelet, et même les divers *Extraits classiques* qu'on en tire. Rarement la réclame a été plus naïve et plus impudente; c'est à tuer le livre par le ridicule, quand même il aurait tous les mérites qu'on lui attribue.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **Le Comte de Palène**, par Jean DE LA BRÈTE. In-18 de 260 p. Paris, Plon, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Le Secret de l'abbé Fauvel**, par H. DE BRISAY et D. LAUMONIER. In-12 de 324 pages. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 3 francs.

I. — Le comte de Palène est un « malade », rompant en visière à tout le genre humain, l'accablant de ses sarcasmes. Lucien, dans son *Timon*, avait crayonné ce type, repris par de nombreux rhéteurs et dramaturges de toute langue. Molière l'a pour longtemps fixé dans le *Misanthrope*. Paule, dont les charmes captivent cet homme bourru, n'a pas tous les défauts de la Célimène d'Alceste; ses qualités ne sont qu'à l'état latent. L'horizon est étroit ; le cœur, la pensée ne s'élèvent jamais vers le ciel.

II. — Le secret de l'abbé Fauvel est bien gardé, même par les metteurs en page, jusqu'à la fin du récit. Débarrassé de ses incidents, le drame dans lequel se trouve mêlé le vénérable prêtre ne demande pas une longue exposition. Accusé d'avoir assassiné son beau-frère, sur la dénonciation cynique de l'auteur même du crime, l'abbé Fauvel est jeté en prison. Pour le faire sortir de son silence opiniâtre, qui met en jeu son honneur et le patrimoine sacerdotal, la tendre affection des enfants de la victime, le

dévouement de ses amis, la visite de son évêque, n'ont pas plus de prise que les ruses et les menaces des magistrats. Il est condamné à quinze ans de travaux forcés. Entre temps, une chasse à l'homme, ardente, très mouvementée, se poursuit en Amérique, à Paris, pour retrouver et saisir l'assassin, qui se fait connaître en pleine audience, au jour de l'appel du procès en cassation. Pour le prêtre faussement accusé, condamné injustement, le silence était un devoir strict, absolu; car il s'agit du secret sacramentel au tribunal de la pénitence. Selon nous, les romanciers font reposer ce secret sur une invraisemblance. L'abbé Fauvel, ancien missionnaire au Sénégal, homme d'énergie, d'intelligence et d'expérience, se trouve en face du meurtrier de son beau-frère; il a été témoin de l'assassinat commis dans une maison habitée, et il consent, sur le théâtre même du crime, à bénir et à absoudre le coupable hypocritement tombé à genoux. C'était plutôt le moment et le devoir de crier à l'assassin, de remettre le bandit aux mains des domestiques et de la justice. MM. de Brisay et Laumonier sont des défenseurs de la bonne cause. Serait-ce trop de demander aux écrivains catholiques, qui d'aventure mettent le prêtre en scène dans un roman ou le produisent sur le théâtre, de se défier de leur imagination?

A. COURAT.

I. — **L'Idéal de Germaine,** par Marie Montal. In-12 de 298 p. Paris, Perrin, 1891.

II. — **Au terme de la vie,** par Charles Rozan. In-12 de 328 p. Paris, Ducrocq, 1891.

III. — **Promenades sentimentales,** par Jean Thorel. In-12 de 274 p. Paris, Perrin, 1891.

I. — Mlle Marie Montal remet sur le tapis la question des croyances religieuses dans le mariage. L'*Idéal de Germaine*, son aimable héroïne, c'est d'épouser un vrai chrétien, parce qu'elle est fermement persuadée qu'il ne peut y avoir d'amour, de confiance, de respect et de dévouement là où il n'y a pas la foi. A ses yeux, une fidélité combattue par les passions ou simplement par le temps doit succomber, si la grâce ne la soutient; espérer le contraire, c'est compter sur un effet sans cause suffisante. L'infamie de Mme de Bayne, et surtout d'Olga de Vignol, montre jusqu'où vont

la faiblesse et l'ambition, quand aucun frein religieux ne les arrête. C'est avec raison que la belle et généreuse Germaine refuse toujours, malgré son propre cœur, d'épouser le brillant Raymond de Mirelle, tant qu'il s'obstine dans son incrédulité. A force de tact, d'abnégation et de prières elle triomphe enfin, et le bonheur rêvé la dédommage des souffrances qui ont éprouvé et mûri sa jeunesse.

Ce roman, où abondent les idées sérieuses, les péripéties émouvantes, les caractères vivants et variés, les situations pathétiques et les analyses fines, est encore fort remarquable par le style. Il y a là un don naturel, évident et riche, qui sort de la vulgarité et de la frivolité ordinaires. On pourrait signaler quelques défauts qui tiennent à l'inexpérience, mais qui disparaîtront tout seuls, si l'auteur met de côté ses souvenirs et ses lectures pour écouter de plus en plus sa raison, sa délicatesse et sa conscience chrétienne. Il y a un grand progrès depuis l'aimable idylle qui se déroulait *à l'Ombre de Lourdes*. Mlle Marie Montal prouvera que les romans honnêtes et qui ne touchent que les fibres pures et nobles du cœur peuvent être plus intéressants et mieux écrits que les turpitudes naturalistes. Au public de prouver qu'ils peuvent avoir d'aussi nombreux lecteurs.

II. — *Au terme de la vie* complète la série des livres de morale écrits par M. Charles Rozan, et dont les principaux sont : *la Bonté*, *la Jeune Fille*, *le Jeune Homme* et *Au milieu des hommes*.

La jeunesse est souvent une chute de fleurs ; la vieillesse n'est pas uniquement une chute de feuilles ; c'est encore la saison des fruits mûrs, et ces tièdes journées d'automne ont leur mélancolique beauté. Qui n'a relu avec ravissement ce Traité de la vieillesse, de Cicéron, qui donnait à Montaigne le « goût de vieillir » ? M. Rozan reprend sous une forme un peu différente ce thème intéressant et nous présente deux galeries parallèles. Dans la première, figurent des *vieillards* dont la vie a été honorable, vertueuse, utile, et dont la vieillesse a ses douceurs, ses joies et même ses enthousiasmes. Dans la seconde, il n'y a que des *vieux;* à leur vie sans dignité succède une décrépitude assombrie par un juste mépris et peut-être par des remords. Le malheur vient du caractère plutôt que de l'âge, et la jeunesse vertueuse a pour récompense la majesté des cheveux blancs.

L'auteur semble s'inspirer d'un optimisme honnête et aimable, assaisonné de malice sans fiel. On souhaiterait un peu plus d'élévation et de nerf.

III. — Les *Promenades sentimentales* de M. Jean Thorel ont vite livré leur secret : du libertinage vulgaire, des blasphèmes, peu de style, pas beaucoup de malice peut-être, mais énormément de niaiserie. L'auteur croit être poète et le dit ingénuement ; c'est ce qu'il y a de plus étonnant dans son livre.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — Greifenstein, par F. MARION CRAWFORD. Deux in-18 de 351 et 321 pages. Paris, Sauvaitre, 1890. Prix : 7 francs.

II. — Saracinesca, par *le même.* Deux in-18 de 360 et 350 pages. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix : 7 francs.

III. — Le Crucifix de Marzio, par *le même.* In-18 de 280 pages. Paris, Dentu, 1889. Prix : 3 fr. 50.

I. — Pour rassurer tout de suite ceux de nos lecteurs qui trouvent peu de charme aux traductions des romans étrangers, nous les avertissons que, malgré son origine anglo-américaine, M. Crawford écrit tous ses ouvrages en français, et en bon français. Sa phrase n'a pas la souplesse ni toute l'élégance de nos bons auteurs, mais sa langue puisée aux bonnes sources est suffisamment riche, et sa méthode, presque toujours, ses idées et sa morale, le plus souvent, sont dignes de notre nation.

Des événements en petit nombre, mais dramatiques ; peu de personnages, mais fortement caractérisés, taillés en héros, toujours libres et maîtres de leurs actions ; des analyses d'âmes à la Bourget, moins les longueurs et l'affectation savante ; des dialogues fréquents, bien menés, qui nouent ou dénouent les situations et mettent les caractères en relief ; les descriptions, à peine suffisantes pour l'intelligence des actions et des héros : telle est, semble-t-il, la manière de l'auteur.

Greifenstein est un drame lugubre et sombre comme la Forêt-Noire, qui en est le théâtre principal. Deux frères, dont l'un a déshonoré la famille en trahissant la patrie, séparés depuis des années, se revoient un instant et découvrent que la femme du traître est devenue, du vivant même de son mari, la femme de son frère. Ils l'étranglent, et ensuite se donnent la mort. Deux

jeunes gens, amis d'enfance, en apprenant la faute de cette femme, apprennent aussi qu'ils sont frères et ne songent qu'à mourir comme leurs pères. Hilda, leur cousine et la fiancée de l'un d'eux, les sauve du désespoir et les rattache à l'amour de la vie. L'œuvre est fortement conçue, quelques chapitres sur la vie des étudiants dans les universités d'Allemagne sont pleins d'intérêt, mais les théories de l'auteur sur le duel et le suicide, peu conformes à la loi chrétienne, et aussi le sentiment d'horreur qui se dégage de l'ensemble, empêchent qu'on puisse recommander ce livre.

II. — *Saracinesca*, un peu moins dramatique sans cesser jamais d'être intéressant, est beaucoup plus gai, mieux pensé et plus important comme étude historique. Rome et l'Italie en 1865 forment le fond du tableau. Le parti des libéraux et celui du Pape, Antonelli et les zouaves pontificaux y sont appréciés et jugés avec une rare impartialité. La peinture des passions en jeu, charmante par la variété des nuances, la finesse des traits, le relief et la moralité de l'ensemble, révèle un artiste et un chrétien de cœur.

III. — Le *Crucifix de Marzio* met en pleine évidence ce double mérite. Étude sociale du plus haut intérêt, ce livre est en même temps une œuvre littéraire remarquable, le chef-d'œuvre de l'auteur, ont dit les critiques anglais. Marzio, orfèvre italien, socialiste fanatique, déteste à ce point la religion et les prêtres qu'il va jusqu'à rêver et préparer dans son esprit la mort de son propre frère Paolo, chanoine d'une église de Rome, lequel, par sa patience, sa charité et son dévouement, ramène au bon sens et à la vérité le pauvre égaré. Marzio, en vrai libre penseur, déclame, s'échauffe, insulte et menace ; Paolo, en vrai ministre du Christ, parle peu, agit, se dévoue et obtient la victoire. Tel est le sens du livre, et tels sont les deux principaux personnages du drame. Lucia, la fille de Marzio, Assunta, sa femme, et Tista, son élève, en sont tous les personnages secondaires. L'action ne dure que deux jours et se passe tout entière dans l'atelier de l'artiste ou dans sa maison. Pas un seul épisode, aucun coup de théâtre, point de longues dissertations, et cependant l'intérêt va toujours grandissant de la première page à la dernière. « Cette simplicité est un signe de force. Soyez sûrs qu'un auteur qui dédaigne le charlatanisme des accessoires a en lui tout ce qu'il faut pour

répandre l'intérêt sur le véritable drame, celui dont l'âme humaine est le théâtre. » (Préface du livre par A. Filon.)

J. F. ALRIC, S. J.

I. — Une pupille gênante, par Roger DOMBRE. Un vol. in-12 de 249 pages. Paris, H. Gautier, 1891. Prix : 2 francs.

II. — La Maison sans fenêtres, par Roger DOMBRE. Un vol. in-12 de 251 pages. Paris, H. Gautier, 1891. Prix : 2 francs.

III. — Les Jeunes Chasseurs du Nord, par MAYNE-REID. Tours, Alfred Mame et fils. (2e série.) Prix : 1 fr. 50.

IV. — En famille, par Victor COUPIN et Albert RÉNOUF. *Id., id.*

V. — Les Épreuves de Bernard, par le comte MORRYS. Gr. in-8 de 250 pages. *Id., id.*

VI. — Les Voisins de campagne, par G. D'ÉTHAMPES. In-12 de 216 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 3 francs.

VII. — 500 000 dollars de récompense, par Fernand HUE. In-8 de 319 pages. Paris, Lecène et Oudin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

VIII. — Doctoresse, par Roger DOMBRE. In-12 de 282 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891. Prix : 3 fr. 50.

I. — Les deux premiers romans méritent une mention spéciale, car ils s'élèvent au-dessus de bien des productions, où hélas! nous ne trouvons que des plagiats audacieux, sans vie, sans élan. Ici, les situations sont neuves, et la plupart des personnages sont des créations qui font le plus grand honneur à l'imagination du romancier.

Dans la *Pupille gênante*, Gilberte est confiée à un tuteur aussi riche qu'égoïste, ayant du vieux garçon les vices et les manies; il a voulu faire de sa nièce une coquette et une impie; mais, s'il lui a donné les apparences d'une mondaine excentrique et peu gênée, il n'a pu gâter son cœur entièrement. Le vieux débauché a un neveu qui est un modèle de distinction et de piété; c'est lui que la Providence a choisi pour devenir le bon ange de Gilberte; c'est dans sa famille que la pauvre enfant, chassée par son oncle, viendra se réfugier; c'est lui qu'elle aimera; c'est avec lui que, régénérée à la grâce, elle contractera une union chrétienne et heureuse.

II. — La *Maison sans fenêtres* est une vieille bâtisse qui abrite la pauvreté de deux orphelines; les demoiselles de Saint-Maur vivent là, en la seule compagnie d'une vieille bonne qui continue à se dévouer pour elles. L'une des deux sœurs, Mikaela, tombe malade; elle s'étiole; elle va mourir dans ce climat glacé du Jura; le soleil du Midi coûte si cher! Gaétane, dévouée, tente l'impossible, devient poète tout à coup et compose un drame qui lui est volé. Mikaela meurt; Gaétane a juré de se venger du misérable qui lui a ravi la fortune et la gloire; mais ce lâche est précisément le frère de l'excellent docteur Dargal qu'elle aime, et dont elle est tendrement et pieusement aimée.

Il y a ici une fort belle scène entre le docteur et son frère Olivier, blessé à mort dans un duel; il ramène le moribond à Dieu et lui pardonne d'avoir empêché son bonheur; cependant Gaétane se laisse toucher et donne sa main à Jean Dargal.

Nous avons dit les qualités de ces deux romans; nous sommes obligé de faire toutefois quelques observations. Il est malheureusement très commun de voir les auteurs, surtout les jeunes, — et le signataire est du nombre, — se figurer qu'on peut tout oser dans l'invention d'un roman et créer des situations invraisemblables. Ainsi, pour Gilberte, il n'est pas vrai ni vraisemblable qu'une fillette de neuf ans joue la comédie avec la perfection d'une rouée de trente ans, et tout d'un coup, change son caractère, ses expressions, ses allures, pour captiver les bonnes grâces de ce vieux libertin de Simiès.

Il n'est pas vrai, il n'est pas vraisemblable, dans la *Maison sans fenêtres*, que Gaétane — l'auteur nous affirme qu'elle n'a même pas son brevet élémentaire — devienne soudainement, après la lecture de *Ruy Blas*, poète dramaturge et presque l'égale d'un Corneille; le dévouement a des audaces et des élans sublimes, mais il y a des limites à tout.

III. — Un canot vogue sur les eaux de la rivière Rouge du Nord; il contient quatre jeunes voyageurs, les trois fils d'un colonel français et leur cousin; ils vont rejoindre leur oncle, surintendant de la Compagnie de la baie d'Hudson. C'est à leur suite que le lecteur va courir d'aventure en aventure; il les verra lutter contre le froid et la faim, il assistera à des combats acharnés contre les bêtes féroces; mais tout finira bien et les excursion-

nistes arriveront sains et saufs au terme du voyage. Avec le talent de Mayne-Reid, personne ne songera à s'ennuyer.

IV. — Nous aimons moins *En famille*. Les récits, tout instructifs qu'ils soient, ne sont pas toujours bien amenés ; évidemment, dans des réunions de famille autour d'une table, dans un salon, sur la pelouse d'un jardin, on peut parler de tout; mais c'est précisément de «ce tout» dont je me plains : poésie, prose, voyages, sciences ressemblent à un énorme bouquet dont les fleurs seraient mal assemblées, sans grâce, sans harmonie.

V. — Avec les *Épreuves de Bernard*, nous rentrons dans la série de ces romans qui ont fait le succès si mérité de la maison Mame. Vormeille et Chapuys sont devenus associés après avoir été camarades de collège; Suzanne, la fille de Chapuys, a été, elle aussi, la petite amie de Bernard, le fils de M. Vormeille; mais avant qu'ils marchent ensemble à l'autel, Bernard a de bien tristes aventures : il joue, il perd, il fait même un faux qu'il rachète par des actes de repentir et de dévouement.

VI. — Une orpheline, Germaine Mérinec, consent à épouser son tuteur, par reconnaissance pour des services rendus; avec une complète, et du reste très légitime abnégation, elle fait taire les élans de son cœur qui battait pour Henri de Belleroche, et sait respecter le nom de son mari. C'est le ciel bleu; mais il faut des nuages dans tout roman; alors apparaît un frère oublié de M. d'Ysec, joueur, débauché,... puis tout à coup converti avec une facilité qui prouve.... toute la souplesse de l'auteur. M. d'Ysec meurt, et sa mort laisse à Henri de Belleroche le droit de rendre la charmante veuve la plus heureuse des femmes. Greffez là-dessus quelques intrigues assez embrouillées entre voisins et voisines de campagne, et vous aurez résumé tout ce livre.

VII. — En Amérique, on parle de millions comme ailleurs de mille francs, et la grande réclame des journaux a pu, sans étonnement pour les lecteurs, annoncer qu'il y aura 500 000 dollars (2 500 000 fr.) de récompense à celui qui retrouvera Henry Gérard, l'héritier d'une immense fortune. Le but du pétrolier Atkins, cousin de Gérard, n'est pas précisément de mettre sa fortune de Rothschild aux pieds de l'orphelin ; il a mandé secrètement à un agent véreux de *supprimer* Henry quand on l'aura retrouvé. Cependant les événements tournent contre ses prévisions : d'hon-

nêtes gens, le capitaine Parr, son neveu, sa nièce, — il fallait une jeune fille pour corser le roman, — un matelot, veulent retrouver Henry, non par intérêt, mais par sympathie : on ne comprend pas bien pourquoi ils prennent avec eux le traître de la pièce et comment Dover parvient à surprendre leurs secrets et peut tuer Henry; du moins il croit l'avoir tué. Mais tout s'arrange : Atkins tue Dover, et Henry, devenu richissime, épouse Mabel, la nièce du capitaine Parr.

Depuis que M. Jules Verne a imaginé les voyages fantastiques, les romanciers ont imité et dépassé les invraisemblances de ses récits. Ils ont rarement égalé son talent.

VIII. — Le docteur Sinave voulait avoir un fils, et la Providence lui envoya une fille; il commença par la détester, puis la trouvant intelligente, il lui bourra la tête de mathématiques et de sciences naturelles, lui fit suivre des cours de médecine : elle devint *doctoresse*. Mais l'égoïste savant eut beau cadenasser le cœur de Marthe, elle aima Pierre Valdier; celui-ci, brillant officier, fit comme les beaux papillons, il alla se brûler les ailes à la flamme brillante, et au lieu d'épouser la modeste fille du docteur, il donna son nom à une mondaine. Bientôt il apprend que sa femme est absolument indigne de son affection, il se bat en duel; le voilà blessé mortellement; il est sauvé par Marthe qui a triomphé, par la foi et par la charité, de son désespoir et de ses désirs de vengeance.

Pierre a perdu sa femme; il retrouve Marthe au chevet d'un pauvre malade, et comprend enfin quel trésor Dieu avait mis à côté de lui. C'est la piété de Marthe qui le rend à l'espérance, il lui offre sa main : les voilà heureux.

L'auteur ne manque pas d'imagination, et les nombreux romans qu'il invente sont attrayants. Pourquoi alors se servir de ces vieux moyens employés par des auteurs aux abois. Quelle utilité pour l'intérêt y avait-il de faire battre en duel Pierre Valdier? Quelques pages plus loin, nous lisons cette phrase : « Il pardonna parce qu'il était chrétien; » mais s'il l'était, devait-il se battre en duel? Voilà, de la part de l'auteur comme du héros, une inconséquence regrettable.

Et puis ce nouveau type de *doctoresse* nous inspire quelque défiance : il n'y a pas lieu, croyons-nous, de le présenter aux jeunes filles comme un idéal. A. LEFÈVRE.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de Philosophie chrétienne (Paris, rue des Grands-Augustins, 7). — Août. — Théorie de la perception immédiate d'après Aristote et saint Thomas, *A. Farges*. — La matière, *Ch. Braig*. — Le sentiment moral, *L. Jouvin*. — La philosophie et le temps présent, *P. Ragey*.

Association catholique (Paris, boul. Saint-Germain, 262). — Août. — Le mouvement syndical en France, *Ségur-Lamoignon*. — Le mineur en dehors du régime corporatif, *H. Blanc*. — La Réforme sociale et le mouvement antisémite, *prince A. de Liechtenstein*. — Les conditions du travail en Europe. Danemark et Finlande, *S.-L.* — Le mouvement provincial.

Bulletin de la Société générale d'Education et d'Enseignement (Paris, rue de Grenelle St-Germain, 35). — 15 août. — L'instruction primaire publique, *A. d'Herbelot*. — L'enseignement secondaire moderne, *E. B.* — La Conférence Ravignan, *H. Reverdy*.

Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (Montauban). — 1891. 2e trimestre. — L'abbaye du Mas-Grenier aux XVIIe et XVIIIe siècles, *abbé C. Daux*. — L'ivoire du trésor de la cathédrale de Narbonne, *P. de Fontenilles*. — La charte d'Escazeaux (1271), *P. du Faur*.

Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes. — Mai-juin-juillet. — Pouillé ou état général des bénéfices séculiers et réguliers du diocèse de Gap avant 1789, *abbé P. Guillaume*. — Briançon pendant la Révolution, *Dr Chabrand*. — Notice sur l'Epine, *J. A. Mourre*. — Règlement sur le collège de Gap, publié par *M. Damas*.

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Juillet. — La loi du concile de Trente sur les mariages clandestins est-elle à la fois territoriale et personnelle ? *Mgr Gasparri*. — Le chant des femmes dans les églises (fin), *G. Péries*. — De l'irrégularité des fils des hérétiques : deux réponses récentes du Saint-Office, *A. Boudinhon*.

Août. — Les vicaires paroissiaux par rapport au mariage, *Mgr Gasparri*. — Une soutenance de doctorat en droit canonique à la Faculté de Lyon.

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 juillet. — La reine d'Hawaï en visite chez les lépreux de Molokaï, *G. Sauvin*. — Questions ouvrières : Solutions acquises. Le syndicat mixte, *A. Béchaux*. — Amédée de Savoie, duc d'Aoste, roi d'Es-

pagne (fin), *comte J. Grabinski.* — Etudes littéraires : Eugène Fromentin, *C. Bellaigue.*

10 août. — Portraits contemporains : Jules Simon. — L'instruction publique et la liberté d'enseignement aux Etats-Unis, *Claudio Jannet.* — L'histoire du desséchement des lacs et des marais en France avant 1789, *J. Beaune.* — Les femmes indoues, *V. de Chevigny.*

Cosmos (Paris, rue François Ier, 8). — 25 juillet. — Nouvelles archéologiques de Jérusalem, *Germer-Durand.* — Le Cinétographe d'Edison. — De l'attraction, sa nature et son mode d'action, *R. Duchemin.* — Quelques traitements nouveaux de la tuberculose, *Dr L. Menard.* — L'Ironbridge de Coalbrookdale. — La lumière dans l'intérieur de la mer, *H. Fol.*

1er août. — La machine à écrire Ranieri, *Dr A. Battandier.* — La Cameline. *G. de Dubor.* — Les compteurs d'électricité, *de Contades.* — Recherches aérodynamiques et données d'expériences, *S. P. Langley.* — La marine de l'avenir. — Sur une nouvelle altération des vins, *E. Maumené.* — Végétarisme et végétariens, *Dr L. Menard.* — Téléphone cosmique d'Edison. — La destruction des races animales dans les temps historiques, *Malinowski.*

8 août. — Scieries à action directe de la vapeur, *L. Knab.* — Le congrès de la tuberculose, *Dr L. Menard.* — Preuves de communications terrestres entre l'Europe et l'Amérique, *E. Blanchard.* — Les ponts de cordages à la guerre, *G. Béthuys.* — Germination de la rave, *A. Acloque.* — La destruction des races animales, *Malinowski.* — L'exploitation intensive des chemins de fer, *B. Bailly.*

15 août. — Les pigeons voyageurs et la guerre, *com. Grandin.* — Quelques faits d'instinct mis en face du transformisme, *A. Leray.* — Un échafaudage. — Dogmes dans la science, *L. R.* — Preuves de communications terrestres entre l'Asie et l'Amérique, *E. Blanchard.* — Aptitudes des éléphants, *Balmé.* — Electrolyse des substances organiques ou animales, *A. Berthier.* — Le scaphandre Stove, *com. Chabaud-Arnault.* — Eclairs en boule, *Tardy.* — Les insectes sous les tropiques, *Dr Meyners d'Estrey.*

Economiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 25 juillet. — La solvabilité ou l'insolvabilité du Portugal, *P. Leroy-Beaulieu.* — Le développement des syndicats professionnels et ses conséquences, *G. Michel.* — La marée montante des pensions de l'État, *Hubert-Valleroux.* — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis, *J. Chailley.* — L'industrie horlogère en Suisse, *A. Béchaux,* — L'armée anglaise au point de vue économique et financier, *A. Raffalovich.*

1er août. — La situation financière de la France et le rapport général sur le budget de 1892, *P. Leroy-Beaulieu.* — Le commerce extérieur pendant les six premiers mois de l'année 1891 (France et Angleterre), *J. Cousin.* — Le personnel civil de la guerre, *P. Robiquet.* — L'évolution des grèves et leur résultat, *G. Michel.* — Les compagnies de colonisation de l'ancien régime, *J. Chailley.*

8 août. — Les dégrèvements d'impôts sur les boissons, *M. Block.* — L'enseignement secondaire et les charges budgétaires, *G. Michel.* — Le pétrole du Caucase, *H. Lubienski.*

15 août. — La réforme de l'impôt sur les boissons, *P. Leroy-Beaulieu.* — La loi sur les rapports des agents de chemins de fer avec les Compagnies, *H. Valleroux.* — Les compagnies de colonisation de l'ancien régime, *J. Chailley.* — L'aliénation mentale et le régime légal des aliénés, *G. Michel.*

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15). — 1er août. — La

science éducatrice, *E. Ragon.* — La vie des mots latins, *A. Boué.* — Questions de grammaire latine, *Le Goff.*

Institut des fastes du Sacré Cœur (Paray-le-Monial). — 1891 (11e cahier). — Le patronage de la chrétienté. — Les hommages de la France à l'hostie, *baron de Maricourt.* — La France ouvrière de la chrétienté, *comte d'Alcantara.* — Le pacte de Tolbiac et ses effets sur la Belgique, *baron de Sarachaga.* — Hommage au tombeau de Pie IX, *Acquaderni.*

Magasin littéraire (Gand, rue Haut-Port, 52). — Juillet. — La servitude de Pelesh, *Carmen Sylva.* — Les réfugiés du coup d'État en Belgique, *P. Wauwermans.* — Le crapaud, *Maurice Lefebvre.* — Un peintre vénitien d'aujourd'hui, *W. Ritter.* — Chasse dans la Tripolitaine, *d'Olagon.* — Poésies.

Août. — La langue copte et sa littérature, *Ad. Hebbelinck.* — Les réfugiés du coup d'État en Belgique, *P. Wauwermans.* — Le sourire de Ramsès, *G. Lelong.* — M. François Fabié, *L. Labat.* — Poésies.

15 août. — La langue copte, *A. Hebbelynck.* — Les réfugiés du coup d'État en Belgique, *P. Wauwermans.* — Le sourire de Ramsès, *G. Lelong.*

Nature (Paris, boulevard Saint Germain, 120). — 18 juillet. — Collections rapportées du Turkestan oriental et du Thibet par l'expédition de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, *E. Oustalet.* — L'industrie des vieux chiffons, *P. Gahéry.* — La nouvelle ville de la Plata, *D. Bellet.* — La production industrielle de l'hydrogène et de l'oxygène par l'électrolyse de l'eau, *Ch.-Ed. Guillaume.*

25 juillet. — L'arrosement des villes, *X...* — Les animaux des temps secondaires, *St. Meunier.* — L'épuration de l'eau d'alimentation des locomotives, *A. Hébert.* — Souvenirs d'un voyage autour du monde. *A. Tissandier.* — La photographie sur fond noir sans fond noir, *A. Guébhard.* — Une moissonneuse gauloise, *D. Bellet.*

1er août. — Les automates, *Alber.* — Le service cartographique de la Grande-Bretagne, *D. Bellet.* — Aux îles Baléares, *L. Leleux.* — Collections rapportées du Turkestan oriental et du Thibet par l'expédition de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, *E. Oustalet.* — Etudes sur la locomotion animale, *G. Tissandier.* — Le réseau de colombiers militaires en Europe, *de Rochas.*

8 août. — La pêche au saumon dans les affluents torrentiels de l'Adour, *de Camarasa.* — Les sables phosphatés, *A. Larbalétrier.* — La photographie instantanée, *A. Londe.* — L'éruption du Vésuve, *H. J. Johnston-Lavis.* — Le maître de forges en 1789, *L. B.*

15 août. — Les chemins de fer à voie étroite, *Ed. Vielliard.* — Expériences de M. Tesla sur les courants alternatifs de grande fréquence, *E. Hospitalier.* — La marine française, *G. Tissandier.* — Le Laboratoire de biologie végétale de Fontainebleau. — Turbine de petite puissance, *X...*

Notes d'Art et d'Archéologie (Paris, rue de la Chaise, 20). — Août. — M. Gustave Moreau, *A. M. d'Annezin.* — Excursion à travers le pays de la curiosité, *G. de Roton.*

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er août. — Paris à cheval (1830-1848), *Croqueville.* — Le fondateur de la République brésilienne : Magalhâes, *d'Araujo.* — En Dalmatie, *P. Melon.* — Les sonnets de Shakespeare, *Mme S. Arnaud.* — La vérité sur Mesdames de Sainte-Amaranthe, *Mme M. Summer.* — Michel Bakounine, *A. Matthey.*

15 août. — Les petites et les grandes causes des révolutions, *Dr C. Lombroso*. — De nos jours, *J. du Tillet*. — La manufacture de Sèvres pendant la Révolution, *E. Garnier*. — Réflexions d'un ouvrier, *J. Fache*. — Préjugés et lieux communs, *Mlle A. de Bovet*. — Les fêtes du 600e anniversaire de la Suisse, *E. Tissot*.

Ouvriers des Deux Mondes (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 24e fascicule. — Tanneur de Nottingham (Angleterre), ouvrier journalier dans le système des engagements momentanés, *Urbain Guérin*.

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Août. — Le protestantisme et la Compagnie de Jésus à Tournai au XVIe siècle. *L. Delplace*. — Le rôle des langues orientales dans l'étymologie contemporaine, *H. Lammens*. — Mgr J.-T. Laurent et la persécution religieuse en Allemagne, *C. M.*

Réforme sociale (boulevard Saint-Germain 174). — 16 août et 1er septembre. — Le crédit agricole devant le Parlement, *M. Etcheverry*. — La France au Soudan, *M. Humbert*. — Le bilan politique de la République américaine, *Urbain Guérin*. — Annales de la charité et de la prévoyance.

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Août. — L'autorité de l'Encyclique *Rerum novarum*. — L'auteur de la *Musica Enchiriadis*. — L'Eglise au Chili. — Une vie de moine au XIXe siècle (Dom Gall Morel).

Revue Bleue (Paris, boulevard Saint-Germain, 111). — 25 juillet. — Le massacre des sœurs de charité à Tien-tsin, *E. Planchut*. — Sophismes politiques de ce temps : les immortels principes, la liberté, *Ch. Benoist*. — L'histoire diplomatique de l'Europe (1815-1878), *A. Luchaire*.

1er août. — Histoire des réputations littéraires : le travail des siècles, *P. Stapfer*. — La peinture contemporaine et l'antiquité, *G. Deschamps*. — La politique française en Tunisie, *A. Rambaud*. — La question de la population, *P. Laffitte*.

8 août. — Cronstadt et Cherbourg, *A. Rambaud*. — Visite à l'Ordre de Malte au XVIIe siècle, *A. Barine*. — Le général Declaye, *H. Wallon*. — La vraie histoire de Blanche-Rose et de la belle Sybille, *Mme Darmesteter*. — Pourquoi on ne lit pas Lamartine, *R. Rosières*.

15 août. — Histoire des réputations littéraires, *P. Stapfer*. — Littérature anglaise : Emily Brontë, *T. de Wyzewa*. — Les Français au Soudan, d'après le colonel Gallieni, *A. R.*

Revue Canadienne (Montréal). — Juillet. — Satyre du XVIIIe siècle, *Mme de Maintenon*. — L'alliance Saint-Jean-Baptiste, *A. Ouimet*. — La Franc-maçonnerie destructive de l'ordre social, *A. de B.* — Croquis de la vie des Canadiens émigrés au pays des Yankees. — Le protestantisme français en dissolution, *E. H.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Juillet. — Calendrier historique du chapitre et de la cathédrale de Strasbourg, *A. Straub*. — Les élections aux États généraux de 1789 dans les districts réunis de Colmar et de Schlestadt, *G. Danzas*. — Journal intime de Charles Grad.

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux). — 25 juillet. — Le livre des miracles de Notre-Dame de Verdelais, *A. Dupré*. — A travers l'invisible, *G. David*. — Les mémoires du cardinal Maury, *E. Allain*. — Un mot sur le Père Félix.

10 août. — Façade de l'église Saint-Bruno, *H. Caudéran.* — A travers l'invisible, *G. David.* — Notre-Dame du Laus, *A. Lafargue.*

Revue catholique des institutions et du droit (Grenoble, Grand'Rue, 4). — Août. — Les attributions de l'État, *A. Onclair.* — De la morale dans le commerce et dans l'industrie, *Claudio Jannet.* — De quelques théories de gouvernement, *L. Olivi.* — De la question préjudicielle de propriété en matière de désaffectation.

Revue de Gascogne (Auch). — Juillet-août. — Larresingle en Condomois, *J. Gardère.* — La Vasconie espagnole jusqu'à la fin de la domination romaine, *J.-F. Bladé.* — Le livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc, *Ph. Tamizey de Larroque.* — Les sénéchaux anglais en Guyenne, *J.-J.-C. Tauzin.* — Les études historiques dans le département des Basses-Pyrénées (1890-91), *l'abbé V. Durarat.*

Revue de la Jeunesse catholique (Paris, rue du Vieux-Colombier, 17). — Juin-juillet. — L'Encyclique, *Ch. Maignen.* — L'artisan allemand à la fin du moyen âge, *J. Sarda.* — Les courses et le droit des pauvres, *A. Delvincourt.* — La Ligue et son principe, *P. du Magny.* — La mendicité, *M. D.* — Les orateurs de la Révolution française, *H. Rubat du Mérac.*

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Juillet. — Bavière et Tyrol, *Dr A. Taponier.* — Guin, *P. Apollinaire, C.* — De la situation agricole du canton de Fribourg, *M. Soussens.* — Barodi chronica, *chan. Bourdan.*

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 23 juillet. — Le provisorat des lycées, *P. Gautier.* — Thèses de M. F. Picavet, *P.*

30 juillet. — Une distribution de prix en l'an X.

13 août. — Thèses de M. C. Baron. — Extraits du rapport sur le budget de l'instruction publique pour 1892.

Revue de Lille (Lille, boul. Vauban 60). — Août. — L'hiver en Crimée, 1854-55, *P. de la Gorce.* — Saint Bernard, *Mgr L. Baunard.* — Le droit d'accroissement, *comte de Vareilles-Sommières.* — Les Anglais dans les Indes, *L. de Montarlot.* — La Constitution et les élections de 1791, *V. Canet.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er août. — L'art et la nature, *V. Cherbuliez.* — La guerre d'Espagne, *Vigo-Roussillon.* — Un enseignement nouveau, *Gaston Boissier.* — L'évolution de la démocratie en Suisse, *L. Wuarin.* — La philosophie de Bossuet, *Ferd. Brunetière.* — Le comte Alex. de Hubner et les souvenirs de 1848, *G. Valbert.*

15 août. — L'art et la nature : les doctrines, les écoles et la personnalité de l'artiste, *V. Cherbuliez.* — Le feu grégeois et la poudre à canon, *M. Berthelot.* — Les comédiennes de la cour : duchesse du Maine, Mme de Pompadour et la reine Marie-Antoinette, *V. du Bled.* — Paysages historiques de France. Légendes de Bretagne : Saint Patrice, Merlin, Taliésinn, *E. Schuré.* — La guerre d'Espagne : Mémoires du colonel Vigo-Roussillon

Revue des Facultés catholiques d'Angers (librairie Lachèse et Dolbeau, chaussée Saint-Pierre, 4). — No 1. — Lettre de Mgr Freppel. — Les Facultés catholiques d'Angers. — Lettre de S. S. Pie IX érigeant canoniquement la Faculté.

Revue des questions scientifiques (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). —

Juillet. — La destinée de la terre ferme et la durée des temps géologiques, *A. de Lapparent*. — De la méthode et des théories de la physique moderne, *A. Witz*. — Les forêts du Japon, *Ch. de Kirwan*. — La langue des Chichimèques, *A. Gerste*. — De l'hérédité psychique, *Dr Lefebvre*. — Les silex mesviniens et les silex préquaternaires des environs de Mons, *E. d'Acy*. — Les plus anciens vestiges de l'homme en Amérique, *marquis de Nadaillac*. — La province chinoise du Chan-toung, *A. Fauvel*. —James Hutton et la géologie de notre temps, *C. de la Vallée-Poussin*. — Etudes récentes sur la lumière et ses applications, *Ph. Gilbert*. — La photographie des couleurs, *J. Thirion*.

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Juillet. — Le cardinal de Franckenberg (fin), *Dr L. Salembier*. — Hugues de Saint-Victor : ses doctrines philosophiques, *A. Mignon*. — La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé, *chan. H. Didio*.

Revue du Lyonnais (Lyon, rue Stella, 3). — Juillet. — Histoire d'une charte (Pont-d'Ain, 1319), *E. Cuaz*. — Chazay d'Azergues en Lyonnais, *L. Pagani*. — Le poète Bérenger de la Tour et ses œuvres, *H. Verschalde*.

Revue du Midi (Nîmes). — Juillet. — La question sociale, *L. de Castelnau*. — Les poésies de M. L. L., *P. Clauzel*. — La Réforme à Uzès, *T. Bonzige*.

Revue du monde catholique (Paris, rue des Saints-Pères, 76). — Août. — Le parti catholique, *P. de Charliac*. — La déclaration de guerre en 1870, *Fr. Pichereau*. — Le rôle social du château, *Th. de Caër*.—Scènes de la vie militaire en Tunisie, *G. Chevillet*. — A travers les Alpes autrichiennes, *G. Maury*. — Un quart de siècle d'un missionnaire dans l'Inde, *L. de la Rallaye*. — Les questions historiques, *L. Marlet*. — Les voyages récents, *Maze*.

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er août. — Soudan français : pénétration par le Niger, *G. Demanche*. — Côte d'ivoire : exploration Quinquerez, *A. M.* — A propos de la Nouvelle-Calédonie. — La France en Scandinavie, *L. Radiguet*.

15 août. — Paul Crampel et la mission du Tchad, *G. Demanche*. — Le nord de l'Annam et le Laos, *H. Aubert*. — Siam, travaux publics. — Rivières du Sud. — Les télégraphes en Chine, *A. Fauvel*. — Le Transsibérien, *Voulzie*. — Événements d'Haïti. — Explorateurs et voyages.

Revue générale (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Août. — Le Problème social et l'Encyclique *Rerum novarum*, *A. Castelein, S. J.* — Mademoiselle Sous-Pliocène, *Charles d'Héricault*. — L'indépendance de la Belgique et Talleyrand, *Alfred de Ridder*. — Un Amateur, *baron A. de Woelmont*. —Les économistes catholiques français et la question sociale (fin), *Charles Clément*. — A travers la Corse, *Étienne Marcel*.

Revue générale des Sciences pures et appliquées (Paris, rue Saint-André des-Arts, 58). — 15 août. — L'évaporation électrique, *W. Crookes*. — L'irritabilité des spermatozoaires et les causes de leur pénétration dans l'œuf, *J. Massart*. — Les propriétés mécaniques des métaux, *A. Le Chatelier* — Le surmenage et le charbon chez les moutons australiens, *A. Loir*.

Revue Philosophique (Paris, boul. St-Germain, 108). — Août. — L'égalité mathématique, *G. Mouret*. — L'hérédité chez les peintres, *L. Ar-*

réat. — La technologie artificielle, *A. Espinas.* — Un précurseur de l'hypnotisme, *A. Bertrand.*

Revue Scientifique (Paris, boulevard Saint-Germain, 111). — 25 juillet. — La continuité des états liquide et gazeux, *E. Sarrau.* — L'équitation actuelle et ses méthodes. — La soudure électrique, *L. Montillot.*

1er août. — Congrès scientifiques. Les récentes recherches sur le traitement de la tuberculose, *M. Villemin.* — Les communications terrestres entre les continents pendant l'âge moderne de la terre, *E. Blanchard.* — La fertilisation des landes, *Duponchel.* — L'éclairage des trains par l'électricité, *Hatzfeld.*

8 août. — Les propriétés attribuées à la tuberculine de M. Koch, *M. Arloing.* — L'équitation actuelle et ses méthodes, ***. — Les congrès nationaux dans l'Inde, *D. Bellet.* — Le pouvoir éclairant du gaz, *Mont-Serrat et Brissac.*

15 août. — L'évaporation électrique, *W. Crookes.* — Industries des populations primitives de l'Alsace-Lorraine, *Bleicher.* — Les maladies osseuses des grands singes, *E. Rollet.* — Les eaux minérales de la France.

Science catholique (Paris, rue de l'Abbaye, 13). — Août. — Les Jésuites et les procès de sorcellerie avant Frédéric de Spée, *Mgr Joh. Janssen.* — L'Encyclique *Rerum novarum* et l'ordre économique, *G. de Pascal.* — L'Incarnation d'après le Bhâga-Vata Pûrâna, *A. Roussel.* — Commentaire de saint Ephrem sur le Diatessaron de Tatien, *D.-J. Parisot.*

Science sociale (Paris, rue Jacob, 56). — Août. — Les retraites ouvrières et le projet de loi de M. Constans, *P. de Rousiers.* — La communauté et la propriété familiale, *R. Pinot.* — La France en Indo-Chine, *L. Poinsard.* — Monographie du Canada, *L. Gérin.*

Tour du Monde (Paris, boulevard Saint-Germain, 79). — 25 juillet, 1er août et 8 août. — Du Niger au golfe de Guinée (1887-1889), *capitaine Binger.*

Union économique (Paris, rue des Lombards, 23). — 10 août. — Le Crédit agricole, rapport, *Cam. Rousseau.* — Rapport sur la question ouvrière, *P. Ludovic.* — Le vingt-troisième congrès ouvrier de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, *H. Garreau.* — Programme du seizième congrès des jurisconsultes catholiques. — Les bureaux de placement. *H. G.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American Ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati, Pustet). — Août. — L'Encyclique *Rerum novarum* et le socialisme *R. J. Holaind, S. J.* — Le huitième centenaire de saint Bernard. — Le problème des Évangiles synoptiques, *A. J. Maas, S. J.* — Les sciences physiques dans le programme des études cléricales (suite), *J. Hogan.* — Lettres à un religieux sur l'art.

Catholic World (New-York). — Août. — Le Pape et le prolétariat, *Rev. Brady.* — Une fête dans une hacienda mexicaine, *Christian Reid.* — Le service militaire de la science, *Very Rev. Aug. Hewit.* — Vie du P. Hecker, *W. Elliot.* — Le témoignage de la science en faveur de la religion, *Rev. W. Barry.*

Civiltà cattolica (Rome). — 1er août.

— Les motifs de la triple alliance. — L'Encyclique *Rerum novarum*. — Chronologie biblico-assyrienne sur les faits relatifs aux deux Tobie. — Un ouvrier apôtre des ouvriers.

15 août. — Le christianisme banni de l'enseignement public en Italie. — Les *Hittîm* et leurs migrations. — Le mouvement dans les systèmes stellaires. Nouveaux succès du spectroscope.

Ciudad de Dios (Madrid). — 20 juillet. — La Bible et la science, *H. del Val*. — Le son articulé, le téléphone et le phonographe, *J. Fernandez*. — Conférences de *D. F. Iniguez é Iniguez*. — Le réalisme idéaliste, *M. Gutierrez*. — Catalogue des écrivains Augustiniens, *B. Moral*.

5 août. — Conférences de D. Francisco Iniguez. — La Bible et la science, *P. H. del Val*. — Lettre de l'Em. cardinal *Z. Gonzalez*. — Problèmes scientifiques religieux, *P. R. Rodriguez*. — Traducteurs et imitateurs de Heine, *P. Fr. Blanco Garcia*.

Dublin Review (Dublin et Londres). — Juillet. — Les lois pénales, étude historique, *W. S. Lilly*. — John MacHale, archevêque de Tuam, *P. Devine, C. P.* — Les *Trade's Unions* parmi les femmes en Irlande, *H. Abraham*. — Le système Augustinien (sur la grâce et la prédestination). — Un nouveau système d'histoire biblique : la date des Psaumes, *Ch. de Harlez*. — La théologie catholique en Angleterre, *W. H. Kent, O. S. C.* — L'Internonce à Paris pendant la Révolution, *T. B. Seannel*. — Eglises nationales indépendantes, *L. Rivington, M. A.* — Léon XIII et la situation ouvrière, *S. E. le card. archevêque de Westminster*.

Literarische Rundschau (Fribourg en Br., Herder). — Août. — Publications récentes dans le domaine de la philosophie et de la spéculation théologique. II. — Le quatrième livre du commentaire d'Hippolyte sur Daniel, récemment découvert, *Batke*. — Lettres, traités et sermons des deux derniers siècles de l'antiquité ecclésiastique et du commencement du moyen âge, *Caspari*. — Le B. Guillaume, abbé de Hirsan, *Witten*. — Anecdota oxonensia, *Stokes*. — Précis du droit ecclésiastique catholique, *Mahl-Scheld-Alpenburg*. — Philosophie de la nature d'après saint Thomas d'Aquin, *Schneid*. — Souvenirs, *De Rochechouart*. — Le marquis de Vérac, *De Rougé*.

Lyceum (Dublin). — Août. — Extension de l'Université. — De quelques réformateurs de l'éducation. — Hommes de lettres portugais. — Aristote, père du criticisme. — Crashaw et Shelley. — Ménestrels modernes. — Études : l'Irlandais moderne.

Month (Londres). — Août. — Confessio Viatoris, *C. Kegan Paul*. — Enseignement libre, *R. Clarke*. — Lawrence Oliphant, *S. F. Smith*. — Saint William de Perth et Rochester, *T. E. Bridgett*. — L'apologie d'Aristide, *H. Lucas*. — De quelques études récentes sur le spectre solaire, *A. L. Cortie*. — Morale naturelle et morale surnaturelle, *J. Rickaby*.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en B.). — 1er juillet. — Le vieux et le neuf dans l'Encyclique sur la question ouvrière, *A. Lehmkuhl*. — Dévotions populaires des Danois à la fin du moyen âge, *W. Schmitz*. — Les doctrines économiques du socialisme marxiste, *H. Pesch*. — Avant une nouvelle époque dans l'électro-dynamie, *L. Dressel*.

Août. — Opinions erronées en matière d'économie sociale, rectifiées par l'encyclique de Léon XIII sur la question ouvrière, *A. Lehmkuhl*. — La sainte robe de Notre-Seigneur et Sauveur dans la cathédrale de Trèves, *St. Beissel*. — Le nouveau dogme

de Kaftan, *Th. Granderath.* — Pratiques de piété populaire chez les Danois vers la fin du moyen âge, *W. Schmitz.* — Le « Livre d'or » de Fribourg, *O. P.*

Studien op godsdienstig, wetenschappelijk en etterkundig gebied (Utrecht). — L'astronomie à Babylone, *V. Becker.* — La libre pensée, *F. A. L. Smit.* — Le sens de l'encyclique *Rerum novarum*, *P. Bruin.* — Bulletin des sciences physiques, *L. Th. de Groot.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *juillet* — 20 *août*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

BERTHIER (l'abbé J.). — *Le Prêtre dans le ministère des Missions, des retraites et de la prédication.* (3e édition.) In-8 de 664 pages. Grenoble, chez l'auteur, 1891. Prix : 5 francs.

BUCHET (l'abbé M.). — *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduction nouvelle avec notes. In-18 de 315 pages. Paris, Vic et Amat, 1891. Prix : 2 fr. 50.

COLERIDGE (H. J.), S. J. — *La Vie de notre vie.* (2e partie.) *La vie publique.* (1re section.) VI. *Le Sermon sur la montagne*, traduit de l'anglais par l'abbé Ph. Mazoyer. In-8 de 420 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

Dialogues en vers pour la première communion et pour la confirmation. In-32 de 40 pages. Tournai, Desclée.

DREVES (Guido M.), S. J. — *Liturgische Prosen des Mittelalters, Dritte Folge.* In-8 de 336 pages. Leipzig, Reisland, 1891.

FÉLIX (J.), S. J. — *La Confession.* 7e retraite à Notre-Dame de Paris. In-4 de 330 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 francs.

FRANCO (Secondo), S. J. — *Ad una superiora religiosa.* In-12 de 132 pages. Modena, Tipogr. Pontif. 1891. Prix : 50 cent.

Huitième centenaire de saint Bernard. Discours prononcés aux fêtes de juin 1891. In-8 de XXXVI-258 pages. Dijon, Darantière, 1891. Prix : 3 fr.

JULLIEN (l'abbé J.). — *La Liturgie ou le Culte catholique.* 2 vol. in-12 de 602-598 pages. Nîmes, Gervais-Bedot, 1890.

LEHMKUHL (A.), S. J. — *Compendium Theologiæ moralis.* (Editio tertia.) In-8 de XXIV-605 pages. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1891. Prix : 8 fr. 75.

Minasi (J.-M.), S. J. — *La dottrina del Signore dei dodici apostoli bandita alle genti, detta la Dottrina dei dodici apostoli.* Versione, note e commentario. In-8 de lii-389 pages. Roma, Befani, 1891. Prix : 12 francs.

P. Norbertus a Tux. — *Compendium theologiæ fundamentalis.* 2 vol. in-8 de viii-332, 414 pages. Brixiniæ, Soc. typograph., 1891. Prix : 10 francs.

Pecci (S. E. le Card. Joachim). — *Œuvres pastorales.* In-8 de cxxii-392 pages. Lille, Desclée, 1888.

Saurin (l'abbé). — *Recueil paroissial de prières et de cantiques.* In-24 de 355 pages. (250e mille.) Lille, Desclée, 1891.

Turinaz (Mgr). — *De l'étude et de la pratique du Droit canonique en France à l'heure présente.* In-8 de 49 pages. Paris, Retaux, 1891. Prix : 1 fr.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Andrieux (avocat). — *Le Droit d'accroissement* (plaidoirie à Saint-Flour). In-12 de 16 pages. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1891.

Augée-Dorlhac. — *De la condition juridique des enfants naturels.* In-8 de 383 pages. Paris, Rousseau, 1891.

Blancard (J.). — *Caisse de retraites civiles du département de la Seine.* In-12 de 15 pages. Paris, Jourdain, 1891.

Boiteux (J.). — *Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités.* (2e éd.) In-12 de 576 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 4 francs.

Cahen (A.). — *Morceaux choisis des auteurs français.* (Enseignement secondaire classique.) Classes de 2e, 3e, 5e, 6e. 3 vol. in-12 de 575, 360, 224 pages. Paris, Hachette, 1890.

Cazac (H. P.). — *Polémique d'Aristote contre Platon.* (3e édit.) In-8 de 151 pages. Tarbes, Croharé, 1891. Prix : 3 fr.

Delbos (L.). — *Pauvre humanité.* In-12 de 352 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Duhem (P.). — *Leçons sur l'électricité et le magnétisme.* 3 vol. grand in-8. Tome I, de 560 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 16 francs.

Gutiérrez (P. M.). — *Fr. Luis de León y la filosofia española del Siglo XVI.* (Segunda edicion.) In-12 de xx-488 pages. Madrid, del Amo, 1891. Prix : 4 pesetas.

Kneipp (S.). — *Vivez ainsi. Avis et conseils pratiques.* In-12 de xvi-544 pages. Strasbourg, Leroux, 1891. Prix : 3 fr. 50.

L'Année médicale (13e année) 1890. Résumé des progrès dans les sciences médicales. In-12 de 419 pages. Paris, Lecrosnier, 1891. Prix : 4 francs.

Le Syndicat mixte de l'industrie textile à Tourcoing. In-12 de 15 p. Lille, Ducoulombier, 1891.

Morosti (L.). — *Les Problèmes du paupérisme.* In-12 de 256 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Petiet (R.). — *Du pouvoir législatif en France depuis Philippe le Bel jusqu'en* 1789. In-8 de 295 pages. Paris, Rousseau, 1891.

Plan d'études et programmes de l'enseignement secondaire moderne. In-12 de 168 pages. Paris, Delalain, 1891.

Stoffaes (l'abbé M.). — *Cours de mathématiques supérieures.* In-8 de 428 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 8 fr. 50.

Une usine chrétienne à Watten (Nord). In-12 de 6 pages. Lille, Ducoulombier, 1891.

Worms (R.). — *Éléments de philosophie scientifique et morale.* In-12 de 114 pages. Paris, Hachette, 1891.

Worms (R.). — *Précis de philosophie.* In-12 de 407 pages. Paris, Hachette, 1891.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Béraud (E.). — *Un seul chef, un seul parti.* In-12 de 63 pages. Paris, Savine, 1891.

Caix de Saint-Aymour (vicomte de). — *Arabes et Kabyles.* (2e édit.) In-12 de 288 pages. Paris, Ollendorff, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Casse (baron A. du). — *Les Dessous du coup d'État de* 1851. In-12 de 316 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Chaumont (L.-M.-J.). — *Histoire de M. Agut.* In-8 de xxiv-463 p. Lyon, Vitte, 1891.

Delaborde (comte H.). — *L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut de France.* In-8 de 396 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 6 fr.

Delalain (P.). — *Étude sur le libraire parisien du treizième au quinzième siècle.* In-8 de xliii-76 pages. Paris, Delalain, 1891.

Foucault de Mondion. — *La Belgique livrée à l'Allemagne* (1886-1891). In-12 de 301 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Hamerton (P.-G.). — *Français et Anglais.* Traduction de G. Labouchere. 2 vol. in-12 de xxiv-268, 270 pages. Paris, Plon, 1891.

Hamon (A.) et Bachot (G.). — *Ministère et mélinite.* In-12 de 556 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Kestens (F.), S. J. — *Vie de Madame Criquelion.* (4e édition.) In-8 de 195 pages. Lille, Desclée, 1891.

Josefa (T.). — *La Vie des saints racontée à mes filleuls.* Gr. in-8 de 352 pages. Tours, Cattier, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Levaux (P. F.). — Ghazi Osman Pacha. *Souvenirs historiques de la guerre des Balkans.* 2e édition. In-8 de 180 p. Liège, Godenne, 1891. Prix : 2 fr. 50.

Meignan (Mgr). —*Un prêtre déporté en* 1792. Grand in-8 de xxxvi-288 pages. Tours, Cattier, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Mommsen et Marquardt. — *Manuel des antiquités romaines.* XI. De l'organisation militaire chez les Romains, par J. Marquardt. In-8 de 411 pages. Paris, Thorin, 1891.

Narjoux (F.). — *Français et Italiens.* In-12 de 288 p. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Paulus (N.). — *Martin Butzer und die Gewissensfreiheit.* In-12 de 30 p. Mainz, Kirchheim, 1891.

Pierling (P.), S. J. — *La Russie et l'Orient.* In-16 de 210 p. Paris, Leroux, 1891.

Puiseux (l'abbé). — *Vie de M. Musart,* curé de Somme-Vesle, mort pour la foi, à Reims, le 11 mars 1796. In-18 de xix-216 p. Châlons-sur-Marne, impr. Martin frères, 1891.

Régla (P. de). — *La Turquie officielle.* (4e édition.) In-16 de 460 p. Paris, Quantin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Ricard (Mgr). — *Angèle ou les mémoires d'une Enfant de Marie.* In-8 de 296 p. Tours, Cattier, 1891. Prix : 3 francs.

Richard (l'abbé). — *Histoire de l'insigne relique de la vraie croix de Bourbon-l'Archambault.* In-18 de xvi-212 p. Bourbon, chez l'auteur, 1891. Prix : 1 fr. 25.

Rose (Stewart). — *St Ignatius Loyola and the early Jesuits.* In-4 de xv-632 p. London, Burns and Oates, 1891.

Rouvier (Fr.), S. J. — *Saint Ignace de Loyola.* In-32 de 79 p. Lille, Desclée.

Sulle camere abitate da San Luigi Gonzaga in Mantova. — In-12 de 6 p. Mantova, Apollonio, 1891.

Tamisey de Larroque (Philippe). — *Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc* (1522-1675). In-8 de 47 p. Paris, Alph. Picard, 1891.

Vie de saint Jean Berchmans. (Bibliothèque édifiante.) In-8 de 206 pages. Tours, Cattier, 1891. Prix : 2 francs.

LITTÉRATURE

ROMANS

Appert (C.). — *La Chanson des hauts faits de saint Martin.* In-32 de 108 p. Lille, Desclée, 1891.

Bossert (A.). — *Histoire abrégée de la littérature allemande.* In-12 de 569 p. Paris, Hachette, 1891.

Lemaire (H.). — *Rome. Basilique de Saint-Pierre au Vatican.* In-12 de 108 p. Paris, Vic, 1891. Prix : 1 fr. 15.

Loti (P.). *Le Livre de la pitié et de la mort.* (11e édition.) In-12 de 320 p. Paris, Calmann Lévy, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Luguet (M.). — *Tendresse. Le Monde thermal.* In-12 de 420 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50

Le 31 août 1891.

Le gérant : P.-P. BRUCKER

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

SEPTEMBRE 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Theologiæ dogmaticæ compendium in usum studiosorum theologiæ. T. I, II, III. Edidit H. Hurter, S. J., S. Theolog. et philos. doctor, ejusdem S. Theolog. in C. R. Universitate Œnipontana professor. Editio septima aucta et emendata. Œniponte, Libraria academica wagneriana, 1891.

Nous ne parlerions pas d'un Cours de théologie publié pour la première fois il y a une quinzaine d'années, et maintenant trop avantageusement connu pour avoir besoin d'être recommandé à l'attention du public, si l'auteur ne venait de le perfectionner, dans cette septième édition, d'une manière qui mérite d'être signalée.

A la suite d'un certain nombre de questions importantes, on trouve, sous le titre : *Scholion practicum*, des sujets et matériaux de sermons, *concionum argumenta*, qui montrent le parti à tirer, pour l'instruction des fidèles, de la doctrine exposée. Certes, les répertoires à l'usage des prédicateurs ne manquent pas : il y en a beaucoup trop de médiocres, et trop encore peut-être même de bons.

Le danger, en effet, de toutes ces riches collections de textes, de pensées, de développements, c'est, en général, de n'inspirer que des discours très pauvres de doctrine. Elles fournissent le bois et la pierre, excellents si l'on veut, pour bâtir l'édifice; elles ne donnent ni les fondements qui doivent le porter, ni la

conception d'ensemble d'où résultent sa force et son originalité. C'est la vérité révélée, la thèse théologique, nettement énoncée ou déguisée à dessein, qui doit servir de fond à toute prédication. Si l'éloquence de la chaire n'est pas uniquement un enseignement populaire de théologie, elle est cela avant tout.

Les recueils dont nous parlons le font trop souvent oublier : ils offrent pour la rhétorique sacrée des matières à amplifier, comme les *cas de conscience*, séparés des principes, des recettes à confesser.

Le P. Hurter fait œuvre plus sérieuse : il initie le prêtre à revenir chercher ses instructions dans la théologie qu'il a apprise, et le jeune théologien à ne pas l'apprendre sans voir les lumières, sans goûter les consolations qu'elle répand sur la vie chrétienne.

Mais si les prédicateurs se félicitent de cette innovation, les professeurs ne la blâmeront-ils pas? Faire la théologie pour prêcher, et en prêchant déjà à des auditoires futurs, n'est-ce pas la compromettre? Au lieu d'approfondir la doctrine, ne s'arrêtera-t-on pas à cette surface plus accesssible et plus brillante, qui paraît suffire pour les besoins du peuple chrétien? — L'auteur, qui est lui-même un ancien et éminent professeur, semble avoir prévu cette objection et avoir voulu y répondre par la sobriété même avec laquelle il s'attache à ce côté pratique des études sacrées. Nous n'avons rencontré dans le deuxième et le troisième volumes réunis qu'une quinzaine de chapitres suivis de leur *scholion practicum*, aucun dans le premier. Le but paraît être non de préparer d'une manière immédiate l'élève au ministère de la chaire, mais de l'initier seulement, quand il a dépassé le seuil de la science sacrée, à cet art dont il devra plus tard faire usage, d'utiliser sa théologie pour la prédication.

Si telle est la pensée du P. Hurter, et nous sommes convaincu qu'elle n'est point autre, nous le félicitons bien sincèrement de l'avoir conçue et exécutée. R. DE SCORRAILLE, S. J.

Explanatio critica editionis Breviarii Romani quæ a Sacr. Rituum Congregatione uti typica declarata est, studio et opera Georgii Schober, Congregationis SS. Redemptoris sacerdotis. In-8 de VII-364 pages. Ratisbonæ, Pustet, 1891. Prix : 3 fr. 30.

La Sacrée Congrégation des Rites a publié en 1884 une nouvelle édition du Bréviaire romain. Non contente d'y introduire les nouvelles leçons et les rubriques réformées par le décret du 14 août 1883, elle a soumis l'œuvre entière à une sérieuse revision; elle a corrigé de nombreuses erreurs ou des variantes peu justifiées, qui s'étaient insensiblement glissées dans les diverses éditions, depuis celle d'Urbain VIII (1632). C'est à l'édition officielle de 1884 que devront désormais se conformer les imprimeurs du Bréviaire romain.

Pour leur faciliter cette tâche, le R. P. Schober a dressé la liste détaillée des nouvelles corrections, avec presque toutes les variantes qui existent entre l'édition officielle et plus de quatre-vingts autres éditions, tant anciennes que modernes. Mais ce n'est pas seulement aux imprimeurs que son livre profitera; il ne sera pas moins utile à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la liturgie. On y voit le soin que Rome met à améliorer peu à peu et lentement ses recueils officiels, et le principe qui la guide dans ce travail de perfectionnement. Elle ne vise pas à faire œuvre de critique; elle ne consulte pas toujours, pour les écrits des saints Pères par exemple, les meilleurs manuscrits ni les meilleures éditions. Elle s'efforce de maintenir le plus longtemps possible le texte reçu, et, en évitant des modifications trop radicales, de procurer ou de conserver l'unité liturgique.

Le savant rédemptoriste retrace, en une centaine de pages, sous forme d'introduction, l'histoire du Bréviaire; il a utilisé les plus récentes publications qui traitent le même sujet. Si la partie *ancienne* de cette histoire, depuis les origines jusqu'au onzième siècle, est courte, l'on doit s'en prendre principalement à la regrettable disette d'informations. Il suffit d'étudier la longue liste des corrections et des variantes relevées par l'auteur, avec les notes dont il les accompagne, pour se convaincre qu'il ne redoute pas les patientes recherches; s'il n'est pas plus complet, c'est qu'il n'a pas pu l'être. Qu'il me permette de lui signaler une légère erreur — si erreur il y a — et une faute typographique plusieurs fois rencontrée. On lit, à la page 201, que le nom de saint Joseph paraît être entré au dixième siècle dans le martyrologe romain. Y avait-il alors un *martyrologe romain* dans le sens moderne du mot? Quoi qu'il en soit, le manuscrit martyrologique de Fulda, qui est vraisemblablement du dixième siècle, porte bien

au 19 mars la formule suivante : *In Bethleem sancti Joseph, nutritoris Domini*[1] ; tandis que ni les manuscrits antérieurs d'Epternach, de Berne, de Trèves, etc., ni les martyrologes historiques du neuvième siècle ne mentionnent la fête du saint patriarche. Quant à la coquille, la voici : le P. Théophile Raynaud a été plusieurs fois transformé en *Th. Raymond* (p. 225, 267 et 330). Ajoutons que Silvio Antoniano (p. 54) ne fut jamais jésuite.

Le R. P. Schober ne se fait pas scrupule d'indiquer ici et là des corrections à introduire même dans l'édition officielle. Ces *desiderata* seraient plus nombreux si l'on tenait compte du caractère peu historique de certaines leçons hagiographiques, et, pour les leçons homélitiques, d'un récent article de Dom Morin. L'érudit bénédictin avait publié, il y a trois ans, dans la revue bénédictine de Raigern, un travail intitulé : *De sermonibus seu homiliis dubiæ auctoritatis aut certo pseudepigraphis romano Breviario insertis.* Il vient de donner une seconde revision de ce travail, dont l'unique défaut est son titre trop général[2] ; il relève ainsi cinquante et une homélies apocryphes, ou portant un autre nom que celui de leur véritable auteur : des sermons, attribués à saint Augustin, par exemple, appartiennent à saint Césaire d'Arles ou à Fauste de Riez; tel sermon de saint Jérôme sur la très sainte Vierge ne serait qu'une « pieuse fraude du docte abbé Ambroise Autpert ». Remarque curieuse : les pièces apocryphes sont plus fréquentes dans les offices récents que dans les anciens; cela s'explique, dit Dom Morin, « en partie par l'abandon déplorable des sérieuses études patristiques, en partie par le fait que notre goût moderne trouve souvent plus vite un passage à sa convenance dans les productions douteuses des appendices que dans le corps même des écrits authentiques des anciens Pères ». Ces réflexions sont malheureusement trop vraies, et l'on ne peut qu'applaudir au zèle intelligent de ceux qui, par une critique sage et modérée, s'efforcent de réconcilier la piété avec la science.

E. RIVIÈRE, S. J.

1. *Analecta Bollandiana*, t. I, 1882, p. 19.

2. *Les Leçons apocryphes du Bréviaire romain*, dans la *Revue bénédictine* de Maredsous, juin 1891, p. 270-280.

Rituale romanum. In-32 de XVI-418-270 pages. Tournai, Desclée, 1891.

Au *Rituel* édité par ordre du pape Paul V, augmenté et corrigé par Benoît XIV, cette nouvelle édition ajoute un grand nombre de formules de *bénédiction* et d'*instruction*. Le format est commode et l'impression fort belle. Les prix, qui s'étagent de 4 francs à 15 fr. 50, permettent une grande variété dans les reliures. Depuis quelque temps, la Société de Saint-Jean l'Évangéliste a une succursale à Paris ; on peut donc s'adresser directement à MM. Desclée, Lefebvre et Cie, rue Saint-Sulpice, 30.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — Études sur le Sacré Cœur. T. II : le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus, par le P. E. LETIERCE, S. J. In-8 de XXII-596 p. Paris, Vic et Amat, 1891.

II. — Le Sacré Cœur de Jésus, études franciscaines, par le R. P. H. de GRÈZES, des FF. MM. Capucins. In-12 de 408 pages. Paris, Delhomme et Briguet.

I. — C'est la deuxième partie de l'importante étude consacrée par le R. P. Letierce à l'histoire du culte du Sacré Cœur. Après avoir retracé dans un premier volume l'apostolat des religieuses de la Visitation[1], l'auteur était naturellement amené à étudier l'œuvre de ceux que Notre-Seigneur lui-même avait destinés à être les collaborateurs et les auxiliaires des Filles de Saint-François de Sales. Les Pères de la Compagnie de Jésus ont-ils ajouté foi à la parole de la bienheureuse Marguerite-Marie, leur déclarant qu'il leur était spécialement réservé de « faire connaître l'utilité et la valeur » de la dévotion bénie ? Ont-ils été fidèles à leur glorieuse mission ? Cette double question est du domaine de l'histoire. Le R. P. Letierce y répond, comme il convient, par des faits.

Les documents abondent et leur témoignage est éloquent. Chez le P. Letierce la sagacité du bibliophile sert admirablement le zèle de l'apôtre : rien n'échappe à ses persévérantes recherches. Le souci d'être complet et minutieusement exact lui fait

1. *Le Sacré Cœur et la Visitation Sainte-Marie*, 1890. — Voir *Études*, partie bibliographique, livraison du 31 décembre 1890, p. 887 *sqq.*

prodiguer, peut-être à l'excès, les noms, les dates et les citations, et l'ouvrage gagnerait à être allégé de détails biographiques qui n'ont pas trait assez directement au sujet. L'auteur en a conscience lui-même et s'excuse d'offrir au lecteur « des matériaux pour une histoire à faire, bien plus qu'une histoire toute faite ». S'il y a une part de vérité dans cet aveu trop modeste, nous félicitons pourtant l'auteur d'avoir, dans ce deuxième volume, modifié la marche adoptée pour le premier, et de s'être attaché à grouper autour des personnages plus marquants les hommes et les événements. Le récit y gagne en aisance et en intérêt.

Nous n'essayerons pas une analyse même sommaire. Citons seulement quelques noms. Voici d'abord les contemporains de la bienheureuse Marguerite-Marie : les Pères Rollin, Froment, Gette et l'admirable P. Jean Croiset, disciple de la Bienheureuse, son confident, son « frère très cher dans le Sacré Cœur ». Avec les Pères de Broissia, de Mailla, Romain Hinderer, la dévotion bénie pénètre en Chine. Le P. Fromage la fait connaître aux Maronites : sa traduction arabe de la Vie de la Bienheureuse, par Mgr Languet, a assez de succès pour attirer à l'auteur les sarcasmes de d'Alembert. Nous ne pouvons que signaler ici les intéressantes notices du P. Milley, directeur de Madeleine Rémuzat, cet autre de la Colombière de celle qu'on appellera un jour la seconde Marguerite-Marie, du P. de Gallifet, des Pères espagnols de Cardaveraz, Bernard de Hoyos, Calatayud, etc. Le zèle déployé par tant de vaillants apôtres ne pouvait manquer d'exciter les haines furieuses des irréconciliables ennemis du Sacré Cœur. Le P. Letierce nous retrace toutes les péripéties de la lutte qui s'engage entre les jansénistes et les fils de saint Ignace ; les premières disgrâces des Jésuites en Portugal, en Espagne, en France ; la suppression de la Compagnie, sa conservation providentielle dans la Russie Blanche, enfin sa renaissance dans l'univers catholique. Si l'histoire du culte du Sacré Cœur semble ici se confondre avec l'histoire de la Compagnie de Jésus, et passer par les mêmes alternatives de défaites et de victoires, il faut reconnaître que les faits eux-mêmes témoignent de l'union étroite qui lie la cause du Sacré Cœur à celle de ses généreux défenseurs.

Signalons dans les notes et prières justificatives une intéressante étude sur « le Cœur de Jésus dans les armes de la Compagnie ».

II. — Le R. P. de Grèzes a eu l'heureuse pensée de réunir en un volume des articles publiés à diverses époques dans les *Annales franciscaines*. Remontant jusqu'aux origines de l'Ordre de Saint-François, il fait passer successivement sous nos yeux, groupés siècle par siècle, les saints et les saintes des diverses branches de la famille séraphique, les prédicateurs, les théologiens, les ascètes qui se sont particulièrement distingués par leur dévotion au Sacré Cœur de Jésus. En tête de ce glorieux cortège s'avance le stigmatisé de l'Alverne, saint François d'Assise, poète et chantre inspiré de l'amour divin. A sa suite, et dans le même siècle, sainte Claire, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure ; au siècle suivant, le bienheureux Jean d'Alverne, Ubertin de Casal, la bienheureuse Angèle de Foligno, puis, dans l'ordre des temps, sainte Colette, sainte Françoise Romaine, saint Pierre d'Alcantara, le P. d'Argenton, Bernardin de Picquigny et bien d'autres. Nous ne citons que les principaux.

Le R. P. de Grèzes ouvre les principaux écrits des saints et des docteurs de son Ordre et nous fait constater que l'esprit de la dévotion au Sacré Cœur y circule partout et en inspire toutes les pages.

Ces ouvrages étaient lus avidement dans les cloîtres franciscains et même au dehors. Il est donc légitime de conclure qu'ils ont contribué pour une large part à répandre la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. C'est à cette conclusion que le R. P. de Grèzes nous amène, tout en nous initiant à la doctrine si solide et si élevée de l'école franciscaine. Ce petit volume, qui nous en donne comme la fleur, sera lu avec intérêt et profit, non seulement par les membres si nombreux de l'Ordre séraphique, mais encore par toutes les âmes qui tiennent à connaître l'histoire des manifestations de l'amour divin.

Nous est-il permis d'émettre ici une légère critique? Le pieux auteur paraît trop céder à une préoccupation constante, celle de retrouver dans les ouvrages franciscains qui ont précédé le dix-septième siècle l'expression elle-même, précise et complète, de la dévotion au Sacré Cœur telle qu'elle devait être révélée plus tard à la bienheureuse Marguerite-Marie. Le culte du Sacré Cœur, pris dans sa substance, est aussi ancien que le christianisme. Les Pères et les Docteurs des premiers siècles, Tertullien, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, pour ne citer que

les plus illustres, ont salué l'ouverture bénie du côté de Jésus. Mais la dévotion au Sacré Cœur n'est encore qu'en germe dans leurs écrits; elle n'y a pas sa forme précise, explicite, et en particulier le caractère de *réparation* essentiel à la dévotion révélée. On ne le trouve point d'ordinaire non plus, du moins assez accusé, dans les citations que nous offre le R. P. de Grèzes. Il reste vrai que, sous sa forme actuelle, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus a pris naissance au dix-septième siècle, comme le laisse entendre le souverain pontife Pie IX dans ces paroles du décret de béatification de la bienheureuse Marguerite-Marie : *Ad tam salutarem pietatis cultum* INSTITUENDUM, *lateque inter homines propagandum, eligere servator noster dignatus est venerabilem famulam suam Margaritam Mariam....*

Certaines expressions de l'auteur, si on les prend à la lettre, pourraient sembler amoindrir en quelque chose le glorieux privilège de la Bienheureuse, et mettre sur le même plan les révélations faites à Marguerie-Marie et celles qu'à toutes les époques de l'Église Notre-Seigneur a daigné accorder à certaines âmes privilégiées. C'est ainsi que l'auteur dit, en parlant de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, que « la dévotion au Sacré Cœur lui fut révélée quarante ans avant de l'être à la bienheureuse Marguerite-Marie ». Ces paroles et d'autres semblables sont évidemment susceptibles d'une légitime interprétation. Mais il semblerait bon de distinguer davantage et de mettre dans un ordre à part les révélations faites à la vierge de Paray.

Une remarque encore au sujet de l'*Iconographie franciscaine dans le seizième et le dix-septième siècle.* Le P. de Grèzes signale au frontispice d'un ouvrage du P. Boskier, F. M., imprimé en 1606, une gravure représentant le Cœur de Jésus percé de trois clous, surmonté du monogramme IHS, et environné d'une couronne d'épines. C'est précisément le chiffre que le P. Letierce relève dans un grand nombre d'ouvrages des Pères de la Compagnie de Jésus, dès l'année 1584. Le P. de Grèzes semble donc peu fondé à conjecturer que la gravure du livre du P. Boskier ait fourni à saint François de Sales l'idée première du blason qu'il proposait à sainte Chantal (10 juin 1611) de donner à l'Institut naissant de la Visitation.

Ces légères rectifications prouveront au R. P. de Grèzes avec quelle attention et quel intérêt nous avons lu son pieux ouvrage.

Elles n'infirment du reste en rien la conclusion qui ressort de cette belle étude historique et qui s'impose au lecteur : c'est que les enfants de saint François d'Assise peuvent à juste titre revendiquer une place d'honneur parmi les apôtres et les propagateurs de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

L. DECOSTER, S. J.

Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application, par l'abbé Fréd. Étienne. In-8 de 88 pages. Namur, Wesmael-Charlier, 1891.

M. l'abbé Étienne s'appuie sur Dom Pothier et les autres auteurs bénédictins, qu'il cite presque constamment. Néanmoins il apporte à leur doctrine une modification, selon nous très importante. Comme les Bénédictins, il donne à l'accent un rôle prépondérant dans l'interprétation de la phrase grégorienne, mais il distingue l'accent grammatical de l'accent méthodique. Entre ces deux accents, il y a analogie, il peut y avoir concordance ; l'accent grammatical devrait même toujours coïncider avec une note accentuée, mais c'est l'accent mélodique qui donne à la phrase musicale sa couleur et son rythme.

M. Étienne distingue même des accents secondaires à côté de l'accent principal. Question très délicate. Il a pour lui une pratique très ancienne dans le langage, mais qui pourrait bien ne venir que de la basse latinité.

E. SOULLIER, S. J.

I. — **Premier problème grégorien,** nature et fixation du rythme liturgique paroissial, par l'abbé Aug. Teppe. In-8 de 250 pages. Paris, Fischbacher, 1891. Prix : 5 francs.

II. — **Les principes de tonalité et de rythme,** par l'abbé Aug. Teppe. In-8 de 72 pages. Paris, Fischbacher, 1891. Prix : 1 fr. 50.

I. — M. l'abbé Teppe veut mettre le plain-chant en mesure régulière. Il y arrive sans peine. La mesure régulière se compose de temps égaux distingués entre eux par des alternatives régulières de temps forts et de temps faibles. M. Teppe permet d'allonger ou de raccourcir à volonté la durée des temps, de changer *ad libitum* les temps forts en temps faibles, et *vice versa*. Aussi il

trouve que son plain-chant mesuré ne se distingue pas du plain-chant ordinaire. Nous sommes d'accord. Mais alors, à quoi bon tout son travail ?

Il prétend de même introduire la carrure de la phrase musicale, mais ce qu'il appelle des phrases carrées ne répond pas, croyons-nous, aux définitions des musiciens modernes.

II. — Dans une petite brochure, le même auteur nous donne la genèse de l'harmonie et de la mesure. C'est pour cet écrit qu'il eût fallu réserver le titre de problème. Malgré de nombreux travaux, la question est loin d'être résolue. M. Teppe prodigue les analogies et définit très peu ; aussi nous pensons qu'il n'a pas mieux réussi que les autres et que le problème reste encore à résoudre.

E. SOULLIER, S. J.

La raison et la foi, par L. Barrou, chef d'institution à Paris. 1er, 2e et 3e fascicules. In-8 de 48-148-254 pages. Paris, Librairie générale, 1891.

M. Barrou a entrepris, avec une sincérité louable, de concilier la raison avec la foi, il croit y être parvenu. Mais pour lui, concilier la raison avec la foi, ce n'est pas prouver que la raison et la foi n'ont rien de contradictoire ; la preuve est depuis longtemps faite : c'est établir par la raison toutes les vérités que nous enseigne la foi.

Son point de départ est assurément original. Le postulatum d'Euclide est faux : c'est-à-dire, il existe un angle minimum à partir duquel l'oblique à une droite ne rencontre plus la perpendiculaire à cette droite. Donc, on ne peut mener par rapport à une droite un nombre infini d'obliques. Donc, l'infini géométrique et l'infini mathématique n'existent pas. Donc, puisque nous ne pouvons nier l'infini, l'infini-Dieu existe : C'est l'*axiome-Dieu*. Mais cet infini a trois conditions nécessaires : la toute-puissance, la parfaite intelligence, le parfait amour. Donc, la trinité des personnes divines s'impose à la raison.

L'auteur prouvera bientôt, par le même procédé rationnel, la transmission du péchel originel, la sainte Eucharistie, etc. Et là-dessus, il triomphe. Il voit les savants accourir en masse vers la foi, le peuple suivre, le monde entier devenir croyant, grâce à la réfutation du fameux postulatum.

L'auteur voudra bien nous permettre quelques observations.

1° La base de son argumentation, qu'il regarde comme un roc jusqu'ici inébranlé, nous semble bien ruineuse. L'auteur imagine deux parallèles AC, BD, perpendiculaires à une même droite AB. Si un mobile M pouvait s'éloigner indéfiniment de A, suivant la direction AC, il nous serait, dit-on, impossible de décrire un quadrant de B comme centre, parce que les droites BM, BM', ayant toujours un de leurs points sur AC, ne coïncideraient jamais avec BD. Or, la possibilité de décrire un quadrant est évidente, donc M ne saurait s'éloigner indéfiniment de A et ne dépassera pas une position limite X à distance finie de A. Par conséquent, les droites passant par B et dirigées dans l'intérieur de l'angle XBD ne rencontreront pas AC. Il existe donc des non-sécantes de AC, distinctes de la parallèle BD.

Par malheur, la contradiction invoquée n'existe pas. Supposons, pour fixer les idées, que M s'éloigne de A d'un mouvement uniforme, c'est-à-dire avec une vitesse constante, la vitesse angulaire de BM autour de B sera variable, et ira toujours décroissant, pour devenir inférieure à toute quantité positive donnée, aussi petite que l'on voudra. Rien donc d'étonnant si l'angle ABM tend toujours à se rapprocher de 90° sans jamais y atteindre. Mais de ce que, d'après cette loi de rotation, il soit impossible de décrire un quadrant, s'ensuit-il qu'une autre loi ne le permette pas? Nullement. Pour le décrire, il suffit de faire tourner une droite qui se détacherait de BA en B suivant une loi indépendante de la marche de M sur AC, par exemple en lui imprimant une vitesse angulaire constante. Donc le postulatum d'Euclide n'offre pas la contradiction prétendue. Donc il ne faut pas le rejeter.

2° Donc l'infini, tel que l'entendent les mathématiciens, peut et doit être admis. Pour eux, l'infiniment grand est une quantité qui peut croître au delà de toute quantité fixée à l'avance, et si grande qu'on voudra; l'infiniment petit est toute quantité variable qui tend indéfiniment à se rapprocher de zéro. Ils ne prétendent pas affirmer l'existence de l'infini mathématique réalisé dans son infinité même abstraite. Aussi ne tombent-ils pas sous les foudres de M. Barrou. Nous ne croyons pas non plus qu'Aristote, dans sa doctrine de l'*infini en puissance*, n'ait fait que nous payer de mots; cet infini n'est autre chose que l'infini des mathématiciens.

3° Nous avons peine à comprendre ce qu'est l'*axiome-Dieu*, un axiome qui tantôt est présenté comme indémontrable, tantôt comme la conséquence logique de la négation de l'infini mathématique, et par suite comme démontré.

4° De ce que l'être infini possède trois conditions, s'ensuit-il que ces trois conditions forment trois personnes distinctes?

5° M. Barrou se donne comme défenseur de l'orthodoxie catholique. Mais l'Église pourrait trouver assez hardi un défenseur qui avance, contre l'enseignement de tous les Pères et de tous les docteurs, que l'existence de Dieu ne se peut démontrer, que, d'autre part, l'existence du dogme de la sainte Trinité peut être établie par des preuves purement rationnelles.

6° On prend (fascicule III, p. 19) un exposé théologique fait par Bossuet du mystère de la sainte Trinité, pour une démonstration rationnelle. Et ce mode de preuve, Léon XIII l'admet, puisqu'il recommande « d'arriver à une connaissance aussi parfaite que possible des vérités religieuses *accessibles à la raison!* »

En somme, la raison et la foi dont il est ici question, nous semblent trop la foi et la raison de M. Barrou. Il est donc permis de douter que leur accord ait les immenses conséquences qu'on se promet. M. Barrou ne fait pas difficulté d'avouer qu'on l'a traité d'illuminé. Le mot est dur à l'adresse d'un honnête homme comme lui. Mais nous croyons que sa sincérité fait fausse route.

L. ROURE, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Traité d'Analyse, par Émile Picard, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences. T. I. 1 vol. grand in-8 de XII-467 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891. 15 francs.

Le *Traité d'analyse* de M. Picard aura quatre volumes. Dans une courte préface, l'auteur indique son intention; c'est la théorie des équations différentielles qu'il se propose surtout de développer, et il aurait passé sous silence les autres parties de ses leçons à la Faculté des sciences, si les sollicitations de ses

auditeurs ne l'avaient décidé à les publier. Le présent volume contient précisément ces leçons avec un certain nombre d'additions. Il est divisé en trois parties. Sans s'inquiéter de l'ordre suivi dans les traités d'analyse antérieurs au sien, l'auteur suppose les notions élémentaires du calcul différentiel, et commence son livre en traitant des intégrales définies et indéfinies. C'est l'objet de la première partie composée de cinq chapitres, dont voici les titres. Chapitre I : *Des intégrales définies;* chapitre II : *Intégrales indéfinies;* chapitre III : *Intégrales curvilignes;* chapitre IV : *Des intégrales doubles;* chapitre V : *Des intégrales multiples.*

Préoccupé de fixer d'une manière bien nette la notion d'intégrales définies, M. Picard établit d'abord l'*existence* d'une limite *unique* pour les sommes qui doivent servir de définition à l'intégrale. La méthode rigoureuse qu'il adopte est purement analytique, et fait bien ressortir cette idée, *que les sommes considérées ont même limite, quelle que soit la loi choisie pour subdiviser en éléments infiniment petits les intervalles parcourus par les variables indépendantes.* Cette idée fondamentale placée au début du chapitre I, à l'occasion des intégrales simples, se retrouvera de même au sujet des intégrales doubles (ch. IV), puis des intégrales multiples (ch. V). L'auteur tient évidemment à la faire remarquer. Bien qu'il abandonne la méthode purement géométrique en faveur d'une méthode entièrement analytique et tout à fait rigoureuse, M. Picard pourtant n'est pas l'ennemi des représentations géométriques; il sait les services qu'elles rendent à la science, tant pour fixer l'imagination que pour guider l'intelligence exposée à s'égarer au milieu de formules et de raisonnements trop abstraits; aussi ne craint-il pas de les faire intervenir à propos, mais avec une certaine réserve. Le chapitre premier contient encore d'intéressantes applications de l'intégration par parties, aux polynômes de Legendre et à la série de Taylor. On rencontre ensuite les règles de différentiation sous le signe $\int$, et l'étude du cas où les limites d'intégration deviennent infinies; l'analogie de cette étude avec celle de la convergence des séries est bien mise en évidence.

L'intégration indéfinie fait l'objet du chap. II. Une rapide esquisse de l'intégration des fractions rationnelles, la réduction aux formes canoniques des intégrales hyperelliptiques, la réduction des intégrales abéliennes dans les cas les plus simples (car

l'auteur a voulu traiter la question par les seuls procédés de l'algèbre, renvoyant à plus tard des développements plus amples), enfin l'intégration des fonctions rationnelles de *sin.* x et *cos.* x remplissent les trente-deux pages de ce chapitre.

« Dans la première partie, dit M. Picard dans sa préface, j'expose les éléments du Calcul intégral, en insistant sur les notions d'*intégrale curviligne* et d'*intégrale de surface*, qui jouent un rôle si important en physique mathématique. » Et de fait, ces notions font le principal intérêt des ch. III, IV et V. Définir l'intégrale curviligne; établir la condition pour que l'intégrale curviligne $\int Pdx + Qdy$ dépende de ses limites *seulement;* en déduire que, prise suivant un contour fermé, cette intégrale est nulle, lorsque, la condition précédemment trouvée étant satisfaite, P,Q et leurs dérivées partielles du premier ordre restent en outre finies et continuées à l'intérieur du contour; telles sont les questions que l'on rencontre au seuil du chapitre III. On sait qu'on peut suivre une marche inverse : commencer par la dernière de ces questions, et de là, remonter à la première; le point de départ est alors l'expression d'une certaine intégrale double au moyen de l'intégrale curviligne $\int Pdx + Qdy$; et cela nous explique pourquoi l'auteur a renvoyé cette démonstration au chapitre suivant. Ainsi le lecteur retrouve avec plaisir une démonstration qui a été fréquemment employée. Un théorème relatif à la détermination du nombre des solutions communes aux deux équations :

$$F_1(x,y) = 0 \quad , \quad F_2(x,y) = 0,$$

sert d'application aux théories exposées, et met fin au chapitre III.

La définition de l'intégrale double étant donnée, le changement des variables exposé dans ce cas, et diverses applications faites à l'évaluation des surfaces, des volumes, des surfaces courbes, l'esprit est suffisamment préparé et l'on peut étudier les *intégrales de surface;* c'est à quoi l'auteur invite son lecteur. Mais, dans ce sujet délicat, interviennent beaucoup de notions de détail, qu'il est important de ne pas négliger, si l'on veut éviter toute erreur; aussi M. Picard précise-t-il avec soin : la *direction de la normale*, les *signes à prendre*, le *côté de la surface*. Après ces préliminaires, il recherche la condition pour que l'intégrale de surface $\iint Adydz + Bdzdx + Cdxdy$ ne dépende que du contour

limite; puis supposant cette condition remplie, il exprime cette intégrale au moyen d'une intégrale curviligne, par la formule dite de Stokes.

Je ne dirai rien du chap. v, d'ailleurs très court (12 p.), sur les intégrales multiples, sinon qu'il se termine par le célèbre et important théorème de Green.

En résumé, cette première partie donne au lecteur une connaissance nette des intégrales de variables réelles; sa lecture profitera à ceux qui désirent suivre les travaux de physique mathématique, et aussi à ceux qu'intéresse la théorie des fonctions de variables imaginaires.

La seconde partie comprend les cinq chapitres suivants : ch. VI, *De l'équation de Laplace;* ch. VII, *Attraction et potentiel;* ch. VIII, *Intégrations des séries, séries entières;* ch. IX, *Des séries trigonométriques;* ch. X, *Séries multiples.*

Les chapitres VI et VII se présentent à nous comme applications de la première partie; mais c'est là une enseigne modeste; en réalité, les notions fondamentales sur l'équation :

$$\Delta V = \frac{d^2V}{dx^2} + \frac{d^2V}{dy^2} + \frac{d^2V}{dz^2} = 0$$

et le potentiel, s'y trouvent développées. C'est ainsi, par exemple, qu'ayant établi ce théorème : *Il ne peut exister deux fonctions* V *satisfaisant à l'équation de Laplace, continues ainsi que leurs dérivées partielles des deux premiers ordres à l'intérieur d'une surface, et prenant sur les surfaces les mêmes valeurs*, l'auteur est naturellement conduit à énoncer le fameux *problème* ou *principe de Dirichlet.* Ce problème, on le sait, consiste à déterminer la fonction V, en supposant connues les valeurs qu'elle prend sur la surface limite. M. Picard donne la solution dans le cas d'une sphère, puis dans le cas général d'une surface convexe ayant en chaque point un plan tangent déterminé. La nature des questions traitées n'est pas le seul intérêt de ce chapitre, aussi bien que du suivant sur le potentiel; il y en a un autre plus subtil peut-être, mais bien réel. On est amené par le sujet lui-même à discuter la continuité de quelques intégrales dans le voisinage de certaines valeurs singulières; combien de telles discussions sont délicates, c'est ce qui n'échappe à personne; ceux qui cherche-

raient des modèles en ce genre peuvent ouvrir le livre de M. Picard avec confiance, ils en trouveront.

Hâtons-nous. Les chapitres VIII et IX s'occupent des séries surtout des séries trigonométriques et plus particulièrement encore de la série de Fourier. Ce sont là des matières difficiles que l'auteur a su rendre moins arides en y mêlant quelques propositions d'invention assez récente. Citons, par exemple, le théorème de M. Hadamard sur la convergence des séries, et celui de M. Weierstrass, sur la représentation analytique des fonctions par une série de polynômes absolument et uniformément convergente.

L'étude des séries multiples termine cette seconde partie.

Il n'y a pas lieu d'analyser en détail la troisième partie du volume; elle contient, en effet, le développement des applications géométriques du calcul infinitésimal. Quant au fond, ce sont les matières ordinairement traitées dans les cours de licence. La différence entre la manière de l'auteur dans les deux premières parties et sa manière dans la troisième est profonde; les raisonnements abstraits, les calculs les plus délicats et souvent minutieux par nécessité, donnent aux deux premières parties un air plus austère, qui forme un singulier contraste avec la partie suivante, où l'auteur se sert de l'analyse avec une rare élégance; les méthodes simples, les calculs bien conduits, les remarques ingénieuses, les exemples heureusement choisis abondent ici; et cependant tout cela est empreint d'une certaine sobriété qui ne déplaît pas, mais qui invite à la réflexion; ce n'est pas que l'ordre méthodique manque, il y est; toutefois le lecteur, en suivant la route qui lui est tracée avec sagacité, n'a pas d'avance entre les mains la carte du pays qu'il visite.

Signalons, en passant, les aperçus sur les théories des *congruences* et des *complexes linéaires*, auxquelles l'auteur revient plusieurs fois ; les éléments sur les théories des *surfaces applicables*, des *cartes géographiques*, et des *représentations conformes*.

En somme, le livre de M. Picard fait honneur à sa réputation de professeur et de savant. C'est un livre à connaître ; intéressant partout, il instruit et par le choix et l'abondanee des matières, et par la manière élégante souvent, quelquefois magistrale, dont elles sont traitées. Peut-être le lecteur regrettera-t-il de ne pas y trouver toujours des vues d'ensemble assez nettement expri-

mées, et des indications suffisantes de l'état actuel de la science sur telle ou telle question. Ce sont là des imperfections qu'excusent, en partie au moins, les rapides progrès des mathématiques, et le lecteur s'en consolera en se voyant en mesure d'aborder la lecture de bon nombre de mémoires originaux, après avoir eu entre les mains le *Traité d'analyse* de M. Picard.

B. BERLOTY, S. J.

Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence ès sciences physiques, par M. l'abbé Stoffaes, professeur à la Faculté catholique des sciences de Lille. In-8 de vii-431 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 8 fr. 50.

Donner l'intelligence des principales théories mathématiques et des méthodes ordinaires de calcul aux candidats à la licence ès sciences physiques, qui veulent subir cet examen sans avoir préalablement obtenu le grade de licencié ès sciences mathématiques, tel est le but principal poursuivi par M. l'abbé Stoffaes. Voilà pourquoi, après quelques compléments d'algèbre élémentaire, l'auteur s'est hâté d'exposer le calcul des dérivées et des différentielles; d'apprendre ensuite à son lecteur les quadratures les plus usuelles; puis de l'initier à la recherche des intégrales des équations différentielles classiques. Il condense ces matières en cent quatre-vingt-douze pages, qui forment la première partie de son livre.

La deuxième et la troisième parties sont consacrées à une exposition succincte de la géométrie analytique sur le plan et dans l'espace. M. l'abbé Stoffaes s'est strictement tenu au programme qu'il s'était imposé; sa prétention n'était pas de faire avancer la science, mais de la résumer, et encore dans ses points les plus essentiels seulement, afin de rendre service. Ce sommaire, il l'a bien fait. Science sérieuse, netteté dans les idées et précision dans les termes, concision de l'expression, et cependant exposition d'une grande lucidité; ce sont des qualités rarement réunies dans un livre de ce genre; dans celui-ci, toutefois, elles se manifestent dès les premières pages et se retrouvent dans les suivantes. Obligé de taire aux commençants les difficultés dont l'expression prématurée a pour principal résultat d'embrouiller leurs idées sans leur apporter aucun profit intellectuel, M. l'abbé

Stoffaes le fait généralement sans rien sacrifier de l'exactitude. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait aucune imperfection dans ce *Cours de mathématiques ;* de loin en loin, une expression moins correcte ou une phrase un peu leste échappent à l'auteur ; c'est ainsi, par exemple, qu'au n° 138, il introduit l'exponentielle imaginaire et les formules d'Euler, sans avoir rien dit auparavant des séries à termes imaginaires et de leur convergence ; une courte définition, suivie de quelques mots d'explication, aurait enlevé au lecteur l'envie de questionner sur le sens de telles quantités. Mais c'est là une critique de détail.

En somme, ce livre sera utile aux candidats à la licence ès sciences physiques, dont l'intention, une fois leur grade de licencié obtenu, est de se livrer à l'étude de la physique expérimentale, et non pas à celle de la physique mathématique ; car ces derniers ont évidemment besoin des plus hautes spéculations mathématiques. Ajoutons que, sans répondre absolument aux programmes de l'École navale et de l'École militaire de Saint-Cyr, ce livre pourra rendre service aux candidats à ces écoles.

B. BERLOTY, S. J.

L'Année médicale (13[e] année), 1890. Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales, publié sous la direction du D[r] BOURNEVILLE. 1 vol. in-18 de 419 pages. Lecrosnier et Babé, 1891. Prix : 4 francs.

Cette publication, déjà bien connue du public médical, a une petite valeur d'actualité et rend des services aux confrères qui connaissent déjà les travaux publiés *in extenso* dans les journaux spéciaux. Ses auteurs doivent borner là son mérite. Elle est trop sommaire, trop incomplète pour marquer les immenses progrès de la science et suffire à l'honneur de la profession ; ajoutons qu'elle est quelquefois partiale et se ressent du patronage du docteur Bourneville. Douze pages seulement sont consacrées à l'anatomie, deux à l'histologie : c'est peu. Le transformisme est enseigné et recommandé avec conviction : c'est trop. Nous reconnaissons que les derniers perfectionnements de la chirurgie sont bien présentés et que le praticien peut puiser çà et là des renseignements utiles dans cette grosse compilation.

D[r] SURBLED.

Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux, par le Dr Miquel. 1 vol. in-18 jésus de 194 pages. Paris, Gauthier-Villars et fils, 1891. Prix : 2 fr. 75.

Ce petit livre honore le docteur Miquel et la science française : c'est le guide obligé de tous ceux qui s'occupent de bactériologie. L'œuvre du savant micrographe est trop complète, trop compacte pour être brièvement analysée. Signalons seulement les titres des cinq chapitres : *Prélèvement des eaux; Transport des eaux; Analyse quantitative; Analyse qualitative; Résultats généraux*. Le chapitre IV captive particulièrement l'intérêt. Tout en avouant que les espèces de bactéries sont innombrables et encore très mal connues, le savant directeur de Montsouris indique la voie à suivre pour compléter nos connaissances. Les espèces *pathogènes* devraient être surtout déterminées ; et sur ce point notre ignorance est extrême. D'ailleurs, tel microbe nuisible à un animal ne l'est pas à un autre, ne l'est pas à l'homme. Si certaines bactéries sont dangereuses, d'autres ne sont-elles pas utiles, nécessaires même?... Il faut avouer que la bactériologie n'est pas faite. Mais des livres comme le *Manuel* du docteur Miquel sont des outils de maître pour élever la science avec sûreté et profit. Dr SURBLED.

Les Neutres. *Étude juridique et historique de droit maritime international*, par le capitaine Godchot, adjudant-major au 1er régiment de zouaves, licencié en droit. Gr. in-8 de VII-444 pages. Alger, Fontana, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Le hasard ayant fait tomber entre les mains du capitaine Godchot le journal écrit par un commandant qui fit partie du corps de Bernadotte, dans l'expédition de Finlande, le capitaine Godchot voulut publier ces mémoires, mais il fut arrêté par une foule de questions :

Pourquoi le corps de Bernadotte occupait-il le Danemark ? — A la suite de quels événements le Danemark s'était-il lié à la France? — Quel but poursuivaient Napoléon et Alexandre dans cette commune expédition? — Qu'était-ce que le blocus continental ? — Quels avantages pouvait trouver l'Angleterre à maintenir ses principes maritimes? — En quoi ceux-ci différaient-ils de ceux des puissances du continent?

De fil en aiguille le capitaine Godchot est amené, avant d'étudier ces mémoires proprement dits, à faire une étude complète du blocus continental, de la conduite de Napoléon vis-à-vis de l'Angleterre, et de celle des autres nations vis-à-vis de la France et de l'Angleterre, c'est-à-dire des neutres vis-à-vis des belligérants.

La première partie de l'ouvrage établit les droits et devoirs des neutres ; ce sont, résumés en une centaine de pages, les principes de droit international maritime qui régissent la propriété privée en cas de guerre maritime ; la liberté de la mer et la mer territoriale ; la neutralité ; les navires ; la contrebande de guerre ; les visites ; le blocus.

La seconde partie est une véritable étude historique.

Elle raconte d'abord comment naquit le droit maritime international. Elle nous montre la neutralité d'abord armée (traité d'Utrecht, guerre de l'indépendance des États-Unis) ; puis passe aux antécédents du blocus : traité de Mortfontaine, nouvelle ligue des neutres, quadruple alliance, bataille de Copenhague, paix d'Amiens, troisième coalition, décret de Berlin, traité de Tilsitt et bombardement de Copenhague, Angleterre et Russie, décret de Milan. Une fois le blocus continental établi, M. Godchot, après l'avoir étudié dans ses causes, l'examine dans ses effets et ses conséquences. Il nous montre les rapports de Napoléon avec les États-Unis et la Hollande, la guerre d'Espagne et l'entrevue d'Erfurt qui en sont la conséquence ; il nous détaille les incidents de cette guerre maritime et commerciale, de la contrebande et des licences ; enfin, il examine la conduite de l'Europe pendant le blocus, du Danemark, de la Suède, de la Prusse, de l'Angleterre, de la Russie.

Cette étude du blocus continental, de ses causes, de ses effets, de l'attitude des grandes puissances, les conclusions de M. Godchot constatant le désir de Napoléon de s'ériger en défenseur des droits des neutres, le profond égoïsme britannique, le trouble considérable apporté par le blocus aux intérêts privés, la répugnance des peuples à se prêter au blocus, et le silence gardé par eux au congrès de Vienne, enfin la marche en avant de l'humanité sont d'un grand intérêt et sont fort utiles à l'intelligence, à la compréhension de la conduite de Napoléon Ier et à la connaissance de notre histoire au commencement de ce siècle.

L'auteur termine son ouvrage par un coup d'œil tout à fait d'actualité sur la traite des nègres. Il examine d'abord ce qu'elle était avant le traité de Vienne ; puis sous la déclaration de 1815, c'est-à-dire après que la France l'eut abolie ; comment l'Angleterre pratiquait le droit de visite et quels abus commirent les croiseurs anglais ; le traité des quatre puissances, la déclaration de Paris de 1856, enfin les conférences de Berlin en 1884 et de Bruxelles, la nécessité de l'abolition de la traite par la force, la croisade généreuse du cardinal Lavigerie et les encouragements du Saint-Père, la nécessité de la coopération directe des puissances. P. L. D'ARC.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Conciliengeschichte, *nach den Quellen bearbeitet von* Carl Joseph von HEFELE, Bischof von Rottenburg. 2e édition, par le Dr Alois KNŒPFLER, professeur de théologie à l'Université de Munich. Tomes V et VI. In-8 de XII-1206 et XVIII-1091 pages. Continuée par J. cardinal HERGENRŒTHER. Tomes VIII et IX. In-8 de VII-986 et VIII-972 pages. Fribourg en Brisgau, Herder, 1886-1890 et 1887-1890. Prix : 14 et 12 mk.; 9.60 et 10 mk.

On a dit avec justice que le savant ouvrage de Mgr Hefele avait une importance historique universelle. C'est une vaste histoire de l'Église et de ses divines institutions : de ses dogmes, de sa discipline, des papes qui l'ont gouvernée, des écrivains qui l'ont propagée ou défendue, des hérétiques qui ont successivement essayé de la battre en brèche. Histoire d'autant plus instructive qu'elle est vivante ; ces faits et ces personnages ne sont pas isolés les uns des autres, ni du milieu où ils se sont produits ; et la surnaturelle vitalité de l'Église ne brille pas moins par ces luttes doctrinales ou disciplinaires nées dans son propre sein, que par les attaques venues du dehors.

Au point de vue scientifique, l'*Histoire des Conciles* est une des meilleures publications allemandes de ce siècle dans le domaine des connaissances théologiques : méthode sage et judicieuse,

recours constant aux sources, informations généralement sûres ou tout au moins fort autorisées. Un ouvrage de cette nature n'est pas seulement un bienfait pour la science, c'est encore une excellente apologie du catholicisme.

Aussi la première édition fut-elle rapidement écoulée et traduite en plusieurs langues. En en publiant une seconde, le docte évêque de Rottenbourg remania de fond en comble son œuvre primitive. Mais l'âge, les infirmités, l'administration de son diocèse ont arrêté le vénérable auteur à la fin du quatrième volume ; il a confié à un de ses disciples la revision des volumes suivants.

Le Dr Aloys Knœpfler, d'abord professeur d'histoire ecclésiastique et de patrologie au Lyceum de Passau, puis professeur de théologie à l'Université de Munich, s'est mis courageusement au travail, et, tout en conservant le plan tracé par son illustre maître, il a su faire un ouvrage absolument neuf et original.

Le cinquième volume qui commence à Grégoire VII (1073) pour s'arrêter au synode d'Utrecht (1249), renferme quarante-huit nouveaux synodes, dont seize assez importants, les luttes de Grégoire VII, le concordat de Worms, les neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième conciles généraux, les pontificats si glorieux d'Alexandre III, d'Innocent III, de Grégoire IX.

Le sixième volume (1250-1409) contient soixante-seize synodes de plus que la première édition ; on y trouve étudiés le concile général de Lyon de 1274, les rapports de Boniface VIII et de Philippe le Bel, le concile de Vienne, la question des Templiers, enfin celle du grand Schisme jusqu'au concile de Pise inclusivement. Le Dr Knœpfler réfute, dans l'introduction, des critiques méticuleuses de M. P. Scheffer-Boichorst. — Le septième volume, impatiemment attendu, comprendra en deux fascicules l'histoire des conciles de Constance, de Bâle et de Florence-Ferrare.

Là s'arrêtait l'ouvrage de Mgr Hefele ; le savant cardinal Hergenrœther, alors simple professeur à l'Université de Wurzbourg, se chargea de le continuer, sur le même plan, mais dans de plus larges proportions ; trop larges peut-être, puisque la mort l'a surpris au milieu de son œuvre et que lui-même a maintenant besoin d'un continuateur. Les deux volumes qu'il a eu le temps de faire paraître embrassent une période d'un siècle seulement. Le premier, huitième de la collection, contient en

appendice quelques pièces assez curieuses, dont nous signalons principalement celles qui concernent les plaintes de certains évêques contre les réguliers et la vigoureuse défense de ces derniers. Le volume suivant offre un intérêt particulier, il renferme les préliminaires du concile de Trente; c'est l'histoire du protestantisme depuis son origine jusqu'à l'établissement du calvinisme à Genève (1541).

La science historique de l'érudit et regretté cardinal Hergenrœther n'est plus à louer. Nul, mieux que lui, n'eût été capable de terminer cette monumentale histoire des conciles : espérons qu'il aura, dans cette œuvre, un successeur digne de lui et digne de Mgr Hefele. E. RIVIÈRE, S. J.

Un Couvent de Religieuses anglaises à Paris, *de 1634 à 1884*, par l'abbé F. M. Th. Cédoz, aumônier de la Communauté. In-12 de xx-479 pages. Paris, Lecoffre.

Il est peu de communautés, écrit le cardinal Langénieux dans une lettre à l'auteur, qui puissent se flatter d'avoir un passé aussi glorieux que le monastère des Augustines, dites Dames anglaises, à Paris. M. l'abbé Cédoz a eu l'heureuse pensée d'étudier leurs précieuses archives et il en a composé un récit très attachant, non seulement pour les religieuses et leurs élèves, mais encore pour toute personne qu'intéresse l'histoire de l'Église, car c'est vraiment une page des annales de l'Église catholique en France, qui fait l'objet de la présente publication.

Mais comment une communauté anglaise s'est-elle établie en France? Comment y a-t-elle déjà vécu plus de deux cent cinquante ans? Comment se trouve-t-elle aujourd'hui prospère au milieu de toutes les ruines amoncelées autour d'elle?

Au milieu du seizième siècle, William Allen avait fondé à Douai un collège anglais, célèbre par ses savants professeurs, ses courageux missionnaires, ses confesseurs de la foi et ses martyrs. En 1624, les chanoinesses de Notre-Dame de Beaulieu vinrent établir leur abbaye dans son voisinage. C'est entre une chanoinesse anglaise de cette abbaye et un prêtre du collège que fut concerté le projet de créer en France un monastère exclusivement ouvert aux Anglaises. On y donnerait aux jeunes filles une solide éducation religieuse pour les rendre capables, au retour

dans la patrie, de défendre leur foi contre les séductions de l'hérésie.

Au mois de mars 1633, Louis XIII acorda, par lettres patentes données à Saint-Germain-en-Laye, la permission « d'acheter ou de faire acheter en quelque lieu le plus propre et le plus commode de sa bonne ville de Paris ou aux faubourgs d'icelle, une place pour bastir, ériger ou faire ériger un monastère dudit ordre de Saint-Augustin ».

Établie, en 1634, au faubourg Saint-Michel, dans la rue d'Enfer, derrière le palais de Marie de Médicis, aujourd'hui le Luxembourg, la Communauté fut transférée en 1636 dans le faubourg Saint-Antoine, en dehors et proche de la porte du même nom, et en 1639 dans la rue des Fossés-Saint-Victor, où elle resta jusqu'au moment de son expropriation en 1859. Depuis 1862, un nouveau couvent a été construit à Neuilly, sur le boulevard Eugène, devenu boulevard Victor-Hugo. On a célébré, le 23 juin 1884, le cinquième jubilé de la fondation du monastère.

Pendant ces deux cent cinquante années, que d'événements importants à l'extérieur, qui eurent un contrecoup dans les affaires intérieures de la Communauté! Exposée à mille périls, elle en sortit toujours victorieuse, au moment même où elle paraissait devoir succomber.

En 1684 éclate la révolution d'Angleterre, et Jacques II aborde en fugitif cette terre de France où il devait mourir en exil, après trois tentavives impuissantes pour reconquérir son trône. Les relations du monastère avec la petite cour de Saint-Germain durèrent vingt-quatre ans, pendant lesquels la Communauté ne cessa de prendre part à toutes les espérances, à toutes les déceptions des derniers survivants de la malheureuse dynastie des Stuarts.

Cent ans après, éclate à son tour la Révolution française, et c'est miracle que la Communauté ait survécu à tous les maux qui fondirent alors sur elle. Quand la Convention eut déclaré la guerre à l'Angleterre, Robespierre demanda et obtint l'arrestation de tous les Anglais vivant en France et la saisie provisoire de leurs propriétés. En conséquence, les papiers et les titres du monastère furent enlevés et portés au département, et les religieuses constituées prisonnières dans leur propre maison. Pendant la Terreur, le couvent fut transformé en maison d'arrêt, et l'on y jeta jusqu'à cent vingt-deux personnes *suspectes*, de toutes

qualités et de tous rangs, depuis les plus humbles ouvrières jusqu'aux marquises et aux duchesses. Enfin, le 27 février 1795, par un arrêté du Comité de sûreté générale, le geôlier et les gardiens se retirèrent, laissant la Communauté en complète liberté.

Nous n'insisterons pas sur les temps plus rapprochés de nous : 1830, 1848, 1870, 1871, quelles dates et quels souvenirs ! On ne lira pas sans émotion le simple mais touchant récit de M. l'abbé Cédoz. Avec quels transports de joie les religieuses, retirées pendant une année à la Hautière, près de Nantes, revirent, après la guerre et la Commune, la maison de Neuilly, où elles continuent, en pratiquant les vertus du cloître, leur œuvre de dévouement à l'instruction de la jeunesse !

Nous n'avons rien dit de l'histoire intime de la Communauté ; on y trouvera de beaux exemples de foi, de courage, de charité, de fermeté inébranlable dans l'accomplissement du devoir. La grande leçon qui nous paraît ressortir du livre de M. l'abbé Cédoz, c'est celle de la confiance en Dieu. N'est-ce pas là l'une des plus utiles et des plus fortifiantes que toute âme chrétienne puisse entendre et recueillir dans les temps difficiles où nous vivons[1] ?

V. MERCIER, S. J.

I. — **Le Christ et les gouvernements modernes,** par l'abbé Bénard. In-12 de 374 pages. Nancy, Vagner, 1891. Prix : 2 fr. 50.

II. **La Crise chrétienne,** questions d'aujourd'hui, par Pierre Lasserre. In-12 de XII-298 pages. Paris, Perrin, 1891.

I. — Il faut louer sans réserve la justesse et la vigueur des idées exposées dans ce travail. Les preuves de la royauté du Rédempteur y abondent ; tous les grands événements de l'histoire

1. Nous regrettons seulement certaines recherches de style qui obscurcissent la pensée plutôt qu'elles ne la fortifient. Ainsi, pour dire que Richelieu gagna Henri de Gondi à la cause des Dames anglaises, en lui laissant espérer une dignité longtemps désirée, l'auteur écrit : « Il connaissait l'archevêque, *et il savait le point juste où il fallait le toucher pour lui faire lâcher, comme par un coup de ressort, le consentement refusé... Henri était en instance pour obtenir le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit... Là était la détente. Richelieu y posa le doigt avec toute la délicatesse possible, et le coup partit.* »

sont ramenés au Christ, si bien que le vrai titre de l'ouvrage serait, à notre humble avis, *le Christ dans l'histoire.*

Oui, le titre imprimé sur la couverture nous semble dépassé de beaucoup. A force de synthèse, à force de remonter aux principes sur le double terrain historique et philosophique, M. l'abbé Bénard a débordé son cadre. S'il a péché, c'est par trop de richesse. Nous trouvons là, condensés en un juste volume, toute une histoire universelle d'après Bossuet et Joseph de Maistre, toute une histoire des hérésies, tout un résumé de droit naturel et politique. Les relations des gouvernements modernes avec le Christ ne sont plus qu'un corollaire de grandes thèses infatigablement prouvées.

Certes, c'est là une œuvre complète, un arsenal tout ouvert aux défenseurs de la vérité. Mais nous craindrions que le grand public ne sût pas apprécier à sa juste valeur cette accumulation de preuves; un écrit par trop dru n'est point son fait. *Corpora non agunt nisi soluta;* les idées aussi.

Les deux premières parties de ce travail, consacrées à la double mission du Christ dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique, constituent deux études parallèles si voisines, qu'en certains points elles se touchent au risque de se confondre. Aussi notre surprise n'a-t-elle pas été extrême de rencontrer, aux pages 314-315 de la deuxième partie, la reproduction littérale des pages 135-136 de la première. La surprise a été plus forte de trouver à la p. 316, en guise de premier chapitre à la troisième partie, un renvoi pur et simple au vingt-cinquième chapitre de la seconde. La netteté de l'ensemble ne saurait gagner à de telles répétitions.

Le style, toujours vigoureux, devient parfois un peu compliqué. Ainsi (p. 55) nous ne voyons pas bien la Réforme *s'avancer avec une apparence chrétienne sous la bannière d'une Bible expliquée par la pointe d'un sabre.* A la page 369, une erreur matérielle dépare le titre de la première partie : « Le Règne du Christ en ce monde ou *celle* de son Église militante. » C'est *mission* au lieu de *règne* que le copiste aurait dû mettre.

Il serait aisé, dans une édition prochaine, de retrancher quelques redites, de voiler quelques richesses, pour bien faire apprécier aux lecteurs de tout âge les titres du Christ à la royauté.

II. — Nous avons lu jusqu'au bout, non sans peine, les dialo-

gues entre Jacques et Alfred dont se compose la *Crise chrétienne*. L'un et l'autre interlocuteur sont si obscurs que :

L'on cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

Phrases longues, style fuyant, crochets continuels de la pensée qui déroutent le lecteur, et tout cela pour aboutir aux conclusions de Kant!

Nous avons cru comprendre que le tort de nos modernes aurait été de ne savoir pas souffrir, et pis encore, de ne pas savoir ce que c'est que souffrir. L'égoïsme serait la grande maladie du siècle; et les nouveaux venus, les jeunes, désolés de ce rachitisme moral, s'en préserveront par l'idée d'humanité ou par l'idée chrétienne (c'est tout un pour M. Pierre Lasserre); ils monteront jusqu'à l'amour de Dieu.

Un honnête homme, peu familiarisé avec les arcanes de la raison pure et de la raison pratique, applaudira peut-être à cette conclusion consolante. Mais il faut savoir qu'il n'y a pas distinction intelligible entre l'amour et son objet, bien qu'il y ait distinction réelle (p. 296). Comprenne qui pourra! C'est du panthéisme.

Entre autres découvertes, M. Pierre Lasserre a fait celle-ci: c'est qu'on ne trouve dans l'Évangile ni mention formelle, ni définition approximative de la papauté et de la hiérarchie ecclésiastique (p. 274). Pourtant l'Évangile est écrit en un style simple! Que serait-ce s'il était écrit dans le style de la *Crise chrétienne!*

Voulez-vous le résumé de ces dialogues?

Sunt verba et voces, prætereaque nihil. E. PUJO, S. J.

Histoire du patriarcat arménien catholique, par le P. Donat Vernier, S. J. Grand in-8 de 348 pages. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 6 francs.

L'Arménie, depuis quelques années, voit se tourner vers elle le regard et le cœur des chrétiens dévoués aux intérêts de Dieu. Des actes importants de Sa Sainteté Léon XIII ont affirmé son espoir de voir rentrer dans le bercail de Pierre ce peuple intelligent et actif. Les vrais catholiques, ceux dont le cœur a les sentiments de Jésus-Christ et de son Vicaire, espèrent donc; mais

ils voudraient plus encore : une certitude. Ils interrogent avec anxiété cet avenir dont Dieu se réserve le secret. Le livre du P. Donat Vernier répond à cette aspiration des âmes apostoliques : pour découvrir l'avenir de l'Arménie, il interroge son passé. Or, le passé catholique de l'Arménie est comme une démonstration de son futur retour à l'unité. Là est l'actualité, la nouveauté de cette étude historique sur le patriarcat arménien. C'est une page importante de l'histoire de l'Église, écrite pour la première fois.

A ceux qui connaissent les travaux précédents de l'auteur, il est inutile de dire que le livre est solide et sérieux. Du reste, les fréquentes citations et les notices sur les écrivains cités montrent au lecteur le plus distrait qu'il est en face d'une œuvre de première main, où puiseront les abréviateurs et les écrivains populaires; mais qui, elle-même, n'est puisée qu'aux documents originaux.

Après des préliminaires largement exposés et rigoureusement démontrés, la primauté de Rome, l'origine ecclésiastique des patriarcats, l'auteur aborde l'histoire ; il montre le patriarcat catholique d'Arménie, érigé par le pape saint Sylvestre en faveur de saint Grégoire l'Illuminateur, continué à travers quinze siècles, avec de rares intervalles de schisme ou d'hérésie, jusqu'à Mgr Azarian, patriarche actuel sous le titre officiel de Pierre X.

On voit que l'histoire du patriarcat d'Arménie est une démonstration de l'orthodoxie traditionnelle de ce pays. Les éclipses de la foi sont signalées fidèlement, aussi bien que les retours à l'unité catholique. La perpétuité de la foi reste le fait dominant, gage de l'avenir catholique auquel Léon XIII appelle l'Arménie.

Notons en terminant que le livre du R. P. Vernier n'est qu'une réfutation ; c'est un pamphlet d'un prélat schismatique, Mgr Mouradian, qui nous a valu cette importante page d'histoire.

Y..., S. J.

Saint Bernard et sa famille, par l'abbé Jobin, chanoine, docteur en théologie et en droit canon. 1 vol. in-8 de XLVII-678 pages, orné de huit planches gravées et de quatre tableaux généalogiques. Poitiers, typographie Oudin, 1891.

Le huitième centenaire de saint Bernard, célébré en 1891, laissera après lui non seulement le doux souvenir de belles so-

lennités religieuses, mais encore l'important statut qui réunit en une seule congrégation tous les trappistes de France, et plusieurs œuvres durables, entre autres le bon livre que nous annonçons.

Composé sans bruit, avec les sages lenteurs d'une érudition solide, éclairée et courageuse, publié sans le fracas des annonces commerciales, et ne portant pas même l'adresse d'un libraire, le volume intitulé *Saint Bernard et sa famille* est à la fois un ouvrage historique et une galerie de portraits édifiants.

Le corps de l'ouvrage contient vingt-quatre notices, quelques-unes très courtes, d'autres plus étendues, toutes instructives. En tête se trouvent la vie du bienheureux Técelin et la vie de la bienheureuse Aleth, père et mère de saint Bernard. Viennent ensuite ses oncles, ses frères et sa sœur Hombeline, tous qualifiés à bon droit du titre de Bienheureux ou même de Saints. Les autres notices, une seule exceptée, celle de saint Pron, directeur spirituel de sainte Hombeline, concernent quelque parent ou allié de saint Bernard, sa belle-sœur, sa nièce, ses cousins et ses cousines.

Quelle admirable famille ! s'écrie-t-on en parcourant cette galerie de portraits ; et comme ces vies simples, belles et variées, encadrent bien l'histoire du saint qui est la plus grande figure du douzième siècle !

Notre auteur se borne aux contours du tableau dont saint Bernard est le centre ; et pour l'histoire du héros, il renvoie avec une touchante modestie à ceux qui l'ont écrite jadis ou qui l'écrivent présentement. Tout au plus nous parle-t-il directement de saint Bernard, quand il nous esquisse, dans sa préface, la généalogie paternelle et maternelle du saint, ou quand il ajoute, avant l'appendice, sept notes sur quelques lieux qu'il habita.

Les nombreuses pièces justificatives qui occupent les cent trente pages suivantes nous reportent souvent aussi à saint Bernard. Ces pièces, consciencieusement vérifiées, sont d'une grande valeur. On y reconnaît l'auteur de travaux historiques estimables : *Histoire du Prieuré de Jully-les-Nonnains; le Prieuré du Val-d'Osne*, à Charenton, pour ne citer que ces deux-là.

Nous signalons également, comme dignes de fixer l'attention, dans le présent volume, les planches ou gravures qui s'y rencontrent, le frontispice, le portrait de saint Bernard, le départ pour Cîteaux, sainte Hombeline, etc.

Mgr Oury, évêque de Dijon, dans sa lettre du 1er juin 1891, à l'auteur, le loue de s'être imposé de longs travaux, d'avoir fouillé les bibliothèques et les archives, d'avoir enrichi son livre de documents précieux. Il ajoute : « Le principal attrait de votre ouvrage, c'est d'être l'histoire des grandes âmes que vous avez tirées de l'ombre, et auxquelles vous avez restitué leur physionomie attachante. »

A. JEAN, S. J.

Existe-t-il des reliques de Jeanne d'Arc? par M. l'abbé Cochard, chanoine d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais. In-8 de 61 pages. Orléans, Herluison, 1891.

Pour les amis de Jeanne d'Arc, le titre seul indique l'intérêt de ce travail, travail sérieux d'un érudit qui nous donne en bons termes le fruit de patientes recherches.

Reste-t-il quelque chose des reliques proprement dites, c'est-à-dire du corps si pur qui fut celui de l'angélique Pucelle? C'est la première question que se pose le savant archéologue. Après avoir écarté justement la conservation du cœur au monastère des Carmes ou des Dominicains de Rouen, telle que l'affirmait gratuitement un auteur orléanais du dix-huitième siècle ; après s'être excusé de mentionner une trouvaille plus récente qui nous semble pourtant digne d'examen, M. Cochard conclut qu'il ne reste pas même un cheveu ; car le cheveu qui se trouvait dans la cire du cachet de la lettre adressée par l'héroïne aux habitants de Riom a disparu avec le cachet lui-même.

Avons-nous du moins quelque chose des costumes de la Pucelle? Le savant archéologue parcourt successivement les diverses pièces de l'armure de la vierge guerrière; on n'a quelques probabilités que pour l'armure conservée sous le numéro 119 au musée des Invalides, et pour une armure du musée de Berlin. Les Oratoriens d'Orléans furent jusqu'à la Révolution en possession d'un chapeau de la Pucelle ; ils le gardaient avec le soin dû à pareille relique, et, pour le soustraire aux profanations de l'époque, ils le remirent en 1791 à une noble dame d'Orléans, Mme de Saint-Hilaire. On a prétendu qu'il fallait admirer la révolution en bloc; en ce qui concerne la plus glorieuse des filles du peuple de France, M. Cochard nous apprend ce que fut le bloc à Orléans.

On demanda pour en couler des canons le bronze du monument de la Pucelle, *qui insultait à la liberté du peuple français.* Le conseil de la commune vota la suppression du monument ; les forcenés n'attendirent pas la démolition régulière, ils se ruèrent sur la statue à coups de hache et de marteau et brisèrent avec une affectation marquée le buste et la tête qu'un serrurier avait voulu sauver. Ce n'était pas le bronze qu'ils pouvaient chercher dans le chapeau de la Pucelle : ils n'en furent que plus furieux à détruire la relique ; ils se précipitèrent vers l'hôtel de Mme de Saint-Hilaire, exigèrent avec des menaces de mort que le chapeau leur fût livré, et le brûlèrent dans la cour de l'hôtel. Cela se passait du 1er au 3 septembre 1792, au moment où s'opéraient à Paris les atroces massacres qu'encourageait le monstre dont la statue a fait dire qu'il fallait admirer la Révolution en bloc. L'outrage des pères est plus brutal, celui des fils plus savant et plus raffiné ; les premiers furent moins hypocrites : ceux qui brûlaient le chapeau ne faisaient pas parade de leurs hommages à la Pucelle, ainsi que le font les seconds. — Mais poursuivons notre analyse.

Reste-t-il quelque chose des objets touchés par la libératrice ? M. Cochard signale la borne d'où Jeanne quittant Poitiers *prit avantage* pour sauter tout armée sur son cheval. Des ouvriers paveurs la brisèrent en 1823 ; les débris pieusement recueillis sont déposés au musée lapidaire de Poitiers. En admettant la valeur de la tradition, quatre siècles écoulés avaient dû bien en effacer la trace, avant que le marteau d'ouvriers inconscients lui portât le dernier coup. A Chinon, un admirateur de Jeanne d'Arc a recueilli et conservé avec soin, dans une de ses propriétés, la margelle d'un puits sur laquelle, en arrivant à Chinon, Jeanne aurait appuyé le pied en descendant de sa monture, tradition encore plus problématique que celle de Poitiers.

Un sol que Jeanne a certainement touché, et souvent, celui sur lequel elle a prié et pleuré, c'est le sol de la chaumière qui la donna au monde, le sol des lieux saints où elle a indubitablement passé de longues heures en contemplations ; tels le sol de l'église de Domremy, de l'oratoire de Besmond, si aimé de la jeune paysanne, le sol de la crypte de Sainte-Marie de Vaucouleurs. Nous regrettons que le savant auteur ne les ait pas signalés, puisque les témoins nous disent qu'on y surprenait Jeanne tantôt le

visage contre terre, tantôt à genoux, les mains jointes et immobiles, les yeux fixés sur l'image de Notre-Dame ou de Jésus en croix.

Une dernière relique, celle-là bien authentique, c'est le nom de Jehanne tracé au bas de deux lettres dictées par Jeanne; l'une est conservée à l'hôtel de ville de Riom ; l'autre, adressée aux habitants de Reims, est venue en possession d'un des arrière-neveux de l'héroïne, M. de Maleyssie. Cette signature est bien de Jeanne. Des lettres sans liaison, inégales, les deux *n n* reprises et empâtées, attestent que pour tracer ces sept caractères, il a fallu conduire la main de celle qui maniait si bien le fuseau et l'épée de Fierbois, et portait si haut la victorieuse bannière. La libératrice, la plus glorieuse des femmes françaises, était complètement illettrée; selon son expression, elle ne savait ni A ni B; avis à ceux qui prônent la diffusion de l'instruction comme moyen de relèvement. Pour que la démonstration soit plus complète, les scènes qui se passèrent à Orléans, en septembre 1792, ces scènes qui auraient fait tomber de honte les Peaux-Rouges ou les Dahoméens, étaient inspirées par un maître d'école, Léonard, ou mieux, Léopard Bourdon. Maître de pension à la Révolution, envoyé à la Convention, il a écrit sur l'instruction nationale, a même fini par redevenir simple pédagogue, après avoir tracé de larges veines dans le bloc. Il représente parfaitement avec sa horde ce que fait surgir l'école sans Dieu.

La dissertation de M. Cochard est concluante. Signalons quelques inadvertances qui n'atteignent pas le fond. Ce n'est pas le jeudi 31 mai 1431, mais le mercredi 30 mai, veille de la Fête-Dieu, qu'a eu lieu le martyre de Rouen (p. 15). En quel lieu la merveilleuse épée de Fierbois a-t-elle été brisée sur le dos d'une ribaude, sans que jamais armurier ait pu la rajuster? Les témoins varient ; mais le duc d'Alençon, parfaitement compétent, place le fait à Saint-Denys, et c'est parfaitement d'accord avec la remarque des chroniqueurs qui font observer que ce fut la fin des triomphes de Jeanne. Alors en effet se place l'échec de l'assaut donné à Paris. L'accident, pensons-nous, est symbolique. La mission de Jeanne n'a pas été complètement remplie. Au moment où j'écris ces lignes, je reçois une brochure du R. Père Wyndham, supérieur général des Oblats de Saint-Charles de Westminster, où la thèse est largement démontrée ; elle ressort

des actes et d'une foule de paroles de l'héroïne. La brochure du docte religieux est précédée d'une lettre de l'éminentissime cardinal Manning, qui montre que l'Angleterre rivalise avec la France dans les hommages réparateurs que les deux nations doivent à la céleste envoyée. La mission de Jeanne fut brisée avec et comme son épée; parce que, ainsi qu'elle aimait à le répéter, les péchés font perdre les batailles. La coopération morale et matérielle qu'elle demandait lui a fait défaut.

La Pucelle combattait-elle toujours à pied, ainsi que l'affirme un auteur cité sans démenti par M. Cochard? Pas à Patay, sûrement, quand elle disait aux chevaliers : *Avez-vous de bons éperons?* et qu'elle calmait leur surprise, en ajoutant : *Nous en aurons besoin pour la poursuite; nous les aurons quand ils seraient pendus aux nues.* Ce n'est pas le seul fait à opposer à une assertion erronée.

Un imbroglio qui certainement ne peut pas être attribué à l'auteur. En parlant de la fière lettre aux Anglais, la brochure dit : « Écrite le 22 mai 1429, elle ne leur fut remise que le 28 mai, le jour de l'Ascension, pendant le siège d'Orléans. » Mais Orléans fut délivré le 8 mai, le dimanche qui suivait l'Ascension; car en 1429, l'Ascension était le 5 mai. Ce jour-là, il est vrai, Jeanne envoya du pont, au bout d'une flèche, une dernière sommation aux Anglais, s'excusant de le faire ainsi, sur ce qu'ils avaient retenu prisonnier un de ses deux hérauts, *de Guienne*, porteur de la fameuse lettre écrite à Poitiers, le mardi saint 22 mars, et envoyée de Blois sur la fin d'avril. Comme à Orléans, tous les enfants de sept ans savent que la ville a été délivrée le 8 mai, il est manifeste qu'il n'y a là qu'une forte distraction typographique qui dépare une brochure bien imprimée et ornée de trois belles gravures de l'héroïne.

Hélas! même son portrait ne nous a pas été transmis. Aux artistes de le composer avec les documents si nombreux, si authentiques que nous ont légués les contemporains, et surtout le double procès. Peu de personnages historiques en ont de plus riches et de plus grande valeur intrinsèque. C'est là que le pinceau et le ciseau doivent s'inspirer; encore n'atteindront-ils l'idéal que tout autant que quelque chose du souffle surnaturel qui remplissait Jeanne tout entière passera dans leur cœur et leur main; il y faudrait *Fra Angelico*.

Un mot en finissant sur l'homme modeste, sérieux, très obligeant que M. Cochard désigne sous le nom de notable de la Touraine. Il est archéologue, et, dit-on, plus que pharmacien vulgaire; ce fut, assure-t-on, un élève distingué par ses maîtres dans les hautes écoles de Paris. Il est, pensons-nous, grandement à souhaiter que les sommités de la science anatomique et des arts textiles examinent très sérieusement ce que l'on doit penser du contenu d'un flacon dont la couverture en parchemin porte ces mots : *Restes trouvés sous le bûcher de Jeanne d'Arc, Pucelle d'Orléans*. Le possesseur, plein de réserve, raconte de quelle manière fort inattendue il fit à Paris, il y a vingt-cinq ans, son étonnante trouvaille. Si un examen, qui ne devrait être confié qu'à ce qu'il y a de plus éminent comme savoir médical anatomique et paléographique, prouvait la très haute vraisemblance de l'étiquette, ce serait une immense joie pour les amis de la Pucelle; car nous posséderions des ossements, du linge, à moitié brûlés de la martyre, des charbons et des cendres du bûcher, et les conclusions de M. le chanoine Cochard devraient être heureusement modifiées; ce dont il serait certainement le premier à se réjouir.

J.-B.-J. AYROLES, S. J.

I. — **Les Intérêts catholiques en 1891,** par ***. In-12 de 259 pages. Paris, Savine. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Pauvre Humanité!** par Léon DELBOS. In-12 de 351 pages. Paris, Savine. Prix : 3 fr. 50.

III. **Études contemporaines. Église et fin de siècle,** par l'abbé JEANNIN. In-12 de VI-243 pages. Paris, Chamuel, 1891. Prix : 3 fr. 50.

I. — En bonne logique, l'auteur anonyme a raison. Il est temps que les catholiques se portent aux affaires, en vrais catholiques, dirigés par les évêques. Léon XIII l'a dit assez haut; à nous d'obéir à ses leçons. M. *** veut en arriver à la revision du Concordat et à l'organisation chrétienne de la démocratie.

Mais (il y a un *mais*) M. *** n'est-il pas excessif en quelques points de son plaidoyer? A son compte, la monarchie est morte sans retour. En le supposant, ce serait une raison pour en parler un peu moins durement; car enfin cette monarchie prétendue défunte a du moins donné au Pape le domaine temporel. Par

contre, il est coulant sur les peccadilles de la démocratie, laquelle est, à ses yeux, un enfant plein d'avenir; enfant d'avenir, soit, mais jusqu'ici fort mal élevé. Enfin, pourquoi pousser l'offensive jusqu'aux personnalités blessantes, et en particulier quel besoin de viser la vénérable sœur de notre grand journaliste catholique? Ce sont là vieilles querelles que S. S. Léon XIII a prescrit d'oublier.

A part les réserves nécessaires, on peut dire que l'ouvrage est fortement pensé, fortement écrit, et qu'il sera lu.

II. — Pauvre humanité! M. Delbos l'arrange bien! A son avis, nous sommes des sauvages exploités par des charlatans. Sur bien des points il eût dit plus vrai en constatant que nous payons tribut à la déchéance originelle.

Socialiste de bonne foi, M. Delbos parle en honnête homme convaincu. Il compte sur l'éducateur pour moraliser la jeunesse.

Il ne dit pas si c'est le maître d'école laïque qui nous rendra les mœurs disparues. Le mal est bien signalé, mais le remède vraiment efficace n'est indiqué nulle part. Hors de l'Église point de salut; et M. Delbos semble ignorer l'Église.

Indignation franche, mais idées fausses ou incomplètes, quelques scènes de mœurs un peu crues; en voilà assez pour interdire cette lecture à la jeunesse.

III. — Nous ne concevons pas qu'un pareil écrit ait pu tomber de la plume d'un prêtre!

Le premier chapitre nous paraissait d'abord inexplicable. Quoi! les neuf dixièmes des catholiques pratiquants seraient des bigots, des hypocrites, des inconscients, des névropathes?

Mais tout s'est expliqué lorsque dans la seconde partie de l'ouvrage nous avons vu ce prêtre s'attaquer à l'Église, qui, d'après lui, tient la vérité captive dans un labyrinthe inextricable de dogmes (p. 138); déclarer que la doctrine catholique dans son ensemble n'est qu'une réédition des mythes de la Grèce et de l'Inde (p. 139-147); prédire une explication scientifique à la maternité virginale de Marie (p. 150); nier la royauté de Satan dans les enfers, nier la vérité historique de la chute originelle telle que la rapporte la Genèse, nier l'enfer éternel, n'admettre le paradis que comme dernière halte des migrations de l'âme; parler de la grâce, des sacrements, de la prière, en termes qui dissimu-

lent à peine un dédain de libre penseur (p. 147-167). Voilà donc un prêtre, âgé de soixante-trois ans (il nous l'apprend lui-même), qui plaide avec un sang-froid étonnant la cause du rationalisme!

M. Jeannin en appelle à l'Église de l'avenir (p. 160). Volontairement oublieux des promesses de l'immortel Époux, il répète après Luther, après Lamennais, que l'Église actuelle est impuissante et stérile. Il n'a, ou du moins ne veut avoir aucune idée de la valeur des conciles et du témoignage des Pères en matière de foi (p. 173). Il dénie au Souverain Pontife le pouvoir d'apporter au mariage des empêchements dirimants (p. 213), et par là se met en opposition avec le concile de Trente, comme il se met en opposition avec le concile du Vatican par ses idées rationalistes.

Faut-il s'étonner après cela des appréciations au moins étranges concernant le célibat et la chasteté sacerdotale (p. 180-198)? Oui, nous savons les dangers qui attendent le prêtre dans le plus délicat des ministères; mais M. Jeannin oublie de dire que le prêtre adonné à l'oraison, à l'humilité, à l'obéissance, mérite infailliblement les grâces de pureté refusées à l'orgueil. Nous trouvons d'ailleurs que maints détails, maintes observations (parfois justes, il faut en convenir) ne sont pas à leur place dans un ouvrage destiné au public.

Que ce livre demeure lettre close pour les petits dans la foi, qui n'ont que faire d'un scandale de plus.

Pour nous, condamné à lire jusqu'au bout ces affligeantes pages, nous avons accompli un pénible devoir en les appréciant selon la vérité. E. PUJO, S. J.

I. — **Billets Languedociens inédits,** extraits de la Méjanes, publiés et annotés par TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.). Brochure in-8 de 12 pages. Toulouse, Privat, 1891.

II. — **Les Correspondants de Peiresc :** *François de Galaup-Chasteuil, le solitaire du mont Liban.* Lettres inédites écrites de Provence et de Syrie à Peiresc (1629-1633), publiées et annotées par LE MÊME. In-8 de 52 pages. Digne, 1890.

III. **Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc** (1522-1675) publié et annoté, par LE MÊME. In-8 de 47 pages, Paris, Alph. Picard, 1891.

IV. — Un Héros ignoré. *Le soldat La Pierre d'Unet*, par LE MÊME. Brochure in-12 de 16 pages. Tonneins, 1891.

I. — La Méjanes d'Aix-en-Provence est une de ces bibliothèques qui réservent pour longtemps encore des surprises aux chercheurs tels que l'infatigable M. T. de Larroque. Il y a rencontré des pages écrites par Cujas, l'éminent jurisconsulte, et le président Pierre du Faur de Saint-Jorry, autre Toulousain célèbre par son érudition, enfin une lettre de Desclan sur une affaire de sorcellerie, en 1619, et une quatrième de Garrigues, l'ingénieur royal qui travailla aux fortifications de Narbonne, si connues par leurs inscriptions. L'auteur souhaite que la nombreuse correspondance de Cujas, éparse dans diverses collections, trouve un éditeur.

II. — Peiresc, plus heureux, a d'ores et déjà cette bonne fortune et pourtant il a laissé quelque dix mille lettres, les siennes ou celles de ses correspondants. Parmi ces derniers, Galaup-Chasteuil est un des plus curieux et des plus édifiants. D'excellente noblesse, ainsi que le prouve la notice généalogique sur sa famille, ajoutée en appendice par M. le marquis de Boisgelin, il préféra la vie ascétique au métier des armes; mais sa solitude n'était pas une douce oisiveté. Il lisait le Pentateuque en langue samaritaine et communiquait le fruit de ses découvertes à ses amis de France.

III. — M. T. de Larroque désire que la Gascogne, sa « chère Gascogne », ne reste pas en arrière sur le Limousin, la Normandie et la Provence, dans la publication des livres de raison. Il fait mieux qu'émettre un vœu; il donne l'exemple, et voici qu'après la famille de Fontainemarie et en attendant la famille Boisvert, il présente au public les Dudrot de Capdebosc. C'étaient, au seizième siècle, des gens de robe qui fournissaient des conseillers gardes des sceaux au présidial de Condom. Leur lignée est représentée aujourd'hui par MM. Dudrot, qui résident encore dans le vieux domaine de Capdebosc, paroisse de Marcadis, près Moncrabeau. Parmi les faits historiques rapportés dans le livre de raison confié par eux au savant annotateur, figure la mention d'un séjour inconnu de François I[er] à Nérac, en octobre 1542. L'appendice contient des chants historiques, sorte de chronique rimée, toute pleine de guerres, de trahisons et de mortalités.

IV. — Le héros La Pierre est ce fameux soldat du régiment de Champagne qui, en 1627, porta à la nage, au général de l'armée royale assiégeant la Rochelle, les dépêches de Toiras bloqué dans l'île de Ré. Il sauva ainsi la vie aux troupes affamées. L'exploit avait été chanté par les poètes et raconté par les historiens ; le nom de l'héroïque nageur et celui de son pays d'origine avaient été altérés. M. T. de Larroque est parvenu à les restituer, grâce aux indications fournies sur La Pierre par le vice amiral Jurien de la Gravière, dans son beau et récent ouvrage sur les *Origines de la marine française et la tactique naturelle. Le siège de la Rochelle.* Il ne manque plus à La Pierre, natif d'Unet en Agenais, qu'une statue. L'auteur propose très spirituellement, mais très sérieusement, de la lui ériger par souscription nationale. Ainsi la France reconnaîtrait-elle après trois siècles :

Ce qu'a fait celui-cy pour l'amour du pays.

H. CHÉROT, S. J.

La Formation de la Prusse contemporaine. *Les Origines. Le Ministère de Stein* (1806-1808), par Godefroy CAVAIGNAC. In-8 de VIII-510 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Dans un de ses nombreux discours, le bouillant empereur d'Allemagne reprochait à la jeunesse de ses États d'ignorer l'histoire de la Prusse. Ce n'est pourtant pas la faute des historiens prussiens, car, depuis les derniers triomphes de la nation tudesque, ils rivalisent de zèle pour exposer avec force érudition documentaire les origines et le merveilleux développement du royaume des Hohenzollern. Ainsi les Droysen, les Schmoller, les Bornhalt, les Treitschke et vingt autres.

C'est le résultat de ces travaux que M. Cavaignac, avec une patience méritoire, a condensé et discuté dans le volume un peu touffu dont nous venons de transcrire le titre. Dans une première partie, il décrit à grands traits l'organisation politique et sociale de l'État prussien, tel que l'ont fait les Hohenzollern ; puis il retrace les événements dramatiques qui ont marqué la crise décisive par laquelle a passé le royaume de Prusse, de 1806 à 1808, avant et après Iéna, sous le ministère des Stein et des Hardenberg.

Admirateur passionné de la Révolution française, le nouvel historien semble n'avoir d'autre but, dans son étude, d'ailleurs

très approfondie, que de montrer l'influence dominante des idées révolutionnaires de la France dans les réformes qui ont permis à la Prusse, après ses désastres, de se mettre à la tête des États allemands. Mais il ne va pas jusqu'à méconnaître le rôle important qu'ont joué, dans la formation de la Prusse, le grand électeur (1640-1688) et Frédéric II.

C'est le premier de ces souverains qui a réuni sous sa domination les éléments essentiels du territoire prussien; c'est encore lui qui a jeté les fondements de sa constitution politique. A sa mort, le pouvoir monarchique était définitivement établi; ses successeurs n'avaient plus qu'à créer l'administration. Ce fut l'œuvre de Frédéric-Guillaume I[er] et surtout de Frédéric II, qui sut déployer une activité extraordinaire pour relever les ruines dont la guerre de Sept ans avait couvert les rives de l'Elbe et de l'Oder. Bien qu'il fût imbu des idées philosophiques du dix-huitième siècle, le vainqueur de Rosbach « avait concentré en lui toute connaissance comme toute direction » ; son successeur, Frédéric-Guillaume II, plia sous le fardeau et devint le jouet de ses ministres; ce n'est plus partout que désarroi, impuissance, corruption, et pourtant c'est au sein même de cette décadence que se forme le parti national qui fit de l'État prussien, après 1806, le refuge de l'activité politique des Allemands.

L'initiateur principal de ce parti fut le ministre Stein; aidé de Hardenberg, ce patriote ardent se dévoua tout entier à la régénération de l'État prussien, et (c'est du moins l'opinion de M. Cavaignac) dans cette œuvre de restauration, il n'eut d'autre guide que les principes de la Révolution française. Pendant son court ministère, et malgré les timides hésitations de Frédéric-Guillaume III, il acheva la réforme sociale, il prépara la réforme administrative, il entreprit la réforme militaire qui devait permettre à l'armée prussienne de jouer un rôle prépondérant dans la guerre de délivrance.

Stein n'eut pas le temps d'achever son œuvre: le faible vaincu d'Iéna, cédant aux injonctions de Napoléon, le remplaça par Hardenberg.

C'est par le récit de cette chute que se termine le livre de M. Cavaignac; sans doute, l'érudit historien ne s'en tiendra pas là ; il saura montrer encore comment la défaite de Napoléon à Waterloo, les traités de 1815, les aspirations unitaires de la

jeune Allemagne, et par-dessus tout la politique néfaste du second Empire, ont favorisé les ambitions de la Prusse, si bien nommée « le péché de l'Europe ». M. P., S. J.

Les Savoyards en Angleterre au treizième siècle *et Pierre d'Aigueblanche, évêque d'Hereford*, par François Mugnier. In-8 de 324 pages, avec deux planches. Paris, Champion; Chambéry, Ménard, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Lorsqu'en 1233 le comte Thomas I[er] de Savoie mourut, il pensait qu'Amédée, son fils aîné, régnerait à sa place, que le mélancolique Aymon se contenterait du petit apanage qu'il lui avait laissé autour du lac Léman, que Thomas II, Guillaume et Pierre seraient heureux des canonicats, prévôtés ou évêchés qu'il leur avait ménagés ; qu'enfin la ferveur religieuse de ses deux derniers fils, Boniface et Philippe, novices à la Chartreuse de Portes en Bugey, ne s'attiédirait pas. Il en fut autrement. Le mariage de Marguerite, fille aîné de Raymond Bérenger et de Béatrix de Savoie, avec Louis IX, amena, en 1234, à Paris les oncles de l'enfant de douze ans qui devenait reine de France, et les fit assister à son couronnement; Thomas y contracta avec saint Louis une amitié qui ne se démentit jamais. L'année suivante, le roi d'Angleterre, Henri III, émerveillé de ce qu'il avait appris de la beauté d'Aliénor, la seconde fille de Raymond Bérenger, et jaloux sans doute d'égaler sous ce rapport Louix IX, son adversaire naturel, demanda et obtint la main de cette jeune fille; ce furent encore les oncles de la fiancée qui la conduisirent à son époux. Leur élégance, leur fière mine, au milieu des prélats et des seigneurs anglais, séduisirent le roi, qui résolut de se les attacher et de les garder à la cour autant qu'il le pourrait. Fils d'un père justement détesté, entouré de barons jaloux et audacieux, pieux, sobre, chaste, mais pusillanime, Henri III avait besoin d'amis fidèles, de conseillers prudents, de capitaines hardis, pour le diriger et le défendre. Quand la mort de Guillaume et le mariage de Thomas le privèrent de leurs services, ils furent remplacés par Pierre, que l'histoire a appelé le *Petit Charlemagne*, et par le superbe et sévère Boniface. Après la mort de Guillaume de Valence, le roi eut un conseiller plus intime encore en un clerc savoyard, Pierre d'Aigueblanche, qu'il fit évêque d'Hereford et qu'il employa dans toutes ses négociations importantes.

Les princes savoyards ne s'étaient pas évidemment rendus seuls en Angleterre. Ils y avaient été accompagnés par des gentilshommes de leur pays, par des clercs intelligents, guerroyant ou négociant suivant les circonstances, allant de Chambéry ou de Genève à Londres ou à Bordeaux, et de là en Castille, en Provence, à Lyon ou à Rome.

C'est l'histoire de ces personnages divers que M. François Mugnier, l'historien si avantageusement connu par ses nombreuses et érudites publications sur la Savoie, a voulu rassembler dans un cadre de dimension moyenne, essayant de grouper tous les faits saillants ou caractéristiques d'une époque que l'on aurait crue beaucoup moins agitée (1230-1280). L'auteur a recueilli, mis en œuvre et coordonné bien des documents : l'*Historia major Anglorum* de Matthieu Paris, Guichenon, Rymer, l'*Histoire de Pierre II* et ses *Probationes*, les *Lettres de rois*, *reines*, les *Rôles gascons*, les *Registres d'Innocent IV*, les *Mémoires* de plusieurs sociétés savoisiennes et suisses, etc.

Si le lecteur s'étonne de trouver des contradictions de dates, qu'il se rappelle qu'en Savoie et en Suisse on usait exclusivement comme comput du style de la Nativité, tandis que la curie romaine variait souvent et ne s'est servie du style de l'Annonciation, d'une manière fixe, que vers le milieu du pontificat d'Innocent IV.

La seconde partie de cette étude a pour objet la fondation par Pierre d'Aigueblanche de la collégiale de Sainte-Catherine d'Aiguebelle, et le récit rapide des vicissitudes de cet établissement religieux. L'auteur a consulté les écrivains nationaux, mais il rectifie souvent leur dire ; la plupart de ses renseignements, y compris les *Statuts de fondation* et le *Testament* du prélat, sont inédits, ils ont été recueillis par M. Mugnier dans les archives de l'ancien Sénat de Savoie.

Les sceaux de Pierre d'Aigueblanche et le dessin de l'église de la collégiale et de la ville d'Aiguebelle, qui accompagnent ce travail, sont aussi des documents précieux. Ce dernier est tiré d'un plan de 1598 représentant, d'après une gravure du temps, l'attaque par l'armée du duc Charles-Emmanuel du fort de Charbonnières, — qui domine Aiguebelle, — alors occupé par les troupes de Lesdiguières. PIERRE D'ARC.

Les Signes d'infamie au moyen âge, *Juifs, Sarrazins, hérétiques, lépreux, cagots et filles publiques*, par Ulysse Robert, inspecteur général des bibliothèques et archives, membre résidant de la Société nationale des antiquaires de France, etc. (Avec planches.) In-12 de 189 pages. Paris, Champion, 1891.

Depuis le commencement du treizième siècle, comme l'on sait, les Juifs, les Sarrasins et les hérétiques, notamment les Albigeois, furent soumis à l'obligation de porter sur leurs vêtements un signe apparent destiné à les faire reconnaître. Plus tard, cette obligation fut, par une sage mesure, étendue aux lépreux, puis enfin aux autres catégories de ces malheureux. Ce que l'on sait moins, c'est en quoi consista ce signe, quelles en furent l'origine, la forme, la matière, la couleur, les dimensions. Ce sont là les diverses questions qu'examine M. U. Robert. Il nous donne aussi les canons des conciles, les ordonnances des rois, les statuts municipaux qui établissent et réglementent le port de ces signes d'infamie. Cette étude est intéressante, non seulement en elle-même, au double point de vue historique et archéologique, mais aussi en ce qu'elle peut fournir à l'archéologue et à l'érudit des indices pour déterminer la date et l'origine des monuments figurés où sont représentés des personnages avec un signe.

M. Robert rend hommage à la modération de l'Église, en ces termes : « Les sentiments des chrétiens pour les Juifs pendant le moyen âge sont trop connus pour qu'on ne s'explique pas le peu d'empressement de ceux-ci à se soumettre à une mesure qui les signalait à la haine publique; aussi cherchaient-ils à s'y soustraire. Mais les bulles des papes, les canons des conciles et les ordonnances ne tardaient pas à les rappeler à la réalité. La bulle de Grégoire IX, du 7 juin 1233, à Sanche le Fort, roi de Navarre; celle d'Innocent IV, du 23 octobre 1245, à l'archevêque de Besançon; celle d'Alexandre IV adressée le 3 septembre 1257 à saint Louis, à Charles d'Anjou et à Hugues IV, duc de Bourgogne, etc., les invitent à faire exécuter les prescriptions du concile de Latran relatives aux Juifs et notamment en ce qui concerne le signe. Il est juste de reconnaître que l'Église n'a pas été au delà des avertissements et des menaces canoniques, et que toutes les mesures

de rigueur, amendes, peines corporelles, prises contre les Juifs récalcitrants, émanaient du pouvoir séculier. »

Une question intéressante est celle de savoir pourquoi ce signe consistait en un rond d'étoffe rouge ou jaune, une *rouelle?*

M. Ulysse Robert est d'avis que cette roue peut être considérée comme la représentation d'une pièce de monnaie, allusion à l'âpreté des Juifs pour le gain, ou aux trente deniers que Judas reçut pour livrer le Christ. On pourrait peut-être y voir aussi, ajoute-t-il, une représentation de l'hostie, emblème de la religion chrétienne qu'ils niaient, qu'on les condamnait à porter sur leurs vêtements, puisqu'ils ne voulaient point la porter dans leur cœur. PIERRE D'ARC.

Le Siège de la Rochelle, par M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. In-12 de 428 pages. Au profit de la Société centrale de sauvetage. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1891.

M. Jurien de la Gravière, dont on connaît les brillants états de service, s'est imposé la tâche patriotique de faire l'histoire de la marine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Dans ce but, ses savants travaux ont embrassé déjà l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. Le voici arrivé au siège mémorable de la Rochelle. Fidèle à sa méthode, il a consulté des documents nombreux et sûrs : il a interrogé les témoins oculaires et compulsé les écrits de l'époque; les PP. Arcère et Fournier lui ont fourni de précieux renseignements; de plus, il renvoie souvent le lecteur à ses précédents ouvrages. Son érudition est étendue et scrupuleusement exacte. Il n'en fait pas grand étalage dans ses notes; on aimerait cependant les citations précises des sources, conformément aux habitudes actuelles de la science historique. Plusieurs fois on lit au bas des pages : « Voyez la carte de l'Aunis à la fin du volume. » Par malheur, elle est absente, au moins dans l'exemplaire que j'ai sous la main, et je l'ai regrettée, car elle serait fort utile pour suivre du regard bien des opérations militaires. Quant à la manière de l'auteur, elle est, comme toujours, distinguée, alerte et sobre. Tout le sujet se déroule en soixante et un chapitres; souvent de courtes réflexions se mêlent au récit; il y a aussi des rapprochements ingénieux, des échappées judicieuses sur la France actuelle.

Je ne m'attarderai pas à décrire les détails qui se pressent dans ce volume, un aperçu devra suffire.

On sait que la Rochelle était la citadelle du protestantisme; c'est de là qu'il cherchait, au commencement du dix-septième siècle, à rayonner sur tout le pays, à préparer une révolte générale. Après un coup d'œil sur la marine française dans la Manche, sous François I[er] et Henri II, sur la marine du roi et celle des huguenots, le docte écrivain décrit, dans une étude profondément personnelle, les préludes en 1720 de la grande révolte, le combat du 22 octobre 1723 et la paix qui en est la suite, le soulèvement d'avril 1725, la prise de l'île de Ré par Toiras, l'intervention de l'Angleterre dans cette île, quand la reprise des hostilités protestantes a rompu la paix de 1723. Là s'engage une longue et terrible lutte admirablement exposée; elle se termine par la retraite des Anglais, suivie de leur retour inutilement offensif. Voici enfin la digue puissante de Richelieu, lieutenant-général du roi, quand Sa Majesté revient à Paris : c'est la seconde phase du siège; elle rappelle les horreurs du siège de Jérusalem. Deux fois les Anglais reviennent encore au secours des révoltés, deux fois ils échouent; des souffrances inénarrables et surtout les horreurs de la famine amènent la reddition de la Rochelle : elle se couronne par la clémence du roi.

L'auteur saisit bien les motifs tout égoïstes de cette prise d'armes qui, de nouveau, « coupe la France en deux ». Il en réprouve le caractère antinational, les odieux appels à l'étranger; il en signale la portée formidable : si les huguenots avaient vaincu, c'en était fait de l'unité française; de plus, il met en relief l'hypocrisie des sectaires s'agenouillant pour demander la paix, et reprenant la trame à peine interrompue de leur sédition. Pendant ces jours sombres, hommes et choses apparaissent ici dans leur gloire ou leur avilissement : du côté des défenseurs de la France, brillent Montmorency, La Rochefoucauld, Toiras, Guise, fils du Balafré, Saint-Luc, Schomberg, les ducs d'Orléans et d'Angoulême, et entre tous Richelieu, dont le génie et l'activité dévorante sont au niveau des dangers de la France; puis le roi animant le courage de tous par sa présence, bravant avec intrépidité les boulets qui passent au-dessus de sa tête et autour de lui; il est comme l'incarnation de la patrie : un mot, un regard de sa personne inspire un enthousiasme général et fait des héros. Dans les rangs des

insurgés, l'historien met surtout en scène les deux frères Soubise et Rohan; leur mère, dont l'intrépidité était digne d'une meilleure cause; l'armateur Guiton, que son intelligence et son fanatisme mettent à la tête des Rochelais; Buckingham, le favori de Charles Ier.

Quelques observations maintenant. M. Jurien de la Gravière, séduit par l'énergie extraordinaire de la défense, lui prodigue, au point de vue militaire, des éloges enthousiastes : ces rebelles sont des *héros* dignes de figurer à côté de nos *martyrs*. En vérité, le courage, si ardent qu'il soit, ne peut faire oublier le crime d'une révolte si noblement signalée dans ces pages. A ce titre, des scélérats indomptables seraient-ils des *héros?* La France serait-elle honorée de leur courage et devrait-elle en être *fière*? J'aurais également des réserves à faire sur Richelieu *à peine chrétien;* sur Louis XIII, complètement apathique dans les choses civiles. Mais j'aime mieux adresser à l'auteur de justes félicitations pour tout ce qui est beau, vraiment français dans ce livre. Avant de reproduire, après la reddition de la Rochelle, des considérations générales très remarquables sur la *tactique militaire*, publiées dans la *Revue Maritime*, l'historien déclare qu'il suivra la marine française à travers ses péripéties. Les admirateurs du talent, de la science et du patriotisme de M. Jurien de la Gravière prendront acte de cette promesse.

G. GANDY.

Histoire de France depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours. *La Monarchie de Juillet et la deuxième République*, par A. Rastoul. 1 vol. in-8 de 573 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

L'auteur de cette nouvelle histoire contemporaine s'est inspiré de sa foi catholique. Sans doute, il ne méconnaît pas les efforts du gouvernement de Juillet pour établir en France l'ordre et la prospérité matérielle; mais il ne craint pas non plus de blâmer librement, et même de condamner avec quelque sévérité une politique peu soucieuse de la dignité nationale et trop souvent hostile à la religion et à l'Église. Nous n'en voulons pour preuve que l'affaire de l'indemnité Pritchard et la persécution des Jésuites.

De même, quand M. Rastoul en vient à la présidence du prince Napoléon, il reproche au futur empereur de sacrifier aux idées

de la Révolution ; car déjà l'on voit percer dans la fameuse lettre à Edgar Ney le germe de cette politique perfide qui fera de Napoléon III un des adversaires les plus dangereux de l'Église et de la papauté.

Nous souhaitons que l'auteur ne fasse pas trop attendre la suite de son travail; il contribuera au redressement de bien des erreurs, propagées avec tant de zèle par l'enseignement officiel et laïque. P. MURY, S. J.

Les 332 victimes de la Commission populaire d'Orange en 1794, d'après les documents officiels, par l'abbé S. BONNEL, vicaire à Orange. 2 vol. in-8 de xv-532 et xv-530 pages. Carpentras, Tourrette ; Avignon, Roumanille ; Orange, chez l'auteur, 1888. Prix : 12 francs.

Cet ouvrage comptera certainement parmi les meilleurs qui aient été publiés à l'occasion du triste centenaire de la Révolution. C'est un réquisitoire calme et froid, avec preuves à l'appui. L'auteur a consacré de longues années à réunir ses documents ; il a consulté surtout les pièces officielles, registres des dénonciations, cahiers des délibérations, dossiers des victimes, minutes des jugements, procès-verbaux d'exécution, « en sorte que nous pouvons, dit-il avec raison, affirmer la vérité de nos récits, qui ne seront le plus souvent que la reproduction de ces documents authentiques ».

La commission populaire d'Orange commença ses travaux le 19 juin 1794; elle les termina, grâce à la chute de Robespierre, le 4 août de la même année. Elle fut installée par le représentant du peuple Maignet, qui avait voté la mort de Louis XVI sans appel ni sursis et qui mérita de Robespierre ce juste éloge : « Maignet remplit sa mission : il fait beaucoup guillotiner. » Le protestant Fauvéty présidait la commission; lui aussi était digne de ses répugnantes fonctions. Il écrivait dès le 6 juin : « La Commission est installée; encore quelques jours, et tu entendras dire qu'elle est aussi terrible que juste. Il faut qu'elle fasse trembler les malveillants de tout le Midi, qu'elle extermine ceux qui lui tomberont sous la main, et tue les autres d'épouvante. »

Cette soif sauvage du sang fut bientôt satisfaite. En 44 séances, la commission rendit 595 jugements : elle prononça 147 acquittements et envoya 116 prévenus à la prison, 332 à

l'échafaud. Au nombre des condamnés à mort, nous comptons 36 ecclésiastiques, 32 religieuses, 27 nobles et 99 propriétaires ou citoyens exerçant des professions dites libérales. Le plus grand nombre des victimes — il est bon de le redire — fut pris parmi les artisans, les cultivateurs et les ouvriers, ce qu'on est convenu de nommer *le petit peuple*. M. l'abbé Bonnel en a établi la statistique :

« En parcourant la liste officielle, dit-il, j'y vois 43 cultivateurs ou journaliers, 13 cordonniers, 12 femmes dont 6 veuves, 11 taffetassiers ou ouvriers en soie, 6 orfèvres, 6 charpentiers, menuisiers ou charrons, 5 cabaretiers ou aubergistes, 5 tailleurs, 5 maçons, 4 instituteurs, 3 boulangers, 3 cardeurs de laine, 3 maréchaux ferrants, 2 confiseurs, 2 imprimeurs, 2 bouchers, 2 chapeliers, 2 cordiers, 2 meuniers, 2 peintres, 2 salpètriers, 2 selliers, 2 couturières, enfin des représentants de tous les métiers, entrepreneurs, épiciers, fondeurs, foulonniers, messagers, pâtissiers, quincailliers, relieurs, revendeurs, taillandiers, vanniers, commis et domestiques. — C'est ainsi que la Révolution traitait le peuple pour son grand bonheur ! »

Hélas ! oui, et il en fut ainsi par toute la France, et si demain il plaisait à la République de renouveler les horreurs révolutionnaires, les cléricaux et les riches y passeraient sans doute, mais le peuple n'en serait pas plus épargné. Un souhait, avant de clore ce compte rendu : pourquoi M. l'abbé Bonnel, après avoir satisfait la science par la publication de ses deux volumes, ne les résumerait-il pas dans une brochure plus à la portée de la masse des lecteurs ? Il y a là des scènes fortifiantes et de terribles leçons qu'il n'est pas inutile de rappeler, à la veille peut-être de semblables catastrophes.

E. RIVIÈRE, S. J.

Les Ducs de Montpensier, par Gabriel Depeyre. In-12 de 88 pages. Paris, Champion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Le 4 février 1890, s'éteignait à San-Lucar le dernier fils de Louis-Philippe, Antoine-Marie-Philippe-Louis d'Orléans, qui avait été investi à sa naissance, 1er août 1824, du titre ducal de Montpensier. Ce titre, le plus ancien de la maison de Bourbon, en dehors de la tige royale de France, et aussi l'un des plus glorieux, vient d'être relevé par Mgr le comte de Paris, en faveur de son second fils, le prince François-Ferdinand.

A cette occasion, M. Gabriel Depeyre a composé un charmant volume qui forme une sorte de *livre de raison* des Montpensier. Les diverses familles qui ont successivement honoré ce nom, depuis les Beaujeu au treizième siècle, les comtes de Dreux et le duc de Berry au quatorzième, les ducs de Bourbon aux quinzième et seizième, jusqu'aux premiers ducs de Montpensier, issus de la maison de Vendôme, et enfin à la *Grande Demoiselle* et aux d'Orléans, ont fourni à la France de bons et loyaux serviteurs dont M. Depeyre raconte les hauts faits et vante les qualités, mais ne dissimule ni les crimes ni les faiblesses. Au lieu de chercher à excuser la félonie du connétable de Bourbon, il s'attache à faire ressortir les faveurs dont François Ier, « gentil prince qui toujours était plus enclin à miséricorde qu'à vengeance », avait comblé cet insatiable ambitieux, pourvu de vingt millions de revenu. Avec cette sinistre figure, le portrait de la fille de Gaston d'Orléans forme, quelques pages plus loin, un délicieux contraste. L'auteur sait à la fois écrire et peindre, écrire en historien et peindre en moraliste. H. CHÉROT, S. J.

Madame de La Fayette, par le Comte D'HAUSSONVILLE. In-12 de 222 pages. Paris, Hachette, 1891.

Mme de La Fayette est célèbre par l'amitié de Mme de Sévigné et de la Rochefoucauld et par un chef-d'œuvre de délicatesse et d'analyse : *la Princesse de Clèves*. On savait peu de chose de sa vie, et l'on supposait que le mari n'existait plus au temps de la liaison avec l'auteur des *Maximes*. M. d'Haussonville pense avoir prouvé le contraire, ce qui n'est pas à l'honneur de son héroïne, car dès lors ses tendresses prennent une vilaine couleur d'adultère. Cette circonstance expliquerait peut-être la tristesse qui enveloppe la figure de Mme de La Fayette : il y avait des remords dans cette mélancolie. Heureusement, le repentir devança la fin qui fut chrétienne et consolante ; ces changements n'étaient pas rares dans ce siècle de passion romanesque et de foi vive.

Sans nier le mérite littéraire et l'innocence relative de la *Princesse de Clèves*, où la passion est noblement sacrifiée au devoir, on doit reprocher à l'auteur d'avoir inauguré cette série de peintures où s'étalent les combats et les faiblesses de l'épouse. De là aux

brutalités qui ont suivi, au ridicule jeté sur les maris trompés et sur l'union conjugale elle-même, il n'y avait qu'un pas. Les autres romans et les ouvrages historiques de Mme de La Fayette, sont peu remarquables et assez justement oubliés. Le livre de M. d'Haussonville est intéressant; mais l'homme politique fera oublier le biographe. ÉT. CORNUT, S. J.

La France politique et sociale, année 1890, par A. Hamon et G. Bachot. 2 vol. in-12 de 370 et 486 pages. Paris, Savine, 1891.

Les deux volumes de la *France politique et sociale* remettent sous nos yeux, rapprochés les uns des autres, les principaux événements de l'année 1890, semés çà et là dans les journaux. Les deux auteurs relèvent plus volontiers les scandales, particulièrement les tripotages de la haute finance, les manœuvres de la ploutocratie juive, les abus du pouvoir, les inconséquences de la majorité parlementaire, les défaillances de la magistrature, les coulisses et les dessous du journalisme, l'abaissement d'une certaine aristocratie, le mouvement socialiste des grèves, l'accroissement de la misère et de l'immoralité, les duels, les suicides, etc. A la fin de cette lecture on croit sortir d'une caverne près de laquelle le souterrain où fut enfermé Gil Blas de Santillane est un lieu rassurant. Il faudrait beaucoup de temps et de peine pour contrôler toutes les citations et tous les dires de MM. Hamon et Bachot, cela servirait peu. Si quelques traits sont inexacts, on ne serait pas très embarrassé pour en trouver de similaires ou de pires, en grand nombre. Ce qui est absolument certain, connu de tous et affiché sur tous les murs, suffit pour donner une idée assez humiliante de cette fin de siècle. Au reste, l'opinion publique en a pris son parti, et l'on rit de cet effondrement. Mais il ne faudrait pas oublier que près de cette société qui s'amuse, qui tripote et blasphème, il y en a une autre qui travaille, prie et se tait. C'est de là que viendra peut-être le salut, non des théories socialistes trop chères à MM. Hamon et Bachot.

ÉT. CORNUT, S. J.

Français et Italiens, par Félix Narjoux. In-18 de 283 pages. Paris, A. Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a réuni dans ce volume une série d'articles sur les

Italiens, les causes qui ont amené la triple alliance, les raisons qui, selon son avis, pourraient et devraient unir l'Italie à la la France. Il est journaliste et Français, deux raisons pour être souvent spirituel : assurément il a des idées fort originales! Un des grands moyens, par exemple, qu'il emploierait pour faire passer au roi des moments désagréables et désunir l'Italie, serait de lancer une campagne politico-religieuse : on organiserait des pèlerinages, on se ferait enfermer pour avoir le droit de protester et d'ameuter l'univers catholique contre Humbert I[er]. Il va plus loin : l'empereur Guillaume, qui n'aime pas voir les questions religieuses irrévérencieusement traitées, inviterait alors « son cousin » à la modération et au respect. Il voit déjà la France, à la suite du cardinal Lavigerie, reconnaître la forme actuelle du gouvernement et se prendre d'un beau zèle pour la défense de la papauté.

M. Narjoux se pose en admirateur de Crispi et il le croit capable d'aimer et de défendre notre nation. Cette conviction peut partir d'un excellent naturel, mais l'ex-ministre est de la race de ceux qui rampent pour vous atteindre plus sûrement, et ses protestations d'amitié ne sauraient être acceptées que comme des mensonges et des duperies! Cet homme hait l'Église, parce qu'elle lui reproche silencieusement ses méfaits et ses apostasies; il déteste les Français, parce qu'ils sont encore les vrais soldats du Christ.

On trouvera dans ce livre des documents inédits et fort curieux sur le journalisme en Italie et la situation financière de ce pays.

A. LEFÈVRE.

I. — **La Mission de Vizagapatam,** par un missionnaire de Saint-François de Sales. In-8 de XVI-532 pages. Annecy, Niérat, 1890.

II. — **Les Martyrs de l'Église de Grenoble,** décapités à Privas en 1794 : M. d'ALLEMAND et M. BAC, par A. M. de FRANCLIEU. In-12 de VI-262 pages. Lyon, Cote, 1890.

I. — Quarante ans d'apostolat dans la mission de Vizagapatam ont permis au P. Domenge de connaître à fond le champ et les ouvriers dont il parle.

Dans la première partie se trouvent en abondance les docu-

ments géographiques, historiques, ethnographiques sur Vizagapatam et les pays circonvoisins. Il y a là, en cent dix pages, une étude approfondie du passé; nous y avons noté avec joie l'hommage rendu aux anciens missionnaires de la Compagnie de Jésus.

La seconde partie retrace en détail, mais sans confusion, les travaux des missionnaires de Saint-François de Sales, depuis l'année 1845, où la mission leur fut confiée. Il faut suivre de près ces efforts obscurs pour comprendre la vraie grandeur de la vie du missionnaire, si pénible et parfois, semble-t-il, si mesquine, dans la lutte quotidienne contre les préjugés de caste et de nationalité.

De nombreuses gravures, une belle carte de la mission, fixent l'imagination du lecteur et complètent le récit.

Nous regrettons que les distributions de prix soient terminées. Cette histoire de missionnaires, écrite sur place par l'un d'entre eux, constitue un beau prix et pourra faire éclore plus d'une vocation.

II. — Voilà bien des *Actes de martyrs* écrits avec onction et brièveté. Grâce au R. P. François Rousset nous connaissions déjà l'histoire du P. Rouville, décapité à Privas en thermidor de l'an II. Parmi ses compagnons de gloire, M. d'Allemand, parent de Bayard, et M. Bac, fils d'un cultivateur, méritaient de n'être pas oubliés. Prêtres zélés, tout dévoués à leur devoir dès qu'ils le connurent clairement, ils trouvèrent, à l'exemple de leur maître Jésus, des âmes pieuses pour les assister, des Judas pour les trahir. Remercions la noble chrétienne qui a su mettre tant d'intérêt dans ce simple et touchant récit. E. PUJO, S. J.

I. — **Vie de la Révérende Mère Marie Saint-Maurice,** fondatrice des Missions de la Présentation de Marie au Canada, et troisième supérieure générale de cette Congrégation, par l'abbé E. MARBOT, chapelain de Notre-Dame de la Seds, à Aix. In-12 de XVI-352 pages. Aix, A. Makaire, 1891.

II. — **Vie de saint Jean de la Croix,** écrite en souvenir du troisième centenaire de son bienheureux trépas (1591-1891), par le R. P. Alphonse-Marie DE JÉSUS. 2e édition, traduite de l'italien par l'abbé H. FEIGE, professeur au pe-

tit séminaire de Mélan (Haute-Savoie). In-12 de 124 p. Lyon, Vitte, 1891.

I. — La religion nous fait un devoir du souvenir, selon la belle parole de saint Augustin. Il est donc bon de sauver de l'oubli les vies précieuses, dont la mémoire est une leçon persuasive et une puissante excitation au bien. Et, dans ce temps où l'on s'énerve d'une façon si lamentable, n'est-il pas salutaire de montrer, à côté des saints que l'Église honore, les âmes qui ont su les imiter? Car ces âmes, Dieu les suscite et les façonne pour les associer à ses œuvres, pour gagner d'autres âmes. De ce nombre fut, au siècle présent, Rosalie Borgel, née à Présilly (Haute-Savoie) en 1816, religieuse (1836), sous le nom de Marie-Saint-Maurice, de l'*Institut de la Présentation de Marie*, dont elle fut l'une des gloires les plus pures, fondatrice pour son Ordre des Missions du Canada (1853), supérieure générale de la Congrégation (1862), décédée à Bourg-Saint-Andéol (1878). Sous l'intelligente direction de la « sœur missionnaire », la famille canadienne de la Présentation s'agrandit rapidement dans cette Nouvelle-France, dont le sol est si fécond et si généreux. Supérieure générale, commandant par le cœur, elle ne faiblit jamais, ni dans l'exercice de l'autorité, ni dans la maternelle tendresse. La Rév. Mère Marie-Saint-Maurice a pris place parmi les « femmes fortes », parmi les femmes de caractère, aussi rares de nos jours qu'au temps de Salomon.

M. l'abbé Marbot, auteur distingué de la *Vie de Mgr Forcade*, a rendu dans ses moindres détails cette existence religieuse qui résume comme dans une vivante image, selon la parole de l'évêque de Viviers, cet ensemble de devoirs, d'habitudes, de sentiments et d'allures qui constituent la perfection spéciale à un Institut. Toutes les âmes religieuses trouveront dans la *Vie de la Rév. Mère Marie-Saint-Maurice* un modèle accompli *des vertus religieuses*. Les autres lecteurs admireront cette femme exceptionnelle, et ils auront tout à gagner au contact de ce grand cœur. Ils seront charmés en même temps par la variété du style et l'intérêt du récit.

II. — C'est dans le cloître que s'est sanctifié Jean de la Croix (1542-1591). Collaborateur de sainte Thérèse dans la réforme du Carmel, premier maître et père de la famille des Carmes

déchaussés, il a écrit sur la théologie mystique des « livres remplis d'une sagesse céleste, et, de l'avis de tous, dignes d'une admiration sans réserve ». (*Leç. du Brév.*) Cette courte biographie de Jean de la Croix est extraite du riche et précieux *Compendium* de la vie de ce saint, composé par un carme déchaussé (Savone, 1857). Cette deuxième édition est augmentée d'un important appendice destiné à promouvoir la cause du doctorat de saint Jean de la Croix. ALEX. COURAT.

Vie de Mme Criquelion, née Clara Bourlard, par le P. François KESTENS, de la Compagnie de Jésus. In-18 de 195 p. Lille, Desclée, 1891.

Voici une biographie bien simple, mais combien attachante et édifiante ! Elle offre le développement de la parole intérieure que Clara Bourlard crut entendre un jour devant le Très Saint Sacrement : « Mon enfant, je demanderai de toi quelque chose de grand. » Dès lors, cette âme généreuse s'était vouée au sacrifice. Un attrait puissant la poussait vers la vie religieuse ; mais toujours obéissante à son père, à ses directeurs, elle épouse un jeune industriel plein d'avenir, et devient mère de deux enfants. Restée veuve après dix ans de mariage, elle voit encore mourir sa petite fille, et se résigne à prendre la direction de l'établissement créé par son mari. Bientôt de douloureuses infirmités achèvent de fortifier sa vertu par la patience, et lui rendent vraiment héroïque l'accomplissement de tous ses devoirs. Vous ne serez pas heureux, écrivait-elle alors, « si vous n'êtes pas persuadé que le bonheur consiste à s'oublier, à se vaincre, à ne vouloir que la volonté de Dieu, la gloire de Dieu, le bien du prochain, en s'oubliant toujours ». Mme Criquelion sut mettre sa conduite d'accord avec ses principes ; aussi fut-elle, malgré ses épreuves, heureuse toute sa vie. Au témoignage de l'éminent évêque qui avait été son directeur, « toujours elle se rapprocha de Dieu sans manquer à ses devoirs de famille, et prouva par ses actes que, n'étant pas appelé à la vie religieuse, on peut être appelé à la perfection et atteindre, par une coopération fidèle à la grâce, aux sommets de l'amour divin ».

Sa vie ne fut que détachement. Quand son fils eut dix-sept ans, Dieu le réclama pour la vie religieuse : elle le lui donna géné-

reusement dans la Compagnie de Jésus, et se dévoua désormais tout entière aux œuvres de prière, de charité et de zèle.

Nul ne lira sans émotion le récit de la mort de M. Criquelion, l'histoire de la petite Jenny, ange de dix ans qui fit sa première communion en viatique, et surtout le tableau des touchants préparatifs de la vaillante chrétienne à sa propre mort, elle qui, peu avant d'expirer, se demandait encore avec ingénuité : « Quel sacrifice me reste-t-il à faire? »

Cette édition sort des presses de la Société de Saint-Augustin, de Lille, et de nombreuses gravures en ornent les pages. C'est une nouvelle promesse de succès.

J. DE FONTENAY, S. J.

Marie Danré ou la jeune postulante de Marie-Réparatrice, par M. l'abbé Poindron, supérieur du petit séminaire de Notre-Dame de Liesse. In-12 de 214 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

Une âme pure attirée par la grâce à la vie religieuse, et trouvée mûre pour le ciel presque aussitôt après son sacrifice, telle est la vie de *Marie Danré*. M. l'abbé Poindron a raconté cette existence avec un style simple et charmant. Les fragments des lettres et du journal de la jeune fille prouvent une fois de plus quelle délicatesse affectueuse et quelle énergie la piété met au fond des âmes. Le style, qui en est l'écho naïf, étonne quelquefois par sa beauté naturelle. ÉT. CORNUT, S. J.

LITTÉRATURE

ROMANS

I. — **Morceaux choisis des auteurs français**, par Albert Cahen. 3 vol. in-12 de 224, 360 et 572 pages. Paris, Hachette, 1890.

II. — **Histoire abrégée de la Littérature allemande**, par A. Bossert. In-12 de 570 pages. Paris, Hachette, 1891.

I. — A propos d'autres volumes de la collection, nous avons

déjà dit notre pensée sur les *Morceaux choisis des auteurs français*, publiés par la librairie Hachette. Quelques noms et quelques morceaux figurent là par complaisance; d'autres en ont été très injustement écartés : par exemple, tant de pages célèbres de Joseph de Maistre, de Louis Veuillot, de Mgr Gerbet ou de Mgr Pie. Dans les notices on voudrait entendre un mot de blâme contre les scandales d'un Molière, d'un Voltaire, d'un J.-J. Rousseau et d'un A. de Musset. Le talent littéraire n'absout pas l'infamie morale. Sous un air d'honnêteté et de neutralité ces livres scolaires sont tout empreints de l'esprit de l'Université et foncièrement irréligieux.

II. — L'*Histoire abrégée de la littérature allemande*, par A. Bossert, est très superficielle; c'est son moindre défaut.

Au manque de correction et de netteté, M. Bossert ajoute une grande insouciance morale et tous les préjugés germaniques et protestants sur Rome, les indulgences, le clergé catholique, l'influence du libre examen sur le développement de l'intelligence et de la liberté. En parlant de Luther et de la Réforme, il semble ne pas connaître les travaux du Dr Janssens, et ignorer que l'apostat paillard finit très probablement par la corde une vie de débauche. C'est pourtant la réalité que les plus récentes publications tendent à substituer à la légende.

N'y aurait-il pas aussi quelque chose à rabattre des éloges prodigués au génie allemand en général, et à Gœthe en particulier? Ce païen sans cœur ne fut qu'un alexandrin érudit et raffiné; nous lui préférerions Schiller pour la sincérité et la chaleur de l'inspiration. *Gœtz de Berlichingen* n'aura jamais la popularité de *Guillaume Tell*, et les strophes de la *Cloche* valent tout le fatras harmonieux de *Faust*. L'enthousiasme pour les *Brigands* a fait moins de victimes que la tristesse malsaine de *Werther*. Nous avons pareillement quelque peine à comprendre que, dans un livre qui semble destiné aux écoles, les blasphèmes odieux, les propos cyniques, le scepticisme corrosif et les maladies immondes d'Henri Heine ne soient pas vigoureusement flétris.

Être au courant des choses d'Allemagne est bien; mais garder et faire refleurir l'esprit chrétien et français de nos pères serait infiniment mieux. ÉT. CORNUT, S. J.

La Lecture en famille. 1 vol. in-8 de 400 pages. Paris, A. Hennuyer. Prix : 5 francs.

C'est le seizième volume d'une collection qui jusqu'alors n'a pas menti à son titre : *la Lecture en famille*. La variété en forme le charme le plus appréciable ; à côté du roman moral, une causerie sur l'électricité, sur la photographie ; quelques leçons d'histoire : Jeanne d'Arc, Henriette d'Angleterre, etc. *Utile dulci*, telle est la devise qui semble avoir inspiré ce recueil. Elle est juste et fière. A. LEFÈVRE.

Le Sang de France, par Georges GOURDON. In-18 de XII-192 pages, avec préface de Pierre LOTI. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Poète à ses heures, sans fatiguer la lyre, M. G. Gourdon n'est point un débutant : son premier recueil, *les Villageoises*, a été mentionné par l'Académie française. Dans celui-ci, qui se compose de trente-deux pièces de divers genres (odes, sonnets, etc.), il évoque les grandes ou touchantes figures de notre histoire nationale, depuis Roland, mort à Roncevaux, jusqu'à l'intrépide amiral Courbet, sans oublier saint Louis « sergent du Christ », l'héroïque Bayard, notre admirable Jeanne d'Arc, qui lui fournit le titre même de son livre, par sa fière réponse aux Anglais : « Il faut que le sang de France soit maître. » Au surplus, l'amour, le culte de la France chrétienne et chevaleresque l'ont seul inspiré. Il rappelle les gloires de la patrie et donne des larmes à ses malheurs, laisse à l'ornière les incapables, au pilori les traîtres, et chante ceux qui l'ont servie sans reproche.

Ses vers ne s'équilibrent pas toujours sur les consonnes ou syllabes d'appui. Défectueux est l'alignement de *vertu*, *inconnu; voilés*, *anglais; gars*, *bras*, etc. Mais si le fruit parfois n'arrive point à maturité, la sève est franche. ALEX. COURAT.

Bernardin de Saint-Pierre, par Arvède BARINE. In-18 de 190 pages. Paris, Hachette, 1891.

Bernardin de Saint-Pierre fut une de ces natures égoïstes, sentimentales et romanesques dont la fin du dix-huitième siècle nous

offre plusieurs échantillons. Ses *Études de la nature* et même son roman de *Paul et Virginie* nous font sourire par tout ce qu'il y a de faux, de maniéré et de grotesque. Ces fadeurs ont soulevé pourtant bien des admirations et fait couler bien des larmes. Dans quelques années, les analyses et les marivaudages laborieux d'un Bourget ou d'un Goncourt paraîtront autrement fades et ridicules ; quelque Arvède Barine trouvera niaises ces pages sur lesquelles se pâment de confiance nos contemporaines. Elles ne sont pas plus vraies pour le fond et elles sont certainement moins belles pour le style que celles où sont racontés les jeux, les amours et la fin tragique des deux créoles.

Ce petit volume sur Bernardin de Saint-Pierre ne nous apprend pas grand'chose, mais il faut lui savoir gré de n'être pas trop enthousiaste pour son héros. L'auteur est une femme de lettres à laquelle l'Académie décernait dernièrement une récompense pour une étude sur les *Contes* de Perrault. Depuis, on la voit juchée un peu partout, dans les journaux et les revues. De ramage facile, elle redit çà et là ce qu'elle entend sur toutes sortes de sujets politiques, littéraires, économiques, religieux et sociaux. Nous ignorons à quel point le public s'intéresse à ce phénomène.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **Tendresse** (*le Monde thermal*), par Marcel LUGUET. In-18 de 420 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Une Reine de théâtre.** *Souvenirs de jeunesse, de théâtre et de cour*, par Ch. D'HÉRICAULT. In-18 de XI-275 pages. Paris, Perrin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

I. — « Je veux bien qu'ils nous racontent de sales petites histoires, oui, parce que c'est encore ce qu'il y a de plus amusant, mais qu'ils n'en fassent des crimes à personne, tonnerre ! » (P. 317.) Ainsi parle des romanciers actuels un des personnages de *Tendresse,* et telle nous semble, d'après son livre, la théorie préférée de M. Luguet. Évidemment, « les sales petites histoires » sont loin de lui déplaire; l'adultère, l'amour libre, « la vie au cri du cœur », ces vieilles guitares des feuilletonnistes à un sou, ont pour lui tous les charmes d'une trouvaille, toute la fraîcheur d'un air nouveau. Même, à l'en croire, on n'a aucune raison, absolument aucune, de blâmer tout cela, parce que la *Tendresse*,

« forte comme la nature, exigeante comme elle, n'est pas plus incriminable qu'elle ». (P. 126.) La morale est commode, assez vulgaire, quelque peu brutale, presque sauvage, pas du tout chrétienne. Les lecteurs qui s'en contenteraient seraient fort à plaindre ; les auteurs qui l'exploitent méritent plus que du mépris : ce sont des malfaiteurs.

II. — M. d'Héricault, lui aussi, est un malfaiteur, mais de la bonne espèce, comme les gendarmes pour les voleurs, les magistrats pour les faux témoins reconnus. Il n'a jamais écrit que pour démasquer une erreur, tirer de l'ombre une vérité ignorée, réfuter victorieusement les sophismes et les mensonges des écrivains révolutionnaires ou francs-maçons.

Une Reine de théâtre n'a pas d'autre but. Pour qui sait les lire, ces mémoires d'une actrice en vogue, à la fin du siècle dernier, ne sont d'un bout à l'autre qu'une déposition écrasante contre la haute société de l'époque. Auteurs ou victimes de la Révolution, philosophes, « fils de la veuve » et grands seigneurs y sont représentés au naturel, non tels qu'ils se montraient en public, avec le masque officiel, mais tels qu'ils étaient dans l'abandon et le laisser-aller du tête à tête. Ce livre a tout le sérieux d'une histoire. Et toutefois, le caractère de celle qui parle est si original, si bizarre par bien des côtés, ses aventures sont si étranges et parfois si tragiques, que cette histoire a tous les agréments d'un conte fait à plaisir, l'intérêt d'un vrai roman. Et le style est si leste, si coloré, si gracieux dans son originalité de bon aloi, si neuf sous son air d'antiquité, que les fins lettrés goûteront à le lire un régal de gourmets. Qu'on en juge plutôt par ce spécimen où l'auteur fait connaître en quelques lignes à quels lecteurs convient son ouvrage : « ... Je veux bien gager qu'en voyant le nom de Stella en tête de ces Souvenirs, les honnêtes gens vont s'enfuir vitement comme chat sur braise et qu'il ne restera plus que les indécents et les maroufles. Je puis jurer aux uns et aux autres qu'ils auraient tort : les honnêtes gens n'ont rien à craindre céans. Toutefois, l'on peut renvoyer à leurs clavecins les jeunes filles, et les jeunes gens à leur balivernage de latin, parce que je parlerai d'abord d'une espèce de monde dont il n'est point utile qu'ils connaissent l'existence. Le reste des mortels peut m'écouter. » (Avertissement, p. v.) J. F. ALRIC, S. J.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de Philosophie chrétienne (Paris, rue des Grands-Augustins, 7). — Septembre. — Elohim et Jahveh, *de Broglie*. — L'hérédité (suite), *P. Vallet*. — La perception et la psychologie thomiste (suite). — De l'instinct et de la raison particulière, *Domet de Vorges*. — Le sentiment moral (suite). — Le nécessaire et le contingent, *L. Jouvin*.

Association catholique (Paris, boulevard Saint-Germain, 262). — Septembre. — Le mouvement représentatif et provincial, *Ségur-Lamoignon*. — Les comités électoraux et professionnels, *J. Depoin*. — Le pèlerinage ouvrier à Rome, *S. L.* — Le Congrès socialiste de Bruxelles. La question du salaire, *G. de Pascal*. — Rôle social des biens communaux, *Toubeau de Maisonneuve*. — Les conditions du travail en Europe, *V. de Clercq*. — Les Sociétés anonymes. La Bourse. La question juive, *A. Nogues*.

Bibliothèque de l'École des chartes (Paris, Picard, rue Bonaparte, 82). — Mai-juin. — Gaignières, ses correspondants et ses collections de portraits, *Ch. de Grandmaison*. — Registre de Barthélemi de Noces, officier du duc de Berri (1374-1377), *E. Teilhard de Chardin*. — Pons d'Aumelas, *Ch.-V. Langlois*. — Honoré Bonet, prieur de Salon, *N. Valois*. — La prévôté des marchands de Paris à la fin du XIVe siècle, *L. Mancest-Batiffol*. — La mission Péron de Baschi à Venise, *P.-M. Perret*.

Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Romans). — Septembre-octobre. — La Révolution dans les Terres-Froides (Isère), *abbé Lagier*. — Notes sur Pierre de Chalus, évêque de Valence et de Die, *abbé F. Vernet*.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement (Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35). — 15 septembre. — L'enquête officielle sur les résultats des laïcisations scolaires, *A. d'Herbelot*. — Le vœu Pochon et les conseils généraux, *F. Gibon*. — Les Comités diocésains d'enseignement chrétien, *G. Martin*. — Les derniers discours aux distributions de prix, *G. Collin*.

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Septembre. — Du mariage canonique, d'après le nouveau Code civil espagnol, *A. Boudinhon*. — Lettre de Léon XIII à l'épiscopat portugais. — Bref d'érection définitive du séminaire des saints Ambroise et Charles, à Rome.

Correspondant (Paris, rue de l'Ab-

baye, 14). — 25 août. — Christianisme et occultisme, *Mgr d'Hulst*. — Jeanne d'Arc en Angleterre, *M. Dronsart*. — Les phoques à fourrure de la mer de Béring ; le conflit anglo-américain, *G. de la Sablière*. — L'instruction publique et la liberté d'enseignement aux États-Unis, *Claudio Jannet*. — Saint Barnabé, *baron de Mandat-Grancey*. — Les œuvres et les hommes, *V. Fournel*.

10 septembre. — La guerre de demain, *E. Keller*. — Portraits contemporains. — Les œuvres catholiques et le rôle social du clergé en Allemagne, *abbé Kannengieser*. — Études littéraires (Deux Penseurs, l'Abbé Roux, la Comtesse Diane), *A. du Pradeix*. — Les défaillances, *C. Corbin*. — Un nouveau mode de prévision du temps, *A. de Lapparent*. — Le clergé français en Espagne pendant la Révolution, *G. de Grandmaison*.

Cosmos (Paris, rue François I[er], 8). — 22 août. — Tour du monde. — L'observatoire du Vatican, *A. Battandier*. — La culture des graines, bulbes et plants reproducteurs, *L. Knab*. — Anomalie magnétique du bassin de la Seine, *C. Maze*. — Quelques faits d'instinct mis en face du transformisme, *A. Leroy*. — Le bassin houiller du Pas-de-Calais ; sa découverte, *A. du Souich*.

29 août. — Tour du monde. — Un nouveau thermocautère. — Le type criminel, *D[r] L. Ménard*. — Kallou, Arrack et Toddy, *H. Léveillé*. — Production de l'électricité par les moulins à vent. — Utilisation des forces motrices du Rhône, à Genève. — Chimie appliquée, *E. Maumené*.

5 septembre. — Le transport des petites munitions sur le champ de bataille, *com. Grandin*. — Le type criminel, *D[r] L. Ménard*. — La station centrale d'éclairage électrique de Saint-Brieuc, *de Contades*. — Retard de la végétation en 1891, *F. Tardy*. — Canon pneumatique Graydon, *G. Béthuys*. — Les sous-produits de la fabrication du gaz, *Alfred de Vaulabelle*. — Une vieille coutume de la fête de saint Pierre, *A. Battandier*. — Terminologie mycologique, *A. Acloque*. — Signaux de nuit en mer. — Nos ennemis.

12 septembre. — Télémètre basé sur la dépression en mer, *G*. — Le Congrès d'hygiène, *D[r] Ménard*. — Éclairage électrique de Saint-Brieuc (suite), *de Contades*. — La drague perforatrice du général J. Newton. — Le Congrès de Marseille. — Danger de trop de chimie en agriculture, *C. Crépeaux*. — La vipère et son venin, *V. Bunard*. — Les foyers à nervure du système Purves, *C. Chabaud-Arnault*. — Sur les gelées blanches, *F. Folie*. — Le camphre de Formose.

19 septembre. — Le cyclone de la Martinique, *L. J.* — L'oxydation des eaux potables. — Le miel artificiel, *E. Maumené*. — Sur l'empirisme évident de la loi des sinus de Descartes, relative à la réfraction de la lumière, *abbé Issaly*. — La machine de Wimshurst, *E. Ducretet*. — La science et le miracle dans le christianisme, *P. Courbet*. — Le nouveau yacht de S. A. le prince de Monaco, *G. Vitoux*. — L'huître des Mangliers, *Chabot-Karlen*.

Économiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 22 août. — De la pénétration et du partage de l'Afrique centrale, *P. Leroy-Beaulieu*. — La comptabilité occulte et les caisses noires. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis. — Peut-on appeler *jeu* les spéculations de Bourse ?

29 août. — Plaidoyer en faveur du *Cinquième État*. — Les coins noirs des budgets. — Les Compagnies de colonisation. — Ce qui subsiste de l'Exposition de 1889. — La coopération en Belgique. — La question des chemins de fer portugais.

5 septembre. — La circulation

monétaire de la France. — Le commerce extérieur de la France. — Le commerce extérieur de l'Angleterre. — Les contradictions des statistiques douanières internationales. — Le mouvement économique et social aux États-Unis ; le déboisement et la conservation des forêts ; les lois contre l'ivresse et sur l'observation du dimanche.

12 septembre. — Des affronts infligés à la France à Madagascar. — Les accidents de chemins de fer. — Le Congrès de l'Association britannique. — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris. — Lettre d'Angleterre. — Affaires municipales.

19 septembre. — La construction des lignes de chemins de fer et de tramways en France, *P. Leroy-Baulieu.* — La pêche fluviale au point de vue économique et budgétaire. — La Coopération européenne.

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15). — 16 septembre. — Question d'histoire, *P. Gagnol.* — L'enseignement du latin en Alsace-Lorraine et en Allemagne, *abbé E. Marin.*

Musica sacra (Toulouse, rue Bonrepos, 23). — Août. — Lettre sur le chant grégorien (suite), *M. le curé de L.* — Le troisième centenaire de saint Louis de Gonzague. — Musique : « Adoro te devote », *A. Marty.* — « Tantum ergo », *E. Duval.*

Nature (Paris, boulevard Saint-Germain, 120). — 22 août. — Collections rapportées du Turkestan oriental et du Thibet par l'expédition de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, *E. Oustalet.* — Les canaux maritimes, *J. Léotard.* — Le dromographe de M. de la Roulle. — Le matériel des trains de luxe. — L'auditorium de Chicago, *W. de Fonvielle.*

29 août. — Kronstadt et Portsmouth, *lieut.-colonel Hennebert.* — La caravane égyptienne au Jardin d'Acclimatation de Paris, *J. Deniker.* — La protection des plantes, *V. Brandicourt.* — Les cultures artificielles des champignons insecticides, *J. Danysz.* — La reproduction typographique des photographies, *G. Tissandier.* — La chimie de l'amateur, *A. Batut.*

5 septembre. — La catastrophe du mont Blanc du 21 août 1891, *G. du Taverney.* — Vélocipédie, *A. Good.* — La « Seine », nouveau service rapide de Paris à Londres, par Dieppe et Newhaven, *Yves Guédon.* — Les automates, *Alber.* — Le ferment nitrique, *A. Hébert.* — Un tornado aux États-Unis, *G. Tissandier.*

12 septembre. — Le monument préhistorique de Stonehange et son rôle astronomique, *D. Bellet.* — La poule de Dorkings, *A. Larbalétrier.* — La navigation de la Seine antérieurement à l'état actuel, *X...* — Expériences avec les courants alternatifs à haute tension, *J. Laffargue.* — Les Echasses, *Guyot-Daubès.* — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier.*

19 septembre. — Le cyclostat, *Ch.-Ed. Guillaume.* — La grande pyramide d'Egypte, *L. B.* — Le chien de Terre-Neuve, *P. Mégnin.* — L'industrie des fromages de Gruyère, *A. Gobin.* — Nouveaux ponts suspendus français, *P. L.*

Nouveau Dictionnaire d'Économie politique (Paris, rue Richelieu, 14). — Ports de commerce, *Alf. Renouard.* — Positivisme, *Mme Clémence Royer.* — Postes et télégraphes, *E. Bonnet.* — Prairie, *Fr. Bernard.* — Prestations, *M. Delanney.* — Prêt à intérêt, *G. du Puynode.* — Prêt hypothécaire, *Ch. Dupuis.* — Prévoyance, *M. Lacombe.* — Primes et drawbacks, *A. R.* — Prince Smith, *Arth. Raffalovich.* — Privilégiées (compagnies), *Ch. Dupuis.* — Prix, *A. de Foville.* — Production, *A. L.* — Production agricole, *D. Zolla.* —

Produits internationaux, *A. Raffalovich.*

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er septembre. — La vraie Russie. — Paris à la chasse, *Croqueville.* — La manufacture de Sèvres pendant la Révolution, *Ed. Garnier.* — La Bohème diplomatique, *P. de Mori.* — Cent ans de théâtre, *A. Chadourne.* — Un crime : notes de l'assassin, *V. de Cottens.* — L'importance de l'enseignement géographique au XIXe siècle, *gén. Annenkoff.* — Chroniques.

15 septembre. — Coordination de nos connaissances morales et politiques, *M. Courcelle-Seneuil.* — Paris à la chasse, *Croqueville.* — Deux hommes d'État suisses, *V. Rossel.* — La Bohème diplomatique, *P. de Mori.* — La pensée de Pascal sur la peinture, *H. Jouin.* — La prochaine crise financière et la situation en France, *F. A. Bellevue.* — L'Encyclique du Pape Léon XIII et la question douanière, *E. Martineau.* — Chroniques.

Nouvelle Revue théologique (Tournai, Casterman). — Troisième livraison. — Lettre encyclique aux évêques d'Autriche. — Bref concernant l'observatoire du Vatican. — Bref établissant le double précepte en la fête de saint Joseph pour certaines régions. — Lettre encyclique *De conditione opificum.* — Réponses des Congrégations.

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Septembre. — Le protestantisme et la Compagnie de Jésus à Tournai au XVIe siècle, *L. Delplace.* — Mission du Bengale occidental. — Le rôle des langues orientales dans l'étymologie contemporaine, *H. Lammens.*

Réforme sociale (Boulevard St-Germain, 174). — 16 septembre. — Une colonie agricole et industrielle en Provence au siècle dernier, *A. Babeau.* — La participation et le malentendu social, *E. Brelay.* — Les variations des salaires dans l'industrie du bâtiment, *E. Delaire.* — Où passe l'épargne des matelots.

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Septembre. — Que « l'auteur du Micrologue » est Bernold de Constance. — Les Bénédictines du Saint-Sacrement. — Les persécutions des trois premiers siècles de l'Église. — Un décret du Saint-Office touchant l'iconographie et la littérature eucharistique. — Dom Herman de Hertaing.

Revue bleue (Paris, boulevard Saint-Germain, 111). — 22 août. — La société du moyen âge d'après les fabliaux, *Ch. Langlois.* — Le tabouret, *Ad. Remacle.* — La renaissance italienne, *P. Gauthier.* — M. de Bismarck et le kronprinz avant 1866, *L. B.*

29 août. — Au bon vieux temps : quelques vieux rapports de police, *Arvède Barine.* — Mammoth Cave; souvenirs des États-Unis, *Max. Bouchor.* — Parmi les félibres, *Fern. Vandérem.*

5 septembre. — La société du moyen âge (fin), *Ch. V. Langlois.* — Souvenirs personnels : les conférences de la salle des Capucines, *Francisque Sarcey.* — La protection littéraire aux États-Unis, *C. de Varigny.*

12 septembre. — Une réforme pratique dans l'enseignement des jeunes filles, *M. Bréal.* — Le théâtre classique au temps d'Alexandre Hardy, *G. Lanson.* — M. Guy de Maupassant, *G. Brandès.* — Les alfatiers, scènes de la vie oranaise, *P. Monceaux.* — Le socialisme des prophètes d'Israël, *B. Varagnac.*

19 septembre. — La fédération australienne, *J. Berland.* — Les alfatiers (suite), *P. Monceaux.* — Les conférences de la salle des Capucines (suite), *F. Sarcey.* — L'éducation

morale dans l'Université, *C. Boudhors*. — Un secrétaire de Louis XIV : Toussaint Rose, *de Villiers du Terrage*.

Revue Canadienne (Montréal). — Août. — M. Horace Bélanger, *L. A. Prud'homme*. — Le clergé français et la politique, *P. Marceau*. — L'indépendance du Saint-Siège, *F. A. Hélie*.

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Août. — La Prusse et sa révolution intérieure, *E. E. Wildrebe*. — Les Réformateurs de Strasbourg et la liberté morale, *N. Paulus*. — Quelques mots sur les sermons de Bossuet, *P. Heymann*. — Journal intime de Charles Grad.

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux). — 25 août. — Un éloge inédit du premier président de Bernet et de son beau-fils, le président de Montesquieu. — Le général de Sonis *A. J. Lafargue*. — Lettres et pensées de l'abbé Audy.

10 septembre. — La commune de Bourg avant 1789, *F. Lacoste*. — La façade de l'église Saint-Bruno (fin), *H. Candéran*. — A propos des « chants de la Primatiale », *J. Cistac*. — Incendie dans la lande, *A. J. Lafargue*.

Revue catholique des institutions et du droit (Grenoble, Grand'Rue, 4). — Septembre. — D'un arbitrage pontifical en matière de législation du travail, *L. Olivi*. — Les attributions de l'État (suite), *A. Onclair*. — Les projets de loi sur les associations depuis 1870, *J. Terrel*. — L'encyclique et l'union des catholiques sur le terrain social, *Th. Schyrgens*. — De l'atténuation et de l'aggravation des peines, *Du Chêne*. — Le régime représentatif en France, *comte Catta*.

Revue chrétienne (Paris, avenue de l'Observatoire, 11). — 10 septembre. — Etude évangélique : voix du désert, *L. Wagner*. — Edmond Scherer, *G. Frommel*. — Le premier chapitre de la Genèse, *M. Thury*. — La Suède et la révocation de l'édit de Nantes, *F. Puaux*. — Une thèse sur l'autorité en matière religieuse, *R. Allier*.

Revue de Gascogne (Auch). — Septembre-octobre. — Armand de Belzunce, gouverneur de Saint-Domingue, *A. Communay*. — La Vasconie espagnole jusqu'à la fin de la domination romaine (suite), *J. F. Bladé*. — Enquête de 1546 : Eglises du Gabardan, *abbé A. Breuils*. — Le maréchal Lannes, d'après le général Thoumas, *L. Cazaubon*. — La réédition du Bréviaire de Lescar et la liturgie dans la province d'Auch, *L. Couture*.

Revue de l'Art chrétien (Lille, Desclée). — 1891. 4e livraison. — Le culte des docteurs de l'Église à Rome, *Mgr X. Barbier de Montault*. — Sur une Vierge d'argent donnée en 1515 à la cathédrale de Senlis par Philippe Pot, *E. Müller*. — Mélanges.

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Août. — Le déluge, *R. de Girard*. — Guin (fin), *P. Apollinaire*. — Le théâtre et les mœurs, *R. S.* — De la formation du cœur, *J.*

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 20 août. — Thèses de M. Léon Claretie, *M. P.* — Extraits du Rapport de M. Ch. Dupuy sur le budget de l'Instruction publique pour 1892.

27 août. — L'étude de la langue anglaise et les programmes de l'enseignement moderne, *L. Latour*.

3 septembre. — Thèses de M. Henri Litchenberger, *M. P.* — L'étude de la langue anglaise et les programmes de l'enseignement moderne, *L. Latour*.

10 septembre. — Chronique, *J. Gauthier*. — Concours d'agrégation en 1891. — Programme des concours ouverts pour les années 1892 et 1893 par l'Académie nationale de Reims.

17 septembre. — Thèses de M. Paul Passy, *M. P.* — L'enseignement secondaire moderne et l'enseignement primaire supérieur, *E. Valran.*

Revue de l'Histoire des religions (Paris, rue Bonaparte, 28). — Juillet-août. — Histoire des lieux de culte et du sacerdoce en Israël, *C. Piepenbring.* — Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1890, *A. Audollent.* — La religion et le théâtre dans l'Inde, *L. Finot.* — La langue originale des Actes des saintes Perpétue et Félicité, *L. Massebieau.*

Revue de Lille (Lille, boulevard Vauban, 60). — Septembre. — Etudes de littérature anglaise, *A. de Margerie.* — Les élections de Mulhouse, *H. Cetty.* — Le droit d'accroissement, *comte de Vareilles-Sommières.* — Considérations exégétiques sur le premier chapitre de la Genèse, *F. P. B. Lacome, O. P.* — Edouard Lefort, *Huart.* — Le général Declaye, commandant de place à Cambrai et à Lyon en 1793, *H. Wallon,* membre de l'Institut.

Revue des Religions (Paris, rue du Bac, 37). — Septembre-octobre. — La loi de l'unité de sanctuaire en Israël, *abbé de Broglie.* — La question des mythes, *Félix Robiou.*

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Août. — Hugues de Saint-Victor (suite), *A. Mignon.* — La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé (suite), *chan. H. Didiot.* — Des confréries (suite), *A. Tachy.* — Notes d'un professeur, *Dr Jules Didiot.*

Revue du Lyonnais (Lyon, rue Stella, 3). — Août. — Chazay-d'Azergues en Lyonnais, *L. Pagani.* — Le poète Bérenger de La Tour et ses œuvres, *H. Vaschalde.* — Histoire d'une charte (Pont-d'Ain), *E. Cuaz.*

Revue du Midi (Nîmes). — Août. — Un nouveau livre sur l'âme humaine, *P. Cazac.* — La rançon, *P. Dax.* — Platon, *E. Bouisson.*

Revue du Monde catholique (Paris, rue des Saints-Pères, 76). — Septembre. — L'Église et l'État sous les premiers Carolingiens, *L. Bourgain.* — En Belgique; en Hollande, *E. Loudun.* — La civilisation dans les Gaules, *J.-A. Petit.* — Scènes de la vie militaire en Tunisie, *G. Chevillet.* — Les premiers âges de l'homme, *comte de Maricourt.* — A travers les Alpes autrichiennes, *J. Maury.* — Varia.

Revue ecclésiastique de Metz. — Septembre. — Les cas réservés : cas réservés à l'évêque, *J. B. P.* — Les évêques de Metz du xe au xiiie siècle : Heriman, *F. Chaussier.* — Les Catacombes de Rome, *V. H.* — Études critiques sur le transformisme, *E. Paulus.*

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er septembre. — État du Congo : rapport général (1880-1890). — Les Portes-de-Fer et leur régularisation, *E. Dolet.* — L'Afrique anglaise et les Boërs, *P. Barré.* — De la Save à l'Adriatique en chemin de fer, *Dr Kœtschet.* — L'Algérie et les impôts, *G. Vasco.* — Varia.

15 septembre. — Les frontières cambodgiennes et siamoises, *G. Routier.* — Le nord de l'Annam et du Laos, *H. Ahbert.* — La France en Scandinavie, *A. Hédin.* — L'île de Rügen, *E. Dolet.* — Congo français : exploration Fourneau. — Explorateurs et voyageurs.

Revue générale (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Septembre. — Le régime moderne, par M. Taine, *Ch. Woeste.* — Mademoiselle Sous-Pliocène, *Ch. d'Héricault.* — La journée de huit heures dans le travail industriel, *V. Brants.* — Notes et

impressions sur l'Afrique australe, *H. de Frankenstein*. — Les splendeurs de la Terre-Sainte, ses sanctuaires et leurs gardiens, *L. de Monge*. — M. Crispi, *comte J. Grabinsky*.

Revue générale des Sciences pures et appliquées (Paris, rue Saint-André-des-Arts, 58). — 15 août. — L'évaporisation électrique, *W. Crookes*. — L'irritabilité des spermatozoaires et les causes de leur pénétration dans l'œuf, *I. Massart*. — Les propriétés mécaniques des métaux, *A. Lechatelier*. — Le surmenage et le charbon chez les moutons australiens, *A. Loir*.

15 septembre. — Mécanique de l'action des anesthésiques, *Dr R. Dubois*. — La carte photographique du ciel, *C. Trépied*. — La sève ascendante, *J. Vesque*.

Revue historique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Septembre-octobre. — La légende des Pygmées et les nains de l'Afrique équatoriale, *L. Monceaux*. — Le testament de Renée de France, duchesse de Ferrare, *C. Bonet-Maury*. — La marquise de Gudones, *A. Morel-Fatio*. — Bulletin. — Varia.

Revue Philosophique (Paris, boul. Saint-Germain, 108). — Septembre. — Le problème psychologique, *A. Fouillée*. — La technologie artificielle, *A. Espinas*. — L'égalité mathématique, *G. Mouret*. — Comptes rendus.

Revue Scientifique (Paris, boulevard Saint-Germain, 111). — 22 août. — Les aptitudes et les actes, *L. Manouvrier*. — Léonard de Vinci, astronome, *M. Séailles*. — Le rôle des vers de terre dans la fertilisation du sol au Dahomey, *J. Loz*. — L'archéen et le cambrien dans le massif breton et le pays de Galles, *M. Bigot*.

29 août. — La médecine préventive en Angleterre, *sir J. Fayrer*. — L'équitation actuelle et ses méthodes, *X...* — Madagascar : le pays, ses habitants et ses produits, *M. d'Authouard*. — La forme des arbres et l'expérimentation forestière, *E. Reuss*.

5 septembre. — Essai d'une nouvelle classification des corps simples, *W. Preyer*. — L'enseignement de la médecine au moyen âge, *E. Nicaise*. — Observations d'hallucinations individuelles et collectives. — Lampes électriques de mineurs, *Georges Petit*.

12 septembre. — Les problèmes actuels des sciences physiques, *O.-J. Lodge*. — La ponte des insectes, *J. Meunier*. — L'enseignement de la physiologie. — Les Indiens des États-Unis, *P. Bellet*. — La tige des dicotylédones, *A. Prunet*.

19 septembre. — Le rôle de la chimie et de la physiologie en agronomie, *P.-P. Dehérain*. — Le climat de l'Indo-Chine, *A.-J. Gouin*. — Un évolutionniste précurseur. — Les paquebots insubmersibles. — La diphtérie des pigeons. — Les fourmis d'Amérique.

Science catholique (Paris, rue de l'Abbaye, 13). — 15 septembre. — Tertullien selon M. Courdaveaux, *D.-F. Cabrol, O. S. B.* — La papauté et les papes taoïstes, *Mgr C. de Harlez*. — Le premier couple humain, *Dr Bourdais*. — Le réflexe cérébral, *Dr Surbled*. — De l'âge et de l'auteur du Symbole de saint Athanase, *D.-F. Plaine, O. S. B.*

Science sociale (Paris, r. Jacob, 56). — Septembre. — En voyage, *P. de Ronsiers*. — La propriété patronale et les éléments analytiques de la propriété, *R. Pinot*. — L'Égypte ancienne, *A. de Préville*. — Saint Boniface et les missionnaires de la Germanie au VIIIe siècle, *R. P. M.-B. Schwalm*.

Tour du monde (Paris, boulevard Saint-Germain, 79). — 22-29 août. — Du Niger au golfe de Guinée, *capitaine Binger*.

5-12-19 septembre. — La Sardaigne, *G. Vuillier*.

Union économique (Paris, place du Palais-Royal, rue de Valois, 2). — 10 septembre. — Le Crédit mutuel agricole par les syndicats, rapport, *L. Milcent.* — La participation aux bénéfices, *P. Ludovic.* — Le syndicat mixte. — L'impôt des portes et fenêtres, *H. Garreau.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical Review (New-York et Cincinnati, Pustet). — Septembre. — Les Quatre-temps de septembre. — La craniotomie au point de vue théologique, *P. F. Dissez.* — La loi naturelle et l'influence de l'Église, *R. J. Holaind, S. J.* — Une question de psychologie, *J. J. Quinn.* — Le professeur Briggs et la critique théologique, *A. J. Maas, S. J.*

Catholic World (New-York). — Septembre. — Socialisme et travail, *Mgr Spalding*, évêque de Péoria. — L'épreuve du diacre. — Le témoignage que la science rend à la religion, *W. Barry.* — Tekakwitha. — La revue *The Popular science Monthly* sur les miracles de saint François Xavier, *Th. Hughes. S. J.* — L'Encyclique et les ouvriers en fer et mineurs américains, *Morgan M. Sheedy.* — Réunion de la Société d'éducation nationale à Toronto. — Madame Gradot, *W. M. Bangs.* — Vie du Père Hecker, *W. Elliott.* — Bagatelles (poésie), *P. J. Coleman.* — L'ancien monde vu du nouveau.

Ciudad de Dios (Madrid, Pontejos, 8.) — Août. — Conférences de D. Fr. Iniguez e Iniguez. — La poésie philosophique, *Fr. Blanco Garcia.* — Les écrivains augustiniens espagnols, portugais et américains. — Poésies inédites de Fr. Diego Gonzalez au British Museum.

Septembre. — Mgr F. J. Lopez, évêque de Jaca, *P. Th. Rodriguez.* — Problèmes scientifiques religieux, *P. Th. Rodriguez.* — Dérivations du chant grégorien, *P. E. de Uriarte* — Caroline Valencia, *P. R. del Valle Ruiz.* — Climatologie, *P. A. Rodriguez.* — Catalogue d'écrivains augustiniens, *P. B. Moral.*

Civiltà Cattolica (Rome). — 5 septembre. — Le droit public européen et la paix armée. — La physique de saint Thomas. — La nouvelle théorie de la suggestion pour expliquer l'hypnotisme.

19 septembre. — La question romaine, vingt et un ans après la brèche. — Observations sur l'histoire universelle de Cantù. — Les Hittîm ou Héthéens. — Le mouvement dans les systèmes stellaires. — Les victimes du divorce.

Katholische Bewegung (Würzbourg et Vienne). — Juin. — Le troisième centenaire de la mort de saint Louis de Gonzague. — Fragments pédagogiques. — Les flambeaux du sanctuaire ou le Clergé et la science. — Au tombeau du chef. — Les cardinaux suisses. — Excursion à Venise.

Juillet. — La loi d'empire pour la protection des ouvriers. — Fragments pédagogiques. — Les flambeaux du sanctuaire. — Les cardinaux suisses La République Argentine. — Au tombeau du chef. — Excursion à Venise.

Literarische Rundschau (Fribourg en Br., Herder). — Septembre. — Publications récentes dans le domaine de la philosophie et de la spéculation théologique (fin). — L'Assyrie et la Babylonie d'après les dernières découvertes, *Kaulen.* — La doctrine des scolastiques sur la syntérèse, *Appel.* — L'histoire du dimanche, *Grimelund.* — Les Pères apostoliques, *Lightfoot.* — Les actes et légendes apocryphes des apôtres,

Lipsius. — Bérenger de Tours, *Schnitzer.* — Aristote est-il l'auteur de l'écrit sur la constitution d'Athènes, *Cauer.* — « Introiti ed esiti » du pape Nicolas III (1279-1280), *Palmieri.* — Dix années dans l'Equatorie et retour avec Emin-Pacha, *Casati.*

Lyceum (Dublin). — Septembre. — Opinions sur l'immigration étrangère. — Universités allemandes et anglaises comparées. — Le problème homérique est-il insoluble ? — Deux « Histoire des nations ». Portugal. — Minnesingers modernes. — Ouvrages récents de science sociale.

Month (Londres). — Septembre. — Le cardinal Newman musicien. — Parmi les Otchipwes. — Les Jésuites en Angleterre, avant 1581. — Publications anglo-romaines. — Clément XI et les rites chinois. — Les hommes célèbres de l'Irlande au XVIe siècle : le P. Henri Fitzsimon.

Przeglad Powszechny (Cracovie). — Juillet. — L'aurore de Sigismond Krasinski, *Sternal.* — Le premier centenaire de la Constitution du 3 mai 1792, *Ottmann.* — Les Indiens et leur religion, *Zaborski, S. J.* — Voyage aux forêts du nord et aux steppes de Kiptchak, *Dubiecki.* — Développement historique du nihilisme en Russie, *Zaleski, S. J.* — Varia.

Août. — Napoléon et son retour en France. — Voyage aux steppes de Kiptchak (suite), *Dubiecki.* — L'aurore de Sigismond Krasinski (suite), *Sternal.* — Un martyr de la sainteté du mariage, *M.* — Les Indiens et leur religion, *Zaborski, S. J.* — Varia.

Septembre. — Les Basiliens en Samojitie, *Wolyniak.* — Un martyr de la sainteté du mariage (suite), *M.* — Développement historique du nihilisme en Russie (suite), *Zaleski, S. J.* — Stanley et Emin-Pacha, *Strzemienczik.* — Les Indiens et leur religion (suite), *Zaborski, S. J.* — Varia.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en Br.). — Septembre. — La philosophie du socialisme scientifique, *H. Pesch.* — Le nouveau dogme de Kaftan (suite), *Th. Granderath.* — La querelle entre Pierre Damien et Hildebrand, *O. Pfülf.* — Photographie du ciel, *J. G. Hagen.* — Eclaircissements sur la question des races et des nationalités dans l'Amérique du Nord, *A. Zimmermann.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *août* — 20 *septembre*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

ADIGARD (S.), S. J. — *Décret apostolique du* 17 *décembre* 1890 sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. Texte et traduction. Commentaire. In-12 de 36 p. Paris, Retaux, 1891.

BROGLIE (abbé de). — *Un essai de solution des difficultés du protestantisme contemporain : l'individualisme dogmatique*. In-8 de 77 pages. Paris, de Soye, 1890.

CHAUFF DE KERGUENEC (P. Le), S. J. — *Jésus-Christ Verbe incarné*, par le P. Roger Freddi, S J. Traduit de l'italien. In-18 de x-452 p. Paris, Leday, 1891. Prix : 2 fr. 50.

COSTA DE BEAUREGARD (comtesse), née de Silans. — *Méditations pour le temps de l'Avent*. In-16 de 218 pages. Paris, Lethielleux, 1890.

DANTE ALIGHIERI. — *Traité pratique des vertus :* Commentaire ascétique de vingt et un chants de la *Divine Comédie*. In-32 de 155 pages. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet.

GUYOT (abbé). — *Cours de science religieuse* à l'usage des classes supérieures Petit in-8 de 447 pages. Paris, Bloud et Barral.

Horæ Diurnæ breviarii romani cum officiis sanctorum novissime concessis. (2e éd.) Tournai, Desclée, 1891.

Le prêtre en face de la laïcisation. In-24 de 16 pages. Saint-Dizier, Marchand, 1891. Prix : 10 cent.; franco, 15 cent. (Remises pour les demandes en nombre.)

MACCHI (Carlo), S. J. — *Cronologia biblico-assira su i fatti dei due Tobia*. In-8 de 30 pages. Roma, Befani, 1891. Prix : 1 franc.

MORAN (R. P.), O. P. — *Petit mois du Rosaire*. Traduit de l'espagnol. In-32 de LIX-364 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

Rituale romanum Pauli V Pont. Max. jussu editum et a Benedicto XIV auctum et castigatum, cui novissima accedit BENEDICTIONUM et INSTRUCTIONUM appendix. In-32 de XVI-418-270 pages. Tournai, Desclée. Prix : rel. 4 fr. — 15 fr. 50.

STRABON (W.) — *Liber de exordiis et incrementis quarumdam in observationibus ecclesiasticis rerum.* Textum recensuit Dr Aloisius Knœpfler. In-8 de XVIII-114 pages. Munich, E. Stahl, 1890. Prix : 2 mk. 40.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

BAUDRY DE SAUNIER (L.). — *Histoire générale de la vélocipédie.* (4e éd.). In-18 de XV-321 pages. Paris, Ollendorff, 1891. Prix : 3 fr. 50.

BOITEL (A.). — *Agriculture générale.* In-8 de XII-607 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891.

BOLE (Fr.) — *Rafaels Vandgemælde « Die philosophie » genannt* Die Schule von Athen. In-8 de I-44 pages. Brixen, A. Weger, 1891. Prix : 2 francs.

BONNEFOY (Dr). — *Le végétarisme et le régime végétarien rationnel.* Introduction par le Dr Dujardin-Beaumetz. In-12 de VIII-341 pages. Paris, J.-B. Baillière, 1891. Prix : 3 fr. 50.

BONNIER (G.). — *Cours complet d'histoire naturelle.* In-12 de VI-607 p. Paris, Dupont, 1892.

COULON (H.). — *Le divorce et la séparation de corps.* T. IV. Doctrine, Procédure. Grand in-8 de 516 pages. Paris, Marchal et Billard, 1892. Prix : 8 fr.

FRANCOTTE (Dr Xavier). — *L'Anthropologie criminelle.* In-12 de VIII-368 pages. Paris, J.-B. Baillière, 1891. Prix : 3 fr. 50.

KANNENGIESER (A.) — *Un curé allemand extraordinaire.* Étude sur M. l'abbé S. Kneipp. In-18 de 60 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 75 cent.

KNEIPP (S.), curé à Wœrishofen (Bavière). — *Comment il faut vivre.* Avertissements et conseils pour vivre d'après une hygiène simple et raisonnable et une thérapeutique conforme à la nature. Petit in-8 de XII-386 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 3 fr. 50.

LAYENS (G. de). — *Construction économique des ruches à cadres.* In-8 de 32 pages. Nyon (Suisse), Bertrand.

LAYENS (G. de). — *Élevage des abeilles.* In-18 de VI-124 pages. Paris, Goin, 1891.

OCAGNE (M. d'). — *Les calculs usuels effectués au moyen des abaques.* Grand in-8 de 96 pages, avec planches. Paris, Gauthier-Villars, 1891.

PICARD (E.). — *Traité d'analyse.* Tome I : Intégrales simples. —

Applications géométriques du calcul infinitésimal. In-8 de 457 p. Paris, Gauthier-Villars, 1891. Prix : 15 fr.

Villon (A.-M.). — *La navigation sous-marine.* In-16 de 85 pages. Paris, Tignol, 1891.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Arbois de Jubainville (H. d'). — *Les noms gaulois* chez César et Hirtius *De Bello gallico.* Première série : Les composés dont *Rix* est le dernier terme. In-18 de xv-256 pages. Paris, E. Bouillon, 1891.

Badaud (U. N.). — *Coup d'œil sur les thaumaturges et les médiums du dix-neuvième siècle.* In-18 de xv-340 pages. Paris, Dentu; Genève, Trembley, 1891.

Bratke (Lic. Dr. E.). — *Wegweiser zur Quellen-und Literaturkunde der Kirchengeschichte.* In-8 de vi-282 pages. Gotha, Perthes, 1890. Prix : 7 fr. 50.

Chérot (H.), S. J. — *Saint Louis de Gonzague, étudiant.* A propos de son troisième centenaire (1591-1891). In-8 de 94 pages avec fac-similé d'écriture et une héliogravure Dujardin. Lille-Paris, Société Saint-Augustin, 1891.

Cochard (L'abbé Th.). — *Existe-t-il des reliques de Jeanne d'Arc?* In-8 de 61 pages. Orléans, Herluison, 1891.

Courtois (Dr E.). — *Le Tonkin français contemporain.* Grand in-8 de xi-399 pages avec cartes. Paris, Lavauzelle, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Dupont (abbé). — *Cours de géographie : Europe* (cours supérieur). In-18 jésus de vii-272 pages avec cartes. Paris, Poussielgue, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Dupont (abbé). — *Cours de géographie : France* (cours supérieur, classe de rhétorique). In-18 jésus de viii-316 pages avec cartes. Paris, Poussielgue, 1891.

Dupont (abbé). — *Cours de géographie : Géographie générale, Asie, Afrique, Amérique, Océanie* (cours supérieur). In-18 jésus de viii-394 p. avec cartes. Paris, Poussielgue, 1891. Prix : 4 francs.

Dupont (abbé). — *Précis de géographie ancienne.* In-18 raisin de vi-60 pages avec cartes. Paris, Poussielgue, 1891.

Gagnol (abbé). — *Cours d'histoire : Histoire ancienne.* Édition contenant des cartes et des gravures. In-12 de viii-310 pages. Paris, Poussielgue, 1889. Prix : 3 francs.

Gagnol (abbé). — *Cours d'histoire : Histoire de la Grèce ancienne.* Édition contenant des cartes et des gravures. In-12 de viii-273 pages. Paris, Poussielgue, 1889. Prix : 3 francs.

Gagnol (abbé). — *Cours d'histoire : Histoire romaine.* Édition avec cartes et gravures. In-12 de VII-460 pages. Paris, Poussielgue, 1890. Prix : 4 francs.

Godefroy (abbé). — *Histoire de France*, avec cartes, gravures, questionnaires et tableaux synoptiques. In-12 de 597 pages. Paris, Colin, 1891.

Jean (P. A.), S. J. — *Les évêques et archevêques de France depuis* 1682 *jusqu'à* 1801. In-8 de XXV-544 pages. Paris, Picard, 1891.

Jozzi (O.). — *Nuova vita documentata di S. Luigi Gonzaga*, con illustrazioni. In-4 de 133 pages. Pisa, tipografia Galileiana, 1891.

Kraus (Fr.-X.). — *Histoire de l'Église*. Traduit par P. Godet et C. Verschaffel, prêtres de l'Oratoire. 2 vol. in-8 de XII-496 et X-587 p. Paris, Bloud et Barral, 1891.

Krumbacher (K.). — *Geschichte der Byzantinischen Literatur* von Justinian bis zum Ende des ostrœmischen Reiches (527-1453). Grand in-8 de XII-495 pages. München, O. Beck, 1891. Prix : 8 mk. 50.

Leben (Das) des heiligen Johannes Chrysostomus, nach kritisch bewæhrten Quellen und Arbeiten. In-8 de IX-155 pages. Brixen, A. Weger, 1891. Prix : 2 francs.

Philippson (M.). — *Histoire du règne de Marie Stuart*. T. I. Grand in-8 de XI-344 pages. Paris, Bouillon, 1891.

Rapp (L.). — *Die Hexenprozesse und ihre Gegner in Tirol.* (2e édition.) In-8 de V-170 pages. Brixen, A. Weger, 1891. Prix : 2 francs.

Ricoux (A.). — *L'existence des Loges de femmes* affirmée par Mgr Fava et par Léo Taxil. In-8 de 104 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 1 franc.

Sommervogel (C.), S. J. — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* Nouvelle édition. T. II (Boulanger. — Desideri). Grand in-4. Bruxelles, Société belge de librairie ; Paris, Picard, 1891.

Tamizey de Larroque (P.). — *Le Soldat La Pierre d'Unet.* Petit in-18 de 16 pages. Tonneins, Ferrier, 1891.

Tavagnutti (M. S.). — *Katholisch theologische Bücherkunde.* — I. Hagiographia... von 1830 bis 1890. — II. Christologische Bibliographie... von 1837 bis 1890. — III. Mariologische Bibliographie... von 1837 bis 1890. — IV. Die Kanzel. 2. Die Predigt-Literatur der Jahre 1862-1890 (3e édition). — V. Bibliotheca catholica Societatis Jesu : Verzeichniss der wichtigsten über den Orden und einzelne Mitglieder der Gesellschaft Jesu, von 1830 bis 1891... von katholischer Seite erschienenen Werke. — 5 plaquettes in-8 de 149, 72, 80, 96 et 44 pages. Wien, Drescher, 1891.

Vie du Père Antoine Batut, de la Compagnie de Jésus. In-12 de 422 pages. Bordeaux, École apostolique, 1891.

LITTÉRATURE

ROMANS

Camoëns dans l'Almanach des Muses. Recueil de poésies. Petit in-4 de 116 pages. Paris, S. Pitrat, 1891.

Catalogue trimestriel de livres rares sur Camoëns. In-8 de 160 pages. Paris, S. Pitrat, août-septembre 1891.

CHAUMONT (abbé A.). — *Louis XI à Péronne,* drame en un acte et en vers. In-8 de 54 pages. Lons-le-Saunier, Martin, 1891.

CIRCOURT (comte A. de). — *Fragments d'une Vie inédite de Camoëns. Catherine d'Atayde.* Petit in-4 de 121 pages. Paris, S. Pitrat, 1891.

CLARETIE (Léo). — *Lesage romancier,* d'après de nouveaux documents. In-8 de VII-447 pages. Paris, Colin, 1891.

DELAPORTE (P. V.), S. J. *Les prix et récompenses de collège.* Discours prononcé à Évreux le 1er août 1891. In-8 de 23 pages. Évreux, Odieuvre, 1891.

GASTINE (L.). — *Patria.* In-18 de 310 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

KERRAOUL (G. de), S. J. — *Le but et l'organisation de l'enseignement au collège.* Discours prononcé à Tours le 3 août 1891. Brochure in-8 de 29 pages. Tours, Mazereau, 1891.

LUCAS (H.). — *Portraits et souvenirs littéraires.* In-18 de 261 pages. Paris, Plon, 1891.

Poésies d'Hippolyte Lucas. Petit in-8 de XXXIV-248 pages. Paris, Marpon et Flammarion, 1891.

REUSS (Elly) (E. Nelly). — *Vouloir, c'est pouvoir.* Traduit de l'allemand par le Dr LAUTH de Strasbourg. 2 vol. in-18 de 350 et 320 pages. Paris, Firmin Didot, 1891.

VELDENZ (A.). — *Dans le tourbillon du monde.* Traduit par J. de Rochay. In-18 de XI-273 pages. Paris, Lecoffre, 1891. Prix : 2 fr.

VINCENT (H.). — *Les vingt-deux années du Père Tasse à Chamrousse.* In-18 de 296 pages. Grenoble, Baratier, 1891.

Le 30 septembre 1891.

Le gérant : C. GIVELET.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

ÉTUDES

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

OCTOBRE 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Storia della Vita e della Dottrina del grande Apostolo S. Paolo, del P. Paolo Bottalla, della Comp. di Gesù. In-12 de 336 pages. Torino, Marietti, 1891. Prix : 3 francs.

Cette nouvelle histoire de saint Paul est une œuvre de science; elle n'est pas un livre scientifique. Écrivant dans l'île même où saint Paul, après son quatrième naufrage, fit briller la lumière de l'Évangile, le P. Bottalla a voulu surtout nourrir la piété des Maltais et fortifier leur foi. Aux âmes du dix-neuvième siècle, menacées, ébranlées peut-être par les attaques de l'incrédulité, il a voulu faire contempler l'invincible héros du premier siècle, l'apôtre au cœur de flamme, le docteur inspiré dont la conversion, les travaux et le martyre forment une des plus saisissantes démonstrations de la divinité du christianisme.

Le but de ce livre excluait donc les discussions minutieuses et le savant appareil de la critique; aussi l'auteur se borne-t-il d'ordinaire à faire entrer dans son récit l'opinion qui a mérité ses préférences, renvoyant aux notes l'exposé de ses raisons et la réfutation des adversaires. Seul le chapitre xxxiii déroge à cette règle, en faveur des Maltais : il s'agit, en effet, de faire bonne et entière justice des arguments du bénédictin dalmate Giorgi, lequel, contrairement aux indications si précises de saint Luc et au témoignage constant de la tradition, essaya, au dix-huitième siècle, de revendiquer pour l'île de Méléda, près de Raguse, l'honneur d'avoir accueilli l'Apôtre naufragé.

Sur la fameuse question qui, depuis saint Jérôme et saint Augustin, a divisé et divise encore les interprètes, le P. Bottalla se range résolument avec ceux qui reconnaissent saint Pierre dans le Céphas publiquement repris par saint Paul à Antioche. (Épître aux Galates, II.)

L'épître aux Romains nous apprend que saint Paul porta l'Évangile jusqu'en Illyrie. (Rom., XV, 19.) Ce voyage, sur lequel les Actes des Apôtres se taisent, doit être rapporté, selon notre auteur, à la période assez longue (*tempus non modicum*, Actes, XIV, 28) qui s'écoula entre la première expédition apostolique de saint Paul en Asie-Mineure, et le concile de Jérusalem. Il nous semble pourtant que la mission d'Illyrie se placerait mieux pendant le premier séjour de l'Apôtre à Corinthe (Actes, XVIII, 11-18), séjour qui se prolongea d'abord un an et demi, puis longtemps encore, *adhuc dies multos*, après la comparution devant Gallion. De Corinthe, les communications maritimes avec l'Illyrie étaient fréquentes et rapides ; elles devaient tenter le zèle de saint Paul, à qui d'ailleurs la prudence conseillait de s'éloigner momentanément, jusqu'à ce que le fanatisme des Juifs fût calmé. On s'explique alors que saint Luc, demeuré probablement à Philippes, n'ait point parlé de ce voyage, simple épisode d'un long apostolat dont Corinthe était le centre. Au contraire, une traversée directe d'Antioche en Illyrie, avant même que l'Apôtre eût été surnaturellement invité à diriger son zèle vers l'Europe (Actes, XVI, 9), constituerait une des entreprises les plus importantes de sa vie apostolique, et le silence de saint Luc, dans la patrie duquel elle se serait organisée, deviendrait difficilement explicable.

Quoi qu'il en soit de ce point et de quelques autres qui prêteraient à discuter, on a vite reconnu dans le P. Bottalla un historien parfaitement maître de son sujet et n'ignorant aucun des grands travaux modernes sur la matière. Nous le félicitons d'avoir mis largement à profit cette érudition, pour ajouter à l'intérêt naturel des récits le charme, si apprécié aujourd'hui, de la couleur locale. On souhaiterait seulement qu'une carte géographique permît au lecteur de suivre l'Apôtre à travers les différents pays que le texte dépeint avec tant de précision.

Le nom de l'auteur nous dispensera d'insister sur les mérites de la partie dogmatique de son œuvre. Toutes les épîtres y sont

analysées, leur doctrine nettement exposée et défendue contre les interprétations protestantes, auxquelles le travail, d'ailleurs remarquable, du D[r] Farrar a donné naguère une publicité nouvelle. Peut-être les citations textuelles des paroles de saint Paul sont-elles trop rares. Pour connaître et aimer le grand Apôtre, il n'est rien comme de l'entendre lui-même, lorsque la charité et le zèle, débordant de son cœur, s'échappent en accents jusqu'alors inconnus, mais assurés de trouver toujours un puissant écho dans les âmes chrétiennes.

Puisse donc cette nouvelle Vie de saint Paul acquérir rapidement la popularité qu'elle mérite, et devenir, selon les vœux de l'auteur, l'instrument d'un fécond apostolat !

A. PIFFARD, S. J.

La Vie surnaturelle considérée dans son principe, par l'abbé Bellamy, lecteur en théologie au grand séminaire de Vannes. In-8 de VII-343 pages. Paris, Retaux, 1891.

Ce volume, où l'auteur détache une partie du Traité de la grâce, pour la mettre à la portée de ceux qui ne peuvent pas lire les cours de théologie, m'arrive trop bien recommandé pour que j'aie envie d'en dire du mal. Je me trouve plutôt heureux et honoré d'avoir à ajouter mes humbles et sincères félicitations aux lettres épiscopales qui en font un éloge autorisé.

Voulant tenter un essai de vulgarisation théologique, M. l'abbé Bellamy ne pouvait choisir un fonds plus riche et plus intéressant. Sans doute, de nos jours, ce sujet a été déjà et souvent exploité, par exemple dans les conférences de Notre-Dame, dans les œuvres des mystiques, dans les instructions pastorales, mais jamais, que je sache, avec cette plénitude de doctrine et cette vigueur de démonstration.

Les œuvres oratoires et les traités de spiritualité n'ont pas gardé le caractère scientifique et la précision qu'on trouve encore dans les sermons des scolastiques ou dans les mystiques du seizième et du dix-septième siècle. On y a substitué un genre nouveau qui donne plus au développement littéraire qu'à la pensée, et dérobe quelquefois sous l'ampleur de la forme le fond et les idées. Autrefois, les prédicateurs étaient chargés de ce que l'auteur appelle la vulgarisation théologique. Saint Thomas passait sans difficulté de l'enseignement de l'école à

l'enseignement de l'église; et il n'y a pas grande différence entre les articles de sa *Somme* et ses sermons. Les auditoires, dit-on, ne se prêtent plus à cette simplicité d'enseignement, et il leur faut du... Bossuet, du Bourdaloue ou du Lacordaire... C'est, je crois, pour suppléer à un déficit, pour combler une lacune que depuis quelque temps nous voyons paraître de la théologie en français. Or, parmi les ouvrages de ce genre, je n'en connais pas où l'auteur ait mieux réussi à employer le procédé scolastique, sans l'affaiblir.

L'Écriture, la tradition, la raison théologique viennent successivement appuyer et éclairer les belles thèses concernant l'état surnaturel, la vie surnaturelle et ses propriétés. Si quelqu'un reprochait à M. le professeur de Vannes de n'avoir pas assez rompu avec la méthode sèche de l'école, on pourrait lui répondre que l'ouvrage y gagne en précision, et que, grâce à une imagination jeune encore, l'argumentation s'embellit souvent de tous les charmes du style.

Je ne voudrais cependant pas dire qu'une conception plus originale et plus maîtresse du sujet n'eût pu donner à ce travail plus de valeur et plus d'intérêt. Aujourd'hui, on demande à l'auteur d'un livre d'y mettre son empreinte. Or, cette empreinte c'est l'idée dominante du livre, la pensée mère, ce qui en fait la vie et l'unité. Je dis cela d'autant plus volontiers que l'auteur aurait peu à faire pour donner à son ouvrage ce mérite essentiel. Il y est déjà, mais ce germe est à l'état latent. Quel est en effet le but de l'auteur ? C'est de bien faire ressortir la nature et les propriétés de l'état surnaturel. Or, l'élément principal qui le constitue, c'est la grâce, cette divine chose que la définition toute sèche semble rapetisser et amoindrir. Car, pour le dire en passant, rien ne donne moins le sentiment vrai et juste des choses d'en haut, que les prédicaments d'Aristote; et quand nous avons défini que la grâce est un accident, une qualité, etc., nous sentons bien vite le besoin de remonter aux expressions de l'Écriture et des Pères pour savoir ce qu'est cette participation de la nature divine, ce don royal qui nous fait enfants de Dieu.

Le mérite de l'auteur est précisément de savoir éclairer par toutes les formules traditionnelles la nature même de la grâce sanctifiante; et il aime à faire deviner au lecteur, par ses propriétés, ses effets et ses relations, toute la dignité de cette qualité mystérieuse et invisible. Il la prend à sa naissance, alors qu'elle

fait sortir l'âme des ombres du péché pour la transporter dans l'admirable lumière des saints. Il analyse et étudie avec une rigueur scientifique le lien qu'elle établit entre l'âme et Dieu, entre le chrétien et Jésus-Christ. Dans ces chapitres vraiment substantiels et bien écrits, il arrive à l'auteur de se sentir lui-même enlevé par son sujet et de donner à sa pensée le tour d'une méditation ou d'une prière. C'est pourquoi, je le répète, il aurait pu, en s'appropriant davantage la matière, en se liant moins aux traités didactiques qu'il avait sous la main, donner à son travail cette originalité qui lui manque. Mais en ne se séparant pas assez de ses maîtres, il en a gardé l'empreinte, et souvent il a l'air de les traduire. Aussi qu'arrive-t-il? C'est qu'il écrit devant plusieurs catégories de lecteurs, sans se décider nettement pour aucune. Je me demandais, surtout en lisant la première partie du volume et toute l'argumentation de saint Thomas sur le surnaturel absolu de la vision béatifique, combien, en dehors des théologiens de profession, seraient capables de le suivre. Mais ce sera beaucoup, si ce volume peut arriver aux bibliothèques des catéchistes et des prédicateurs. Les élèves de théologie aussi liraient ces pages avec fruit. Ils y apprendraient à dégager l'idée théologique de son enveloppe et de son expression technique, pour la rendre populaire et vivante.

Je ne veux pas chicaner l'auteur sur quelques points où son argumentation me semble moins pressante; mais je m'étonne de lui voir donner son suffrage à l'opinion surannée qui regarde comme possible une diminution progressive de la grâce. Il sait bien que tous les théologiens de valeur repoussent cette proposition, et je suis tenté de croire qu'à la page 298 il y a un *lapsus calami*. Ce n'est qu'une tache à enlever de la deuxième édition qui viendra. J. AURIAULT, S. J.

I. — **La Confession.** *Pourquoi on se confesse; pourquoi on ne se confesse pas.* Septième Retraite de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix. In-12 de 330 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 francs.

II. — **Méditations pour le temps de l'Avent,** par Mme la comtesse Costa de Beauregard, née de Silans. In-18 de vi-218 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 1 fr. 50.

III. — **Petit Mois du Rosaire,** par le R. P. Fr. José-Maria Moran, de l'Ordre des Frères Prêcheurs; traduit de l'espagnol par M. l'abbé Thiveaud, ancien professeur de séminaire. In-32 raisin de LX-364 pages. Paris, Lethielleux, 1891. Prix : 1 fr. 75.

IV. — **Recueil paroissial de Prières et de Cantiques,** par M. l'abbé Saurin, curé-doyen d'Entrevaux (Basses-Alpes). Nouvelle édition (250e mille). In-18, illustré, de 254 pages. Lille, Société de Saint-Augustin, 1891. Prix : 1 franc.

I. La *Confession* complète plusieurs séries de sermons prêchés par le R. P. Félix au cours des retraites de Notre-Dame, et publiés sous les titres suivants : *la Destinée*, *l'Éternité*, *la Prévarication*, *le Châtiment*, *les Passions*, *le Prodigue et les Prodigues*. Le plan général est simple dans sa grandeur. L'homme, racheté par Jésus-Christ, sait que sa destinée est le ciel, une éternité de bonheur, et qu'il s'expose au châtiment par la prévarication, suite ordinaire des passions non réprimées. Si de nombreux prodigues, à l'exemple du prodigue de l'Évangile, ont déserté la maison paternelle, ils peuvent reconquérir leurs droits à l'héritage. Pour cela, Dieu leur demande le repentir et la confession.

Dans cet important sujet de la confession, l'illustre prédicateur montre les côtés plus particulièrement pratiques, à savoir les motifs de son attraction et de sa répulsion, en d'autres termes, pourquoi on se confesse et pourquoi on ne se confesse pas. Ce qui nous fait fuir le confessionnal ce n'est pas la raison, c'est la passion ; parce que la passion repousse ce qui la gêne : vérité, justice, ordre, sainteté. Ce qui nous attire vers la confession, en dehors même du précepte qui l'impose, c'est la consolation et le bonheur qu'elle procure, puisque, alliée au repentir, elle guérit d'une triple douleur : l'isolement, l'endurcissement et le remords; chasse de l'âme, l'agitation, le vide, le dégoût, et y ramène la paix, la plénitude et la joie. Nous trouvons ici même clarté de méthode que dans les *Conférences*, même vigueur de logique, même richesse dans les développements, avec plus d'onction.

II. — Les *Méditations*, consacrées au temps de l'Avent, s'inspirent de l'esprit dont l'Église veut nous voir animés durant cette époque de l'année. Elles sont un pieux commentaire des paroles,

des sentiments des patriarches et des prophètes dont les désirs se portaient avec ardeur vers le Messie; désirs, souhaits, invocations qui deviennent, pour ainsi dire, le fond de la liturgie ecclésiastique. L'Église nous invite à concevoir, à nous approprier ces mêmes sentiments, comme la meilleure préparation à la fête de Noël, et les *Méditations* contribueront à les développer dans les âmes chrétiennes.

III. — La première édition du *Mois du Rosaire* date de 1866; celle que nous avons sous les yeux, retouchée par l'auteur, s'est enrichie des importantes dispositions prises par Notre Saint Père le pape Léon XIII, relativement à la dévotion du Rosaire (encycliques, décrets), et du catalogue des indulgences qui y sont attachées. Dans les trente et une méditations, Marie, parlant à l'âme fidèle, lui expose les quinze mystères du Rosaire. Cet opuscule, qui se recommande par la pureté de la doctrine, jouit d'une grande faveur en Espagne; traduit avec élégance, il trouvera chez nous bon accueil.

IV. — Le *Recueil paroissial* contient un choix parfait de prières, la messe avec illustrations à chaque page, cent soixante-deux cantiques des plus populaires, toutes les hymnes pouvant se chanter un dimanche, ainsi que les psaumes accompagnés d'une explication mystique, les saluts du Saint Sacrement, les Évangiles, le chemin de la croix illustré. Il rendra facile à tous les fidèles la participation aux prières et aux chants de l'Église.

A. VILLERAIS.

Katholisch-theologische Bücherkunde, par M. S. Tavagnutti. — I. *Hagiographia.* Verzeichniss der wichtigsten von 1830 bis 1890 erschienenen Lebens-Beschreibungen, Predigten, Andachtsbücher und Legenden-Sammlungen. — II. *Christologische Bibliographie....* von 1837 bis 1890.... — III. *Mariologische Bibliographie....* von 1837 bis 1890.... — IV. *Die Kanzel.* II. Die Predigt-Literatur der Jahre 1862-1890. 3e édition. — V. *Bibliotheca catholica Societatis Jesu:* Verzeichniss der wichtigsten über den Orden und einzelne Mitglieder der Gesellschaft Jesu von 1830 bis 1891... von katholischer Seite erschienenen Werke. 5 plaquettes in-8 de 149, 72, 80, 96 et 44 pages. Wien, Drescher, 1891.

M. Tavagnutti consacre depuis plusieurs années ses loisirs à la composition d'une bibliographie générale de la théologie catholique dans les pays de langue allemande, durant les cinquante ou soixante dernières années. Ses premiers essais de publication ont obtenu un succès qui ne peut que l'encourager dans ses patientes recherches. Les cinq plaquettes que j'ai sous les yeux renferment la liste des ouvrages relatifs à l'hagiographie, à Jésus-Christ, à la très sainte Vierge, à la prédication, à la Compagnie de Jésus ; une sixième, qui ne tardera pas à paraître, comprendra les ouvrages de théologie générale groupés sous une centaine de titres différents.

Cette bibliographie est méthodique. La partie la moins considérable, la Christologie, donne l'indication de près de 1 000 volumes répartis en 42 groupes : j'y relève 17 ouvrages sur la sainte tunique de Trèves, 24 sur le *Pater*, 198 sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Qu'on juge par là des autres parties. Il serait facile de noter, dans une publication de ce genre, des erreurs de détail et des omissions ; je ne signalerai ici qu'une seule équivoque, très honorable d'ailleurs pour celui qui en est l'objet : M. Ernest Naville est rangé parmi les écrivains catholiques (t. IV, p. 41).

Que M. Tavagnutti poursuive avec persévérance son œuvre bibliographique ; elle démontre, plus éloquemment que de longs discours, la puissante vitalité du catholicisme en Allemagne dans ces dernières années. E. RIVIÈRE, S. J.

I. — **Ad una Superiora Religiosa intorno ad un recente decreto pontificio, Lettera** del P. Secundo Franco, d. C. d. G. In-8 de 132 pages. Modena, tipografia pontificia dell' Immacolata Concezione. 1891. Prezzo : 50 cent.

II. — **L'ouverture de conscience, les confessions et communions dans les communautés.** Texte et commentaire du décret de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers, du 17 décembre 1890, par le P. Pie de Langogne, des FF. Mineurs Capucins. In-12 de 112 p. Paris, Poussielgue, 1891.

III. — **Décret de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers du 17 décembre 1890**, sur l'ingérence des supérieurs et supérieures dans le for de la conscience. Traduction française donnée par l'archevêché de Paris. Commentaire par le

R. P. Lehmkuhl, de la Compagnie de Jésus. In-24 de 32 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

IV. — Décret apostolique du 17 décembre 1890 sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. Texte et traduction. Commentaire, par le P. S. Adigard, de la Compagnie de Jésus. In-12 de 36 pages. Paris, Victor Retaux et fils, 1891.

Ces quatre opuscules renferment le texte latin, — à l'exception du troisième qui se borne au texte français, — la traduction et le commentaire du récent décret sur l'ingérence des supérieurs laïques et supérieures de communauté dans le for de la conscience. Leur but commun est de justifier ce décret, d'en établir le vrai sens, d'en recommander la sincère observation. Ils ont cependant chacun leur caractère et leur utilité propre.

I. — Celui du P. Franco s'attache surtout à développer et à faire goûter les raisons qui ont inspiré ces mesures à la Congrégation romaine. Après l'avoir lu, tous ceux qu'elles atteignent ne se soumettront pas seulement, mais se soumettront avec joie et avec reconnaissance pour la sollicitude vigilante du Père commun des fidèles.

II. — Le P. Pie de Langogne mêle à l'exposé des motifs l'explication pratique de ce que le décret défend, permet ou ordonne. Il le fait avec l'autorité du directeur des âmes, dont la science est éclairée par une expérience toute personnelle. Quelques mots (p. 22 et 23), si on forçait leur sens, pourraient appuyer les tendances de ceux qui font peu de cas, même pour les Ordres que le décret ne concerne pas, de la pratique du compte de conscience proprement dit et obligatoire. L'auteur se montre trop versé dans l'ascétisme catholique pour ne pas désapprouver plus que personne, au besoin, une pareille interprétation de ses paroles.

III. — Le commentaire du P. Lehmkuhl est très court, mais très substantiel. Sans entrer dans les détails, il indique avec précision et solidité la nature et les limites des obligations imposées aux supérieurs.

IV. — Le P. Adigard a été amené à parler du décret, d'abord dans un article des *Études*, puis dans cet opuscule qui le com-

plète, par les consultations qui lui ont été adressées de divers côtés. Aussi son commentaire est-il très pratique et très utile. Ajoutons qu'il est très sage. Tout en conservant aux prescriptions romaines leur force, il ne l'exagère pas; et pour affranchir les consciences d'un joug trop lourd, il ne leur refuse pas un appui qu'elles peuvent rechercher. « Nulle nécessité de s'ouvrir malgré soi; nulle défense de le faire volontairement. » (P. 24.) Cette liberté et cette spontanéité restant pleines et entières, le but des nouvelles prescriptions est atteint. R. de S., S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

I. — **Précis de philosophie,** rédigé conformément aux programmes officiels pour la classe de philosophie, d'après les *Leçons de philosophie* de M. Élie-Rabier, par René Worms, ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de philosophie. In-16 de viii-408 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 4 francs.

II. — **Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale,** par le même. In-16 de 114 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 2 francs.

I. — C'est un livre peu recommandable que le *Précis*. Pauvre d'idées, vulgaire de style, il semble n'avoir été composé que pour faciliter aux élèves le travail de la dissertation. Mais il omet tant de questions importantes ou les effleure à peine, qu'il ne saurait suffire ni pour la partie écrite, ni pour la partie orale de l'examen. Quelques rares bonnes pages ne parviendront pas à lui donner une vogue qu'il ne mérite à aucun titre; et les théories singulières qu'on y rencontre le feront sévèrement proscrire par quiconque prend à cœur la formation intellectuelle de la jeunesse.

M. Worms a une idée fixe : l'évolution; il la voit ou la met à peu près partout. La vie, la sensibilité, l'intelligence, la raison, les idées, l'instinct, la liberté, les sciences, la société et quantité d'autres choses, tout a sa raison dernière dans l'évolution. La cellule primitive, on ne sait pour quelle cause, se trémoussa si

longtemps et si fort qu'elle s'éleva, de degrés en degrés, sur l'échelle des êtres, jusqu'au stade actuel, le pur esprit. (P. 324 et *passim*.)

C'est là ce qu'il faut entendre par *spiritualisme :* « doctrine d'après laquelle il n'existe qu'une unique substance, l'esprit, et pour laquelle tout être est, au fond, un esprit ». (P. 296, 322.)

« Si les végétaux, si les animaux, dérivés comme l'homme du même ancêtre, le *protoplasma*, en qui sont déjà les germes de toutes les facultés de l'homme, ne se sont pas élevés aussi haut que celui-ci, c'est qu'ayant trouvé, les uns dans le sol, les autres dans leur genre de vie, les conditions d'existence dont ils se contentaient, ils ont dû cesser de progresser. » (P. 180, 296, 307.)

Cependant, « les organes rudimentaires de certains animaux sont des organes primitivement bien conformés, et atrophiés postérieurement ». (P. 191.) Par ce temps de statues, n'y aurait-il pas lieu d'en élever une à ce vaillant ancêtre qui, le premier, malgré la gêne qu'il devait en éprouver, résolut, avec une ambition aussi généreuse que désintéressée, de contracter la noble habitude de s'asseoir !

La perception est une hallucination vraie. La certitude absolue n'ayant été atteinte jusqu'ici que dans le domaine des mathématiques, contentons-nous pour le moment de la « *certitude morale*, cette *certitude du cœur* qui vaut autant peut-être, qui vaut mieux pour beaucoup d'esprits, que l'abstraite, que la froide certitude de la raison ». (P. 329.)

Quant à la cause suprême de l'univers, impossible de la connaître jamais avec une précision absolue ; « il faudrait pour cela connaître par le détail *tous les faits* qui composent cet univers ». (P. 310.)

La véritable, l'unique règle morale qui doit diriger nos actions, est de développer la perfection de l'univers, en nous perfectionnant nous-mêmes.

La *sanction éternelle* (*sic*), c'est uniquement pour le méchant, l'oubli « et parfois le souvenir abhorré de ses crimes; et pour l'homme de bien, le bénéfice que les âges suivants retireront de ses bonnes actions ». (P. 350.)

Le suicide « est proscrit, *du moins* en règle générale ! » (P. 357.)

Enfin, nous avons des devoirs envers les animaux, car « ils sont perfectibles tout comme l'homme; nous devons respecter

les facultés qu'ils ont déjà, celles qu'ils peuvent acquérir, et les aider dans ce travail! » (P. 371.)

Il y aurait encore dans ce *Précis* bien d'autres choses étranges à relever. Cela suffit, croyons-nous, pour faire connaître les théories de l'auteur.

Si l'on demande maintenant sur quelles preuves M. Worms appuie de pareilles affirmations, la réponse est fort simple : il affirme, affirme encore, mais il se garde bien de prouver. Ce lui serait d'ailleurs difficile, pour ne pas dire impossible. Quant au procédé, le voici : il débute par des *peut-être*, des *possibilités*, des *conditionnels;* puis, de déduction en déduction, l'argument évoluant lui aussi, en arrive peu à peu à l'affirmation catégorique. C'est la logique moderne. Qu'on ne s'étonne plus, après cela, des difficultés que l'on rencontrerait si l'on voulait toujours accorder l'auteur avec lui-même.

Au reste, dans ce *Précis*, les mots ont souvent une signification différente de la signification reçue ; et des expressions que l'on croyait avoir un sens très net, très concret, ne représentent que de pures abstractions. Il semble que l'auteur craigne parfois de trop effaroucher le sens commun, et qu'il cherche à dissimuler la crudité de ses théories idéalistes, panthéistes et parfaitement sceptiques.

« Soyez plutôt maçon »... M. Worms; mais laissez à d'autres la philosophie et surtout la métaphysique.

Encore un mot. Ce livre nous est présenté sous le couvert de M. Élie Rabier, dont il prétend résumer les leçons et suivre les précieux conseils (p. VIII). Si le disciple a fidèlement reproduit la pensée vraie du maître, on ne s'étonnera plus que M. Rabier hésite à nous donner son travail, depuis si longtemps promis, sur la métaphysique et la morale; ouvrage qui doit être le dernier mot du savoir philosophique en France, à la fin du dix-neuvième siècle : c'est là que nous l'attendons... sans doute bien en vain.

II. — Dans la première partie des *Éléments*, l'auteur parle d'abord de l'objet des sciences, puis de leurs méthodes. Ces deux questions sont bien développées, et d'une manière instructive et intéressante. Mais là encore, nombre de propositions fort contestables. Cette première partie se termine par le chapitre des *Conclusions*. Mais ces *conclusions*, ce n'est autre chose que la

loi d'évolution, « aspiration des formes inférieures vers les formes les plus hautes, *s'imposant à tous les êtres qui peuvent se transmuer les uns en les autres!* » (P. 62.)

La seconde partie : *Philosophie morale*, ne fait que reproduire textuellement plusieurs chapitres du *Précis*.

E. VANGEON, S. J.

La Cause de l'hypnotisme, par M. l'abbé Ferret. 1 vol. in-18 de 366 pages. Téqui, 1891. Prix : 3 francs.

« Moi, j'aime les histoires, » nous dit M. l'abbé Ferret (p. 33), et il en remplit son livre. Aucune n'est inédite, beaucoup sont inutiles, et plusieurs, comme celle de *Pas-Cuit et Trop-Cuit*, sont fastidieuses. Retranchez-les, les trois quarts du volume disparaissent, et il ne reste qu'un travail bien intentionné, mais très insuffisant, sur l'hypnotisme.

La cause de l'hypnotisme, c'est la volonté : telle est la thèse de notre auteur. Dans un premier chapitre, il établit que la volonté est le tout de l'homme et *l'expression de l'univers;* (?) dans le second, il remonte au Créateur et définit Dieu *la volonté absolue, essentielle;* il essaye de démontrer que Jésus-Christ n'opère ses miracles *que par la seule application de sa volonté*. Toute cette théologie paraît exacte, mais trop succinctement exposée, et cadre mal avec les singulières anecdotes semées dans le texte avec profusion.

La volonté a un grand rôle dans la vie, et nul plus que nous n'aime à en tenir compte. Mais M. Ferret n'exagère-t-il pas son importance? D'ailleurs, l'hypnotisme n'y trouve pas une explication suffisante. Si la volonté est altérée, presque annihilée chez les sujets hypnotisés, elle l'est aussi chez beaucoup de malades, chez les idiots, les aliénés.

M. l'abbé Ferret est étranger à la science expérimentale et n'en apprécie ni l'importance ni la valeur : il a tort. On ne saurait confondre la science avec les théories des matérialistes qui la défigurent; et ici nous applaudissons notre auteur, quand il stigmatise certains procédés. Décrire le *somnambulisme* sous le nom d'*automatisme ambulatoire*, pour s'attribuer la gloire de révéler une nouvelle espèce pathologique, voilà le charlatanisme blâmable. Cette réserve faite, le moment nous paraît mal choisi pour écrire « que les médecins veulent vraiment *par trop nous en im-*

poser avec toutes leurs fausses merveilles de l'hypnotisme ». (P. 302.) Les savants arrivent par cette voie au surnaturel; plusieurs l'admettent avec conviction, et nous estimons qu'à ce titre les études cérébro-psychiques ont du bon, de l'excellent même. M. l'abbé Ferret pensera comme nous quand il aura complété ses études, et une vue plus nette des *vraies* merveilles de l'hypnotisme l'amènera à refaire son livre. Dr SURBLED.

Le Végétarisme et le régime végétarien rationnel, par le Dr Bonnejoy (du Vexin). 1 vol. in-18 de VIII-341 pages. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Le *végétarisme* est une doctrine originale, neuve ou peu répandue en France, et notre vénérable confrère, le Dr Bonnejoy (de Chars), s'en fait l'apôtre ardent et le défenseur enthousiaste dans ce livre qui en contient à la fois l'historique détaillé, les bases plus ou moins scientifiques et la pratique.

Mais il faut d'abord s'entendre sur le mot lui-même. Qu'est-ce que le végétarisme? Est-ce le *régime des herbes*, comme le comprenait Gleïzès, un des premiers initiateurs, et comme tant de gens le supposent encore? Nullement. Le système *végétarien* ne signifierait pas un *régime végétal*, mais *un régime fortifiant*. La racine du mot ne serait pas *végétal*, mais *vegetus*, qui veut dire vigoureux, vif, actif. Tel est le résultat des recherches étymologiques de notre savant confrère : il contredit l'opinion « superficielle » de ceux qui croient que *végéter*, c'est vivre misérablement et s'affaiblir. Réformons notre ignorance et rendons grâces à la grammaire.

La caractéristique du végétarisme, « c'est la proscription absolue, dans l'alimentation normale, de la chair du cadavre alimentaire, tué ou non tué, crue ou cuite, et sous quelque forme ou déguisement que ce soit ». (P. 25.) Tout mangeur de chair, ou « nécrophage », *n'a pas le droit de prendre le titre de végétarien*. (*Ibid.*) Toutefois, le régime n'exclut pas des produits animaux excellents, tels que les œufs, le lait, les fromages, etc; et l'on comprend qu'il soit ainsi possible, hygiénique même, et ne puisse être comparé au régime rigoureusement *végétal* des anachorètes avec l'eau et les racines.

Le Dr Bonnejoy, prétendant faire œuvre scientifique, a con-

densé sa doctrine dans les trois propositions suivantes qu'il qualifie un peu prétentieusement d'axiomes : « 1° La force reconstituante générale de l'aliment réside là où la nature a mis la vie en puissance de se développer, et, pour ainsi dire, à l'état virtuel ou « chrysalidal », c'est-à-dire dans les céréales, les graines, certaines racines, tubercules ou fleurs, les fruits, les œufs, les laits ou leurs dérivés.

« Mais la « viande » ou chair du cadavre alimentaire, crue ou cuite, et ses diverses préparations, ne représentent qu'une sorte de « caput mortuum » *ayant déjà épuisé son cycle nutritif ;* plus ou moins plein de toxines, ptomaïnes, microbes et leurs sécrétions, ou résidus de désassimilation, et partant, impropre à la bonne alimentation; car *la mort*, *ou ses produits*, *ne sauraient entretenir normalement la vie et la santé.*

« 2° L'aliment, l'air, la boisson, et en général tout ce qu'on introduit dans le corps, doivent présenter : pureté absolue, fraîcheur et absence complète de falsifications, changements de nature, manipulations frauduleuses, adultérations, etc., si minimes qu'ils paraissent être.

« 3° Comme corollaire des axiomes précédents et moyens d'application pratique, il faut, autant qu'il est possible à chacun, fabriquer ou produire chez soi ces aliments ou ces boissons, pour arriver à obtenir les résultats ou conditions ci-dessus, et conserver son équilibre sanitaire. » (P. 27-28.)

La seconde proposition est excellente; la troisième l'est aussi, quoique peu pratique; mais la première est grosse d'erreurs et condamnée par toute la physiologie. En dépit des sophismes, et par la nature même de sa dentition, l'homne est *omnivore :* son alimentation mixte s'emprunte également aux deux règnes. M. Bonnejoy le reconnaît comme nous, puisqu'il accepte des *produits animaux*, le lait, les œufs, qui n'ont rien de « chrysalidal ». Le végétarisme a-t-il toutes les vertus, et notamment celle « de produire la beauté grecque des formes »? Nous ne pouvons le croire ; mais ce que nous savons, c'est que le *nécrophagisme* n'a pas tous les défauts dont on le gratifie. « L'Égypte, la Grèce et l'Empire romain, nous dit-on sans rire, sont tombés par suite des vices et des crimes *que développe infailliblement la nécrophagie*. Les guerres, civiles ou autres, le brigandage, les perfectionnements de « l'art de tuer » érigé en occupation

constante ou principale de l'homme, et, sur un moindre plan, les haines, jalousies, égoïsmes, l'envie des particuliers les uns contre les autres, etc., sont *un dérivé direct de l'habitude du meurtre alimentaire* et de la « complicité par recel » que commettent les nécrophages. » (P. 10-11.)

Ce sont là des exagérations déplorables, comme on en trouve à chaque page et qui enlèvent à la thèse presque toute sa valeur. M. le professeur Dujardin-Beaumetz, qui a fait au volume l'honneur d'une préface, s'en dégage très nettement par ces mots : « Je suis loin de partager l'enthousiasme et le prosélytisme de l'auteur... Je ne puis admettre le rôle qu'il veut faire jouer au végétarisme sur les facultés intellectuelles et morales, et je pense *qu'on peut être vertueux tout en mangeant de la viande.* » C'est aussi notre avis.

Malgré tout, le livre du Dr Bonnejoy est riche de faits et de documents, et l'on y relève souvent des aperçus heureux, des idées justes, d'éloquentes protestations contre les abus et les préjugés. Mais le plus grand préjugé, nous le demandons à notre vénérable confrère, n'est-il pas d'attribuer les vices et les maladies à la seule nécrophagie, et de voir la perfection de l'âge d'or dans la vie végétarienne ?

Dr SURBLED.

Leçons d'anatomie et de physiologie animales, par E. Besson. In-8 de xvi-512 pages. Paris, Delagrave, 1891.

Depuis que l'éducation et l'instruction religieuses ont complètement disparu ou tendent à disparaître des programmes universitaires, l'étude précoce de la matière et des fonctions animales y prend naturellement une place prépondérante. L'anatomie, dans ses détails les plus répugnants, et la physiologie, dans ce qu'elle a parfois de plus scabreux, tiennent lieu de catéchisme et d'histoire sainte, non seulement dans les classes supérieures des lycées, mais pour les candidats aux divers baccalauréats et aux divers brevets, et jusque pour les écoles de jeunes filles. Les parents et tous ceux qui suivent d'un peu près le mouvement des esprits et des mœurs commencent à s'apercevoir et à s'alarmer de cette substitution : la science n'y gagne pas et la moralité y perd beaucoup, souvent tout.

Assurément, la description générale du corps humain, quelques

notions d'histologie, l'étude sommaire des fonctions de nutrition, de relation par les sens et notamment par la vue, de locomotion et autres ne sont pas essentiellement mauvaises et inutiles; mais il y faut de la mesure et du tact, principalement quand il s'agit de la jeunesse, qu'on ne doit pas trop tôt instruire de tout. Ces deux qualités ne se rencontrent pas toujours autant qu'on le désirerait dans les *Leçons d'anatomie et de physiologie* rédigées par M. E. Besson et recommandées par M. Dastre, texte et figures. L'auteur incline visiblement vers le transformisme, sans faire les restrictions qui empêchent ce système, d'ailleurs bâti sur des hypothèses gratuites et peu scientifiques, d'être contraire à la révélation chrétienne et même à la simple philosophie spiritualiste.

Un médecin fameux, païen mais grand esprit, s'écriait, après une étude savante de l'homme et des merveilles de son organisme, qu'il venait de chanter le plus bel hymne à la divinité. M. E. Besson se garde bien de s'élever si haut, et le conseil municipal de Paris n'aura pas à rayer le nom de Dieu de ce livre, comme des *Fables* de La Fontaine. ÉT. CORNUT, S. J.

Cours complet d'histoire naturelle, par Gaston Bonnier, professeur à la Sorbonne. In-12 de VI-608 pages. Paris, Paul Dupont, 1891.

L'auteur, en publiant cette Histoire naturelle élémentaire, n'a pas eu de hautes visées scientifiques; son avertissement placé en tête du volume nous dit nettement que tout a pour but de faciliter l'examen aux candidats qui voudront s'en servir. De là différence de caractères, tantôt plus gros, tantôt plus menus, gras, romains, italiques, etc.; de là encore sept cent soixante-sept figures convenablement exécutées, des résumés à la fin des chapitres et à la fin des principales divisions, des tableaux synoptiques, en trop petit nombre peut-être, et tous les artifices de rédaction et d'impression qui aident la jeunesse studieuse des deux sexes à se loger dans le cerveau ce gros volume tout farci de détails anatomiques, physiologiques, zoologiques, botaniques, minéralogiques, géologiques, etc.... Qu'on soit surpris après cela que la tête de tant de pauvres filles saute ou tourne, à Fontenay-aux-Roses et ailleurs! Le livre d'ailleurs ne paraît en rien blesser les croyances ou les convenances, et il est au moins égal en mérite à ses devanciers et à ses rivaux. ÉT. CORNUT, S. J.

Les Légumes usuels, par VILMORIN-ANDRIEUX. 2 vol. in-12 de 293-312 pages. Paris, Armand Colin, 1891.

Ce qui nous touche de plus près et dont nous usons le plus fréquemment est d'ordinaire ce qui nous est le moins connu. Il en est ainsi de la plupart des légumes de nos potagers; ce sont pourtant ces humbles et utiles plantes qui forment une partie considérable de notre nourriture. Par le travail de la vie qui s'en empare et se les assimile, elles deviennent notre sang et notre chair, et après que l'âme, à la fois principe vital et intellectuel, les a informées, elles deviennent réellement et substantiellement nous-mêmes et font partie de notre personne.

Les deux volumes de M. Vilmorin-Andrieux nous feront faire connaissance intime avec ces *légumes* usuels qui s'appellent asperges, betteraves, carottes, chicorées, choux, concombres, laitues, melons, oignons, persil, pois, pommes de terre, radis, tomates et topinambours. J'en passe, et des meilleurs. Ces noms ne semblent vulgaires que parce que les végétaux qui les portent nous rendent chaque jour d'innombrables services; notre mépris et notre ignorance touchent presque à l'ingratitude et sont assurément très injustes. L'origine de chacune de ces herbes amies de l'homme, ses variétés, le choix du sol qui lui convient, les divers modes de semis et de culture, les services qu'elle peut nous rendre; les moyens de les améliorer, de les conserver, de les préserver des insectes et des maladies, etc., autant de choses très intéressantes et très utiles. On peut, à la rigueur, se passer de roses et d'œillets; il serait plus pénible de se priver de haricots et plus dangereux de se nourrir au hasard de toute espèce de champignons. Rien de plus curieux, par exemple, que de voir en détail ce que la patience et l'industrie de l'homme ont pu tirer de la graine de chou ou de courge! Les transformations obtenues prouvent notre royauté beaucoup mieux que le percement d'un isthme ou d'un tunnel, car il fallait ici lutter avec une force vivante. Ajoutons que de bonnes et nombreuses figures rendent l'intelligence du texte plus complète et plus facile et que le nom de M. Vilmorin, si connu du monde entier pour sa compétence et sa supériorité en ces matières, nous permet d'accepter ce qu'il dit en toute confiance, comme ses graines.

ÉT. CORNUT, S. J.

Agriculture générale, par A. Boitel. In-8 de 608 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891.

L'agriculture n'est pas seulement une occupation très saine et très morale pour ceux qui s'y livrent, une des sources de prospérité les plus abondantes et les plus indispensables pour un grand pays ; c'est encore une science véritable, très étendue, très compliquée et dont les ramifications touchent à tout. Par l'histoire, le classement, les améliorations des terrains, elle confine à la géologie et lui emprunte ce qu'elle a de plus solide et de plus intéressant; par la connaissance des climats, la prévision de la pluie, de la grêle, des vents, de la gelée ou de la sécheresse, elle tient de très près à la climatologie et à la météorologie; l'art des irrigations est un chapitre important de l'hydrographie; la physique explique les effets de la lumière solaire, de la rosée, de l'évaporation et d'une foule d'autres agents sur les cultures; elle se fait de la chimie appliquée un utile auxiliaire pour la fabrication des engrais artificiels, pour l'utilisation des litières, des végétaux pourris, des vidanges et boues des villes, ainsi que pour le bon emploi des divers fumiers naturels; c'est encore à la chimie qu'elle s'adresse pour réparer, assainir et amender le sol, pour lui restituer sa fertilité épuisée; les instruments aratoires perfectionnés et qui rendent tant de services pour le labour, la traction, le hersage, la moisson, le battage, l'ensemencement, etc., relèvent de la mécanique; la botanique est mise à contribution pour l'étude théorique et pratique des plantes fourragères, des nombreuses essences de bois, des céréales, des légumes et en général de tous les végétaux utiles ou nuisibles ; il en est de même pour la zoologie, dont il est nécessaire d'emprunter le secours afin de perfectionner les races d'animaux domestiques par un heureux choix des sujets, par d'habiles croisements et enfin par un élevage rationnel. Pour découvrir et détruire les insectes parasites ou hostiles qui font tant de ravages dans les potagers, les vignobles, les champs de céréales ou dans les troupeaux, l'entomologie peut fournir de précieux renseignements. On peut bien dire que l'art du vétérinaire se rattache de près à la médecine, sans manquer de respect à l'ombre de Galien et d'Hippocrate. Il est évident enfin que l'agriculteur, placé tout près des œuvres de Dieu et dépendant plus que l'ha-

bitant et l'ouvrier des villes des variations de la température, est aussi plus moral et plus religieux. L'agriculture ne donne pas seulement au pays du blé et des vignes, mais des bras robustes et des familles fécondes. C'est l'inépuisable laboratoire où se créent la richesse, la vigueur et la vie même d'un peuple.

L'*Agriculture générale* de M. Boitel, à travers ses formules techniques et ses innombrables enseignements pratiques très bien coordonnés et enchaînés, suggère facilement ces considérations et d'autres encore. Pour être un bon agriculteur, au courant des méthodes nouvelles et de tous les progrès introduits depuis quelques années dans l'outillage et la culture, il ne suffit pas de vivre à la campagne, de chausser de gros souliers et de porter un fusil en bandoulière; il faut lire beaucoup de livres, faire des essais, avoir l'œil sur ce qui se pratique autour de soi, surveiller ses domestiques et ses ouvriers, en un mot être un homme intelligent et laborieux. Ce n'est que dans ces conditions que la terre paye largement les travailleurs qui l'exploitent et qu'elle leur met au cœur une noble et salutaire passion. Autant que le soldat, beaucoup plus que l'employé des administrations, le vrai paysan sert la France. Arracher un jeune homme aux casernes, aux bureaux et aux boulevards des villes et le rendre aux champs et à la vie de famille, qui ne semble possible que là, c'est être éminemment utile aux individus et à la société; le contraire serait presque un crime.

ÉT. CORNUT, S. J.

Annuaire des Syndicats agricoles et de l'agriculture française. In-8 de près de 2000 pages. Paris, direction et administration, 177, rue de Vaugirard. 1890.

En éditant cet *Annuaire des Syndicats agricoles*, avec les encouragements du ministère de l'agriculture, M. Hautefeuille a voulu fournir des documents utiles à ceux qui s'intéressent au mouvement syndical dans les campagnes, qu'ils se contentent d'y voir un intéressant sujet d'études sociales ou qu'ils se proposent d'y prendre une part active. L'agriculture française devient de plus en plus active et entreprenante, malgré les charges qui pèsent sur elle. De tous côtés on s'organise pour agir; près de mille syndicats d'acheteurs voient leurs affaires prendre chaque année des proportions inattendues.

Le but et l'importance des syndicats agricoles sont fort variables; la plupart cependant se proposent : l'étude et la défense des intérêts communs; la suppression des intermédiaires dans l'achat et dans la vente; l'établissement d'un crédit agricole, d'un crédit mutuel, d'un arbitrage litigieux, d'assurances mutuelles contre la grêle, la mortalité du bétail ou d'autres fléaux; l'institution ou la meilleure organisation de secours mutuels ou de caisses des retraites; enfin, d'une manière plus générale, le progrès de l'agriculture par la propagande et l'action.

La première partie de l'*Annuaire* donne l'état des syndicats professionnels agricoles par départements, indiquant pour chacun le titre exact, le siège social, le nombre des membres, les noms et adresses des membres du bureau, la date de la création, etc.

La seconde partie contient divers types de statuts et règlements, un commentaire de la loi sur les syndicats professionnels, les actes officiels de 1874 à 1890, des indications sur les tarifs de transport, les droits de douane français et étrangers, le tarif de l'octroi de Paris et une foule d'annonces et de renseignements commerciaux.

Une table alphabétique très détaillée facilite l'usage de ce volume énorme tout bourré de dates, de faits et de statistiques. On ne lui demande pas autre chose. ÉT. CORNUT, S. J.

Histoire générale de la vélocipédie, par BAUDRY DE SAUNIER In-12 de 321 pages. Paris, Ollendorff. Prix : 3 fr. 50.

Qui ne va en vélocipède, de nos jours? Gens sérieux ou qu pourront l'être, riches ou pauvres, tout le monde essaye de c sport; les grandes luttes de Brest ou de Bordeaux ne sont-elles pas devenues aussi importantes qu'un événement politique? Bref, le vélocipède est entré dans nos mœurs, et il serait plus que puéril de contester son utilité ou ses agréments. L'auteur, en faisant l'historique de la vélocipédie, en contant son enfance, son développement, ses succès universels, en étudiant à fond le mécanisme des divers systèmes employés, répond à l'attente du très nombreux public qui use du bicyle ou du tricycle.

Déjà quatre éditions ont été épuisées; où s'arrêtera-t-on? Assurément nous ne serons pas de ceux qui porteront obstacle à la diffusion de ce livre. A. LEFÈVRE.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

L'Assyriologie depuis onze ans, par A. G. DELATTRE, S. J. In-8 de 122 pages. Paris, Ernest Leroux, 1891.

Les services rendus par les découvertes assyriologiques à l'exégèse, à l'apologétique, à l'histoire ancienne, sacrée ou profane, ont été si considérables, ils ont eu un tel retentissement dans le monde lettré, qu'il n'est plus permis au grand public de se désintéresser totalement de cette branche du savoir humain. Sans doute, il y aura toujours bien peu d'esprits suffisamment préparés pour suivre, jusque dans les détails archéologiques ou philologiques, le mouvement et les progrès de l'assyriologie ; mais les résultats généraux de cette science nouvelle — l'expérience l'a prouvé — ne peuvent manquer d'offrir quelque profit à un bon nombre de lecteurs. Cela est particulièrement vrai quand un homme du métier, un assyriologue de profession, consent pour un instant à remonter des galeries obscures où la science le tenait engagé, pour dire en bons termes aux simples gens restés à la surface, ce que lui et ses confrères ont trouvé de neuf et d'intéressant. Une excellente occasion de ce genre se présente aujourd'hui ; je m'empresse de la signaler aux lecteurs des *Études ;* il s'agit de la brochure publiée par le R. P. Delattre, S. J. : *l'Assyriologie depuis onze ans* (de 1878 à 1889).

Au fait, c'est *depuis treize ans* qu'il eût fallu dire, puisque cette étude comprend également les travaux parus dans ces deux dernières années, 1890 et 1891. Est-ce donc que l'auteur a redouté le chiffre fatidique de 13 ? Oh ! non, je gage qu'il n'y a même pas songé. Seulement, le temps marchait avec le travailleur, et arrivé au terme de l'étude qu'il s'était prescrite, il n'a pas cru, malgré son titre déjà lancé dans le public, devoir remettre à plus tard le compte rendu des deux années dernières : les lecteurs ne s'en plaindront pas.

En assyriologie, comme on sait, il a fallu tout découvrir : et les célèbres inscriptions, enfouies dans les entrailles de la terre

depuis plus de deux et trois mille ans; et la langue dans laquelle elles étaient écrites, langue morte s'il en fut, puisqu'elle avait disparu avec les vieux habitants de Ninive et de Babylone; et enfin le système graphique lui-même qui donne la lecture de toutes ces pièces curieuses. Si avancée que soit aujourd'hui la science assyriologique, on aurait tort de croire que l'époque des découvertes soit close définitivement; non, elle reste ouverte, et longtemps encore elle le restera.

Chaque jour, des textes nouveaux sortent de terre, sont laborieusement traduits par les assyriologues et communiqués ensuite au public. En même temps, notre lexique assyrien s'enrichit de mots nouveaux de forme ou de sens. La grammaire se parfait, à son tour, par les découvertes successives qui permettent d'établir la phonétique, la morphologie et la syntaxe de l'assyrien. Enfin le système graphique, si long et si complexe, est bien loin de nous être parfaitement connu, et, là comme ailleurs, il reste des progrès à faire. Or, c'est précisément l'histoire des progrès réalisés dans ces dernières années sur tout le domaine de l'assyriologie, que le R. P. Delattre raconte dans sa brochure.

L'auteur a divisé son travail en deux parties : études assyriennes, études accadiennes.

La première partie nous fait d'abord connaître les textes récemment découverts. Ce sont les inscriptions de Tell-Loh, dans la basse Babylonie, exhumées des décombres par M. de Sarzec, vice-consul de France à Bassorah, et que l'on peut admirer dans notre musée du Louvre. Puis viennent les découvertes de M. Rassam en Assyrie et en Babylonie; les milliers de documents nouveaux trouvés par cet infatigable chercheur ont été réunis au British Museum. L'auteur signale encore la plus récente et la plus surprenante de toutes les trouvailles, celle de Tell el-Amarna. Tell el-Amarna est un petit village situé sur la rive droite du Nil, au-dessous de Siout, à peu près à mi-chemin entre le Caire et les ruines de Thèbes. C'est là, en pleine Égypte, que, sur la fin de l'année 1887, de pauvres fellahs trouvaient des tablettes assyriennes. Ces documents renferment ni plus ni moins que la correspondance des princes mésopotamiens et syriens du quinzième siècle avant Jésus-Christ avec les rois d'Égypte Aménophis III et Aménophis IV. Pour le contenu de

ces lettres, je renvoie le lecteur aux études spéciales de mon savant confrère [1].

Le R. P. Delattre passe ensuite en revue les travaux qui se rapportent soit à l'édition, soit à l'interprétation des textes. Je me contente d'indiquer, au hasard de la plume, quelques noms des plus célèbres travailleurs. Parmi les Français : Oppert, Ménant, Lenormant, J. Halévy, Stanislas Guyard, Amiaud, Pognon, Heuzey, etc.; parmi les Anglais : Pinches, Budge, G. Smith, Sayce, etc.; parmi les Allemands : en première ligne, le P. Strassmaier, S. J., et tant d'autres, — car ici les travailleurs sont légion, — Bezold, Fr. Delitzsch, E. Schrader, etc. Quelques Américains aussi sont là, pour prouver que le Nouveau Monde ne se désintéresse pas de la vieille civilisation.

L'auteur examine ensuite les divers travaux qui ont été faits sur le système graphique, la grammaire et la lexicologie de l'assyrien. Sauf quelques exceptions, ce sont les mêmes noms qui reviennent. Je ne saurais me dispenser de remercier ici le R. Père Delattre des termes bienveillants avec lesquels il apprécie le travail que j'ai publié en collaboration avec mon regretté maître, M. Arthur Amiaud [2].

Dans sa seconde et dernière partie, p. 107-110, mon savant confrère jette un coup d'œil d'ensemble sur la grande question débattue entre assyriologues, sous le nom de question accadienne. Je regrette que cette partie n'ait pas été traitée plus au long; car je suis convaincu que le R. P. Delattre aurait beaucoup intéressé ses lecteurs, en donnant à l'exposé de cette importante controverse tous les détails qu'elle comporte.

Voici, en deux mots, l'objet du débat. Parmi les documents assyriens, on en trouve un bon nombre à rédaction double. Par exemple, les lignes de nombre pair, 2, 4, 6, etc., forment un récit parfaitement suivi, rédigé en assyrien; les lignes de nombre impair, 1, 3, 5, etc., donnent une lecture absolument différente, et cependant il est certain qu'elles contiennent exactement le même

1. 1° *La Trouvaille de Tell el-Amarna*, 1889; 2° *les Inscriptions de Tell el-Amarna*, 1889; 3° *Trois lettres de Tell el-Amarna*, 1890; 4° *Azirou*, 1891; 5° *Quelques lettres de Tell el-Amarna*, 1891. En vente à Paris, chez Leroux.

2. *Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne, archaïques et modernes, avec classement des signes d'après leur forme archaïque*, par M. A. Amiaud et L. Méchineau, S. J. Paris, 1887, chez Leroux.

récit au point de vue du sens. Il est facile de s'en convaincre en voyant reparaître les mêmes signes dans les lignes de nombre impair, lorsque dans la ligne assyrienne correspondante le même mot reparaît. Notons, en passant, que nombre de textes, et des plus anciens, sont uniquement rédigés comme les lignes de nombre impair, sans aucun accompagnement de lecture assyrienne.

La conclusion qui, à première vue, paraît la plus naturelle et qu'en effet tous les assyriologues admirent au début, c'est que les documents à double rédaction étaient bilingues : d'une part, on avait l'assyrien; de l'autre, la langue dite de Sumer et d'Accad, noms donnés à certaines régions de la Chaldée par les plus anciens textes.

Une fois admis ce principe, les conclusions les plus séduisantes pour un archéologue se dégagent rapidement : les vieilles populations sémitiques du Tigre et de l'Euphrate, assyriennes ou babyloniennes, ont été précédées par des peuples dont la race, la langue et la civilisation étaient différentes, et ainsi la période de l'histoire de l'humanité qui va du déluge aux origines de l'Assyrie, devra s'allonger de plusieurs siècles, pour permettre à ces grands oubliés de Sumer et d'Accad d'évoluer à leur aise.

Cette opinion fut celle de l'illustre initiateur des études assyriennes, M. Oppert, et de tous les assyriologues à sa suite, jusqu'à l'entrée en scène de M. J. Halévy, le savant professeur d'éthiopien à l'École des hautes études. Envers et contre tous, M. Halévy soutint que la rédaction dite accadienne ou sumérienne n'est autre chose qu'une *cryptographie*, une manière artificielle d'écrire l'assyrien. Ce serait une longue histoire que celle des joutes, parfois un peu vives, que soutint M. Halévy, longtemps seul de son bord, contre MM. Oppert, Lenormant et *tutti quanti*. Qu'il me suffise de dire qu'aujourd'hui M. Halévy est suivi, au moins pour le fond de son système, par tout un groupe d'assyriologues de valeur, dont un bon nombre furent jadis ses adversaires. On peut prévoir le jour, selon eux, où les fameux Touraniens, précurseurs des Assyriens dans la vallée de l'Euphrate, rentreront dans le néant d'où ils étaient sortis.

En terminant ce compte rendu, j'exprimerai le vœu de voir le R. P. Delattre s'adresser ainsi de temps à autre au public, pour

l'informer des résultats nouveaux obtenus par les études assyriologiques. Il est très versé dans la littérature assyrienne ; la liste déjà longue de ses travaux suffirait à le prouver[1]; ses informations seront donc sûres, et ses appréciations seront aussi les bienvenues auprès du lecteur, pourvu qu'elles portent toujours l'empreinte d'un esprit éclairé, calme et bienveillant, même pour l'adversaire. L. MÉCHINEAU, S. J.

Liber de exordiis et incrementis quarumdam in observationibus ecclesiacticis rerum a W. STRABONE scriptus. Textum recensuit Dr Aloisius KNŒPFLER. In-8 de XVIII-114 pages. Munich, E. Stahl, 1890. Prix : 2 mk. 40.

Cet opuscule, dont le Dr A. Knœpfler place la composition entre 820 et 842, est un des plus précieux écrits de Walafrid Strabon et un document des mieux renseignés pour l'histoire de la liturgie dans la première moitié du neuvième siècle. Le savant éditeur a reproduit le manuscrit 446 de Saint-Gall (fin du neuvième ou commencement du dixième siècle); il indique les variantes, d'ailleurs peu importantes, des deux manuscrits de Munich, le 14581 (onzième siècle) et le 17182 (douzième siècle). On regrettera qu'il n'ait pas consulté les manuscrits de Vienne, d'Ashburnam et de Bamberg, antérieurs tous les trois à ceux de Munich. Quoi qu'il en soit, son édition est bien supérieure aux éditions précédentes, non seulement quant au texte, mais encore par la préface, les notes et la table alphabétique qu'il y a jointes.

Le Dr Knœpfler a oublié d'identifier certains écrits auxquels Walafrid fait manifestement allusion : v. g. le passage relatif à saint Martin de Tours et à saint Germain de Paris (p. 17), dont les noms sont absents de l'index, la phrase empruntée à Gennade

1. Voici quelques-unes des questions traitées par le R. P. Delattre, outre celles que j'ai déjà mentionnées. Je cite de préférence les travaux qui ont quelque rapport avec la Bible : 1° *les Inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, 1879; 2° *Salomon, Assurbanipal, Balthasar*, 1883; 3° *Cyrus, d'après une nouvelle méthode historique*, 1883; 4° *Cyrus, dans les monuments assyriens*, 1887 ou 1888; 5° *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique, 1883; 6° *le Livre de Judith*, 1884; 7° *l'Obélisque de Salmanasar*, 1865; 8° *les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor*. Nouv. édit. en 1889. S'adresser à Paris chez Leroux.

de Marseille (p. 51), le décret du pape Innocent (p. 68); le premier de ces exemples est emprunté à Sulpice Sévère (*Vita Martini*, XI; édition Halm, p. 121). J'ai remarqué quelques coquilles : p. XIV, dern. l., *lilud* pour *illud;* p. 22, avant-dern. l., *iconeolasta* pour *iconoclasta;* p. 80, l. 19, *comemmorat* pour *commemorat.*

Je ne signale ces légères fautes que pour aider le savant éditeur à perfectionner son œuvre. Nous souhaitons, comme lui, que l'intéressant et instructif opuscule de Walafrid Strabon trouve de nombreux lecteurs, surtout dans le clergé; l'histoire de la liturgie, comme la patristique, comme bien d'autres choses encore, est généralement trop négligée, au moins en France, par ceux qui auraient tout profit à la connaître. Combien, même parmi les ecclésiastiques, seront étonnés d'apprendre qu'au neuvième siècle encore les fidèles pouvaient communier le même jour à toutes les messes auxquelles ils assistaient! Combien, moins instruits que Strabon, ignorent que dans la primitive Église les prêtres officiaient avec leurs vêtements ordinaires! Donc, savant petit livre, pénétrez dans toutes les bibliothèques et faites-vous lire.

E. RIVIÈRE, S. J.

Les Euskariens ou Basques, le Sobrarbe et la Navarre; *leur origine, leur langue et leur histoire*, par BLANC SAINT-HILAIRE. Gr. in-8 de IV-446 pages. Paris, Picard, 1888.

Le peuple basque avec ses origines qui « se perdent dans les ténèbres les plus impénétrables des temps préhistoriques » (p. 373); sa langue « dont l'ancienneté n'est plus contestée et dont l'originalité et le mérite n'auraient jamais dû l'être » (p. 430); son histoire, mélange varié de vie guerrière et pastorale : voilà bien matière à tenter plus d'un esprit curieux, à remplir plus d'un intéressant volume.

C'est la double étude de sa langue et de son histoire qui pourrait nous aider à résoudre le problème des origines du peuple euskarien : problème intéressant, mais difficile, qui partage encore et partagera toujours sans doute les opinions des savants.

M. Blanc Saint-Hilaire est un de ces nombreux linguistes étrangers au pays, qui ont étudié cette belle langue sans la parler. Pour le dire sans détour, les quelques pages qu'il y consacre dans

son *Introduction* sont loin d'en donner une idée complète; par contre on aimera à retrouver ici bien des morceaux de poésie basque.

Mais c'est l'histoire du peuple euskarien qui occupe la plus grande partie de l'ouvrage et qui intéressera le plus grand nombre des lecteurs. Je féliciterai tout d'abord l'auteur d'avoir tenté d'embrasser dans une histoire unique ce peuple un, qui habite les deux versants des Pyrénées, mais dont la langue et le caractère prouvent l'homogénéité. Les dialectes présentent de légères différences, mais c'est bien la même langue qui se parle dans toute l'antique *heptarchie;* et quant au caractère, c'est bien le même amour de l'indépendance et de la liberté qui fait subir aux Basques, sans l'accepter, en deçà comme au delà des monts, la domination d'une grande nation.

« Généralement les montagnes, remarque judicieusement M. Blanc Saint-Hilaire, ont été le refuge des peuples opprimés. » (P. 30.) Tels les Basques, écrasés souvent par le nombre, refoulés successivement par les Carthaginois, les Romains, les Normands, les Vandales, les Maures, etc., ont peu à peu cédé les plaines et trouvé un rempart naturel et inaccessible dans les Pyrénées. Je ne saurais prétendre refaire ici, même en raccourci, cette histoire de luttes gigantesques de plus de deux mille ans : le lecteur en trouvera les épisodes les plus intéressants dans le livre de M. Blanc Saint-Hilaire. Mais ces luttes, je veux le rappeler, avaient pour noble but d'opposer une résistance énergique à tout joug étranger, pour défendre la religion et la nationalité. C'est ainsi, par exemple, qu'à la fin du huitième siècle les Basques s'organisent « en petits États indépendants, ligués dans un but unique, la délivrance de la patrie commune; ils combattront pour elle, sous la protection de Dieu, pendant près de huit siècles » (p. 119), se défendant à la fois contre les Franks et contre les Arabes.

Les Basques sont si indépendants qu'ils lient leur roi même par un *fuero :* « Le *Justicia*, dit M. Blanc Saint-Hilaire, recevait le serment des rois à leur avènement au trône; assis sur un siège élevé et la tête couverte, il faisait approcher le monarque qui, la tête découverte, à genoux, la main étendue sur le crucifix et sur l'Évangile, jurait de maintenir les libertés publiques. Après quoi, le *Justicia* lui disait solennellement : « Nous qui « valons autant que vous, nous vous faisons notre roi, afin

« que vous gardiez nos fueros et nos libertés ; sinon, non! » (P. 147.)

« Ces pâtres montagnards, tous nobles, ayant leur écusson armorié (p. 106), étaient administrés par les vieillards; ceux-ci, réunis sur la hauteur sous les vieux chênes, discutaient les besoins du pays et décidaient de la paix et de la guerre. » (P. 74.)

Il serait facile de recueillir dans cette histoire une foule de traits caractéristiques de ces mœurs primitives à la fois et pleines de fière indépendance.

Cependant, même après le volumineux ouvrage de M. Blanc Saint-Hilaire, ne peut-on pas dire que l'histoire des Basques est encore à écrire? Son livre est « un simple souvenir d'octogénaire » (p. II), un recueil de *lectures* faites à la Société des sciences de Cannes. Voilà la double excuse de l'auteur, elle est certes bien acceptable. Voici pourtant quelques remarques que la vérité m'oblige à faire.

Au point de vue historique, la méthode et l'exactitude laissent à désirer. Qu'on me permette de signaler quelques exemples de ce double défaut. C'est ainsi que souvent, sans transition d'aucune sorte, on passe d'un sujet à un autre; ce décousu, ce manque de suite et d'enchaînement nuit à la clarté et déroute l'esprit. Je renvoie les lecteurs aux pages 4, 220, 287, 344, 378, etc.

Je rattacherai aussi au même défaut, soit les applications plus ou moins heureuses aux événements contemporains, soit les répétitions qui reviennent à satiété sur des traits déjà signalés ou narrent à nouveau des faits déjà racontés.

Pourquoi, par exemple, nous dire tant de fois que les Basques cèdent les plaines pour se retirer dans les montagnes? Pourquoi cette longue digression sur Marguerite, sœur de François I[er], qui occupe la fin du chapitre XIX et se poursuit au commencement du chapitre XX? Pourquoi cette page sur la Révolution française, « la plus violente, la plus cruelle, la plus décevante qui ait agité le globe, » où « de nombreux tyrans altérés d'or et de sang à satisfaire, assassineront un roi paternel, le plus vertueux des hommes, mais, hélas! le plus faible des rois. La tête de Louis XVI tombe sur l'échafaud. L'Espagne alors se lève indignée, » etc. (P. 324.) Et plus haut, à propos d'un des plus nobles et des plus illustres enfants du pays basque, saint Ignace

de Loyola, on ne s'attendait guère à voir les francs-maçons en cette affaire (p. 290).

Certes, j'applaudis aux saines intentions de l'auteur, comme ses amis de Cannes applaudissaient sans doute à sa parole ; mais si tous ces hors-d'œuvre pouvaient passer dans une conférence, n'auraient-ils pas dû disparaître dans un livre? *Non erat his locus.*

Il est un défaut plus regrettable peut-être dans une histoire : c'est le manque d'exactitude. Or, sans vouloir faire œuvre d'érudit, M. Blanc Saint-Hilaire aurait-il parfois indiqué les sources, on aurait pu alors contrôler des faits qui gagneraient à être examinés à la lueur de la critique. Que d'étymologies aussi acceptées sans discussion! (v. g. p. 136). Que d'erreurs, légères sans doute, déparent ce bel ouvrage! Saint Léon — pour en citer quelques-unes — n'est pas le « premier évêque de Bayonne » (p. 91); ce n'est pas à Manrèse qu'est « la maison où était né » saint Igr ce de Loyola (p. 291); le *Gueroco guero* d'Axular, paru d'abord, il est vrai, en 1642 (p. 430), a été réédité par le savant abbé Inchauspe, en 1864, mais cette seconde édition revue et corrigée — ou mieux, en basque : *garbitua*, *chuchendua*, *eta bere baithaco ordenan emana* — est aussi épuisée.

Signalerai-je même quelques contradictions? Si l'auteur s'était relu, aurait-il écrit en même temps les pages 304 et 305, 303 et 309, 309 et 310, etc.?

Ces réserves faites pour l'histoire, je dois encore ajouter qu'au point de vue littéraire, de nombreuses négligences de style rendent ce livre d'une lecture pénible. Je n'en citerai qu'un échantillon ou deux :

« La cour de Pau était le rendez-vous des femmes les plus remarquables par leur esprit et leur morale nullement sévère, des gentilshommes les mieux enlangagés, des poètes, des musiciens, des artistes les plus en vogue; Marot, Despérier, Gruget, Dumoulin, de la Haye et de plus vulgaires rimeurs avaient fait donner au château de Pau le surnom de véritable Parnasse. Bientôt, en France, les édits de François Ier firent quitter la France aux protestants les plus compromis; Marguerite les accueillit, » etc. (P. 292.)

Énumérant les premiers *(sic)* compagnons de saint Ignace, l'auteur dit : ... « Saint François de Borgia, duc de Candie *(sic)*,

vice-roi de Catalogne, quittant les grandeurs humaines pour un modeste emploi dans la cohorte du divin Sauveur Jésus, et devenir plus tard le troisième général de l'Ordre. » (P. 289.)

J'ajouterai que la traduction n'est pas toujours très exacte. Qu'on en juge par cette strophe :

Labrit, era (?) erreghen	Albret fils est roi
Ayta. — Seme dirade,	Avec son père, si tu veux réussir
Condestable jauna	Auprès du connétable, notre seigneur
Arbizate anaie.	Prends-le pour frère. (P. 268.)

Enfin, j'aurais souhaité à M. Blanc Saint-Hilaire un prote plus expérimenté, soit pour mettre plus d'ordonnance matérielle au point de vue typographique : ponctuation, guillemets, italiques, majuscules, alinéas; soit pour faire disparaître bien des fautes d'impression, surtout dans les noms propres ou étrangers. Qui ne sait, par exemple, qu'il faut lire *Inchauspe* pour *Inchaupse* (p. 17 et 19), *cinco villas* pour *cinco billas* (p. 73), la *Soule* pour le *Soule* (p. 185, 313, etc.), *Mousserole* pour *Mousserolde* (p. 252), *Santurce* pour *Santurie* (p. 342 et 346), etc.? L'évêque qui a marié Louis XIV ne s'appelle-t-il pas Jean d'Olce et non Jean Dolu? (p. 322). Le chant national de l'*Arbre de Guernica* (p. 326) fourmille de fautes : *fakian* pour *bakian; cuscaldun* pour *euskaldun*, *Retier* pour *Betiez*, etc. P. POYDENOT, S. J.

Étude sur le libraire parisien du treizième au quinzième siècle, *d'après les documents publiés dans le cartulaire de l'Université de Paris*, par Paul DELALAIN. In-8 de XLIII-76 p. Paris, Delalain, 1891.

Ancien secrétaire de la Chambre des imprimeurs, ancien président du Cercle de la librairie, M. P. Delalain est de ceux qui, connaissant et aimant le livre, veulent le faire connaître et aimer. La récente publication des deux premiers tomes du *Cartulaire de l'Université de Paris*, œuvre du savant dominicain le R. P. Denifle et de son collaborateur M. E. Chatelain, lui a fourni de nombreux documents dont il était assez malaisé de tirer une exposition claire et savante des fonctions du libraire de Paris au moyen âge; il l'a fait cependant avec tant d'art que son travail disparaît pour ne laisser goûter que le plaisir d'apprendre.

Au quatorzième et encore au quinzième siècle, cet instrument

d'étude par excellence qui, sous le nom de *livre*, a revêtu des formes si diverses, depuis le manuscrit antique jusqu'à l'incunable ou au volume moderne, était encore bien rare, même aux mains des écoliers. Deux *suppôts* (subordonnés) de l'Université avaient charge de leur en procurer à prix convenable et de bonne qualité : le *libraire*, ou simple entremetteur de manuscrits existants, et le *stationnaire*, ou entrepreneur de copies, qui était l'éditeur de cette époque en même temps que le prédécesseur professionnel de nos imprimeurs. M. Delalain, dans une série de pages nourries et substantielles, nous initie à leurs us et coutumes. Ils jouissaient d'un triple privilège : 1° *Committimus* ou droit de ne relever que du prévôt royal; 2° exemption des tailles, dîmes, impôts sur le vin ou autres choses quelconques; 3° dispense du guet et de la garde des portes. En retour, ils étaient soumis à des enquêtes sur leurs vie et mœurs, au versement d'une caution, à la prestation d'un serment, à l'assistance aux processions, etc.

De tout ce passé il ne reste plus rien. La loi du 29 juillet 1881 en a effacé la dernière trace en ne prescrivant plus au libraire et à l'imprimeur que l'indication de leur nom et le dépôt légal.

H. CHÉROT, S. J.

De Petro Bunello Tolosano ejusque amicis (1499-1546). *Thesim proponebat Facultati litterarum Burdigalensi Alexander Samouillan, in seminario minore Tolosano professor.* In-8 de 112 pages. Paris, Thorin, 1891.

Auteur de *Lettres familières* qui lui valurent le renom d'un des premiers « cicéroniens » de son temps, Pierre Bunel eut pour protecteur Lazare de Baïf, ambassadeur à Venise, visita Rome et l'Italie, se tint en dehors des controverses théologiques, et fut suspect d'hérésie aux yeux de ses contemporains. M. l'abbé Samouillan, après nous avoir décrit l'existence de Bunel à Padoue et ailleurs, son caractère, ses rapports avec ses amis, en vient à la question de sa religion. Trois causes auraient nui à Bunel, comme à tous les humanistes : son indépendance d'esprit, peu conciliable en apparence avec la soumission due à l'autorité doctrinale de l'Église; son abstention des luttes entre luthériens et catholiques; son culte de la littérature païenne qui semblait tourner au dédain de la littérature sacrée. Bunel s'exprima vivement sur les abus de la cour romaine; mais il était attaché par

le fond du cœur à la religion chrétienne, et, quoi qu'en ait dit Calvin, ne fut jamais disciple de la prétendue Réforme. Sa fidélité à l'Église est suffisamment démontrée par M. l'abbé Samouillan. Bunel est donc un savant et un érudit de plus à compter, non dans le camp, mais du côté des catholiques au seizième siècle. H. CHÉROT, S. J.

La Russie et l'Orient. *Mariage d'un Tsar au Vatican; Ivan III et Sophie Paléologue*, par le P. Pierling, S. J. In-18 elzévir. Paris, Ernest Leroux, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Dans cet élégant petit volume, le neuvième de la *Bibliothèque slave elzévirienne*, le R. P. Pierling, à l'aide de documents inédits tirés des archives d'Italie et d'Allemagne, a refait, avec sa fine érudition, l'une des pages les plus intéressantes de l'histoire de Russie au quinzième siècle.

Il s'agit du mariage de Zoé Paléologue, l'héritière des empereurs de Byzance, avec le grand kniaz Ivan III. A ce fait se rattachent en Russie les origines politiques de la question d'Orient et les premières lueurs de la Renaissance. Grâce à des découvertes heureuses, l'auteur a pu éclairer d'un jour nouveau l'alliance ménagée par l'immortel Bessarion; il a identifié les deux négociateurs du mariage; il a retrouvé le nom du légat envoyé par Sixte IV à Moscou; enfin, suivant la princesse byzantine dans son voyage à travers l'Italie et l'Allemagne, il a donné les détails les plus curieux sur les fêtes célébrées à cette occasion.

En même temps, il a esquissé les premiers essais diplomatiques de la puissance moscovite en Occident; puis, dans un dernier chapitre, il a résumé les négociations et les difficultés qui ont précédé et suivi le mariage mixte du catholique Alexandre Jagellon, grand-duc de Lithuanie, avec la princesse Hélène, fille de Ivan III et de Sophie Paléologue.

Un appendice formé de documents, de citations et d'indications de sources, témoigne du travail que s'impose l'historien de la Russie du quinzième siècle, pour ne donner au lecteur qu'un récit exact et véridique. P. MURY, S. J.

I. — Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre (1127-1128), par Galbert de Bruges, suivie de *Poésies latines contemporaines*, publiée d'après les manuscrits, par

Henri PIRENNE, professeur à l'Université de Gand. In-16 de XLII-202 pages. Paris, Picard, 1891. Prix : 6 francs ; pour les souscripteurs, 4 fr. 25.

II. — **La Maison des Carmes (1610-1875),** par l'abbé P. PISANI, professeur à l'Institut catholique de Paris. In-16 de XI-78 pages. Paris, Poussielgue, 1891. Prix : 1 fr. 25. (Se vend au profit de l'Institut catholique.)

III. — **Notice sur Mgr Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles (1755-1792),** par le R. P. Dom Théophile BÉRENGIER, O. S. B. In-8 de 69 pages. Marseille, Boy, 1891.

I. — La *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* donne la place principale à l'histoire de France ; mais elle veut prouver qu'elle n'exclut pas les autres pays, et vient de s'enrichir d'une publication belge qui lui fait honneur. L'assassinat de saint Charles le Bon — le Louis IX de la Flandre — n'a été raconté par personne mieux que par le contemporain Galbert, prêtre de Bruges, attaché sans doute à la collégiale de Saint-Donatien, théâtre du meurtre (2 mars 1127), et *notarius*, c'est-à-dire fonctionnaire du comte chargé de remplir le rôle de greffier auprès des tribunaux, de tenir note des revenus du domaine, peut-être même de servir de scribe à la chancellerie. La plupart des auteurs avaient commis jusqu'ici l'anachronisme d'en faire un notaire public, au sens moderne du mot.

Le caractère original du récit de Galbert, caractère bien rare parmi les chroniqueurs du moyen âge, est sa rédaction sous forme de journal. Écrit sur des tablettes de cire, au jour le jour, au fur et à mesure des événements, il fut remanié ensuite plus à loisir par l'auteur, assez pour n'être point un simple tissu de notes incohérentes, pas assez pour être gâté par la rhétorique alors à la mode. La première partie seule, travaillée avec un soin définitif, est ornée des élégances en vogue : allitérations, citations bibliques, vers d'Ovide.

Le mérite particulier de l'édition offerte aux professeurs et aux étudiants par M. Pirenne, est d'être faite sur les manuscrits et de présenter un texte plus complet, plus sûr et éclairé par un commentaire très méthodique.

II. — Une pensée de charité a inspiré cette monographie ; l'auteur a voulu offrir sa modeste pierre pour la reconstruction des bâtiments des Carmes. Comme esquisse historique, sa notice est nette et précise. Point de banales descriptions. M. Pisani ne s'attarde pas à nous promener dans les cryptes remplies d'ossuaires, ni dans ce jardin célèbre longtemps par la culture de la mélisse, et vénérable depuis 1792, pour avoir été arrosé du sang des martyrs. Il nous raconte d'abord la fondation de l'église et de la maison. Cette chapelle, avec sa coupole en charpente, est un des plus curieux monuments de l'art italien importé en France au commencement du dix-septième siècle. Seulement, pourquoi dans l'énumération des dômes de Paris à cette époque (p. 11), n'avoir pas mentionné celui de Saint-Paul-Saint-Louis? Les deux cents ans d'existence de la Communauté sont bien résumés ; la ferveur des religieux à suivre la règle austère de la réforme de sainte Thérèse y fait un plaisant contraste avec les observances mitigées des Carmes des Billettes. Quand la Révolution éclata, les Grands-Carmes fraternisèrent avec les citoyens du district tant que la religion ne fut pas en cause; la loi de 1790 ayant aboli les vœux monastiques, cinquante-six sur soixante-quatre déclarèrent vouloir continuer à mener la vie commune et furent autorisés à rester dans leurs cellules. Ils n'y furent même point troublés lorsque, le 2 septembre 1792, Maillard s'en vint avec ses égorgeurs massacrer les cent vingt prêtres ou prélats emprisonnés pour refus de serment. Un chapitre sur les Carmélites qui, après un intervalle, leur succédèrent en 1797, puis un rapide exposé des œuvres diocésaines qui après 1845 ont fait de la vieille maison de prière une école de hautes études, conduisent le lecteur jusqu'en 1875, année où s'ouvrit l'Université catholique. Nous espérons bien qu'un jour M. l'abbé Pisani ajoutera cette dernière page à son volume, et ce ne sera ni la moins instructive ni la moins attrayante.

III. — Un des trois prélats mis à mort au couvent des Carmes, dans les journées de septembre, est l'archevêque d'Arles, Mgr Jean-Marie du Lau. « Où est l'archevêque d'Arles? » criaient les bandits qui avaient envahi le jardin. Le prélat, ainsi que le rapporte Dom Bérengier d'après une tradition de famille, aurait pu encore échapper aux meurtriers. Il n'en eut garde. « Je suis celui que

vous cherchez, » répondit-il en s'avançant; et comme il déclarait n'avoir jamais fait de mal à personne : « Eh bien ! moi, je vais t'en faire, » répondit un des forcenés en lui assénant le premier coup.

Mgr du Lau étant agent général du clergé, avait été choisi par le roi, en 1775, pour le siège archiépiscopal d'Arles. Il donna l'exemple des vertus sévères et défendit hautement les principes catholiques. Membre de la Constituante, il commit le crime, impardonnable aux yeux des révolutionnaires, de s'opposer à la constitution civile du clergé. Ce fut lui surtout qui décida Louis XVI à refuser sa signature au décret du 26 mai 1792, condamnant à la déportation les prêtres non assermentés. Il le paya du martyre.

Dom Bérengier ne pouvait nous présenter avec plus d'opportunité une plus noble ni plus héroïque figure d'évêque.

H. CHÉROT, S. J.

I. — **Cours de géographie,** par M. l'abbé DUPONT. *Europe* (cours supérieur). In-18 jésus de VII-272 pages, avec cartes. Prix : 3 fr. 50. — *France* (cours supérieur, classe de rhétorique). In-18 jésus de VIII-316 pages, avec cartes. — *Géographie générale*, *Asie*, *Afrique*, *Amérique*, *Océanie* (cours supérieur). In-18 jésus de VIII-394 pages, avec cartes. Prix : 4 francs. — *Précis de géographie ancienne*. In-18 raisin de VI-60 pages, avec cartes. Paris, Poussielgue, 1891.

II. — **Cours d'histoire,** par M. l'abbé GAGNOL. *Histoire ancienne*. Édition avec cartes et gravures. In-12 de VIII-310 p. 1889. Prix : 3 francs. — *Histoire de la Grèce ancienne*. Édition avec cartes et gravures. In-12 de VIII-273 pages. 1889. Prix : 3 francs. — *Histoire romaine*. Édition avec cartes et gravures. In-12 de VII-460 pages. 1890. Prix : 4 francs. — *Histoire du moyen âge*. Édition avec cartes et gravures. In-12 de XV-551 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

I. — Ces manuels de géographie ne sont pas seulement excellents au point de vue technique; ils renferment des idées, et des idées chrétiennes. Puisqu'il est admis qu'aujourd'hui les élèves doivent tout savoir ou du moins tout apprendre, ils connaîtront par la *Géographie de l'Europe*, outre l'état respectif des forces

militaires et navales et les richesses comparées des divers États, l'existence et l'organisation de la *franc-maçonnerie*, qui a son paragraphe spécial en compagnie du socialisme, du nihilisme, de l'Internationale et des Juifs ; ils auront des idées justes sur la préparation à la prochaine guerre, et ils ne seront pas dupes des faux principes accrédités par la révolution. La crise économique, l'oubli de la religion, le malaise social des peuples chrétiens sont simplement et vivement décrits. La *Géographie de la France*, aussi heureuse que celle de l'Europe comme exécution typographique et distribution didactique des matières, a su s'affranchir également de la sécheresse des anciens manuels, sans tomber dans le mauvais esprit des nouveaux. De bonnes pages sur le caractère national, avec ses qualités et ses défauts, sur la prétendue moralisation par la science substituée à la foi, voire même un tableau de la progression effrayante des suicides, sont des leçons de choses aussi utiles que négligées partout ailleurs. Le *Précis de géographie ancienne* est court et suffisant. Un maître expérimenté sait ce que peut porter la mémoire des élèves et a le bon goût de s'y adapter.

II. — Les cours d'histoire de M. l'abbé Gagnol répondent à merveille au cours de géographie de M. l'abbé Dupont. Même art d'enchâsser dans une exposition méthodique, nourrie de faits, harmonisée avec les derniers programmes, l'enseignement religieux mis sous une forme polémique et apologétique. Pas une objection courante contre la Bible qui ne soit réfutée dans l'*Histoire ancienne*. Les ouvrages de l'abbé Vigouroux y sont passés en substance. Les erreurs échappées à des maîtres écrivains tels que M. Duruy sont relevées dans l'*Histoire romaine*, et le grand fait du triomphe chrétien après les persécutions y est rattaché a ses causes naturelles et divines. L'*Histoire de France* offre un récit vivant, attrayant, plein d'érudition, où les sottises débitées contre la vieille royauté française et le rôle de l'Église dans l'Europe au moyen âge sont réduites à l'état de légendes ou de mensonges.

En publiant une série de pareils volumes, l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne* fait honneur à son titre et rend un réel service.

H. CHÉROT, S. J.

Changarnier, par M. le comte d'Antioche. In-8 de II-487 p. 1891. Paris, Plon, Nourrit et Cie.

Changarnier est une des grandes figures de notre siècle, et il a enfin dans M. le comte d'Antioche un historien digne de sa mémoire. L'illustre soldat d'Afrique était richement doué : il avait des conceptions promptes rapidement suivies de l'exécution, un coup d'œil sûr qui embrassait l'ensemble et les détails des choses ; son talent militaire était de premier ordre ; il l'associait à l'esprit littéraire et il écrivait aussi bien qu'il gagnait les batailles. L'énergie était le fond de sa nature, mais une énergie qui n'excluait pas les qualités du cœur. Il s'attachait difficilement ; en revanche il était fidèle à ses amitiés. D'un patriotisme ardent, généreux et désintéressé, bien qu'ami de la gloire, il aimait passionnément la France ; tout ce qui tendait à l'abaisser ou à l'asservir révoltait son âme franche et droite. Il avait cependant, comme on dit, les défauts de ses qualités : sa vivacité était impatiente, il supportait mal la contradiction et prenait d'habitude le ton du commandement ; il n'était pas d'ailleurs exempt de vantardise et de quelque superbe. Ainsi nous apparaît-il dans ce volume qui raconte sa vie.

L'auteur le suit depuis sa naissance à Autun (1793) jusqu'à ses funérailles nationales (1877). Royaliste exalté, il est d'abord, sous la Restauration, lieutenant aux gardes du corps : il se distingue dans la guerre d'Espagne ; en 1825, il obtient le grade de lieutenant avec rang de capitaine dans la garde royale. En 1835 il part, en qualité de capitaine au 2e léger, pour l'Algérie où sa renommée grandira sans cesse. L'historien décrit ses exploits minutieusement, non sans chaleur. Changarnier fit surtout, avec autant d'intelligence que de courage et de bonheur, la guerre de montagnes : aussi l'appelait-on le *Montagnard dompteur*. Ses opérations sur Médéah et Milianah, sa traversée du col de Mouzaïa, ses quatre campagnes dans l'Ouarensenis et d'autres faits d'armes lui méritèrent l'estime profonde de ses chefs et l'attachement enthousiaste des soldats, qu'il électrisait de sa parole et dont il défendait les intérêts avec une bonté paternelle. Toutefois, le général Bugeaud, successeur du maréchal Valée au gouvernement de l'Afrique, eut avec lui, tout en rendant justice à son génie militaire et à ses services, des démêlés que signalaient ses rap-

ports acérés au ministre de la guerre. Il dut donc rentrer en France (1844).

Je passe sous silence les péripéties de sa vie militaire jusqu'au moment où les orages de 1848 le firent entrer dans la politique. Une immense popularité, dans l'armée surtout, accueillit son retour à Paris. Dès lors il se consacra tout entier à maintenir l'ordre dans la rue, faute de pouvoir l'établir dans le gouvernement. Élu député à l'Assemblée constituante (8 juin), commandant en chef des gardes nationales de la Seine (29 juin), il joignit ensuite à ce commandement celui de la 1re division militaire et de la garde mobile. Le 16 avril, avant d'être investi de cette autorité presque souveraine, il avait, dans l'effarement des pouvoirs publics, prévenu l'explosion d'une émeute. Le 29 janvier 1849, à propos de la réorganisation des gardes mobiles, et le 13 juin, à l'occasion de l'expédition de Rome, il comprima, sans verser une goutte de sang, des insurrections jacobines et socialistes qui allaient à nouveau mettre en feu la capitale. Une épée d'honneur, qu'il refusa longtemps, fut le témoignage de la reconnaissance publique pour l'énergique défense qui trois fois avait sauvé le pays.

Réélu député à l'Assemblée législative, Changarnier voulut, non seulement maintenir par sa vigueur la sécurité générale, mais encore déjouer la politique ambitieuse de Louis-Napoléon, qui allait par des voies tortueuses à un second Empire. Il ne croyait ni à l'intelligence ni à la bonne foi du président, et son dédain s'exprimait quelquefois dans ses conversations avec une violente désinvolture. Je ne le suivrai pas dans ces luttes longuement décrites par l'historien ; la perspicacité de Changarnier n'y fut pas en défaut, mais quoi qu'il ait pu dire plus tard pour sa justification, il se méprit, dans la droiture de sa confiance, quand il crut qu'un coup de force n'aurait jamais l'adhésion de l'armée ; du moins, refusa-t-il noblement les avances que lui fit le président pour l'associer à ses desseins. On sait le reste.

Dans son exil, qui se prolongea jusqu'en 1859, Changarnier supporta vaillamment sa mauvaise fortune ; il chercha des consolations dans le culte des lettres et les confidences de l'amitié. Après son retour en France (1859), il suivit d'un regard attristé le cours des événements. Sa pénétration politique ne se fit pas illusion sur les bases fragiles de l'Empire ; il comprit la portée

néfaste de la guerre d'Italie, de la lutte austro-prussienne en 1866 ; il prédit hardiment que nous serions attaqués par la Prusse, que nous resterions sans alliés dans cette crise terrible, et que l'unité allemande se referait contre nous. Quand la guerre eut éclaté (1870), il ne put, après les désastres de Vissembourg et de Reichshoffen, contenir son patriotisme. N'ayant pas obtenu de l'empereur un commandement, il dut se borner au rôle d'avocat consultant au 3e corps d'armée ; et là, bravant le feu de l'ennemi, il fut le témoin désolé des fautes calculées de Bazaine, commandant de l'armée du Rhin. Revenu en France, il plaida éloquemment à l'Assemblée législative en faveur de la paix, et présida impartialement la commission de revision des grades usurpés. C'est ainsi que sa verte vieillesse fut constamment dévouée au bien de la France.

Sous l'Empire, il avait conservé intacte, malgré des promesses séduisantes, l'unité de sa vie publique. Lié avec Thiers dont il eut le tort de ne pas comprendre l'ambition remuante et le libéralisme impuissant, avec Berryer, Montalembert, de Falloux et beaucoup d'autres personnages d'un grand renom, il se livrait au charme des causeries, il écrivait et recevait de tous côtés des lettres amies où se trahissaient, pour sa part, la gaieté, l'entrain, l'amour passionné de la France. Ennemi déclaré du despotisme, travailla loyalement (1852-1858), à ce qu'on appelait alors très faussement la *fusion*. Mais il ne saisissait ni les conditions essentielles d'une restauration monarchique, ni les résistances légitimes de M. le comte de Chambord, qui l'honorait de sa confiance, et avec lequel cependant il refusa, malgré des invitations pressantes, de conférer sur l'union de la maison royale. La fin de Changarnier ne démentit pas l'honneur de sa longue carrière. Il reçut les sacrements avec une foi profonde : « Voilà mon guide, » disait-il en montrant son crucifix.

Le récit, dans ce volume, est mouvementé, plein d'intérêt. Hommes et choses de ces temps troublés, tout est mis en lumière par les lettres, par les dialogues de tous ceux qui occupent la scène et par une infinité de renseignements. Seulement on ignore les sources, au moins pour la plupart, où l'écrivain habile a si bien puisé. Sans m'associer en tout à ses jugements, qui sont presque toujours ceux de Changarnier, je le remercie d'avoir rendu avec tant d'attrait la physionomie du héros, et je ne doute

pas que cette gratitude ne soit commune à ses nombreux lecteurs. Comme *desiderata* je lui demande, pour une seconde édition, un portrait de Changarnier et une carte des opérations militaires en Afrique. G. GANDY.

Ghazi Osman Pacha. *Souvenirs historiques de la guerre des Balkans*, par Levaux. 1 vol. in-8 de 180 pages. Liège, Jacques Godenne, 1891.

Osman Pacha a mérité le glorieux surnom de Ghazi (le Victorieux) par sa belle défense de Plevna, dans la dernière guerre turco-russe de 1877. Avec 50 000 fantassins et 80 pièces d'artillerie, il sut, pendant cinq mois, tenir en échec 150 000 hommes qui disposaient d'une nombreuse cavalerie et de 800 bouches à feu ; trois fois, dans de vigoureuses sorties, il infligea à l'ennemi de sanglantes défaites, et ce n'est qu'en voyant ses vaillantes troupes à bout de munitions, de vêtements et de vivres, qu'il se décida à percer, dans un suprême effort, les formidables lignes de l'armée russo-roumaine. Peut-être eût-il réussi, sans la blessure qui le mit hors d'état de continuer la lutte.

C'est le récit émouvant de ce glorieux fait d'armes que donne M. Levaux ; il est seulement regrettable que l'auteur n'ait pas joint à son livre une carte du théâtre de la guerre ; on ne saurait comprendre des opérations militaires qu'en les suivant sur des plans bien dessinés. P. MURY, S. J.

Le Tonkin français contemporain, par le docteur Edmond Courtois. In-4 de 399 pages. Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Après un préambule, récit de voyage dont le ton contraste avec le reste du livre, une suite de chapitres étudie le Tonkin sous ses différents aspects : l'habitant primitif et ses mœurs, l'étranger et ses chances de fortune, l'hygiène et ses principales difficultés pour l'Européen, le commerce et les produits du sol, l'administration française et indigène. M. Courtois, qui veut que nous gardions cette colonie, est loin pourtant d'être optimiste dans ses appréciations. Nous le croyons sincère quand il raconte ce qu'il a vu, mais nous lui refuserions la compétence nécessaire pour trancher bien des questions abordées dans le cours de l'ou-

vrage. Il a surtout des idées plus que singulières en fait de morale et de religion. E. SOULLIER, S. J.

La Turquie officielle. *Constantinople, son gouvernement, ses habitants, son présent et son avenir*, par Paul DE RÉGLA. In-16 de XIX-442 pages. Paris, ancienne maison Quantin, 1891.

Sous le pseudonyme Paul de Régla se cache un médecin, libre penseur et franc-maçon, comme il nous l'apprend lui-même à la page 416 de son livre. Aussi ne recommanderons-nous pas son œuvre à nos lecteurs; d'ailleurs, leur délicatesse serait choquée par certains détails trop *naturalistes* sur les mœurs de l'Orient, et leur foi catholique se révolterait contre des rapprochements odieux que l'auteur se permet de faire entre les croyances musulmanes et la religion chrétienne. Tout au plus peut-on signaler ce livre à ceux qui s'occupent d'études spéciales sur la Turquie. Ils y trouveront quelques données intéressantes sur le gouvernement de ce triste empire, voué à une dissolution prochaine.

P. MURY, S. J.

I. — **Origines de la revanche prussienne.** *La Reine Louise de Prusse*, par BONNAL DE GANGES, conservateur des archives du dépôt de la guerre, expulsé par ordre de la Prusse sous la présidence du conseil de M. Jules Ferry. In-18 de 222 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — **La Belgique livrée à l'Allemagne (1886-1891),** par FOUCAULT DE MONDION. In-18 de 302 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

I. — Les origines de la revanche prussienne remontent au berceau de ce siècle. L'histoire les a fait connaître; elle n'hésite pas à dire que la vraie cause de la guerre de 1806, principe des appétits tudesques, fut la convoitise du bien d'autrui. Jalouse de la suprématie française, désireuse de détruire la Confédération du Rhin, formée sous notre protectorat, et de fonder, à son profit, l'empire d'Allemagne, la Prusse renia les traités qui la liaient à la France et mit sac au dos pour combattre les vainqueurs d'Austerlitz. M. Bonnal de Ganges étudie spécialement le rôle très personnel que joua la reine Louise à cette époque. Ce rôle fut fatal à la Prusse.

Louise de Mecklembourg-Strelitz, née à Hanovre (1776), mariée (1793) au prince héréditaire de Prusse, roi (1797) sous le nom de Frédéric-Guillaume III, employa contre la France tout l'ascendant de son esprit et le charme de ses grâces, fut l'âme du parti militaire, souffla partout la colère, la haine, la vengeance. Sous son influence néfaste, les hostilités des salons précédèrent celles des camps, et les conversations des femmes ne furent plus que des « hymnes de guerre ». Elle parut à la tête de l'armée, habillée en amazone, portant l'uniforme de son régiment de dragons, et surexcita les troupes « jusqu'à la fureur ». Des officiers, soit des gardes du corps, soit des gendarmes, s'engagèrent par serment à assassiner Napoléon.

L'empereur, sachant que ses offres, ses traités étaient repoussés et violés, quittait Paris pour Mayence, le 25 septembre (1806). C'est à Bamberg, le 7 octobre, qu'il apprit officiellement la déclaration de guerre. La campagne ne dura que sept jours. Les Prussiens furent battus, écrasés le même jour (14 octobre) à Auerstædt par Davout, à Iéna par Napoléon qui, l'année suivante, remporta sur la Russie, alliée de la Prusse, les sanglantes victoires d'Eylau (8 février 1807) et de Friedland (15 juin). Quand il fallut traiter, la reine Louise de Prusse essaya vainement, à Tilsitt, de fléchir ou de gagner le vainqueur. Humiliée d'avoir causé la ruine de sa patrie, elle retourna à Memel, où la cour s'était réfugiée ; ses chagrins hâtèrent sa mort (1810).

Autour de la princesse sont groupés plusieurs personnages qui partagèrent ses sentiments et la secondèrent dans ses folles intrigues : Stein, Hardenberg, Blücher, Schornhorst, Gneisenau, etc. Cette page d'histoire va de 1795 à 1815. Bien qu'elle n'ait pas été étudiée aux grandes sources, elle renferme un nombre de documents assez considérable pour présenter un réel intérêt ; elle est vive et animée.

II. — L'idée de revanche, poursuivie pendant soixante ans, a été réalisée par le fils de la reine Louise, l'empereur Guillaume I[er]. On sait comment. La soif du sang et du pillage n'est pas encore éteinte, paraît-il. Pour une nouvelle invasion, des lignes stratégiques arrivent en grand nombre du cœur de l'Allemagne, pour s'arrêter brusquement aux portes de France, où elles constituent des déversoirs de régiments et de munitions pour la guerre future.

En même temps, les vainqueurs de 1870 ne se sont-ils pas ménagé un passage à travers la Belgique ?

La Belgique, dit M. Foucault de Mondion, a été livrée à l'Allemagne, dans une pensée de coopération aux projets d'envahissement et de démembrement de la France. Chargé d'une mission secrète qui avait pour objet de rechercher, soit à Bruxelles, soit à Berlin, les agissements de la diplomatie allemande dans ses rapports avec la neutralité belge, M. de Mondion eut la bonne fortune de pouvoir prendre connaissance de notes officielles, de pièces diplomatiques de premier ordre, entre autres d'un mémoire écrit sous l'inspiration directe du roi Léopold par M. Banning, directeur général au ministère des Affaires étrangères, mémoire intitulé : *Considérations politiques sur la défense de la Meuse*. Profitant de tous les documents recueillis, il publiait sous pseudonyme, il y a trois ou quatre ans, dans la *Nouvelle Revue*, des articles sur les relations étroites de la Belgique et de l'Allemagne, qui furent très remarqués [1]. Il a réuni dans ce volume et commenté les documents extraits des rapports diplomatiques entre ces deux pays :

1° L'Allemagne demande à la Belgique d'avoir une armée capable de tenir cinq jours; cela fait, le reste la regarde;

2° Elle lui demande de fortifier Liège et Namur, « la clef de la vallée de la Meuse », ligne d'opération extrêmement importante. Ces villes occupées, dès le début des hostilités, par les armées allemandes, leur serviraient d'appui pour envahir la France par la vallée de l'Oise ;

3° Le traité secret a été conclu avec l'Allemagne par Léopold II, en dehors du ministère, et signé en octobre 1887.

Cette grave question de la coopération de la Belgique neutre aux projets militaires de la politique allemande, a soulevé de vives discussions. M. de Mondion raconte la campagne menée par la presse à ce sujet, en France, en Belgique et en Allemagne. Mais il ne fournit pas la preuve absolue, palpable, de l'existence du traité, et la question est toujours en litige. Quoi qu'il en soit, son livre appelle l'attention d tous les esprits politiques.

AL. COURAT.

1. Mission et pseudonyme ont été dévoilés par le procès de la haute Cour.

I. — Y a-t-il des femmes dans la franç-maçonnerie? par Léo Taxil. In-8 de viii-404 pages. Paris, Noirot, 1891.

II. — L'Existence des loges de femmes affirmée par Mgr Fava, évêque de Grenoble, et par Léo Taxil. — Recherches à ce sujet et réponse à M. Auguste Vacquerie, rédacteur du *Rappel*, par Adolphe Ricoux. In-8 de 104 pages. Paris, Téqui, 1891.

III. — Les Francs-maçons ennemis de l'alliance franco-russe. In-18 de 35 pages. Paris, Téqui, 1891.

« En premier lieu, arrachez à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre, et faites-la voir telle qu'elle est. » Ces paroles de Léon XIII ont provoqué une série de révélations qui mettent à nu l'organisation intime, le but final et les résultats de la société. Il s'agit, en définitive, de remplacer le culte de Dieu par le culte du démon, en renversant toute autorité légitime. M. Léo Taxil complète ses importantes découvertes en dévoilant au grand public l'existence, les degrés, les rites sacrilèges et les pratiques immorales des loges androgynes. Il avait déjà dénoncé les *sœurs maçonnes*. « Le livre d'aujourd'hui est nouveau en ce qu'il dévoile les rituels de la maçonnerie palladique, sur lesquels j'ai enfin réussi à mettre la main ; en ce qu'il donne la liste complète, ville par ville, des trois cent quarante-trois loges androgynes existant actuellement en France ; en ce qu'il publie les portraits et les biographies des principales maçonnes de Paris. »

Après avoir parcouru les preuves accumulées par l'auteur, il est impossible de garder quelque doute. La plupart sont tirées des documents officiels de la franc-maçonnerie : rituels, comptes rendus, journaux, correspondance, discours, livres et imprimés divers autorisés par les chefs de la secte ; M. Taxil va jusqu'à donner l'adresse et le prix des divers fabricants ou débitants d'objets requis pour chaque initiation. D'ailleurs, Saint-Albin, dans les *Francs-Maçons;* Crétineau-Joly, dans son très curieux et très important ouvrage, *l'Église romaine en face de la Révolution;* le P. Deschamps et M Claudio Jannet, dans les trois volumes des *Sociétés secrètes*, et Mgr Fava, dans divers écrits très répandus, et notamment dans le *Secret de la Franc-*

Maçonnerie, avaient fait justice des négations intéressées des sectaires sur ce point particulièrement ignominieux de leur histoire. L'an dernier, M. Léo Taxil lui-même, dans une conférence publique faite à la salle des Capucines, établissait cette thèse sur les documents développés dans son livre, et ses contradicteurs n'avaient que des négations, du tapage et des injures à lui opposer. Au reste, pour qui a quelque peu étudié l'histoire des sectes qui ont fait la guerre à l'Église depuis les premiers siècles, cette intervention de la femme paraîtra tout à fait naturelle ; le contraire serait étonnant.

La franc-maçonnerie, en introduisant des femmes dans ses loges, a eu un double but : avoir à la portée de ses membres des instruments de plaisir et d'espionnage politique. Pour être édifiés sur le premier point, il suffit de lire les dialogues et les diverses formules d'initiation, les cantiques ou chansons en usage à certains jours de réunion, et tout un ensemble de poésies adoptées par les frères et sœurs pour leurs *divertissements mystérieux*. Ce n'est pas simplement de la gravelure, mais de l'obscénité la plus grossière, surtout quand on a la clef des sales équivoques dont cette littérature est pleine. On devine tout de suite que la corruption est ici un système de propagande et un moyen de river à jamais la chaîne des malheureuses victimes entraînées dans ces orgies.

Il n'est pas très malaisé de comprendre dans quel milieu se recrute ce personnel féminin : des filles compromises, des veuves, des divorcées. La rupture avec la famille est une condition requise. On comprend que nous glissions sur ce sujet ; M. Léo Taxil multiplie les citations ou les histoires, et c'est pourquoi son volume, malgré une louable discrétion, ne peut être mis entre toutes les mains.

Le second rôle de la sœur, principalement dans la maçonnerie palladique, est de favoriser les intrigues politiques ou autres des frères, en surprenant les secrets de leurs ennemis ou de leurs adversaires, et en paralysant leur décision ou leur prudence. Pour arriver à ce résultat, tous les moyens sont légitimes et louables, la séduction est le préféré. Pour s'en acquitter, un minois avenant, une intelligence au-dessus de la moyenne, beaucoup de dévergondage, sont évidemment requis. Il y a dans cette catégorie plusieurs bas-bleus dont le talent est incompris et la

vanité incommensurable. Cette tactique de la franc-maçonnerie expliquerait peut-être plus d'un point d'histoire contemporaine. A la fin du dix-huitième siècle et au commencement de celui-ci, il est certain que cet espionnage a été très actif et a livré à la secte d'importants secrets.

Dans les cérémonies d'admission des sœurs maçonnes aux divers grades d'Apprentie, de Compagnonne, de Maîtresse, de Maîtresse parfaite et de Sublime Écossaise, pour le rite d'adoption ; d'Élue et de Maîtresse Templière, pour la maçonnerie palladique, il y a un grand nombre d'épreuves, d'interrogatoires et d'évocations : les uns purement grotesques, d'autres cyniques, plusieurs d'un athéisme explicite, quelques-uns odieusement et froidement sacrilèges. Tout aboutit à l'adoration de Satan ; mais cela n'est pas spécial à la franc-maçonnerie féminine.

II. — Les accusations de M. Léo Taxil, que Mgr Fava corroborait de son témoignage public, ne pouvaient passer inaperçues. Les journaux francs-maçons se hâtèrent de protester et de nier. L'*Estafette* de M. Jules Ferry, le *Rappel* de M. Auguste Vacquerie, la *Justice* de M. Camille Pelletan se sont distingués par la vivacité de leurs démentis. Mal leur en est advenu. M. Adolphe Ricoux, ayant fait de nouvelles recherches sur ce sujet, les a mis au pied du mur dans une réplique péremptoire. M. Pelletan avait écrit que, depuis plus de vingt ans qu'il était franc-maçon, il n'avait jamais aperçu « l'ombre d'une femme dans une séance ». L'ex-frère Paul Stein lui a répondu que le 18 mars 1877, en l'hôtel du Grand-Orient de France, rue Cadet, dans la salle dite le *Grand Temple Rouge*, à une fête essentiellement maçonnique, assistaient de nombreuses sœurs, avec leurs insignes. M. Pelletan y était, et il a même félicité, dans un petit discours de circonstance, la sœur Sabatier, qui venait de déclamer une ode pathétique. C'est ce qui s'appelle proprement être pris la main dans le sac. Le *Gaulois*, de son côté, faisait au vieux Vacquerie une réponse aussi topique.

Ces dénégations, du reste, ne doivent étonner personne. Il y a quelques années, les francs-maçons soutenaient avec la même impudence et la même indignation qu'on ne s'occupait jamais de politique dans leurs réunions ; aujourd'hui ils s'en

vantent et se moquent des naïfs qui croyaient à leur parole.

Corrompre! voilà tout ce que la secte a fait pour les 2 850 000 femmes qui forment à peu près le dixième de ses adeptes dans le monde entier. Ces malheureuses étaient nées pour les grands devoirs et les pures affections de la famille et de la piété; les loges en ont fait un vil troupeau d'énergumènes sans religion et sans pudeur. Est-il permis d'espérer, pour l'honneur de notre temps, comme le dit Mgr l'évêque de Grenoble, « que ces hommes et ces femmes, ivres de volupté, à la façon des Ilotes à Sparte, feront horreur à toute personne qui lira le livre de M. Léo Taxil, et que la franc-maçonnerie sera jugée telle qu'elle est, c'est-à-dire une école de *lubricité* d'abord, puis une chaire d'*impiété satanique?* »

III. — Dans une courte brochure, l'ex-rose-croix Paul Stein dénonce les francs-maçons comme ennemis de l'alliance franco-russe et partisans de la réconciliation avec l'Italie. Il démasque en outre, avec nombreux détails, les manœuvres des sectaires formulant ce désir dans une conférence faite à la loge *le Globe*, à l'Orient de Vincennes, par le Fr. Blavier : « que l'Alsace-Lorraine demeure à jamais allemande ». Ce vœu antifrançais est tout naturel dans une association internationale et cosmopolite dont le premier dogme est l'abolition de l'idée même de patrie. Le moment de pareilles manifestations est assez mal choisi, et l'on conçoit que leur divulgation cause quelque embarras à ceux qui les ont faites, applaudies ou simplement tolérées.

ÉT. CORNUT, S. J.

De Marseille à Menton, par J. Adenis. In-12 de 396 pages. Paris, Hennuyer, 1891.

C'est une magnifique étape pour un touriste, ou plutôt une série d'étapes enchantées, que le chemin de *Marseille à Menton*. La vieille cité phocéenne est une porte ouverte sur l'Orient; Toulon, un poste maritime de premier ordre. Il suffit de nommer Hyères, Cannes, Grasse, les îles de Lérins, Nice, Monaco et Menton, pour évoquer l'image d'une terre et d'un ciel féeriques, un cadre merveilleux où s'agite, entre la Méditerranée aux flots azurés, les Alpes aux sites splendides, le Rhône au cours impétueux, et la Durance aux eaux froides, une vie de

plaisir. Tout n'est pourtant pas rose sur ces rives où les malades viennent chercher un air plus doux et un soleil plus vivifiant. A côté des plages où l'on s'amuse dans les fleurs et où l'on joue dans des palais luxueux, sont des recoins où la fièvre se cache, et des terres auxquelles un travail acharné peut à peine arracher une maigre nourriture. M. Adenis est un bon guide; nous croyons cependant qu'il eût été facile de nous donner plus de détails, et de les présenter avec plus de précision et d'intérêt. Son livre est une sorte de roman géographique; on y chercherait vainement la sûreté et la richesse d'un ouvrage de science; d'autre part, il n'a pas les allures vives et pittoresques d'une fantaisie. En littérature, comme en toutes choses, il faut prendre son parti et être décidément tout un ou tout autre.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **La Politique d'un saint** (*huitième centenaire de saint Bernard*), par Jean de Bonnefon. In-12 de xiv-292 pages. Paris, Dentu, 1891.

II. — **Au Séminaire**. *Saint-Sulpice et les Sulpiciens*, par M. l'abbé P. Fesch, vicaire à la cathédrale de Beauvais, directeur du *Bulletin religieux*. In-12 de 278 pages. Paris, Leday et Cie, 1891.

I. — L'année du centenaire de saint Bernard aura bientôt disparu; il n'est que temps de s'acquitter envers le livre que M. de Bonnefon lui a consacré. Aussi bien, en serait-il encore temps l'an prochain? Il y a des livres faits pour les circonstances; il ne faut pas être surpris qu'ils disparaissent avec elles. On pouvait s'attendre que l'auteur du *Pape de demain*, même en abordant un grand sujet, le mettrait à son niveau, et qu'il ne parlerait pas d'un réformateur comme saint Bernard sans faire allusion au temps présent. Ne demandons pas l'impossible à un journaliste. Ce n'est pas que personne doive suspecter ses bonnes intentions. Mais quand on est chroniqueur et que l'on touche à l'histoire, on en fait malgré soi l'équivalent d'une chronique.

Le titre même de l'ouvrage et celui de certain chapitre : « le Catéchisme des papes », n'étaient pas pour détruire cette impression; loin de diminuer, elle se confirme à la lecture. Dès les premières pages, l'historien d'occasion invite les évêques à cesser d'inutiles querelles; plus loin, il leur reproche de n'oser plus

faire entendre la vérité aux chefs. Ailleurs, il fait d'un illustre cardinal, dont la parole « vibre longuement », un autre saint Bernard ; il est vrai que c'est pour l'opposer au Souverain Pontife lui-même sous les traits d'Honorius II. Tout cela est frivole, et M. de Bonnefon nous donne là un saint Bernard de sa fantaisie. Où a-t-il vu, par exemple, que l'abbé de Clairvaux ait voulu avoir « un pape à lui », et qui prouve que son étonnement, après l'élection d'Eugène III, soit une feinte ? Quel texte du traité de la Considération peut établir que saint Bernard faisait peu de cas du pouvoir temporel ?

Eh ! qu'en termes naturels ces choses-là sont mises ! Tout est excessif dans cet ouvrage : éloges hyperboliques et style à l'avenant. Écoutons plutôt : « Cet homme eut deux génies, alors qu'il n'en faut qu'un seul pour être immortel. L'infinité, tel fut le caractère de l'œuvre du saint. » (P. 122.) « ... Il a cette puissance sans limite que deux êtres ont eue sur les peuples. » Quels êtres ? Vous ne devineriez pas les saints dont il s'agit. « ... On ne peut lui comparer que César et Napoléon... Et il est plus grand encore que ces colosses. » (P. 174.) « ... Au sein de cet homme de pierre qui roule les provinces pour appeler les pères comme les fils au combat, au milieu de ce caillou lancé sur l'Orient par la main de Dieu, est un cœur qui bat pour toutes les justes causes. » (P. 209.)

N'insistons pas. Qui dit trop ne dit rien, et c'est bien le cas ici. Cette apologie outrée de saint Bernard, comme politique, ne fait pas connaître le saint dans toute sa grandeur. Il n'y a guère moins de lacunes dans le livre de M. de Bonnefon, que de pages en blanc. L'éditeur les a fait compter dans sa pagination, et l'auteur estime sans doute que les lacunes remplissent un livre. Elles le font seulement paraître soufflé, essoufflé ou boursouflé. Voilà l'inconvénient, pour un reporter, de se hausser jusqu'aux grands sujets ; il est condamné à rester au-dessous.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus.

II. — M. l'abbé Fesch connaît bien le sujet qu'il traite, et son livre est vraiment un livre vécu. On le sent rien qu'à la profondeur des sentiments qu'il exprime. Le ton, d'ailleurs, est varié comme les impressions qui émeuvent les jeunes hommes rassem-

blés « au séminaire » : tantôt simple, gai, enjoué ; tantôt grave, mystique, débordant d'enthousiasme et de charité.

Tous ces souvenirs sont groupés sous des titres méthodiques, quoique la méthode, comme il convient à des souvenirs, ne soit pas toujours sévère : Issy et la vie à Issy ; Saint-Sulpice et la vie de l'âme, la vie du corps, la vie de l'esprit (ce chapitre précédé d'un autre qui résume les reproches faits aux sulpiciens) ; la vie du cœur, et deux chapitres supplémentaires, l'un où sont esquissées des physionomies de sulpiciens, l'autre qui nous révèle l'apprentissage de la vie d'apôtre par les catéchismes et la conférence des Œuvres. Pas un de ces chapitres où l'on ne rencontre des anecdotes piquantes, des souvenirs bien choisis, des citations heureuses.

Il y a même quelques citations superflues, qui viennent là sans qu'on en voie la raison, si ce n'est de varier la lecture. J'aime mieux (faut-il le dire, malgré l'abus que l'on fait aujourd'hui du *moi ?* mais ici le *moi* est discret) les souvenirs personnels où l'auteur retrace ses propres impressions. Il en faudrait citer quelques passages : par exemple, ses effusions sur la tombe de Paul Seigneret, le jeune martyr de la Commune ; les réflexions presque lyriques que lui inspire la visite au Saint Sacrement. Le style s'y élève avec le sujet et prend là de superbes envolées. Quelques pages plus intimes, comme celle sur la *circulaire* des anciens condisciples, ou sur une visite du cardinal Lavigerie dans son ancienne cellule, nous le montrent naturellement éloquent. On trouve aussi la note plaisante ; ce n'est pas toujours, semble-t-il, la meilleure. Dans « Un examen à Issy », il y a une verve écolière qui se traduit par des jeux de mots puérils. C'est que l'auteur est encore bien jeune pour écrire ses souvenirs : ils sont encore bien près de lui. La vérité y gagne, mais non pas toujours la perspective ; car tout est au premier plan, et il faut des lointains dans un tableau.

M. l'abbé Fesch défend, dans sa préface, la pensée qui lui a inspiré son livre. « Il n'y a rien là, dit-il, de cette égoïste et vaniteuse arrière-pensée de l'homme public qui écrit ses Mémoires pour exalter sa personne et rabaisser celle des autres. » Sans doute, ce sont les mémoires d'un séminariste plutôt que ceux de M. l'abbé Fesch, dont la personne apparaît pourtant quelquefois. Malgré l'intention pure, on se demande parfois, en lisant les pre-

miers chapitres : A quoi bon ? Mais en fermant le livre, qu'on lit tout d'une traite, cette question ne vous inquiète plus. Venger ses anciens maîtres des reproches qu'ils ne méritent pas, rappeler à ses confrères le temps heureux de leur jeunesse lévitique, apprendre au public, qui s'en préoccupe à l'heure qu'il est, ce que c'est qu'un séminaire, n'est-ce donc pas un résultat ? Quand on ne parle que de ce qu'on sait, on est toujours intéressant et rarement inutile.

L'attention publique se porte en ce moment sur l'action sociale du clergé, et ces deux livres en sont une nouvelle preuve. Qu'il se prépare dans les séminaires, ces écoles de discipline qui en valent bien d'autres, au grand rôle que peut-être l'avenir lui réserve ! mais pourquoi laisserait-il aux laïques le soin de lui donner des leçons ? N'a-t-il donc pas des maîtres dans son sein ?

A. DES GRÉES.

La Vie des Saints racontée à mes filleuls, par JOSEFA. In-8 de 350 pages. Tours, Cattier, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Il faut aimer les saints, c'est bien ; « les imiter c'est mieux ». Tel est le but de ces écrits faits pour l'instruction des enfants. L'auteur a choisi dans chaque siècle un martyr, un confesseur, une sainte femme, dont il esquisse les mérites et les vertus. Félicitons-le d'avoir su mettre à la portée des jeunes intelligences des récits très variés et fort édifiants. A. LEFÈVRE.

Vie de Mme Miquey *et Souvenirs de Mulhouse*, par l'abbé Jules WAGNER, avec introduction du R. P. JOSEPH. 1 vol. in-12 de 168 pages. Mulhouse, Gangloff, 1891.

Mme Miquey était une de ces chrétiennes selon le cœur de Dieu, qui cherchent leur sanctification dans l'accomplissement du devoir. Placée par sa naissance et par son mariage à la tête d'une grande fortune, elle marcha sans dévier vers le ciel, parce qu'elle comprit la mission de charité qui s'impose aux riches. Pendant une période de quarante années (1845-1886), depuis la mort de son fils en bas âge, toutes ses affections se reportèrent sur les malheureux auxquels elle servit de mère. « Dieu, disait-elle, m'a pris mon enfant pour me donner une famille plus grande et qui lui est infiniment chère, celle des malheureux. » La visite

des malades à domicile par les sœurs dévouées de Niederbronn, la fondation de l'ouvroir des dames pour les pauvres, l'organisation de secours pour les blessés et les prisonniers de la dernière guerre, l'établissement d'un orphelinat, d'un cercle catholique de jeunes gens, l'œuvre de la conversion des femmes déchues, telles sont les grandes institutions charitables que Mulhouse vit surgir, grâce à l'initiative ardente de Mme Miquey.

Pour suffire à tant de travaux, cette vaillante chrétienne puisait sa force dans la sainte Eucharistie et dans l'amour du divin Cœur. Un jour que son mari s'étonnait de lui voir laver sans dégoût les plaies d'une femme en haillons, elle répondit simplement : « Je me figure que je donne des soins à Notre-Seigneur lui-même. »

Nous félicitons M. l'abbé Wagner d'avoir conservé, dans son édifiante biographie, le souvenir d'une vie qui offre plus d'un trait de ressemblance avec celle de sainte Élisabeth ou de sainte Jeanne de Chantal. X..., S. J.

LITTÉRATURE

ROMANS

La Tradizione del Pensiero italiano, per Luigi Previti, S. J. In-8 de xv-592 pages. Rome, Befani, 1891.

Suivre la pensée italienne dans ses manifestations multiples, et en expliquer l'évolution par les influences extérieures ou les événements intérieurs, tel a été le but du P. Previti en réunissant ces articles publiés d'abord dans la *Civiltà cattolica*. Il s'agit, en effet, de faire passer sous les yeux du lecteur l'histoire de la politique, de la philosophie, de la littérature et de l'art, depuis saint Thomas et Dante jusqu'à Mazzini et Léopardi. Quels noms que ceux que nous venons de rappeler, et ceux de Pétrarque, de Boccace, de saint François d'Assise, de Fra Angelico de Fiesole, de Léonard de Vinci, de Laurent de Médicis, de Jules II, de Léon X, de Raphaël, de Michel-Ange, de Tasse, d'Arioste, de Jordano Bruno, de saint Philippe de Néri, de Palestrina, de Vico, d'Alfieri, de Manzoni, de Pie IX et de Léon XIII ! et que de problèmes religieux, historiques, philosophiques, que de questions

d'art ou de politique générale, soulevés à chaque pas durant cette course à travers les pays et les siècles les plus intéressants de l'humanité ! L'auteur les aborde avec les ressources d'un érudit et d'un philosophe chrétien. Ce qu'il écrit sur l'influence de la théologie, de la morale, du naturalisme et du mysticisme dans l'art et la poésie mériterait d'être médité par nos critiques et nos littérateurs. Si tous les côtés de cet immense sujet et toutes les solutions jetées en passant ne semblent pas étudiés avec un égal bonheur, le P. Previti a du moins le rare et précieux mérite de faire réfléchir sur de nobles et graves questions.

ÉT. CORNUT, S. J.

Louis XI à Péronne. *Drame en un acte et en vers*, par l'abbé A. Chaumont, licencié ès lettres. In-8 de 54 pages. Lons-le-Saulnier, Martin, 1891.

Ne pas sortir de son sujet est une qualité plus rare en vers qu'en prose. M. l'abbé Chaumont la possède. C'est l'entrevue de Louis XI avec Charles le Téméraire, à Péronne (1468), qu'il voulait mettre en drame ; il s'est enfermé dans la place avec ses trois principaux personnages, le roi de France, le duc de Bourgogne et son chambellan Philippe de Comines. Nous assistons avec lui moins à une action puissante et tragique, qu'à une série de scènes très psychologiques et très historiques. Peut-être, sans faire tort à l'analyse des sentiments, l'auteur aurait-il pu donner plus d'éclat à la colère du duc Charles, lequel, dit Comines « estoit terriblement esmeu contre le Roy, et le menassoit fort ». J'aurais aimé plus de relief favorable dans le rôle de ce même Comines, si conciliant, si ménager des intérêts de chaque parti, et aussi des siens propres : « Nous ne aigrismes riens, a-t-il rapporté, mais adoulcismes à notre povoir. » M. Chaumont l'a dépeint faisant surtout un marchandage et se mettant à prix. Dès lors, quel personnage représentera la vertu ou l'honneur, et excitera notre admiration ou notre pitié, car enfin le théâtre a pour but de nous émouvoir et de nous agrandir l'âme? Ce personnage-là est peut-être le duc ; à coup sûr, ce ne sera point Louis XI, fidèlement portraité, mais en laid.

M. l'abbé Chaumont possède son histoire et l'a étudiée aux sources ; il manie habilement le dialogue, il frappe un vers ferme, pittoresque et coloré ; s'il voyait le monde d'autrefois avec des

yeux qui rappellent moins la froide observation d'Alceste, il y découvrirait de quoi élargir la part du bien, sinon à titre de justice, du moins à titre de charité. Dans la politique de Louis XI, la fin ne saurait amnistier les moyens; mais encore cette fin était-elle l'unité de la France. Casimir Delavigne avait tout dit en un vers :

> De vices, de vertus quel étrange assemblage!
>
> (*Louis XI*, I, 3.)

H. CHÉROT, S. J.

I. — **Jehanne la Pucelle.** *Récit en vers*, par A. JUBERT. In-18 jésus de XIII-237 pages. Reims, Dubois-Poplimont, 1891.

II. — **La Bohémienne.** *Comédie en trois actes, en vers*, par Alexandre LEFAS. In-8 de 69 pages. Paris, V. Retaux et fils, 1891.

III. — **Poésies de Hippolyte Lucas :** *Heures d'amour*, 5e édition, et *Poésies inédites*, avec une préface de Jules SIMON et une notice historique. Petit in-12 de XXXIV-248 pages. Paris, Jouaust, 1891. Prix : 4 francs.

IV. — **Élévations poétiques.** *Poésies*, par Paul GABILLARD. In-18 de 177 pages. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix : 3 francs.

V. — **Italie,** *strophes et poèmes. La Route étroite*, avec préface de François COPPÉE, par Maurice FAUCON. In-18 jésus de VIII-202 pages. Paris, Lemerre, 1889. Prix : 3 francs.

VI. — **Dieu,** par Victor HUGO. 5e édition. In-8 de 268 pages. Paris, Hetzel, 1891. Prix : 7 fr. 50.

VII. — **Victor Hugo et son œuvre poétique.** Conférence par l'abbé J. L. LENOIR, professeur de rhétorique au collège d'Enghien. Brochure in-8 de 42 pages. Bruxelles, Duval et sœur; Paris, Vic et Amat, 1891. Prix : 1 franc.

VIII. — **Solitude.** *Stances et poèmes*, par Paul LESTOURGIE. In-18 jésus de 228 pages. Paris, V. Retaux et fils, 1891. Prix : 3 fr. 50.

IX. — **Poème de saint Benoît,** *patriarche des moines d'Occident*, d'après les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, par une bénédictine du Saint-Sacrement. In-12 de 194 p. Société de Saint-Augustin, 1891.

X. — **La Chanson** *des très humbles et très hauts faits de*

saint Martin, patron de la France, par Camille Appert. Petit in-16 de IV-110 pages. Société de Saint-Augustin, 1891.

XI. — Petite Géographie méthodique de la France, *en vers artificiels* sur quatre-vingt-six rimes différentes, par l'abbé Flèche. Nouvelle édition, revue et mise au niveau des programmes. In-18 de 67 pages. Paris, Lecoffre; Chartres, Selleret.

I. — Fontenelle écrivait jadis, à propos de la traduction en vers de l'*Imitation*, par le grand Corneille : « Si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrais peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de M. Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jésus-Christ*, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. »

N'y aurait-il pas lieu, presque toujours, de transcrire ce jugement en tête des chroniques rimées qui nous racontent la mission et les prouesses de la bonne Lorraine ? Et pourtant les chroniqueurs poètes ne se découragent point : l'histoire de Jeanne d'Arc est si belle, le récit, en prose, de ses exploits forme déjà un poème si divin, qu'il semble tout naturel d'y joindre un rythme et des rimes ; et les vers coulent, et les rimes tombent.

L'an passé, M. le baron de Barghon de Fort-Rion publiait sa *Chronique rimée* de *Jehanne d'Arc*, en dix-huit chants; cette année, M. A. Jubert publie *Jehanne la Pucelle*, un *Récit en vers*, en vingt-deux chants. Dans les deux volumes, même respect de l'histoire vraie et surhumaine de la Libératrice; même inspiration, bien chrétienne et bien patriotique.

Si, par impossible, Jeanne d'Arc était venue sauver la France, de par Dieu, entre le neuvième et le douzième siècle, elle aurait eu son trouvère, comme Roland et Charlemagne; et peut-être aurions-nous aujourd'hui notre poème épique national. L'épopée, signée Turoldus, conviendrait merveilleusement au récit de ce grand miracle et véritable *Geste de Dieu*. Le trouvère a manqué; et nous sommes loin, très loin, des temps épiques. La poésie moderne saisira-t-elle jamais la note juste, à l'unisson de cette incomparable épopée historique qui commence avec les « voix » de Domremy et qui finit dans les flammes du bûcher de Rouen, ou mieux dans les splendeurs du ciel ?

A notre humble avis, la simple histoire, les simples réponses

de Jeanne durant son procès, valent tous les poèmes passés et futurs; comme l'histoire véritable de la croisade vaut cent et mille fois les fictions et les fioritures de la *Gerusalemme liberata*. M. A. Jubert l'a compris; et, dans une *Préface* habile, il l'avoue; puis il s'explique. Il n'a pas voulu, dit-il, « poétiser » Jeanne d'Arc : ce qui était assez inutile; ni essayer une « œuvre d'imagination » : ce qui serait marcher sur les brisées de Chapelain; — mais tout bonnement endosser, autant que faire se peut en 1891, les idées et le style d'un trouvère contemporain de saint Louis. Son idéal serait d'avoir créé une *Chanson* de Jehanne la Pucelle, sans « procédés » modernes, comme les primitifs; son rêve poétique serait d'avoir côtoyé la prose, sans verser dans le prosaïsme.

M. A. Jubert a écrit son *Récit* (ou sa *Chanson*) à l'ombre de la basilique où l'étendard de Jeanne, après avoir été à la peine, fut à l'honneur. Puisse le *Récit en vers* du poète rémois faire admirer et aimer la Pucelle, qui conduisit à Reims le « gentil Dauphin », et qui lui dit, après le sacre royal :

> Gentil Roy...
> Or, est exécuté le plaisir du Très-Haut
> Qui voulait qu'Orléans fût sauvé de l'assaut,
> Et qu'ensuite dans Reims vous menât la Pucelle...
> (Page 153.)

II. — Tout est bien qui finit bien. Ce vieux proverbe servirait heureusement d'épigraphe à la *Bohémienne* de M. A. Lefas. Tout finit bien, dans la *Bohémienne;* et quand le rideau tombe, après le troisième acte, il n'y a plus qu'à s'écrier, comme l'honnête père de famille, héros de la pièce :

> ... Ma joie aujourd'hui ne pourrait se dépeindre,
> Et je chéris mon sort jusque dans mon tourment,
> Qui devait amener un si beau dénouement.

Beau dénouement, en vérité. M. Gontran, bourgeois libre penseur converti; son médecin, libre penseur, ébranlé plus qu'aux trois quarts; l'excellente dame Gontran qui était malade, guérie par la vertu des simples qu'une bohémienne vient de cueillir; Mlle Gontran, fiancée à un charmant voisin, architecte lettré,

> Qui voit tout en artiste, et qui parle en poète.

Enfin, la bohémienne, installée dans une maisonnette avec jardinet fleuri, pour jusqu'à la fin de ses jours.

Je me suis servi de l'expression : *rideau qui tombe*. Mais la comédie de M. A. Lefas subira-t-elle jamais le périlleux honneur d'une scène? J'ignore si l'auteur lui-même y a songé. Sa comédie (est-ce bien une *comédie?*) est une thèse semée des sentiments les plus louables, et débitée, ou débattue, entre les meilleures gens du monde. Ces choses-là et ces gens-là n'ont rien de commun avec ce qui se montre aux feux d'une rampe.

III. — Hippolyte Lucas, l'un des fondateurs de la Société des Gens de lettres, fondateur de la *Revue de Bretagne*, romancier, critique, journaliste, poète, bibliothécaire de l'Arsenal, et ami de M. Jules Simon, est né en 1807; il est mort en 1878. Il y a longtemps qu'on ne parle plus guère de lui.

Hippolyte Lucas, au dire d'Edmond About, « écrivait comme on aspire et on respire ». M. J. Simon, son compatriote et quasi contemporain, fit sa connaissance, voilà cinquante ans, dans une diligence; et c'est lui qui, tantôt octogénaire, présente au public cette réédition des *Heures d'amour*, « poésie sincère, s'il en fut ». Sincère, passe; mais nous nous garderons d'en recommander la lecture aux jeunes gens, même aux vieillards.

V. Hugo félicitait l'auteur d'être « un charmant poète, pas racinien du tout »; Hippolyte Lucas *pétrarquise*. Les *Heures* sont des sonnets d'un Pétrarque parisien (ou breton, hélas!) rimés pour une Laure quelconque; des airs de guitare, ou de biniou, « tendres et langoureux ».

Dans les *Poésies inédites*, ajoutées à la fin du volume, on trouve de jolies strophes, de courte haleine et aux demi-envolées; elles gazouillent gentiment et sautillent, sans s'élever, comme un oiseau qui aurait les ailes coupées.

IV. — *Élévations poétiques*, voilà un titre qui promet; cela sonne comme *Méditations* de Lamartine, *Contemplations* de Hugo. Pour un peu, on songerait aux pages sublimes que Bossuet a intitulées, comme M. Paul Gabillard : *Élévations*. Ne faisons point à M. Gabillard l'injure de le comparer à Bossuet; toute comparaison cloche, disaient les anciens. Cependant la petite note : *Prière d'insérer*, qui accompagne le volume, déclare que M. Paul Gabillard est « surtout un penseur » : ce qui le rapproche de Bossuet; mais il pense autrement. Il mêle même à ses graves *Élévations* certains petits airs de mandoline égrillarde et grivoise,

qui ne nous permettent point de recommander ses *Élévations*.

Du reste, M. Gabillard ne doit pas être encore un homme mûr. On voit, par l'un de ses poèmes, qu'il était conscrit en 1888, et comme quoi il fut mis à la salle de police, à Mamers, pour avoir dit « qu'un sergent est quelquefois un ours! » : ce qui est évidemment une figure, mais trop souvent vraie.

Le volume commence et se termine par un cri de foi, et à travers les quarante-trois pièces du livre, on rencontre plus d'une heureuse envolée. Si M. Paul Gabillard veillait un peu sur sa facilité, et beaucoup sur ses rêves, ce serait plaisir de le louer. Ses vers valent souvent mieux, beaucoup mieux, que ces deux lignes boiteuses de M. Paul Bourget citées en épigraphe :

Il est dur aux songeurs le siècle *dont* (?) nous sommes;
Pourtant j'ai *préservé* (?) mon intime idéal.

V. — *Italie*, de M. Maurice Faucon, n'est plus une nouveauté. Il est tard, pour en dire du bien; mais ici le proverbe a raison : « Mieux vaut tard que jamais. » M. François Coppée a loué, avant nous, M. Maurice Faucon, et il l'a loué en des termes que nous sommes heureux de lui emprunter; ils traduisent notre pensée, en prose d'Académie : « Ces poèmes... sont faits de main d'ouvrier, éloquents et sincères, et vous serez tous émus par le contraste qu'offrent les chants d'enthousiasme du jeune voyageur errant à travers l'Italie, et les sanglots du jeune malade tendant ses mains éperdues vers le Dieu crucifié. »

M. Maurice Faucon est chrétien; il est poète; il écrit en français. Voilà, en trois mots, un éloge qui ne s'applique guère qu'à lui, en cette triste fin de siècle; surtout si l'on ajoute que, même dans ces *Juvenilia*, sa muse est chaste : à peine, çà et là, quelques inspirations moins sévères, quelques images un peu plus jeunes.

Italie est comme une galerie de camées rapportés de la patrie de Giovanni Bellini, de Giotto, d'Orcagna et de Michel-Ange.

La *Route étroite* est un chapelet d'élégies et de poèmes intimes, de psaumes (si j'ose dire), comme, par exemple : *In te, Domine*, et *De profundis*. Je glane au hasard ces deux strophes :

Des roses blanches dans la main,
Le bonheur passa sous ma porte;
« Attends! criai-je, que je sorte!
Je te rejoins sur le chemin... »

Hors du seuil me voilà sorti ;
J'aperçus les dalles jonchées
De fleurs pâles et desséchées,
Et le bonheur était parti.

Bientôt, Dieu aidant, nous aurons la joie de saluer un autre volume de M. Maurice Faucon, et de l'applaudir.

VI. — Il est trop tard pour annoncer le gros volume qui ose s'intituler : *Dieu.* Il est daté de Jersey, 1855, et il a vu le jour en 1891, longtemps après la mort de Hugo. Le manuscrit dormait depuis trente-six ans dans ces tiroirs inépuisables, d'où les héritiers de l'*homme-océan* font sortir tant de productions inédites, productions qui n'ajoutent ni peu ni prou à la gloire du pauvre trépassé.

Dieu est-il bien, d'un bout à l'autre, l'œuvre de Hugo, sans addition ni retouche ? Ses héritiers l'affirment ; il faut les en croire. On y retrouve du reste le Hugo démesuré, extravagant, délirant, tel qu'il se montre partout dans ses derniers poèmes ; mais il est moins... drôle. Ailleurs, on rencontre des pages qui amusent, et des vers qui désopilent. Ici, tout est monstrueux, énorme, à l'ordinaire, mais d'une monotonie qui écrase. A peine deux ou trois idées grandes, exprimées avec mesure, comme, par exemple, *la Goutte d'eau ;* à peine, çà et là, des alinéas et des tirades vraiment hugotiques ; soit celle-ci :

... Les poètes sereins, ces frères de l'aurore,
Faits de la même pourpre et dorés du même or,
La Congrégation des Pères de Saint-Maur,
La grâce, le péché, l'oraison impétrante,
Les vingt-cinq sessions du concile de Trente,
Les feuillets sibyllins tombés on ne sait d'où,
Le livre turc, le livre hébreu, le livre hindou...

Etc., etc.

Cela c'est du Hugo tout pur ; à moins que ce ne soit du Vacquerie tout pur aussi ; car *Dieu* ressemble parfois étonnamment à *Futura.*

Dans ce pêle-mêle d'images, de rimes, de bruit, d'amplifications incohérentes et sans fin, Hugo est tour à tour instruit par une chauve-souris, un hibou, un corbeau, un vautour, un aigle, un griffon, un ange. Les bêtes et l'ange représentent, paraît-il, des systèmes de philosophie erronée ; le grand éclaireur, l'infail-

lible, l'unique, le penseur, c'est Hugo. Lui ! toujours Lui ! Rien que Lui ! « le poète serein ! » Il s'est tué à le dire pendant cinquante ans de sa vie, et ses éditeurs continuent à lui faire chanter cette chanson posthume. Et peut-être y a-t-il encore, ici ou là, entre les deux pôles, quelques braves gens qui s'imaginent que c'est arrivé.

Il faut les plaindre.

VII. — La conférence de M. l'abbé Lenoir, professeur au collège d'Enghien (Belgique), est moins une étude qu'un dithyrambe en l'honneur du poète qui jadis insulta le gouvernement belge et l'évêque de Gand :

> Et je fais mon devoir ; et c'est pourquoi, mes frères,
> Au dire du journal de l'évêque de Gand,
> Si je n'étais un fou, je serais un brigand.
>
> (*Année terrible.* Juin.)

La feuille de publicité jointe à la brochure renchérit encore : « Le voici, notre poète ! le voici tout entier, avec sa foi chrétienne, avec son culte patriotique, avec ses odes royalistes, ses chants napoléoniens, sa passion des enfants, ses élans d'amour pur, ses extases devant la grande nature. » — Que c'est beau ! que c'est beau !

Heureusement, à la fin de son discours, M. Lenoir nous explique lui-même qu'il n'a pas voulu montrer Hugo « tout entier » : « J'ai montré V. Hugo monarchiste ; je pourrais vous le dépeindre républicain, démocrate, radical, jacobin. Je vous l'ai montré chrétien ; vous le pourriez voir impie, gouailleur, métempsycosiste, panthéiste, insulteur de l'Église.... » et ainsi du reste. A la bonne heure ! M. l'abbé Lenoir, dans sa conférence, n'a prétendu louer que ce qui est louable ; en sa péroraison il fait les réserves ; il n'oublie point que chez Hugo,

> *Non* aux basques de *Oui* toujours se suspendit ;

et que l'accoutrement poétique de l'auteur de l'*Ane* est, comme celui de l'âne,

> Fait de plume d'archange et de poil de bourrique.

VIII. — L'auteur de *Solitude* « a vécu dans la solitude, et loin de tout commerce littéraire, n'a eu pour lui que ses impressions, ses souvenirs et quelques livres ». Il nous apprend (p. 49) qu'il

est né dans un « riant vallon... que baigne la Dordogne », et que son père fut quinze ans soldat de Napoléon, « fidèle à son étoile ».

Il suit de là que M. Paul Lestourgie ne doit plus être un tout jeune « habitant du Parnasse ». Toujours est-il que son œuvre est celle d'un chrétien (peut-être même faudrait-il dire davantage), qu'elle ressemble à une prière harmonieuse, se déroulant sans effort, parfois un peu longuement. Il est si malaisé de se borner, quand on a de belles idées à traduire ! Pourtant les odes sont magnifiques lorsqu'elles sont courtes ; les élégies sont touchantes quand elles finissent tôt ; Cicéron écrivait, voilà quelque deux mille ans : « Rien ne sèche plus vite qu'une larme. » Qui donc a le courage de lire Lamartine jusqu'au bout, quand il dépasse une centaine de vers ? *Solitude* compte trente-sept pièces, dont plusieurs sont gracieuses, semées de strophes charmantes : la *Vigne vendue*, où le poète conte ses souvenirs d'antan, est, sans faire injure à ses voisins, le meilleur des trente-sept poèmes.

M. Lestourgie craint, dit-il (il le dit en vers ; parole de poète n'est pas parole d'Évangile), que *Solitude* ne reste chez le libraire, « en un coin de l'étincelante vitrine » ; comme ces pauvres oiseaux venus des contrées lointaines à Paris, où on les enferme dans « une cage dorée ». Combien de recueils rimés ont, en effet, perdu la fraîcheur de leur couverture jaune, à force d'être exposés, sous verre, aux regards des passants ! Souhaitons à *Solitude* de n'être point un de ces oiseaux qui vivent, brillent et meurent en cage.

IX. — Parmi les illustres fondateurs d'Ordre, ni saint Benoît, le grand patriarche, ni ses admirables imitateurs, n'ont, comme leur séraphique frère François d'Assise, inspiré un *Fioretti*. Des poètes se sont rencontrés, dans toutes les familles religieuses, qui ont de leur mieux chanté la vie, le trépas, les miracles et la gloire de leurs bienheureux Pères en Dieu ; mais où sont les poèmes qui égalent le charme naïf et la grâce exquise des *Faicts et dicts de Monseigneur Sainct François ?*

Et pourtant, si les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand avaient eu l'avantage d'être traduits en français par Amyot, ou par saint François de Sales, quel aimable *Fioretti* nous aurions à la gloire du patriarche des moines, saint Benoît ! Qu'on s'imagine traduit

en prose du seizième siècle le passage du second livre des *Dialogues*, où saint Grégoire raconte la *Céleste entrevue* de saint Benoît et de sa sœur sainte Scolastique ! Quelles pages délicieuses !

Une religieuse bénédictine du monastère de Bourges a entrepris de mettre en alexandrins français divers traits et miracles du vénéré fondateur de la vie monastique en Occident. Son *Poème de saint Benoît* contient quarante-huit pièces, dont la plupart sont des récits. Transcrivons quelques-uns des titres les plus pittoresques, qui suffiraient à inspirer un trouvère chrétien : *la Sonnette brisée; la Coupe empoisonnée; le Démon assis sur une pierre; Un Cadavre rejeté par la terre; la Bouteille incassable*, etc. Ne croirait-on pas avoir sous les yeux la table de la *Légende dorée* du frère Jacques de Voragine ?

X. — La *Chanson des très humbles et très hauts faits de saint Martin* s'annonce avec un titre du douzième siècle ; elle n'a d'ancien que le titre. C'est un petit volume, divisé en vingt-six petits paragraphes ; de tout petits vers, dont les plus longs ne dépassent point huit syllabes ; les plus courts marchent ou sautent sur deux ou trois pieds. Exemple :

L'âme indignée,
Qu'en sa lignée
Un moine eût poussé sous l'acier,
Sitôt sonnées
Ses quinze années,
Son père l'engagea lancier.

Nous n'avons pas choisi cette strophe au hasard, mais parmi les meilleures. Les titres particuliers sont charmants et tirent l'œil, un peu comme les jolis filets rouges et bleus qui encadrent les pages : *les Enfances de saint Martin; Du Pauvre pendu que saint Martin ressuscita; Où saint Martin guérit une vache en délire*, etc. Comme nous l'avons dit plus haut, que ces récits seraient gracieux dans la langue d'Amyot !

XI. — Peut-être y a-t-il quelque présomption à placer l'œuvre modeste de l'abbé Flèche dans une série de volumes poétiques. Pourtant cette géographie des quatre-vingt-six départements, « sur quatre-vingt-six rimes différentes », vaut bien (même comme poésie) bon nombre d'ouvrages rimés ; sans compter qu'elle est

beaucoup plus utile. Plus utile certes que les vénérables et très ennuyeuses *Décades* de Lancelot. D'abord, elle sert à prouver la variété des syllabes finales françaises, puisque l'abbé Flèche en a choisi quatre-vingt-six — et même quatre-vingt-neuf; car les départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin sont encore ici à leur place, marqués d'un trait noir. Ensuite cette géographie s'apprend sans peine et se retient sans effort. De sept ans à quatre-vingt-six et au delà, on retient aisément des distiques comme celui-ci :

> Seine-et-Oise a Versaille (s) au château sans pareil,
> Pontoise, Rambouillet, Mante (s), Étampes, Corbeil.

Nous pouvons affirmer, par expérience personnelle, que les vers de l'abbé Flèche se fixent profondément dans la mémoire. Nous savions, par exemple, trente ans après les avoir appris, ces deux vers de la première édition :

> Dans la Sarthe est le Mans, fameux par ses poulets,
> Mamers aux vieux fossés, la Flèche et Saint-Calais ;

aussi avons-nous été un peu étonné de lire ceux-ci, à la place des autres qui rimaient si bien :

> Dans la Sarthe est le Mans qui soutint plus d'un siège,
> Mamers et Saint-Calais, la Flèche au beau collège.

Le beau collège de la Flèche est pour nous un beau souvenir; mais la guerre de 1870 a chassé les « poulets » du pays manceau, fameux par ses chapons. — Avec les noms des préfectures et sous-préfectures, combien de détails curieux, en tout genre, on apprend dans cette géographie ! les distiques, les notes, les notices, tout en est plein. Ce petit livre est une encyclopédie, mais qui peut tenir dans une tête de dix ans et au-dessous.

V. DELAPORTE, S. J.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Association catholique (Paris, boulevard Saint-Germain, 262). — Octobre. — Étude historique sur le régime représentatif, *G. de Pascal.* — Le mouvement représentatif professionnel au congrès de Malines, *comte de Ségur-Lamoignon.* — Les Syndicats professionnels et les États libres du Dauphiné au congrès des Œuvres de Valence, *S.-L.* — L'Union des syndicats agricoles de Normandie, *L. Delalande.* — Le Centenaire juif, *S.-L.*

Bulletin de la Société générale d'Éducation et d'Enseignement (Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35). — Octobre. — La gratuité de l'enseignement primaire en Angleterre, *L. de Crousaz-Crétet.* — L'enseignement primaire et les conseils généraux, *F. Gibon.* — Le Cercle catholique des étudiants de Paris, *A...* — — Essai d'une bibliographie historique de l'enseignement secondaire et supérieur en France avant la Révolution, *A. Silvy.*

Bulletin de l'Institut catholique de Paris (Paris, rue de Vaugirard, 74). — Octobre. — La rentrée, *Mgr d'Hulst.* — La réunion de la rue de Sèvres, *J. de Valence.* — La fondation d'une école de médecine à Paris, *Dr Le Bec.*

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Octobre. — Les honoraires de messes, *J. R.* — Lettre encyclique sur le Rosaire. — Lettre de Léon XIII à l'épiscopat d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie sur les duels.

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 septembre. — Le quatrième congrès de Malines, *Mgr d'Hulst.* — Portraits contemporains : Miribel. — L'ostension de la sainte robe du Christ à Trèves, *abbé Kannengieser.* — La question juive en Russie, *J. Angot des Rotours.* — Le crime et l'imitation, *L. Proal.* — Le grand Sylvain, *P. de Barneville.* — Études littéraires (Deux penseurs : l'abbé Roux, la comtesse Diane), *A. du Pradeix.* — Le Clergé français en Espagne pendant la Révolution (fin), *G. de Grandmaison.*

10 octobre. — Une révolution en Israël, *Mgr Meignan.* — Portraits contemporains : M. Alexandre Dumas fils. — La France et l'Angleterre en Chine, d'après la correspondance inédite du général de Palikao, *vicomte H. Begouen.* — La question des enfants, *H. Joly.* — Le grand Sylvain, *P. de Barneville.* — La négociation du Concordat, *A.-J. Rance-Bourrey.* — Saint Barnabé, *baron E. de Mandat-Grancey.* — L'ordre de Malte, *L. de la Brière.*

Cosmos (Paris, rue François Ier, 8)

— 26 septembre. — Production artificielle de la pluie, *C. Maze*. — Les puys domitiques, *colonel Poupon*. — La machine Wimshurst; expériences de cours et applications thérapeutiques (suite), *E. Ducretet*. — Le congrès scientifique international des catholiques en 1894, *A. Poulain*. — La viticulture en Palestine, *A. Diesnis*. — Les grandes manœuvres ; la soupe en marche, *G. Béthuys*. — La science et le miracle dans le christianisme (suite), *P. Courbet*. — Le gyroscope électro-magnétique et les champs magnétiques tournants, *W. de Fonvielle*. — Les lignites en Italie, *Dr A. Battandier*. — L'insecte à cire de la Chine, *J. P.*

3 octobre. — L'Institut agricole de Beauvais, *C. Crépeaux*. — Les ponts militaires aux grandes manœuvres, *G. Béthuys*. — Études sur la destruction des animaux mammifères dans les temps historiques, *J. Malinowski*. — La science et le miracle dans le christianisme (fin), *P. Courbet*. — La conservation du vin en bouteilles, *Dr A. Battandier*.—La machine Wimshurst (fin), *E. Ducretet*. — Analogies morphologiques et physiologiques des différents groupes de la classe des champignons, *A. Acloque*.

10 octobre. — Bradyte, *F. Martial*. — Institut maritime des Tamaris, *E. Charles*. — Moteur Adam à gaz à quatre cylindres, *G. de Dubor*. — Revue de chimie appliquée, *E. Maumené*. — Un pont-levis. — Les bévues scientifiques d'un soi-disant adversaire de la Bible, *J. d'Estienne*. — La génération des minéraux métalliques dans la pratique des mineurs du moyen âge, *A. Daubrée*.

17 octobre. — Canon démontable, système Pierre Lycondis, *commandant Grandin*. — La consoude du Caucase, *G. Legros*. — Éclairage électrique d'une maison particulière, *de Contades*. — Expositions à Rome, *Dr A. Battandier*. — Le Toddy, *Fourques*. — Analyse des eaux, *A. Berthier*. — Dissolution du zinc dans les acides. — La puissance développée par le cyclone de la Martinique. — La génération des minéraux métalliques dans la pratique des mineurs du moyen âge (fin), *A. Daubrée*. — Une observation sur le ver de terre, *P. du Pré-Collot*.

Économiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 26 septembre. — Les dettes publiques, *P. Leroy-Beaulieu*. — La pêche fluviale au point de vue économique et budgétaire. — Une Étude pour servir à la psychologie du socialisme allemand. — La presse indigène dans l'Inde. — Les impôts sur le revenu avant 1789.

3 octobre. — Le socialisme et la Papauté. — Le commerce extérieur en France et en Angleterre. — Le divorce en France et aux États-Unis. — Le mouvement économique et social aux États-Unis. — Le Chili hier et aujourd'hui.

10 octobre. — Un recul général de la France en Afrique et dans le monde : la perte du Touat après la perte de Madagascar. — Les accidents du travail et le congrès de Berne. — Les finances de la Russie. — Les Anglais dans l'Inde et l'éducation des indigènes. — L'avenir financier de l'Espagne, du Portugal et de la Grèce.

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15).—1er octobre. — L'enseignement du latin en Alsace-Lorraine (suite), *abbé E. Marin*. — Un jubilé scolaire, *E. Ragon*. — Échos des distributions de prix.

16 octobre. — L'orthographe latine, *E. Ragon*. — Une question de grammaire, *E. Perrin*. — L'Université catholique de Paris, *Mgr d'Hulst*.

Franc-maçonnerie démasquée (Grenoble, boulevard de Bonne, 1). — Septembre. — Les Francs-Maçons à Madagascar. — A bon entendeur, salut! — Pochon, Cocula et Chena-

vas. — Revue des Revues maçonniques.

Journal du droit canon et de la jurisprudence canonique (Paris-Auteuil, avenue de Versailles, 95). — Septembre. — Le divorce devant les Assemblées législatives de France, *chanoine Allègre*. — Léon XIII et la question sociale ; commentaire de l'Encyclique « Rerum novarum », *abbé A. Lury*. — Résumé de quelques causes présentées devant la Sacrée Congrégation du Concile. — Actes du Saint-Siège.

Magasin littéraire (Gand, rue Haut-Port, 52). — 15 septembre. — Villiers de l'Isle-Adam, *H. Bordeaux*. — Les réfugiés du coup d'État en Belgique (suite), *P. Wauwermans*. — Cauchemar japonais, *E. de Groote*. — Néo-mysticisme flamand, *H. Carton de Wiart*.

Musica sacra (Toulouse, rue Bonrepos). — Septembre. — Conseils et notions pratiques pour la bonne exécution, à l'église, de la musique et du plain-chant (suite), *Comire, S. J.* — Musique : Accompagnement d'orgue de l'office de Notre-Dame de Lourdes (suite), *A. Kunc*.

Nature (Paris, boulevard Saint-Germain, 120). — 26 septembre. — Vélocipédie, *G. Cornié*. — L'étude des courants aériens par les ballons libres, *A. Londe*. — Les corbeaux sont-ils utiles ou nuisibles à l'agriculture ? *A. Larbalétrier*. — Les deux phares du cap Fréhel, *H. Fourtier*. — Le champignon parasite des criquets, *A. Giard*.

3 octobre. — Le cyclone de la Martinique, *G. T.* — Les expériences de Lauffen-Francfort, *E. Hospitalier*. — L'artillerie de la marine française, *L. Renard*. — Les mines d'or du Transvaal, *L. de Launay*. — Les roches à figures animées, *G. T.* — Association française pour l'avancement des sciences, *J. Léotard*.

10 octobre. — Les courses et les courses de chevaux, *P. Mégnin*. — Le Notoryctes typhlops, *Dr E. Trouessart*. — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier*. — Une chenille végétale, *V. Brandicourt*. — Régulateur-obturateur. — Chalumeau à essence minérale.

17 octobre. — Les ambulances en carton aux grandes manœuvres, *J. Comportey*. — Le cyclone de la Martinique. — Fontaine lumineuse de table et de salon, *X....* — Action mécanique du vent dans les ouragans, *G. Tissandier*. — Les eaux de Paris, *G. Richou*. — Les fusils de chasse, *F. Landrin*.

Notes d'art et d'archéologie (Paris, rue de la Chaise, 20). — Septembre. — Silver Dollar. — L'église de Saint-Sulpice de Favières, *A. Bouillet*. — Excursion à travers le pays de la curiosité (fin), *G. de Roton*.

Nouveau Dictionnaire d'Économie politique (Paris, rue Richelieu, 14). — Quinzième livraison — Propriété (Droit de), *Courcelle-Seneuil*. — Propriété intellectuelle, *A. Darras*. — Proudhon, *Mme C. Royer*. — Prud'hommes (Conseils de), *A. Renouard*. — Quesnay, *G. Schelle*. — Reboisement, *D. Zolla*. — Régie, *M. Delanney*. — Rente (Loi de la), *Courcelle-Seneuil*. — Rentes sur l'État, *J. Lacroix*. — Retraites, *Hubert-Valleroux*. — Réunions territoriales, *M. Harbulot*. — Revenu (Impôt sur le), *E. Campagnole*. — Ricardo (David), *Vidal-Naquet*. — Richesse, *A. L.* — Saint-Pierre (l'abbé de).

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er octobre. — Journal d'une futile excursion à Paris, *Carlyle*. — L'Europe et l'Alsace-Lorraine, *Th. Funck-Brentano*. — Coordination de nos connaissances morales et politiques (fin), *Courcelle-Seneuil*. — L'Insurrection algérienne en 1871, *A. Rambaud*. — La Bohème

diplomatique (suite), *P. de Mori.* — La littérature contemporaine en Espagne, *L. Quesnel.* — L'éducation de la femme, *A. Lampérière.* — Manuscrit trouvé chez un fou, *F. Marade.* — Protection et libre échange à la Chambre des députés, *M. Charnay.*

15 octobre. — Le mouvement catholique et la politique générale, *J. Bonjean.* — L'insurrection algérienne de 1871, *A. Rambaud.* — Paris aux courses, *Croqueville.* — La guerre civile du Chili, *M. Ibañez.* — La Bohème diplomatique (fin), *P. de Mori.* — Le mal d'écrire, *A. Albalat.* — Les vignes : la gerbebaude, *B. d'Orenzoff.* — Les disparus : le général Boulanger; Parnell, *F. Loliée.* — Le projet Brisson, *commandant Z.*

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Octobre. — La très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, déclarée patronne du Congo. Lettre apostolique de S. S. le pape Léon XIII. — Le quatrième congrès général des catholiques à Malines. — Le protestantisme et la Compagnie de Jésus à Tournai au XVI[e] siècle (fin), *L. Delplace.* — Le rôle des langues orientales dans l'étymologie contemporaine (fin), *H. Lammens.*

Réforme sociale (boulevard Saint-Germain, 174). — 1[er] octobre. — L'internationalisme dans les questions sociales, *E. Cheysson.* — La participation et le malentendu social, *E. Brelay.* — Le livre de raison et la finance d'un bourgeois de Lille sous Louis XIV, *A. Houzé de l'Aulnoit.* — De l'alcoolisme, particulièrement en Bretagne, *D[r] P. Jousset.*

16 octobre. — Les grèves des verriers du Bordelais, *Princeteau.* — L'internationalisme dans les questions sociales (fin), *E. Cheysson.* — La liberté ouvrière et le mouvement socialiste, *S. Dean.* — Une enquête sur la propriété et la culture dans le Boulonnais, *C. Furne.* — Chronique du mouvement social, *A. Fougerousse.*

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Octobre. — La question des deux Amalaire. — Les persécutions des trois premiers siècles de l'Eglise. — Le congrès de Malines et ses travaux de section. — La théorie de l'art pour l'art au congrès de Malines.

Revue bleue (Paris, boulev. Saint-Germain, 111). — 26 septembre. — Les « vingt et un ans » de la République, *P. Laffitte.* — Danton et la politique étrangère de la Révolution, *A. Rambaud.* — La fille de M. Michel, *P. Gauthiez.* — Le bilan de l'enseignement secondaire, *H. Depasse.* — La fédération australienne, *J. Berland.*

3 octobre. — Esquisses de mœurs anglaises, *Arvède Barine.* — La guerre de 1870, d'après le maréchal de Moltke, *A. Rambaud.* — La volonté du bonheur, *J. Case.* — Histoire des réputations littéraires ; l'immortalité du nom et l'immortalité de l'œuvre, *P. Stapfer.* — Comment je devins conférencier (fin), *F. Sarcey.*

10 octobre. — Les idées modernes dans les livres de M. de Vogüé, *H. Bérenger.* — La volonté du bonheur (fin), *J. Case.* — Le journal hier et aujourd'hui, *E. Dubief.*

17 octobre. — La leçon du boulangisme, *P. Laffitte.* — Symbolistes et décadents d'autrefois, *R. Rosières.* — Une vertu qui s'en va : l'admiration, *V. Honcey.* — La politique anglaise et l'Egypte, *E. M.*

Revue Canadienne (Montréal). — Septembre. — Le P. E. Hamon et l'émigration canadienne *A. de B.* — Étude archéologique (fin), *N.-E. Dionne.* — La reine d'Hawaï, *G. Sauvin.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Septembre. — M. le chanoine Pantaléon Mury, *M. Delsor.* — Les élections aux États généraux

de 1789, dans les districts réunis de Colmar et de Schlestadt (suite), *G. Danzats*. — La Prusse et sa révolution intérieure de 1802 (suite), *E. E. Wildrebe*. — Journal intime de Charles Grad (suite), *J. G.*

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux). — 25 septembre. — L'œuvre scolaire de la Révolution, *E. Allain*. — La commune de Bourg avant 1789 (suite), *F. Lacoste*. — Le livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc, *Dubédat*. — Étymologies girondines, *H. Caudéran*.

10 octobre. — La commune de Bourg avant 1789 (suite), *F. Lacoste*. — Les larmes de Madeleine, *A. Charaux*. — Congrès géologique international, *H. Caudéran*.

Revue catholique des Institutions et du Droit (Grenoble, Grand'rue, 4). — Octobre. — Les syndicats agricoles et la décentralisation, *G. Moullié*. — Les attributions de l'État (suite), *A. Onclair*. — De la crise agricole et de la dépopulation en France, *Ch. Boullay*. — Les projets de loi sur les associations depuis 1870 (fin), *J. Terrel*.

Revue chrétienne (Paris, avenue de l'Observatoire, 11). — Octobre. — Les conditions morales d'une renaissance religieuse, *R. Allier*. — La Suède et la révocation de l'Édit de Nantes, *F. Puaux*. — Prière et travail, *Stevenson*. — Les origines du pessimisme dans la société et les lettres françaises, *D. Bourchenin*. — Elizabeth Barrett Browning et Robert Browning, *A. B.*

Revue de la jeunesse catholique (Paris, boul. Saint-Germain, 262). — Août-septembre. — Le Mont-de-piété, *L. Cornudet*. — La ligue et son principe (fin), *P. du Magny*. — Deux mots de géographie, *Ismail*. — Les orateurs de la Révolution (fin), *H. Rubat du Mérac*. — Essai sur la Chesnaye, *E. Reynès*. — Octave Feuillet, *P. Lefébure*.

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 24 septembre. — Chronique, *J. Gauthier*. — Quelques discours de distributions de prix : M. Brédif, M. Compayré. — Concours d'agrégation en 1892.

1er octobre. — Chronique, *J. Gauthier*. — Thèses de M. Ferdinand Brunot, *M. P.* — Concours d'agrégation en 1891 : agrégation de grammaire.

8 octobre. — A propos des lectures choisies de J.-J. Rousseau (édition Rocheblave), *E. Chauvelon*. — Thèses de M. Edouard Cat, *M. P.* — Concours d'agrégation en 1891 (fin).

15 octobre. — Chronique, *J. Gauthier*. — Concours d'agrégation en 1892. — Nécrologie : Léon Béquet.

Revue de Lille (Lille, boulevard Vauban, 60). — Octobre. — Études de littérature anglaise, *A. de Margerie*. — Le droit d'accroissement, *comte de Vareilles-Sommières*. — L'Église dans la reconstruction de la France en 1800, d'après M. H. Taine, *N. Boulay*. — Récents travaux sur Bossuet, *C. Looten*. — La question ouvrière dans l'encyclique « Rerum novarum », *P. Fristot, S. J.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er septembre. — M. de Villèle et l'opposition royaliste de 1815, *C. de Mazade*. — Dans l'Ouest africain, *R. de Segonzac*. — La madone de Buzowiska ; mœurs Houtsoules, *L. Lozinski*. — Léonard de Vinci savant, *G. Séailles*. — Le poison, *J. Reibrach*. — Les manœuvres navales de 1891. — Les banques en Alsace-Lorraine depuis l'annexion, *A. Raffalovich*. — Louis Feuerbach, d'après une publication récente, *G. Valbert*.

15 septembre. — La Bérésina : extrait des Mémoires du général

baron de Marbot. — Le théâtre des princes de Clermont et d'Orléans, *V. du Bled.* — Les gueux de mer : Philippe II et Guillaume d'Orange, *Jurien de la Gravière.* — La littérature française sous Henri IV : Antoine de Montchrétien, *G. Lanson.* — Cinq mois de politique italienne, février-juin 1891, *G. Giacometti.* — Femmes slaves : Ursa et Stanko, Bozena et Bozidar, *L. de Sacher-Masoch.*

1er octobre. — L'homme d'affaires de la Restauration : M. de Villèle et le ministère de six ans, *C. de Marade.* — La question des dîmes au pays de Galles et l'agitation non-conformiste, *J. Decrais.* — L'état d'âme d'un moine de l'an 1000; le chroniqueur Raoul Glaber, *E. Gebhart.* — Les retraites ouvrières et les syndicats, *duc de Noailles.* — Le maréchal Macdonald, *C. Rousset.* — Deux missions françaises dans la boucle du Niger, *G. Valbert.*

15 octobre. — Le maréchal Macdonald (fin), *C. Rousset.* — La conscience et ses transformations, *A. Fouillée.* — La liberté d'association, *P. Dareste.* — Les lais de Marie de France, *J. Bédier.* — La France, l'esclavage africain et le droit de visite, *A. Desjardins.* — L'Italie économique, *V. Pareto.*

Revue des questions historiques (Paris, rue Saint-Simon, 5). — Octobre. — L'histoire primitive d'Israël, *abbé F. de Moor.* — L'organisation des Églises chrétiennes au IIIe siècle, *C. de Smedt, S. J.* — L'influence politique du Père Joseph, *O. Vigier.* — La révolution de juillet 1789, *M. Sepet.* — Saint Théognius, évêque de Bételie, en Palestine, *Van den Gheyn, S. J.* — Les derniers travaux sur l'histoire des persécutions de l'Église, *Dom F. Cabrol, O. S. B.* — Le voyage de Philippe-Auguste à Tournai en 1187, *A. d'Herbomez.* — Les universités françaises avant 1789, *abbé C. Douai.*

Revue des Sciences ecclésiastiques (Amiens, rue Bellevue, 28). — Septembre. — Des confréries (suite), *A. Tachy.* — La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé (suite), *chan. H. Didio.* — Commentaire sur la bulle « Apostolicæ sedis » (suite), *Dr B. Dolhagaray.*

Revue du Lyonnais (Lyon, rue Stella, 3). — Septembre. — Notes de l'abbé Ranchon, curé de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (1752-1805), *abbé Duplain.* — Chazay-d'Azergues en Lyonnais (fin), *L. Pagani.* — Le poète Bérenger de La Tour et ses œuvres, *H. Vaschalde.* — Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), *J. Denais.*

Revue du Midi (Nîmes). — Septembre. — L'idée religieuse dans la haute critique, *C. Delfour.* — Un Missionnaire au XIXe siècle, *A. Ricard.* — Les sources de l'histoire des Camisards, *L. Baragnon.* — La province du Gévaudan, *Ollier.* — Les anges roses (suite), *P. Dax.*

Revue du Monde catholique (Paris, rue des Saints-Pères, 76). — Octobre. — Le contrat de travail, *E. Van der Smissen.* — La déclaration de guerre en 1870 (fin), *F. Pichereau.* — La France et le Tonkin, *L. Robert.* — Une artiste slave, *C. Bader.* — Le mouvement social, *M. Guérin.* — A travers les Alpes autrichiennes, *G. Maury.* — Les premiers âges de l'homme (fin), *comte de Maricourt.* — Frère André : épisodes de la guerre de 1870-1871, *capitaine Blanc.*

Revue ecclésiastique de Metz. — Octobre. — La Rédemption dans le Nouveau Testament (fin), *A. C.* — Les cas réservés (fin), *J.-B. P.* — Les évêques de Metz du Xe au XIIIe siècle (suite), *F. Chaussier.* — Les catacombes de Rome (suite), *V. H.* — Études critiques sur le transformisme (suite), *E. Paulus.*

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er octobre. — Le Père Huc et ses critiques, *H. d'Orléans*. — Les événements de Chine. — Le Céleste-Empire et sir Robert Hart, *L. Radiguet*. — A propos du débarquement de Sigri, *Le Nocher*.

15 octobre. — La question du Touat, *Sidi*. — Recensement du Canada, *E. Rameau de Saint-Père*. — Le pays des Somalis, d'après *Brichetti-Robecchi*. — Exploration Gaillard sur la Sangha.

Revue générale des sciences pures et appliquées (Paris, rue Saint-André-des-Arts, 58). — 30 septembre. — Les procédés nouveaux pour le raffinage de l'acier, *M. Le Verrier*. — Le congrès d'hygiène de Londres, *L. Olivier*. — La méthode des abaques et ses récents progrès, *M. d'Ocagne*. — Revue annuelle de géologie, *G. Carez*.

Revue Philosophique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Octobre. — Sur la loi de conservation de la vie, *Errera*. — De la possibilité d'une méthode dans les problèmes du réel (suite), *Evellin*. — Les espaces géométriques, *Calinon*. — Enquête sur les idées en général, *Th. Ribot*.

Revue Scientifique (Paris, boulevard Saint-Germain, 111). — 26 septembre. — Les nouvelles méthodes d'observation en astronomie, *W. Huggins*. — Causes de la variation chez les êtres organisés, d'après *C.-V. Riley*. — Les accidents de chemins de fer, *D. Bellet*.

3 octobre. — Les courbures des plantes, *F. Darwin*. — L'Exposition française de Moscou, *A. Moreau*. — L'électricité et la matière, *A. Badoureau*. — La psychologie des lézards, *J. Delbœuf*. — L'inondation du désert du Colorado, *J. Heard*.

10 octobre. — La natalité dans les communes rurales en France, *A. Dumont*. — Les courbures des plantes, *F. Darwin*. — Le soi-disant vol des araignées, *F. Terby*. — Le crime, le climat et la nourriture, *L. Proal*.

17 octobre. — Les instituts bactériologiques en France et à l'étranger, *E. Duclaux*. — La vie des insectes aquatiques, *L.-C. Miall*. — Droiterie et gaucherie, d'après *D. Wilson*. — Le choléra en Espagne pendant l'année 1890, d'après *Hauser*. — L'unification de l'heure au congrès géographique de Berne, *E. Mareuse*. — La grande muraille de la Chine, *E. Martin*.

Science catholique (Paris, rue de l'Abbaye, 13). — Octobre. — L'encyclique *Rerum Novarum* et les principes de l'ordre économique, *G. de Pascal, miss. apost*. — Le plan de la Genèse et les générations du ciel et de la terre, *A.-J. Delattre, S. J.* — Tertullien selon M. Courdaveaux, *D. F. Cabrol, O. S. B.* — Le Dieu suprême d'après le Bhagavata Purana, *A. Roussel*.

Tour du Monde (Paris, boulevard Saint-Germain, 79). — 26 septembre. — La Sardaigne, *G. Vuillier*.

10 octobre. — A travers l'Arménie russe, *B. Chantre*.

Union économique (Paris, place du Palais-Royal, rue de Valois, 2). — Octobre. — Le juste salaire d'après l'Encyclique sur la Condition des ouvriers, par M. Ch. Périn, *L. de B.* — Du rôle de l'Église dans la formation des valeurs mobilières, *P. L. de Besse*. — Un programme de socialisme d'État en Autriche, *H. Garreau*. — Les droits protecteurs produisent le bon marché, *H. Garreau*.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American Ecclesiastical Review (New-York). — Octobre. — L'État et les sociétés incomplètes dans l'État, *R.-J. Holaind, S. J.* — Le ministère de catéchiste. — Une légende de Notre-Dame, *H.-T. Henry.* — Irregularitas ex hæresi, *P.-G. Putzer.* — L'Église et la langue irlandaise. — Lettres sur l'art chrétien.

Boletin da Sociedade de Geographia de Lisboa (Lisboa, imprensa nacional). — Neuvième série, n°s 10, 11 et 12. — Victoires de Amda Sion, roi d'Ethiopie. — Projet d'une école coloniale portugaise. — L'Afrique (la question soulevée dernièrement entre l'Angleterre et le Portugal, considérée au point de vue du droit international). — Terrains et agriculture du district de Mossamédes.

Boletin de la Real Academia de la Historia (Madrid). — Juillet-septembre. — Révolte de Arévalo contre la donation faite de cette ville par Charles-Quint à Germaine de Foix, et première campagne de saint Ignace de Loyola, *Z. Gomez Rodriguez.* — Préhistoire de Jumilla (Murcie), *J. Vilanova.* — Carthagène des Indes. Bulles et documents inédits, touchant l'érection de sa cathédrale en 1538, *L. Jiménez de la Llava.* — Épigraphie romaine de Talavera de la Reina, *F. Fita.* — Le *fuero* municipal de Nájera, *C. Garran* et *F. Fita.* — Le *fuero* de Brihuega, *F. Fita.* — Cavernes préhistoriques de Perales de Tajuña, *J. C. Garcia.* — Trois nouveaux manuscrits arabes, *F. Codera.* — Variétés : Documents inédits relatifs à Fray Bernal Buyl, Frey Jorje et Christophe Colomb ; — Bulle inédite d'Eugène III ; — Inscriptions romaines.

Octobre. — Cartulaire de Saint-Dominique de Silos, *F. Fida, B. Oliver, M. Danvila.* — Tolède : guide artistique et pratique par le vicomte de Palazuelos, *P. de Madrazo.* — Mémoire présenté au concours sur ce sujet : « Jovellanos », *M. Menendez y Pelayo.* — Ecrits de Fray Bernal Buyl, ermite de Montserrat, *F. Fita.* — Deux lettres inédites de saint Michel de los Santos.

Catholic World (New-York). — Octobre. — La valeur de l'archéologie chrétienne pour l'enseignement, *Mgr R. Seton.* — Puebla, *Ch.-E. Hodson.* — Le Dr A. White, sur le don des langues accordé à saint François Xavier, *Th. Hughes, S. J.* — Vie du P. Hecker, *W. Elliott.* — Les lois indiennes au Canada, *J.-A.-J. Mackenna.* — Les Juifs dans l'ancienne histoire de l'Espagne, *M. Parez Villamil.*

Ciudad de Dios (Madrid, Pontejos, 8). — 20 septembre. — Fr. Luis de Léon. — Le Centenaire de Fr. Luis de Léon à Salamanque. — Notes inédites de Fr. Luis de Léon sur la correction de la Bible. — Climatologie, *A. Rodriguez.* — Problèmes scientifiques-religieux, *J. Rodriguez.* — Scènes de Lourdes, *E. Esteban.*

5 octobre. — Lettres inédites du bienheureux Alonso de Orozco. — Littérature légère, *Fr. Blanco-Garcia.* — Le son articulé, le téléphone et le phonographe, *J. Fernandez.* — Poésie, *R. del Valle-Ruiz.* — Revue scientifique. — Observations météorologiques (Valladolid).

Civiltà Cattolica (Rome). — 3 ocobre. — La musique sacrée et les prescriptions ecclésiastiques. — L'Encyclique *Rerum novarum* sur la condition des ouvriers. — Les rubriques préceptives et directives. — Les victimes du divorce. Récit.

17 octobre. — Encyclique de Notre

Saint-Père le Pape Léon XIII sur le Rosaire. — Le Vatican en automne 1891. — Système physique de saint Thomas. — Les excavations récentes dans la nécropole de Vulci. — Les victimes du divorce. Récit. — Sciences naturelles.

Literarische Rundschau (Fribourg en B.). — Octobre. — Nouvelles poésies catholiques, *van Heemstede*. — Schâfer, La tâche de l'exégèse d'après son développement historique, *Hoberg*. — Weiss, Apologie du christianisme, du point de vue des mœurs et de la civilisation, *Rosler*. — Cathrein, Philosophie morale, *Pruner*. — Schiesl, La distinction objective entre les péchés mortel et véniel, *Wirthmüller*. — Hümmer, La doctrine de saint Grégoire de Nazianze sur la grâce, *Ehrhard*. — Discours sur la question sociale, *Keppler*. — Pillet, Jus canonicum, *Heiner*. — Lôher, Guide de l'archiviste, *Tumbült*. — Dresdner, Histoire intellectuelle et morale du clergé italien aux xe et xie siècles, *Ratzinger*. — Hansjakob, Berthold le Noir, *von der Vengen*.

Lyceum (Dublin). — Octobre. — A nos lecteurs (annonce de changement de direction). — La genèse d'un réformateur social (F. Lasalle). — Israël et Égypte. — James Russell Lowell. — Sur l'enseignement du droit en Irlande. — Le précurseur de Shakespeare dans le drame.

Monat-Rosen, organe de la Société des étudiants suisses (Bâle). — 15 septembre. — Les publications du centenaire de saint Louis de Gonzague, *J. Sédify*. — La jeunesse catholique belge, *M. Moap*. — Études de géologie biblique, *R. de Gérard*. — De l'avenir des phtisiques. — Après la fête centrale de Schwyz, *J. Quartenoud*. — Programme des cours de l'Université de Fribourg (1er sem. 91-92). — Un roman nouveau. — Poésies.

The Month (Londres). — Octobre. — La sainte Robe de Trèves. — L'occupation italienne de Rome, 1870-1891, *W. Kenworthy Browne*. — Un devin moderne, *Rev. J. Robinson*. — Mémoires du cardinal Erskine, *Rev. J. Morris*. — Un village des Pyrénées, *T.-L.-L. Teeling*. — Personnages distingués irlandais du xvie siècle : le Père Henry Fitzsimon, *Rev. E. Hogan*. — Hors de l'Église, *Rev. W. Humphrey*. — Les sœurs de charité et la laïcisation, *A. F. Day*. — Le Scythe et l'épée, roman, *J. S. Fletcher*.

Studien op godsdienstig, wetenschappelijk en letterkundig gebied (Utrecht). — Août. — Empirisme et criticisme : le professeur Van der Wyck hier et aujourd'hui, *J. Kerlen*. — La liberté du chrétien, *F. A. L. Smit*. — Anatomie et histologie à l'aide des coupes microtomiques, *H. Bolsius*. — La vie de saint Ignace de Loyola, *T.*

Septembre. — L'histoire nationale par P. Louwerse, *W. Wilde*. — Annotations sur la théorie de l'évolution, *G. Van Heyst*. — Bibliographie.

Zeitschrift für katholische Theologie (Innsbruck). — Octobre. — Dœllinger (II), *E. Michael, S. J.* — Sur la valeur intrinsèque de la satisfaction du Sauveur, *F. A. Stentrup, S. J.* — Le psaume III, *J.-K. Zenner, S. J.*

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *septembre* — 20 *octobre*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

BÉCEL (Mgr). — *Souvenirs du pèlerinage de Sainte-Anne.* In-16 de II-264 pages. Vannes, Galles, 1891.

BELLAMY (l'abbé). — *La vie surnaturelle considérée dans son principe.* In-8 de VII-343 pages. Paris, Retaux, 1891. Prix : 4 francs.

BOILEAU (l'abbé M.-J.). — *Paraphrase du Cantique des Cantiques.* In-16 de 46 pages. Paris, Retaux, 1891.

BOTTALLA (P.), S. J. — *Storia della vita e della dottrina del grande apostolo S. Paolo.* In-18 de 336 pages. Turin, Marietti, 1891.

BROGLIE (l'abbé de). — *Un essai de solution des difficultés du protestantisme contemporain :* l'Individualisme dogmatique. In-8 de 77 pages. Paris, de Soye, 1890.

CAVAGNIS (Mgr). — *Nature de l'autorité juridique et publique de l'Église, et le libéralisme juridique.* Traduction française par M. l'abbé Duballet. Brochure in-8 de 91 pages. Paris-Auteuil, bureau du *Journal du Droit canon,* 1891. Prix : 2 francs.

Chrétien sanctifié (*Le*), suivi d'un *Traité sur la prière,* d'après le vénérable SARNELLI, Congr. S. S. Red. In-12 de 581 pages. Paris, Haton, 1892. Prix : 2 francs.

COZON (A.), de la Société de Marie. — *L'Exercice de la présence de Dieu.* In-12 de 81 pages. Paris, Retaux, 1892. Prix : 1 franc.

DIDIOT (chan. J.). — *Cours de théologie catholique.* II. Logique surnaturelle subjective. Grand in-8 de XVI-557 pages. Lille, Lefort, 1891.

FILLION (L.-Cl.), P. S. S. — *La sainte Bible commentée d'après la Vulgate et les textes originaux.* T. III, fascicule III : Esther, Job. In-8 de 206 pages. Paris, Letouzey et Ané, 1891. Prix du fascicule : 3 francs.

Gouthe-Soulard (Mgr), archevêque d'Aix. — *Discours et allocutions.* In-18 de 447 pages. Aix, Makaire, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Hausherr (M.), S. J. — *Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio.* Editio tertia emendatior. In-24 de 178 pages.

Henriot (l'abbé). — *Saint Pierre :* son apostolat, son pontificat, son épiscopat. Grand in-8 de xxi-541 pages. Lille, Desclée, 1891. Prix : 5 francs.

Katholische Flugschriften (Brochures catholiques).

1. Luther und die Ehe. — 2. Der offene Brief des Evangel. Bundes an die katholischen Bischœfe. — 3. Das Christusbild in S. Petersdom. — 4. Die Segnungen der Reformation. — 5. Rom und die sociale Frage. — 6. Luther's « Freiheit eines Christenmenschen ». — 7. Ignatius und Luther. — 8. Socialdemokraten und Jesuiten. — 9. Was kann uns helfen? — 10. Das « wallende Blut » zur « Wahrung der protestantischen Interessen ». — 11. Die Socialdemokratie bei Licht besehen. — 12. Die Jesuiten nach unparteiischen Zeugnissen. — 13. Im Dom zu Kœln. — 14. Die Karthæuser von London. — 15. Die Moral der Jesuiten und ihre Angreifer. — 16. Katholische Missionsthætigkeit in Afrika. — 17. Der Darwinismus. — 18. Kann ein Katholik Socialdemokrat sein? — 19. Die Læugnung der Gottheit Christi ein Frevel am deutschen Volke. — 20. Protestantische Agitation gegen die Jesuiten. — 21. Die Protestkirche zu Speyer und die Protestation von 1529. — 22. Die katholische Landbevœlkerung im socialdemokratischen Zukunftsstaate. — 23. Die Kuttenangst der Liberalen. — 24. Lutherfestspiel oder Lutherhohnspiel? — 25-26. Das Heil ausser der Kirche im Widerschein der protestantischen Presse. — 27. « Schwindler und Beschwindelte ». — 28. Das Martyrium Philipp's des Grossmüthigen in seinem wahren Lichte. — 29. Aloisius von Gonzaga. — 30. Toleranz der Calvinisten. — 31. Der heilige Rock zu Trier. — 32. Der ewige Pressjude. — 33. Aus dem Dunkel zum Licht. — 34. Die Paritæt in Preussen und dem Reiche. — 35. Gemischte Ehen beurtheilt nach christilichen Grundsætzen. — 36. P. Moriz Thoman, ein deutscher Zambesi-Missionar.

Série de 36 brochures in-32 de 80 pages environ. Berlin, Librairie de la *Germania*, 1891. Prix de chaque brochure : 10 pfennig.

Le Camus (l'abbé E.). — *La théologie populaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Conférences prêchées à Paris. In-12 de vii-221 pages. Paris, Letouzey et Ané, 1891.

Le Doré (R. P. A.). — *Les Sacrés Cœurs et le vénérable Jean Eudes, premier apôtre de leur culte.* 2 vol. in-8 de xxxi-418 et ix-412 pages. Paris, Lamulle et Poisson, 1891.

Poey (l'abbé P.). — *Le Catéchisme catholique.* Commentaire littéral et pratique. In-18 de 760 pages. Paris, Lamulle et Poisson, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Régnon (Th. de), S. J. — *Études de théologie positive sur la Sainte Trinité.* Première série : Exposé du dogme. In-8 de xi-514 pages. Paris, Retaux, 1892. Prix : 7 fr. 50.

Wetzer und Welte's. — *Kirchenlexicon* (Encyclopédie de théologie catholique). 2e édition, par le cardinal Hergenrœther et le Dr F. Kaulen. 7e volume. Grand in-8 de 2108 colonnes. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891. Prix : 11 mark.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour 1891. In-24 de 558 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891.

Badier (J.). — *Éléments d'algèbre.* In-12 de ii-400 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

— *Éléments d'arithmétique.* In-12 de iii-256 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

— *Éléments de cosmographie.* In-12 de vi-216 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

Bertrand (A.). — *Lexique de philosophie.* In-16 de xv-220 pages. Paris, Delaplane, 1892.

Bournand (F.). — *Histoire de l'art chrétien des origines à nos jours.* Deux vol. in-8 de iv-324 et 396 pages. Paris, Bloud et Barral. 1891.

Charpentier (l'abbé). — *Le livre de la famille.* In-18 de 432 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

Drincourt (E.). — *Traité de physique* rédigé conformément aux nouveaux programmes de 1891. In-18 de viii-768 p. Paris, A. Colin, 1891.

Golesco (D. de). — *Réflexions morales et religieuses;* leçons de sagesse chrétienne proposées par un père à sa fille. 2 vol. in-18 de iv-337 et 313 pages. Bruxelles, Schepens, 1890.

Leray (P. A.), Eudiste. *Quelques faits d'instinct mis en face du transformisme* Brochure in-4 de 11 pages. Paris, rue François Ier, 8. 1891.

Officier supérieur de réserve (Un). — *Manuel complet du soldat français.* Petit in-32 de 320 pages. Paris, Lamulle et Poisson, 1891. Prix : 75 centimes.

Vallet (P.), P. S. S. — *La vie et l'hérédité.* In-12 de xi-388 pages. Paris, Retaux, 1891. Prix : 3 francs.

Schuler (G. M.). — *Der Materialismus.* Gewürdigt durch Darlegung und Widerlegung. In-8 de 294 pages. Berlin, Librairie de la *Germania*, 1890. Prix : 3 mark.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Adenis (J.). — *De Marseille à Menton.* In-16 de 396 pages avec cartes et gravures. Paris, Hennuyer, 1892.

Allain (E.). — *L'œuvre scolaire de la Révolution* (1789-1802). In-8 de vii-436 pages. Paris, Didot, 1891.

Bazin (l'abbé G.). — *Vie de Mgr Maret;* son temps et ses œuvres. T. III. In-8 de xv-528 pages. Paris, Berche et Tralin, 1891.

Berti (G.-L.) et Lopez (Th.), O. S. Aug. — *Ecclesiasticæ historiæ breviarium* continuatum usque ad annum 1889. Editio novissima. 2 vol. in-8 de xvi-448 et 456 pag. Valladolid, Miñon, 1889.

Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique, avec illustrations documentaires. 2 fascicules in-8 de 144 et 288 pages. Paris, Picard. Prix de chaque fascicule : 2 fr. 50.

Decorsant (L.). — *Louis Windthorst en Allemagne et le rôle du clergé en France.* In-12 de 77 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

Delplace (L.), S. J. — *Le protestantisme et la Compagnie de Jésus à Tournai au* xvi[e] *siècle.* In-8 de 70 pages. Bruxelles, Vromant, 1891.

Deporter (commandant). — *La Question du Touat;* Sahara algérien : Gourara, Touat, Tidi-Kelt; caravanes et transsaharien. Brochure in-8 de 67 pages avec une carte. Alger, Fontana, 1891.

Didierjean, S. J. — *Jeunes chrétiens de notre temps.* Quinze notices biographiques. In-8 de viii-428 pages. Paris, Retaux, 1891. Prix : 5 francs.

Duhr (B.), S. J. — *Pombal, sein Charakter und seine Politik.* In-8 de 182 pages. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891. Prix : 2 mk. 30.

De Smedt (Ch.), S. J. — *L'Organisation des Églises chrétiennes au* iii[e] *siècle.* Brochure in-8 de 37 pages. Paris, *Revue des Questions historiques,* 1891.

Dias de Carvalho (Henrique Augusto). — *Expedicão portugueza ao Muatiânvua.* 1884-1888. I. Descripção da viagem à Mussumba do Muatiânvua. Vol. I. De Loanda ao Cuango. In-8 de 628 pages, avec gravures et cartes. — II. Methodo pratico para fallar a lingua da Lunda. In-8° de 391 pages. — III. Ethnographia e historia tradicional dos povos da Lunda. In-8° de 731 pages illustré. Lisbonne, Imprimerie nationale, 1890.

— *Memoria á Lunda ou os estados do Muatiânvua* dominios da soberania de Portugal. In-8° de 422 pages. Lisbonne, imprimerie Adolpho, Modesto et C[ie], 1890.

Étude critique sur l'opuscule : De Aleatoribus, par les membres du séminaire d'histoire ecclésiastique établi à l'Université catholique de Louvain. In-8 de 133 pages. Louvain, Vanlinthont, 1891.

Gagnol (l'abbé M.). — *Histoire du moyen âge.* In-18 de xv-551 p., avec cartes et gravures. Paris, Poussielgue, 1892.

Galbert de Bruges. — *Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre,* avec une introduction et des notes par H. Pirenne. In-8 de xlii-202 pages. Paris, Picard, 1891. Prix : 6 francs.

Gottlieb. — *Christ oder Antichrist?* Beitræge zur Abwehr gegen Angriffe auf die religiœse Wahrheit. T. I. *Briefe aus Hamburg.* 3e édit. T. II. *Der Krach von Wittenberg.* Deux in-8 de 683 et 686 pages. Berlin, Librairie de la *Germania*, 1889. Prix : 4 mk. 20 chaque vol. T. III. *Wittenberg und Rom.* I. Die sociale Befæhigung der Kirche in protestantischer Beleuchtung. (Par P. Heinrich.) In-8° de 264 pages. Berlin, 1891.

Healy (J.), D. D., LL. D., M. R. I. A. — *Insula sanctorum et doctorum*, or Ireland's ancient schools and scholars. In-8 de xviii-638 p. Dublin, Sealy, Bryers and Walker, 1890.

Jean (A.), S. J. — *Les Évêques et les Archevêques de France depuis* 1682 *jusqu'à* 1801. In-4 de xxv-544 pages. Paris, Picard, 1891.

Kerviler (R.). — *Cent ans de représentation bretonne.* Deuxième série : l'Assemblée législative (1791-1792). In-8 de 100 pages. Paris, Perrin, 1891.

Ludwig (D.-A.). — *Quellenbuch zur Kirchengeschichte für Freunde derselben, insbesondere für Studierende und praktische Theologen.* Tome I. Depuis les origines jusqu'à Constantin. In-8 de vii-331 pages. Davos, H. Richter, 1891. Prix : 6 francs.

Marbot (Général baron de). — *Mémoires.* Tome III. In-8 de 445 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Marques (Agostinho-Pisenando). *Expedição portugueza ao Muataianvo*, 1884-1888. *Os climas e as producções das terras de Malange á Lunda.* In-8 de 717 pages, illustré. Lisbonne, Imprimerie nationale, 1890.

Mazon (A). — *Quelques notes sur l'origine des Églises du Vivarais.* T. I. In-18 de 323 pages. Privas, Imprimerie centrale, 1891.

Michel (L.), S. J. — *Vie de saint Louis de Gonzague*, par le P. Cépari. Nouvelle édition. In-8 de xi-490 pages avec illustrations. Einsiedeln, Benziger, 1891. Prix : 10 francs.

Michel (G.) et Renouard (A.). — *Histoire d'un centre ouvrier.* Les concessions d'Anzin. In-18 de xii-288 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Parent (P.-A.), O. C. D. — *Abrégé de la vie de saint Jean de la Croix.* In-12 de xii-168 pages. Nantes, Monastère des Carmélites, 1891. Prix : 1 fr. 25 ; la douzaine : 12 fr.

Ricard (Mgr). — *L'abbé Combalot.* L'action catholique de 1820 à 1870. In-18 de xvi-656 pages. Paris, Gaume, 1891.

Rinn (L.). — *Histoire de l'insurrection de* 1871 *en Algérie.* Grand in-8 de 671 pages (avec deux cartes). Alger, Jourdan, 1891.

Robert (F. des). — *Le cardinal de Lattier de Bayane*, d'après ses souvenirs inédits (1739-1818). Brochure in-8 de 97 pages. Paris, Picard, 1891.

ROBINET DE CLÉRY (A.). — *Lasalle.* D'Essling à Wagram. In-8 de 222 pages avec carte et gravures. Paris, Berger-Levrault, 1891. Prix : 5 francs.

ROUGÉ (Vicomte O.-J. DE). — *Géographie ancienne de la basse Égypte.* In-8 de XII-176 pages. Paris, Rothschild, 1891.

SCHRADER (F.). — *L'Année cartographique ;* supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie. Premier supplément : octobre 1891. Petit in-folio de 3 feuilles. Paris, Hachette, 1891. Prix : 3 francs.

STEIN (P.). — *Les Francs-Maçons ennemis de l'alliance franco-russe.* Brochure in-18 de 35 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 30 centimes.

Supplément au livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg en Suisse. Brochure in-8 de 73 pages. Montpellier, imprimerie L. Grellier, 1891.

TARNIQUET (abbé G.). — *Le premier Français martyrisé au Japon*, ou Vie du vénérable Guillaume Courtet, religieux dominicain. In-8 de 214 pages. Lille, Desclée, 1891.

URSEAU (abbé Ch.). — *L'Instruction primaire avant* 1789 *dans les paroisses du diocèse actuel d'Angers.* In-18 de VIII-344 pages. Angers, Briand, 1890. Prix : 3 francs.

VIGNIER (J.), S. J. — *Décade historique du diocèse de Langres.* T. I. In-8 de XXXVI-568 pages. Langres, Rallet-Bideaud, 1891.

WIESENER (L.). — *Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais.* In-8 de XII-518 pages. Paris, Hachette, 1891.

LITTÉRATURE

ROMANS

BASTIN (J.). — *Étude sur les principaux adverbes.* In-8 de 69 pages. Paris, Bouillon, 1891. Prix : 3 francs.

BRUCKER (P.), S. J. — *Notes pour le baccalauréat* (rhétorique). Huitième édition. In-12 de 256 pages. Collège de Saint-Dizier, 1892.

CHEIKHO (L.), S. J. — *Les poètes arabes chrétiens.* Grand in-8 en cinq fascicules. Beyrouth, Impr. catholique, 1890.

DELAPORTE (V.), S. J. — *Les vieux timbres.* Poésie. Brochure in-8 de 8 pages. Versailles, Lebon, 1891.

DELORME (A.). — *Journal d'un sous-officier* (1870). In-16 de 33 p., illustré de 80 vignettes. Paris, Hachette, 1891.

GABILLARD (P.). — *Élévations poétiques.* In-18 de 184 pages. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix : 3 francs.

GAZIER (A.). — *Petite histoire de la littérature française.* In-18 de 621 pages. Paris, Colin, 1891.

Héricault (Ch. d'). — *Almanach de la Révolution pour* 1892. In-32 de 96 pages. Paris, Gaume, 1891. Prix : 50 centimes.

Ouida. — *Sainte-Rosalie-aux-Bois*. In-18 de 390 pages. Paris, Perrin, 1891.

Ritter (W). — *Ægyptiaque*. In-18 de viii-317 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Roger-Milès (L.). — *La cité de misère*. Préface de M. Sully-Prudhomme. In-18 de xix-334 pages avec illustrations. Paris, Flammarion, 1891.

Sortais (G.), S. J. — *Ilios et Iliade*. Petit in-8 de xv-418 pages. Paris, Bouillon, 1892. Prix : 5 francs.

Le 31 octobre 1891

Le gérant : C. GIVELET

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

NOVEMBRE 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — **Le Catéchisme catholique.** *Commentaire littéral et pratique* à l'usage des catéchismes de première communion, de persévérance et des maisons d'éducation de tous les diocèses, publié avec l'approbation de l'Ordinaire, par l'abbé P. Poey, aumônier des Dominicaines, directeur du *Bulletin catholique* du diocèse de Bayonne. In-18 de 760 p. Paris, Lamulle et Poisson, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — **Leçons de catéchisme** *avec citations et traits d'histoire pour chaque leçon*, à l'usage des familles, paroisses, maisons d'éducation, lycées et collèges, par l'abbé Alphonse Bleau, aumônier du lycée de Poitiers. In-12 de x-574 pages. Paris. Haton, 1891.

I. — A ceux qui l'ont chassé de l'école, Dieu donne la réponse. Une armée de catéchistes volontaires s'est levée pour mettre en honneur l'enseignement religieux au foyer domestique. De nombreux ouvrages spéciaux paraissent, chaque année, dans le but de seconder le zèle de ces missionnaires à l'intérieur. Ces deux nouveaux Manuels se placent en bon rang, comme guides pratiques. Pasteurs des âmes et fidèles trouveront dans le *Catéchisme catholique* l'explication littérale de chaque définition, les commentaires ou développements des diverses questions. Ces explications sont courtes, méthodiques, précises, à la portée de tous. Pour leur donner plus de relief et d'attrait, elles sont im-

médiatement suivies de comparaisons, de paraboles, de traits d'histoire.

Plusieurs pages, et non des moins importantes, sont consacrées aux questions si graves de nos jours : les écoles neutres, la mauvaise presse, les élections, exclusivement considérées au point de vue de la conscience. Un résumé très succinct de l'histoire de l'Église clôt le volume.

II. — Les *Leçons de catéchisme* sont données sous la forme socratique, c'est-à-dire par questions et réponses en quelques lignes. Adoptant la même méthode, — qui est la bonne, la mieux appropriée à un enseignement élémentaire, — mais sans en être esclave, M. l'abbé Poey a groupé les diverses questions qui se rattachent à une même idée, au même sujet, pour leur donner plus de développement. Comme celui-ci, M. l'abbé Bleau a complété les leçons par des traits d'histoire, et, de plus, leur a annexé un grand nombre de citations empruntées à nos plus illustres apologistes, à nos meilleurs écrivains. L'un et l'autre ont pensé qu'il est indispensable de prémunir l'enfant contre les dangers que sa foi a trop souvent à courir dès son entrée dans l'adolescence ; et pour cela, chemin faisant, ils réfutent en quelques mots les principales objections colportées par l'erreur. Le but que tous les deux se sont proposé sera sans doute atteint : éclairer l'intelligence par l'exposition des dogmes du catholicisme, fortifier la volonté par l'explication des commandements de Dieu et de son Église, sanctifier les âmes en leur faisant aimer la prière et les sacrements. ALEX. COURAT.

L'Exercice de la Présence de Dieu, ou *Méthode pratique pour marcher en la sainte présence de Dieu et bien faire toutes ses actions en se servant des mystères du saint Rosaire*, par le P. A. Cozon, de la Société de Marie. In-18 de 83 pages. Paris, Retaux, 1892. Prix : 1 franc.

En ce temps d'athéisme, le R. P. Cozon propose aux âmes d'élite qui veulent échapper à l'influence funeste du monde et conserver l'esprit de foi, malgré l'entraînement des actions extérieures, un moyen simple et pratique de ne pas perdre Dieu de vue. Le but à atteindre, c'est « l'état d'une âme qui habituellement dans ses pensées, ses paroles et ses actions, demeure unie à Dieu

et s'efforce de conformer sa conduite aux exemples que nous ont laissés Jésus et Marie ». Les motifs nombreux, solides et pressants de s'appliquer à l'exercice de la présence de Dieu ainsi défini, sont énumérés par l'auteur, qui plus loin revient encore sur la nécessité de l'attention constante pour arriver à la perfection chrétienne. Le chapitre IV enseigne la méthode, qui consiste à avoir sans cesse devant les yeux la vie de Notre-Seigneur et de sa Mère, à l'aide des quinze mystères du Rosaire, tableau lumineux et complet, *Évangile abrégé* (Pie IX), code des vertus fondamentales. A chacune des quinze heures de la journée, de six heures du matin à neuf heures du soir, est assignée la douce considération d'un mystère.

D'autres auteurs, s'adressant moins à l'imagination, ont résumé l'exercice de la présence de Dieu en un acte de foi à son immensité, suivi d'un acte d'amour; mais le R. P. Cozon, sans « vouloir apprendre à marcher à ceux qui savent courir », offre spécialement sa méthode plus divisée et plus variée aux âmes encore faibles et mobiles. Cette méthode réclame sans doute une grande bonne volonté, quoique de tout jeunes esprits en aient pu faire une heureuse expérience (p. 56).

Outre la théorie, les personnes pieuses trouveront dans cet opuscule, pour les guider dans leurs efforts, plusieurs notes pratiques semblables aux *additions* de saint Ignace, et enfin de courtes et substantielles réflexions sur les mystères du saint Rosaire. P.-C. HUBY, S. J.

Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés. In-18 de 269 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891.

On retrouvera dans cet élégant volume l'esprit et le cœur de saint François de Sales et sa dextérité surnaturelle pour consoler, fortifier et sanctifier les âmes en deuil. Au lieu de l'introduction extraite de l'ouvrage intitulé : *le Lendemain de la vie*, par M. l'abbé Bolo, nous aurions préféré quelqu'un de ces passages si lumineux et si solides, où l'aimable docteur fait connaître aux chrétiens les avantages de l'épreuve et de la croix, et enseigne en même temps à quelles conditions et par quels moyens elles détachent des créatures et unissent à Dieu. Aimer et souffrir, en effet, quoi qu'en disent les écrivains sentimentalistes, sont choses

indifférentes par elles-mêmes; leur valeur vient uniquement de l'objet qu'on aime, de la cause et de la manière dont on souffre. Le deuil peut être un acheminement vers la sainteté et une occasion de grands mérites; ce serait une grave illusion de croire qu'il suffit pour rendre parfait. Peut-être l'introduction à ces *Lettres choisies* de saint François de Sales exagère-t-elle l'efficacité et le prix intrinsèques de la douleur, et laisse-t-elle trop dans l'ombre la nécessité absolue pour les affligés de relever leur résignation par des motifs surnaturels et par l'état de grâce, s'ils veulent en recevoir la récompense dans le ciel.

ÉT. CORNUT, S. J.

Souvenirs du pèlerinage de Sainte-Anne. *Extraits des Œuvres de Mgr* Bécel. In-16 de II-264 pages. Vannes, Galles, 1891.

La superbe basilique élevée en l'honneur de sainte Anne, patronne de la Bretagne, est et restera comme un titre impérissable de gloire attaché à l'épiscopat de Mgr Bécel, évêque de Vannes. Le monument redira aux âges à venir la foi bretonne, la charité de la France catholique, le zèle de l'auguste prélat. Ce zèle pieux, infatigable, se manifeste avec éclat dans les lettres pastorales et mandements donnés par Sa Grandeur, pour entreprendre et mener l'œuvre à bonne fin, dans ses discours à l'occasion des fêtes de la pose de la première pierre, de la consécration de la nouvelle église, du couronnement de la statue miraculeuse, des pèlerinages annuels, etc. Lettres et discours, réunis en volume, tout en perpétuant le souvenir de l'entreprise et des fêtes passées, contribueront à propager le culte de « la meilleure des mères après la bienheureuse Vierge Marie ».

ALEX. COURAT.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Étude sur les arguments de Zénon d'Élée contre le mouvement, par G. Frontera. In-8 de 24 pages. Paris, Hachette, 1891.

Très intéressante et très concluante réfutation de ces arguments fameux qui, paraît-il, trouvent encore des partisans : « Il y a peu

de temps, un élève de philosophie, nous dit l'auteur, m'apprit que son professeur avait, longuement et à maintes reprises, exposé devant lui le célèbre argument de l'*Achille*, non pour en dévoiler le sophisme et le combattre, mais pour en conclure lui-même, après Zénon, que le mouvement est une illusion des sens. Ce jeune homme.... tenait l'argument pour décisif. » M. Frontera s'efforça de détromper ce jeune philosophe et « de le réconcilier avec le bon sens » ; il y réussit et résolut de publier sa réfutation en y joignant celle des trois autres arguments de Zénon, la *Dichotomie*, la *Flèche*, le *Stade*. Ce dernier est un grossier sophisme, la *Flèche* se réfute en un mot, les deux autres exigent plus d'attention ; leur vice est, croyons-nous, fort bien mis en lumière. La *Dichotomie* est rétorquée d'une façon charmante contre les Éléates, *Achille et la Tortue* est traité plus longuement (peut-être un peu trop longuement), l'auteur en montre les nombreux défauts.

Cette petite étude rendra service, sans aucun doute, à plus d'un professeur de philosophie, moins familier que l'auteur avec les mathématiques, et lui permettra de rendre ses droits au bon sens « qui même en ces matières n'a peut-être ni toujours ni tout à fait tort ». J. DE JOANNIS, S. J.

Réflexions morales et religieuses *ou Leçons de la sagesse chrétienne proposées par un père à sa fille*, par Démétrius de Golesco, ancien procureur à la cour d'appel de Bucharest. 2 vol. in-12 de 337 et 330 pages. Bruxelles, Société générale de librairie, 1890.

On se rappelle la spirituelle et pratique boutade d'un examinateur à une jeune fille qui comparaissait devant lui toute bourrée de choses savantes : « Mademoiselle, pourriez-vous me dire comment on fait un roux? » Si les Belise se multiplient, grâce à Dieu, les Chrysale réclament encore et sauvent le bon sens français. Pourtant, n'exagérons point. Limiter le bon sens aux soucis de la vie matérielle et ne rien connaître des préoccupations plus désintéressées et plus nobles, c'est un excès plus blâmable encore que l'autre.

Qu'on instruise la jeune fille qui sera plus tard épouse et mère, à l'humble science du ménage, et qu'on la forme au rôle de maî-

tresse de maison : son mari ne pourra qu'en profiter et la paix aussi. Mais la mère doit à sa famille un autre service ; elle a envers ses enfants un devoir, le premier sans conteste et le plus sacré : être leur éducatrice éclairée. A elle le soin d'inculquer les vérités morales, qui, apprises d'abord par persuasion sur les genoux maternels, se développent, deviennent des convictions solides, ou revivent, après bien des années d'oubli, sous le charme purifiant des premiers souvenirs.

Les *Leçons de la sagesse chrétienne proposées par un père à sa fille*, sont destinées, dans la pensée de l'auteur, à former dans la jeune fille cette éducatrice future. Deux parties divisent l'ouvrage : l'une, que nous pourrions appeler la théorie ou l'étude des fondements de la sagesse chrétienne : la connaissance de Dieu et la connaissance de soi, la contemplation de Dieu dans ses œuvres, et l'étude de la nature intime de l'âme humaine ; l'autre, la partie d'application, ou science des devoirs particuliers de la vie morale et des conditions de la vie chrétienne.

On le voit, le livre s'annonce sans fracas, sans étalage, et marche d'allure sérieuse. Ouvrez-le et vous vous plairez à ce fonds d'idées familières sans doute, mais recouvertes d'une parure rajeunie. Une sensibilité délicate, une imagination à la fois opulente et discrète, un goût qui ne fléchit jamais, ce sont qualités de prix : heureux qui sait toujours les faire valoir dans une exacte mesure ! L'auteur, croyons-nous, y a réussi.

De la piété aussi, mais non sentimentale, une doctrine sûre sans l'appareil des mots prétentieux, exacte, aimable, accessible. Esprit d'une culture distinguée et solide, en même temps qu'homme du monde, M. de Golesco se meut dans son sujet avec aisance, n'affecte pas la simplicité et se garde de l'écueil où se perdent certains livres bien intentionnés du reste, à savoir, d'une onction pédante ou maniérée. Aussi les jeunes filles instruites trouveront-elles dans ce livre la lumière pour leur intelligence, et pour leur vie une force. Nous souhaitons à ces Leçons tout le succès qu'elles méritent auprès des familles chrétiennes.

A. FLAMÉRION, S. J.

L'Économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers, par Charles Perin, correspondant de l'Institut de France. Gr. in-8 de 32 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

L'immense impression produite par l'Encyclique de Sa Sainteté Léon XIII sur la condition des ouvriers, n'est plus à constater. Elle est un fait dont a rendu témoignage la presse rationaliste elle-même, par tous ses organes, sans exception. A l'éminent économiste qui, le premier, a entrepris d'asseoir la science de la production, de la répartition et de l'usage des richesses sur la base de la morale catholique, il appartenait plus particulièrement de saluer, dans le document pontifical, la consécration des efforts tentés depuis vingt années surtout, par les différentes écoles catholiques, pour rendre à la société agitée sa base inébranlable, en apportant aux problèmes nouveaux soulevés par la transformation du travail les solutions que l'économie libérale s'était montrée impuissante à leur fournir. C'est cette synthèse des résultats conquis par des initiatives parties quelquefois de points de vue divergents, que M. Perin, avec sa double compétence de jurisconsulte et d'économiste, fait ressortir tout d'abord dans l'Encyclique.

Désormais l'économie chrétienne existe, elle est une science à laquelle l'autorité pontificale a donné le fondement scientifique indiscutable qui lui avait fait défaut jusqu'ici : « De toutes les conséquences que peut avoir et qu'aura, nous l'espérons, pour le salut du monde, la parole pontificale, il en est une qui a été peu remarquée, qui n'a guère été signalée qu'indirectement et incidemment, et qui, pour la direction de la politique et des œuvres en matière économique, dépassera peut-être en importance toutes les autres. » C'est celle-ci : Dorénavant, « l'Église, voilà notre guide, notre vrai maître pour la question sociale : suivons-la, et ne suivons qu'elle. N'ayons plus d'autre économie politique que celle qui découle de son enseignement social. Plus d'écoles, plus de particularisme de doctrines. » (P. 5, 28, 29.)

On peut dire que cette conséquence était attendue par l'illustre auteur. Il avait entrevu et annoncé ce nouveau service que la papauté serait appelée à rendre à la civilisation, dès le grand acte qui assurait à tout jamais à la parole du Souverain Pontife la soumission de tous les catholiques. Au lendemain de la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale, il écrivait : « La restauration sociale par l'apaisement de toutes les rivalités, et la reconstitution des forces populaires, d'après un ordre qui réponde en même temps aux lois fondamentales de la vie sociale

et aux conditions spéciales de l'existence présente des travailleurs, tel est le problème capital de notre époque. Il faut aujourd'hui rapprocher les hommes des diverses classes, que la doctrine rationaliste de l'intérêt tient séparés. Il faut unir entre eux, par le lien de la charité fraternelle, les membres des classes ouvrières, que l'individualisme révolutionnaire a dispersés, et qu'on ne voit le plus souvent s'associer que pour le trouble et la destruction. Évidemment, ceci est l'œuvre propre de la puissance spirituelle. Il y a six siècles que, sous sa conduite et par son impulsion, les travailleurs ont réalisé l'organisation qui convenait le mieux à leur condition d'alors. C'est encore par elle qu'ils trouveront, dans une organisation fondée sur la liberté et la mutuelle assistance, un terme à leurs longues agitations et à leurs douloureuses incertitudes. » (Extrait du *Contemporain*, 1er août 1870, ap. *Mélanges de politique et d'Économie*, par Ch. Perin.)

Le point de vue élevé auquel s'est placé l'auteur le tient au-dessus de la mesquine satisfaction de constater, dans l'Encyclique, l'approbation donnée à telle ou telle théorie soutenue avec conviction. Et cependant il eût pu se glorifier à bon droit de la consécration que son principe du renoncement individuel, considéré comme base de toute épargne féconde et condition de toute prospérité vraie, reçoit du passage de l'Encyclique où Léon XIII en fait le fondement même du relèvement de la condition de l'ouvrier : « N'acceptons, écrit-il modestement, la domination d'aucune école ; confions-nous à l'Église qui, avec la lumière, nous donnera la force, la force d'abnégation et de persévérance nécessaire à l'œuvre que les circonstances nous imposent. » (P. 29.)

Cette étude d'ensemble est éminemment propre à faciliter l'intelligence des divers enseignements qui sont renfermés dans l'Encyclique. Les commentaires détaillés qui ont déjà paru et qui paraîtront encore, n'ont point perdu leur utilité en face de cette synthèse, tant s'en faut ; mais leur lecture sera plus fructueuse après celle du résumé doctrinal de M. Perin, qui en donne la clef. Ce n'est pas du reste, qu'il se soit interdit de relever dans l'Encyclique ceux des enseignements pratiques qui répondent plus directement aux préoccupations de l'heure présente. Plus que tout autre, par exemple, il avait le droit de se réjouir en y voyant le relèvement de la classe ouvrière et la solution de

la question du travail, attachés à la corporation chrétienne libre, dont il avait été un des premiers et des plus constants promoteurs. (V. discours de Malines et de Chartres.)

La question des salaires est une de celles dont la solution, telle qu'elle est proposée par l'Encyclique, a excité le plus vivement l'attention dans tous les camps. M. Perin démontre victorieusement comment le principe de justice naturelle mis en lumière par Léon XIII, sans contredire la doctrine traditionnelle des théologiens catholiques, d'accord avec les économistes spiritualistes, sur le juste salaire, dénie à celui-ci le caractère de pure convention dans laquelle certains publicistes tentaient de l'enfermer, et revendique, comme taux normal, la suffisance d'un ouvrier sobre et honnête. Il en étudie avec délicatesse, et presque avec subtilité, l'application aux conditions présentes de l'industrie, et montre comment, si cette notion est comprise et appliquée avec docilité et sincérité, elle résoudra victorieusement, par le double principe de la justice et de la charité réunies, le problème qu'ont été impuissants à dénouer politiciens et économistes, en dehors de la doctrine catholique. Est-ce à dire que, par l'énoncé de ce principe, toute difficulté soit évanouie? « C'est une action longue et difficile que nous engageons, répond M. Perin. Ce n'est pas en un jour que nous triompherons des résistances d'une société sur laquelle les mœurs utilitaires ont pris tant d'empire. » (P. 29.)

Félicitons le vaillant athlète d'avoir mis, dans ces pages écrites avec une clarté et une verve où se montre un talent toujours jeune, le couronnement (qui n'est pas définitif) à une carrière remplie tout entière par un dévouement sans ombre et sans relâche à l'exposition et à la défense des principes catholiques et des enseignements pontificaux.

On avait annoncé, lors de l'apparition de l'Encyclique, qu'elle allait être un sujet de chaudes disputes entre écrivains catholiques. Nous avons ici une œuvre de conciliation sur la base de la vérité et de la paix, et qui n'exige de sacrifice d'aucun de ceux qui ont cherché uniquement la vérité chrétienne et le bien social.

P. FRISTOT, S. J.

Le Crime et la Peine, par Louis Proal, conseiller à la Cour d'Aix. In-8 de xv-544 pages. Paris, Alcan, 1891.

Les livres qui traitent directement ou indirectement de criminologie se multiplient depuis quelques années, non seulement en France, mais au dehors. Médecins, magistrats et philosophes exploitent à l'envi ce domaine, sur lequel ils ont droit à des titres divers. Malheureusement la plupart suppriment le libre arbitre et arrivent aux conclusions les plus subversives et les plus saugrenues. Sous un grand appareil de termes scientifiques et de chiffres, ce qui domine dans ces publications c'est la haine du christianisme, le manque de perspicacité dans l'observation et de logique dans le raisonnement.

Tout autre est le volume que vient de publier M. Louis Proal, conseiller à la cour d'Aix. Ce travail est excellent par l'opportunité, par l'abondance des renseignements, la hauteur de la doctrine et la netteté du style. On y trouve la science sans morgue, l'autorité sans pédantisme; l'indignation honnête s'y tempère d'une parfaite courtoisie et d'une sincère commisération pour la faiblesse humaine. Un accent communicatif de bonne foi, de dignité calme et de compétence professionnelle ajoute encore à l'originalité du livre. Il suppose beaucoup de talent, d'immenses lectures, des méditations profondes, et surtout la connaissance pratique des hommes en général et des criminels en particulier.

Personne n'ignore que les progrès du naturalisme et du déterminisme font subir à la morale et au droit criminel une crise inquiétante. M. Proal expose et réfute successivement, par des raisons et des faits, les théories erronées des modernes sur *le Crime et la Peine.*

Il commence par l'atavisme évolutionniste de Darwin et par le système des nécessités physiologiques du Dr Lombroso et du Dr Letourneau. Dans l'homme brutal qui vit au milieu de nous, ce n'est pas le gorille primitif qui reparaît à l'improviste. Le type criminel n'existe pas. Il y a des tempéraments divers, des tendances plus ou moins heureuses ; mais l'éducation et la volonté peuvent toujours les diriger et en triompher.

De tout temps on a cru à l'hérédité physiologique, et, dans une certaine mesure, à l'hérédité morale et intellectuelle, quoiqu'il convienne de faire soigneusement la part de la transmission proprement dite et celle de l'imitation. Mais s'il y a des pen-

chants héréditaires, les actes criminels ou vertueux ne le sont pas; ces impulsions natives ne sont pas déterminantes et se concilient avec la liberté.

Le crime n'est pas davantage le résultat de l'anomalie morale inventée par le Dr Despine. La conscience n'est pas une faculté séparée; c'est la raison appelée à juger de ce qui est licite ou illicite dans une situation donnée. Sans doute le sens moral peut être naturellement plus ou moins délicat, et par l'habitude ou d'autres influences il peut s'oblitérer ou s'affiner. En bien et en mal, l'humanité est susceptible d'un nombre presque infini de degrés. Les meilleurs antécédents ne garantissent pas contre la possibilité d'une chute, et il reste au fond du récidiviste le plus déchu des ressources pour revenir au bien. D'ordinaire, la perversion est progressive, mais il y a des coups qui déconcertent les prévisions. En dehors de la folie, le criminel venu au monde privé de discernement moral est une fiction, tout aussi bien que le malfaiteur prédestiné infailliblement à l'assassinat par la conformation de son crâne, la courbe de son nez ou la couleur de ses cheveux.

Pareillement crime et folie ne sont pas corrélatifs, et il n'est que trop vrai que des attentats monstrueux ont été prémédités et exécutés par des fils de famille très intelligents et très sains de corps et d'esprit. La science ne préserve pas du vice ; l'ignorance, la misère, le climat, le tempérament, le sexe, la race, la nourriture, l'exemple, la profession et le milieu n'y conduisent pas fatalement, bien que toutes ces causes, en obscurcissant l'intelligence et en débridant et exaltant les mauvais instincts, puissent aider la propagation du mal et surtout influer sur la modalité du crime. Les délits, en effet, diffèrent beaucoup dans les villes et dans les campagnes, dans les régions aristocratiques et dans les classes ouvrières, chez les hommes de lettres et chez les hommes d'argent; pourtant, au fond de ces variétés accidentelles se retrouve toujours l'abus du libre arbitre, et par conséquent la responsabilité personnelle. Il peut y avoir des circonstances atténuantes, pas d'excuse totale.

Il en est de même pour la passion. Tant qu'elle n'éteint pas la raison, elle ne détruit pas la culpabilité. On dirait plus justement qu'elle peut la déplacer : le malheureux aveugle est déjà coupable pour avoir introduit et entretenu dans son âme cette cause de

trouble et d'affolement, alors même qu'il ne serait plus maître de sa détermination quand il agit. Quiconque admet la cause est responsable des suites qu'il devait prévoir. C'est pourquoi l'acquittement des crimes passionnels est absolument immoral.

L'auteur consacre quelques pages à l'influence du paradoxe et de la politique sur la criminalité. Après les avoir lues on sait ce qu'il faut penser des écrivains, des artistes et des industriels qui contribuent à propager le dédain des vérités morales, les sophismes antisociaux, les axiomes corrupteurs et les ambitions politiques, avec tous les désordres qui en forment le hideux cortège.

Le dernier chapitre de cette première partie, le plus important et le plus saisissant, est consacré au libre arbitre. C'est le cœur du livre. Sans trop s'arrêter à expliquer la modalité du fait et à réfuter les objections, ce qui est l'affaire du métaphysicien plus que du jurisconsulte, l'auteur prouve le fait lui-même par l'expérience et par le témoignage des intéressés. Cette preuve acquiert sous sa plume une force d'émotion et de persuasion qu'elle a rarement.

« J'ai eu à interroger bien des accusés de tout âge, de tous rangs, de toutes conditions; je n'en ai jamais entendu un seul douter de son libre arbitre. Jamais aucun d'eux, convaincu du fait qui lui était reproché et qui allait entraîner contre lui une condamnation lui faisant perdre l'honneur, la liberté ou même la vie, n'a essayé d'en décliner la responsabilité en disant que son crime avait été déterminé par son organisation ou par le milieu dans lequel il avait vécu.... Les criminels, en effet, se sentent responsables ; ils croient à leur libre arbitre; ils se savent méprisables ; ils acceptent la peine avec résignation et comprennent qu'elle est méritée. Quelques-uns même se dénoncent à la justice, pour expier leur crime. Enfin il n'est pas rare d'observer en eux un repentir sincère de leurs fautes. Ces conclusions résultent pour moi, avec l'évidence la plus complète, de nombreuses observations personnelles. »

On reconnaît à ce langage l'homme qui a vu souvent le libre arbitre à l'œuvre et qui l'a touché du doigt. Il revient volontiers à ce témoignage de la conscience criminelle, et les aveux qu'il cite ont parfois l'intérêt d'un drame.

Au crime librement commis est due la peine. Le droit pénal a

donc sa racine dans la morale; l'en détacher, c'est le tuer. Le malfaiteur n'est justement puni que parce qu'il est coupable.

La société, sans laquelle l'être humain ne saurait acquérir le degré de perfection que réclame sa nature, a le droit et le devoir de se défendre contre tout injuste agresseur. Ses lois seraient illusoires s'il n'y avait pas une sanction proportionnée et suffisante pour protéger les personnes, les biens et la paix publique, en intimidant les mauvais. Néanmoins, quoi que puissent dire les déterministes et les utilitaires, il y a un abîme entre les mesures préventives ou les châtiments infligés aux criminels pour sauvegarder le corps social, et le dressage des animaux domestiques ou les précautions prises contre les êtres dangereux, mais irresponsables, parce qu'ils ne sont pas libres. La justice, qui fait emprisonner ou même guillotiner un assassin, ne saurait être confondue avec ce besoin de sécurité qui séquestre un lépreux ou qui fait abattre un chien enragé, non plus qu'avec la prévoyance implacable de l'éleveur qui se débarrasse d'un sujet compromettant pour la pureté et la vigueur de la race qu'il désire épurer. La peine doit être à la fois juste, proportionnée et nécessaire.

Pour M. Louis Proal l'utilité ne suffit pas. A ses yeux la pénalité n'est pas seulement une sanction, une intimidation, une réparation et une protection; il faut qu'elle soit une expiation. Le criminel ne blesse pas simplement l'égalité commutative; il trouble en lui-même et autour de lui l'ordre éternel, dont l'ordre individuel et l'ordre social ne sont qu'une participation; il est convenable que cet ordre soit rétabli, autant que possible, par la peine infligée au nom des lois, ou par le repentir, qui est une sorte de peine que le coupable s'inflige. Sans doute, Dieu le fera d'une manière complète et universelle; mais, en attendant, il est bon que la société l'imite dans une mesure déterminée par sa fin naturelle, qui est le maintien de la paix publique, par ses ressources qui ne lui permettent pas d'atteindre tous les coupables et tous les délits, enfin par la culpabilité reconnue des criminels et par la nécessité de la défense sociale. La pénalité, au lieu d'être brutalement utilitaire, devient sainte comme la Providence; elle ne risque plus de paraître le résultat de l'égoïsme et de la peur, car elle est acceptée comme la réaction calme et mesurée de l'ordre contre le désordre. Elle est un amendement pour celui qui la subit et un exemple pour les autres; en même

temps qu'elle répare, préserve et corrige, elle expie et purifie. C'est pourquoi le condamné, après avoir payé sa dette, ose reparaître devant ses concitoyens et se sent relevé à ses propres yeux.

« Si, dans la création et l'application de la sanction pénale, le législateur et le juge doivent tenir grand compte du degré de danger que le délit fait courir à la société, il ne faut pas en conclure que la peine n'est qu'une mesure de précaution sociale. L'idée de défense, isolée de l'idée de démérite, n'aboutirait qu'au placement des criminels dans des asiles, où ils seraient mis dans l'impuissance de nuire; elle n'autoriserait pas l'application d'une peine. Pour trouver la justification de la pénalité, il faut arriver à l'idée de faute, de démérite; la peine ne peut être infligée qu'à un coupable. »

Cette doctrine, assurément fort belle, n'est pas une nouveauté; elle n'enlève rien à la sécurité publique et n'entraîne aucun inconvénient, car cette expiation sociale n'est pas l'expiation absolue; elle n'exige pas l'expiation de toutes les fautes, encore moins une proportion exacte entre le mal moral et la souffrance. « Le but de la justice sociale étant de prévenir les crimes, la peine ne doit avoir que le degré de rigueur qui suffit pour détourner les hommes du crime. » Dieu a délégué à l'autorité civile et judiciaire une partie de ses droits précisée et restreinte par sa mission même; il s'est réservé le reste.

Il n'est pas probable que l'humanité déchue puisse jamais se passer de système répressif; il faut donc conserver le nôtre, en l'améliorant. M. Louis Proal signale, au cours de son ouvrage, plusieurs réformes justifiées, sinon urgentes :

« La société peut rendre les crimes moins fréquents, en diminuant le nombre des débits de boissons et en augmentant l'impôt sur l'alcool;

« En donnant un asile, dans les campagnes comme dans les villes, aux épileptiques indigents, aux incurables;

« En donnant à l'instruction primaire un caractère pratique, professionnel; surtout en ne séparant pas l'instruction de l'éducation, et en ne gênant pas l'action du sentiment religieux, le frein le plus puissant contre les passions et les crimes;

« En protégeant l'enfant, au delà de treize ans, jusqu'à quatorze ans au moins, contre les attentats à la pudeur sans violence;

« En reculant jusqu'à dix-sept ans la présomption légale de discernement ;

« En retenant à la campagne les cultivateurs qui la désertent, par le dégrèvement de l'impôt foncier, par la diminution des charges qui pèsent sur eux, par la suppression de tous les emplois inutiles ;

« En faisant cesser les provocations qui portent atteinte à la liberté morale des enfants, des jeunes gens, des femmes et des ouvriers : les provocations de la presse et de la photographie pornographiques, les provocations des filles soumises sur la voie publique, les excitations des chansons et pièces obscènes qui se chantent et se jouent dans les cafés et les théâtres ; les excitations, dans les journaux et les réunions publiques, au meurtre, au pillage, à la guerre civile.

« Que l'action moralisatrice des lois et des institutions soit aussi secondée par les efforts des classes élevées, des écrivains et des orateurs. Que tous se pénètrent bien de la fragilité de l'enfant, du jeune homme, de la jeune fille ; qu'ils aient pitié de la faiblesse du pauvre et de l'ignorance de l'ouvrier ; que l'écrivain tourne sept fois sa plume entre ses doigts, et l'orateur sept fois sa langue dans sa bouche avant d'ébranler les vérités morales et de prononcer une parole qui puisse fournir une excitation ou une excuse aux passions et aux crimes. »

En deux mots, la croyance au libre arbitre est le fondement essentiel de toute morale, de tout droit pénal et de toute société. Les sophistes et les faux savants qui l'ébranlent font œuvre nuisible et sont les pires de nos révolutionnaires. Sans cette croyance, le monde n'est qu'une arène où s'agitent des appétits ignobles, des instincts féroces et des forces effrénées. Pour le déterministe logique, éducation, législation, délibérations, peines, récompenses, tout est inutile et absurde ; il ne s'agit pas de raisonner, puisqu'on ne peut rien changer ; l'humanité, la création entière n'est qu'un vaste théâtre d'automates et de marionnettes dont la fatalité ou le hasard tient les ficelles. Heureusement le dogme de la volonté libre et responsable, malgré les entraînements intérieurs et les impulsions du dehors, est trop ancré dans l'esprit de l'homme pour en être jamais arraché.

M. Louis Proal termine son long et beau travail par ces graves

paroles qu'il adresse aux philosophes, aux savants et, en particulier, aux criminalistes trop enclins au déterminisme : « Croyez-le, tous vos efforts pour détruire ce roc indestructible, sur lequel repose le code, seront vains. La croyance au libre arbitre restera debout, inébranlable, dans la conscience et dans les lois, sur les ruines de vos théories. Déjà la plus bruyante de toutes, celle de l'atavisme, est tombée dans le discrédit après une période d'engouement irréfléchi, qui doit inspirer bien des regrets à ceux qui l'ont partagé. Les vieilles vérités morales restent toujours jeunes, parce qu'elles sont éternelles ; tandis que les nouveautés paradoxales, même revêtues d'apparences scientifiques, vieillissent vite. »

Avant de clore ce compte rendu, encore un mot : nous n'avons fait qu'indiquer vaguement les principaux sujets que M. Louis Proal traite en philosophe, en magistrat et en érudit. Quiconque lira attentivement son livre, comme il est juste et agréable de le faire, se mettra tout à fait au courant des noms, des faits, des théories, des objections et des solutions qui se rattachent au sujet ; il pourra, par conséquent, se dispenser de consulter nombre de volumes dont il trouve ici les conclusions et les arguments, presque toujours avec plus de précision, de clarté et de force que chez leurs inventeurs ou leurs partisans attitrés. Il serait à désirer que la librairie Alcan enrichît sa Bibliothèque de philosophie contemporaine de beaucoup d'ouvrages tels que le *Crime et la Peine*, de M. Louis Proal, ou le *Libre arbitre*, de M. Fonsegrive.

ÉT. CORNUT, S. J.

L'Anthropologie criminelle, par le Dr Xavier FRANCOTTE. In-18 de 368 pages. Paris, J.-B. BAILLIÈRE, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Le Dr Lombroso s'est fait une grosse réputation — nous ne disons pas un grand honneur — avec sa théorie de l'*homme criminel*. Ses idées n'ont pas reçu la confirmation de l'expérience, comme nous l'avons montré ici même à l'occasion de son dernier ouvrage ; elles sont d'ailleurs en contradiction avec la logique, avec le simple bon sens. Mais il faut reconnaître que le savant italien a appelé l'attention sur les difficiles problèmes de la criminalité et suscité de nombreux travaux auxquels il n'est pas

permis de rester indifférent. Et notre distingué confrère, le Dr Francotte, de Liège, vient de rendre un signalé service à la science en présentant dans son livre les données de l'*Anthropologie criminelle*, ses théories, ses résultats acquis et ses légitimes espérances.

Dès son *Introduction*, le Dr Francotte sépare très nettement les faits des hypothèses et montre justement que, si Lombroso a été l'initiateur de la science nouvelle, il n'en est pas le maître. « Il faut se garder, dit-il, de confondre l'anthropologie criminelle, qui est une science positive n'ayant point, à vrai dire, dépassé encore la phase embryonnaire, avec la théorie de Lombroso, qui est une conception personnelle, plus ou moins hypothétique. » (P. 15.)

L'ouvrage de notre confrère n'en suit pas moins pas à pas cette théorie qui inspire encore actuellement la plupart des auteurs, et considère successivement : 1° les caractères du *prétendu* type criminel; 2° l'interprétation de ce type, soit par la *thèse atavistique*, soit par la *thèse pathologique* ou *tératologique* ; 3° l'irresponsabilité légale du criminel. Cette dernière partie n'a peut-être pas été traitée avec tout le développement qu'elle comporte : elle tient dans quelques pages et se contente de mentionner les fameux « signalements » de Bertillon. La première, au contraire, remplit 250 pages et ne laisse rien à désirer. « Certes, conclut le Dr Francotte, l'ensemble des traits du type criminel est imposant et considérable. Mais cette abondance, cette profusion cherche en somme à dissimuler *la faiblesse et l'insignifiance des caractères pris en particulier*. Est-il un de ces caractères qui n'ait été battu en brèche et dont la valeur n'ait été contestée? » (P. 199.) « Il est certain que les criminels présentent certains traits spéciaux. Mais ces traits, d'ailleurs inconstants et assez mal dessinés, ne préexistent pas toujours à la pratique du vice : *ils en sont la suite, la conséquence.* » (P. 248.) Presque tous les criminels sont coupables, responsables; quelques-uns seulement sont des malades, des dégénérés, et restent incorrigibles, et les criminalistes n'ont pas attendu Lombroso pour le savoir.

L'interprétation du *type criminel* fait l'objet très étudié et très intéressant de la seconde partie du livre. Notre auteur n'a pas de peine à renverser la *théorie atavistique*. « Le criminel, dit-il, ne ressemble ni à l'homme primitif, ni au sauvage, ni à l'enfant. » (P. 274.)

Reste la *théorie pathologique* que Lombroso a cherché à mêler avec la première pour rendre compte du type que son imagination a créé. Elle fait de tous les criminels des malades, des irresponsables, et mène aux conséquences les plus graves dans la pratique. Le Dr Francotte en a facilement raison : il admet que des aliénés *deviennent* criminels ; « mais, à côté de ces malades, observe-t-il, il y a des *criminels d'habitude*, *les vrais criminels qui sont eux-mêmes les auteurs de leur dépravation*. Ceux-là sont doués d'une organisation normale ; ils n'ont pas obéi à des influences morbides. *C'est leur volonté qui a faibli*, *qui a cédé au mal*. Soumis à l'action funeste des facteurs sociaux, la mauvaise éducation, les mauvais exemples, l'entraînement la misère, l'oisiveté, ils n'ont pas su y résister. Tout homme renferme des instincts vicieux, des inclinations au mal. Si, dès les premières années de sa vie, il est abandonné à lui-même, s'il n'apprend pas à maîtriser ses passions, à réfréner ses instincts dépravés, il deviendra presque fatalement vicieux et sera prêt à tous les crimes. » (P. 330.) Le Dr Lombroso est un théoricien dangereux, mais nous devons ici le remercier. Ses déplorables erreurs nous ont valu un excellent livre où la saine philosophie s'unit à la vraie science, et qui fait honneur au Dr Francotte.

Dr SURBLED.

Coup d'œil sur les thaumaturges et les médiums du dix-neuvième siècle, par U.-N. Badaud. In-18 de xv-340 pages. Paris, Dentu ; Genève, Trembley, 1891. Prix : 3 fr. 50.

M. Badaud veut soumettre le surnaturel chrétien au contrôle de la raison et de la science, et particulièrement *reviser* la rude et délicate question des *stigmatisées*. Il analyse et critique longuement les ouvrages estimables, mais déjà anciens, de M. le docteur Imbert-Gourbeyre et de M. Léon Doré, qui ont trait aux stigmatisées d'Oria (Palma Matarrelli) et du Tyrol (Marie de Mœrl et Domenica Lazzari), et s'occupe incidemment de la stigmatisée de Bois-d'Haine (Louise Lateau). L'intention peut être excellente, mais la tâche dépasse à coup sûr les forces de l'auteur. Son œuvre est insuffisante et n'est pas toujours juste, malgré ses prétentions à l'impartialité. Sera-t-elle lue d'ailleurs ? Nous en doutons. L'ouvrage compte 335 pages d'un texte compact *sans une seule coupure*, et il faut un réel courage pour le suivre d'un bout à l'autre.

Les stigmatisées offrent des caractères étranges, à part, que l'observation doit reconnaître, que la science ne peut expliquer. La nature des plaies des mains, des pieds et du front, la périodicité de l'écoulement sanguin sont aussi extraordinaires que les visions, les extases, la prescience des stigmatisées. Ces femmes sont souvent malades, et plusieurs sont assurément affectées de *névroses;* mais leurs maladies, dirons-nous à la suite du prince-évêque de Trente, Mgr Luschin, n'ont rien à voir avec leur piété insigne et les phénomènes miraculeux qu'elles présentent. La volonté la plus énergique ne fait pas naître des stigmates aux pieds et aux mains et n'en fait pas jaillir le sang à jour et à heure fixes. Bien mieux, l'*hystérie,* à laquelle on s'est plu à attribuer ces singuliers phénomènes, est précisément un état morbide où la volonté est faible ou nulle.

M. Badaud, nous sommes heureux de le constater, est disposé à reconnaître le caractère surnaturel, *surnormal*, des stigmates, ou du moins à rejeter les explications fantaisistes du matérialisme scientifique ; car qui pourrait dire le fond de sa pensée ? Est-il sceptique ? Est-il libre penseur? Est-il indépendant ? Tantôt il attaque les croyants avec parti pris, avec acharnement ; tantôt il administre des volées de bois vert aux « savants du jour ». Veut-il se tenir à égale distance des uns et des autres et garder une prétendue neutralité ? On le dirait. « D'un bout à l'autre du livre, écrit-il dans sa *lettre-préface*, sur la *corde glissante* où j'ai mené le lecteur, au-dessus des anfractuosités de la thaumaturgie et de la magie, *j'ai gardé le balancier lourd et pesant qui préserve des chutes.* »

Notre auteur, quoi qu'il dise, n'est pas un habile acrobate, et il verse plus souvent du côté de la libre pensée que du côté de la foi : *il ne garde jamais l'équilibre.* Son érudition remonte à Larousse : c'est maigre. Entre la parole de Littré et celle de notre estimé confrère Imbert-Gourbeyre, M. Badaud n'hésite pas et croit le positiviste. « L'autorité scientifique de M. Littré est considérable. » (P. 158.) Nous estimons, au contraire, qu'elle est nulle en dehors du domaine linguistique qui n'est pas ici en cause. Le témoignage du saint curé d'Ars n'arrête pas notre auteur : n'a-t-il pas cependant plus de poids que celui de n'importe quel savant?

Les raisonnements de M. Badaud ne sont pas quelquefois

mieux assurés que sa critique : il serait long d'en montrer les défauts. Nous aimons mieux signaler quelques bons mouvements de notre auteur : « *Une vierge sage* telle que Marie de Mœrl, écrit-il page 208, *ne saurait être assimilée aux vierges folles de la Salpêtrière, pâture des carabins et de leurs immondes invités.* » Ailleurs il réfute avec brio l'explication maladroite du mystère de Bois-d'Haine par le Dr Warlomont, de l'Académie de Bruxelles (p. 216-228) ; mais, hélas ! il n'arrive pas à notre conclusion. On voit que l'*invisible* le préoccupe et le tourmente, tout en l'effrayant. Il en est encore aux vieux préjugés contre le miracle et ne suit que de loin le grand mouvement qui entraîne aujourd'hui les savants dans le domaine du merveilleux, sous prétexte d'*hypnotisme* et de *télépathie*. Ce qui est pire, c'est qu'il outrage souvent gratuitement notre foi. Une de ses attaques contre l'honneur du clergé est particulièrement odieuse. Donnant un démenti inutile à l'illustre Gœrres, il veut croire que les stigmatisées sont habilement « exploitées » par l'Église pour garder son prestige et ses bénéfices (p. 201-203). Son livre reste donc sectaire en dépit de ses apparences d'impartialité, et, ne présentant ni faits nouveaux ni véritable *bonne foi*, ne mérite pas d'être recommandé.

Dr SURBLED.

Principes de la nouvelle géométrie du triangle, par Aug. Poulain, S. J. In-8 de 46 pages. Paris, Croville-Morant, 1892. Prix : 2 fr. 50.

De tout temps on a étudié les propriétés du triangle, toutefois, depuis une vingtaine d'années, cette étude a pris des développements considérables. Au lieu de quelques *points remarquables*, tels que le centre du cercle circonscrit, le point de concours des hauteurs, etc., c'est maintenant par milliers qu'il faut compter, dans le plan d'un triangle, les points remarquables les plus simples, jouissant de propriétés spéciales, auxquels correspondent des droites et courbes remarquables, et susceptibles d'être classés et nommés au moyen d'un très petit nombre de mots.

Le R. P. Poulain s'est proposé d'initier son lecteur à cette nouvelle branche de la géométrie, en en donnant une vue d'ensemble. Parmi les auteurs, peu nombreux, qui l'ont précédé dans cette voie, quelques-uns se sont rigoureusement astreints

aux procédés élémentaires; d'autres ont, sans restriction aucune, employé ceux de la géométrie analytique; pour lui, il a pensé qu'il était préférable de faire seulement de très légers emprunts au Cours de mathématiques spéciales, de façon à rester facilement accessible aux élèves, *a fortiori* aux professeurs d'élémentaires.

Plusieurs démonstrations ont été notablement simplifiées, des formules utiles rappelées et groupées. Les recherches personnelles de l'auteur le préparaient d'ailleurs spécialement à ce travail d'ensemble ; le chapitre VI sur les *coordonnées tripolaires et angulaires*, notamment, contient des résultats qui lui sont dus. Ces *Principes* se répandront, nous l'espérons; un de leurs heureux résultats sera de familiariser le lecteur avec ce caractère synthétique, qui s'accentue tous les jours davantage dans les sciences mathématiques et physiques, et grâce auquel les mots deviennent de plus en plus riches de choses. J. DE JOANNIS, S. J.

Traité de physique à l'usage de la classe de Mathématiques élémentaires, des candidats à la seconde partie scientifique des baccalauréats de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Rédigé conformément aux nouveaux programmes de 1891 par E. DRINCOURT. In-18 jésus, de VII-768 pages. Paris, A. Colin, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau Traité, publié déjà depuis quelques mois, ne sera point un de ces livres qui paraissent un jour pour être remplacés le lendemain. Il prendra rang, sans aucun doute, auprès des meilleurs de ses prédécesseurs. Il offre même plusieurs avantages sérieux. M. E. Drincourt s'est proposé de mettre l'enseignement élémentaire, autant que possible, au courant de la science. De là des modifications, des innovations, en général fort heureuses, qui permettront d'ouvrir aux élèves des horizons un peu plus larges. Dès le début, la formule de Newton sur l'attraction universelle est rappelée et utilisée à propos de la pesanteur; l'auteur a soigné spécialement l'étude des dilatations; il donne des figures inédites en optique, et emploie souvent la considération de *faisceaux* lumineux au lieu de simples rayons.

L'électricité a été traitée « avec une sollicitude particulière ». La connaissance détaillée de cette partie, malgré son aridité iné-

vitable, que l'auteur a d'ailleurs cherché à réduire au minimum, s'impose en effet chaque jour davantage. A ce propos je signalerai une innovation de détail que j'aurais été content de rencontrer, c'est la *règle du tourne-vis de Maxwell* pour définir le sens des courants dans les solénoïdes, etc. : je ne l'ai pas vue mentionnée.

Il y aurait bien, çà et là, quelques autres légères observations à faire, mais, en résumé, je souhaite sincèrement et avec confiance le meilleur succès à ce Traité. J. DE JOANNIS, S. J.

Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'an 1891. In-24 de 558 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1891.

L'Observatoire municipal de Montsouris a publié, bien tardivement, son annuaire pour 1891 ; on aimerait à le voir paraître au début de l'année, et non en septembre ou octobre.

Ses travaux comprennent, on le sait, trois services principaux : service de physique atmosphérique et météorologie, service de chimie et service de micrographie, ces deux derniers concernant l'étude de l'air et des eaux de Paris (eaux de pluie, de source, d'égout, etc.). Conformément à cette division, l'*Annuaire* renferme, après des tables (parmi lesquelles nous signalerons celle qui donne la tension de la vapeur d'eau de degré en degré, depuis — 30° jusqu'à + 60°), des relevés d'observations anciennes, puis un travail de M. Descroix sur la climatologie parisienne, contenant un intéressant résumé des observations de 1890, et deux études fort instructives sur l'air et les eaux : la première, au point de vue chimique, par M. A. Lévy, la seconde, au point de vue des germes de moisissures et des bactéries qui s'y rencontrent, par M. le Dr Miquel. J. DE JOANNIS, S. J.

Histoire de l'Art chrétien des origines à nos jours, par François BOURNAND. 2 vol. in-8 illustrés de IV-324 et 396 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891.

M. François Bournand nous donne, dans ces deux volumes, un résumé assez complet de l'histoire de l'art chrétien. C'est un bon travail de vulgarisation, pour lequel l'auteur a consciencieusement mis à contribution les meilleurs ouvrages publiés en si grand nombre sur ce vaste et beau sujet. La méthode qu'il a

choisie est simple et rationnelle; nous faisons connaissance, à sa suite, tour à tour avec l'art primitif des catacombes, avec l'art chrétien de l'époque latine, l'art oriental ou byzantin, l'art roman. Après quelques détails sur l'iconographie chrétienne au moyen âge, deux longs chapitres sont consacrés à l'art ogival ou gothique, un autre aux manuscrits, livres et miniatures. Arrivé à la renaissance italienne, M. Bournand, dans son second volume, fait passer successivement sous les yeux les œuvres de Fra Angelico et des primitifs, de Michel-Ange, de Raphaël, de Titien, de Véronèse, etc. L'art du vitrail occupe à bon droit une place d'honneur; après quoi nous parcourons rapidement les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Espagne, la France, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Un appendice sur la musique religieuse et le mobilier religieux termine cette intéressante étude.

Évidemment, ce livre apprendra peu de chose aux érudits, mais il peut être utile à ceux qui désirent savoir, au moins d'une façon superficielle, quelque chose de l'histoire trop dédaignée de l'art chrétien. Les nombreuses citations qui remplissent ces sept cents pages peuvent aider les recherches et fixer les jugements sur plus d'une question importante. Toutes cependant n'ont pas la même valeur, et il est à regretter que l'auteur n'ait pas contrôlé plus rigoureusement certains témoignages. Ainsi Raoul Rochette s'est trompé en attribuant aux gnostiques les premières images du Christ. On n'aime guère non plus cette assertion singulière que la répulsion (?) des Pères de l'Église pour les représentations figurées venait de « ce qu'ils s'imaginaient que les idoles étaient habitées par des esprits malfaisants ». Pourquoi reproduire sans correctif cette phrase d'Emeric David : « Le Grec persécuté (par les iconoclastes) abjura les lumières et la critique qui avaient honoré ses ancêtres : il se prosterna devant les tableaux les plus grossiers, *les adora*... » (T. I, p. 74.) J'en dirai autant de cette assertion de Didron que, dans les représentations du jugement dernier sculptées aux voussures et aux vitraux des cathédrales, Jésus-Christ « écrase les méchants en leur montrant les trous de ses mains, de ses pieds et de son côté, et les noie dans le sang qui coule de ses plaies ». C'est oublier l'ineffable bonté du Sauveur pour ne voir que le justicier « dur et terrible ».

M. Bournand, en faisant l'histoire de l'architecture au treizième siècle, a trop complaisamment prêté foi à Viollet-le-Duc, au sujet des *francs-maçons* d'alors et du prétendu caractère *laïque* de nos grands monuments chrétiens. Plus loin, il fait montre d'un enthousiasme bien exagéré pour le mouvement de la Renaissance, qu'il appelle une *sublime époque* et où il voit « un *tableau céleste* d'une telle immensité que le regard qui cherche à admirer ne tarde pas à tomber dans un complet éblouissement... ». (T. I, p. 299.) D'autre part, il s'imagine bien à tort que le moyen âge ne fut tout entier qu'une époque de tristesses, de pleurs et de gémissements, d'où naquit *la mélancolie*.... (p. 301). Pour en finir avec ces petites querelles, j'observerai qu'on ne saurait sans anachronisme placer *Fra Angelico* parmi les peintres de la Renaissance (t. II, p. 49).

Quant à l'illustration de l'ouvrage, outre qu'elle est bien sommaire, elle semble empruntée, pour la plus grande part, à des *clichés* ayant déjà servi.

Malgré ces critiques et ces réserves, l'*Histoire de l'Art chrétien*, nous le redisons volontiers, peut rendre de bons services, et nous lui souhaitons de grand cœur une seconde édition, mais un peu revue et corrigée. CH. CLAIR, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Histoire de France, *avec 37 cartes*, *251 gravures*, *questionnaires*, *tableaux synoptiques*, par M. l'abbé Godefroy, professeur au petit séminaire de Mortain. In-18 de 597 pages. Paris, Armand Colin, 1891.

L'*Histoire de France* de M. l'abbé Godefroy se présente avec l'air aisé et modeste tout ensemble, qui trahit l'œuvre d'un esprit distingué. Érudit sérieux, et, ce qui vaut encore mieux quand il s'agit d'une édition classique, professeur habile, l'auteur s'est servi de son expérience quotidienne. Il n'a pas mis dans son livre tout ce qu'il sait, et ce qu'il a mis il l'a ordonné. Ses récits rapides, bien divisés, où se groupent logiquement les faits essentiels avec les dates importantes, et celles-là seulement, n'atten-

dent que le commentaire du maître pour prendre cette couleur et cette vie qui captivent l'enfant et font d'une classe d'histoire un puissant moyen de formation.

M. l'abbé Godefroy divise son ouvrage en quatre livres : les Gaulois et les Francs ; — la France féodale ; — les Temps modernes ; — la France durant la Révolution et jusqu'à nos jours. Dans chacun de ces livres, l'auteur a parfaitement saisi et mis en lumière la période décisive et caractéristique. Citons, comme modèles de résumés, le chapitre troisième du premier livre : la Gaule chrétienne ; et le chapitre sixième : Institutions de la période gallo-franque. Les règnes de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Philippe le Bel, les deux chapitres sur Henri IV, et le chapitre sur Louis XIII et Richelieu, au second et au troisième livre, sont aussi des plus remarquables.

A la fin de chaque livre, des tableaux bien dressés, des cartes assez exactes facilitent le travail de la mémoire et de l'intelligence. Les costumes et les drapeaux de diverses époques, les personnages célèbres, depuis Vercingétorix jusqu'à l'amiral Courbet, les grands monuments, depuis l'arc de triomphe d'Orange jusqu'au Lion de Belfort, forment une galerie qui encadre les récits d'une façon très heureuse.

Quelques défauts de détail n'affaiblissent pas le mérite de cette Histoire. Les événements militaires, en particulier les campagnes de la Révolution et de l'Empire, ne sont pas traités avec la netteté et l'exactitude désirables. Une énumération de victoires et de défaites laisse peu de traces dans l'esprit des élèves ; deux ou trois phrases mettant en relief le plan du général et ouvrant la perspective sur la marche de la campagne, gravent les faits dans la mémoire.

Une seconde remarque a trait à deux ou trois jugements. Le chancelier Michel de l'Hôpital « honnête, énergique et grave, qui voulait sincèrement le bien de son pays ; mais sans grandes convictions religieuses » (p. 295), a été jugé plus sévèrement par sa complice elle-même, Catherine de Médicis, qui lui reprochait de manquer de « force d'âme et de vue droite ». Ses « mesures libérales » (p. 295) révélèrent aussi parfois une certaine absence d'honnêteté politique. Le duc de Choiseul ne nous semble pas « un des hommes d'État les plus distingués de son époque » (p. 420). Administrateur intelligent, celui qui fut le comte de

Stainville a accumulé trop de maladresses diplomatiques pour mériter cet éloge. Nous croyons peu au « désintéressement » de celui qui partagea tant de honteux pots-de-vin avec la Pompadour, aux dépens des places de nos frontières et des grandes forêts royales. Nous ne pouvons davantage souscrire au jugement final : « Choiseul, qui avait l'âme fière et voulait la gloire et le plus grand bien de la France, ne se résignait pas à subir les volontés d'une nouvelle favorite du roi, Mme du Barry. Celle-ci le fit disgracier. » (P. 421.) L'âme fière de Choiseul s'était résignée à servir pendant de longues années les caprices d'une autre favorite : ambassades, ministère, duché, pairie furent le salaire de cette fidélité servile. La vraie cause de la disgrâce fut le dépit ressenti et manifesté par Choiseul, qui avait échoué dans l'infâme projet de faire succéder sa propre sœur à Mme de Pompadour !

A ces deux remarques ajoutons quelques critiques de moindre importance. C'est Robert de Luzarches, l'aîné des frères de ce nom, qui fournit les plans de la cathédrale d'Amiens, et non pas « René » (p. 125). La lettre du gouverneur de Bayonne au roi Charles IX, lors de la Saint-Barthélemy, n'a pas d'authenticité reconnue (p. 300). Ce n'est pas à « l'école de Brienne » (p. 484), mais à l'École militaire de Paris, comme en font foi les tableaux d'entrée, que l'ingénieur Le Picard de Phélippeaux — et non *Philippeaux* — fut condisciple de Bonaparte, contre qui il devait défendre victorieusement Saint-Jean-d'Acre. Le nom de « Grande Armée » apparaît dans les lettres aux maréchaux, dès 1806, et désigne l'armée formée l'année précédente, en majeure partie avec les troupes du camp de Boulogne, pour combattre la troisième coalition. La « Grande Armée » n'est donc pas le nom réservé à l'armée rassemblée pour la campagne de Russie, en 1812.

On le voit, ces remarques, comme nous le disions, n'empêchent pas de reconnaître que l'Histoire de M. l'abbé Godefroy est un beau livre et qu'il marque un progrès parmi les ouvrages classiques d'histoire publiés de nos jours.

ED. ADAM, S. J.

Abrégé de la vie de saint Jean de la Croix, par le R. P. A. Parent, de l'Ordre des Carmes. In-12 de 168 pages. Nantes, impr. Bourgeois, 1891. Prix : 1 fr. 25.

Il y aura, le 14 décembre 1891, trois cents ans que le saint coopérateur de sainte Thérèse est mort, et le Souverain Pontife, à l'occasion de ce centenaire, accorde à toutes les églises du Carmel le privilège d'un triduum solennel, « dans l'espoir que ces fêtes seront très profitables à tous les chrétiens ».

C'est pour entrer dans ces vues que le présent opuscule a été composé. Il a dû malheureusement être écrit à la hâte et se ressent de cette précipitation. Était-il nécessaire, pour abréger la vie du saint, de se borner à un nombre si restreint de faits et de détails personnels, de ne mettre en œuvre que si peu de documents ? Mais peut-être l'humble Jean de la Croix, après avoir toujours cherché sur terre à s'effacer, continue-t-il à vouloir être relégué au second plan. Dans sa *Vie* écrite en français au siècle dernier, et rééditée en 1872, il était moins question de lui que de son Ordre ; aujourd'hui, il sert surtout de thème à des applications pratiques.

Que n'avons-nous, sur le premier des carmes réformés, un travail hagiographique capable de faire pendant au monument élevé par une main anonyme à la grande réformatrice, sainte Thérèse ! Du reste, tout ce que l'auteur accumule dans ces pages : traits édifiants, conseils utiles pour la vie spirituelle, pressantes exhortations inspirées par le zèle des âmes, on le lira avec profit. Il aura ainsi secondé le désir du Saint-Père.

J. D., S. J.

Le premier Français martyrisé au Japon *ou Vie du Vénérable Guillaume Courtet, religieux dominicain*, par l'abbé G. Tarniquet, chanoine honoraire, curé de Sérignan (Hérault). In-8 de 214 pages. Paris et Lille, Desclée, 1891.

L'illustre fils de saint Dominique, dont ces pages redisent la vie, fut successivement — après une jeunesse toute de pureté, de travail et de prière — professeur de philosophie et de théologie, maître des novices, chargé d'importantes négociations diplomatiques par le cardinal de Richelieu, enfin missionnaire aux îles Philippines et au Japon. « Il haletait sans cesse au martyre, » dit un de ses historiens. Dieu lui donna la grâce du martyre, et après avoir courageusement souffert les divers supplices de l'eau, des alènes, de la cuve et de la fosse, le 29 septembre 1637,

il eut la tête tranchée au moment où s'échappait de ses lèvres une dernière invocation à la Vierge du saint Rosaire.

M. le curé de Sérignan mérite de grands éloges pour ce pieux travail. Recueillir et donner au public les glorieux souvenirs d'un pays où l'on exerce le saint ministère, c'est faire œuvre de patriotisme autant que de zèle sacerdotal. Puisse l'auteur, selon le vœu de son évêque, Mgr de Montpellier, « voir renaître dans le présent les saintes merveilles du passé » ! J. F., S. J.

Décade historique du diocèse de Langres, par le P. Jacques Vignier, publiée pour la première fois par la Société historique et archéologique de Langres. Tome I. In-8 de xxxvi-568 pages. Langres, Rallet-Bideaud, 8, rue Barbier-d'Aucourt, 1891.

En éditant cet ouvrage du P. Jacques Vignier (1603-1670) sur l'histoire non seulement ecclésiastique, mais politique et civile, de l'ancien diocèse de Langres depuis ses origines, la Société savante qui a présidé à cette publication fait honneur à sa mission. Ses *Mémoires* et son *Bulletin* avaient souvent témoigné de son zèle aussi actif qu'intelligent à recueillir les monuments du passé. Les manuscrits du jésuite Vignier qu'elle met au jour après tant d'autres, sont comme un couronnement de ces travaux de détail; ils embrassent en effet toutes les périodes et traitent des sujets les plus divers : géographie du pays des Lingons, fondation et organisation de la cité, prédication du christianisme et fondation du siège épiscopal, principaux événements jusqu'au dixième siècle. Ici du moins s'arrête le tome I qui sera bientôt suivi du second. Un chapitre sur les comtes laïques le termine.

Le diocèse de Langres, sur lequel Vignier recueillit tant de documents, était le double en étendue de celui d'aujourd'hui. Il comprenait 17 doyennés, 21 chapitres ou collégiales, 37 abbayes, 86 couvents ou collèges, 127 prieurés, plus de 1 200 cures ou chapelles, 100 hôpitaux ou maladreries. Chacune de ces communautés possédait ses archives, la plupart détruites aujourd'hui, et Vignier en consulta beaucoup. « Le seul chapitre de Saint-Didier, écrit-il, m'a cousté plusieurs mois, pour ne pas dire années. Pour dresser celui des Baillys de Chaumont, j'ai plus tenu de papiers et parchemins qu'il n'en faudrait pour charger deux

mulets. Et pour trouver ces manuscrits et mémoires, détenus en injustice et en déshonneur par quelques-uns, il faut écrire beaucoup de lettres, faire des voyages, employer des amis.... » (P. xvii.) Les amis de Vignier sont nombreux encore : ce sont tous ceux que leurs recherches amènent à consulter sa science et sa bonne foi ; ce sont surtout les auteurs de cette belle publication. Parmi eux M. l'abbé Louis figure au premier rang. Son introduction, écrite d'une plume fine, aimable et érudite, est une monographie consciencieuse et complète. Familiarisé par une longue préparation avec les manuscrits, il les a reproduits dans leur plus minutieuse exactitude, et en a établi un texte très sûr. Son œuvre est à la fois d'un critique et d'un lettré.

H. CHÉROT, S. J.

Le cardinal de Lattier de Bayane, *d'après ses souvenirs inédits (1739-1818)*, par F. des Robert. In-8 de 97 pages. Paris, Picard, 1891.

Après le cardinal de Bernis, Bayane est le type le plus achevé d'un représentant ecclésiastique de la France à Rome, vers la fin du dix-huitième siècle. Même facilité à trousser le vers anacréontique, même train de grand seigneur, même légèreté naturelle, au demeurant aussi bon auditeur de rote que Bernis était parfait ambassadeur.

Dieu me pardonne si j'ai plus de sympathie pour l'un que pour l'autre ! Mais Bernis arracha au pape Clément XIV, de concert avec Monino, la suppression de la Compagnie de Jésus, tandis que la première mission remplie par Bayane avait pour but de parer le coup. Sur cette mission secrète restée jusqu'ici ignorée, les souvenirs cités par M. des Robert offrent de curieux détails. Cette tentative ne pouvait d'ailleurs qu'être stérile, mais elle confirme ce que l'on savait déjà de l'attachement du marquis d'Argenson pour l'Ordre, à la veille de sa destruction.

Bayane, déjà venu à Rome en qualité de conclaviste du cardinal de Luynes, archevêque de Sens (1769), s'était fait apprécier dans ce milieu d'une gravité classique par son espièglerie française ; il y gagna le surnom de *Chat du Conclave*, qui lui resta. Lors de l'élection de Pie VI (1774-1775), il ne se montra pas beaucoup plus sérieux dans la surveillance des tours ou *rotes* par lesquelles on communiquait avec le dehors.

Il fit preuve de talent et de vertu dans l'exercice de ses fonctions juridiques. Pendant les trente années qu'il exerça sa charge, il dit — et ici on peut l'en croire — s'être opposé à toute concussion et ne s'être jamais départi d'une exacte impartialité.

Ses relations mondaines paraissent toutefois l'avoir préoccupé plus que son tribunal. Il donnait trois dîners par semaine, de trente ou quarante couverts, et chaque mois il ouvrait ses salons à tout venant. A la fin de ces réceptions fastueuses, il ne retenait à souper que « deux cents bons amis », des amis dont son secrétaire seul savait les noms ! Riche de cent mille livres de rente, il en dépensait régulièrement le double.

A quarante ans (1779), l'ambition lui vint. Il sollicita le chapeau, concurremment avec Loménie de Brienne, le futur archevêque schismatique. Le chapeau ne lui fut donné qu'en 1801, après que la Révolution française eut exécuté la justice de Dieu en renversant cette société frivole et sceptique.

Bayane méritait-il l'honneur que lui conféra Pie VII ? Il avait grandi au cours des événements. Avec Bernis, il refusa le serment à la constitution civile du clergé. Ruiné et dégoûté, il quitta Rome pour vivre en paysan dans une villa près de Florence. Comme Monsieur, comte de Provence, sortant du Luxembourg, il n'emportait guère sur lui que son Horace, et il se plaisait à le traduire.

Légat de Pie VII à Paris, en 1807, il fut de ceux qui dans la suite décidèrent le malheureux pontife à signer le Concordat de Fontainebleau.

En eut-il remords ? Il a brûlé la partie de ses *Souvenirs* relative à cette période, et c'eût été la plus intéressante. D'après les extraits mis en lumière par M. des Robert, cette perte est regrettable. L'auteur de cette excellente étude nous en console un peu par le charme avec lequel il a retracé la vie de cet homme d'église sous l'ancien régime.

Une inadvertance est échappée (p. 70) à la plume si précise du judicieux écrivain. C'est le 30 novembre 1799, et non en mars 1800, que s'ouvrit le long Conclave de Venise. H. CHÉROT, S. J.

D'Essling à Wagram. *Lasalle.* Correspondance recueillie par A. ROBINET DE CLÉRY, avec 13 gravures et une carte

dressée par M. le capitaine Matuszinski. In-8 de 222 pages. Paris, Berger-Levrault, 1891.

Charles de Lasalle est ce général *messin* dont les restes, rapportès naguère de Vienne à Paris, reposent maintenant sous le dôme des Invalides. « Il était, dit Rœderer, célèbre par sa bravoure, par son dévouement à l'empereur, par ses services depuis quinze ans en Égypte, en Italie, en Espagne, où, par son courage et l'habileté de ses manœuvres, il avait puissamment contribué au gain de la bataille de Médelin. » Appelé en Allemagne, en 1804, pour y prendre le commandement d'une superbe division de huit régiments de cavalerie légère, avec huit pièces de canon, « il part à toute bride, prend à Paris le temps d'embrasser sa femme, de se commander une paire de bottes, et arrive tout juste en Autriche pour s'illustrer dans les sanglantes journées d'Essling. Au milieu d'un ouragan de mitraille, Lasalle semblait invulnérable. Sans cesse au plus fort de la mêlée, il en fut quitte pour un cheval tué sous lui. » Dans l'intervalle de temps qui sépare la bataille d'Essling de la glorieuse victoire de Wagram, le jeune héros (il avait trente-quatre ans) fut chargé de surveiller avec sa division la rive droite du Danube, de Presbourg jusqu'à Raab.

A ce moment commence la correspondance publiée dans ce volume : c'est une suite de rapports dont la lecture nous fait assister à la vie des avant-postes, au temps des grandes guerres de l'Empire. Ils renferment la description saisissante du Danube, de ses deux rives, de ses îles innombrables et de tous les indices permettant de deviner la situation et les projets de l'ennemi. Hélas ! ces lettres devaient être les dernières du brillant général. Quelques jours après, il tomba frappé d'une balle au front, le soir de Wagram, au sein du triomphe.

Une carte dessinée avec soin aide à suivre dans leurs moindres détails les incidents de la campagne; treize gravures reproduisent des portraits et souvenirs de famille; à la fin du volume est joint un tableau généalogique, où nous avons remarqué le nom si connu dans notre chère cité messine, de la famille du Coëtlosquet, qui a eu l'honneur de donner à l'Église deux bénédictins, un jésuite et une Petite Sœur des pauvres !

P. MURY, S. J.

Mémoires du général baron de Marbot. III. *Polotsk ; la Bérésina ; Leipzig ; Waterloo.* Paris, Plon. Prix : 7 fr. 50.

Les deux premiers volumes des *Mémoires du général de Marbot*, dont nous avons rendu compte dans la Bibliographie (août 1891), ont eu un succès remarquable, bien justifié par leur rare mérite. Le troisième est digne des précédents. Il nous fait assister à la partie la plus dramatique de l'épopée impériale. Dans la campagne de Russie, nous voyons le colonel de Marbot se distinguer autant par son dévouement à ses soldats et son esprit pratique que par sa brillante bravoure. Aussi, plus heureux que tous les autres chefs de corps, ramena-t-il en deçà de la Bérésina plus de la moitié de son régiment. Il parle longuement de la campagne de 1813, de la bataille de Leipzig, où il assistait, mais ne dit que peu de chose de la campagne de 1814 et de la bataille de Waterloo, auxquelles il n'avait pas pris part. Comme dans les précédents volumes, des appréciations, des jugements sur les hommes et sur les événements accompagnent le récit.

Cette très intéressante autobiographie s'arrêtant à 1815, l'éditeur, pour nous faire connaître la suite de la carrière de ce vaillant officier, a placé à la fin du volume un article biographique publié en 1854 par Cuvillier-Fleury, dans le *Journal des Débats*. D'abord exilé sous la Restauration, puis rappelé en 1818, Marbot fut nommé aide de camp du duc d'Orléans et maréchal de camp en 1830, puis lieutenant général, inspecteur général, etc. Il devint pair de France en 1845, et mourut en 1854. L. BOUTIÉ, S. J.

Souvenirs du général marquis de Pimodan (1847-1849). Portrait du général. Cartes des campagnes d'Italie et de Hongrie. 2 vol. in-8 de 266 et de 204 pages. Paris, H. Champion, 1891.

Ces *Souvenirs* ont paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*. En leur donnant la forme du livre, l'honorable éditeur a cédé à de nombreuses demandes et à ses sentiments personnels à l'égard d'un héros qui a succombé pour une cause sainte et aussi, l'avenir l'a prouvé, éminemment française. Cette édition est augmentée d'un portrait de Pimodan, de notes et d'une introduction magistrale, écrite d'un style précis, net et saisissant, par un

ancien officier français dont je regrette de ne pouvoir signaler le nom à l'estime publique. L'auteur de cette introduction embrasse d'un coup d'œil rapide la naissance à Paris (1822) et l'éducation de Pimodan, la foi royaliste de son père et ses faits d'armes, le refus de serment du jeune élève de Saint-Cyr à la royauté issue de Juillet; puis il expose la situation de l'Europe, et spécialement celle de l'Italie, troublées par les passions révolutionnaires. Il arrive ensuite au moment où Pie IX fit appel, pour protéger ses États, au génie militaire et au dévouement chrétien du général Lamoricière; Pimodan, qui avait fait glorieusement ses preuves d'intelligence et de bravoure en Italie et en Hongrie, vint collaborer, en qualité de général, au grand œuvre du soldat que cent victoires avaient illustré en Afrique. L'auteur décrit l'organisation de l'armée pontificale, ses positions en vue de la lutte suprême qui allait s'engager, et il venge Lamoricière des injustes critiques dont il a été l'objet.

Le général en chef chargea Pimodan de franchir, avec des troupes forcément insuffisantes, un périlleux passage qui conduisait aux derniers mamelons de Castelfidardo. L'armée piémontaise couronnait ces hauteurs. Pimodan et ses braves n'ignoraient pas que dans ces Thermopyles la mort était presque inévitable; ils n'hésitèrent pas : écrasés par le nombre ils tombèrent en héros. Pimodan, mortellement blessé, fut emporté du champ de bataille; il expira, les yeux fixés sur une image de Notre-Dame de Lorette.

Tout cela est exposé avec de nouveaux détails qui auront leur place dans l'histoire complète de ces temps malheureux. « Jamais peut-être, dit excellemment l'historien, quelques soldats n'incarnèrent à ce point les destinées du monde. Leur défaite, c'était Gaëte, Sadowa, Sedan; c'était l'unité italienne, l'unité allemande... Avec la bataille de Castelfidardo (1860), s'écroula le plus saint pouvoir de la vieille Europe... L'aveuglement ne permit pas d'envoyer à Castelfidardo un seul petit tambour français faisant avec ses baguettes reculer toute l'armée piémontaise, et nous sauvant des hontes de l'avenir... Chose inoubliable! Le 18 septembre 1870, dix ans, jour pour jour, après Castelfidardo, les Prussiens paraissaient en vue de Paris. Les ponts de Saint-Cloud, de Sèvres, de Billancourt sautèrent vers le soir;... le lendemain, nous fûmes vaincus à Châtillon... »

Il faut maintenant laisser Pimodan raconter lui-même, avec sa

vaillance, sa verve et son patriotisme, les souvenirs de ses campagnes en Italie et en Hongrie. Autorisé par M. le comte de Chambord, il entra comme lieutenant dans l'armée autrichienne, et il partit de Styrie pour l'Italie, où se préparaient des événements lamentables. Il dépeint d'abord, avec une plume littéraire et un vrai sentiment des arts et des beautés de la nature, sa vie de voyage et de garnison. Mais voici les explosions révolutionnaires contre la domination autrichienne en Lombardie et en Vénétie. Heureusement, le maréchal Radetski était là pour la sauver. Pimodan montra tout de suite ce qu'on pouvait attendre de sa présence d'esprit et de son intrépidité. Envoyé en mission à Trieste, puis à Venise devenue républicaine, il ne se laissa pas séduire par les pièces d'or que fit miroiter à ses yeux le président Manin. Il échappa par son sang-froid et son audace à de grands dangers. L'estime de ses chefs lui valut l'honneur d'être attaché en qualité d'ordonnance à Radetski.

Dès lors, c'est une suite non interrompue de marches et de batailles. L'insurrection était partout, dans les villes et les campagnes ; l'heure vint où l'Autriche, profondément affaiblie, n'avait plus pour sa défense que Vérone, Peschiera, Mantoue, Legnano et quelques places de peu d'importance. La guerre était acharnée, impitoyable, et le Piémont se croyait à la veille de triompher. Mais il comptait sans l'énergie et le talent supérieur du maréchal. Nommé capitaine au premier régiment d'infanterie de l'Empereur, après les combats meurtriers de Castelnovo et de Santa Lucia, Pimodan déploya dans l'attaque sur Vicence, à Curtatone et à Montanara, au nouveau siège de Vicence, dans les luttes qui s'étaient multipliées autour de Vérone et en d'autres occasions, une énergie admirable. Il faut voir, dans les pages qui racontent sans forfanterie ses exploits, avec quelle prestesse il savait mener aux champs de bataille les renforts qui décidaient de la victoire ; avec quel mépris de la mort il bravait les périls. Ses récits sont animés et entraînants, semés d'anecdotes quelquefois joyeuses ; on n'est pas plus Français. Et toutefois, son grand cœur gémissait à la vue des maux épouvantables que les prises d'armes continues accumulaient partout où les armées de Charles-Albert se heurtaient aux solides bataillons de Radetski. A la fin, le maréchal, adoré de ses troupes et terrible à l'ennemi, l'emporta sur tous les points (1849) : la révolution fomentée,

entretenue par les sociétés secrètes et l'ambition piémontaise, sous couleur d'indépendance nationale, fut domptée.

Quelques mots maintenant sur la campagne de Hongrie.

Au commencement de novembre 1848, le prince Windisch-Grætz, au moment d'entrer en Hongrie comme généralissime, demanda à Radetski quelques officiers d'état-major : à ce titre Pimodan fut envoyé à Vienne. Toute la Hongrie était alors en feu; elle se souvenait des jours glorieux de son indépendance, et les mouvements de 1848 l'avaient décidée à se lever pour la reconquérir. Mais là comme ailleurs l'esprit révolutionnaire dénaturait les aspirations nationales; aussi, de part et d'autre, et surtout du côté des Hongrois, la guerre était sans pitié, elle avait un caractère d'extermination. Le gouvernement insurrectionnel, dirigé par Kossut, siégeait à Pesth ; Grorgey était à la tête des combattants. Ici, de même qu'en Italie, Pimodan fit merveilles : attaché au ban Jellachich, il prit une part glorieuse à la plupart des batailles qu'il serait trop long d'énumérer. Voulant s'emparer d'une batterie hongroise, il fut grièvement blessé ; il revint ensuite à Pesth pour y renouveler ses exploits. Malheureusement, la campagne était mal menée ; les armées ennemies devenaient plus nombreuses et plus menaçantes. Welden, successeur de Wendisch-Grætz, ne releva pas la fortune de l'Empire ; c'est à Haynau qu'était réservée la gloire de broyer la révolte et de conserver la Hongrie à l'Autriche.

Je touche, en finissant, au drame plein d'émotions qui faillit coûter la vie à Pimodan. Dans une reconnaissance sur le Danube, en face de Palanka, il fut pris et enfermé dans une casemate. Un projet d'évasion, qu'il avait formé de concert avec ses trois compagnons de captivité, échoua. Condamné à mort, il s'attendait à être fusillé, quand la marche victorieuse de Haynau fit peur à ses gardiens. Il obtint sa liberté, et revit l'empereur qui, charmé de ses services et de sa délivrance, lui décerna le titre de major. Dieu l'avait gardé pour lui donner plus tard la couronne du martyre.

Je ne veux pas terminer sans remercier l'éditeur de nous avoir livré ces *Souvenirs;* ils seront lus avec une admiration mêlée d'attendrissement. En ces jours où des statues sont élevées à des scélérats, il est beau de glorifier un homme qui fut l'honneur de la religion et de la France.

G. GANDY.

Les Héros de Camaron, par l'abbé Lanusse, aumônier de l'École militaire de Saint-Cyr, avec préface par Boyer d'Agen. In-8 de xliii-269 pages. Paris, Flammarion, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Pendant la guerre du Mexique, le capitaine Danjou reçut l'ordre de partir avec soixante-trois tirailleurs, pour devancer, en éclaireurs, un convoi de trois millions de piastres, montant de Vera-Cruz à Puebla. En traversant l'hacienda de Camaron, ils sont arrêtés par douze cents fantassins et huit cents cavaliers que commande le colonel juariste Millan. Les assaillants sont trente contre un. La petite troupe, s'abritant derrière les murs de l'hacienda, leur tient tête pendant plus de neuf heures. A la fin, voyant qu'il ne restait plus que trois tirailleurs, luttant encore quand même en désespérés, le colonel Millan, émerveillé de leur bravoure, leur propose de se rendre. « Nous nous rendrons, répondent-ils fièrement, si vous promettez de nous laisser nos armes et notre fourniment. — On ne refuse rien à des hommes comme vous, » répond l'officier. Grâce au dévouement de ces héros le convoi fut sauvé.

Pour perpétuer le souvenir de ce combat du 30 avril 1863, le nom de Camaron fut inscrit sur le drapeau du régiment et sur les murs des Invalides.

Tel est ce glorieux fait d'armes qu'il eût été regrettable de laisser tomber dans l'oubli. Mais quelques pages auraient suffi pour le narrer dans les moindres détails. Aussi a-t-il fallu une certaine habileté pour en arriver à la confection d'un volume de trois cents pages. Après un long discours dithyrambique, en guise de dédicace au général Saussier, vient une longue préface. M. Boyer d'Agen nous y explique pourquoi il n'a pas été soldat, pourquoi il n'aime pas la guerre, mais comment, en revanche, il raffole de grec et de latin et vénère M. l'abbé Lanusse, son compatriote.

Le récit du fait d'armes, qui vient ensuite, est lui-même précédé d'une sorte d'introduction, assez inutile au sujet, et qui n'a pas moins de quatre-vingt-quatorze pages. C'est peut-être un peu long. Enfin le récit commence pour tout de bon. Mais ce n'est pas un médiocre labeur que de le dégager des fleurs de rhétorique un peu trop prodiguées. Tout cela cependant est

dit avec tant d'âme, tant d'élan patriotique, le bon aumônier montre si bien ce qu'il y a dans son cœur d'amour pour la France et pour ses chers soldats, qu'on ne peut un seul instant lui garder rancune.

Près de trois cents épisodes de ce genre sont, paraît-il, encore dans ses cartons, écrits et enluminés de sa main. Espérons qu'il se décidera à les livrer au public ; mais, cette fois, dépouillés des ornements parasites qui enlèvent trop au récit de son intérêt et de son charme.

Espérons aussi ne plus voir sur la couverture d'un fort bon livre, comme est celui de M. l'abbé Lanusse, l'annonce d'ouvrages tels que ceux d'un Loyson, d'un Catulle Mendès et d'un Zola. C'est une question de propreté qui a son importance.

E. VANGEON, S. J.

Supplément au livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg-en-Suisse. In-8 (pages 459 à 530). Montpellier, typographie Grollier, 1891.

M. Noël Lemire, le dévoué et studieux secrétaire des Anciens de Fribourg, vient de mettre la dernière main au *Livre d'or* que nous présentions naguère comme le modèle d'une monographie de collège. Ces soixante-dix pages, faites d'*errata* scrupuleux et de nombreux *addenda*, sont un nouveau témoignage de la conscience de l'œuvre. La plus intéressante de ces notices est consacrée à la promotion au cardinalat de Mgr Mermillod. Une des illustrations représente le magnifique anneau qui lui fut offert à cette occasion par ses camarades du pensionnat. D'autres lignes, pieuses et émues, racontent la vie du P. Bole, qui fut dix-sept ans aumônier à Frohsdorf ; celle de Félix Julien, auteur de toute une bibliothèque historique et chrétienne sur la marine ; de M. Michel Colomb, le catholique si connu et si dévoué de Marseille, et de beaucoup d'autres qui firent honneur, jusqu'à la mort, à leur éducation première. H. C., S. J.

Jeunes chrétiens de notre temps. — *Quinze notices biographiques*, par le P. DIDIERJEAN, S. J. In-8 de VIII-423 pages. Paris, Retaux, 1891. Prix : 5 francs.

Ces notices font suite aux *Souvenirs de Metz* et aux *Élèves des*

Jésuites, du même auteur. Un des quinze héros de son nouveau volume n'est pas un inconnu pour les lecteurs des *Études*, qui retrouveront ici le vaillant comte Henri de Verthamon. D'autres se nomment : André de l'Héraule, François Ackermann, Joseph de la Rupelle ; c'est le groupe des enfants doux et purs, morts au seuil de la vie entrevue par eux en rêve. D'autres expérimentèrent les travaux et les difficultés qui se présentent aux premiers pas de l'existence d'étudiant ou de la carrière de magistrat ; ce sont : Georges Ancillon de Jouy, Paul Herbault, Henri Reboul. Tous les autres furent soldats : au service du Pape, comme Édouard du Boischevalier ; ou bien au service du pays, comme A. Morice du Lérain, Louis de Chasteigner, Henri Freyssenge, Henri de Dianous, Jules Meignan, Albert Fénech, le comte Xavier de l'Estoile, qui tombèrent à Champigny, à Loigny, en Afrique, au Tonkin, partout où une noble cause demandait un dévouement digne d'elle.

Je n'ai pas à réduire en médaillons ces figures largement dessinées et placées chacune dans son cadre avec un art habile aidé de patientes recherches. L'auteur ne craint pas les détails, mais il sait les choisir. On goûtera volontiers la lecture de ces quinze chapitres destinés par leur sujet à se ressembler, et capables par leur heureuse variété, de captiver l'intérêt jusqu'au dernier. Je ne conseillerais cependant pas de les lire à la file, bien que je n'aie pu résister à ce plaisir, — j'allais dire à cet entraînement.

La raison de cet attrait est que la jeunesse se fait aujourd'hui très rare. Les *jeunes gens* s'en vont et ils ne sont guère remplacés. Ceux qui viennent sont vieux avant l'âge. Et parmi ces jeunes gens si tôt blasés, si peu épris d'enthousiasme, si éteints par l'indifférence ou le découragement, combien y en a-t-il qui gardent au moins leur nom de *chrétien ?* Ils sont bien *de leur temps*, par exemple, mais au rebours de ce qu'il faudrait. Les modèles que le P. Didierjean nous présente sont peut-être, au contraire, trop parfaits. A les contempler toujours debout et toujours en avant, dans la voie de devoirs tour à tour humbles ou héroïques, on ne peut s'empêcher de se demander s'ils ne faillirent jamais; or, s'il y eut des chutes, on aimerait à savoir comment ils s'en relevèrent. Mais il faut croire qu'ils ignorèrent toute faiblesse, ce qui les rend d'autant plus admirables.

C'était une bien fine et bien gracieuse nature que ce petit François Ackermann, devenu un jour un modeste héros, sauvant sa vieille mère et son jeune frère dans un incendie de chemin de fer, et déployant une présence d'esprit et un courage qui lui eussent mérité un prix Montyon. N'oublions pas que les trains durent à cet accident l'introduction des sonnettes d'alarme.

Même crânerie chez Maurice du Lérain. A Bazeilles, le porteur du drapeau de l'infanterie de marine est tombé. L'intrépide lieutenant s'élance, arrache le glorieux haillon de sa hampe qu'il brise en morceaux, et le rapporte intact sur sa poitrine. Blessé à mort à la suite d'un autre exploit, il coupa la précieuse relique et la partagea avec ses camarades à l'ambulance de Sedan.

Tout le monde a retenu le nom de Henri de Dianous. Quand la plupart des hommes de la mission Flatters eurent péri massacrés, lui, resté à la tête des débris de la colonne expéditionnaire, fit, au travers d'ennemis perfides et féroces, en des régions immenses et inconnues, une retraite de vingt jours, plus belle encore que sa fin trouvée dans un dernier combat contre les Touaregs.

Devant la perspective d'une guerre inexorable et au milieu de l'affaissement général des caractères, ce livre est un bienfait pour la jeunesse des écoles. Elle y apprendra comment on vit en chrétien pour mourir en soldat ou en martyr ; comment aussi on se prépare, par le travail et par le sacrifice, aux luttes de la vie et aux victoires de la foi.

H. CHÉROT, S. J.

Biographies du dix-neuvième siècle. 3 vol. in-8 de 337 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891. Prix : 3 fr. le vol.

Les éditeurs Bloud et Barral viennent de faire paraître trois nouveaux volumes des *Biographies du dix-neuvième siècle*. Cette publication mérite à tous égards d'être recommandée aux bibliothèques chrétiennes. C'est une manière fort intéressante et fort pratique d'apprendre l'histoire contemporaine, que de lire ces récits où les personnages les plus célèbres de notre époque parlent, agissent sous nos yeux. Comme les auteurs sont avant tout des hommes de bien, ils ont su tirer de ces récits

l'enseignement patriotique et religieux qui doit être le but de tout écrivain sérieux.

Il nous suffira d'indiquer les titres de ces biographies pour en faire comprendre la haute utilité. Un volume est consacré à Pie IX, Garcia Moreno, Littré, le général Changarnier, Lacépède. — Un second renferme la vie de Mgr le Comte de Chambord, Vitet, cardinal Pie, Guillaume Ier, Grégoire XVI. — Dans le troisième, nous trouvons des esquisses sur Victor Hugo, le général Pichegru, l'impératrice Joséphine, J.-B. Carpeaux, le vénérable J.-B. Vianney, Alfred de Musset. On le voit, les sujets sont très variés, et partant peuvent davantage intéresser les lecteurs.

A. LEFÈVRE.

Français et Anglais, par Philip-Gilbert HAMERTON. Traduction de G. LABOUCHÈRE. 2 vol. in-12. T. I, de XXIV-268 pages; t. II, de 269 pages. Paris, Perrin et Cie, 1891.

Un parallèle entre l'éducation, le patriotisme, la politique, la religion, les vertus, la coutume, la société, le succès, la variété en deçà et au delà de la Manche, en deux volumes et plus de cinq cents pages, c'est un peu long, et, malgré tout l'humour que l'auteur a tâché d'y mettre, un peu monotone. Qu'apprendra-t-il à chacun des peuples intéressés? Français et même Anglais se soucient assez peu de leurs voisins; ils prétendront toujours mieux se connaître eux-mêmes qu'un compatriote absent depuis des années, et surtout qu'un étranger, résidât-il depuis longtemps.

Je ne dis pas qu'ils aient raison, car M. Hamerton, Anglais très francisé, est vraiment un observateur. Il veut ne citer que des faits dont il a eu des exemples sous les yeux et s'en tenir purement et simplement à ces faits. La précaution est bonne; mais empêche-t-elle de soutenir, comme l'auteur l'observe lui-même (p. 58), «que les exemples ne prouvent jamais rien»? On peut, en effet, trouver des exemples contraires, et personne n'en manque quand il a quelque idée préconçue à faire prévaloir. M. Hamerton n'en est pas là; il fait de louables efforts pour être impartial. Encore que les moralistes de son espèce sacrifient volontiers au pittoresque, il prise la véracité, et son humour même n'est pas trop fantaisiste. Il conte les faits les plus curieux avec un flegme tout britannique; mais que voulez-vous? pour être Anglais on n'en est pas moins homme et capable de préjugés.

Notre auteur n'est pas absolument juste pour la religion catholique, qu'il semble connaître assez mal. Il estime son influence morale, il admire volontiers les sacrifices qu'elle inspire, et malgré cela, il veut qu'en pays catholique on soit libre de n'avoir aucune religion. Ainsi entend-il la liberté de conscience ; pour lui, comme pour les maîtres du jour, c'est la liberté de n'avoir pas de conscience. Mais alors pourquoi prôner l'autorité morale de la religion, s'il n'y a pas de vérité religieuse ? Laisserait-on passer ces principes, ou plutôt cette absence de principes, dans la libre Angleterre ? Je crains que le séjour en France de M. Hamerton n'ait altéré le côté doctrinal de ses observations. Il se met facilement à l'unisson de nos opportunistes et apprécie la guerre au cléricalisme avec la désinvolture de nos journaux officieux. Pouvait-on attendre autre chose d'un protestant qui se réclame de l'opportunisme et fait du *Temps* sa lecture favorite ? Je ne sais, mais je suis tenté de croire que le voisinage de nos politiciens hypocrites a déteint sur son caractère, qui semble loyal. A moins qu'il ne soit tout simplement naïf, quand il s'agit du papisme. Certains traits le feraient supposer.

Ne semble-t-il pas, par exemple, quand il parle de l'intolérance du dogme catholique (p. 198), admettre bonnement, comme une opinion sérieuse, qu'on cesse d'être catholique par le seul fait de s'enivrer ? N'ajoute-t-il pas que, grâce au jésuitisme, « toutes les doctrines catholiques sont devenues susceptibles d'une interprétation libérale qui permet au penseur moderne de ne point sortir du troupeau » ? De la sorte, pour tous ceux qui « avouent le caractère *ésotérique* du catholicisme », il est « absolument invraisemblable qu'Abraham, Isaac et Jacob aient jamais existé », il est « peu probable que Moïse ait écrit une seule ligne de la Bible », et « les flammes de l'enfer ne sont qu'une figure de rhétorique ». Si l'on est parvenu à lui donner cette idée incohérente de nos croyances, si quelqu'un, fût-ce M. Mivart, a mis cela sans rire sur le compte des Jésuites, il peut être certain que celui qui l'a ainsi catéchisé s'est agréablement moqué de lui.

A. DES GRÉES.

LITTÉRATURE

ROMANS

Petite Histoire de la Littérature française, *principalement depuis la Renaissance*, par A. Gazier, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. In-18 jésus de 621 pages. Paris, A. Colin, 1892.

Commençons par dire du bien, beaucoup de bien, de cette *Histoire*. D'abord cette *Petite Histoire de la littérature* est agrémentée du portrait (plus ou moins authentique) de soixante-sept littérateurs. Ensuite, elle n'est pas une simple compilation de Nisard, Géruzez, Demogeot et *tutti quanti;* Nisard toutefois est plus grave et Demogeot plus intéressant : car enfin, s'il a très mauvais esprit, Demogeot a de l'esprit. L'*Histoire* de M. Gazier est habilement ordonnée, sobre, mais aussi détaillée qu'on peut le souhaiter pour des apprentis bacheliers ; riche d'anecdotes, de noms, de citations discrètes et choisies ; pourvue même de quelques idées neuves, chose rare dans ces sortes d'ouvrages. On y rencontre des jugements d'une sûreté, d'une indépendance, en mainte occasion, d'une impartialité généreuse, qui font honneur à l'historien et au lettré.

En est-il toujours ainsi ? Non certes; on verra tout à l'heure nos réserves ; mais la sincérité des réserves confirmera celle des éloges. Notons dès à présent que, dans ses jugements sur la doctrine ou la morale des livres qu'il passe en revue, M. A. Gazier ne tient aucun compte des condamnations portées par l'Église contre un bon nombre de ces ouvrages; par exemple : les *Essais*, les *Provinciales*, le *Tartuffe*, les *Contes*, les *Maximes*, les *Lettres Persanes*, l'*Encyclopédie*, les Œuvres de Voltaire et de Jean-Jacques, les romans d'Al. Dumas et de George Sand, et tant d'autres. Est-ce que les élèves des lycées ont à se préoccuper de ces vétilles ? Est-ce que les enseignements de l'Église catholique les regardent ?

M. A. Gazier ne témoigne que de l'admiration pour des œuvres mises à l'index ; ainsi, pour « le beau roman de *Notre-Dame de Paris* », de V. Hugo (p. 554); pour le « bel ouvrage de *Port-Royal* », de Sainte-Beuve (p. 573); et, en remontant plus

haut, pour le *Discours de la Méthode*, qui, selon M. Gazier, illumina et sauva « la philosophie encore plongée dans les ténèbres » (p. 197).

Il est évident que le docte maître de conférences a des données confuses sur l'histoire de la philosophie; son domaine, c'est la littérature; il y est à l'aise, il y est chez lui. C'est plaisir et profit de l'entendre vanter avec chaleur, souvent avec éloquence, notre dix-septième siècle, ce siècle « raisonnable » entre tous; partant, le plus français de tous et le plus grand.

Sans doute, un peu plus loin, M. Gazier ne cache point son estime — estime assez mal placée — pour le « riche héritage national » que nous a laissé le siècle de Voltaire (p. 518); il éprouve même une profonde sympathie pour « l'esprit moderne » (*ibid.*) et pour les bienfaits de la Révolution (*passim*); mais le dix-septième siècle reste sa belle passion littéraire; il en admire tous les grands hommes, ou à peu près, surtout Pascal, Bossuet, Racine, Molière. Les comédies de Molière produisent sur son âme l'effet d'un sermon, d'un sermon de Bossuet; après les avoir lues, ou vues au théâtre, il *rentre en lui-même* (p. 278). Du reste, il glisse sur la morale de Molière et n'appuie pas; des pièces qui font rentrer en soi-même ne sont-elles pas fatalement bonnes ?

M. Gazier appartient à l'ancienne école de l'Université; il plaide pour les études classiques, en quoi nous sommes entièrement de son avis. Il dit, à propos de Racan et de plusieurs poètes, qui ignorèrent la langue de Pindare et de Virgile : « Pour écrire parfaitement bien en français, il faut avoir une véritable connaissance de la langue latine, mère de la nôtre. » (P. 180.) Rien de plus juste : *Pulchre ! bene ! recte !*

Nous voudrions souligner des mêmes adverbes les trente-cinq chapitres de la *Petite Histoire;* mais franchement ce serait trop de complaisance et nous en aurions de graves scrupules. Les dernières pages, consacrées aux *professeurs*, *critiques*, *historiens*, *romanciers*, *poètes*, du dix-neuvième siècle, mériteraient des réserves presque à chaque ligne. Quel bon marché M. Gazier fait de la morale et de la vérité, dans ces quarante ou cinquante pages ! Il est vrai qu'il y foudroie de toute sa puissance le « fougueux comte de Maistre » (p. 584), et que, fidèle à une règle de l'Université, il néglige même de nommer le premier prosa-

teur du siècle, Louis Veuillot; mais comme il est indulgent et paternel pour Béranger, pour Musset, pour George Sand, pour Balzac, « pour le poète historien par excellence, Jules Michelet » (p. 578), et pour tous les autres corrupteurs et malfaiteurs littéraires !

Revenons sur nos pas. Calvin, cet « homme de mœurs très pures » (p. 65), est couronné de fleurs par le successeur des docteurs de Sorbonne ; malgré certains écarts de langage, « on ne saurait trop admirer l'énergie, la sobriété, la gravité religieuse, la poésie toute biblique qui brillent dans les œuvres de Calvin. » (P. 68.) Rabelais est « un homme très honorable » (p. 68-69) ; Étienne Dolet, « un lettré délicat, qui périt victime des passions religieuses » (p. 111). Pauvre agneau ! Heureusement, la troisième République l'a coulé en bronze, et ses dévots peuvent aller pleurer autour de son monument toutes les larmes de leurs yeux.

Mais Voltaire ! Ah ! M. Gazier ne peut prononcer ce nom-là sans une pointe d'émotion. Oyez plutôt : « Ne serions-nous pas bien injustes et bien ingrats, nous qui exaltons tous les jours un César, un Louis XI, un Richelieu ou un Bonaparte, si les défauts et même les vices de Voltaire nous faisaient oublier les *immenses services* qu'il a rendus, non seulement à la littérature, mais encore à la patrie (!) elle-même ? » (P. 475.) Sans doute en corrigeant les vers du roi de Prusse, ou en l'invitant à venir bien vite prendre possession de Paris, *sa capitale !*

Ce qui excite l'enthousiasme de M. Gazier pour Voltaire, c'est que la Révolution « est presque tout entière l'œuvre de ce même Voltaire » (p. 475). Hélas ! oui ; et cela suffirait à le faire maudire de tout bon Français. M. Gazier jouit de voir le *Patriarche de Ferney* hissé, en effigie, sur les places de Paris : « Notre dix-neuvième siècle n'a été que juste lorsqu'il a érigé la statue de Voltaire sur les ruines de l'ancien régime. » (*Ibid.*) Après tout, si l'on s'en rapporte à M. Gazier, « de son œuvre de destruction religieuse, il ne reste absolument rien » ; comme si la *Petite Histoire* ne prouvait pas absolument le contraire.

Le dithyrambe aux pieds de la statue de Voltaire est suivi d'une aubade aux pieds de la statue de Jean-Jacques ; cela convient : « Que ses idées aient été justes ou non, peu importe (*sic*) ; toujours est-il que l'auteur de l'*Émile* et du *Contrat social* doit être mis au nombre de nos penseurs les plus profonds et les plus origi-

naux. » (P. 495.) Jeunes élèves, honneur et reconnaissance à Voltaire, respect à Rousseau! Imitez leur sagesse et pratiquez leurs vertus!

Mais Voltaire et Rousseau sont de tout petits hommes à côté des *Messieurs* de Port-Royal. On dirait, par moments, que cette *Petite Histoire* de 600 pages n'est qu'un prétexte pour prêcher à la jeunesse des lycées les mérites, la loyauté, l'humilité, la charité incomparables des *Messieurs* et de leurs adeptes. Quand il s'agit de Port-Royal, M. Gazier ne plaisante pas. A Port-Royal et aux alentours, rien que des héros, des génies, des victimes innocentes (p. 206). M. Gazier verse des pleurs dans le pré des solitaires, aux bords de la fontaine de la Mère Angélique, *Lympha fugax*, ou à l'ombre de son noyer, *Umbra maligna*. Puis il joue au théologien, comme il joue ailleurs au moraliste; il se hasarde même à travers les questions épineuses de la grâce, avec l'aplomb de l'écolier qui croit savoir sa leçon. Il définit, il discourt, il prononce, blâme et approuve, comme s'il avait pâli sur saint Augustin, et même sur l'*Augustinus*.

Vouloir discuter avec ce nouveau docteur de Sorbonne en robe courte, ce serait gaspiller le temps en pure perte; surtout quand le même docteur admet cet axiome neuf : *Les pensées justes ou non, peu importe.* Lui parler d'erreurs voulues, de mauvaise foi, à propos des *Provinciales*, ce serait, en pure perte, révolter sa religion. Il a bien ouï dire que les *Petites Lettres*, « vues et revues par une douzaine de ces Messieurs de P.-R. » (car ils s'y mettaient à douze!)[1], ne satisfont pas tous les gens qui les lisent sans parti pris; et alors il s'esquive avec désinvolture, grâce à une antithèse, ou à une manière de dilemme : « Pour ceux-ci, Pascal, auteur des *Provinciales*, a rendu un service signalé à la religion et à la morale; si vous en croyez ceux-là, il a sapé la base de toute morale et de toute religion. » (P. 205.) Mais entre ceux-ci et ceux-là, entre les deux extrêmes, il y a des gens qui pensent que les *Provinciales*, ces belles menteuses, n'ont fait ni tant de mal ni tant de bien; ceux qui pensent ainsi, c'est tout le monde, ou peu s'en faut.

A y regarder de près, on apercevrait, de ci, de là, dans la *Petite Histoire*, sinon le même génie, du moins les mêmes pro-

1. Segrais, *Mémoires anecdotes*, nouvelle édition, t. II, p. 111 et 112.

cédés que dans les *Petites Lettres*. Que d'insinuations semées à travers les pages, comme sans y prendre garde! Exemples : « Descartes, élève des Jésuites, à dix-sept ans était aussi savant que ses maîtres. » (P. 194.) N'est-ce pas joli et piquant? Corneille, élève des Jésuites, « ne savait pas le grec » (p. 239); tandis que Racine, élève de Port-Royal, lisait le grec à seize ans. Il est vrai qu'il lisait à seize ans *Théogène et Chariclée*, un conte peu édifiant; M. Gazier ne le dit pas; il ne dit pas davantage que les élèves de Port-Royal lisaient dans des traductions françaises certaines comédies de Térence et le IV[e] livre de l'*Énéide;* ce dont Corneille se déclarait, non sans motif, fort scandalisé[1].

Mais enfin, Corneille ignorait-il totalement la langue de Sophocle et d'Aristote? M. Gazier, qui se répète, nous répond : « On ne voit pas que ces excellents maîtres (les Jésuites) lui aient appris le grec. » (P. 215.) Pour le voir, il aurait peut-être suffi d'ouvrir les yeux et les livres. D'abord, une ou deux remarques; les Jésuites, non seulement enseignaient le grec à leurs élèves, mais ils leur distribuaient même des prix de *discours grec* et de *vers grecs;* au moment où Corneille achevait ses classes, un jésuite rouennais, le P. Viger, composait son recueil des *Idiotismes grecs*, loué par M. Egger, et classique aujourd'hui encore dans la docte Allemagne[2]. Pourquoi Corneille n'aurait-il rien appris, en fait de grec, de ses excellents maîtres? On se le demande; ou plutôt il est inutile de se le demander; mieux vaut interroger Corneille lui-même.

M. Gazier n'aurait-il jamais rencontré les trois *Discours* de Corneille sur le *Poème dramatique*, où Corneille discute tout ensemble les textes d'Aristote et les traductions latines qu'il a consultées? Dans le premier discours, Corneille expose son avis sur l'adjectif ῥᾳθύμους et le substantif πάροδος; dans le second, il explique le sens des mots μιαρὸν, ἁμάρτημα, ἀναγκαῖον, et analyse les nuances des deux derniers vocables en helléniste passablement avancé. Il y a plus. Même en écrivant au trot de la plume, Corneille était capable de citer du grec; témoin sa lettre à M. d'Argenson, 18 mai 1646, où il parle « d'un génie... qui, n'empruntant rien de personne, se doit nommer à très juste titre

1. V. P. Ch. Daniel, *les Jésuites instituteurs de la jeunesse française*, chap. VI.

2. V. Egger, *De l'Hellénisme*, t. II, p. 54.

αὐτοδίδακτος ». Sans prétendre que Corneille sût le grec comme son contemporain du Cange, élève des Jésuites d'Amiens, il nous semble qu'il en avait au moins quelque teinture ; qu'il aurait pu dire couramment, comme Lancelot en personne : 'Αγαθὸς, *bon, brave à la guerre*, ou encore : Ὄνος, *l'âne qui si bien chante*. Au surplus, il est certain qu'il connaissait à fond les modèles de la tragédie athénienne ; on le voit par ses *Discours* et par les *Examens* de ses pièces.

L'affection rétrospective, mais vive, de M. Gazier pour les *Solitaires* nuit à son impartialité d'une façon regrettable, et lui fait mesurer ses louanges et ses critiques, sur les relations plus ou moins intimes des auteurs avec les *Messieurs;* quiconque repousse la bulle *Unigenitus* est digne de tous égards et a droit à une statue. Bourdaloue, pour sa peine d'avoir été jésuite, sera placé au-dessous de Massillon (p. 359), à deux cents piques au-dessous de Bossuet, dont l'éloquence doit, paraît-il, nous « dégoûter » de Bourdaloue (p. 350), enfin, sur la même ligne que le protestant Saurin (p. 437). Comme le maître de conférences daube sur Fénelon, ami des Jésuites, si peu porté du côté des pauvres jansénistes, si inférieur aux deux « grands chrétiens... Pascal et Bossuet » ! (p. 370) ; — Pascal avant Bossuet, naturellement.

Par contre, Saint-Simon, le calomniateur haineux et lâche qui employa plus d'un quart de siècle à dénigrer son siècle auprès de la postérité, Saint-Simon est un grand homme, « profondément honnête, très religieux même et (faites bien attention !) partisan déterminé de Port-Royal ». (P. 400.)

Les saints ont eu le tort impardonnable de ne pas se livrer à Port-Royal; mal leur en prend. Avec quel à propos la *Petite Histoire* amène l'occasion de rire un peu aux dépens de la bienheureuse Marguerite-Marie et de son biographe, le courageux archevêque de Sens, Mgr Languet de Gergy! (P. 505.) Du reste, M. Gazier nous fait bien rire un peu, lui aussi, lorsque, dans son *Dictionnaire français*, il appelle saint Louis de Gonzague un « missionnaire ».

Il deviendrait fastidieux de prolonger ces recherches curieuses dans tous les recoins de la *Petite Histoire*. Bornons-nous à quelques observations de détail pour finir. Parmi les innombrables dates et noms propres qui fourmillent en cette *Petite Histoire*, ne

s'est-il glissé aucune distraction? Ce serait trop dire. L'auteur n'est point responsable des coquilles d'imprimerie qui font naître Voltaire en 1691 (p. 467), ou qui reportent à 1797 l'apparition des *Contes* de Perrault (p. 417). Mais choisissons par exemple la page 297; est-ce à l'imprimeur qu'il faut attribuer les dates hasardées qui s'y entassent? *Saint Paul*, de Godeau, parut en 1654, et non en 1660; *Alaric*, de Scudéry, en 1654, et non en 1645; la première édition du *Clovis* de Desmarets est aussi de 1654, et non de 1657. A la même page, on lit ce nom quasi espagnol de *Las Fargas;* l'auteur de *David* portait un nom plus français.

En tel ou tel endroit de la *Petite Histoire*, n'y aurait-il pas à relever telle ou telle assertion peu conforme à la vérité historique ou littéraire? Je lis, à la page 307 : « Si l'on excepte d'Assoucy et Boyer, il (Boileau) n'attaque pas un auteur vivant » dans l'*Art poétique*. Or, Boileau, dans l'*Art poétique*, attaque une dizaine environ d'auteurs vivants; dont plusieurs lui répondirent du moins mal qu'ils purent. Ce sont Pelletier et Linière (ch. II); Mlle de Scudéry, Carel de Sainte-Garde, Desmarets de Saint-Sorlin (ch. III); Perrault, François Colletet, Pinchêne (ch. IV); Pinchêne est nommé dans le même vers que Boyer; et Boileau (édition de 1713) a pris le soin de nous avertir qu'un long passage du chant III est une attaque directe contre le poète de *Clovis*.

Le style de la *Petite Histoire* est d'une lecture facile, il est clair, correct, soigné; à travers les six cents pages, on rencontre peu de phrases comme celle-ci : « On sait qu'il fallut l'intervention personnelle de Louis XIV pour obtenir de l'archevêque de Paris que le grand comédien *serait* inhumé en terre sainte. » (P. 263.) La grammaire exigerait, je crois, un autre conditionnel.

Plus nombreuses sont les expressions d'une élégance douteuse : « Le résultat laisse toujours à désirer *sous le rapport* de la clarté. » (P. 1.) « Les dernières années du siècle de Louis XIV ont été peu favorisées *sous le rapport* de la poésie proprement dite. » (P. 459.) Le style de Guizot « a pu être critiqué *sous le rapport* de la vivacité » (P. 575); etc., etc. Paul-Louis Courier aurait dit que ces tournures, familières à M. Gazier, sont déplorables « sous le rapport de la langue ».

Nous ignorons quel accueil sera fait à la *Petite Histoire* dans

les établissements de l'Université ; mais il est trop évident que, malgré ses qualités incontestables, la *Petite Histoire* ne peut être admise dans les écoles catholiques.

V. DELAPORTE, S. J.

Dante. *Étude religieuse et littéraire sur la «Divine Comédie»*, par l'abbé Henri PLANET. Paris, Delhomme et Briguet.

La *Civiltà cattolica*[1], en signalant avec éloges l'ouvrage de M. l'abbé Planet, ajoutait, non sans une pointe de malice à l'adresse de notre érudition littéraire : « Enfin, voici que la France ellemême apporte son tribut aux études dantesques (*anche la Francia*). » De fait nous sommes, depuis quelque quarante ans, singulièrement en retard sur le mouvement fébrile qui emporte les Italiens dans le champ, d'ailleurs vaste et beau, de l'étude de la *Commedia.* L'Allemagne, l'Angleterre nous ont également distancés. Avons-nous, pour ce péché, à battre notre coulpe, ou bien pouvons-nous nous applaudir de nous être épargné les théories risquées de l'Allemagne et l'écho grossissant qu'elles ont eu parfois en Italie? La question est discutable et ce n'est pas le lieu de la traiter. Toutefois, ne fût-ce que pour faire taire les langues médisantes, il est bon que des œuvres de valeur protestent de temps en temps contre notre indifférence proverbiale pour le *divino poeta*....

M. l'abbé H. Planet vient de faire avec succès une de ces protestations littéraires. A tout prendre, la critique étrangère est sur ce point peu équitable à notre endroit : nul en Allemagne, en Italie même, n'a su comme notre Ozanam donner à Dante son vrai et grandiose piédestal et entourer son front de sa véritable auréole. Nul, si ce n'est Ozanam, n'a compris la *Commedia* comme le couronnement et la quintessence du moyen âge, et ne lui a préparé pour commentaire le tableau littéraire et social du moyen âge tout entier, à commencer par les origines germaniques. Mais Ozanam est mort, ayant à peine ébauché son étude spéciale sur Dante. Puis, en France, on a eu d'autres soucis ; M. l'abbé Planet croit devoir, dès ses premières lignes, s'excuser d'entretenir ses concitoyens de littérature étrangère. Voici son début :

« Il n'est guère possible, nous le savons, à un Français prenant la plume à la fin du dix-neuvième siècle, de s'occuper d'autre

1. 3 genn. 1891.

chose que de la France.... Mais il n'y a pas de plus grand service à rendre à nos concitoyens que de les ramener au goût des belles choses. Dante est un cordial.... dont il conviendrait d'user tous les jours à petites doses, comme on use des essences concentrées. » C'est vrai : ramener nos lettrés à l'étude de l'*Inferno*, du *Purgatorio* et du *Paradiso*, ce serait un peu leur faire faire leur cours de théologie, comme l'avait fait le grand Condé; ce serait atténuer bien des préjugés et, osons le dire, éclairer bien des ignorances. Puisse-t-il se trouver des ouvriers pour cette tâche! M. l'abbé Planet leur fait entendre l'appel le mieux compris d'ordinaire, celui de l'exemple.

L'Étude sur Dante est bien conçue, bien distribuée, bien écrite, originale sans chercher à l'être, parce qu'elle est le fruit spontané d'une lecture quotidienne, passionnée et intelligente.

L'auteur esquisse d'abord à grands traits le plan des trois *cantice;* puis il aborde successivement, dans une série de chapitres, l'*Orthodoxie de Dante*, la *Langue vulgaire*, l'*Imagination*, le *Sentiment*, *Épopée et drame*, *Satire et comédie*, le *Poème de la Vierge*. C'est vraiment un régal pour les vieux amis de Dante de retrouver dans cet ouvrage leurs idées, leurs sentiments, leurs enthousiasmes, exprimés avec une justesse et un charme qu'ils eussent vainement cherchés eux-mêmes.

Ce n'est pas qu'à côté de nos sincères éloges pour le livre de M. Planet, il n'y ait place pour quelques réserves. Toutefois elles s'adressent moins à lui personnellement qu'à la généralité des commentateurs et annotateurs de Dante. D'abord, il semble que l'auteur aurait dû tenir compte de certains travaux des *dantisti* allemands et italiens. Il a suivi de confiance la Vie de Dante, par C. Balbo, fort intéressante assurément, mais rejetée par la critique contemporaine comme un tissu de légendes. Nous réprouvons, comme lui, les témérités de cette soi-disant critique qui ne voit dans toute la vie traditionnelle de Dante qu'une histoire arrangée à plaisir; qui fait de Béatrice elle-même un mythe et n'admet comme historiques que les faits consignés dans les actes de mariage ou de vente retrouvés dans les bibliothèques d'Italie. M. l'abbé Planet a raison de dédaigner les exagérations de cette école, mais il eût mieux fait de les signaler, pour ne pas paraître en ignorer l'existence. L'auteur cite toujours le texte après en avoir donné une traduction, tantôt personnelle,

tantôt empruntée à Fiorentino. Fort bien, mais peut-être ne s'est-il pas toujours assez défié des traducteurs français.

Enfin, on était en droit d'attendre de l'initiative et du talent de l'écrivain un plus grand nombre de rectifications historiques, négligées de tous jusqu'ici, mais imposées par la plus stricte équité. Une note indique, il est vrai, que le loyal et saint moine chevalier Gui de Montefeltro a été justifié par Muratori du conte ridicule de la *Commedia* (p. 79), mais pas un mot d'indignation contre le poète insulteur de saint Célestin V, du vénérable Adrien V, du charitable Martin V et surtout du grand Nicolas III. Lorsque Dante nous peint, dans une scène à la Shakespeare, Nicolas III les pieds en l'air, frétillant plus que les autres simoniaques, criant au poète : « Quoi ! déjà ici debout, Boniface ! » puis se raillant grossièrement de ses *oursons* de neveux, ces Orsini, qui firent pourtant de si grandes choses et pacifièrent Florence, dire froidement : « Voilà un bel exemple de l'*ira dantesca*, » c'est ne pas se séparer assez de commentateurs superficiels et sans convictions.

Notre dernière réserve portera sur la page des *prophètes* (250). Nous ne l'avons pas comprise, « nous autres *penseurs* », disait Hugo. Appliqué aux poètes, le mot est déjà fort ; mais les ériger en *prophètes*, et cela, non pas au sens du *vates* païen inspiré par Apollon, mais dans le sens chrétien du mot, c'est dépasser toute mesure.

Dante, un autre *Nathan*, parce qu'il redit en vers immortels le *Tu es ille vir !* A qui? A Boniface VIII, à Rodolphe de Habsbourg, à *Philippe III*, à l'héroïque Charles d'Anjou, à cent autres sages ou vaillants princes ! Dante est prophète à peu près comme Pascal dans ses *Menteuses*. Les Italiens le savent fort bien, mais il n'est pas décent en leur langue de le dire. Nous Français, nous pouvons et nous devons protester contre les incessantes calomnies de Dante, vérifier un à un les dossiers de ses damnés et aussi ceux de ses élus. Ces rectifications ne rendront que plus intéressante la lecture de la *Commedia* et permettront de faire lire sans inconvénient la divine épopée par nos jeunes littérateurs.

Puissent-ils y prendre goût! Léon XIII sait, dit-on, par cœur les cent chants de la *Commedia*. Pie IX en possédait au moins de nombreux fragments; à sa dernière visite royale des Romagnes, qui allaient lui être volées, il écrivit de mémoire sur l'album

séculaire du tombeau de Dante, à Ravenne, ces vers du *Purgatorio :*

« L'opinion, bouffée de vent qui souffle d'ici ou de là, et, en changeant de côté, change de nom : gloire aujourd'hui, demain ignominie ! » Quel commentaire ce tercet de Dante reçut de la signature de Pie IX !

En Italie les jeunes religieux font de la *Commedia* leur *vade mecum* de vacances : nul ne s'effraye de l'*ira dantescà*. Pauvre exilé, dit-on, pouvait-il répondre de ses fureurs? Ces taches effacées par un dédain compatissant, reste le poème chrétien par excellence, fécond en graves leçons, en sublimes enseignements. Aussi ne saurions-nous mieux conclure que par les paroles mêmes de M. l'abbé Planet : « Un retour à Dante marquerait sûrement un retour aux sentiments religieux et aux nobles traditions littéraires, et peut-être serait-il le commencement d'une ère de conversion, jusque dans cette foule liseuse qui n'aime pour le moment que le mauvais et le pire.

« Et ceux qui n'aiment que le bon seraient loin de n'en tirer aucun profit. Les meilleurs de tous, les lecteurs chrétiens, sous le spécieux prétexte de préférer, parmi tous les livres, les simples et les édifiants, se contentent de lectures trop faciles qui ne demandent aucun effort, ne captivent pas leur intelligence, ne les font point penser et les laissent dans l'habitude d'être satisfaits avec des riens aimables et limpides où se rencontre un bouquet de dévotion d'un parfum souvent très artificiel. » (P. 3.)

V. DE COPPIER, S. J.

Camoëns dans l'Almanach des Muses. Grand in-16 jésus de 116 pages. — **Fragments d'une Vie inédite de Camoëns.** Grand in-16 jésus de 121 pages. — **Catalogue** *de Livres rares sur Camoëns*. In-8 de 160 pages. Paris, S. Pitrat, 1891.

Avons-nous aujourd'hui en France des *Camoënsiens*, comme nous avions déjà des *moliéristes*, ou d'autres chercheurs acharnés autour d'un grand nom? Toujours est-il qu'il se forme une *Collection Camoënsienne française*, et qu'il se publie un catalogue des ouvrages en toutes langues concernant Camoëns, et que la première livraison de ce catalogue (août-septembre 1891) ne contient pas moins de 1 200 numéros. Les curieux et les admirateurs de

l'épopée indo-portugaise pourraient même se procurer un buste de Camoëns, à la même librairie où paraît la Collection Camoënsienne.

On dirait un renouveau, un regain de gloire pour le poète des *Lusiades*, qu'on lisait bien peu, en France, depuis longtemps. On lisait un peu plus cette *Iliade* lusitanienne, au temps passé ; on la traduisait, on l'imitait, on l'habillait vaille que vaille en vers français ; et dans les recueils classiques d'il y a quarante ou cinquante ans, figurait encore une traduction du *Géant Adamastor au cap des Tempêtes*, rimée par un de nos illustres. C'était un beau morceau.

A la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, tandis que bon nombre de rimeurs cherchaient la poésie dans le faux Ossian, puis chez les Lakistes, chez lord Byron et autres rêveurs du Nord, quelques-uns, plus avisés ou plus timides, demandaient leurs inspirations au soleil des Indes qui éclaira les conquêtes du Portugal et qui échauffa les *Lusiades*. La preuve en est en ce recueil intitulé : *Camoëns dans l'Almanach des Muses*, où l'on trouve des poèmes, d'ailleurs généralement médiocres, empruntés à Camoëns par Millevoye, Parseval-Grandmaison et trois ou quatre imitateurs moins fameux. Signalons un *Discours en vers* prononcé en 1784 par l'abbé de Cournand, professeur au Collège de France et rival de J. Delille ; il y rappelait la misère de Camoëns, abandonné par son « ingrate patrie » ; puis il chantait Louis XVI et l'invitait à protéger les littérateurs français durant un long règne :

Étends pour eux tes soins dans un long avenir.

Cinq ans plus tard (1789), ce digne abbé versifiait les *immortels principes ;* en 1791, il était marié. Mieux vaut la fière pauvreté d'un Camoëns que la fortune d'un pareil apologiste.

Le recueil contient une *Vie de Camoëns*, par M. Ferdinand Denis ; l'auteur semble attribuer à Voltaire (page 35) les premières critiques des *Lusiades*, en France. Ce serait une erreur ; le dix-septième siècle s'en occupa ; nous l'avons fait remarquer ailleurs, soit dans notre étude sur le *Merveilleux* (3e partie, chap. v), soit dans notre *Art poétique* (t. II, p. 353, 356).

Les *Fragments d'une Vie inédite de Camoëns*, œuvre de M. le comte de Circourt, traitent de plusieurs points de la biogra-

phie du grand poète, notamment de son exil aux Indes; puis de dona Catherine de Atayde, dame de la cour de Portugal, cause des malheurs de Camoëns. C'est elle qu'il chanta sous le nom de *Natercia*, anagramme de *Caterina;* comme nos poètes de l'hôtel de Rambouillet chantèrent *Catherine* de Vivonne sous l'anagramme d'*Arthénice*.

Les dictionnaires biographiques font tous mourir Camoëns en 1579, à l'hôpital, et racontent à l'envi que le poète aurait d'abord vécu des aumônes recueillies par son fidèle esclave. Or, d'après des documents nouveaux, le poète des *Lusiades* serait mort le 10 juin 1580 (*Camoëns dans l'Almanach des Muses*, p. 11); il est mort dans sa maisonnette de la rue Santa-Anna (*ibid.*, p. 32-34); enfin l'esclave Antonio a-t-il jamais existé? Peut-être oui; peut-être non (page 32). Espérons que la suite des documents camoëniens maintiendra la légende touchante du bon Javanais tendant la main pour nourrir l'Homère portugais.

V. DELAPORTE, S. J.

Portraits et souvenirs littéraires, par Hippolyte Lucas. In-18 de 261 pages. Paris, Plon, 1891.

Ce livre est un recueil « d'épisodes intimes », il n'y faut donc pas chercher ce que l'auteur ne songeait pas y mettre, ce que les éditeurs qui ont recueilli ses notes n'ont pas pensé offrir au lecteur. Point de jugements sur les célébrités littéraires de notre siècle, mais des anecdotes.

On n'y trouvera tout au plus qu'un sentimentalisme chrétien, s'accordant assez avec la religion de Chateaubriand, dont l'auteur décrit le poétique tombeau; on n'y rencontrera pas une parole de blâme pour les duels et autres accrocs à la morale chrétienne; du moins l'auteur ne critique point la religion, il la respecte, il respecte ses lecteurs et n'a guère fait passer dans ses pages que des souvenirs décents, même quand il parle de Mlle Mars.

Il a trouvé le talent de se faire pardonner ses lacunes par la bonhomie avec laquelle il conte. Quoique homme de lettres, il n'a pas de rancune.

On regrette seulement en fermant le livre qu'il n'ait pas à nous parler de sujets plus élevés que de « la canne de Balzac », du

« grand faucon noir » de Vivier, ou même du magasin de bric-à-brac que V. Hugo avait réuni à Guernesey.

CH. PERROT, S. J.

Étude sur les principaux adverbes (*affirmation, négation, manière*), par J. Bastin. In-8 de 69 pages. Paris, Bouillon; Saint-Pétersbourg et Moscou, chez les principaux libraires; Bruxelles, Rozez.

Ces pages de grammaire française sont datées de Saint-Pétersbourg, 22 juillet 1891, et sont l'œuvre d'un Français, à en juger par les expressions de ce genre : « nos écrivains... », « notre bonne vieille langue... », « nos vieilles chansons... ». Elles sont suffisamment complètes et ne seront pas lues sans profit par ceux qui s'intéressent aux discussions grammaticales. Les exemples cités à l'appui de la théorie sont abondants et pris de partout; peut-être serait-il agréable de voir toujours l'indication précise des sources?

Laissant de côté quelques inexactitudes et obscurités de détail qui prouveraient cependant avec quel intérêt nous avons suivi M. Bastin, nous passons immédiatement à des observations plus importantes. « Le chapitre de la *négation*, nous dit l'auteur (p. 39), n'est pas toujours facile à s'expliquer. » Aussi l'a-t-il fait de beaucoup le plus long (p. 6-57), et la critique y trouve-t-elle plus à redire. Par exemple, après les comparatifs d'inégalité, après l'adjectif *autre* et l'adverbe *autrement*, M. Bastin constate aujourd'hui une forte tendance à supprimer le *ne*, qu'il regarde comme « tout à fait inutile » (p. 29) : *Il est plus grand que vous* (ne) *pensez*. Question débattue entre les grammairiens et tranchée différemment par les auteurs, de savoir si l'on peut négliger cette négation « très ancienne dans la langue ». Laissons-la *sub judice*, mais évitons de remplacer *ne* par *le*, en haine de la négation : *Il est plus riche que vous* (le) *croyez*. Ce *le* ne sert ici qu'à tromper l'oreille.

M. Bastin se déclare surtout l'ennemi de la négation vraiment *explétive*. *Explétive*, cela veut dire pour lui *superflue*, *inutile*, *fautive* (p. 37, 57). Il pousserait volontiers à la suppression les contemporains qui semblent ne pas demander mieux (p. 41). Si on emploie encore cette négation, « ce n'est que par habitude et par

respect pour la tradition (p. 46). Qu'on lise tous nos bons ouvrages, nos revues, et l'on se convaincra facilement que le français se dégage ici de plus en plus des lisières du latin. » (P. 51.) Il faut avouer d'abord que le *ne* explétif remonte au delà du seizième et du dix-septième siècle, puisque (p. 57) M. Bastin cite des exemples de Robert Wace (douzième siècle). De plus, si *ne* a été introduit par imitation du latin, après *craindre*, etc.; s'il est fautif après *sans que*, il est parfois utile à l'euphonie et sert très souvent à exprimer une nuance, à donner un caractère dubitatif à la phrase. En cette matière, les auteurs du dix-septième siècle, quoique entachés de latinisme, semblent avoir plus d'autorité que nos contemporains, fût-ce A. Daudet ou quelqu'un de la *Revue des Deux Mondes*. Ajoutons que les exemples des poètes ont ici peu de poids, parce que la mesure engage tantôt à supprimer le *ne*, et tantôt la crainte de l'hiatus le réclame.

Ces restrictions ne nous empêchent pas de louer l'ensemble du travail. L'ouvrage de M. Bastin donne l'idée de ces dissertations grammaticales qu'on exige en France des futurs licenciés, et ce n'est pas un mince sujet d'étonnement que la société russe soit un milieu propice à la composition d'œuvres aussi spéciales, aussi intimes, sur la langue française. P. C. HUBY, S. J.

Notes pour le Baccalauréat *(Rhétorique)*, par le P. P. BRUCKER, S. J. In-12 carré de 256 pages. Collège de Saint-Dizier (Haute-Marne), 1892.

Sept éditions lithographiées à gros tirage prouvent la valeur pratique de ces *Notes* et l'estime qu'en font professeurs et candidats. Grâce au style concis et aux artifices typographiques, ce volume présente distinctement une masse considérable de préceptes et de faits. Le but de l'auteur n'est pas d'apprendre, quoique son travail puisse y servir mieux que bien d'autres, mais de condenser, de préciser et de classer des connaissances restées dans l'esprit à l'état chaotique, de les y fixer avec ordre, de les raviver au besoin par une rapide lecture. Ce *memento* peut donc être utile, non seulement aux aspirants bacheliers, mais à tous ceux qui veulent conserver des notions littéraires, historiques et géographiques péniblement amassées dans les

classes, et promptes à s'envoler quand on tient le diplôme qui atteste officiellement qu'on les possède.

ÉT. CORNUT, S. J.

Lettres de la Comtesse de Ségur, née Rostopchine, au vicomte et à la vicomtesse de Simard de Pitray. In-12 de 316 pages. Paris, Hachette, 1891.

Mme la comtesse de Ségur a beaucoup d'admirateurs et d'amis : les enfants d'abord, dont les *Mémoires d'un âne*, les *Petites filles modèles* ou les *Malheurs de Sophie* feront toujours les délices ; ensuite, ceux qui furent enfants et qui se surprennent à relire ces inoubliables récits. De pareils chefs-d'œuvre ne sortent pas d'une âme vulgaire. Le volume de *Lettres* que vient de publier Mme la vicomtesse de Simard de Pitray, et dont la plupart lui sont adressées, montre ce qu'il y avait de richesse d'esprit, d'éclat d'imagination et surtout de tendresse éclairée, de foi et de droiture vaillante dans cette mère chrétienne et cette femme supérieure. Il y a là non seulement une lecture intéressante par l'originalité du style, le naturel des pensées et la variété des événements, mais encore une leçon très éloquente et très pratique pour une génération que l'égoïsme, la mièvrerie et la sensualité envahissent de toutes parts ; nous souhaitons que beaucoup en profitent.

ÉT. CORNUT, S. J.

I. — **Dans le tourbillon du monde,** par Veldenz, traduit par de Rochay. In-12 de xi-273 pages. Paris, Lecoffre, 1891. Prix : 2 francs.

II. — **Sainte-Rosalie-aux-Bois,** par Ouida. In-12 de 390 p. Paris, Perrin et Cᵉ, 1891. Prix : 3 fr. 50.

III. — **Claudie,** par B. Reyac. In-12 de 324 pages. Paris, Firmin-Didot, 1891. Prix : 3 fr. 50.

IV. — **Bonheur conquis,** par Charles Foley. In-12 de 202 p. Paris, Perrin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

V. — **Là-bas !** par Mme Henriette Foley. In-18 de 519 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 3 francs.

I. — Ce roman est né dans les brouillards de l'Allemagne ; il avait un titre aussi nuageux que prussien : « Au ban du serpent » ;

on a remplacé le « serpent » par le « monde » : et on en a fait : *Dans le tourbillon du monde*. Il s'agit d'une jeune fille jetée, au sortir du couvent, dans un monde protestant et libre-penseur ; sa foi et sa morale y périssent avec une rapidité véritablement étonnante ; bien plus, elle devient chef de file et prétend à son tour pervertir les autres. Comme dans tout roman il faut que le ciel s'éclaircisse après les orages, l'héroïne se convertit.

Il y a çà et là d'excellentes discussions religieuses, et le positivisme allemand est malmené de main de maître ; mais l'intrigue qui enchaîne toutes ces controverses est loin d'être un chef-d'œuvre d'habileté.

II. — Sainte-Rosalie est un village imaginaire, mais qui malheureusement pourrait être indiqué sur bien des endroits de la carte de France ; là fleurissent des fonctionnaires avides de se vendre, rampants avec les grands, insolents avec les petits, n'écoutant que la voix de leurs appétits et tracassant le curé et les honnêtes gens ! Armés des grands mots de « la loi ! » ils font suer de cette loi toutes les tyrannies et toutes les injustices. L'un d'eux, le secrétaire de la mairie, s'est fait des rentes avec des infamies et il persécute jusqu'à la mort une pauvre jeune fille qui avait méprisé ses présents. Le fiancé, puis l'époux de « Viola » essaye de résister à ce tyranneau, qui lui dresse des embûches « légales » et le voue à toutes les misères, « de par la loi ».

L'auteur, que nous ne saurions trop louer pour cette peinture vigoureuse et vraie, aurait dû, à notre avis, raccourcir son étude : l'intérêt y aurait gagné et son livre aurait été plus facilement mis aux mains des ouvriers des villes et des campagnes. Néanmoins nous conseillons vivement à nos amis de le placer dans leurs bibliothèques d'œuvres.

III. — Mme Legendre est avare et gourmande : deux défauts, deux vices, si vous voulez, qui cependant ne s'attirent pas. Elle couperait un centime en six et donne des dîners à la Vatel. Enfin, on n'est pas parfait !

Claudie est sa fille, aussi charmante que bonne ; elle aime le fils adoptif du notaire Heloy, mais toutes les vertus et toutes les délicatesses ne valent pas des pièces sonnantes pour Mme Legendre, et elle refuse ce gendre pauvre, malgré les larmes de sa

fille. Jacques s'expatrie et épouse une Américaine nerveuse et coquette; Claudie perd sa mère et consacre sa vie désolée au soulagement de toutes les infortunes; elle fait plus, elle réconcilie Jacques avec sa femme, et, n'ayant pu être heureuse, elle se console pieusement en assurant le bonheur de ce foyer vers lequel elle aspirait.

Il règne dans ce roman, bien écrit, une douceur, une convenance qui méritent les plus grands éloges.

IV. — Si *Figaro* rendait compte de « ce bonheur conquis », il en ferait une *étude saisissante de mœurs* et un livre destiné à l'éducation des élèves du Sacré-Cœur. Nous ne partageons pas le lyrisme intéressé du journal des salons et des boudoirs. Il se peut que Jacques ait, à la fin du roman, noblement conquis le bonheur de posséder le cœur de Geneviève; mais il avait été bien naïf de tomber dans les filets que lui tendait une actrice passionnée. Il ignorait qu'elle était mariée, soit; mais elle chantait au théâtre, menait grand train, se laissait faire la cour et ne posait certes pas pour la vertu. Bref, cette Lydia est le mauvais ange de Jacques; elle lui a facilité un succès de théâtre et prétend régner en souveraine sur le cœur du jeune homme. L'intrigue du roman se noue dans une maison de campagne où Lydia est venue passer une saison d'été; là vivait Geneviève avec sa tante; Jacques a fait une heureuse impression sur le cœur de la jeune fille; compromis par les intrigues de Lydia, il demande et obtient la main de Geneviève; mais il ne l'aime pas, jusqu'au jour où, désabusé et vaincu par les grâces charmantes de sa femme, il a le courage de mépriser Lydia.

Il n'y a pas, dans ce roman, de scènes naturalistes et qui font penser aux tableaux de Rochegrosse; l'auteur, se respectant, sait respecter les yeux de ses lecteurs; il n'en est pas moins vrai que les amours de Lydia, quoique voilées, sont des amours d'actrice, c'est-à-dire de femme légère.

V. — *Là-bas !* c'était une grande maison, presque un château, où était venue échouer la famille de Büers. Nous vous la présentons : le père, ruiné, aigri et ne sachant pas se consoler; son fils, le jeune Olivier : c'est le héros de ce roman, avec Noëlle, sa sœur; à côté de la mère, bientôt la remplaçant, c'est une vieille amie qu'on nomme par affection Tante Marguerite; n'oublions pas

Carmen; c'était une perle de jeune fille. Olivier passe à côté d'elle, la trouve charmante, mais elle ne brillait pas assez pour ce papillon et il se marie avec une mondaine jolie, capricieuse et sans cœur. Une telle union ne peut donner le bonheur : chacun des époux traîne son ennui de son côté. Enfin Nadine meurt victime d'une imprudence et Olivier veut étourdir son désespoir en courant le monde; la Providence lui envoie un ami dévoué et chrétien qui le ramène peu à peu à l'espérance. Noëlle, la jeune sœur d'Olivier, l'ange de la famille, est depuis longtemps couchée sur un lit de douleur; n'ayant plus de confiance dans les secours humains, elle s'en va demander à Notre-Dame de Lourdes sa guérison : c'est là qu'avec la santé miraculeusement recouvrée, elle retrouve Olivier que la grâce a enfin touché. Carmen continuera ses œuvres de dévouement en se mariant avec Olivier.

Si l'auteur soignait un peu plus ses transitions, son roman serait un petit chef-d'œuvre; nous lui donnons, tel qu'il est, un premier prix parmi toutes ces publications faites pour la famille, mais qui ne justifient leur prétention ni par le cœur ni par le raisonnement, et ne sont le plus souvent que des livres dangereux. Nous conseillons à tous la lecture de *Là-bas!*

A. LEFÈVRE.

Tout seul, par Charles Vincent. In-16 de 380 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Un pauvre petit orphelin, adopté, lui huitième garçon, par un pêcheur d'Audierne, arrive, après nombre d'aventures et d'exploits, à être un brillant officier de marine et l'heureux époux d'Henriette Gariel, qu'il a, par deux fois, arrachée à une mort terrible.

Il lui a fallu lutter *tout seul*. Les difficultés ont été grandes. Elles n'en ont fait que mieux ressortir les qualités de l'enfant et du jeune homme. Cœur, intelligence, volonté, droiture, force corporelle, agilité, Guenhaël Kernan possède tout à un degré supérieur. A dix ans c'est déjà un héros. L'éducation ne fera que perfectionner tous ces dons de la nature. Rien d'étonnant, d'ailleurs, puisque, au dire de M. Charles Vincent, tous les actes de dévouement héroïque que Guen multiplie ne sont que « la conséquence d'un atavisme inconscient ». Guen est, en effet, mais

il ne l'apprendra que plus tard, le dernier descendant d'une vieille famille de Bretagne, les Kernan de Penborn.

L'ouvrage est vraiment intéressant, bien écrit, et, ce qui ne gâte rien, d'une moralité irréprochable. Plus d'une page, où se lisent des sentiments vrais, simplement et noblement exprimés, vous tire, qu'on le veuille ou non, les larmes des yeux. La côte bretonne, dans son coin le plus pittoresque, est décrite par quelqu'un qui a vu ce dont il parle. Plusieurs descriptions, surtout celle de la tempête du Raz, sont de fort beaux morceaux. Une teinte mélancolique est répandue sur tout le récit ; le paysage, comme le héros, le réclame sans doute ; mais elle n'a rien d'énervant. Les caractères, sauf celui de Guen, sont un peu effacés. C'est le point faible. Quant à la vraisemblance, elle est à peu près partout bien gardée. Enfin, l'auteur paraît tenir beaucoup à la théorie *héréditariste ;* il y revient à quatre ou cinq reprises différentes ; nous lui demanderons seulement de ne pas trop s'aventurer sur ce terrain. E. VANGEON, S. J.

Jérôme le Trompette, par le lieutenant-colonel DE BEAUREPAIRE. In-12 de 324 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Un faible escadron de cavalerie occupe le village de Callados, en Catalogne Attaqués à l'improviste par des bandes nombreuses de paysans, les Français se retranchent dans la grande auberge. Ils vont y être brûlés vifs ; ou bien, s'ils tentent une sortie, ils seront tous fusillés à bout portant. Il n'y a pourtant de chance que dans une sortie. Ce qui reste de l'escadron est sur le point d'être anéanti, quand un fort détachement de cavaliers et de fantassins accourt les sauver. Voilà le thème.

Il ne faut pas chercher dans ce livre les fines analyses psychologiques, on n'en aurait que faire. Mais on se bat ; et il y a de bien beaux coups donnés et reçus. On fait des prodiges de valeur ; on est brave jusqu'à la témérité, on est surtout héroïque, le plus simplement du monde.

Le récit, vigoureux et original, est enlevé d'une plume alerte, humoristique et de la plus franche allure. Les événements se déroulent habilement, sans trop choquer la vraisemblance ; et l'intérêt, artistement ménagé, ne languit jamais. C'est un drame palpitant et entraînant. Quiconque a ouvert le livre ne le quittera plus qu'il ne l'ait lu jusqu'au bout.

Aux sonneries du *Trompette*, au cliquetis des armes et aux coups de fusil se mêle une note tendre et pathétique, grâce à la petite Thérésa, dont le vaillant Jérôme aurait voulu très honnêtement faire sa femme et la cantinière du régiment.

Une dizaine de traits, *Souvenirs anecdotiques de la guerre de Crimée*, complètent le volume. On y apprend à mieux connaître le soldat français, à l'aimer et à l'admirer.

L'impression que laisse l'ouvrage est saine et fortifiante; elle donne chaud au cœur. L'auteur nous promet une suite au récit de *Jérôme;* qu'il se hâte; il nous a mis en goût.

E. VANGEON, S. J.

Les Vingt-deux années du père Tasse à Chamrousse, par H. Vincent. In-18 de 296 pages. Grenoble, Baratier, 1891.

Chamrousse est une des belles montagnes du Dauphiné. Pendant vingt-deux ans un homme du pays, le père Tasse, en fit les honneurs aux touristes de tout acabit, en qualité de guide, d'hôtelier, presque de propriétaire. Les souvenirs de ce bonhomme à barbe d'argent, établi ingénieusement et confortablement dans son chalet, à deux mille mètres au-dessus de la Méditerranée et au milieu des neiges, ceux de l'auteur et quelques inscriptions plus ou moins originales cueillies dans le registre abandonné à l'improvisation des visiteurs forment la matière de ce volume, orné aussi de nombreuses illustrations. Il peut avoir un intérêt local et M. Vincent ne semble pas lui demander davantage.

ÉT. CORNUT, S. J.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques ; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris, rue des Grands-Augustins, 7). — Octobre. — La perception et la psychologie thomiste (suite); de l'idée d'être et de l'intelligence, *E. Domet de Vorges*. — La personnalité humaine, *P. Vallet*. — Le sentiment moral (suite); le nécessaire, le contingent et la logique, *L. Jouvin*. — De la notion de liberté chez les anciens philosophes : chez saint Thomas et les scolastiques (suite), *A. Ackermann*.

Novembre. — Des données synthétiques et leur emploi méthodique, *de Broglie*. — De la notion de liberté chez les anciens philosophes : chez saint Thomas et les scolastiques (fin), *A. Ackermann*. — La perception et la psychologie thomiste (suite); de l'idée d'être et des notions qui en résultent, *E. Domet de Vorges*. — De l'idée de Dieu dans les Dialogues philosophiques de Voltaire et de M. Renan, *M. Hébert*.

Association catholique (Paris, boulevard Saint-Germain, 262). — Novembre. — États libres du Dauphiné. — De l'essence des droits et de l'organisation des intérêts économiques (suite), *marquis de La Tour-du-Pin de la Charce*. — Étude historique sur le régime représentatif, *G. de Pascal*. — L'union des syndicats agricoles de Normandie, *L. Delalande*. — L'institution des associations ouvrières de femmes en Angleterre (traduction).

Bibliothèque de l'École des Chartes (Paris, Picard, rue Bonaparte, 82). — Juillet-août. — Notes sur le département des imprimés de la Bibliothèque nationale, *L. Delisle*. — Note sur un cartulaire en forme de rouleau provenant de l'abbaye de la Sauve-Majeure, *A. Brutails*. — Pacte pour la paix et le commerce entre la république de Venise et l'émir de Milet en Asie-Mineure, *L. de Mas-Latrie*. — Quatre documents relatifs aux rapports de François Philelphe avec François Sforza, *P.-M. Perret*. — La fuite et les aventures de Pierre de Craon en Espagne, d'après des documents inédits des archives d'Aragon, *H. Courteault*.

Bulletin de la Société générale d'Éducation et d'Enseignement (Paris, rue de Grenelle Saint-Germain, 35). — Novembre. — Les comités diocésains d'enseignement primaire (suite), *G. Martin*. — L'enseignement secondaire des jeunes filles, *F. Cambuzat*. — Les Écoles commerciales dirigées par les Frères des Écoles chrétiennes, *A. Rainbeaux*. — Essai d'une bibliographie historique de l'enseignement secondaire et supérieur en France avant la Révolution, *A. Silvy*.

Bulletin de l'Œuvre des Campagnes

(Paris, rue de Lille, 53). — Novembre. — L'Œuvre des Campagnes, *A. Truck, S. J.* — Notes historiques, *C. Clair, S. J.* — Chronique de l'Œuvre. — Bretagne : anecdotes de mission. — Le tout pour Dieu.

Bulletin de l'Institut catholique de Toulouse (Toulouse, rue des Tourneurs, 45). — Octobre. — Congrès international des catholiques tenu à Paris, *C. Douais.* — Les généalogies bibliques et l'ancienneté de Rome, *G. Thomas.* — Grammaire grecque : les fortunes diverses d'une désinence, *F. Duquesnoy.* — Un adorateur de Cybèle, *J.-B. Senderens.*

Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (Romans). — Novembre-décembre. — Documents sur le transport des cendres de Pie VI de Valence à Rome, *abbé Rance-Bourrey.* — Une chapelle de Sainte-Magdeleine à la Maladière de Bourgoin (Isère), *abbé Perrin.* — La Révolution dans les Terres-Froides (suite), *abbé Lagier.* — Trois bulles d'Urbain V, *abbé F. Vernet.*

Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences (Paris, quai des Grands-Augustins, 55). — 19 octobre. — Mémoire sur les températures observées sous le sol au Muséum d'histoire naturelle, pendant l'hiver 1890-1891, *H. Becquerel.* — Recherches sur la cause de la diathèse rhumatismale, *F.-P. Le Roux.*

26 octobre. — Sur la théorie des oscillations hertziennes, *H. Poincarré.* — Sur une nouvelle espèce minérale, la boléite, *Mallard et Cumenge.* — Actions vasomotrices des produits bactériens, *Bouchard.* — Contribution à l'histoire naturelle de la truffe, *A. Chatin.*

2 novembre. — Sur l'aberration, *Mascart.* — Note sur l'observatoire du mont Blanc, *J. Janssen.* — Sur le laboratoire Arago, *de Lacaze-Duthiers.* — Contribution à l'histoire naturelle de la truffe (suite), *A. Chatin.* — Une excursion dans les montagnes Rocheuses, *A. Gaudry.* — Recherches sur les butylènes monobromés, *E. Reboul.*

9 novembre. — Emploi de la chronophotographie pour l'étude des appareils destinés à la locomotion aérienne, *Marey.* — Sur les lois de l'intensité de la lumière émise par les corps phosphorescents, *H. Becquerel.* — Étude du phosphoiodure de bore, *H. Moissan.*

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 octobre. — Le présent et l'avenir du catholicisme en France, selon M. Taine, *abbé de Broglie.* — Portraits contemporains: M. Jules Ferry. — Le Congrès international de Berne : la question des accidents du travail, *A. Béchaux.* — Les élections du grand-duché de Bade : le réveil d'un peuple catholique, *abbé Kannengieser.* — Le général de Marbot, *H. de Kérohant.* — La question des enfants, *H. Joly.* — Le grand Sylvain (fin), *P. de Barneville.*

10 novembre. — Le présent et l'avenir du catholicisme en France, selon M. Taine (suite), *abbé de Broglie.* — La critique contemporaine : M. Ferdinand Brunetière, *R. Doumic.* — Le Touat, *colonel Hennebert.* — Les mémoires du maréchal de Moltke : la guerre de 1870-1871, *A. des Ganniers.* — La comédie des champs, *Ch. d'Héricault.* — Lamartine diplomate (1820-1830), *comte E. Fremy.* — Michel Roschine : souvenir de l'invasion de 1815, *H. Druon.*

Cosmos (Paris, rue François Ier, 8). — 24 octobre. — Compteurs d'électricité, *L. Knab.* — A propos d'une explosion de locomotive. — Le bacille typhique. — Les polders du mont Saint-Michel, *C. Crépeaux.* — La phtisie et le climat du Portugal,

E. Eude. — Les fourmis et les plantes, *V. Bunard.* — La terreur des enfants, *Laverune.* — De l'agriculture en Chine.

31 octobre. — L'empoisonnement par l'aconit, *D*r *L. Ménard.* — Les marées dans la Méditerranée, *D*r *A. Battandier.* — Le monocorde Poussot, *C. Crépeaux.* — Nouvelle synthèse de l'indigo, *A. Berthier.* — Les communications télégraphiques en campagne, *G. Béthuys.* — La phtisie et le climat du Portugal (fin), *E. Eude.* — Horloge électrolytique, *M. J.* — Le principe de la division du travail dans la guerre navale, *comte Chabaud-Arnault*,

7 novembre. — L'outillage du port de New-York: les dragues à griffes. — Les lignites italiens, *D*r *A. Battandier.* — Les lampes sans filaments de Kennedy. — Anomalies dans la marche des températures, *A. Duponchel.* — La taupe marsupiale, *Fourques.* — Sur la formation des azotates dans la terre, *E. Maumené.* — Épigraphie chrétienne en Tunisie, *A.-L. Delattre.* — La loi de Preyer, *L. Reverchon.* — Le progrès agricole, *P.-P. Dehérain.*

14 novembre. — L'hippomètre du capitaine H. Buisson, *C. Crépeaux.* — Théorie du téléphone: le bitéléphone Mercadier, *F. Kéramon.* — L'art de patiner, *A. Poulain.* — Les digues des fleuves chez les Romains, *D*r *A. Battandier.* — Le pyrographe. — La diminution de la natalité en France; étude sur la commune de Fort-Mardyck, *D*r *L. Ménard.* — L'observatoire du mont Blanc, *J. Janssen.* — Le progrès agricole par la science (fin), *P.-P. Dehérain.*

Économiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 24 octobre. — Les finances nationales et les finances locales. — L'éducation physique de l'enfance. — L'Alaska : le pays, ses habitants, ses ressources. — La législation récente sur la propriété rurale en Allemagne. — Le chemin de fer métropolitain. — L'Institut international de statistique à Vienne. — Lettre d'Angleterre.

31 octobre. — Contradiction entre la discussion du budget et le rapport général sur le budget. — Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les neuf premiers mois de l'année 1891. — Le mouvement économique et financier en Allemagne. — L'abaissement des taxes sur les transports à grande vitesse. — Le mouvement de la population en France pendant l'année 1890. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis. — Le prix des terres dans la Russie d'Europe de 1860 à 1889.

7 novembre. — Le marché de Paris, la crise des valeurs exotiques et ses conséquences probables. — Le risque professionnel dans les accidents du travail. — L'expansion coloniale de la France. — Les droits sur la broderie et les industries qu'ils compromettent. — Lettre d'Angleterre : la situation monétaire; les procédés budgétaires de M. Goschen. — Affaires municipales.

14 novembre. — Deux nouvelles considérations sociales à propos des tarifs douaniers. — Le stock argent de la France et les statistiques douanières. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis. — La nouvelle politique douanière en Espagne. — Les discussions de la Société d'économie politique de Paris. — Les fondations philanthropiques et l'accès des salariés au patronat. — De l'ingérence dans les grèves des individus qui ne sont ni ouvriers ni patrons.

Éducation chrétienne (Paris, rue de Grenelle, 35). — 14 novembre. — Notes pédagogiques, *H. Delarche.* — Note sur une règle du participe passé, *S. S.* — Exercices scolaires. — Préparation aux examens. — Examens et concours.

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15). — 1er novembre. — Concours général des institutions catholiques de la région du Nord : lettre de Mgr Baunard; règlement du concours.— Études d'analyse critique appliquée aux poètes grecs, *G. Le Bidois.* — Fausses étymologies, *E. Ragon.*— Licence ès lettres : bibliographie des auteurs faciles à expliquer. — Concours d'agrégation. — Devoirs classiques.

16 novembre. — La philosophie est un art, *L. Laberthonnière.* — Un passage de Criton, *E. Ragon.*— Soutenance de la thèse du R. P. Bernier, professeur à l'institution Sainte-Marie, à Tinchebray. — Nécrologie : l'abbé Eugène Rabiet. — Devoirs classiques.

Franc-maçonnerie démasquée (Grenoble, boulevard de Bonne, 1).— Octobre. — Communications de Mgr l'évêque de Grenoble.— Patriotisme maçonnique.— Les incidents d'Italie et le pouvoir temporel. — Association des industriels, négociants et voyageurs de commerce francs-catholiques.

Institut des fastes du Sacré Cœur (Paray-le-Monial).— 1891 (12e cahier). — Les constitutions chrétiennes. — Les hommages eucharistiques allemands, *comte E. d'Alcantara.* — Le congrès de Limoges. — L'enseignement de l'histoire sans le Christ, *baron de Maricourt.* — Rapport sur le mouvement de l'hommage en France, *Millon de la Morlière d'Ainval.*

Journal du Droit canon et de la jurisprudence canonique (Paris-Auteuil, avenue de Versailles, 95). — Octobre. — Le mariage religieux et la loi française, *chanoine Allegre.* — Le concours pour les cures, *abbé Duballet.* — Un supplément de critique à l'auteur du « Clergé français ». — Résumé de quelques causes présentées devant la Sacrée Congrégation du Concile. — Actes du Saint-Siège.

Magasin littéraire (Gand, rue Haut-Port, 52).— Octobre.—Nos tendances, *H. de Baets.* — Le peintre et la Vierge, *L. Belmont.* — Sensations de Paris, *F. van den Bosch.* — Le pèlerinage de Trèves; — Nature et temples, *J. Casier.* — Villiers de l'Isle-Adam (fin), *H. Bordeaux.* — Les réfugiés du coup d'État en Belgique, *P. Wauwermans.*

Musée des enfants (Paris, rue Saint-Sulpice, 30). — Novembre. — L'enfance des saints.— Mon grand voyage à dix ans. —La France pittoresque : Aix en Provence. — Les enfants de tous les pays : Amérique.

Musica sacra (Toulouse, rue Bonrepos). — Octobre. — Conseils et notions pratiques pour la bonne exécution, à l'église, de la musique et du plain-chant, *Comire, S. J.* — L'origine française de Guy d'Arezzo, *H. D* — Le chant grégorien et la musique moderne, *L. Janssens, O. S. B.*— Musique : accompagnement d'orgue de l'office de Notre-Dame de Lourdes (suite), *A. Kunc.*

Novembre. — Conseils et notions pratiques pour la bonne exécution, à l'église, de la musique et du plain-chant (suite), *Comire, S. J.*— Lettre du Canada sur le plain-chant, *abbé Dugas.* — Musique : accompagnement d'orgue de l'office de Notre-Dame de Lourdes (suite), *A. Kunc.* — Veni sponsa Christi, à deux voix, avec accompagnement d'orgue, *J. Seymour.*

Nature (Paris, boulevard Saint-Germain, 120). — 24 octobre. — Voiture à pétrole, *G. Tissandier.* — Les expériences de Lauffen-Francfort, *E. Hospitalier.* — Les courses et les chevaux de course, *P. Mégnin.*— Le plâtrage des vins, *M. Vuillaume.* — Transport des bois en forêt, *J. L.*

31 octobre. — Les petites planètes et les idées de M. Le Verrier, *W. de Fonvielle.* — Avertisseur électrique d'insuffisance de tirage, *G. T.* — Le laminage des métaux à l'état fluide, *X..., ingénieur.* — Le nouveau yacht de M. le prince de Monaco, *G. Vitoux.* — Les jeux à l'école, *F. Hément.* — Le pianographe Parise, *G. Mareschal.*

7 novembre. — Les courses de taureaux dans l'antiquité, *D. Bellet.* — Les réglettes multiplicatrices, *C. E. G.* — Les automates, *le prestidigitateur Alber.* — Madagascar et ses habitants, *J. Deniker.* — Les distributeurs automatiques des liquides des fontaines populaires et bars, *X..., ingénieur.*

14 novembre. — Les gorilles vivants à Paris, *J. Deniker.* — La Nomographie, *E. Prévot.* — Les machines dynamos, *J. Laffargue.* — Archéologie précolombienne au Salvador, *F. de Ballore.* — L'observatoire du mont Blanc, *J. Janssen.* — Les mathématiques au seizième siècle, *V. Brandicourt.*—Baromètres à air anciens et modernes, *Ch.-Ed. Guillaume.*

Notes d'Art et d'Archéologie (Paris, rue de la Chaise, 20).— Octobre. — Art irlandais, *baron J. de Bernon.* — Palais à Ferrare (suite), *G. Gruyer.* — Une conversation de Michel-Ange d'après François de Hollande, peintre portugais, *E. Eude.*

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er novembre. — La vraie Russie : les Allemands. — L'insurrection algérienne de 1871 : le Djehad ou guerre sainte, ses caractères et ses conséquences, *A. Rambaud.* — Assistance publique et colonisation, *A. Muteau.* — Les projets de réforme des impôts depuis 1870, *E. Fournier de Flaix.* — L'amour sublime, *E. Monteil.*— Autour de la mort, *H. Guérin d'Angély.* — Jalousie (fin), *J. Psichari.* — L'erreur fondamentale de M. Méline, *E. Martineau.* — La commission du cadastre et les livres fonciers, *G. Stell.* — Le projet Brisson (fin), *commandant Z.*— La fortune de la Russie en Asie et la question du Pamir, *Ph. Lehault.*

15 novembre. — L'homme aux prises avec la nature, *E. Blanchard.* — L'Europe et la péninsule des Balkans, *Th. Funck-Brentano.* — La question d'Occident : le Maroc. — Le mariage de Mlle Ogareff, *princesse Shahovskoy-Strechneff.* — Paul Verlaine, *A. Ernst.* — L'amour sublime (fin), *E. Monteil.* — Étude critique d'art, *E. Tissot.*— Aux bords du *Victoria-Nyanza.*

Nouvelle Revue théologique (Tournai, Castermann). — Quatrième livraison. — Lettre de Sa Sainteté aux évêques de Portugal. — Réponses des Congrégations. — Conférences romaines : Quæstiones rituales. — Dissertation sur la manière de procéder contre les sollicitants.

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Novembre. — Les troubles à Rome et les pèlerinages catholiques. — Une lettre inédite du bienheureux Pierre Canisius (9 avril 1590). — Mission belge du Bengale : lettres des missionnaires; notice sur le P. J. Müllender. — La famille du bollandiste Daniel Papebrochius.

Réforme sociale (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 1er novembre. — La taxe sur les étrangers, *M. Vanlaer.* — La liberté ouvrière et le mouvement socialiste (fin), *S. Dean.* — La condition des classes rurales en Allemagne, à la fin du moyen âge, *G. Blondel.* — Une enquête sur la propriété et la culture dans le Boulonnais (suite), *C. Furne.* — Mélanges et notices. — Le mouvement social à l'étranger, *J. Cazajeux.*

16 novembre. — Les rapports de l'Église et de l'État en France à pro-

pos d'un livre récent, *A. Boyenval.* — Les communes du Limousin du XIIe au XVe siècle, *L. Guibert.* — Une enquête sur la propriété et la culture dans le Boulonnais (fin), *C. Furne.* — La petite propriété en Italie, *Santangelo Spoto.* — Chronique du mouvement social, *A. Fongerousse.*

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Novembre. — La liturgie de Naples au temps de saint Grégoire, d'après deux évangéliaires du VIIe siècle. — L'Église au Chili (suite). — Dom Jean-Baptiste Delaveyne. — Vive le Pape-Roi. — Les fêtes du douzième centenaire de saint Remacle à Stavelot.

Revue Bleue (Paris, boul. Saint-Germain, 111). — 24 octobre. — Les grandes manœuvres, leurs résultats et l'enseignement qu'on en peut tirer. — Étude sur Gil Blas, d'après un ouvrage récent, *G. Lanson.* — Romanciers contemporains : M. Marcel Prévost, *Pélissier.* — Cœur d'enfant, nouvelle, *G. de Lys.*

31 octobre. — Au bon vieux temps : un érudit napolitain, *Arvède Barine.* — Le « Don Juan » de Molière, causerie, *L. Ganderax.* — La Vierge noire, légende finlandaise, *C. Epheyre.* — Les écoles françaises d'Orient, *Mme C. Coignet.* — Un témoin des deux Restaurations : E. Géraud, *C. Bigot.*

7 novembre. — Le travail des femmes, *P. Laffitte.* — Le « Don Juan » de Molière, causerie (fin), *L. Ganderax.* — Littérature étrangère : Frédéric Nietsche, *T. de Wyzewa.* — Souvenirs de voyage : New-York, *M. Bouchor.* — L'enseignement et l'archéologie nationale, *M. Langlois.*

14 novembre. — Le développement de la nationalité aux États-Unis, *E. Boutmy.* — Les époques du théâtre français : I. Le Cid, *F. Brunetière.* — La Russie et la France sous le second Empire, d'après deux ouvrages récents, *A. Rambaud.* — L'architecte de Brou, nouvelle, *Mme M. Darmesteter.*

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Octobre. — Xavière de Ferette, dernière abbesse de Masevaux (suite), *E. Lintzer.* — Calendrier historique de la cathédrale de Strasbourg (en allemand), *A. Straub.* — Journal intime de Charles Grad (suite). — Causerie littéraire, *Ch. de Renty.* — Revue du mois, *N. Delsor.*

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux, rue Cabirol, 16). — 25 octobre. — La commune de Bourg avant 1789 (fin), *F. Lacoste.* — Confrérie du Saint-Esprit et du Saint-Sacrement dans la paroisse de Saint-André de Cubzac, en 1600, *J. Latour.* — Un recueil de lectures scientifiques, *A. P.* — Étymologies girondines (suite), *H. Caudéran.*

10 novembre. — Fêtes célébrées à Bordeaux lors de la béatification et de la canonisation de saint François de Sales, *A. de Lantenay.* — Monographies paroissiales : Castillon-de-Castets, *L. Drouyn.* — Un fabuliste bordelais, *A.-J. Lafargue.* — Etymologies girondines (suite), *H. Caudéran.*

Revue catholique des Institutions et du Droit (Grenoble, Grand'Rue, 4). — Novembre. — Seizième congrès des jurisconsultes catholiques : procès-verbal du congrès, *H. de Lestelley.* — Discours de *M. L. Brun*, président. — Rapport présenté par *M. Onclair*, sur le droit d'association au point de vue du droit naturel.

L'introduction de la charité légale en France, *M. Vanlaer.*

Revue chrétienne (Paris, avenue de l'Observatoire, 11). — Novembre. — Etude évangélique : la source de la vraie grandeur d'une nation, *M. Recolin.* — Les premiers missionnaires moraves en France, *D. Benoit.* — La philanthropie de Voltaire, *C. Rabaud.* — Les institutions militaires des Hébreux, *H. Lehr.*

Revue de Gascogne (Auch). — Novembre. — Les pérégrinations de l'imprimeur Arnaud de Saint-Bonnet, *Forestié*. — La réédition du bréviaire de Lescar et la liturgie dans la province d'Auch, *L. Couture*. — Deux publications recommandées aux amis de l'histoire littéraire et romantique, *L. C.*

Revue de l'Art chrétien (Lille, Desclée). — 1891. 5e livraison. — Esquisse topographique de Constantinople (suite), *Dr Mordtmann*. — La cathédrale de Ferrare, *G. Gruyer*. — Notice sur deux livres d'heures du XIVe siècle, *A. Ledieu*. — Revue des inventaires, *Mgr Barbier de Montault*.

Revue de la Suisse catholique (Fribourg). — Octobre. — Le déluge, *R. de Girard*. — De l'économie politique en général, *J.* — Heitenried, La Joux, La Roche, *P. Apollinaire*. — La madone de Maenza, souvenir de la campagne romaine, *H. Calhiat*.

Revue de l'Enseignement secondaire et supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 22 octobre. — Chronique, *J. Gautier*. — A propos de « Politiques et Moralistes » de M. Faguet, *E. Chauvelon*. — Extraits du discours de M. Raynaud à la distribution des prix du lycée de Montpellier.

29 octobre. — Chronique, *J. Gautier*. — A propos de « Politiques et Moralistes » de M. Faguet (fin), *Et. Chauvelon*. — Préparation à l'agrégation de l'enseignement spécial (lettres) : sujets de devoirs.

5 novembre. — Chronique, *J. Gautier*. — Rapport sur le concours d'agrégation des lettres en 1891 (fin), *J. Girard*. — Concours d'agrégation en 1892.

12 novembre. — Chronique, *J. Gautier*. — L'enseignement des langues anciennes en Autriche-Hongrie. — A propos du décret du 28 août, relatif aux maîtres répétiteurs, *E. Chauvelon*.

Revue de l'histoire des religions (Paris, rue Bonaparte, 28). — Septembre-octobre. — Histoire du culte et du sacerdoce en Israël (fin), *C. Piepenbring*. — Les Tchames et leur religion, 1re partie, *E. Aymonnier*. — Le congrès des orientalistes de Londres, *E. Montet*.

Revue de Lille (Lille, boulevard Vauban, 60). — Novembre. — Une fille de Charlemagne, *Mgr Baunard*. — Études de littérature anglaise, *A. de Margerie*. — Le corps humain laboratoire de poisons, *D...* — Edouard Lefort : la Société Saint-Joseph, *Huart*. — L'Assemblée législative et les élections de la Convention, *V. Canet*. — Psaumes assyriens et psaumes hébreux, *E. Pannier*.

Revue de Saintonge et d'Aunis (Saintes, rue Eschasseriaux, 42). — Novembre. — Sépultures mérovingiennes à Biron. — Les églises de Saintes avant le XIe siècle. — La date des remparts de Saintes. — Dessèchement des marais. — Ecclésiastiques de la région de Montlieu en 1792.

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er novembre. — La question d'Egypte. — La sarcelle bleue, *R. Bazin*. — Les gueux de mer; — La terreur dans les Flandres, *vice-amiral Jurien de la Gravière*. — La situation financière et le budget de 1892, *Cucheval-Clarigny*. — John Morley, critique, journaliste et homme d'Etat, *A. Filon*. — L'enseignement de l'histoire à rebours, d'après un programme allemand, *G. Valbert*. — Revue littéraire, *F. Brunetière*. — Revue musicale, *C. Bellaigue*.

15 novembre. — La sarcelle bleue (fin), *R. Bazin*. — Les grandes manœuvres de l'Est. — Mme Acker-

mann, d'après des lettres et des papiers inédits, *comte d'Haussonville*. — La question d'Egypte (fin). — La guerre civile au Chili et la chute de Balmaceda, *C. de Varigny*. — L'organisation de la piraterie au Tonkin, *colonel Frey*.

Revue des questions scientifiques (Bruxelles, rue Treurenberg, 16). — Octobre. — L'instinct, la connaissance et la raison, *Ch. de Kirwan*. — Botanique et agriculture : la flore du Chan-Toung, *A.-A. Fauvel*. — La constitution des solutions, *P.-H. de Greef*. — Les lois de Malthus, *Ed. Van der Smissen*. — Microbes et hygiène, *Dr Mœller*. — Etudes récentes sur la lumière et ses applications (fin), *Ph. Gilbert*. — Sur le choix du meilleur système d'alimentation d'eau pour une grande agglomération, *Ch. Lagasse*.

Revue des Religions (Paris, rue du Bac, 37). — Novembre-décembre. — Etudes sur la religion chaldéo-assyrienne, *abbé Loisy*. — Etat actuel de la science des religions, *abbé Peisson*.

Revue du Lyonnais (Lyon, rue Stella, 3). — Octobre. — Notes de l'abbé Ranchon, curé de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (1752-1805), *abbé Duplain*. — Le poète Bérenger de La Tour et ses œuvres (fin), *H. Vaschalde*. — Les comptes et la chronique de la ville de Condrieu (1505-1649), *J. Denais*. — Mirabeau, par Edmond Rousse, de l'Académie française; compte rendu, *E. de Villeneuve*.

Revue du Monde catholique (Paris, rue des Saints-Pères, 76). — Novembre. — L'esprit de la fin du siècle, *G. Gandy*. — Le mouvement social (fin), *U. Guérin*. — La civilisation dans les Gaules : les Mérovingiens (fin), *J.-A. Petit*. — La France et le Tonkin (fin), *L. Robert*. — A travers les Alpes autrichiennes (suite), *G. Maury*. — La mort d'un dictateur, *L. Nemours-Godré*. — Télégramme nº 36, nouvelle, *M.-T. Josépha*.

Revue ecclésiastique de Metz (Metz). — Novembre. — De la confession des pénitents étrangers à la paroisse du confesseur, *chanoine Muller*. — Les évêques de Metz du xe au xiiie siècle (suite), *F. Chaussier*. — Etudes critiques sur le transformisme : le transformisme et la foi, *E. Paulus*.

Revue française de l'Etranger et des Colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er novembre. — Au Sahara : marche sur In Salah (avec carte), *E. Marbeau*. — Raison politique du Sahara (avec carte), *G. Rolland*. — Les compétiteurs de la France en Afrique, *Africanus*. — Prise de Valparaiso. — Bulgarie : population; budget; commerce. — Exploration du Groenland. — Exploration du général Pevtzow (Asie centrale). — Exploration Dauvergne (Asie centrale). — Explorateurs et voyageurs.

15 novembre. — Autour du Pamir : Russes, Anglais, Chinois, Afghans. — Maroc et Touat. — Mission Quiquandon : Soudan français. — Cause du désastre des Allemands dans l'Est africain. — Explorateurs et voyageurs.

Revue générale des Sciences (Paris, rue Saint-André-des-Arts, 58). — 30 octobre. — L'épuisement des terres par la culture sans engrais, *P.-P. Dehérain*. — La récente épidémie d'influenza à Londres, *Dr F.-J. Brodie*. — Le rendement photogénique des foyers, *A. Witz*. — Revue annuelle de physiologie, *L. Frédéricq*.

15 novembre. — La chronophotographie : nouvelle méthode pour analyser le mouvement dans les sciences physiques et naturelles, *J. Marey*. — Les produits formés pendant la fermentation alcoolique : leur origine; leur influence sur la qualité

des boissons fermentées et des alcools industriels, *L. Lindet.*

Revue historique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Novembre-décembre. — Ausone et son temps : la vie d'un Gallo-Romain à la fin du IVe siècle, *C. Jullian.* — La chronique d'Ekkehard, *J. Tessier.* — L'empire valacho-bulgare, *A.-D. Xénopol.* — La naissance de Philippe-Auguste, *A. Cartellieri.* — Le général Gobert, *P. Vauchelet.*

Revue Philosophique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Novembre. — Les origines de notre structure intellectuelle et cérébrale : le kantisme, *A. Fouillée.* — Du rôle de la volonté dans la croyance, *Gourd.* — Etudes criminelles et pénales, d'après les publications récentes, *G. Tarde.* — Analyses et comptes rendus.

Revue Scientifique (Paris, boulevard Saint-Germain, 111). — 24 octobre. — Le transformisme dans le règne végétal, *Fauvelle,* — La natalité dans les communes rurales en France, *A. Dumont.* — Un nouveau yacht d'explorations scientifiques : « la princesse Alice », *G. Vitoux.* — Le sens de la direction chez les animaux, *E. Alix.*

31 octobre. — Le travail musculaire, *A. Gautier.* — Les signes précurseurs des cyclones, *M. Le Goarant de Tromelin.* — Les circonvolutions cérébrales chez l'homme et les mammifères, *Topinard.* — Le canon méridien du Palais-Royal, *Servier.*

7 novembre. — Le vol des oiseaux, *V. Tatin.* — L'analyse bactériologique des eaux, *G. Roux.* — L'observatoire du mont Blanc, *J. Janssen.* — A propos de la réorganisation du Muséum, *G. Pouchet.* — Origine du liber interne, *Lamounette.*

14 novembre. — Le pouvoir rotatoire et la structure moléculaire, *J.-A. Le Bel.* — Une ferme d'autruches dans l'Afrique méridionale, d'après *Mme A. Martin.* — La population des États-Unis suivant la longitude et la latitude, *V. Turquan.* — Les naufrages pendant l'année 1890.

Science sociale (Paris, rue Jacob, 56). — Novembre. — La diffusion de la science sociale; un émigrant de la science sociale en Chine, *C. Héraud* et *E. Demolins.* — La famille ouvrière, *R. Pinot.* — Nature de la société homérique, *P. Champault.* — L'aristocratie en Amérique, *P. de Rousiers.*

Union économique (Paris, place du Palais-Royal, rue de Valois, 2). — Novembre. — Le capital dans les banques populaires, *P. Ludovic de Besse.* — Note de M. Charles Périn sur le juste salaire. — Les profits de l'industrie, *H. Garreau.* — Programme du quatrième congrès des banques françaises. — La récolte du blé en 1891, *H. G.* — Les sociétés coopératives belges. — L'emprunt russe et les grandes sociétés de crédit. — Le monopole du pétrole. — La banque populaire de Nice.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

American ecclesiastical review (New-York et Cincinnati, Pustet). — Novembre. — La loi de la mort, *F. P. Siegfried.* — Obstacles et aides que rencontre la construction d'une école paroissiale. — La moralité de l'opération de Porro, *F. P. Dissez.* — L'acte héroïque de charité. — Le livre de la Genèse est-il authentique ? *J. J. Quinn.* — Un coup d'œil dans la chambre de M. Vianney.

Boletin de la real Academia de la historia (Madrid). — Novembre. —

Quelle est, entre les îles Lucayes, celle que C. Colomb a nommée San Salvador? *C. Fernandez Duro.* — Les cartographes majorquains, Angelino Dulcet, Iafudá Cresques, *C. Fernandez Duro.* — Lettres inédites de D. Arnaldo Descós dans la collection Pascual, *F. Fita.* — Fray Philippe de Barbieri et l'inquisition de Séville, *F. Fita.*

Ciudad de Dios (Madrid, Pontejos, 8). — 20 octobre. — Climatologie, *A. Rodriguez.* — Opuscules castillans inédits de Saint-Thomas de Villeneuve. — L'opéra national espagnol, *E. de Uriarte.* — Catalogue des écrivains Augustins, *B. Moret.*

5 novembre. — L'archipel des Philippines, *F. Valdès.* — Opuscules castillans inédits de Saint-Thomas de Villeneuve. — Polémique littéraire : lettre à D[a] Emilia Pardo Bazán, *C. Muiños Sáenz.* — Manterola et Castelar, *F. Uncilla.*

Civiltà Cattolica (Rome). — 7 novembre. — Le nouveau plébiscite national : Rome, 2 octobre 1891. — La loi de Lynch aux États-Unis. — Les rubriques préceptives et directives. — Les victimes du divorce; récit.

Dublin review (Londres, Burns and Oates). — Octobre. — M. Herbert Spencer sur la justice, *D[r] St. George Mivart.* — Sir J. Franklin et l'extrême Nord, *Miss E. M. Clerke.* — Le B. Thomas Morus. — Le gouvernement bénédictin du VI[e] au XI[e] siècle, *Dom Adam Hamilton.* — La persécution sous Elisabeth, *Miss J. M. Stone.* — Le catholicisme dans les romans de Walter Scott, *Th. Canning.* — Evolution et déterminisme, *F. R. Wegg-Prosser.* — Le culte de la sainte Vierge dans le bréviaire de Salisbury, *F. E. Gilliat Smith.* — Comment sauver les écoles libres.

Katholische Bewegung (Würzbourg et Vienne). — 10 août. — Le pèlerinage de Trèves. — Fragments pédagogiques. — Les lampes du sanctuaire ou le clergé et la science. — Le pasteur Trede et les Pères de l'Église. — Le cardinal Hergenrœther.

Literarische Rundschau (Fribourg en B.). — Novembre. — Publications récentes sur le concile de Trente, *Schmid.* — Nœldechen, Tertullien. — Kellner, Chronologiæ Tertulleanæ supplementa, *Kolberg.* — Nirschl, les Thérapeutes, *V. Funk.* — Maassen, Histoire des paroisses du doyenné de Kœnigswinter, *Koch.* — Maas, Histoire de l'Église catholique dans le grand-duché de Bade, *Heiner.* — Knœpfler, Walafridi Strabonis liber de exordiis, etc., *Ebner.* — Dreves, Recherches et publication d'hymnes du moyen âge. — Klopp, la Guerre de Trente ans, *Weiss.* — Flaischlen, Otto Henri de Gemmingen, *Hellinghaus.* — Schober, Explanatio critica editionis breviarii romani.

Lyceum (Dublin). — Novembre. — Notes sur le recensement irlandais. — L'éducation de la démocratie. — L'Église et le duel. — Dante comme homme politique. — Histoires des nations. — Études de littérature anglaise.

Month (Londres, South street, 48). — Novembre. — Le pèlerinage à la sainte Robe de Trèves. — L'Angleterre catholique dans les temps modernes, *J. Morris.* — Hors de l'Église, *W. Humpfrey.* — Touristes anglais en Italie, 1591, *H. Thurston.* — Deux anciens livres de docteurs, *J. K. Leys.* — A. Watteau, *I. Grant.* — Irlandais distingués du XVI[e] siècle : P. James Archer, *E. Hogan.* — Le Scythe et l'épée, roman, *J.-S. Fletcher.*

Przeglad powszechny (Cracovie). — Octobre. — Le socialisme contemporain en face de la raison, *Langer.*

— Stanley et Emin-Pacha, *Strzemienczyk*. — Maria-Zell, notes de voyage, *Badeny*. — Les Basiliens en Samojitie, *Wolyniak*. — La Sainte Robe de Notre-Seigneur à Trèves, *Dr Pelezar*.

Novembre. — Le duel, *Morawski*. — Développement historique du nihilisme en Russie, *Zalenski*. — Voyage en Asie, lettres, *prince Paul Sapieha*. — Le socialisme contemporain en face de la raison, *Langer*. — Stanley et Emin-Pacha, *Strzemienczyk*.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg en B.). — Octobre. — La philosophie du socialisme scientifique (II), *H. Pesch*. — D'où vient le nom d'Amérique? *P. T.* — La querelle entre Pierre Damien et Hildebrand (II), *O. Pfülf*. — Photographie du ciel (fin), *J. G. Hagen*. — Le philosophe de Palais comme hymnographe, *G. M. Dreves*.

Studi e documenti di storia e diritto (Rome, via dell'Apollinare, 8). — Juillet-décembre 1891. — Les institutions publiques de la Crète, *E. Ciccotti*. — Dissensiones dominorum : cod. chis., *V. Scialoja*. — « De gente Sabella », manuscrit inédit d'Onofrio Panvinio, *E. Celani*. — Orestes patr. Hieros., de historia et laudibus Sabæ et Macarii Siculorum, *G. Cozza-Luzi*. — Un ancien catalogue grec des pontifes romains, *G. Mercati*. — Histoire du pape Libère et du schisme des semi-ariens, *L. de Feis*. — Journal du comte G. B. Campello sur le pontificat d'Innocent XII (suite), *comte P. Campello della Spina*.

Studien op godsdienstig, wetenschappelijken etterkundig gebied (Utrecht). — Novembre. — Johannes Arnoldi Corvinus (1650), *H.-J. Allard*. — Création ou évolution, *F.-A.-L. Smit*. — Nouvelles physiques, *L.-Th. de Groot*.

Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner und dem Cistercienser Orden (Raigern et Brünn). — 1891, 3e livr. — SS. P. N. Benedictus Ecclesiæ Dei lux indeficiens (II). — L'abbaye de Seckau, *D. L. Ludger*. Aphorismes sur l'histoire du monachisme suivant la règle de saint Benoît, *D. P. Schmieder*. — Regesta pour l'histoire du monastère souabe de Hirsau (II), *O. Hafner*. — Les donations faites à l'abbaye de Doberan jusqu'en 1365 (fin), *L. Dolberg*. — Documents sur l'ordre de Cîteaux *O. Grillaberger*.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *octobre* — 20 *novembre*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

ALBERTI MAGNI (B.), Ratisbonensis episcopi, O. P. — *Opera omnia*, cura ac labore Augusti Borgnet, sac. diœc. Rem. Tomes VIII, IX, X, XI, XII. Cinq volumes gr. in-8, à deux colonnes, de 856, 692, 702, 683, 664 pages. Paris, Vivès, 1891.

BIGOU (l'abbé J.-B.). — *Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain*. In-12 de 164 pages. Paris, Vic et Amat, 1891. Prix : franco, 1 fr. 25.

BIRON S. J. — *Le divin conseiller de la Bonne Mort* ou Manuel de la Congrégation de la Bonne-Mort. Petit in-16 de 244 pages. Paris et Lille. Desclée.

BLEAU (l'abbé A.). — *Leçons de catéchisme*, avec citations et traits d'histoire. In-18 de IX-573 pages. Paris, Haton.

BOLO (l'abbé H.). *Le lendemain de la vie*. In-18 de 311 pages. Paris, Haton, 1892. Prix : 2 fr. 50.

CORNÉLY (R.), S. J. — *Historicæ et criticæ introductionis in libros sacros compendium*. Editio altera. In-8 de 660 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

DANTE ALIGHIERI. — *Traité pratique des vertus*. Commentaire ascétique de vingt et un chants de la *Divine Comédie*. In-32 de 154 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 1 fr.

DESSAILLY (l'abbé). — *Le Christ eucharistique*. Ses rapports avec l'homme. In-12 de 312 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 3 francs.

DREVES (G.-M.), S. J. — *Petri Abaelardi peripatetici palatini Hymnarius Paraclitensis*. In-8 de 292 pages. Paris, Lethielleux, 1891.

F..... (l'abbé P.). — *Les Saints Évangiles* ou la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la concordance des quatre Évangiles. In-18 de 240 p. Tours, imprimerie Bousrez.

François de Sales (Saint). — *Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés*, avec une introduction par l'abbé Henry Bolo. In-16 de 269 pages. Paris, Bloud et Barral.

Hulst (Mgr. d') — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la semaine sainte*. Carême de 1891 : Les fondements de la moralité. In-8 de vi-428 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

Jaugey (abbé J.-B.). — *Le socialisme réfuté d'après l'Encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers*. Brochure in-8 de 43 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 50 centimes.

Juge (H.-C.-A.), miss. apost. — *Manuel de prédication populaire*. 2 vol. in-12 de 464 et 460 pages. 2e édition. Paris, Haton, 1892.

Padovani (l'abbé A.) — *In S. Pauli Epistolas commentarius* usui seminariorum accomodatus. In Epistolas ad Ephesios, Philippenses et Colossenses. In-16 de ix-253 pages. Crémone, Maffezzoni, 1891.

Rigal (Mgr J.), missionnaire apostolique. — *Sermons et conférences*. In-8 de 414 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1890. Prix : 6 francs.

Romain (G.). — *L'Église et la liberté*. Études sur l'Église, sa nature, son esprit, ses bienfaits. 4e édit. In-8 de 498 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891.

Théophile (le moine), O.-S.-B. — *Pèlerinages monastiques*. Tome Ier. In-12 de viii-393 pages. Avignon, Seguin, 1890.

T'Serclaes (Mgr de). — *Au Vatican*. Souvenirs du jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII. In-8 de vii-248 pages. Louvain, Peeters, 1891.

Vedrenne (l'abbé P.) — *Heureux ceux qui pleurent*. Petit in-16 de 316 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 2 francs.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Bel (J.). — *La rose*. Histoire et culture. 500 variétés de rosiers. In-16 de 160 pages, avec 41 figures intercalées dans le texte. Paris, J.-B. Baillière, 1892. Prix : 2 francs.

Bernier (l'abbé P.-D.). — *De mente humana apud Joannem Baptistam Du Hamel*. Thèse pour le doctorat ès lettres. In-8 de 90 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Prix : 1 fr. 50.

Block (M.). — *Annuaire de l'Économie politique et de la statistique*. 1891. 48e année. Petit in-12 de 1059 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 9 francs.

Bournand (F.). — *Trois artistes chrétiens:* Michel-Ange, Raphaël et H. Flandrin. In-8 de 383 pages, avec illustrations. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 6 francs.

Colin (E.), S. J. — *Observations météorologiques faites à Tananarive.* 2e vol. In-8 de vi-278 pages, Tananarive, imprimerie de la Mission catholique, 1891.

Dodel (Dr A.). — *Moïse ou Darwin?* Traduit de l'allemand par Fulpius, président de la Société des libres penseurs de Genève. In-8 de viii-165 pages. Paris, Reinwald, 1892.

Frontera (G.). — *Études sur les Arguments de Zénon d'Élée contre le mouvement.* Brochure in-8 de 23 pages. Paris, Hachette, 1891.

Lefèvre (A.). — *La Religion.* In-8 de xli-586 pages. Paris, Reinwald, 1892. Prix : 5 francs.

Maisonneuve (P.). — *Nouveau cours d'histoire naturelle.* Zoologie, anatomie et physiologie animales. In-8 de xxiv-448 pages, avec planches et figures. 4e édition. Paris, Palmé, 1890.

Merklen (P.-A.). — *Philosophes illustres.* 2 vol. in-8 de xvi-337 et 375 pages. Paris, Bloud et Barral.

Poulain (A.), S. J. — *Principes de la nouvelle géométrie du triangle.* In-8 de 47 pages. Paris, Croville-Morant, 1892. Prix : 2 fr. 50.

Tillie (Dr J.). — *Manuel de médecine à l'usage du clergé paroissial,* suivi des premiers soins à donner dans les cas urgents. In-12 de viii-136 pages. Paris, Meurillon, 1892. Prix : 1 fr. 50.

Vallet (P.), P. S. S. — *La tête et le cœur.* Étude physiologique, psychologique et morale. Deuxième édition, revue et augmentée. In-18 de xii-372 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1891.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Alsace-Lorraine (L') devant la France, l'Allemagne et le monde civilisé. In-16 de 170 pages. Nancy, Sidot frères.

Ardouin-Dumazet. — *Les grandes manœuvres de l'Est en* 1891. In-12 de 352 pages. Paris, Rouam, 1891.

Beaudouin (H.). — *La vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau.* 2 vol. in-8 de ix-585 et 627 pages. Paris, Lamulle et Poisson, 1891.

Benoist (Ch.). — *Enquête algérienne.* In-18 de 330 pages. Paris, Lecène, Oudin et Ce, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Bernier (l'abbé P.-D.). — *Essai sur le Tiers État rural,* ou Les paysans de basse Normandie au dix-huitième siècle. Thèse pour le doctorat ès lettres. In-8 de xv-315 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 6 francs.

Biographies du dix-neuvième siècle. 6e, 7e et 8e séries. 3 vol. in-8 de 337, 319 et 315 pages, ornés de portraits. Paris, Bloud et Barral. Prix de chaque volume : 3 fr. 50.

Bourdon (Mme). — *Chrétiennes de nos jours.* Notices édifiantes offertes aux jeunes filles. Nouvelle édition. In-12 de 277 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 2 francs.

Challeton (F.). — *Cent ans d'élections.* Histoire électorale parlementaire de la France de 1789 à 1890. 3 vol. in-8 de 389, 411 et 383 p. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix de chaque volume : 3 fr. 50.

Delalain (P.). — *Notice sur Galliot du Pré,* libraire parisien de 1512 à 1560. In-8 de 15 pages. Paris, Cercle de la librairie, 1890.

Duval (Ch.). — *Souvenirs militaires et financiers.* In-12 de viii-373 pages. Paris, Savine. Prix : 3 fr. 50.

Faye (J. de la). — *Histoire de l'amiral Courbet.* In-8 de xi-413 pages. Paris, Bloud et Barral.

Grandin (le commandant L.). — *Les Français en Italie,* suivi des Français en Chine, en Syrie et en Cochinchine. In-8 de vii-449 pages, orné de portraits. Paris, Bloud et Barral. Prix : 5 francs.

Homme d'œuvres (*Un*). Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin (1847-1889). In-8 de xiii-404 pages. Paris, Palmé, 1891.

Joyau (Ch.-A.), O. P. — *Saint Pie V, pape du Rosaire.* In-8 de xiii-397 pages, avec portraits. Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat, 1892. Prix : 4 francs. Se vend au profit d'une bonne œuvre.

Le Monnier (l'abbé M.). — *Vie du P. Ludovic de Casoria,* d'après Son Émin. le cardinal Alphonse Capeccelatro. Préface de Mme A. Craven. In-18 de 272 pages. Paris, Perrin, 1892.

Lombard (J.). — *Un volontaire de* 1792. Psychologie révolutionnaire et militaire. In-12 de xx-380 pages. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Martin (A.). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris.* Région de l'Ouest. I. In-16 de x-148 pages. Paris, Hennuyer, 1891.

Martinis (R. de). — *Giordano Bruno.* Bibliothèque de Saint-François de Sales pour la propagation gratuite des bons livres. 4e série, 20e année, 7e fascicule. Août et septembre 1889. In-16 de 272 pages. Naples, Tipog. edit. degli Accattoncelli.

Mercier, S. J. — *La vénérable Jeanne de Lestonnac,* fondatrice et première supérieure de l'Ordre de Notre-Dame. In-8 de xv-575 pages. Paris, Leday, 1891.

Paulus (l'abbé P.). — *Der Augustinermœnch Johannes Hoffmeister.* In-12 de xv-444 pages. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891.

Perrin (l'abbé). — *Vie de Messire Hilaire Enjelvin, curé de Jallieu, et apostolat de M. J.-B. Chapuis, son vicaire;* l'un et l'autre confesseurs de

la foi pendant la Révolution. In-12 de VII-127 pages. Bourgoin, Rabilloud, 1889.

Que deviendront les colonies françaises dans l'éventualité d'un conflit franco-russe avec la triple alliance ? Traduit du polonais. Brochure in-12 de 65 pages. Paris, Baudoin, 1892.

RAGEY (le Père), Mariste. — *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*. In-8 de XVI-363 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 4 francs.

RIVAL. — *Le drame contemporain*, ou la guerre maçonnique. In-16 de 471 pages. Paris, Bloud et Barral. Se vend au profit des œuvres ouvrières.

ROGER (A.). — *La question sociale à travers les âges, et les Prévoyants de l'avenir*. In-12 de II-290 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 3 francs.

STOLLON et HENRICET. — *Les victimes des lois d'enregistrement*. In-18 de 270 pages. Paris, Giard et Brière, 1892. Prix : 3 francs.

THOUMAS (général). — *Les Français au Mexique*. Récits de guerre (1862-1867). In-8 de 450 pages, orné de portraits. Paris, Bloud et Barral. Prix : 5 francs.

TRIDON (l'abbé L.-A.). — *La Vie merveilleuse de sainte Alpais de Cudot*, vierge et bergère au XIIe siècle. Grand in-8 de VII-668 pages. Avignon, Seguin, 1886.

VIDAL DE LA BLACHE et CAMENA D'ALMEIDA. — *L'Asie, l'Océanie, l'Afrique*. In-18 de IV-499 pages. Paris, Colin. Prix : 3 fr. 25.

VIGNERON (L.). — *Au-delà du Rhin*. Prusse rhénane, Bade, Bavière. In-12 de 312 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 3 francs.

WILPERT (Mgr J.). — *Ein Cyclus Christologischer Gemælde aus der Katacombe der Heiligen Petrus und Marcellinus*. In-folio de VIII-58 pages, avec 9 photogravures. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891. Prix : 8 mark.

LITTÉRATURE

ROMANS

ALBINI-CROSTA (Mme M.). — *Paix*. Traduit de l'italien par M. l'abbé F.-M. DIDIER. In-8 de VIII-231 pages. Paris, Paul Delarue, 1891. Prix : 3 fr. 50.

AMBERT (général). — *Le chemin de Damas*. Nouvelle édition. In-8 de 347 pages. Paris, Bloud et Barral.

BEAUMONT (comtesse A. DE). — *Une bachelière*. In-12 de 309 pages. Paris, Gautier. Prix : 3 francs.

BOUGOT (A.). — *Rivalité d'Eschine et de Démosthène*. In-8 de 197 p. Paris, Bouillon, 1891.

Boussion (Dom R.), O. S. B. — *Grammaire latine* simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin. 2e édition. In-18 de 140 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 1 fr. 60.

Chaîne d'or (*La*). Récits et nouvelles. In-18 de XII-273 pages. Paris, Retaux, 1891.

Cheikho (P.), S. J. — *Les poètes arabes chrétiens*. 6e fascicule. Grand in-8 de 145 pages. Beyrouth, Impr. catholique, 1891. Prix : 4 fr. 50.

Croiset (M.). — *Histoire de la littérature grecque*. Tome III. Période attique : Tragédie — Comédie — Genres secondaires. In-8 de 677 pages. Paris, Thorin, 1891.

Estaunié (E.). — *Bonne-Dame*. In-18 de 303 pages. Paris, Perrin, 1892.

Hatzfeld (A.), Darmesteter (A.) et Thomas (A.). — *Dictionnaire général de la langue française* (Céphalalgie — Collier). Grand in-8, pages 385-464. Paris, Delagrave.

J.... (M.). — *La reine Atella*, épisode de la conquête de l'Algérie. Drame en quatre actes. In-12 de 69 pages. Paris, Haton, 1892.

Leroy (l'abbé O.). — *Gertrude ou la reine d'un jour*. Comédie en quatre actes. In-12 de 71 pages. Paris, Haton, 1892.

Marcel (E.). — *Une amitié d'enfance*. In-18 de 317 pages. Paris, Hennuyer, 1892. Prix : 3 fr. 50.

May (le Dr K.). — *Le fils du chasseur d'ours*. In-12 de 288 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 2 francs.

— *L'Empire du dragon*. Souvenirs d'Asie. In-12 de 284 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 2 francs.

Pitray (la vicomtesse de). — *Le Chevalier du dimanche*. In-12 de 267 pages. Paris, Haton, 1892.

Polack (F.). — *Les expériences d'un maître d'école allemand*. Traduction de A. Rosselet. 2 vol. in-12 de 381 et 394 pages. Paris, Firmin-Didot, 1892.

Pouchkine (A.). — *L'aube russe*. Nouvelles. Traduit du russe par B. Tseytline et E. Jaubert. In-12 de 268 pages. Paris, Perrin, 1892.

Radiot (P.). — *L'Élite*. Roman épique moderne. In-18 de 340 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Rossi (A.-M.) et Méaulle (F.). — *L'homme aux yeux de verre*. Aventures au Dahomey. In-4 de 502 pages, orné de nombreuses gravures. Tours, Mame, 1892.

Saint-Aulaire (comte A. de). — *Gilda*. Roman contemporain. In-18 de 306 pages. Paris, Calmann Lévy, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Stéphane (M.) *France*. In-12 de 309 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 3 francs.

Stolz (Mme de). — *Les petits cancans.* In-12 de 288 pages. Paris, Haton, 1892.

Vallon (G. du).— *Roi de Théâtre.* In-12 de 331 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Veuillot (L.). — *Corbin et d'Aubecourt.* Nouvelle édition revue et corrigée. In-18 de xiii-230 pages. Paris, Retaux, 1891.

Almanach catholique pour 1892. Grand in-4. Paris et Lille, Desclée, 1892. Prix : 1 franc. Éditions de luxe : 3 et 5 francs.

Almanach de la Jeune fille pour 1892. In-4 de 64 pages. Paris et Lille, Desclée, 1892. Prix : 50 centimes. Éditions de luxe : 1 fr. et 1 fr. 25.

Almanach des Enfants pour 1892. Grand in-32. Paris et Lille, Desclée, 1892. Prix : 50 centimes.

Almanach des Enfants de Marie. Grand in-8 de 90 pages. Paris et Lille, Desclée, 1892. Prix : 30 centimes. Édition de luxe, 60 centimes.

Almanach illustré des familles pour 1892. In-4 de 90 pages. Paris et Lille, Desclée, 1892. Prix : 50 centimes.

Almanach (*Le Grand*) *de Notre-Dame de Lourdes pour* 1892. 6e année. In-4 de 80 pages, illustré de 25 gravures. Paris, Palmé. Prix : 50 centimes; *franco ;* 65 centimes. — Dix exemplaires : 4 fr. 60. — Cent exemplaires : 40 francs.

Le 30 novembre 1891.

Le gérant : C. GIVELET.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE

DÉCEMBRE 1891

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

I. — La Théologie populaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ Conférences prêchées à Paris par l'abbé E. Le Camus, docteur en théologie et vicaire général honoraire de Chambéry. In-8 de VIII-224 pages. Paris, Letouzey et Ané, 1892.

II. — Le Lendemain de la vie, par l'abbé Henry Bolo. In-12 de 312 pages. Paris, Haton, 1892. Prix : 2 fr. 50.

III. — Manuel de prédication populaire, par M. H.-C.-A. Juge, missionnaire apostolique. 2 vol. in-12 de 464 et 460 pages. Paris, Haton, 1892.

IV. — Le Christ Eucharistique, *ses rapports avec l'homme,* par M. l'abbé Dessailly. In-12 de VIII-312 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 3 francs.

I. — M. l'abbé Le Camus, le docte auteur de la *Vie de Notre-Seigneur*, publie une série de six conférences qu'il a prêchées pendant le carême dernier. Les études auxquelles il s'est précédemment livré lui ont inspiré le sujet de ces discours. C'est à l'école de Notre-Seigneur qu'il a conduit ses auditeurs, et il leur a fait entendre les enseignements populaires du divin Maître sur Dieu, l'homme, le mal, la bonne nouvelle, la nouvelle vie et le royaume de Dieu. Voilà qui est prêcher l'Évangile. Nous faisons les meilleurs vœux pour le succès d'une prédication aussi apostolique.

II. — Nous voudrions aussi appeler apostolique le genre de M. l'abbé Bolo. Sans doute le jeune orateur ne désire que le bien, mais pourquoi vise-t-il si constamment à l'originalité de la forme? La gravité de sa prédication y perd, et la clarté aussi. Ce style surchargé d'ornements de toute provenance distrait de la pensée. Ce n'est plus un cristal qui la laisse transparaître, c'est une draperie qui l'intercepte. Bien des lecteurs, encore peu familiarisés avec les procédés de la littérature décadente, s'étonneront d'entendre appeler la mort « la hideuse maudite », le démon « le grand bandit spirituel », Dieu « le divin Jaloux », etc. D'autres trouveront que les titres de ces discours : *le Deuil*, *l'Appel des âmes*, *Pulvis es*, *les Brûleurs de cadavres*,... rappellent trop ceux de certains romans à sensation. Plus d'un même, j'en suis sûr, se permettra de sourire, en entendant l'orateur trancher sans défiance les questions qui font reculer les maîtres, déclarer catégoriquement « inacceptable » la thèse du petit nombre des élus, et fustiger d'une main dédaigneuse « ces farouches théologiens qui se sont faits les tenants de la justice divine, et pour lesquels la mort n'est guère que la pourvoyeuse de l'enfer ».

Mais à travers ces bizarreries de langage et ces hardiesses de pensée, on entrevoit un talent qui ne manque ni de verve, ni de chaleur, ni de communication. Sur les sujets les plus graves et les plus sombres il a su répandre un véritable intérêt. Sans doute, ces études sur la décomposition du cadavre et sur le four crématoire paraîtront un peu réalistes, surtout dans une chaire chrétienne; cependant, il faut bien avouer qu'elles font réfléchir, en étalant aux yeux le rien de l'homme. Bonne et saine impression que celle-là !

M. l'abbé Bolo n'a pas livré au public ces premiers essais pour déposer la plume et laisser refroidir son zèle. Nous nous en réjouissons; car, avec moins d'exubérance, il peut produire des œuvres à l'abri de la critique et destinées à faire le plus grand bien.

III. — Au point de vue de la simplicité, le *Manuel de prédication populaire* est à l'antipode du genre précédent. M. l'abbé Juge n'est pas de la nouvelle école. Il s'est contenté d'exposer, en quelques pages, les idées les plus élémentaires, sous deux

cents titres qui représentent les sujets les plus habituels du prône paroissial. C'est le catéchisme en prédication.

IV. — Le *Christ Eucharistique* s'annonce comme une étude de théologie et de philosophie sur le grand mystère de l'autel. Le principe du mystère, c'est l'amour de Dieu pour l'homme ; l'effet du mystère, c'est l'accroissement de l'amour de Dieu dans le cœur de l'homme. Tel est le sujet plein d'intérêt et de charme auquel l'auteur a consacré la plus grande partie de son livre. Il n'a réservé que deux conférences sur quatorze à l'étude proprement philosophique du dogme. La préface semblait faire prévoir de plus longs développements :

« Nous voudrions, dit l'auteur, conquérir au dogme eucharistique la raison humaine.... Nous sommes bien audacieux ; nous allons jusqu'à soutenir que l'Eucharistie n'offre qu'un seul mystère : celui de la présence substantielle du Christ. » La pensée est juste ; c'est bien celle de saint Thomas affirmant la présence de Jésus-Christ sous les espèces eucharistiques : *per modum substantiæ*. Mais elle n'est qu'effleurée, et faute d'éclaircissements elle ne sera qu'imparfaitement saisie du public auquel ces conférences paraissent destinées. P. BOUVIER, S. J.

Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par le R. P. François Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire. Nouvelle édition (32e) revue avec soin èt enrichie de sommaires pour la préparation de la méditation, par le P. Ingold. 3 vol. in-24. T. I, Avent à Purification ; t. II, Purification à Pâques ; t. III, Pâques à la fin de l'année ecclésiastique. Paris, Téqui, 1892. Prix : 3 fr. 50.

« O Dieu vivant et éternel ! s'écriait Bossuet dans son oraison funèbre du P. Bourgoing, quel zèle, quelle onction, quelle douceur, quelle force, quelle simplicité et quelle éloquence ! » Ce n'était pas là une vaine exclamation oratoire ; l'évêque de Meaux parlait d'expérience : ce livre faisait sa lecture habituelle. Et en cela il imitait Richelieu qui, au dire d'un vieil auteur, « lisait d'ordinaire une de ces méditations les jours qu'il disait la sainte messe ». Dans le carrosse du cardinal, cette grande litière rouge restée légendaire, il y avait, à la mode du temps, une bibliothèque,

et dans cette bibliothèque un exemplaire de l'ouvrage de Bourgoing. Sans doute le format en était moins commode; mais c'était le même texte. Qui sait si Richelieu, mauvais critique en matière de poésie, n'admirait pas cette traduction en vers français de l'hymne *Salve sancta parens*, que le P. Ingold, avec ses scrupules d'érudit, n'a pas dédaigné de conserver ici, mais que nous aurions courageusement supprimée. Par contre, Richelieu était bon juge de la valeur théologique d'une œuvre, et il ne se trompait guère sur celle des hommes. Edmond Richer, Saint-Cyran et Paul de Gondi lui parurent du premier coup d'œil de dangereux esprits. Son témoignage en faveur du P. Bourgoing n'est donc pas à récuser, surtout lorsque l'on voit Massillon puiser à cette source pour ses sermons, et des prélats tels que Mgr Perrault et Mgr Gay proclamer à leur tour l'abondance et les vertus de cette doctrine.

Le P. Ingold en a rendu l'accès plus facile par ses sommaires très nets et très explicatifs; tous ses lecteurs lui en sauront gré et j'ose l'en remercier en leur nom. H. CHÉROT, S. J.

Le Chrétien sanctifié, d'après le Vénérable SARNELLI, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. In-18 de 383 p. Paris, Haton, 1892.

Le V. P. Sarnelli est encore peu connu en France; ses œuvres, traduites pour la première fois dans notre langue, lui serviront d'introducteur auprès des personnes pieuses. Le *Chrétien sanctifié* comprend des « conseils pratiques pour la vie spirituelle » et un « traité sur la prière ». On y a joint les prières de la messe et les vêpres du dimanche. Point de hautes spéculations; rien de plus simple, mais aussi rien de plus substantiel que ces conseils, qui en autant de chapitres traitent des différents points de la vie spirituelle : vertus, conseils évangéliques, péchés, sacrements, union avec Dieu,... etc. Le zèle des âmes anime toutes ces pages et les échauffe. C'est la parole d'un père et d'un ami que vous entendez, tantôt douce, tantôt forte et sévère, empreinte toujours d'un désir sincère de votre salut.

Le livre est adressé aux personnes dépourvues d'un guide expérimenté; nous croyons néanmoins que toute âme désireuse de progresser dans la vie spirituelle y trouvera son profit. Le

traducteur donne, en tête du volume, une courte biographie du V. P. Sarnelli. Si nous voulions lui faire un reproche, ce serait d'avoir été aussi bref et de ne nous avoir pas fait mieux connaître et sous des traits plus précis la figure de ce fidèle ami de saint Alphonse. TH. RÉGNER, S. J.

L'Église et la liberté. Études sur l'Église, sa nature, son esprit, ses bienfaits, par M. Georges ROMAIN. 4e édition, revue et corrigée. In-8 de 498 pages. Paris, Bloud et Barral, 1891.

Voici un livre sérieux et bien écrit, qui vient à son heure pour éclairer les hommes préoccupés des grandes questions de notre époque.

« Il est sur terre, nous dit l'auteur, une institution que nulle autre n'égale dans l'histoire des temps par son importance et sa durée, par son action bienfaisante sur les sociétés et les individus. Elle a sauvé autrefois les lettres, les sciences et les arts, émancipé la femme, détruit l'esclavage, fondé le droit des gens, relevé l'humanité, produit les grands génies et les plus belles âmes. Cette institution, fondée par Jésus-Christ, c'est l'Église catholique. »

D'après la prédiction de son divin Fondateur, l'Église doit être persécutée en ce monde. Autrefois c'étaient la cupidité, l'orgueil, la luxure, la violence qui se liguaient contre elle ; aujourd'hui, c'est sous prétexte de science et de liberté qu'on lui déclare la guerre. Le livre que nous analysons a pour but de montrer l'injustice de l'agression, l'ignorance ou le parti pris des agresseurs.

M. Georges Romain n'a pas entrepris de repousser les attaques de la fausse science contre l'Église. « Sauf de rares exceptions, se contente-t-il d'affirmer, nos adversaires, plus polémistes et critiques que savants, n'ont que des noms inférieurs à opposer à ceux qui unirent la foi à la vraie science.... Ce ne sont pas les vrais savants qui s'élèvent contre l'Église, ce sont tout au plus les demi-savants et leurs adeptes. » Un jour, Alexandre Dumas s'efforçait, devant M. Nisard, de l'Académie française, de mettre la science en opposition avec l'Église. « Mais, mon cher, lui répondit celui-ci, ce n'est pas votre science qui nous fait peur, c'est votre ignorance. »

L'auteur s'est exclusivement placé sur le terrain de la liberté. Là il démontre jusqu'à l'évidence que les griefs des adversaires ne

reposent sur aucun fondement. « De tous les reproches adressés à l'Église, dit-il, celui d'être opposée à la liberté bien comprise est le plus faux, le plus injuste qu'on puisse invoquer contre elle. Pour qui connaît l'Église, sa nature, son esprit, son histoire, cette accusation est non seulement fausse et injuste, elle est dénuée de sens. »

Afin d'éviter toute équivoque, l'auteur définit d'abord les deux termes d'*Église* et de *Liberté*, en distinguant leurs différents sens ; puis, dans une suite de huit *études*, il s'attache à rétablir la physionomie méconnue de l'Église, à retracer les principaux traits de son histoire.

Dans la première, il établit la liberté effective de l'individu, de la société et des gouvernements vis-à-vis de l'Église.

Dans la seconde, on voit la conduite des puissances temporelles à son égard. Ici, plus de respect de la liberté humaine, mais la force seule et la persécution avec le cynisme ou l'hypocrisie.

La troisième montre l'action libérale et civilisatrice de l'Église sur la société et les gouvernements, aux temps où l'on écoutait sa voix.

Il y en a qui s'imaginent que la vraie liberté civile et politique date des principes de 89. On voit, dans la quatrième étude, qu'ils n'ont de bon que ce qu'ils ont emprunté aux principes catholiques.

L'étude cinquième constate ce que la justice et la miséricorde doivent à l'Église dans l'ordre judiciaire et pénal.

L'étude sixième décrit l'origine et définit le rôle du *bras séculier* dans les questions religieuses.

L'étude septième traite de l'Inquisition, dont tout le monde parle, et que si peu connaissent.

Le péril social, sans l'Église, forme le sujet de la huitième et dernière étude.

A qui donc convient le travail si complet de M. Georges Romain ? Sans doute à tout homme qui parle, lit ou écrit ; mais surtout à cette catégorie innombrable d'hommes qui n'ont de catholique que le nom, qui ignorent la grandeur du rôle de l'Église dans le monde, et la méconnaissent malgré les services rendus par elle, non seulement au point de vue religieux, mais encore au point de vue intellectuel et social.

Il nous reste à féliciter l'auteur d'avoir traité ce sujet si impor-

tant de l'Église et de la liberté. La doctrine sort si limpide de son exposition qu'on se demande comment des vérités aussi claires ont pu trouver des contradicteurs. De plus, nulle lecture n'est plus agréable par la variété et l'à-propos des citations. En somme, conclurons-nous avec M. Thiers, « le catholicisme n'empêche de penser que ceux qui ne sont pas faits pour penser ».

V. MERCIER, S. J.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Synopsis der Hoeheren Mathematik von Johann G. HAGEN, S. J., Director der Sternwarte des Georgetown College, Washington. T. I[er]. *Arithmetische und algebraische Analyse.* In-8 de 400 pages. Berlin, L. Dames, 47, Taubenstrasse; et Paris, Gauthier-Villars. Prix : 37 fr. 50.

J'admire qu'un seul homme ait eu le courage d'entreprendre un travail aussi considérable. Il ne s'agissait pas évidemment d'écrire un traité développé sur l'*ensemble des mathématiques supérieures.* Ce serait impossible : le champ est trop vaste et il s'agrandit encore tous les jours. C'est déjà beaucoup de nous offrir une carte détaillée du pays, avec un guide complet du voyageur. L'auteur ne donne pas les démonstrations, mais seulement les énoncés et leur mode d'enchaînement. Il est fort commode de trouver ainsi réunis tous les résultats. De la sorte, les chercheurs ne sont pas exposés à réinventer d'anciennes découvertes, comme cela arrive sans cesse. Ils savent en même temps de quel côté ils doivent trouver des mines inexploitées; car le P. Hagen a eu l'heureuse idée de signaler les desiderata de chaque théorie. Enfin, l'auteur donne de très nombreux renseignements bibliographiques. Il s'est astreint à en vérifier lui-même l'exactitude sur les textes originaux.

L'ouvrage aura probablement quatre volumes, paraissant d'année en année. Le tome déjà paru renferme cinq divisions principales : 1° théorie des nombres (avec les grandeurs complexes); 2° les séries (avec les produits infinis et les fractions continues);

3° les fonctions; 4° les déterminants (avec les invariants et les substitutions); 5° la théorie des équations. Le volume suivant traitera de la géométrie analytique et synthétique.

Les grandes bibliothèques ont intérêt à se procurer un répertoire aussi complet. Il serait à désirer qu'on en publiât une traduction.

A. POULAIN, S. J.

Manuel de médecine à l'usage du clergé paroissial, *suivi des premiers soins à donner dans les cas urgents*, par le Dr Jules Tillie. In-18 de viii-136 pages. Saint-Omer, H. d'Homont; dépôt à Paris, chez Meurillon, 1892. Prix : 1 fr. 50.

Voici un petit livre impatiemment attendu et qui fera bien des heureux dans le clergé. L'auteur se distingue par sa science exacte et ses intentions droites : il ne veut pas vulgariser la science médicale, mais donner au prêtre « la possibilité de voir, de prévoir et de juger les progrès du mal, pour faciliter son ministère auprès des malades ».

Nous ne rechercherons pas ici si ce petit travail répond à tous les desiderata, s'il n'évite pas l'inconvénient d'être trop complet en étant trop succinct, s'il est toujours accessible aux profanes; nous savons les difficultés de l'œuvre, l'ayant entreprise nous-même et n'ayant pu encore la mener à bien. Aussi adressons-nous nos plus cordiales félicitations à notre jeune confrère, et croyons-nous que tel qu'il est, et avec les perfectionnements que des éditions ultérieures permettront de faire, son ouvrage est appelé à un grand et légitime succès. Trois qualités, aussi rares que précieuses, le recommandent aux curés de campagne : il est court, peu coûteux et absolument honnête.

Dr SURBLED.

Galerie des naturalistes, par Pizzetta. In-8 de 390 pages. Paris, Hennuyer, 1892.

Et l'on dira encore que l'enseignement peut être neutre! Et des gens de bonne foi répéteront, après des malins qui les dupent, que la science n'a pas de couleur religieuse. Mais un syllabaire même peut être pour Dieu ou contre lui, et il peut, au gré de l'auteur, élever en haut l'âme du petit enfant ou la rabaisser vers la matière. Morale civique! Quelle plaisanterie! Mais revenons à la *Galerie des naturalistes*, que nous parcourions sans

méfiance, lorsqu'à propos de Galilée nous lûmes cette phrase : « Des hommes de génie firent une application positive et scientifique du principe qui porta Luther à réclamer le droit de contrôler l'autorité. » Plus loin : « Ce rapide exposé du dix-huitième siècle montre les progrès qu'avait faits l'esprit humain, dégagé peu à peu des entraves que lui imposaient la superstition et l'autorité despotique des maîtres de la science. » C'est encore cette appréciation des papes Jules II et Léon X, « protecteurs des sciences et d'un dogmatisme très modéré ». Enfin, pour ne pas abuser de l'espace qui nous est accordé, signalons l'admiration de l'auteur pour les théories de Boucher de Perthes. Selon son opinion, l'existence de l'homme sur la terre remonterait à cent mille ans, et il laisse même entrevoir qu'on pourrait aller jusqu'à dix mille siècles. Naturellement, il invoque l'autorité des chronologies indoues et chinoises et fait peu de cas des livres de Moïse.

On dirait qu'en reculant l'apparition de l'homme dans les temps les plus lointains, on éloigne aussi les motifs de croire à un Dieu créateur et protecteur.

Il faut donc être sur ses gardes en visitant cette galerie, et notre avis est qu'il vaut mieux ne pas y conduire les autres ; du reste, à quoi bon y aller soi-même? A. LEFÈVRE.

L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut de France, par le comte Henri DELABORDE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. In-16 de 396 pages. Paris, Plon, 1891.

C'est en 1803, à l'époque de sa réorganisation, que le comte Delaborde prend l'Académie des beaux-arts, pour en retracer l'histoire jusqu'au dernier grand événement de son existence, la donation des admirables collections de Chantilly faite à l'Institut en 1886, par Mgr le duc d'Aumale. Les informations n'ont pas besoin de contrôle ; les archives de sa compagnie étaient ouvertes au secrétaire perpétuel, il a su les consulter pour lui et pour le public. Les jugements esthétiques ont la haute autorité d'un artiste et d'un écrivain du goût le plus pur. Les sujets traités sont d'un intérêt que proclament assez les noms d'Horace Vernet et d'Ingres, de Gros et de Gérard, Delaroche et Delacroix, Flandrin. Peu de grands maîtres, en effet, ont échappé en notre

siècle aux honneurs académiques; si l'on en excepte Géricault, Hérold et Rude, ils y ont presque tous passé. Cela n'empêche point, paraît-il, plusieurs jeunes démocrates de criailler contre une institution, trop aristocratique puisqu'elle leur ferme ses portes de bronze.

Ces déclamations ne sont pas neuves. M. Delaborde, dans un de ses premiers chapitres, nous montre ce qu'était la très libérale Académie royale de peinture et de sculpture, fondée sous la minorité de Louis XIV, en 1648, puis ce que furent ses adversaires et ses démolisseurs, à la Révolution française. David — le talent n'est pas toujours le caractère — se distingua dans cette triste campagne; son rôle fut odieux. Académicien depuis 1783, il parle comme son ami Marat, de l' « animal qu'on nomme académicien ». On n'en finirait pas si l'on se condamnait à citer les insanités de cet illustre citoyen et de ses collègues aux assemblées républicaines. La Convention eut pourtant le mérite de ne pas se séparer sans avoir fondé l'Institut. Elle a fait tant de mal qu'il lui faut savoir beaucoup de gré de son peu de bien.

M. le comte Delaborde traite avec impartialité les délicates questions soulevées par les conflits d'opinions à travers un siècle aussi disparate que le nôtre. Il laisse parfois percer certaines préférences, et nous les partageons, par exemple quand il compare les magnifiques funérailles de Grétry (1813) au grotesque enfouissement de Victor Hugo. « Peut-être, dit-il, faudrait-il remonter jusqu'au souvenir des pompes déployées à Rome, lors des obsèques de Raphaël, ou à Londres, le jour où les restes de Garrick reçurent dans l'abbaye de Westminster une sépulture royale, pour trouver à l'étranger l'équivalent de ce qui se passa chez nous » (p. 125), à l'occasion de la mort du grand artiste qui écrivit *Richard Cœur de Lion* et qu'on a justement appelé le *Molière de la musique.*

H. CHÉROT, S. J.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

Annales ordinis Cartusiensis *ab anno 1084 ad annum 1429, auctore D. Carolo* Le Couteulx, *Cartusiano, nunc primum*

a monachis ejusdem ordinis in lucem editi. Volumen VIII. In-4 de 227 pages. Monstrolii, typis Cartusiæ S. Mariæ de Pratis, 1891.

Nous sommes heureux de saluer le couronnement de l'ouvrage considérable que nous présentions l'an dernier aux lecteurs des *Études*[1], comme digne de prendre place parmi les grands recueils de l'histoire monastique. Le tome huitième et dernier vient de paraître.

Il comprend les tables. Or, rien n'est plus ingrat, mais rien n'est plus utile que d'ajouter des tables à une publication de cette valeur. Ces *indices* sont au nombre de sept. Le premier est celui des chartreuses ou maisons de l'Ordre ; les autres donnent successivement les noms des moines, des frères convers, des chartreusines, des étrangers et des étrangères, enfin les noms communs les plus importants. Si parfait que soit ce chiffre de sept, oserons-nous dire que nous aurions été content de le voir remplacé par un plus élevé ? La désignation des chartreuses en langue vulgaire aurait-elle donc été inutile? Il y a souvent tant de distance même du latin au français! La table latine elle-même n'aurait-elle point pu avantageusement être dédoublée? Elle part du nom de pays, ce qui est le meilleur système, et contient à côté le vocable entre parenthèses. Ainsi : *Venetiarum* (*S. Andreas de Lido*); *Parisiorum* (*Vallis viridis*). Une table inverse aurait facilité les recherches. Enfin, une liste des tables et un titre courant placé en haut de chaque page auraient épargné aux travailleurs la tentation d'ajouter eux-mêmes ces menus appendices. Ce n'est rien en soi, mais la plus petite clef ouvre parfois si grosse serrure! Un instrument de travail n'est jamais trop simplifié.

Ces minces lacunes sont rachetées par la beauté et la clarté de l'impression, l'excellente qualité du papier et la bonne venue du caractère. Les presses de Montreuil-sur-Mer sont trop connues et trop estimées pour que leur éloge ne s'impose pas ici, à propos d'un ouvrage tel qu'on en publie peu ailleurs. C'est là le résultat de la science du métier et de la conscience du devoir, unies dans un labeur fait sous l'œil des moines et sous le regard de Dieu. H. CHÉROT, S. J.

1. Voir *Études,* 15 novembre 1891, p. 410 et suiv., *les Chartreux et leurs Annales.*

La Mission de Jeanne d'Arc, par Frédéric Godefroy. In-8 de 410 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 6 francs.

Encore un monument à la gloire de notre Jeanne d'Arc ! Il n'y en aura jamais assez. Qu'on multiplie ses statues, que les évêques parcourent la France pour demander à tous les vrais patriotes de les aider à honorer les lieux témoins de ses exploits, que les écrivains la saluent inspirée de Dieu et choisie par lui pour accomplir le miracle de la délivrance, bravo ! Ce livre, fait dans un esprit surtout religieux, montre par quelles phases Jeanne d'Arc a passé pour accomplir la mission qu'il avait plu à la Providence de lui donner. Nous la trouvons à Domrémy, écoutant l'appel de Dieu, recevant sa vocation ; nous la voyons parcourant les étapes de sa carrière, glorifiée à Orléans, à Reims, puis, aussi admirable dans la peine et la douleur qu'elle avait été sublime dans la victoire, prisonnière, persécutée et enfin martyrisée.

L'histoire de ses supplices est suivie de son apothéose.

Nous remercions sincèrement l'auteur du soin qu'il a mis à nous faire connaître tous les documents ou tous les souvenirs relatifs à Jeanne d'Arc, soit au point de vue de l'histoire, soit au point de vue de l'iconographie et de la poésie. Il relate enfin, dans un chapitre très complet, tous les panégyriques écrits en l'honneur de la vierge de Domrémy. A. LEFÈVRE.

Notice sur Galliot du Pré, *libraire parisien de 1512 à 1560*, par M. Paul Delalain. (Extraite du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, du 6 décembre 1890.) Brochure in-8 de 15 pages. Paris, Cercle de la librairie, 1890.

Une pierre votive érigée à la mémoire du célèbre libraire parisien et conservée aujourd'hui au musée de Cluny, a fourni à M. Paul Delalain l'occasion de compléter les renseignements du *Catalogue* de Lottin ; Galliot du Pré est mort en avril 1560. On savait seulement jusqu'ici qu'il exerçait encore en 1552. L'auteur de cette notice ne s'arrête pas en si bon chemin ; il profite de sa découverte pour étudier les marques à la *galliote* avec leur jolie devise : « Vogue la *gualée !* » et pour donner une bibliographie exacte des ouvrages de religion et d'histoire, de droit et de jurisprudence, qui garnissaient la boutique du libraire juré de l'Univer-

sité, au premier pilier du palais du roi. Galliot, enfant de Paris, remplit honorablement une carrière de quarante-huit années d'exercice dans sa ville natale.

Le fac-similé de la pierre gravée portant l'acte de fondation de son service annuel, et trois curieuses photogravures de marques typographiques ou de frontispices, ornent avec élégance cette plaquette écrite avec savoir et tirée avec goût.

H. CHÉROT, S. J.

Une Fête de Noël sous Jacques Cartier, par Ernest Myrand. In-8 de 295 pages. Québec, Demers et Frère, 1890.

« Ce que J. Verne a fait pour la vulgarisation des sciences positives et des arts, je crois devoir le tenter en faveur des archives de notre histoire du Canada. » Mais « J. Verne n'aurait pas réussi à faire accepter ses ouvrages par une telle universalité de lecteurs, si ses cours scientifiques n'eussent revêtu l'éclatante livrée, parlé le langage charmeur, confessé le dogme infaillible de l'imagination, cette vérité éternelle de l'éternel roman » (*sic*). (P. 5, 6.)

Sur ce, M. Ernest Myrand se met bravement à l'œuvre pour « prendre par l'imagination ceux-là qui ne veulent pas de bon gré se livrer à l'étude ». (P. 82.)

Le soir du 24 décembre 1885, comme il se rendait, pour la messe de minuit, à la cathédrale de Québec, il est rejoint dans la *Grande Allée*, par un de ses anciens amis, le savant abbé Laverdière, mort depuis quelque douze ans. Ils font route ensemble. Mais, au moment d'entrer à la cathédrale, ils se trouvent tout à coup au 24 décembre de l'an 1535, et face à face avec Jacques Cartier, entouré de son équipage. Tout s'apprête pour fêter Noël. M. Myrand, bien qu'un peu surpris, profite de la circonstance pour tout bien voir, tout examiner. Il ne se fait pas faute d'interroger son savant ami. Le guide saisit avec empressement l'occasion de lui donner un nombre incalculable de renseignements rétrospectifs, historiques, chronologiques, mythologiques, archéologiques, artistiques, militaires, religieux, superstitieux, scientifiques, musicaux, cosmographiques, patriotiques et... mélancoliques! car il y a de tout cela dans sa conversation; un peu pêle-mêle, il est vrai. Les deux interlocuteurs ne déparlent pas; on dirait des gens pressés de vider sous nos yeux toute la gibecière de leurs connaissances.

La cérémonie faite, l'aube du jour pointe ; Laverdière, comme tout bon fantôme, s'évanouit, et M. Ernest Myrand se réveille ; depuis plusieurs heures il ronronnait bourgeoisement, au fond d'un banc, à Notre-Dame de Québec (p. 229).

Pour dire vrai, nous goûtons peu cette façon de travestir l'histoire, qui lui enlève sa précision, sans lui donner l'intérêt du roman.

D'ailleurs les faits que l'auteur veut nous faire connaître sont assez grands, assez beaux, assez attachants par eux-mêmes. La foi, le patriotisme, l'héroïque courage de Jacques Cartier et de ses compagnons ; les souffrances endurées, les obstacles surmontés, les résultats obtenus : tout cela n'a besoin que d'ornements vrais, mais bien choisis, sans qu'il faille recourir aux emprunts d'une imagination plus ou moins réglée.

M. Myrand poursuit un but noble, tout patriotique. On ne peut trop louer ses intentions. Son ouvrage annonce du talent, de la lecture, de nombreuses recherches, du savoir même. Il y a de bonnes pages, de belles descriptions, des passages vraiment pathétiques. Mais cela doit mûrir encore un peu. La mise en scène est trop naïve et parfois embrouille inutilement le sujet. Nombre de dialogues manquent d'intérêt ou bien fatiguent par leur longueur comme par un certain abus de l'érudition.

Le style est assez vif, assez élégant ; il vise à l'originalité et l'atteint de temps à autre. On y remarque un usage immodéré des épithètes, et de ci de là quelques incorrections.

Ces détails et d'autres que l'on pourrait signaler n'enlèvent rien au mérite de l'auteur. Il est jeune, plein d'ardeur, d'enthousiasme, de goût au travail, d'amour pour son pays. Ce livre, qui est son premier essai, nous fait espérer un remarquable écrivain.

Que M. Myrand nous permette cependant de lui rappeler que « le moi est haïssable », et que l'on sait gré à un auteur de s'effacer, autant que le sujet s'y prête. E. VANGEON, S. J.

St. Ignatius Loyola and the early Jesuits, by STEWART ROZE. Un très beau vol. in-8 de XVI-632 pages, illustré de 132 pl., reliure d'amateur. London, Burns and Oates, 1891. Prix : 15 sh. = 18 fr. 75.

Illustrer, dans notre vieille langue française, voulait dire *rendre plus clair*. C'était par des commentaires ou des notes qu'on *illus-*

trait un ouvrage. De nos jours, le terme ne s'applique plus guère qu'aux gravures, mais il indique bien le rôle qu'elles ont à remplir. Et pourtant, ce n'est pas toujours le résultat qu'ont semblé poursuivre nos « imagiers ». Pour la plupart, ils vident leurs cartons, mettent leurs collections au jour, et constituent ainsi un petit musée qu'on examine sans doute avec plaisir, mais où dessins et tableaux se rattachent au sujet plus ou moins directement, et procurent au lecteur plutôt une distraction qu'un secours.

Le croirait-on? Saint Ignace eût eu sur ce point d'excellents conseils à donner. Quand, dans ses *Exercices*, il entreprend de faire étudier au retraitant la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il lui prescrit de se faire en imagination, pour chaque mystère, une *composition de lieu*, c'est-à-dire une représentation de la scène, aussi conforme que possible à la vérité historique. Et, devançant nos modernes dans ce souci de la couleur locale, c'est lui qui suggéra au P. Jérôme Natal l'idée, mise plus tard à exécution par ce dernier, d'une Vie de Notre-Seigneur en gravures, où l'art, s'aidant des meilleures données de la science de son temps, ferait sortir les scènes évangéliques des vieilles formes hiératiques, pour essayer de les replacer dans leur milieu réel.

Ces « compositions de lieu » que le saint souhaitait pour la *Vie* de son divin Modèle, sa propre *Vie* vient d'en être dotée, sous l'inspiration du P. William Eyre, par l'habile crayon d'artistes anglais, MM. H.-W. et H.-C. Brewer, et L. Wain. L'année 1891 avait déjà vu paraître, en deçà du détroit, une œuvre similaire, *Vie* illustrée de saint Ignace aussi, et que les *Études* (livraison de janvier) ont signalée à leurs lecteurs. Mais si les deux ouvrages ont un point commun dans la richesse et la perfection de l'exécution matérielle, des différences nettement tranchées, même abstraction faite de la diversité des langues, les empêchent de faire double emploi. Empruntée pour la plus grande partie aux chefs-d'œuvre des anciens maîtres, l'illustration française était principalement décorative : l'illustration anglaise est avant tout *documentaire*. Faire vivre et agir les personnages, se sont dit ceux qui en ont conçu le plan, c'est affaire au récit. La parole peut retracer ce drame, et quelques bons portraits suffiront à faire connaître *de visu* ceux qui y jouent un rôle. Mais ce que la parole ne peut faire qu'imparfaitement, c'est de remettre tout ce drame en sa place, d'en tracer, si l'on veut, le décor.

Qui ne voit combien l'illustration, ainsi entendue, se lie intimement au texte et aide à son intelligence? Mais aussi, qui ne pressent les difficultés d'une pareille tâche? Pour mettre sous nos yeux tous les théâtres où se déroula l'existence d'Ignace de Loyola et de sa Compagnie naissante, il n'était pas seulement nécessaire d'interroger presque tous les pays de l'Europe, il fallait encore retrouver leur antique physionomie, si profondément altérée depuis trois siècles. Œuvre d'archéologue autant que d'artiste, œuvre que nous possédons enfin, et qui n'a pas été menée à la légère, comme en témoignent les autorités apportées en preuve dans un appendice justificatif, ces *restitutions*, en nous reportant en plein seizième siècle, donnent à cette *Vie* un cachet particulièrement original. Voici la vieille Sorbonne, le collège de Montaigu, tout le quartier latin du temps; voici Louvain, Anvers, les Augustins de Londres, et Trente, et Lorette, et les grandes basiliques de Rome, etc., ressuscités tels que les ont vus saint Ignace ou ses premiers compagnons. On s'étonne bien un peu de rencontrer là, parce que Broët et Salmeron *purent* la visiter, la célèbre île d'Iona; par contre, on souhaiterait quelque idée des costumes de l'époque, auxquels Ignace et les siens, plusieurs fois attaqués sur ce point, durent se conformer dans les universités; on voudrait qu'une ou plusieurs cartes vinssent nous aider à suivre dans leurs étapes ces infatigables pèlerins; enfin on aimerait quelques portraits de plus. Ce sont là de bien minces *desiderata* dans une œuvre déjà si complète, et que ses éditeurs peuvent montrer avec fierté. Ils peuvent aussi la présenter avec confiance au public, car ils ont su, chose rare et toujours appréciée, y allier une étonnante modicité de prix à une haute valeur artistique.

Nous avons voulu parler d'abord de ce que ce livre offre de plus nouveau, et nous n'avons encore rien dit du texte. Lui aussi, pourtant, est nouveau. L'Angleterre, il est vrai, possédait depuis près de vingt ans une *Vie* de saint Ignace due à la plume de Stewart Rose. On s'accordait à en louer le style et la composition, et à placer son auteur en bon rang parmi les écrivains catholiques. Il semblait cependant que cette *Vie* s'adressât à des lecteurs non catholiques, tant y tenait de place l'intention évidente de battre en brèche les vieux préjugés protestants. Ces préjugés sont maintenant tombés peu à peu; l'apologie devait

faire de même. À peine de légers vestiges en restent dans quelques notes. Ce changement donne déjà au livre une tout autre allure. Mais il n'est pas le seul.

Depuis plusieurs années, des documents précieux et nouveaux sont venus mettre en lumière divers points de la vie du saint et des origines de sa Compagnie. Qu'il nous suffise d'indiquer l'importante collection des *Cartas*, les commentaires dont le P. Clair a enrichi Ribadeneyra, les grands travaux de Janssen sur le seizième siècle en Allemagne. L'auteur a su les mettre tous à profit, de la façon la plus heureuse. Ainsi remanié, le livre qu'on nous présente mérite vraiment d'être appelé nouveau. Saint Ignace a désormais chez nos voisins ce qu'il semble attendre encore chez nous : une histoire répondant aux exigences modernes; pour le fond, très étudiée et très soucieuse de l'exactitude; une, intéressante et vivante dans la forme.

Le cadre en est même plus vaste que celui d'une biographie ordinaire : *St. Ignatius « and the early Jesuits »*, dit le titre. En effet, les premiers disciples d'Ignace y occupent à côté de leur Père une assez large place. D'aucuns estimeront que c'est justice; ils aimeront à trouver là toute la substance d'ouvrages déjà bien faits, mais un peu volumineux, notamment les recherches du P. J.-M. Prat, depuis la gracieuse histoire de Pierre Ribadeneyra, épurée des légendes fantaisistes, jusqu'au compte rendu des doctes travaux de Lainez au concile de Trente. D'autres goûteront moins cette méthode. Ils diront que s'il est des noms intimement liés à celui du saint, la liste n'en est pas si nombreuse; que raconter l'établissement de la Compagnie dans toutes les contrées et la fondation de tous ses collèges est un peu monotone; qu'au moins il eût fallu parler davantage de Xavier et de ses travaux; qu'enfin les aperçus d'histoire générale, excellents pour caractériser le milieu social où se meut l'action, auraient pu être plus condensés.

Ce que personne ne contestera, c'est que la vie même du saint ne soit parfaitement retracée. Rien qui vise à l'effet, mais la fidélité de reproduction est telle, le caractère est si bien compris, les luttes extérieures ou intérieures si justement rendues, qu'il est impossible de n'être point captivé. Peut-être en y regardant de près pourra-t-on noter quelques distractions dans la chronologie (p. 51 et 52; 275 et 276), et quelques oublis dans l'histoire

intime. Ainsi, quand saint Ignace entreprend ses longues années d'études, on ne nous dit pas ce qui l'y détermine; quand on en arrive à ses derniers moments, bien des circonstances restent dans l'ombre. Qu'il y ait aussi deux ou trois détails un peu futiles, qui, narrés avec trop de complaisance, laissent deviner la main d'une femme, qu'importe, si cette main est une main exercée, et si l'œuvre est de celles *ubi plura nitent?*

Or, c'est ici le cas. Saint Ignace racontait lui-même que lorsqu'il dut, pour se livrer à ses études, demander à la charité d'assurer son existence, c'est à Londres qu'il rencontra les plus généreux bienfaiteurs. Le riche volume pour lequel l'écrivain qui signe Stewart Rose et son nouvel éditeur n'ont rien épargné, prouve que l'Angleterre d'aujourd'hui ne veut pas mentir à son passé, et que pour glorifier celui qu'elle a fait vivre, elle sait montrer encore la même libéralité. J. MARQUAIS, S. J.

L'Enseignement en Provence avant la Révolution. *Annales du Collège royal Bourbon d'Aix, depuis les premières démarches faites pour sa fondation, jusqu'au 7 ventôse an III, époque de sa suppression.* Manuscrits et documents originaux publiés et annotés par M. Édouard Méchin, prêtre. 2 vol. grand in-8, de XIV-361 et 534 pages, 4 photographies. Marseille, imprimerie de la Ruche; Paris, Picard, 1890-1891.

L'histoire de tous les collèges de la Compagnie de Jésus en France a été l'objet de travaux plus ou moins étendus. Elle a été racontée avec les derniers détails, par exemple, dans l'*Histoire du Collège de la Flèche*, par le P. de Rochemonteix, S. J.; dans la *Vie de collège chez les Jésuites*, par Fernand Butel, ou tout récemment dans l'*Université de Pont-à-Mousson*, par M. l'abbé Eugène Martin, professeur à l'école Saint-Sigisbert de Nancy; d'autres fois, d'une manière plus sommaire, dans telle ou telle monographie ou dans des Bulletins de sociétés littéraires de provinces. Mais aucun de ces écrivains n'a eu autant de bonheur que M. l'abbé Méchin. Rencontrer cette histoire toute faite, n'avoir qu'à l'éditer, tout en l'illustrant de notes ou de documents inédits ou peu connus : pareille chance n'arrive pas tous les jours. Si facile que soit le travail, nous n'en devons pas moins de recon-

naissance à celui qui l'a entrepris, surtout quand il nous est présenté sous une forme aussi élégante.

Le P. Paul de Barry, le fécond auteur ascétique du dix-septième siècle, fut, en 1631-4, le troisième recteur du collège royal Bourbon d'Aix. « S'estant prins garde despuis qu'il estoit en charge, que ses prédécesseurs n'avoient point remarqué tout plein de particularités nécessaires à scavoir, pour le temporel et autres affaires de ce college, soit que les mémoires en feussent perdues, soit qu'on n'en eust point faict de remarque par le passé, se resollut au mois d'aoust de ceste présente année, comme il avoit grande cognoissence de pleusieurs choses sur ce subject, comme estant en ce college depuis sept ans, et ayant moyen de s'informer de ce qu'il falloit, de dresser une histoire despuis l'establissement du college, et mettre les mémoires en train, pour estre poursuivies les années suivantes plus aisément; de sorte que dans moins de rien, à la lecture de ce que dessus, on scaura l'estat de tout ce college ; ce qui sera une chose grandement profitable pour donner lumière de toutes les affaires à ses successeurs. » (T. I, p. 94-5.) C'est donc au P. de Barry que doit remonter notre reconnaissance. Les Jésuites qui l'ont remplacé sont généralement restés fidèles à suivre la route ainsi commencée. Parmi ces recteurs, plusieurs ont quelque renom : avant le P. de Barry, les PP. Claude Suffren et Jacques Isnard; après lui, les PP. Andoche Morel, Jean de Brisacier, François Bening, Albert Daugières, Jean-Étienne Grosez, Jean Croiset, etc.

Le plan suivi par ces différents supérieurs est sensiblement le même. Tous les événements tant soit peu importants qui se sont passés pendant qu'ils étaient en charge, sont notés, racontés avec plus ou moins de détails, selon qu'ils en valaient la peine ou que l'écrivain aimait à les consigner dans son registre. Nous avons ainsi, année par année, mois par mois, l'histoire du collège. On peut suivre ses développements successifs, depuis les premières négociations ouvertes en 1583 entre les consuls d'Aix et le Père général, Claude Aquaviva, jusqu'à sa destruction en 1762; connaître par le menu toutes les libéralités, grandes ou petites, que les habitants d'Aix, seigneurs, magistrats et bourgeois, se plurent à prodiguer à ce collège, la gloire de leur ville; oui, tout, et si l'on veut la preuve de la reconnaissance des Jésuites envers leurs « bienfacteurs et amis », qu'on lise les pages 99-108

du tome I, et, à la fin de chaque année, le relevé des aumônes.

Pas de collège à cette époque qui n'ait eu des procès à intenter ou à soutenir : les clauses de la fondation n'étaient pas toujours fidèlement exécutées par les parties contractantes; les revenus des bénéfices annexés à la maison ne rentraient pas à l'époque fixée; des legs faits aux Jésuites étaient l'objet de réclamations de la part des parents du défunt; la ville se faisait prier pour payer la somme annuelle convenue.... Le collège Bourbon d'Aix n'échappa point à ces difficultés, et les recteurs ne se font pas faute de prouver que, sous ce rapport, la Provence n'était pas loin de la Normandie.

D'autres contestations mettaient à l'épreuve la patience des pauvres recteurs qui n'en pouvaient mais, et les obligeaient à déployer toutes les ressources de la diplomatie. Au temps passé, l'étiquette jouait un rôle des plus importants. En droit, tout semblait réglé; en fait, mille occasions se présentaient où tout était remis en question. Le P. Voysin prêche l'Avent à Saint-Sauveur. Ce qu'il y a de distingué dans la ville se rend à ses sermons. Le maréchal de Vitry, gouverneur de Provence, veut être au nombre des auditeurs; Messieurs de la cour ont l'intention de grossir l'assemblée. Mais le P. Voysin commencera-t-il son discours par *Monseigneur*, *Messieurs?* C'était, paraît-il, l'usage. La cour ne l'entend pas ainsi. Passe pour le *Monseigneur*, si l'archevêque est présent. Si Sa Grandeur est absente, le prédicateur doit dire *Messeigneurs*, en englobant sous le même terme le gouverneur et la cour. Grande contestation! Le recteur en réfère à l'archevêque; on s'en tiendra à l'usage établi, décide le prélat. La cour tient bon et ses membres ne vont pas au sermon quand M. de Vitry y assiste. D'autres fois, et le fait se reproduit souvent, les mêmes questions de préséance se renouvellent à la soutenance des thèses ou à la représentation des tragédies. Le 24 juin 1647, le jeune Morel dédie ses thèses à M. le comte d'Alais; Messieurs du parlement et de la cour des comptes y sont invités et s'y rendent. Mais « les premiers sortirent avec beaucoup d'aigreur et grand mescontentement : 1° parce que M. le comte avoit sa chaire fort avancée, qu'ilz pretendent debvoir estre égale et au mesme rang; 2° parce que M. le comte de Carces estoit auprès de luy, et sur le mesme tapis; 3° parce que M. Goffredy et M. Calissane, qui estoient des Requestes, y avoient

place, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir; 4° parce que sur la fin, l'enfant ayant demandé au P. Rossingnol, son maître, quel ordre il tyendroit pour saluer ces Messieurs de l'Assemblée, le bon Père détermina trop viste, qu'il faloit faire comme l'année précédente, en laquele, comme il presumoit, on salua premièrement les Présidents du Parlement, puys ceux des Comptes, et puis, on estoit revenu aux Conseillers du Parlement, et de là aux Comptes, mais l'enfant l'ayant exécuté, ces Messieurs s'en plaingnyrent tout haut, et feirent grand bruyct au milieu de l'Assemblée. » Le lendemain, le Père recteur va s'excuser auprès des présidents et des conseillers, qui eurent bien du mal à se rendre; ils ne demandaient pas moins que l'éloignement du maladroit Père Rossingnol, ou menaçaient de ne plus se rendre aux thèses du collège.

Véritables tempêtes dans un verre d'eau, mais détails de mœurs assez piquants pour être signalés. Tout cela, du reste, animait la vie d'une ville de province.

Si nos recteurs d'Aix sont aussi scrupuleux à noter tous ces incidents, on a le droit de s'attendre, de leur part, à une aussi grande attention à nous mettre au courant de ce qui concernait leurs élèves et les membres de leur communauté. Les particularités abondent ici. Lisez les « coustumes particulières à ce collège » (t. I, p. 95-8), recueillies par le P. de Barry; — voyez l'énumération des discours prononcés à la Saint-Luc, *Lucalia*, époque de la rentrée des classes, discours dont le sujet est souvent indiqué, avec le nom de l'orateur; des pièces de vers lues en présence de quelque haut personnage; des tragédies représentées à la distribution des prix ; — vous trouverez encore certains faits d'indiscipline de quelques mauvaises têtes, voire même des duels. Les prédicateurs qui doivent remplir les chaires d'Aix sont nommés, avec le récit du bien et des conversions qu'ils ont opérés. Les jésuites qui meurent dans le collège, ceux qui prononcent leurs premiers ou leurs derniers vœux, les élèves qui entrent au noviciat : rien n'est omis et les *Annales* sont ainsi une mine des plus précieux renseignements.

Mais elles ont une portée encore plus étendue. L'histoire de la ville d'Aix et de la Provence ne pourra pas s'écrire sans qu'elles soient consultées. Tous les noms des familles d'épée ou de robe remplissent ces pages, avec des notes historiques et généalo-

giques dues aux recherches de l'éditeur ou à la libéralité de savants du pays. Veut-on, par exemple, connaître les ravages que la peste a si souvent exercés en Provence ? Les recteurs en ont trop souffert eux-mêmes, leur maison a été trop souvent frappée, pour que nous ne trouvions pas sous leur plume de tristes récits qui mettent sous nos yeux leurs angoisses et les épreuves de la ville.

Je pense en avoir assez dit pour montrer l'importance exceptionnelle de cette publication. Je terminerai en signalant quelques rectifications de détails, qui prouveront à M. l'abbé Méchin avec quel intérêt j'ai étudié son ouvrage.

Au tome I, *page* 129 : la note consacrée au P. Louis Richeome, mort en 1625, ne peut concerner le P. Richeome, professeur de logique en 1641. Celui-ci se nommait *Antoine* et mourut à Lyon en 1675. — *Page* 205 : la date marginale 1646 doit être changée en 1652. — *Page* 261 : la tragédie jouée le 12 juillet 1662 n'est pas celle de *Saint Promp*, martyr inconnu, sans doute, aux Bollandistes, mais bien la suivante : « Procope martyr, tragédie dediée à Messieurs les Consuls de la ville d'Aix et Procureurs du Pays ; par les Escoliers du College Royal de Bourbon de la Compagnie de Jesus. A Aix, chez Charles Nesmoz, à la place des Prescheurs, MDCLII, 4°, pp. 14. » — *Page* 87, *note* 3 : le panégyrique sur la prise de Nancy est du P. Jacques Lambert, S. J. Il a été réimprimé dans les *Selectæ Orationes Patrum Soc. Jesu*, Lyon, 1667.

Au tome II, *page* 24 : le grand inquisiteur d'Espagne ne se nomme pas *Nisard*, mais *Nidhard*. — *A la page* 61, on dit que le P. Suffren est mort le 9 octobre 1679, et à la page 63, que ce fut le 1er octobre ; c'est la seconde date qui est exacte. — *Page* 323 : ce n'est pas le P. de *Russi* qui prit part à la mission d'Arles, mais le P. Jean-François-Xavier de *Ruffy*, mort à Lyon, le 4 juin 1745.

M. l'abbé Méchin aurait trouvé dans la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, 2e édition (t. I, col. 37), les programmes de la tragédie d'*Abderamenes*, qu'il a indiquée en 1645 (t. I, p. 150), de *Boëce*, en 1666 (t. II, p. 14) et celui de *Brutus*, joué en 1715 (*Annales*, t. II, p. 222 et 469); différentes thèses soutenues en 1687, 1688, 1710, 1712, 1714, 1725 et 1726, sont mentionnées dans le tome I, colonne 97-99, de la nouvelle édition de la *Bibliothèque*. Les rédacteurs des *Annales*, ou n'en parlent pas ou n'y font qu'une allusion vague. Mais je n'imputerai

pas comme un crime à M. l'abbé Méchin de ne les avoir pas signalées, puisqu'il ne semble pas avoir connu ou eu à sa disposition cet ouvrage de bibliographie, dont le premier volume paraissait la même année que le second des *Annales*.

C. SOMMERVOGEL, S. J.

Système financier de l'ancienne monarchie, par L. BOUCHARD, président à la Cour des comptes. (Administration générale. Recettes. Dépenses. Contrôle.) In-8 de 502 pages. Paris, Guillaumin, 1891. Prix : 12 francs.

Une introduction claire et concise, rédigée par l'auteur, expose le plan de ce volume gros de recherches, de faits et de détails qu'une grande habileté, jointe à une connaissance approfondie du sujet traité, a su grouper d'une façon méthodique et intéressante. La lecture de cette courte préface nous indique, dès les premières pages, le but de l'auteur et les moyens qu'il emploie pour nous guider dans le labyrinthe des complications sans nombre qu'ont entraînées de tout temps : 1° la préparation des budgets de la France, aux différentes époques de son histoire; 2° l'assiette et le recouvrement des impôts et revenus de toute nature, la centralisation des recettes, la liquidation et l'ordonnancement des dépenses ; 3° la reddition des comptes des administrateurs et des comptables, les vérifications qui s'y rattachent et les sanctions définitives des pouvoirs.

Ces trois grandes divisions établies, l'auteur, remontant à l'origine de chaque nature de recette ou de dépense, s'est proposé de rechercher quels étaient, sous l'ancienne monarchie, les actes qui correspondaient, dans chacune de ces phases, aux opérations et aux actes qu'exige actuellement l'exécution de nos divers services financiers. Il a examiné ce qui remplaçait notre budget actuel, comment s'effectuaient les recettes et les dépenses, comment se vérifiaient les comptes, comment enfin étaient réglées chaque année, dans leur ensemble, les opérations de finances.

Dans le livre Ier, consacré à l'étude de l'administration générale, l'auteur, prenant la Gaule dès ses origines, nous fait apparaître, dans la constitution des pouvoirs publics et des ressources de l'État, les principaux impôts que nous avons conservés, et nous retrouvons dans les premières réglementations du service des dépenses le point de départ de l'organisation adoptée, puis suc-

cessivement développée et perfectionnée par l'ancienne monarchie et par notre société moderne. Nous voyons se dessiner, dès ces premières époques, les diverses catégories de fonctionnaires, de comptables et de commis que la royauté nous a léguées. Nous pouvons constater, en passant, que, bien que la civilisation moins avancée dût rendre plus simples tous les rouages de l'administration, la vie publique étant beaucoup moins compliquée, nos pères étaient déjà bien loin de l'impôt unique, si tant est qu'il ait jamais existé dans une société autrement qu'aux époques les plus reculées de son enfance. L'auteur nous apprend combien les ressources de l'État se diversifiaient forcément; leur seule énumération suffit à le faire remarquer : impôts directs bientôt divisés en impôts de quotité et de répartition, impôts somptuaires, produits du domaine, impôts indirects comprenant les droits de douane, d'octroi et des taxes diverses sur les objets de consommation, etc., etc; tous les impôts que nous payons actuellement n'en sont que la représentation.

Dans le chapitre suivant, M. Bouchard passe en revue les transformations apportées progressivement dans le système des impôts, le mode d'administration particulier à chacun d'eux et le personnel nécessaire à la perception et à la gestion des deniers publics. Là encore nous retrouvons, dans la personne de maint officier ou dans celle des commis appelés à seconder son action, le fonctionnaire et l'employé modernes, dont la dénomination n'a souvent même pas été modifiée.

La première partie (livre I[er]) se termine par l'exposé des actes qui remplaçaient primitivement l'ensemble des diverses opérations désignées actuellement sous le nom de budget, et nous fait assister à la formation des premiers budgets de la royauté ou des provinces, en nous montrant en quoi ils différaient de ce que nous comprenons maintenant sous cette dénomination.

Le livre II traite de l'examen détaillé de toutes les ressources qui pouvaient alimenter le trésor. Analyser cette partie de l'ouvrage reviendrait à citer un à un les innombrables moyens employés, sous les noms de taxes, d'impôts, revenus, subventions, dons, emprunts et autres voies extraordinaires, pour permettre au trésor de faire face aux charges toujours croissantes que lui imposait l'évolution de la vie civile et politique de la nation. On y trouve des renseignements détaillés, puisés à des sources au-

thentiques, sur l'origine, l'établissement et la perception de tous ces impôts. Après avoir traité de toutes les taxes régulièrement perçues, l'auteur aborde l'étude plus délicate des moyens extraordinaires et exceptionnels auxquels on faisait quelquefois appel pour remédier à l'insuffisance des revenus du domaine et du produit des impôts. L'auteur, avec beaucoup d'impartialité d'ailleurs, signale les inconvénients de ces procédés défectueux, qui n'ont pas, il s'en faut de beaucoup, disparu avec les régimes anciens. On voit d'ailleurs qu'il a dépouillé scrupuleusement les documents que nos archives ont pu mettre à sa disposition, et que les faits les plus extraordinaires et les plus isolés ont été examinés et relatés avec un très grand soin.

Dans le troisième livre, qui n'est que la contre-partie du précédent, nous trouvons l'énumération et l'étude détaillées des innombrables dépenses qui vidaient continuellement le trésor si laborieusement constitué. Les dépenses, relevées et jugées avec la sincérité habituelle de l'auteur, sont classées par nature, par ministère, pour ainsi dire, puis détaillées article par article, comme dans un chapitre de budget moderne. Nous voyons ainsi défiler successivement sous nos yeux, par le menu : les dépenses de la maison du roi, des administrations provinciales, de la police, de la justice, de la guerre, de la marine, des travaux publics, de l'administration financière, de la dette publique, de l'instruction, des cultes, du commerce et de l'industrie. En outre, cette partie de l'ouvrage nous fait faire connaissance avec le monde des fonctionnaires civils et militaires, et les détails de tout genre qui y sont groupés y ajoutent un véritable intérêt. C'est ainsi qu'on trouve des indications précieuses sur l'organisation des services de la guerre, de la marine et des diverses branches de l'administration, et l'on conclut, une fois de plus, qu'il n'y a rien de bien nouveau dans les mille et mille détails de notre organisation moderne. On voit, au chapitre de l'instruction publique, les preuves indéniables des efforts tentés par la royauté pour la fondation, l'entretien et le développement des écoles, de même que, dans un autre ordre d'idées, la formation, dès 1692, d'une direction dite du commerce, chargée des allocations et subventions accordées pour encourager les commerçants, les manufactures et les industries, témoigne de la sollicitude avec laquelle l'ancien régime suivait cette branche de la fortune nationale.

Le dernier chapitre de ce livre présente l'analyse des règles qui présidaient à l'autorisation, à l'ordonnancement et au payement des dépenses. Le principe de la distinction des exercices financiers s'établit dès l'année 1444 ; vers 1547 paraît l'institution des réserves du trésor, ainsi que la division de la comptabilité générale entre les comptes particuliers à chaque service, chaque administration ayant, comme de nos jours, son organisation distincte, ses ordonnateurs et ses comptables spéciaux.

Dans la partie du volume qui porte l'intitulé de *Contrôle*, on trouve l'énumération des divers moyens de contrôle mis à la disposition des États généraux, des assemblées de notables et des États provinciaux, ainsi que l'indication des obligations qui étaient imposées à chacune des personnes appelées à compter devant ces juridictions. A côté de ce premier contrôle, qui correspond à peu près à celui qu'exercent nos Chambres, fonctionnait toute l'organisation d'un contrôle administratif qui jeta les bases du système actuellement en vigueur, et dont le dernier acte consistait dans un règlement définitif de l'exercice financier, lequel ne faisait d'ailleurs que précéder les vérifications complètes et approfondies de la chambre des comptes. L'examen de l'organisation et du fonctionnement de ce dernier contrôle judiciaire, que se partageaient la chambre des comptes de Paris et les chambres provinciales, forme la dernière partie de cet important travail.

Il ne reste plus ensuite à M. Bouchard, pour achever son œuvre, qu'à nous présenter la comparaison raisonnée du système ancien avec le nouveau, ce qui nécessite un rapide exposé de notre organisation financière actuelle. La conclusion est à l'avantage de notre système. Il a sur l'ancien l'avantage d'une plus grande simplicité, de plus d'exactitude et de garanties plus complètes. Mais il ne faut pas perdre de vue que les réformateurs qui se sont occupés de ces questions, dans la première partie de notre siècle, n'ont fait que corriger, coordonner et adapter à notre système politique les procédés anciens. Leur tâche a été grande et belle, mais ce qu'ils ont fait ne doit pas nous laisser oublier les services que leur a rendus l'étude de l'ancienne organisation et les salutaires enseignements qu'on peut encore y puiser.

Nous ne pouvons nous empêcher, en terminant cette trop sèche analyse d'un ouvrage aussi complet, d'en conseiller la lec-

ture aux trop nombreux novateurs qui rêvent le bouleversement de notre système d'impôts, fruit d'expériences plusieurs fois séculaires, et son remplacement par toute une série de taxes nouvelles. Qu'ils méditent les enseignements qui s'y trouvent groupés, et s'ils sont sincères ils seront forcés de reconnaître que, sans être parfaite, notre législation fiscale est encore supérieure à tous les systèmes qu'ils proposent. Des tables analytiques et alphabétiques parfaitement comprises facilitent les recherches dans ce volume si bien rempli. LE FOURDRAY.

Mémoires de Mme la duchesse de Gontaut, *gouvernante des Enfants de France pendant la Restauration* (1773-1836). In-8 de 398 pages. Paris, Plon, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Ces *Mémoires* sont nés, si je puis ainsi dire, d'un acte de piété maternelle. En se décidant à les écrire, Mme de Gontaut a cédé au désir du mari de sa chère petite-fille, Louise de Chabot. Tous l'entourèrent, dans une réunion de famille, se mirent à ses genoux, et malgré son grand âge elle n'eut pas le courage de refuser, bien que sa modestie lui fît croire, en dépit de la vivacité de ses souvenirs, qu'elle serait au-dessous de son sujet.

Je vais parcourir ces pages absolument véridiques, sauf deux erreurs de dates sans importance, et si imprégnées de religion, de fidélité au devoir, de force d'âme et de tendresse.

Mme de Gontaut naquit à Paris en 1773. Son père, comte de Montault-Navailles, avait fait toutes les campagnes d'une grande guerre sous Louis XV, et il était revenu à la cour, « couvert de blessures et de gloire » ; sa mère, ardente royaliste, était le modèle de toutes les vertus. A l'âge de sept ans, elle fut tenue sur les fonts du baptême par Son Altesse Royale le futur Louis XVIII et par Mme la comtesse de Provence. De là, plus tard, ses relations avec la cour.

En 1789, son bon sens comprit que la transformation des États généraux en Assemblée nationale inaugurait la Révolution. Elle vit ou apprit les horreurs démagogiques de juillet, et accompagnée de sa digne mère tant aimée, elle émigra, d'abord à Gand où les illusions royalistes ne la séduisirent pas, puis en Hollande et en Angleterre. Dans ces pérégrinations, elle accepta courageusement les épreuves de la privation ; pour vivre, elle fit appel aux apti-

tudes de son éducation soignée. Toutefois, sa naissance et ses nobles habitudes lui valurent l'estime et les affections de l'aristocratie anglaise, et son mariage avec le vicomte de Gontaut l'introduisit plus avant encore dans le meilleur monde. Elle voyait souvent l'illustre Pitt, alors ministre; le comte d'Artois, dont la grâce et l'amabilité charmaient ses ennuis. Le roi Georges fit même voter par les Chambres une pension pour elle, en souvenir d'un ancien service rendu à Rosney par un membre de sa famille. Je ne sais ce qu'il en advint; toujours est-il qu'elle continua sa stricte économie jusqu'au moment où M. de Gontaut, émigré comme elle, vit lever le séquestre de ses biens; les siens avaient disparu dans la tourmente révolutionnaire.

Cette médiocrité d'existence ne l'empêchait pas de servir la cause qui lui était chère. Régulièrement, elle faisait parvenir à Louis XVIII tout ce qui, dans ses entretiens avec les personnages les plus considérables de l'Europe, ministres et ambassadeurs, pouvait intéresser son avenir. Ici se présente un épisode émouvant. C'est à Londres que nous rencontrons, dans ces *Mémoires*, l'infortunée Mme de Polastron, connue pour ses relations avec le comte d'Artois. A son lit de mort, sentant qu'elle allait paraître devant Dieu, elle obtint du prince, profondément ému, la promesse d'une vie désormais chrétienne. « J'affirme, dit Mme de Gontaut, que cette promesse fut religieusement tenue. »

Mais voici venir les événements qui vont changer la face de la France et de l'Europe. L'Empire s'écroule : M. de Montalembert est délégué en Angleterre, avec la mission d'effectuer le retour de Louis XVIII; il était alors à Hartwel. Mme de Gontaut décrit son entrée triomphale à Londres, celle des alliés, du roi et des princes à Paris. Après le désastre de Waterloo, sa fortune se relève avec la monarchie. Chargée de recevoir à Marseille la gracieuse princesse Caroline, qui venait épouser le duc de Berry, elle fut témoin de l'enthousiasme royaliste qui l'accueillit, et devint sa dame d'atour.

Bientôt Louis XVIII la nomma, malgré les objections de sa modestie, gouvernante des enfants de France. A la suite de l'assassinat du duc de Berry, dont elle admirait la nature chevaleresque, puis de la naissance du duc de Bordeaux, saluée avec transport par les acclamations du pays, sa situation acquit à la cour une importance exceptionnelle. Comme Louis XVIII, et plus encore,

Charles X l'honora de sa plus haute estime et lui conféra le titre de duchesse. Avec quelle sagesse et quel zèle elle fut à la hauteur de ses fonctions, elle nous l'apprend par ses portraits de Mademoiselle, si pleine d'intelligence, de compatissance et d'aménité; du duc de Bordeaux, richement doué de droiture, de franchise et de générosité, non moins que des plus belles et sérieuses qualités de l'esprit; elle le révèle encore par ses procédés d'éducation, où tout respire un dévouement toujours en éveil, une âme excellente et une prudence consommée.

Mais, hélas! les factions révolutionnaires se reprirent à agiter la France. Mme de Gontaut s'affligea de la chute du ministère Martignac, et surtout de l'avènement aux affaires de M. de Polignac, qu'elle savait inhabile à conjurer les périls; elle ne cacha pas à Charles X, lorsqu'il lui annonça les Ordonnances, ses alarmes et ses prévisions. Aussi décrit-elle, le cœur navré, les aveuglements, les malentendus, les perfidies, les oublis des besoins les plus élémentaires de la défense, qui firent d'une émeute une révolution. De ce jour datent les nouvelles tristesses de Mme de Gontaut. Elle raconte, d'une plume vivement émue, la trahison du maréchal Maison, qui acheva la ruine de la monarchie, son départ pour Cherbourg avec la famille royale, les incidents de son voyage, son arrivée à Prague, les intrigues qui agitèrent ce malheureux exil, sa visite à Goritz, où Charles X venait de mourir, et enfin son retour en Europe : Mademoiselle avait quatorze ans; la tâche de la gouvernante était finie.

Ces *Mémoires*, bien qu'on y trouve çà et là quelques incorrections, ont la délicatesse de forme et le bon ton que le dix-huitième siècle avait, à certains égards, hérités de son aîné; ils ajoutent beaucoup à ce qu'on sait des hommes et des choses de ce temps, et jamais on n'y remarque ce culte du moi, si repoussant dans la plupart des mémoires contemporains. D'un bout à l'autre la lecture en est singulièrement attrayante; c'est assez dire qu'ils se recommandent d'eux-mêmes aux sympathies de tous.

G. GANDY.

La Jeunesse du grand Frédéric, par Ernest LAVISSE. In-8 de x-451 pages. Paris, Hachette, 1891. Prix : 7 fr. 50.

Aucun historien n'était mieux préparé que M. E. Lavisse à écrire cette page de la vie d'un prince à la fois si prussien et si

français. Le brillant professeur sait à fond les choses d'Allemagne et il les expose dans une langue charmante. Rien de banal dans cet ouvrage, tout entier puisé aux sources originales ou dans les dernières publications étrangères. Rien non plus de ce patriotisme étroit et injuste qui ne pardonne pas au vainqueur de Rosbach ses qualités de souverain, et ne veut même pas les reconnaître. Un homme de génie est un sujet d'études sans fin et toujours instructives. Que Frédéric II ait été pour nous un mauvais génie, ce n'est pas une raison pour négliger les leçons qui se dégagent de l'examen de son caractère.

Mais il y a quelque chose de plus curieux à considérer que les dons extraordinaires d'un grand homme : c'est sa formation. M. Lavisse a attaqué le problème, il a analysé une à une toutes les influences intellectuelles et morales qui, dans l'entourage de l'enfant, ont agi sur lui ou subi sa réaction. Avec un art remarquable de portraitiste et de psychologue, il a dessiné la physionomie des gouvernantes et des gouverneurs que Frédéric-Guillaume avait choisis pour son fils. C'étaient des Français réfugiés, ou de rudes Allemands. Les Français l'emportèrent et formèrent l'âme du jeune prince. Pourquoi faut-il que notre langue, celle qu'il a le plus aimée, lui ait appris l'irréligion et le libertinage d'esprit ? Moins visible d'abord, l'empreinte militaire mise par les maîtres prussiens se grava aussi profondément. Si Frédéric II se sauva à Molwitz de son premier champ de bataille et ne fut vainqueur que malgré lui, le tempérament guerrier de ses aïeux se retrouva vite et ne disparut plus.

Un des plus piquants chapitres de cette étude si vive et si spirituelle, est le récit du conflit entre Frédéric encore *kronprinz*, et son père le terrible Frédéric-Guillaume. M. Lavisse lui a donné la fidélité de détail et l'intérêt de passion d'un roman. Poussé à bout par la tyrannie paternelle, le prince, âgé de dix-sept ans, résolut de s'enfuir en France et en Angleterre ; puis, aidé de deux complices, Keith et Katte, il tenta l'aventure. Trahi par un de ses confidents, il fut jeté dans un cachot, passa en jugement et dut contempler par une fenêtre de la citadelle de Cüstin l'exécution de son ami Katte. Longtemps il avait pu se demander si le roi lui ferait à lui-même grâce de la vie.

C'était un personnage effrayant que ce Frédéric-Guillaume ; on le savait en particulier par les *Mémoires* de la margrave de

Bayreuth. M. Lavisse, qui avec raison n'accepte pas de confiance tous les souvenirs de Wilhelmine, n'hésite pas à en reproduire plusieurs. Avec elle, il nous montre le vieux monarque devenant noir de colère, les yeux étincelants, l'écume à la bouche, traitant sa fille d'« infâme canaille », et la rouant de coups à la jeter par terre. N'avait-elle pas intrigué avec son frère?

Celui-ci, du fond de sa prison, eût envié pareil sort. Il était là, sans livres ni lumière, mal nourri, tenu au secret et dans une absolue solitude. Le châtiment était dur pour un jeune homme qui avait des goûts de petit-maître, jouait de la flûte, tournait des vers français et appelait son uniforme de grenadier « un suaire! » Mais aussi il avait voulu *déserter*, et rien que la mort n'était capable...

Dans une conclusion qui résume bien son livre, M. Lavisse a esquissé en raccourci la figure juvénile du futur roi. Les ombres ne sont point ménagées. Frédéric, qui nous était déjà connu pour voleur et menteur, nous est dépeint ici comme un raffiné et un « intellectuel » d'une perversité précoce. A quinze ans, il signait « Frédéric le philosophe ». A quatorze, il s'était lié avec les ennemis de son père. Il n'eut jamais la bonté, sans laquelle il n'y a pas de héros, ni même d'ami. Le cœur lui manque. Sa tête, supérieurement organisée, renferme un cerveau de politique puissant et retors : « Avec les plus roués il joue au plus fin, et il est plus fin que les plus roués. » M. Lavisse nous fait espérer la suite de cette histoire; si cette nouvelle partie ajoute au développement extérieur du caractère de Frédéric, elle ne nous apprendra guère plus sur le naturel intime du grand, mais vilain monarque, et il lui sera difficile d'augmenter notre estime pour l'habileté de son biographe.

H. CHÉROT, S. J.

Journal d'un sous-officier, 1870, par Amédée Delorme. In-12 de 331 pages. Paris, Hachette, 1891.

On aime toujours à les lire, ces récits de la terrible guerre, tracés par des acteurs ou par des témoins oculaires. Le *Journal d'un sous-officier*, publié par M. Amédée Delorme, a pour auteur un de ses amis. Malgré de hautes approbations et un sérieux contrôle des « faits historiques qu'il a effleurés au passage », celui-ci a « persisté à vouloir garder l'anonyme ». Nous le re-

grettons, et pour plus d'un motif. Exact, sincère et sans prétention, cet ancien sous-officier aurait dû nous donner son nom. Sans avoir eu beaucoup à combattre, lui aussi s'est dévoué et a versé son sang pour la France. L'écho des premiers revers lui arrive à Toulouse. Il s'engage. Incorporé au 48e régiment de marche, par Angers, Nevers, Orléans, Blois, Mer, Châteaudun, il arrive à Patay, le 1er décembre dans la nuit, pour être, le lendemain, près de Terminiers, le témoin — malheureusement inactif, comme son régiment tout entier — de l'héroïque combat de Loigny. Les jours suivants, le 48e aide à protéger la retraite. Blessé, le 9, au combat de Cernay, le jeune sous-officier est mis hors de combat, et regagne bientôt sa famille.

Un appendice renferme quelques documents officiels sur cette campagne et des notes sur ses deux plus illustres chefs, Chanzy et Sonis. Pleine justice est rendue aux qualités militaires, à la fierté de caractère, à l'esprit d'abnégation et de sacrifice du vainqueur de Coulmiers; mais on ne dit point que c'est à ses convictions religieuses et à ses vertus chrétiennes qu'il en devait la meilleure part.

Quant au général de Sonis, c'est bien pour l'auteur un véritable héros, pleinement oublieux de soi-même, un nouveau Cid; mais c'est un tacticien médiocre, manquant des conceptions d'ensemble, sans « perception nette d'une situation étendue et complexe », subissant à Loigny « une grande crise psychologique », comme « frappé de vertige », et, parce qu'il avait vu un régiment lâcher pied, « fortifié dans cette opinion qu'il n'y avait pas de bon fantassin, hors l'élite des zouaves ». Jugement bien sévère, pour ne rien dire de plus. Surtout ces pages n'expliquent pas assez comment Sonis, ayant, à la demande de Chanzy, remplacé sur le champ de bataille de Loigny les bataillons du 16e corps au milieu de l'après-midi, ne fut pas plus tard relevé lui-même par eux, à l'heure du suprême péril. Il y avait là de graves responsabilités. A qui incombent-elles? « Telle est la vérité, » dit l'auteur du *Journal*, après avoir rectifié certain fait qui n'est pas sans importance. D'autres auteurs ont parlé autrement. Il eût fallu prouver davantage ou ne pas dire que « l'éclat de l'héroïsme du général de Sonis a été tel qu'il a légèrement offusqué l'histoire ».

Si simple qu'il soit, ce *Journal* est d'une lecture toujours inté-

ressante. Malgré quelques néologismes, le style mérite des eloges. Certains types de soldats sont parfaitement tracés, et les récits de bataille sont écrits avec vie et entrain. Il y a plus d'humour que de gaieté gauloise, et nous le regrettons un peu. Quelques réflexions mélancoliques, mais point de réflexions décourageantes. Seule la note chrétienne ne se fait point assez entendre. Les pages touchantes dans lesquelles le jeune soldat parle de sa mère, avec une très communicative émotion, ne suffisent pas au cœur : on eût aimé ouïr parler plus souvent, au milieu de si graves et si douloureuses descriptions, de Dieu, de la Providence, du sacrifice chrétien et de ses éternelles espérances.

Comme exécution typographique l'ouvrage est irréprochable. Ses caractères sont charmants, et les 80 vignettes en photogravure qui l'illustrent ajoutent encore à son intérêt et le rendent deux fois vivant. J. DE FONTENAY, S. J.

I. **Orbis terrarum catholicus** *sive totius Ecclesiæ Catholicæ et Occidentis et Orientis conspectus geographicus et statisticus elucubratus per* O. WERNER, S. J. In-4 de VIII-266 p. Fribourg (Bade), Herder, 1890.

II. — **Atlas des Missions** *de la Société des Missions étrangères*, par Adrien LAUNAY, des Missions étrangères. Grand in-folio, 27 cartes en 5 couleurs, accompagnées de 27 notices géographiques et historiques. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890.

I. — Nous devions déjà au P. O. Werner deux remarquables ouvrages de géographie et de statistique ecclésiastiques, un *Atlas des Missions catholiques* et un *Atlas de l'Église* en dehors des pays de missions. Il y a maintenant ajouté un aperçu de tout l'univers catholique, comprenant les renseignements réunis dans le texte des deux publications précédentes, mais mis à jour et notablement amplifiés. On y voit donc les divisions ecclésiastiques des cinq parties du monde, patriarcats, archevêchés, évêchés, vicariats et préfectures apostoliques, ainsi que l'étendue de territoire attribuée à chacune, avec le chiffre de la population totale et celui des catholiques, et même le nombre des paroisses, des églises et des prêtres. On y trouve de plus l'histoire abrégée de l'établissement et du développement de la hiérarchie

dans les différentes contrées. Les faits de cet ordre les plus remarquables, comme par exemple l'extension progressive de la hiérarchie aux États-Unis, en Australie et dans les missions, sont groupés et rendus plus sensibles à l'aide de tableaux synoptiques fort intéressants. Le tout se termine par un index alphabétique de tous les noms actuels de diocèses avec leurs correspondants latins.

L'auteur fait connaître consciencieusement les sources de ses nombreuses informations. En outre de la bibliographie soignée qu'il a placée à la fin des chapitres et de l'ouvrage, ses chiffres sont constamment accompagnés de renvois qui les justifient. Les archives des Congrégations romaines et spécialement de la Propagande, qui ne sont pas accessibles à tout le monde, lui ont fourni des documents précieux, surtout pour ce qui concerne les pays de missions.

Nous n'avons pas à démontrer l'utilité de cette importante publication. On peut dire qu'elle est indispensable, et en tout cas elle rendra les plus grands services à ceux qui s'occupent d'histoire ecclésiastique. Mais elle mérite d'éveiller un intérêt plus général. Rien de plus consolant pour les catholiques, rien de plus instructif pour d'autres, cherchant la vérité de bonne foi, que ces chiffres qui, dans leur sécheresse, témoignent si éloquemment de la vitalité et de la fécondité inépuisables de l'Église.

Le P. Werner étudie, dans le second chapitre de son ouvrage, la statistique comparée du catholicisme et des autres religions ou sectes, spécialement dans notre siècle. Sa conclusion est que le nombre des catholiques, aujourd'hui comme il y a quarante ou quatre-vingt dix ans, dépasse notablement celui de tous les hétérodoxes et schismatiques réunis.

Voici les chiffres actuels, qu'on peut être bien aise de connaître. Le nombre total des habitants de notre globe dépasse 1 400 millions. Là-dessus environ 230 millions sont catholiques; 215 millions, chrétiens non catholiques de toute dénomination; les mahométans sont environ 210 millions; les bouddhistes avec les confucianistes et les chamanistes, environ 448 millions; les brahmanistes environ 188 millions; les autres païens environ 120 millions; les juifs 6 500 000.

Observons à ce propos que les hommes les plus compétents protestent contre l'habitude prise par beaucoup de statisticiens

d'englober sous le titre de bouddhistes tous les habitants du vaste empire de la Chine. Ni l'ensemble, ni très probablement la majorité des 400 millions de Chinois n'est bouddhiste ; le plus grand nombre appartiennent au confucianisme, qui est la religion nationale et officielle, ou au taoïsme, qui, aussi bien que le confucianisme, diffère radicalement du bouddhisme. Par suite, le chiffre de 400 ou 500 millions d'adhérents, qu'on accorde si souvent à Çakyamouni, est fantastique et doit être réduit à peu près des trois quarts.

II. — Ce que le P. Werner avait fait pour l'ensemble des missions catholiques, M. Launay l'a entrepris sur une plus grande échelle pour les pays évangélisés par la Société des Missions étrangères. Il nous les présente en vingt-sept cartes, dont une générale, suivant la division ecclésiastique par vicariats et préfectures apostoliques.

Toutes ces cartes se rapportent à l'Asie orientale, plus spécialement à l'Inde, à l'Indo-Chine, à la Chine, y compris les contrées tributaires, enfin au Japon. Elles ont été dressées par M. Launay, d'après les renseignements que lui ont fournis les missionnaires, ses confrères.

A chaque carte est jointe une notice, qui la complète en décrivant sommairement les caractères physiques, le climat, les productions principales, la population, l'état politique et religieux des régions correspondantes ; puis résumant l'histoire de la mission et finissant par le chiffre des missionnaire,sdes chrétiens, des églises et des écoles qu'elle comptait en 1889.

Cette intéressante publication est faite, avant tout, pour les missionnaires eux-mêmes et pour ceux qui les aident de leurs aumônes et de leurs prières. Mais ensuite, comme le fait justement observer l'auteur, des circonstances nouvelles lui donnent une opportunité plus grande : « L'Europe pénètre chaque jour plus avant dans l'extrême Orient. Beaucoup d'hommes politiques comprennent que les missions sont une force nationale et civilisatrice. Les soldats et les commerçants se servent d'elles comme d'un point d'appui. Tous souhaitent, par conséquent, avoir sur l'état et sur l'importance de ces missions des renseignements exacts et nombreux. »

Ces désirs seront satisfaits par l'Atlas de M. Launay, pour

une très grande partie de cet extrême Orient, où la France a tant d'intérêts engagés.

Sans doute, si on se plaçait à un point de vue strictement géographique, l'exécution de ces cartes pourrait paraître un peu maigre ; notamment, le relief du terrain n'y est guère qu'ébauché à grands traits, et en cela elles soutiendraient assez mal la comparaison avec d'autres productions de la cartographie contemporaine. Mais cette infériorité est compensée par l'abondance et la sûreté des indications d'un autre genre. Les géographes se féliciteront surtout d'y trouver tant de noms, tant de localités, dont la position est donnée par des témoins *de visu*, tels que les missionnaires. Cette riche nomenclature n'engendre d'ailleurs aucune confusion, aucun encombrement choquant, grâce à la grandeur des échelles et à la gradation des écritures suivant l'importance des lieux. Des signes particuliers indiquent les endroits où il y a des chrétiens et ceux où résident des missionnaires.

On regrettera le manque d'uniformité qui se fait parfois sentir dans la transcription des noms géographiques, surtout de l'Inde et de la Chine. Nous ne nous en prendrons pas au digne auteur ni à ses informateurs des missions. Ils ont reproduit les formes usitées parmi les résidents européens de ces pays ou introduites par les voyageurs et les géographes. Et malheureusement, ces formes ont été établies d'après les systèmes de transcription les plus divers, suivant les nationalités de ceux qui leur ont donné cours. En dépit des efforts tentés dans les sociétés et les congrès de géographie, l'unification de la nomenclature géographique fait encore plus péniblement son chemin que celle de l'heure, du méridien et des poids et mesures.

Aussi bien que les cartes, les notices qui les accompagnent sont très dignes d'attention, surtout en ce qu'elles rapportent sur l'histoire de chaque mission. Ces aperçus, quoique fort succincts, donnent une juste idée de la grandeur du rôle que le séminaire de la rue du Bac a eu depuis sa fondation, et qu'il soutient aujourd'hui mieux que jamais, dans la propagation de l'Évangile. Relevons seulement ces chiffres généraux : en 1889, la Société des Missions étrangères était chargée de vingt-six missions, avec une population païenne totale de 215 137 950 ; 30 évêques, 850 missionnaires, 434 prêtres indigènes, 2 077 catéchistes y

travaillaient; on y comptait 32 séminaires avec 1 607 élèves, 2 319 écoles renfermant 58 525 élèves, et 915 157 chrétiens.

La première de ces notices, celle qui traite de la Société des Missions étrangères en général, appelle une observation que je crois devoir formuler, sans aucune intention de critique. On y lit tout au commencement : « La Société des Missions étrangères fut établie en 1658; ses principaux fondateurs furent Mgr Pallu et Mgr de Lamothe-Lambert. » Ces deux missionnaires évêques, auxquels on pourrait joindre Mgr de Laval, qui fut le premier évêque du Canada, eurent en effet une grande part dans la fondation de cette Société. Mais nous sommes un peu surpris de ne pas voir nommé encore avant eux celui qui a allumé dans leurs cœurs la flamme du zèle apostolique, le P. Alexandre de Rhodes? Il nous semble que son nom ne doit pas manquer dans une notice, même la plus sommaire, des origines du séminaire et de la Société des Missions étrangères.

Nous sommes convaincu d'ailleurs que M. Launay n'a pas voulu le moins du monde nier l'influence du P. de Rhodes sur la naissance de cette méritante institution. Il l'a bien indiquée dans d'autres publications, comme l'ont fait du reste, avant lui, plusieurs écrivains de sa Société. Nous ne relevons son omission que parce qu'elle pourrait, contre son intention, aider à accréditer une erreur, plus d'une fois réfutée et qui n'en est pas moins reproduite encore trop souvent par les auteurs qui écrivent sur les missions. Cette erreur consiste à attribuer à la Compagnie de Jésus, et en particulier à ses missionnaires, une antipathie de principe contre le gouvernement des missions par les évêques, et surtout contre la formation d'un clergé indigène. La fausseté de cette accusation est manifeste par tout ce qu'a fait le P. Alexandre de Rhodes, avec l'assentiment et l'appui, notons-le bien, des supérieurs de son Ordre.

Nous n'avons pas trouvé pareille erreur chez M. Launay; cependant, nous aurions peut-être le droit de le chicaner un peu sur ce qu'il écrit dans la même notice : « Mais l'œuvre la plus importante des vicaires apostoliques et de la Société des Missions étrangères est d'avoir appliqué et fait triompher le principe fécond de l'organisation des églises par les prêtres indigènes et par les évêques. *Depuis lors*, l'apostolat, dans sa marche progressive, a suivi ce même plan sur toutes les plages du monde avec

une rigoureuse fidélité et un succès croissant. » On pourrait ici rappeler que, cent ans avant la fondation du séminaire de la rue du Bac, il existait à Goa, dans l'Inde, un séminaire destiné exclusivement à former des interprètes, des catéchistes et des prêtres *indigènes*. C'était le « collège de Saint-Paul », dont la direction fut offerte à saint François Xavier et acceptée par lui au nom de la Compagnie de Jésus. Tout le monde sait que cette Compagnie a aussi formé de nombreux prêtres indigènes au Japon, longtemps avant qu'il fût question de la Société des Missions étrangères. Il serait facile de citer d'autres faits analogues.

J. BRUCKER, S. J.

Le Japon d'aujourd'hui. Grand in-8 (1re série) de 360 pages. Tours, Mame. Prix : 2 fr. 40.

Nous ne saurions trop le redire dans nos comptes rendus ; la source la plus autorisée, la plus sérieuse, la plus vraie des documents sur les pays étrangers, c'est le journal intime ou la lettre du missionnaire. Lui n'obéit à aucune passion, à aucune coterie ; il ne se permet pas d'inventer ou de deviner ce qu'il n'a même pas entrevu ; il habite le pays, il cause avec les indigènes, il se mêle à leur vie, étudie leur religion, leurs mœurs, leurs usages, et ne se contente pas de passer quelques journées à la section géographique de la Bibliothèque nationale, ainsi que le font tant d'auteurs actuels.

Ce livre sur le Japon est donc sérieux, parce qu'il est la photographie des Japonais, prise par un homme de Dieu qui a vécu là-bas de longues années. Ce sont ses pensées, ses désirs, ses aspirations, ses joies, ses tristesses, consignés dans un journal intime non destiné à être livré au public. Ces pages ont été fort habilement réunies, coordonnées, et de plus elles ont été embellies par une fort jolie illustration. C'est dans l'île de Nippon, au cœur même du Japon, que va nous conduire ce héros de Dieu. Lisons ce volume, nous en aimerons davantage Jésus-Christ et son Église.

A. LEFÈVRE.

La Question du Touat, Sahara algérien (*Gourara*, *Touat* et *Tidikelt*). Caravanes et Transsaharien. *Deux conférences* du commandant Deporter, avec une carte au 1/600 000e. Une

brochure in-8 de 67 pages. Alger, Fontana et Cie, 1891. Prix : 2 francs; par la poste, 2 fr. 50[1].

Ces deux conférences faites aux officiers d'Alger forment le complément du grand ouvrage du même auteur : l'*Extrême Sud de l'Algérie*, publié l'an dernier, et nous retracent les divisions politiques du pays, ses mœurs et coutumes, ses ordres religieux, etc. A l'heure où la France se préoccupe à juste titre de faire respecter ses droits sur ce riche archipel d'oasis qui était regardé autrefois comme *une dépendance de la régence d'Alger*, chose oubliée trop longtemps, on lira avec fruit ce travail où l'auteur a su réunir tant de renseignements précieux.

Il démontre que le plus grand obstacle à l'extension de notre influence en Afrique, c'est l'islamisme, notre ennemi acharné. Au Touat surtout, où les confréries musulmanes sont riches et puissantes, la France ne peut aujourd'hui prendre pied que par la force. Cette occupation, qui s'impose à l'honneur et aux intérêts de notre pays, porterait un coup mortel au trafic d'esclaves qui se fait au Maroc, sans compter qu'elle mettrait entre nos mains *In-Salah*, centre de toutes les routes de caravanes à travers le Sahara. C'est sur ce point que doit se diriger toute voie ferrée de pénétration, qu'elle parte d'Alger et d'El-Goléah, comme le veut l'auteur, ou plutôt de Biskra, comme d'autres le demandent.

Deux remarques seulement. M. le commandant Deporter attribue trop d'importance, en géographie, aux lignes de partage des eaux; rien n'est plus faux que de supposer une ligne de faîte bien déterminée qui rattacherait les montagnes de Géryville au plateau du Tadmit. La carte du Touat est très détaillée, et même un peu chargée. Un carton donne les limites de la zone d'influence française en Afrique, mais d'une manière inexacte : à l'ouest, cette zone s'étend jusqu'à nos établissements de la côte d'Ivoire et de Porte-Novo; à l'est, entre le Niger et le lac Tchad, elle part, non des rapides de Boussa, comme M. Ribot aurait dû l'exiger, mais de Saï, qui est, hélas ! bien plus au nord. H. L.

1. Cette brochure est envoyée gratuitement aux acheteurs de l'*Extrême Sud de l'Algérie* (prix : 12 francs; par colis postal, 12 fr. 85). Cet ouvrage important a été omis dans la *Bibliographie* qui précède un récent article du colonel Hennebert sur le Touat. Voir le *Correspondant* du 10 novembre 1891.

Au delà du Rhin, par Lucien VIGNERON. In-12 de 315 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1892. Prix : 3 francs.

M. l'abbé Vigneron a l'habitude de voyager pendant ses vacances ; comme il sait prendre des notes et raconter gaiement ses impressions, ce livre est un agréable passe-temps. A ceux qui ont parcouru les pays qu'il nous décrit, c'est un précieux mémento; aux autres, il procure le charme d'un voyage au coin du feu. L'auteur traverse la Prusse rhénane, Bade et la Bavière. Son ouvrage, il nous le répète, n'est pas un Guide Joanne, un précis historique ou archéologique : c'est une excursion à travers quelques villes, une photographie instantanée d'impressions reçues en chemin de fer, à table d'hôte, un peu partout. Sans tomber dans l'aridité d'un dictionnaire d'architecture, n'aurait-il pas été possible à l'aimable narrateur de nous faire admirer davantage la cathédrale de Strasbourg, et surtout la merveilleuse église de Cologne?

A. LEFÈVRE.

Le drame contemporain, par RIVAL. In-12 de 471 pages. Paris, Bloud et Barral, 1892.

L'auteur prend à partie la franc-maçonnerie, et, ne se bornant pas à des descriptions stériles, il fait ressortir toutes les conséquences politiques et sociales de cette secte, qui a juré haine à Dieu et haine à la France.

Afin de mieux établir sa thèse, il montre comment les francs maçons ont préparé et dirigé la « Révolution », comment ils ont intrigué sous la Restauration, à quel point ils ont régné sous Napoléon III. Les voilà maintenant au pouvoir ; d'obscurs conspirateurs ils sont devenus les maîtres incontestés de la France ; ils ont corrompu la magistrature, travaillé l'armée, avili le peuple, et ils se dressent contre la religion, persécutant les évêques et les prêtres, chassant Dieu de la famille et de l'école ! Quel sera le dénouement? Le Christ ne protégera pas la France malgré elle. La violence, la force, la fourberie triompheront-elles toujours ? c'est la question que M. Rival se pose en finissant.

N'a-t-il pas raison? et n'est-il pas bon qu'on nous crie : « Prenez garde, l'abîme se creuse sous vos pas, il va vous engloutir ! »

M. Rival voit l'horizon chargé de nuages sanglants, et il le dit en termes émus. Son livre est une bonne œuvre!

A. LEFÈVRE.

Mon procès, mes avocats, par Mgr GOUTHE-SOULARD, archevêque d'Aix. In-18 de 288 pages. Paris, Dentu. Prix : 3 fr. 50. Au profit de l'asile des Petites Sœurs des pauvres d'Aix.

Dès le mois de novembre, dans les *Études*, une plume autorisée, appréciant les troubles survenus à Rome pendant les pèlerinages d'ouvriers français, et la faiblesse honteuse de notre gouvernement vis-à-vis de l'Italie, relatait la fière attitude de Mgr d'Aix, protestant par une lettre énergique contre la circulaire du garde des sceaux, qui engageait, comme l'on sait, nos évêques à s'abstenir à l'avenir de nouveaux pèlerinages à Rome. Cette lettre avait le malheur d'être l'interprète du sentiment unanime et de dire franchement au gouvernement ce que les honnêtes gens de tous les partis avaient senti : à savoir que sa conduite dans cette déplorable affaire avait été indigne de la France, qu'il avait gravement manqué à son devoir en laissant impunément conspuer et molester nos nationaux et insulter notre drapeau, en faisant des excuses à l'Italie au lieu d'en exiger, en défendant de nouveaux pèlerinages et en donnant ainsi à entendre que nos ouvriers français avaient été les provocateurs de ces troubles, alors qu'ils n'en avaient été que les victimes. La réponse de l'archevêque d'Aix était vive ; — c'était une leçon, mais donnée par une main bien française, et que, mieux inspiré, le garde des sceaux eût gardée pour lui. Les *Études*, en disant que Monseigneur d'Aix était poursuivi devant la cour de Paris, montraient quel devait être l'odieux, le ridicule de ces poursuites.

Depuis, comme on le sait, le procès a été appelé, a été plaidé, l'archevêque d'Aix a été condamné. Tous les journaux, toutes les revues ont raconté l'audience ; la grande majorité a rendu hommage à l'attitude si pleine de grandeur de l'illustre prévenu, à la fierté de son langage si ferme et si français, à l'éloquence de son éminent défenseur. Il y a eu là en effet de magnifiques paroles qui sont la consolation de cette triste affaire. La déclaration par laquelle l'inculpé revendique hautement la responsabilité de son acte de vigueur et son droit d'infliger ce blâme sévère à nos gouvernants, est fort belle ; la plai-

doirie de Me Boissard est magnifique ; elle a fait passer, je vous jure, bien des frémissements dans l'auditoire. Elle finissait par ces mots qui la résument dignement :

« Messieurs, vous allez prononcer votre arrêt. Au nom de Monseigneur je ne vous demande rien, faites de lui ce que vous voudrez ; il a la conscience d'avoir fait son devoir, cela lui suffit ; il a derrière lui tous les évêques, tous les catholiques de France, tous les cœurs patriotes. Je ne sais si vous pouvez le grandir encore, vous ne pouvez pas le diminuer. Monseigneur l'archevêque n'a jamais voulu outrager personne. Le drapeau français avait été foulé aux pieds à Rome, il l'a relevé d'une main ferme, et, le dressant fièrement en face de ceux qui l'avaient outragé et de ceux qui ne savaient pas le défendre, il leur a dit à tous : « Res« pectez le drapeau de la France. » La France le remercie. Voilà votre arrêt tel qu'il est écrit dans le cœur de tous les Français ! »

D'aussi nobles paroles ne sont-elles pas dignes d'être conservées? Dans ce but, en même temps que pour seconder une intention charitable de Monseigneur, des amis l'ont pressé de réunir dans un petit volume : 1° les pièces de son procès (circulaire du garde des sceaux et sa réponse); 2° les témoignages de sympathie reçus par lui une fois les poursuites décidées, lettres d'adhésion émanant du Saint-Père, de cardinaux, d'archevêques, évêques, prêtres et laïques ; 3° le récit de l'audience, interrogatoire et déclaration du prévenu, réquisitoire de M. Quesnay de Beaurepaire, plaidoirie de Me Boissard, consultation de Me Aninard ; 4° l'arrêt de condamnation prononçant trois mille francs d'amende à l'encontre de Mgr Gouthe-Soulard.

Mais ce que ce livre ne relate pas ce sont de nombreux témoignages de sympathie reçus par l'archevêque d'Aix après sa condamnation. Dès qu'on apprit en effet l'issue du jugement, quelles n'ont pas été les preuves des éloges, les témoignages d'admiration que lui ont donnés l'épiscopat français, le monde ecclésiastique, toutes les âmes patriotiques et chrétiennes ! C'est par milliers que sont arrivés, émanant de toutes les classes de la société, partis de tous les coins du pays, les félicitations, les télégrammes, les marques d'estime de tout genre, les subsides, les offrandes, les aumônes pour les œuvres pies de Monseigneur. C'était à qui aurait l'honneur de l'acclamer, à Paris, à Cambrai, à Lyon, à Aix, de lui ouvrir sa bourse pour contribuer au payement de l'a-

mende, — bientôt plusieurs fois couverte, — de lui faciliter l'accomplissement des bonnes et charitables œuvres dont il fait son premier souci, et lui prouver par là une intime adhésion à ses actes comme à ses paroles.

Ces nombreux témoignages sont une manifestation vraiment imposante. Ils sont à la fois pour Mgr Gouthe-Soulard une précieuse consolation dans la pénible épreuve que lui a fait traverser un gouvernement mal inspiré; une nouvelle leçon pour le ministre des cultes, qui se trouve avoir élevé lui-même un piédestal à celui qu'il se proposait d'abaisser et d'humilier.

Ce magnifique enthousiasme dont l'archevêque d'Aix a été l'objet est enfin la preuve qu'en France on appréciera toujours une conduite chevaleresque et un langage énergique, et que, chaque fois qu'on parlera aux sentiments naturellement chrétiens et patriotiques de la nation, on sera entendu. D'ARC.

La Neutralité belge. *La Belgique et la France*, par Charles Woeste, ancien ministre de la Justice, membre de la Chambre des représentants. In-8 de 86 pages. Bruxelles, Schepens ; Paris, Savine, 1891.

La *Nouvelle Revue* de Mme Adam publiait, le 1er juillet 1888, un article intitulé : *Un secret d'État*, qui affirmait que le roi Léopold II avait conclu un traité d'alliance avec l'empereur d'Allemagne, traité secret et visant certaines éventualités déterminées; en termes plus clairs, traité assurant la coopération de la Belgique neutre aux projets militaires de la politique allemande contre la France. Le 1er octobre 1888, un second article, intitulé : *la Neutralité belge violée par l'Allemagne*, déclarait qu'en cas de guerre « les armées allemandes passeraient par la Belgique et, suivant la vallée de l'Oise, marcheraient droit sur Paris; » il attribuait au prince de Bismarck d'avoir dit au ministre italien : « Cette question sera définitivement réglée avec le roi Léopold, et, de ce côté, toutes nos dispositions sont prises et résolues. » Dans d'autres articles [1], la *Revue* poursuivit la même campagne, et, le 15 décembre 1888, annonça l'accession de la Belgique à la triple alliance. Toutes ces allégations furent reproduites et

1. *Nouvelle Revue*, 15 octobre 1888, 15 décembre 1888, 1er janvier 1889, 1er juillet 1889, 15 août 1891, etc.

développées dans l'ouvrage intitulé : *la Belgique livrée à l'Allemagne* (1886-1891), par Foucault de Mondion [1].

Articles et livre ont été remarqués sans doute en France; mais ils ont produit une plus grande sensation à Bruxelles qu'à Paris; cela ne saurait nous déplaire. Nous sommes heureux surtout de constater qu'en Belgique, écrivains et hommes d'État sont unanimes à repousser ces assertions. M. Woeste, pour sa part, montre, l'histoire en main, que depuis soixante ans la Belgique, en dépit des événements les plus contraires, des inquiétudes de l'horizon et des situations les plus critiques, a toujours rempli envers toutes les nations ses devoirs de puissance neutre, avec l'impartialité la plus correcte, la plus absolue, sans donner ni sujet ni prétextes de plaintes. « Il en sera de même à l'avenir, ajoute-t-il, et les reproches dirigés contre nous sont sans fondement. Le roi a loyalement saisi toutes les occasions de déclarer aux hommes politiques avec qui il est en relation que jamais aucun traité avec l'Allemagne, pas plus qu'avec une autre puissance, n'avait été conclu par lui. La parole d'un souverain honnête homme, dont la cause s'est toujours solidarisée avec celle du pays, n'est-elle donc rien? »

Ce n'est pas seulement le roi qui a protesté. C'est le gouvernement, et cela sans ambages. Dès le 21 février 1888, le prince de Chimay, ministre des affaires étrangères, a déclaré au Parlement : « La Belgique neutre n'a point cessé de respecter, comme elle l'a d'ailleurs toujours fait, les devoirs qui s'attachent à son état politique, et personne n'a tenté d'ébranler sa résolution de n'y point manquer. Elle n'a fait aucun traité, n'a pris aucun engagement qui ne soient connus de tous. Tout ce qu'ont dit certains journaux de prétendues propositions qui nous auraient été faites en ce sens est une pure fable qui n'a pas même de prétexte. » Le 5 février 1890, ces déclarations furent renouvelées par le même ministre. Enfin, plus récemment, le 13 août 1891, M. Beernaert s'est écrié de nouveau : « C'est une fable dans le sens le plus absolu du mot. »

« Chaque fois que ces démentis ont été opposés, dit M. Woeste, les Chambres leur ont donné un assentiment unanime, et l'on peut, sans s'aventurer, affirmer que le pays tout entier, d'accord

1. V. *Études*, partie bibliographique, 31 octobre 1891, p. 698-700.

avec le roi et le gouvernement, repousse jusqu'à l'idée d'une entente avec qui que ce soit, entente modifiant de quelque manière la position que les traités de 1831 et de 1839 nous ont assignée. » (P. 74-77.) Au surplus, pourquoi sonner l'alarme? un traité secret serait sans valeur au regard de la Belgique. L'article 68 de la constitution, en consacrant le droit du roi de faire des traités, ajoute : « Les traités de commerce et ceux qui pourraient grever l'État ou bien individuellement des Belges, n'ont d'effet qu'après avoir reçu l'assentiment des Chambres. » L'auteur de cette disposition, M. Van Meenen, la justifiait en disant que « la nation doit être entendue chaque fois qu'il s'agit de son intérêt, soit commercial, soit autre, et de l'intérêt de quelque citoyen. Or, comment nier qu'un traité ouvrant le territoire à des troupes étrangères, stipulant dans certains cas la mise sur pied de guerre de l'armée belge, imposant les dépenses qu'une pareille détermination doit nécessairement entraîner, grève le pays et l'intéresse au premier chef? Si donc il avait été conclu, — hypothèse injurieuse et imméritée pour le roi, — il serait condamné à rester une lettre morte. » (P. 73, 74.)

Nous ne demandons pas davantage. La France, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, sera toujours flattée d'avoir pour amie la Belgique. A. COURAT.

Les Grandes Manœuvres de l'Est en 1891, par M. Ardouin-Dumazet. In-12 de 352 pages, avec cartes et portraits. Paris, Rouam, 1891.

Un livre fait d'articles sur les *Grandes Manœuvres* ne se voit pas chaque année ; mais on ne voit pas non plus chaque année cent dix mille hommes manœuvrer ensemble, sous des chefs d'un mérite éprouvé, dans des plaines où la valeur militaire a jeté un si vif éclat, même aux mauvais jours de l'invasion et des revers. Aucune de ces trois circonstances n'a échappé à M. Ardouin-Dumazet ; son récit y a gagné, et ses articles, bien inspirés, méritaient d'échapper au sort réservé d'ordinaire aux feuilles volantes, même les meilleures. Recueillis, groupés ensemble, ils resteront comme un mémorial et un souvenir des manœuvres dont la Champagne a été le théâtre en 1891.

Mémorial et souvenir! Il y a plus que cela dans les rapports de

M. Ardouin-Dumazet. Sans doute, ces rapports sont clairs, précis et bien enlevés, mais plus haut qu'eux et dominant l'ensemble et le détail des opérations, il y a l'hommage et la leçon : l'hommage aux vieilles armées françaises, la leçon aux jeunes troupes héritières de leurs aînées.

Rien de forcé dans l'hommage, pas d'indélicatesse dans la leçon. L'esprit militaire est et restera toujours la première force des armées; l'aliment de l'esprit militaire, c'est la tradition; la tradition, l'histoire l'entretient, le drapeau la résume : M. Ardouin-Dumazet n'oublie ni l'histoire ni le drapeau. En passant à Brienne, la Rothière, Rosnay, Saint-Dizier, il retrace en quelques traits rapides les derniers combats et les suprêmes efforts de 1814; puis, à chaque régiment qui descend sur le terrain des manœuvres, il rappelle son nom d'origine, sa longue série d'ancêtres à travers deux et trois siècles; il présente le drapeau avec ses *Inscriptions*, plus récentes, mais non moins belles : Valmy, Iéna, Friedland, Constantine, Sébastopol et d'autres; s'il est vrai que « noblesse oblige », à l'armée plus qu'ailleurs, il n'y a rien à ajouter, l'hommage est rendu et la leçon est faite.

Une arme étrangère jusqu'ici aux grandes manœuvres, l'infanterie de marine, y a été introduite en 1891; elle est appréciée et son rôle marqué d'avance dans une guerre continentale : bataillon d'élite dans la main du général en chef. C'est un éloge : Sontay, Tuyen-quan, Formose et d'autres étapes plus anciennes le justifient.

Dans une expédition militaire à Neufchâteau, on n'oublie pas Domremy : M. Ardouin-Dumazet est allé chez Jeanne d'Arc ; il y avait été précédé, trente ans auparavant, par le duc de Malakoff[1] ; tous deux auraient partagé les regrets des vieux souvenirs disparus, des derniers restes du « Bois-Chenu », tombés sous la cognée ; Pélissier aurait applaudi à l'idée de la voie triomphale de Greux à Domremy, où l'on verrait les statues de La Hire, Dunois, Xaintrailles, d'Alençon, monter une garde d'honneur jusqu'à la chaumière de la Pucelle, mais il aurait coupé court aux appréhensions trop vives de son compagnon, qui craint qu'à Domremy, à en juger par les *ex-voto*, le culte de la sainte Vierge n'efface bientôt le souvenir de Jeanne. Jamais, quoi que l'on fasse, les

1. Pélissier, en 1859, pendant et après la guerre d'Italie, commandait un corps d'observation dans l'Est.

honneurs rendus à la sainte Vierge ne nuiront à la cause de Jeanne, qui est une cause française, et qui, partant, tient au cœur de la sainte Vierge en sa qualité de Notre-Dame de France. Pélissier aurait parlé comme cela, car il y avait dans le cœur du vieux maréchal autant de respect pour Jeanne que de vénération pour Marie.

A la porte de la Pucelle, il avait enlevé son épée, et, se tournant vers son état-major : « Messieurs, leur dit-il, faites comme moi ; nous sommes trop petits soldats pour porter nos armes dans la maison de cet Ange. »

Trois ans auparavant, à Notre-Dame de France il offrait les canons de Sébastopol, et nous lui devons le superbe monument du Puy ; à Notre-Dame des Victoires une croix sauvée de Malakoff, et des actions de grâces dont tout Paris fut témoin ; à Notre-Dame d'Afrique son dernier legs de soldat : son épée. « C'est *Elle* qui a tout fait ! » s'écriait-il au lendemain de ses triomphes en Crimée. Il reste encore aujourd'hui quelque chose à faire, c'est de donner à l'armée une patronne sortie de ses rangs : Jeanne la Pucelle ; ce coup n'est pas au-dessus de la puissante intercession de Marie ; elle le fera, si nous avons en Elle la foi de Pélissier.

A. B., S. J.

LITTÉRATURE

ROMANS ET LIVRES D'ÉTRENNES

La littérature française *sous la Révolution*, *l'Empire et la Restauration*, par Maurice Albert. In-12 de 358 pages. Paris, Lecène, 1891.

Les leçons de M. Paul Albert eurent jadis quelque célébrité, moins par le talent de l'auteur que par son langage cavalier et son anticléricalisme. C'est lui qui se vantait d'avoir bientôt fait le tour des idées de Bossuet. M. Maurice Albert a quelque chose de ce ton, de ces dédains et de cette audace. Le titre de son livre est quelque peu trop étendu et pompeux. Il y a des ignorances et des silences qui étonnent. Tout le monde sait que Mirabeau n'est pas l'auteur de tous les discours qu'il débitait à la tribune, et il est difficile de voir en quoi Chateaubriand a été

« mauvais père », puisqu'il n'a pas eu d'enfants. Mais le reproche capital que nous adressons à ce volume c'est de porter jusqu'à l'odieux et à l'invraisemblable le dénigrement systématique du passé, l'éloge de la Révolution dans ce qu'elle eut de « polisson », de l'aveu de Michelet lui-même, et l'absence de tout sentiment religieux. Ce qui paraîtra plus insupportable encore, si l'on réfléchit que c'est un jeune professeur qui parle devant des jeunes filles de quatorze à vingt ans, c'est l'enthousiasme pour Mme Roland, dont le cynisme étonna quelquefois Sainte-Beuve, ou pour la *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau. C'est plus qu'un manque de tact. Malgré quelques pages intéressantes sur Lamartine, Alfred de Vigny et Alfred de Musset, malgré de justes sévérités pour Victor Hugo, et çà et là de bons détails, l'ouvrage a peu de valeur, et ce peu est gâté par des vices trop essentiels. ÉT. CORNUT, S. J.

Jeanne d'Arc, par Marius Sepet, ancien élève-pensionnaire de l'École des Chartes. Gr. in-8 de 600 pages. 3e édition, revue et illustrée. Tours, Mame et fils, 1891.

Jeanne d'Arc, de M. Marius Sepet, était déjà un beau livre; la troisième édition est un superbe volume. Seize artistes y ont prêté leur concours; et parmi les vingt-neuf compositions hors texte, gravées sur bois par Méaulle, il y en a au moins une douzaine de fort remarquables. Signalons entre autres: *A Domremy, une veillée*, d'Éd. Zier; *En route vers Orléans*, de Le Blant; *A Orléans, Jeanne blessée*, de Barrias; *A Saint-Denis*, d'Al. Maignan. Cette publication fait honneur à la maison Mame; et le succès mérité de *Jeanne d'Arc* ira grandissant; nous l'espérons et nous serions heureux d'y avoir contribué pour notre part.

L'auteur a revu et complété son œuvre; il a retouché en particulier, ou plutôt enrichi ces magnifiques études dans lesquelles il enchâsse, pour ainsi dire, l'histoire de Jeanne d'Arc; l'une, qu'on pourrait appeler la préparation du miracle de 1429; l'autre, sa continuation à travers les siècles. Dans la première, il passe en revue nos origines nationales et il examine l'état de la France au commencement du quinzième siècle, à peu près comme Janssen l'a fait pour l'Allemagne avant la Réforme; et il conclut que Jeanne d'Arc « résume le moyen âge ».

M. Marius Sepet est le disciple et l'ami de M. Léon Gautier;

et c'est sur l'invitation de son maître qu'il commença jadis son histoire de *Jeanne d'Arc;* il serait superflu de dire qu'il est, comme l'illustre auteur de la *Chevalerie* et des *Épopées françaises*, un admirateur convaincu, passionné, du moyen âge. D'ailleurs, peut-il en être autrement pour un catholique, pour un Français, pour tout homme sérieux qui a étudié de près cette floraison grandiose de merveilles et de *Gestes de Dieu ?*

La dernière partie de l'ouvrage, qui a pour titre *la Gloire*, et qui raconte : 1° *l'Expulsion des Anglais*, et 2° *la Réhabilitation* de Jeanne d'Arc, s'achève par un long et intéressant travail intitulé *la Postérité;* vaste revue de tout ce que l'histoire, la poésie, l'éloquence, les arts, ont fait pour honorer la Libératrice de la patrie. Notons seulement, dans le chapitre III, un passage qui nous intéresse et nous touche d'une façon plus singulière. Parmi les Ordres religieux qui ont travaillé à la gloire de l'héroïque Pucelle, la Compagnie de Jésus tient un bon rang. Le R. P. Chapotin, de l'Ordre de Saint-Dominique, publia en 1890 sa brochure instructive : *Jeanne d'Arc et les Dominicains;* or, avec les indications fournies par M. Marius Sepet (p. 533), par M. P. Lanéry d'Arc, ou même par M. Joseph Fabre, historien libre-penseur de la Pucelle, on ferait un volume compact et curieux qui pourrait s'intituler : *Jeanne d'Arc et les Jésuites.*

Déjà, il y a quinze ou seize ans, M. Marius Sepet avait donné, en appendice au livre de M. Wallon, une étude sur *Jeanne d'Arc dans les lettres;* les trois chapitres qui terminent l'édition qui nous occupe reproduisent en bonne partie cette étude et la complètent autant que faire se peut; car ici, il faut se borner, il faut choisir : la matière abonde, ou plutôt elle déborde. Prochainement, et selon toute apparence vers le milieu de 1892, M. P. Lanéry d'Arc aura mis la dernière main à la seconde édition raisonnée de sa *Bibliographie de Jeanne d'Arc :* véritable monument élevé à la mémoire de son immortelle aïeule ; de ce sujet immense, M. Marius Sepet ne pouvait prendre que la fleur.

Tout ce que nous venons d'analyser n'est que le cadre du tableau, cadre magnifique; mais le tableau, c'est Jeanne d'Arc elle-même. Dernier historien, et, croyons-nous, l'historien définitif de la bonne Lorraine, M. Marius Sepet a mis à profit les recherches consciencieuses et récentes dont Jeanne d'Arc et son époque ont été l'objet; surtout les travaux de MM. de Beaucourt,

Wallon, Siméon Luce, Lecoy de la Marche, Vallet de Viriville, Quicherat, et du R. P. Ayroles. Il est le premier érudit qui ait appelé l'attention sur les documents écartés par Quicherat : documents dont le R. P. Ayroles s'est attaché à démontrer l'importance, dans l'ouvrage connu de nos lecteurs : *la Vraie Jeanne d'Arc*.

Nous ne saurions suivre pas à pas, au chemin de la peine, de l'honneur et du martyre, la vierge guerrière suscitée par Dieu pour la résurrection de la France ; mais nous invitons nos lecteur à refaire, en compagnie de M. Marius Sepet, ce voyage si glorieux, si douloureux, qui commence le 6 janvier, fête des Rois, en 1412, et qui finit le 30 mai 1431. Le récit qui nous en est donné dans ce beau livre est écrit avec le soin minutieux du savant, le charme entraînant du conteur, l'émotion, l'admiration, l'indignation du patriote, la foi éclairée du catholique.

Nous ne croyons point qu'il y ait beaucoup de livres d'étrennes comparables à celui-là : aussi le recommandons-nous à toutes les familles chrétiennes de France. Apprendre l'histoire de Jeanne d'Arc aux enfants de notre pays, c'est leur apprendre à aimer sincèrement et efficacement ce pays, « Notre-Seigneur premier servi », comme disait Jeanne d'Arc.

V. DELAPORTE, S. J.

I. — L'Herbager, pièce en trois actes, en vers, par M. Paul Harel. In-18 de 134 pages. Paris, Lemerre, 1891. Prix : 2 fr. 50.

II. — La Grève, drame en un acte et en vers, par Dom Laurent Janssens, O. S. B., professeur de rhétorique à l'École Abbatiale de Maredsous (Belgique). In-12 de 29 pages. Société de Saint-Augustin, 1891.

I. — L'*Herbager* fut représenté pour la première fois, en septembre dernier, à l'Odéon ; d'abord avec grand succès ; mais Messieurs les *lundistes* se partagèrent vite en deux camps. Ceux de la presse conservatrice et honnête applaudirent ; les autres, ceux à qui l'on obéit dans le monde des théâtres, ceux qui trouvent à peine assez d'éloges dans leur répertoire pour les adultères, les divorces ou autres polissonneries dramatiques, se rebiffèrent ou firent grise mine. M. Sarcey se fâcha tout rouge.

Dans l'*Herbager*, point de scènes d'une moralité douteuse, point de grivoiseries boulevardières, rien de ce que ces messieurs sont accoutumés à entendre et à louer. La pièce ne devait pas être de leur goût. L'intrigue en est toute simple : un peu trop simple pour les raffinés du lundisme. M. Paul Harel, malgré le succès de ses premières œuvres, malgré les lauriers de l'Académie, a toujours eu le courage méritoire de préférer les gracieux paysages de sa Normandie aux boues parisiennes, dans lesquelles piétinent la littérature, la politique, l'agiotage — trio déplorable.

Du fond de ses herbages de l'Orne, il apostrophait naguère, en fort beaux vers, les malheureux paysans de Normandie, ou d'ailleurs, qui viennent se jeter dans le gouffre de Paris et s'y perdre corps et âme, sous couleur d'y faire fortune. Dans l'*Herbager*, le poète met en scène d'autres usages regrettables, qu'il a vus et qui se voient trop souvent dans sa plantureuse province.

L'*Herbager* est une thèse, ou même une double thèse. Le poète veut stigmatiser et flétrir deux plaies morales et mortelles, dont ce pays privilégié souffre par sa très grande faute : l'abandon du travail des champs et la ruine de la famille. L'agriculture, qui fatigue, y est délaissée ; on l'abandonne pour l'élevage qui rapporte, ou même pour des positions sociales qui éblouissent, qui troublent les meilleurs esprits, qui déclassent les individus :

> De nous, fils d'herbagers, on fait des avocats;
> Les fils de nos fermiers sont tous clercs de notaire.
> ... Autant de bras qu'on enlève à la terre !
> Partout la politique : on crie, on braille, on ment ;
> Le monde est fatigué de vivre simplement.
>
> (Acte I, sc. I.)

D'autre part, fléau plus triste encore, les maisons bourgeoises, les fermes, les chaumières, sans enfants; les enfants, cela ne sert, au moment des partages, qu'à

> Diviser la fortune et morceler la terre.
>
> (Acte I, sc. II.)

L'idéal, c'est d'être riche, très riche, de devenir quelque chose, par exemple, conseiller général, d'avoir tout au plus un

fils pour en faire aussi quelque chose; d'avoir, comme dit l'*herbager*,

> Un fils docteur en droit et trois cents bœufs dans l'herbe.
> (Acte I, sc. XVII.)

Évidemment, pour des gens de théâtre qui s'amusent et qui n'ont aucun autre souci, c'étaient là des choses bien sérieuses. Peut-être aussi la double thèse, si vigoureusement établie, si généreuse, ne se déguisait-elle pas assez sous les images de l'idylle et les tableaux du drame. Mais pourtant que d'images heureuses, de tableaux animés, de sentiments élevés et de jolis vers! Que de scènes lestement conduites, au dialogue vif, alerte, spirituel, charmant! A tel moment, c'est de l'enthousiasme du meilleur aloi pour la campagne blonde d'épis, émaillée de bleuets, pour la famille groupée à l'ombre des pommiers fleuris, ou bien à l'abri des granges pleines de gerbes :

> Je bois aux laboureurs, je bois aux paysans !
> Aux derniers survivants des races disparues,
> Qu'on n'a pas vus traîner, mornes, à pas pesants,
> De rêve ambitieux sur le pavé des rues...
> Ceux-là du toit champêtre ont maintenu l'orgueil ;
> Ceux-là n'ont pas voulu que la famille meure ;
> Quand l'aïeul, au midi, se chauffe près du seuil,
> Le rire des berceaux chante dans la demeure...
> (Acte II, sc. XII.)

A notre tour d'applaudir des deux mains, en criant au poète courageux, au provincial, au chrétien qui a écrit l'*Herbager* : Bravo! Voilà une belle œuvre, voilà une noble action, et aussi une fière leçon à qui voudra la comprendre.

L'*Herbager* peut être lu. Si quelque âme timorée trouve que La Hanterie, le maître herbager, l'homme au fils unique et aux trois cents bœufs, jure un peu trop fort vers le commencement de la pièce, elle ne tardera pas à le voir puni, humilié, repentant; car le drame finit bien : et alors, tout est bien.

II. — Pour annoncer la *Grève*, nous ne saurions mieux faire que de transcrire les premières lignes de la *Préface* : « Ce petit drame a été composé pour une séance littéraire consacrée à la question sociale par des élèves de rhétorique... On a cru que sa publication ne serait pas inutile. »

Du moins on ne pourrait reprocher au sujet traité de n'être pas actuel. Un autre point où l'auteur prouve que l'histoire des grèves ne lui est pas inconnue, c'est le choix qu'il fait, pour ses *meneurs*, non d'ouvriers, de travailleurs sérieux et honnêtes, mais de deux fainéants, un journaliste et un avocat : *M. Scribe* et *M. Hâbleur* — deux noms parlants.

V. DELAPORTE, S. J.

La Chaîne d'or, récits et nouvelles. In-18 jésus de XII-272 p. Paris, V. Retaux et fils, 1891. Prix : 3 francs.

Dans les incendies du bon vieux temps, à défaut d'engins perfectionnés, les voisins, les amis, tout le monde faisait la chaîne; on fait encore la chaîne dans les incendies de village, où l'on ne possède ni pompiers ni pompe.

M. L. Nemours-Godré, l'écrivain bien connu de l'*Univers*, nous raconte avec entrain, dans la préface de la *Chaîne d'or*, comment les choses se passaient et comment elles se passent. De là, il conclut avec raison que c'est une œuvre admirable de « faire la chaîne », que c'est une œuvre utile aux incendiés, cela va sans dire, mais aussi aux voisins, aux amis, à tout le monde. Un certain nombre d'honnêtes gens de lettres (il y a des honnêtes gens partout), persuadés qu'on peut faire la chaîne pour sauver autre chose que des maisons qui flambent, ont résolu de s'entr'aider vaillamment, comme de bons voisins et amis. Ils ont fondé une corporation, d'utilité publique comme celle des pompiers; ils sont déjà environ cent cinquante; et aujourd'hui ils présentent aux honnêtes lecteurs un joli volume collectif, que leur secrétaire, M. Nemours-Godré, intitule : *la Chaîne d'or.*

Ces quatorze « Récits et nouvelles » ne sont point des essais de débutants, mais des pages écrites par des auteurs qui ont leur place au soleil. Le premier mérite de ces quatorze morceaux est assurément la variété; on passe, du pied de la guillotine, dans la merveilleuse région de l'Astrée, sur les bords du Lignon, où les bergers du marquis d'Urfé secouaient leurs flots de rubans. De là, on est transporté sur les rives du fleuve Rouge, et plus loin encore. On assiste à la triste journée du 10 août 1792; puis on remonte jusqu'à la glorieuse fête de Noël en l'an de grâce 496.

On trouve, dans la *Chaîne d'or*, de l'histoire, de la fantaisie, de la causerie, voire de la poésie; un récit très émouvant d'une

Chasse à l'homme; les aventures du *Flambard*, bateau de Paris, qui arriva au Bas-Meudon après des péripéties heureusement plus gaies que celles des passagers de la *Méduse*.

Inutile d'ajouter qu'on ne s'y ennuie guère; qu'avec M. E. Drumont l'on n'y apprend point à aimer les Juifs; qu'avec MM. d'Héricault, Pèdre Lafabrie, Léon de la Rallaye, on y admire peu les *Pères* de 93; qu'avec M. Lecoy de la Marche on y salue, on bénit, on acclame nos origines chrétiennes et françaises. Un livre de cette façon est nécessairement un bon livre.

V. DELAPORTE, S. J.

Le chemin de Damas, par le général AMBERT. In-8 de 348 p. Paris, Bloud et Barral, 1892.

Le très regretté baron Ambert, en écrivant et en animant les divers récits de ce volume, n'a eu qu'une pensée : faire du bien à l'âme de ses lecteurs. En leur proposant les exemples du dévouement à la religion ou à la patrie, il a eu pour but de les leur faire aimer davantage. Puisse-t-il être pour beaucoup d'entre eux, entraînés loin de Dieu ou sommeillant dans l'indifférence, le signal du réveil et de la conversion! Soldat du Christ et de l'Église, le général Ambert a pris surtout ses exemples dans les camps ou dans le cloître; il y a donné tout le charme et toute l'aménité de son style aimable et si distingué; il y a mis surtout, dans ces pages, l'amour de Dieu qui faisait battre son cœur d'apôtre.

A. LEFÈVRE.

I. — **Un volontaire de 1792,** par Jean LOMBARD. In-12 de 380 p. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

II. — **L'Action et le Rêve,** par G. SERVIÈRES. In-12 de 283 p. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

I. — Grand admirateur de la Révolution, M. Lombard veut faire passer son enthousiasme dans l'âme des jeunes gens; trouvant que les actes valent mieux que les théories, il présente la vie d'un volontaire de 1792 à l'imitation de la jeunesse; tour à tour étudiant en médecine, clubiste, agitateur, Mireur, son héros, importe à Marseille le chant de guerre de Rouget de l'Isle; il s'engage, fait la campagne de Belgique et de Hollande; le voilà devenu officier, il est attaché à l'armée de Sambre-et-Meuse;

Mireur est nommé général; il fait partie de l'expédition d'Egypte, où il est assassiné après la bataille des Pyramides. Ardent au combat, généreux, enthousiaste, modeste, ce général de vingt-sept ans contre-balance pour un moment la gloire de Bonaparte. Incontestablement il y a de l'énergie, de la vitalité dans ce jeune révolutionnaire, et M. Lombard a raison lorsqu'il oppose cette virilité à l'affaissement moral de nos gommeux modernes ; mais nous ne saurions le suivre dans la voie où il marche lorsqu'il s'agit d'exalter la constitution civile du clergé et de vanter « la liberté de conscience » accordée en 1793 par les bandits qui terrorisaient la France.

II. — Juville et Kerduel ont tous deux été élevés par les Jésuites : l'un a été un mauvais esprit au collège; l'autre, au contraire, a donné le bon exemple; mais tous les deux arrivent à l'inconduite et à l'irréligion, le premier par la rêvasserie, l'autre par l'amour sensuel. Juville ne croit à rien, se moque de tout; Kerduel se jette aux pieds de toutes les femmes. Nous avons cherché en vain à deviner le but de l'auteur; constatons qu'il n'a pas omis de répéter cette vieille rengaine contre les collèges ecclésiastiques, où règnent et dominent la délation, l'hypocrisie.... C'est peut-être le pourquoi de ce roman?

A. LEFÈVRE.

I. — Bonne Dame, par Édouard ESTAUNIÉ. 1 vol. in-12 de 303 pages. Paris, Perrin, 1891. Prix : 3 fr. 50.

II. — Roi de théâtre, par G. DU VALLON. 1 vol. in-12 de 330 p. Paris, A. Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

III. — Les Suicidés, par Eug. LOUDUN. In-12 de 280 pages. Paris, Savine, 1891. Prix : 3 fr. 50.

I. — Bonne Dame est un type souverainement original; d'allure bonasse, elle mêle une grande distinction d'accent à des hérissements de gros mots; elle s'appelait Hatier de Belazeilles, mais supprimait son titre et son droit à la baronnie ; elle n'eut qu'une fille qui eut le tort de se marier avec un égoïste; celui-ci perd toute sa fortune et n'hésite pas à s'installer au foyer si dédaigné de sa belle-mère; Bonne Dame pousse le dévouement jusqu'à se retirer dans une maison de retraite, pour donner davantage à sa fille toujours ingrate et à son gendre resté sans cœur!

On comprend qu'avec le caractère et les façons quelque peu cavalières de Bonne Dame, l'auteur ait su rendre pittoresque ce roman à l'allure si simple. Çà et là, il y a des scènes désopilantes, mais çà et là aussi des crudités d'expression qui sentent la caserne, et trop souvent des traits lancés contre « les pèlerinards, l'eau de Lourdes, les homélies correspondant à la classe des mariages et au nombre des cierges payés », etc. Il serait injuste toutefois de déclarer ce livre absolument impie, encore moins immoral; au milieu de toutes ces publications obscènes qui salissent les étalages des libraires, celui-ci se présente un peu plus noblement.

II. — *Roi de théâtre* est le titre d'un nouveau volume dû à la plume distinguée de G. du Vallon.

Roi de théâtre n'est toutefois que la première des trois nouvelles qui forment ce recueil.

Ivan (nous analysons le *Roi de théâtre*) n'est pas aimé de son père, qui l'envoie en disgrâce à Saint-Pétersbourg. Là, il rencontre une actrice célèbre, Paola Luciani ; il devient son adorateur; bien plus, il se lance à sa suite sur la scène où sa voix splendide lui donne la royauté. Mais Ivan se souvient de son nom, de son père, de son frère devenu nihiliste et qu'il sauve du dernier déshonneur ; il va reconquérir le droit à la considération des siens, en s'engageant dans l'armée russe ; il meurt devant Plevna.

Ce drame est émotionnant ; de tout ce mélange d'acteurs, de nobles, de nihilistes, de soldats, l'auteur a su peindre des tableaux qui empoignent le lecteur ! Mêmes allures et mêmes émotions dans *Myrta*, où un officier et une jeune fille arrivent à s'apercevoir qu'ils s'aiment après de tragiques aventures.

Nous regrettons, et nous pensons qu'il nous est déjà arrivé de le faire, que le sympathique auteur G. du Vallon ait modifié sa première manière. Malheureusement, en littérature comme en peinture, il y a l'influence du milieu : on est au décolletage des formes et des pensées ; l'amour perd de sa sérénité et de son idéal, en passant par la bouche et le cœur des gens de théâtre ou par le pinceau des artistes à la mode. Il est dangereux d'exciter les imaginations des jeunes gens, en leur montrant les succès, les intrigues de cette Paola, qui fut adorée comme une divinité.

Est-ce que les jeunes n'ont pas mieux à faire qu'à s'éprendre pour des types maquillés et fardés ?

III. — M. Eug. Loudun a de l'esprit, et il sait s'en servir en piquant la curiosité du lecteur. Aujourd'hui il nous lance en plein dix-huitième siècle, à la cour du roi Louis XV; il nous fait assister à un drame écrit en prose, où figurent le roi, la duchesse de Châteauroux, une des maîtresses en pied, tour à tour adulée, adorée, puis abandonnée et mourant de honte et de rage; on y voit les platitudes obscènes d'un Lebel, valet de chambre, et du duc de Richelieu, plus ignoble encore, les flatteries des courtisans qui baisent les pieds des idoles, afin de ramasser l'or qui va tomber; il oppose à ces personnages la douce figure de la reine, les hardiesses patriotiques du duc de Luynes et les plaintes des bourgeois.

Tous ces adorateurs de Vénus périront, mais ce sont eux-mêmes qui se seront suicidés.

Est-il besoin d'ajouter que le spectacle si vrai, mais si triste, des scandales du roi, ne peut être vu par des jeunes gens ? Et même est-il bien utile et profitable aux autres ?

A. LEFÈVRE.

I. — **Vouloir, c'est pouvoir,** par Elly Reuss (E. Nelly). Traduit de l'allemand par le Dr Lauth, de Strasbourg. 2 vol. in-18 de 350 et 320 pages. Paris, Firmin-Didot. 1891.

II. — **Gilda,** *roman contemporain*, par le comte A. de Saint-Aulaire. In-18 de 306 pages. Paris, Calmann Lévy, 1892. Prix : 3 fr. 50.

III. — **Mosaïque.** Quelques idées et impressions de province, par X***. In-18 de 166 p. Paris, Sauvaitre, 1891. Prix : 2 fr.

I. — S'il suffisait à la vogue d'un roman étranger que le traducteur connût parfaitement toutes les ressources et les nuances de notre langue, nous n'aurions aucune peine à prédire à celui-ci un long et légitime succès. A part quelques rares idiotismes qui rappellent les bords du Rhin, le style du docteur Lauth est digne en tout d'un Français des bords de la Loire.

Mais là où le sujet n'intéresse pas, ni la légèreté, ni la grâce, ni l'harmonie de la phrase ne suffiront jamais à retenir le lecteur. Et c'est le cas de notre roman. Les aventures fantaisistes de deux

enfants perdus ou volés, qui en forment le fond, réclament de nous un peu trop de crédulité, l'enchaînement des faits n'y est pas assez marqué, la physionomie des personnages, deux ou trois exceptés, manque de cette netteté de lignes et de contours qui fixe l'attention ; les majuscules B. M. C., chargées d'indiquer les lieux, laissent trop à faire à l'imagination. Un léger brouillard plane sur tout l'ouvrage, enveloppe les choses et les gens. C'est peut-être une beauté de plus au pays de l'auteur; c'est un grave défaut pour des Français. Et ce n'est pas le seul; l'esprit du roman nous est essentiellement étranger : pas une aspiration vers l'au-delà; pas un personnage qui éprouve le besoin de la prière ou d'autres consolations que celles de ce monde; le seul Français qui traverse l'action, le vicomte de Monloi-Ventreux, est parfaitement ridicule. Pour toutes ces raisons, je serais fort étonné que les mères de famille françaises, auxquelles l'ouvrage est destiné, trouvassent à le lire le même plaisir qu'ont pu y prendre les lectrices allemandes.

II. — Gilda est une pauvresse napolitaine, maltraitée par ses parents, recueillie et adoptée, à l'âge de sept ans, par le duc et la duchesse de Maureleuc. Amenée par eux dans leur château de Bretagne, plus sévère que riant, l'enfant y devient jeune fille et se marie au duc de Kermor. Elle a coup sur coup la douleur de perdre son premier enfant et de soupçonner son mari d'infidélité. Ce double malheur commence son agonie, qui se continue quelques mois à peine, jusqu'à sa mort, en Italie, dans la maison de ses malheureux parents. Dans ce roman, d'une rarissime simplicité, aucun des procédés à la mode : longues descriptions, anatomie du cœur, tableaux réalistes. Rien que le détail de la vie de château par un châtelain de race. Le style est celui d'un gentilhomme qui connaît sa langue et respecte ses lecteurs ; les sentiments, ceux d'un catholique convaincu qui, par suite de je ne sais quelle timidité, ne s'affirme pas aussi bien qu'il pourrait le faire. Bon livre, en somme, non pour les enfants, mais pour les jeunes gens.

III. — Vraie mosaïque, en effet, ce livre anonyme, avec ses chapitres écourtés, multipliés à plaisir et néanmoins formant un tout, comme autant de cubes de marbre ou de verre artistement rangés. Le dessin n'est pas uni, les lignes s'interrompent à chaque

instant, mais, à la réflexion, les idées de fond se dégagent assez nettes. D'abord, aucun regret du passé; et qu'on n'essaye pas de le faire revivre, même par le félibrige. « Si Jasmin, si Mistral ont préféré leur patois au français, tant pis pour nous, mais aussi tant pis pour eux : le patois ne peut vivre. Laissez donc ce pauvre passé s'effriter à son aise : il est fait pour ça. » (P. 79.) Le présent est encore mêlé de quelques imperfections, mais combien il est préférable au passé! « Nous sommes de petits saints à côté de nos bons ancêtres.» (P. 51.) « Des mots anciens disent des choses nouvelles.... Liberté! Égalité! » (P. 29.) « Et Dieu? Quelle place lui est laissée dans notre état social? Je parle de ce Dieu spécialisé auquel on adapte une histoire humaine.... Celui-là est bien à l'étroit parmi nous.... Il était un grand ennemi de l'égalité sur la terre, ne l'admettant que dans l'autre monde. Quant à la liberté, il la reléguait aux enfers. » (P. 40 et 41.) Bien des révolutions ont été nécessaires pour faire le monde tel qu'il est; il ne faut pas s'en étonner, encore moins s'en indigner, elles sont fatales :

« Nous ne faisons pas l'histoire, nous la subissons. » (P. 127.) « On ne résiste jamais au cours nécessaire des événements : chaque chose est nécessaire à son heure. » (P. 28.) C'est « la nature impeccable » qui règle la marche des sociétés comme celle de l'homme. Pourquoi tel homme est-il un brigand et tel autre un bon citoyen? Si jamais la science pouvait cesser de bégayer.... elle expliquerait comment tel déplacement de telle molécule de notre corps, ou tel incident de l'existence, pourrait faire du plus honnête homme le plus scélérat, et du plus scélérat le plus honnête homme du monde. » (P. 113.)

Telles sont les idées de M. X***. Si elles ont quelque mérite, ce n'est sûrement pas celui de la nouveauté. Plusieurs datent de quelques siècles, j'ai lu les autres un peu partout, dans les journaux et les revues de Paris. Pourquoi donc notre auteur appelle-t-il cela « idées et impressions de province » ? J'y trouve assez bien résumés les manuels d'histoire, de philosophie et de morale à l'usage des écoles laïques, mais je ne sache pas que cet enseignement soulève dans la province un si grand enthousiasme. Je sais, au contraire, que nos villes et nos villages ne reculent devant aucun sacrifice pour conserver aux enfants l'école chrétienne, où toutes les idées et impressions de M. X*** sont victorieusement réfutées. Ce qui sent un peu plus la province, c'est le soin

du style, la patience de l'auteur à limer et polir une phrase, à combiner ensemble les termes les plus expressifs, de façon à dire bien et beaucoup en peu de mots. Il faut avoir du calme et des loisirs, choses qu'on trouve de moins en moins à Paris, pour écrire dans ce genre qui fut celui de La Bruyère et de Montesquieu, mais qui ne suffira jamais à faire passer pour vraies des idées fausses. J. F. ALRIC, S. J.

Une amitié d'enfance, par Étienne Marcel. In-12 de 316 p. Paris, A. Hennuyer, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Le même, édition de luxe, illustrée. In-8 de 381 pages.

Des coups de tonnerre pour prélude : c'est la grève avec toutes ses haines et toutes ses horreurs; un ingénieur des mines est lâchement assassiné par des forcenés; derrière ces misérables, comme toujours, des gredins qui se cachent après avoir mis en avant des égarés. Parmi ces derniers, le père de Claude, le héros de ce roman. La fille de l'ingénieur est d'abord recueillie par un oncle fort riche et fort bon, mais dont le fils débauché et joueur dilapide la fortune. Que va devenir l'orpheline? Claude n'a pas oublié son amie d'enfance; il n'a pas oublié non plus que son père a été un de ceux qui ont fait la grève et qui ont coopéré à la mort de l'ingénieur; il méritera de réparer la faute paternelle en se dévouant pour la fille de la victime. Il est artiste, il chante merveilleusement, il est honnête, il a de la fortune; il donnera son nom à Lucie Arnaud. Livre très intéressant, très mouvementé. A. LEFÈVRE.

I. — Histoire de la sainte Bible, par M. l'abbé Cruchet.

II. — L'Homme aux yeux de verre, aventures au Dahomey, par Rossi et Méaulle. — Volumes petit in-folio de 500 p. Tours, Alf. Mame et fils, 1892. Prix : 12 francs.

I. — C'est splendide! tel est le mot qui vient aux lèvres dès qu'on ouvre ces deux volumes où l'ornementation est si riche et si parfaite. Mais d'aucuns, et je suis du nombre, penseront qu'un cadre si délicatement et si richement fouillé demandait un sujet digne en tout de tant de richesses. Que l'*Histoire de la sainte Bible* voie renaître l'œuvre grandiose, puissante, superbement

imaginative de Doré, bravo ! mais que l'*Homme aux yeux de verre* serve de thème à des broderies si ajourées, non ! Donc, sans réserve, avec toute notre admiration, nous applaudissons à l'œuvre de l'abbé Cruchet, qui a fait un bouquet vraiment beau du résumé de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il a su enchaîner les faits et en former un tout historique appuyé sur le texte biblique ; il fait apparaître dans la sublimité du récit sacré l'histoire des patriarches, la conquête de la Palestine, le gouvernement des juges, David, Salomon, l'ère des prophètes, l'exil, l'histoire de Tobie, la captivité, puis Jésus-Christ, sa mission, ses prédications, ses miracles, sa passion, sa résurrection, son ascension, ses apôtres. Cent gravures d'après les dessins de Gustave Doré ornent et animent ce livre.

II. — L'*Homme aux yeux de verre* est un roman géographique ; la scène se passe à Marseille et au Dahomey. Un banquier, ruiné par un coquin, s'embarque avec son fils pour retrouver un frère établi richement au Dahomey et reconstituer sa fortune : celui-ci, qu'on a surnommé l'« homme aux yeux de verre », à cause de ses lunettes, est tout simplement un trafiquant d'esclaves ; se voyant démasqué par son neveu, il ne trouve rien de mieux à faire que de le livrer, ainsi que son propre frère, au roi du Dahomey. Ils sont délivrés par le dévouement d'un missionnaire. L'homme aux yeux de verre expie ses forfaits, et les persécutés retrouvent une partie de leur fortune. Les récits de nos missionnaires et de nos explorateurs nous avaient déjà fait connaître les mœurs, les cruautés du roi africain et de son peuple ; nous avouons volontiers que les auteurs ont fort habilement enchâssé la description géographique ou politique du Dahomey dans un récit attrayant. Mais assurément la partie décorative est de beaucoup la mieux traitée. A. LEFÈVRE.

I. — **Frère Ange**, par la baronne de Bouard.

II. — **En vacances**, *Comment Georges apprit le dessin*, par Henri Carot. — Format in-4, 2e série. Vol. de 288 pages. Tours, Alf. Mame et fils, 1892. Prix : 4 francs.

I. — A travers les pages très mouvementées de ce drame historique, se dégage le roman d'un des mignons d'Henri III, le vicomte de Joyeuse, et de Angèle du Plessis-Mautrec, fille d'un

enragé calviniste. Joyeuse, devenu « frère Ange », termine saintement une vie qui n'avait été qu'un long acte de dévouement à la cause de Dieu et à la cause du roi ; Angèle entre à la Visitation ; mais que d'intrigues, de luttes, de passions, de faiblesses d'Henri III, de jalousies de Catherine de Médicis, dans le cours de ce récit ! L'auteur, qui sait son histoire et qui sait écrire le français (chose rare !), a tiré le meilleur parti des événements de cette époque si troublée. Ce livre est à répandre, parce qu'il apprend l'histoire de la manière la plus attrayante, et parce qu'il est fait à la plus grande gloire de Dieu.

II. — *En vacances* est tout simplement l'histoire d'un tableau fait en trois mois par un débutant, Georges Delville. Quoique nous ayons dépassé depuis longtemps l'âge où on commence à crayonner, nous avons lu avec un vif plaisir la manière si gaie, et en même temps si vraie, de l'aimable professeur de dessin. Que d'enseignements excellents sur la nécessité des tracés géométriques, sur la perspective, etc. ! Comme nous avons applaudi à ces pages si bien pensées où l'auteur flagelle les professeurs qui, pour flatter la vanité de papa et de maman, font copier aux enfants des fusains d'Allongé ou des pastorales aux deux crayons ! Demandez à ces crayonneurs de poser une table sur ses pieds ou d'arrondir un verre, ils ne sauront même pas la manière de s'y prendre. Excellent livre, pour lequel nous adressons à l'auteur et à la maison Mame nos meilleures félicitations.

A. LEFÈVRE.

I. — Louis XIV et son temps, par GABOURD.

II. — Le Robinson Suisse. — Format in-4, 1re série. Vol. de 390 pages. Tours, Alf. Mame et fils, 1892. Prix : 5 fr. 50.

Ces deux volumes, d'aspect fort séduisant, ont été illustrés de nombreuses gravures ; ils méritaient cette attrayante décoration, l'un par la valeur historique du sujet traité, le second par le très vif intérêt du roman. Sans doute l'histoire de Louis XIV par M. Gaillardin est plus complète, mais elle n'est pas destinée à la jeunesse. Quant au *Robinson Suisse*, tous les Jules Verne avec leurs trucs n'ont pas encore détrôné l'œuvre de Wyss ; nous le préférons, nous, parce que jamais dans l'œuvre du célèbre machiniste picard on ne trouve exprimées ni la foi ni la reconnaissance

envers le Créateur. A chaque page, au contraire, du *Robinson Suisse*, l'orgueil humain est abaissé devant la puissance et l'infinie bonté de Dieu; le traducteur de cette nouvelle édition n'a donc eu que fort peu de corrections à faire pour rendre ce livre protestant tout à fait profitable à des lecteurs catholiques.

A. LEFÈVRE.

Le Chevalier du Dimanche, par Mme la vicomtesse DE PITRAY, née de Ségur. In-12 de 267 pages. Paris, Haton, 1892.

Qu'il porte bien son nom, Roland, le *Chevalier du Dimanche*, ce noble fils de parents infortunés! Homme du devoir, il n'écoute que sa conscience : « Cette mesure est antichrétienne, dit-il à celui qui veut lui faire transgresser la loi de Dieu; elle ferait tort à mon âme et je ne m'y soumettrai pas. » Noble cœur, il s'attache à celui qui a sauvé ses parents de la misère et du déshonneur. Ame d'apôtre, il rend heureuse une famille en ramenant deux enfants gâtés et leur père à la pratique du bien. — Plus dans l'ombre, mais fort attrayante aussi, apparaît la physionomie du brave Urbain, type, hélas! aujourd'hui trop rare du fidèle serviteur.

Ces pages, toutes chrétiennes, pleines d'actualité, écrites dans un style attachant et vives de couleur, offrent peut-être quelques endroits un peu forcés, moins naturels : défauts largement rachetés par le parfum d'héroïsme qu'elles exhalent, parfum bien propre à faire aimer la religion, source de si beaux sentiments et de si nobles actions.

H. J., S. J.

I. — Le Fils du chasseur d'ours, par le docteur Karl MAY. In-12 de 288 pages. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. Prix : 2 francs.

II. — L'Empire du Dragon. *Souvenirs d'Asie*, par le docteur Karl MAY. In-12 de 284 pages. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet. Prix : 2 francs.

I. — Un chasseur d'ours a été fait prisonnier par un parti d'Indiens. Son fils et quelques courageux trappeurs, assistés d'autres Indiens, leurs ennemis d'abord, puis leurs amis, vont à sa recherche et finissent par le délivrer. Voilà tout ce récit, semé d'émouvantes péripéties de chasses ou de combats. Cela rappelle

Gustave Aimard, mais cela ne le vaut pas, ni pour l'intérêt ni pour le style. On sent que ce roman est traduit de l'allemand. Nous souscrivons toutefois au jugement de « la nouvelle traductrice... à son début » des ouvrages de M. le docteur Karl May : « Shatterhand (nom sous lequel l'auteur, voyageur intrépide et conteur inépuisable, se cache d'ordinaire) n'est pas seulement un faiseur de prouesses étonnantes, il a du cœur; sa plume garde toujours une scrupuleuse convenance; il n'oublie point, comme tant d'autres, son titre et ses convictions de chrétien, il aime à se les rappeler en toute occasion. Quant à ce que son récit aurait de trop allemand, on s'est efforcé de l'écarter. »

II. — Le capitaine américain Frick Turnestick, propriétaire d'un excellent navire marchand : *le Wind*, visite avec son joyeux ami Charley, écrivain allemand (l'auteur du livre), les îles Bonin, puis la Chine, Hong-Kong, Canton et l'intérieur des terres. Le but de l'écrivain était de faire connaître à la jeunesse l'empire du Dragon et les bizarres coutumes de ses habitants. Y a-t-il réussi? Nous ne le croyons pas. Sans avoir relevé aucune inexactitude, nous avons remarqué d'innombrables déficits, et ces trois cents pages nous ont médiocrement intéressé. Quelques lettres de missionnaire apprendraient davantage. Toutes les choses principales auraient pu cependant trouver place dans ce fantaisiste récit.

Malgré nos réserves, les bibliothèques de collège peuvent sans inconvénient recevoir ces deux petits volumes. J. F., S. J.

I. — **Paix,** par Mme Madeleine Albini-Crosta, traduit de l'italien par l'abbé F.-M. Didier. In-8 de 234 pages. Paris, Paul Delarue, 1891.

II. — **Jeunes filles,** par A. Aylicson. In-8 de 282 pages. Paris, Delarue, 1891.

III. — **France,** par Marie Stephane. In-12 de 310 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

IV. — **Les petits cancans,** par Mme de Stolz. In-12 de 286 p. Paris, René Haton, 1891.

V. — **Chrétiennes de nos jours,** par Mme Bourdon. In-12 de 280 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891.

VI. — La reine Atella, par Marie J.

VII. — Gertrude ou la Reine d'un jour, par M. l'abbé O. Leroy. 2 vol. in-12 de 70 pages. Paris, René Haton, 1892.

I. — Sa Sainteté Léon XIII a béni cet ouvrage et l'a honoré d'une médaille d'or, en recommandant de le faire connaître.

Le sujet qu'il traite sous une forme poétique est très élevé, surtout opportun. La paix est la tranquillité de l'ordre. Pour en goûter la fortifiante et ineffable douceur il faut commencer par supprimer énergiquement tout ce qui trouble la perfection de cet ordre dans nos rapports avec Dieu, avec le prochain et surtout avec nous-mêmes. La paix ne régnera dans notre maison, dans notre conscience et autour de nous, que si nous savons nous sacrifier à nos devoirs, à la charité. Cette fleur divine ne pousse et ne s'épanouit que dans les cœurs humbles, généreux et croyants. On sera convaincu de ces belles vérités en parcourant ces pages.

II. — L'auteur a d'excellentes intentions, les défauts et les erreurs qu'il signale sont, hélas ! trop communs, et les remèdes qu'il propose de plus en plus ignorés et négligés. Il n'y a que le bon sens et la foi pour donner la vue nette et le sentiment juste des choses. La rêverie amollissante, la vanité crédule et le dépit toujours prompt aux partis extrêmes ne peuvent être corrigés que par la vaillance du cœur en face des réalités, par la docilité qui demande conseil aux sages et secours à Dieu, par la patience qui supporte avec douceur les orages et les épreuves. Le nouvel ouvrage d'Aylicson met en scène ces importantes vérités. Il est orné de vingt compositions, et le style en est facile et entraînant.

III. — *France* est une jeune fille. Sous ce nom, la thèse de la *Morte* est reprise et transportée dans la schismatique Russie. Le roman d'Octave Feuillet est moins compliqué, le style en est meilleur. Malgré ces causes d'infériorité, et d'autres peut-être, celui-ci est encore émouvant et peut être mis entre toutes les mains.

IV. — Fort amusants, parfaitement inoffensifs, tour à tour simples, touchants ou gais, les *Petits cancans* de Mme de Stolz ! Heureux enfants qui les liront et qui ne soupçonnent pas encore qu'il

y a par le monde et dans les livres tant d'autres cancans méchants et vilains. Puissent-ils garder longtemps cette illusion !

V. — Parmi ces notices édifiantes offertes aux jeunes filles se trouvent celles de Rosa Ferucci, d'Eugénie de Guérin et de Mme Swetchine. Le choix de ces vies offertes en exemple, le nom de l'auteur et l'approbation chaleureuse de Mgr l'archevêque de Bordeaux nous dispensent d'insister. « Ces *Chrétiennes de nos jours*, dit le vénérable prélat, en susciteront d'autres, et en attendant feront couler des larmes d'admiration et d'attendrissement, les plus belles de toutes. »

VI et VII. — Deux drames pour jeunes filles. Le premier est un épisode de la conquête algérienne ; le second, une imitation ou plutôt une adaptation des *Inconvénients de la grandeur*, par le P. Ducerceau. ÉT. CORNUT, S. J.

N. B. — Un certain nombre de *Livres d'Étrennes* nous ont été envoyés trop tard pour faire l'objet d'un compte rendu dans cette livraison.

SOMMAIRES DES REVUES

Nous donnons ces sommaires à titre de renseignements bibliographiques; mais nous n'entendons nullement par là recommander les Revues elles-mêmes.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de philosophie chrétienne (Paris, rue des Grands-Augustins, 7). — Décembre. — La perception et la psychologie thomiste (suite); de l'intellect agent et de la conscience, *E. Domet de Vorges.* — De l'idée de Dieu dans les dialogues philosophiques de Voltaire et de M. Renan (fin), *M. Hébert.* — Le nécessaire, le contingent et la psychologie, *L. Jouvin.* — Une preuve de l'existence de Dieu dans le *De libero arbitrio* de saint Augustin, *F. Duquesnoy.*

Bulletin de l'Institut catholique de Paris (Paris, rue de Vaugirard, 74). — Novembre. — La messe du Saint-Esprit, *Mgr d'Hulst.* — Séance annuelle du 18 novembre 1891. — Rapport sur les concours de la Faculté de droit, *M. Terrat.* — Liste des lauréats. — Discours de Mgr Lagrange. — Nécrologie : le cardinal Bernadou, archevêque de Sens, *Mgr d'Hulst.*

Canoniste contemporain (Paris, rue Cassette, 10). — Novembre. — Le Pape peut-il rompre le mariage des infidèles? *Mgr P. Gasparri.* — De l'emploi de l'huile de coton pour les sacrements et les sacramentaux, *A. Boudinhon.* — Actes du Saint-Siège.

Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris, quai des Grands-Augustins, 55). — 16 novembre. — Sur l'accélération séculaire de la lune et la variabilité du jour sidéral, *F. Tisserand.* — Sur la recherche du nombre des racines communes à plusieurs équations simultanées, *E. Picard.* — Sur la chaleur de formation de l'hydrazine et de l'acide azothydrique, *Berthelot* et *Matignon.* — Sur l'oxydation du nickel carbonyle, *Berthelot.*

23 novembre. — Sur des manuscrits à figures intéressant l'histoire de l'artillerie et des arts mécaniques vers la fin du moyen âge, *Berthelot.* — Préparation et propriétés des phosphures de Bore, *H. Moissan.* — Sur quelques variations du pouvoir glycolytique du sang et sur un nouveau mode de production expérimentale du diabète, *R. Lépine* et *Barral.*

30 novembre. — Assainissement et mise en culture de la Camargue.

Correspondant (Paris, rue de l'Abbaye, 14). — 25 novembre. — Les missionnaires français au Thibet, *prince H. d'Orléans.* — L'Algérie : Colons et indigènes, *H. de Kérohant.* — Le présent et l'avenir du catholicisme en France, selon M. Taine (fin), *abbé de Broglie.* — La guerre civile au Chili, *A. de Chenclos.* — La comédie des champs, *Ch. d'Héricault.* — Trois statues de Louis XIV, *G. Bapst.* — Les œuvres et les hommes, *V. Fournel.* — Les faits économiques et le mouvement social aux États-Unis,

C. Jannet. — Un chemin de fer de Jaffa à Jérusalem, *L. Dufougeray.*

10 décembre. — Les finances de l'Eglise catholique aux États-Unis, *vicomte de Meaux.* — Portraits contemporains : MM. Edmond et Jules de Goncourt. — Intelligence et instinct, *marquis de Nadaillac.* — Les missionnaires et l'esclavage au Soudan français, *R. P. Marcot.* — La neutralité de la Belgique : l'ambassade de M. de Talleyrand à Londres, *J. Darcy.* — La comédie des champs (suite), *Ch. d'Héricault.* — Lamartine diplomate (1820-1830), *comte E. Fremy.*

Cosmos (Paris, rue François I[er], 8). — 21 novembre. — Observations d'auréoles pendant un voyage aérien, *W. de Fonvielle.* — Pompe à mercure pneumatique et élévatoire, *C. M.* — La consanguinité à Fort-Mardyck, *D[r] L. Ménard.* — Ecrémeuse Flament, *A. Berthier.* — Théorie du téléphone : le bitéléphone Mercadier (fin), *F. Kéramon.* — La méthode des engrais chimiques au XVIII[e] siècle, *G. Vitoux.* — Organisation d'une orchidée, *A. Acloque.* — Emploi des lampes à incandescence pour l'explosion des mélanges détonants, *F. Leconte.*

28 novembre. — Les canons à tir rapide de la marine anglaise, *Chabaud-Arnault.* — Un sanatorium des Missions étrangères, *Laverune.* — L'éclairage électrique des tramways de Paris à Saint-Germain, *de Contades.* — Utilisation de la force des vagues. — Architecture navale, *D[r] A. Battandier.* — Industrie des viandes de porc en Amérique. — Revue de chimie, *E. Maumené.*

5 décembre. — Un ascenseur sur les bords de l'Hudson, *A. Lerie.* — Un voyage autour du monde, *P. Courbet.* — Les routes transatlantiques sur le banc de Terre-Neuve, *A. Riondel.* — Le bourdon de la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre, *Fourques.* — Le principe d'Archimède, *J. Vindry.* — Le flottage des bois, *L. Fontaine.*

12 décembre. — Tempêtes et vitesse du vent, *A. Quesnot.* — Le manomètre métallique Mignot. — Un voyage autour du monde (fin), *P. Courbet.* — Gravure électrolytique, *A. Berthier.* — Les voitures électriques, *D[r] A. Battandier.* — Sur le composé réel produit par l'action de l'oxyde de carbone avec le nickel, *E. Maumené.* — Tunisie : inscriptions chrétiennes de Bou-Ficha, *A. Delattre.* — La culture des quinquinas, *Laverune.*

Économiste français (Paris, cité Bergère, 2). — 21 novembre. — Une nouvelle application du plébiscite : la grève des mineurs dans le Pas-de-Calais, *P. Leroy-Beaulieu.* — L'expansion coloniale de la France (suite), *J. Chailley-Bert.* — La vapeur dans l'industrie, en France et à l'étranger, *D. Bellet.* — L'Italie en 1891, *J. Ferrand.* — L'influence française au dehors et les droits d'enregistrement, *G. Michel.* — Lettre d'Angleterre. — La situation au Brésil.

28 novembre. — La question douanière, *P. Leroy-Beaulieu.* — L'optimisme financier, *R. Stourm.* — La participation officielle et obligatoire, *E. Brelay.* — L'industrie linière et les droits de douane, *G. Michel.* — Le mouvement économique et social aux États-Unis, *J. Chailley-Bert.* — L'Italie en 1891 (suite), *J. Ferrand.* — Lettre d'Espagne. — Les finances de la Russie. — Nouvelles d'outre-mer.

5 décembre. — La situation en Algérie et la comparaison de son développement avec celui des colonies anglaises, *P. Leroy-Beaulieu.* — Le budget de la marine : les vices de l'organisation de la marine en France, *G. Michel.* — Les grèves et les syndicats de mineurs, *V. Turquan.* — La république de Libéria, *J. Chailley-Bert.* — Lettre d'Angleterre. — Lettre de Hongrie. — La question

ouvrière en Italie, *A. Raffalovich.* — Correspondance. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer.

Éducation chrétienne (Paris, rue de Grenelle, 35). — 21 novembre. — Les congrès internationaux de géographie. — Mgr d'Hulst à Londres et les écoles catholiques. — Exercices scolaires. — Préparation aux examens. — Examens et concours.

28 novembre. — L'Éducation chrétienne, *Mgr d'Hulst.* — La presse et notre revue d'éducation chrétienne. — Revue. — Exercices scolaires. — Préparation aux examens. — Chant et musique.

5 décembre. — Circulaire de M. le ministre de l'Instruction publique aux recteurs, concernant les jeunes gens dispensés conditionnellement du service militaire. — La religion et la science contemporaine, *Mgr d'Hulst.* — L'Éducation chrétienne et la presse. — Situation du personnel de l'enseignement primaire public. — Élection pour les bureaux scolaires en Angleterre. — Exercices scolaires. — Préparation aux examens. — Examens et concours.

Enseignement chrétien (Paris, rue Cassette, 15). — 1er décembre. — Adresse présentée au Souverain Pontife par le comité de l'Alliance, à la suite de l'assemblée générale de Dinan. — Lettre du cardinal Rampolla. — Exercices d'explication française : *Britannicus*, IIe acte, *Em. Perrin.* — Questions de grammaire latine, *Le Goff* et *Em. Perrin.* — La séance de rentrée de l'Institut catholique de Paris. — Concours. — Actes officiels. — Bibliographie. — Chronique.

Franc-maçonnerie démasquée (Grenoble, boulevard de Bonne, 1). — Novembre. — Patriotisme maçonnique. — La tragi-comédie des épreuves maçonniques. — La franc-maçonnerie au Tonkin. — Revue des revues maçonniques : Italie. — Listes maçonniques.

Nature (Paris, boulevard Saint-Germain, 120). — 21 novembre. — Les chiens de l'île Phu-quoc au Jardin des plantes de Paris, *E. Oustalet.* — Ouvrages de tour, *Ch.-Ed. Guillaume.* — Souvenirs d'un voyage autour du monde, *A. Tissandier.* — Une manivelle sans point mort, X..., *ingénieur.* — Éruption sous-marine près de l'île Pantellaria, *J. Platania.*

28 novembre — Transformation des courants alternatifs polyphasés en courant continu, *E. Hospitalier.* — Excursion dans les montagnes Rocheuses, *A. Gaudry.* — L'une des causes des crues subites, *F. Leconte.* — La science au théâtre. — Distributeur automatique pour lettres et paquets, *X..., ingénieur.* — Les rochers de Fontainebleau, *J. Dujardin.*

5 décembre. — Soudure dynamo-thermique des métaux ductiles, *X..., ingénieur.* — Les tremblements de terre au Japon, *E. Cartailhac.* — Locomotives à grande vitesse à chaudière Flaman, *C. G..., ingénieur.* — Les phosphates du Dekma en Algérie, *S. Meunier.* — Photographies instantanées, *G. Tissandier.* — Raffinage de l'acier, *P. Gahéry.* — Histoire des sciences, *Berthelot, de l'Institut.* — Des arcs-en-ciel surnuméraires ou multiples, *F. Ritter.*

12 décembre. — L'Empereur du Brésil, *G. Tissandier.* — Limitation des applications de l'aluminium. — La science pratique, *A. Good.* — La photographie et les couleurs, *H. Fourtier.* — Le passage des rivières par la cavalerie, *L. Renard.* — Les pêcheries modernes, *Dr G. Roché.* — Nécrologie.

Notes d'Art et d'Archéologie (Paris, rue de la Chaise, 20). — Novem-

bre. — Palais à Ferrare (suite), *G. Gruyer*.— Valencia del Cid (suite), *E. Balysis*. — Art irlandais (suite), *baron J. Bernon*. — Les envois de Rome, *A. J.* — L'exposition de Charles Jacque. — Un portrait de Léon XIII.

Nouveau Dictionnaire d'Économie politique (Paris, rue Richelieu, 14). —Seizième livraison. — Saint-Simon, *Mme C. Royer*. — Salaire, *P. Leroy-Beaulieu*. — Say (Horace-Emile), *E. Dubois de l'Estang*. — Schmalz, *J. Lacroix*. — Schulze-Delitzsch, *A. Raffalovich*. — Science et Art, *F. Faure*. — Sel, *M. Harbulot*. — Sénac de Meilhan, *E. Vidal-Naquet*. — Sériciculture, *F. Bernard*. — Serres (Olivier de), *E. de Latreille*. — Sismondi (J.-C.-L.-S. de), *E. Fournier de Flaix*. — Smith (Adam), *Courcelle-Seneuil*. — Socialisme, *d'Eichthal*. — Socialisme chrétien, *U. Guérin*. — Socialisme d'État, *L. Bamberger*. — Sociétés civiles et commerciales, *E. Cohendy*. — Sociologie, *A. Liesse*.

Nouvelle Revue (Paris, boulevard Montmartre, 18). — 1er décembre. — Journal d'une futile excursion à Paris (fin), *Carlyle*. — Éléments de la guerre, *G. G.* — Madrid, *marquise de San Carlos*. — Le mariage de Mademoiselle Ogareff (suite), *princesse Shahovskoy-Strechneff*. — La société persane : la religion et les sectes religieuses, *Ahmed-Bey*. — Fille d'Ève, *G. de Lamballe*. — Le corps des Méharistes, *P. Laurencin*. — Deux histoires vraies, *L. Watrin*. — Tableaux d'automne, *C. de Borden*. — Le trimestre scientifique, *S. Meunier*. — Un enseignement nécessaire, *E. Furster*. — Le vœu du congrès géographique de Berne, *Tondini de Quarenghi*.

Précis historiques (Bruxelles, rue de la Chapelle, 3). — Décembre. — Jean de Leeuw-Saint-Pierre, abbé de Vicogne, surnommé « le Chevalier blanc » (1174-1237), *J. Van Spilbeeck, O. Pr.* — La catacombe romaine de Priscille et la gens Acilia, d'après les récents travaux du chev. J.-B. de Rossi, *E. Cosquin*. — Le procès de béatification du vénérable Père Marc d'Aviano, *V. B.*

Réforme sociale (Paris, boulevard Saint-Germain, 174). — 1er décembre. — Le foyer ou le bien de la famille, sa conservation, sa transmission héréditaire, *de Loynes*. — Les communes en Limousin du XIIe au XVe siècle (fin), *L. Guibert*. — La statistique des salaires, *E. Cheysson*. — Annales de la charité et de la prévoyance. — Programme du cours de *M. U. Guérin*, sur la petite propriété. — La Société belge d'économie sociale en 1891, *V. Brants*. — Le mouvement social à l'étranger, *J. Cazajeux*.

Revue Bénédictine (abbaye de Maredsous, Belgique). — Décembre. — La liturgie de Naples au temps de saint Grégoire, d'après deux évangéliaires du VIIe siècle (suite). — L'union des Églises d'Orient au congrès de Malines. — Beethoven peint par lui-même. — Nouvelles bénédictines.

Revue Bleue (Paris, boul. Saint-Germain, 111). — 21 novembre. — Les Frères armés du Sahara, *E. Planchut*. — Les époques du théâtre français (deuxième conférence) : le « Menteur », *F. Brunetière*. — Souvenirs de voyage : de New-York à la Nouvelle-Orléans, *M. Bouchor*. — Les coalitions ouvrières en 1791, *M. Fallex*.

28 novembre. — Les époques du théâtre français (troisième conférence) : « Rodogune », *F. Brunetière*. — La civilisation antique, *L. Ménard*. — Une prophétie, lettre à un « conservateur inquiet », *L. Ganderax*. — Fille des bois, nouvelle, *J. Valnore*.

5 décembre. — Le libre échange

et la paix, *F. Passy*. — Madame Fœnss, nouvelle, *J.-P. Jacobsen*. — Les époques du théâtre français : l'« École des femmes », *F. Brunetière*. — Souvenirs de voyage : de la Nouvelle-Orléans à Vicksburg, *M. Bouchor*. — La France en Algérie, d'après un livre nouveau, *L. Vignon*.

12 décembre. — La femme du xxe siècle, d'après deux ouvrages récents, *P. Laffite*. — Les époques du théâtre français : « Andromaque », *F. Brunetière*. — Un romancier naturaliste allemand : M. Théodore Fontane, *T. de Wyzewa*. — Souvenirs d'un prisonnier de guerre. La citadelle de Besançon, *T. Fontane*. — M. Alphand et les travaux de Paris, *P. Strauss*.

Revue Canadienne (Montréal). — Octobre. — Le collège Sainte-Marie de Montréal, *Bellay*. — Grand cœur et grand caractère. — La reine d'Hawai (fin), *G. Sauvin*. — Fragments et anecdotes historiques.

Revue catholique d'Alsace (Rixheim). — Novembre. — La Prusse et sa révolution intérieure (suite), *E.-E. Wildrebe*. — Calendrier historique de la cathédrale de Strasbourg (suite), *A. Straub*. — Journal intime de Charles Grad (suite). — En Terre-Sainte (suite), *A. Postina*. — Causerie littéraire (suite), *Ch. de Renty*. — Mélanges. — Revue du mois, *N. Delsor*.

Revue catholique de Bordeaux (Bordeaux, rue Cabirol, 16). — 25 novembre. — L'œuvre scolaire de la Révolution, *lettre de S. G. Mgr l'évêque de Coutances*. — Monographies paroissiales : Castillon de Castets (suite), *L. Drouyn*. — Les dernières publications de la commission des archives municipales de Bordeaux, *E. Allain*. — Étymologies girondines (suite), *H. Caudéran*.

Revue chrétienne (Paris, avenue de l'Observatoire, 11). — Décembre. — La théologie de la peur et la théologie de la foi, *R. Hollard*. — Catholicisme et protestantisme, *A. Harnack*, — Le protestantisme français et l'enfance moralement abandonnée, *F. Puaux*. — La question des aveugles, *Kilian*. — La jeunesse populaire, *C. Wagner*.

Revue de la Jeunesse catholique (Paris, boulevard Saint-Germain, 262). — Octobre-novembre. — Notre pèlerinage, *le Comité*. — Notes d'un pèlerin, *M. Reverdy*. — Documents relatifs au pèlerinage. — Chronique.

Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur (Paris, rue du Bouloi, 4). — 19 novembre. — Chronique, *J. Gautier*. — Discussion du budget de l'instruction publique à la Chambre des députés : discours de M. Joseph Reinach. — Agrégation d'allemand en 1892 (fin), *A. Girot*.

26 novembre. — Chronique, *J. Gautier*. — Rapport sur le concours d'agrégation de l'enseignement spécial (lettres), *E. Zevort*. — Agrégation de philosophie en 1892, *F. Picavet*. — Discussion du budget de l'instruction publique à la Chambre des députés (suite).

3 décembre. — Chronique, *J. Gautier*. — Rapport sur le concours d'agrégation de l'enseignement secondaire spécial (lettres), *E. Zevort*. — Agrégation de philosophie en 1892 : Bibliographie, *F. Picavet*.

Revue de Lille (Lille, boulevard Vauban, 60). — Décembre. — L'anthropopithèque et la théologie, *Chanoine J. Didiot*. — Une république en révolution, *A. Béchaux*. — La question ouvrière dans l'Encyclique « Rerum Novarum », *P. Fristot, S. J.* — Douze cents lieues en Russie, *P. Reboux*. — Catholiques allemands, *A. B.* — Les mémoires du maréchal

de Moltke : Histoire de la guerre de 1870, *H. Moureau.* — Le chant séculaire d'Horace et l'inscription tibérine, *E. Pannier.*

Revue des Deux Mondes (Paris, rue de l'Université, 15). — 1er décembre. — Les gueux de mer : le dernier asile de la liberté, *vice-amiral Jurien de la Gravière.* — Autour d'une colonie autonome : les Afrikanders; les origines de l'autonomie du Cap. — Deux petits tambours : récit de la vie militaire dans l'Inde, *Rudyard Kipling.* — Le langage et les nationalités, *M. Bréal.* — Les biographies et les critiques de Rembrandt, *E. Michel.* — Don Carlos dans la poésie et dans l'histoire, d'après une publication récente, *G. Valbert.*

Revue des Facultés catholiques d'Angers (Angers, chaussée Saint-Pierre, 4). — Décembre. — L'enseignement chrétien du droit, *A. Gavouyère.* — La question du latin, *V. Martin.* — Une chaire d'agriculture aux Facultés catholiques d'Angers, *A. Crosnier.* — Définitions et lois fondamentales de la chimie, *M. Couette.*

Revue du Midi (Nîmes, place de la cathédrale). — Octobre. — A M. Louis Baragnon, *A. Delacroix.* — Lettres intimes de Mgr Cohon, *P. Falgairolle.* — Un missionnaire au XIXe siècle (fin), *A. Ricard.* — Economist, *Couder.* — L'heure légale, *T. Bouzige.* — Les anges roses (suite), *P. Dax.*

Revue du monde catholique (Paris, rue des Saints-Pères, 76). — Décembre. — Un prétendu nouveau mysticisme, *Garilhe.* — L'enseignement catholique en Irlande, *Colelough.* — L'homme et la bête, *J. d'Estienne.* — Ce qui manque à la meilleure des républiques, *marquis de Moussac.* — Les questions historiques, *L. Marlet.* — A travers les Alpes autrichiennes, *G. Maury.* — Télégramme n° 36 (fin), *J.-T. Josépha.*

Revue ecclésiastique de Metz (Metz, rue d'Asfeld, 3). — Décembre. — Actes du Saint-Siège. — Les droits du curé sur l'administration des derniers sacrements, *F. E.* — A quelle heure peut-on anticiper matines? *J.-B. P.* — Les évêques de Metz du Xe au XIIIe siècle, *F. Chaussier.* — Le transformisme et la science, *E. Paulus.*

Revue française de l'étranger et des colonies (Paris, place d'Iéna, 1). — 1er décembre. — Les Russes à la recherche d'une mer ouverte : confins religieux de Saint-Boris et Saint-Trifon (avec cartes), *L. Wasa.* — Les Italiens en Abyssinie (avec carte) : le triangle italien. — Limites de l'Éthiopie. — Historique de l'intervention italienne. — Missions françaises en Abyssinie. — Mission Quinquandon, Soudan français (fin). — Haïti : comment les visées américaines ont échoué, *A. S.* — La population de Montréal, *E. Rameau de Saint-Père.* — Les Français à Madagascar.

Revue générale des sciences (Paris, rue Saint-André-des-Arts, 58). — 30 novembre. — L'induction magnétique et les phénomènes moléculaires, *J.-A. Ewing.* — L'expédition scientifique de « l'Albatros », *E.-L. Bouvier.* — Revue annuelle de médecine, *Dr E. de Lavarenne.*

Revue Philosophique (Paris, boulevard Saint-Germain, 108). — Décembre. — Un problème d'acoustique psychologique, *L. Dauriac.* — Les origines de notre structure intellectuelle et cérébrale : l'évolutionnisme, *A. Fouillée.* — Léonard de Vinci artiste et savant, *G. Séailles.* — Sur les dessins d'enfants, *J. Passy.* — Sur un cas d'inhibition psychique, *A. Binet.*

Revue Scientifique (Paris, boule-

vard Saint-Germain, 111). — 21 novembre. — La question du Touat, *X.* — Le transformisme dans le règne végétal, *Fauvelle.* — La division décimale du cercle, *Hatzfeld.* — Un nouveau jeu de cartes. — Causerie bibliographique.

28 novembre. — Faculté de médecine de Paris : Sydenham et son œuvre, *A. Laboulbène.* — Le vol des oiseaux, *V. Tatin.* — Le vol des oiseaux et la méthode chimique, *C. Richet.* — La ventilation par l'éclairage au gaz, *G. Petit.* — La sélection sexuelle chez l'homme, *Sicard.* — Causerie bibliographique.

5 décembre. — Les plantes utiles de l'avenir, *G.-L. Goodale.* — L'assainissement et la mise en culture de la Camargue, *Chambrelent.* — Sydenham et son œuvre, *A. Laboulbène.* — Le Congrès géologique international de Washington, *Boule.* — Les aliénés en Irlande, *Ch. Féré.*

12 décembre. — Dans cent ans, *C. Richet.* — Les mémoires inédits de Scheele, *Nordenskiold.* — L'exposition internationale d'électricité de Francfort-sur-le-Mein, *L. Montillot.* — Recherches embryogéniques sur les laticifères, *G. Chauveaud.* — La constitution des antiseptiques de la série aromatique.

Science catholique (Paris, rue de l'Abbaye, 13). — 15 novembre. — Peut-on reconnaître dans la théologie de l'ancienne Égypte des traces de la révélation primitive ? *F. Robiou.* — Saint Dominique, abbé de Silos, et un critique moderne, *M. Férotin, O. S. B.* — L'Encyclique *Rerum Novarum* et les principes de l'ordre économique (fin), *G. de Pascal, miss. apost.* — Études de théologie historique et critique. Tertullien selon M. Courdaveaux (fin), *F. Cabrol, O. S. B.* — Coup d'œil sur les Études coptes, *l'abbé V. E., prêtre de la Mission.*

Union économique (Paris, place du Palais-Royal, rue de Valois, 2). — Décembre. — Influence de la réforme des caisses d'épargne sur l'acclimatation du crédit populaire, *E. Rostand.* — Projet de loi sur le crédit agricole et populaire à présenter au Parlement au nom de la Société des agriculteurs de France. — Les opérations de la Banque populaire de Menton en 1890-91. — Chronique. — Causerie financière.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Catholic World (New-York). — Novembre. — Vie du P. Hecker (fin), *W. Elliott.* — Les Birmans et le bouddhisme, *Dom A. Amandoline.* — L'Université de Cambridge, *K. Tynan.* — La guerre de la science (fin), *A. F. Hewit.* — Leçons du recensement irlandais, *J. Mac Veagh.* — Saint Bernard. — L'âge du renne en France, *W. Seton.* — Histoire d'un converti.

Ciudad de Dios (Madrid, Pontejos, 8). — Novembre. — Conquête spirituelle de Mindanao, *T. Minguella de la Merced.* — Opuscules espagnols inédits de saint Thomas de Villeneuve. — Polémique littéraire, *C. Muiños Sáenz.* — Origines et influence du romantisme en musique, *E. de Uriarte.* — Catalogue d'écrivains augustiniens, *B. Moral.*

Civiltà Cattolica (Rome). — 21 novembre. — Le 2 octobre au jugement de M. Bonghi. — Les Hittîm ou Héthéens et leurs migrations. — La musique sacrée et les prescriptions ecclésiastiques. — Les victimes du divorce (récit). — Archéologie.

5 décembre. — D'une action politique des catholiques en Italie. — L'obole pour les pauvres religieuses d'Italie. — Le nouvel ouvrage d'Aristote sur la Constitution d'Athènes. —

Système physique de saint Thomas. — Les victimes du divorce (récit).

La Nigrizia (Vérone, collège des Missions africaines). — Novembre. — Notre école à Suakin. — Gesira. — Fables et contes du Soudan. — Un chemin de fer dans l'Asie centrale. — Horreurs dans l'Oubanghi. — Résultat final de la conférence internationale de Bruxelles pour la suppression de la traite des esclaves. — Un missionnaire trentin dans l'Afrique équatoriale (récit).

Monat-Rosen (Bâle, Société des étudiants suisses). — Novembre. — (En allemand): Légendes et croyances populaires dans l'Obwalden, *L. Stockmann*. — Histoire de l'abbaye bénédictine de Muri-Gries, *P. M. Kiem*. — Critique des travaux allemands présentés au concours, *J. Hürbin*. — (En français) : Le théâtre, école de parti, *Ch. Buet*. — En mer ! *A. C.* — Études de géologie biblique, *R. de Girard*. — De l'avenir des phtisiques.

Month (Londres, South street, 48). — Décembre. — La fête anglaise de la Conception de Notre-Dame, *H. Thurston*. — L'authenticité de la sainte Robe de Trèves. — L'Angleterre catholique dans les temps modernes. II, *J. Morris*. — L'ascension du Vésuve, *H.-P. Fitzgerald Marriott*. — L'âge des psaumes, *J. Mac Swiney*. — Euthanasia, *F.-E. Akehurst*. — Clément XI (fin), *J. Rickaby*.

Stimmen aus Maria-Laach (Fribourg-en-B.). — Novembre. — La philosophie du socialisme « scientifique » (fin), *H. Pesch*. — La querelle de Pierre Damien avec Hildebrand (fin), *O. Pfülf*. — D'où vient le nom « Amérique » (fin), *P. T.* — Le courant électrique allié avec la vapeur et le gaz à l'exposition de Francfort, *L. Dressel*. — Lady Georgiana Fullerton, *A. Baumgartner*.

LIVRES

ENVOYÉS A LA RÉDACTION DES *ÉTUDES*

20 *novembre* — 10 *décembre*.

N. B. — La simple annonce de ces ouvrages ne doit en aucune manière être considérée comme une recommandation : pour savoir notre avis sur chacun d'eux, il faut attendre qu'ils aient été analysés. Ils le seront dans la mesure que leur valeur, le but de la Revue et l'intérêt de nos lecteurs exigeront ou permettront.

THÉOLOGIE

QUESTIONS RELIGIEUSES

AUVRAY (l'abbé E.). — *Sancti Patris nostri* THEODORI *Studitis præpositi parva catechesis.* Textes grec et latin. In-4 de CXII-672 pages. Paris, Lecoffre, 1891.

BACUEZ (L.), prêtre de Saint-Sulpice. — *De l'intérêt et de l'usure au point de vue de la conscience.* Dissertation théologique. Brochure in-8 de VIII-124 pages. Paris, séminaire de Saint-Sulpice, 1891.

BAUNARD (Mgr). — *Le collège chrétien :* Instructions dominicales. T. II. In-12 de XI-562 pages. Paris, Poussielgue, 1892.

Bonté du Sacré Cœur de Jésus (la). Directoire dédié aux pèlerins de Paray-le-Monial et de Montmartre et à tous les amis du Sacré Cœur. Petit in-16 de XVI-254 pages. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1892.

BOUÉ (F.), S. J. — *Le Cœur agonisant de Jésus et le Cœur compatissant de Marie,* salut des mourants et consolation des affligés. Brochure in-32 de 80 pages. Abbeville, Paillard ; Paris, Vic et Amat. Prix : 30 cent. ; la douzaine : 3 francs ; les cinquante : 12 francs ; le cent : 23 francs.

BOUFFIER (G.), S. J. — *Les fêtes de la sainte Vierge et le premier samedi du mois.* In-18 de XV-474 pages. Avignon, Aubanel, 1891. Prix : 1 fr. 80.

BOURGOING (F.), supérieur général de l'Oratoire. — *Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur.* 3 vol. in-24 de XXIV-485, 512, 566 pages. Paris, Téqui, 1892.

BRULON (l'abbé). — *Une explication du catéchisme* accueillie et recommandée par Son Éminence Mgr le cardinal Langénieux, archevêque de Reims. 4 vol. in-18 de XI-525, 516, 457 et 370 pages. Paris, Téqui, 1891. Prix : 3 francs le volume.

Cornely (R.), S. J. — *Cursus Scripturæ sacræ.* Commentarius in S. Pauli epistolas ad Corinthios alteram et ad Galatas. In-8 de 619 p. Paris, Lethielleux, 1892.

Devoirs, consolations, espérances. Paroles de Jésus. In-24 de 75 p. Nice, imprim. du Patronage Saint-Pierre, 1891. Prix : 50 centimes.

Gaduel (abbé). — *Le livre du séminariste.* Deuxième édition revue et augmentée. In-32 de viii-378 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1891.

Gay (Mgr Ch.). — Extraits de ses œuvres. 5 vol. in-32. Paris, Leday, 1891. Prix : 1 franc le volume.

1° *De la chasteté* (192 pages) ;
2° *De la tentation* (235 pages) ;
3° *De la mortification* (248 pages) ;
4° *De la charité envers Dieu* (136 pages) ;
5° *De la charité fraternelle* (204 pages).

Nouveaux souhaits tirés des Lettres de saint Ignace, pour l'année 1892. Première année. Petite brochure in-32. Poitiers, Bonamy, 1891. Prix : 10 centimes.

Pensées choisies de l'abbé Henri Perreyve, extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par Mgr Perraud, évêque d'Autun. In-24 de ix-212 pages. Paris, Chapelliez, 1889.

Perreyve (l'abbé H.). — *Deux roses.* Souvenir de la villa Mattei à Rome. In-24 de 23 pages. Paris, Chapelliez, 1890.

Rochemure (H. de), S. J. — *Le XIXe siècle* (1789-1889). Justice et miséricorde de Dieu. In-16 de 166 pages. Avignon, Aubanel, 1891.

Tissot (J.), supérieur général des Missionnaires de Saint-François de Sales. — *L'art d'utiliser ses fautes*, d'après saint François de Sales. In-32 de xii-330 pages. Paris, Leday, 1892. Prix : 1 fr. 25.

PHILOSOPHIE

SCIENCES ET ARTS

Delory (abbé M.). — *La politique et ses principes.* In-8 de 500 pages. Paris, Charles, 1890. Prix : 5 francs.

Fichaux (chanoine). — *La crise économique de la famille ouvrière.* Moyens d'y obvier. Justice et charité. Rapport lu au Congrès catholique de Lille, le 20 novembre 1891. Brochure in-12 de 19 pages. Lille, impr. Ducoulombier, 1891.

Issaly (abbé). — *Optique géométrique.* Mémoire sur une surface d'ondes réfléchies corrélative de celle de Fresnel, et sur la double série des surfaces d'ondes moyennes dont elle est la limite. Brochure in-8 de 44 pages. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux.* T. II (4e série).

JOUVIN (L.).—*Le Pessimisme*. In-8 de 512 pages. Paris, Perrin, 1892.

MEURIN (Mgr L.), S. J. — *Ethics*. In-8 de III-196 pages. Port-Louis, Cooperative printing press, 1891.

MOREAU (H.). — *L'Amateur d'oiseaux de volière*. In-16 de 432 p. avec figures. Paris, Baillière, 1892. Prix : 5 francs.

OSTROGORSKI (M.). — *La Femme au point de vue du droit public*. Étude d'histoire et de législation comparée. In-8 de VIII-198 pages. Paris, Rousseau, 1892.

PIZZETTA (J.). — *Galerie des naturalistes*. Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours. In-8 de VII-396 pages. Paris, Hennuyer, 1891.

RAMBOSSON (J.).—*Les Astres*. In-4 de VIII-363 pages, illustré. Paris, Firmin-Didot, 1891.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE

QUESTIONS DU JOUR

ANDREI (A.). — *Les Étapes d'un touriste en France*. A travers la Corse. In-16 de 312 pages. Paris, Hennuyer, 1892.

Beaussier (*Etienne*), novice de la Compagnie de Jésus. Petit in-16 de II-58 pages. Paris, typ. Schneider.

BÉRARD DES GLAJEUX. — *Souvenirs d'un président d'assises* (1880-1890). Accusés et juges. Accusateurs et avocats. In-18 de IV-296 p. Paris, Plon, 1892. Prix : 3 fr. 50.

BOUCHER (J.-B.). — *Madame Acarie*. Avec un avant-propos par le P. OLLIVIER. In-16 de XVIII-335 pages. Paris, Roger et Chernoviz, 1892. Prix : 1 fr. 50.

BOURNAND (F.). — *Le Clergé pendant la guerre*. 1870-1871. In-8 de 367 pages. Paris, Tolra. Prix 3 fr. 50.

CASATI (G.). — *Dix années en Equatoria*. Retour avec Emin-Pacha. In-4 de XI-500 pages, illustré. Paris, Firmin-Didot, 1892.

DELOUME (A.). — *Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'empire*. Étude historique. Deuxième édition, corrigée et augmentée. In-8 de XI-351 pages. Paris, Thorin, 1892.

DUCHATEL (A.). — *Nos désastres*. Causes et responsabilités. In-12 de 376 pages. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Finck (*Christophe*), *décoré de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand de la main de Sa Sainteté Léon XIII*. Son retour de Rome. Ses funérailles. Brochure in-8 de 59 pages. Douai, imp. Dechristé, 1891.

GEVIN-CASSAL (Mme O.).—*Souvenirs du Sundgau*. Récits de la Haute Alsace. In-18 de X-318 pages. Paris, Lecène et Oudin, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Godefroy (F.). — *La Mission de Jeanne d'Arc*. In-8 de 410 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Édition spéciale pour les livres de prix : 6 francs.

Gouthe-Soulard (Mgr), archevêque d'Aix. — *Mon procès. Mes avocats*. In-12 de 288 pages. Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50. Se vend au profit de l'Asile des Petites Sœurs des pauvres d'Aix.

Guénin (E.). — *La Russie*. Histoire, géographie, littérature. In-12 de 351 pages. Paris, Savine, 1891. Prix 3 fr. 50.

Imbert de Saint-Amand. — *Les Femmes des Tuileries. Marie-Amélie et la cour de Palerme*. 1806-1814. In-12 de 255 pages. Paris, Dentu, 1891. Prix : 3 fr. 50,

Janssens (L.), O. S. B. — *Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans*. Notice biographique. In-8 de 235 pages. Paris et Lille, Desclée.

Lemer (J.). — *Balzac*. Sa vie. Son œuvre. In-12 de x-348 pages. Paris, Sauvaitre, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Ligneau (J. de). — *Juifs et Antisémites en Europe*. In-18 de viii-388 pages. Paris, Tolra. Prix : 3 fr. 50.

Mahé de la Bourdonnais. — *Mémoires historiques de B.-F. Mahé de la Bourdonnais*, gouverneur des îles de France et de la Réunion, recueillis et publiés par son petit-fils. Nouvelle édition. In-12 de xii-328 pages. Paris, Savine, 1892. Prix : 4 francs.

Mallat de Bassilan. — *L'Amérique inconnue*, d'après le journal de voyage de J. de Brettes. In-16 de 280 pages, illustré. Paris, Firmin-Didot, 1892.

Marmier (X.). — *En divers pays*. Préface de L. Nemours-Godré. In-4 de xii-304 pages, illustré. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Martin (l'abbé E.). — *L'Université de Pont-à-Mousson* (1572-1768). In-8 de xix-455 pages. Paris, Berger-Levrault, 1891.

Maurice (F.). — *La France agricole et agraire*. In-12 de 380 pages. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Meulen (M. de). — *La marine moderne*. In-4 de x-250 pages, illustré. Paris, Firmin-Didot, 1892.

Ory (J.-M.), Congr. J. et M. — *Les origines de Notre-Dame de Charité*. Son histoire depuis sa fondation jusqu'à la Révolution. In-8 de 621 pages. Paris, Delhomme et Briguet, 1891. Prix, franco : 6 francs.

Pastor (L.). — *Geschichte der Pæpste seit dem Ausgang des Mittelalters*. 2e édition, augmentée. Tome I. In-8 de lii-771 pages. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891. Prix : 10 mark.

Perboyre (le bienheureux J.-G.), modèle de dévotion au divin Sauveur. In-32 de 81 pages. Paris, Leday, 1891. Prix, franco : 30 cent.

Philpin de Rivière, prêtre de l'Oratoire de Londres. — *Vie de Mgr de Forbin-Janson*. In-18 de xi-527 pages. Paris, Leday, 1892. Prix, franco : 3 fr. 75.

Radiot (P.). — *Le Transsaharien transatlantique.* Brochure in-8 de 8 pages, avec une carte. Paris, Leroux, 1891.

Reinach (S.). — *Chroniques d'Orient.* Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique, de 1883 à 1890. In-8 de xv-786 p. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Rousiers (P. de). — *La vie américaine.* Un fort volume in-4 de 698 pages, illustré d'une héliogravure et de 320 reproductions sur cuivre. Paris, Firmin-Didot, 1892. Prix : 30 francs.

Sommervogel (C.), S. J. — *A la mémoire du R. P. Joseph Félix, de la Compagnie de Jésus.* Bibliographie de ses œuvres. Article extrait de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* tome III, en voie de publication. Bruxelles, Polleunis, 1891.

Teste (L.). — *Les monarchistes sous la troisième république.* In-16 de 251 pages. Paris, Rousseau, 1891.

Woeste (C.). — *La neutralité belge.* La Belgique et la France. Brochure in-8 de 85 pages. Bruxelles, Société belge de librairie; Paris, Savine, 1891.

Wyzewa (T. de). — *Le mouvement socialiste en Europe.* Les hommes et les idées. In-18 de 283 pages. Paris, Perrin, 1892.

Zeller (J.). — *Entretiens sur l'histoire du moyen âge.* Deuxième partie. II. In-12 de 279 pages. Paris, Perrin, 1892. Prix : 3 fr. 50.

LITTÉRATURE

ROMANS

Aylicson. — *Jeunes filles.* Rêveuse. Erreur. La vocation de Philomène. In-8 de 282 pages, illustré. Paris, Paul Delarue. Prix : 5 francs.

Brossard (J.). — *Rapina seu raporum encomium, auctore Claudio* Bigotherio *segusiano, poeta rapicio.* Édition nouvelle avec introduction, arguments et notes. In-8 de 159 pages. Bourg-en-Bresse, 1891.

Bujadoux (l'abbé J.) et Benne (l'abbé E.). — *Recueil de narrations françaises* empruntées aux écrivains du dix-neuvième siècle et accompagnées de canevas. Livre du maître. In-16 de iii-208 pages. Paris, Poussielgue, 1891.

Cherville (marquis G. de). — *Les contes de ma campagne.* In-4 de 324 pages, illustré. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Delaporte (V.), S. J. — *Le baptistère de la France.* Un acte en vers. In-18 de 36 pages. Paris, Retaux, 1892.

E.... (comtesse H. d'). — *Perdue dans la forêt.* In-12 de 287 p. Paris, Melet. Prix : 2 fr. 25.

Eudel du Gord. — *Souvenirs d'enfance et de collège.* In-8 de 223 p. illustré. Paris, Firmin-Didot, 1891.

Goulin (L.). — *Mavra.* Une heureuse erreur judiciaire. Histoire russe. In-12 de 537 pages. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Janssens (L.), O. S. B. — *La grève.* Drame en un acte et en vers. In-16 de 29 pages. Lille, Desclée, 1891.

L'Académie française au dix-neuvième siècle et la foi chrétienne. In-8 de 264 pages. Paris, Delhomme et Briguet. Prix : 3 fr. 50.

Lebarq (l'abbé J.). — *Œuvres oratoires de Bossuet.* Édition critique complète. Tome troisième (1659-1661). In-8 de II-783 pages. Paris et Lille, Desclée, 1891.

Lieskoff (N.). — *Le voyageur enchanté.* Traduit du russe par V. Derély. In-12 de 353 pages. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Meurin (Mgr L.), S. J. — *Select writings of the Most Reverend Dr. Leo Meurin, S. J.*, with a biographical sketch of his life, by P. A. Colaço. In-8 de XIII-626 pages. Bombay, Examiner press, 1891.

Marie (A.). — *Le Galon.* Jean-Marie Kerdern. In-12 de 328 pages. Paris, May et Motteroz, 1891. Prix : 3 fr. 50.

Servières (G.). — *L'action et le rêve.* In-12 de 283 pages. Paris, Savine, 1892. Prix : 3 fr. 50.

Vessiot (A.). — *Contes à mes petits amis.* In-12 de 242 pages. Nombreuses illustrations. Paris, Lecène, Oudin et Cᵉ, 1892. Prix : 2 francs.

Vernier (D.), S. J. — *Grammaire arabe composée d'après les sources primitives.* Tome premier. In-8 de IV-587 pages. Beyrouth, Imprim. catholique, S. J., 1891. Prix des 2 vol. pris ensemble : 20 francs ; affranch. : 2 fr. 60. (Le second volume paraîtra dans le courant de l'année 1892.)

Youssouf (R.). — *Dictionnaire Turc-Français* en caractères latins et turcs, à la portée de tout le monde. 2 vol. in-16 de 1336 pages. Constantinople, impr. Eb-uz-Zia, 1888. Prix : 10 fr. 60.

Almanach-Kneipp pour l'année 1892. Brochure in-18, illustrée, de 168 pages. Paris, Lethielleux. Prix : 70 centimes ; franco : 80 centimes.

Le 31 décembre 1891.

Le gérant : C. GIVELET.

Imp. D. Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

TABLES

DE LA BIBLIOGRAPHIE DES *ÉTUDES*

POUR L'ANNÉE 1891

Ces *Tables* indiquent l'auteur et la matière de tous les ouvrages analysés ou fréquemment cités dans les *Études* de 1891 (tomes LII, LIII et LIV) avec leur *Partie bibliographique* (supplément aux tomes LII-LIV).

Dans ces tables le dernier chiffre indique la page. Les chiffres romains (LII, LIII, LIV) indiquent le volume des *Études*, et la lettre S indique le supplément (*Partie bibliographique*).

I. — AUTEURS

A

ADENIS (J.) : De Marseille à Menton. — *Et. Cornut.* — S. 704.

ABÉLARD : Tractatus de unitate et trinitate divina (découvert et publié par le Dr R. Stœlzle). — *J. van den Gheyn.* — S. 300.

ADIGARD (S.), S. J. : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.

AIGUEPERSE (Math.) : La Fresnaie. — *A. Lefèvre.* — S. 422.

ALBERT (M.) : La Littérature française. — *Et. Cornut.* — S. 863.

ALBINI-CROSTA (Mme M.) : Paix. — *Et. Cornut.* — S. 880.

ALCAN (Eug.) : Les grands dévouements et l'impôt du sang. — *A. Lefèvre.* — S. 224.

ALLARD (P.) : La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Église. — *A. Maignan.* — S. 528.

AMBERT (général) : Le chemin de Damas. — *A. Lefèvre.* — S. 870.

ANGOT (abbé A.) : L'instruction populaire dans le département de la Mayenne avant 1790. — *J. Burnichon.* — S. 454.

ANSAULT (abbé) : Mémoire sur le culte de la croix avant Jésus-Christ. — *A. Piffard.* — S. 368.

ANTHOINE (E.), SCHRADER (F.), PRUDENT (F.) : Atlas de géographie moderne. — *J. Brucker.* — LIII. 159.

ANTIOCHE (comte d') : Changarnier. — *G. Gandy.* — S. 694.

ANTONINI (P.) : Au pays d'Annam. — *A.-A. Fauvel.* — S. 40.

APPERT (C.) : La chanson des très humbles et très hauts faits de saint Martin. — *V. Delaporte.* — S. 711.

Ardant (G.) : Papes et paysans. — *A. Boué.* — S. 518.
Ardouin-Dumazet : Les grandes manœuvres de l'Est, en 1891. — *A. B.* — S. 861.
Arnoulin (L.) : Les aventures d'Yvonik Kergoal. — *A. Lefèvre.* — S. 279.
Aubineau (Léon) : Gens d'église. — *V. Delaporte.* — liii. 155.
Aubry (J.-B.), miss. ap. : Les Chinois chez eux. — *A.-A. Fauvel.* — S. 328.
Auburtin (F.) : F. le Play. Économie sociale. — *Et. Cornut.* — S. 522.
Audisio (G.) : Histoire civile et religieuse des Papes, de Constantin à Charlemagne (trad. par le chan. Labis et annotée par le chan. Delvigne). — *P. Mury.* — S. 27.
Aylicson (A.) : Jeunes filles. — *Et. Cornut.* — S. 880.

B

Babeau (A.) : La vie militaire sous l'ancien régime. — *Et. Cornut.* — S. 182.
Bachot (G.) et Hamon (A.) : La France politique et sociale. — *Et. Cornut.* — S. 633.
Backer (de), Carayon, Sommervogel (C.), S. J. : Bibliothèque de la Compagnie de Jésus : Bibliographie. Histoire. T. II. (Boulanger-Desideri.) — *H. Chérot.* — liv. 511.
Badaud (U. N.) : Coup d'œil sur les thaumaturges et mediums du dix-neuvième siècle. — Dr *Surbled.* — S. 754.
Bailleux (abbé L.) et Martin (abbé V.) : L'histoire sainte enseignée aux enfants. — *V. Delaporte.* — S. 385.
Balan (abbé Sylv.) : Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique. — *J. Marquais.* — liii. 377.
Bargilliat (M.) : Prælectiones juris canonici. — *J. Besson.* — S. 151.
Barillot (E.) : Manuel de l'analyse des vins. — *J. P.* — S. 26.
Barine (Arvède) : Bernardin de Saint-Pierre. — *Et. Cornut.* — S. 640.
Barrett-Browning (Elis.) : Aurora Leigh. — *E. Pujo.* — S. 49.
Barrou (L.) : La raison et la foi. — *L. Roure.* — S. 594.
Barttelot (major) : Journal et correspondance; publiés par W. G. Barttelot. — *J. Brucker.* — S. 254.
Bastin (J.) : Étude sur les principaux adverbes. — *P.-C. Huby.* — S. 791.
Baudot (V.), S. J. : Les îles de marbre, excursion dans la mer Egée. *A. Fréry.* — S. 414.
Baudrillart (A.) : Philippe V et la cour de France. — *H. Chérot.* — S. 530.
Baudry de Saunier : Histoire générale de la vélocipédie. — *A. Lefèvre.* — S. 677.

Bazin (abbé) : Vie de Mgr Maret, son temps et ses œuvres. — *L. S.* — S. 172.

Bazin (R.) : A l'aventure, croquis italiens. — *Et. Cornut.* — S. 39.

Beauchet-Filleau (H. et P.) : Clergé du Poitou en 1789; procès-verbaux, cahier des doléances et noms de tous les signataires. — *H. Chérot.* — S. 34.

Beaucourt (G. du Fresne de) : Histoire de Charles VII (tomes I-V). — *G. Gandy.* — S. 246.

Beauregard (J. de) : Le circulaire 94 : de Paris à Vienne par Oberammergau. — *E. Pujo.* — S. 327.

Beaurepaire (Lieut.-colonel de) : Jérôme le Trompette. — *E. Vangeon.* — S. 797.

Bebel (Auguste), député au Reichstag : La femme dans le passé, le présent et l'avenir. — *Et. Cornut.* — liv. 667.

Bécel (Mgr) : Souvenir du pèlerinage de Sainte-Anne. — *A. Courat.* — S. 740.

Beissel (Et.), S. J. : Geschichte des hl. Rockes. — *J. Brucker.* — S. 103.

Belhache (E.) : Les forces immatérielles. La pensée et le principe pensant. — *C. Delmas.* — S. 451.

Bellamy (abbé) : La vie surnaturelle considérée dans son principe. — *J. Auriault.* — S. 659.

Beller (abbé J.) : Le bienheureux Guerric, disciple de saint Bernard et second abbé du monastère d'Igny, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Reims. — *J. D.* — S. 28.

Bellet (Mgr Ch.) : Vie du vénérable serviteur de Dieu François-Régis Clet, prêtre de la mission et martyr. — *H. Chérot.* — S. 107.

Bénard (abbé) : Le Christ et les gouvernements modernes. — *E. Pujo.* — S. 609.

Bénédictine (Une) du Saint-Sacrement : Poème de saint Benoît. — *V. Delaporte.* — S. 711.

Benoit (Dom P.) : Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude. — *H. Chérot.* — S. 169.

Berengier (Dom Ph.), O. S. B. : Notice sur Mgr Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles (1755-1792). — *H. Chérot.* — S. 689.

Bergerat (Em.) : La chasse au mouflon, ou petit voyage philosophique en Corse. — *A. Lefèvre.* — S. 279.

Bernet-Rollande (L.) : Saint Amable, sa vie, son église, son culte. — *J. Le Génissel.* — S. 390.

Bersange (abbé) : Mme du Bourg, fondatrice des Sœurs du Sauveur. — *L. Boutié.* — S. 190.

Berthé (abbé) et Canda (G.) : Éléments de géographie générale. — *J. Brucker.* — S. 321.

Bertrand (J.) : Blaise Pascal. — *H. Chérot.* — lii. 177.

Besancenet (A. de) : Voyage circulaire à travers la France. — *A. Courat.* — S. 411.

Besson (E.) : Leçons d'anatomie et de physiologie animales. — *Et. Cornut.* — S. 672.

Bidart : L'éducation par la poésie; répertoire des poèmes populaires du dix-neuvième siècle. — *Et. Cornut.* — S. 268.

Bigandet (Mgr) : La mission de Birmanie (trad. par A. Launay). — *A. Courat.* — S. 104.

Bigot (Ch.) : Lectures choisies de français moderne. — *Et. Cornut.* — S. 268.

Biré (A.) : Étude sur la condition juridique des églises, temples, pres bytères. — *F. Butel.* — S. 83.

Biré (E.) : Victor Hugo après 1830. — *V. Delaporte.* — LIII. 681.

Blampignon (Mgr E.-A.) : Parfums de première communion. — *Et. Cornut.* — S. 301.

» Massillon; supplément à son histoire. — *H. Chérot.* — S. 421.

Blanc-Saint-Hilaire : Les Euskariens ou Basques, le Sobrarbe et la Navarre. — *P. Poydenot.* — S. 683.

Bleau (abbé A.) : Leçons de catéchisme. — *A. Courat.* — S. 737.

Bliard (P.-P.), S. J. : Mémoires (les) de Saint-Simon et le P. Le Tellier, confesseur de Louis XIV. — *J. Brucker.* — LII. 335.

Blocqueville (marquise de) : A travers l'invisible. — *Et. Cornut.* — S. 274.

Bocher (A.) : La France dans l'avenir. — *P. F.* — S. 262.

Boissard (Henri) : Théophile Foisset. — *R. de Scorraille.* — LII. 685.

Boissière (de la) : Mes crimes, mes prisons. — *A. Lefèvre.* — S. 335.

Boitel (A.) : Agriculture générale. — *Ét. Cornut.* — S. 675.

Bolo (abbé H.) : Les dernières étapes de la vie chrétienne. — *P. Motte.* — S. 75.

» Du mariage au divorce. — *J. Burnichon.* — S. 218.

» Le lendemain de la vie. — *P. Bouvier.* — S. 817.

Bonnaffé (E.) : Les amateurs de l'ancienne France : le surintendant Fouquet. — *H. Chérot.* — LII. 55.

Bonnal de Ganges : Origines de la revanche prussienne. — *A. Courat.* — S. 698.

Bonnefon (J. de) : La politique d'un saint. — *A. des Grées.* — S. 705.

Bonnefont (P.) : La chasse anecdotique. — *A. Lefèvre.* — S. 422.

Bonnejoy (Dr) : Le végétarisme et le régime végétarien rationnel. — *Dr Surbled.* — S. 670.

Bonnel (abbé S.) : Les 332 victimes de la Commission populaire d'Orange en 1794. — *E. Rivière.* — S. 630.

Bonnier (G.) : Cours complet d'histoire naturelle. — *Et. Cornut.* — S. 673.

Bosco (Dom) : Histoire ecclésiastique à l'usage de la jeunesse. — *A. Villerais.* — S. 386.

Bossert (A.) : Histoire abrégée de la Littérature allemande. — *Et. Cornut.* — S. 638.

Bosviel et Louchet : Consultation. — *L. Durand.* — LII. 90.

Bottalla (P.-P.), S. J. : Storia della Vita e della Dottrina del grande Apostolo S. Paolo. — *A. Piffard.* — S. 657.

Bouard (baronne de) : Frère Ange. — *A. Lefèvre.* — S. 877.

Bouchard (Dom J.), O. S. B. : Vie du R. P. Muard, fondateur des Pères de Pontigny et du monastère des Bénédictins de la Pierre-Qui-Vire. — *H. Chérot.* — S. 31.

Bouchard (L.) : Système financier de l'ancienne monarchie. — *Le Fourdray.* — S. 839.

Boucher (L.) : Histoire de la littérature anglaise. — *G. de Lautrec.* — S. 122.

Bouisson (abbé E.) : Les trois ermites : légende. — *A. Villerais.* — S. 278.

Boulay de la Meurthe : Documents sur la négociation du Concordat. — *G. Desjardins.* — LIV. 321.

Bourdon (Mme) : Chrétiennes de nos jours. — *Et. Cornut.* — S. 880.

Bourget (P.) : Physiologie de l'amour moderne. — *Et. Cornut.* — LII. 339.

Bourgoing (R. P. Fr.), de l'Orat. : Méditations sur les Litanies de Jésus et de la sainte Vierge. — *H. Chérot.* — S. 154.

» Méditations sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur. — *H. Chérot.* — S. 819.

Bournand (F.) : Les Sœurs des hôpitaux. — *E. Pujo.* — S. 261.

» Histoire de l'art chrétien, des origines à nos jours. — *Ch. Clair.* — S. 758.

Bourneville (Dr) : L'année médicale. — *Dr Surbled.* — S. 602.

Bowes (J.-L.) : Japanese pottery. — *A.-A. Fauvel.* — S. 313.

Boylesve (M. de) : L'Esprit-Saint. — *V. Delaporte.* — S. 71.

Branchereau (abbé L.) : Méditations à l'usage des élèves des grands séminaires et des prêtres. — *P. B.* — S. 15.

Brettes (abbé F.) : Nos maîtres : conférences sur la vie sociale. — *E. Pujo.* — S. 11.

Brinquant (abbé J.-F.) : La fête oculaire dans le ciel. — *L. Roure.* — LII. 325.

Brisay (H. de) et Laumonier (D.) : Le secret de l'abbé Fauvel. — *A. Courat.* — S. 562.

Broise (R. de la), S. J. : Mamerti Claudiani vita, ejusque doctrina de anima hominis. — *J. Pacheu.* — S. 306.

» Bossuet et la Bible. — *R.-M. de Bagneaux.* — LIII. 157.

Brucker (P.-P.), S. J. : Notes pour le baccalauréat. — *Et. Cornut.* — S. 792.

Brunet (Ch.) : Conséquences juridiques de l'annexion de la Savoie et de Nice à la France. — *F. Butel.* — S. 83.

Brunet (G.) : Études sur la reliure des livres et sur les collections de bibliophiles célèbres. — *H. Chérot.* — S. 166.
Brunetière (F.) : A propos des « Provinciales » (*Revue bleue*, 25 octobre 1890). — *H. Chérot.* — lii. 177.
Buet (Ch.). : J. Barbey d'Aurevilly. — *Et. Cornut.* — S. 421.
Bulsano (R^mi P. Alberti a) : Compendium Theologiæ fundamentalis. — *L. Roure.* — liv. 162.

C

Cahen (Albert) : Morceaux choisis des auteurs français. — *Et. Cornut.* — S. 638.
Caloen (P. Dom G. van), O. S. B. : Dom Maur Wolter et les origines de la Congrégation bénédictine de Beuvron. — *H. Chérot.* — S. 542.
Calpin, S. J. : Vie de saint Louis de Gonzague, traduite de l'italien du P. Cépari. — *H. Chérot.* — S. 476.
Camfranc (M. du) : Obéissance. — *A. Lefèvre.* — S. 422.
Camp (M. du) : Théophile Gautier. — *Et. Cornut.* — S. 47.
Cano (Melchior), O. P. : Opera, cura M. Cucchi. — *D. G.* — S. 217.
Carayon, de Backer, C. Sommervogel, S. J. : Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. T. II. (Boulanger-Desideri). — *H. Chérot.* — liv. 511.
Carlier (Auguste) : La République américaine. — *J. Burnichon.* — liii. 710.
Carot (H.) : En vacances. — *A. Lefèvre.* — S. 877.
Carteron (R.) : Souvenirs de la campagne du Tonkin. — *E. Soullier.* — S. 407.
Cazier (J.) : Poésies eucharistiques. — *V. Delaporte.* — S. 199.
Casse (baron du) : Souvenirs d'un aide de camp du roi Jérôme. — *A. Lefèvre.* — S. 35.
Castanet (abbé F.) : Beautés célestes de la bienheureuse Vierge Marie. — *Et. Cornut.* — S. 508.
Caubert (L.) : Souvenirs chinois. — *A.-A. Fauvel.* — S. 328.
Cavagnis (Mgr Félix) : Notions de droit public naturel et ecclésiastique. — *J. Besson.* — liii. 541.
Cavaignac (G.) : La Formation de la Prusse contemporaine. — *M. P.* — S. 622.
Cédoz (l'abbé F.-M.-Th.) : Un couvent de religieuses anglaises à Paris. — *V. Mercier.* — S. 607.
Cervos (F.), S. J. : Breve noticia del Instituto de la Compañia de Jesús. — *R. de S.* — S. 222.
Chabannes (comtesse A. de) : Sainte Philomène, vierge et martyre. — *E. Pujo.* — S. 476.
Chamard (Dom), O. S. B. : La Révolution, le Concordat et la Liberté religieuse. — *L. S.* — S. 9.

CHAMBORANT DE PÉRISSAT (baron de) : Lamartine inconnu. — *V. Delaporte.* — LIII. 681.
CHANDLER ROBERTS-AUSTEN (W.) : Les alliages (trad. par G. Richard.) — *C. S.* — S. 24.
CHANONIE (Ch. de la) : Mémoires politiques et militaires du général Tercier. — *L. Boutié.* — LIII. 724.
CHAPPUIS (G.) et BERGET (A.) : Leçons de physique générale. — *M. Couette.* — S. 465.
CHARAUX (Cl.-Ch.) : La Cité chrétienne ; dialogues et récits. — *L. Decoster.* — S. 12.
CHARDON (abbé G.) : Imitation des Anges. — *A. Courat.* — S. 510.
CHAUGY (Mère Fr. Mad. de) : Vie de la bienheureuse Mère Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal. — *Et. Cornut.* — S. 274.
CHAUMONT (abbé A.) : Louis XI à Péronne. — *H. Chérot.* — S. 710.
CHIRAC (Aug.) : Où est l'argent? — *A. Lefèvre.* — S. 42.
CINQ-ÉTOILES : Les drames de la mer. — *A. Lefèvre.* — S. 422.
CLAIR (Ch.), S. J. : La vie de saint Ignace de Loyola. — *Et. Cornut.* — LII. 163.
» La vie de saint Louis de Gonzague. — *H. Chérot.* — LII. 680.
» Marie-Julie Stiénon du Pré. — *J.-F. Alric.* — S. 544.
COCHARD (abbé) : Existe-t-il des reliques de Jeanne d'Arc ? — *J.-B.-J. Ayroles.* — S. 614.
COCHEM (M. de), O. M. : La sainte Messe. — *A. Courat.* — S. 510.
COMBEROUSSE (F. de) : Député ! — *A. Courat.* — S. 488.
COMBES DE LESTRADE (vicomte) : Seul de son siècle. — *A. Boué.* — S. 518.
CONSTANTIN (vicomte de) : L'archimandrite Païsi et l'ataman Achinoff. — *E. Pujo.* — S. 407.
CONTA (B.) : Les fondements de la métaphysique (trad. du roumain par D. Tescanu). — *H. Despont.* — S. 16.
CORNUT (Et.), S. J. : Louis Veuillot. — *V. Delaporte.* — LIII. 358.
COSTA DE BEAUREGARD (Mme la comtesse) : Méditations pour le temps de l'Avent. — *A. Villerais.* — S. 661.
COSTE (Ad.) : La richesse et le bonheur. — *E. Secré.* — S. 382.
COULON (Henri) : Le divorce et la séparation de corps. — *E. Boulangé.* — LII. 152.
COUPIN (V.) et RENOUF (A.) : En famille. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
COURTOIS (Dr E.) : Le Tonkin français contemporain. — *E. Soullier.* — S. 697.
COURTOIS, S. J. : Elementos de grammatica Tetense. — *J. Torrend.* — S. 414.
COUVREUR (S.), S. J. : Dictionnaire chinois-français. — *A.-A. Fauvel.* — S. 44.
COZON (A.), S. M. : L'exercice de la présence de Dieu. — *P.-C. Huby.* — S. 738.

CRAWFORD (F. M.) : Greifenstein. — *J.-F. Alric.* — S. 565.
» Saracinesca. — *J.-F. Alric.* — S. 565.
» Le crucifix de Marzio. — *J.-F. Alric.* — S. 565.
CROISET, S. J. : Saint Louis de Gonzague, parfait modèle de la jeunesse chrétienne. — *H. Chérot.* — S. 477.
CROLET (abbé L.) : Doctrine philosophique de saint Thomas d'Aquin (résumée d'après le Dr Stœckl). — *H. Despont.* — S. 16.
CRUCHET (abbé) : Histoire de la sainte Bible. — *A. Lefèvre.* — S. 876.
CUCHEVAL-CLARIGNY : Les finances de la France, de 1871 à 1891. — *Le Fourdray.* — S. 403.
CURLEY (F. de), S. J. : Celui qui est; essai. — *J. Pra.* — S. 361.

D

DALLOIS (J.) : Études morales et littéraires à propos de Byron, recueillies par l'abbé A. Rosne. — *A. Boué.* — S. 126.
DARGÈNE (J.) : Sous la Croix du Sud. Roman de la Calédonie. — *J.-F. Alric.* — S. 343.
DECORSANT (L.) : Le socialisme, voilà l'ennemi! — *E. Pujo.* — S. 225.
DÉCROUILLE (abbé R.) : Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour. — *Et. Cornut.* — S. 447.
DELABORDE (comte H.) : L'Académie des Beaux-Arts, depuis la fondation de l'Institut de France. — *H. Chérot.* — S. 825.
DELALAIN (P.) : Étude sur le libraire parisien du treizième au quinzième siècle. — *H. Chérot.* — S. 687.
» Notice sur Galliot du Pré. — *H. Chérot.* — S. 828.
DELAPORTE (V.), S. J. : De historia Galliæ publica, privata, litteraria, regnante Ludovico XIV, latinis versibus a jesuitis Gallis conscripta. — *H. Chérot.* — S. 420.
» Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV. — *H. Chérot.* — LIII. 721.
DELASSUS (abbé A.) : Philippe-Auguste et la bataille de Bouvines. — *H. Dartois.* — S. 395.
DELATTRE (A. G.), S. J. : L'assyriologie depuis onze ans. — *L. Méchineau.* — S. 678.
DELAUNAY DU DÉZEN : L'oncle Kasper. — *A. Lefèvre.* — S. 345.
DELBOS (Léon) : Pauvre humanité. — *E. Pujo.* — S. 618.
DELORME (A.) : Journal d'un sous-officier. 1870. — *J. de Fontenay.* — S. 847.
DEMANTE (H.), S. J. : La femme forte et l'état religieux. — *F. P.* — S. 14.
DEPEYRE (Gabriel) : Les ducs de Montpensier. — *H. Chérot.* — S. 631.
DEPORTER (commandant V.) : Extrême Sud de l'Algérie, à propos du transsaharien. — *J. Burnichon.* — S. 323.
» La question du Touat, Sahara algérien. — *H. L.* — S. 854.

Desportes (abbé H.) : Tué par les Juifs. — *Et. Cornut.* — S. 264.
» Le Juif franc-maçon. — *Et. Cornut.* — S. 264.
Dessailly (abbé) : Le Christ eucharistique. — *P. Bouvier.* — S. 817.
Didierjean, S. J. : Jeunes chrétiens de notre temps. — *H. Chérot.* — S. 773.
Dienne (comte de) : Histoire du desséchement des lacs et marais en France, avant 1789. — *X. de R.* — S. 249.
Dive (E. de la) : Louis XVII, drame. — *V. Delaporte.* — S. 416.
Dombre (R.) : Une pupille gênante. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
» La maison sans fenêtres. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
» Doctoresse. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
Domenge (P.) : La mission de Vizagapatam. — *E. Pujo.* — S. 634.
Doreau (Dom V.-M.) : Origine du schisme d'Angleterre. Henri VIII et les martyrs de la Chartreuse de Londres. — *H. Chérot.* — S. 97.
Douillet (abbé) : Les gloires de Corbie. — *P. Brucker.* — S. 101.
Drault (J.) et **Clermont** (J.) : Fricotard et Chapuzot, drame. — *J. D.* — S. 131.
Dreves (P.) : Analecta hymnica medii ævi. — *E. Rivière.* — liv. 331.
Drincourt (E.) : Traité de Physique. — *J. de Joannis.* — S. 757.
Drumont (E.) : Testament d'un antisémite. — *Et. Cornut.* — S. 161.
Dubarry (A.) : La belle-sœur d'un pape. Vie de donna Olimpia. — *H. Chérot.* — S. 171.
Dubois (abbé) : Rochefort et les pontons de l'île d'Aix. — *Cap. Blanc.* — S. 112.
Dubois (M.) : Précis de la Géographie économique des cinq parties du monde. — *J. Burnichon.* — S. 410.
Duchesne (abbé L.) : Les anciens catalogues épiscopaux de la province de Tours. — *E. Rivière.* — S. 468.
» Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux dans l'ancienne Gaule. — *E. Rivière.* — S. 468.
Duclaux (E.) : Cours de physique et de météorologie. — *E. Villaume.* — liii. 719.
Duflot (abbé L.) : Jeanne Biscot, fondatrice de la maison de Sainte-Agnès, d'Arras. — *A. H.* — S. 191.
Dumas (abbé F.) : Hermann et les Hohenzollern. — *P. Mury.* — S. 551.
Duplessy (E.) et **Trochon** (C.) : La sainte Bible, avec commentaires, tables. — *J. Brucker.* — S. 65.
Dupont (abbé) : Cours de géographie. — *H. Chérot.* — S. 692.
Dupuis (E.) : Au temps de Guillaume Tell. — *A. Lefèvre.* — S. 279.

E

Eméric (comte) : Problèmes de sentiment. — *A. des Grées.* — S. 197.
Encausse (G.) : Essai de physiologie synthétique. — *Dr Surbled.* — S. 91.

Estaunié (E.) : Bonne Dame. — *A. Lefèvre.* — S. 871.
Éthampes (G. d') : Les voisins de campagne. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
Étienne (abbé F.) : Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application. — *E. Soullier.* — S. 593.

F

Fabre (Ferdinand) : L'abbé Roitelet. — *Et. Cornut.* — lii. 339.
Fabre d'Envieu (abbé J.) : Le livre du prophète Daniel : Tome II. — *J. Brucker.* — liii. 133.
Faucon (M.) : Italie. — *V. Delaporte.* — S. 711.
Feige (l'abbé H.) : Vie de saint Jean de la Croix. — *Alex. Courat.* — S. 635.
Félix (J.), S. J. : Le prodigue et les prodigues (6e retraite). — *C. B.* — S. 77.
» La confession. — *A. Villerais.* — S. 661.
Fénelon : Éducation des filles (introd. de M. Gréard). — *Et. Cornut.* — S. 268.
Ferret (abbé) : La cause de l'hypnotisme. — *Dr Surbled.* — S. 666.
Fesch (l'abbé P.) : Au séminaire. — *A. des Grées.* — S. 705.
Féval (P.), fils. : La trombe de fer. — *A. Lefèvre.* — S. 279.
Fèvre (Mgr) : L'Encyclique « Libertas » et les principes de 89. — *L. Boussac.* — S. 149.
Fidus : Le Prince Impérial (journal de Fidus, IV). — *A. Lefèvre.* — S. 35.
Fillion (L.-Cl.) : La sainte Bible (t. II et III). — *J. Brucker.* — S. 66.
» Biblia sacra juxta Vulgatæ exemplaria. — *E. Rivière.* — S. 71.
Flèche (abbé) : Petite géographie méthodique de la France. — *V. Delaporte.* — S. 712.
Floridian : Les coulisses du Panama. — *A. Lefèvre.* — S. 335.
Foley (Ch.) : Bonheur conquis. — *A. Lefèvre.* — S. 793.
Fonsegrive (G.-L.) : Éléments de philosophie. — *Th. de Régnon.* — lii. 675.
Fontaine (J.), S. J. : Le Nouveau Testament et les origines du christianisme. — *J. Auriault.* — lii. 323.
Fore-Fauré : Face aux juifs. — *Et. Cornut.* — S. 264.
Foucault de Mondion : La Belgique livrée à l'Allemagne. 1886-1891. *Al. Courat.* — S. 698.
Fournel (V.) : L'événement de Varennes. — *E. D.* — S. 184.
Fourniels (R. des). : Vie de Jean-Baptiste Laroudie. — *P. Mury.* — S. 546.
Fournier (P.) : Le royaume d'Arles et de Vienne. 1138-1378. — *H. Chérot.* — S. 394.
France (abbé) : Kerduel, ou les missionnaires du dix-septième siècle au pays de Lannion. — *A. Courat.* — S. 105.

Franchi (A.) : Ultima critica di Ausonio Franchi. — *L. Boussac.* — S. 516.

Franclieu (A.-M. de) : Les martyrs de l'Église de Grenoble. — *E. Pujo.* — S. 634.

Franco (S.) : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.

Francotte (Dr X.) : L'anthropologie criminelle. — *Dr Surbled.* — S. 752.

Froment (F.), S. J. : La véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ. — *Et. Cornut.* — S. 508.

Frontera (G.) : Étude sur les arguments de Zénon d'Elée, contre le mouvement. — *J. de Joannis.* — S. 740.

G

Gabillard (P.) : Élévations poétiques. — *V. Delaporte.* — S. 711.

Gabourd : Louis XIV et son temps. — *A. Lefèvre.* — S. 878.

Gagnol (abbé) : Cours d'histoire. — *H. Chérot.* — S. 692.

Galbert de Bruges : Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre. — *H. Chérot.* — S. 689.

Garcin (F.) : Au Tonkin. Un an chez les Muongs. — *E. Soullier.* — S. 407.

Gasparri (P.) : Tractatus canonicus de Matrimonio. — *S. Adigard.* — S. 505.

Gaud (Aug.) : Caboche-de-Fer. — *E. Pujo.* — S. 341.

Gaudeau (P. Bernard.), S. J. : Les prêcheurs burlesques en Espagne au dix-huitième siècle; étude sur le P. Isla. — *H. Chérot.* — lii. 682.

» De Petri Joannis Perpiniani vita et operibus. — *H. Chérot.* — lii. 682.

Gaudin (E.) : Notions de chimie générale. — *P. L.* — S. 524.

Gautier (Léon) : La Chevalerie. — *Et. Cornut.* — lii. 163.

Gay (Mgr Ch.) : Extraits des œuvres de Mgr Charles Gay. — *Et. Cornut.* — S. 448.

Gay (E.) : La dernière défaite. — *A. Courat.* — S. 263.

Gazier (A.) : Petite histoire de la littérature française. — *V. Delaporte.* — S. 778.

Geppert (Dr J.) : Sur les agents et les méthodes de désinfection. — *Dr Surbled.* — S. 91.

Gilly (Mgr) : Mgr Besson, évêque de Nîmes (1875-1888). — *L. Guipon.* — S. 317.

Glaire (abbé J.-B.) : La sainte Bible, selon la Vulgate (nouvelle édit. par F. Vigouroux). — *J. Brucker.* — S. 65.

Godchot (capitaine) : Les neutres. — *P. L. d'Arc.* — S. 603.

Godefroy (abbé) : Histoire de France. — *Ed. Adam.* — S. 760.
Godefroy (F.) : La mission de Jeanne d'Arc. — *A. Lefèvre.* — S. 828.
Goett (E.) : Anti-Koch, une protestation du sens commun. — *Dr Surbled.* — S. 92.
Golesco (D. de) : Réflexions morales et religieuses. — *A. Flamérion.* — S. 741.
Gontaut (Mme la duchesse de) : Mémoires. — *G. Gandy.* — S. 843.
Gosselin (abbé Auguste) : Vie de Mgr de Laval. — *J. Brucker.* — lii. 510.
Gourdon (G.) : Le sang de France. — *V. Delaporte.* — S. 416.
Gouthe-Soulard (Mgr) : Discours et allocutions sur les écoles, divers autres sujets et œuvres de charité. — *H. Bouillon.* — liv. 507.
» Mon procès, mes avocats. — *D'Arc.* — S. 857.
Grèzes (H. de), O. M. : Le Sacré Cœur de Jésus. — *L. Decoster.* — S. 589.
Guers (abbé E.) : Une grande œuvre à Paris : l'orphelinat d'Auteuil et l'abbé Roussel. — *A. Lefèvre.* — S. 557.
Guigard (J.) : Nouvel armorial du bibliophile. — *H. Chérot.* — S. 409.
Guillaume (J.) : Pestalozzi, étude biographique. — *J. Burnichon.* — S. 231.
Guillaumet (G.) : Tableaux algériens. — *J. Burnichon.* — S. 323.
Guillermin (abbé J.) : Choix de discours et allocutions de mariage. — *J. P.* — S. 304.

H

Hagen (J. G.) : Synopsis der Hoeheren Mathematik. — *A. Poulain.* — S. 823.
Hamard (abbé) : Par delà l'Adriatique et les Balkans. — *A. Lefèvre.* — S. 188.
Hamerton (Ph.-G.) : Français et Anglais. — *A. des Grées.* — S. 776.
Hamon (A.) et Bachot (G.) : La France politique et sociale. — *Et. Cornut.* — S. 633.
Harel (P.) : L'Herbager. — *V. Delaporte.* — S. 866.
Harmel (L.) : Le Val-des-Bois et ses institutions charitables. — *V. A.* — S. 227.
Hatzfeld (A.) et Darmesteter (A.) : Dictionnaire général de la langue française. — *A. Boué.* — S. 192.
Haussonville (comte d') : Madame de Lafayette. — *Et. Cornut.* — S. 632.
Hébrard (Mgr) : Histoire de sainte Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry (1464-1505). — *H. Chérot.* — S. 30.
Hefele (J. von) : Conciliengeschichte. — *E. Rivière.* — S. 605.
Héricault (Ch. d') : Une reine de théâtre. — *J.-F. Alric.* — S. 641.

Hérisson (comte d') : La chasse à l'homme; guerres d'Algérie. — *J. Burnichon.* — S. 400.
Hervieu (J.-C.) : Mot à mot du catéchisme (2e éd.). — *V. M.* — S. 148.
Horoy : Leçons sur le Concordat. — *F. Butel.* — S. 228.
Hue (F.) : 500 000 dollars de récompense. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
Hugo (V.) : Dieu. — *V. Delaporte.* — S. 711.
Hulst (Mgr d') : Les fondements de la moralité : Conférences de Notre-Dame, carême de 1891. — *B. Gaudeau.* — LIII. 347.
» Mélanges oratoires. — *H. Martin.* — LII. 688.
Hurter (H.), S. J. : Theologiæ dogmaticæ compendium. — *R. de Scorraille.* — S. 585.

I

Imbart de la Tour (P.) : Les élections épiscopales dans l'Église de France. — *Dom P. Piolin.* — S. 389.

J

J. (M.) : La reine Atella. — *Et. Cornut.* — S. 881.
J. M. A., miss. apost. : Fleurs eucharistiques. — *Et. Cornut.* — S. 274.
» Guirlande à saint Joseph. — *Et. Cornut.* — S. 274.
Jacquinet : Lettres choisies du dix-septième siècle. — *Et. Cornut.* — S. 268.
Janet (P.) : Lectures variées de littérature et de morale. — *Et. Cornut.* — S. 268.
Janssens (L.), O. S. B. : La Grève. — *V. Delaporte.* — S. 866.
Janzé (vicomtesse de) : Étude et récits sur Alfred de Musset. — *V. Delaporte.* — LIII. 681.
Jeannin (abbé). — Etudes contemporaines. Église et fin de siècle. — *E. Pujo.* — S. 618.
Jobin (abbé) : Saint Bernard et sa famille. — *A. Jean.* — S. 612.
Josefa : La vie des saints racontée à mes filleuls. — *A. Lefèvre.* — S. 708.
Jouy de Veye (A.) : Voix de la solitude. — *Et. Cornut.* — S. 482.
Jubert (A.) : Jehanne la Pucelle. — *V. Delaporte.* — S. 711.
Juge (X.-C.-A.), miss. apost. : Manuel de prédication populaire. — *P. Bouvier.* — S. 817.
Julien (abbé J.) : La liturgie ou le culte catholique. — *J. C.* — S. 145.
Jurien de la Gravière (vice-amiral) : Le siège de la Rochelle. — *G. Gandy.* — S. 627.

K

Kervyn de Volkaersbeke (baron) : La lutte de l'Irlande. — *J. Fagan.* — S. 114.

Kestens (P. Franc.), S.J : Vie de Mme Criquelion. — *J. de Fontenay.* — S. 637.

Klein (abbé F.) : Le cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique. — — *H. Chérot.* — S. 110.

Knabenbauer (J.), S. J. : Commentarius in Danielem prophetam. — *J. Brucker.* — LIII. 133.

Kovalevsky (M.) : Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété. — *G. Gandy.* — S. 86.

Kurth (G.) : Les origines de la civilisation moderne. — *A. Lefèvre.* — S. 536.

L

Labatut (abbé) : Le saint Évangile, ou la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des quatre Évangélistes. — *L. Roure.* — S. 146.

La Brète (J. de) : Le comte de Palène. — *A. Courat.* — S. 562.

Labroque (P. Cél. de), Cap. : Résolutions chrétiennes. — *A. Lefèvre.* — S. 78.

Lacome (P.-B.), O. P. : Quelques considérations exégétiques sur le premier chapitre de la Genèse. — *J. Brucker.* — LIV. 501.

Lacroix (abbé L.) : Quid de instituendo principe senserit Vayerius. — *H. Chérot.* — S. 162.

» Richelieu à Luçon. — *H. Chérot.* — S. 201.

Lafitte (Pr. de) : Essai d'une théorie rationnelle des Sociétés de secours mutuels. — *A. Lefèvre.* — S. 85.

Lagarde (abbé J.-B.) : Mois de Marie doctrinal, tiré des Litanies de la très sainte Vierge. — *L. Boussac.* — S. 222.

Lair (J.) : Nicolas Foucquet, procureur général, surintendant des finances, ministre d'État de Louis XIV. — *H. Chérot.* — LII. 54.

Lallemand (P.), de l'Or. : Allocutions pour les jeunes gens (3e série). — *V. Delaporte.* — S. 79.

Lammens (H.), S. J. : Synonymes arabes. — *I. S.* — S. 118.

» Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe. — *I. S.* — S. 118.

Langlois (Ch. V.) et Stein (H.) : Les archives de l'histoire de France. I. (Manuels de bibliographie historique.) — *H. Chérot.* — S. 408.

Langogne (P. de) : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.

Lanson (G.) : Bossuet. — *J. Dutel.* — S. 337.
Lanusse (abbé) : Les héros de Camaron. — *E. Vangeon.* — S. 772.
Large (Mme H.) : Là-bas. — *A. Lefèvre.* — S. 793.
Larrondo (abbé) : Une commune rurale avant la Révolution, ou histoire de la baronnie de Merville. — *Et. Cornut.* — S. 254.
Lasserre (P.) : La crise chrétienne. — *E. Pujo.* — S. 609.
Laubespin (marquise de) : Esquisses de voyage. — *A. Lefèvre.* — S. 422.
Launay (A.) : Atlas des Missions. — *J. Brucker.* — S. 849.
Lauras (P.) : L'œuvre des campagnes, discours. — *V. Ayran.* — S. 227.
Laval (de) : Boumaza ou Aventures d'un coureur des bois. — *A. Lefèvre.* — S. 422.
Laveleye (Em. de) : De la propriété et de ses formes primitives. — *P. Ducret.* — S. 379.
Lavisse (E.) : La jeunesse du grand Frédéric. — *H. Chérot.* — S. 845.
Lavy (R. P.), O. P. : Les Anges. — *J. Pra.* — S. 6.
Lebarq (abbé J.) : Œuvres oratoires de Bossuet. — *R. de la Broise.* — liii. 367.
Le Bel (H.) : Compendium musicale clericorum. — *L. Forgeot.* — S. 235.
Le Camus (comte) : Mémoires du vicomte Armand de Melun. — *V. Mercier.* — S. 539.
» Un apprenti modèle, Nunzio Sulprizio. — *P. Mury.* — S. 546.
Le Camus (abbé E.) : Origines du christianisme. — *J. Fontaine.* — liii. 363.
» La théologie populaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — *P. Bouvier.* — S. 817.
Le Chauff de Kerguenec (F.) : Souvenirs des zouaves pontificaux (1864, 1865, 1866). — *V. Mercier.* — S. 402.
Le Couteulx (C.), O. C. : Annales ordinis Cartusiensis. — *H. Chérot.* — S. 826.
Lefas (A.) : La Bohémienne. — *V. Delaporte.* — S. 711.
Lefranc (abbé) : Clovis ou le baptême de la France, tragédie avec chants. — *V. Delaporte.* — S. 273.
Lehmkuhl (A.), S. J. : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.
» Le clergé et le peuple catholique. — *P. Chesnay.* — S. 366.
Lémann (abbé J.) : La religion de combat. — *V. Mercier.* — S. 369.
Lemire (abbé J.) : L'abbé Dehaene et la Flandre. — *J. Florian.* — S. 112.
Lemire (R. P. A.), C. S. E. : D'Irlande en Australie. — *A. Lefèvre.* — S. 188.

Le Monnier (abbé M.) : Abrégé de la vie de saint Louis de Gonzague, tiré de sa Vie par le P. Cépari. — *H. Chérot.* — S. 477.
» Vie du P. Ludovic de Casoria, d'après le cardinal Capeccelatro. — *H. Chérot.* — liv. 679.
Lenoir (abbé J.-L.) : Victor Hugo et son œuvre poétique. — *V. Delaporte.* — S. 711.
Le Roux (H.) : Au Sahara. — *J. Burnichon.* — S. 323.
Leroy (M. D.), O. P : L'évolution restreinte aux espèces organiques. — *J. Brucker.* — liv. 488.
Leroy (abbé O.) : Gertrude ou la Reine d'un jour. — *Et. Cornut.* — S. 881.
Lestourgie (P.) : Solitude. — *V. Delaporte.* — S. 711.
Letierce, S. J. : Études sur le Sacré Cœur. — *L. Decoster.* — S. 589.
Levaux : Ghazi Osman Pacha. — *P. Mury.* — S. 697.
Levé (A.) : Code civil espagnol, promulgué le 24 juillet 1889. — *F. Butel.* — S. 18.
Levray (Marguerite) : Isabelle Le Trégonnec. — *A. Lefèvre.* — S. 345.
» Petite Joyeuse. — *A. Lefèvre.* — S. 345.
» Le serment de Régine. — *A. Villerais.* — S. 487.
Lévy-Bruhl (L.) : L'Allemagne depuis Leibniz. — *A. Boué.* — S. 243.
Liébault (A.-A.) : Thérapeutique suggestive. — *Dr Surbled.* — S. 523.
Lohner (T.), S. J. : Instruction pratique de théologie mystique. — *P. Motte.* — S. 75.
Loisy (abbé A.) : Histoire du Canon de l'Ancien Testament. — *J. Brucker.* — liv. 480.
Lombard (J.) : Un volontaire de 1792. — *A. Lefèvre.* — S. 870.
Loridan (abbé) : Voyages des astronomes français à la recherche de la figure de la Terre. — *A. Poulain.* — S. 93.
Loriot (F.) : Explorations et missions dans l'Afrique équatoriale. — *J. Brucker.* — S. 255.
Loth (abbé J.) : Chrestomathie bretonne (armoricain, gallois, cornique.). Première partie : Breton-armoricain. — *D. G.* — S. 124.
Loubet (L.) : La justice criminelle en France. — *J. Burnichon.* — S. 240.
Loudun (E.) : Les suicidés. — *A. Lefèvre.* — S. 871.
Lucas (H.) : Poésies. — *V. Delaporte.* — S. 711.
» Portraits et Souvenirs littéraires. — *Ch. Perrot.* — S. 790.
Luguet (Marcel) : Tendresse. — *J.-F. Alric.* — S. 641.
Lulle (B. R.) : Blaquerne l'anachorète. — *A. Courat.* — S. 510.
Lyons (abbé) : Christophe Colomb, d'après M. Roselly de Lorgues. — *H. Chérot.* — S. 253.

M

Maher (M.), S. J. : Manuals of catholic phylosophy : Psychology. — *G. Sortais.* — S. 82.

Mahy (F. de) : Autour de l'île Bourbon et de Madagascar. — *V. Andriamanifatra.* — S. 549.

Maillet (Eugène) : Éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant. — *J. Burnichon.* — LII. 328.

Maineri, S. J. : Vie de saint Louis de Gonzague. — *H. Chérot.* — S. 477.

Majunke (Paul) : 1° Luthers Lebensende (La mort de Luther); 2° Die historische Kritik über Luthers Lebensende (La critique historique sur la mort de Luther); 3° Ein letztes Wort an die Luther-Dichter (Un dernier mot aux poètes de Luther). — *P. Brucker.* — LII. 502.

Manning (cardinal) : Le sacerdoce éternel (trad. par l'abbé C. Maillet). — *P. Chesnay.* — S. 366.

Manzoni (Cæsar.) : De natura peccati deque ejus remissione disputatio. — *J. Auriault.* — S. 445.

Marbot (abbé E.) : Vie de la Révérende Mère Marie Saint-Maurice. — *A. Courat.* — S. 635.

Marcel (E.) : Une amitié d'enfance. — *A. Lefèvre.* — S. 876.

Marcely (W.) : Le marquis de Villarneuil. — *J.-F. Alric.* — S. 343.

Marin (A.) : Au loin, souvenirs de l'Amérique du Sud et des îles Marquises. — *E. Pujo.* — S. 553.

Marin (P.) : Autour des dépouilles de l'Empire ottoman. — *A. des Grées.* — S. 551.

» La mission de Jeanne d'Arc. — *A. des Grées.* — S. 551.

Marmier (X.) : En divers pays, préface de L. Nemours Godré. — *V. Delaporte.* — S. 480.

Marshall (E.) : Benvenuta. — *A. Lefèvre.* — S. 345.

Martel (E.-A.) : Les Cévennes et la région des Causses. — *H. Martin.* — S. 412.

Martin (abbé G.) : La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue historique et archéologique. — *J. Brucker.* — LII. 496.

Martinis (R. de) : Juris Pontificii de propaganda Fide. — *J. Brucker.* — LIV. 160.

Marty (J.-B.) : Les chrétiens illustres jusqu'à l'invasion des Barbares. — *A. Lefèvre.* — S. 536.

Massip (M.) : Le collège de Tournon en Vivarais. — *J. Burnichon.* — S. 455.

Maumus (R. P. V.), O P. : Les philosophes contemporains. — *H. Despont.* — S. 304.

MAY (K.) : Le fils du chasseur d'ours. — *J. F.* — S. 879.
» L'Empire du dragon. — *J. F.* — S. 879.
MAYNE-REID : Les jeunes chasseurs du Nord. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
MÉAULLE et ROSSI : L'homme aux yeux de verre. — *A. Lefèvre.* — S. 876.
MÉCHIN (abbé E.) : L'enseignement en Provence avant la Révolution. — *C. Sommervogel.* — S. 834.
MEIGNAN (Mgr) : Salomon, son règne, ses écrits. — *J. Brucker.* — LII. 673.
MERLET (G.) : Anthologie classique des poètes du dix-neuvième siècle. — *Et. Cornut.* — S. 268.
MERLET (R.) : Catalogue des évêques de Chartres. — *E. Rivière.* — S. 468.
MERSON (E.) : Confidences d'un journaliste. — *L. Gabriel.* — S. 186.
MESCHLER, S. J. : Le Jardin des Roses de Notre-Dame. — *L. Declairvaux.* — S. 373.
» La vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne. — *H. Chérot.* — S. 476.
MESSIO (A.) : Le poème des Psaumes. — *J. Brucker.* — S. 441.
MEYER (R.) et ARDANT (G.) : Le mouvement agraire dans la péninsule des Balkans, l'Angleterre et ses colonies, la plaine saxonne, les États-Unis. — *G. Gandy.* — S. 37.
MEYNARD (A.-M.), O. P. : Réponses canoniques et pratiques sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples. — *S. Adigard.* — S. 153.
MICHELET (J.) : Extraits historiques (par M. Seignobos). — *Et. Cornut.* — S. 268.
» Rome. — *Et. Cornut.* — S. 561.
MICHELIN-TRONSON DU COUDRAY : Le latin dans la langue française. — *E. Secré.* — S. 339.
MILES (Claudius) : Aux conscrits séminaristes ! Conseils pratiques. — *J. Marquais.* — S. 224.
MIQUEL (Dr) : Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux. — *Dr Surbled.* — S. 603.
MOIREAU (Aug.) : La Banque de France. — *A. Lefèvre.* — S. 267.
MOMMSEN (Th.) et MARQUARDT (J.) : Manuel des antiquités romaines, t. VI, 2, VII (trad. par Fr. Girard), XII et XIII (trad. par Brissaud). — *E. Beurlier.* — S. 172.
MONFAT (A.), S. M. : Le missionnaire des Samoa : Mgr L. Elloy, S. M., vicaire apostolique des Navigateurs et de l'Océanie centrale. — *A. Courat.* — S. 104.
MONTAL (M.) : L'idéal de Germaine. — *Et. Cornut.* — S. 563.
MORAN (F. J.-M.), O. P. : Petit mois du Rosaire (trad. de l'espagnol par M. l'abbé Thiveaud. — *A. Villerais.* — S. 662.

Moreau (abbé) : L'hypnotisme, étude scientifique et religieuse. — *V. Mercier.* — S. 370.
Morotius (C.-D.) : Cursus vitæ spiritualis. — *Et. Cornut.* — S. 301.
Morrys (comte) : Les épreuves de Bernard. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
Morsier (Ed. de) : Romanciers allemands contemporains. — *A. Boué.* — S. 243.
Moulidars (T. de) : Grande encyclopédie des jeux et des divertissements de l'esprit et du corps. — *J. Burnichon.* — S. 22.
Mugnier (Fr.) : Les Savoyards en Angleterre au treizième siècle. — *P. d'Arc.* — S. 624.
Myrand (E.) : Une fête de Noël, sous Jacques Cartier. — *E. Vangeon.* — S. 829.

N

Nadaillac (C. de) et Rousseau (J.), S. J. : Les jeux de collège. — *V. Delaporte.* — lii. 664.
Narjoux (Félix) : Français et Italiens. — *A. Lefèvre.* — S. 633.
Naville (Ernest) : Le libre arbitre. — *J. de Joannis.* — liv. 327.
Nisard (Théod.) : L'archéologie musicale et le vrai chant grégorien. — *F.-L. Comire.* — S. 94.

O

Oberdœrffer (Dr P.) : De inhabitatione Spiritus Sancti in animabus justorum. — *L. Boussac.* — S. 365.
Ocagne (M. d') : Les calculs usuels effectués au moyen des abaques. — *A. Poulain.* — liv. 656.
O'Conor (J. F.-X.), S. J. : Life of St Aloysius Gonzaga. — *H. Chérot.* — S. 477.
Ollé-Laprune (Léon) : La philosophie et le temps présent. — *Th. de Régnon.* — liii. 544.
Ollivier (R. P. M.-J.), O. P. : La Passion. — *J. Brucker.* — lii. 496.
Oppenraij (R. van), S. J. : Amor, carmen elegiacum. — *H. C.* — S. 46.
Orhand (R. P.), S. J. : Un admirable inconnu. — *H. Chérot.* — lii. 515.
Orty y Lara (D. J.) : Principios de psicologia, según la doctrina de santo Tomás de Aquino. — *Eug. Lanusse.* — S. 453.
Ouida : Le dernier des Clarencieux. — *E. Pujo.* — S. 341.
» Sainte-Rosalie-aux-Bois. — *A. Lefèvre.* — S. 793.

P

Palfray (abbé L.) : L'instruction religieuse à cinq degrés. Deuxième degré. — *H. Chérot.* — S. 72.

Paliez (abbé) : Allons au Pape. — *E. Pujo.* — S. 225.

Paquet (abbé L.-A.) : La foi et la raison en elles-mêmes et dans leurs rapports. — *L. Boussac.* — S. 5.

Parent (A.), O. C. D. : Abrégé de la vie de saint Jean de la Croix. — *J. D.* — S. 762.

Pariset (E.) : Dispositions de dernière volonté à Rome et dans le droit ancien. — *F. Butel.* — S. 229.

» Les monuments historiques. — *F. Butel.* — S. 229.

Parraud (abbé A.) : Égypte et Palestine : souvenirs de pèlerinage. — *A. Courat.* — S. 260.

Patrizi (P. F.-X.), S. J. : Cent psaumes traduits littéralement et commentés : ouvrage traduit de l'italien par le P. Nicolas Bouchot. — *J. Brucker.* — S. 441.

Perdrau (abbé) : Les premières années de la très sainte Vierge. — *V. Mercier.* — S. 156.

Périn (Ch.) : L'économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers. —*P. Fristot.* — S. 742.

Péry (G.) : Histoire de la Faculté de médecine de Bordeaux. — *E. Pujo.* — S. 534.

Peschard (A.) : Les premières applications de l'électricité aux grandes orgues. — *E. Villaume.* — LIII. 151.

Petit (Ad.), S. J. : Sacerdos rite institutus piis exercitationibus menstruæ recollectionis (series altera). — *H. Dars.* — S. 155.

Philippis (Salv. de) : Vade mecum confessariorum. — *J. Besson.* — S. 150.

Piat (abbé C.) : L'intellect actif, ou du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. — *M. C.* — S. 375.

Picard (Émile) : Traité d'analyse. — *B. Berloty.* — S. 596.

Pierling, S. J. : La Russie et l'Orient. — *P. Mury.* — S. 689.

Pierret (E.) : Les illusions du cœur. — *A. Courat.* — S. 488.

Pisani (abbé P.) : La maison des Carmes (1610-1875). — *H. Chérot.* — S. 690.

Pitray (Vicomtesse de) : Le chevalier du dimanche. — *H. J.* — S. 879.

Pizzetta : Galerie des naturalistes. — *A. Lefèvre.* — S. 824.

Planet (abbé H.) : Dante ; Étude religieuse et littéraire sur la « Divine Comédie ». — *V. de Coppier.* — S. 785.

Plantet (E.) : Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (1579-1833). — *H. Chérot.* — S. 178.

Poey (abbé P.) : Le catéchisme catholique. — *A. Courat.* — S. 737.

Poindron (abbé) : Marie Danré. — *Et. Cornut.* — S. 638.

Poulain (A.), S. J. : Principes de la nouvelle géométrie du triangle. — *J. de Joannis.* — S. 756.

Poullin (M.) : Nos places perdues d'Alsace-Lorraine. — *A. Lefèvre.* — S. 117.

Pouplard (P.-X.), S. J. : Souvenir du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague. — *V. Delaporte.* — S. 374.

Previti (L.), S. J. : La tradizione del Pensiero italiano. — *Et. Cornut.* — S. 709.

Prida y Arteaga (F. de) : Le Mexique tel qu'il est aujourd'hui. — *A. Lefèvre.* — S. 188.

Proal (L.) : Le crime et la peine. — *Et. Cornut.* — S. 745.

Profillet (abbé) : Les saints militaires. — *H. Chérot.* — LIII. 548.

Proulx, miss. : En route pour la baie d'Hudson. — *A. Lefèvre.* — S. 422.

Prudent (F.), Schrader (F.), Anthoine (E.) : Atlas de géographie moderne. — *J. Brucker.* — LIII. 159.

Puech (A.) : Un réformateur de la société chrétienne au quatrième siècle; saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps. — *H. Delehaye.* — LIV. 316.

Q

Quesnel (Ch.) : Le cardinal Borromée. — *H. Chérot.* — S. 31.

R

Rabourdin (Ch.) : Le siège de Sébastopol, poème en six chants. — *H. Dartois.* — S. 418.

Ramière (H.), S. J. : Le Cœur de Jésus et la divinisation du chrétien. — *L. Boussac.* — S. 297.

Rastoul (A.) : Histoire de France depuis la révolution de Juillet jusqu'à nos jours. — *P. Mury.* — S. 629.

Rauh (F.) : Essai sur le fondement métaphysique de la morale. — *H. Despont.* — S. 304.

Reclus (El.) : Nouvelle géographie universelle : la Terre et les hommes, XVII. — *J. Brucker.* — LIII. 159.

Régla (P. de) : La Turquie officielle. — *P. Mury.* — S. 698.

Régnon (Th. de), S. J. : Étude de théologie positive sur la sainte Trinité, 1re série. — *C. Gonthier.* — LIV. 646.

Reinach (Th.) : Mithridate Eupator, roi de Pont. — *G. Gandy.* — S. 175.

Religieuse ursuline (une) : Souvenirs d'une amie : la Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice. — *J.-F. Alric.* — S. 544.

Resal (H.) : Exposition de la théorie des surfaces. — *Abbé P. Rivereau.* — S. 466.

Reuss (E.) : Vouloir c'est pouvoir. — *J.-F. Alric.* — S. 873.

Reuter (J.), S. J. : Neo-confessarius practice instructus. — *J. Besson.* — S. 150.

Reyac (B.) : Claudie. — *A. Lefèvre.* — S. 793.

RICARD (Mgr) : L'abbé Combalot, missionnaire apostolique. — *H. Prélot.* — LIV. 420.
RICARDOU (A.) : De l'idéal, étude philosophique. — *Et. Cornut.* — S. 158.
RICHTER : Les jeux des Grecs et des Romains (trad. par A. Bréal et M. Schwob). — *J. Burnichon.* — S. 22.
RICOUX (A.) : L'existence des Loges de femmes. — *Et. Cornut.* — S. 701.
RINALDI-BUCCI : De insignibus episcoporum commentaria. — *Et. Cornut.* — S. 303.
RIVAL : Le drame contemporain. — *A. Lefèvre.* — S. 856.
RIVET (G.) : La recherche de la paternité. — *J. Burnichon.* — LII. 516.
ROBERT : Le droit d'accroissement. — *L. Durand.* — LII. 91.
ROBERT-COUTELLE (E.) : Le Crédit foncier de France. — *A. Lefèvre.* — S. 42.
ROBERT (U) : Bullaire du Pape Calixte II (1119-1124). Essai de restitution. — *H. Delehaye.* — LIV. 147.
» Les signes d'infamie au moyen âge. — *P. d'Arc.* —S. 626.
ROBERT (F. des) : Le Cardinal de Lattier de Bayane. — *H. Chérot.* — S. 765.
ROBINET DE CLÉRY (A.) : D'Essling à Wagram. Lasalle. — *P. Mury.* — S. 766.
ROCHARD (Dr J.) : Questions d'hygiène sociale. — *Dr Surbled.* — S. 165.
RODER (G.), S. J. : Considerationes pro reformatione vitæ in usum sacerdotum. — *Et. Cornut.* — S. 301.
RODOCANACHI (E.) : Le Saint-Siège et les Juifs, le Ghetto à Rome. — *Et. Cornut.* — S. 264.
ROMAIN (G.) : L'Église et la liberté. — *V. Mercier.* — S. 821.
ROSEN (P.) : L'ennemie sociale : histoire documentée des faits et gestes de la franc-maçonnerie, de 1717 à 1890, en France, en Belgique et en Italie. — *E. Abt.* — LII. 159.
ROSSI et MÉAULLE : L'homme aux yeux de verre. — *A. Lefèvre.* — S. 876.
ROUS (abbé E.) : Histoire de Notre Dame de Font-Romeu. — *J. J.* — S. 170.
ROUSSEL (abbé) : Nouvelle étude sur le diocèse de Langres et ses évêques. — *E. Rivière.* — S. 468.
ROUTHIER (A.-B.) : Conférences et Discours. — *E. Vangeon.* — S. 462.
ROUVIER (le P.) : Saint Louis de Gonzague. — *H. Chérot.* — S. 477.
ROUX (J.) : Histoire de l'Abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens. — *J. D.* — S. 99.
ROZAN (C.) : Au terme de la vie. — *Et. Cornut.* — S. 563.

RUSSO (N.), S. J. De philosophia morali prælectiones.—*Et. Cornut.*— S. 515.

RUYSBROECK L'ADMIRABLE : L'ornement des noces spirituelles (M. Maeterlinck). — *Et. Cornut.* — S. 301.

S

SABATIER DE CASTRES (C.) : La Capricieuse. — *A. Lefèvre.* — S. 279.

SAINT-AULAIRE (A. de) : Gilda. — *J.-F. Alric.* — S. 873.

SAINT-PAUL (Anthyme) : Du célibat au mariage : lettre à M. l'abbé Bolo. — *J. Burnichon.* — S. 218.

SAINT-VICTOR (G. de) : Portugal. — *A. Lefèvre.* — S. 481.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE : Jeanne d'Arc victorieuse. — *V. Delaporte.* — S. 199.

SALAMON (Mgr de) : Mémoires inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution. — *V. Delaporte.* — LII. 318.

SALLIARD (E.) : Tribunes et tréteaux. — *E. Pujo.* — S. 557.

SAMOUILLAN (abbé A.) : Études sur la chaire et la société françaises au quinzième siècle. — *H. Chérot.* — LIV. 163.

» De Petro Bunello Tolosano ejusque amicis. — *H. Chérot.* — S. 688.

SARNELLI (le Vénérable), de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur : Le Chrétien sanctifié. — *Th. Régner.* — S. 820.

SAURIN (abbé) : Recueil paroissial de prières et de cantiques. — *A. Villerais.* — S. 662.

SAUVAGE (E.-P.) : Elenchi episcoporum Rotomagensium. — *E. Rivière.* — S. 468.

SCHOBER : Explanatio critica editionis Breviarii Romani. — *E. Rivière.* — S. 586.

SCHRADER (F.), PRUDENT (F.), ANTHOINE (E.) : Atlas de géographie moderne. — *J. Brucker.* — LIII. 159.

SCHYNSE (R. P.) : A travers l'Afrique avec Stanley et Emin-Pacha : journal de voyage, publié par Ch. Hespers. — *J. Brucker.* — S. 254.

SÉCHÉ (Léon) : Les derniers Jansénistes. — *P. Bliard.* — LIII. 370.

» Lettre au P. Bliard, en réponse à son livre : « Les mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier. » — *P. Bliard.* — LIV. 663.

SÉGUR (Mgr de) : La religion enseignée aux petits enfants. — *V. Delaporte.* — S. 73.

SÉGUR (marquis de) : Les païens et les chrétiens. — *F. P.* — S. 74.

SEPET (M.) : Jeanne d'Arc. — *V. Delaporte.* — S. 864.

SERVIÈRES (G.) : L'action et le rêve. — *A. Lefèvre.* — S. 870.

SIMON (Eug.) : La Cité chinoise. — *A.-A. Fauvel.* — S. 328.

» La Cité française, par le lettré Fan-Ta-Gen : Mémoire adressé au ministère des rites de l'empire chinois.—*A.-A. Fauvel.*—S. 328.

SIMON (J.) : Nouveaux mémoires des autres. — *A. Boué.* — S. 558.
SIMON (J.) et SIMON (G.) : La femme au vingtième siècle. — *Et. Cornut.* — LIV. 667.
SOLLIER (Dr P.) : Psychologie de l'idiot et de l'imbécile. — *Dr Surbled.* — S. 309.
SOMMERVOGEL (C.), DE BACKER, CARAYON, S. J. : Bibliothèque de la Compagnie de Jésus : Bibliographie, histoire. T. II. (Boulanger-Desideri). — *H. Chérot.* — LIV. 511.
SORTAIS (G.), S. J. : Ilios et Iliade. — *J. Brucker.* — LIV. 513.
SOULLIER (abbé M.) : La désolation du peuple juif. — *P. F.* — S. 298.
STARCKE (C.-N.) : La famille primitive, ses origines, son développement. — *G. Gandy.* — S. 86.
STEPHANE (M.) : France. — *Et. Cornut.* — S. 880.
STEWART ROZE : St Ignatius Loyola and the early Jesuits. — *J. Marquais.* — S. 830.
STEYNE (F.) : Par vanité. — *J.-F. Alric.* — S. 343.
STOFFAES (abbé) : Cours de mathématiques supérieures. — *B. Berloty.* — S. 601.
STOLZ (Mme de) : Les petits cancans. — *Et. Cornut.* — S. 880.
STRABON (W.) : Liber de exordiis et incrementis quarumdam in observationibus ecclesiasticis rerum. — *E. Rivière.* — S. 682.
STRADA (J.) : Le premier roi. Le premier pontife. — *V. Delaporte.* — S. 199.
SUAREZ DE MENDOZA (Dr F.) : L'audition colorée; étude sur les fausses sensations secondaires. — *Dr Surbled.* — S. 164.
SURBLED (Dr G.) : Hygiène pour tous. — *V. Delaporte.* — S. 234.
SYLVA (Carmen) : Le roman d'une princesse. — *E. Pujo.* — S. 341.
SYLVAIN (abbé) : Après le catéchisme. Cours d'instruction religieuse. — *L. Roure.* — S. 146.

T

TAISEZ-CHATENOY (marquise de) : A la cour de Napoléon III. — *A. Lefèvre.* — S. 35.
TAMIZEY DE LARROQUE : Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc. — *H. Chérot.* — S. 620.
» Billets languedociens inédits. — *H. Chérot.* — S. 620.
» Les correspondants de Pereisc. — *H. Chérot.* — S. 620.
» Un héros ignoré. Le soldat La Pierre d'Unet. — *H. Chérot.* — S. 620.
TARNIQUET (abbé G.) : Le premier Français martyrisé au Japon. — *J. F.* — S. 763.
TATISTCHEFF (S.) : Alexandre Ier et Napoléon, d'après leur correspondance inédite (1805-181 2). — *G. Gandy.* — S. 396.

TAVAGNUTTI (M.-S.) : Katolisch-Theologische Bücherkunde. — *E. Rivière.* — S. 663.
TAXIL (Léo) : La corruption fin de siècle. — *R. de S.* — S. 130.
» Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie? — *Et. Cornut.* — S. 701.
TAXIL (Léo) et SOGLER (G.) : France et Russie. — *Et. Cornut.* — S. 340.
TCHENG-KI-TONG (Général) : Le roman de l'homme jaune. — *A.-A. Fauvel.* — S. 128.
TEIL (J. du) : Le village de Saint-Momelin. — *L. Roure.* — S. 533.
TEPPE (abbé Aug.) : Les principes de tonalité et de rythme. — *E. Soullier.* — S. 593.
» Premier problème grégorien. — *E. Soullier.* — S. 593.
THIERNESSE (A.) : Caritas. — *V. Delaporte.* — S. 416.
THIÉRY (V.) : Le roman de guerre. — *Cap. Blanc.* — S. 485.
THOMAS (abbé) : Rosny-sur-Seine. — *A. Lefèvre.* — S. 117.
THOREL (J.) : Promenades sentimentales. — *Et. Cornut.* — S. 563.
THOULET (J.) : Un voyage à Terre-Neuve. — *J. Le G.* — S. 547.
TILLIE (Dr J.) : Manuel de médecine à l'usage du clergé paroissial. — *Dr Surbled.* — S. 824.
TISSANDIER (G.) : Souvenirs et récits d'un aérostier militaire. — *A. Lefèvre.* — S. 116.
» Histoire de mes ascensions. — *A. Lefèvre.* — S. 116.
TOLSTOÏ (Comte L.) : Pamphyle et Julius. — *E. Pujo.* — S. 277.
TORREILLES (abbé Ph.) : Histoire du clergé des Pyrénées-Orientales pendant la Révolution. — *J. Delbrel.* — S. 167.
TRIVIER (E.) : Mon voyage au continent noir. — *J. Brucker.* — S. 254.
TROCHON (C.) et LESÊTRE (H.) : Introduction à l'étude de l'Écriture Sainte. — *J. Brucker.* — S. 65.
TUTZCHER (E.) : Méthode de traitement de la tuberculose du professeur Koch. — *Dr Surbled.* — S. 92.

U

URRABURU (J.-J.), S. J. : Institutiones philosophicæ. Vol. I : Logica. — *C. de Beaupuy.* — LII. 333.
URSMER-BERLIÈRE (R. P. Dom) : Monasticon belge. — *F. Van Ortroy.* — LII. 508.

V

VALDÈS (A.) : La prise du regard, roman d'hypnotisme. — *Dr Surbled.* — S. 484.
VALLON (G. du) : Roi de théâtre. — *A. Lefèvre.* — S. 871.

VANDAL (Albert) : Napoléon et Alexandre Ier. — *W. Tampé.* — LIII. 374.
VAN DUERM (Ch.), S. J. : Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des papes de 1790 à nos jours. — *P. d'Arc.* — S. 387.
VAUDOUER (Mlle J.) : Lectures morales et littéraires. — *Et. Cornut.* — S. 268.
VELDENZ : Dans le tourbillon du monde. — *A. Lefèvre.* — S. 793.
VERCELLONE (C.) : Biblia sacra Vulgatæ editionis (nouv. édit.). — *J. Brucker.* — S. 65.
VERHAEGEN (A.) : Le cardinal de Franckenberg, archev. de Malines (1726-1804). — *A. Fréry.* — S. 392.
VERNIER (D.) : Histoire du patriarcat arménien catholique. — *de Coppier.* — S. 611.
VERNIOLLES (abbé J.) : Les récits bibliques et leurs beautés littéraires. — *L. Roure.* — S. 7.
VERSTRAETEN (A.-M.), S. J. : Leven van den Hoogeerwaarden Pater Petrus Beckx. — *L. Loubière.* — S. 33.
VIGNERON (L.) : Au delà du Rhin. — *A. Lefèvre.* — S. 856.
VIGNIER (J.), S. J. : Décade historique du diocèse de Langres. — *H. Chérot.* — S. 764.
VIGNON (L.) : L'expansion de la France. — *P. F.* — S. 186.
VIGOUROUX (abbé) : Dictionnaire de la Bible, 1er fascicule. — *J. Brucker.* — LIV. 505.
» Les livres saints et la critique rationaliste ; tome VI. — *J. Brucker.* — S. 65.
VILMORIN-ANDRIEUX : Les légumes usuels. — *Et. Cornut.* — S. 674.
VINCENT (Ch.) (*Simmias*) : La faim. — *A. Courat.* — S. 263.
» Tout seul. — *E. Vangeon.* — S. 796.
VINCENT (H.) : Les vingt-deux années du Père Tasse à Chamrousse. — *Et. Cornut.* — S. 798.
VOGÜÉ (Vte M. de) : Spectacles contemporains. — *E. Pujo.* — S. 261.
VUIBERT (H.) : Annuaire de la jeunesse. — *J. Burnichon.* — S. 22.
VUILLEMIN (R. P. J.-B.), chan. rég. de S.-Aug. : Courte explication du catéchisme. — *H. Chérot.* — S. 72.
» Nouveau voyage autour de ma chambre. — *Et. Cornut.* — S. 274.

W

WAGNER (abbé J.) : Vie de Mme Miquey. — *X.* — S. 708.
WALLON (E.) : Traité élémentaire de l'objectif photographique. — *M. Couette.* — S. 384.
WALTER (A.) : Cahiers : œuvre posthume. — *E. Pujo.* — S. 341.
WERNER (O.), S. J. : Orbis terrarum catholicus. — *J. Brucker.* — S. 849.

WOESTE (Ch.) : La neutralité belge. — *A. Courat.* — S. 859.
WORMS (R.) : Précis de philosophie. — *E. Vangeon.* — S. 666.
» Eléments de philosophie scientifique et de philosophie morale. — *E. Vangeon.* — S. 666.

X

X*** : Mosaïque. — *J.-F. Alric.* — S. 873.

Y

YSABEAU (Dr A.) : Le médecin du foyer. — *A. Villerais.* — S. 382.

Z

ZALESKI (Mgr) : Ceylan et les Indes. — *A. Courat.* — S. 260.
ZELLER (B.) : L'histoire de France racontée par les contemporains : Extraits des chroniques et des mémoires. — *A. Boué.* — S. 236.
ZELLER (J.) : Histoire d'Allemagne. VI. Les empereurs du quatorzième siècle. — *P. Mury.* — S. 179.
» Histoire d'Allemagne. VII. La Réforme. — *P. Mury.* — S. 315.

II. — MATIÈRES

A

Accroissement. Robert : Le droit d'accroissement. — *L. Durand*. — LII. 91.

Acheul (St). Roux (J.) : Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens. — *J. D.* — S. 99.

Adoration. Religieuse ursuline (Une) : Souvenirs d'une amie : La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice. — *J.-F. Alric*. — S. 544.

Adverbes. Bastin (J.) : Étude sur les principaux adverbes. — *P.-C. Huby*. — S. 791.

Aérostation. Tissandier (G) : Souvenirs et récits d'un aérostier militaire. — *A. Lefèvre*. — S. 116.

» Tissandier (G.) : Histoire de mes ascensions. — *A. Lefèvre*. — S. 116.

Afrique. Loriot (F.) : Explorations et missions dans l'Afrique équatoriale. — *J. Brucker*. — S. 254.

» Schynse (R. P.) : A travers l'Afrique avec Stanley et Emin-Pacha, journal de voyage publié par Ch. Hespers. — *J. Brucker*. — S. 254.

» Trivier (E.) : Mon voyage au continent noir. — *J. Brucker*. — S. 254.

Agriculture. Boitel (A) : Agriculture générale. — *Et. Cornut*. — S. 675.

Alexandre. Tatistcheff (S.) : Alexandre Ier et Napoléon, d'après leur correspondance inédite (1805-1812). — *G. Gandy*. — S. 396.

» Vandal (Albert) : Napoléon et Alexandre Ier. — *W. Tampé*. — LIII. 374.

Algérie. Deporter (comm. V.) : Extrême Sud de l'Algérie, à propos du Transsaharien. — *J. Burnichon*. — S. 323.

» Deporter (comm. V.) : La question du Touat, Sahara algérien. — *H. L.* — S. 854.

» Guillaumet (G.) : Tableaux algériens. — *J. Burnichon*. — S. 323.

» Hérisson (comte d') : La chasse à l'homme ; guerres d'Algérie. — *J. Burnichon*. — S. 400.

Allemagne. Lévy-Bruhl (L.) : L'Allemagne depuis Leibniz. — *A. Boué*. — S. 243.

Alliages. Chandler Roberts-Austen (W.) : Les alliages (traduit par G. Richard). — *C. S.* — S. 24.

Alsace-Lorraine. POULLIN (M.) : Nos places perdues d'Alsace-Lorraine. — *A. Lefèvre.* — S. 117.

Amable. BERNET-ROLLANDE (L.) : Saint Amable, sa vie, son église, son culte. — *J. Le Génissel.* — S. 390.

Amérique. CARLIER (Auguste) : La République américaine. — *J. Burnichon.* — LIII. 711.

Analyse. MIQUEL (Dr) : Manuel pratique d'analyse bactériologique des eaux. — *Dr Surbled.* — S. 603.

» PICARD (Emile) : Traité d'analyse. — *B. Berloty.* — S. 596.

Anatomie. BESSON (E.) : Leçons d'anatomie et de physiologie animales. — *Et. Cornut.* — S. 672.

Anges. CHARDON (abbé G.) : Imitation des anges. — *A. Courat.* — S. 510.

» LAVY (R. P.), O. P. : Les anges. — *J. Pra.* — S. 6.

Angleterre. DOREAU (Dom V. M.) : Origines du schisme d'Angleterre. Henri VIII et les martyrs de la Chartreuse de Londres. — *H. Chérot.* — S. 97.

» HAMERTON (Ph.-G.) : Français et Anglais. — *A. des Grées.* — S. 776.

Annam. ANTONINI (P.) : Au pays d'Annam. —*A.-A. Fauvel.* — S. 40

Anne. BÉCEL (Mgr) : Souvenir du pèlerinage de Sainte-Anne. — *A. Courat.* — S. 740.

Annuaire. VUIBERT (H.) : Annuaire de la jeunesse. — *J. Burnichon.* — S. 22.

» Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'an 1891. — *J. de Joannis.* — S. 758.

» Annuaire des syndicats agricoles et de l'agriculture française. — *Et. Cornut.* — S. 676.

» Annuaire du Bureau des longitudes (1891). — *H. Martin.* — S. 312.

Anthropologie. FRANCOTTE (Dr X.) : L'anthropologie criminelle. — *Dr Surbled.* — S. 752.

Antiquités. MOMMSEN (Th.) et MARQUARDT (J.). — Manuel des antiquités romaines, t. VI-2, VII (traduit par F. Girard), XII et XIII (traduit par Brissaud). — *E. Beurlier.* — S. 172.

Apprenti. LE CAMUS (comte) : Un apprenti modèle : Nunzio Sulprizio. — *P. Mury.* — S. 546.

Arabe. LAMMENS (H.), S. J. : Synonymes arabes. — *I. S.* — S. 118.

» Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe. — *I. S.* — S. 118.

Arbitre. NAVILLE (Ernest) : Le libre arbitre. — *J. de Joannis.* — LIV. 327.

Arles. FOURNIER (P.) : Le royaume d'Arles et de Vienne (1138-1378). — *H. Chérot.* — S. 394.

Arménie. VERNIER (D.) : Histoire du patriarcat arménien catholique. — *de Coppier.* — S. 611.

Art. Bournand (F.) : Histoire de l'art chrétien, des origines à nos jours. — *Ch. Clair.* — S. 758.

Assyriologie. Delattre (A.-G.), S. J. : L'assyriologie depuis onze ans. — *L. Méchineau.* — S. 678.

Astronomie. Loridan (abbé) : Voyages des astronomes français à la recherche de la figure de la terre. — *A. Poulain.* — S. 93.

Audition. Suarez de Mendoza (Dr F.) : L'audition colorée, étude sur les fausses sensations secondaires. — *Dr Surbled.* — S. 164.

B

Baccalauréat. Brucker (P.-P.), S. J. : Notes pour le baccalauréat. — *Et. Cornut.* — S. 792.

Banque. Moireau (Aug.) : La Banque de France. — *A. Lefèvre.* — S. 267.

Barbey-d'Aurevilly. Buet (Ch.) : J. Barbey d'Aurevilly. — *Et. Cornut.* — S. 421.

Basques. Blanc Saint-Hilaire : Les Euskariens ou Basques, le Sobrarbe et la Navarre. — *P. Poydenot.* — S. 683.

Beaux-Arts. Delaborde (comte H.) : L'Académie des Beaux-Arts, depuis la fondation de l'Institut de France. — *H. Chérot.* — S. 825.

Beckx. Verstraeten (A.-M.), S. J. : Leven van den Hoogeerwaarden Pater Petrus Beckx. — *L. Loubière.* — S. 33.

Belgique. Foucault de Mondion : La Belgique livrée à l'Allemagne, 1886-1891. — *A. Courat.* — S. 698.

» Ursmer Berlière (R. P. Dom) : Monasticon belge. — *Van Ortroy.* — LII. 508.

» Woeste (Ch.) : La neutralité belge. — *A. Courat.* — S. 859.

Benoît. Benédictine du Saint-Sacrement (Une) : Poème de saint Benoît. — *V. Delaporte.* — S. 711.

Bernard. Bonnefon (J. de) : La politique d'un saint. — *A. des Grèes.* — S. 705.

» Jobin (abbé) : Saint Bernard et sa famille. — *A. Jean.* — S. 612.

» Le huitième centenaire de saint Bernard. — *H. Chérot.* — S. 554.

Bernardin de Saint Pierre. Barine (Arvède) : Bernardin de Saint-Pierre. — *Et. Cornut.* — S. 640.

Besson. Gilly (Mgr) : Mgr Besson, évêque de Nîmes (1875-1888). — *L. Guipon.* — S. 317.

Bible. Cruchet (abbé) : Histoire de la sainte Bible. — *A. Lefèvre.* — S. 876.

» Duplessy (E.) et Trochon (C.) : La sainte Bible avec commentaires, tables. — *J. Brucker.* — S. 65.

» Fabre d'Envieu (abbé J.) : Le livre du prophète Daniel. T. II. — *J. Brucker.* — LIII. 133.

Bible. FILLION (L.-Cl.) : Biblia sacra juxta Vulgatæ exemplaria. — *E. Rivière*. — S. 71.

» FILLION (L.-Cl.) : La sainte Bible (t. II et III). — *J. Brucker*. — S. 66.

» GLAIRE (abbé J.-B.) : La sainte Bible, selon la Vulgate (nouv. édit. par F. Vigouroux). — *J. Brucker*. — S. 65.

» KNABENBAUER (J.), S. J. : Commentarius in Danielem prophetam. — *J. Brucker*. — LIII. 133.

» LACOME (P.-B.), O. P. : Quelques considérations exégétiques sur le premier chapitre de la Genèse. — *J. Brucker*. — LIV. 501.

» LOISY (abbé A.) : Histoire du canon de l'Ancien Testament. — *J. Brucker*. — LIV. 480.

» TROCHON (C.) et LESÈTRE (H.) : Introduction à l'étude de l'Écriture Sainte. — *J. Brucker*. — S. 65.

» VERCELLONE (C.) : Biblia sacra Vulgatæ editionis (nouv. éd.). — *J. Brucker*. — S. 65.

» VERNIOLLES (abbé J.) : Les récits bibliques et leurs beautés littéraires. — *L. Roure*. — S. 7.

» VIGOUROUX (abbé) : Dictionnaire de la Bible (1er fascicule). — *J. Brucker*. — LIV. 505.

» VIGOUROUX (abbé) : Les Livres Saints et la critique rationaliste (t. IV). — *J. Brucker*. — S. 65.

Bibliophile. GUIGARD (J.) : Nouvel armorial du bibliophile. — *H. Chérot*. — S. 409.

Billets. TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.) : Billets languedociens inédits. — *H. Chérot*. — S. 620.

Biographies. DIDIERJEAN : Jeunes chrétiens de notre temps. — *H. Chérot*. — S. 773.

» Biographies du dix-neuvième siècle. — *A. Lefèvre*. — S. 775.

Birmanie. BIGANDET (Mgr) : La mission de Birmanie (trad. par A. Launay). — *A. Courat*. — S. 104.

Biscot. DUFLOT (abbé L.) : Jeanne Biscot, fondatrice de la maison de Sainte-Agnès, d'Arras. — *A. H.* — S. 191.

Blaquerne. LULLE (B. R.) : Blaquerne l'anachorète. — *A. Courat*. — S. 510.

Borromée. QUESNEL (Ch.) : Le cardinal Borromée. — *H. Chérot*. — S. 31.

Bossuet. BROISE (René de la), S. J. : Bossuet et la Bible. — *R.-M. de Bagneaux*. — LIII. 157.

» LANSON (G.) : Bossuet. — *J. Dutel*. — S. 337.

» LEBARQ (abbé J.) : Œuvres oratoires de Bossuet. — *R. de la Broise*. — LIII. 367.

Bourg. BERSANGE (abbé) : Mme du Bourg, fondatrice des Sœurs du Sauveur. — *L. Boutié*. — S. 190.

Braisne. Trois jours d'études sacerdotales sur les questions ouvrières à Notre-Dame de l'abbatiale de Braisne. — *V. A.* — S. 227.

Bréviaire. Schober : Explanatio critica editionis Brevarii Romani. — *E. Rivière.* — S. 586.

Bücherkunde. Tavagnutti (M.-S.) : Katolisch-theologische Bücherkunde. — *E. Rivière.* — S. 663.

Bullaire. Robert (U.) : Bullaire du pape Calixte II (1119-1124). Essai de restitution. — *H. Delehaye.* — LIV. 147.

Bunel. Samouillan (abbé A.) : De Petro Bunello Tolosano ejusque amicis. — *H. Chérot.* — S. 688.

Byron. Dallois (J.) : Études morales et littéraires à propos de Byron ; recueillies par l'abbé A. Rosne. — *A. Boué.* — S. 126.

C

Calcul. Ocagne (M. d') : Les calculs usuels effectués au moyen des abaques. — *A. Poulain.* — LIV. 656.

Camaron. Lanusse (abbé) : Les héros de Camaron. — *E. Vangeon.* — S. 772.

Camoëns. Camoëns dans l'Almanach des Muses ; fragments d'une Vie inédite de Camoëns ; catalogue des livres rares sur Camoëns. — *V. Delaporte.* — S. 788.

Canoz. Mgr Alexis Canoz, S. J., premier évêque de Trichinopoly (1805-1888). — *H. Dartois.* — S. 319.

Carheil (de). Orhand (R. P.), S. J. : Un admirable inconnu. — *H. Chérot.* — LII. 515.

Carmes. Pisani (abbé P.) : La maison des Carmes (1610-1875). — *H. Chérot.* — S. 690.

Casoria. Le Monnier (abbé M.) : Vie du P. Ludovic de Casoria, d'après le cardinal Capecelatro. — *H. Chérot.* — LIV. 679.

Catéchisme. Bleau (abbé A.) : Leçons de catéchisme. — *A. Courat.* — S. 737.

» Hervieu (J.-C.) : Mot à mot du catéchisme (2e éd.). — *V. M.* — S. 148.

» Poey (abbé P.) : Le catéchisme catholique. — *A. Courat.* — S. 737.

» Vuillemin (R. P. J.-B.), Chan. rég. de Saint-Augustin : Courte explication du catéchisme. — *H. Chérot.* — S. 72.

Catholiques. *** : Les intérêts catholiques en 1891. — *E. Pujo.* — S. 618.

Cévennes. Martel (E.-A.) : Les Cévennes et la région des Causses. — *H. Martin.* — S. 412.

Ceylan. Zaleski (Mgr) : Ceylan et les Indes. — *A. Courat.* — S. 260.

Chaire. Samouillan (abbé Alexandre) : Études sur la chaire et la société françaises au quinzième siècle. — *H. Chérot.* — LIV. 163.

Changarnier. ANTIOCHE (comte d') : Changarnier. — *G. Gandy.* — S. 694.

Chant. ÉTIENNE (l'abbé F.) : Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application. — *E. Soullier.* — S. 593.

» TEPPE (abbé Aug.) : Les principes de tonalité et de rythme. — *E. Soullier.* — S. 593.

» TEPPE (abbé Aug.) : Premier problème grégorien. — *E. Soullier.* — S. 593.

Chantal (de). CHAUGY (Mère Fr.-Mad. de) : Vie de la B. Mère Jeanne-Françoise Fremyot de Chantal. — *Et. Cornut.* — S. 274.

Charles le Bon. GALBERT DE BRUGES : Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre. — *H. Chérot.* — S. 689.

Charles VII. BEAUCOURT (G. du Fresne de) : Histoire de Charles VII (t. I, V). — *G. Gandy.* — S. 246.

Chartreux. LE COUTEULX (C.), O. C. : Annales ordinis Cartusiensis. — *H. Chérot.* — S. 826.

Chevalerie. GAUTIER (Léon) : La Chevalerie. — *Et. Cornut.* — LII. 163.

Chimie. BARILLOT (E.) : Manuel de l'analyse des vins. — *P. L.* — S. 26.

» GAUDIN (E.) : Notions de chimie générale. — *P. L.* — S. 524.

Chine. AUBRY (J.-B.), miss. apost. : Les Chinois chez eux. — *A.-A. Fauvel.* — S. 328.

» CAUBERT (L.) : Souvenirs chinois. — *A.-A. Fauvel.* — S. 328.

» SIMON (Eug.) : La cité chinoise. — *A.-A. Fauvel.* — S. 328.

» SIMON (Eug.) : La cité française, par le lettré Fan-ta-gen ; mémoire adressé au ministère des rites de l'empire chinois. — *A.-A. Fauvel.* — S. 328.

Chrestomathie. LOTH (abbé J.) : Chrestomathie bretonne (armoricain, gallois, cornique). 1re partie : breton-armoricain. — *D. G.* — S. 124.

Chrétiens. MARTY (J.-B.) : Les chrétiens illustres, jusqu'à l'invasion des barbares. — *A. Lefèvre.* — S. 536.

» SARNELLI (le Vénérable), de la Congrég. du Très-Saint-Rédempteur : Le chrétien sanctifié. — *Th. Regner.* — S. 820.

Christ. BÉNARD (abbé) : Le Christ et les gouvernements modernes. — *E. Pujo.* — S. 609.

» DESSAILLY (abbé) : Le Christ eucharistique. — *P. Bouvier.* — S. 817.

Christianisme. FONTAINE (J.), S. J. : Le Nouveau Testament et les origines du christianisme. — *J. Auriault.* — LII. 323.

» LE CAMUS (abbé E.) : Origines du christianisme. — *J. Fontaine.* LIII. 363.

Ciel. BRINQUANT (abbé J.-F.) : La fête oculaire dans le ciel. — *L. Roure.* — LII. 325.

Civilisation. KURTH (G.) : Les origines de la civilisation moderne. — *A. Lefèvre.* — S. 536.

Clergé. Lehmkuhl (A.), S. J. : Le clergé et le peuple catholique. — *P. Chesnay.* — S. 366.
» Torreilles (abbé Th.) : Histoire du clergé des Pyrénées-Orientales pendant la Révolution. — *J. Delbrel.* — S. 167.
Clet. Bellet (Mgr Ch.) : Vie du vén. serviteur de Dieu, François Régis Clet, prêtre de la Mission et martyr. — *H. Chérot.* — S. 107.
Colomb. Lyons (abbé) : Christophe Colomb, d'après M. Roselly de Lorgues. — *H. Chérot.* — S. 253.
Combalot. Ricard (Mgr) : L'abbé Combalot, missionnaire apostolique. — *H. Prélot.* — liv. 420.
Communion. Blampignon (Mgr E.-A.) : Parfums de première communion. — *Et. Cornut.* — S. 301.
» Le droit et les délais de la première communion. — *** — S. 152.
Compte. Adigard (S.), S. J. : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.
» Franco (S.) : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.
» Langogne (P. de) : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.
» Lehmkuhl, S. J. : Commentaire du décret apostolique sur le compte de conscience, la confession et la communion dans les communautés religieuses. — *R. de S.* — S. 664.
Conciles. Hefele (J. von) : Conciliengeschichte. — *E. Rivière.* — S. 605.
Concordat. Boulay de la Meurthe : Documents sur la négociation du Concordat. — *G. Desjardins.* — liv. 321.
» Horoy : Leçons sur le Concordat. — *F. Butel.* — S. 228.
Conférences. Routhier (A.-B.) : Conférences et discours. — *E. Vangeon.* — S. 462.
Confession. Félix (P.), S. J. : La Confession. — *A. Villerais.* — S. 661.
Congrès. Actes du Congrès international des œuvres et institutions féminines. — *J. Burnichon.* — lii. 516.
Conscrits. Miles (Claudius) : Aux conscrits séminaristes ! Conseils pratiques. — *J. Marquais.* — S. 224.
Constitutions. Un religieux : Maintien et observation des constitutions, vie du corps et des membres dans toutes les congrégations. — *J. Burnichon.* — S. 448.
Consultation. Bosviel et Louchet : Consultation. — *L. Durand.* — lii. 90.
Corbie. Douillet (abbé) : Les gloires de Corbie. — *P. Brucker.* — S. 101.

Corruption. TAXIL (Léo) : La corruption fin de siècle. — *R. de S.* — S. 130.

Crédit foncier. ROBERT COUTELLE (E.) : Le Crédit foncier de France. — *A. Lefèvre.* — S. 42.

Crimes. BOISSIÈRE (de la) : Mes crimes, mes prisons ! — *A. Lefèvre.* — S. 335.

» PROAL (L.) : Le crime et la peine. — *Ét. Cornut.* — S. 745.

Criquelion. KESTENS (P. Franç.), S. J. : Vie de Mme Criquelion. — *J. de Fontenay.* — S. 637.

Crise. LASSERRE (P.) : La crise chrétienne. — *E. Pujo.* — S. 609.

Croix. ANSAULT (abbé) : Mémoire sur le culte de la Croix, avant Jésus-Christ. — *A. Piffard.* — S. 368.

D

Danré. POINDRON (abbé) : Marie Danré. — *Ét. Cornut.* — S. 638.

Dante. PLANÉ (abbé H.) : Dante : Étude religieuse et littéraire sur la « Divine Comédie ». — *V. de Coppier.* — S. 785.

Décalogue. Décalogue ou dynamite ; avis aux bourgeois sans Dieu. — *E. Pujo.* — S. 446.

Défaite. GAY (E.) : La dernière défaite. — *A. Courat.* — S. 263.

Dehaene. LEMIRE (abbé J.) : L'abbé Dehaene et la Flandre. — *J. Florian.* — S. 112.

Désinfection. GEPPERT (Dr J.) : Sur les agents et les méthodes de désinfection. — *Dr Surbled.* — S. 91.

Desséchement. DIENNE (comte de) : Histoire du desséchement des lacs et marais en France avant 1789. — *X. de R.* — S. 249.

Dévouement. ALCAN (Eug.) : Les grands dévouements et l'impôt du sang. — *A. Lefèvre.* — S. 224.

Deys. PLANTET (E.) : Correspondance des Deys d'Alger avec la cour de France (1579 à 1833). — *H. Chérot.* — S. 178.

Dialogues. *** : Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson, sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations. — *E. Pujo.* — S. 225.

Dictionnaire. COUVREUR (S.), S. J. : Dictionnaire chinois-français. — *A.-A. Fauvel.* — S. 44.

» HATZFELD (A.) et DARMESTETER (A.) : Dictionnaire général de la langue française. — *A. des Grées.* — S. 192.

Diocèses. DUCHESNE (abbé L.) : Mémoire sur l'origine des diocèses dans l'ancienne Gaule. — *E. Rivière.* — S. 468.

Discours. GOUTHE-SOULARD (Mgr) : Discours et allocutions sur les écoles, divers autres sujets et œuvres de charité. — *H. Bouillon.* — LIV. 507.

Divorce. COULON (Henri) : Le divorce et la séparation de corps. — *E. Boulangé.* — LII. 152.

Droit. Bargilliat (M.) : Prælectiones juris canonici. — *J. Besson.* — S. 151.
» Cavagnis (Mgr Félix) : Notions de droit public naturel et ecclésiastique. — *J. Besson.* — LIII. 541.
» Pariset (E.) : Dispositions de dernière volonté à Rome et dans le droit ancien. — *F. Butel.* — S. 229.
Dudrot. Tamizey de Larroque : Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc. — *H. Chérot.* — S. 620.

E

Économie politique. Coste (Ad.) : La richesse et le bonheur. — *E. Secré.* — S. 382.
» Périn (Ch.) : L'économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers. — *P. Fristot.* — S. 742.
Économie sociale. Auburtin (F.) : F. le Play. Économie sociale. — *Ét. Cornut.* — S. 522.
Éducation. Fénelon : Éducation des filles. (Introd. de M. Gréard). — *Ét. Cornut.* — S. 268.
» Heureux fruits de l'éducation chrétienne. — *Ét. Cornut.* — S. 274.
» L'oracle maternel. — *E. Plantier.* — S. 80.
Église. Aubineau (Léon) : Gens d'église. — *V. Delaporte.* — LIII. 155.
» Biré (A.) : Étude sur la condition juridique des églises, temples, presbytères. — *F. Butel.* — S. 83.
» Jeannin (abbé) : Études contemporaines. Église et fin de siècle. — *E. Pujo.* — S. 618.
» Romain (G.) : L'Église et la liberté. — *V. Mercier.* — S. 821.
» X : Choses du monde à gens d'église, choses d'église à gens du monde. — *A. Lefèvre.* — S. 224.
Égypte. Parraud (abbé A.) : Égypte et Palestine : Souvenirs de pèlerinage. — *A. Courat.* — S. 260.
Élections. Imbard de la Tour (P.) : Les élections épiscopales dans l'Église de France. — *Dom P. Piolin.* — S. 389.
Électricité. Peschard (A.) : Les premières applications de l'électricité aux grandes orgues. — *E. Villaume.* — LIII. 151.
Elloy. Monfat (A.), S. M. : Le missionnaire des Samoa, Mgr L. Elloy, S. M., vicaire apostolique des Navigateurs et de l'Océanie centrale. — *A. Courat.* — S. 104.
Encyclique. Fèvre (Mgr) : L'Encyclique « Libertas » et les principes de 89. — *L. Boussac.* — S. 149.
Enseignement. Méchin (abbé E.) : L'enseignement en Provence avant la Révolution. — *C. Sommervogel.* — S. 834.
Esclavage. Un ancien diplomate. L'esclavage en Afrique. — *A. Lefèvre.* — S. 111.
Espagne. Levé (A.) : Code civil espagnol, promulgué le 24 juillet 1889. — *F. Butel.* — S. 18.

Esprit. Boylesve (M. de), S. J. : L'Esprit-Saint. — *V. Delaporte.* — S. 71.
» Oberdoerffer (Dr P.) : De inhabitatione Spiritus Sancti, in animabus justorum. — *L. Boussac.* — S. 365.

Eucharistie. J. M. A., miss. apost. : Fleurs eucharistiques. — *Et. Cornut.* — S. 274.

Évangile. Labatut (abbé) : Le saint Évangile, ou la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des quatre évangélistes. — *L. Roure.* — S. 146.

Évêques. Duchesne (abbé L.) : Les anciens catalogues épiscopaux de la province de Tours. — *E. Rivière.* — S. 468.
» Merlet (R.) : Catalogue des évêques de Chartres. — *E. Rivière.* — S. 468.
» Rinaldi-Bucci : De insignibus episcoporum commentaria. — *Et. Cornut.* — S. 303.
» Sauvage (E.-P.) : Elenchi episcoporum Rotomagensium. — *E. Rivière.* — S. 468.

Évolution. Leroy (M.), O. P. : L'évolution restreinte aux espèces organiques. — *J. Brucker.* — liv. 488.

F

Faim. Vincent Ch. (Simmias) : La faim. — *A. Courat.* — S. 263.

Famille. Kovalevsky (M.) : Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété. — *G. Gandy.* — S. 86.
» Starcke (C. N.) : La famille primitive, ses origines, son développement. — *G. Gandy.* — S. 86.

Femme. Bebel (Auguste), député au Reichstag : La femme dans le passé, le présent et l'avenir. — *Et. Cornut.* — liv. 667.
» Simon (Jules) et Simon (Gustave) : La femme au vingtième siècle. — *Et. Cornut.* — liv. 667.

Finances. Bouchard (L.) : Système financier de l'ancienne monarchie. — *Le Fourdray.* — S. 839.
» Chirac (Aug.) : Où est l'argent? — *A. Lefèvre.* — S. 42.
» Cucheval-Clarigny : Les finances de la France, de 1871 à 1891. — *Le Fourdray.* — S. 403.

Foi. Paquet (abbé L.-A) : La foi et la raison en elles-mêmes et dans leurs rapports. — *L. Boussac.* — S. 5.

Foisset. Boissard (Henri) : Théophile Foisset. — *R. de Scorraille.* — lii. 685.

Font-Romeu. Rous (abbé E.) : Histoire de Notre-Dame de Font-Romeu. — *J. J.* — S. 170.

Forces. Belhache (E.) : Les forces immatérielles. La pensée et le principe pensant. — *C. Delmas.* — S. 451.

Foucquet. Bonnaffé (E.) : Les amateurs de l'ancienne France ; le surintendant Foucquet. — *H. Chérot.* — lii. 55.
» Lair (J.) : Nicolas Foucquet, procureur général, surintendant des finances, ministre d'État de Louis XIV. — *H. Chérot.* — lii. 54.

Français. Narjoux (Félix) : Français et Italiens. — *A. Lefèvre.* — S. 633.

France. Bachot (G.) et Hamon (A.) : La France politique et sociale. — *Et. Cornut.* — S. 633.
» Bocher (A.) : La France dans l'avenir. — *P. F.* — S. 262.
» Gourdon (G.) : Le sang de France. — *V. Delaporte.* — S. 416.
» Vignon (L.) : L'expansion de la France. — *P. F.* — S. 186.

Franchi. Franchi (A.) : Ultima critica di Ausonio Franchi. — *L. Boussac.* — S. 516.

Franckenberg. Verhaegen (A.) : Le cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines (1726-1804). — *A. Fréry.* — S. 392.

Franc-maçonnerie. Ricoux (A.) : L'existence des loges de femmes. — *Et. Cornut.* — S. 701.
» Rosen (P.) : L'ennemie sociale : histoire documentée des faits et gestes de la franc-maçonnerie, de 1717 à 1890, en France, en Belgique et en Italie. — *E. Abt.* — lii. 159.
» Taxil (Léo) : Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie ? — — *Et. Cornut.* — S. 701.
» Les francs-maçons ennemis de l'alliance franco-russe. — *Et. Cornut.* — S. 701.
» L'homme aux trente-trois têtes ; mémoires posthumes du franc-maçon Paul le Gobeur. — *H. Dartois.* — S. 373.

Frédéric. Lavisse (E.) : La jeunesse du grand Frédéric. — *H. Chérot.* — S. 845.

Fribourg. Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg en Suisse. — *H. Chérot.* — S. 543.
» Supplément au Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg en Suisse. — *H. Chérot.* — S. 773.

G

Galliot. Delalain (P.) : Notice sur Galliot du Pré. — *H. Chérot.* — S. 828.

Gautier. Camp (M. du) : Théophile Gautier. — *Et. Cornut.* — S. 47.

Gay. Gay (Mgr Ch.) : Extraits des œuvres de Mgr Charles Gay. — *Et. Cornut.* — S. 448.

Géographie. Berthé (abbé) et Canda (G.) : Éléments de géographie générale. — *J. Brucker.* — S. 321.
» Dubois (M.) : Précis de la géographie économique des cinq parties du monde. — *J. Burnichon.* — S. 410.

Géographie. Dupont (abbé) : Cours de géographie. — *H. Chérot.* — S. 692.
» Flèche (abbé) : Petite géographie méthodique de la France. — *V. Delaporte.* — S. 711.
» Launay (A.) : Atlas des missions. — *J. Brucker.* — S. 849.
» Reclus (Él.) : Nouvelle géographie universelle; la terre et les hommes. XVII. — *J. Brucker.* — LIII. 159.
» Schrader (F.), Prudent (F.), Anthoine (E.) : Atlas de géographie moderne. — *J. Brucker.* — LIII. 159.
» Werner (O.), S. J. : Orbis terrarum catholicus. — *J. Brucker.* — S. 849.
Géométrie. Poulain (A.), S. J. : Principes de la nouvelle géometrie du triangle. — *J. de Joannis.* — S. 756.
Ghazi. Levaux : Ghazi Osman-Pacha. — *P. Mury.* — S. 697.
Grammaire. Courtois (V.), S. J. : Elementos de grammatica Tetense. — *J. Torrend.* — S. 414.
Grenoble. De Franclieu (A.-M.) : Les martyrs de l'Église de Grenoble. — *E. Pujo.* — S. 634.
Guerric. Beller (abbé J.) : Le bienheureux Guerric, disciple de saint Bernard et second abbé du monastère d'Igny, de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Reims. — *J. D.* — S. 28.
Gymnastique. Manuel d'exercices gymnastiques et de jeux scolaires. — *F. Secré.* — S. 383.

H

Hermann. Dumas (abbé F.) : Hermann et les Hohenzollern. — *P. Mury.* — S. 551.
Histoire. Bailleux (abbé L.) et Martin (abbé V.) : L'Histoire sainte enseignée aux enfants. — *V. Delaporte.* — S. 385.
» Balan (abbé Sylv.) : Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique. — *J. Marquais.* — LIII. 377.
» Bonnier (G.) : Cours complet d'histoire naturelle. — *Et. Cornut.* — S. 673.
» Bosco (Dom) : Histoire ecclésiastique à l'usage de la jeunesse. — *A. Villerais.* — S. 386.
» Delaporte (V.), S. J. : De historia Galliæ publica, privata, litteraria, regnante Ludovico XIV, latinis versibus a Jesuitis gallis conscripta. — *H. Chérot.* — S. 420.
» Gagnol (abbé) : Cours d'histoire. — *H. Chérot.* — S. 692.
» Godefroy (abbé) : Histoire de France. — *Ed. Adam.* — S. 760.
» Langlois (Ch.-V.) et Stein (H.) : Les archives de l'histoire de France. I. (Manuels de bibliographie historique.) — *H. Chérot.* — S. 408.
» Rastoul (A.) : Histoire de France depuis la Révolution de Juillet jusqu'à nos jours. — *P. Mury.* — S. 629.

Histoire. Strabon (W.) : Liber de Exordiis et incrementis quarumdam in observationibus ecclesiasticis rerum. — *E. Rivière.* — S. 682.
» Zeller (J.) : Histoire d'Allemagne : Les Empereurs du quatorzième siècle. — *P. Mury.* — S. 179.
» Zeller (J.) : Histoire d'Allemagne : La Réforme — *P. Mury.* — S. 315.
» Zeller (B.) : L'histoire de France racontée par les contemporains : extraits des chroniques et des mémoires. — *A. Boué.* — S. 236.
Hugo. Biré (E.) Victor Hugo après 1830. — *V. Delaporte.* — LIII. 681.
» Lenoir (abbé J.-L.) : Victor Hugo et son œuvre poétique. — *V. Delaporte.* — S. 711.
Hugues. Un religieux de la Grande Chartreuse : Vie de saint Hugues, chartreux, évêque de Lincoln (1140-1200). — *H. Chérot.* — S. 97.
Hygiène. Rochard (Dr J.) : Questions d'hygiène sociale. — *Dr Surbled.* — S. 165.
» Surbled (Dr G.) : Hygiène pour tous. — *V. Delaporte.* — S. 234.
Hymnes. Dreves (P.) : Analecta hymnica medii ævi. X. — *E. Rivière.* — LIV. 331.
Hypnotisme. Ferret (abbé) : La cause de l'hypnotisme. — *Dr Surbled.* — S. 669.
» Moreau (abbé) : L'hypnotisme : étude scientifique et religieuse. — *V. Mercier.* — S. 370.

I

Idéal. Ricardou (A.) : De l'idéal : étude philosophique. — *Et. Cornut.* — S. 158.
Idées. Piat (abbé C.) : L'intellect actif, ou du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. — *M. C.* — S. 375.
Idiot. Sollier (Dr P.) : Psychologie de l'idiot et de l'imbécile. — *Dr Surbled.* — S. 309.
Ignace. Clair (R. P.) : La vie de saint Ignace de Loyola. — *Et. Cornut.* — LII. 163.
» Stewart-Roze : St Ignatius Loyola and the early Jesuits. — *J. Marquais.* — S. 830.
Ilios. Sortais (G.), S. J. : Ilios et Iliade. — *J. Brucker.* — LIV. 513.
Instruction. Angot (abbé A.) : L'instruction populaire dans le département de la Mayenne avant 1790. — *J. Burnichon.* — S. 454.
» Palfray (abbé L.) : L'instruction religieuse à cinq degrés ; 2e degré. — *H. Chérot.* — S. 72.
» Sllvain (abbé) : Après le catéchisme. Cours d'instruction religieuse. — *L. Roure.* — S. 146.
» Instruction publique à Lyon avant 1789. — *J. Burnichon.* — S. 454.

Irlande. Kervyn de Volkaersbeke (baron) : La lutte de L'Irlande. — *J. Fagan*. — S. 114.

Italie. Préviti (L.), S. J. : La tradizione del Pensiero italiano. — *Et. Cornut*. — S. 709.

J

Jansénistes. Séché (Léon) : Les derniers jansénistes. — *P. Bliard*. — liii. 370.

Japon. Bowes (J.-L.) : Japanese pottery. — *A.-A. Fauvel*. — S. 313.

» Tarniquet (abbé G.) : Le premier Français martyrisé au Japon. — *J. F.* — S. 763.

» Le Japon d'aujourd'hui. — *A. Lefèvre*. — S. 854.

Jean. Puech (A.) : Un réformateur de la société chrétienne au quatrième siècle; saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps. — *H. Delehaye*. — liv. 316.

» Feige (l'abbé H.) : Vie de saint Jean de la Croix. — *Alex. Courat*. — S. 635.

» Parent (A.), O. C. D. : Abrégé de la vie de saint Jean de la Croix. — *J. D.* — S. 762.

Jeanne. Cochard (abbé) : Existe-t-il des reliques de Jeanne d'Arc ? — *J.-B.-J. Ayroles*. — S. 614.

» Godefroy (F.) : La mission de Jeanne d'Arc. — *A. Lefèvre*. — S. 828.

» Jubert (A.) : Jehanne la Pucelle. — *V. Delaporte*. — S. 711.

» Marin (P.) : La mission de Jeanne d'Arc. — *A. des Grées*. — S. 551.

» Saint-Yves-d'Alveydre : Jeanne d'Arc victorieuse. — *V. Delaporte*. — S. 199.

» Sepet (M.) : Jeanne d'Arc. — *V. Delaporte*. — S. 864.

» Hébrard (Mgr) : Histoire de sainte Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry (1464-1505). — *H. Chérot*. — S. 30.

Jérôme. Casse (baron du) : Souvenirs d'un aide de camp du roi Jérôme. — *A. Lefèvre*. — S. 35.

Jésuites. Cervos (F.), S. J. : Breve noticia del Instituto de la Compania de Jesús. — *R. de S.* — S. 222.

» De Backer, Carayon, C. Sommervogel, S. J. : Bibliothèque de la Compagnie de Jésus : Bibliographie, histoire. T. II (Boulanger-Desideri). — *H. Chérot*. — liv. 511.

Jésus. Martin (abbé G.) : La Passion de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, au point de vue historique et archéologique. — *J. Brucker*. — lii. 496.

Jeunes gens. Lallemand (P.), de l'Or : Allocutions pour les jeunes gens (3e série). — *V. Delaporte*. — S. 79.

Jeux. Moulidars (T. de) : Grande encyclopédie des jeux et des divertissements de l'esprit et du corps. — *J. Burnichon*. — S. 22.

Jeux. NADAILLAC (C. de) et ROUSSEAU (J.), S. J. : Les jeux de collège. — *V. Delaporte.* — LII. 664.
» RICHTER : Les jeux des Grecs et des Romains (traduit par A. Bréal et M. Schwob). — *J. Burnichon.* — S. 22.
Joseph. J. M. A., miss. apost. : Guirlande à saint Joseph. — *Et. Cornut.* — S. 274.
Journal. BARTTELOT (major) : Journal et correspondance; publiés par W.-G. Barttelot. — *J. Brucker.* — S. 254.
Journalisme. MERSON (E.) : Confidences d'un journaliste. — *L. Gabriel.* — S. 186.
Juifs. DESPORTES (abbé H.) : Tué par les Juifs. — *Et. Cornut.* — S. 264.
» DESPORTES (abbé H.): Le Juif franc-maçon. — *Et. Cornut.* — S. 264.
» DRUMONT (E.) : Testament d'un antisémite. — *Et. Cornut.* — S. 161.
» FORE-FAURÉ : Face aux Juifs. — *Et. Cornut.* — S. 264.
» RODOCANACHI (E.) : Le Saint-Siège et les Juifs, le Ghetto à Rome. — *Et. Cornut.* — S. 264.
» SOULLIER (abbé M.) : La désolation du peuple juif. — *P. F.* — S. 298.
Justice. LOUBET (L.) : La justice criminelle en France. — *J. Burnichon.* — S. 240.

K

Kerduel. FRANCE (abbé) : Kerduel, ou les missionnaires du dix-septième siècle au pays de Lannion. — *A. Courat.* — S. 104.
Koch. GOETT (E.) : Anti-Koch; une protestation du sens commun. — *Dr Surbled.* — S. 91.

L

Lafayette. HAUSSONVILLE (comte d') : Madame de Lafayette. — *Et. Cornut.* — S. 632.
Lamartine. CHAMBORANT DE PÉRISSAT (baron de) : Lamartine inconnu. — *V. Delaporte.* — LIII. 681.
Langres. ROUSSEL (abbé) : Nouvelle étude sur le diocèse de Langres et ses évêques. — *E. Rivière.* — S. 468.
» VIGNIER (J.), S. J. : Décade historique du diocèse de Langres. — *H. Chérot.* — S. 764.
Laroudie. FOURNIELS (R. des) : Vie de Jean-Baptiste Laroudie. — *P. Mury.* — S. 546.
Lasalle. ROBINET DE CLÉRY (A.) : D'Essling à Wagram. — *P. Mury.* — S. 766.
Latin. MICHELIN-TRONSON DU COUDRAY : Le latin dans la langue française. — *E. Secré.* — S. 339.

Lattier. Robert (F. des) : Le cardinal de Lattier de Bayane. — *H. Chérot*. — S. 765.

Lau. Bérengier (Dom Th.), O. S. B. : Notice sur Mgr Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles (1755-1792). — *H. Chérot*. — S. 690.

Laval. Gosselin (abbé Auguste) : Vie de Mgr de Laval. — *J. Brucker*. — lii. 510.

Lavigerie. Klein (abbé F.) : Le cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique. — *H. Chérot*. — S. 110.

Légumes. Vilmorin-Andrieux : Les légumes usuels. — *Et. Cornut*. — S. 674.

Lettres. Jacquinet : Lettres choisies du dix-septième siècle. — *Et. Cornut*. — S. 268.

» Lettres choisies de saint François de Sales, aux affligés. — *Et. Cornut*. — S. 739.

» Lettres de la comtesse de Ségur. — *Et. Cornut*. — S. 793.

Librairie. Delalain (P.) : Étude sur le libraire parisien du treizième au quinzième siècle. — *H. Chérot*. — S. 687.

Littérature. Albert (M.) : La littérature française. — *Et. Cornut*. — S. 863.

» Bossert (A.) : Histoire abrégée de la littérature allemande. — *Et. Cornut*. — S. 638.

» Boucher (L.) : Histoire de la littérature anglaise. — *G. de Lautrec*. — S. 122.

» Cahen (Albert) : Morceaux choisis des auteurs français. — *Et. Cornut*. — S. 638.

» Delaporte (V.), S. J. : Du merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV. — *H. Chérot*. — liii. 721.

» Gazier (A.) : Petite histoire de la littérature française. — *V. Delaporte*. — S. 778.

Liturgie. Julien (abbé J.) : La liturgie, ou le culte catholique. — *J. C.* — S. 145.

Livres. Brunet (G.) : Études sur la reliure des livres et sur les collections de bibliophiles célèbres. — *H. Chérot*. — S. 166.

Louis de Gonzague. Calpin, S. J. : Vie de saint Louis de Gonzague, traduite de l'italien du Père Cépari. — *H. Chérot*. — S. 476.

» Clair (Charles), S. J. : La vie de saint Louis de Gonzague. — *H. Chérot*. — S. 636.

» Croiset, S. J. : Saint Louis de Gonzague, parfait modèle de la jeunesse chrétienne. — *H. Chérot*. — S. 477.

» Le Monnier (abbé M.) : Abrégé de la vie de saint Louis de Gonzague, tiré de sa vie par le P. Cépari. — *H. Chérot*. — S. 477.

» Maineri, S. J. : Vie de saint Louis de Gonzague. — *H. Chérot*. — S. 477.

» Meschler, S. J. : La vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne. — *H. Chérot*. — S. 476.

Louis de Gonzague. O'Conor (J.-F.-X.) : Life of S. Aloysius Gonzaga. — *H. Chérot.* — S. 477.

» Pouplard (P.-X.), S. J. : Souvenir du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague. — *V. Delaporte.* — S. 374.

» Rouvier (le P.), S. J. : Saint Louis de Gonzague. — *H. Chérot.* — S. 477.

» Discours de saint Louis de Gonzague à Philippe II. — *H. Chérot.* — S. 477.

» Douze scènes de la vie de saint Louis de Gonzague. — *H. Chérot.* — S. 477.

Louis XIV. Gabourd : Louis XIV et son temps. — *A. Lefèvre.* — S. 878.

Luther. Majunke (Paul) : 1° Luthers Lebensende (la Mort de Luther). 2° Die historische Kritik über Luthers Lebensende (la Critique historique sur la mort de Luther). 3° Ein letztes Wort an die Luther-Dichter (Un dernier mot aux poètes de Luther). — *P. Brucker.* — lii. 502.

M

Madagascar. Mahy (F. de) : Autour de l'île Bourbon et de Madagascar. — *V. Andriamanifatra.* — S. 549.

Mamert. Broise (R. de la), S. J. : Mamerti Claudiani vita, ejusque doctrina de anima hominis. — *J. Pacheu.* — S. 306.

Manœuvres. Ardouin-Dumazet : Les grandes manœuvres de l'Est en 1891. — *A. B.* — S. 861.

Maret. Bazin (abbé) : Vie de Mgr Maret, son temps et ses œuvres. — *L. S.* — S. 172.

Mariage. Bolo (abbé H.) : Du mariage au divorce. — *J. Burnichon.* — S. 218.

» Gasparri (P.) : Tractatus canonicus de matrimonio. — *S. Adigard.* — S. 505.

» Guillermin (abbé J.) : Choix de discours et allocutions de mariage. — *J. P.* — S. 304.

» Saint-Paul (Anthyme) : Du célibat au mariage : lettre à M. l'abbé Bolo. — *J. Burnichon.* — S. 218.

Marie. Castanet (abbé F.) : Beautés célestes de la bienheureuse Vierge Marie. — *Et. Cornut.* — S. 508.

» Lagarde (abbé J.-B.) : Mois de Marie doctrinal, tiré des litanies de la très sainte Vierge. — *L. Boussac.* — S. 222.

» Meschler, S. J. : Le jardin des Roses de Notre-Dame. — *L. Declairvaux.* — S. 374.

» Moran (F.-J.-M.), O. P. : Petit mois du Rosaire, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Thiveaud. — *A. Villerais.* — S. 661.

» Perdrau (abbé) : Les premières années de la très sainte Vierge. — *V. Mercier.* — S. 156.

Marie. Salut assuré par la dévotion à Marie (le) : Témoignages et exemples. — *J. Burnichon*. — S. 449.

Martin. Appert (C.) : La chanson des très humbles et très hauts faits de saint Martin. — *V. Delaporte*. — S. 711.

Massillon. Blampignon (E.-A.) : Massillon : supplément à son histoire. — *H. Chérot*. — S. 421.

Mathématiques. Hagen (J.-G.) : Synopsis der Hoeheren Mathematik. — *A. Poulain*. — S. 823.

» Stoffaes (abbé) : Cours de mathématiques supérieures. — *B. Berloty*. — S. 601.

Médecine. Bourneville (Dr) : L'année médicale. — *Dr Surbled*. — S. 602.

» Péry (G.) : Histoire de la Faculté de médecine de Bordeaux. — *E. Pujo*. — S. 534.

» Tillie (Dr J.) : Manuel de médecine à l'usage du clergé paroissial. — *Dr Surbled*. — S. 824.

» Ysabeau (Dr A.) : Le médecin du foyer. — *A. Villerais*. — S. 382.

Méditations. Bourgoing (R. P. Fr.), de l'Orat. : Méditations sur les litanies de Jésus et de la sainte Vierge. — *H. Chérot*. — S. 154.

» Bourgoing (R. P. Fr.), de l'Orat. : Méditations sur les vérités et excellence de Jésus-Christ Notre-Seigneur. — *H. Chérot*. — S. 819.

» Branchereau (abbé L.) : Méditations à l'usage des élèves des grands séminaires et des prêtres. — *P. B.* — S. 15.

» Costa de Beauregard (Mme la comtesse) : Méditations pour le temps de l'Avent. — *A. Villerais*. — S. 661.

» Décrouille (abbé R.) : Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour. — *Et. Cornut*. — S. 447.

Mélanges. D'Hulst (Mgr) : Mélanges oratoires. — *H. Martin*. — LII. 688.

Melun. Le Camus (comte) : Mémoires du vicomte Armand de Melun. — *V. Mercier*. — S. 539.

Mémoires. Mémoires de Mme la duchesse de Gontaut. — *G. Gandy*. S. 843.

» Mémoires du général baron de Marbot. (T. I et II). — *L. Boutié*. — S. 537.

» Mémoires du général baron de Marbot. (T. III). — *L. Boutié*. — S. 767.

» Salamon (Mgr de) : Mémoires inédits de l'internonce à Paris, pendant la Révolution. — *V. Delaporte*. — LII. 318.

» Simon (J.) : Nouveaux mémoires des autres. — *A. Boué*. — S. 558.

Merville. Larrondo (abbé) : Une commune rurale avant la Révolution, ou histoire de la baronnie de Merville. — *Et. Cornut.* — S. 254.

Messe. Cochem (M. de), O. M. : La sainte messe. — *A. Courat.* — S. 510.

Métaphysique. Conta (B.) : Les fondements de la métaphysique, trad. du roumain par D. Tescanu. — *H. Despont.* — S. 16.

Mexique. Prida y Arteaga (F. de) : Le Mexique tel qu'il est aujourd'hui. — *A. Lefèvre.* — S. 188.

Miquey. Wagner (abbé J.) : Vie de Mme Miquey. — *X.* — S. 708.

Mithridate. Reinach (Th.) : Mithridate Eupator, roi de Pont. — *G. Gandy.* — S. 175.

Monuments. Pariset : Les monuments historiques. — *F. Butel.* — S. 229.

Montpensier. Depeyre (Gabriel) : Les ducs de Montpensier. — *H. Chérot.* — S. 631.

Morale. Philippis (Salv. de) : Vade mecum confessariorum. — *J. Besson.* — S. 150.

» Rauh (F.) : Essai sur le fondement métaphysique de la morale. — *H. Despont.* — S. 304.

» Reuter (J.), S. J. : Neo-confessarius practice instructus. — *J. Besson.* — S. 150.

Moralité. D'Hulst (Mgr) : Les fondements de la moralité : conférences de Notre-Dame (Carême de 1891). — *B. Gaudeau.* — LIII. 347.

Mort. Bolo (abbé H.) : Le lendemain de la vie. — *P. Bouvier.* — S. 817.

Mouvement agraire. Meyer (R.) et Ardant (G.) : Le mouvement agraire dans la péninsule des Balkans, l'Angleterre et ses colonies, la plaine Saxonne, les États-Unis. — *G. Gandy.* — S. 37.

Moyen Age. Robert (Ul.) : Les signes d'infamie au moyen âge. — *P. d'Arc.* — S. 626.

Muard. Bouchard (Dom J.), O. S. B. : Vie du R. P. Muard, fondateur des Pères de Pontigny, et du monastère des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire. — *H. Chérot.* — S. 31.

Musique. Le Bel (H.) : Compendium musicale clericorum. — *L. Forgeot.* — S. 235.

» Nisard (Théod.) : L'archéologie musicale et le vrai chant grégorien. — *F.-L. Comire.* — S. 94.

Musset. Janzé (vicomtesse de) : Étude et récits sur Alfred de Musset. — *V. Delaporte.* — LIII. 681.

N

Napoléon. Taisez-Chatenoy (marquise de) : A la cour de Napoléon III. — *A. Lefèvre.* — S. 35.

Naturalistes. PIZZETTA : Galerie des naturalistes. — *A. Lefèvre.* — S. 824.

Neutres. GODCHOT (capitaine) : Les neutres. — *P. L. d'Arc.* — S. 603.

Noces. RUYSBROECK l'Admirable : L'ornement des noces spirituelles (M. Maeterlinck). — *Et. Cornut.* — S. 301.

Noël. MYRAND (E.) : Une fête de Noël, sous Jacques Cartier. — *E. Vangeon.* — S. 829.

O

Œuvres. CANO (Melchior), O. P. : Opera, cura M. Cucchi. — *D. G.* — S. 217.

» LAURAS (P.) : L'œuvre des campagnes, discours. — *V. Ayran.* — S. 227.

» Manuel des Œuvres. — *H. Chérot.* — S. 81.

Olimpia. DUBARRY (A.) : La belle-sœur d'un pape, vie de donna Olimpia. — *H. Chérot.* — S. 171.

Orange. BONNEL (abbé S.) : Les 332 victimes de la commission populaire d'Orange, en 1794. — *E. Rivière.* — S. 630.

P

Païens. SÉGUR (marquis de) : Les païens et les chrétiens. — *F. P.* — S. 74.

Païsi. CONSTANTIN (vicomte de) : L'archimandrite Païsi et l'ataman Achinoff. — *E. Pujo.* — S. 407.

Panama. FLORIDIAN : Les coulisses du Panama. — *A. Lefèvre.* — S. 335.

Papes. ARDANT (G.) : Papes et paysans. — *A. Boué.* — S. 518.

» AUDISIO (G.) : Histoire civile et religieuse des papes, de Constantin à Charlemagne (trad. par le chan. Labis et annotée par le chan. Delvigne). — *P. Mury.* — S. 27.

» PALIEZ (abbé) : Allons au Pape. — *E. Pujo.* — S. 225.

» VAN DUERM (Ch.), S. J. : Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des papes, de 1790 à nos jours. — *P. d'Arc.* — S. 387.

Pascal. BERTRAND (J.) : Blaise Pascal. — *H. Chérot.* — LII. 177.

Passion. OLLIVIER (R. P. M.-J.), O. P. : La Passion. — *J. Brucker.* — LII. 496.

Paternité. RIVET (G.) : La recherche de la paternité. — *J. Burnichon.* — LII. 516.

Paul. BOTTALLA (P. P.), S. J. : Storia della vita e della dottrina del grande apostolo S. Paolo. — *A. Piffard.* — S. 657.

Péché. MANZONI (Cæsar) : De natura peccati deque ejus remissione disputatio. — *J. Auriault.* — S. 445.

Peiresc. TAMIZEY DE LARROQUE : Les correspondants de Peiresc. — *H. Chérot.* — S. 620.

Persécution. Allard (P.) : La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Église. — *A. Maignan.* — S. 528.

Pestalozzi. Guillaume (J.) : Pestalozzi, étude biographique. — *J. Burnichon.* — S. 231.

Philippe. Baudrillart (A.) : Philippe V et la cour de France. — *H. Chérot.* — S. 530.

» Delassus (abbé A.) : Philippe-Auguste et la bataille de Bouvines. — *H. Dartois.* — S. 395.

Philomène. Chabannes (comtesse A. de) : Sainte Philomène, vierge et martyre. — *E. Pujo.* — S. 476.

Philosophes. Maumus (R. P. V.), O. P. : Les philosophes contemporains (t. I). — *H. Despont.* — S. 304.

Philosophie. Crolet (abbé L.) : Doctrine philosophique de saint Thomas d'Aquin (résumée d'après le Dr Stœckl). — *H. Despont.* — S. 16.

» Fonsegrive (G.-L.) : Éléments de philosophie. — *Th. de Régnon.* — lii. 675.

» Golesco (D. de) : Réflexions morales et religieuses. — *A. Flamérion.* — S. 741.

» Maher (M.), S. J. : Manuals of catholic philosophy : Psychology. — *G. Sortais.* — S. 82.

» Ollé-Laprune (Léon) : La philosophie et le temps présent. — *Th. de Régnon.* — liii. 544.

» Russo (N.), S. J. : De philosophia morali prælectiones. — *Et. Cornut.* — S. 515.

» Urraburu (J.-J.), S. J. : Institutiones philosophicæ. Vol. I : Logica. — *C. de Beaupuy.* — lii. 333.

» Worms (R.) : Précis de philosophie. — *E. Vangeon.* — S. 666.

» Worms (R.) : Éléments de philosophie : scientifique et de philosophie morale. — *E. Vangeon.* — S. 666.

Photographie. Wallon (E.) : Traité élémentaire de l'objectif photographique. — *M. Couette.* — S. 384.

Physiologie. Encausse (G.) : Essai de physiologie synthétique. — *Dr Surbled.* — S. 91.

Physique. Chappuis (G) et Berget (A.) : Leçons de physique générale. — *M. Couette.* — S. 465.

» Drincourt (E.) : Traité de physique. — *J. de Joannis.* — S. 757.

» Duclaux (E.) : Cours de physique et de météorologie. — *E. Villaume.* — liii. 719.

Pimodan. Souvenirs du général marquis de Pimodan. — *G. Gandy.* — S. 768.

Poésies. Bidart : L'éducation par la poésie, répertoire des poèmes populaires du dix-neuvième siècle. — *Et. Cornut.* — S. 268.

» Casier (J.) : Poésies eucharistiques. — *V. Delaporte.* — S. 199.

» Chaumont (abbé A.) : Louis XI à Péronne. — *H. Chérot.* — S. 710.

Poésies. Dive (E. de la) : Louis XVII, drame. — *V. Delaporte.* — S. 416.
» Faucon (M.) : Italie. — *V. Delaporte.* — S. 711.
» Gabillard (P.) : Elévations poétiques. — *V. Delaporte.* — S. 711.
» Harel (P.) : L'herbager. — *V. Delaporte.* — S. 866.
» Hugo (V.) : Dieu. — V. *Delaporte.* — S. 711.
» Janssens (L.), O. S. B. : La grève. — *V. Delaporte.* — S. 866.
» Jouy de Veye (A.) : Voix de la solitude. — *Et. Cornut.* — S. 482.
» Lefas (A.) : La Bohémienne. — *V. Delaporte.* — S. 711.
» Lefranc (abbé) : Clovis ou le baptême de la France : tragédie avec chants. — *V. Delaporte.* — S. 273.
» Lestourgie (P.) : Solitude. — *V. Delaporte.* — S. 711.
» Lucas (Hippolyte) : Poésies. — *V. Delaporte.* — S. 711.
» Oppenraij (R. Van), S. J. : Amor, carmen elegiacum. — *H. Chérot.* — S. 46.
» Strada (J.) : Le premier roi ; le premier pontife. — *V. Delaporte.* — S. 199.
» Thiernesse (A.) : Caritas. — *V. Delaporte.* — S. 416.

Poètes. Merlet (G) : Anthologie classique des poètes du dix-neuvième siècle. — *Et. Cornut.* — S. 268.

Poitou. Beauchet-Filleau (H. et P.) : Clergé du Poitou en 1789 : Procès-verbaux, cahier des doléances et noms de tous les signataires. — *H. Chérot.* — S. 34.

Pontificale. Pontificale romanum. — *Et. Cornut.* — S. 512.

Portraits. Lucas (H.) : Portraits et souvenirs littéraires. — *Ch. Perrot.* — S. 790.

Portugal. Saint-Victor (G. de) : Portugal. — *A. Lefèvre.* — S. 481.

Prédication. Juge (H.-C.-A.), miss. apost. : Manuel de prédication populaire. — *P. Bouvier.* — S. 817.

Présence de Dieu. Cozon (A.), S. M. : L'exercice de la présence de Dieu. — *P.-C. Huby.* — S. 738.

Prêtre. Petit (Ad.), S. J. : Sacerdos rite institutus piis exercitationibus menstruæ recollectionis (series altera). — *H. Dars.* — S. 155.
» Roder (G.), S. J. : Considerationes pro reformatione vitæ in usum sacerdotum. — *Et. Cornut.* — S. 301.

Prières. Saurin (abbé) : Recueil paroissial de prières et de cantiques. — *A. Villerais.* — S. 661.

Prince. Fidus : Le prince impérial (Journal de Fidus. IV). — *A. Lefèvre.* — S. 35.

Procès. Gouthe-Soulard (Mgr) : Mon procès, mes avocats. — *D'Arc.* — S. 857.

Prodigue. Félix (J.), S. J. : Le prodigue et les prodigues (6e retraite). — *C. B.* — S. 77.

Propagation de la Foi. De Martinis (Raphaelis) : Juris Pontificii de propaganda Fide. — *J. Brucker.* — liv. 160.

Propriété. Laveleye (Em. de) : De la propriété et de ses formes primitives. — *P. Ducret.* — S. 379.

Provinciales. Brunetière (F.) : A propos des « Provinciales ». (Revue bleue, 25 octobre 1890). — *H. Chérot.* — lii. 177.

Prusse. Bonnal de Ganges : Origines de la revanche prussienne. — *Al. Courat.* — S. 698.

» Cavaignac (G.) : La formation de la Prusse contemporaine. — *M. P.* — S. 622.

Psaumes. Messio (A.) : Le poème des Psaumes. — *J. Brucker.* — S. 441.

» Patrizi (P. F.-X.), S. J. : Cent psaumes traduits littéralement et commentés ; ouvrage traduit de l'italien par le P. Nicolas Bouchot. — *J. Brucker.* — S. 441.

Psychologie. Maillet (Eugène) : Éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant. — *J. Burnichon.* — lii. 328.

» Orty y Lara (D. J.) : Principios de psicologia, según la doctrina de santo Tomás de Aquino. — *Eug. Lanusse.* — S. 453.

R

Raison. Barrou (L.) : La raison et la foi. — *L. Roure.* — S. 594.

Religieuses. Cédoz (abbé F.-M.-Th.) : Un couvent de religieuses anglaises à Paris. — *V. Mercier.* — S. 607.

» Meynard (A.-M.), O. P. : Réponses canoniques et pratiques sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples. — *S. Adigard.* — S. 153.

Religion. Charaux (Cl.-Ch.) : La cité chrétienne : dialogues et récits. — *L. Decoster.* — S. 12.

» Lémann (abbé) : La religion de combat. — *V. Mercier.* — S. 369.

» Ségur (Mgr de) : La religion enseignée aux petits enfants. — *V. Delaporte.* — S. 73.

Résolutions. Labroque (P. Cél. de), cap. : Résolutions chrétiennes. — *A. Lefèvre.* — S. 78.

Révolution. Chamard (Dom), O. S. B. : La Révolution, le Concordat et la liberté religieuse. — *L. S.* — S. 9.

Richelieu. Lacroix (abbé L.) : Richelieu à Luçon. — *H. Chérot.* — S. 201.

Rituale. Rituale romanum. — *Et. Cornut.* — S. 303.

» Rituale romanum. — *Et. Cornut.* — S. 589.

Rochefort. Dubois (abbé) : Rochefort et les pontons de l'île d'Aix. — *Cap. Blanc.* — S. 112.

Rochelle (La). Jurien de la Gravière (vice-amiral) : Le siège de la Rochelle. — *G. Gandy.* — S. 627.

Romanciers. Morsier (Éd. de) : Romanciers allemands contemporains. — *A. Boué*. — S. 243.

Romans et Lectures. Aigueperse (Mathilde) : La Fresnaie. — *A. Lefèvre*. — S. 422.

» Albini Crosta (Mme M.) : Paix. — *Et. Cornut*. — S. 881.
» Ambert (général) : Le chemin de Damas. — *A. Lefèvre*. — S. 870.
» Arnoulin (L.) : Les aventures d'Yvonick Kergoal. — *A. Lefèvre*. — S. 279.
» Aylicson (A.) : Jeunes filles. — *Et. Cornut*. — S. 881.
» Barrett-Browning (Elis.) : Aurora Leigh. — *E. Pujo*. — S. 49.
» Beaurepaire (lieutenant-colonel de) : Jérôme le trompette. — *E. Vangeon*. — S. 797.
» Bigot (Ch.) : Lectures choisies de français moderne. — *Et. Cornut*. — S. 268.
» Blocqueville (marquise de) : A travers l'invisible. — *Et. Cornut*. — S. 274.
» Bonnefont (P.) : La chasse anecdotique. — *A. Lefèvre*. — S. 422.
» Bouard (baronne de) : Frère Ange. — *A. Lefèvre*. — S. 877.
» Bouisson (abbé E.) : Les trois ermites : légende. — *A. Villerais*. — S. 278.
» Bourdon (Mme) : Chrétiennes de nos jours. — *Et. Cornut*. — S. 881.
» Bourget (P.) : Physiologie de l'amour moderne. — *Et. Cornut*. — LII. 339.
» Brisay (H. de) et Laumonier (L.) : Le secret de l'abbé Fauvel. — *A. Courat*. — S. 562.
» Camfranc (M. du) : Obéissance. — *A. Lefèvre*. — S. 422.
» Carot (H.) : En vacances. — *A. Lefèvre*. — S. 877.
» Cinq-Étoiles : Les drames de la mer. — *A. Lefèvre*. — S. 422.
» Comberousse (F. de) : Député. — *A. Courat*. — S. 488.
» Coupin (V.) et Rénouf (A.) : En famille. — *A. Lefèvre*. — S. 567.
» Crawford (F.-M.) : Greifenstein. — *J.-F. Alric*. — S. 565.
» Crawford (F.-M.) : Saracinesca. — *J.-F. Alric*. — S. 565.
» Crawford (F.-M.) : Le crucifix de Marzio. — *J.-F. Alric*. — S. 565.
» Dargène (J.) : Sous la Croix du Sud : roman de la Calédonie. — *J.-F. Alric*. — S. 343.
» Delauney du Dézen : L'oncle Kasper. — *A. Lefèvre*. — S. 345.
» Delbos (Léon) : Pauvre humanité. — *E. Pujo*. — S. 618.
» Dombre (R.) : Une pupille gênante. — *A. Lefèvre*. — S. 567.
» Dombre (R.) : La maison sans fenêtres. — *A. Lefèvre*. — S. 567.
» Dombre (R.) : Doctoresse. — *A. Lefèvre*. — S. 567.
» Drault (J.) et Clermont (J.) : Fricotard et Chapuzot, drame. — *J. D*. — S. 131.

Romans et Lectures. Dupuis (E.) : Au temps de Guillaume Tell. — *A. Lefèvre.* — S. 279.

» Eméric (comte) : Problèmes de sentiment. — *A. des Grées.* — S. 197.

» Estaunié (E.) : Bonne-Dame. — *A. Lefèvre.* — S. 871.

» Ethampes (G. d') : Les voisins de campagne. — *A. Lefèvre.* — S. 567.

» Fabre (Ferdinand) : L'abbé Roitelet. — *Et. Cornut.* — LII. 339.

» Féval (P.), fils : La Trombe de fer. — *A. Lefèvre.* — S. 279.

» Foley (Ch.) : Bonheur conquis. — *A. Lefèvre.* — S. 793.

» Gand (Aug.) : Caboche-de-Fer. — *E. Pujo.* — S. 341.

» Héricault (Ch. d') : Une reine de théâtre. — *J.-F. Alric.* — S. 641.

» Hue (F.) : 500 000 dollars de récompense. — *A. Lefèvre.* — S. 567.

» J. (M.) : La reine Atella. — *Et. Cornut.* — S. 881.

» Janet (P.). Lectures variées de littérature et de morale. — *Et. Cornut.* — S. 268.

» La Brète (J. de) : Le comte de Palène. — *A. Courat.* — S. 562.

» Large (Mme de) : Là-bas. — *A. Lefèvre.* — S. 793.

» Laval (de) ; Boumaza, ou aventures d'un coureur des bois. — *A. Lefèvre.* — S. 422.

» Leroy (abbé O.) : Gertrude ou la reine d'un jour. — *Et. Cornut.* — S. 881.

» Levray (Marguerite) : Isabelle Le Trégonnec. — *A. Lefèvre.* — S. 345.

» Levray (Marguerite) : Le serment de Régine. — *A. Villerais.* — S. 487.

» Levray (Marguerite) : Petite Joyeuse. — *A. Lefèvre.* — S. 345.

» Lombard (J.) : Un volontaire de 1792. — *A. Lefèvre.* — S. 870.

» Loudun (E.) : Les suicidés. — *A. Lefèvre.* — S. 871.

» Luguet (Marcel) : Tendresse. — *J.-F. Alric.* — S. 641,

» Marcel (E.) : Une amitié d'enfance. — *A. Lefèvre.* — S. 876.

» Marcely (W.) : Le marquis de Villarneuil. — *J.-F. Alric.* — S. 343.

» Marmier (X.) : En divers pays : préface de L. Nemours-Godré. — *V. Delaporte.* — S. 480.

» Marshall (E.) : Benvenuta. — *A. Lefèvre.* — S. 345.

» May (K.) : L'empire du dragon. — *J. F.* — S. 879.

» May (K.) : Le fils du chasseur d'ours. — *J. F.* — S. 879.

» Mayne-Reid : Les jeunes chasseurs du Nord. — *A. Lefèvre.* — S. 567.

» Michelet (J.) : Extraits historiques (par M. Seignobos). — *Ét. Cornut.* — S. 268.

Romans et Lectures. Montal (M.) : L'idéal de Germaine. — *Et. Cornut.* — S. 563.
» Morrys (Comte) : Les épreuves de Bernard. — *A. Lefèvre.* — S. 567.
» Ouida : Le dernier des Clarencieux. — *E. Pujo.* — S. 341.
» Ouida : Sainte-Rosalie-aux-Bois. — *A. Lefèvre.* — S. 793.
» Pierret (E.) : Les illusions du cœur. — *A. Courat.* — S. 488.
» Pitray (Vicomtesse de) : Le chevalier du dimanche. — *H. J.* — S. 879.
» Reuss (E.) : Vouloir, c'est pouvoir. — *J.-F. Alric.* — S. 873.
» Reyac (B.) : Claudie. — *A. Lefèvre.* — S. 793.
» Rival : Le drame contemporain. — *A. Lefèvre.* — S. 856.
» Rossi et Méaulle : L'homme aux yeux de verre. — *A. Lefèvre.* — S. 876.
» Rozan (C.) : Au terme de la vie. — *Et. Cornut.* — S. 563.
» Sabatier de Castres (C.) : La Capricieuse. — *A. Lefèvre.* — S. 279.
» Saint-Aulaire (A. de) : Gilda. — *J.-F. Alric.* — S. 873.
» Servières (G.) : L'action et le rêve. — *J.-F. Alric.* — S. 870.
» Stephane (M.) : France. — *Et. Cornut.* — S. 881.
» Steyne (F.) : Par vanité. — *J.-F. Alric.* — S. 343.
» Stolz (Mme de) : Les petits cancans. — *Et. Cornut.* — S. 881.
» Sylva (Carmen) : Le roman d'une princesse. — *E. Pujo.* — S. 341.
» Tcheng-ki-tong (général) : Le roman de l'homme jaune. — *Fou-ouei-le.* — S. 128.
» Thiery (V.) : Le roman de guerre. — *Cap. Blanc.* — S. 485.
» Thorel (J.) : Promenades sentimentales. — *Et. Cornut.* — S. 563.
» Tolstoï (Comte L.) : Pamphile et Julius. — *E. Pujo.* — S. 277.
» Valdès (A.) : La prise du regard ; roman d'hypnotisme. — *Dr Surbled.* — S. 484.
» Vallon (G. du) : Roi de théâtre. — *A. Lefèvre.* — S. 871.
» Vaudouer (Mlle J.) : Lectures morales et littéraires. — *Et. Cornut.* S. 268.
» Veldenz : Dans le tourbillon du monde. — *A. Lefèvre.* — S. 793.
» Vincent (Ch.) : Tout seul. — *E. Vangeon.* — S. 796.
» Walter (A.) : Cahiers : œuvre posthume. — *E. Pujo.* — S. 341.
» X*** : Mosaïque. — *J.-F. Alric.* — S. 873.
» Jeunes filles et jeunes femmes : correspondance et journal intime. — *Et. Cornut.* — S. 451.
» La chaîne d'or. — *V. Delaporte.* — S. 869.
» La lecture en famille. — *A. Lefèvre.* — S. 640.

Romans et Lectures. Robinson suisse (le). — *A. Lefèvre.* — S. 878.
» Les Trappeurs de Wioming de Pajeken. — *A. Lefèvre.* — S. 345.

Rome. Michelet (J.) : Rome. — *Et. Cornut.* — S. 561.

Rosny. Thomas (abbé) : Rosny-sur-Seine. — *A. Lefèvre.* — S. 117.

Roussel. Guers (abbé E.) : Une grande œuvre à Paris : l'orphelinat d'Auteuil et l'abbé Roussel. — *A. Lefèvre.* — S. 557.

Ruellan. Louis et Auguste Ruellan, prêtres de la Compagnie de Jésus. — *Et. Cornut.* — S. 274.

Russie. Pierling, S. J. : La Russie et l'Orient. — *P. Mury.* — S. 689.
» Taxil (L.) et Sogler (G.) : France et Russie. — *Et. Cornut.* — S. 340.

S

Sacerdoce. Manning (Card.) : Le sacerdoce éternel : trad. par l'abbé C. Maillet. — *P. Chesnay.* — S. 366.

Sacré Cœur. Froment (F.), S. J. : La véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ. — *Et. Cornut.* — S. 508.
» Grézes (H. de), O. M. : Le Sacré Cœur de Jésus. — *L. Decoster.* — S. 589.
» Letierce : Études sur le Sacré Cœur. — *L. Decoster.* — S. 589.
» Ramière (H.), S. J. : Le Cœur de Jésus et la divinisation du chrétien. — *L. Boussac.* — S. 297.
» La propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus : Anne Madeleine de Rémusat. — *J.-F. Alric.* — S. 544.
» Le Cœur de Jésus, trésor de l'Église. — *Et. Cornut.* — S. 508.

Sahara. Le Roux (H.) : Au Sahara. — *J. Burnichon* — S. 323.

Saint-Claude. Benoit (Dom P.) : Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude. — *H. Chérot.* — S. 169.

Saint-Maurice. Marbot (abbé E.) : Vie de la Révérende Mère Marie Saint-Maurice. — *A. Courat.* — S. 635.

Saint-Momelin. Teil (J. du) : Le village de Saint-Momelin. — *L. Roure.* — S. 533.

Saints. Josefa : La Vie des saints, racontée à mes fillleuls. — *A. Lefèvre.* — S. 708.
» Profillet (abbé) : Les saints militaires. — *H. Chérot.* — LIII. 548.

Saint-Simon. Bliard (P. P.) : Mémoires (les) de Saint-Simon et le Père Le Tellier, confesseur de Louis XIV. — *J. Brucker.* — LII. 335.
» Séché (Léon) : Lettre au P. Bliard, en réponse à son livre : « les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier ». — *P. Bliard.* — LIV. 663.

Salomon. Meignan (Mgr) : Salomon, son règne, ses écrits. — *J. Brucker.* — LII. 672.

Savoie. Brunet (Ch.) : Conséquences juridiques de l'annexion de la Savoie et de Nice à la France. — *F. Butel.* — S. 83.

Savoyards. Mugnier (F.) : Les Savoyards en Angleterre au treizième siècle. — *P. d'Arc.* — S. 624.

Sébastopol. Rabourdin (Ch.) : Le siège de Sébastopol, poème en six chants. — *H. Dartois.* — S. 418.

Secours mutuels. Lafitte (Pr. de) : Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels. — *A. Lefèvre.* — S. 85.

Séminaire. Fesch (abbé P.) : Au séminaire. — *A. des Grées.* — S. 705.

Socialisme. Bellamy (Ed.) et Combes de Lestrade (vicomte) : Seul de son siècle. — *A. Boué.* — S. 518.

» Decorsant (L.) : Le socialisme, voilà l'ennemi. — *E. Pujo.* — S. 225.

Sœurs. Bournand (F.) : Les sœurs des hôpitaux. — *E. Pujo.* — S. 261.

Sous-officier. Delorme (A.) : Journal d'un sous-officier, 1870. — *J. de Fontenay.* — S. 847.

Spectacles. Vogüé (vicomte M. de) : Spectacles contemporains. — *E. Pujo.* — S. 261.

Stiénon. Clair (Ch.), S. J. : Marie-Julie Stiénon du Pré. — *J.-F. Alric.* — S. 544.

Surfaces. Resal (H.) : Exposition de la théorie des surfaces. — *Abbé P. Rivereau.* — S. 466.

T

Tasse. Vincent (H.) : Les vingt-deux années du père Tasse à Chamrousse. — *Et. Cornut.* — S. 798.

Tercier. Chanonie (Ch. de la) : Mémoires politiques et militaires du général Tercier. — *L. Boutié.* — LIII. 724.

Terre-Neuve. Thoulet (J.) : Un voyage à Terre-Neuve. — *J. Le G.* — S. 547.

Thaumaturges. Badaud (U.-N.) : Coup d'œil sur les thaumaturges et mediums du dix-neuvième siècle. — *Dr Surbled.* — S. 754.

Théologie. Bulsano (Rmi P. Alberti a) : Compendium theologiæ fundamentalis. — *L. Roure.* — LIV. 162.

» Curley (F. de), S. J : Celui qui est : Essai. — *J. Pra.* — S. 361.

» Hurter : Theologiæ dogmaticæ compendium. — *R. de Scorraille.* — S. 585.

» Le Camus (abbé E.) : La théologie populaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — *P. Bouvier.* — S. 817.

» Lohner (T.), S. J. : Instruction pratique de théologie mystique. — *P. Motte.* — S. 75.

Thérapeutique. Liébeault (A.-A.) : Thérapeutique suggestive. — *Dr Surbled.* — S. 523.

Tonkin. Carteron (R.) : Souvenirs de la campagne du Tonkin. — *E. Soullier.* — S. 407.

» Courtois (Dr E.) : Le Tonkin français contemporain. — *E. Soullier.* — S. 697.

» Garcin (F.) : Au Tonkin : Un an chez les Muongs. — *E. Soullier.* S. 407.

Tournon. Massip (M.) : Le Collège de Tournon en Vivarais. — *J. Burnichon.* — S. 455.

Trèves. Beissel (Ét.), S. J. Geschichte des hl. Rockes. — *J. Brucker.* S, 103.

Tribunes. Salliard (E.) : Tribunes et tréteaux. — *E. Pujo.* — S. 557.

Trinité. Abélard : Tractatus de unitate et trinitate divina (découvert et publié par le Dr R. Stoelzle). — *J. Van den Gheyn.* — S. 300.

» Régnon (Th. de), S. J. : Étude de théologie positive sur la sainte Trinité. 1re série. — *C. Gonthier.* — liv. 646.

Tuberculose. Tutzscher (E.) : Méthode de traitement de la tuberculose du professeur Koch. — *Dr Surbled.* — S. 91.

Turquie. Marin (P.) : Autour des dépouilles de l'Empire ottoman. — *A. des Grées.* — S. 551.

» Regla (P. de) : La Turquie officielle. — *P. Mury.* — S. 698.

V

Val-des-Bois. Harmel (L.) : Le Val-des-Bois et ses institutions charitables. — *V. Ayran.* — S. 227.

Varennes. Fournel (V.) : L'événement de Varennes. — *E. D.* — S. 184.

Vayer. Lacroix (abbé L.) : Quid de instituendo principe senserit Vayerius. — *H. Chérot.* — S. 162.

Végétarisme. Bonnejoy (Dr) : Le végétarisme et le régime végétarien rationnel. — *Dr Surbled.* — S. 670.

Vélocipédie. Baudry de Saunier : Histoire générale de la vélocipédie. — *A. Lefèvre.* — S. 677.

Veuillot. Cornut (E.), S. J. : Louis Veuillot. — *V. Delaporte.* — liii. 358.

Vie chrétienne. Bolo (abbé H.) : Les dernières étapes de la vie chrétienne. — *P. Motte.* — S. 75.

Vie militaire. Babeau (A.) : La vie militaire sous l'ancien régime. — *Et. Cornut.* — S. 182.

Vie religieuse. Demante (H.), S. J. : La femme forte et l'état religieux. — *F. P.* — S. 14.

Vie sociale. Brettes (abbé F.) : Nos maîtres : conférences sur la vie sociale. — *E. Pujo*. — S. 11.

Vie surnaturelle. Bellamy (abbé) : La vie surnaturelle considérée dans son principe. — *J. Auriault*. — S. 659.

» Morosius (C.-J.), O. C. : Cursus vitæ spiritualis. — *Et. Cornut*. — S. 301.

Vitrolles. Amélie de Vitrolles, sa vie et sa correspondance. — *J. Mavel*. — lii. 337.

Vizagapatam. Domenge (P.) : La mission de Vizagapatam. — *E. Pujo*. — S. 634.

Voyages. Adenis (J.) : De Marseille à Menton. — *Et. Cornut*. — S. 704.

» Baudot (V.), S. J. : Les îles de marbre, excursion dans la mer Égée. — *A. Fréry*. — S. 414.

» Bazin (R.) : A l'aventure, croquis italiens. — *Et. Cornut*. — S. 39.

» Beauregard (J. de) : Le circulaire 94 : de Paris à Vienne par Oberammergau. — *E. Pujo*. — S. 327.

» Bergerat (Em.) : La chasse au mouflon, ou petit voyage philosophique en Corse. — *A. Lefèvre*. — S. 279.

» Besancenet (A. de) : Voyage circulaire à travers la France. — *A. Courat*. — S. 411.

» Hamard (abbé) : Par delà l'Adriatique et les Balkans. — *A. Lefèvre*. — S. 188.

» Laubespin (marquise de) : Esquisses de voyage. — *A. Lefèvre*. — S. 422.

» Lemire (R. P. A.), C. S. E. : D'Irlande en Australie. — *A. Lefèvre*. — S. 188.

» Marin (A.) : Au loin, souvenirs de l'Amérique du Sud et des îles Marquises. — *E. Pujo*. — S. 553.

» Proulx, missionnaire . En route pour la baie d'Hudson. — *A. Lefèvre*. — S. 422.

» Vigneron (L.) : Au delà du Rhin. — *A. Lefèvre*. — S. 856.

» Vuillemin (Dom J.-B.) : Nouveau voyage autour de ma chambre. — *Et. Cornut*. — S. 274.

W

Wolter. Caloen (P. Dom G. van), O. S. B. : Dom Maur Wolter et les origines de la Congrégation bénédictine de Beuvron. — *H. Chérot*. — S. 542.

Z

Zénon. Frontera (G.) : Étude sur les arguments de Zénon d'Élée, contre le mouvement. — *J. de Joannis*. — S. 740.

Zouaves. Le Chauff de Kerguenec (F.) : Souvenirs des zouaves pontificaux (1864-1865-1866). — *V. Mercier.* — S. 402.

ERRATA

DU SUPPLÉMENT AUX TOMES LII-LIV

(*Partie bibliographique* de l'année 1891.)

P. 395, ligne 30. *Au lieu de* Austaing, *lisez* Anstaing.

P. 419, ligne 29. *Au lieu de* fresse, *lisez* presse.

» ligne 32. *Au lieu de* (quatre syll.), *lisez* (trois syll.).

P. 593, ligne 15. *Au lieu de* méthodique, *lisez* mélodique.

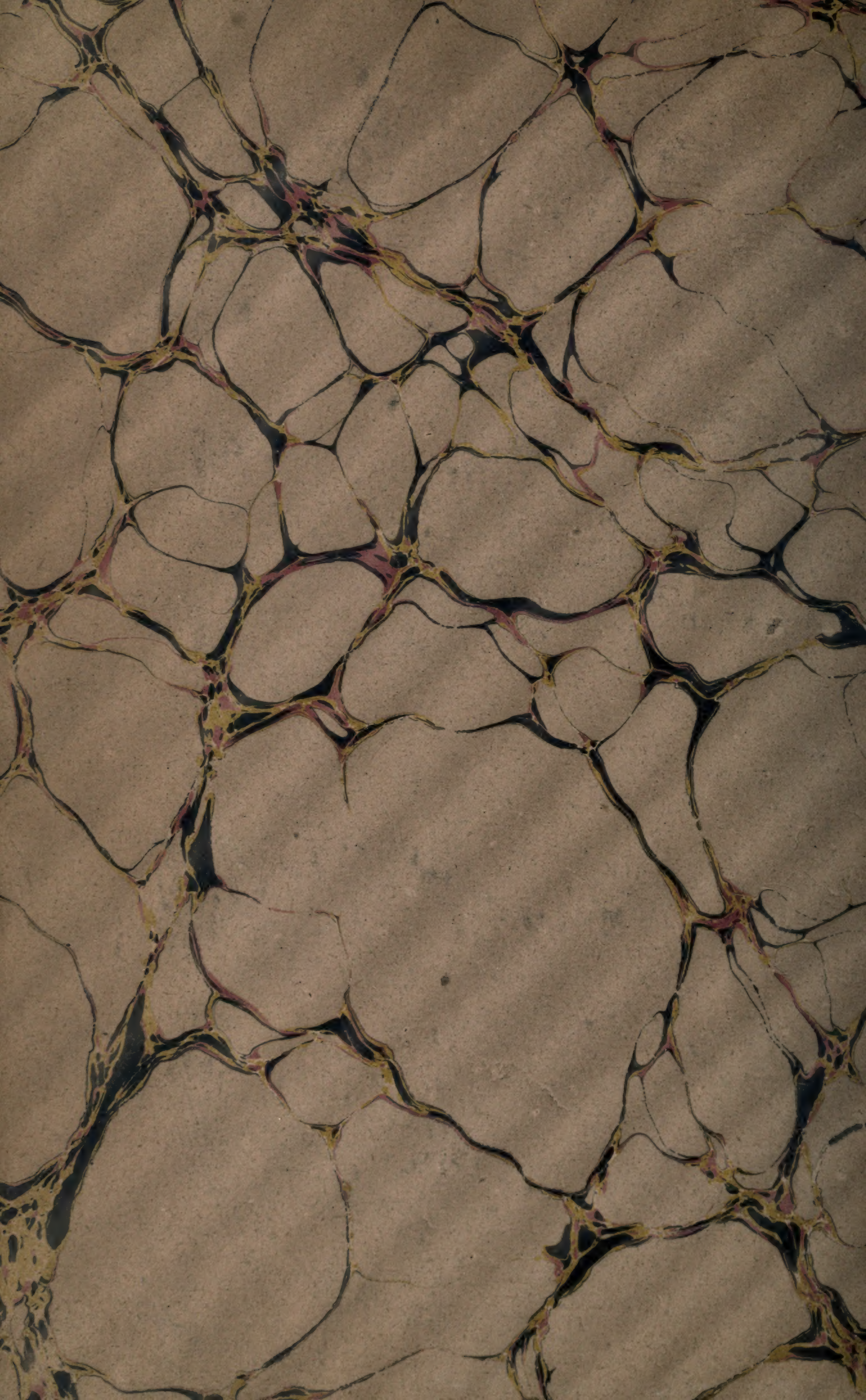
P. 628, lignes 9, 10, 11 et 13. *Au lieu de* 1720, 1723, 1725, 1723, *lisez* 1620, 1623, 1625, 1623.

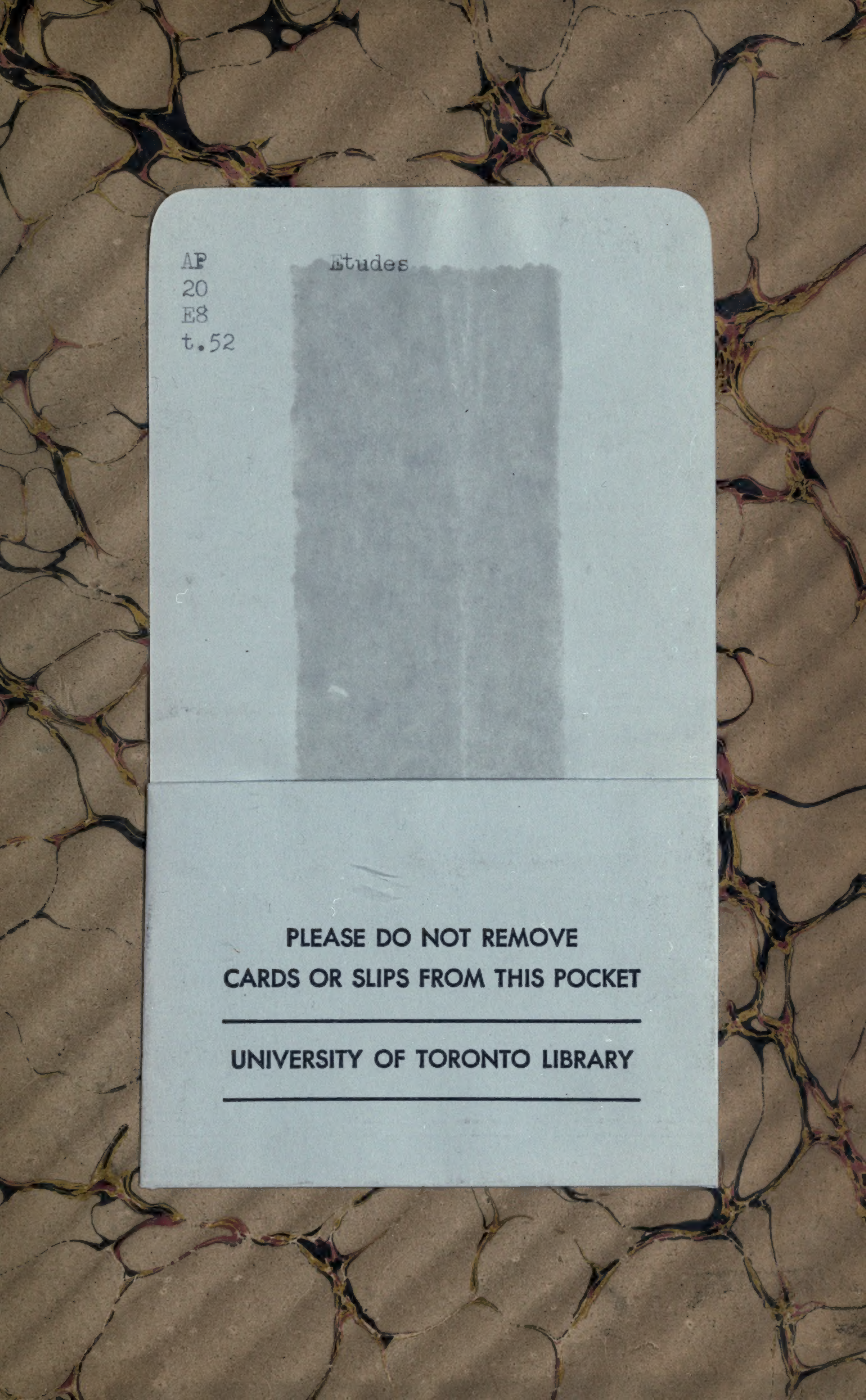
FIN

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5





AP
20
E8
t.52
Etudes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

